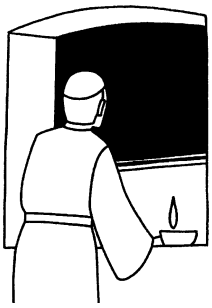
Union de Prière

Maison de Boissier
19 Rue de la Calade
07800 Charmes-s/Rhône

www.uniondepriere.fr
uniondepriere@gmail.com



COMPILATION DES TEXTES

DU PASTEUR LOUIS DALLIERE

Volume 2 : 1941 à 1975

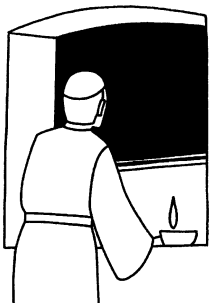
Rassemblés et numérisés par
David BOUILLON
& des membres de l'Union de prière

- 2017 –

Union de Prière

Maison de Boissier
19 Rue de la Calade
07800 Charmes-s/Rhône

www.uniondepriere.fr
uniondepriere@gmail.com



COMPILATION DES TEXTES

DU PASTEUR LOUIS DALLIERE

Volume 2 : 1941 à 1975

Rassemblés et numérisés par
David BOUILLON
& des membres de l'Union de prière

- 2017 –

© Union de prière, 2017
19 rue de la Calade – 07800 Charmes sur Rhône

Reproduction autorisée
avec accord préalable de l'Union de prière

Les textes qui figurent dans ce recueil ont été scannés et numérisés à partir des originaux imprimés ou dactylographiés. Malgré le soin apporté à la relecture, il est possible que certains mots aient été mal reconnus par le logiciel d'OCR et soient donc mal orthographiés. Veuillez nous en excuser.

TABLE DES MATIERES

Le mystère de l'Eglise composée de Juifs et de Païens, 1941 15
Les mystères du Royaume de Dieu dans les paraboles, 1942 23
Etude sur le mariage, 1944 29
I. L'Ancien Testament. 29
II. Le Nouveau Testament. 32
A. L'enseignement de Jésus-Christ. 33
B. L'enseignement de saint Paul. 34
La théologie du vêtement, 1945 37
Introduction 37
I. Y a-t-il un vêtement chrétien ? 39
II. Description du vêtement chrétien. 43
III. Esquisse d'une casuistique. 49

DOSSIER SUR LE BAPTEME

LA DOCTRINE PAULINIENNE DU BAPTEME, 1942 55
Les Textes 55
I. Le baptême, passage de la mort à la vie 57
II. Le baptême, clé de l'unité de l'Eglise 58
III. Le Baptême et la Croix 60
Conclusion : Le baptême et la foi 61
Cahier d'« Etudes sur le baptême », 1942 63
Lettre sur le baptême, 1944 71
La signification du sacrement, 1947 81
La situation de l'Eglise par rapport au monde sécularisé, 1947 95
LE BAPTEME : ETUDE DE THEOLOGIE BIBLIQUE, 1948 101
I.- LA CIRCONCISION ET LE BAPTEME 101
II.- LA CIRCONCISION ET LE BAPTEME (.Suite) 102
III.- LES ABLUTIONS ET LE BAPTEME DE JEAN 103
IV.- LE BAPTEME DE JEAN EST-IL LE BAPTEME CHRETIEN ? 104
V.- L'INSTITUTION DU BAPTEME CHRETIEN 105
VI.- L'ENSEIGNEMENT DU SEIGNEUR SUR LE BAPTEME D'APRES LES SYNOPTIQUES 106
VII.- LA DOCTRINE JOHANNIQUE DU BAPTEME 108
VIII.- LA THEOLOGIE PAULINIENNE DU BAPTEME 108
IX.- LA PRATIQUE DES APOTRES 110
X.- BASE THEOLOGIQUE DU BAPTEME DES INFANTES. 112
XI.- CONCLUSIONS THEOLOGIQUES. 113
XII.- PROPOSITIONS DISCIPLINAIRES. 113
Introduction sur le Baptême, 1948 115

Témoignage au synode national, 1951 119
Liturgie du baptême par immersion 122
Projet d'annexe de la Charte 123
Protocole d'accord avec l'ERF, 1972 127

Causerie sur l'œuvre de Charmes,1946 133
Préparation et fondation de l'union de prière de charmes,1946 143
CHARTE DE L'UNION DE PRIERE,1946 155
CHAPITRE I :LES SUJETS PROPOSES A LA PRIERE COMMUNE. 155
Section I : Le Réveil des Eglises par la conversion des âmes. 155
Section II : Le salut des Juifs. 156
Section III : L'unité visible du corps de Christ. 156
Section IV : Le retour de Christ et la Résurrection des morts. 157
CHAPITRE II : REGLEMENT INTERIEUR DE L'UNION DE PRIERE 158
Section I - Le centre de Charmes. 158
Section II - La vie de prière 159
Section III - Conditions d'admission dans l'U.P. 160
Section IV - Constitution et croissance de l'U.P. 161
Mémento de l'Union de prière, 1948 163
INTRODUCTION 163
CHAPITRE I.- LES SUJETS PROPOSES A LA PRIERE COMMUNE 163
Les vérités de la foi. 163
La sanctification 163
La vie dans le Mystère de l'Eglise 164
CHAPITRE II.- REGLEMENT INTERIEUR DE L'UNION DE PRIERE 164
SECTION 1.- LE CENTRE DE CHARMES 164
SECTION 2.- LA VIE DE PRIERE 165
SECTION 3.- CONDITIONS D'ADMISSION DANS L'UNION DE PRIERE 166
SECTION 4.- CONSTITUTION ET CROISSANCE DE L'UNION DE PRIERE 168

Le Retour de Jésus, 1947 171
Ière Etude. – REJET DE L'INDIVIDUALISME ET DU RATIONALISME 173
INTRODUCTION 173
PREMIERE PARTIE - OBJECTIONS AU SCHEMA DARBYSTE 173
DEUXIEME PARTIE. - ESPERANCE CONCRETE DU RETOUR DE JESUS 176
CONCLUSION 177
IIème Etude. – le temps de la préparation 178
INTRODUCTION 178
PREMIERE PARTIE. - LES DONNEES SCRIPTURAIRES 178
DEUXIEME PARTIE. - L'EGLISE DU RETOUR 181
IIIème Etude. – le MYSTERE JUIF 183
PREMIERE PARTIE. - PRINCIPE D'INTERPRETATION BIBLIQUE 183

DEUXIEME PARTIE. - LE MYSTERE DE L'EGLISE 184
IVème Etude. – le retour de Jésus et le temps de l'Eglise 188
PREMIERE PARTIE. – LE TEMPS ET L'ETERNITE 188
DEUXIEME PARTIE. - FAUSSES ANNONCES DU RETOUR DE JESUS 189
CONCLUSION 192

Quatre études sur la prière, 1948 199
INTRODUCTION 199
PREMIERE ETUDE.- LA PRIERE ET LA SAINTE-CENE 200
§ 1- ERREUR FONDAMENTALE CONCERNANT LA PRIERE 200
§ 2.- CARACTERE DISTINCTIF DE LA PRIERE CHRETIENNE 200
§ 3.- DU CHRIST A L'EGLISE 201
§ 4.- LA PRIERE DANS LA SAINTE CENE 202
§ 5.- RAPPORT DE LA PRIERE COMMUNE ET DE LA PRIERE PRIVEE 203
§ 6.- LE MYSTERE DE L'AMOUR 204
DEUXIEME ETUDE.- LA PRIERE ET LE CULTE 205
§ 1.- CULTE ET REUNIONS DE PRIERE 205
§ 2.- LE PLAN DU CULTE REFORME 205
§ 3.- CARACTERES DISTINCTIFS DU CULTE PUBLIC 206
§ 4.- FONDEMENTS BIBLIQUES DE LA LITURGIE 206
§ 5.- AVANTAGES SPIRITUELS LE LA LITURGIE 207
§ 6.- LA PRIERE POUR L'UNITE 207
TROISIEME ETUDE - LA PRIERE RECITEE 208
§ 1.- ORIGINES CHRETIENNES DE LA PRIERE RECITEE 208
§ 2.- ORIGINES JUIVES DE LA PRIERE RECITEE 209
§ 3.- USAGE DES PRIERES RECITEES DANS L'EGLISE 210
§ 4.- USAGE DES PRIERES RECITEES DANS LE CULTE PERSONNEL 210
§ 5.- QUALITE SPIRITUELLE DES PRIERES RECITEES 211
§ 6.- LA PRIERE RECITEE ET LA CONVERSION D'ISRAËL 212
QUATRIEME ETUDE - LA PRIERE SPONTANEE 212
§ 1. - DEFINITION ET PLACE DE LA PRIERE SPONTANEE. 212
§ 2.- LES PARTIES DE LA PRIERE LIBRE. 213
§ 3.- IMPORTANCE DE LA DEMANDE 214
§ 4.- CONDITIONS D'EXAUCEMENT 214
§ 5.- LES REUNIONS DE PRIERE 215
§ 6.- DIVERSES FORMES DE REUNIONS DE PRIERE 216
§ 7.- LA PRIERE SPONTANEE ET LE REVEIL DES AMES. 216

La question que posent à l'Eglise les structures du monde moderne, 1948 218
I.- LES STRUCTURES DU MONDE MODERNE 219
II.- COMMENT LES STRUCTURES DU MONDE MODERNE POSENT UNE QUESTION A L'EGLISE 221
III.- QUELLE EST LA QUESTION QUE POSENT A L'EGLISE LES STRUCTURES DU MONDE MODERNE ? 222

Quatre études sur la vie de communauté, 1949.....225
PREMIERE ETUDE - LA COMMUNAUTE EN JESUS-CHRIST 226
§ 1 - EN QUEL SENS L'U. DE P. EST-ELLE UNE COMMUNAUTE ? 226
§ 2 - LE FONDEMENT BIBLIQUE DE LA COMMUNAUTE 226
§ 3 - POURQUOI REALISER LA COMMUNAUTE DANS L'U. de P. ?.....227
§ 4 - LA HIERARCHIE DANS LA COMMUNAUTE 227
§ 5 - LE PRINCIPE DE LA MAITRISE DE SOI. 228
§ 6 - LA PRIMAUTE DE LA SANCTIFICATION. 228
DEUXIEME ETUDE – LE MUR DE SEPARATION 229
§ 1 – LA DAME ELUE. 229
§ 2 - PRESENCE DE LA COMMUNAUTE. 230
§ 3 – LE MUR DE SEPARATION.....230
§ 4 - LES OPPOSITIONS A SURMONTER. 231
§ 5 - L'OBEISSANCE EN JESUS-CHRIST : CE QU'ELLE NE DOIT PAS ETRE. 231
§ 6 - L'OBEISSANCE EN JESUS-CHRIST : CE QU'ELLE DOIT ETRE. 232
TROISIEME ETUDE – RACHETEZ LE TEMPS 234
§ 1 – UNE COMMUNAUTE DE TYPE MIXTE. 234
§ 2 – LA PLACE DE TRAVAIL. 234
§ 3 – LE PRINCIPE DU SERVICE ET DU SALAIRE. 235
§ 4 – LA SCLEROSE DU SERVICE. 235
§ 5 - SOUPLESSE ORGANIQUE DE LA NOTION DE PLACE. 236
§ 6 - RACHETER LE TEMPS. 237
QUATRIEME ETUDE.- DEUX OU TROIS D'ACCORD 238
§ 1 – LA PRIERE POUR LE RETOUR DE JESUS. 238
§ 2 – LE SIGNE DE L'ACCORD. 238
§ 3 - LE PROGRES DANS l'ACCORD. 239
§ 4 – LE DON DE L'ACCORD. 239
§ 5 - L'EGLISE DU RETOUR. 240
§ 6 – LA DESTINEE DE L'U. de P. 240

Les Sacrements en vue du Retour de Jésus, 1951.....243
PREMIERE ETUDE : 243
1. – DEFINITION DU SACREMENT. 243
2. – LES SACREMENTS : QUELS SONT-ILS ? 243
3. – ORIGINE DU MOT « SACREMENT ». 244
4. – CES DEUX ACTIONS NOUS VIENNENT DE JESUS-CHRIST, LUI-MEME. 244
5. – ACTION DE JESUS DANS LE SACREMENT AUJOURD'HUI. 245
6. – LIEN ENTRE PAROLE ET SACREMENT. 245
DEUXIEME ETUDE : 246
1. – LE SACREMENT EST-IL OPERANT ? 246
2. – RAPPORT ENTRE SACREMENT ET FOI. 246
3. – LES SACREMENTS EN VUE DU RETOUR DE JESUS. 247
4. – LE BAPTEME EN VUE DU RETOUR DE JESUS. 247
TROISIEME ETUDE : J 248

1. – LA SAINTE-CENE EN VUE DU RETOUR DE JESUS. 248
2. – LA SAINTE-CENE, LE BAPTEME, ET LE BAPTEME DU SAINT-ESPRIT. 249
QUATRIEME ETUDE : 250
1. – LE BAPTEME DU SAINT-ESPRIT. 250
2. – CONSECRATION DES PASTEURS. 251

TEMOIGNAGE AU SYNODE NATIONAL, 1951 253
La Parole de Dieu et les sacrements, 1952 257
PREMIERE ETUDE. - LE GRAND MYSTERE DE LA BIBLE 257
1.- LA BIBLE ET JESUS-CHRIST : Le « ressourcement » 257
2.- LE MYSTERE CHRETIEN. 257
3.- COMMENT LA BIBLE EST-ELLE A LA FOIS UN LIVRE ET JESUS-CHRIST ? 258
4.- DEFINITION 258
DEUXIEME ETUDE. – DE L'INCARNATION DE JESUS-CHRIST AU SACREMENT DU BAPTEME 258
1.- L'INCARNATION : JEAN 1. 258
2.- MYSTERE DE L'INCARNATION ET MYSTERE DE LA BIBLE. 259
3.- L'INCARNATION EST LA SOURCE DU MYSTERE DE LA BIBLE. 259
4.- LA PREDICATION DE LA BIBLE, PAROLE DE DIEU. 259
5.- LE SACREMENT DU BAPTEME. 260
TROISIEME ETUDE. – LA SAINTE-CENE, SACREMENT DE L'EDIFICATION 261
1.- I PIERRE 2/ 5 : BUT DE L'EDIFICATION. 261
2.- COMMENT JESUS EDIFIE-T-IL CETTE MAISON ? 261
3.- LE DON MYSTERIEUX DE LA SAINTE-CENE. 262
4.- LE SACREMENT EST UN SIGNE VISIBLE QUI CONCERNE CELUI QUI LE REÇOIT 263
5.- MANIERE DONT SE FAIT L'EDIFICATION DU CORPS DE CHRIST DANS LA SAINTE-CENE. 263
6.- ACTION DU SAINT-ESPRIT DANS LA SAINTE-CENE. 263
QUATRIEME ETUDE. – ACTIONS QUI REHAUSSENT LA BEAUTE DE LA MAISON SPIRITUELLE 264
1.- LES TROIS ETAPES DE L'EXODE : I Corinthiens 10/ 1-4 264
2.- LE BAPTEME DU SAINT-ESPRIT. 265
3.- TROIS AUTRES ACTIONS SACREES. 265
CINQUIEME ETUDE. – LES PIERRES ENTERREES 267
1.- JESUS COMME PIERRE DE BASE, PIERRE D'ANGLE ET PIERRE DE FAITE. 267
2.- LES PASTEURS COMME PIERRES DE BASE. 267
3.- COMMENT JESUS-CHRIST DESIGNE-T-IL LES PASTEURS ? 267
4.- TACHE PROPRE DES PASTEURS. 268
5.- ACTE SACRE DE LA CONSECRATION PASTORALE. 268
6.- LE SACRIFICE. 268

Communauté de l'espérance, 1953 269
PREMIERE ETUDE. – LA PREPARATION DU RETOUR DE JESUS 269
1.- DANS LE CIEL : PREPARATION ; SUR LA TERRE : VIGILANCE 269
2.- L'EVANGELISATION ET LA GUERISON EN VUE DU RETOUR 269
3.- LE CHOC SUR LES JUIFS 270
4.- LA SOIF DE L'UNITE 271

5.- LES SACREMENTS POUR LE RETOUR DE JESUS 271
6.- JUSTE AVANT LE RETOUR 272
DEUXIEME ETUDE : LA VERTU DE L'ESPERANCE....273
1.- UNITE ET DISTINCTION DES TROIS VERTUS 273
2.- FOI ET ESPERANCE, ESPERANCE ET AMOUR 273
3.- DESCRIPTION DE L'ESPERANCE....274
4.- L'ESPERANCE DE DIEU....274
5.- L'ESPERANCE DANS L'HISTOIRE DE L'EGLISE 275
6.- L'ESPERANCE DANS LES DERNIERS TEMPS....276
TROISIEME ETUDE : UNE COMMUNAUTE DE L'ESPERANCE....276
1.- EMPLOI DU MOT COMMUNAUTE 276
2.- L'ESPERANCE DANS L'EGLISE....277
3.- PEUT-IL EXISTER UNE COMMUNAUTE SANS CLOTURE ? 277
4.- LE LIEU DES SACREMENTS EN VUE DU RETOUR DE JESUS 278
5.- L'INSERTION DES COMMUNAUTES DE L'ESPERANCE DANS L'EGLISE....279
6.- EN QUEL SENS LES COMMUNAUTES DE L'ESPERANCE SONT OUVERTES 279

Quatre études sur la communauté et les vœux, 1955 281
PREMIERE ETUDE. - DU CACHE AU VISIBLE 281
1.- NOTRE POINT DE DEPART CACHE (Ephésiens 1/3-14). 281
2.- NOTRE POINT DE DEPART VISIBLE. 282
3.- APPARITION DE LA NOTION DE VŒU. 282
4.- LES OEUVRES VISIBLES DE L'EGLISE. 283
5.- LA REALITE CACHEE DE L'EGLISE. 283
6.- CONCLUSION ET APPEL. 284
DEUXIEME ETUDE.- L'ENRAYAGE DU CHRISTIANISME....285
1.- LES RESULTATS DE CE QUI PRECEDE.- LES ORIGINES DU « VŒU » CHEZ LES ANCIENS. 285
2.- L'ANCIEN TESTAMENT. 285
3.- LE NOUVEAU TESTAMENT.- LA PERFECTION. 286
4.- L'ENRAYAGE DU CHRISTIANISME. 287
5.- L'ENRAYAGE DES VOEUX ET LEUR REJET PAR LA REFORME. 287
6.- LE RACCOURCI. 288
TROISIEME ETUDE. - LA REFORME ET LES COMMUNAUTES....289
1.- UNE SEULE PERFECTION POUR TOUS. 289
2.- LES COMMUNAUTES PAROISSIALES. 290
3.- ENRAYAGE DE LA REFORME. 290
4.- LES INSTITUTS DE DIACONESSES. 291
5.- AMPLEUR ACTUELLE DU MOUVEMENT DES COMMUNAUTES. 292
6.- LA TENTATION DES COMMUNAUTES. 292
QUATRIEME ETUDE.- UNE DOCTRINE DES VOEUX....293
1.- LE VŒU DU BAPTEME. 293
2.- UN VŒU TRIPLE. 294
3.- LES ENGAGEMENTS POSTERIEURS AU BAPTEME. 294
4.- VŒUX PRIVES, SEMI-PRIVES, OU SOLENNELS. 295

5.- LE CORPS DES VŒUX. 296
6.- LE CACHE ET LE VISIBLE. 296

L'Eglise et l'évangélisation, 1956 303
PREMIERE ETUDE. - LA DUALITE ACTUELLE 303
1. – FAIBLE PUISSANCE DE L'EGLISE. 303
2. – FAIBLE BIENVEILLANCE DE L'EGLISE. 303
3. – L'EVANGELISATION EN DEHORS DE L'EGLISE. 304
4. – LE RISQUE D'ERREUR DANS L'EVANGELISATION. 305
5. – DEFAUTS QUI GUETTENT LA PIETE D'EXPERIENCE. 305
6. – CHRIST EST ANNONCE. 306
DEUXIEME ETUDE. – ETUDE BIBLIQUE ET HISTORIQUE 307
1. – JESUS-CHRIST EVANGELISTE 307
2. – L'INITIATION CHRETIENNE. 307
3. – L'EVANGELISATION APOSTOLIQUE 308
4. – IL N'EST PAS BON QUE L'HOMME SOIT SEUL 308
5. – LA CHRISTIANISATION 309
6. – L'ŒUVRE DU CLERGE 310
TROISIEME ETUDE. – L'UNITE RECONQUISE 311
1. – L'EVANGELISATION EN VUE DU RETOUR 311
2. – LA MATERNITE DE L'EGLISE 311
3. – LA TÂCHE DES COMMUNAUTES 312
4. – UNE SOURCE D'INSPIRATION 312
5. – LES GUERISONS DE JESUS-CHRIST 313
6. – LA REPENTANCE 314

Petite Charte du travail en commun, 1956 315

La maladie et la guérison, 1957 329
I.- LA MALADIE ET LE MYSTERE REVELE. 329
1.- L'HOMME AVANT LA CHUTE. 329
2.- ENTREE EN SCENE DE LA MALADIE ET DE LA MEDECINE 329
3.- LA MALADIE ET LA GUÉRISON DANS L'ANCIENNE ALLIANCE 330
4.- LA CROIX DE JESUS-CHRIST ET LA MALADIE. 331
5.- LE TRIPLE ABSOLU DE LA FOI CHRETIENNE. 331
6.- QU'ADVIENT-IL DES CONSEQUENCES DU PECHE ? 332
II.- LA GUÉRISON APOSTOLIQUE 333
1.- LE MINISTERE DU SEIGNEUR JESUS 333
2.- LA GUÉRISON DIVINE ET LA FOI QUI GUERIT 333
3.- LA GUÉRISON APOSTOLIQUE 334
4.- LA GUÉRISON APOSTOLIQUE A TRAVERS LES ÂGES 334
5.- LE RENOUVEAU DE LA GUÉRISON DIVINE 335
6.- LA GUERISON APOSTOLIQUE AU NIVEAU DE L'EGLISE ACTUELLE. 336
III.- LA VIE CACHEE DE JESUS DANS L'EGLISE 336
1.- LES MAUX AUXQUELS LES CHRETIENS ONT PART. 336

2.- LA VIE DE JESUS CACHEE DANS LA SAINTE-CENE. 337
3.- LA VIE DE JESUS-CHRIST ET LES REMEDES DE LA NATURE. 337
4.- LA VIE DE JESUS-CHRIST ET LES MEDECINS. 338
5.- LA PRIERE POUR LA GUERISON. 339
6.- LE FRUIT SPIRITUEL DE LA MALADIE : 1ère APPROCHE. 339
IV.- LA GUÉRISON DE LA MORT 340
I.- L'ONCTION D'HUILE ET LA MORT. 340
2.- L'ONCTION D'HUILE ET LA GUÉRISON. 341
3.- LE FRUIT DE LA MALADIE A LA LUMIERE DE L'ONCTION D'HUILE. 341
4.- LA VISITE DES MALADES ET LE MYSTERE DE L'UNITE DE L'EGLISE. 342
5.- LES LIMITES DE LA GUÉRISON DIVINE ET LE MARTYRE. 342
6.- LA CONSOLATION DE LA MALADIE ET DE LA MORT. 343

L'Eglise devant les Réveils, 1958 357
INTRODUCTION 357
I.- SCHEMA HISTORIQUE 357
II.- TEMOIGNAGE PERSONNEL 359
III.- PRISES DE POSITION 361
CONCLUSION 362

Le Saint-Esprit réconciliateur, 1958 345
I.- LE PERE, LE FILS ET LE SAINT-ESPRIT 345
1.- ELEVATION VERS DIEU. 345
2.- COURT APERÇU HISTORIQUE. 345
3.- LES IMAGES AUGUSTINIENNES. 346
4.- LE SAINT-ESPRIT ET L'AMOUR. 346
5.- LE SACRIFICE DU SAINT-ESPRIT. 347
6.- LE SAINT-ESPRIT RECONCILIATEUR. 348
II.- LES DUALITES TERRESTRES 349
1.- LA CREATION ET LE CREATEUR. 349
2.- LES DUALITES TERRESTRES. 349
3.- LA DIVISION DU PECHE. 350
4.- LE SAINT-ESPRIT ET L'INCARNATION. 350
5.- LE SAINT-ESPRIT ET LE MINISTERE DE JESUS. 351
6.- LA PENTECÔTE. 351
III.- LA RECONCILIATION DANS L'HISTOIRE 352
1.- LA PLACE DE L'ECHEC DANS L'ŒUVRE DU PARACLET. 352
2.- LE CIEL ET LA TERRE RECONCILIES. 353
3.- L'HOMME ET LA FEMME RECONCILIES. 353
4.- LE MAÎTRE ET LE SERVITEUR RECONCILIES. 354
5.- LE PAÏEN ET LE JUIF RECONCILIES. 354
6.- L'ACHEVEMENT DE L'EGLISE. 355

Les trois premiers fruits du Saint-Esprit : AGAPE - XARA – IRENE, 1959 375
I.- AGAPE 375
1.- COMMENCE, PETIT ENFANT. 375
2.- DIEU, NOTRE PERE. 375
3.- LA VIE LIVREE. 376
4.- LA COMMUNAUTE DANS L'EGLISE. 376
5.- LE REVEIL DE TOUTES LES EGLISES. 377
6.- LE CENTRE LOCAL. 377
II.- X A R A 378
1.- Les joies du réveil. 378
2.- LA JOIE DANS L'ANCIENNE ALLIANCE. 379
3.- LA XARA DE LA NOUVELLE ALLIANCE. 379
4.- J'ACHEVE EN MA CHAIR 380
5.- L'EGLISE SOUS LA CROIX. 380
6.- LA JOIE DE L'UNION DE PRIERE. 381
III - I R E N E 381
1.- LA PAIX COMME CESSATION DE LA GUERRE. 381
2.- LA PAIX EST-ELLE DANS L'EGLISE ? 382
3.- OU EST IRENE, FRUIT DE L'ESPRIT ? 382
4.- L'ELECTION, SOURCE DE LA PAIX. 383
5.- IRENE DANS LE CŒUR. 383
6.- IRENE : LUMIERE ET CROISSANCE. 384

Lueurs de l'Orient, 1960 385
PREAMBULE. 385
I. - INTR0DUCTION 385
1.- L'EGLISE ET LES TROIS EGLISES. 385
2.- L'OCCIDENT ET L'ORIENT. 386
3.- L'ORTHODOXIE. 386
4.- UNE THEOLOGIE LITURGIQUE. 387
5.- UNE PRIERE SURPRENANTE. 387
6.- L.'ORTHODOXIE ET LA PAROUSIE. 388
III.- CONCLUSIONS 389
1.- UNE TACHE TERMINEE 389
2.- UN ENRICHISSEMENT CERTAIN 389
3.- LE REVEIL DES EGLISES PAR LA CONVERSION DES AMES 390
4.- LE SALUT DES JUIFS 390
5.- L'UNITE VISIBLE DU CORPS DE CHRIST 391
6.- LE RETOUR DE CHRIST ET LA RESURRECTION DES MORTS 391

L'Union de prière et le prophétisme biblique, 1961 393
I.- LE LIVRE 393
1.- LE LIVRE DU PROPHETE ESAIE. 393
2.- Y A-T-IL UN SEUL PROPHETE ESAIE ? 394

3.- L'AUTEUR DU LIVRE D'ESAIE. 395
4.- UN LIVRE ISSU DE LA CHAIR ET DU SANG D'ISRAËL. 396
5.- UN LIVRE DE L'ESPERANCE. 397
6.- LA COMMUNAUTE DANS L'EGLISE 397
II. - LE GERME 398
1.- LE SAINT D'ISRAËL. 398
2.- L'EMMANUEL. 399
3.- LE SERVITEUR. 400
4.- ESAÏE ET L'EVANGILE. 401
5.- LA PLENITUDE MESSIANIQUE. 402
6.- LA CROISSANCE DANS LA GRACE. 403
III.- LES PIERRES 404
1.- LA PIERRE D'ACHOPPEMENT. 404
2.- SION EST UN DESERT. 404
3.- LES PIERRES DE LA DESTRUCTION. 405
4.- L'AUTEUR DE L'ADVERSITE. 406
5.- LA PIERRE REJETEE. 406
6.- LA FIDELITE DANS LA PRIERE : LES PIERRES VIVANTES. 407
IV.- LA CITE 408
1.- LA CITE DE DAVID 408
2.- JERUSALEM SAUVEE. 409
3.- JERUSALEM RECONSTRUITE DANS L'EVANGILE. 410
4.- LES MOMENTS PROPHETIQUES DE L'EXODE. 410
5.- L'EXODE VERS LA JERUSALEM CELESTE 411
6.- LA SOBRIETE DANS LA VIE QUOTIDIENNE. 412

Correspondance Daniel PATTE – Louis DALLIERE (1961) 415

L'Eglise et le Retour du Seigneur, 1962 427
I.- L'EVANGILE ET L'EGLISE 427
1.- L'EVANGILE « AUX QUATRE ANGLES » (FOURSQUARE) 427
2.- DANS LES LIEUX CELESTES. 427
3.- JESUS BAPTISE D'EAU ET D'ESPRIT. 428
4.- JESUS CONVIE A LA SAINTE-CENE. 428
5.- CHRIST ET L'EGLISE. 429
6.- JESUS REVIENT POUR L'EGLISE. 429
II. - L ' UNION DE PRIERE 430
1.- SITUATION HISTORIQUE : LE RETOUR DU SEIGNEUR EST HORS DE L'EGLISE. 430
2.- FAIRE REVIVRE L'EGLISE PRIMITIVE ? 430
3.- METTRE LE RETOUR DE JESUS DANS L'EGLISE. 431
4.- SUCCES ET INSUCCES DE L'UNION DE PRIERE. 432
5.- POURQUOI UNE COMMUNAUTE ? 432
6.- LA RESISTANCE A L'ANTECHRIST. 433

Promesses et exigences du Saint-Esprit, 1962 419
I. –PROMESSES 419
1.- PROMESSE DU PERE PAR LE FILS. 419
2.- PROMESSE DONNEE A L'EGLISE, CORPS DE CHRIST. 419
3.- PROMESSE D'UN BAPTEME PERSONNEL DANS L'ESPRIT. 420
4.- PROMESSE D'UNE CERTITUDE DU BAPTEME DANS L'ESPRIT. 420
5.- PROMESSE D'UNE ASSISTANCE DANS LES COMBATS. 421
6.- PROMESSE QUI A UN BUT DEFINI. 421
II. - EXIGENCES 422
1.- L'EXIGENCE DE LA CONSECRATION PERSONNELLE. 422
2.- L'EXIGENCE DE LA FIDELITE ECCLESIALE. 423
3.- L'EXIGENCE D'UNE FIDELITE DE CŒUR. 423
4.- L'EXIGENCE D'UNE VIE COMMUNAUTAIRE. 424
3.- L'EXIGENCE D'UNE BONNE CONSCIENCE ENVERS LE MOUVEMENT DE PENTECOTE. 424
6.- L'EXIGENCE D'UNE BONNE CONSCIENCE ENVERS TOUTES LES EGLISES. 425

LE REJET D'ISRAËL, 1964 435
SUR L'ETAT D'ISRAËL, 1964 437

ETUDES SUR L'AMOUR-AGAPE 439

UN RENOUVEAU SPIRITUEL : ACTES 13 A 16, 1966 441
Actes XIII 1 à 15 puis v.42 445
Actes XIV - Le Saint-Esprit et le Corps 447
ACTES XV / 30 – XVI / 15 453
Méditation sur les charismes (dons) des guérisons 457
Le livre de Job et la prophétie 461
Quelques indications sur le livre des Juges 467
Petite étude sur l'Epître aux Hébreux 469

L'EGLISE PRESENTE SOUS L'ACTION DU SAINT-ESPRIT, 1967 473
PREMIERE ETUDE : I CORINTHIENS 11 473
INTRODUCTION 473
1.- PREMIERE PARTIE : VERSETS 1-16. 473
2.- SECONDE PARTIE : VERSETS 17-34. 475
CONCLUSION 475
SECONDE ETUDE : I CORINTHIENS 12-13 476
INTRODUCTION 476
1. L'ESPRIT ET LA MULTIPLICITE. 477
2.- LISTE DE CE QUI NOUS EST DONNE PAR L'ESPRIT. 478
3.- L'AMOUR, PRINCIPE D'UNITE. 479
TROISIEME ETUDE : I CORINTHIENS 14 480
INTRODUCTION 480
1.- L'HARMONIE DES DONS ET LA GUERISON. 480

2.– LE PARLER EN LANGUES. 481
3.– LA PROPHETIE. 483
QUATRIEME ETUDE : I CORINTHIENS 15 484
INTRODUCTION 484
I.- LA QUESTION DE LA RESURRECTION. 484
2.- LE COMMENT DE LA RESURRECTION. 485
CONCLUSION 487

TROIS ETUDES, 1968 489
1ère ETUDE : SOIF DU SAINT-ESPRIT DANS TOUTE L'EGLISE 489
2ème ETUDE : PRIERE POUR LE SALUT D'ISRAËL 493
3ème ETUDE : L'UNITE DE L'EGLISE DANS L'AMOUR-AGAPE 497

QUELLE HEURE EST-IL ?, 1969 501
I. SENS ET BUT DE LA RETRAITE - L'HEURE DU MYSTERE DE CHRIST 501
1.- LE MYSTERE DE CHRIST. 501
2.- TEMPS DE LA TERRE ET TEMPS DU MYSTERE. 502
3.- LE TEMPS DE L'APOTRE PAUL. 502
4.- QUELLE HEURE EST-IL ? 503
II.- LA PORTE S'OUVRE 504
1.- QUAND LA PORTE ETAIT FERMEE. 504
2.- LE PEUPLE JUIF AU TEMPS DE LA PORTE FERMEE. 505
3.- LA PORTE S'OUVRE. 506
4.- L'ATTENTE DU MESSIE. 507
III- LE MESSIE ET L'EGLISE 508
1.- AU XIIe SIECLE ET AU XXe SIECLE. 508
2.- LE MOUVEMENT DE PENTECOTE ET LE DON DU SAINT ESPRIT. 509
3.- LA SAINTE CENE. 510

LE REVEIL ET LE RENOUVEAU DU SAINT-ESPRIT, 1970 513
I.- LE MESSIE QUI VIENT. 513
1.- LE DEPART DU MONT DES OLIVIERS. 513
2.- LA MARCHE DU PEUPLE JUIF ET CELLE DE L'EGLISE. 514
3.- RENCONTRE DES JUIFS ET DES CHRETIENS. 515
II.- LES COUPS D'ETAT DE DIEU. 516
1.- L'EXODE. 516
2.- JESUS QUI EST VENU ET QUI VIENT. 517
3.- NOUS REPLACER SOUS LE BAPTEME. 519
III.- LE RENOUVEAU DU SAINT-ESPRIT 520
1.- CHEZ CORNEILLE ET AU XXe SIECLE. 520
2.- LA FOI, L'AMOUR ET L'ESPERANCE. 521
3.- LE DEDANS ET LE DEHORS. 522

LA GREFFE JUDEO-CHRETIENNE, 1971 525
I - NOTRE PECHE : ROMAINS 11 / 16-24 525
1.- MON PECHE. 525
2.- NOS DIVISIONS. 526
3.- LES CHRETIENS ET LES JUIFS. 527
II. -LE MESSIE : Luc 15/20-32. 529
1.- JESUS, LE MESSIE. 529
2. - ISRAËL, LE PEUPLE DU MESSIE. 530
3.- MARANATHA. 531
III.- LE DON DE L'ESPRIT : JOËL 2/21-32. 533
1.- ESPRIT DE DIEU SUR L'EGLISE. 533
2.- L'ESPRIT SUR ISRAËL. 534
3.- L'ESPRIT DE DIEU SUR ISRAËL ET SUR LES PAÏENS. 535

TROIS ETUDES, 1972 541
1ERE ETUDE : LE CHRIST ET SON EPOUSE. 541
1.- L'AMOUR TERRESTRE. 541
2.- L'AMOUR-AGAPE. 542
3.- LES NOCES DE L'AGNEAU. 543
2EME ETUDE : LE PERE ET SES DEUX FILS. 545
1.- LE FILS AINE. 545
2.- L'EXIL DU FILS AINE. 546
3.- LE SECOND FILS. 547
3EME ETUDE : DES DEUX, IL N'EN A FAIT QU'UN. 549
1.- LE FILS UNIQUE. 549
2.- L' « UNION » DES DEUX FILS DESUNIS. 550
3.- L'UNION DES DEUX FILS UNIS. 551

Le protocole d'accord avec l'E.R.F. 555
I.- Le protocole d'accord avec l'E.R.F. 556
II.- La vocation de l'Union de prière au sein de l'Eglise universelle. 557
III.- La vocation de l'Union de prière au sein de l'Eglise universelle 559

LA VICTOIRE SUR LA MORT, 1973 561
I.- LE COMBAT CONTRE LA MORT. 561
1.- PROBLEME, MYSTERE, INCONNAISSABLE. 561
2.- LE COMBAT DANS LA BIBLE : SATAN. 562
3.- LE COMBAT DEPUIS LA PREMIERE VENUE DE JESUS : LES ANTICHRISTS. 563
II.- LA DEFAITE DE LA MORT. 565
1.- JESUS-CHRIST A « DETRUIT » LA MORT : II Timothée 1/10. 565
2.- L'EGLISE SUR LA TERRE. 566
3.- L'EGLISE DU CIEL. 567
III.- LA DESTRUCTION DE LA MORT. 569
1.- LA FIN EST-ELLE PROCHE ? 569

2.- LA MORT TRIOMPHERA-T-ELLE ?....570
3.- ECOUTEZ-LE : Matthieu 17/5....571

QUATRE ETUDES SUR L'EPITRE AUX HEBREUX, 1974....573
I.- LE REVEIL DES EGLISES PAR LA CONVERSION DES AMES. 573
1.- LE REVEIL....573
2.- PAR LA CONVERSION DES AMES....574
3.- DES EGLISES. 575
II. - LE SALUT DU PEUPLE JUIF....577
1.- AUTEUR ET DESTINATAIRES DE L'EPITRE AUX HEBREUX 577
2.- JESUS SOUVERAIN SACRIFICATEUR SELON L'ORDRE DE MELCHISEDEK. 578
3.- LE SALUT DU PEUPLE JUIF. 580
III.- L'UNITE VISIBLE DU CORPS DU CHRIST. 582
1.- HOMO VIATOR. 582
2.- LA MARCHE DE L'HUMANITE DANS LA FOI. 582
3.- LA PRIERE POUR L'UNITE. 584
IV.- L'AVENEMENT DE JESUS-CHRIST ET LA RESURRECTION DES MORTS 586
1.- MELCHISEDEK. 586
2.- LE MYSTERE. 587
3.- LES TEMPS DIFFICILES. 587

Correspondance avec Mlle Henriette Matthieu 573
Correspondance avec Sœur Elisabeth 595
Correspondance avec Fadiey Lovsky 603

Le mystère de l'Eglise composée de Juifs et de Païens [1]

- 1941 -

« Je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère, afin que vous ne vous regardiez point comme sages, c'est qu'une partie d'Israël est tombée dans l'endurcissement, jusqu'à ce que la totalité des païens soit entrée. Et ainsi tout Israël sera sauvé. »

Romains 11/25-26

Mes chers Collègues et frères dans le service de JESUS-CHRIST,

Chargé par ceux qui ont autorité au milieu de nous, de présider le culte de ce matin, je vous invite à méditer avec moi quelques aspects du mystère de l'EGLISE, composée des Juifs et des Païens. C'est un sujet qui touche à l'actualité, par un de ses côtés les plus particulièrement douloureux, mais que nous aborderons selon la vérité révélée dans la Parole de DIEU, nous efforçant de nous élever au-dessus des passions humaines. Toutefois, si je choisis ce sujet, c'est en vue d'un appel précis que je veux vous adresser de la part de Notre SEIGNEUR JESUS-CHRIST, le Chef de l'EGLISE, dont j'ai le redoutable privilège d'être, pendant quelques instants, l'ambassadeur auprès de vous, mes frères, qui êtes ses serviteurs comme moi-même.

Selon les époques, la place des Juifs dans l'EGLISE de JESUS-CHRIST varie du tout au tout. Au début, ils ont toute la place ; ensuite, ils n'ont plus de place du tout ; à la fin, S. PAUL nous révéla prophétiquement qu'ils reprendront la place qui est la leur : la première. A l'étude de ce plan divin de l'EGLISE nous consacrerons notre première partie. Nous porterons ensuite notre attention, plus spécialement, sur le changement spirituel que l'avenir réserve aux Juifs, et, pour finir sur les conditions que l'Eglise actuelle devra remplir le jour où ce changement concernant les Juifs sera imminent. Je conclurai notre méditation par l'appel précis que je vous ai annoncé.

I.

Au début de l'EGLISE chrétienne, les Juifs sont tout. Le salut vient des Juifs, avait dit le SEIGNEUR. Et l'apôtre, au début du ch. IX des Romains, énumère les titres de noblesse du peuple élu : à ses frères, ses parents selon la chair appartiennent : 4 ἡ υἱοθεσία καὶ ἡ δόξα καὶ αἱ διαθῆκαι καὶ ἡ νομοθεσία καὶ ἡ λατρεία καὶ αἱ ἐπαγγελίαι, 5 ὧν οἱ πατέρες (Romains 9)

De leur race étaient les pères ; et, naturellement de leur race aussi est celui qui en sa personne récapitula toutes les grâces de DIEU : Celui qui a l'adoption par excellence ; celui à qui appartiennent toute gloire, tout honneur ; celui qui est le médiateur d'une alliance éternelle ; Celui qui a accompli entièrement la Loi, qui a apporté à DIEU le Culte de latrie d'une adoration parfaite, et qui a incarné dans sa personne toutes les promesses divines : 5 Χριστὸς ὁ ὢν ἐπὶ πάντων θεὸς εὐλογητὸς εἰς τοὺς αἰῶνας (Romains 9)

Juive était la Vierge MARIE, à qui aboutit, comme à la fleur sublime de l'arbre de JESSE, toute la tradition prophétique et toute la préparation messianique de l'A.T. ; Juif est JESUS, fils de MARIE, juif est

---

[1] Exposé présenté à Saint-Laurent-du-Pape aux collègues pasteurs de la région, à la demande du président de l'ERF, le pasteur Marc Boegner, le 19 octobre 1941. Nous avons ajouté les références des citations bibliques.

Voici ce qu'écrit le pasteur J. Serr dans une lettre du 3 février 1980 :

« Le titre de cette conférence avait été suggéré, je pense, par le petit livre d'Erik Peterson paru en 1937 : *Le mystère des Juifs et des Gentils dans l'Eglise*. Certes, M. Dallière n'avait pas besoin de cela pour aborder le sujet. Mais comme il avait en grande estime E. Peterson, ce n'est pas impossible.

Cette étude était l'embryon de la thèse de doctorat en théologie que M. Boegner avait demandé de faire à M. Dallière, à cette époque. […] M. Dallière s'y est mis "par obéissance". Il en a tracé le plan et rédigé le 1er chapitre, un chapitre d'introduction qui n'aborde pas vraiment le fond du sujet. Puis M. Dallière a renoncé définitivement à la thèse. Il a écrit à ce sujet à M. Boegner en 1944. »

Un dossier comprenant les cahiers préparatoires à cette thèse, le texte manuscrit et dactylographié de la conférence de 1941 ainsi que la lettre de 1944 à M. Boegner, se trouve dans nos archives à Charmes.

tout son entourage : ses camarades d'école, les clients de l'atelier du charpentier, les auditeurs du prophète prêchant sur la montagne ou au bord du lac, les malades guéris, à part quelques exceptions que l'Evangile souligne. Juifs encore sont les Douze, et lorsque l'EGLISE chrétienne fut fondée à Jérusalem, elle fut entièrement juive, de fait et d'intention. Les 3.000 qui reçurent le Baptême et entrèrent dans l'alliance sous l'autorité des apôtres ; qui persévérèrent dans la fraction du pain et dans les prières tous étaient juifs. C'est le reste fidèle, dont parle S. PAUL au début du ch. XI des Romains, ceux qui n'ont pas fléchi les genoux devant Baal, et au nombre desquels il appartient aussi, lui, l'Hébreu né d'Hébreux, dont l'extraordinaire destinée devait être d'ouvrir la porte de l'EGLISE aux Païens, sur un pied d'égalité avec le peuple élu.

Que de travaux, que de combats, que de souffrances cette œuvre a demandés à notre apôtre, à nous, Païens ! Puissance de l'élaboration théologique, démonstrations incessantes de la présence de l'ESPRIT-SAINT dans la faiblesse de l'homme, et par-dessus tout, brisement sans cesse renouvelé de la souffrance morale et de la souffrance physique, toute une vie offerte en holocauste, tel fut le prix que dut payer le Pharisien saisi par JESUS-CHRIST, pour nous assurer, à nous Païens, le droit de cité dans l'EGLISE de JESUS-CHRIST. Mystère Insondable, que dévoile l'épître aux Ephésiens, les deux races, Juifs et Païens, en CHRIST, par son sang, ne forment plus qu'un corps ! Le mur de séparation est abattu. N'oublions-nous pas trop souvent que le mystère de l'EGLISE est essentiellement le mystère de la réunion en un seul Corps du Juif et du Païen ? Nous cherchons les marques de l'EGLISE dans la prédication, dans les sacrements et dans l'autorité : et c'est juste. Mais, la marque suprême, le signe par excellence de l'EGLISE, c'est Juif + Païen = 1. L'EGLISE est appauvrie, je dirai elle est vidée de sa substance, si nous la réduisons aux convertis païens que nous sommes. L'EGLISE c'est très profondément, des Païens articulés sur des Juifs, - par ex. nous pasteurs, articulés par la foi vive, la charité et l'espérance sur S. PAUL, sur les Douze et sur le Juif JESUS,- et formant en CHRIST un seul être nouveau avec eux. S. PAUL, notre apôtre Juif, est toujours présent par ses continuateurs païens : nous sommes les fruits de son apostolat, se poursuivant à travers des siècles, qui ne sont que des instants aux yeux de l'ETERNEL.

Autre aspect du mystère : En même temps que, par S. PAUL, la porte s'ouvre aux Païens, elle se ferme aux Juifs. Ceux-ci s'endurcissent de plus en plus. Lorsque S. PAUL arrive à Rome, il convoque les principaux des Juifs. Rencontre solennelle ! Quels qu'aient été les fondateurs de l'EGLISE de Rome, ou ses conducteurs, l'apôtre reprend tout à la base. Il expose le conseil de DIEU à ceux de sa race. La majorité reste incrédule. « *Sachez donc dit l'apôtre, que ce salut de DIEU a été envoyé aux Païens et qu'ils l'écouteront.* » (Actes 28.28)

C'est la fin du livre des Actes. Nous approchons de l'an 70. Maintenant va s'accomplir la parole du SEIGNEUR : « *Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations jusqu'à ce que le temps des nations soit accompli.* » (Luc 21.24)

Désormais, l'Evangile va être prêché à toutes les nations païennes : ce sera le long aveuglement des Juifs, le temps de la synagogue dispersée parmi tous les peuples selon les antiques prophéties. C'est le temps aussi de la synagogue souffrante, comme nous le voyons sous nos yeux.

Ce temps durera-t-il toujours ? Non, car dit l'apôtre : « *Je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère, c'est qu'une partie d'Israël est tombée dans l'endurcissement, jusqu'à ce que la totalité des Païens soit entrée, et ainsi tout Israël sera sauvé..* » (Romains 11.25-26) Il est hors de doute que S. PAUL annonce avec l'autorité de l'apôtre enseignant d'une manière infaillible l'Eglise de tous les temps que, à un moment donné, le peuple juif, dans son ensemble, reconnaîtra en JESUS-CHRIST le FILS de DIEU et le Roi d'Israël. « *Que sera, dit-il leur réintégration dans le Corps du CHRIST, cela va sans dire - sinon une vie d'entre les morts ?* » (Romains 11.15) - Et encore : « *Ils ont maintenant désobéi, afin que par la miséricorde qui vous a été faite (à vous Païens), ils obtiennent aussi miséricorde.* » (Romains 11.31) Ainsi, à l'articulation, au début, des Païens sur les Juifs, en correspond une autre, à la fin, des Juifs sur les Païens. Si cela n'était, ces derniers risqueraient de s'enorgueillir, et de se regarder comme sages à leurs propres yeux. Les Païens ne sont qu'une partie du Corps. Seuls, ils ne peuvent littéralement pas constituer l'EGLISE, l'homme nouveau, à la stature parfaite de CHRIST. L'inimitié a été vaincue une fois, et l'Epouse achèvera de revêtir son vrai visage, quand l'EGLISE issue de PAUL greffera sur elle, par un miracle de DIEU, la masse des branches que nous voyons jusqu'à ce jour rejetées.

II.

Portons maintenant nos regards plus particulièrement sur cette articulation des Juifs sur les Païens dans l'Eglise de JESUS-CHRIST, qui est un événement tellement improbable, et en même temps le plus certain des événements à venir. Ce sera la 2ème partie de notre méditation.

La conversion de la masse des Juifs qui nous est annoncée, correspond à un temps où « *la totalité des Païens sera entrée* » (Romains 11.25). Il y a ici un parallélisme avec l'articulation des Païens sur les Juifs qui s'était faite au début. Quand les Païens entrent en masse, les Juifs cessent d'entrer. A la fin, on ne parle pas d'un endurcissement des Païens ; le vrai païen au fond, est préparé à l'Evangile ; malgré des résistances, il le reçoit quand S. PAUL, ou ses successeurs viennent à lui. Mais il arrive un moment où cette tâche est terminée. Le SEIGNEUR Lui-même a dit : « *Cette bonne nouvelle du Royaume sera prêchée dans le monde entier, pour servir de témoignage à toutes les nations. Alors, viendra la fin.* » (Matthieu 24.14).

Faut-il interpréter la totalité des Païens dans un sens arithmétique, comme si l'on disait tous les Païens les uns après les autres ? Une telle interprétation, fausse de fond en comble le sens de l'Ecriture. En fait, elle aboutit à l'absurde, car on ne peut pas rattraper tous les Païens qui sont morts et qui n'ont pu entendre la prédication. Quoique, par certains côtés, cette interprétation que j'appelle arithmétique de l'évangélisation ait pu pousser à un certain zèle missionnaire, elle présente bien des dangers pour la vie profonde de l'Eglise. Oui, certes, elle peut donner du zèle, quand elle porte des apôtres à conquérir à CHRIST de nouvelles contrées du globe. Mais pour l'ensemble de l'EGLISE, cette conception arithmétique fait flotter dans le lointain de l'avenir un temps où tous les hommes seront chrétiens, où la paix et le bonheur régneront par la conversion de la totalité des Païens. Or qu'est cela sinon exactement la conception juive du Royaume de DIEU qui a coûté la vie à JESUS-CHRIST, parce qu'il n'a jamais voulu y souscrire ? Sans la résurrection des morts, sans le jugement dernier, une civilisation chrétienne unifierait un jour les nations de la terre. Et comme on est à chaque époque bien loin de ce mirage, le temps coule comme de l'eau de génération en génération, et rien ne change, sinon en pis.

A dette conception arithmétique il faut résolument substituer la notion biblique de l'élection. L'EGLISE est le fruit de [? mots manquants] elle réalise dans la vérité en JESUS-CHRIST cette élection dont Israël selon la chair a eu l'ombre figurative. L'élection telle qu'elle se dévoile dans son plein sens en JESUS-CHRIST, est couronnée par la souffrance pour les autres. L'élu est un sacrifié. L'Epouse de CHRIST reproduit dans sa chair la communion des souffrances de CHRIST. Elle prie pour le monde comme lui-même, à la droite de DIEU intercède pour elle. Il est donc à présumer, sans que nous ayons besoin d'entrer dans ce débat aujourd'hui, que le nombre arithmétique de ceux qui sont appelés au service effectif de JESUS-CHRIST est beaucoup plus petit que le nombre de ceux qui seront sauvés pour la vie éternelle par le sacrifice de JESUS-CHRIST. En tous cas, le nombre des vrais serviteurs de CHRIST, conscients de la réalité de l'EGLISE élue, et vivant de cette réalité, a toujours été infiniment petit parmi les hommes. Aussi est-il à penser que la totalité des Païens est, arithmétiquement, un nombre fort petit, le nombre des élus choisis parmi les Païens pour souffrir avec CHRIST et comme lui, brillant comme des flambeaux dans le monde où ils ont maintenu la Parole de vie. DIEU se réserve le secret de ce nombre qui s'exprima par l'expression « la totalité des Païens ». Il échappe à toute statistique, à tout calcul humain. Quand le moment sera venu de la délivrance d'Israël, la totalité des Païens sera alors entrée, même si des centaines de millions d'hommes vivants ignorent l'Evangile. Pour ces centaines de millions il suffit au PERE d'intercesseurs, participant aux souffrances de l'Epouse et élevant vers Lui, comme ABRAHAM, la prière de la foi pour le salut des justes. Quand Israël se convertira, la totalité des Païens sera entrée. Tout donne à penser que cette conversion du peuple élu sera très brusque, très totale, et que, par elle, l'EGLISE étant achevée, cette économie terrestre touchera à sa fin, et l'heure de la résurrection des morts sonnera bientôt.

Nous pressentons dans le développement des Missions, un accomplissement de la parole sur la totalité des Païens. Il est normal qu'il y ait dans les chœurs célestes des hommes rachetés de toute langue, de toute tribu et de toute nation. Mais, plutôt que de discuter la question de savoir si tous les peuples ont été atteints par l'Evangile, si la Bible a été traduite en suffisamment de langues, - toutes questions arithmétiques encore,- n'est-il pas à penser que, avant que se produise la conversion des Juifs, DIEU mettra sur le cœur de l'EGLISE issue des Païens la prière pour la délivrance d'Israël ? Toute prophétie en effet est la base d'une activité spirituelle de l'Eglise sur le plan de l'adoration, de la louange et de la demande. Les événements extérieurs d'une part, les avertissements intérieurs du SAINT-ESPRIT d'autre part, fixent les moments où une prophétie biblique se mue en ardente prière, pour que le juge inique rende la justice qu'il a lui-même annoncée. Quand la vocation de S. PAUL est née dans son cœur, quand elle a trouvé un soutien grandissant en BARNABAS et en l'EGLISE d'Antioche de Syrie, rien n'indiquait encore que la porte du salut allait se fermer pour les Juifs. DIEU reste souverain pour fixer les temps et les moments ; et ses décrets immuables se manifestent à nous dans les actes pleinement libres des hommes. Mystère de la grâce ! Ainsi comparant l'articulation à venir des Juifs sur le tronc païen, à l'articulation du début, des Païens sur la souche juive, nous comprenons que le temps de la restauration d'Israël ne peut

être fixé à l'avance, mais qu'il sera précédé par une préparation spirituelle, qui dépend, et de la souveraineté de DIEU, et de la collaboration libre de ceux qu'il appelle à être ouvriers avec Lui.

III.

Je voudrais encore indiquer brièvement quelles conditions l'EGLISE actuelle, issue des Païens, devra réaliser pour saisir d'une manière efficace, la prière en faveur de la conversion d'Israël.

La première de ces conditions est une plénitude de foi surnaturelle. Il faut, pour le couronnement de l'œuvre divine, une EGLISE qui n'accentue pas une vérité au détriment des autres ; car, quelle que soit son organisation, une telle EGLISE est sectaire, par le fait qu'elle morcelle la Révélation. En particulier, l'EGLISE devra saisir avec une grande force la doctrine de la résurrection, sans laquelle la foi est vaine. Il ne peut suffire de sauver des âmes et de les envoyer une à une au ciel. Il faut encore la vision du salut du monde. Or, le salut du monde, ce n'est pas, répétons-le, une victoire terrestre du christianisme, sur le plan de l'extension numérique et des conquêtes sociales, c'est la résurrection des morts : victoire qui puise toute sa force dans la résurrection de JESUS-CHRIST, fruit elle-même de la CROIX. Dans la vision de la résurrection, le message de l'EGLISE est toujours eschatologique au premier chef ; il n'a une portée morale, sociale, politique même, que par voie de conséquence. En appelant à la repentance les Juifs de Jérusalem, l'apôtre PIERRE et les Douze préparaient la Résurrection générale des morts ; car il fallait d'abord que ce fondement juif fût posé. En ouvrant la porte aux Païens, puis en étendant la mission parmi les Païens, S. PAUL et ses continuateurs ont hâté la venue du jour de la Résurrection ; car, il fallait ensuite que cette mystérieuse « totalité des Païens » entrât dans l'EGLISE.

Enfin, le jour où l'EGLISE issue des Juifs, et actuellement composés de Païens, ouvrira la porte à la masse des Juifs, elle commencera de franchir la dernière étape de sa croissance vers la résurrection finale. La première condition donc de la prière en faveur de la conversion d'Israël est une plénitude de la doctrine chrétienne, puisant sa sève très profondément dans l'Incarnation et la Rédemption, et se projetant en avant vers la résurrection finale et le Jugement dernier d'un élan, qui transcende tout sectarisme.

La seconde condition de la prière efficace pour la conversion d'Israël est l'unité interne de l'EGLISE issue des Païens, notamment dans la personne de ses conducteurs. De cette unité, notre cher Président nous parlera cet après-midi, en ce qui nous concerne. Qu'il me suffise d'indiquer combien est fort le lien entre l'unité et la prière pour les Juifs. Nous, les Païens, par nature, nous sommes essentiellement divisés. A part quelques brillantes réussites, comme le siècle d'AUGUSTE ou quelques années au temps de S. LOUIS, par exemple, jamais un empire païen n'a pu subsister dans l'unité. De nation à nation, et à l'intérieur des nations, de parti à parti, la guerre est continuelle, et elle remonte à toujours. Or les causes d'inimitié entre deux Païens quelconques sont moins grandes qu'entre le Païen et le Juif : entre deux Païens il n'y a jamais le fossé de l'élection. Ou, disons autrement, quand deux Païens sont l'un et l'autre en CHRIST, ils sont sur le même pied au point de vue de l'élection, ils sont appelés tous deux par le message de grâce de S. PAUL, aucun ne peut se targuer d'être élu depuis ABRAHAM ! Or si deux Païens, en CHRIST, ne peuvent pas s'entendre, comment espéreraient-ils amener à l'unité avec eux le Juif qui est plus loin d'eux qu'ils ne le sont l'un de l'autre ? Toutes les divisions de nationalités et de politique païennes, transposées dans l'Eglise historique et dans l'EGLISE actuelle donnent raison au Juif qui ne se convertit pas. « Ne vous avais-je pas dit, pourra narguer le Juif, que l'ETERNEL notre DIEU est un seul ETERNEL ? Or, vous qui suivez ce Crucifié que nous avons justement maudit, vous n'êtes pas un peuple, vous divisez DIEU en vous divisant les uns les autres ! » Argument qui a convaincu tous les déistes du monde moderne qui ont préféré un DIEU un, et sans le FILS, à un JESUS en qui les disciples ne sont pas un par la charité.

La 3ème et dernière condition que je citerai pour l'efficacité de la prière de l'EGLISE actuelle en vue de l'EGLISE à venir, composée des Païens et des Juifs, c'est que l'EGLISE actuelle élimine ce qui, en elle, appartient au Judaïsme dans ce qu'il y a de mauvais. En fait, ce que nous appelons la christianisation du monde a été en grande partie la Judaïsation des Païens par l'intermédiaire de l'Evangile. Il y a sans doute eu un stade où les Païens évangélisés étaient plus ou moins des chrétiens, selon la mesure départie à chacun, tout en restant par nature des Païens, mais aujourd'hui, l'élément juif a terriblement pris le dessus. Aujourd'hui ce qu'on appelle les chrétiens, ce sont essentiellement des prosélytes du Judaïsme. Les masses détachées du christianisme vivant en ont surtout gardé la notion juive d'un Royaume de DIEU sur la terre, sans Rédemption ni Résurrection. Elles adorent DIEU sous le vocable du Veau d'or, médiateur de ce nouvel Eden. Et l'EGLISE elle-même, en sa partie pratiquante et enseignante, est sans cesse envahie ou menacée par le Judaïsme dans ce qu'il a d'antichrétien, sous forme de rabbinisme doctrinal, de critique intellectualiste de légalisme moral, et par-dessus tout, d'attachement à l'or et à la vie terrestre comme fin ultime de l'homme.

Il ne s'agit pas d'antisémitisme ou de philosémitisme, il s'agit de ceci : que si nous voulons être dans la charité à l'égard de nos frères juifs, nous devons réaliser notre vie de Païens saisis par JESUS-CHRIST,

de Païens entrant par grâce non dans une alliance terrestre pour un bonheur terrestre, mais dans l'alliance eschatologique de celui qui n'avait pas ici-bas où reposer sa tête, - si ce n'est peut-être le bois de la CROIX.

J'arrive maintenant à ma conclusion. Elle est d'abord que, puisque la Parole divine nous indique la solution du problème juif, il n'y a pas de solution humaine à ce problème. C'est ce que l'expérience de 19 siècles confirme. Traitez par ex. le Juif sur un pied d'identité avec le Païen, vous avez l'homme abstrait des philosophes, et vous avez la déchristianisation croissante de la société au profit du messianisme terrestre d'Israël. Le sionisme, le retour en Palestine, ne seraient une solution que si le peuple d'Israël se convertissait à JESUS-CHRIST. Car s'il y va pour faire de la banque, exploiter le pétrole, ou même s'enrichir par l'agriculture, sans tourner son cœur vers le FILS de DAVID, il restera sous la malédiction prononcée contre Jérusalem, et sa prospérité matérielle sera en malédiction pour tous les peuples. Il peut y avoir un esprit plus ou moins imprégné de douceur évangélique dans la manière dont les gouvernements pagano-chrétiens traitent les Juifs : mais c'est une question de plus ou de moins. Le problème des Juifs et des Païens, par suite, la dispersion des Juifs, et leurs souffrances, dureront jusqu'à ce que la totalité des Païens soit entrée, et qu'Israël tourne ses regards vers celui qu'il a percé.

Est-ce à dire que nous devrions rester passifs devant le sang et les larmes versés par les Juifs ? Tout au contraire. Et c'est ici, mes chers Collègues, que j'ai une exhortation à vous adresser de la part du chef de l'EGLISE. J'ai à vous dire ceci : Donnez à votre ministère sa vraie portée eschatologique et vous hâterez la délivrance d'Israël. Pour ne donner qu'un seul exemple, lorsque M. COILLARD, épaulé par Alfred BOEGNER alla, au prix d'immenses sacrifices, gagner à JESUS-CHRIST le champ nouveau du Zambèze, il a continué l'œuvre de S. PAUL auprès des Païens, Il a avancé d'autant l'achèvement de l'EGLISE et la délivrance d'Israël. L'EGLISE réformée de France, par la ministère d'Alfred BOEGNER, qui avait une vision extrêmement nette de la portée de son œuvre pour la France, et dans la personne de tous ceux qui l'ont soutenu, de leur sang, de leurs souffrances, de leurs prières, de leurs sacrifices, l'EGLISE réformée de France a alors hâté d'une manière effective la délivrance d'Israël. Devons-nous, à l'heure actuelle, tendre toutes les énergies de l'E.R.F. vers le salut d'un peuple païen qui ne connaît pas encore le CHRIST ? Si vous en aviez la conviction, je dirais, agissez dans ce sens, et ce serait bien. Mais je vais aller beaucoup plus loin. J'ai la conviction et je le déclare aujourd'hui simplement mais solennellement, que l'EGLISE réformée de l'Ardèche que vous représentez, mes Frères, est appelée et d'abord en votre personne, à prendre directement sur son cœur, ici et maintenant, la prière qui doit être le point de départ spirituel de l'œuvre de la conversion d'Israël. En vous parlant ainsi, je ne limite pas cet appel : d'autres Eglises, en France, notre EGLISE dans son ensemble, l'Eglise catholique, les Eglises du monde entier, peuvent être appelées en ce moment même à cette prière. Mais je ne parle pas aux absents : DIEU leur parlera comme sa sagesse le veut.

M'adressant à vous, je mets cette prière sur votre cœur à vous. Avec cette prière, je mets sur votre cœur d'en réaliser les conditions : élimination, dans notre corps pastoral, de tout esprit sectaire dans la doctrine, pour embrasser l'ensemble du surnaturel chrétien ; l'unité des disciples de JESUS-CHRIST dans la charité sans hypocrisie ; la purification de nos cœurs et de nos vies, de toute attache à l'argent, du déisme antichrétien et du messianisme terrestre.

En entendant est appel, vous dites en vos cœurs : « Pourquoi nous ? Pourquoi maintenant ? Comment pouvons-nous savoir que le moment est venu de nous adonner à cette prière et à cette œuvre du salut du peuple juif ? » - Je répondrai à ces questions par ce simple fait : les Juifs souffrent, ils souffrent sous nos yeux d'une manière tangible, leur souffrance devient un hallucinant cauchemar. Or, nous connaissons le remède, et nous savons qu'il n'y en a pas d'autres. Les palliatifs les soulageront peut-être momentanément mais leur souffrance recommencera, atroce, jusqu'à ce qu'enfin l'EGLISE ait la conviction de les délivrer en se tournant vers l'achèvement de son œuvre : l'articulation des Juifs sur les Païens dans l'unité de JESUS-CHRIST. Ce n'est peut-être que dans 1.000 ans que cela se produira, direz-vous ? Admettons. Alors, pendant 1.000 ans encore, notre frère aîné, fils bien-aimé de DIEU comme nous-mêmes et plus que nous-mêmes, continuera de souffrir dans la dispersion, et nous qui connaissons la puissance de la prière, qui sommes instruits des conditions à réaliser pour que la prière soit efficace, nous ne nous mettrions pas à cette tâche, avec la volonté de tout oser pour abréger le martyre du Juif ? Ecoutez. Je terminerai par une paraphrase d'une parole sainte. Puisse-t-elle entrer dans nos cœurs à tous !

Un Juif descendait de Jérusalem à Jéricho. Il tomba au milieu des brigands qui le dépouillèrent, le chargèrent de coups, et s'en allèrent, le laissant à demi-mort. Un païen converti au Christianisme, qui par hasard descendait par le même chemin, ayant vu cet homme, passa outre en disant dans son cœur : « N'ai-je pas à perpétuer une liturgie et un enseignement traditionnels ? » Un autre chrétien d'origine païenne, qui arriva aussi dans ce lieu, passa outre, en disant : « N'ai-je pas à mettre au point une théologie qui est loin d'être achevée ? » Mais un Samaritain, qui voyageait... vous savez la suite, mes frères. Puisse notre petite EGLISE d'Ardèche être ce Samaritain, au cœur rempli de la miséricorde de CHRIST, à l'esprit puissamment fortifié par l'esprit de CHRIST, le Bon Samaritain, qui sonde nos cœurs en cet instant du haut du ciel !

Le Mystère de l'Eglise composée des Juifs et des Païens[2]

Lettre à M. le pasteur Marc Boegner
Président du Conseil national de l'Eglise Réformée de France

Charmes, le 2 août 1944.

Mon cher Président,

Le 19 Octobre 1941, à Saint-Laurent du-Pape, vous m'avez conseillé de développer en une thèse le sujet que j'avais abordé devant un auditoire de pasteurs réunis en votre présence. Vous avez bien voulu confirmer ce conseil dans la suite, en sorte que je me suis mis à l'ouvrage et que je suis entré en rapports avec la faculté de Montpellier en vue d'une soutenance de thèse éventuelle.

Depuis lors, l'état de ma santé m'a contraint à un arrêt. Au moment où je reprends la rédaction, je suis pressé d'exprimer d'abord la conviction qui s'est formée en moi touchant la nature de mon entreprise.

Que les directions qui émanent de vous soient revêtues, en vertu de la charge dont vous êtes investi, d'une grâce divine en vue de l'Eglise réformée de France, - et par le moyen de cette Eglise, vous recherchez le bien commun de l'Eglise de Dieu sur la terre,- j'en suis persuadé. De votre côté, vous attendez des pasteurs ces discernements délicats qui exigent, selon M. Jacques Maritain commentant le P. Clerissac, une déférence à l'autorité, laquelle se rapporte « à une vivante et libre docilité du jugement pratique, non à une exécution servile et mécanique. » Par votre ministère, je discerne un acte d'obéissance envers Dieu, le développement écrit de ma pensée sur le mystère de l'Eglise. Les pages qui suivent sont les fruits de cette obéissance.

En revanche, je ne me crois pas obligé d'impétrer de nouveaux grades théologiques. Dans le passé, j'ai subi les examens de licence en théologies à la faculté de théologies de Paris et j'ai acquis le titre de S.T.M de l'Université Harvard. Plus tard sur les instances de MM. les professeurs Arnal et Perrier, j'ai rempli pendant une année les fonctions de chargé de cours de théologie pratique à la Faculté de Montpellier. C'est l'obéissance qui était intervenue alors pour mettre fin à cet enseignement : me voyant interdire le cumul du pastorat et du professorat, j'ai dû choisir. Il ne me paraîtrait pas juste d'aller frapper à une porte que Dieu a fermée devant moi, il y a dix ans.

Pris en lui-même, mon exposé du Mystère de l'Eglise ne saurait revêtir le caractère d'une thèse de théologie. On attend du théologien qu'il soit informé en détail des travaux de ses confrères ; le ministère de pasteur ne m'en laisse pas le loisir. Le théologien est encore appelé à discuter les opinions émises par ses prédécesseurs. Il expose les siennes pour qu'elles soient à leur tour discutées. La méthode que j'emploie relève d'avantage de la prédication ou de l'enseignement du catéchisme. Agir par la parole en vue de la réalisation du Mystère de l'Eglise dans les créatures de Dieu, telle est la seule vocation à laquelle je puisse répondre. Ma pensée ne se situe sur un plan abstrait, où à la rigueur, on concevrait qu'elle subsistât par le fait de sa reproduction mécanique. Quand elle cherche à exposer le Mystère de l'Eglise, elle cherche par le même acte, à l'intégrer dans le réel.

L'exposé qui remplit ces cahiers reste donc proche de ma prédication, de mes catéchismes, de mes entretiens de direction spirituelle. Plus systématique, il les sous-tend pour ainsi dire. Chef responsable de l'Eglise Réformée de France, il vous appartient de connaître une activité qui se déploie en son sein, quelque limité que soit son champ d'action. C'est pourquoi ce qui semblait devoir être une thèse prend en fait la forme d'un mémoire, qui vous est personnellement remis.

Par là vous serez informé, comme à la source, d'un effort qui, s'il répugne à l'expression typographique, s'inscrit d'ores et déjà en quelques cœurs qui s'épanouissent dans l'Eglise Réformée de France. De la remise de ce mémoire entre vos mains, j'attends encore un autre bien : la correction de mes multiples imperfections et la nouvelle mesure de lumière qui me viendra de vous, soit par votre ministère, soit par les confrontations que vous êtes à même de procurer avec des œuvres écrites et surtout avec des personnes vivantes. Car il va sans dire que je ne m'oppose pas à être lu par ceux à qui vous jugeriez bon de confier ces pages, dans le sein de l'Eglise Réformée de France ou hors de son sein ; de même que vous ne verrez pas d'inconvénient, je l'espère, à ce que je communique à des tiers le double que j'en ai gardé.

Vous m'avez demandé de composer ce texte. Vous avez entouré sa rédaction de votre très affectueuse sollicitude. Vous m'avez conduit à prendre une conscience plus nette de ma pensée en lui donnant la forme écrite, grâce à laquelle d'autres pourront me reprendre et m'éclairer. Aussi me permettrez-vous, mon cher présidant, de vous exprimer ici ma gratitude pour la part si grande qui est la vôtre dans l'allégresse de ce travail.

---

[2] Original dans un cahier manuscrit ne contenant aucun autre texte. Classé dans le dossier sur « Le Mystère de l'Eglise composée de Juifs et de païens ».

Les mystères du Royaume de Dieu dans les paraboles

Exposé fait le 4 mai 1942 à la rencontre du Comité national de UCJF
[Union Chrétienne de Jeunes Filles]

(à Saint-Georges-les-Bains, Ardèche).[1]

Mes sœurs,

Représentant le mouvement national des U.C.J.F., et mettant à profit pour quelques jours l'hospitalité fraternelles de nos amis salutistes de St-Georges-les-Bains, vous avez accompli un acte de déférence envers la communauté protestante de Charmes, St-Georges et Soyons, en m'invitant à présider ce soir votre premier service religieux dans cette maison. Je vous en exprime notre reconnaissance et, à mon tour, je vous apporte le salut affectueux de la paroisse au milieu de laquelle vous séjournez, et ses vœux pour la prospérité de votre œuvre, de vos travaux et de vos personnes. Débiteurs nous-mêmes, dans notre petite sphère, du bien que procurent les Unions, je voudrais vous témoigner notre reconnaissance en vous communiquant si je puis, quelque richesse puisée dans la Parole de Dieu. Le sujet que j'ai choisi pour cela est celui des « Mystères du Royaume de Dieu dans les paraboles de notre Seigneur Jésus-Christ ».

Trois points retiendront notre attention : le Royaume de Dieu est déjà venu ; le Royaume de Dieu viendra un jour ; le Royaume de Dieu est une réalité actuelle, quoique cachée. Dans la mesure où le Royaume est très étroitement lié au Roi, cette étude vous présentera sous le titre que lui donne le livre de l'Apocalypse : celui qui est, qui était, et qui vient.

I.

Jésus-Christ a beaucoup parlé de lui-même dans les paraboles, pour qui sait le retrouver sous le voile des symboles. Certes, on risquerait de forcer le sens de certains textes en voulant à tout prix y désigner le personnage qui représente le Sauveur. Mais il en est suffisamment qui le désignent sans équivoque. Par exemple : « Je suis le bon berger » (Jean 10) et : « Le bon berger donne sa vie pour ses brebis ». – La venue du Fils de Dieu, succédant aux appels inefficaces des prophètes et des martyrs de l'Ancienne Loi, est dépeinte directement dans la parabole des vignerons : « Ensuite il envoya vers eux son fils » (Matthieu 21) ; avec le rejet et la mort : « Ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent ». – Jésus peut encore être reconnu dans le bon Samaritain (Luc 10), succédant sur la route aux représentants du sacerdoce lévitique, qui n'a pas engendré la charité. C'est lui encore, l'homme qui cherche sa brebis égarée (Luc 15) jusqu'à ce qu'il la trouve, et qui la met tout joyeux sur ses épaules. N'est-ce pas lui le vigneron qui intercède pour le figuier stérile (Luc 13), et le soigne avec amour : « Seigneur, laisse-le encore cette année ; je creuserai tout autour et j'y mettrai du fumier » ? C'est lui enfin, pour ne plus citer ici que ce texte, qui a lié l'homme fort, au baptême et à la tentation, et qui maintenant, entre dans sa maison et pille ses biens, en chassant les démons par l'Esprit de Dieu (Matth 12).

Dans beaucoup d'autres paraboles, on relèvera d'évidentes allusions de Jésus à sa personne et à son ministère. Dans quelques-unes, cette référence risque de passer inaperçue. Ainsi la parabole du mauvais riche et de Lazare n'est pas essentiellement un enseignement sur l'au-delà et ses rétributions : cela, elle ne l'est que secondairement. En premier lieu, elle est destinée à montrer, comme tant d'autres paraboles, l'endurcissement d'Israël qui n'a pas su discerner les traits du Messie dans Moïse et les prophètes ; aussi, pour eux, une résurrection corporelle même sera un signe inefficace. « Et Abraham li dit : s'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne se laisseront pas persuader quand même quelqu'un des morts ressusciterait » (Luc 16.31).

L'apparition de Jésus au milieu du peuple juif, c'est cela déjà, le Royaume de Dieu. Le Royaume est présent parce que le Roi est présent. Il n'y a pas à désirer, en un sens, une manifestation à venir, qui ne serait que la glorification d'un Israël terrestre ; mais il faut se réjouir des biens spirituels que dispense la simple présence de l'homme qui va de lieu en lieu en faisant du bien. Dès maintenant, le Roi a des sujets, des serviteurs, des amis ; dès maintenant il mène une guerre victorieuse contre ses ennemis : il chasse les démons ; il réconcilié les pécheurs par le pardon ; il rend aux malades et même aux morts, une vie destinée à glorifier Dieu. Sans armature politique, sans titres ni lois, le Royaume se constitue sous la forme imprévue, et scandaleuse pour plusieurs, d'un charpentier devenu prophète et thaumaturge, suivi d'une

[1] Texte manuscrit à la suite de l'exposé sur « Le mystère de l'Eglise composée de Juifs et de Païens ». Cahier rouge dans le dossier sur le projet de thèse.

petite troupe de disciples, hommes et femmes, gens tout simples, et entouré de l'attention et des hommages de grandes foules, en attendant leur hostilité. La joie du Royaume qui est présent est marquée d'une manière éminente par la parabole des amis de l'époux qui ne peuvent s'affliger ni jeûner tant que l'époux est là (Matth 9) ; encore par la parabole de la pièce de drap neuf et du vin nouveau qui bouillonne dans les outres neuves (Matth 22). Ce sont encore les noces royales, car la parabole de Matth. 22 se réfère davantage à la première venue de Christ qu'à la seconde. C'est un festin préparé ; les bœufs et les bêtes grasses sont tués, tout est prêt !

La note devient plus austère quand les paraboles dépeignent ou prophétisent la mise à mort du Roi des Juifs par la main de son peuple. Mais la joie y perce encore dans l'annonce de l'accession au Royaume d'un peuple nouveau. C'est la joie de l'obéissance du second fils qui a dit non, mais qui agit selon le oui (Matth 21) ; la joie d'une nation qui rendra les fruits du Royaume (Matth 21) ; la joie sans doute encore du retour de l'enfant prodigue, tandis que le frère aîné, le peuple juif, se tient dehors (Luc 15). Cette joie du Royaume que Jésus prévoit dans notre appel à nous païens, les brebis qui ne sont pas de cette bergerie, il la goûte déjà, lors de cette manifestation du Royaume qu'est sa présence, en la personne des publicains et des femmes de mauvaise vie qui devancent les grands d'Israël dans le Royaume de Dieu.

Notons enfin que les paraboles montrent l'importance primordiale de la parole apportée par Jésus dans son ministère. La semence, c'est la parole du royaume que le Fils de l'homme sème dans le champ du monde (Matth 13). Sens dont il faudra se souvenir pour interpréter les autres paraboles de la semence : le grain de sénevé, et la semence qui germe sans qu'on sache comment. Dans les deux cas, il ne saurait être question de la croissance du Royaume de Dieu mesuré par le nombre de ses adhérents ou l'importance de ses organisations, mais de la germination de la parole divine dans le cœur du croyant et dans l'Eglise. Les paroles de Christ sont encore le fondement sur lequel bâtit l'homme qui les mets en pratique et dont la maison ne sera pas renversée au jour de la tribulation.

Et combien de paraboles que nous n'avons pas le temps de développer, servent, dans la texture même du Sermon sur la montagne, à communiquer la Parole qui donne la vie au monde.

En résumé, par la manifestation de Jésus qu'inaugure le Baptême de Jean, le Royaume de Dieu est visiblement réalisé au milieu du peuple juif, et il tire sa vie de la parole de celui que nous appelons, avec S. Jean, la Parole faite chair.

II.

Si le Royaume des cieux est semblable… à tant de choses familières que dépeignent les paraboles, dans d'autres textes, c'est au futur qu'il est parlé de lui : « Alors le Royaume de Dieu <u>sera</u> semblable… » (Matth 25). La parabole des dix vierges, qui commence par ces mots, nous place devant la venue de l'Epoux, non comme devant un événement accompli, mais devant un événement à venir. Il en sera aussi comme d'un homme qui a remis des talents à ses serviteurs, et qui longtemps après revient pour en demander compte. Pour clore le même chapitre de S. Matthieu, la parabole du jugement des nations nous parle du Fils de l'homme qui <u>viendra</u> dans la gloire.

A cet enseignement se rapporte ce qu'on pourrait appeler tout le cycle de la vigilance. C'est le maître qui revient des noces et qui trouve ses serviteurs veillant afin de lui ouvrir, dès qu'il arrive et frappe. C'est le voleur qui surprendra le maître de la maison non averti de sa venue (Matth 24). C'est le maître qui récompense le serviteur fidèle et prudent, et s'il a donné la nourriture à ses gens au temps convenable.

Les paraboles sur la prière sont reliées à ce thème, au moins par le commentaire que le Seigneur donne lui-même de la similitude de la pauvre veuve implorant le juge inique (Luc 18). Les élus crient à Dieu nuit et jour en vue d'être délivrés de celui qui tient la création sans la servitude. Délivrance qui viendra presque trop tôt, eu égard au peu de foi des intercesseurs : « Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? »

Enigme apparente que cette juxtaposition des deux enseignements qui paraissent inconciliables : le Royaume est déjà venu, il est semblable à… Le Royaume est à venir, il sera semblable à… Les paraboles elles-mêmes nous fournissent la clé de l'énigme. L'explication de la similitude de l'ivraie nous la donne de la bouche même du Sauveur (Matth 13). L'Evangile, ce sont les semailles. Il y a une moisson : la fin du monde, accompagnée du jugement que représente encore le triage des poissons par les pêcheurs (v. 47). « Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le Royaume de leur Père ».

Les deux Royaumes de Dieu, celui qui fut en Palestine sous les Césars, et celui qui sera pour l'éternité, sont deux manifestations d'un seul et même Royaume. Ce Royaume, c'est essentiellement la personne du Roi : Verbe incarné dans l'humiliation, Juge souverain dans la gloire. Aussi les deux manifestations du Royaume sont-elles reliées organiquement par un plan divin où s'insère la libre coopération de l'homme à l'œuvre de la Rédemption. La jonction organique des deux venues du Sauveur, en abaissement et en gloire, est déjà marquée dans plusieurs des textes que nous avons déjà cités. Etudions-la encore dans

ceux qui montrent le plus clairement le dédoublement du Royaume en Royaume qui était et qui vient, séparés par une période intermédiaire, que caractérise l'absence du Roi.

Telle par exemple, la parabole des mines. Jésus y fait allusion à la démarche que les princes des nations soumises aux Romains étaient obligés d'aller faire à Rome avant d'être autorisés à régner : « Un homme de haute naissance s'en alla dans un pays lointain, pour se faire investir de l'autorité royale, et revenir ensuite » (Luc 19/12). La remise des mines aux serviteurs se rapporte à la prédication de l'Evangile lorsque Ponce Pilate était gouverneur de la Judée ; on peut voir une annonce de la Croix dans l'ambassade que les concitoyens du prince envoient pour dire : « Nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous ! » (Luc 19/14) N'est-ce pas une prophétie directe du : « Nous n'avons d'autre roi que César ! qu'adresseront les Juifs au gouverneur romain ? (Jean 19/15) Mais le retour de l'homme de haute naissance, investi de l'autorité royale, nous place soudain en face du Christ juge qui, à la fin des temps, répartit souverainement les récompenses et les peines. Ainsi, contrairement à l'attente de ceux qui croyaient que le Royaume de Dieu allait paraître à l'instant comme une sorte de privilège dont on jouirait sur le champ (Luc 19/11), Jésus présente son rejet par les Juifs, c-à-d la Croix, but suprême de sa première venue, puis, après un temps indéterminé, son retour glorieux ; et, entre ces deux termes, se place l'épreuve des serviteurs à qui il a confié ses richesses pour les faire valoir. Au lieu de jouissance messianique juive, nous avons Croix, travail, peine et jugement dernier.

Nous retrouverions le même schéma, plus ou moins explicite, dans d'autres paraboles. Par exemple le Maître de la maison sort dès le matin afin de louer des ouvriers pour sa vigne ; il sort encore plusieurs fois jusqu'à la onzième heure. Le soir il y a la rétribution : entretemps, c'était le travail (Matth 20). La venue historique de Jésus n'est pas clairement indiquée dans cette parabole : les diverses sorties du Maître de maison peuvent se référer aux missions des prophètes d'Israël. Toutefois le Royaume des cieux se fonde sur une Révélation antécédente et un appel de Dieu, pour se réaliser dans un jugement après une période de travail.

Quoique ce ne soit pas l'enseignement essentiel du Bon Samaritain (Luc 10), on peut y relever la venue du divin Médecin vers l'homme blessé, puis la période intermédiaire où celui-ci résidera dans l'hôtellerie, et enfin le retour annoncé du Miséricordieux, qui donnera alors la rétribution.

Mentionnons enfin le grand souper du ch 14 de S. Luc. Ce festin se fait bien en deux temps. A l'heure fixée, quand tout est déjà prêt, les conviés se mettent à s'excuser. Alors commence l'appel aux pauvres, aux estropiés, aux aveugles et aux boiteux, et, comme il y a encore de la place, le serviteur va dans le chemin et le long des haies jusqu'à ce que la maison soit toute remplie. Alors seulement aura lieu le repas dans le Royaume de Dieu.

Telle est la liaison des deux manifestations du Royaume de Dieu, qui est venu une première fois avec le Jésus de l'histoire, et qui se manifestera une seconde fois par l'apparition du Christ-juge dans la gloire : et entre les deux, travail, préparation de ce Royaume à venir qui, en un sens, est déjà venu. C'est la clé de l'Ancien Testament, que les Juifs ne peuvent ni ne veulent recevoir. Aveuglés par le profit égoïste qu'ils espèrent du Messie glorieux, de qui ils attendent « toutes les bonnes places et tout de suite », ils méconnaissent la prophétie pourtant si claire du Messie souffrant, et vont devenir, par leur endurcissement même les agents de la Passion.

III.

Après avoir établi le lien qui unit le Royaume qui est venu et le Royaume à venir, il nous reste à nous demander ce qu'enseignent les paraboles sur la période que nous avons appelée intermédiaire, c-à-d celle dans laquelle nous vivons nous-mêmes.

A première vue, nous avons les prophéties données par le Christ sous la forme parabolique. Nous avons déjà mentionné la conversion des Païens, préfigurée par les brebis égarées, publicains et pécheresses, que Jésus a connus de son vivant sur la terre. Il faut mentionner aussi la prédiction de la ruine de Jérusalem. Par exemple dans la parabole des mines : « Au reste, amenez ici mes ennemis qui n'ont pas voulu que je règne sur eux, et tuez-les en ma présence » (Luc 19), ou dans la parabole des vignerons : « Il fera périr misérablement ces misérables » (Matth 21). Remarquons que dans les paraboles, comme dans la prophétie proprement dite, les temps entrent pour ainsi dire les uns dans les autres. La similitude de Luc 19 nous présente comme très rapprochés le moment où le prince part pour recevoir l'autorité royale, celui où il revient et juge souverainement, celui où il détruit ses ennemis. Tout à l'air de tenir dans la durée de la vie des serviteurs qui ont reçu les mines, tandis que dans le déroulement de l'histoire, les générations succèdent aux générations. De la sorte, nous sommes toujours, au fond, soit dans la première, soit dans la deuxième venue du Roi ; le châtiment des Juifs rebelles appartient aux deux, il en forme le pivot, étant à la fois le point final de la révélation évangélique et le point de départ des événements apocalyptiques. Ainsi nous voilà frustrés : pour nous qui ne vivons ni dans l'Evangile ni dans l'Apocalypse, il semble qu'il n'y a rien.

C'est vrai. Il faut accepter ce dépouillement. Pour nous, il n'y a rien dans les paraboles : mais nous avons tout, à une condition, c'est de vivre à la fois dans l'Evangile et dans l'Apocalypse.

Vivre dans l'Evangile : c'est ce qui nous est donné par la prédication apostolique, qui nous rend contemporains de la Parole prononcée par Jésus. Dès lors tout ce qui découlait pour le cœur et pour l'Esprit de la présence du Roi de la terre, nous l'avons. Nous aussi nous sommes ou le bord du chemin, ou le terrain pierreux, ou le champ d'épines, ou la bonne terre ! Nous aussi nous entendons l'appel aux conviés, nous aussi nous recevons les mines et les talents. Puisque tout cela nous est donné par le moyen de la parole que maintient présente un ministère autorisé, nous comprenons mieux l'importance, dans les paraboles, des serviteurs établis par le Maître. Ce sont eux qui donnent la nourriture au temps convenable, qui font valoir les biens du Maître en son absence ; et puis il y a l'hôtelier qui prend soin du blessé, et les marchands qui vendent de l'huile pendant qu'il est temps. Tout le ministère de l'Eglise, qui garde le dépôt, qui enseigne, qui prie, qui secourt, affleure dans cet aspect des paraboles. Et les vierges elles-mêmes, aux lampes allumées, sont-elles des âmes, ou ne sont-elles pas plutôt des églises, semblables avec leurs lampes, aux sept chandeliers d'or au milieu duquel marche le Christ de l'Apocalypse ? On pourrait se poser la même question à propos des autres femmes des paraboles : celle de la drachme et celle du levain. Enfin le nom même de l'Epoux et la similitude des noces ne désignent-ils pas encore à notre méditation l'Epouse qui sera sans tache ni ride au jour de la parousie ?

Ainsi, par les serviteurs de Jésus, par l'Eglise visible, nous sommes dans l'Evangile, donc au bénéfice de l'enseignement et des bienfaits du Roi, quoique en son absence. De ce premier point on peut déduire que l'application des paraboles à nous, Païens, repose en premier lieu sur la participation aux grâces que Jésus a offertes à son peuple, et qui nous sont offertes, dans l'élection divine dont nous sommes l'objet, à travers le ministère apostolique.

Mais si nous sommes dans l'Evangile, ne sommes-nous pas, plus encore que les Juifs contemporains de Jésus, dans l'Apocalypse ? Pour eux, leur apocalyptique était charnelle, et elle devait être réduite à néant par la disparition du Roi, dont ils furent les bourreaux, à cause du conflit même qui portait sur la nature du règne messianique. L'éloignement du Roi a pour but providentiel, entre autres choses, de ruiner toute attente d'un bonheur terrestre qui descendrait sur la terre comme une sorte de dette de Dieu aux Juifs, sans Rédemption ni Résurrection. Pour nous donc, si nous sommes libres de l'apocalyptique juive, ne devons-nous pas nous attacher d'autant plus à la révélation du retour glorieux de J-C, de la résurrection des morts et du jugement à venir ? C'est là l'objet de la vertu théologale de l'espérance, sans laquelle notre foi et notre charité sont vaines. Nous qui n'avons pas vu le Roi, et qui n'avons pas couru le risque de l'enlever pour le couronner chef de guerre à Jérusalem, ne sommes-nous pas appelés à tendre toute notre énergie vers le jour où nous le verrons dans la gloire, portant encore sur son front sacré, sur ses mains et sur ses pieds les marques se son sacrifice pour notre Rédemption ? Le travail entre les deux venues du Royaume, la mise en valeur du talent et des mines, l'huile dans les lampes, les reins ceints et les lampes allumées, le grain qui germe et les ouvriers dans la maison, la prière qui rompt la tête du juge inique, tout cela n'a de sens que comme une préparation [? inlassable] de la venue du Seigneur en gloire, dont le 1er acte, [?] qui constitue la charnière de notre histoire, la prise de Jérusalem par les Romains, a été inaugurée en l'an 70 de notre ère.

L'application des paraboles à nous-mêmes repose donc en deuxième lieu sur notre espérance des grâces du Royaume annoncé. Jamais nous ne pourrons tirer de fruits des paraboles en les traitant comme un traité de morale. Il faut toujours les lire, pour s'en nourrir, à la lumière soit de la 1ère, soit de la 2ème manifestation du Royaume.

Ainsi donc entre les deux venues du Royaume de Dieu, nous sommes à la fois en l'une et en l'autre ; nous appartenons au Royaume qui est venu par la foi, au Royaume qui vient par l'espérance, à l'un et à l'autre en même temps par la charité. Notre position est paradoxale puisque nous vivons dans l'une et l'autre manifestations du Royaume, dont aucune n'est présente. C'est ce que j'exprimerais en disant que pour nous le Royaume de Dieu est caché, ou que nous faisons partie d'un Royaume caché. Autrement dit encore, nous participons aux mystères du Royaume. Je n'oserais affirmer d'une manière absolue que cette doctrine est enseignée explicitement par les paraboles du trésor caché et de la perle (Matth 13), quoique j'avoue qu'il y a là une explication tentante. L'homme qui a trouvé le trésor le cache : ne serait-ce pas le Christ qui se dépouille de tout pour se procurer le champ du monde, d'où il extraira au dernier jour le Royaume qu'il a racheté ? Et la perle aussi, découverte par celui seul qui sait aimer et qui se l'est acquise, n'est-elle pas cachée aux yeux de tous ceux qui ont préféré de moindres biens ?

Quoi qu'il en soit, la doctrine du Royaume caché ne dépend pas de ces deux textes. Elle a une base bien plus large et bien plus solide, qui est tout l'enseignement en paraboles, jusque dans sa forme même. A ceux qu'éclaire la foi, il est donné de connaître les mystères du Royaume ; pour les autres, c-à-d pour l'incrédulité judaïque et son messianisme terrestre, le Royaume est caché. Ceux-ci entendent les paraboles, ils voient des actes divins et humains, mais ils n'en comprennent pas le sens. La réalité du Royaume, entre les deux venues, ne se découvre que par la foi, et pour la foi.

Rien de commun entre le Mystère du Royaume et une théorie de l'Eglise invisible. L'Eglise est et ne peut être que visible. Mais le Royaume, c'est l'œuvre de la Parole dans les cœurs humains et dans les rapports des hommes entre eux. Le Royaume, à l'image du Roi, se fait dans les choses petites, sans éclat aux yeux des hommes. Le Royaume est dans l'abaissement de l'humilité, de l'obéissance, de la charité. Que si on veut le tirer au jour, en faire une grandeur mesurable par l'esprit des hommes, lui donner une publicité, ou bien il se replie plus profond dans le mystère de la Croix, ou bien il se corrompt et n'est plus le Royaume de Dieu. L'Eglise est visible, mais on peut poser cette règle à peu près certaine : tout ce qui dans l'Eglise est non seulement visible, mais perméable à la raison humaine ; tout ce qui est pensée, projet, entreprise, organisation, où le monde ne se heurte plus au mystère, mais où il peut entrer de plain-pied ; tout ce qui enfin dans l'Eglise, peut rentrer dans les catégories du social humain, se mettre sur le même plan que l'Etat et ses moyens d'action : tout cela est encore de l'Eglise historique certes, mais comme des parties transitoires et caduques, comme un feuillage saisonnier, non comme [?]. Tout cela n'est pas du Royaume de Dieu et de Christ.

Mais le Royaume est là où est Christ dans les relations entre les membres de son corps. Là où l'Eglise vit du Christ, visible encore certes, mais portant en elle avec une pudeur sainte, le mystère divin, là est le Royaume de Dieu.

Ainsi il y a une Eglise visible, et il y a un mystère du Royaume inséparable de cette Eglise. Normalement, là où l'Eglise est elle-même, le Royaume se comporte vis-à-vis d'elle à peu près comme l'interprétation d'une parabole vis-à-vis de la parabole même : inséparable du texte, le sens caché est transmis par le texte, mais peut être voilé à qui n'est pas entré dans les Mystères du Royaume de Dieu. Ainsi le Royaume est comme la sève et la vie de l'Eglise, inséparable de la tige et ses grappes visibles (Jean 15). Mais là où l'Eglise se sépare du Royaume et ne le porte plus, elle prolifère en branches stériles, et bientôt en branches mortes qui devront être retranchées du tronc.

Je m'arrête en un point où pourrait s'ouvrir une grande avenue de pensée et de méditation. [Un paragraphe de 9 lignes est barré]

C'est celle qui chercherait à discerner, à la lumière de la doctrine des paraboles sur les Mystères du Royaume de Dieu, d'une part, quelles sont dans l'Eglise les pénétrations d'un judaïsme toujours vivace, avec sa fausse espérance d'un faux royaume de Dieu réalisé visiblement avant la résurrection générales des morts et le jugement dernier ; et d'autre part, quelles sont les tâches que l'Eglise peut se proposer comme étant de nature à hâter effectivement la délivrance réelle du monde qui souffre, en le rapprochant de l'avènement du Roi, et en se préparant pour ce but suprême de l'histoire ?

Je vous laisse le soin de poursuivre cette méditation, mes sœurs, avec toutes les conséquences pratiques qu'elle comporte pour chacune de vous. Pour moi, je n'ai voulu, comme je le disais en commençant, que vous communiquer quelques biens en vous exposant la vérité de la Parole de Dieu. Ayant achevé ma tâche, je vous renouvelle mes vœux et ceux de la paroisse de Charmes, pour que vous passiez des jours bénis dans cette chère maison de nos amis de l'Armée du Salut.

J'ai dit.

Etude sur le mariage

Préparée en vue du Consistoire de l'Eyrieux
séance du 11 janvier 1944.

[1] Messieurs et frères,

Sollicité par vous de présenter à votre séance de ce jour une étude sur le mariage, il m'a semblé que mon devoir était de vous apporter, non une exhortation s'adressant directement à vous-mêmes, ni des conseils pour l'exercice de votre ministère de pasteurs ou de diacres, mais une exposition de l'enseignement biblique sur la nature du mariage. J'espère que c'est bien là aussi ce que vous attendez de moi.

La lettre de l'Ecriture, c'est l'Ancien Testament. Son esprit, c'est la parole du Nouveau Testament, qui se présente, elle aussi, au premier abord, comme un texte : texte que doit vivifier l'Esprit-Saint selon la mesure de grâce départie à chacun de nous. Comme le bois s'enflamme au contact de la flamme du foyer dans lequel on le jette, ainsi l'action de l'Esprit sera d'autant plus vive en nous, que nous nous tiendrons davantage en contact avec les Pères et les commentateurs, en qui l'Esprit a agi au cours des siècles chrétiens. Nous réclamant donc à la fois de l'inspiration et de la tradition, nous étudierons d'abord le texte de l'Ancienne Loi. Ensuite nous reprendrons le Nouveau Testament pour en dégager l'apport original. Cette seconde partie de notre étude se subdivisera elle-même en deux, puisqu'il a été donné à saint Paul d'expliciter la révélation qui, en un sens, couronne la doctrine biblique du mariage.

I : l'Ancien Testament,

IIa : le Nouveau Testament, enseignement de Jésus-Christ;

IIb : le Nouveau Testament, enseignement de saint Paul ;

Telles sont donc les divisions de notre sujet.

I. L'Ancien Testament.

Le texte fondamental est celui du chapitre second de la Genèse, qui sera placé par le Seigneur lui-même au centre de sa doctrine : « N'avez-vous pas lu que le Créateur, au commencement… » Matth. 19/4, cf. Marc 10/6. Le passage essentiel est le suivant. Genèse 2/18 : « L'Eternel Dieu dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Je lui ferai une aide semblable à lui. » (v.22-24) : « L'Eternel Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise de l'homme, et il l'amena vers l'homme. Et l'homme dit : Voici cette fois celle qui est os de mes os et chair de ma chair ! on l'appellera femme (hébreu : אשה) parce qu'elle a été prise de l'homme (איש).- C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et les deux deviendront une seule chair ». Jésus précise que c'est le Créateur lui-même qui a prononcé cette [2] dernière parole: elle vient donc en réponse et en conclusion de la déclaration faite par Adam.

De ce texte, il faut rapprocher celui du chapitre 1er (v. 27,28a) : « Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, il créa l'homme et la femme. Dieu les bénit et Dieu leur dit : Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre et l'assujettissez ».

Notre étude de l'Ancien Testament reposera tout entière sur ces textes, dont les divers aspects pourront être éclairés et développés au moyen de références à d'autres livres du Canon.

1. Le mariage a Dieu pour auteur.

La formation des sexes, leurs différences essentielles, leur adaptation l'un à l'autre, constituent une réalité qui remonte à l'acte créateur de Dieu lui-même. C'est ce que Jésus soulignera : « Le Créateur, au commencement, fit l'homme et la femme » Matth.19/4 et Marc 10/6. Lorsque Paul traite de la place respective de l'homme et de la femme, il se reporte aussi au récit de la Création : « Que la femme a été tirée de l'homme » I Cor. 11/8 ; ou encore : « Adam a été formé le premier, Eve ensuite » I Timothée 2/13. Quand l'apôtre invoque le témoignage de la nature : « la nature elle-même ne nous enseigne-t-elle pas que c'est une honte pour l'homme de porter de longs cheveux...? » (I Cor. 11/14), il désigne par là la nature telle qu'elle est sortie des mains du Créateur ; notre intuition de ce qui est naturel et bon rejoint ce que nous apprenons par la Révélation.

Non seulement cela, mais l'union des sexes dans cet ensemble à la fois moral et physique que nous appelons le mariage, a été instituée dès le commencement par le Créateur. « S'attacher à sa femme ; et que les deux deviennent une seule chair », telle est la définition que le Fils de Dieu donne du mariage, au moment même où il nous apprend que cette définition a été posée par le Père dans l'institution originelle, (Matth.19/5). C'est pourquoi le mariage est un acte et un état de droit naturel. On le trouve chez tous les peuples ; le législateur peut en traiter valablement en dehors même de la Révélation. Inversement, quand le mariage passera dans le droit chrétien, soit qu'il devienne un sacrement, soit à plus forte raison qu'il demeure un contrat civil comme dans la théologie protestante, il gardera les mêmes formes extérieures que chez les non-chrétiens, et sa célébration n'entraînera l'adjonction d'aucun rite nouveau.

Enfin, la hiérarchie que S. Paul établit entre les époux a, elle aussi, un fondement naturel. Les devoirs réciproques du mari et de la femme sont, en leur principe, une obéissance à la volonté divine manifestée dès le commencement.

2. Le mariage a pour but principal la transmission de la vie.

[3] C'est ce qui ressort du texte de Genèse 1 : « Dieu les bénit, et Dieu leur dit : Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre » (v. 28). La multiplicité des créatures, issues d'un seul sang (Actes 17/26), appartient au plan divin antérieurement à la chute. Peut-on supposer que la multiplication des humains aurait eu pour but de fournir un corps pour l'Incarnation du Fils de Dieu, même si le péché n'était pas survenu ? La théologie franciscaine, à laquelle se rattache sur ce point notre Malebranche, répondrait affirmativement, tandis que les dominicains, avec S. Thomas, le nient. Quoi qu'il en soit, Adam avait reçu en son être le dépôt sacré de la vie de tous les humains, y compris l'homme Jésus; et, grâce à l'aide de sa femme, il fera paraître un jour les fils qui hériteront de ses privilèges, comme de sa faute.

Le couple initial, existant seul, forme le berceau de la vie familiale. N'eût-il pas péché, il eût constitué une sorte de « sainte famille » sur le plan d'une nature s'élevant progressivement vers Dieu. Après la chute encore, la famille reste le lieu normal de l'éducation des enfants. La vie leur a été transmise par l'acte de la génération. Ils sont, pour le père, aidé de la mère, l'objet d'une transmission constamment renouvelée de vies vie physique par les aliments qui commencent au lait maternel, puis font place au pain que le père gagne à la sueur de son front; vie intellectuelle par la transmission du langage et des connaissances ; vie morale et religieuse par la transmission de la révélation et des vertus qui en découlent. Retirer l'enfant à la famille, c'est enlever au mariage la plus belle partie de sa destination, pour le réduire au lien physique sur lequel la société se bute, comme à une donnée irréductible pour laquelle elle n'a pas trouvé d'ersatz.

Peut-on dire que, à côté de son but principal, le mariage en possède un second, qui serait de permettre à l'amour de l'homme et de la femme de s'exprimer d'une manière plus parfaite, par le moyen de l'union conjugale ? La question a été reprise par la Conférence des Evêques anglicans réunis à Lambeth en 1930. A peu près tous étaient d'accord pour reconnaître l'existence de ce but secondaire du mariage. Mais l'assemblée se scinda sur le point de savoir si ce but secondaire avait une valeur en lui-même, en dehors de toute intention de transmettre la vie, et surtout quand cette intention était délibérément exclue ? La majorité l'admit; et, sur cette base, elle vota une résolution qui, tout en proclamant que, lorsqu'il y a des raisons valables de ne pas désirer la venue de l'enfant, la voie normale pour le chrétien est l'abstention des rapports conjugaux, permettait cependant l'emploi de moyens anticonceptionnels autres que cette abstention pure et simple.

Les 193 évêques qui votèrent pour cette résolution se sont-ils maintenus sur le terrain de la vérité biblique ? Il semble difficile de l'admettre. L'institution du mariage est liée d'une telle manière à la multiplication de la race qu'il semble impossible [4] d'isoler la satisfaction que peut procurer l'union conjugale, en la séparant de tout l'ensemble du mariage, lequel comporte la transmission de la vie et l'éducation des enfants. De plus, dans l'état de nature déchue, l'instinct sexuel et la volupté qui lui est attachée, représentent une telle puissance de dérèglement, que le mariage a pour but, non pas tant de le satisfaire, que de lui imposer une discipline en l'incluant dans la totalité morale et spirituelle que constitue le foyer chrétien.

Le fait d'isoler l'acte procréateur de sa fin pour y voir une sorte de sceau de l'amour, ayant une valeur en lui-même, est le propre d'un « mysticisme passionnel », qui a été analysé avec beaucoup de clairvoyance par M. Ernest Seillière. Apparaissant dès les « cours d'amour » du Moyen-Age comme une déviation de la mystique chrétienne, ce mysticisme passionnel s'est épanoui dans le Romantisme, et imprègne le tissu même de la société et de la pensée modernes. Il n'en est que plus urgent pour l'Eglise de s'en dégager.

Remarquons encore, à ce sujet, que la Sainte famille où fut élevé le Sauveur, repose sur un mariage voulu de Dieu comme celui d'Adam et Eve : « Ne crains pas, dit l'ange à Joseph, de prendre avec toi Marie, ta femme, Matthieu 1/20 ». Le but de ce mariage fut l'éducation de Jésus. Certes, la virginité de Marie est un fait unique. L'exemple n'en illustre pas moins que, dans la vie ordinaire, la société des époux pour l'éducation de l'enfant, forme suprême de la transmission de la vie, est la réalité essentielle, à laquelle se subordonnent comme des moyens, que l'on ne peut isoler de leur fin, l'acte générateur et la procréation.

3. Le mariage est constitué par un contrat mutuel des époux.

Le moment est venu de préciser la distinction nécessaire entre l'acte et l'état de mariage, à laquelle nous avons fait une allusion en passant. L'état de mariage est la société permanente des époux, avec les charges et les satisfactions qu'elle comporte, et dans laquelle ils entrent par un acte d'ordre spirituel et moral, posé une fois pour toutes. C'est exclusivement de cet acte initial que nous nous occupons dans le présent paragraphe.

Lorsque Adam dit : « Voici cette fois celle qui est os de mes os et chair de ma chair », il constate un fait, puisque effectivement c'est « sa » femme que Dieu lui présente, celle qui a été tirée de lui et qui a été formée pour lui. En même temps, il pose un acte de sa volonté libre, sans laquelle l'union entre lui et l'être semblable à lui ne serait pas le mariage. De même, quand il donne à Eve le nom de femme, Adam prend conscience du fait de cette similitude; en même temps, il la transforme en une intronisation de la femme à son rang véritable. Ainsi Adam ne constate pas seulement qu'Eve est sa femme; mais, collaborateur de Dieu, il la prend pour qu'elle soit sa femme. Eve étant aussi une créature libre, [5] il n'est pas téméraire de penser que son consentement, exprimé ou non, répond à l'acte de son mari. Le contrat mutuel étant ainsi conclu dans une réalité spirituelle, où le plan divin et l'acte humain s'interpénètrent sans se détruire, Dieu sanctionne leur union par la parole que Jésus soulignera, et dont Paul essaiera de sonder la profondeurs « les deux seront une seule chair » Genèse 2/24.

Ceci étant, on peut donner deux interprétations opposées de notre liturgie Réformée du mariage.

Selon la première, qui pousserait à ses ultimes conséquences la doctrine du mariage conçu comme un contrat de droit naturel, même et aussi pour les chrétiens, on considérerait les époux comme déjà mariés quand ils entrent au Temple : le contrat a été conclu par-devant l'officier de l'état-civil. La lettre du texte autoriserait en certains endroits cette exégèse : « Vous déclarez que vous avez pris pour femme... » alors ce serait déjà fait. Dans le présent, l'Eglise ferait promettre une mise en pratique des commandements de la Loi nouvelle sur l'état de mariage, en vertu de quoi elle déclarerait le mariage conclu devant Dieu et devant elle, et appellerait sur lui la bénédiction de Dieu.

Selon l'autre interprétation, à laquelle nous nous rallions, le mariage entre chrétiens relève du droit ecclésiastique, pour cette raison majeure que le droit naturel, exprimé dans le Code Civil, est incapable de fonder les époux sur la réalité révélée dans les Ecritures. Dès lors, le mariage civil est une formalité accomplie pour rendre à César ce qui est à César, comme Jésus payait les didrachmes. Dans la cérémonie religieuse, le mariage se conclut. L'homme prend sa femme devant Dieu par un acte moral et spirituel, qui renouvelle le : « Voici cette fois celle qui est os de mes os... je l'appelle ma femme », et la femme prend son mari et se donne a lui par un acte analogue de la volonté la plus profonde et la plus libre. Le pasteur, agissant au nom de Dieu, donne alors la bénédiction que Dieu donnait à Adam et Eve : « puis il les bénit »,Gen. 1/28.

On ignore quelle était l'intention exacte des rédacteurs de notre liturgie ? Ceux qui partageraient les vues que nous exposons sur cet acte pastoral seront d'accord pour souhaiter que deux ou trois modifications soient introduites dans ce texte :

premièrement, que l'époux, puis l'épouse répondent « oui » directement à la question posée sans ambiguïté : « Déclarez-vous devant Dieu et devant cette assemblée que vous prenez maintenant pour votre femme (ou pour votre mari) tel et tel ici présent ? »

secondement, que les devoirs de l'état de mariage leur soient présentés par l'Eglise sous forme déclarative, par exemple : « Voici maintenant ce que Dieu attend de vous : c'est que vous l'aimiez (votre femme), que vous preniez soin d'elle en toutes choses, ... que vous lui demeuriez attaché dans les bons et les mauvais jours, ... »

enfin que la bénédiction soit donnée effectivement : « Nous vous bénissons au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit... » [6] ou par quelque formule analogue. Cette dernière modification est du reste moins importante que les précédentes.

Il est à noter que la réforme que nous proposons ici, nous libérerait de la doctrine des œuvres qui est implicitement contenue dans le système des promesses, lequel semble supposer que le caractère chrétien du mariage réside, non en la foi en la Parole de Dieu sur le mariage, mais en l'effort de l'homme pour réaliser un certain nombre d'engagements.

4. L'indissolubilité et l'unicité du mariage.

L'indissolubilité du mariage exclut le divorce, l'unicité exclut la polygamie simultanée. Ces deux caractères sont donnés dans l'institution primitive: car, d'une part le « une seule chair », s'il ne comporte pas forcément par lui-même la permanence du lien conjugal, doit se prendre au sens strict que lui confère le commentaire du Christ : « Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a joint ! » Matth. 19/6; - et, d'autre part, le fait qu'Eve est unique. Dieu n'ayant tiré de la côte d'Adam qu'une seule femme, a une valeur normative.

Toutefois, deux faits nous empêchent de trouver dans l'Ancien Testament un fondement certain pour le mariage indissoluble et unique. Premier faits toute règle peut comporter des exceptions et des aménagements. Or, l'institution primitive est donnée d'une manière si brève que l'on ne peut tracer les contours exacts de cette doctrine. Un seul exemple : si nous n'avions pour nous guider que le mariage d'Adam et Eve, ne faudrait-il pas exclure la polygamie successive, c'est-à-dire les secondes noces, qui cependant sont permises par le Nouveau Testament ?

Le second fait à relever ici, est que l'idéal posé dans l'institution du mariage s'est dégradé dans la suite, après la Chute. Les patriarches et les Rois sont polygames, sans trouble de conscience, et sans que l'Esprit de Dieu se retire d'eux de ce fait. Moïse permet le divorce dans les conditions précisées par la loi de Deutéronome 24/1-4.

Ainsi, mis à part l'institution primitive, antérieure à la chute, à laquelle il faut Joindre quelques exemples isolés d'unions qui respirent déjà un parfum évangélique : celle de Boos et de Ruth; celle d'Urie le Hétien et de Bath-Schéba : « il n'avait qu'une petite brebis » (II Sam, 12/3); dans les Deutéro-canoniques, le mariage de Tobie et de Sara ; ces exceptions faites, l'Ancien Testament ne nous présente pas une conception du mariage beaucoup plus élevée que celle que l'on peut trouver chez les meilleurs des Païens. Il est à supposer, certes, qu'en Israël, le mariage monogame fidèle s'est développé dans le peuple, spécialement après le retour de l'exil, et que, là aussi, il y a eu une préparation de l'Evangile. Seuls de véritables Israélites pouvaient faire entendre des accents tels que ceux de Tobie priant en commun avec sa jeune épouse et disant: « Tu sais, Seigneur, que ce n'est point pour satisfaire ma passion que je prends ma sœur pour épouse, mais dans le seul désir d'avoir des enfants qui bénissent ton nom dans tous les siècles »,(Tobie 8/1). Mais si ces Juifs pieux ont [7] préparé par de saints mariages la venue du Christ, l'Ancien Testament n'en a gardé que peu de traces écrites.

Il nous faudra donc reprendre ces problèmes dans le texte même du Nouveau Testament.

5. Le mariage a pour but le plus élevé de figurer l'union du Christ et de l'Eglise.

Cette proposition peut se déduire de l'Ancien Testament par une exégèse typologique et allégorique, du reste pleinement valable. Outre le texte de la Genèse, où Adam et Eve seraient à considérer comme figures de Christ et de l'Eglise, il y aurait lieu d'aborder l'étude du Cantique des Cantiques. Nous laisserons ces recherches de côté pour reprendre ce point également sur le plan de la Nouvelle Alliance.

II. Le Nouveau Testament.

Les principaux textes du N.T. concernant l'acte par lequel le mariage est conclu sont : un passage du Sermon sur la montagne, Matth. 5/31-32, avec Luc 16/18 comme parallèle ; l'épisode de la question des Pharisiens sur le divorce, Matth. 19/3-12 et Marc 10/2-12 ; enfin le ch. 7 de la 1ère aux Corinthiens.

En donnant son enseignement sur les rapports du mari et de la femme dans l'état de mariage, Ephés.5/22-33, cf. Colossiens 3/18-19, l'apôtre Paul prononce une parole qui éclaire tout à nouveau la portée de l'acte de mariage.

En résumé, nous nous trouvons déjà en présence de 4 textes fondamentaux : Matthieu 5, Matthieu 19, I Cor. 7, Ephés. 5.

Divers passages isolés se rapportent plus ou moins au même sujet :

dans les Evangiles, Jean 2, les noces de Cana; Luc 20/27 et svts : question des Sadducéens sur le Lévirat ;

dans les Epîtres pauliniennes : Rom.7/1-3, la dissolution du lien par la mort ; I Cor. 11/3-16, la question du voile ; I Timothée 2/11-15, la conduite des femmes, et 5/3-16, la place des veuves ; Hébr. 13/4, l'honneur dû au mariage ;

dans les Epîtres catholiques : I Pierre 3/1-7, sur les devoirs de l'état de mariage ;

dans l'Apocalypse, les 144.000 vierges, 14/4 et l'Eglise-épouse, 19/7 et 21/2.

Enfin, il y a lieu de joindre à nos textes fondamentaux tout ce qui concerne la naissance de Jésus-Christ, c'est-à-dire en particulier le ch. 1er de S. Matthieu et le ch. 1er de S. Luc.

L'enseignement du N.T. nous a déjà servi à comprendre celui de l'Ecriture, tel que le présentait le livre de la Genèse. Nous avons à le reprendre pour exposer ce qui n'est devenu pleinement explicite que dans la Nouvelle Alliance. Nous exposerons [8] d'abord l'apport de Jésus-Christ lui-même, ce qui nous amène à traiter trois questions : le divorce, les secondes noces et la virginité. Comme nous avons éclairé l'A.T. par le Nouveau, nous n'hésiterons point à joindre à l'enseignement de Jésus tout ce que Paul apporte sur ces sujets. Il nous restera, pour terminer, à considérer l'apport propre de notre apôtre dans la Révélation, c'est-à-dire ce qui concerne le symbolisme du Christ et de l'Eglise.

Toutes ces questions sont difficiles et complexes. Nous nous efforcerons de les simplifier. C'est volontairement que nous laissons de côté ce qui ne nous paraît pas essentiel.

A. L'enseignement de Jésus-Christ.

1. Le divorce.

Au temps du Christ, la polygamie avait pratiquement disparu en Israël. Restait le divorce. Les Pharisiens l'admettaient, conformément à la Loi de Deutéronome 24. Ils différaient entre eux sur l'application. L'école de Hillel était large : le divorce pouvait découler du motif le plus futile; l'école de Schammaï était stricte : seul l'adultère de la femme pouvait entraîner sa répudiation.

Dans le Sermon sur la montagne, Jésus marque les oppositions entre la Loi nouvelle et la Loi ancienne. « Il a été dit : Que celui qui répudie sa femme lui donne une lettre de divorce » (Matth 5.31). On attendrait la suppression absolue du divorce; c'est bien ce que donne sans doute possible Luc 16/18 : « quiconque répudie sa femme et en épouse une autre commet un adultère, et quiconque épouse une femme répudiée par son mari commet un adultère ». Dans Matth. 5/32, l'adjonction des mots : « sauf pour cause d'infidélité » après le sujet : « quiconque répudie sa femme » a été interprétée par les Orientaux et les protestants comme une porte ouverte au divorce. Les catholiques expliquent ces mots, avec S. Jérôme, comme substituant la séparation de corps (divortium semiplenum) à la lapidation (lapidation Lév. 20/10, Deut.22/22), en tant que châtiment de la femme adultère. Mais le remariage des époux, légitimement séparés dans cet unique cas, ne serait pas permis : l'interdiction du divorce (divortium plenum) serait absolue.

Dans Matth. 19, l'enseignement de Jésus est provoqué par une question des Pharisiens. Le libellé de cette question et la présence, dans la réponse du Seigneur, d'une clause d'apparence restrictive, semblable à celle de Matth. 5/32, permet ici aussi une double interprétation :

exégèse large. Les Pharisiens demandent à Jésus de prendre parti entre Hillel et Schammaï. « Est-il permis à un homme de répudier sa femme pour un motif quelconque ? » Sous-entendez : comme l'enseigne Hillel, - ou seulement pour cause d'adultère, comme le veut Schammaï ? Le Seigneur se serait rangé à cette dernière opinion.

exégèse stricte. Ce que les Pharisiens veulent savoir, c'est si vraiment Jésus s'arroge le droit de modifier Moïse en abrogeant [9] le divorce ? Le Seigneur affirme son droit, en faisant appel à l'institution originelle du mariage par le Créateur, et en mettant sur le compte de la dureté du cœur des Juifs la tolérance permise par le Ministère de Moïse. Le verset 9 vise alors la situation d'un homme séparé de corps de sa femme (ce que Jésus permet en cas d'adultère de celle-ci). Si cet homme épouse une autre femme, il commet un adultère.

Si nous cherchons à trancher le débat par le commentaire de S. Paul, nous avons I Cor.7/10-ll : « A ceux qui sont mariés, j'ordonne, non pas moi, mais le Seigneur, que la femme ne se sépare pas de son mari (si elle est séparée, qu'elle demeure sans se marier ou qu'elle se réconcilie avec son mari) et que le mari ne répudie point sa femme », également Rom.7/2 : « une femme mariée est liée par la loi à son mari tant qu'il est vivant ».Cf. I Cor.7/39.

La doctrine officielle de l'E.R.de France continue d'être que l'indissolubilité du mariage n'est pas absolue. Le divorce serait permis ou toléré dans certains cas. Les Synodes, en légiférant sur la bénédiction nuptiale des divorcés, admettent implicitement que le nouveau mariage que ceux-ci contractent peut être agréable à Dieu. Il est à souhaiter que, tant que l'Eglise Réformée maintiendra cette discipline, elle maintienne aussi à chaque pasteur le droit, accordé par un Synode de Nantes de l'Eglise réformée évangélique, de « se refuser, pour motif de conscience, à la bénédiction d'un mariage d'époux divorcés pour quelque cause que ce soit ». Statuts et Règlements 1928, p. 127.

2. Les secondes noces.

Nous avons vu qu'un remariage ne semble guère concevable pour Adam, à qui Dieu donne en Eve sa-femme unique. Il y a dans le cœur de l'homme une soif, ou un pressentiment, d'unité parfaite, qui aimeraient pouvoir élever le mariage à un tel niveau. En fait, rien n'empêche un veuf ou une veuve, de pratiquer volontairement la fidélité après la mort de son conjoint. Mais la nouvelle Loi permet expressément les secondes noces. Cela ressort de la réponse de Jésus aux Sadducéens qui le questionnèrent sur le Lévirat, Luc 20/27-40. Le remariage de la veuve n'est pas blâmé. Seulement l'union conjugale est relative à l'économie terrestre ; elle sera abolie dans la Résurrection. S'il subsiste quelque chose du lien du mariage, tout son aspect physique aura disparu : « ils sont semblables aux anges » v.36.

La permission du remariage des veufs est affirmée par S. Paul I Cor, 7/39. L'Eglise primitive le regardait avec une certaine défaveur, et les 4èmes noces de l'empereur Léon VI de Byzance, au Xe siècle, provoquèrent un schisme. Toutefois, rien, dans l'Ecriture, ne limite le nombre des mariages permis après le décès successif de plusieurs conjoints.

Les secondes noces sont-elles interdites à qui aspire à la charge d'évêque ou de diacre ? Ceux-ci, dit S. Paul, doivent être maris d'une seule femme. Les uns disent en effet que cette clause interdit le remariage de l'évêque ou du diacre veufs, ou la nomina- [10] tion à ces charges de personnes remariées ; d'autres

pensent qu'elle exclut seulement la polygamie simultanée, c.à.d. qu'elle ne fait que répéter ce qui est obligation pour tout fidèle.

3. La virginité.

Nous employons le mot de virginité dans un sens large pour désigner tous les états de vie où l'on pratique la continence sexuelle : le célibat, le veuvage, et le mariage où les époux s'abstiennent d'un commun accord des rapports conjugaux. L'Eternel regarde au cœur ; et, d'une manière générale, nulle créature n'est vierge de toute souillure dans son cœur, à moins d'un privilège très exceptionnel. Mais, par la grâce, Dieu peut donner, avec le pardon des fautes passées, une sanctification qui maintienne le cœur et les actions dans une vraie continence. C'est cette marche dans l'abstinence, par la grâce, que nous désignons sous le non de virginité.

Un tel état est-il désirable dans l'économie chrétienne ? Il semble difficile de le nier en présence de la parole de Jésus, qui conclut son enseignement sur le mariage : « Il y a des eunuques, qui se sont rendus tels eux-mêmes à cause du Royaume des cieux » Matth. 19/12. Quelles personnes sont-elles désignées ici, sinon les ascètes, les continents, qui, trouvant dans la grâce la force de s'abstenir de toute vie sexuelle, sont libres de se consacrer totalement à Christ ? Enseignement que confirme S.Paul : « Il est bon pour l'homme de ne point toucher de femme » I Cor.7/1, et encore : « Celui qui n'est pas marié s'inquiète des choses du Seigneur », 7/32.

A ces paroles, il faut ajouter l'exemple du Seigneur lui-même, semblable à nous en toutes choses, et qui, entre les deux voies du célibat et du mariage, a choisi résolument la première. Le même don fut fait à Paul. Inversement Pierre semble avoir été marié avant même de connaître Jésus (Marc 1/30, I Cor.9/5).

Une étude de la virginité ne saurait être entreprise sans une méditation sur Marie. Que la naissance surnaturelle du Sauveur soit dans les Evangiles ne saurait être contesté. Que Marie et Joseph aient consommé leur mariage après la naissance de Jésus est une opinion que certains protestants ont soutenue. Etudiée de près, elle se heurte à de graves objections scripturaires. Ce serait un peu sortir de notre sujet que de les aborder.

Résumons simplement l'enseignement de l'Evangile dans les thèses suivantes :

A côté du mariage, lui-même purifié et renforcé, la Nouvelle Loi ouvre un chemin nouveau, dans la consécration au service de Jésus-Christ d'une vie de continence. Cette voie nouvelle ne supprime pas l'ancienne, mais court parallèlement à elle. Il ne saurait être question d'interdire le mariage (I Timothée 4/2). Pour marcher dans le chemin de l'abstention, caractéristique de la nouvelle économie, il faut un don spécial de Dieu. I Cor.7/7. [11] Le privilège est d'autant plus grand que la destinée se rapprochera davantage de celle du Sauveur et de sa Mère, en qui brille la virginité, au sens le plus strict, du cœur et de l'être tout entier.

La continence se trouvera donc chez ceux qui, pour le Royaume de Dieu, s'abstiennent du mariage, c.à.d. les célibataires. Elle se trouvera aussi chez les veufs qui n'usent pas de leur droit de se remarier.

Peut-elle se trouver également chez les personnes mariées ? Pour un temps, d'un commun accord, afin de vaquer à la prière, oui : S. Paul le dit expressément, I Cor.7/5. Et pour toujours, à partir d'un moment donné, voire même depuis la conclusion du mariage lui-même ? Rien ne s'y oppose dans les textes. L'exemple de Joseph et de Marie, si, comme nous le pensons, ils furent liés dès le début par un vœu de virginité, atteste l'approbation divine sur cet ascétisme. Si la traduction de la Bible du Centenaire est juste, I Cor, 7/25 et suiv., « pour ce qui est des vierges » viserait des unions ascétiques, que Paul ne décourage pas.

De toute manière, la doctrine du Christ élève à une grande dignité la continence pratiquée pour lui et par sa grâce, tout en maintenant entre les deux vocations possibles, virginité ou mariage, une harmonie qui tend à satisfaire pleinement le cœur de chaque être, selon la destinée que lui a préparée le cœur du Père céleste.

B. L'enseignement de saint Paul.

S. Paul a beaucoup médité sur les rapports de l'homme et de la femme. La morale chrétienne rejoint ici certains aspects profonds de la Révélation. Aussi voyons-nous l'apôtre s'élever, dans l'épître aux Ephésiens, de l'exhortation morale : « Femmes, soyez soumises à vos maris... Maris, aimez vos femmes... » 5/22 et 25, à l'inspiration qui fait découvrir dans le texte fondamental de la Genèse la plénitude d'un sens jusque-là caché. Le mystère qui se révèle ainsi est si grand, si terrible, que Paul en ressent un frémissement que nous percevons encore dans ses paroles : et, comme s'il ne pouvait ou ne voulait en dire davantage, il revient hâtivement à la conclusion parénétique : « Du reste, que chacun de vous aime sa femme comme lui-même, et que la femme respecte son mari », v.33.

Le texte de l'Ecriture est ici celui de la Genèse, que nous avions déjà vu repris par le Seigneur : « L'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et les deux deviendront une seule chair », Gen.2/24, =Matth.19/5, =Ephés.5/31. La Révélation nouvelle - le mystère dévoilé, - c'est que cette parole, prononcée par Dieu au commencement de toutes choses, aura son accomplissement à la fin de toutes choses, en Christ et en l'Eglise. L'homme qui quitte tout, pour s'attacher à sa femme, c'est le Seigneur, le Fils de l'homme, le second Adam. L'Eglise n'est pas expressément nommée l'Epouse, comme elle le sera dans l'Apocalypse : « les noces de l'Agneau sont venues, et son épouse s'est préparée » Apoc.19/7, mais la pensée y est. De même qu'Eve avait été formée d'une cote de l'homme, de **[12]** même l'Eglise est formée tout entière par Christ : en lui elle naît dans le baptême, de lui elle reçoit sa nourriture, sa vie, son accroissement.

Le symbolisme du mariage appliqué à la société des fidèles était préparé par l'Ancien Testament : Israël, ou Jérusalem, est une épouse, - souvent infidèle. Le symbolisme, une fois qu'on en tient la clé, peut être retrouvé dans les paraboles : « Le Royaume de Dieu est semblable à un roi qui fit des noces pour son fils », Matth.22/2. Mais Paul ne procède pas ici par développement d'une image reçue de la tradition. Par un saut brusque dans l'invisible, il fait une découverte. L'apport absolument original du grand mystère d'Ephésiens 5, c'est la découverte de l'unité parfaite, voulue de Dieu dès le début, pressentie par le cœur humain dont toute la quête sur la terre consiste à s'en approcher, l'unité parfaite est donnée à Christ et à l'Eglise, au jour de l'avènement du Seigneur. Le Seigneur, et celle que nous pouvons avec S. Jean appeler l'Epouse, ne sont qu'Un, pleinement Un, dans l'épanouissement de la vie et de la joie. Tel est le suprême triomphe de la puissance de la Croix et le couronnement de l'œuvre de l'Esprit-Saint.

Dans la réalisation de ce mystère, la chair ne sert de rien. La Croix qui fonde l'unité de Christ et de l'Eglise signifie la mise à mort de la chair. Les fils et les filles de la Résurrection ne connaîtront plus de lien charnel. Mais si la chair est exclue de la vie éternelle, dans l'économie terrestre, le mariage tel que Dieu l'avait institué au commencement, puis tel que Jésus-Christ l'a restauré après le péché, représente d'une manière symbolique l'unité éternelle de l'Eglise et de son Seigneur. Comme l'Ancien Testament nous fournissait des types de Jésus-Christ, de même le mariage en Christ nous fournit actuellement un type de la vie éternelle qu'inaugureront les noces de l'Agneau (Apoc.19/7).

Du symbolisme du mariage découlent des conséquences importantes pour la doctrine de l'Eglise. Nous n'avons pas à les envisager ici. Les conséquences de cette révélation ne sont pas moins importantes en ce qui concerne le mariage lui-même. Examinons pour terminer les principales d'entre elles :

1. Le mariage est un lien de la charité.

Nous avons vu, en étudiant le texte de la Genèse, que le but principal du mariage était la transmission de la vie, qui comprenait l'éducation même des enfants; et nous avions écarté le but secondaire proposé par le mysticisme passionnel, de procurer une joie qui résulterait, prétend-on, du sceau charnel posé sur la société des sexes, indépendamment de sa fin dans la procréation. Maintenant nous apparaît le but le plus élevé que l'on puisse proposer au mariage : figurer l'union de Christ et de l'Eglise.

Il nous faut prendre garde de ne pas introduire ici, d'une manière détournée, le romantisme de l'amour que nous avions écarté de la conception biblique et chrétienne du mariage. Le contre-sens facile à commettre sur le texte des Ephésiens consiste à dire : l'union du Christ et de l'Eglise doit être conçue comme ressemblant à celle de l'homme et de la femme. C'est l'erreur qu'exprime Novalis en un poème par ailleurs admirable, son hymne sur l'Eucharistie :

> **[13]** Le sens divin de la Cène
> est une énigme à nos sens mortels.
> Mais celui qui a jamais bu
> sur des lèvres chaudes et aimées
> l'haleine de la vie, ...
> celui-là mange la chair du Seigneur
> et boit son sang
> à jamais.

Nous disons : Non, au poète. C'est le contraire, et cela change tout. S. Paul ne monte pas du mariage de la terre aux réalités divines. C'est dans celles-ci qu'il prend pied d'emblée, par l'intuition que gonfle comme une voile le souffle du Saint-Esprit. Puis, du cœur même de l'Eternel, où tout est unité, il contemple les choses d'ici bas, il y voit le reflet de la pensée divine, et il attire vers le haut les réalités de la terre. Ainsi, loin que l'apôtre veuille dire que l'union de Christ et de l'Eglise ressemble à l'union des sexes, il introduit au contraire, au centre du mariage, une union des esprits, qui l'éclairé d'une lumière toute nouvelle. C'est ce qu'a compris, mieux que tout autre peut-être, Hugues de Saint-Victor, quand, au XIIe siècle, il distinguait dans le mariage deux liens, le lien de la charité, qui fait, d'après lui, l'essence du mariage et en est la cause, et le lien de la chair, que Dieu a permis « non pour qu'il fût l'essence du mariage, mais pour qu'il en augmentât les mérites et la fécondité. »

Il y aurait sans nul doute un danger à pousser trop loin cette distinction, et à isoler désormais le lien des cœurs, essence même du mariage, de l'union conjugale proprement dite. Mais si, en ce sens aussi, nous maintenons joint ce que Dieu a joint, nous arrivons à une vue d'ensemble du mariage, qui en constitue la plus haute expression chrétienne et humaine.

Au centre de tout se trouve l'aspiration à l'unité, à la paix, à une manifestation éminente de la charité, de deux êtres que Dieu a créés homme et femme. Prenant pour modèle Christ et l'Eglise et s'élevant vers lui par la grâce, ils s'unissent par le contrat mutuel qui est l'expression de leur soif d'unité en Christ. Le couple étant ainsi formé sur la terre, son œuvre propre sera l'édification d'une maison : et c'est par la maison, plus encore que par l'union conjugale proprement dite, qu'il transmettra la vie. La maison apparaît alors comme le moyen terme entre la vie éternelle (maison de Dieu) et la vie d'en-bas. Elle est le lieu du combat de la foi et de la sanctification, l'école où se purifient et se disciplinent les instincts. Tant que nous vivons sur la terre, l'obéissance aux lois de la nature demeure ; le lit conjugal a donc sa place, sainte elle aussi, dans cet ensemble saint qu'est la maison chrétienne : mais il n'est pas le centre, la cause, la norme de la maison. Il est le point d'appui terrestre sur lequel s'édifie la construction qui monte vers le ciel; aussi est-il destiné à disparaître le jour où l'édifice achevé tiendra debout tout entier, en Dieu, par la puissance de la Résurrection.

[14] Le Mariage qui figure l'union du Christ et de l'Eglise dans la charité est le principe de la Maison chrétienne. Toute la vie de celle-ci sera donc sanctifiée par le lien de charité placé en son centre dans le cœur du mari et de la femme. Ajoutons que, par maison, il faut entendre, non seulement la société des enfante nés du père et de la aère, mais celle des enfants adoptés, des serviteurs et des servantes, et de tous les hôtes. Sur tous ces êtres groupés dans la maison chrétienne rayonne l'amour d'en-haut passant par le cœur du Mari qui aime sa femme comme Christ a aimé l'Eglise.

2. La Morale de l'état de mariage.

Toute la morale de l'état de Mariage pourra être construite à partir du symbolisme de Christ et de l'Eglise. Par exemple, la soumission de la femme pouvait se déduire de ce qu'Eve avait été créée pour Adam, I Cor. 11/9. Reprise dans le nouvel Adam, ce précepte deviendra : « Femmes, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur », Ephés.5/22. De Même que toute la Loi et les prophètes sont résumés dans l'amour de Dieu et du prochain, de même tous les préceptes du mariage chrétien se déduisent de la donnée centrale : comme le Seigneur et l'Eglise.

3. Le Mariage est-il un sacrement ?

Nous n'avons pas posé, au cours de notre étude, la question de savoir si le Mariage était un sacrement ? C'est que cette doctrine, les théologiens catholiques le reconnaissent, n'est pas explicitement donnée par les Ecritures : elle serait seulement une élaboration de l'Eglise sur la base des Ecritures. Dans cette élaboration, le texte de Ephés. 5 constitue la pièce Maîtresse c'est à lui aussi que se réfère le Concile de Trente.

Il semble bien que, dans la pensée personnelle des Pères du Concile de Trente, l'emploi par la Vulgate du mot *sacramentum* pour traduire le « Mystère » (μυστηριον), fournissait un argument en faveur du sacrement du mariage. Cette pensée ne peut être retenue. Le Mystère paulinien, ce n'est pas le sacrement de la Loi nouvelle ; c'est une vérité révélée par l'Esprit-saint aux apôtres : ici, l'unité de Christ et de l'Eglise, vérité contenue à l'état caché dans le texte de la Genèse, et qui illumine, peut-être brusquement, l'esprit de S. Paul.

Dans le texte promulgué par le Concile, l'accent n'est pas mis sur le Mot de « sacramentum » mais sur la nécessité d'une grâce spéciale « pour amener à la perfection l'amour humain naturel, pour confirmer l'union indissoluble du mariage et sanctifier les époux ». Cette grâce, Christ nous l'a acquise par sa Passion. Voilà ce que, d'après le Concile, S. Paul a, non pas déclaré expressément, mais laissé à entendre (in nuit, insinué) dans le texte de Ephés. 5. Autrement dit, le symbolisme de Christ et de l'Eglise élève le mariage à une hauteur telle que jamais l'homme ne pourrait y atteindre par ses propres forces. Christ, modèle de l'Epoux, est aussi celui qui aurait disposé à l'avance dans sa Passion, et donné à tous les baptisés, une grâce surnaturelle, dont les époux sont l'un et l'autre les ministres, au moment où ils prononcent le Oui, **[15]** qui exprime l'acte de la volonté libre par lequel le contrat indissoluble est conclu entre eux. Voilà ce que la parole de saint Paul permettrait d'entrevoir. L'Eglise réformée est restée officiellement fidèle à la doctrine du mariage conçu comme un contrat civil. Je laisse à chacun de vous le soin de juger dans quelle mesure la pratique même de ses ministres, le sentiment profond de ses fidèles, et l'action de l'Esprit-Saint, tendraient à la conduire aujourd'hui à une révision de cette position.

LA THEOLOGIE DU VETEMENT (1945)[1]

Introduction.

Le professeur Erik Peterson écrit au début de son opuscule : Pour une théologie du vêtement : « La relation à établir entre l'homme et le vêtement n'est pas principalement un problème moral…mais elle est un problème métaphysique et de théologie » (page 5).

Nous nous attacherons d'abord à préciser cette pensée.

La théologie spéculative traite du vêtement parce que la Révélation biblique propose sur ce sujet des vérités de foi. Telle est essentiellement la donnée qui concerne la nudité d'Adam et Eve avant la chute et l'apparition du vêtement comme une des conséquences de la chute. On pourrait concevoir, des sectes ont effectivement prétendu que le Rédemption délivre du vêtement considéré comme une pure servitude et que les fidèles peuvent vivre dans l'état adamique de nudité, au moins quand ils sont réunis entre eux pour célébrer leur culte. Il appartient bien à la théologie de juger de tels raisonnements et de dégager la vérité chrétienne.

Le vêtement a, en outre, une signification métaphysique en ce sens que, pour le chrétien, la vie se soumet à une loi d'incarnation ou de corporéité. De ce point de vue, les réalités les plus banales ont un sens. Tout détail visible peut être le symbole d'une réalité invisible, car la réalité ne se présente à l'homme, ou n'est professée par l'homme, qu'exprimée en un corps.

A cet égard, la place du vêtement est privilégiée parce qu'il touche de très près au corps humain lui-même. Intermédiaire entre d'une part, la chair et le sang, d'autre part l'habitation construite de pierres, de bois, ou de fer, il épouse la forme du corps, il se déplace avec lui. La demeure a quelque chose de plus stable que l'habit. On peut changer d'habits, en avoir une série à sa disposition : on n'a guère qu'une habitation, la même pour une certain durée. En même temps le costume a quelque chose de plus personnel que la maison, ne serait-ce que par le fait qu'il n'est pas qu'à un seul tandis que la maison est à plusieurs. On pourrait peut-être risquer cette pensée que la demeure (la maison familiale l'école, la caserne, etc.) est à un corps spécial aux contours bien délimités ce que le vêtement est au corps humain de telle personne.

Occupant une position mitoyenne entre le personnel et le social, le vêtement servira à exprimer l'un et l'autre. L'habit ne fait pas le moine, mais le vrai moine exprimera dans son habit sa volonté de pauvreté et de mortification. En même temps, l'habit le désignera comme moine aux yeux des passants, et comme moine de tel ordre. D'une manière générale, ne pouvons-nous pas dire que qu'un vêtement déterminé (par sa forme, sa couleur, l'étoffe dont il est fait, etc.) circonscrit à l'intérieur d'un groupe social vaste, des ensembles plus limités qui prennent leur place par rapport aux autres : ainsi l'armée, le clergé, une grande école. Vue sous cet angle la société aura tendance à s'organiser en métiers : les ouvriers, les paysans, les employés ; en poussant la distinction plus loin : un large pantalon de velours désigne le menuisier, le tablier de cuir, c'est un forgeron. Dans le monde moderne, ces distinctions tendent à s'effacer, de même que disparaissent les costumes des provinces françaises. A la sortie du travail chacun devient un monsieur semblable à la gravure du catalogue de grand magasin. Les distinctions n'en subsistent pas moins dans le travail ; et l'on sent que c'est avec fierté que tel employé du chemin de fer gardera dans ses heures de loisir un casquette interdite à qui n'est pas de la compagnie, et qu'il saura porter comme une marque d'honneur.

A l'intérieur du groupe social vaste, la distinction de corps plus délimités crée une hiérarchie qui elle aussi, tend à s'estomper dans le monde moderne, mais dont la racine plonge trop profondément dans la nature des choses pour qu'elle puisse s'effacer entièrement. Dût-elle même disparaître, il resterait toujours l'échelle dégradante qui conduit de la richesse à la pauvreté, avec tout en bas, comme autrefois il y avait des députés le groupe des membres n'appartenant à aucun groupe, le rang des clochards affublés des dépouilles des autres, redingote, uniforme ou bleu de travail.

A la hiérarchie des groupes dans l'ensemble social répond, à l'intérieur de chaque groupe une hiérarchie plus personnelle qui, elle aussi, s'exprime dans ou sur le vêtement. L'armée nous en fournit le type, avec ses grades, ses galons, ses insignes.

Cette réalité se diversifie en mille nuances dans les divers groupes humains. Si la hiérarchie apparaît moins dans la texture du vêtement qui tend à se standardiser, elle se réfugiera dans l'insigne, l'écusson, la décoration ou encore dans des nuances qui serviront à exprimer une différence de fortune plus qu'une véritable autorité hiérarchique.

---

[1] Le cahier original comporte cette indication avant le titre : Ecrit pour Mademoiselle H. M. [N.d.e : = Henriette Mathieu]

Voici donc sous quelle forme nous reprendrons pour notre compte la pensée du professeur Peterson. En tant qu'il exprime ce que nous appellerons en gros les sentiments personnels, le vêtement donne lieu à une appréciation plus directement morale. Il s'agira, par exemple, d'orgueil ou d'humilité, d'égoïsme ou de désintéressement d'une manière plus particulière, enfin, de luxure ou de chasteté. Mais en tant qu'il désigne l'appartenance à un groupe, le vêtement soulève une toute autre question, qui est bien de métaphysique et de théologie. Y a-t-il un vêtement chrétien, nous allions dire un vêtement surnaturellement donné à l'homme pèlerin sur la terre, de fait de son appartenance au Christ ? Ce qui semble établi par le moine : s'il cesse d'être moine, on dira qu'il ôte son habit, qu'il se défroque, cela contient-il une vérité pour tout fidèle ? Ou bien faut-il séparer le domaine du conseil de celui du précepte au point que, en dehors d'un vœu ou d'un engagement spécial, le chrétien n'exprimera par son habit qu'une position purement civile, entendant cette épithète au sens de non religieux ou non ecclésiastique, en sorte qu'il sera, par son vêtement, tel médecin, tel professeur ou tel cultivateur, mais non pas tel disciple du Christ par contraste avec qui ne l'est pas ? Poussant les choses à l'extrême, et l'on rejoindrait par ce détour la position des sectes adamites auxquelles nous faisions allusion, devra-t-on, rejetant la notion même de conseil, admettre pour n'importe quel chrétien, la possibilité de n'importe quel accoutrement, y comprise l'absence même de vêtements, pourvu que la société civile la regarde comme moralement permise ? C'était l'idéal du doux Paul Passy quand il publiait une utopie chrétienne-sociale où l'on peut voir une illustration représentant un service dominical dans lequel l'usuel rigorisme protestant aboutit à un naïf nudisme, (Paul Passy. Au bois dormant p. 198). Cette noble candeur, pour employer une expression célèbre, rejoint au surplus une tendance évidente du monde moderne en sorte qu'elle aurait l'avantage, au moins pour un christianisme qui redoute les outrances du « malheur à vous quand tous les hommes diront du bien de vous », de concilier les exigences de la piété avec celles des esprits qui passent pour les plus hardis et les plus éclairés.

Appréciation morale en tant que le vêtement exprime les sentiments de la personne ; appréciation métaphysique en tant qu'il délimite ou ne délimite pas le corps social qu'est l'Eglise : ces deux jugements sont difficiles à discerner puisque l'Eglise dans son ensemble pourrait être caractérisée, par exemple, par la chasteté de ses membres, en sorte que l'on retomberait sur le plan moral. Il importe cependant au plus haut point de maintenir cette difficile distinction, et il ne fait pas de doute que la seconde question prime la première, parce que cette seconde question enveloppe une question de vérité. S'il y a ce que nous appelions un vêtement surnaturellement chrétien, ou pour nous exprimer autrement, si l'Eglise reçoit ses vêtements du Christ , porter atteinte à l'intégrité du vêtement, c'est pour le chrétien, qu'il le veuille ou non, entrer dans la voie du mensonge et de la trahison. S'il y a un vêtement qui soit pour le Seigneur, en changer, c'est se déguiser, porter un masque. C'est affirmer par ses actions, et par des actions qui touchent de très près au corps, des actions non pas passagères mais inscrites d'une manière durable dans l'instrument social par excellence qu'est le corps, le contraire de ce que l'on professe par ses paroles et par ses prières. L'atteinte portée au vêtement devient la démarche initiale et fondamentale d'une hypocrisie qui risque de s'insinuer par mille avenues dans toutes les réalités de la vie. Question de morale encore en tant que le mensonge est un péché, mais question de morale inséparablement liée aux vérités les plus sacrées. . C'est pourquoi il ne fait pas de doute que nous devions aborder le problème par son aspect métaphysique et théologique, ou, si l'on veut, par l'étude des points vitaux où il touche à la vérité et au mensonge. Si graves qu'elles soient, les questions de pureté et de luxure ne viennent qu'ensuite : car les péchés les plus honteux seront pardonnés et effacés si nous avons une vérité qui sauve. Mais qu'en sera-t-il si, pour reprendre la parole évangélique, notre œil même, au lieu de contempler la vérité, est plongé dans les ténèbres.

Le rapport entre l'aspect métaphysique et l'aspect moral de notre sujet peut encore s'énoncer comme suit. S'il y a un vêtement surnaturellement chrétien, il appartiendra à l'Eglise de prendre conscience de ce don et d'en tracer les contours. L'habillement des chrétiens sera donné dans la grâce, grâce qui peut s'expliciter au moyen de principes très stricts et très peu sujets au changement. On nous accuserait alors à tort d'un certain légalisme ou archaïsme désuet ? La vie avec son immense souplesse, sa variété, ses mutations, ne s'épanouit que par des principes stricts ; la danse la plus harmonieuse est aussi la plus strictement harmonieuse est aussi la plus strictement fixée dans sa structure mathématique. Si au contraire il n'y pas de vêtement pour Christ, alors le chrétien se vêtira selon le monde, il ne connaîtra, comme nous le disions plus haut, que l'habit civil : car même sous un uniforme militaire, rien ne manifestera qu'il appartient à la milice du Christ. Dès lors l'Eglise n'interviendra pour régenter le vêtement qu'en se plaçant au point de vue morale individualiste. Bien qu'il lui soit aisé dès lors de tolérer tous les relâchements, sa position sera toujours celle d'une morale qui ajoute ou retranche à un donné purement naturel. Il faut associer métaphysique, grâce, et rigueur d'une part, morale, loi et relâchement, de l'autre : en cela nous sommes pleinement dans l'esprit des antithèses de l'épître de S. Paul aux Romains.

Le vêtement donné par le Christ à l'Eglise existe, tant est que ce vêtement existe, satisfera par-dessus le marché aux exigences de la morale chrétienne. Donné par grâce, reçu dans la vérité, le vêtement chrétien accomplira surabondamment la loi que nous avons laissée de côté. Il répondra aux exigences de la morale, sans l'avoir cherché, parce qu'il sera métaphysiquement vrai. Mais avant de songer à définir ce vêtement, il faut poser la question de son existence même.

I. Première question…Y a-t-il un vêtement chrétien ?

Notre question, au sens thomiste de ce mot est clairement délimitée. Y a-t-il un vêtement chrétien ?

Objections.

Selon le schéma thomiste encore, commençons par formuler les objections : il semble que non, car…

1.- Premièrement, il y a un vêtement monastique qui exprime que l'âme a embrassé les conseils d'obéissance, de pauvreté, et de chasteté. Donc pour les catholiques qui suivent la voie des préceptes et pour les protestants qui repoussent la distinction des préceptes et des conseils, il n'y pas d'autres vêtements que ceux de la société civile.

Poussons cette objection. N'y a-t-il pas dans l'enseignement de Charmes une confusion constante entre les préceptes et les conseils, en sorte que l'on inviterait tous les fidèles baptisés à suivre une voie trop étroite ? Un catholique dirait que l'on paie ici la rançon des négations de la Réforme. De même que, après avoir nié avec force le purgatoire, pour ne laisser subsister que la dualité ciel et enfer, certains protestants en viennent aujourd'hui à n'avoir plus pour leurs morts qu'un purgatoire sans ciel ni enfer mais prélude de quelques restauration universelle des êtres, de même à Charmes, après avoir rejeté la vie monastique, n'en vient-on pas à demander que tous les fidèles s'enferment moralement dans une sorte de couvent sans murs ni grilles ? Les habitants de ce couvent se reconnaîtraient à leur habit. Mais cette conception de la vie chrétienne est à rejeter comme absurde aux yeux de tous : protestants, qui n'admettent qu'une forme de vie, la vie civile, et catholiques qui en admettent deux mais réservent l'uniforme pour la vie religieuse. Donc il n'y a pas de vêtement chrétien.

2.- Deuxième objection.- Le vêtement se réfère au groupe social auquel on appartient : métier, administration, armée, etc. Les fidèles vont donc se classer dans la société selon les normes valables pour tous ? Nous le disions nous-mêmes : on reconnaîtra à sa tenue le menuisier ou le forgeron. Mais peut-on sans absurdité poser sur le même rang, à côté des groupes menuisier, forgeron, ou encore soldat, marin, employé de chemin de fer, employé du gaz, un groupe de chrétien dont les membres ne seraient ni menuisier, ni employé du gaz ni quoique ce soit de ce genre ? Ne sommes-nous pas sur deux plans différents ? Nous vivons au milieu du monde. Jésus n'a pas prié que nous en fussions retirés. Si je suis, mettons, un employé du chemin de fer et un chrétien, ou un professeur au collège de jeunes-filles d'Avignon et une chrétienne, je me vêtirai en employé de chemin de fer, ou en professeur de collège et non en chrétien ou en chrétienne. Par mon habillement je ressemblerai aux autres employés ou aux autres professeurs : mais les chrétiens, répartis pour les nécessités de la vie, entre les différents groupes sociaux ne sauraient avoir, pour leurs vêtements, de commune mesure entre eux.

Il en est encore ainsi quand l'on considère la hiérarchie moderne fondée sur l'argent. Chacun n'a-t-il pas le devoir de se tenir au niveau de ses pairs ? Les milieux grands bourgeois, bourgeois moyens, petits bourgeois, et non bourgeois envieux et imitateurs de la bourgeoisie ont chacun leurs manières de se vêtir, leurs signes distinctifs. Les chrétiens se répartissent entre ces divers étages sociaux : à chaque étage, uniformité ; mais pas d'uniformité si l'on fait une coupe verticale reliant les chrétiens des divers étages : du moins pas d'uniformité autre que celle vers laquelle tend la société elle-même pour l'emploi des ersatz (de faux bijoux à tel étage correspondant aux diamants de l'étage supérieur et par la généralisation de procédés mécaniques d'imitation (une fille de la campagne ira tout simplement sans corsage parce que la grande dame se décollette dans des robes de grand prix).

3.- Pour la loyauté du débat, nous citerons une troisième objection bien qu'elle risque d'anticiper sur la conclusion par une sorte de pétition de principe. Du moment que mon vêtement satisfait aux exigences de la morale, dira-t-on, peu importe le reste. Je puis donc suivre l'usage de mon temps et de mon milieu, quitte à avoir une conduite morale. C'est l'argument de ceux qui se retourneront contre le théologien ou le moraliste en disant : « Vous voyez du mal là où il n'y en a pas ». C'est en somme la réponse de Dorine à Tartuffe.

4.- L'objection aura plus de force si nous la formulons comme une fin de non-recevoir opposée au légalisme. Sous la grâce tout est permis. Pourquoi dirait-on encore : ne prends pas ! Ne touche pas ceci ou cela ! Ne jouissons-nous pas de la sainte liberté des enfants de Dieu ? Sous cette forme, l'objectant ne cherche pas à prouver que sa tenue est moralement justifiée, mais il se réclame d'une morale de l'intention qui restant pure, justifie n'importe quelle attitude concrète. Puisque tout est permis, je puis suivre sans danger les indications de mon milieu social. N'ai-je pas un fondement théologique, une théologie de la grâce pour justifier ma liberté ? Telle serait, semble-t-il, la position des jeunes générations de pasteurs néo-barthiens. Envisager pour eux-mêmes, leur femme, ou leurs enfants, certaines disciplines, leur apparaît un dangereux retour du salut par les œuvres.

Sed contra

Le sed contra, c'est à dire l'argument décisif en face des objections, se tire pour nous du Baptême. Le sacrement comporte de toute évidence un symbolisme de nudité. Le fait est attesté historiquement. Une nudité effective du néophyte pour l'acte lui-même du baptême se pratiquait au IVéme siècle, au témoignage d'un grand nombre d'auteurs. Nudité complète en certains endroits, nudité symbolique en d'autres quand, selon St. Jean-Chrysostome, les élus conservent une tunique. « Outre l'immersion qui rendait nécessaire ce dépouillement, écrit Mgr. Bareille, il y avait la raison empruntée au symbolisme : l'élu dans sa nudité, rappelait Adam, il rappelait aussi le Nouvel Adam, le Christ sur la croix ». (Dict, de Théologie cath.T II col. 214). Si notre mémoire ne nous trompe pas, il nous semble avoir lu sous la plume de Mgr. Duchesne mais la référence nous échappe, que les chrétiens de Rome insistaient sur la nudité complète, particulièrement en ce qui concernait les bijoux et ornements qui pouvaient conserver en eux des influences démoniaques.

Dans le mouvement de Réveil nous avons tout naturellement retrouvé ce symbolisme. Soit légitime prudence, soit manque de hardiesse, nous ne sommes pas retournés à la totale nudité baptismale, dont un texte ancien dit que nous n'avons pas à rougir puisque « là renaît l'innocence d'Adam et Eve et que plutôt que d'y perdre, on y reçoit une tunique ». (Dict.de théol. catho.T II col. 214). Mais l'immersion requiert toujours le dépouillement des habits usuels, et le vêtement d'une robe, d'une tunique ou d'un vêtement nouveau, avec quelque discrétion qu'il soit effectué. Nécessité pratique qui comme M. Bareille répond à un symbolisme qu'il faut serrer de près.

Sur ce point le professeur Peterson est excellent et on ne peut que le citer longuement :

« Qui prend le vêtement du baptême dépouille le vêtement qu'il a porté depuis la chute. Le vêtement fait de feuilles du figuier stérile... le vêtement aux couleurs de la vanité, le vêtement de la tentation et de la concupiscence, « la chaleur et l'humidité », le vêtement « à la mode » et l'habit « bourgeois »- tous ces habillements « crasseux », nous les dépouillons lorsque nous venons au baptême. Dépouillé et nu et qui meurt nu tout comme la nature déchue, « et qui née nue et qui meurt nue », nous entrons dans la cuve baptismale afin de recevoir, après le mort « mystique » du baptême, le blanc vêtement baptismal, l'habit rayonnant de la gloire, de l'innocence « et de l'incorruptibilité. » (opuscule cité p.15-16). (Les mots que nous avons sauté en l'indiquant par trois points sont : « les habits en peaux de bêtes mortes qui représentent sensiblement notre mortalité. » nous nous demandons, en effet, si l'on peut, comme le fait Erik Peterson, assimiler les habits de peaux donnés par Dieu, aux ceintures de feuilles de figuier que se firent Adam et Eve ? Ne seraient-ils pas un type du vêtement baptismal remplaçant le vêtement du monde ? Réserve sans importance et qui n'enlève rien à la valeur de cette page).

Ainsi la nudité du Baptême n'est pas seulement un rappel plus ou moins vague de la nudité d'Adam avant la chute, ou de celle du Christ lui-même sur la croix. Comme cette dernière faisait partie intégrante du sacrifice rédempteur, de même la nudité du néophyte est partie intégrante de la mort physique qui l'identifie à Christ. Il nous suffit ici de renvoyer à ce que nous avons écrit ailleurs sur la doctrine Paulinienne du Baptême, telle qu'elle ressort notamment de l'épître aux Colossiens. Le sacrement est circoncision de l'être, dépouillement du corps de la chair. Le catéchumène se remet entièrement et complètement entre les mains de Dieu, il est identifié au Christ sur la croix Dans l'instant du baptême, il ne possède plus rien, pas même son corps, plus rien pourrait-on dire en langage mystique, que la fine pointe de son âme, autrement dit sa foi en l'amour, au pardon de Dieu. C'est cet être qui a tout quitté, qui n'est plus qu'acte de foi pure qui va recevoir la Puissance du Nom de la Sainte-Trinité, point départ d'une vie nouvelle postérieure à la Croix : « J'ai été (effectivement, réellement dans le Baptême) crucifié avec le Christ. » (Galates 2/20).

Le baptisé sort de l'eau : il n'est pas envolé au ciel ; il revient sur le terre par une nouvelle naissance d'eau et d'Esprit ; il entre dans l'Eglise militante pour servir le Christ ; il entre dans l'Eglise militante pour servir le Christ. La première chose qu'il reçoit en cet instant, c'est son corps, purifié de toute souillure, quoique siège de la concupiscence qui ne s'éteint jamais ici-bas. Mais l'efficacité du pardon est telle que cette nudité du corps rené est sans honte.

A corps nouveau, vêtement nouveau. Dans les textes du IVème siècle dont nous avons parlé, est attesté au sortir de la piscine, une onction d'huile après laquelle le baptisé revêtait des vêtements blancs, « symbole de l'innocence requise et de la pureté de l'âme. » (G. Bareille), qu'il portait jusqu'au dimanche suivant selon S. Ambroise. Le symbolisme s'est conservé dans le bonnet blanc que les catholiques mettent aux petits enfants des baptisés.

Conclusion

Cette considération du baptême décide de la question du vêtement chrétien. Quelle que soit la valeur des objections proposées qu'il nous faudra résoudre, nous découvrons qu'il est absolument inadmissible que le chrétien soit vêtu de ses vêtements d'avant le Baptême. Ce serait comme s'il reprenait le vieil homme, comme s'il annulait l'acte accompli. Les vêtements d'avant, les bijoux, les ornements, tout est mort : bien

plus, le corps lui-même est mort. Dans cette première résurrection tout renaît aussi : le corps d'abord, et d'autres vêtements appropriés à ce nouveau corps.

Ou nudité ou vêtements nouveaux : D'autres vêtements ? Que non pas forcément. Il y a une alternative : la nudité maintenue ou vêtements nouveaux comme au sortir de l'eau baptismale. Disons pour l'instant le chrétien baptisé ne saurait être vêtu comme le non-baptisé dont il a dépouillé les vêtements, mais qu'il sera ou nu, ou vêtu des vêtements blancs de son initiation, ou de vêtements appropriés mais conservant le symbolisme des vêtements blancs.

La nudité : Examinons la solution de la nudité. Elle ne nous effraie pas par son apparente immoralité. Elle est parfaitement à sa place dans les instants passés dans le Baptistère, avant et après la traversée de la cuve baptismale. Elle est bien posée dans l'Eglise, en vertu du principe que tout est permis, et à ce moment, elle est utile. On doit donc dire qu'une grâce spéciale recouvre à ce moment les néophytes, les assistants, s'il en est, et le clergé qui officie, en sorte que toute action du péché est éteinte. Mais peut-on compter sur une telle grâce dans le retour à la vie des hommes ? De toute évidence non : d'abord parce que cette nudité chrétienne n'est plus utile en dehors du rite même, et que, faire appel à une grâce sans utilité, c'est tenter Dieu (comme, pour le Christ, de se jeter du haut en bas du Temple). Notons que si la nudité même publique, devenait utile, elle serait permise, et bénéficierait de la grâce nécessaire pour éviter tout péché : ce qui s'applique par exemple au chrétien qui doit abandonner son corps entre les mains de ses frères ou de ses sœurs pour des soins que nécessiterait son état physique. Mais, en règle générale, le vêtement répond à des nécessités naturelles et sociales, et nulle utilité n'en justifie la dispense.

En second lieu, l'Eglise est sur la terre au milieu du monde, pour le salut du monde. Or la nudité des chrétiens ; usant de leur liberté, éveille la convoitise de l'homme pécheur qui vit en dehors du Christ. Parlons librement, nous aussi. Si un prêtre prêchait nu, les assistants verraient en lui l'homme charnel, non le serviteur du Christ, car nulle grâce ne recouvre encore leurs yeux. Si la sœur de charité ou la salutiste pénétraient sans vêtement dans les bouges, on verrait en elles la femme nue, non la servante du Seigneur. Question de vérité, non de morale. Les yeux des hommes sont éteints aux réalités spirituelles, ouverts aux seules réalités charnelles. Le chrétien est maintenu dans le corps de la chair afin d'être au niveau de monde pécheur, d'avoir une communication avec lui, comme Christ a revêtu un corps afin d'être au niveau de l'homme pour le sauver. Dans cette position mixte, la nudité , permise et utile dans le rite du baptême, devient une des actions toujours permises certes, mais mortelles pour l'âme à sauver, et dont par conséquent le fidèle s'abstiendra par la rigueur de la charité (on ne dit pas assez d'ordinaire que lorsque St Paul reprend le tout est permis des gnostiques de Corinthe, c'est non pas pour l'affirmer dans sa généralité vague mais pour le limiter par les contraintes de la charité). Pour le rite même du baptême, tel qu'il se pratiquait au IVéme s, les catéchumènes ou la foule n'étaient pas admis dans le Baptistère : ils attendaient dans l'église qu'entre le cortège en blanc.

Il faut serrer les choses de plus en plus près encore. La nudité du baptisé est recouverte de la grâce certes, elle est l'emblème de résurrection. Mais tant que nous serons dans le corps mortel, la nudité à un rapport avec l'ordre du châtiment et de la peine. Les prophètes, Ezéchiel en particulier ont des images hardies quand ils comparent Israël ou Jérusalem à une femme qui sera mise à nu pour être châtiée. Jésus-Christ est dépouillé de ses vêtements pour les supplices de sa flagellation et de la croix. Par sa nudité, le baptisé confesse qu'il mérite la punition que le Sauveur a portée pour lui, et à laquelle il s'identifie d'une manière qui pour recevoir le nom de « mystique » n'en est pas moins pleinement réelle parce que sacramentelle. Nous parlions d'une nudité qui pourrait requérir la maladie : celle-ci n'est-elle pas aussi de l'ordre de la peine ? Ainsi donc le corps mortel, s'il est nu, exprime pour le chrétien un double symbolisme : de vie, mais aussi de mort, de pardon mais aussi de punition ; et l'aspect heureux, s'il recouvre et engloutit l'autre, ne le supprime pas : seule la seconde Résurrection, après la mort physique qui veut consommer la mort sacramentelle, fait toutes choses nouvelles au sens plein définitif.

Ainsi nous pressentons que, pour une théologie de la grâce, il y a plus de richesse spirituelle dans les vêtements blancs que dans la nudité du baptisé qui précède leur réception. C'est ce que confirme enfin le fait tout simple que Jésus sur la terre, était vêtu. Marie enfanta son fils premier-né, l'emmaillota et le coucha dans une crèche. Ce n'est que dans le sacrifice suprême que les soldats romains se partagèrent ses vêtements. Ne pouvons-pas, sans tomber dans les excès d'une imitation littérale de Jésus-Christ, affirmer que son vêtement, comme tout autre aspect de l'incarnation, si humble d'apparence soit-il , est changé de sens pour l'âme fidèle, et qu'il suffit à bannir toute pensée d'une Eglise pratiquant, dans la vie courante, la nudité intégrale à laquelle les premiers siècles n'hésitèrent pas à donner sa place légitime et circonscrite dans le rite baptismale ?

Les vêtements nouveaux : Le chrétien baptisé a rejeté les vêtements du monde, et son corps même. Il a reçu ce dernier tout à nouveau, pour servir Christ sur la terre, et ainsi apparaît un instant une nudité symbolique. De même que l'enfant naît nu puis reçoit les vêtements qui lui ont été préparés, de même dans la nouvelle naissance, le néophyte reçoit des vêtements blancs, avec lesquels il participe pour la première fois à la Sainte-Cène. Premier point essentiel : les vêtements blancs sont donnés. Ils ont été préparés par l'amour de Dieu et par l'amour de l'Eglise. On ne saurait trop insister, puisque c'est la solution

de toute la question. Le Chrétien ne prend pas, ne choisit pas ses vêtements à sa guise : il les reçoit. Corollaire d'une théologie de la grâce. Le corps baptisé et les vêtements qui vont le couvrir, qui sont presque partie du corps, sa vraie frontière avec le monde extérieur, sont des dons du Dieu de la grâce.

Deuxième point. Le corps est le même qu'avant, en même temps il est autre. Esclave du péché jusque-là, maintenant instrument et, pour ainsi dire, esclave du Christ. Nous sommes encore dans les évidences de la théologie de la grâce. Le surnaturel enfonce des racines profondes dans la nature. Pour former un corps nouveau, qui va prendre une place comme une pierre vivante dans l'édifice qui est le corps du Christ, le Tout Puissant ne recourt pas au miracle d'une seconde création matérielle qui, au surplus, condamnerait son œuvre et donnerait raison au manichéisme. La Création était bonne. Elle était l'unique création. Dans la Rédemption, elle est reprise, transformée, surnaturalisée. Ainsi en est-t-il du vêtement qui est presque une partie du corps. Son tissu, sa forme même seront pris de ce qui existait avant. Les vêtements blancs sont comme proposés par la nature, puis ils sont choisis par la grâce, élus, marqués d'un sceau surnaturel. Voilà pourquoi le néophyte pourra quitter ses vêtements blancs, une fois les fêtes passées. Il va reprendre ses vêtements civils (en apparence), peut-être les mêmes qu'il portait déjà avant. Comme son être tout entier comme son corps, ces vêtements ordinaires, proposés par la nature seront quelque chose de nouveau. Le germe du surnaturel est en eux. La grâce se les assimilera. Elle éliminera ce qui ne peut passer à son plan ; elle développera, reprises en elle, les semences bonnes que lui fournit l'ordre du crée.

Solution des objections

Ayant saisi dans le baptême un principe de vérité, nous résoudrons les objections proposées (1 et 2). Les deux premières objections s'appuyaient sur l'existence de fait d'un vêtement civil dont on ne pourrait s'affranchir, à moins d'un vœu (première objection) que les protestants rejettent en général.

Il importe ici de discerner en quel temps nous sommes. Quand il y avait une chrétienté, tout membre de la société civile était un baptisé, réellement baptisé. Appuyé sur le bras séculier qui proscrivait les hérésies, s'épanouissant dans une éducation d'où tout livre, toute pensée qui ne fussent pas chrétien étaient bannis, le baptême des nouveau-nés constituait une société dont les contours étaient ceux mêmes de l'Eglise. Dès lors, le vêtement chrétien, donné par Dieu et par l'Eglise, était le vêtement de tous. Ce que nous avons appelé habit civil n'était que la différenciation selon les rangs et les métiers d'un même vêtement et les métiers d'un même vêtement chrétien. Le reine Blanche de Castille et son fis étaient vêtus d'abord en chrétien puis secondairement, accessoirement, en chrétien exerçant le métier de reine ou de roi. On en dirait autant du moindre compagnon d'une quelconque corporation de métier.

Au fur et à mesure que l'argent a dissocié et conquis l'ancienne chrétienté, il s'est constitué d'abord dans l'Eglise, puis à côté d'elle, puis autour d'elle et comme l'engloutissant, ce monde moderne que Péguy déclarait radicalement différent de tous les autres mondes qui l'ont précédé, l'antique et le chrétien. Aujourd'hui même si l'on pratique encore un baptême quasi privé de sens dans une telle société, l'Eglise ne subsiste, c'est encore une image et une intuition maîtresse de Péguy, que sous l'aspect d'îlots battus de tous côtés par les flots. Le vêtement civil n'est donc plus repris par l'Eglise pour être posé sur la généralité des hommes après leur baptême. Il est arboré tel quel par le monde moderne qui en reste maître, qui le maintient au niveau de la nature déchue, qui le modifie selon ses caprices, sa sagesse ou sa folie. Ou bien, sans doute faut-il le dire, regardant les choses de prés, que le vêtement des modernes s'explique par le fait qu'ils ont rejeté, qu'ils sont dans l'acte de rejeter le vêtement chrétien. S'ils ont été baptisés, c'est en vue de rejeter le baptême, de le renier par toute leur vie, de se conformer à une aspiration et à une direction fondamentalement non chrétienne, non baptisés, l'inspiration et la direction de l'Argent s'exerçant par les Maîtres qui le détiennent. C'est pourquoi le vêtement des modernes est essentiellement un vêtement non chrétien, le résultat du dévêtement du chrétien devenu moderne, sectateur de l'argent, esclave des maîtres de l 'argent.

C'est dire que l'Eglise a toute liberté pour reprendre le vêtement que lui présente la nature, non plus celui que lui présentait autrefois la simple nature antique entrant en chrétienté, mais celui que lui présente cette nature pour ainsi dire deux fois déchue qu'est le monde moderne . Elle transformera ce vêtement, elle lui imprimera sa marque, afin qu'il soit premièrement un vêtement chrétien, naturel devenu surnaturel. Ensuite seulement ce vêtement reprendra sa place dans la société et il deviendra le vêtement de ce chrétien qui est aussi employé du chemin de fer, de cette chrétienne qui est aussi professeur du Lycée de jeunes-filles.

La liturgie de l'Eglise Réformée dit avec raison que le Baptême est un vœu : « Confirmez-vous donc sincèrement le vœu de votre Baptême… ? » Il n'en faut pas d'autre pour fonder le vêtement chrétien, vêtement naturel surnaturalisé. Si, à l'intérieur de ce vœu on lui admet d'autres plus stricts, ils contribueront pour leur part à différencier le vêtement chrétien dans son adaptation aux rangs et aux métiers. A côté du vêtement chrétien qui est en même temps celui de tel employé de chemin de fer ou de tel professeur de jeunes filles apparaîtra aussi le vêtement chrétien qui est aussi celui de tel Jésuite ou de tel Dominicain, de telle sœur des pauvres ou de telle Diaconesse de Reuilly.

(3 et 4). Les deux dernières objections se résument en une accusation de légalisme. Dans le troisième on avance qu'une théologie du vêtement conduit à légiférer, à instituer un code de lois somptuaires. Qu'on laisse cette théologie et qu'on se contente de veiller à ne commettre rien d'immoral : alors on jouira de la liberté chrétienne, sous-entendu on pourra copier le grand nombre. La dernière objection abandonne la morale même du vêtement, tout est permis dans la grâce, tout le combat chrétien se place dans la zone invisible des intentions cachées du cœur. Le reste n'est que salut par les œuvres.

Il nous plaisait assez de réfuter les deux objections en les acceptant comme paradoxe ? Car, à vrai dire, l'Eglise chrétienne peut-elle se passer de légiférer ? Je sais bien que Karl Barth lui-même exalte la beauté d'une prédication où le pasteur annoncerait la Parole de Dieu devant des bancs vides. Néanmoins il l'annonce à l'heure dite, se soumettant à une loi de ponctualité. Je pense que les jeunes pasteurs néo-barthiens préfèrent malgré tout que les fiancés n'usent pas de leur liberté chrétienne pour venir demander la bénédiction nuptiale, l'un aujourd'hui, l'autre demain. Et, bien théoriquement cela n'eût rien de choquant pour une théologie de la grâce, ils ne se réjouiraient pas pleinement que leur femme allât fumer la cigarette au Champs de Mars à l'heure de servir la soupe ou d'allaiter bébé.

Mais ne nous attardons pas à plaisanter quand il suffit de rétablir quelques évidences. L'Eglise ne cesse de légiférer parce que, tout simplement, il y a selon l'expression apostolique, une loi de liberté. La charité impose sans cesse des disciplines librement consenties. Elle édicte des refus qui pourront conduire au martyre. Toute tentation du cœur, s'exprime en action, devient réalité dans le corps. La grâce elle-même met sa marque sur la nature : sans quoi y aurait-il encore des sacrements ?

Autrement dit encore, une théologie de la grâce s'épanouira en une morale chrétienne d'œuvres, qui seront, non la cause, mais la conséquence du salut. Œuvres, non pas de la loi, mais de la grâce. Œuvres qui gardent une souplesse, une vitalité sans cesse renaissantes aux sources de la grâce. Le remède au légalisme qui est une sclérose, n'est pas d'ôter à l'homme son cœur humain pour faire de lui un pur invisible, une parole sans corps, mais de vivifier le cœur par la mort et la résurrection du Christ. La théologie de la grâce, sur le plan du vêtement aboutit à un vêtement chrétien visible strict comme la charité, libre comme elle. Que serait une charité sans la vérité ? Et que serait la charité sans un corps ? Si l'on nous conteste les exigences tangibles d'une théologie de la grâce, nous ne voyons absolument pas comment l'on fonderait une morale religieuse quelconque. Il appartiendrait ici à l'objectant de nous prouver le bien-fondé, non seulement pour le vêtement mais dans tous les domaines possibles, d'un christianisme « sans obligation ni sanction » sans bien ni mal, sans ciel ni enfer. Pour nous, nous ne pouvons le suivre dans ce qui nous paraît un glissement au plan du concret de certaines hypothèses imaginaires que l'on est autorisé à proposer pour expliciter la doctrine : par exemple, si je pêchais grossièrement jusqu'à ma mort, pourrais-je au dernier instant être justifié par pure grâce (seul sens du semper peccator semper justus) ? Ou encore : si je prêchais tous les dimanches dans un temple complètement vide, serais-je encore un serviteur de Jésus-Christ ? La réponse à de telles questions est oui. Mais elles ne peuvent évidemment servir à décrire le monde réel dans lequel doit s'insérer la doctrine chrétienne que de telles questions imaginaires aident à élucider.

Force nous est bien de légiférer, de tracer si l'on veut, des lois somptuaires, lois de liberté et de charité de la grâce. Puisque qu'il y a un vêtement chrétien, comment se définit-il concrètement ? Telle est la tâche qui nous attend.

II. Description du vêtement chrétien.

En abordant la description du vêtement chrétien, précisons que nous prenons l'ensemble du sujet : parure, ornement du corps aussi bien que habits. C'est à dire que nous incluons dans notre traité les questions que posent les bijoux, les fards, la chevelure : aussi bien les textes du Nouveau-Testament qui donnent un enseignement sur le vêtement prennent en même temps ces sujets connexes (1 Timothée 2, 1 Pierre 3).

Si nous essayons de dégager ce qui fait la caractéristique du vêtement chrétien à travers les âges et à travers la diversité des sociétés, des travaux et des rangs , ce qui est sur le vêtement humain la marque du surnaturel imprimée par le Baptême, nous devrons analyser d'abord l'idée même du vêtir. Le vêtement chrétien sera d'abord et avant tout un vêtement qui vêt. En second lieu nous aurons à considérer la matière dans laquelle ce vêtement est taillé. Il restera enfin à parler de la distinction du vêtement masculin et du vêtement féminin.

1. Le vêtir

Qu'est-ce que vêtir ou se vêtir ? C'est envelopper, couvrir, voiler. Mais dira-t-on qu'une potiche emballée dans un paquet de copeaux est vêtue ? Quand vous êtes, selon l'expression populaire, ficelé comme un paquet, vous n'êtes pas vêtu, ou encore vous n'êtes pas bien vêtu. Le vêtement se réfère au

vivant ; il est autre chose que l'enveloppe d'un objet inanimé. Même la statue de M. Thiers, que j'ai coudoyée mille fois dans mon enfance à Saint-Germain-en-Laye ne peut être dite vêtue malgré sa lourde redingote de bronze et les tubes de son pantalon. Elle est la statue d'un homme vêtu, et non une statue vêtue. Il faudrait, pour parler du vêtement d'une représentation humaine, que celle-ci ait quelque souplesse, comme une poupée à qui une fillette enfile de vrais habits.

Le vêtement a donc quelque chose de dégagé, qui l'apparente au corps vivant. En même temps, il couvre celui-ci. Dans une comédie parisienne dont j'ai oublié le titre et l'auteur, un domestique bien stylé et un tantinet philosophe interdisait à une dame l'entrée d'un salon, sous prétexte qu'elle n'était pas habillée. Comme la dame se récriait, étant couverte des pieds à la tête par son costume de ville, notre larbin expliquait : « Madame est vêtue mais elle n'est pas habillée. » L'habit requis, la robe de soirée, eût comporté une large part de vêtement. Subtile distinction où nous regrettons de ne pouvoir suivre notre homme. Si un vêtement dévêt le corps, il n'accomplit plus une de ses fonctions essentielles, dût-on le qualifier de robe du soir ou d'habit de cérémonie. Qui vêt le corps le couvre.

Exigence contradictoire du vêtement : il ne doit pas empaqueter le vivant, mais le dégager au contraire, l'aider à être lui-même : mais il doit aussi le voiler. Contradiction que seul peut lever le vêtement chrétien grâce à la vérité de son symbolisme.

Le vêtement blanc du baptisé, en effet, ne songe nullement à nier la nudité du corps humain. Celle-ci existe avec sa beauté originelle et avec sa déchéance. Privée par la chute du vêtement de grâce qui faisait d'Adam et Eve en Eden un couple « en état de « non nudité » du corps malgré l'absence de vêtement extérieur. »(Peterson), la nudité présente parle de faiblesse, de châtiment et de peine, de mortalité. La vérité de la foi oblige à reconnaître la réalité de cette nudité, comme cela est marqué par l'acte même du Baptême. S'il y a ensuite le vêtement blanc, c'est parce qu'il a la grâce du pardon que ce vêtement symbolise : pardon qui va s'épanouir en une vie de sanctification : « Vous avez revêtu le Christ » (Galates 3/27) et finalement en la vie éternelle dans le corps ressuscité. On peut dire que le vêtement chrétien représente et résume la pardon et la sanctification, et qu'il prophétise le corps ressuscité que chaque fidèle attend de la grâce de Dieu.

Par son orientation vers la Résurrection, le vêtement blanc est comme un second corps : ou plutôt c'est l'être entier, le chrétien revêtu, un nouveau corps, vivant d'une vie déjà surnaturelle. C'est à dire que le vêtement épousera le corps, que, en Christ, l'homme et son vêtement ne feront qu'un, qu'il y aura entre eux une intimité, une convenance, que ne pouvaient donner ni le monde antique ni le monde moderne. Le vêtement chrétien est à l'extrême opposé de la confection, du tout fait, à l'extrême opposé du déguisement auquel s'assimile trop souvent l'habit que le monde moderne propose aujourd'hui et qui sera laissé demain pour un autre.

L'état normal du chrétien n'est ni une affirmation ni une négation de sa nudité, mais une nudité vêtue sans déguisement, une nudité affirmée et voilée en même temps comme on confesse en même temps le péché et sa rémission, la mortalité et la vie éternelle.

A. La peinture du corps opposée au vêtir.

Le principe de la nudité vêtue, qui est un principe de vérité avant d'être le fondement d'une parénèse, résoud aussitôt la question des fards : toute peinture du corps est une sorte de nudité malicieuse qui se donne et se reprend en même temps ; si le visage ou d'autres parties du corps restent non couverts, qu'ils le restent tels quels, dans leur nudité sincère ; si le corps est vêtu, il est couvert d'un vêtement qui en épouse les contours sans en adhérer à la manière d'une peinture.

La peinture sur l'être humain convient bien comme le symbole de l'ignorance de la grâce et de l'immortalité : il faut embellir le mortel, tirer de lui-même, comme le fard adhère à la peau, une immortalité illusoire. Le fard prétend colmater les fissures par où la vie s'échappe de nous pour s'écouler en sanie [?] cadavéreuse.

B. Les ornements extrinsèques s'opposent au vêtir

L'Eglise de Jésus-Christ oppose une semblable fin de recevoir aux bijoux, aux potiches, à tout ornement extrinsèque, qui plaque sur l'être une matière étrangère, mais ne le vêt pas. Même le fer d'une amure ou d'un casque doit être assez ductile pour épouser les formes du tronc et de la tête. Le corps humain n'est pas un mât de cocagne ou un arbre de Noël, pour y suspendre des anneaux ou des pierres brillantes. Il faudrait adjoindre ici l'analyse des anciens, qui n'est pas le moins du monde périmée, et selon laquelle l'ornement précieux, le gemme ou la perle en particulier, peuvent signifier ou attirer des influences occultes et constituer une sorte de terrain à le rencontre redoutable de la créature, notamment de la femme, et de l'antique serpent.

C. Examen du nudisme du monde moderne

Que le vêtement vête, ce principe résoud définitivement la question du nudisme que nous avons déjà abordée en traitant d'un nudisme intégral qui eût pu être théoriquement possible en Christ. Puisque seul, au fond, le vêtement chrétien mérite pleinement son nom de vêtement, il faut s'attendre à ce que tout vêtement non chrétien contienne un élément de nudisme partiel. Inversement, le nudisme partiel est le signe tangible d'un vêtement non chrétien quelle que soit la profession de foi de celui qui le porte.

L'homme naturel, entendons par là l'homme antique, cherche dans la nudité le paradis perdu. S'il y a, comme nous le croyons, une loi naturelle du vêtement, inaugurée par les vêtements que Dieu donne à Adam après avoir prononcé sa sentence, le dénuement antique est une impatience du salut qu'ils promettent implicitement. La quête de la Rédemption se tourne vers le passé, non vers l'avenir. Nudisme relatif à un état d'enfance de l'humanité et qui cherche à se transcender lui-même dans la beauté. Tout autre est le retour des modernes au nu imité des grecs. Depuis que s'insinue dans la chrétienté l'hérésie dirimante que la seule rédemption c'est l'argent, il est devenu impossible au baptisé de garder son vêtement de grâce : il l'ôtera donc et imitera la libre nudité des Anciens. Mais ce n'est plus la libre nudité des Anciens. Mais ce n'est plus le regret du paradis perdu, c'est la négation du paradis retrouvé en Jésus-Christ. Désormais, puisque tout s'étaye sur une négation de la Résurrection de Jésus-Christ, il faudra chercher en avant, dans un messianisme terrestre quelconque une exaltation capable de remplacer le trésor inestimable. Il faudra donc marcher dans le sens d'une nudité toujours plus libre, que ne transcende aucune beauté, mais qui s'alourdit au contraire en une grandissante bassesse. C'est ainsi, pour prendre un exemple, qu'à la nudité des épaules des femmes, héritée des grands seigneurs de l'Ancien régime (ancien mais déjà fortement modernisé au dedans par le nouveau dieu), qui pouvait se déclarer d'une certaine délicatesse et d'une certaine poésie, succède dans la foule actuelle le dévêtement des membres inférieurs : l'animalité de la créature y est lourdement soulignée.

M. Marcel de Corte, en une pénétrante analyse du nudisme moderne, le rattache à une morale idéologique qui substitue ses systèmes abstraits à la trame concrète des mœurs hérités du passé. « Il n'est aucune réalité qui ait résisté à cet assaut universel, sauf l'homme lui-même, mais à titre d'être qui ne se soumet à aucune obligation, surtout quand elles sont « périmées ». L'homme s'est dépouillé de toutes ses attaches au point de d'aller nu tant corporellement que spirituellement : la pensée nue identifiée à une liberté impossible conçue comme une absence totale de contrainte, et le corps nu. » (incarnation de l'homme, p. 134-135). Le philosophe saisit l'acte par lequel l'homme moderne se dépouille d'un trésor de sagesse concrète incarné en une vie moralement équilibré. Pour nous, nous voyons en ce dépouillement le rejet même de la grâce, c'est à dire du pardon et de ses fruits. Par là nous rejoignons ce que nous disions des fards. Je rejette la grâce de Christ, donc je m'affirme comme non-coupable : voici mon corps, voici ma peau il n'y a rien de mal en moi, je puis me glorifier de ce que je suis séparé du Christ. Point de pardon, donc point de sanctification. Je puis faire ce que je veux et vous seriez mal venu à m'imposer un vêtement. Point de pardon, point de résurrection : mon seul corps, le voici : mon éternité, c'est ma vie actuelle, ma santé, mon muscle ; je ne possède point un autre corps en espérance. Par là, la nudité dissimule les réalités trop évidentes qu'elle prétend nier : le péché, la maladie, et la mort. Nous rejoignons encore M. Marcel de Corte : « Le tranquille étalage d'impudeur où notre temps s'est spécialisé est au fond une réaction qui, provoquant l'étonnement et en suite l'accoutumance, mime une force et un naturel qu'on ne possède plus. L'impudeur est toujours un signe de faiblesse et d'absence de personnalité. Plate et banale, elle n'a que l'apparence de l'audace. Elle est une façade dissimulant un vide intérieur, et, en vérité, elle qui dénude, s'applique à dissimuler. » (Ibid. p 136)

Pour être complet, il faudrait reprendre les vues de M. Ernest Seillière sur la dégradation progressive de l'amour chrétien en amour courtois, puis en amour passionnel. Nous sommes aujourd'hui, semble- t-il, au dernier stade de ce procès, avec la prédication cinématographique d'une rédemption par un amour charnel de plus en plus vide de substance spirituelle quelconque. La nudité du moderne est empreinte de ce reliquat de l'amour chrétien dégradé. La peinture de la Renaissance commence à dénuder les vierges et les saintes femmes. La femme nue qui leur succédera ne saurait être la Venus antique, dans son impudeur primitive que le Beau s'efforce de transcender : elle sera toujours une femme qui se souvient d'avoir été chrétienne, une baptisée dévêtue de grâce, et pour qui le paradis chrétien perdu fait place à un paradis terrestre érotique.

D. Compléments à l'analyse du nudisme moderne.

A une condamnation aussi impitoyable du nudisme, on ne manquera pas de demander des nuances. Nous les accordons, pourvu que l'on soit d'accord sur le principe.

Ignorance des foules : Croyez-vous donc, dira-t-on, que la femme toute simple qui va comme tout le monde les jambes nues, la chevelure ébouriffée, les joues et les ongles peints, porte en son cœur de si noires pensées ? Je ne le crois pas. Les foules modernes sont des troupeaux que mènent des maîtres anonymes et des forces occultes. Ceux qui, patiemment, depuis des siècles, ont miné la foi en la

Résurrection dans l'Occident latin, savent où ils vont. La multitude des individus suit, guidée par des motifs tout proches, sans porter le regard plus loin que la commodité, les convenances sociales, l'intérêt mesquin au niveau de la vie quotidienne. Mais l'Eglise, elle, doit savoir comme ses adversaires savent, l'enjeu de la partie. Elle doit savoir aussi que, cette partie, elle l'a perdue ou presque. S'il reste pour elle une possibilité d'ultime résistance et, au-delà, de victoire encore, il faut qu'elle prenne une conscience aiguë du combat. Il faut que les fidèles qui se lèvent pour son salut reconnaissent ce qu'ignore la grande masse et agissent d'après les lumières qu'ils reçoivent, non d'après les ténèbres où l'adversaire se plaît à maintenir ses esclaves.

Situation de l'homme : Vous avez parlé d'une femme toute simple, répartira-t-on : comment donc se fait-il que votre analyse du nudisme semble ne concerner que la femme ? Si le fondement métaphysique que vous posez était réel, l'homme ne serait-il pas le premier atteint ? – Précisons donc ici le rapport de l'homme et de la femme. Le lien qui les unit dans la création divine est tel que la femme exprime d'une manière voyante dans son être le désir qui est dans le cœur de l'homme. L'humanité dont nous avons parlé c'est tout au long l'homme et la femme, le couple où le second terme se tient devant le premier comme une illustration vivement éclairée de l'attitude du premier terme devant Dieu. Point le plus faible du couple, plus porté à un extrémisme qui fait fi de tout équilibre, plus directement en contact par nature avec les puissances sataniques dont elle est comme le médium, la femme manifeste en effet un rejet en général plus outré du vêtement chrétien. Il n'en est que plus urgent que la femme chrétienne, loin de vouloir introduire dans l'Eglise l'imitation du monde, écoute sur ce point l'instruction dans un silence profond du cœur, nécessaire pour comprendre et pour juger en saine raison.

Limites du vêtement : Si votre analyse était vraie, demandera-t-on encore, ne faudrait-il pas voiler le visage comme les Musulmans, les mains mêmes ? Non. C'est une marque de la théologie de la grâce qu'elle laisse dans une certaine imprécision ce qu'on pourrait appeler les frontières ou les extrémités du vêtement chrétien. Il y a, dit Saint Paul, des membres que l'on entoure de plus d'honneur : « nous les traitons avec plus de décence » (1 Cor. 12/23-24 ; Crampon). La tête, les mains, les pieds, expriment la noblesse et l'intelligence de l'homme. Aussi nous présentons-nous à visage découvert et le voile qui couvre le chef se réduit au voile symbolique de la chevelure. C'est pourquoi il y a, au sens chrétien, une très profonde impudeur à couper la chevelure féminine, à la travailler (les peuplades sauvages s'y adonnent), à l'orner. Inversement, Ste Thérèse d'Avila, avec raison, ne voyait nulle impudeur dans la marche pieds-nus. Quant au reste du corps, s'il est normalement couvert, les frontières dont nous parlons peuvent encore varier selon le principe de l'utilité : s'il y a une utilité, que motive ne dernier ressort la charité, qu'on se découvre sans crainte : la grâce alors recouvrira. Sans doute en souvenir de cette sagesse chrétienne, la mode présente-t-elle encore des prétextes à ses dénuements : on étouffe si la poitrine n'est pas découverte, il fait trop chaud pour porter des manches, il n'y a pas de bas de femmes dans le commerce, la chevelure coupée est plus pratique. Prétextes qui se réfutent les uns par les autres, puisque la mode fait adopter tour à tour tout ce qu'elle voudra et ne se soucie pas de ses propres contradictions. Les raisons de la charité sont stables et bonnes. Qu'on ait les bras nus autant que l'on voudra pour les plonger dans la lessive, les jambes nues pour traverser la rivière à gué, et puis après qu'on se recouvre.

Droit du monde à exprimer par le vêtement son rejet de la grâce : Remarquons enfin que, si nous avons parlé non sans une pointe d'ironie de lois scripturaires, il ne saurait être question pour l'Eglise de moraliser un monde qui ne lui appartient plus, si ce n'est dans les ultimes espérances de la résurrection des morts et du salut éternel. Point de prédications moralisantes à des âmes qui ignorent le Christ. La femme moderne, imitant les indigènes de l'Afrique, est demi-nue, peinte, la chevelure travaillée, porteuse de fétiches : qu'elle reste ainsi, à moins que la grâce qui groupe et maintient un Reste de l'Eglise issue des païens ne touche d'abord son cœur. La catéchèse du vêtement n'est pas pour le public. Nous mettons si peu le mal là, où dit-on, il n'est pas que nous acceptons de vivre par la charité en contact constant avec ces demi-nudités et ces silhouettes difformes. S'il est des règles émanant de la nature du vêtement chrétien, elles sont dans l'Eglise et pour l'Eglise.

2. La matière du vêtement.

L'état du chrétien, pécheur pardonné, est, disions-nous, celui de la nudité vêtue. L'habit épouse le corps, il est le corps même, souple et vivant, en même temps qu'il le couvre et se distingue de lui. En quoi cet habit sera-t-il fait : c'est le second point de notre analyse concrète.

La matière : Nous ne pensons pas qu'il faille attacher de l'importance, en dehors d'un vœu monastique, au symbolisme qu'Erik Peterson attache au vêtement de peau, qui serait particulièrement un vêtement de pénitence : le vêtement donné par Dieu à Adam, le vêtement de Jean-Baptiste. « C'est pourquoi aussi le vêtement du moine doit être en laine et non en lin » (Peterson, note 15). D'une manière générale le vêtement chrétien est tiré des matières que fournit la nature, toison de brebis, cuir, plantes textiles. Nous aurions plus de peine à accepter les produits dits de remplacement que propose une chimie industrialisée. Sans en faire un tabou, nous verrons en eux une sorte de parallèle du nudisme : destruction

par la guerre et le désordre économique des bonnes choses de la création (destruction qui correspond au rejet de la grâce) que l'on remplace par des produits artificiels (correspondant aux fards et à la nudité). Le vêtement chrétien se taillera dans des étoffes authentiques, solides et durables. Il n'est pas une affaire commerciale sous la dépendance de la réclame. Il ne varie pas à chaque souffle du vent. De même que le corps est pour le Seigneur (1 Corinthiens 6/13), le vêtement qui tient de si près au corps est coupé et cousu pour le Seigneur, pour son service, pour une vie qui le glorifie. On sera prêt à en changer si l'obéissance le demande, nulle chose ne devant prendre le rang d'idole, fût-ce la chère vieille robe de chambre de Diderot. Mais on n'en changera pas par caprice. Ce qu'on aura acquis ou reçu en don sera gardé avec soin, comme un instrument précieux de travail, comme un accompagnement d'une vie se déroulant tout entière dans une attitude de respect et de piété (le vœu de votre baptême qui vous oblige à vivre… selon la piété). Il semble que la tunique sans couture de Jésus, pièce maîtresse de son héritage temporel, était un vêtement lié d'une manière personnelle à l'être du Seigneur, choisi par lui, reçu des mains de la Vierge Marie peut-être, gardé avec soin à travers son ministère.

La couleur : L'attention devra se porter en particulier sur la couleur blanche des vêtements de baptême. Non pas que nous fassions une obligation à l'Eglise de se vêtir de blanc : et encore… Nous devons avouer que le pape est enviable de pouvoir porter une robe blanche sans que son vêtement soit pris, comme il le serait pour nous, surtout les hommes, comme un symbole de folie mystique. Mais enfin, l'essentiel est que la blancheur de la robe baptismale signifie pour les habits chrétiens qui vont lui succéder une note générale de simplicité. Ici encore nous ne déguisons pas le corps humain, nous le couvrons. L'acte de nous vêtir a une candeur qu'exprime bien le blanc que ce mot désigne dans sa racine latine (le candidat est celui qui revêt une robe blanche en vue des élections). Comme couleurs, sans faire de loi stricte, car nous entrons ici dans un domaine où beaucoup doit être laissé au goût et à l'appréciation personnels, nous éviterons le bariolé, le multicolore, le voyant, le criard, le coloris tapageur. Outre le blanc (les robes blanches des femmes, le linge, etc.), nous irons aux couleurs unies, reposantes, au gris, au noir, au bleu et au brun discrets. Le noir sera peut-être pour nous, dans la société moderne, le meilleur équivalent du blanc, l'absence de couleur rejoignant ici la simplicité de celle où se fondent toutes les couleurs. Il serait plus juste que les chrétiens prissent le deuil en blanc, couleur de la résurrection ; mais laissons ce regret : que le rabat blanc sur la robe noire du pasteur nous en console, et que nos vêtements noirs, simples et candides, trouvent le moyen de n'être pas funèbres.

Sobriété et pauvreté : Il est important de noter que le vêtement chrétien, solide, résistant, habillant bien, sera en même temps sobre, pauvre même. Rappelons ce que nous disions d'une hiérarchie sociale exprimée par le vêtement, hiérarchie que tend à conditionner l'unique facteur de l'argent. Il serait inadmissible que dans la même Sainte-Cène, le chrétien riche écrasât de sa supériorité inscrite en son habillement le pauvre qui est à son côté. L'idée de service (diaconat) s'applique, avec des variantes, à toute l'Eglise : le pasteur est un serviteur, les fidèles sont des serviteurs autant que les diacres. « Rendez-vous, par la charité, serviteurs les uns des autres » (Galates 5/13). Ce sont donc des habits de serviteurs qui conviennent à tous les membres de l'Eglise, quelle que soit la place que leur confère l'argent dans la hiérarchie sociale « où les chefs des nations les tyrannisent et où les grands les dominent » (Marc 18/42). La détestable habitude d'une certaine bourgeoisie de se parer au sein même de la communauté chrétienne des modes de son « rang » ne fait qu'inciter le peuple chrétien à l'envie jalouse qui imite d'une façon dix fois plus grossière ce qui, à l'origine, n'était déjà pas bien recommandable quant au goût ou à l'esthétique.

Beauté et aisance : Habits simples, habits de serviteurs : pris dans la vérité des choses, le vêtement chrétien n'en aura pas moins sa beauté ; il sera même le seul vêtement réellement beau, parce que son art sans mensonge plonge dans la réalité même. Au sein du monde moderne où une hallucinante propagande exerce sans cesse par l'ouïe et par la vue la puissance de sa suggestion, le vêtement chrétien oppose son tranquille non-possumus à toutes les laideurs d'une mode servile. L'Eglise, l'Eglise militante, l'Eglise persévérante dans la débâcle de la chrétienté peut avoir perdu le nombre, la foule. Des étrangers lui ont pris ses brebis et, les flattant et les aveuglant, les conduisent par troupes entières à la perdition, dans l'illusion d'une fausse liberté, sous une férule dorée maniée avec habileté… Il nous souvient d'un film américain que nous vîmes en Avignon pendant la drôle de guerre. Pour faire affront au jeune Hercule qui deviendra le champion du monde, des gangsters du ring lui ont coupé ses pantalons à hauteur du genou. Il est, je crois, garçon d'hôtel à ce moment ; il va et vient au milieu de ces seigneurs, montrant aux spectateurs, comme à la « vedette » apitoyée, les supports de ses chaussettes. Ce sont aussi, en dernière analyse, des sortes de gangsters qui ont coupé les jupes de nos chrétiennes baptisées ; qui les ont privées de bas, ont passé leur tête dans des appareils plus ou moins apocalyptiques et les ont relâchées, ridicules et contentes, dociles à toute parole qu'ils prononceront, à toute image qu'ils projetteront ou imprimeront. L'Eglise, infiniment réduite en nombre, « sur le rocher assise », menacée de complète disparition dans une persécution par séduction que Bossuet avait su pressentir, plus habile et plus efficace que celle des Domitien et des Dèce, ne leur jettera pas la pierre. Mais tant qu'il restera un homme chrétien pour enseigner la Parole de Dieu et pour dresser l'image de la Croix du Christ, tant qu'il restera une femme chrétienne pour écouter, il restera un fief imprenable : au sortir du Baptême l'Eglise ne donnera jamais d'autre

vêtement que l'habit « rayonnant de la gloire, de l'innocence et de l'incorruptibilité » (Peterson, p. 16, rapportant les formules traditionnelles).

L'Eglise est gardienne de valeurs esthétiques, en même temps que de valeurs morales et métaphysiques. Elle a exprimé les valeurs de beauté qui lui sont chères dans le peuple des statues qui se pressent autour des cathédrales : statues vêtues, dirons-nous, contrairement au pauvre M. Thiers de bronze que nous avons qualifié de statue d'un homme vêtu. Mais il y a tant de grâce, tant d'aisance dans ces « pierres qui crient » la gloire de Dieu, qu'il semble que l'on puisse discerner en elles, dans l'homogénéité de la matière, le corps et l'étoffe qui le vêt. Qu'aujourd'hui les fidèles soient ce peuple de statues belles. Pour cela il importe que le vêtement chrétien ne soit pas plaqué du dehors sur l'être : et ceci s'applique aussi bien à l'habit monastique, au vêtement liturgique, à l'uniforme de la salutiste ou de la diaconesse, qu'au simple habit de tout le monde et de tous les jours. L'Eglise dans le monde aura la beauté qui convient à une société d'êtres vivant dans l'harmonie au niveau des réalités de la vie quotidienne. Le vêtement s'y diversifie selon les personnes et les services. Que chaque personne soit vraiment elle-même, au plus profond du cœur devant Dieu, et dans le corps vêtu qui est l'expression de l'être. S'il y a des principes communs qui distinguent le vêtement chrétien et le constituent comme tel, ces principes se sauraient comporter l'étouffement de la personnalité. Engoncé dans un habit qui vous est imposé par contrainte, vous êtes empaqueté, vous n'êtes pas vêtu. Prenant ses éléments au-dehors, le vrai vêtement en définitive vient du cœur, qui s'assimile ces éléments au point qu'ils deviennent partie intégrale de l'être, un peu comme la nutrition assimile au corps même les substances qui lui conviennent. Rien ne serait plus contraire au vêtement chrétien qu'une mode pieuse, une imitation servile des autres sous prétexte de piété. Ce qu'il y a d'unique dans le vêtement chrétien se manifestera dans l'ensemble de l'Eglise par une tonalité générale, une orientation spirituelle, une atmosphère au sein de laquelle chaque plante humaine respire librement, portant ses fleurs et ses fruits. Le corps vêtu tout entier participe alors de la même grâce que ses extrémités nobles, visages, mains (pieds chez les déchaux) : tout exprime la personne spirituelle dans l'aisance de son être pénétré de la grâce.

3. Vêtement masculin et vêtement féminin.

Disons encore quelques mots de la situation respective de l'homme et de la femme en présence du vêtement.

Deux principes nous semblent ici dominer : l'un, que le corps de la femme n'est pas tellement différent du corps de l'homme : n'est-elle pas une aide semblable à lui ? donc que le vêtement masculin et le vêtement féminin auront normalement de grandes ressemblances ; l'autre, qu'une distinction doit être maintenue, la parole « il n'y a plus ni homme ni femme » (Galates 3/28) ne signifie pas que la différence de l'homme et de la femme serait abolie, mais signifiant que cette différence n'est pas de nature à priver cette dernière de l'accès au salut ouvert à tous par la Croix.

M. de Corte parle d'une « masculinisation » de la femme (p. 136). Cela est sensible, certes, dans la chevelure courte, la pratique des sports, certaines excentricités. A notre sens cependant, l'ère moderne accentue plus que de raison, dans le vêtement, l'opposition de l'homme et de la femme. Peut-être faut-il dire que plus cette dernière s'efforce d'imiter l'homme d'une manière extérieure, plus lourdement elle souligne les différences de son sexe. Si ridicule que notre opinion puisse paraître aujourd'hui, il est difficile de nous convaincre que la première venue du Christ ne correspond pas à un temps et à un lieu privilégiés qui gardent quelque chose de normatif. Là où l'on voit du périmé et du désuet, nous aurions tendance à voir des normes, qui, sans faire partie de la Révélation, lui ont été assez étroitement associées pour qu'on ne puisse pas s'en écarter sans dommage. N'est-ce pas ce qu'ont pressenti dans leur vêture les ordres monastiques, n'est-ce pas ce qu'a voulu conserver le clergé catholique dans ses vêtements sacerdotaux et dans ses pompes ? Mais ici, la charité nous invite à vivre avec notre temps et la raison même à prendre la nature telle qu'elle est à portée de notre main, pour lui imprimer la marque du surnaturel. Cessons donc de regretter encore la robe ou la tunique portée par les hommes (nos pardessus d'hier en gardent seuls une vague ressemblance). Cessons, puisque nous sommes devenus plus mobiles que les Anciens, plus semblables aussi à leurs esclaves dans nos occupations, et que nous devons donner à nos jambes la même liberté qu'aux bras, cessons de gémir sur notre tenue de sans culottes et admettons les tuyaux de pantalons qui imitent vaguement la robe réduite au calibres des tibias. Ici encore, les bottes des chasseurs ou des militaires et les bas des cyclistes nous consoleront un peu… Toute rêverie mise à part, nous dirons que le vêtement chrétien tendra à maintenir une certaine ressemblance entre les hommes et les femmes, il bannira les différences si apparentes dans le monde. Les caractères de vérité, de simplicité, de sobriété que nous lui avons reconnus revêtiront toute l'Eglise, une certaine tonalité sera uniforme, à l'arrière-plan de toutes les diversités, comme cela ressort des estampes représentant les assemblées de nos Huguenots.

Quant à la différence nécessaire, elle porte essentiellement sur la chevelure de la femme et sur le voile qui couvre sa tête.

Il nous paraîtrait insoutenable que la parole donnée par l'apôtre sur ces matières (1 Corinthiens 11) puisse être périmée. Sentimentalement certes, nous nous représenterons toujours les vrais messieurs et les vraies dames comme notre papa et notre maman quand nous étions petits, et pour nous qui avons eu des mamans vêtues de jupes et de robes, celles-ci restent le vêtement féminin par excellence. En vérité, il peut y avoir des changements en ce domaine qui n'affectent rien d'essentiel. Le vêtement d'homme de Jeanne d'Arc ne semble enfreindre aucune loi divine : il lui était permis, étant utile à sa vocation de guerrière. Mais, en Christ, la tête a quelque chose de particulièrement sacré. Il y a sans doute moins d'impudicité pour une femme moderne qui serait obligée de faire le dur métier de soldat ou d'ouvrier, à porter le pantalon masculin, qu'à couper sa chevelure. Reste à savoir si l'astreinte à de telles fonctions dans le corps social n'est pas une atteinte grave à la maternité, et si la robe féminine, qui n'exclut pas devant Dieu la robe masculine, la robe étant le vêtement naturel et normal de l'un et de l'autre sexe, n'est pas d'une nécessité plus impérieuse pour voiler des entrailles qui portent leur fruit (je ne sais si vous êtes sensibles à l'impression particulièrement choquante que je reçois d'une femme enceinte aux jambes nues : comme si les actes physiologique de la conception ou de l'enfantement étaient lourdement appuyés par cette privation de la robe ?)

Conclusion : Caractère moral du vêtement de la grâce

Comme nous l'avions annoncé, il va sans dire que le vêtement chrétien que nous avons défini par des principes théologiques, comme étant donné par la grâce, n'enfreint, bien au contraire, aucune loi morale. Pour la moyenne des fidèles, qui ignorent la position de telles recherches, l'argument tiré de la morale sera toujours suffisant pour amener un sain jugement. Telle tenue est mauvaise dans la mesure où elle met en branle la concupiscence. Si la femme fait voir sa nudité, c'est dans le désir d'attirer des regards qui seront vite impurs. Mais les modernes ont réponse à cela. Ainsi n'est-ce pas un vain détour qui nous a conduits à reprendre les choses à la racine. Notre jugement moral tout simple s'en trouve fortifié par l'appui d'un fondement sûr. Il est possible qu'une certaine discipline héréditaire, ou un sens des convenances, préservent plus longtemps nos milieux bourgeois de catastrophes morales. Plus impunément que le peuple, ils jouent avec le feu. Mais les chutes, tôt ou tard, sont d'autant plus inévitables que l'on a enfreint non pas tant des préceptes de la morale que des vérités qui tiennent profond à la structure des choses, naturelles et surnaturelles. On ne touche jamais impunément au vêtement chrétien, parce qu'on ne touche pas impunément aux sources de la grâce et de la vie. Si nous pouvons, en raison de notre éducation ou de notre foi elle-même, badiner sans dommage avec la nudité de notre propre corps, nous encourons de ce fait à l'égard de ceux qui nous entourent une redoutable responsabilité. Les gens du peuple, les simples, les enfants, recevant de nous comme permise une conduite qui, dans son fond, que nous le voulions ou non, témoigne contre la grâce, et n'ayant pas les mêmes défenses que nous dans leur passé ou leur sensibilité, vont tout droit à l'extrême aboutissant logique de notre implicite métaphysique : « Mangeons et buvons car demain nous mourrons ». Je me souviens du grondement intérieur que je proférai, il y a une quinzaine d'années en entrant chez un pasteur très aimé dont la femme, grande bourgeoise, avait les bras nus jusqu'à l'épaule et à l'aisselle, selon la mode du temps. Sa nièce, belle personne et bonne protestante, évoluait dans le salon sans que rien ne distinguât le vêtement de l'une ou de l'autre : bourgeoisie, moralité, bon ton, liberté non enchaînée par aucun enseignement de l'Eglise. Pendant que j'écris ces lignes, j'apprends des nouvelles de cette amie, aujourd'hui veuve : dans quelques temps sa fille espère le divorce pour épouser l'homme dont la femme serait l'amante de son actuel mari. Je n'ai pu m'empêcher d'évoquer les anciens bras nus de la pauvre mère, non pas comme la cause de son malheur actuel, mais comme un effet d'une cause plus profonde : l'absence de la rigueur de Jésus-Christ dans l'éducation de l'enfant, aux yeux de laquelle elle a été pleinement voilée par un réseau de convenances et de moralités bourgeoises. A la rigueur d'un strict christianisme de la grâce, on substitue en fait un légalisme changeant de convenances passagères où l'essentiel est de ne pas déroger aux yeux des riches : aujourd'hui les bras nus, demain les jambes. Aujourd'hui un toupet ici, demain une boucle là. Aujourd'hui telle étoffe, telle chaussure ou tel sac à mains, demain tel autre brimborion. Il n'appartient pas à la femme baptisée d'être le pantin dont on tire ainsi les ficelles. Il n'appartient pas à l'homme chrétien de donner asile à ces choses en son cœur ni dans l'Eglise.

III. Esquisse d'une casuistique (application aux cas pratiques).

Notre étude se termine par une application pratique.

Pour la grande majorité des êtres, l'Eglise n'a pas à aborder la question du vêtement, nous l'avons dit, pour la raison que, aujourd'hui la grande majorité des êtres n'appartient pas à l'Eglise. Dieu a laissé à la chrétienté issue des Païens la redoutable liberté de rejeter la grâce, et elle en a usé, selon la prophétie apostolique : « Ne t'abandonne pas à l'orgueil, mais crains ; car si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles (les Juifs), il ne t'épargnera pas non plus » (Romains 11/20-21). L'Eglise, comme autrefois Jérémie, assiste en larmes à la ruine des peuples de l'Occident. Comment convaincrait-elle de se vêtir

pour Christ une génération qui s'est dévêtue du vêtement le plus infiniment précieux : le pardon et la résurrection ?

Catéchèse du « Réveil » : Il n'y a de catéchèse du vêtement que pour les membres de l'Eglise. En ce qui concerne Charmes, je ferai une distinction entre les personnes du « Réveil », qui ont suivi le chemin de l'immersion et de la confirmation (baptême du Saint-Esprit) et celles qui sont entrées dans la Communion par les engagements de l'Eglise Réformée, sur la base du baptême reçu dans la première enfance. Tous ne forment ensemble qu'une seule Eglise : mais les premiers doivent normalement prendre, par l'Esprit, une plus nette conscience des principes de la vie de l'Eglise. Tout ce qui a été dit ici du vêtement chrétien est pour ceux-là. S'ils ne le comprenaient pas, il y aurait entre eux et moi un malentendu sur le sens même du baptême. Quoiqu'il y ait souvent bien à dire sur le vêtement masculin, je bornerai mes remarques pratiques aux problèmes qui se posent à nos sœurs, d'autant plus que c'est en vue de l'œuvre de l'une d'entre elles spécialement que j'ai pris la plume. Pour exposer ce qu'on peut appeler sans nulle intention péjorative une casuistique du vêtement féminin à l'heure actuelle, c'est-à-dire une application des principes au niveau des cas concrets que posent les circonstances, je procèderai par questions et par réponses. Je donnerai chaque fois la solution stricte, quitte à présenter plus loin les atténuations qui conviennent pour des chrétiens plus faibles, au sens où S. Paul emploie ce dernier terme.

1. Une femme baptisée peut-elle avoir la chevelure coupée ou donner sa tête à orner aux coiffeurs ?

Non, absolument. La chevelure croissant naturellement, sera coiffée de la manière la plus harmonieuse et la plus heureuse, selon l'être de chacune, et cette coiffure même ne pourrait être changée que pour une raison convaincante.

2. Une femme baptisée portera-t-elle obligatoirement sur la tête un voile, ou un bonnet ?

Cela serait désirable. La charité semble rendre impossible une trop anormale singularité. Il serait bon que chacun pût découvrir, selon ce qui convient à son être, une marque de féminité posée sur la tête dans l'intention scripturaire : résille, ruban, foulard, voile dans certains cas comme l'infirmière, etc.

En tous cas, la femme chrétienne évite de sortir sans se couvrir la tête.

3. Une femme chrétienne suivra-t-elle la mode de plus ou moins loin ?

Non. Elle prendra ce que lui propose la nature et composera son vêtement selon les principes de l'Eglise, et de la manière la plus conforme à sa propre personnalité. Nous avons passé en revue plus haut les caractères du vêtement chrétien : simplicité, couleur, solidité, durabilité, aisance.

4. Les poudres, fards, bijoux, bagues, bracelets, pendants d'oreilles, bref tout ce qui n'a qu'une valeur d'ornement sans utilité doit-il être banni ?

Oui. L'ornementation du vêtement chrétien s'allie à son utilité et rentre dans la simplicité qui caractérise l'ensemble.

Si l'on y tient, on fera une exception pour la croix huguenote, ou tel autre emblème de la Croix. Mais là encore, l'abstention est bonne. La Croix comme ornement a été tellement profanée ! Il vaut mieux l'avoir dans le cœur.

Il va sans dire que l'alliance de mariage a son utilité en Christ.

Sur un autre plan, la montre, le porte-plume, le sac à mains. Rien n'interdit que ces objets personnels soient beaux dans le cadre général : simplicité, solidité, durabilité. L'ornement, l'œuvre d'art, conviennent d'une manière générale, dans le cadre de la demeure. On les suspendra aux murs, on les posera sur les meubles : qu'on n'en encombre pas le corps.

5. Quelle doit être la limite du vêtement ? Doit-on bannir absolument le décolleté des épaules, du dos ou de la poitrine, les bras nus, les jambes nues ?

Oui. Cela découle de ce que nous avons dit du nudisme et importe d'autant plus que le combat est grand sur ce point.

6. Que penser des robes au-dessus du genou ?

Les proscrire. Ce ne sont pas des robes mais des pagnes. Rien n'est plus grossier que l'étalage actuel des cuisses féminines. La robe est un vêtement suffisamment long pour vêtir l'être. Ce n'est que par charité, pour ne pas couper tous les ponts, qu'on ne la laissera pas venir jusqu'aux pieds. Mais, une fois choisie, on ne passera pas son temps à la raccourcir ou à la rallonger selon les modes.

7. Que penser des femmes en pantalon ?

S'il y a une utilité (je pense au ski, par exemple, ou à l'impossibilité de trouver une vraie robe) j'y verrais moins d'empêchement qu'au « pagne » au-dessus du genou ou à la chevelure artificielle.

Ainsi donc, le vêtement chrétien se ramène à quelque chose de très simple et de très net. Si l'enseignement de l'Eglise n'était pas reçu dans les cœurs, aucune force au monde cependant ne pourrait contraindre à le réaliser. La vie chrétienne est toujours un peu l'œuf de Christophe Colomb : simple quand on en connaît le secret, et ce secret, c'est d'écouter l'enseignement de manière à le comprendre par le cœur.

On se heurtera peut-être encore à deux difficultés.

La première est le sentiment du ridicule, de n'être pas comme tout le monde. Il faut le surmonter courageusement. Le « comme tout le monde » est une tyrannie que l'Eglise ne peut tolérer. Elle appelle chacun à être lui-même, membre d'un corps où tous sont en Christ et où s'épanouit la personne. En s'affirmant, la personne chrétienne gagnera vite un respect qui est tout autre chose que l'estime qui s'attache à la servilité devant l'argent, et qui sera d'autant plus profond que les singularités chrétiennes seront affirmées avec toutes les délicatesses de la charité.

La seconde difficulté consiste à trouver les matériaux voulus pour se vêtir (par exemple, on n'a plus de bas, etc.). Ici, outre qu'il est vrai dans une large mesure que vouloir, c'est pouvoir, parce que la volonté ferme rend inventif et perspicace, il faut compter, en dernier ressort, sur un secours surnaturel. Ce que Dieu ordonne, il le donne. La foi est mise à l'épreuve dans les périodes de disette. Le vêtement chrétien doit être compté parmi les nécessités premières que résume la demande du pain quotidien dans le Notre Père.

Niveau des communiants en général : Pour les chrétiens fidèles selon la tradition réformée, il faudra, vu le bas niveau de la société en général, tolérer des atténuations aux exigences énoncées, surtout chez les jeunes femmes ou les jeunes filles, en attendant que des grâces nouvelles se répandent sur les cœurs droits. On peut venir sincèrement à Jésus-Christ sans saisit d'un coup les principes de la vie sous la Croix. Les yeux pourraient continuer de s'ouvrir progressivement, notamment sous l'action d'une prière et d'une charité ferventes en ceux que S. Paul appelait les chrétiens forts.

Le vêtement dans l'éducation : Il ne nous reste plus qu'à envisager ces questions en rapport avec l'éducation. Que dire, en effet, des enfants qui n'ont pas encore entendu l'appel de Jésus-Christ, qui ne sont pas entrés dans la Sainte-Cène et qui grandissent dans nos maisons ? Que dire aussi de la tenue dans les réunions religieuses, qui est un autre aspect du même sujet ?

Le principe qui nous guidera ici est celui de la maison chrétienne. « Il faut que l'évêque dirige bien sa propre maison, et qu'il tienne ses enfants dans la soumission » (I Tim 3/4). Il en est de même de tout père de famille en Christ, avec l'aide du pasteur et de l'Eglise. Le père est le chef responsable de la vie qui se développe sous son toit. Ceux qui habitent dans une maison et bénéficient de tous les biens qu'elle procure sur le plan physique et le plan spirituel doivent accepter de cœur la direction qui guide la maison tout entière. Or un père ne peut pas donner à ses enfants des choses qu'il sait mauvaises. Il discerne pour eux, et, sur ce discernement s'édifie un ordre de défenses et de commandements : « Ne touche pas ce couteau, tu te blesserais. Mange cet aliment, il te fera du bien ». S'il n'y avait pas suffisamment de confiance, de respect et d'amour pour que le familier d'une maison se conformât à de telles prescriptions, il vaudrait mieux qu'il n'y vécût point. De plus, le chef de famille escompte la conversion des enfants que Dieu a placés sous son toit. Quel que soit leur âge, ils sont à ses yeux des catéchumènes. Les pas d'obéissance qu'il leur propose sont donc une préparation à une rencontre décisive avec le Sauveur, comme les actes de justice et de piété du centurion Corneille. Là encore, s'il devait y avoir échec, on aboutirait tôt ou tard à d'inévitables séparations.

C'est dire qu'un père et une mère qui sont en Jésus-Christ, ayant reçu l'enseignement de l'Eglise sur le vêtement, le feront pratiquer à leurs enfants sur la base de confiance affectueuse que nous venons de dire. S'ils sentent des résistances dans leur cœur, - et ce qui trahit la résistance du cœur, c'est la petite désobéissance qui éclate d'un côté tandis qu'on s'efforce d'obéir de l'autre -, ils y verront un appel à toucher le cœur de l'enfant, non pas par une théologie au-dessus de sa portée, mais par une action qui s'appuie sur la foi que l'enfant possède déjà, en même temps que sur la valeur propre de l'obéissance comme témoignage d'amour et de confiance. Il peut se produire des cas où des parents avisés jugeront qu'il y a lieu dans leur propre maison, d'adoucir les exigences de l'Eglise par des tolérances analogues à celles dont nous parlions plus haut. Cela se produirait surtout là où l'on craindrait de brusquer des situations acquises depuis longtemps, l'enfant étant très féru des droits qu'il a pu acquérir dans la maison, et son sentiment de la justice pouvant être heurté par de trop brusques réformes. Ailleurs encore, on envisagera des séparations nécessaires pour laisser plus de liberté à l'enfant qui veut vraiment suivre déjà son propre chemin.

Cas des réunions religieuses : Dans les réunions religieuses (au temple, au presbytère, au catéchisme) le pasteur de Charmes demande qu'on se conforme, autant qu'il est possible, aux exigences chrétiennes, notamment que les dames et les jeunes filles s'abstiennent de paraître la tête découverte ou les jambes nues. La grande objection est que tous les pasteurs n'agissent pas ainsi et que Charmes se singularise. Crime aux yeux des modernes !

Objection fallacieuse cependant si l'on songe que cette exigence est soutenue par le sentiment et la pratique de l'Eglise durant 19 siècles, des doutes n'ayant pu surgir que depuis 1914, et surtout depuis 1939. On dira encore que cette obéissance est toute formaliste, qu'elle n'aura aucun effet dans la vie, sinon d'irriter et d'éloigner peut-être les auditeurs. Mais ceux qu'elle éloignerait témoigneraient ainsi d'une incurable imperméabilité à la grâce, tandis que ceux qui mettent en pratique la demande proposée ont le bénéfice d'un acte de respect, même extérieur, envers le service divin, acte que peuvent suivre d'autres grâces. Il va sans dire que dans ce domaine, il y aura aussi à tolérer des exceptions passagères (personnes non averties, personnes qui ne comprennent pas de quoi il s'agit, individualistes à tout crin désireux de manifester leur liberté).

A la Table-Sainte, il nous semble absolument inadmissible qu'il y ait une manifestation quelconque de nudité ou le rejet de la coiffure, ou même, si je puis m'exprimer ainsi, une tête féminine continuant de passer entre les mains des coiffeurs.

Il va sans dire qu'il en serait tout autrement en pays de mission. Un évangéliste vêtu peut parler devant un auditoire de païens et de païennes nus. Mais dès qu'il y aura Baptême et Cène, il y aura vêtement. Dans nos pays déchristianisés, l'Eglise laisse les modernes dévêtus aller plus ou moins nus aux spectacles qui les intéressent. Mais s'ils viennent encore à elle, il faut au moins qu'ils témoignent ce minimum de repentir de leur apostasie, d'être vêtus, ne serait-ce que pour une heure, dans le respect qui leur reste encore pour la Parole de Dieu. Si ce minimum de déférence disparaît, l'Eglise ne peut plus que garder le silence d'un amour à qui la dureté humaine interdit toute parole.

Application à l'école projetée : Ce long exposé doit permettre de définir en toute lumière la situation d'une école qui s'ouvrirait à Charmes sous les auspices de l'Eglise.

Pour le personnel de l'école, nul doute : s'il n'y a pas d'accord sur cette théologie et ses conséquences, mieux vaut ne pas travailler ensemble.

Pour les enfants, deux solutions sont théoriquement possibles. Il me semblait d'abord que, si l'Ecole était en même temps Maison d'accueil, elle constituait comme une annexe du presbytère ; dès lors on voudrait y voir régner le même ordre que dans ce dernier.

Cette solution est-elle pleinement juste ? Les enfants étant confiés par les parents à la Directrice, non au pasteur, n'est-il pas plus juste que ce soit elle qui définisse les règles à observer ou les atténuations à apporter à ces règles ? Dès lors, la maison (école et accueil) a une plus grande autonomie, elle prend place, en son rang, dans la communion de l'Eglise. Il suffit pour que le cœur du pasteur soit alors en paix que deux conditions soient réalisées : (a) que les règles tracées par la Directrice trouvent un écho en son esprit, lui apparaissent comme la voie qui tienne compte à la fois des exigences de la vérité et de celles d'une charité qui prend les êtres tels qu'ils sont 'sans vouloir les brusquer. (b) que le pasteur se sente lui-même dans une pleine liberté dans ses rapports avec la maison : par exemple, s'il va voir les élèves ou pensionnaires, ou que l'une d'elles vienne vers lui, ou si elles suivent les Catéchismes, les Cultes, les réunions, qu'il soit entendu qu'elles sont alors vêtues, sans préjuger de ce que la Directrice peut demander également dans le courant de la vie.

Charmes, février 1945

N.B. (19 nov. 1951) – Pour notre Ecole, c'est la première des deux solutions ci-dessus qui a été adoptée. Les enfants sont reçus par l'Eglise et invités à se vêtir pendant tout le temps qu'ils passent au milieu de nous.

DOSSIER SUR LE BAPTEME

Consulter également :

- « Nos raisons de pratiquer le baptême des croyants », *Esprit et Vie*, 1934, 31, p. 271-272.
- *Le baptême en vue du Retour de Jésus-Christ*, Cuesmes (Belgique), Esprit et Vie, s.d. [1937 ?], 37 p. Brochure reprenant les 3 articles sur le baptême parus la même année dans *Esprit & Vie*.

LA DOCTRINE PAULINIENNE DU BAPTEME[1]

Lu devant les pasteurs du Consistoire de l'Eyrieux à Saint-Sauveur – 28 avril 1942

Introduction

La mission de l'apôtre Paul fut de réaliser en notre personne, à nous Païens, le mystère de l'Eglise de Notre Seigneur Jésus-Christ. Le moyen par lequel il accomplit cette mission fut la prédication de l'Evangile, qu'il avait reçu et appris, non d'un homme, mais par une révélation (ἀποκάλυψιζ Gal 1/12) de Jésus-Christ

Le baptême était-il un élément de cette prédication, ou bien un simple rite surajouté, que l'apôtre tolérait sans y attacher d'importance ? Cette dernière hypothèse s'autoriserait de la parole adressée aux Corinthiens (1, 1/17) : ὀυ γὰρ ἀπὲσλειλέν με Χριστὸς βαπτιζειν ἀλλὰ ἐναγγελίζεσθαι. Mais seule une lecture superficielle pourrait donner à penser que Paul méprise le baptême, ou ne s'y intéresse pas personnellement. Au contraire : le baptême est un acte si décisif que, s'il était modifié dans sa teneur, toute l'économie de l'Eglise en serait bouleversée. Le baptême fait partie de l'Evangile de l'apôtre, qui prend appui sur lui pour développer la doctrine de l'unité du Corps de Christ. Ce à quoi s'oppose l'Evangile, ce n'est pas le baptême, mais la fausse philosophie et l'éloquence vaine : σοΦία λὸγον. Et ce que Paul évite, c'est d'accomplir lui-même, autant que possible, l'acte baptismal, quoique non d'une manière absolue, puisqu'il a baptisé Crispus et Gaius, et encore la maison de Stéphanas. S'il agit ainsi, c'est peut-être en vertu d'une intention explicite, pour que personne ne se croie baptisé au nom de Paul : ou, en tous cas, il se félicite de ce que ce résultat soit atteint par sa coutume de laisser à d'autres, en règle générale, le soin de célébrer l'acte sacré.

Ainsi donc, le baptême fait partie de la prédication de saint Paul. Il est prêché par lui, et administré, soit par lui, soit sur son ordre. Dès lors, la doctrine paulinienne sur le baptême n'est pas, comme pourront l'être des doctrines ultérieures, une spéculation sur un rite préexistant, mais une partie intrinsèque de la réalité de l'Eglise. Le rite préexistait bien à Paul ; mais, en le saisissant et en le donnant aux Païens, il le pense dans son Evangile, - il n'y pense pas comme à un fragment de l'Evangile d'un autre apôtre. L'objet de notre étude n'est donc en aucune mesure de légitimer ou d'infirmer par des textes des épîtres une doctrine ou une pratique actuelles, mais de saisir, autant que nous le pourrons, la pensée active, et pour ainsi dire créatrice de Paul, en cet aspect de son Evangile. C'est dire que, en concentrant la lumière de notre attention sur le baptême, nous ne pourrons jamais le séparer de l'ensemble de la doctrine paulinienne, qui est la Réalité, ou le Mystère, de l'Eglise.

Les Textes

Enumérons maintenant les textes que nous mettrons au premier plan, sans jamais les découper arbitrairement hors du reste, comme si on enlevait un rond d'étoffe dans un habit ! Pour grouper les textes de premier plan, nous partirons du vocabulaire.

Le verbe βαπτίζω se trouve, sauf erreur, 79 fois dans le N.T., dont 13 fois dans s. Paul : 2 dans Rom. 6/3 – 6 dans 1 Cor /1 - 1 dans 1 Cor 10/2 – 1 dans 1 Cor 12/13 – 2 dans 1 Cor 12/29 – 1 dans Gal 3/27.

A ces textes, ajoutons-en immédiatement 3 (sur 22 dans le N.T.) où apparaît le substantif neutre βάπτισμα : Rom 6/4 – Ephés 4/5 – Col 2/12.

Les mots ἀπολούω laver, et λουτρόν bain, désignent encore 3 passages à notre attention : 1 Cor 6/11, où se trouve le verbe, - Ephés 5/26, Tite 3/5, où se trouve le substantif.

ΣΦραγίζω, sceller, et σΦραγίς, sceau, de même que Φωτισμός, illumination, sont devenus plus tard des termes techniques pour parler du baptême. Il ne semble pas que s. Paul pense directement à lui quand il emploie ces mots ; nous ferons bien toutefois de ne pas les perdre de vue, ce qui nous donne encore les textes suivants :

pour σΦραγίζω, Rom 15/28, 2 Cor 1/22, Ephés 1/18,

σΦραγίς, 1 Cor 9/2 et 2 Thess 2/19 ;

pour la notion d'illumination, citons seulement :

---

[1] Texte repris d'un cahier manuscrit. La première moitié du texte est de la main du pasteur Dallière. A partir de la question II, c'est une autre écriture. Nous avons aussi consulté un cahier de notes préparatoires où se trouve également le brouillon de cette conférence. C'est dans ce cahier que se trouvent les indications de date et de lieux pour cette causerie.

Φωτίζω dans Ephés 1/18,

υἱοὶ Φωτός dans 1 Thess 5/5,

Φωστῆρες ἐν κόσμῳ dans Philipp. 2/15,

Φῶς ἐν κυρίω dans Ephés 5/8.

Nous verrons bientôt s'ouvrir à travers S. Paul de larges routes jalonnées par d'autres expressions caractéristiques, telles que ἐν Χριστω ou ἀποθνὴσκω et ζάω. Mais sans nous engager pour le moment dans ces routes, restons au centre, et efforçons-nous de classer les matériaux recueillis.

Exposition

Les épîtres de Paul sont des commentaires épars, commandés par les circonstances, sur une prédication que nous n'avons pas. Aussi chercherions-nous en vain un exposé didactique du baptême. Ce qui s'en rapproche le plus, à première vue, c'est le ch. 6 des Romains. L'apôtre rappelle à des chrétiens ce qu'est le baptême qu'ils ont reçu. Ceux-ci désormais, sont, par le baptême, morts au péché et vivant pour Dieu en Jésus-Christ. A cette notion de mort et de vie, nous pouvons rattacher les textes de 1 Cor 6/11, 1 Cor 10/2 et 1 Cor 15/29. Nous aurons ainsi un premier groupe.

Le chapitre 1er de la 1ère aux Corinthiens, qui fait un si grand usage du mot βαπτίζω est consacré à l'unité de l'Eglise. Celle-ci a donc un rapport spécial avec le baptême. C'est ce qu'indiquent encore des textes comme 1 Cor 12/13, Gal 3/27, Ephés 4/5 et 5/26. Le thème de l'unité de l'Eglise nous permet de former un second groupe de passages.

Nous avons laissé en dehors de ces deux groupes un texte extrêmement dense, où le mot même de baptême n'est prononcé qu'une fois, mais dans lequel la pensée sur le baptême va très loin : c'est Colossiens 2. Le baptême y est mis dans un certain rapport, qu'il s'agira de sonder, avec la circoncision. Il sera bon d'étudier ce passage pour lui-même, car nous y pressentons l'affleurement de la pensée la plus profonde de Paul, et comme une synthèse de nos deux groupes précédents. Nous pouvons joindre à ce chapitre le verset de Tite 3/5, qui fournit, lui aussi, mais sous une forme claire et simple, un résumé de l'enseignement de l'apôtre des Païens.

Après avoir repris ainsi ces 3 groupes de textes, il ne restera plus qu'à relier, de la manière la plus vivante possible, ce que nous aurons compris de la doctrine paulinienne du baptême avec l'ensemble de sa pensée. C'est ce que nous ferons en recherchant le rôle de la foi dans le baptême. Nous nous trouverons ici en présence d'une autre synthèse, je veux dire celle que s. Paul réalise entre ce qu'on pourrait appeler l'élément objectif du baptême, le rite, et l'élément subjectif, la foi, mais que je préfère nommer l'action de Dieu et la soumission de l'homme. Dans cette dernière partie de notre étude, nous reprendrons, autant que besoin sera, l'ensemble de nos textes.

Questions à écarter

Un mot encore avant d'aborder Romains 6 sans imiter les orateurs qui aiment à dire en détail tout ce qu'ils ne diront pas, mentionnons deux ou trois problèmes que nous laisserons délibérément de côté, afin de ne pas nous détourner de l'essentiel.

Par exemple, je ne rappellerai pas les dix ou vingt explications qu'on a données du baptême pour les morts, ni ne chercherai à vous apprendre quelle est la bonne, car je l'ignore. Quelle qu'elle soit, le texte est utile, sans renseignements particuliers sur ce point que la Providence ne nous a pas éclairé.

Autre problème, passionnant celui-là, et qu'on pourrait reprendre à propos des Actes, mais que je n'aborderai pas aujourd'hui : l'acte de baptême dont parle s. Paul dans les épîtres, comporte-t-il seulement un rite, celui qui nécessite l'emploi de l'eau, ou bien deux : l'eau et puis l'imposition des mains pour le don du Saint-Esprit ? Quoi qu'il en soit de la réponse à cette question, et même si les lecteurs de s. Paul ont tous reçu, disons ces deux sacrements, le baptême d'eau peut être suffisamment discerné dans les textes, au moins par la pensée, pour constituer seul notre objet d'étude.

Signalons encore que s. Paul ne semble jamais penser à ce qui pourrait être le revers de son Evangile, ce à quoi les théologiens postérieurs se sont tant attachés : j'entends le sort des non-baptisés, notamment des enfants morts sans baptême. Je ne dis pas que la question soit sans intérêt, mais je ne crois pas que s. Paul y ait jamais songé. On peut déduire de Romains 5 la doctrine augustinienne du salut et de la damnation des nouveau-nés : mais on ne peut pas dire qu'elle s'y trouve comme un élément vivant de la pensée de Paul. Celui-ci était si enthousiasmé par l'Evangile de la grâce qui ouvrait le salut à la multitude des Païens, qui, par conséquent, les tirait de l'enfer où les plongeait un certain judaïsme, qu'il donne à sa prédication un ton toujours positif. Il regarde toujours du côté du soleil. Efforçons-nous aujourd'hui d'être, en cela, ses imitateurs, et abordons notre premier groupe de textes.

I. <u>Le baptême, passage de la mort à la vie</u>

La partie doctrinale de l'Epitre aux Romains ressortit à l'apologétique plus qu'à la théologie systématique. S. Paul y défend tout ce qu'il y a de plus essentiel dans son Evangile, c'est-à-dire l'admission des Païens aux privilèges du Corps de Christ. Il en démontre la validité en fondant le salut, non plus sur les œuvres de la Loi mosaïque, mais sur la foi au Christ qui préfigure toute l'Ancienne Alliance. Ainsi dégagé de l'élection en Moïse, le salut déborde infiniment l'Israël empirique et charnel pour envelopper d'abord les Païens, puis, prophétiquement, les Juifs rejetés eux-mêmes.

Le Ch. 6 n'échappe pas, loin de là, à l'intention apologétique de l'œuvre. Il a même un caractère de controverse. L'interlocuteur supposé, dans l'Eglise de Rome destinataire de la lettre, pose la question de savoir si l'Evangile de la foi et de la grâce ne va pas aboutir à un relâchement moral : « Demeurerions-nous dans le péché, afin que la grâce abonde ? » (Rom 6/1). Paul n'est pas ici dans la position du pasteur qui exhorte ses ouailles à se bien conduire. Bien au contraire. C'est lui qui est accusé d'immoralité, et qui doit se défendre contre la sage prudence de l'objectant. C'est sur ces entrefaites que, brusquement, il se tourne vers le baptême pour s'en faire une arme, ou plutôt pour mettre en évidence un principe commun à lui-même et à ses lecteurs.

Le principe commun, c'est que le fidèle baptisé, non seulement ne doit pas pécher, - ce serait une banalité, - mais en un certain sens que nous aurons à préciser tout de suite, ne peut plus pécher : non par une obligation physique, mais par une sorte d'obligation métaphysique, un peu, si vous voulez, au sens du dicton : Noblesse oblige. Car, en vertu de son baptême, il détient un pouvoir extraordinaire de ne plus pécher, il a à sa disposition une source de vie, telle qu'il irait vers une sorte de suicide en ne s'appropriant pas ce qu'il a ainsi reçu. Le baptisé est mort ; étant mort, il n'est plus tenu par ses obligations antérieures, il est libre du péché (v. 7). De condamné à mort qu'il était, - puisque le salaire du péché, c'est la mort, - il est devenu effectivement un mort dans le baptême. Mais comme Christ est mort et ressuscité, le baptisé est sorti de la mort pour réaliser désormais une vie, dont s. Paul parle en des termes qui désignent un présent avançant sans cesse vers le futur et vers le but ultime de la Résurrection corporelle elle-même : « nous avons été ensevelis avec Christ par le baptême… afin que nous marchions en nouveauté de vie, » sens final qui indique une progression dans un présent sans cesse continué : - de même : « nous sommes devenus une même plante avec lui par la conformité à sa mort » (C'est le baptême, l'acte accompli), « nous le serons aussi par la conformité à sa Résurrection ; » ici le but terminal, la Résurrection corporelle, est annoncé dans un avenir qui couronnera la vie actuelle, non dans un avenir lointain séparé du présent. Enfin : « notre vieil homme a été crucifié avec lui » (encore l'acte du baptême), « afin que le corps de péché fût détruit, pour que nous ne soyons plus esclaves du péché : » toujours le même but qui relie le présent immédiat, la liberté à l'égard du péché, à l'événement du baptême.

Une des dominantes de la personnalité de s. Paul est l'horreur de la mort et la joie de la vie. Avoir la vie, et ne pas vivre, telle serait l'attitude de celui qui pécherait sous la grâce. Il faudrait être un fou pour cela, une sorte de monstre métaphysique. Puisque la vie est le bien suprême et que le baptisé a la vie, il ne péchera pas, parce qu'il ne sera pas assez fou pour retourner dans la mort avec laquelle il en a fini. Tel est le schéma de l'argument du ch. 6, qui lave l'Evangile de Paul du reproche d'immoralisme. Par une solution extraordinaire du problème de la mort, l'apôtre enseigne à se jeter dans les bras du roi des épouvantements, à se laisser étreindre par lui, avec Christ, dans le baptême. Après ? Finie la mort ! Elle n'est plus devant moi ; elle est dans le passé, et, avec elle, le péché qui l'engendre.

Quoique ce passage n'expose pas dogmatiquement le baptême, le fait que Paul s'y réfère comme à une preuve irréfutable de la nouveauté de vie du chrétien, vérité commue des Romains comme de lui-même, montre le sens du baptême. C'est un acte où la grâce de Dieu a opéré. L'homme a été l'objet d'une action dont l'auteur ne peut être que Dieu. L'homme d'avant le baptême (c'est ce que signifie ὁ παλαιὸς ἄνθρωπος) a été crucifié ; or qui fait mourir et qui fait vivre, sinon Dieu seul ? Qui est, par-delà les causes secondes, l'auteur de la mort de Christ sur la croix, sinon le conseil insondable du Tout-puissant, auquel le Fils a obéi dans l'unité parfaite ? Dans le baptême, l'homme a été livré entre les mains de Dieu.

Que l'homme ait été transformé en autre chose que l'homme, et que par exemple, il ne puisse plus pécher au sens d'une impossibilité physique, il n'en est pas question dans ce texte. Le baptisé peut, autant qu'il le veut dans la foi, ne pas pécher : « Le péché n'aura pas de pouvoir sur vous, puisque vous êtes, non sous la loi, mais sous la grâce. » Je paraphrase : puisque, par le baptême, vous êtes morts à la Loi comme au péché, pour vivre sous la grâce.

Entrée effective dans l'Alliance de la Loi nouvelle, le baptême donne donc à l'enfant adoptif du Père céleste tous les biens du Royaume de Dieu, pour qu'il en vive désormais. On peut les résumer en trois mots : justification (ou pardon), sanctification et Résurrection corporelle, sans laquelle Paul ne conçoit pas de vie éternelle. Ce sont les deux premiers de ces biens que rappelle le texte de 1 Cor 6/11, où il y a une allusion expresse au baptême. Les impudiques, et autres, n'hériteront pas le Royaume de Dieu. C'est là ce que vous étiez, certains de vous. « Mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés, au nom du Seigneur Jésus-Christ et par l'Esprit de notre Dieu. »

C'est une folie pour le baptisé de pécher ; en ce sens, il ne peut pas pécher. Mais cette folie il pourrait la commettre, s'il voulait : et, en un sens, il peut pécher. C'est ce que prouve 1 Cor 10. Là, le texte n'est plus apologétique, mais parénétique. L'exhortation est de fuir l'idolâtrie. Y tomber, ce serait mourir de nouveau. Preuve en soient les Israélites, baptisés en Moïse et en la mer, et dont la plupart ont péri dans le désert. Il ne nous servirait pas à grand chose de développer les allégories que les Pères se sont plu à chercher dans les deux types du baptême que sont la Mer Rouge et la nuée (par exemple : la mort des Egyptiens représentant la mort au péché, et la délivrance des Israélites la vie nouvelle avec Christ). Mais l'intérêt capital de 1 Cor 10 est dans la conséquence redoutable du baptême que ce chapitre souligne. Parce que, effectivement, le baptême rend libre, le baptisé est libre de vivre, mais de mourir aussi, s'il est ce que j'appellerai un fou métaphysique, un ami de la mort. Que le baptisé pèche, en un sens qu'il faudrait aussi préciser, et qui implique évidemment un acte extrêmement grave, il deviendra la proie de Satan beaucoup plus complètement que le non-baptisé.

Notons ici que nous sommes en pleine théorie et que la vie pratique va tracer son chemin entre les deux cas extrêmes que Paul évoque : d'un côté nous avons l'idéal du baptisé qui agirait toujours sous la grâce, allant de perfection en perfection : sainteté bien rare ; - de l'autre côté, cas extrême du baptisé qui se priverait totalement et définitivement de la grâce, et pour qui il n'y aurait plus de salut. La vie réelle du chrétien, avec ses tentations, ses luttes, ses faiblesses, ses arrêts, ses reculs et ses reprises, n'aura pas la simplicité linéaire de la théorie. L'Apôtre se mesurera sans cesse avec les difficultés pratiques de la sanctification, comme nous le voyons dans la partie parénétique des épîtres. Mais, quelles que soient les lenteurs, les faiblesses et les résistances de l'homme, la vérité du baptême demeure : le pardon lui a été donné, effaçant la vie païenne et tout ce qui le séparait de Dieu ; la sanctification lui a été donnée avec la vie nouvelle passée désormais sous le regard du Père ; et la vie éternelle est plus qu'une hypothèse, elle est, à partir du moment où l'on est baptisé, une réalité certaine où l'ancre l'espérance.

Quelle que soit la pratique nommée baptême pour les morts dans 1 Cor 15/29, elle est en tous cas un acte qui atteste sans aucun doute la foi en une Résurrection corporelle. S'il n'en était pas ainsi, l'Apôtre ne l'évoquerait pas à cette place. « Si les morts ne ressuscitent pas, pourquoi se font-ils baptiser pour eux ? » Au contre-coup, ce texte souligne le bien qu'il y a entre la Résurrection corporelle et le baptême. Ceux qui se faisaient baptiser pour les morts s'enrôlaient sous la bannière de la Résurrection, dans des cas extrêmes, où seule cette dernière donnait un sens à leur action. Ceux qui se font baptiser pour les morts, raisonne Paul, croient sans aucun doute possible à la Résurrection : donc celle-ci est vraie. Mais nous, nous en tirons cet enseignement : puisque, pour avoir part au bien de la Résurrection, (pour eux-mêmes ou pour d'autres, peu importe), ces Corinthiens passaient par le baptême, c'est donc que la Résurrection corporelle est un des biens conférés de toute évidence par le baptême.

Nous pouvons conclure l'étude du premier groupe de textes. Le baptême est-il une doctrine paulinienne, un signe donné par l'Eglise en vue de quelque chose que Dieu fera plus tard ? Sans aucun doute possible, il faut dire : non. Le baptême est, pour S. Paul, un signe donné par Dieu, et qui opère, par la main de Dieu, une identification du croyant au Christ crucifié. Il confère au baptisé la justification, la sanctification et la Résurrection. La coopération établie au baptême entre Dieu et l'homme, entre la grâce et le pécheur, va, après le baptême, s'épanouir en la vie chrétienne et en la Résurrection corporelle elle-même ; à moins que, sorte de mystère d'impiété, que S. Paul ne mentionne que pour en écarter le plus loin possible le spectre, - le baptisé ne préfère la mort à la vie, et ne périsse alors d'une manière d'autant plus totale qu'il est baptisé.

II. Le baptême, clé de l'unité de l'Eglise

On sait que les tout premiers chapitres de l'Epitre aux Corinthiens sont consacrés à la question des partis dans l'Eglise. A peine a-t-il énoncé le problème au ch. 1, v 11-12, que Paul, par un mouvement analogue à celui de Rom. 6, fait appel au baptême de ses interlocuteurs comme à un argument décisif en faveur de la thèse qu'il veut démontrer. La thèse, c'est que l'Eglise est une. Preuve : vous avez été baptisés au nom de Christ qui a été crucifié pour vous, et ce Christ n'est pas divisé. Si vous aviez été baptisés au nom de Paul, alors il serait légitime qu'il y ait un parti de Paul, et comme Paul n'a pas été crucifié pour vous, il serait également légitime qu'il y ait, à côté, un parti de Céphas et un parti d'Apollos.

L'argument repose donc sur la majeure : La Croix de Christ crée l'unité. La mineure est que qui est baptisé est mis en relation personnelle avec la mort de Christ. S. Paul en conclut l'unité du corps, et nous, qui nous intéressons aujourd'hui au baptême, nous en retenons que le baptême, par sa relation avec la Croix de Christ, est un élément constitutif de l'unité de l'Eglise.

Nous trouvons le même enseignement dans 1 Cor 12/13. Ici encore, il s'agit d'un risque de divisions, celles qui pourraient provenir de la diversité des charismes surnaturels. Mais, dit S. Paul, c'est en un seul Esprit que nous avons tous été baptisés en un seul corps ; et il ajoute soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres. Aucune diversité humaine ne saurait exclure de l'unité du Corps de Christ, parce que le baptême les transcende toutes.

L'Apôtre applique directement la même pensée dans Galates 3/27 au problème capital pour lui de l'unité des Païens et des Juifs dans l'Eglise. Tous ceux qui ont été baptisés en (ou au) Christ, ont revêtu Christ ; donc il n'y a plus ni Juifs ni Grecs ; donc vous êtes un en Christ Jésus.

Dans Ephés. 4, il y a un seul corps et un seul Esprit, un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême : ce qui veut dire : on est baptisé uniquement au nom de Jésus-Christ, donc une seule fois, et non successivement au nom de plusieurs personnes.

Au ch. 5 nous voyons le Seigneur préparer l'Eglise sans tache ni ride en vue de la parousie ; parmi ces taches et ces rides certes, il faut compter les divisions intestines. Mais tout est ôté par le bain de l'eau dans la parole. Il est à remarquer que S. Paul parle non du baptême du croyant, mais du baptême de l'Eglise, tant il est vrai que le baptême est la réalité en laquelle est incluse l'unité de l'Eglise.

La pensée de l'unité de l'Eglise posée par le baptême nous amène à serrer de plus près un problème exégétique que nous ne saurions entièrement passer sous silence.

Si les Corinthiens avaient été baptisés au nom de Paul, ils eussent été mis avec lui dans une certaine relation qui eût autorisé les partis. Ils ont été mis par le baptême au nom de Christ dans une relation avec Christ qui, elle, exclut la division en partis. Quelle est donc cette relation ? Autrement dit, que signifie l'expression être baptisé au nom de εἰς τὸ ὀνόμα ?

Pour répondre à cette question nous devons rapprocher les mots εἰς τὸ ὀνόμα d'autres expressions analogues employées par St Paul. Nous avons :

εἰς τὸ ὀνομα Πούλου, ou τό ἐμόν ὄνομα (1 Cor 1/13-15)

ἐν το ὀνόματι το Χυριου᾽ Ιησοῦ Χριστου (1 Cor 6/11)

ἐν ῥήματι (Ephésiens 5/26)

et puis directement,

εἰς Χριστόν (Rom 6/3 – Gal 3/27)

εἰς τὸν Μωϋσῆς (1 Cor 10/2)

εἰς ἓν σωμα (1 Cor 12/13)

εἰς τὸν θάνατον (Rom 6/3)

La première hypothèse serait que toutes ces expressions, ou quelques-unes d'entre elles, visent la formule baptismale. Elles exprimeraient que le baptême est donné par l'officiant au nom de Jésus, en vertu de son pouvoir, qui s'exprimerait par les mots : « Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Sans entrer dans l'analyse du détail je dirai que ce sens me paraît devoir être écarté en tous les cas. Il peut y avoir une allusion à la formule baptismale, ou une réminiscence de cette formule, dans certains de ces textes. Mais il ne semble pas qu'il faille l'interpréter dans le sens d'une procuration donnée à l'officiant. Le baptême établit une relation directe entre le baptisé et Dieu, en Jésus-Christ.

Une autre explication proposée est que être baptisé au nom de Christ, c'est entrer à son égard dans un rapport de dépendance, d'appartenance. Il devient le Seigneur personnel du baptisé.

Paul aurait pu relier les fidèles à sa personne s'il avait prêché quelque philosophie dépouillée de la Croix ; alors les êtres eussent été baptisés, ou eussent pu se croire baptisés, au nom de Paul, même celui-ci employât-il une formule trinitaire. C'est ainsi également que les Israélites, dans la mer Rouge, ont été figurativement baptisés, non au Christ, mais à Moïse, figure de Christ ; ils forment avec Moïse un corps dont Moïse est la tête, et ce n'est sans doute pas presser beaucoup le texte que d'imaginer que pour Paul, ce corps en Moïse, est un « parti », qui devra être réintégré dans l'unité de Christ.

Il y a donc certainement du vrai dans cette hypothèse. Mais elle n'épuise pas le sens des expressions « au nom de Christ » ou « au Christ ». Car nous avons encore le baptême « en la mort de Christ », et le baptême « dans » (ἐν et non plus εἰς) le nom du Seigneur. Ici le baptême incorpore à une réalité, il unit non plus seulement à la personne historique du Christ, mais à sa personne mystique. Jésus lui-même fut baptisé, dit Marc, εἰς τὸ᾽ Ιορδάνην dans le Jourdain. Le sens de εἰς peut être très voisin de celui de ἐν. De plus baptiser c'est plonger. Certains rapprochements (dans Actes 19 ou dans les Pères) indiquent une équivalence entre être baptisé εἰς τὸ ὀνόμα et être baptisé εἰς Χριστόν. Il semble donc que, dans toutes ces expressions, nous avons la pensée que, comme le baptême ensevelit dans l'eau, de même il incorpore dans la mort de Christ, dans son Corps, et par-dessus tout, dans sa personne.

Qui est baptisé revêt Christ, non tant au sens d'un vêtement, qu'au sens, si l'on veut, d'une forme qui informe une matière, d'un milieu qui s'approprie des éléments nouveaux. Il ne faudrait peut-être pas forcer

ce sens dans tous les passages, mais il s'y retrouve plus ou moins, sans exclure l'idée d'appartenance et de dépendance du baptisé au Christ Seigneur.

Ainsi l'unité de l'Eglise a sa source dans la puissance qu'a le Christ de s'approprier les êtres par la vertu de la Croix et du baptême, ou, pour parler autrement, dans l'action même de Dieu qui identifie les pécheurs à son Fils crucifié par le moyen du baptême.

III. Le Baptême et la Croix

Ouvrons maintenant l'Epitre aux Colossiens, au ch 2 v. 6 : L'apôtre exhorte ses lecteurs à marcher en Christ, qu'ils ont reçu, sans se laisser détourner par une philosophie et une erreur creuse. En Christ habite corporellement toute la plénitude de la divinité, le plérôme, et en lui vous êtes remplis de toute plénitude. C'est à ce point précis que vient se brancher le baptême :

« en lui vous avez été circoncis, περιετμήθητε, d'une circoncision non faite par la main (sous-entendu : de l'homme) περιτομῇ ἀχειροποιὴτω. »

Là, περιτομή ἀχειρομόιητος, c'est le baptême. Il contraste avec la circoncision juive, qui est, elle, χειροποικτος faite de main d'homme. Le Juif est circoncis par un ministère humain qui, en le dépouillant de l'incirconcision de sa chair, imprime sur lui un signe prophétique, un signe qui annonce la grâce, mais qui ne la confère pas, car la main de l'homme ne saurait communiquer le don de Dieu. Donc l'officiant qui administre le baptême ne tient pas la place de celui qui opère la circoncision. Le baptême n'est pas un signe donné par la main de l'homme. Le changement de l'ancienne à la nouvelle Loi n'est pas le remplacement du signe du prépuce par le signe de l'eau. Le changement est un changement de ministre ; d'une part l'homme, d'autre part évidemment Dieu, et, par suite, un changement dans la nature du signe, d'une part prophétique et inefficace, d'autre part signe actualisé et efficace.

« περιετμήθητε vous avez été circoncis ἐν τη ἀπεκδύσει τοῦ σώματος τῆ σαρκός, ἐν τῇ περιτομῇ του Χριστοῦ, dans le dépouillement du corps de la chair, dans la circoncision du Christ. » Ici apparaît la circoncision du Christ. On pourrait comprendre la circoncision instituée par le Christ, ou opérée (en vous) par le Christ. Mais la préposition ἐν nous conduit à autre chose : on est baptisé <u>dans</u> le dépouillement du corps de la chair, <u>dans</u> la circoncision du Christ. Il apparaît que la circoncision du Christ, c'est la crucifixion, où il a été dépouillé du corps de chair, pour revêtir, par la Résurrection, le corps glorieux. La circoncision juive se référait prophétiquement à la Croix qui devait être dressée : le baptême plonge le croyant dans cet acte de circoncision opéré par la main de Dieu.

« συνταφέντες αὐτῳ ἐν τῷ βαπτίσματι » ayant été ensevelis (aor 2 passif) avec lui dans le baptême. » Les fidèles ont été ensevelis, au passif : par qui ? Par Dieu. Avec Christ. Ici les montagnes s'ébranlent sous l'action de la grâce, car, que signifie le συνταφέντες αὐτω, sinon que le fidèle est comme transporté dans le tombeau de Christ, qui devient contemporain de son baptême ?

En Christ alors, les baptisés ressuscitent avec lui, par la foi en la puissance de Dieu qui l'a ressuscité des morts. Et cette sorte de glissement prodigieux qui transporte l'acte du baptême dans la scène même de la Croix, se développe dans les versets suivants : « Vous étiez morts par vos péchés et par l'incirconcision (ἀκροβυστὶᾳ), de votre chair. Il vous a rendus à la vie avec Christ : συνεξωοποὶησεν σύν αὐτω, nous pardonnant tous nos péchés, anéantissant l'acte qui était contre nous par ses ordonnances… »

Il nous a rendus à la vie avec Christ : Quand ? au baptême. Le συνεξωοποὶησεν, continue la série des verbes d'union avec Christ commencée au συνταφέντες Mais en même temps qu'il nous a rendus à la vie avec Christ, il a anéanti l'acte qui était contre nous : et cela, c'est à la Croix, où cet acte a été cloué. Et c'est là qu'il a triomphé de toutes les puissances célestes qui pourraient prétendre, à un titre quelconque, à une domination sur nous.

Ainsi donc, nous retrouvons la pensée de l'épître aux Romains, de l'ensevelissement avec Christ, mais dans une fresque beaucoup plus vaste, où vient prendre place l'Ancienne Loi ; puis son abolition à la Croix, et la circoncision nouvelle dans cette Croix. Sur ce plan, la circoncision de Christ s'opère une fois pour toutes sur le Calvaire, mais elle est opérée dans le croyant à son baptême. Chaque baptême actualise le Calvaire et rend un nouvel être humain participant de l'acte que Dieu y a opéré : destruction de la Loi, pardon des péchés, suppression de tous les médiateurs autres que Christ entre Dieu et l'homme.

La pensée de l'Eglise n'est pas absente de ce texte si dense et si lumineux. Elle y est d'abord par contraste avec la circoncision faite de main d'homme, ordonnance légale incapable de fonder une unité véritable. L'alliance mosaïque crée un organisme terrestre, une théocratie (et non une Eglise). Un Etat régi de Dieu par l'intermédiaire de principautés célestes de l'ordre angélique. Dans cet Etat temporel et provisoire, l'individu reçoit un signe, la circoncision, qui ne le sort pas de l'isolement métaphysique où le péché a plongé la créature, mais qui l'oriente vers des biens à venir. Paraît le Christ : en lui vous avez tout le plérôme de la divinité ; et ce plérôme qui est Christ, dans Ephés. 1/23, c'est l'Eglise, ἥτις ἐστίν το σῶμα

αὐτοῦ, τὸ πλήρωμα τοῦ τὰ πάντα ἐν πᾶσιν πληρουμένου, l'Eglise, qui est son corps, le plérôme de celui qui remplit tout en tous.

Le corps de l'Eglise est désigné encore par tous les verbes à préfixe συν de Colossiens 2 : συνταφέντες, συνηγέρθητε, συνεξωοποὶησεν, et par toutes les expressions où la préposition ἐν place le croyant, par le baptême, en Christ : « dans » sa circoncision et « dans » sa Résurrection. Par l'union que réalisent entre Christ et le fidèle, la Croix et le pardon, la séculaire barrière tombe : deux cœurs se touchent, deux êtres sont uns ; l'homme pardonné n'est plus seul. Et cet homme, c'est tout homme pardonné, le Païen aussi bien que le Juif, en sorte que la multitude désaxée des créatures se retrouve réinstaurée en un seul Corps dont Christ est la tête et où chacun a sa place dans l'inépuisable pardon.

C'est toute cette admirable doctrine que résume le bref verset de Tite 3/5-6 :

« …. κατά τό αὐτου ἐλεος ἔσωσεν ἡμᾶς δια λουτροῦ παλιγγενεσίας καί ἀνακαινώσεως πνεύματος ἁγίου »…. ἵνα δικαιωθέντες τη ἐκεινου χάριτι κληρονόμοι γενηθωμεν κατ᾽ ἐλπίδα ζωῆς αἰωνιου.

Le baptême est le bain de la παλινγενεσία, c'est-à-dire l'acte par lequel nous sommes faits « nés de nouveau » par pure grâce divine, Il donne la justification, et la conséquence en est que nous devenons, par la vertu de l'espérance, héritiers de la vie éternelle, puisque la vie commencée au baptême ne pourrait mourir,- ce qu'à Dieu ne plaise ! – que par une nouvelle et irrémédiable option pour le péché.

Conclusion : Le baptême et la foi

Ayant passé en revue tous nos textes, il me reste à les reprendre dans leur ensemble pour indiquer le rôle dévolu à la foi.

Les textes étudiés, même n'eussions-nous pas les Actes, indiquent que les baptisés ont entendu la prédication de l'apôtre avant leur baptême. Précisément, son office propre n'est pas de baptiser mais de prêcher. Et que prêche-t-il ? Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. La foi est donc formée dans les païens à l'ouïe de la prédication, elle n'est pas une sorte de produit d'un acte extérieur qui serait le baptême, elle est une condition du baptême.

Sautons pour l'instant l'acte même du baptême, et venons à la vie ultérieure du croyant. C'est par la foi qu'il s'approprie chaque jour les grâces de justice, de sanctification et de vie éternelle, qu'il a reçues au baptême. Sans nous engager dans le difficile problème de Romains 7, disons seulement que si le croyant se représente par la pensée que la Loi a encore un pouvoir sur lui (par exemple s'il envisage le projet de se faire circoncire), il retrouvera aussitôt ses craintes du jugement de Dieu, et avec elles, la tentation de la révolte contre Dieu. A plus forte raison, si la foi a comme des déclins passagers ou des éclipses, si elle n'est pas vivifiée par la vigilance, alors le baptisé côtoiera de bien près les précipices, et pourra éprouver d'amères défaites. La vie donnée par le baptême, ne se réalise, elle aussi que par la foi. Le déclin total hors de la foi, l'apostasie, demeure pour le baptisé comme une redoutable possibilité, figurée par les Israélites qui n'entrèrent pas en possession de la Terre-Sainte. Condition antécédente du baptême, la foi est donc une condition subséquente de sa fécondité spirituelle.

Faut-il donc en conclure que toute notre étude s'écroule, et que la foi suffit <u>sans le baptême</u> ? Celui-ci serait-il réduit à un symbole touchant, expliquant en un langage visible, les vérités auxquelles la foi adhère intérieurement ? Devons-nous rayer de tout ce qui précède le mot baptême et le remplacer par celui de foi ? Et devrons-nous traduire « Vous êtes justifiés par la foi sans les œuvres » par : « vous êtes justifiés par la foi sans le baptême ?» ΜΗ ΓÉΝΟΙΤΟ ! Car sans reprendre tous nos textes, il suffit de rappeler celui de Tite qui dit expressément : « il nous a sauvés non par les œuvres, mais par le baptême… »

Il faut reconnaître l'antithèse et la dominer. Nous sommes sauvés par la foi, donc par une réalité d'ordre intérieur et invisible, éminemment personnelle et incontrôlable. Et nous sommes sauvés par le baptême, donc par une réalité d'ordre extérieur et visible, éminemment sociable et contrôlable. Pourtant les deux choses n'en font qu'une seule. Je ne crois pas être infidèle à la pensée de S. Paul en vous proposant la solution suivante, qui sera aussi ma conclusion :

Je suis un Païen. De toute éternité Dieu m'a aimé, dans la Création et dans son conseil de Rédemption. Mais moi je ne le sais pas, et, en Adam, je n'ai cessé de l'offenser. Mettant le comble à son amour pour moi, Dieu me fait entendre la parole de Paul qui prêche la Croix de Jésus-Christ. La foi naît en moi ; mon cœur et mon esprit s'ouvrent à la révélation de l'amour divin. Je crois, et c'est dans mon être intérieur, volonté et pensée, que vit cette foi. Cependant je suis un homme, j'ai un corps. Mon péché s'est manifesté par des actes de ces membres, par des paroles de cette bouche. Et Christ a pris un corps semblable au mien pour mourir pour moi. Si je crois de tout mon être, ne croirai-je pas aussi <u>avec mon corps</u> ? Ne prendrai-je pas ce corps exorbité de l'ordre divin par le péché, pour le remettre dans l'ordre divin, en le plaçant pour ainsi dire dans la Croix de Christ ? Ainsi donc, ma foi ne sera vraiment foi que lorsqu'elle s'incarnera en un acte de mon corps, qui est non pas le baptême, mais la remise de ce corps entre les mains de Dieu pour recevoir de lui le baptême. Dans l'acte même, ma volonté, librement, se soumettra tout entière à la volonté divine, souverainement manifestée dans la Croix de Christ. Ainsi, dans

le baptême que je reçois, ma volonté et la volonté divine se rencontrent en une parfaite réconciliation : le corps baptisé est le lieu où viennent affleurer, dans leur harmonie reconquise, la volonté de Dieu et celle de l'homme. C'est pourquoi, vu sous l'angle humain, le baptême est foi et n'est que foi, sans aucune œuvre ; vu sous l'angle divin, il est plénitude de l'œuvre divine dans la Croix.

Il ne fait aucun doute que pour S. Paul, les 3 mots : foi, justification et baptême, sont à peu près synonymes. La justification par la foi ne saurait être une théorie que l'on apprend et sur laquelle on se repose comme sur une acquisition d'ordre mental ou expérimental. Et le baptême ne saurait être un rite extérieur que l'on accomplit par précepte, comme si l'expression même d'accomplir le baptême n'était pas contradictoire en soi, le baptême ne pouvant qu'être reçu par le pécheur ! La justification par la foi, c'est la foi qui va jusqu'au baptême, comme Christ s'est abaissé jusqu'à la mort, et même la mort de la Croix. Tel est le baptême selon S. Paul : le chef-d'œuvre de Dieu dans la Croix de Christ.

Cahier d'« Etudes sur le baptême » (1942)

Extraits

Le 23 mars 1942, les pasteurs Dallière, Courthial, Tartier et Massias se retrouvent à La Voulte pour aborder les questions liées à la remise en question du pédobaptisme.

1. Admission de la validité du baptême des enfants, et inutilité d'une recherche biblique pour en établir la fausseté. Il existe diverses théories bibliques en faveur du baptême des enfants : S. Augustin, Calvin, Méthodisme, Néo-calvinisme. Il n'y a pas lieu d'opposer théorie à théorie sur ce point.
2. Recherche de l'enseignement apostolique, pensée et intention, en s'aidant de tout le texte biblique.
3. En évoluant dans le sens du baptême des enfants, l'Eglise a dû garder ce sens et l'adapter à sa nouvelle forme.
4. Recherche si une adaptation en sens contraire ne peut pas être demandée aujourd'hui à Dieu par l'Eglise :
    a. Circonstances internes de l'Eglise
    b. Situation du monde en dehors de l'Eglise
5. Si cette évolution est à envisager, il faut étudier :
    a. Le statut des enfants, et plus généralement des catéchumènes
    b. Le signe du témoignage de grâce donné au monde : la Cène dans l'unité de la vérité et de la charité.

Etude sur la doctrine paulinienne du baptême

Art. « Baptême dans la Sainte Ecriture » par J. Bellamy dans le Dict. de Théol. Cath., T. II, col. 167-178.

Divers sens du mot dans l'Ecriture.

Lotion ou purification	Marc 7/8, Hébr 9/10
Accablement de maux	Matth 9/22-23, Marc 10/38-39, Luc 12/50
Le rite baptismal de J.B.	Matth 3, Marc 1/4
Le rite baptismal de J.C.	Rom 6/4, Ephes 4/5, Col 2/12, I Pi 3/21

Figures et prophéties

Figures : six sont certaines

1° Le déluge et l'arche I Pierre 3/20-21

2° La nuée 1 Cor 10/2 (la nuée illumine comme le bapt. Illumine l'âme.
Elle garantit du soleil pdt le j. Le bapt. éteint les feux de la concupiscence)

3° Le passage de la Mer Rouge 1 Cor 10/2

Délivrance des Hébreux	âme délivrée
Submersion des Egyptiens	ennemis réduits à l'impuissance

4° Le rocher frappé par Moïse I Cor 10/4

5° La sépulture du Sauveur Rom 6/4

6° La circoncision Col 2/11-12, Rom 2/25, 29 ; 4/11

Prophéties : II Rois 2/21 Eaux assainies par Elisée
Ps 24 (?)

Ps 51	
Ps 113/3-5	
Esaïe 1/15	Lavez-vous, purifiez-vous
12/3	Vous puiserez de l'eau avec joie aux sources du salut
55/1	Vous tous qui avez soif, venez aux eaux
52/1-3, 15	?
Ezéchiel 16/5, 8-10	Je te lavai dans l'eau
36/25	Je répandrai sur vous une eau pure
47/1, 8, 12	Vision de l'eau
Michée 7/19	Péchés au fond de la mer
Zacharie 13/1	Source ouverte
14/8	Eaux vives sortiront de Jérusalem

Etude sur les mots baptême et baptiser (non retranscrite)

Notes sur quelques textes :

Romains 6 : Ce n'est pas un exposé sur la baptême. Cet acte est invoqué dans une démonstration exhortative sur la mort au péché. Mais c'est le texte le plus riche sur le baptême. Figure de la sépulture du Sauveur.

I Corinthiens 1 : De nouveau le baptême intervient à titre d'argument, cette fois en vue de l'unité de l'Eglise. Les textes sur le baptême inaugurent le développement des chap. 1-4 sur ce sujet.

I Corinthiens 10/2 : Par un procédé analogue, le baptême entre dans un développement sur la possibilité de la [mot illisible] pour les chrétiens, la possibilité de l'idolâtrie. Figure de la Mer Rouge, du rocher, de la nuée.

I Corinthiens 12/13 : Se grefferait sur I Cor 1 : thème de l'unité du Corps.

I Corinthiens 15/29 : Quel qu'en soit le sens, le baptême vient à l'appui de la résurrection corporelle. En un sens, cela rejoint Rom. 6.

Galates 3.27 : Rejoint la doctrine de l'unité du Corps, par rapport aux Juifs et aux Gentils. D'autre part « vous avez revêtu Christ » rejoint l'identification mystique de Romains 6.

Ephésiens 4/5 : Unité du Corps.

Ephésiens 5/25 : Rapport de Christ et de l'Eglise, en vue de la Parousie. Idée de purification, de bain. Rejoint aussi Rom. 6.

Colossiens 2/12 : Rapports étroits avec Rom. 6 : mort et résurrection. Ici circoncision.

Tite 3/5 : Justification initiale. Résumé doctrinal.

Enumération sans ordre des problèmes

1. Prenant les textes tels qu'ils sont donnés, nous avons de quoi bâtir une doctrine paulinienne du baptême, d'une grande cohérence et d'une grande clarté. C'est la doctrine qui est résumée dans Tite 3/5.
2. Baptême et confirmation. Les deux sacrements ne sont pas séparés par S. Paul. Validité de la doctrine catholique de la confirmation, contre les erreurs, ou plus simplement l'ignorance protestante. (Note marginale : sur ce point Dict. Th. Cath. T. III col 1015 suiv. excellent)
3. Le baptême selon S. Paul ne saurait être ratifié, ou confirmé par l'homme. Il doit être reçu, vécu, participé (c'est la meilleure expression).
4. Le baptême chez S. Paul, suppose toujours la foi qui le rend fructueux. C'est ici que pourrait s'insérer une « Réforme » conduisant non à un anticatholicisme, mais à un catholicisme fructueux (Note marginale : Voir *Opus operatum* dans d'Alès, sacrement).
5. Baptême pour les morts : toutes les hypothèses proposées.

6. Ramifications en tous sens de la doctrine du baptême : foi, justification, fondement de la vie chrétienne ; unité du Corps de Christ (entrée dans l'Eglise) ; résurrection corporelle ; mort au péché ; en même temps amissibilité de la grâce *[N.d.Ed. : qui peut être perdue]* ; parousie.
7. Baptême des enfants n'ayant pas encore la foi. A reprendre. Doctrine catholique que le baptême leur donne la foi. Le baptême des enfants n'est pas exclu par les textes pauliniens, mais il n'est jamais supposé d'un point de vue doctrinal. Le baptisé est supposé croyant. I Cor 1 ne peut signifier : « j'annonce l'Evangile à ceux qui sont baptisés ou non », mais « j'annonce l'Evangile pour amener au baptême ».
8. Vos enfants sont saints : sans baptême, puisqu'ils sont dans le même cas que le conjoint non-baptisé.
9. Baptême et pardon du péché originel : Rom 6 suit Rom 5.
10. Baptême et figures de l'A.T. Prendre garde de ne pas expliquer le N.T. par l'A.T. mais inversement. Nous avons 4 figures A.T. chez S. Paul :

    Nuée, Rocher et Mer Rouge à propos de l'[admi ?]ssibilité de la grâce.

    Circoncision, dans Colossiens. Le texte est fondamental.

    Ce que le baptême apporte de + que la circoncision, c'est l'unité du corps mystique. Ce que les Juifs avaient (la grâce individuelle dans un organisme social), c'est exactement le christianisme historique.
11. Problème des non-baptisés, de l'exclusion du salut, des personnes mortes sans baptême. Problème qui n'est pas traité par S. Paul. Il envisage toujours des élus, mais des élus en vue du service.
12. Confronter les textes avec 2 grandes théologies :
    S. Augustin. Concile de Trente
    Calvin
    La première théologie est une réduction de la doctrine paulinienne ; la seconde en est une déviation.

Le baptême dans les Evangiles synoptiques et les Actes des Apôtres

Exposé du pasteur J. Massias, 19 mai 1942 (La Voulte)

Notes au crayon du pasteur Dallière.

- Enumération des textes
- Le baptême de Jean

« En somme, conclut M. J. Massias, il y aurait 3 doctrines du baptême :
1. Baptême de Jean, baptême de repentance.
2. Baptême de l'Esprit.
3. Et entre les 2, un baptême de Jésus difficile à préciser. »

Synoptiques et Actes (étude personnelle)

L.D. liste 6 groupes de textes :

1. Ceux concernant le ministère baptismal de Jean-Baptiste.

2. Le récit du baptême de Jésus.

Note : « Je laisse de côté le texte sur les enfants, qui ne me semble pas avoir de rapport direct avec le baptême ».

3. Les textes où Jésus parle de Jean-Baptiste.

4. Textes reliant baptême et souffrances à endurer.

5. Mention du baptême au moment de l'Ascension et de l'envoi en mission.

6. Le mot baptême en lien avec les ablutions rituelles.

Suit un tableau récapitulatif avec les références et les termes grecs utilisés.

Réflexions personnelles sur les rapports entre le baptême de Jean et le baptême chrétien.

21 mai 1942

Introduction

1. On peut retenir la pensée de J. Massias : au premier abord, on aperçoit trois « baptêmes » distincts :
   a. Le baptême de Jean βάπτισμα μετανοιας (Marc 1/4)
   b. Le baptême de l'Esprit du livre des Actes.
   c. Et entre les deux, un baptême d'eau au nom du Seigneur Jésus, lequel baptême, au 1er abord, se définit mal.

   Mais la conclusion à laquelle est arrivé M. Massias doit nous servir de point de départ. Quels rapports l'Ecriture établit-elle entre ces 3 rites ou réalités spirituelles ?

2. L'obscurité de la question provient en partie de ce que nous n'avons pas eu recours à l'Evangile de Jean. Il est indispensable d'en tenir compte pour éclairer les questions qui se posent ici.

1. Puisqu'il y a un baptême d'eau de Jean-Baptiste (J-B) et un baptême d'eau au nom de Jésus (celui de l'eunuque éthiopien p. ex., qui est isolé du baptême de l'Esprit ; ou celui des Samaritains de Actes 8 etc.), la 1ère question qui se pose est : ces deux baptêmes sont-ils identiques ? La réponse négative s'impose. Mais il ne faut pas l'appuyer sur les paroles de J-B opposant son baptême d'eau (« Moi je vous baptise d'eau ») au baptême de l'Esprit du Messie, car dans ce dernier, rien ne prouve qu'il y ait un baptême d'eau. Seul ce texte permettrait de soutenir l'identité du baptême d'eau de J-B et du baptême d'eau chrétien : le Messie baptiserait d'Esprit sans eau, mais les chrétiens auraient conservé le baptême d'eau de J-B. Inacceptable. Ne pas invoquer non plus le texte d'Actes 19 qui est susceptible de recevoir la même interprétation : eau / Esprit ; Jean / J-C.

2. Les raisons pour lesquelles il faut affirmer une différence entre le baptême d'eau de J-B et le baptême d'eau chrétien sont les suivantes :
   a. J-B est classé par Jésus lui-même dans l'ancienne alliance (Matth 11/11 et 13). J-B n'a donc pas disposé de la pleine révélation de la nouvelle alliance. Il l'a annoncée, préparée, non instaurée.
   b. J-B n'est pas devenu disciple de J-C (ni réciproquement). Il a peut-être eu des doutes (Matth 11/3) ? Mais, quelle que soit l'interprétation de ce texte, Jésus n'incorpore pas J-B à son œuvre. J-C se sépare de J-B comme la branche du tronc. Ceci ressort de Jean 3. A partir du moment où Jésus baptise d'eau, il y a deux baptêmes. Danger de rivalité. L'œuvre indépendant de J-B apparaît dans le texte de Matth 9, Luc 11 : lui et ses disciples jeûnent comme si l'Epoux n'était pas là ; J-B enseigne des prières à ses disciples. Donc d'après les paroles même de Jésus, il n'a pas l'Epoux.
   c. Le contenu du baptême de J-B. C'est la conversion du cœur, la metanoia, la confession (spontanée) des péchés, la soumission à une direction spirituelle de J-B – [? bref] une réforme morale [? d'autre] prophétique – en vue de la manifestation du Messie. Les Juifs [? sincères] pouvaient croire que cette repentance leur conférait le pardon en vue des promesses de l'Anc. Loi et sur la base de ses sacrifices. Ils ne pouvaient pas savoir à ce moment que le pardon était donné par un sacrifice nouveau, celui du Messie souffrant. Donc le baptême de Jean pouvait aller dans le sens du messianisme juif : maintenant nous sommes purs, que le Royaume se manifeste pour nous ! D'où peut-être les doutes de J-B dans sa prison, si doutes il y a. En tout cas, ce n'est que lorsque Jésus paraît que J-B parle de l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. Mais cela repose sur une révélation extemporanée (Jean 1/33).

   Conclusion : Donc le baptême de J-B prépare la venue de J-C, mais ne contient pas la grâce de la Croix. Il annonce l'imminence de l'apparition du Messie.

3. Cependant on ne peut pas assimiler simplement le baptême de J-B à une cérémonie de l'ancienne Loi qui serait supprimée par Jésus. [Ajouté en marge : Au contraire, la venue de J-B marque la fin de l'ancienne Loi. Ceux qui font de celle-ci un bloc posé une fois pour toutes, vont s'opposer à J-B dont le baptême est inutile pour eux : l'ancienne Loi leur suffit]. Le baptême de J-B, inauguré sous l'ancienne Loi, et tout à sa fin, passe dans la nouvelle alliance ; il est incorporé, repris en celle-ci. Il y a un rapport beaucoup

plus direct que pour les sacrifices. Si on le compare à la circoncision en effet, le baptême de J-B fait partie, en un sens, de la réalité dont la circoncision n'était que la figure. Il s'oppose à elle.

a. En effet, le baptême de J-B est le témoignage rendu à une conversion du cœur, à une confession du péché, à une rupture totale avec le péché. Il y a là un acte nouveau. Les péchés ne sont pas effacés un à un par les sacrifices renouvelés. [Ajouté en marge : Ainsi il y a un progrès de la révélation entre le sacrifice offert par Joseph et Marie lors de la présentation de Jésus au temple et le baptême de J-B]. J-B s'en prend à la racine du péché. Par suite, le peuple élu n'est pas un peuple saint par le fait de la circoncision et des observances légales. Par rapport à la circoncision, le baptême de J-B présentait le scandale d'un « rebaptême » aujourd'hui. Ici tous les textes sur les rapports [? du Messie ?? J-B] (Luc 7 ; Matth 21 ; ajouter Jean 1). Normalement il faudrait avoir déjà l'autorité même du Christ pour faire ce que Jean fait.

b. C'est ce que Jésus affirme :

   1° - En se faisant baptiser lui-même, il justifie J-B.

   2° - Ensuite, il laisse entendre que le baptême de J-B est du ciel (Matth 21 ; Marc 11).

   3° - La parabole des enfants mécontents met J-B sur le même pied que Jésus. Ecouter J-B c'est écouter Jésus.

En résumé : notion de précurseur, pré-face, pré-pare le chemin. Un Evangile encore incomplet avant l'Evangile. Le fleurissement suprême de l'Evangile contenu dans l'ancienne Loi et, déjà, l'apparition de la nouvelle Loi.

4. Le baptême de Jean va être incorporé, on pourrait dire subsumé, c-à-d. repris, conservé, et en même temps dépassé, dans le baptême au nom du Seigneur Jésus.

Si on pose la question de savoir quand Jésus-Christ a institué le baptême chrétien, on se trouve devant des difficultés quasi-insolubles. C'est que Jésus n'a pas dressé, devant l'ancienne Loi, un baptême qui fût créé par lui de toutes pièces. Mais il a pris à J-B, dernière manifestation de l'ancienne Alliance, son baptême pour lui donner son plein sens, pour l'épanouir en le baptême chrétien.

La place exceptionnelle que tient J-B dans les desseins de Dieu, souligné dans Matth 11 par le Sauveur lui-même, est mise en relief également, en même temps que la beauté des Saintes Ecritures, quand on considère que les textes sur le ministère de J-B se trouvent dans le début des Evangiles (Matth 3, Marc 1, Luc 1, Jean 1), en même temps que le dernier texte de l'A.T. parle de lui (Malachie 4/5-6 et 3/1) d'après l'enseignement même du Sauveur (Matth 11/14). C'est pourquoi rejeter J-B, c'était se décider d'avance à rejeter Jésus, et se condamner à l'aveuglement devant la manifestation de l'Evangile (Luc 7/29-30 ; question d'autorité, parabole des deux fils).

L'incorporation du baptême de J-B dans le baptême chrétien ressort d'une manière frappante de la comparaison de Marc 1/4 avec Actes 2/38 :

Marc 1/4 : …κηρύσσων βάπτισμα μετανοίας εἰς ἄφεσιν ἁμαρτιῶν.

Actes 2/37 : …Μετανοήσατε, καὶ βαπτισθήτω ἕκαστος ὑμῶν ἐπὶ τῷ ὀνόματι Ἰησοῦ Χριστοῦ εἰς ἄφεσιν τῶν ἁμαρτιῶν ὑμῶν

L'élément nouveau en J-B par rapport à l'ancienne Loi, la metanoia, la conversion totale, le changement du cœur une fois pour toutes, passe tout entier dans le baptême chrétien. Une comparaison superficielle de ces deux textes pourrait même induire en erreur et faire conclure à l'identité des 2 baptêmes, à cause de l'identité de la formule « εἰς ἄφεσιν ἁμαρτιῶν ». Elle semblerait indiquer que le baptême de Jean, comme celui que confère Pierre, donne déjà la rémission des péchés. Ce que nous avons vu par ailleurs nous amène à rectifier cette erreur, soit que dans le texte de Marc, le mot εἰς signifie en vue d'une rémission à venir quand le Christ sera là, soit que ce texte porte l'empreinte de la transformation chrétienne du baptême de Jean : mais, dans ce dernier cas, il n'en souligne que mieux le passage aisé de l'un à l'autre. Pour Marc, le baptême de Jean serait tellement bien incorporé dans le baptême chrétien qu'il peut se caractériser par les mêmes expressions.

Nous avons l'expérience inverse dans le texte de Actes 11/1-8. Quand les chrétiens de Jérusalem, troublés par la conduite de Pierre à Césarée, eurent compris son récit et se furent calmés, ils exprimèrent la réalité nouvelle du baptême des incirconcis par ces paroles : « Dieu a donné aussi aux nations la repentance qui mène à la vie » (τὴν μετάνοιαν εἰς ζωὴν ἔδωκεν). Le baptême chrétien (objet de la contestation) s'appelle la metanoia, c'est-à-dire est nommé d'après l'élément caractéristique du baptême de J-B, l'élément commun au baptême de J-B et au baptême chrétien.

Ainsi le baptême de Jean ne se suffit pas. Il n'existe qu'en passant dans autre chose, il est la μετάνοια εἰς … Si Jésus n'avait pas paru, le baptême de Jean ne serait rien : transmis à Jésus et transformé par lui, le baptême de Jean devient une des pièces maîtresses de la construction de l'Eglise. C'est pourquoi, au début J-C apparaît volontairement comme un disciple de J-B, et non l'inverse. Un disciple qui

dépassera son maître, et qui seul donnera de la valeur à son œuvre. Sur le point du baptême, ce n'est pas Jésus qui a posé un commencement nouveau par rapport à l'ancienne Loi, c'est Jean : et ce commencement, qui demeure semblable à lui-même dans la pleine manifestation de la nouvelle alliance, c'est la repentance, prêché par le chanteur de complaintes de la parabole des enfants mécontents (Matth 11) : ceux qui se sont lamentés alors sont les mêmes qui ont dansé en entendant le son joyeux de la flûte.

5. Il reste à montrer quand et comment s'est produite la transmission (tradition) du baptême de Jean entre les mains de Jésus. La réponse est claire : il s'agit ici du baptême d'eau reçu par Jésus lui-même.

   L'acte du Sauveur justifie Jean des doutes élevés contre sa mission. En ce sens il accomplit la justice. Mais on ne peut réduire la parole πρέπον ἐστὶν ἡμῖν πληρῶσαι πᾶσαν δικαιοσύνην (Matth 3/15) [Ajouté en marge : à cette signification d'une réalité encore tout humaine]. Cette parole, la première parole du Seigneur qui nous soit rapportée, si l'on excepte celle de Luc 2/49, est d'une importance capitale. Elle fait écho de la dernière parole de la Croix Τετέλεσται. Ce qui est accompli au baptême, comme à la Croix, c'est la justice, c'est-à-dire l'œuvre de la justification (Cf. Jean 1/29 : Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde).

   Jésus n'ayant pas à passer par la metanoia pour un péché qui serait en lui : il ne nous est pas rapporté qu'il confesse ses péchés. Etre baptisé dans l'attente du Messie, cela n'a pas non plus de sens pour lui. La δικαιοσύνη de Matth 3 ne se comprend que si l' on y voit un sens de substitution : Jésus a besoin du baptême dans la mesure où il porte en lui le péché de l'humanité. Il descend au baptême comme il s'abaissera jusqu'à la Croix, et pour la même raison.

   Cette interprétation est confirmée par les textes où le Seigneur emploie le mot baptême pour désigner l'immersion dans la souffrance, la Croix : Matth 20/20-21 ; Marc 10/35-45 ; Luc 12/50.

   L'instant où Jésus est plongé dans le Jourdain, le baptême de Jean n'est plus le simple baptême de metanoia : il contient désormais le pardon des péchés puisqu'il enveloppe le corps de l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. Les Pères grecs en faisant dater du baptême de Jésus, la première consécration de notre baptême (D'Alès), nous donnent le sens exact de l'Ecriture.

   Remarquons que si Jésus s'adresse à J-B pour être l'agent qui lui administrera le baptême, J-B n'est pas au sens chrétien le ministre de ce baptême. J-B ne peut donner plus qu'il n'a (Cf. Jean 3), et Jésus ne vient pas au Jourdain pour recevoir ce que Jean peut donner, c-à-d une metanoia personnelle en vue de l'apparition du Messie. Exactement comme à la Croix, Jésus est en même temps le sacrificateur et la victime, les Juifs et les Romains n'étant en définitive que des exécuteurs qui réalisent sa volonté de se donner pour le salut du monde. De même au baptême ; Jésus est à la fois le ministre et le sujet du sacrement qu'il inaugure. Remis entre les mains de Jean, il est le Maître souverain qui agit au NOM de Dieu. Son baptême est bien le premier baptême qu'il célèbre en personne, et ce sera aussi le seul (Jean 4/1).

   Notre interprétation qui pourrait paraître forcer le texte de Matth 3, est cependant confirmée par la descente du Saint-Esprit sur Jésus, au sortir de l'eau. La venue de l'Esprit « ωσει περιστεραν » correspond à ce que sera la Pentecôte pour les Apôtres, ou la venue de l'Esprit sur Corneille et sa maison. Or, pour les Apôtres, cette venue de l'Esprit est intimement liée au baptême d'eau chrétien, comme le montre la promesse de Pierre (Actes 2/38-39) et l'ordre qu'il donne de baptiser Corneille dans l'eau parce qu'il a reçu l'Esprit. Nous aussi, nous devons dire au sujet de Jésus « Peut-on refuser le baptême d'eau à celui qui a reçu le Saint-Esprit aussi bien que nous ? » Jésus ayant reçu le Saint-Esprit au bord du Jourdain, nous ne pouvons nier que son baptême d'eau, des mains de J-B, a été le vrai baptême chrétien, non pas en vertu du seul ministère de J-B, mais par la jonction du ministère de Jésus avec le ministère de J-B.

   Quand le Christ ressuscité donnera l'ordre de baptiser les disciples dans toutes les nations, il ne fera qu'ordonner pour le corps tout entier ce que le Chef avait réalisé au Jourdain en sa propre personne. C'est pourquoi Jésus seul reste le ministre de tout baptême par son identification avec le croyant qui vient à Lui, quel que soit l'agent d'exécution du baptême. Dans tout baptême chrétien, le baptême de Jésus se reproduit. Plus exactement tout baptême chrétien est contemporain du baptême de Jésus, le croyant venant prendre sa place dans la personne même du Chef qui l'attendait dans le Jourdain et dans la Croix.

6. C'est à la lumière de ce qui précède qu'il faut examiner la question : quand les Apôtres et les premiers disciples ont-ils baptisés d'eau ? Il s'agit du problème soulevé par le silence des Ecritures sur le baptême du tout premier noyau chrétien.

   En effet, quand Pierre et les fidèles de la chambre haute se présentent devant le peuple le jour de la Pentecôte, ils forment un groupe déjà constitué, qui s'oppose à l'auditoire encore inconverti qu'a attiré le bruit provoqué par la descente de l'Esprit. Pierre et les autres vont baptiser les 3.000 convertis, mais ils se placent eux-mêmes en-dehors de l'appel qu'ils adressent. Or on ne voit nulle part ailleurs qu'ils aient été baptisés ?

Remarquons que le problème ne se pose pas de la même façon pour J-B. De toute évidence celui-ci n'a pas été baptisé et n'a pas besoin de l'être. Nous relevons 62 fois l'épithète active de βαπτιστης – qui devait devenir partie intégrante de son nom – et une fois le participe actif βαπτιζων. Il est essentiellement celui qui baptise, mais appartenant à l'ancienne Loi, il n'entre pas dans la Royaume de Dieu, il n'a pas à être baptisé lui-même. Jésus est son disciple, il ne devient jamais disciple de Jésus. Tant que J-B continue d'agir, Jésus reste, d'après le témoignage de l'Evangile de Jean, dans une position de disciple commençant une œuvre personnelle à côté de la sienne. C'est quand J-B est emprisonné (Matth 4/12) que Jésus se retire dans la Galilée et inaugure son ministère vraiment personnel ; et J-B mourra au cours même de ce ministère puisqu'Hérode pourra se demander si Jésus n'est pas un J-B redivivus (Matth 14/2).

Autant nous comprenons, si étrange que cela paraisse, que le Baptiste n'ait pas été un baptisé, autant il serait difficile d'admettre entre Jésus et son église, un premier noyau apostolique qui n'aurait pas été baptisé. La solution, si elle n'est pas clairement mentionnée, ressort des textes de l'Evangile de Jean (1/35). Cela semble bien équivalent à « baptisés de Jean ». Puis, dans la période où Jésus a baptisé par les mains de ses premiers disciples (Jean 3/[22] et 4/1-2), le premier noyau des auditeurs et fidèles de Jésus a dû être baptisé. Il est souligné que Jésus, à ce moment, faisait et baptisait plus de disciples que Jean : ils devaient donc être assez nombreux.

Mais alors le problème rebondit. Ces premiers disciples de Jésus ont-ils reçu le baptême chrétien ou le baptême de Jean ? Pour ceux que Jésus a fait baptiser, il semble hors de doute qu'il s'agit déjà du baptême chrétien. Car si la Croix n'a pas encore été dressée, et si l'institution solennelle de Matth 28 n'a pas encore pris place, toutefois le baptême de Jean est déjà devenu le baptême chrétien par le fait du baptême de Jésus.

Restent les tout premiers, en particulier 9 Apôtres, par ex. les 2 premiers mentionnés qui suivent Jésus : André, et probablement Jean l'évangéliste lui-même. S'ils ont reçu le baptême de Jean-Baptiste avant le baptême de Jésus, Jésus à son tour les a-t-il baptisés ? Les Ecritures sont muettes. Le texte Jean 4/2 « Jésus ne baptisait pas lui-même » peut être pris d'une manière absolue, toutefois des exceptions sont toujours possibles. Ainsi le mystère demeurera sur ce point comme sur plusieurs autres où notre curiosité peut-être inutile se heurte à des énigmes. Il me semble que l'on peut soutenir sans infidélité à l'Ecriture, soit que les premiers Apôtres ont pu être baptisés directement par Jésus et que Dieu n'a pas voulu nous révéler ce fait, pas plus que leur martyre, soit qu'ils ont été baptisés par Jean et que, exceptionnellement, pour eux, Jésus a validé ce baptême sans leur demander une nouvelle immersion. Pour moi, je n'oserai me prononcer entre les deux hypothèses. La seule thèse que j'écarterais, c'est que les premiers Apôtres n'eussent pas été du tout baptisés dans l'eau. Quoique les voies de Dieu ne sont pas nos voies, une telle anomalie, possible en droit, me paraît exclue par la décision de Pierre ordonnant le baptême des incirconcis qui ont reçu l'Esprit : c'est donc qu'un baptême spirituel, sans l'eau, était chose impensable pour lui. Noter aussi l'importance du baptême de Jean comme point de départ de la révélation évangélique (Actes 10/37). C'est « le baptême que Jean a prêché » qui a tout déclenché. Il me paraît donc impossible qu'un membre quelconque du noyau apostolique soit resté complètement étranger au baptême d'eau.

7. Autre problème : qu'en est-il des personnes que J-B a baptisées postérieurement au baptême de Jésus, et pour ainsi dire en concurrence avec lui, quoique, [??] parlant, ce soit Jésus qui fit concurrence à J-B ? Problème qui se pose tout particulièrement à propos des textes de Actes 18 et 19 concernant Apollos et la douzaine de disciples rencontrés par Paul à Ephèse.

   Apollos nous est-il dit, ne connaissait que le baptême de Jean : vraisemblablement cela signifiait qu'il l'avait reçu. Les disciples d'Ephèse, directement questionnés, déclarent qu'ils ont été baptisés du baptême de Jean.

   Rien dans ces textes ne nous oblige à dire que ces hommes ont reçu le baptême de Jean postérieurement au baptême de Jésus. Toutefois, cela est vraisemblable.

LETTRE SUR LE BAPTEME
à une chrétienne qui a été baptisée dans sa première enfance.

- 1944 -

[1] Ayant entendu un appel de Dieu à Lui livrer tout à nouveau votre vie, en Jésus-Christ, vous êtes portée à demander un baptême d'adulte qui puisse être pour vous une source de grâce et de bénédiction, au début de cette voie nouvelle. Toutefois, vous avez reçu le baptême au Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit dans la première enfance, et sans doute la confirmation telle qu'elle se donne dans l'Eglise Réformée de France. Peut-on vraiment renouveler ces actions ? N'est-il pas écrit : « il y a un seul baptême » ? (Ephés.4/5) Telle est la première question à envisager.

I.

Lorsque l'Eglise de Jésus-Christ, vers le début du Vème siècle, a résolu de donner le baptême, dès la naissance, à tous les enfants des fidèles, réservant le baptême d'adultes aux peuples non convertis, et à la première génération seulement, elle obéissait à un double motif.

Une des raisons, en effet, de sa décision, était d'ordre théologique, l'autre d'ordre social.

Sur le plan de la théologie, il s'agissait de manifester une élimination complète de l'erreur du salut par les œuvres, qui, aux alentours de l'an 400, s'appelait le pélagianisme, du nom du moine Pélage. Puisque l'on affirmait, contre Pélage, le péché originel, et la nécessité absolue de la grâce divine pour en être absous, le baptême des nouveau-nés apparut comme une adhésion à ces vérités fondamentales. Dans le baptême l'enfant est sauvé, par pure grâce, sans aucune œuvre de sa part. Il est retiré de l'humanité coupable, considérée (Romains 5/12) comme une « masse de perdition » à cause du péché d'Adam, et mis au rang des chrétiens. Certes pour que ce pardon soit donné à l'enfant, il faut la foi : celle-ci est présente dans les parents, le parrain et la marraine, l'Eglise qui baptise. En prenant conscience des choses, l'enfant, reconnaissant du privilège qui lui fut conféré dès sa naissance, apprendra les vérités de la foi et y adhérera, par la grâce même du baptême reçu sans aucune œuvre de sa part.

La Réforme du XVIème siècle estimait que l'Eglise était retombée dans le pélagianisme. Revenant à la doctrine de la grâce de St Augustin, le grand adversaire de Pélage, elle attribua au baptême des enfants le même sens de don gratuit. Toutefois, comme les Réformateurs faisaient dépendre les sacrements de la foi de ceux qui les reçoivent, ils étaient embarrassés sur ce point. Luther hésita quelque temps. Calvin se demanda si l'on ne peut pas dire que les enfants nouveau-nés ont, avant leur baptême, la foi, quoique d'une manière mystérieuse ? Quoi qu'il en soit le baptême des nouveau-nés était toujours relié à l'Evangile de la grâce. Attendre pour baptiser un enfant de parents chrétiens, apparaissait comme une négation de la tache originelle apportée en naissant ; baptiser dès la naissance au contraire, c'était affirmer que Dieu nous sauve sans aucun mérite de notre part.

A ces raisons d'ordre théologique s'ajoutèrent, au Vème siècle comme au XVIe s., des raisons sociales. La controverse pélagienne éclatait au moment de la prise et du sac de Rome par Alaric, chef des Goths, signe de l'écroulement de l'Empire qui maintenait l'ordre du monde depuis cinq siècles. Quelle puissance – si le monde devait continuer à vivre – pouvait canaliser, civiliser, dominer les invasions barbares, sinon l'Eglise ? D'abord persécutée, puis favorisée (depuis environ un siècle) [2] par les empereurs romains, la société chrétienne se trouvait maintenant libre de toute tutelle, ardente à conquérir les peuples nouveaux que les armes n'avaient pas subjugués, héritière et continuatrice de l'ordre impérial. Certes, le pouvoir civil resterait distinct du pouvoir spirituel. Mais les sujets des deux pouvoirs seraient les mêmes, et le pouvoir spirituel régirait, pour tout ce qui concerne les fins surnaturelles de l'homme, la vie individuelle et la vie sociale. Pour atteindre ces buts, il était nécessaire que tous les sujets d'un prince chrétien fussent chrétiens. Le non-chrétien devenait un être inadapté socialement, ou réfractaire. Dès lors, baptisés dès la naissance, les êtres entraient à la fois dans la société civile et dans la société religieuse, qui unissaient leurs destinées d'une façon aussi étroite. C'est ainsi que, dès la fin du Ve s., si Clovis se fait baptiser, la France deviendra chrétienne.

Au XVIe s., les partisans du baptême d'adultes, les anabaptistes furent précisément, le plus souvent, des révolutionnaires sur le plan social. C'est pour cette raison surtout que Luther et Calvin réagirent très violemment contre eux. Dans la Saxe d'un prince protestant, comme dans la Genève de Calvin, l'ordre chrétien devait régner ; et, pour cela, il fallait que tous les citoyens reçussent, dès la naissance, le baptême. Logiquement une Réforme française ne se concevait alors que comme l'établissement d'une royauté protestante éliminant totalement le catholicisme. Si, après les guerres de religion, on admit l'idée d'un partage protégé par l'Edit de Nantes, on aspirait du moins à avoir des villes ou des contrées entièrement protestantes, sur le modèle de Genève.

Si je m'étends sur ces considérations, qui peuvent paraître froides et lointaines, c'est parce que je veux affirmer très nettement que le baptême des enfants, qui caractérise près de quinze siècles de chrétienté, n'a pas été une erreur. Il est lié, au contraire, de la manière la plus intime, à deux vérités qui sont dans la structure même de l'Evangile : la grâce de Dieu, et la soumission du chrétien à l'ordre social. Si donc vous avez reçu le baptême dans la première enfance, vous ne devez pas l'attribuer à une « erreur » de l'Eglise. Vous ne pourriez porter un jugement sur cette tradition qu'en tombant vous-même dans l'erreur, soit de nier le péché originel, soit de soustraire le fidèle aux lois de l'Etat.

Vous pourriez me faire l'objection que le baptême des enfants n'est nulle part commandé dans les Ecritures, et que les exemples même qu'on en veut donner, ne sont pas nets. (Actes 16/15, Actes 16/32, I Cor. 1/16) Moi-même, j'ai souvent développé cet argument, pour appeler l'Eglise à revenir au baptême d'adultes. Mais il faut se garder de mêler ici deux problèmes.

Une chose est d'appeler l'Eglise au XXe s., à revenir au baptême d'adultes, une autre chose est de condamner, en la taxant d'erreur, l'Eglise, qui, du V ^{e} au XX ^{e} s., a pratiqué le baptême des nouveaux-nés. Le changement, aujourd'hui, est nécessaire, parce que nous sommes à une époque historique d'égale importance que celle qui a marqué le grand tournant du Ve siècle. Ce changement peut s'appuyer hardiment sur la Parole de Dieu, et, avec elle il rejoint la tradition primitive de l'Eglise des premiers siècles. Mais changer, parce que Dieu le demande, une tradition séculaire, ce n'est pas condamner cette tradition, pas plus que l'arbre qui lance hardiment vers le ciel une branche nouvelle ne renie le tronc qui la porte. St Augustin, et l'Eglise de son temps, ont bâti selon la liberté que Dieu leur donnait, sur l'unique fondement de Jésus-Christ. Luther et Calvin furent ses disciples dans les doctrines de la grâce et de la constitution ecclésiastique : ils en avaient le droit. Si le baptême des enfants n'est pas commandé dans la Bible, [3] il n'est pas non plus défendu. L'Eglise a pris la substance du baptême, qui est la grâce de Dieu, efficace pour pardonner le péché, et elle l'a posée sur la tête des petits enfants. Avant l'âge de raison, ceux-ci ne sont coupables devant Dieu que du péché d'Adam, non d'aucun péché personnel : l'Eglise leur a donné le pardon du péché originel le plus tôt possible après leur naissance, affirmant par ce sacrement la corruption du genre humain, révélée par toute la Bible. (Rom. 5 / 12).

Devant ces réalités sacrées, nous ne pouvons que nous incliner avec respect. Nous n'avons pas d'hérésie à relever dans l'Eglise qui nous a transmis la vérité de la Parole de Dieu. Nous pouvons être appelés, pour des raisons historiques et spirituelles, à renoncer à baptiser les enfants, mais nous ne pouvons condamner ceux qui l'ont fait, eux aussi, pour des raisons historiques et spirituelles dont ils étaient juges, dans la plénitude de leur foi qui était selon la vérité.

Quelle sera donc votre situation, à vous qui êtes convaincue de la nécessité qui monte des profondeurs même de l'Eglise du XXe s., de revenir au baptême d'adulte, mais qui avez reçu le baptême d'enfant ? Bien plus, vous entendez un appel intérieur au baptême d'adulte. Comment cette inspiration peut-elle être comprise ? J'aborderai maintenant ces questions.

Tout d'abord il n'est peut-être pas absolument certain que vous ayez reçu le baptême chrétien. L'eau et la parole : « je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit » ne suffisent pas pour constituer un baptême. Il faut encore ce que l'Eglise catholique appelle « l'intention » du ministre qui baptise, ce que nous pourrons appeler un « minimum de foi » ou de conformité à la foi. Ici encore, nous ne voulons pas juger les personnes, mais il faut parler des réalités de la foi selon la vérité. Il n'est pas possible de dissimuler qu'il y a eu le libéralisme protestant. Le pasteur, certes pleinement estimable dans sa personne, qui vous a baptisée, croyait-il que vous étiez sous la condamnation du péché originel, et que Dieu vous absolvait de ce péché par le moyen de l'eau jointe à la Parole ? Avait-il l'intention de vous donner ce baptême, le seul baptême, celui qui lave du péché et rend le coupable plus blanc que la neige ? Vous avez probablement entendu, comme moi, de nombreux pasteurs affirmer que, à leurs yeux, le baptême n'est qu'une présentation, non un sacrement. Si le pasteur qui vous a baptisée était de ceux-là, il se trouve que vous êtes encore étrangère à la plénitude de la vie sacramentelle. Certes cela n'a pas empêché Dieu de vous bénir. Notre Père n'est pas lié par l'institution des sacrements de l'Evangile. Mais vous serez plus près de son cœur et vous le servirez plus efficacement en entrant, de tout votre être, dans la plénitude de cette réalité, qui fait partie du don de Dieu en Jésus-Christ.

Ce n'est pas tout. L'immense force du baptême des adultes – force nécessaire à l'Eglise du XXe s. dans son combat – c'est qu'il procure au croyant un contact conscient avec Jésus-Christ que rien ne peut remplacer. Le baptême comporte une conformité à la Croix. Certes, le fruit du sacrifice du Christ est donné à l'enfant, lavé par le baptême de la tâche du péché originel. Mais l'adulte baptisé participe, dans sa volonté consentante, à la Croix du Christ et à sa Résurrection ; il est enseveli avec Christ dans sa mort et il ressuscite avec lui. (Rom. 6/3-4). L'eau du Jourdain – et l'eau de tout baptême est en communication avec le fleuve que Jésus a sanctifié en y plongeant son corps pour nous - est [4] le lieu d'un rendez-vous sacré entre l'homme et son Sauveur. Le chemin en a été tracé par le Christ même, d'où sa valeur unique. Aussi le baptême du croyant est-il, par excellence, l'acte de consécration de l'homme à Dieu en Jésus-Christ.

Cela est tellement vrai que, depuis l'institution du baptême des nouveau-nés, l'Eglise n'a cessé de rechercher ce qui pourrait manquer à qui n'avait pas consciemment, personnellement, rencontré le Christ à l'aurore de sa foi. C'est la prise de voile d'une religieuse, la prise d'habit d'un moine – cérémonies qui comportent un symbolisme de mort – c'est St François se dépouillant de ses vêtements pour se donner à la Pauvreté du Christ ; c'est la confession générale à laquelle sont invités les fidèles après une mission de Réveil catholique ; c'est la confirmation protestante, et quand celle-ci a manqué son but, c'est le banc des pénitents des Salutistes, ou la carte de décision que l'on signe ; on pourrait citer vingt autres exemples. Dès lors, est-il impossible que la consécration consciente de votre vie au Seigneur mort et ressuscité se fasse par une immersion dans l'eau, s'il est bien entendu que celle-ci ne peut être le sacrement du baptême pour quelqu'un qui l'a déjà reçu ; mais sans être le sacrement qu'on ne peut répéter, elle serait tout cet accompagnement du sacrement, que rien ne semble pouvoir remplacer, en notre période où l'Eglise est engagée dans un combat de vie ou de mort ?

Ajoutons en troisième lieu que, bibliquement et traditionnellement, le baptême d'eau s'accompagne du baptême de l'Esprit-Saint, qui constitue la vraie base d'une cérémonie de confirmation. Mais ici encore, on peut se demander, sans juger les personnes, si le pasteur qui vous a reçu dans l'Eglise a eu réellement l'intention de vous donner le Saint-Esprit, s'il a prié pour que vous eussiez part à cette grâce dans la plénitude de la promesse ? Vous-même sans doute ne vous étiez pas préparée à ce don, qui est placé devant vous maintenant par l'approfondissement de votre foi. Or, si le signe propre du don de l'Esprit-Saint est l'imposition des mains, il semble que celle-ci est très liée à l'immersion du baptême. Comment demander l'habitation de l'Esprit de Dieu et de Christ dans un Temple que l'on n'aurait pas entièrement consacré et livré à la grâce purificatrice ? (I Cor. 3/16-17). Je n'ignore pas l'objection qu'on peut faire à ce point. C'est dans les sectes, respectables certes, mais égarées, que l'on trouve le plus clairement cette alliance de l'anabaptisme et d'une inspiration qui côtoie aisément l'illuminisme, si elle n'y tombe pas tout à fait. Sans parler de hérésies du Moyen-Age ou de la Réforme, plus près de nous on peut citer les Irvingiens, les Mormons, le Mouvement de Pentecôte, dont les divisions nous attristent. Mais ces groupes ne se sont-ils pas emparés d'importantes vérités, trop fortes pour eux, semble-t-il, précisément parce que l'Eglise les avait négligées ? Il appartient à celle-ci de reprendre son bien. S'ils sont joints au corps de la vérité chrétienne – c'est-à-dire l'unité de l'Eglise, sa hiérarchie, la vérité de la foi, l'ensemble des sacrements – le baptême d'eau et d'Esprit perdent tout caractère de sectarisme ou d'illuminisme. Séparées et errantes, les vérités les plus saintes deviennent dangereuses, comme les richesses aux mains du fils prodigue ; reçues dans la maison du Père, où règnent la charité, l'obéissance, l'ordre, la paix, elles sont infiniment bonnes. Telle était l'inspiration charismatique dans l'Eglise des Apôtres et des Pères.

Voici donc le chemin dans lequel je vous guiderai, si du moins il correspond à votre appel intérieur. Je placerai devant vous un [5] acte d'immersion totale, sous l'invocation de la Sainte-Trinité. Pour éviter le renouvellement d'un sacrement accompli une fois pour toutes, je n'emploierai pas les mots « je te baptise », mais ceux-ci : « je te confirme dans ton baptême au Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ». Dans mon intention la plus ferme, ces mots signifient que si, par hasard, vous n'aviez pas reçu le sacrement du baptême, vous le recevez maintenant ; et si, comme nous le pensons vous l'avez reçu, il est complété et confirmé par une consécration destinée à vous armer dans les luttes actuelles de l'Eglise chrétienne, dont vous êtes membre.

A cet acte d'immersion s'ajoutera l'imposition des mains pour le don du Saint-Esprit ; ce que l'Eglise catholique appelle le sacrement de la confirmation, et que je prends dans mon ministère de serviteur de Jésus-Christ, sur la base de la Parole écrite, règle suprême de la foi de l'Eglise réformée.

II.

Ayant bien établi, je l'espère du moins, le pas placé devant vous, j'en viens à la préparation qui vous est nécessaire pour le franchir d'une manière fructueuse. Le principe qui nous guidera est que votre consécration est une reprise, consciente et totale, des réalités spirituelles qui accompagnent normalement le sacrement du baptême, pratiqué dans la ligne des Apôtres et des Pères des premiers siècles.

Or le baptême d'adulte est avant tout le couronnement du Catéchuménat. Vous aussi donc, reprenez humblement la position de Catéchumène, comme certains religieux rentrent à la maison-mère pour un nouveau noviciat après quelques années déjà au service de Jésus-Christ. Refaites l'étude d'un bon catéchisme, en le conférant sans cesse avec la Bible pour éclairer, l'un par l'autre. Vous n'adhérerez peut-être pas, maintenant, à tous les points de tel ou tel catéchisme : du reste, il n'y a pas de catéchisme protestant uniforme ou obligatoire. Il est à peine nécessaire de vous rappeler les textes protestants traditionnels : le petit Catéchisme de Luther, le Catéchisme de Calvin, le Cours de religion de Ch. Babut, les petits manuels de Decoppet, Bonnefon, etc. Revoyez tout spécialement à la lumière de l'expérience que vous avez acquise, le catéchisme de votre enfance. J'ajoute que je donne à l'Eglise de Charmes des cours manuscrits dont vous pouvez emprunter une copie : un catéchisme biblique élémentaire et un catéchisme pour adultes.

Il ne serait pas mauvais que vous connaissiez le Catéchisme catholique. L'édition actuelle des Diocèses de France, qui date de 1939 – elle est en usage dans le Diocèse de Viviers - et qui a été préparée par les Chanoines Quinet et Boyer, est vivante et attrayante. Nous gardons notre liberté à l'égard de l'Eglise de Rome, telle qu'elle se présente aujourd'hui à nous. Mais il ne serait pas prudent de notre part de mépriser son enseignement, de nous établir dans les négations. Pour une large part, le fondement dogmatique du protestantisme est le même que celui du catholicisme : cet accord des deux catéchismes établit le bloc de ce qui est essentiel dans la foi : le dogme promulgué par les grands conciles œcuméniques des 8 premiers siècles, sur la Trinité et la personne du Christ ; la vie morale fondée sur la foi, la charité et l'espérance ; la réalité des sacrements dans une église hiérarchisée d'institution divine et continue à travers l'histoire. Riches de ce bloc commun, nous formons, avec [6] Rome, une seule Eglise visible, quoique déchirée, l'Eglise d'Occident, qui doit retrouver bientôt et son unité interne, et son unité avec l'Eglise d'Orient, et son unité avec un peuple d'Israël converti à son Roi, qui est le nôtre.

Vous avez lu sûrement plus d'un livre de piété, d'une biographie chrétienne, d'une vie de saint. Il ne serait pas mauvais que vous repreniez quelques-unes de ces lectures, dans l'intention d'en dégager les principes essentiels, ce qui vous a vraiment aidée à comprendre l'appel de Jésus-Christ et à voir la route où vous devez marcher. Vouloir citer ici les livres d'édification les plus importants nous entraîneraient trop loin : chacun a sa bibliothèque personnelle, ses ouvrages de chevet. L'essentiel est de repenser sa foi, son expérience chrétienne, son idéal de vie en Christ, à la veille d'un engagement décisif dans sa grâce.

A côté de l'étude et de la méditation, faites places dans votre préparation à l'examen de conscience. Repassez votre vie. Dégagez courageusement vos fautes les plus graves ; prenez conscience des défauts d'où jaillissent les petites fautes habituelles. Vos lectures dont je parlais à l'instant, vous aideront dans le jugement que vous porterez sur vos péchés personnels.

Cet examen de conscience doit-il aboutir à une confession ? A Dieu devant notre Seigneur Jésus-Christ : sans aucun doute. Mais à un serviteur de Dieu ? Un catholique vous dirait que là est la chose essentielle à pratiquer, sur la base de votre baptême d'enfant. Pour nous qui cherchons dans l'Eglise réformée une réalité sacramentelle, plutôt qu'une théorie établissant les uns à côté des autres les divers actes sacrés, nous ne ferons pas de cette confession une obligation. Nous vous dirons simplement qu'elle est possible, et qu'il appartient au ministre de la Parole de Dieu de poser sur vous le pardon de son Maître, d'une manière qui ne laisse place pour votre conscience à aucune hésitation. (Jean 21 / 23) Toutefois, même sans la confession devant le serviteur de Christ, votre immersion aura pleinement le sens d'une absolution de la part du Seigneur et de son Eglise.

Il reste à parler de la préparation immédiate de l'acte qui est devant vous. Quand la date en sera fixée, vous vous efforcerez de disposer d'un temps de recueillement préalable, particulièrement dégagé des soucis de la vie habituelle. Vous veillerez et prierez afin d'acquérir une certitude paisible et entière que tout est prêt dans votre cœur, que tout est bien dans la main de Dieu.

Ici il importe que vous compreniez bien qu'il s'agit d'un dépouillement de toutes choses, et, au centre de tout, de la volonté propre, pour vous livrer entre les mains de Christ. Pour accomplir ce dépouillement, la condition primordiale est que vous soyez seule, afin d'exister vous-même devant Dieu. Or des êtres sont attachés à vous par des liens de la chair et du cœur, par des liens d'affection ou d'amitié, par des liens d'affaires. Il est nécessaire que vous leur rendiez témoignage de votre foi, avec douceur mais avec netteté.

Si vous rencontrez des résistances, notamment de la part de ceux qui ont autorité sur vous, vous ne devez rien brusquer, mais examiner votre chemin devant Dieu. Des sacrifices, des séparations seront peut-être nécessaires. On ne peut pas brimer une conscience qui veut se donner à Jésus- Christ : mais le prix de souffrance à payer pour garder sa liberté peut être grand.

[7] Le principe qu'on est baptisé seul – et ce principe fait partie de la réalité spirituelle de votre acte de consécration actuel – est, je dirais, d'autant plus important à retenir en votre cœur, que vous rencontrez moins d'opposition chez vos proches. Car une communion en Christ ne s'établit pas sur la base de bons sentiments seulement. En vous livrant entièrement à Christ, vous ravissez à ceux qui vous aiment la première place dans votre cœur, vous entrez dans une communion avec Lui qui aura ses secrets même pour vos plus intimes. Bref l'eau du Jourdain vous prend, vous enveloppe, vous isole comme un tombeau ; et comme la mort, elle dénoue tous les liens qui seront repris ensuite dans une perspective toute nouvelle. Quels seront ces nouveaux liens, vous l'ignorez à l'avance. Ils seront dans l'amour, certes, mais dans l'amour surnaturel, qui peut heurter nos affections naturelles. Faites confiance au Dieu de l'Amour. Pour le moment, ce qu'Il vous demande, c'est de tout laisser entre ses mains, de lui donner les clés de votre être, comme un général assiégé remet les clés de la ville à qui l'a conquise.

J'insiste là-dessus, parce que la volonté propre cède difficilement sur ce point. Plusieurs se font illusion à eux-mêmes, et, par une pression que des êtres aimés acceptent quelquefois, amènent ces derniers à demander la même cérémonie de consécration qu'eux-mêmes. Ainsi la fille entraînera sa mère peut-être, ou la femme son mari, ou l'amie son amie, pensant avoir gagné une âme au service de Christ, mais en fait,

ayant reculé devant la solitude qui fait partie de la réalité spirituelle du baptême. Jésus, qui est fidèle, ramènera toujours l'âme baptisée à l'inéluctable solitude : « Que t'importe ? Toi suis-moi » (Jean 21/22). Ce n'est qu'en passant par ce brisement que des liens nouveaux s'établiront, dont Christ sera le maître. Et n'ayez crainte, ces liens purifiés seront plus beaux que ceux que vous dénouez maintenant !

Le dépouillement dont nous nous entretenons porte sur toutes choses. J'ai nommé en premier lieu les affections du cœur. Il faut nommer, à côté d'elles les biens matériels de toute sorte, les projets de vie, même les plus pieux, bref, tout le passé, tout ce qui est votre « moi »humain. Certes, en apparence, rien ne sera changé dans votre vie : mais, en son centre, vous mettrez un principe de mort – la Croix – qui frappera tout ce qui, de vous-même, doit périr ; en même temps, vous mettrez au centre de votre cœur un principe de vie, l'obéissance à un Maître qui prend en mains la direction de tout votre être.

L'ancienne Eglise, dans la hardiesse de sa foi, manifestait ce dépouillement par le symbole d'un baptême dans une totale nudité du corps. Au sortir de l'eau, les baptisés recevaient la robe blanche, avec laquelle ils allaient communier pour la première fois. On attachait d'autant plus d'importance à ce dévêtement que l'on sentait, dans le monde païen, rôder les influences démoniaques, qui pouvaient s'attacher à des détails de parure ou d'habillement. La nudité, dans la pureté de la jeune Eglise, remettait le corps seul à Dieu, comme Jésus-Christ s'était offert sur la Croix dans le dépouillement de ses vêtements eux-mêmes.

Nos mœurs modernes, la petitesse de notre foi peut-être, ou encore la publicité des réalités chrétiennes qui au début, n'étaient pas exposées aux investigations plus ou moins troubles des non-initiés font reculer devant une reprise de ce symbolisme. Il ne faut cependant pas l'écarter entièrement. Pour votre immersion elle-même, nous vous proposons une robe blanche, qui donnera à cet acte le caractère de décence qu'exigent les scrupules modernes. Mais il semble juste que vous vous donniez à Christ, dans l'eau de consécration, recouverte [8] simplement de cette robe, rendant ainsi témoignage que vous laissez derrière vous tout ce qui a pu vous revêtir dans le passé, et qui n'était pas la pure grâce de Jésus-Christ.

Dans la cérémonie même, avant l'immersion, je ne vous propose pas de prendre les 5 engagements de l'Eglise Réformée, à moins que vous n'ayez été l'objet d'aucune des cérémonies où vous eussiez pu les prendre. Il doit être tacitement entendu toutefois que votre acte de consécration suppose que vous avez pris ces engagements, et que vous y adhérez maintenant de tout votre cœur, quelle qu'ait été votre attitude à leur égard dans le passé.

Ce que je place devant vous, avant l'immersion elle-même, conformément à l'usage de l'Eglise des premiers siècles, c'est un acte de renoncement à Satan, au péché, au monde et à la chair, et un acte de foi en Jésus-Christ, le Seigneur, par exemple sous la forme de la récitation personnelle du symbole des Apôtres, résumant et couronnant toute la préparation qui précède.

III.

Comment votre existence va-t-elle s'orienter après le baptême ? Théoriquement, nous n'aurions pas besoin d'en parler : car ma lettre a pour but de vous préparer à un acte de dépouillement total. Une spéculation sur ce qui suit cet acte peut même présenter le danger de vous attacher à des projets humains, ou à un légalisme, dont vous avez précisément besoin d'être débarrassée, pour marcher selon l'obéissance d'une fille, reçue en grâce par le Père céleste. Les inconvénients de mon silence seraient cependant plus grands encore. En effet, votre « baptême » (je l'appelle ainsi pour abréger, étant bien entendu qu'il s'agit de réalités spirituelles accompagnant le baptême, et non du sacrement, si vous l'avez déjà reçu) vous mettra dans un lien de communion avec mon église, si petite et misérable qu'elle soit. Il importe donc que vous sachiez à qui vous avez affaire ; de même qu'il m'importe que vous ne donniez pas au dehors un témoignage vague ou inexact sur ce que je puis enseigner quant à la vie chrétienne.

Il faut encore remarquer que, si nous voulons éviter avec soin un légalisme quelconque, nous ne pouvons pas d'autre part faire table rase de l'expérience de près de 20 siècles de christianisme, ni même de notre infiniment petite expérience dans la direction des âmes. Ne prenez pas ce qui suit pour des « Lois », vous qui mourrez à la Loi en Jésus-Christ ; mais voyez-y des conseils, le résumé d'une expérience, une orientation, qui vous aideront à dégager votre conviction personnelle sur ce que, demain, vous aurez à dire et à faire. Au reste, que je dise franchement que si la conception de la vie chrétienne qui sera marquée ici par quelques indications pratiques et actuelles, ne pouvait être la vôtre, il vaudrait mieux que vous ne vinssiez pas au milieu de nous pour votre « baptême ».

Donc, une action aussi solennelle aura placé un principe nouveau au tréfonds de votre être entièrement livré dans votre baptême – le sacrement que vous avez reçu enfant et votre acte de consécration se rejoignant spirituellement pour ne former qu'un tout. Mais dans les formes extérieures, rien ne sera changé. Vous rependrez vos propres vêtements – revêtus d'une signification nouvelle pour vous, car ils figurent le corps ressuscité qui recouvrira un jour le corps corruptible – mais toujours les mêmes aux yeux des hommes. Vous resterez dans [9] la situation où vous étiez quand vous vous êtes sentie appelée

à venir au milieu de nous. Vous ne ferez, de vous-même, aucun changement brusque, si ce n'est dans le renoncement à des habitudes coupables ou à des situations fausses, que vous aurez réglées une fois pour toutes, avec l'aide de Dieu.

Dans le cadre ancien où vous rentrerez, le principe nouveau qui est en vous va s'épanouir selon trois lignes dont je voudrais maintenant vous indiquer la direction. La première est l'obéissance, la seconde la croissance dans la grâce, la troisième l'accueil qu'il vous est demandé de faire à la souffrance.

[Obéir à Dieu notre Père en toute chose.
[Croître dans la grâce en luttant contre le péché.
[Accepter toute souffrance de la main de Dieu.

Tel est donc le plan de la vie nouvelle en Christ.

Obéir à Dieu notre Père en toute chose.

Bien des questions que l'on peut poser ici sont étudiées dans la 2ème partie de mon Catéchisme pour adultes, sur les vertus morales. Il est évident que la foi vivante en Christ agit par la charité (Gal. 5/6), et que la charité à son tour, qui est l'amour de Dieu à travers les choses créées, en même temps que l'amour en Dieu des choses créées, se manifeste avant tout par l'obéissance envers Notre Père céleste. Mais comment connaître sa volonté pour lui obéir ? En tenant ferme 1/ que pour agir, il faut une entière conviction formée au-dedans de nous dans la paix. - 2/ que Dieu nous guide principalement, sur la base de sa Parole écrite, par l'autorité de l'Eglise visible et par toute autorité venant de Lui. Jésus-Christ nous donne le modèle de la vie de Fils, conciliant merveilleusement la liberté et l'obéissance. La liberté, en effet, n'est pas le pouvoir de choisir n'importe quoi au hasard, mais l'affranchissement de toute contrainte qui empêcherait l'homme de réaliser sa vraie destinée, préparée par un Dieu d'amour. C'est cette liberté qui nous est donnée dans le baptême.

Pour obéir, il importe donc d'être à votre place, c'est-à-dire de connaître les autorités dont vous dépendez. Nous vous l'avons dit, vous reprendrez après le « baptême » la situation où vous étiez avant. Si les choses devaient changer, Dieu vous le montrera en son temps, et vous ne devez pas arracher ces changements comme des « proies » à saisir par votre volonté propre. Examinez donc quels sont les liens que Dieu a mis sur vous par sa Providence, et disposez-vous à respecter ceux à qui une autorité a été donnée sur vous ; écoutez-les ; soyez attentive à ce qui est dans leur cœur ; comprenez leur volonté ; discernez en eux la voix de Dieu, car rien n'est plus opposé à l'obéissance chrétienne qu'un stupide conformisme extérieur se courbant à la lettre aux paroles d'autrui. L'obéissance rendue à Dieu à travers les hommes est, au contraire, attentive, intelligente, cordiale. Elle ne plie pas le corps du dehors, elle passe par l'esprit et le cœur.

Vous étudierez la Bible à cet égard, notamment la partie morale des Epitres. Vous y verrez dépeinte l'attitude que doit avoir la femme envers son mari, les enfants envers leurs parents, les subordonnés envers leurs supérieurs, les citoyens envers les représentants de l'Etat. En même temps vous apprendrez à obéir, vous apprendrez à commander également selon votre place. En particulier, si des enfants vous sont confiés, à un titre quelconque, vous leur enseignerez à respecter leur père, revêtu de l'autorité de chef de sa maison. Vous-même, vous saurez vous faire respecter partout où il y va d'une autorité que Dieu vous a confiée et dont il vous demandera compte.

[10] Votre « baptême » a remis au centre de votre vie religieuse et morale les 5 engagements que l'Eglise Réformée réclame de tous ses membres. Vous serez donc un membre fidèle de votre église locale, vous aurez de la déférence envers son pasteur et ses diacres, vous travaillerez à édifier cette église, non à la diviser ou à la détruire. Si, en votre âme et conscience, vous remarquez des insuffisances graves dans votre pasteur, vous prierez pour lui dans le secret, sachant que Dieu est puissant pour le transformer ou pour l'ôter, sans que vous ayez à répandre le moindre trouble au dehors. Cette prière secrète ne vous empêchera pas d'écouter votre pasteur avec déférence, ni d'entendre la voix de Dieu à travers lui : car Dieu se sert de lui, à cause de la consécration qu'il a reçue et de la charge qui lui a été donnée, même si l'homme en lui n'en mesure pas toute la grandeur ou toutes les exigences.

L'obéissance constante n'est ni une servitude ni une obsession, car le fidèle est porté en grande partie par les habitudes bonnes qui se forment en lui, au fur et à mesure qu'il obéit. C'est pourquoi, au début de votre vie de baptisée, établissez quelques habitudes de base, que vous pourrez perfectionner par la suite, mais qui vous donneront un fondement solide pour la vie quotidienne. Voici quelques points que vous devez examiner :

Le plan général de chaque journée. Il ne doit pas être trop rigide, mais suffisamment régulier. Vous y ferez une place au culte personnel, dans lequel vous placerez :

[- les prières récitées ; en tous cas Notre Père et Je crois en Dieu ; d'autres prières peut-être ; des Psaumes (exemple : le Psaume 23) ; ou des cantiques chantés.

[- la lecture de la Bible avec un plan annuel.

[- la prière spontanée.

La nourriture. Quelques principes de régularité et de sobriété sont nécessaires. A un homme, je dirais de veiller sur la boisson et son usage entre les repas, et de se poser la question du tabac ? Femme, vous avez à prendre votre nourriture avec actions de grâces, en sachant éviter le trop peu aussi bien que le trop.

Le vêtement. Il sera simple, propre, approprié à votre état, d'une élégance agréable à Dieu. Vous bannirez les ornements superflus et extravagants : les colliers, bracelets, boucles d'oreilles, ne conviennent pas à une chair baptisée en Christ. (1 Tim. 2/9-10) Il est clair aussi que cette chair sera vêtue et non pas nue. La nudité n'est pas un mal en soi, et elle est permise si elle est utile (pour la propreté et l'hygiène du corps par exemple) ; mais, dans la vie sociale, la femme baptisée ne se pare pas de sa nudité – ce serait mettre sa gloire dans ce qui fait notre honte (Phil. 3/19). Aucun prétexte ne peut contraindre une femme qui a été tout entière revêtue de la grâce de Jésus-Christ, à se montrer décolletée, ou les jambes nues, ou les bras nus. La chevelure de la femme enfin doit pousser naturellement, être relevée dans une coiffure simple, adoptée une fois pour toutes (1 Cor. 11/6).

L'argent. Tout ce qui le concerne doit être pris avec ordre et loyauté. En particulier vous ferez la part de Dieu et l'utiliserez avec soin : cotisations à votre Association cultuelle, dons réguliers dans les collectes, dons à des œuvres diverses, secours aux pauvres, entr'aide fraternelle. Beaucoup de chrétiens « réveillés » mettent de côté la dîme (10%) de leurs revenus pour la donner à l'œuvre de Dieu. C'est une indication, ce n'est pas une loi. Il y a tant de « cas d'espèces » ! Chacun doit décider pour soi-même.

Les réunions religieuses. Vous participerez, en tous cas, au culte du dimanche, qu'il fasse beau ou qu'il fasse laid. Pour les autres réunions [11] et vos activités dans l'église, vous tiendrez compte de vos devoirs d'état et des indications de votre pasteur.

Le travail. Le baptisé ne doit être ni un oisif, ni un coureur de réunions, ni un bavard qui discourt sur la piété. Le travail fait avec amour et avec soin remplira la plus grande partie de vos jours.

Le loisir. Cependant vous travaillerez sans hâte et sans l'acharnement des avares. Vous saurez vous ménager des moments de détente chaque jour, et un vrai dimanche de repos chaque semaine. Sans faire ici des lois – car tout est permis – vous éviterez tout ce qui serait distraction malsaine ou vaine – car tout n'est pas utile.

La langue. (Jacques 3/1-12) Elle est le membre le plus rebelle, dit l'Ecriture. Il faut donc avoir, pour la conduire, des principes fermes. Les instructions données par Ste Thérèse ou St Jean de la Croix pour la vie des communautés religieuses, pourront être étudiées avec fruit en vue de notre vie courante.

Dans ce qui précède, je n'ai fait qu'indiquer des sujets d'études bibliques, de lectures spirituelles et de méditations personnelles. Ne prenez pas mon texte pour une loi d'airain des Mèdes et des Perses, mais comme un guide sommaire, qui vous indique la voie où vous vous engagerez par un travail personnel, dans une obéissance libre, souple, harmonieuse, comme la vie elle-même, telle que Dieu la donne et la veut pour vous.

Croître dans la grâce en luttant contre le péché.

La sanctification est donnée par grâce dans le baptême, où Dieu met en l'âme la foi vivante, la charité et l'espérance. Ces vertus sont destinées à grandir en vous, imprégnant d'une manière toujours plus intime le tissu de votre vie, et, pour ainsi dire, votre corps lui-même. La croissance dans la grâce se fait en luttant contre le péché. Ceci soulève la question : le croyant baptisé pèche-t-il ? N'est-il pas « entièrement sanctifié » ?

Votre « baptême » vous donnait une absolution totale de vos péchés passés. Vous avez cessé d'être une ennemie de Dieu, vous avez été revêtue, par adoption, du nom de fille de Dieu, en Jésus-Christ, le Fils unique. Jamais plus vous ne ferez une option pour Satan, à qui vous avez renoncé (1 Cor. 10/1-12). Ou bien, vous savez que celui qui, par malheur, ferait ce choix à rebours de son baptême, n'aurait plus d'espérance de salut sur la terre (Hébreux 10/26-31). Que cette pensée vous maintienne dans une crainte salutaire, mais qu'elle ne vous obsède pas ! Car ce que j'appelle option pour Satan, c'est le choix délibéré du mal, avec une entière volonté de rejeter la grâce de Dieu, c'est la manifestation suprême de l'hypocrisie et de l'endurcissement. Votre volonté, même faible et même exposée à de rudes assauts, est tendue vers le bien (1 Jean 3/4-10). En ce sens donc, vous ne pécherez plus : car, si par malheur, vous péchiez, en ce sens-là, vous auriez abusé de la grâce de Dieu.

Mais précisément la volonté est faible, et la volonté charnelle (que les théologiens appellent concupiscence) n'est pas abolie par le baptême. Notre nature reste la nature déchue, quoique pénétrée par la grâce. Il y a donc, dans le baptisé des résistances à l'obéissance, des lenteurs à obéir, des manques de vigilance, des négligences, des chutes même et des reculs passagers. Des tendances mauvaises qui

produisirent autrefois des péchés graves, chercheront à repousser en des surgeons d'abord peu apparents. En ce sens-là, le chrétien pèche ; ou disons plutôt qu'il commet des fautes, qu'il a des dettes envers Dieu, qu'il est répréhensible. (Matth. 5/12, Gal. 2/11, Gal. 5/1) Il n'est pas un pécheur révolté, conduisant sa vie selon son caprice, loin de la maison du Père. Mais il est un [12] fils qui, reçu par l'adoption de la grâce, mène, sous le toit du Père, un combat moral effectif, qui comporte des victoires, mais qui admet aussi ses échecs. (Rom. 6 / 12-14) Remarquons que cette voie de Dieu est sage, car si attristantes que soient nos chutes, elles nous préservent du plus grand des dangers, l'orgueil, lequel, s'il s'emparait de nous, aurait tôt fait de nous conduire au péché irrémissible : l'endurcissement, l'hypocrisie, le rejet mortel de la grâce.

Pour lutter contre le péché, nos armes sont essentiellement les sacrements. Sans chicaner sur les mots, nous appelons ainsi les deux sacrements reconnus comme tels par le protestantisme (le baptême et la Cène) et les cinq actes sacrés reconnus par lui sous d'autres noms (la confession, le baptême de l'Esprit ou confirmation, la consécration des ministres, le mariage et l'onction des malades).

L'onction des malades concerne un cas particulier que je n'étudierai pas dans la présente lettre. Le mariage d'une part, la consécration des ministres de l'autre, conférant des grâces à ceux qui les ont reçus, en vue de l'état particulier où ils vivent : je ne m'y étendrai pas non plus à cette place. Restent donc les secours constants donnés à tout chrétien : le baptême d'eau et d'Esprit – la confession – la Cène.

Le baptême d'eau et d'Esprit.- Il est une source constante de force :

1/ parce qu'il marque dans votre vie le point de départ net, où Christ a pris livraison de la totalité de votre être ; vous pouvez être assurée qu'Il ne cesse de travailler en vous et de guider votre vie par sa sagesse, selon la Providence du Père ; (Jean 10 /27-30)

2/ parce que l'inspiration qui découle du baptême de l'Esprit agit d'une manière constante, spécialement dans la prière secrète. Vous remarquerez son action surtout dans les premières heures du jour avant le contact avec les êtres. Mais même quand vous ne la percevez pas, l'assistance de l'Esprit-Saint vous accompagne. (Jean 14 / 15-17)

Dans le Mouvement de Pentecôte, on veut que tout fidèle ait d'emblée un signe de son baptême de l'Esprit, en particulier de parler en langues. Pour nous, nous recevons le don de l'Esprit par la foi, dans l'imposition des mains. Il est inévitable que ce don se manifeste en nous d'une manière ou de l'autre. Mais nous ne nous hypnotisons pas sur les signes, ni ne fixons à Dieu ceux qu'il doit nous donner. La situation la plus heureuse est d'exercer des dons de l'Esprit sans savoir qu'on les a reçus. Les dons de parole (parler ou chant en langues ; paroles inspirées dites au nom de Dieu) n'étant pas en usage dans les assemblées de l'Eglise réformée, nous les réserverons pour la prière secrète, si nous en sommes favorisés. Ces charismes ont, du reste, leurs dangers d'erreur, et ils soulèvent la question de la direction spirituelle, que je vais aborder dans le paragraphe suivant.

La confession.- Le baptisé pratique d'une manière constante l'examen de conscience et de sa conduite, afin de la confesser à Dieu, en Christ (constante = à intervalles réguliers, en y revenant autant que cela est nécessaire). S'il veut apporter la confession devant un serviteur de Dieu, la difficulté est que tous les pasteurs réformés ne sont pas disposés, dans l'état actuel, à donner une absolution véritable et personnelle. (Jean 20/23, Jacques 5/16)

Tant pour cette absolution, que pour la direction spirituelle nécessaire dans la lutte contre le péché et dans le développement de la prière, je suis prêt à donner le secours de mon ministère aux personnes « baptisées » selon l'esprit de cette lettre, mais qui ne demeurent pas dans ma paroisse. Je les regarde alors comme des hôtes qui peuvent venir me voir et être entourés de l'affection de mon église. Cette dépendance à l'égard de Charmes est soumise à quelques conditions que [13] je tiens à bien préciser :

a. ma direction spirituelle ne doit empiéter en aucune mesure sur le ministère régulier du pasteur de votre église locale. Vous êtes, au plein sens du mot, membre de votre église locale. C'est par elle que vous êtes reliée à l'Eglise visible universelle. Votre pasteur local est, au plein sens du mot, votre pasteur, que Dieu vous a donné. Je n'ai rien à vous communiquer là où ce pasteur agit auprès de vous de la part de Dieu. Je n'ai pas à empiéter sur les droits qu'il a sur vous, ni sur le ministère effectif qu'il exerce. Pour m'appeler « votre pasteur », il faudrait que Dieu vous donnât ce signe : que vous habitiez sur une des 3 communes de ma paroisse. En l'état actuel vous êtes l'hôte de mes paroissiens, qui me permettent de m'occuper de vous ; je suis, si vous voulez, un directeur spirituel pour vous, un conseiller, un guide, mais en dehors de la hiérarchie ecclésiastique.

b. ma direction spirituelle peut s'exercer, non pas toujours directement, mais par le moyen des personnes en qui je place ma confiance. Mon temps ne suffirait pas à tout, si je n'avais des collaborateurs éprouvés. Je vous prie de les recevoir comme moi-même, et de vous laisser instruire par des aides qui ont vraiment compris mes instructions, et qui peuvent, du reste, en référer à moi.

c. Si j'exerce un ministère dont l'influence s'étend hors de ma paroisse, c'est parce que j'ai une vocation au service de Dieu. Voici ce que je veux : que le peuple d'Israël se convertisse à Jésus-Christ ; que l'Eglise

sauve le monde, non pas en le moralisant ou le civilisant, mais en hâtant l'avènement du Seigneur, la Résurrection des morts et le Jugement dernier. C'est vous dire que, malgré le plaisir que j'y trouverais, le temps me manque pour entretenir avec les fidèles des relations d'amitié. Si vous venez à moi, je vous prends comme un militant pour Jésus-Christ dans mon œuvre ; je vous enrôle comme collaborateur de ma prière. J'inscris dans votre cœur et dans votre vie l'Evangile que Dieu m'a donné. Si vous ne vous sentez pas préparée à cela, ne vous approchez pas de moi. Comprenez, dans la charité de Jésus-Christ, que je ne puis pas m'enrôler dans les sujets particuliers de prière que me donneraient les uns et les autres : car, pensez-y je serais déchiré entre 100.000 choses diverses, où chacun voudrait m'engager. Georges Clémenceau disait : « je fais la guerre ! ». Moi aussi. Si vous voulez vous battre sous mes ordres, pour Jésus-Christ, venez ! Mais moi, je ne puis pas sacrifier ma vocation aux mille intérêts particuliers qui voudraient souvent me solliciter.

Si vous avez bien compris ces choses, Charmes vous est ouvert dans toute la mesure où vous vous sentez appelée à y venir. Je ne constitue pas un mouvement, avec des gens qui en seraient membres et d'autres non. Je suis là, tel que je suis. Ceux qui veulent venir, viennent. Sinon, non.

La Sainte-Cène.- Ce que je viens de dire là s'applique en particulier à la Sainte-Cène. Au Temple de Charmes, 4 fois par an actuellement, je prononce sur du pain et du vin une prière de consécration afin que par l'action des paroles du Christ : « Ceci est mon corps – cette coupe est le nouvelle alliance en mon sang », ce pain et ce vin deviennent réellement pour nous le corps et le sang de Christ, nous apportant à nouveau une absolution complète, même des fautes ignorées de nous-mêmes, et surtout une augmentation de la foi, de la charité et de l'espérance, qui se manifestera en nous, pourvu que nous les recevions dans la foi déjà formée en nous et avec toute l'adoration dont nous sommes déjà capables. (Matth. 26/26-28 et parall.) Il est vrai que j'ai été très long avant de **[14]** comprendre cette réalité de la Cène, et je crois que c'est pour cela que Dieu a détruit la « communion du Réveil » que j'avais essayé d'établir depuis 1934, et qui a passé par une mort complète le 3 septembre 1939. Elle ressuscite maintenant, dans cette réalité toute nouvelle, aux grandes fêtes de Charmes (Noël – Pâques – Pentecôte – 3ème dimanche de septembre).

Sans nuire à la vie de votre église, vous pourriez mettre en tous cas à part le 3e dimanche de septembre pour participer à la Communion de Charmes.

En règle générale, il est essentiel que vous preniez part à la Communion de votre église locale, à moins que vous n'ayez, à ce moment-là des raisons valables de vous absenter. Vous recevrez cette Cène locale en comprenant devant Dieu l'intention qui est celle du pasteur qui vous la donne et en vous y associant de cœur.

Accepter toute souffrance de la main de Dieu.

Dieu est le maître de la souffrance. (Matth. 10/29) Aucune souffrance n'arrive sans sa volonté souveraine, soit, disent les théologiens, que Dieu l'ait commandée, soit qu'Il l'ait permise. Pour celui qui la subit, le résultat est le même : la souffrance reçue est reçue de la main du Père, quels que soient les agents secondaires qui l'infligent, et même si ceux-ci pèchent en l'infligeant.

Cet enseignement a une importance capitale. Si on voulait l'exposer en détail, il faudrait de longs développements, car il est souvent mal compris. Pour terminer cette lettre de préparation, je me bornerai à signaler quatre thèmes de méditation, dont l'approfondissement ne peut se faire qu'au contact de l'expérience concrète et réellement vécue.

x
x x

a. Les souffrances passées. Elles ont été toutes dans la volonté de Dieu, pour vous amener au point où vous êtes maintenant. Sans elles, vous n'eussiez pas livré votre vie à Dieu, comme vous le faites. Placez-vous donc devant la Croix où Jésus a souffert plus gravement qu'aucune créature ne souffrira jamais : Il a souffert pour vous racheter du tourment éternel que vous méritez pour vos péchés. A vous qui n'avez droit qu'à l'enfer, Jésus-Christ, par ses souffrances, fait don du pardon, de la sainteté, de la vie éternelle. Tel est son amour pour vous. S'il vous a ainsi aimée, le Père et le Fils, qui ne sont qu'Un, vous aimaient encore dans ces grandes et incompréhensibles épreuves, qui, cependant ouvrirent votre cœur à la grâce. Vous plongerez dans l'eau du baptême toutes les révoltes de la chair et du cœur de chair devant vos souffrances passées ; vous les y déposerez, pour ainsi dire ; vous demanderez, dans cette mort totale, la grâce d'une parfaite consolation, comme le sommeil efface les peines du jour qui n'est plus.

b. Les souffrances à venir. Vous les accepterez toutes à l'avance, comme, dans son baptême, Jésus a accepté la Croix qu'Il figurait d'une manière déjà si nette (Matth. 16/24). Ainsi vous prendrez votre Croix.

Elle se présentera souvent à vous, dans la suite, sous la forme de petites contrariétés, d'exaucements différés, d'ennuis mesquins. Vous aurez à apprendre, par ces choses, la patience (Jacques 1/2-4). De grandes épreuves, des tribulations et des persécutions vous attendent (Matth. 5/10-12, 1 Pi. 1/3-9, 2 Tim. 3/12, 1 Cor. 10/13). Vous saurez désormais qu'en ces choses, Dieu n'est jamais cruel, inhumain, arbitraire, même si les hommes ont à vos yeux un tel visage. Il est et sera toujours votre Père. Vous aurez, certes, bien des résistances : mais celles-ci même, vous les livrez à l'avance dans le baptême ; c'est tout ce que Dieu demande à sa créature. Dans sa Sagesse, Il saura vous amener à [15] les lui livrer une à une, si du moins vous persévérez dans la foi en son amour.

Un point capital sera de toujours considérer une souffrance contrariante, pénible, difficile à accepter, comme ayant une utilité pour vous. Elle sera une « verge », que votre cœur de fille prendra avec humilité et avec un esprit de pénitence (Hébr. 12/4-11). Je ne dis pas que Dieu sera pour vous un juge tyrannique, sanctionnant chacune de vos fautes par un coup frappé sur vous. Non. Il vous enveloppera, au contraire, toujours de sa grâce (Jean 16/33). Mais, dans sa grâce même, quand il introduira la souffrance dans le tissu de vos jours, c'est qu'Il aura à vous parler, à vous attirer plus près de son cœur, à vous faire franchir une étape importante de votre croissance dans la charité (Osée 2/16).

c. Les souffrances d'autrui. Vous devez aussi les accepter sans révolte contre le gouvernement divin. Nous vivons en un temps de jugement, où l'endurcissement des cœurs est grand, et où, sans la souffrance, les hommes seraient damnés. Leur folie rend les catastrophes inévitables, et la Sagesse divine se sert de ces catastrophes même pour les envelopper de sa grâce et les rendre à la dignité d'homme. L'Eglise aujourd'hui ne saurait être une Mère trop faible qui brise la verge dans la main du Père. Elle est l'Epouse vaillante de Celui qui paît les nations avec une verge de fer (Psaume 2/7-9, Apoc. 2/26-28).

En même temps, vous porterez les souffrances d'autrui dans la compassion, qu'elle que soit la gravité de son péché. Vous intercéderez pour les coupables, les indifférents, les tièdes. Vous prierez pour le salut du monde. Vous ne vous réjouirez pas de la chute de vos ennemis, mais vous adorerez le Père, qui ne veut pas la mort éternelle du pécheur, mais qu'il se repente et qu'il vive.

d. Les souffrances à donner. L'obéissance à Dieu pourra vous demander de donner la souffrance à autrui. Ainsi le devoir du père ou de la mère de famille est bien de corriger ses enfants. Chargée d'une responsabilité ou d'une autorité, vous ne pouvez l'exercer sans exiger la souffrance de la part de ceux qui vous sont confiés. Comme chrétienne, par votre refus de pactiser avec le monde, vous ferez souffrir des êtres qui vous sont chers. La netteté et la droiture de votre vie feront grincer les dents des innombrables êtres fourbes que vous côtoierez. Vous souvenant de votre faiblesse devant la souffrance, avec quelle compassion, quelle douceur, quelle tendresse secrète, vous frapperez ainsi votre prochain ! Dans cet exercice de la vertu de force vous comprendrez quelle réserve de tendresse il y a envers vous-même dans le cœur du Père céleste, quand les événements semblent ne vous parler que de sa juste colère !

Sur la Croix, le Vendredi-Saint, le corps brisé et les meurtrissures de Jésus-Christ expriment une Parole éternelle : « Mon Père ». Que votre consécration par l'immersion de votre corps, rejoignant le sacrement que vous avez reçu dans la première enfance, et ne formant avec lui qu'un seul baptême, vous lie à Jésus-Christ comme une fille de l'adoption, exprimant à votre tour dans toute votre vie cette Parole, qui est pour vous la vie éternelle : « Notre Père ».

Charmes , le Jeudi-saint 6 avril 1944.

La signification du sacrement dans le Baptême et la Sainte-Cène pour l'Eglise qui les administre et pour celui qui les reçoit.

- 1947 -

Note des éditeurs : Ce texte existe sous forme d'un cahier manuscrit avec le texte principal en page de droite (numérotée de 1 à 23) et les notes en page de gauche (sans numérotation). Les 12 thèses n'apparaissent qu'à la fin du cahier, sur deux pages en vis-à-vis. Dans l'édition dactylographiée, les thèses étaient aussi exposées à la fin du cahier et simplement signalées dans le corps du texte par un chiffre romain.
Nous avons choisi de les citer au début du présent texte et au début de chaque paragraphe concerné.
De même, les notes qui figuraient dans un cahier dactylographié séparé seront ici indiquées en bas de page.[1]

THESES

I. Le Baptême et la Sainte-Cène ont été remis par J-C, à l'Eglise, en tant que celle-ci est un corps social visible et hiérarchisé : ils font partie, avec la Parole, du dépôt tangible confié à l'Eglise.

II. Le Baptême et la Sainte-Cène comportent un signe visible composé de choses (res) et de paroles (verba).

III. Ils sont administrés à tel homme particulier, lequel tombe du fait de leur réception sous la juridiction de l'Eglise. En même temps, cet homme est mis au bénéfice des grâces surnaturelles qui sont en J-C.

IV. Toutefois si le baptême et la Sainte-Cène n'étaient saisis que sous les deux aspects que présente la Thèse III, l'essentiel nous échapperait encore, et nous irions au-devant d'une sclérose de l'Eglise où se juxtaposeraient d'une part une hiérarchie dont le caractère juridique et politique s'accentuerait, d'autre part un chrétien dont le salut tendrait à revêtir un aspect de plus en plus individualiste et comme mécanisé.

V. Le point essentiel du Baptême réside dans la consécration qu'il effectue, laquelle établit un rapport nouveau entre le Christ et l'homme appelé à faire partie de son Corps.

VI. Le Mystère de l'Eglise est la réalité du Corps de Christ, lequel constitue comme un « moyen terme », un milieu surnaturel, entre le donné juridique et l'individu sauvé.

VII. C'est par la Cène que la vie du Christ se répand dans l'Eglise – Corps du Christ, qui est dans sa réalité intime un organisme vivant et surnaturel. Il y a lieu de noter ici que tout baptisé est normalement un communiant, et que les deux actions sacrées forment elles-mêmes un organisme.

VIII. Le Baptême et la Cène couronnent l'action de la parole, et ils supposent chez ceux qui les reçoivent la foi, par laquelle ils sont préparés, et dans laquelle ils s'épanouissent.

IX. Par le Baptême et la Cène la vie surnaturelle du fidèle est mise dans la dépendance de la vie du Corps de Christ. Le salut de l'individu ne se sépare pas du salut du Cosmos, qui se réalise par l'Eglise - Corps du Christ.

X. La prédication de la parole et l'édification du Corps de Christ ayant toujours un sens eschatologique, le Baptême et la Sainte Cène sont toujours ordonnés au Retour de Jésus-Christ.

XI. Il est possible que le Baptême et la Cène soient comme rejetés par celui qui les a reçus, dans le cas où il y a non seulement absence ou sommeil de la foi, mais rejet volontaire de celle-ci : ainsi se constitue l'apostasie.

XII. Reprenant le mot traditionnel de Sacrement pour désigner l'organisme Baptême - Cène, il paraît légitime de dire que :

Les Sacrements de la Nouvelle Alliance sont des signes composés de « choses » et de « paroles »; remis en dépôt par Jésus Christ à son Eglise visible et hiérarchisée ; en vue de maintenir en elle jusqu'à son retour la vie organique surnaturelle de son Corps, au sein duquel les fidèles qui en sont les membres reçoivent les grâces apportées par l'Evangile, chacun selon la mesure de foi qui lui est départie.

---

[1] Dans un cahier titré *Répertoire des travaux manuscrits*, cet exposé est numéroté Kς' (kappa sigma final) L.D. précise :
Rapport lu à la Commission du Baptême de l'ERF, 47 rue de Clichy Paris, le vendredi soir 21 mars 1947.
Présents : MM. Le pasteur Lestringant, Président de la Commission ; Babut, secrétaire ; Conord, secrétaire pour l'ERF ; Herdt et Cadier, membres de la Commission ; MM. Mangue et Rognon, diacres de l'Eglise
M. le pasteur Maury, membre de la Commission, absent, en a pris connaissance le samedi 22 matin.
Les notes n'ont pas été lues en séance.

I. Le Baptême et la Sainte-Cène ont été remis par J-C, à l'Eglise, en tant que celle-ci est un corps social visible et hiérarchisé : ils font partie, avec la Parole, du dépôt tangible confié à l'Eglise.

[1] S'il est une expression que j'aimerais voir bannie du langage de la théologie, c'est bien celle d'Eglise invisible. J'ignore si Calvin l'a employée ? Pour ma part je ne l'ai lue ni dans l'Epître au Roy de France, ni dans le 4ème Livre de l'Institution, sauf au passage où le Réformateur dit « qu'il nous est nécessaire de croire l'Eglise invisible à nous ».[2] Sa pensée est très ferme : l'Eglise est une grandeur visible, et il joint sans cesse ces deux mots [3]; mais l'Eglise visible a deux limites : premièrement, il n'est pas toujours aisé de reconnaître où elle est ; l'Eglise « peut consister sans apparence visible », être « cachée sans forme ».[4] Deuxièmement l'Eglise des élus, laquelle, notons-le, sera visible dans et pour l'éternité, n'est pour le moment connue avec certitude que de Dieu seul.[5] D'une Eglise invisible, qui ne serait qu'une république platonicienne des esprits, nulle trace, est-il besoin de le dire, chez Calvin. L'Eglise nous apparaît évidemment et comme à l'œil « partout où nous voyons la Parole de Dieu être purement prêchée et écoutée, les Sacrements être administrés selon l'institution de Christ ».

Nous rejoignons ici, avec la pensée calvinienne, les origines les plus certaines de l'Eglise visible sur la terre. L'Eglise est constituée gardienne d'un dépôt.[6] C'est d'abord une Parole, parole écrite dans l'Ancien Testament devenu l'objet d'une interprétation nouvelle en Christ.[7] L'interprétation nouvelle, la parole du Christ, l'Evangile, réside dans des êtres de chair, les apôtres, instruits par leur Maître ; elle prendra forme concrète pour les siècles ultérieurs dans les écrits de la Nouvelle Alliance.[8] Liés à la Parole, le dépôt comporte des signes, ou des actions, que nous nommons sacrements, et qui sont inséparables d'elle. Le Baptême et la Cène sont, par excellence, de tels signes. Tout comme la Parole, Baptême et Cène sont remis aux apôtres ; ce sont eux qui reçoivent la première Cène des mains du Christ qui va être crucifié ; ce sont eux qui reçoivent du Christ ressuscité l'ordre de baptiser les nations.[9] Aussi, lorsque le Saint-Esprit aura fait son œuvre dans les cœurs, le jour de la Pentecôte, Pierre, à son tour, ordonnera de baptiser ceux qui acceptent la parole prêchée par lui.

Baptisés, ceux-ci vent persévérer dans la fraction **[2]** du pain. C'est Pierre encore qui ordonne de baptiser le païen Corneille, et lorsque, selon toute vraisemblance, Paul aura baptisé de très nombreux païens au cours du 1er voyage missionnaire, il sera conduit à venir vers les apôtres de Jérusalem, afin de ne pas courir ou avoir couru en vain.[10]

II. Le Baptême et la Sainte-Cène comportent un signe visible composé de choses (*res*) et de paroles (*verba*).

Au sein de l'unique dépôt, en quoi le Baptême et la Cène se distinguent-ils de la Parole ? Avant tout, ils comportent un élément visible : l'eau, le pain et le vin. La Parole, passant par le sens de l'ouïe, atteignait, pour ainsi dire, directement le cœur et l'esprit. L'eau, le pain, le vin, s'adressent à la vue et au toucher. Nul doute que les éléments n'aient par eux- mêmes un sens : l'eau parle de purification ; dans le rite

---

[2] Institution L. IV ch. 1 sect. 7. M. Lichtenberger, dans son Encyclopédie, affirme que les confessions de foi du XVIe s. ne font mention que de l'Eglise invisible : seulement, aucun des textes qu'il cite ne contient cette expression. Exemple : « Est ecclesia congregatio sanctorum, in qua evangelium recte docetur.et recte administrantur sacramenta (Conf. August. Art. 7). Enc. Licht. T. IV p. 290.

[3] « Mon intention est de parler de l'Eglise visible... Il n'y a nulle entrée en la vie permanente, sinon que nous soyons conçus au ventre de cette mère » (Inst. L IV, ch, 1 sect. 4). – « D'autant qu'il nous était métier de connaître le Corps de l'Eglise pour nous adjoindre à icelui... Voilà dont nous avons l'Eglise visible » (Ibid, sect, 8-9).

[4] Les expressions sont tirées de l'Epître au Roy de France.

[5] Inst. L. IV ch, 1. Section 7

[6] I Timothée 6/20 – II Tim. 1/14.

[7] Mat, 5/18, 24/35.

[8] L'apostolicité des livres est un des principes essentiels qui ont présidé à la formation du canon du N.T. Cf. Goguel : le N.T. (Bible du Centenaire) introd. gén. page 2.

[9] Mt. 26/20, 28/16.

[10] Baptêmes à la Pentecôte, Actes 2/37-41.
Fraction du pain, Actes 2/42.
Baptême de Corneille, Actes 10/46-48.
1er voyage missionnaire de Paul : Actes 13-14. Le texte ne mentionne pas expressément les Baptêmes.
Rencontre de Jérusalem, Actes 15/1-34, Galates 2/1-10.

d'immersion, elle parle de mort ; le pain et le vin parlent de nourriture. Mais tout bain n'est pas le Baptême. A Ephèse, Paul baptise au nom du Seigneur Jésus environ douze hommes qui avaient reçu une immersion comme disciples de Jean.[11] A l'eau, l'apôtre ajoute une parole par laquelle, cette fois, ils sont baptisés au nom du Seigneur Jésus. Ainsi l'on est mis-en contact avec l'eau dans le nom, ou au nom du Christ.[12] Faut-il chercher dans certains textes la mention explicite de la parole jointe à l'eau pour constituer le Baptême chrétien ? Cela soulève des problèmes exégétiques au sujet de Jean 15/3 et de Ephés. 5/26.[13] Passons. - Quant au pain et au vin, si il s'agit de nourrir le corps, les Corinthiens ont des maisons pour y manger et boire.[14] Jésus, à la première Cène a rendu grâce sur le pain et le vin,[15] et a prononcé des paroles que l'Eglise a gardées, liées à ce pain et à ce vin. Elles désignent le pain et le vin comme étant le Corps et le Sang du Seigneur, que l'on est coupable de ne pas discerner.[16]

La coexistence dans le Baptême et la Cène de l'élément matériel, joint à des paroles, a donné naissance, dans la théologie scolastique, à la doctrine de la matière et de la forme des Sacrements, par laquelle la pensée chrétienne s'articule sur Aristote.[17] Les anciens théologiens employaient les expressions, d'une part de *res* (chose), *signum* (signe), *elementum* (élément), et d'autre part de *verbum* (parole), *preces* (prières), *invocationes* (invocations).[18]

Nous admettrons donc comme premier caractère du Baptême et de la Cène, en tant qu'ils se distinguent de la prédication, la présence d'un élément visible et tangible joint à des paroles. Ces paroles ne sont pas n'importe quelles paroles, mais celles-là même qui élèveront l'élément matériel à la dignité d'un agent spirituel. Les symboles qu'évoquent naturellement les choses ne suffiraient pas à constituer ici l'action sacrée.

III. Ils sont administrés à tel homme particulier, lequel tombe du fait de leur réception sous la juridiction de l'Eglise. En même temps, cet homme est mis au bénéfice des grâces surnaturelles qui sont en J-C.

[3] Il n'y a pas que l'élément matériel qui soit désigné d'une manière particulière par les paroles qui l'accompagnent. Le baptisé est mis en contact avec l'eau[19] ; le communiant reçoit et mange le pain, il boit le vin.[20] Ainsi l'homme qui reçoit le Sacrement est enveloppé dans une action qui le touche personnellement et directement. L'Eglise lui dit : Je te baptise, ou encore : Prends, mange, ceci est le Corps du Christ. Comparons avec ce qui se passe dans la prédication. Ici l'apôtre annonce la bonne nouvelle à tous sans exception. Le soleil se lève sur les méchants et sur les bons. Mais, est-il dit, ceux qui acceptèrent la parole de Pierre furent baptisés.[21] Inversement Paul déclare aux Juifs d'Antioche de Pisidie : Puisque vous repoussez la Parole de Dieu et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, voici, nous nous tournons vers les Païens.[22] Ainsi la Parole est prêchée à toute créature. Mais l'Eglise, έκκλησια est

---

[11] Actes 19/1-6.

[12] Sur le sens de εις το ονομα L. Dallière. (Travail manuscrit) - La doctrine paulinienne du Baptême - pages 20-23.

[13] Jean 15/3 : « Déjà vous êtes purs à cause de- la parole que je vous ai annoncée ». S. Augustin : « Pourquoi ne dit-il pas : vous êtes purs à cause du Baptême dans lequel vous avez été lavés, mais à cause de la parole que je vous ai adressée ? C'est parce que la parole purifie, elle aussi, dans l'eau. Enlevez la parole, et l'eau n'est plus que de l'eau. Mais voici que la parole s'ajoute à l'élément, et le Sacrement est constitué, qui est pour ainsi dire, une parole visible » (In Joan. evang. tr. LXXX n. 3) - Dict. Th. cath. art. Matière et forme. T X, col. 346.

Ephésiens 5/26 : ινα αυτην αγιαση καθαρισας τω λουτρω του υδατος εν ρηματι. « Ρημα surtout sans article, ne signifie jamais et ne peut pas signifier l'Evangile ; il faudrait un complément déterminatif, p. ex. ρημα της πιστεως (Rom. 10/8), χριστου (Rom.10/17). θεου (Eph. 6/17 ; Héb. 6/5). D'autres (S. Chrysostome, etc...) pensent qu'il s'agit de la formule du Baptême ; mais si cette formule était directement et distinctement désignée, l'article serait nécessaire. Le seul sens admissible est donc : « en la purifiant par le Baptême de l'eau (datif instrumental) au moyen d'une parole (instrumental) ». F. Prat, La théologie de S. Paul, Paris 1929, II p. 308, note.

[14] I Cor, 11/22.

[15] Mt. 26/26 ; Lc 22/19.

[16] I Cor. 11/25-29.

[17] On considère généralement Guillaume d'Auxerre, professeur de théologie à Paris (mort vers 1230) comme le premier qui ait appliqué les mots de matière et de forme aux parties constitutives des Sacrements. Dict. th. cath. Art. Guillaume d'Auxerre T. VI, col. 1976.- cf. : Abbé Jules Corblet - Histoire dogmatique, liturgique et archéologique du Sacrement de Baptême. 2 vol. Paris Bruxelles Genève 1885. T. I, p. 169.

[18] Corblet, ibidem.

[19] Philippe et l'eunuque descendirent tous deux dans l'eau, Actes 8/38.

[20] Celui qui mange et boit.... I Cor. 11/27,28,29.

[21] Actes 2/41.

[22] Actes 13/46.

la κλητη αγια,[23] appelée à un service défini pour le Christ, mise dans un rapport défini de dépendance vis-à-vis de Lui. La prédication est pour le monde entier; le Baptême et la Cène sont pour l'Eglise. L'élection divine se manifeste en un être par le don de la foi.[24] Par la foi, il se livre. Le Baptême et la Cène s'emparent, grâce à la désignation qu'opèrent les paroles jointes à l'élément matériel, de celui qui se donne.

L'être qui reçoit la foi se livre à qui ? Au Christ, certes, mais aussi à l'Eglise qui l'a appelé par la prédication et qui lui donne le Baptême ou la Cène. Les actions sacrées incorporent à la vie de la société hiérarchisée à la tête de laquelle sont les apôtres. Dès lors le fidèle sera justiciable de cette société ; par elle il sera instruit, repris, exhorté. Elle pourra exercer à son égard des sanctions, dont elle ne dispose absolument pas à l'égard de ceux qui ne sont pas ses membres.[25] Au IVème siècle Saint-Augustin témoigne de l'emploi, par les évêques, des verges dans l'exercice de leurs fonctions judiciaires sur les fidèles.[26]

La fonction de l'Eglise ne se borne pas à corriger. Elle donne à ses membres ce qu'elle reçoit du Christ. Par le Baptême elle leur a ouvert tous les trésors de la grâce : Tout est à vous, et vous êtes à Christ.[27] Par la Cène, elle donne une croissance dans la grâce qui est en Jésus-Christ.

Ainsi, par le moyen de l'élément matériel joint à. des paroles, le Baptême et la Cène contribuent avec la prédication, à la constitution et à la croissance de l'Eglise. En même temps ils enrichissent l'âme de l'homme chrétien.

IV. Toutefois si le baptême et La Sainte-Cène n'étaient saisis que sous les deux aspects que présente la Thèse III, l'essentiel nous échapperait encore, et nous irions au-devant d'une sclérose de l'Eglise où se juxtaposeraient d'une part une hiérarchie dont le caractère juridique et politique s'accentuerait, d'autre part un chrétien dont le salut tendrait à revêtir un aspect de plus en plus individualiste et comme mécanisé.

La notion du Sacrement à laquelle nous aboutissons est- elle complète ? Si elle l'était, n'appellerait-elle pas des [4] réserves ? Ne pourrait-on pas lui reprocher, d'une part d'être trop juridique, d'autre part, et en même temps d'être trop individualiste ?

Examinons l'aspect juridique du Sacrement. C'est le lieu d'étudier l'origine même du mot.[28] II est à peine biblique : car, si S. Jérôme emploie 8 fois *Sacramentum* dans le N T. pour traduire μυστηριον[29], le sens n'est jamais celui de rite ou acte sacré, mais généralement celui de secret de Dieu relatif au salut des hommes par le Christ, secret aujourd'hui dévoilé. Ce sont les Pères grecs de l'Ecole d'Alexandrie[30] qui ont été conduits par leur notion de l'exégèse allégorique à appliquer le mot mystère aux vérités et aux rites du Christianisme. Ce sont les Pères latins, de Tertullien à Cyprien, qui ont fait prévaloir la traduction de

---

[23] κλητη αγια sainte convocation, est la traduction (le concret pour l'abstrait), que les SPT donnent de מקרא-קדש Exode 12/16, Lévtq 23/2 et suiv. Nombres 28/25. « Eigentümlich ist der Ausdruck κλητοι αγιοι in der Anrede an die Gemeinden (R 1,7; 1 Kl,2), eine Apposition zu έκκλησια in der man die Individualisierung der κλητη αγια = קדש-מקרא suchen kann ». Procksch dans Th. W.B. (Kittel, I p. 108). L'idée est reprise et développée par Cerfaux « La théologie de l'Eglise suivant S. Paul », 1ère partie, ch., V Les Saints et les élus. § 1. Les convoqués saints.

[24] En langage paulinien l'εκλεκτος élu, de εκ-λεγο ne se distingue pas du κλητος appelé, convoqué. Cf. Lagrange Ep. aux Rom. 1/1. (Je cite d'après Cerfaux), Cerfaux voudrait maintenir une différence, qui placerait εκλεκτος du côté des Juifs, membres du peuple élu, et les Gentils du côté des κλητοι. II Tim. 1/9 Paul dit que Dieu nous a appelés κλησει αγια par une sainte convocation.

[25] I Cor. 5, notamment le verset 11. Cf. Il Cor. 10/6.

[26] Ep.CXXXIII au tribun Marcellinus, où Augustin recommande de ne pas recourir. dans le châtiment des .hérétiques, au chevalet, aux ongles de fer et aux torches enflammées ; les verges suffisent : « Non extendente eculeo, non sulcantibus ungulis, non urentibus flammis, sed virgarum verberibus… Qui modus coercitionis a magistris artium liberalium et ab ipsis parentibus, saepe etiam in judiciis solet ab episcopis adhiberi ». D'après E. Vacandard. L'Inquisition 1912, p. 20.

[27] I Cor. 3/23.

[28] Excellente étude de A. Michel au début de l'Art. du Dict. th. cath, sur les Sacrements. I Le mot T. XIV, col, 484-494.

[29] Sur μυστηριον voir mon 1er cahier de préparation sur « Le Mystère de l'Eglise composée des Juifs et des Païens ».

[30] Clément et Origène. Le sens de μυστηριον est bien fixé dans le passage suivant de Chrysostome que cite A. Michel : « Il y a mystère quand nous considérons des choses autres que celles que nous voyons… Autre est ici le jugement des fidèles, autre celui de l'infidèle. Moi, j'entends que le Christ a été crucifié, et aussitôt j'admire son amour pour les hommes ; l'infidèle, connaissant le Baptême, pense que ce n'est que de l'eau; moi, ne considérant pas seulement ce que je vois, je contemple la purification de l'âme effectuée par l'Esprit- Saint. L'infidèle estime le Baptême comme une simple lotion faite sur le corps; moi, je crois qu'il rend aussi l'âme pure et sainte, et je pense au sépulcre, à la résurrection, à la sanctification, à la -justice, à la rédemption, à l'adoption des fils, à l'héritage céleste, au royaume des cieux au don du Saint-Esprit » In 1am Epist. ad Cor. Hom 1, n. 7. (Dict, th. cath. XIV, col, 488).

μυστηριον par *Sacramentum*. L'élément décisif dans la pensée de Tertullien[31], qui fut ici l'initiateur, c'est l'existence du Sacramentum militias, le serment prêté par les recrues à leur entrée au service, et qui fait d'elles des personnes consacrées en les engageant vis-a-vis d'un dieu. C'est par ce biais que Tertullien et ses continuateurs retrouvent dans *Sacramentum* l'idée du mystère. Ainsi l'aspect juridique est au premier plan dans le choix mène qu'ont fait les Latins du mot Sacrement.

S. Paul s'inspire souvent des images militaires. Le service de Christ est, une *militia Christi*.[32] Les orateurs sacrés proclameront que l'Eglise est la milice de Jésus-Christ.[33] Nous le voulons bien. Mais laissons-nous aller à rêver quelques instants. Imaginons que les serviteurs du Maître absent, nantis de leurs privilèges hiérarchiques, s'endorment quant à l'étude et à la prédication de la Parole.[34] Cependant un pouvoir politique, convaincu maintenant de la bienfaisance de leur mission, les soutient. Ne sera-ce pas une tentation pour eux que d'incorporer indéfiniment leurs recrues par les sacrements, qui joueront pour ainsi dire d'eux-mêmes ? II suffirait, théologiquement, de dégager une notion abstraite, mais juste, du Sacrement, et de l'appliquer en série. Le Sacrement du Baptême comporte telle et telle condition. Elles ont été appliquées ? Bien : vous êtes un baptisé, vous êtes un chrétien. De même vous aurez été validement communié, et on pourra même compter le nombre des communions faites.

Les expressions que nous employons montrent comment l'individualisme fait pendant au juridisme. Péguy parle[35] quelque part d'un grand Bon Marché intellectuel, où l'on serait toujours sûr de trouver des vêtements scientifiques tout faits. Poussant les choses à l'extrême, l'Eglise ne risquerait-elle pas de se scléroser en une grande institution juridique où chaque individu, serait sûr de trouver, par les sacrements, des grâces étiquetées d'avance ?[36]

V. Le point essentiel du Baptême réside dans la consécration qu'il effectue, laquelle établit un rapport nouveau entre le Christ et l'homme appelé à faire partie de son Corps.

[5] C'est dans la doctrine paulinienne du Baptême que je chercherai le *nescio quid* qui manque à notre notion du Sacrement, composé de choses et de paroles, et plaçant le fidèle à la fois sous la juridiction de l'Eglise et au bénéfice des grâces de la Nouvelle Alliance. Je prendrai pour cette recherche les textes très denses que fournit l'Epître aux Colossiens.[37]

Au verset 6 du chapitre second, l'apôtre exhorte les Colossiens à marcher en Christ, sans se laisser détourner par l'erreur. Car en Christ habite corporellement toute la plénitude de la divinité, et en lui les fidèles sont remplis de toute plénitude. Ici apparaît le Baptême dans les mots : εν ω και περιετμηθητε περιτομη αχειροποιητω (v. 11). « En lui vous avez été circoncis d'une circoncision non faite par la main (sous-ent. de l'homme) ». C'est le Baptême. Il s'oppose à la Circoncision juive qui, elle, est faîte de main d'homme. Le Juif est circoncis par un ministère humain qui, en le dépouillant de l'incirconcision de sa chair, imprime en lui un signe prophétique, un signe qui annonce la grâce, mais qui ne la donne pas, car la nain de l'homme ne saurait communiquer le don de Dieu. Celui qui administre le Baptême ne tient pas la place de celui qui opérait la Circoncision. Le Baptême n'est pas effectué par la main de l'homme mais par la main de Dieu, c'est pourquoi il est dit αχειροποιητος [38], Au signe prophétique succède un signe actualisé, où Dieu est engagé, donc un signe opérant, un signe efficace.

---

[31] E. de Baçker, (monographie sur Tertullien dans le recueil « Pour l'histoire du mot *sacramentum* », I Les anté-nicéens Louvain 1924 par le P. de Ghellinck) relève 134 fois le mot *sacramentum* chez Tertullien, 84 exemples où prévaut le sens *sacramentum* : serment ; 50 exemples ou prévaut le sens *sacramentum* : mystère (Dict, théol. cath. T. XIV col. 489).

[32] « labora sicut bonus miles Jesu Christi » II Tim. 2/3. Autres images militaires dans S. Paul : II Cor. 10/3-5 ; Ephés. 6/11-18, I Tim. 1/18, 6/12 ; II Tim. 4/7.

[33] « J'appelle toujours déserteur de la milice de Jésus-Christ celui nui n'a plus le Christianisme dans le cœur » Bourdaloue, Jugement dernier, 1er Avent, dans Littré, art. Milice.

[34] Matth. 24/45-51; cf. Actes 6/4.

[35] « ... ce très grand Bon Marché qu'est devenu le grand marché intellectuel du monde moderne, et c'est toute la science moderne qui est devenue la grande madame Boucicaut de ce grand marché intellectuel du monde moderne, fournissant des vêtements scientifiques tout faits à tous les systèmes qui en ont besoin… » Œuvres compl. Paris NRF, III p. 213.

[36] Un souvenir personnel : marchant auprès de Wilfred Monod et l'écoutant disserter à sa manière sur le libellé d'une plaque à la porte d'un presbytère : « Sonnette de nuit pour les Sacrements ». Il stigmatisait de la même veine le « Saint-Esprit grandeur naturelle » d'un catalogue protestant.

[37] Cette partie reproduit un fragment de mon étude de 1942. Cahier E, « La doctrine paulinienne du Baptême ».

[38] Que αχειροποιητος (forme négative) signifie par la main de Dieu, est confirmé par les deux autres textes où le mot est employé : Marc 14/58 - II Cor. 5/1.

La circoncision non faite de main d'homme est accomplie, continue le texte « dans[39], le dépouillement du corps de la chair, dans la circoncision du Christ ». Cette dernière expression désigne la crucifixion ou Jésus a été dépouillé du corps de la chair pour être, revêtu, par la Résurrection, du Corps glorieux. La circoncision juive se référait prophétiquement à la Croix, le Baptême plonge le croyant dans cette circoncision du Christ opérée par la main de Dieu.

S. Paul nous enseigne ainsi le sens que l'on peut appeler mystique ou spirituel du Baptême ; ce qui n'est pas à dire un sens vague, poétique ou sentimental, mais la plongée la plus profonde que notre pensée puisse faire dans le réel. C'est, la pensée de l'Epître aux Romains[40], l'ensevelissement avec Christ, replacé dans un ensemble qui nous conduit de l'Ancienne Loi à son abolition par la Croix, puis à la circoncision nouvelle dans la Croix. La circoncision du Christ s'opère une fois pour toutes sur le Calvaire, elle est opérée dans le croyant à son Baptême. Chaque Baptême actualise le Calvaire et rend un nouvel être humain participant de l'acte que Dieu y a opéré : destruction de la Loi, pardon des péchés, suppression de tous médiateurs autres que le Christ entre Dieu et l'homme.

VI. Le Mystère de l'Eglise est la réalité du Corps de Christ, lequel constitue comme un « moyen terme », un milieu surnaturel, entre le donné juridique et l'individu sauvé.

[6] Avant de reprendre la même recherche sur la Cène, montrons plutôt la réalité de l'Eglise qui est ici enveloppée dans le Baptême.

L'alliance mosaïque fondait un Etat régi par Dieu par l'intermédiaire de principautés angéliques.[41] Le Juif y reçoit un signe, la circoncision qui ne le sort pas de l'isolement métaphysique où le péché a plongé la créature, mais qui l'oriente vers des biens à venir. En Christ est donnée la plénitude de la divinité, laquelle, communiquée aux hommes, est l'Eglise, « plénitude de celui qui remplit tout en tous ».[42]

Le Baptême en plaçant l'homme dans la Croix, le place donc dans l'Eglise qui va prendre naissance à la Croix[43], C'est ce qu'expriment, les trois verbes composés au moyen de la préposition συν , qui continuent dans le ch. 2 des Colossiens le développement de la circoncision non faite de main d'homme :

συνταφεντες αυτω εν τω βαπτισματι…

εν ω και συνηγερθητε…

συνεζωποιησεν υμας συν αυτω[44]

Ces verbes confirment amplement l'identification du Christ et du baptisé, que nous ayons désignée comme l'essentiel du Sacrement. De plus, s'ils mettent chaque homme dans un contact avec le Christ que crée le pardon, ils mettent de même les hommes en contact les uns avec les autres en Christ. La malédiction du péché, c'est la rupture de l'unité, la division, l'isolement. L'Eglise, c'est l'unité en Christ des êtres jusque là séparés tout simplement parce que pécheurs, tant Juifs que Grecs.

Notre première approche de la signification des Sacrements nous avait placés devant un double aspect, juridique et moral, de l'Eglise. Le caractère juridique présentait, disions-nous, un danger de formalisme social, et le caractère moral un danger d'individualisme. C'est que nous n'avions pas discerné encore que la réalité de l'Eglise, c'est son existence mystique et spirituelle, dans le Christ.[45] L'aspect

---

[39] Le εν mystique de S. Paul a au moins un triple sens : personnel (en contact avec telle personne, notamment le Christ), temporel (en se transportant dans une action passée) et instrumental (par le moyen de cette action). C'est encore la préposition dans qui traduit le moins mal.

[40] Romains 6/3-11.

[41] Sur le gouvernement angélique d'Israël : Galates 3/20-21 ; Cf. Daniel 10/21.

[42] Ephésiens 1/23. Sur πληρωμα qui apparaît 17 fois dans le N,T., dont 6 fois avec un sens mystique très fort, voir étude dans mon 1er Cahier préparatoire pour « Le Mystère de l'Eglise composée des Juifs et des Païens », page 39 et suivantes.

[43] On pourrait encore suivre les rapports entre le Baptême et l'unité de l'Eglise, dans I Cor. 1/17-jusqu'au ch. 3 ; I Cor. 12/13, Galates 3/28. cf. la 2ème partie de mon étude sur « La doctrine paulinienne du Baptême » Cah. E' 2ème partie, p. 18 et suivantes : « Le Baptême, clé de l'unité de l'Eglise ».

[44] Colossiens 2/12-13.

[45] Le P. de Lubac « Corpus Mysticum, l'Eucharistie et l'Eglise au moyen âge ». Paris (Aubier) 1944 - montre que l'expression Corps mystique, appliquée à l'Eglise, est tardive. Ici, encore, Guillaume d'Auxerre passe pour un novateur, bien que le P. de Lubac ne lui reconnaisse pas pleinement ce mérite, (voir op. cit. p. 14 et 120-121).

Antérieurement, et surtout au IXème s. on distinguait traditionnellement un triple Corps du Christ :

- le corps né de la Vierge Marie (corps historique)
- le corps mystique = eucharistique (corps sacramentel)
- le corps de l'Eglise (corps ecclésial)

juridique et l'aspect moral sont les deux extrêmes de la tension à laquelle la réalité de l'Eglise est soumise par son pèlerinage à travers l'histoire. La raison abstraite perd le lien entre ces formes extrêmes de l'idée de l'Eglise, qui ne se manifestent pourtant que parce qu'il les soutenant et les unissant par le dedans, ce terme intermédiaire qu'est la réalité de l'Eglise dans le Christ.

VII. C'est par la Cène que la vie du Christ se répand dans l'Eglise – Corps du Christ, qui est dans sa réalité intime un organisme vivant et surnaturel. Il y a lieu de noter ici que tout baptisé est normalement un communiant, et que les deux actions sacrées forment elles-mêmes un organisme.

Les données écrites du N.T, sur la Sainte-Cène se composent de quelques textes essentiels,[46] qui laissent pressentir une vie intense dans le culte des communautés primitives, mais contiennent peu de développements théologiques. Pour notre propos, voici l'essentiel :

[7] - la Cène est une nourriture et un breuvage;

- cette nourriture est en rapport, avec la Croix.

« Prenez, mangez... Buvez-en tous » dit le texte de l'institution de la Cène selon Matthieu. Sous une forme ou une autre, les parallèles, chez Marc, Luc et Paul parleront de manger et de boire. Dans l'enseignement que Jean donne sur la Cène au ch. 6, il s'agit de manger la chair du Fils de l'homme et de boire son sang. La figure de la Cène dans l'A.T., c'est, nous dit Paul, un aliment spirituel et un breuvage spirituel.[47]

L'acte social et juridique, dans la Cène, est donc la participation au repas où l'Eglise donne le Corps et le Sang de Christ [48]; l'effet moral dans le croyant sera le développement de vertus formées par la grâce.[49] Entre ces deux extrêmes nous devons placer, ici encore, un moyen terme, qui sera la manducation mystique,[50] la réception par les fidèles de cette réalité qui est le Corps et le Sang du Christ. Ainsi Christ, dans la Cène, se donne, non pas à l'âme isolée, mais au Corps réel que le Baptême avait déjà formé ; il est la nourriture, donc la vie de ce Corps.

De même que Ephés. 5/26 nous présentait l'Eglise comme tout entière baptisée, de même c'est cette Eglise que le Christ nourrit de sa propre chair, lorsqu'elle s'assemble pour le repas du Seigneur.

Un tel mystère n'est possible que par la Croix. Inutile d'insister. Que la 1ère Cène ait été un repas pascal, ou que Jésus soit mort à l'heure où l'on immolait la Pâque,[51] de toute manière, c'est par le sacrifice de la Croix, que le Corps historique du Christ devient le Corps mystique de l'Eucharistie, et que le Corps réel de l'Eglise reçoit sa vie de lui.[52]

La théologie scolastique rapproche les deux premiers sens, et, du coup, dit le P. de Lubac, brise le lien qui les unit au 3ème, et qui n'apparaît plus ; on a dès lors :

- le corps historique-sacramentel, corpus verum
- le corps ecclésial corpus mysticum.

Moi-même j'applique ici à l'Eglise la triple distinction suivante :

- l'institution juridique qui peut tendre vers le formalisme social
- le corps ecclésial-sacramentel, vrai corps mystique et réalité de l'Eglise,
- l'influence religieuse sur l'individu, qui peut tendre vers le moralisme de l'Eglise invisible.

[46] Les 4 textes de l'institution :

Mth. 26/26-29 ; Mc. 14/22-25 ; Lc. 22/14-20 ; I Cor. 11/17-34 ; l'enseignement du ch. 6 de S. Jean, surtout les v. 53-58 ; l'évocation par S. Paul de la Cène au cours de son enseignement sur les viandes sacrifiées aux démons, I Cor. 10 ; une allusion directe 1 Cor. 5/6-8 ; la célébration de la Cène mentionnée dans Actes 2/42 et 46, 20/7 et 11 ; une allusion dans Hébr. 13/10.

[47] πνευματικως = spirituel, c-à-d. figuratif et prophétique cf. Apocalypse 11/8.

[48] Du sacrement découle le pouvoir juridique de l'excommunication cf. I Cor. 5.

[49] C'est au sujet de vertus morales très simples : égards mutuels, partage avec les pauvres, que Paul rapporte solennellement l'institution. L'état de division de l'Eglise, mis en rapport dans les ch. 1-3 avec une ignorance au sujet du Baptême, est lié ici à un manque de discernement de la réalité de la Cène.

[50] Le mot spirituel, qui avait eu une grande fortune avant la controverse bérengarienne (XIe s.) et qui a été repris par Calvin, est caractéristique de la Nouvelle Alliance. Je ne l'ai pas employé ici pour éviter toute confusion avec le figuratif et le prophétique de I Cor. 10/3 et 4. Mystique a l'inconvénient d'évoquer du flou dans beaucoup d'esprits. On pourrait dire encore manducation mystérieuse ou manducation réelle, comme on dira Eglise réelle.

[51] Sur tous les textes concernant le Cène, je dois beaucoup au commentaire de Pierre Batiffol, Etudes d'histoire et de théologie positive, l'Eucharistie dans le N.T., Paris 1905, p. 3-133.

[52] Voir ci-dessus la note 44 sur l'ouvrage du P de Lubac.

Le début de I Cor. 10 montre, par la typologie de la mer Rouge, de la manne et du rocher, que le Baptême et la Cène forment un organisme déjà figuré dans le peuple convoqué de l'Ancienne Alliance.[53] L'Eglise primitive ne conçoit le Baptême qu'en vue de la participation à la Cène. Déjà, nous avons la liaison dans Actes 2,[54] et le précepte de la Didachê : « Que personne ne mange du Seigneur »[55] suppose aussi que tous les baptisés,[56] seront présents dans l'assemblée eucharistique. Enfin l'unité organique du Baptême et de la Cène résulte de leur commun enracinement dans la Croix.

VIII. Le Baptême et la Cène couronnent l'action de la parole, et ils supposent chez ceux qui les reçoivent la foi, par laquelle ils sont préparés, et dans laquelle ils s'épanouissent.

Qu'il soit nécessaire de croire pour communier, cela est rarement mis en doute. Le discernement du Corps et du Sang du Seigneur, qu'exige l'apôtre, est un discernement de- la foi. A **[8]** travers le pain et le vin présentés aux sens, la foi reçoit l'enseignement de la Rédemption, et elle croit au Corps et au Sang de Christ qui lui sont donnés. Inversement le discours sur le Pain de vie est rejeté par ceux, qui ne croient point.[57]

Quand nous disons que la foi est tout aussi nécessaire antérieurement au Baptême, nous n'entendons pas renverser par là le Baptême des enfants. Nous étudions ici la signification du Sacrement. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que la foi est condition préalable au Baptême ; s'il y a Baptême des petits enfants, il y faudra donc la foi. Le Baptême découle de la Croix aussi bien que la Cène : la foi y est nécessaire pour la même raison. Les réalités que nous avons placées dans le milieu spirituel et mystique où se forme et vit l'Eglise réelle, sont toutes proposées à la foi.[58]

La foi vient de ce que l'on entend.[59] Elle naît dans l'esprit sous l'action de la prédication. Le Sacrement est un appel à sa manifestation la plus entière, celle qui engage tout l'être, esprit, âme et corps. Dans l'acte même du Baptême et de la Cène, la volonté de l'homme se soumet sans réserve à la volonté divine, souverainement proclamée dans la Croix. Le corps du fidèle baptisé et qui communie est le lieu où viennent affleurer visiblement, dans leur harmonie reconquise, la volonté de Dieu et celle de l'homme. Pour l'homme Baptême et Cène n'ont de sens que dans l'obéissance de la foi.[60] De la part de Dieu ils sont œuvres de sa pure grâce. C'est pourquoi Paul peut écrire à Tite que Dieu nous a sauvés, non à cause de nos œuvres, mais par le bain de la nouvelle naissance.[61]

Que faut-il penser à cet égard des distinctions que nous propose la théologie catholique, entre Sacrement valide et Sacrement fructueux d'une part, entre *opus operatum* et *opus operantis* de l'autre ? Selon la première, la foi de celui qui reçoit le Sacrement est condition du fruit, non de la validité.[62] Je l'admets, mais j'ajoute que, si l'on ne prend pas les plus grandes précautions pour éviter l'habitude des Sacrements infructueux, on aura vite ancré dans la crédulité humaine que le Sacrement opère la

---

[53] « ... C'est pourquoi le Baptême et la Cène sont si étroitement unis dans le Christianisme primitif. Ils se complètent l'un l'autre, et leur solidarité ne date pas d'une époque tardive, elle se trouve déjà chez Paul (cf. la nuée et la mer – la nourriture et le breuvage II Cor. 10/1-5) et chez Jean (le lavement des pieds et le coup de lance). (O. Cullmann, Le Culte dans l'Eglise primitive, p. 31).

[54] Joindre les versets 41 et 42.

[55] Didachê, IX, 5. Texte de Hemmer - Oger - Laurent, Paris 1907, p. 19.

[56] Cerfaux, op. cit. L. I. ch. V ; L. II. ch. II. Cf. Hebr. 10/25 : « N'abandonnons pas notre assemblée... » qui suit immédiatement un rappel du Baptême.

[57] I Cor. 11/28-29. Jean 6/64.
Batiffol, op. cit. p. 98-99 : « Manger la chair, boire le sang du fils de l'homme, qui pourrait accepter pareil paradoxe ou pareille horreur ? La Sauveur répond : La foi au fils de l'homme va cependant jusque-là. Voilà pourquoi celui qui mange ma chair et boit mon sang, celui-là a vraiment la foi, celui-là a donc la vie ; il est à moi et je le ressusciterai au dernier jour; il est à moi, "il demeure en moi et moi en lui" (56). Qui pourrait nous séparer désormais ? Ainsi manger la chair du Fils de l'homme et boire son sang, est la consommation de la foi, et partant la plénitude de la vie ».

[58] L'expression de notre pensée doit beaucoup à l'extrait de M. J. Scheeben qui a été traduit dans la collection Unam Sanctam sous le titre « Le mystère de l'Eglise et de ses sacrements », Paris 1946. Scheeben donne une interprétation extrêmement intéressante de la notion scolastique du *sacramentum et res*, en tant qu'il se distingue du *sacramentum* et de la *res*. C'est par là qu'il peut rejoindre la sève spirituelle des Pères. Cf. notamment la p. 118.

[59] Rom. 10/17.

[60] Rom. 1/5.

[61] Tite 3/5.

[62] C'est, en somme, l'enseignement de S. Paul dans I Cor. 11. L'apôtre ne met pas en doute la valeur, ce que nous appellerions plus juridiquement, la validité de la communion donnée aux Corinthiens ; mais elle ne produit pas de bons fruits en eux, à cause de leur incrédulité. La faute qu'ils commettent en célébrant des sacrements infructueux attire sur eux de très graves châtiments,

sanctification sans la foi, par simple contact : c'est le sens magique que l'on prête souvent à l'*opus operatum*.[63] Quoique cette dernière expression puisse désigner tout autre chose, à savoir l'œuvre de la pure grâce de Dieu, elle est d'un emploi bien délicat, car elle tend à séparer abstraitement ce que l'Evangile joint de toute manière dans le réel : la grâce de Dieu et la foi du fidèle.

IX. Par le Baptême et la Cène la vie surnaturelle du fidèle est mise dans la dépendance de la vie du Corps de Christ. Le salut de l'individu ne se sépare pas du salut du Cosmos, qui se réalise par l'Eglise - Corps du Christ.

Ne sommes-nous pas revenus par un détour à cette Eglise invisible que nous exorcisions dès notre exorde ? Qu'est cette Eglise mystique, formée, et nourrie dans une réalité spirituelle des sacrements, sinon une réédition de l'Eglise invisible ? Je **[9]** reconnais qu'il faut distinguer, par la pensée, un aspect juridique de l'Eglise, sous lequel elle s'insère dans la réalité terrestre, et un aspect intérieur, réel, mystique si l'on veut, sous lequel elle est enracinée dans la grâce de Dieu : mais c'est une seule et même Eglise, et elle est toujours visible.[64] La réalité religieuse est cachée, ou plutôt mystérieuse, exactement au sens de Chrysostome disant : « Il y a mystère quand nous considérons des choses autres que celles que nous voyons... L'infidèle, connaissant le Baptême, pense que ce n'est que de l'eau ; moi, ne considérant pas seulement ce que je vois, je contemple la purification de l'âme effectuée par l'Esprit –Saint ».[65] Le. Sacrement est le point d'ancrage dans le réel d'une seule et même Eglise qui, en même temps, jouit de certains droits reconnus par l'Etat, et est nourrie des grâces surnaturelles du Christ.

Tirons de cela trois Conséquences :

1.- A son entrée dans la vie sacramentelle, au Baptême, le Chrétien se livre tout entier au Dieu de la grâce, qui le consacre, le scelle, a son service, au sein de la-société organique, réelle, des âmes liées au Christ, et les unes aux autres, par le pardon acquis dans le sacrifice du Calvaire.

2.- Par son Culte, qui est d'essence sacramentelle,[66] l'Eglise rapporte à Dieu, en Christ, toute la création visible. L'homme fait à Dieu non seulement l'offrande de son corps, mais de la terre qu'il cultive. Ainsi se réalise le dessein de Dieu de récapituler toutes choses en Christ,[67] et la nature créée elle-même.

3.- Le mystère divin n'est pas de sauver des âmes côte à côte et sans lien organique entre elles. C'est le monde qui est sauvé en Christ, et c'est l'humanité dont le Fils a assumé la nature.[68] Les grâces dont bénéficie chaque âme sont celles qu'elle puise selon sa place dans le Corps, selon ses liens définis avec

---

[63] Quand on a commencé d'appliquer les expressions *opus operatum* et *opus operans* (ou operantis) aux sacrements, au début du XIIIe s, (l'initiateur ici paraît être Pierre de Poitiers, professeur de théologie à Paris, mort en 1205, auteur d'un Livre de Sentences), il s'agissait de la validité du sacrement conféré par le ministre indigne. Dans la controverse contre les protestants, un glissement se produit et il s'agit de la foi du sujet qui reçoit le sacrement, foi désignée malencontreusement par le nom d'œuvre, *opus operantis*. L'opposition, en particulier sur ce point, des thèses du Concile de Trente et des Réformateurs marque un des moments les plus désastreux de l'histoire de la théologie. Les uns et les autres polissent dans l'abstrait les formules qui soulignent d'une part l'aspect juridique du sacrement, d'autre part son aspect moral. Entre les deux, le réel, qui est l'essentiel, risque d'échapper. Cf. l'art. de A. Michel sur *opus operatum*, Dict, th. cath. T. XI, col. 1084-1087.

[64] Il nous semble voir une recherche du même ordre chez l'abbé Journet « L'Eglise du Verbe Incarné », Paris, sans date, (1941), quoique nous ne souscririons pas à la séparation qu'il tranche entre une Eglise théologique pure de tout péché, et l'Eglise matérielle, telle qu'elle est. Pour cela, il lui faut, en chaque membre de l'Eglise, tracer une ligne au-delà de laquelle se trouve rejeté le péché - (Cf. op. cit. Introduction).

[65] Voir ci-dessus la note (29).

[66] La λογικην λατρειαν (Rom. 12/1, cf. Jean 4/24) ou culte spirituel (cf. I Pierre 2/2 το λογικον αδολον γαλα) a pour base l'offrande du corps qui se réalise dans le sacrement, centre de toute une vie rapportée à Dieu. Cf. Cullmann, Le Culte dans l'Eglise primitive, p. 28 : « La Cène est le fondement et le but de tout culte chrétien ».

[67] Ephés. 1/10 (mot grec manquant), cf. Coloss. 1/20 : (mot grec manquant ?)

[68] Scheeben (op. cit. p. 161) « Le genre humain forme un tout solidaire par sa descendance d'un seul ancêtre; ce tout est assumé entièrement dans la personne du Verbe, lorsqu'une partie entre dans cette personne ». C'est la doctrine constante des Pères Grecs, H. von Balthazar (Présence et pensée, Paris 1942) résume ainsi la doctrine de l'Incarnation chez Grégoire de Nysse : « Le Christ a assumé une nature individuelle et concrète, nullement "la" nature humaine comme telle ; mais de plus, moyennant ce contact partiel, il a touché la nature entière, indivisible et continue, et par cette unité vitale, il transmet la grâce, la résurrection et la divinisation au corps entier, unissant ainsi tous les hommes, et par eux toute la création a soi » (p. 103).

telle et telle autre âme que Dieu a liées à elle par les Sacrements.[69] La théologie spirituelle de l'Eglise et sa théologie morale[70] découlent l'une et l'autre de sa théologie sacramentelle.

X. La prédication de la parole et l'édification du Corps de Christ ayant toujours un sens eschatologique, le Baptême et la Sainte Cène sont toujours ordonnés au Retour de Jésus-Christ.

Le professeur Culmann a rappelé récemment que tout culte chrétien avait un caractère eucharistique[71] et que le *Maranatha* (Viens Seigneur !) constitue l'élément spécifiquement chrétien des prières liturgiques primitives.[72] C'est dire que le Sacrement, dans ses origines mêmes, a une signification eschatologique. La commémoration de la Croix et l'attente de la Parousie étaient étroitement liées par S. Paul : « Faites ceci, dit le Christ, toutes les fois que vous boirez, en mémoire de moi. Car, ajoute l'apôtre, toutes les fois que vous mangez le **[10]** pain, et que vous buvez la coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne ».[73] Cela n'a jamais été complètement oublié par la théologie. C'est ainsi que, selon S. Thomas, le Sacrement a une triple signification : remémorative (p. ex. le Baptême est le symbole de la mort du Christ), démonstrative (le Sacrement montre ce qu'il accomplit) et prognostique (c'est-à-dire qui annonce la gloire éternelle). Les Sacrements de l'Ancienne Loi sont uniquement prognostiques (annonçant l'Incarnation).[74]

Mais il suffit de citer ce commentaire pour saisir combien l'espérance de la parousie y est atténuée. Ce qui compte, c'est la béatitude de l'âme séparée, tandis que le salut assigné par S, Paul comme fin de l'espérance, c'est la réunion de l'âme et du corps à la Résurrection générale.[75] Dans le Culte, nous avons contemplé la Rédemption de la nature, en tant surtout qu'elle est visible dans l'espace.[76] Mais l'Incarnation avait aussi en vue la Rédemption du temps et c'est encore le Sacrement qui nous fait saisir celle-ci.[77] La Croix, ce Baptême et cette Cène, la Parousie, sont, dans la vision de l'homme mortel, trois moments. En Dieu, ils n'en sont qu'un seul. Nous avons déjà vu, dans la constitution même du Sacrement, que la Croix est contemporaine de chaque Baptême et de chaque Cène.[78] Tout de même, le Sacrement est contemporain de la Parousie, non pas seulement au sens de Cullmann[79] (présence anticipée d'un Christ spirituel là où deux ou trois sont réunis en son nom), mais au sens d'un transport, par l'espérance, dans les lieux célestes en Christ.[80] Il y a, dans l'espérance, une saisie noétique de notre vie de Résurrection dans le Christ.

Ces vues nous permettent de préciser la distinction que nous avons faite d'un double point de vue pour connaître l'Eglise qui, disions-nous, visible toujours, a cependant un aspect juridique ou institutionnel, plus frappant, et un aspect réel ou mystique plus caché.[81] Si nous nous reportons à l'âge apostolique, les deux aspects se recouvrent a peu près complètement. Pourquoi ? Parce que l'Eglise naissante est peu engagée dans les contingences de l'histoire ? Peut-être : n'empêche que saint Paul payait ses impôts,[82]

---

[69] H. von Balthazar (op. cit, p. 102) commentant Grégoire de Nysse : « Ce qu'il y avait de social dans les mystères païens n'était que l'expression d'un instinct grégaire visant à assurer le salut individuel des membres du groupe. Radicalement social par contre est le fait théologique. Car si le fait extérieur et le fait intérieur ne sont qu'une seule histoire, le caractère social du fait extérieur (l'Eglise) démontre par là même celui du fait intérieur (le corps mystique) ».

[70] Pour la théologie spirituelle fondée sur la théologie sacramentelle, on ne saurait trop insister sur l'importance de Grégoire de Nysse. Cf. l'ouvr. cité de Jean Daniélou qui expose les trois voies de la vie spirituelle liées aux trois sacrements du Baptême, du Don du Saint-Esprit et de l'Eucharistie. Cf. encore la « Théologie de la Mystique » de Dom Anselme Stolz Chevetogne 1939 : « la mystique chrétienne est réellement une mystique sacramentelle. Le sacrement apporte un germe, d'où la vie mystique lèvera jusqu'à atteindre sa suprême floraison » p. 53. - Quant à la dépendance de la théologie morale à l'égard de la théologie sacramentelle, il suffit pour s'en rendre compte de saisir le lien organique qui unit la partie parénétique des épîtres pauliniennes à la partie dogmatique, notamment dans les Ephésiens.

[71] Se reporter à la note (65) ci-dessus.

[72] Ouvr. cité, p. 12. Maranatha : 1 Cor. 16/22, Apoc. 22/20.

[73] I Cor. 11/25-26, Luther a l'impératif : « Sollt ihr des Herrn Tod verkündigen ». Vulg. « annuntiabitis ». Batiffol soutient le présent de l'indicatif (que donne Segond), op. cit. p. 11.

[74] D'après A. Michel, Art. Sacrements, Dict. th. cath. XIV, col. 498, qui cite le Comment. sur les Sentences.

[75] Romains 8/23-25.

[76] Ci-dessus page 10, § 2.

[77] Grégoire de Nysse est très proche de nous par sa philosophie et sa théologie du Temps.

[78] Ci-dessus, p. 6, en haut (pour le Baptême) et page 8 (pour la Cène).

[79] « Le Culte de l'Eglise primitive », p. 15. « L'antique prière eucharistique, Maranatha, est donc exaucée dans la Cène de l'Eglise déjà ».

[80] Cf. Ephésiens 1/3 et surtout 2/4-7.

[81] Ci-dessus, page 9 au § IX.

[82] Romains 13/7.

avait affaire aux gouverneurs romains[83] et possédait des vues très nettes sur la destinée de l'Empire.[84] Ou bien y avait-il moins de péchés dans l'Eglise primitive ? Peut-être encore : mais cela est bien difficile à peser.[85] Je dis que l'Eglise primitive était douée d'une puissante cohésion interne, qui empêchait son aspect juridique de se distendre d'avec sa réalité, parce que son espérance, son attente eschatologique, était portée à un maximum de tension. L'espérance réalisait l'unité des trois moments : Croix, Sacrements et Parousie. Le juridique ne pouvait se distendre du réel. Il y a là une loi générale.

[83] Actes 23/11, Le témoignage dans Rome, est, de fait, un témoignage devant César, qui va hériter, dans l'Eglise, des promesses de Dieu, comme le témoignage à Jérusalem associe Paul à l'opprobre de Christ rejeté par les Juifs.

[84] II Thess. 2/7. Nous voyons dans ce verset la conviction de l'apôtre d'une subversion de l'empire romain.

[85] Malgré tout, l'Eglise théologique, pure de péché, dont parle l'abbé Journet, eût été plus facile à reconnaître sous les formes juridiques de l'Eglise primitive. Dans le Martyre également (Cf. la note (63) ci-dessus).

XI. Il est possible que le Baptême et la Cène soient comme rejetés par celui qui les a reçus, dans le cas où il y a non seulement absence ou sommeil de la foi, mais rejet volontaire de celle-ci : ainsi se constitue l'apostasie.

[11] Le Sacrement infructueux a déjà retenu notre attention. Faute des dispositions requises, chez le sujet,[86] disent les catholiques, le Sacrement valide, c'est-à-dire conforme à sa définition abstraite et apte à agir, ne produit pas pour finir des fruits moraux ou spirituels. Il peut y avoir aussi des hauts et des bas dans la vie chrétienne ; tout culte chrétien restaure des relations avec Dieu plus ou moins ternies ; le catholique retrouve la grâce baptismale momentanément perdue, par le Sacrement de la pénitence. L'Eglise Réformée invite les fidèles à une confession collective de leurs péchés que clôt une prière pour obtenir de nouvelles grâces du Saint-Esprit. Un dernier fait, lourd de sens, doit retenir notre attention : la possibilité d'être baptisé et damné. C'est sur l'horreur d'une telle situation, cependant possible, que S. Paul fonde son argumentation du ch. 6 des Romains, qui a pour but de prouver que la grâce n'est pas ministre du péché. Qu'après le Baptême, sans l'appui de la Loi, je marche dans la foi au Christ à qui je suis réellement uni, alors je serai, par lui, gardé du péché. Livrer ses membres au péché, ce serait retourner dans la mort dont on est sorti par la résurrection du Baptême (mots grecs manquants).[87] S. Jean parle des antéchrists qui sont dans le monde : « Ils sont sortis du milieu de nous, dit-il, mais ils n'étaient pas des nôtres ».[88] Il y a enfin les déclarations si catégoriques de l'Epître aux Hébreux.[89]

La révélation centrale de l'amour de Dieu dans l'Evangile invite tout homme à revenir au Sauveur après toute chute, si grave qu'elle soit, et fût-elle commise après le Baptême.[90] Cependant on ne se moque pas de Dieu ; celui, qui, après le Baptême, aura semé pour la chair, moissonnera de la chair la corruption.[91] Le péché le plus grave ici, aux yeux de l'apôtre, est le reniement de la grâce que comporte un retour à l'esclavage de la loi. Sans nous attarder à discuter dans quel cas ce péché serait ou non irrémissible, disons seulement que. l'abandon de la foi par le fidèle baptisé a reçu le nom d'apostasie, ce qui rejoint les perspectives eschatologiques, tant dans S. Jean que dans S. Paul.[92] Ainsi I°- la réception des Sacrements ne donne aucune garantie de victoire sur le péché, si elle n'est pas suivie de la persévérance dans la foi ; 2°- elle ne donne pas non plus une sécurité acquise une fois pour toutes contre le risque de la perdition.

XII. Reprenant le mot traditionnel de Sacrement pour désigner l'organisme Baptême - Cène, il paraît légitime de dire que :
Les Sacrements de la Nouvelle Alliance sont des signes composés de « choses » et de « paroles » ; remis en dépôt par Jésus Christ à son Eglise visible et hiérarchisée ; en vue de maintenir en elle jusqu'à son retour la vie organique surnaturelle de son Corps, au sein duquel les fidèles qui en sont les membres reçoivent les grâces apportées par l'Evangile, chacun selon la mesure de foi qui lui est départie.

On nous avait demandé quelle était la signification du Sacrement dans le Baptême et la Sainte-Gène ? C'est bien une signification (meaning) que nous pouvons donner, et non une définition. Quels que soient les progrès d'ordre, de clarté, que la scolastique a accomplis, nous restons sur la réserve devant toute définition abstraite du Sacrement. Nous sommes placés au sein d'une réalité que la pensée doit saisir dans son existence. Nous employons le mot Sacrements non comme une notion générique, **[12]** mais pour tracer le contour concret du Baptême et de la Cène, en tant qu'ils ne sont ni la prédication de la Parole, ni les autres actions sacrées, comme la prière par exemple.

Les Sacrements sont tellement liés à la structure de l'Eglise,[93] - réalité visible - que nous avons dû préciser l'aspect juridique de celle-ci, selon lequel les sacrements lui ont été remis en dépôt par Jésus-

---

[86] Notons ici que la tendance à l'individualisme sacramentel porte le communiant catholique à se désintéresser de ce que l'on pourrait appeler ses relations eucharistiques avec telle personne concrète, notamment l'officiant. Celui-ci peut donc donner une communion valide sans y participer lui-même, et le fidèle peut recevoir cette communion avec fruit pour lui-même. Il y a là un amenuisement de l'Eucharistie auquel un homme comme le P. de Lubac se montre sensible. Cf. Catholicisme : Les aspects sociaux du dogme. Paris 1941, notamment les chap, III et X.

[87] Rom. 6/1 et 15. Cf. I Cor. 9/27.

[88] I Jean 2/18.

[89] Hébreux 6/4-8, 10/26-31.

[90] I Jean 1/8-9, Jacques 5/16, et la 5ème demande de l'Oraison dominicale elle-même.

[91] Galates 5/7-8.

[92] I Jean 2/18 - II Thess. 2/3-4.

[93] Nous copions ici ce passage de Scheeben auquel nous songions à la page 9 (voir la note (67) : « L'Eglise est visible exactement de la même manière que fut visible son fondateur historique et son chef, l'Homme-Dieu. L'Homme-Dieu était visible comme vrai homme, et comme un homme envoyé par Dieu, ayant avec Dieu une relation spéciale; l'Eglise

Christ lui-même en la personne des apôtres ; puis l'aspect réel, intérieur, mystique ou mystérieux, de l'Eglise, selon lequel les Sacrements sont pour elle source de vie et d'unité dans la Croix de Christ; enfin l'aspect moral et spirituel selon lequel les Sacrements produisent des fruits dans la foi des fidèles qui sont, par ces sacrements mêmes, incorporés au Christ et nourris en lui.

S'il fallait cependant à tout prix donner des Sacrements une définition notionnelle qui les subsumât dans le genre signes, en les distinguant de l'espèce symbole ou de l'espèce langage, nous dirions que les Sacrements sont des signes tangibles et opérants.[94]

Mais nous préférons résumer et conclure notre travail par la thèse que nous avons présentée en ces termes :

Les Sacrements de la nouvelle Alliance sont des signes composés de « choses » et de « paroles », remis en dépôt par Jésus-Christ à son Eglise visible et hiérarchisée, en vue de maintenir en elle jusqu'à son retour la vie organique surnaturelle de son Corps, au sein duquel les fidèles qui en sont les membres reçoivent les grâces apportées par l'Evangile, chacun selon la mesure de foi qui lui est départie.

---

est visible comme une société d'hommes et comme une société fondée et conservée par Dieu. Mais l'Eglise ressemble aussi au Christ dans son caractère invisible et mystérieux. Malgré la visibilité de son humanité, la véritable essence du Christ, son caractère d'Homme-Dieu, demeurait cachée dans les profondeurs de la divinité. De même, malgré l'aspect extérieur de son organisation et de son origine divine, l'essence intérieure de l'Eglise, le noble lien qui renferme et unit tous ses membres, la force mystérieuse qui règne en elle et qui l'anime, le but céleste qu'elle poursuit, sont inaccessibles à l'œil naturel de l'homme » (op. cit. pages 78-79).

[94] Notre position est très proche de celle de M. le professeur Pr. J. Leenhardt dans son étude sur « Le Baptême chrétien, son origine, sa signification » Neuchâtel Paris 1944. Traduisant la pensée paulinienne, M. Leenhardt dit du Baptême qu'« il est tout à la fois symbole et acte efficace » (p. 59). De cette efficacité, M. Leenhardt donne une explication qui rappelle la consubstantiation luthérienne et les causes occasionnelles de Malebranche : « Avec le rite, Dieu agit non par lui, mais comme lui : Dieu donne ce que le rite signifie symboliquement, non par son moyen mais à son occasion » (p. 19). – « Il (le Baptême) est réellement autre chose qu'un acte vain, car cette même grâce qui a donné le Baptême comme signe le prend comme occasion pour s'actualiser dans le croyant » (p. 65). Il semble que M. Leenhardt n'a pas vu ici toutes les richesses de la doctrine des deux natures en Christ. Cela ne nous empêche pas de tomber, par ailleurs, d'accord avec lui sur un grand nombre de ses conclusions.

La situation de l'Eglise par rapport au monde sécularisé (période constantinienne)[1]

I.

[1] A un siècle de distance, le théologien protestant et libéral, Ferdinand Christian Baur, se rencontre avec notre contemporain, l'exégète catholique de Louvain, L. Cerfaux, pour trouver dans les chapitres 9 à 11 de l'Epître aux Romains un centre lumineux d'où s'éclaireront à la fois la pensée de saint Paul et l'histoire des origines de l'Eglise. Je cite ces deux points extrêmes entre lesquels innombrables sont les penseurs qui, sondant le mystère de l'Eglise, ont été conduits au mystère de l'élection d'Israël et des Gentils. Mystère non pas révolu et résolu une fois pour toutes, comme on le croirait volontiers, par la fondation de l'empire carolingien ; mais mystère sans cesse à l'œuvre dans l'histoire, et aujourd'hui même, comme nous le constaterons dans la présente étude sur la situation de l'Eglise par rapport au monde sécularisé.

Ainsi le salut vient des Juifs. Au début de l'Evangile, « que les Juifs convertis soient peu nombreux, il le faut bien, nous dit M. Cerfaux, pour qu'ils soient "le reste", mais tels qu'ils sont, ils forment la partie la plus sainte du peuple nouveau, et ce n'est que grâce à leur insertion avec eux et sur la même souche que les Gentils deviennent Israël. »

Quel sera le signe d'unité du peuple nouveau ? La circoncision, comme le veulent les judéo-chrétiens les plus étroits ? Mais déjà Pierre n'avait pu refuser l'eau du Baptême aux Gentils qui avaient reçu le Saint-Esprit aussi bien que les Juifs. Le Baptême, signe de la grâce, prend la place de la circoncision, signe légal, joug, dit S. Pierre, que ni nos pères ni nous n'avons pu porter. - Pour St. Paul tous sont fils de Dieu par la foi en Jésus-Christ : « Vous tous, qui avez été baptisés en (εἰς) Christ, vous avez revêtu Christ. Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme : car tous vous êtes un en Jésus-Christ. »

Libérée de l'asservissement à un Israël terrestre et charnel, l'Eglise naissante reçoit sa vie du Christ crucifié, qui la sanctifie après l'avoir purifiée par le bain de l'eau dans la Parole.

II.

La fonction essentielle du peuple nouveau, appelé à la sainte convocation dans le Baptême, c'est de rendre à Dieu le culte dont le centre est la Sainte-Cène. Le culte et l'organisme sacramentel sont, avec la prédication missionnaire, les institutions premières de l'Eglise. Au cours des premiers siècles se constitue un nouvel organe de la vie de l'Eglise : le Catéchuménat.

[2] Déjà la Didachê et l'Epître de Barnabas nous présentent une Catéchèse, c'est-à-dire un enseignement préparatoire au Baptême. Le Traité des Deux-Voies. Au milieu du 2ème siècle, Justin Martyr mentionne l'enseignement de la prière et la pratique du jeûne avec les futurs baptisés ; Hermas cite des personnes qui désirent recevoir le Baptême, puis, « en songeant à la pureté exigée par la vérité », se ravisent. A la fin du 2ème siècle apparaît dans les textes le mot de catéchumène, avec son sens précis de candidat au Baptême. A Alexandrie, nous connaissons l'école de catéchèse, que dirigera Clément. C'est au 4ème siècle que nous voyons le Catéchuménat fleurir dans toute l'étendue de l'Eglise, comme une institution régulière, enrichie de coutumes et de rites multiples. Mentionnons :

1.- la division des Catéchumènes en *Audientes*, Catéchumènes proprement dits et *Competentes*.

2.- la distinction des chrétiens en fidèles et catéchumènes, ces derniers étant reçus dans l'Eglise par l'imposition des mains, le signe de la Croix et la prière.

3.- la réception solennelle des Catéchumènes au Baptême à des époques fixes, généralement Pâques et Pentecôte, quelquefois l'Epiphanie, et l'emploi d'un rituel enrichi de symboles et de cérémonies secondaires.

Il y a lieu de se demander ici quelle voie suivaient les enfants des chrétiens ? Y avait-il pour eux un enseignement spécial ? Nous n'en voyons nulle trace. Quand, beaucoup plus tard, à partir de la fin du 5ème siècle, le catéchisme pour enfants devra remplacer la catéchèse des candidats au Baptême, l'Eglise des premiers siècles ne léguera aux nouvelles générations aucune institution, aucun livre, aucune méthode. Tout sera à faire et ne se fera que lentement. Il semble donc que les enfants des fidèles suivaient

[1] Texte dactylographié, sans date. D'après le dossier de la Commission du baptême, ce texte a été présenté en mars 1947. Le *Répertoire des travaux manuscrits précise* : Rapport lu à la Commission du Baptême le samedi 22 mars 1947.

normalement la voie du catéchuménat et recevaient le Baptême en même temps que les prosélytes venus du paganisme.

L'organisme sacramentel Baptême-Cène, que nous avons vu se former sous la main même des apôtres, demeure la réalité centrale de la vie ecclésiale. Aussi ne sommes-nous pas surpris de voir les deux signes étroitement liés dans l'initiation des Catéchumènes. C'est pourquoi, en même temps que le Baptême des enfants, nous voyons apparaître leur participation à la Cène. L'usage en est mentionné par Cyprien qui est en même temps un des premiers témoins du Baptême des *infantes*. En Orient cette coutume a toujours été observée depuis lors. En Occident, elle est attestée encore au 13e s. L'Eglise catholique, qui a tout conservé sous une forme juridique, admet que la communion des petits [3] enfants peut être valide et fructueuse, mais elle n'est plus licite, c'est-à-dire permise : le retrait de la coupe aux fidèles semble être pour quelque chose dans cette décision. L'usage étant que le prêtre trempe son doigt dans le vin eucharistique pour le faire sucer aux nouveau-nés.

III.

Quelle est l'origine historique du Baptême des enfants ? Question de date d'abord. Posons sans parti-pris quelques repères.

1. Les première textes oui affirment que le Baptême des enfants a été institué par les apôtres sont, les uns d'Origène, les autres d'Augustin. Ceux d'Origène ne sont pas sûrs parce que nous ne les connaissons que dans les traductions de Rufin et de Jérôme. Quant à Augustin, il est de règle que l'on ne peut faire fond sur les auteurs du 4ème s. en général pour reconstituer les usages de l'Eglise apostolique, s'ils n'avancent pas de source plus ancienne.

2. Jusqu'à Irénée, il n'y a aucun texte qui établisse d'une manière historiquement certaine la coutume que nous étudions. Il est possible que les apôtres ou leurs continuateurs aient baptisé des enfants, mais cela ne nous est clairement dit nulle part.

3. Les textes sûrs, Irénée, Tertullien» Cyprien, Hippolyte de Rome, permettent d'affirmer que, à partir de la fin du 2ème siècle, et du début du 3ème, on a baptisé des enfants en divers lieux, et plus spécialement en Afrique.

Irénée énumère tous ceux que le Seigneur est venu faire renaître : *infantes*, *parvulos*, *Juvenes*, *seniores*. Tertullien s'élève contre la pratique du baptême des enfants. Cyprien répond à l'évêque Fidus qui voudrait qu'on interdise le Baptême avant le 8ème jour, à cause de la circoncision. Tout cela ne témoigne pas en faveur d'une Institution apostolique, mais plutôt de tâtonnements, de recherches du droit en présence d'un fait nouveau.

Quelle serait l'origine du Baptême des enfants ? Je crois qu'elle est double. D'une part il y a le Baptême des enfants en danger de mort. Une interprétation restrictive de la nécessité du sacrement pour le salut éternel a pu conduire très tôt à la pensée de baptiser les nouveau-nés In *articulo mortis*. Les archéologues signalent des inscriptions funéraires du genre de celles-ci :

[4] « Apronianus, que son aïeule fit baptiser à 1 an, 9 mois et 5 jours, alors qu'il était sur le point le mourir ». D'autre part, peut-être pour faire participer leurs enfants très tôt à la communion sacramentelle, des parents ont-ils voulu les faire baptiser non pas tant *infantes* que *parvuli*. Voici le texte d'Hippolyte, qui représenterait l'état de la liturgie à Rome au début du 3e s. : « Au chant du coq, qu'ils (les catéchumènes) s'approchent des eaux qui doivent être courantes et pures. Qu'ils se déshabillent et qu'on baptise d'abord les enfants. S'ils peuvent répondre pour eux-mêmes, qu'ils répondent. S'ils ne le peuvent pas, que leurs parents répondent, ou quelqu'un de leur famille ». Il est donc prévu que certains enfants, donc les *parvuli*, peuvent répondre, aux interrogations sur la foi.

Ce texte ancien montre dans quelle dépendance le Baptême des *parvuli* et des *infantes* était par rapport au Baptême des Catéchumènes. Les enfants sont associés à ce qui se fait pour ces derniers ; ils participent aux mêmes rites. Ils reçoivent le sacrement aux mêmes dates solennelles. Tout ceci se conservera très longtemps.

Nous avons avancé que, aux premiers siècles, les fidèles plaçaient leurs enfants au rang des catéchumènes. Il se trouve que, au 4ème s., nous en avons des exemples éminents. Grégoire de Naziance, qui recommandera le baptême des *parvuli* à partir de 3 ans et des *infantes* en danger de mort, était fils lui-même d'un évêque, Grégoire l'Ancien, et d'une mère pieuse qui avait amené son mari à la foi : le grand orateur fut baptisé en 360, âgé d'environ 31 ans.- Basile le Grand descendait de confesseurs et de martyrs : sa grand-mère Macrine l'Ancienne et le mari de celle-ci avaient vécu 7 ans cachés dans les bois pendant la grande persécution ; son grand-père maternel était mort martyr ; ses parents, Basile et Emmelie, étaient fidèles : lui-même reçut le Baptême à 27 ans.- Chrysostome dont la mère, veuve à 20 ans, refusa de se remarier pour se consacrer en pieuse chrétienne à l'éducation de son fils, fut baptisé vers 370, âgé de 26 ans.- Ambroise, né de parents chrétiens, fut acclamé évêque, quoique simple catéchumène, c.à.d. non baptisé.- Jérôme né d'une famille chrétienne, fut baptisé par le pape Libère vers l'âge de 22 ans. - Augustin

enfin, qui atteste que sa mère, et toute sa maison, sauf son père, étaient chrétiens, fut enfanté à la foi par les larmes de Monique, non par un Baptême d'enfants.

Qu'on ajoute à cela que tous ceux que nous venons de citer nous ont laissé des œuvres abondantes, ont été ces lumières de la fol, et que pas un ne s'étonne que ses parents [5] en aient agi ainsi ; ajoutez encore que nous avons des textes en grand nombre exhortant les catéchumènes à ne pas retarder leur Baptême jusqu'à leur mort, mais que nous n'en avons aucun de cette époque reprochant aux fidèles de ne pas faire baptiser leurs enfants : comment pourrions-nous penser que le Baptême des enfants était couvert par une autorité apostolique ? N'est-il pas évident qu'il est une coutume nouvelle, qui a lentement pris droit de cité dans l'Eglise, au 3e et au 4e s., seulement pour les *parvuli* associés à la vie eucharistique ; peut-être auparavant pour les *infantes* en danger de mort ?

IV.

Augustin trouve ces coutumes dans l'Eglise, quoiqu'il n'en ait pas bénéficié lui-même. Il leur assigne une origine apostolique. Le Baptême des enfants lui fournit un argument en faveur de la doctrine du péché originel. Puis, inversement, cette doctrine passant au premier plan, hâtera la généralisation du Baptême des enfants. Son contemporain, le pape Innocent I écrit que « enseigner que les enfants peuvent obtenir la vie éternelle sans le baptême est une folie. » Le Concile de Carthage de 413 prononce des anathématismes dans ce sens.

Toutefois l'augustinisme renforçait surtout la coutume du Baptême en danger de mort. Le Baptême des *parvuli* fut très long à disparaître. On nous dit que quand Charlemagne conduisit à Rome, en 781 ses deux enfants, Pépin et Louis, il ne fit baptiser par le pape Adrien que Pépin, âgé de 5 ans, et non pas Louis, âgé de 3. Plus tard, par un capitulaire de 789, il ordonna que les enfanta reçussent le Baptême au plus tard âgés de 1 an. Quoi qu'il en soit, l'augustinisme ne me paraît pas être la seule raison de l'abandon par les fidèles des anciennes coutumes. Deux causes historiques me paraissent ici décisives.- La première est que la conversion des peuples et tribus barbares fut accomplie tout autrement que celle du monde romain ; elle se fit par grands nombres, après un enseignement sommaire. Le déclin de l'institution du catéchuménat pour les prosélytes entraîna le déclin au catéchuménat pour les enfants des fidèles.- La seconde cause est la transformation du christianisme en religion d'Etat. La conversion de Constantin, la loi théodosienne de 394, le Baptême de Clovis et des autres princes barbares, le couronnement de Charlemagne enfin, font succéder à l'Eglise des confesseurs et des martyrs, la chrétienté, ou tout sujet est ipso facto un chrétien, ou l'infidélité n'est permise qu'aux Juifs dans les ghettos et aux Musulmans rejetés hors des frontières. La question de la conversion à la foi étant résolue une fois pour [6] toutes pour tout le monde, il n'y a plus lieu de maintenir sous sa forme originelle le sacrement de la foi, qui est le Baptême des catéchumènes. Le Baptême des enfants fournit une solution nouvelle, adaptée aux circonstances du mystère de l'incorporation à l'Eglise et au Christ. De fait, c'est vers l'an 1000, lorsque la chrétienté s'établit solidement, par la fondation du Saint-Empire romain germanique et l'avènement de la dynastie capétienne, que la coutume de baptiser les enfants nouveau-nés s'implanta partout d'une façon générale. Notons ici que c'est au 11e s. également que se produit la première grande brisure juridique de l'Eglise qui dans sa réalité ne peut que demeurer une.

V.

Le Baptême des enfants est-il une erreur et la chrétienté médiévale est-elle une déviation ? Je ne le crois pas. Théologiquement, la seule base possible pour le Baptême des enfants est la base augustinienne, Romains 5/12 : « La mort s'est étendue sur tous les hommes parce que tous ont péché ». Donc les petits enfants qui meurent ont péché en Adam ; puisque le Baptême rend juste en incorporant au Christ, ils y ont droit. Cela est soutenable. Quant à établir que Dieu s'interdit d'employer un autre moyen pour leur faire grâce, il faut pour cela se servir de Jean 3/5 et le raisonnement me paraît moins soutenable. Quoi qu'il en soit, les petits enfants sont mis au rang des fidèles par le Baptême, ils peuvent participer à la Cène puisqu'ils sont en Christ. Quand ils seront instruits par des parents et une Eglise fidèle, ils adhéreront à la foi et la pratiqueront. Telle fut la structure d'une époque qui présente une grandeur admirable, et dans laquelle, effectivement, les baptisés-enfants n'ont pas abandonné la foi des pères.

Si j'admire le Moyen-Age, si je suis porté à voir en lui un reflet terrestre de ce Millenium chrétien qu'est le règne des saints dans l'ordre céleste, je soutiens aussi qu'il ne tire pas sa force du sacrement du Baptême, mais de suppléances qui sont venues compenser l'effacement du Baptême des catéchumènes. Il faut nommer ici les 5 autres signes qui vont composer avec le couple Baptême-Cène le septénaire sacramentel. La clé de voûte en est l'ordre.- La pénitence-sacrement offre au jeune baptisé un signe tangible du pardon. En dehors du septénaire, il faut nommer tous les sacramentaux, toute la vie des symboles dont est nourri le moyen âge. Parmi ceux-ci il en est un qui revêt, particulièrement en France, la valeur d'un quasi-sacrement, d'un signe efficace : c'est l'onction des princes. Ministre de Dieu pour les choses terrestres, le Roi de France, qui jouit entre tous les princes du privilège d'être oint avec le chrême qui confère le don du Saint-Esprit, est appelé à gouverner selon [7] l'ordre du Christ, à assurer à ses sujets baptisés enfants le privilège d'une société chrétienne, d'un ordre chrétien, où la foi rencontrera le minimum

d'obstacles. Ce ne sont pas des hasards que le déclin de la chrétienté ait commencé par le laïcisme de Philippe le Bel, et que Jeanne D'Arc, voulant retarder la décadence, ait eu pour mission la désignation du Roi pour son sacre.

VI.

Ceci dit en faveur du Baptême des enfants et du moyen âge, il n'en demeure pas moins que ce Baptême est une forme amenuisée du sacrement. Ma pensée ici est analogue à celle du P. de Lubac quand, dans un autre domaine, il parle d'atrophie : « sans cesser d'être correcte, dit-il, la foi (au corps mystique) s'est rétrécie ». Qu'est-ce donc, dans le Baptême des enfants, qui est rétréci ?

1.- Le sacrement, avons-nous dit, est un signe composé de choses et de paroles, confié à l'Eglise instituée, en vue de la vie, en elle, du Corps de Christ. Il suit qu'une plénitude du signe est nécessaire à une plénitude d'efficacité. Il ne s'agit pas le moins du monde d'un magisme ou d'un matérialisme, il s'agit de l'Incarnation du Verbe. La venue du Fils de Dieu dans la chair répond à une sagesse de Dieu infiniment douce et belle. Tout a été porté dans le cœur du Père, depuis l'enfantement dans le sein de la Vierge jusqu'aux supplices de la Croix. Il y a une convenance entre la personne humaine du Seigneur Jésus dans ses moindres manifestations et la révélation du Verbe. La convenance entre le signe sacramentel et la grâce est du même ordre, et elle requiert notre obéissance, comme l'Incarnation a demandé la patiente obéissance de Jésus. Le Baptême est un bain, signe de purification et de mort. Sur ce point, le moyen âge a gardé le signe d'Immersion, même pour les enfants, et ce n'est qu'au 15e s. que le Baptême s'est rétréci de bain de régénération à contact avec un peu d'eau.

2.- Avec le bain de l'eau, il y a les paroles : « Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit », paroles qui ne sont ni entendues ni comprises de celui à qui on les adresse, en sorte que ce sacrement restera toujours pour lui, non pas un contact direct avec le Christ, mais un effort mental pour se représenter que ce contact a eu lieu.

3.- Enfin le sacrement, même valide, n'agit que dans la foi. Ici la Théologie catholique admet une suppléance de la foi du baptisé : c'est la foi de l'Eglise, et elle ajoute que l'enfant reçoit le sacrement d'une manière fructueuse, par le fait qu'il n'y met pas obstacle.- Calvin, sans se prononcer, avance que les enfants pourraient avoir « quelque petit goût de la foi » mais que, [8] quoi qu'il en soit, ils sont régénérés. - Je ne dis pas que tout cela soit faux, mais je dis que l'élément de foi requis par le sacrement est ici réduit à sa plus simple expression.

VII.

Un trait frappant de la civilisation médiévale, c'est son caractère statique. Il semble que le plan de Dieu, tendu vers la Parousie, se soit arrêté : comme si la conversion trop rapide des barbares avait dû être suivie d'un long travail d'éducation, d'assimilation. L'élan missionnaire, dans son ensemble, est brisé. L'Eglise baptise les enfants des fidèles, elle les instruit, elle fait régner l'ordre chrétien en Occident, mais elle ne semble plus se souvenir du commandement de porter l'Evangile jusqu'aux extrémités de la terre. Quand la chrétienté se lance au dehors, ce sont les expéditions militaires (et commerciales aussi peut-être ?) des Croisades.

Autre fait très important du moyen âge : la formation au 13e s. et au 14e s. des courants spirituels plus ou moins dérivés de Joachim de Flore et qui entretiennent les aspirations apocalyptiques dans une atmosphère plus ou moins trouble, qui va discréditer l'eschatologie pour des siècles. On assiste à un reclassement surprenant des valeurs par lequel qui dit Parousie, dit aussi illuminisme, et qui dit Eglise dit civilisation terrestre se propageant dans un temps indéfini. La victoire, remportée souvent par la force, sur tous les mouvements de fraticelles, de béguins, de flagellants, marque aussi l'abandon total par l'Eglise d'une prédication de l'espérance. Ou plutôt celle-ci s'amenuise en l'espérance de la béatitude de l'âme séparée du corps, tout de même que le Baptême s'amenuise au 15e s. jusqu'à ne presque plus toucher le corps.

VIII.

Atteignant son apogée au 13e s., la structure médiévale a connu, pendant les deux siècles suivants, un rapide et bouleversant déclin. Elle avait essayé d'arrêter le temps, et le temps reprit sa marche, vers la lumière du jour du Seigneur, à travers les ténèbres qui vont s'épaissir sur la terre. Si les désastres politiques et religieux du 14e s. suivent de si près le siècle de S. Louis et de S. Thomas, n'est-ce pas que la chrétienté s'était durcie en des formes qui risquaient de ne plus laisser passer la vie ?

Sur le plan théologique en particulier, la scolastique est une merveilleuse réussite de l'esprit humain. Elle constitue, [9] selon la remarque pénétrante de Gilson, le seul modernisme qui ait jamais réussi. Mais ses cadres rigides n'ont plus la vie qu'avait la théologie des Pères. Dans la doctrine des sacrements en particulier, nous assistons, quelle que belle que soit la construction, à cette sclérose juridique à laquelle fera pendant l'individualisme religieux ou dévot. Tout est merveilleusement expliqué et classé sur le papier. Mais l'Eglise qui a une grande surface institutionnelle et politique, a peu de réalité profonde, la tension

vitale que donne l'espérance de la Parousie s'est affaissée. Dès lors, les portes de la cité sainte s'ouvrent de plus en plus largement au péché.

IX.

Il y a dans l'œuvre des Réformateurs, un double courant. L'un qui regarde vers le passé, l'autre vers l'avenir. Celui du passé, c'est celui qui dut paraître moderne aux yeux des contemporains. Les réformateurs ont été des hommes du moyen âge en tant qu'ils ont souhaité construire un nouveau moyen âge en se servant des armes intellectuelles nouvelles que fournissait leur époque. Pressentant sans doute les dangers de rationalisme naturaliste que présente le mouvement humaniste, ils veulent utiliser les ressources de l'humanisme en faveur d'une nouvelle synthèse chrétienne. Peu importe que, dans cette synthèse, la raison soit plus profondément humiliée que dans l'ancienne, puisque, au bout du compte, le jugement qui la déprécie fait encore partie d'un système, d'une Somme, d'où sortiront les scolastiques plus ou moins stériles du 17e siècle. Le courant de l'avenir, c'est celui qui pouvait paraître rétrograde aux yeux des épicuriens et des sceptiques : c'est la prédication de la Parole de Dieu. Le moyen âge avait catéchisé ses baptisés-enfants, plutôt mal que bien ; il avait édifié ses théologies, mais il avait délaissé la prédication de la Parole. Sur la Réforme, l'Esprit souffle. L'appel d'un Christ vivant retentit de nouveau. Bientôt les missions vont reprendre leur marche en avant. Dans le catholicisme même, la Contre-Réforme, surtout sous son aspect mystique, manifestera aussi le souffle spirituel. L'organisme juridique est brisé une fois de plus ; dans la division douloureuse, la vie profonde de l'Eglise unique est plus intense.

Le mouvement spirituel par lequel la Parole était prêchée conduisait au renouveau du Baptême des catéchumènes. Luther l'a senti. Il semble avoir été arrêté par la position politique révolutionnaire des anabaptistes. Homme du moyen âge, [10] Luther ne pouvait se passer des princes. Pour reconstruire une chrétienté il fallait avant tout des princes chrétiens, et le baptême des enfants assure à ceux-ci des sujets chrétiens. Luther se jeta de toute sa force du côté des princes. Des motifs identiques ont dû jouer pour Calvin : que serait une Genève dont tous les citoyens ne seraient pas soumis à la discipline du Consistoire ? Chez notre français, systématicien plus puissant que Luther, nous assistons à ce que j'appellerai une élaboration médiévale du baptême des enfants. Rejetant l'interprétation augustinienne et scolastique qui avait régné pendant un millénaire, il garde cependant l'institution médiévale, mais il cherche à la faire entrer dans un nouveau système de pensée, où elle s'ajuste mal dans une théologie de la prédestination.

X.

Ni Luther, ni Calvin, ni la Contre-Réforme n'ont pu arrêter le temps qui avait repris sa marche au déclin du moyen âge. Le nouveau moyen âge, rêve comparable à l'Âge d'or, ce moyen âge encore plus beau que le premier parce qu'on corrigerait les défauts de celui-ci, n'a fait que reculer devant des ténèbres grandissantes. L'histoire des temps modernes est celle d'une succession de digues qui s'écroulent les unes après les autres devant le flot du désordre. Pour notre patrie, il y a eu la digue des Bourbons, puis l'exécution de Louis XVI ; la digue napoléonienne, suivie d'écroulements lamentables. Notre ancienne IIIe République a peut-être été encore une digue, si précaire fût-elle ?

M. Jacques Maritain a émis l'hypothèse, et l'abbé Journet l'a développée, qu'à la chrétienté sacrale du moyen âge devait succéder une chrétienté profane qui s'accommoderait avec des gouvernements non-chrétiens. Cela ne me paraît pas soutenable. Car qu'est-ce que le profane dont l'emprise va toujours grandissant sur le monde ? Ce n'est pas l'ancien paganisme qui est mort, et bien mort : l'histoire n'est pas un retour éternel de situations semblables. On ne peut comprendre le monde où nous vivons qu'en reprenant le mystère juif, que nous avons rencontré dès la naissance de l'Eglise. Car, depuis la chute de Jérusalem, les Juifs ont été, près de l'Eglise (en elle encore peut-être ?) ceux qui ont refusé le Baptême parce qu'ils ont été aveugles à la lumière de Pâques, aveugles à l'espérance de la Parousie de Jésus, leur Roi crucifié. Le pardon qu'il leur a offert ne les a pas touchés, parce qu'ils ne le croient pas régnant à la droite de Dieu. Les Juifs représentent une forme de vie, une civilisation [11] si l'on veut, ou une contre-civilisation, qui nie le Baptême. Depuis le déclin du moyen âge de plus en plus nombreux sont les descendants des anciens païens qui, ayant passé par l'Eglise, nient à leur tour le Baptême. Juifs et descendants des anciens païens s'agglutinent à l'époque moderne pour former un monde du légalisme scientifique et politique d'où la grâce soit bannie. Cet amalgame peut traverser des crises profondes, souffrir des déchirures parfois horribles : il n'en reprend pas moins toujours son cours victorieux, en vue d'établir sur la terre, aux lieu et place du moyen âge chrétien, un Royaume de Dieu où le Christ et l'Eglise seraient exclus.

XI.

Sous la poussée croissante de la force anti-christique, les digues qui cherchent à maintenir quelque chose du moyen âge s'écroulent. Leur chute emporte les suppléances dont la chrétienté entourait un Baptême amenuisé. Le prince chrétien, ni la République chrétienne, ne sont plus. Catholiques et protestants, c'est-à-dire l'Eglise juridique déchirée, ont dû chercher d'autres suppléances. Les unes sont fort précaires : ce sont les Concordats. Les autres, imposées par l'Esprit-saint, s'approchent de la réalité sacramentelle Baptême-Cène, tendent vers elle : ce sont les réveils successifs du protestantisme (Fox, Wesley, les grands Réveils du 19e s.), les écoles de spiritualité du catholicisme. La pratique de la Bible, son étude sans cesse reprise, a été à l'époque moderne, une source de grâces quasi-sacramentelles. Les suppléances des temps modernes sont moins politiques, plus spirituelles que celles du moyen âge. Leur action en vue de la vie et de l'unité interne de l'Eglise sera d'autant plus intense que l'on cessera de faire de l'eschatologie une sorte de loup-garou, et qu'on ressaisira le mystère de l'Eglise comme un mystère orienté vers la Parousie. Vers celle-ci est orienté le mouvement missionnaire qui a repris depuis le 16e s. et qui a rendu à l'Eglise le Baptême des catéchumènes en la personne de ses prosélytes.

Cependant, jusqu'à présent, l'Eglise n'a pas été conduite à reprendre le baptême des catéchumènes pour les enfants des fidèles. Seules les communautés baptistes se sont engagées dans cette voie, mais sans prendre conscience de la valeur du sacrement. Par une dispensation mystérieuse de la sagesse insondable de Dieu, le maintien depuis le déclin du Moyen âge du baptême des enfants a contribué à la constitution de l'apostasie. Certes, du temps des apôtres déjà, il y avait des fidèles qui [12] devenaient infidèles : mais la grande masse païenne était ouverte à la foi. Dans les temps modernes les baptisés-enfants sont suffisamment incorporés à l'Eglise, suffisamment christianisés, pour se précipiter en foule dans les voies de l'apostasie, et prendre rang dans les mouvements de masse, impénétrables au salut qu'ils ont nié. « Vous avez revêtu Christ, disait S. Paul aux baptisés ». Nos contemporains sont des gens qui ont fait, eux ou leurs pères, le mouvement inverse : ils ont rejeté le vêtement surnaturel de la foi, ils rejettent toute grâce posée sur eux. Il fallait que ce mystère d'iniquité eût son accomplissement.

XII.

De la théologie de l'histoire que nous venons d'ébaucher à grands traits, où il faudrait apporter mille nuances et mille précisions, quelles conclusions se dégagent-elles pour le travail de notre Commission ?

Il me paraît établi que la réalité à la fois la plus scripturaire et la plus profondément traditionnelle, du sacrement du Baptême est le Baptême des catéchumènes.

Le Baptême des petits enfants est une forme diminuée du sacrement, qui en réduisant le signe, réduit l'action de la grâce, et se contente d'un minimum de foi. Il est une forme correcte du sacrement pris dans sa définition abstraite. S'il a permis à la chrétienté les réussites de la construction médiévale, ce fut cependant au prix d'une perte quasi-totale du sens missionnaire et du sens de la Parousie. Il est lié historiquement à une période exceptionnelle de triomphe terrestre d'un Christianisme statique.

Il ne s'agit pas aujourd'hui de choisir entre Baptême des catéchumènes et Baptême des enfants, puisqu'ils sont un seul et même Baptême sous deux formes historiques différentes. Il s'agit de savoir si l'Eglise qui, depuis le 16e s., a retrouvé une plénitude de la prédication de la Parole de Dieu ; et qui, du même coup, a retrouvé, pour les prosélytes de ses Missions, le Baptême des catéchumènes, accordera ce même Baptême des catéchumènes au ministère des pasteurs qui se croient appelés à le prêcher et à le rendre de nouveau actuel ?

De la sorte, deux formes d'administration du sacrement unique du Baptême coexisteraient dans l'Eglise. On veut voir là souvent un mal, alors que ce serait retrouver la [13] position de l'Eglise des premiers siècles, notamment du 3e et du 4e s. De son contact direct avec sa source qui est le Baptême des catéchumènes, le Baptême des enfants ne pourrait que bénéficier d'un enrichissement de signification. Le catéchuménat préparatoire au Baptême, avec toute la puissance spirituelle qu'il met en œuvre, ne pourrait qu'enrichir le catéchisme enseigné aux enfants baptisés, lequel tend facilement par lui-même à s'amenuiser également.

Je termine en livrant ma pensée sur le mystère de l'Eglise. Je crois que, aujourd'hui, toute évangélisation orientée unilatéralement vers les païens tournera au profit de l'apostasie, laquelle, grandissant constamment menace l'Eglise dans son existence même. Je sais bien que lorsque la glorieuse Eglise d'Afrique a été balayée par un Jugement de Dieu, celle de la Gaule franque s'est mise à briller du plus vif éclat, et que l'Eglise ne défaudra jamais sur la terre. Mais je veux qu'elle ne défaille pas en France. Je veux pour mon pays et pour mon Eglise l'honneur d'attaquer l'Anti-Christ dans sa forteresse la plus imprenable, et d'enfanter à la foi par la charité, un Israël prophétiquement promis au salut. Or, il me paraît indispensable que nous présentions aux Juifs, dans ce combat suprême, non la forme diminuée du Baptême qui a caractérisé une chrétienté qui les a parqués au ghetto, mais la plénitude du Baptême que leur Roi a reçue au Jourdain et qu'il nous a transmise par les apôtres sortis d'eux.

LE BAPTEME : ETUDE DE THEOLOGIE BIBLIQUE[1]

Paris.- Commission du Baptême
Juin 1948

Nous donnerons en premier pour chaque § (en caractères italiques d'une police plus petite) le résumé envoyé aux membres de la Commission du baptême en préparation de la réunion de juin1948.

Note liminaire : Le rapporteur pouvait envisager sa tâche de deux manières:

a) ou étudier en détail l'histoire des doctrines proposées par la tradition ecclésiale, et s'efforcer de dégager quelle serait la "ligne moyenne" de l'Eglise Réformée.

b) ou, en se référant à la tradition dont les grandes lignes sont supposées connues, exprimer une théologie dont sa pensée propre ne soit pas absente.

Ayant suivi la seconde voie, le rapporteur tient à souligner qu'il ne veut imposer ni à ses collègues de la Commission, ni à l'Eglise, les thèses des § I-XI. Son devoir était seulement de les proposer, dans l'intention d'une entr'aide fraternelle en vue de la recherche en commun de la vérité.

A l'inverse, sur le problème disciplinaire, § XII, le rapporteur ne propose pas les thèses qui découleraient d'une adoption par l'Eglise de sa propre théologie (en particulier l'eschatologie) ; mais il prend une position, où, sans rien trahir de ses convictions, et respectant celles qui en diffèrent, il croit sage que l'Eglise veuille se placer, sur la base de notre commune tradition et de notre commune Confession de foi.

Le rapport sur la théologie biblique du Baptême sera développé en 12 paragraphes, dont voici le plan

I.- LA CIRCONCISION ET LE BAPTEME

La tradition patristique latine depuis S. Ambroise et S. Augustin ; la scolastique avec S. Thomas ; Calvin, dans l'Institution chrétienne, considèrent la circoncision comme un véritable sacrement de l'Ancienne Loi. Elle confère la rémission du péché originel (Augustin, Thomas d'.Aquin) – elle signifie la promesse de la rémission des péchés, de la mortification et nouveauté de vie, de la vie éternelle (Calvin).

Cette opinion ne semble pas avoir une base exégétique solide.

Elle présente l'inconvénient de faire de la circoncision une sorte de rite chrétien diminué (la même chose que le baptême, mais révélé seulement en partie) - et non pas une préparation et une figure prophétique de la Nouvelle Alliance (une chose autre que l'antitype, orientée vers celui-ci et l'annonçant figurativement).

[1] Deux questions se posent :

I°- La circoncision est-elle identique au Baptême ?

Calvin répondait d'une manière affirmative « Il n'y a rien de différence quant au mystère intérieur, où gît toute la substance des Sacrements… Toute la diversité qui s'y trouve n'est sinon quant à la cérémonie extérieure ».[2] La Circoncision et le Baptême représentant d'un et l'autre « notre purgation et mortification ».[3] La promesse jointe à l'un et à l'autre sacrements est « de la miséricorde de Dieu, de la rémission des péchés et de la vie éternelle ».[4] Le fondement de l'un et de l'autre est Christ.

S. Thomas est plus nuancé.[5] Cependant, avec la tradition des Pères latins, il enseignait, que la Circoncision remettait le péché originel. Cette opinion remonte à S. Ambroise et à S. Augustin[6], qui lui donnaient pour fondement biblique Gen. 17/14 : « Un mâle incirconcis, qui n'aura pas été circoncis dans

---

[1] Une version plus courte figure dans le dossier de la Commission du baptême dans le feuillet avec les documents liés à la séance du 12-14 juin 1948 (archives de l'UP, Dossier baptême)

[2] Inst. chrét. L. IV, Ch. XVI § 4.

[3] Ibidem.

[4] Ibidem.

[5] Somme théologique III, Qu, 70 : « Dans la circoncision, on recevait la grâce par la vertu, non du rite, mais de la foi en la passion future, que le rite signifiait ; si bien qu'en acceptant le rite on faisait profession de cette foi, l'adulte pour soi-même et un autre pour les enfants. C'est pourquoi l'Apôtre dit que "Abraham reçut, la circoncision comme sceau de sa justification par la foi" Rom 4/11, parce que la justice venait de la foi signifiée et non de la circoncision, son signe ». (Justifia ex fide erat significata, non ex circumcisione significante).

[6] Textes de S. Ambroise et de S. Augustin dans le Dict. Théol. Cath. T. II Col. 2.523.

sa chair, sera exterminé du milieu de son peuple : il aura violé mon alliance ». Etre retranché de son peuple, dit S. Augustin, c'est ne pas entrer dans le Royaume des cieux.[7]

Voici notre conclusion personnelle :

1.- Genèse 17/14 ne peut signifier que l'incirconcis sera damné.[8]

2.- Avec S. Jean Chrysostome et les Pères Grecs, nous pensons que la Circoncision a été donnée par Dieu non pour conférer le salut mais pour constituer visiblement le peuple de l'Ancienne Loi.

3.- Si la, Circoncision a un rapport avec le Baptême, c'est parce qu'elle est une figure (tupos) de la mort du Christ.[9] C'est le sens typologique qui met la Circoncision en rapport avec la Loi nouvelle de la grâce.[10]

4.- Le type (la Circoncision) contient, moins que l'Antitype (la Croix). Par suite la Circoncision, type de la croix contient moins que le Baptême chrétien qui découle de la Croix.

5.- II Cor. 5/17. En Christ « toutes choses sont devenues [2] Nouvelles ». C'est la lumière de la Croix et du Baptême - ce dernier saisi dans la révélation néo-testamentaire - qui éclaireront rétrospectivement la théologie de la Circoncision, et non l'inverse.

6.- La théologie de la Circoncision dans S. Paul est violemment antijudaïque ; elle oppose toujours au rite la prédication de la foi.[11]

II.- <u>LA CIRCONCISION ET LE BAPTEME</u> (.Suite)

Reçue dans la Parole comme un type (Τυπος), la circoncision ne figure pas directement le Baptême, mais elle figure le Christ, né de la postérité d'Abraham, et le Christ crucifié, dépouillé de son corps de chair.

Ce n'est donc qu'indirectement que la circoncision figure le Baptême, en tant que celui-ci est dans le Christ, qui est préfiguré par elle.

Loin que la circoncision puisse éclairer le Baptême, l'inverse la révélation de la Nouvelle Alliance permet seule de situer avec exactitude le rite ancien dans l'économie du plan divin.

2°- <u>Faut-il conclure de la Circoncision à l'obligation de baptiser, à la naissance, les enfants des fidèles</u> ?

C'est la conclusion de Calvin[12] et des Pères Latins, appuyés sur la thèse que la Circoncision est la même chose que le Baptême.

Pour nous qui avons rejeté cette thèse, la conclusion tombe. Toutefois, il reste à savoir si le N.T, ne rétablit pas le rapprochement de la Circoncision et du Baptême ? Le texte invoqué est Coloss. 2/11-12. S. Paul, dit R. Clément,[13] appelle le Baptême chrétien « une circoncision, une circoncision faite sans main, la circoncision du Christ », et cet auteur ajoute : « quoi de plus légitime que de prolonger le parallélisme et de penser que la nouvelle circoncision pouvait, comme l'ancienne, être appliquée aux jeunes enfants ».

Nous présentons ici les remarques suivantes :

1.- La pensée centrale de Coloss. 2 est celle du Christ, « plénitude de la divinité », par opposition à un enseignement gnosticisant, ritualiste et ascétique.

---

[7] « Quod ergo est octavo die non circumcidi, hoc est in Christo non baptizari ; et quod est perire de populo suo, hoc est non intrare in regnum caelorum », Contra Julianum L. II, C. VI, n. 18.

[8] V. Ermoni, in Dict. Théol. Cath. II Col. 2,525 : « La base exégétique de l'opinion des Pères latins et des docteurs du moyen-âge disparaissant, leur sentiment, perd beaucoup de sa valeur, et l'opinion, d'après laquelle la circoncision n'effacerait pas le péché originel, encore que la moins commune, paraît bien la plus probable ».

[9] Cf. la citation de S. Thomas ci-dessus : la circoncision signifiait la Passion future.

[10] La typologie de la circoncision est nettement établie par Colossiens 2, qui sera étudié plus loin.

[11] Galates 5/2-6 ; Philip. 3/3.

Il semble que Calvin n'ait pas tenu compte de ces passages quand il identifiait Baptême et Circoncision. La polémique paulinienne ne porte pas sur le changement d'une forme rituelle purement extérieure, mais sur le changement de sens du rite même. Il y a comme un passage d'un plan à un autre.

[12] « Car par ce que notre Seigneur a ordonné anciennement la Circoncision aux enfants, il a montré évidemment qu'il les faisait participants de tout ce qui y était représenté... Si donc l'alliance demeure toujours une, il est très certain que les enfants des chrétiens n'en sont pas moins participants qu'ont été les enfants des Juifs sous le Vieil Testament ». Inst. chrét. L. IV C. 16, 5.

[13] R. Clément, Etude biblique sur le Baptême ou le Pédobaptisme et l'Eglise, Lausanne 1857, p. 290-291.

2.- « La circoncision du Christ », par opposition à celle de l'Ancienne Loi, n'a pas été « faite par la main » (de l'homme). Si le génitif a le sens du sujet = la circoncision que le Christ opère, elle est en relation directe avec la Croix : « ensevelissement avec lui par le Baptême, résurrection avec lui ».

3.- Dans la perspective de S. Paul, la circoncision du Christ s'est faite en des néophytes venus du paganisme qui ont, auparavant, entendu la prédication de la Croix.

4.- Il peut être naturel à l'esprit humain de prendre le rapprochement Circoncision-Baptême de Colossiens 2 et d'en conclure [3] que le Baptême peut être appliqué aux jeunes enfants.[14] Ainsi formulée, nous souscririons à l'affirmation de Clément. Mais nous ne dirions pas que cette conclusion est dans le texte, qu'elle est « légitime » en tant que donnée exégétique. Au contraire le texte souligne tout ce qui sépare la circoncision du Baptême.

5.- Si Coloss. 2, et encore à condition de ne pas l'approfondir, suggère simplement une possibilité de conférer le Baptême aux nouveau-né, à plus forte raison ne faudrait-il pas en conclure que le Baptême doit, sous peine d'erreur, être conféré aux enfants des chrétiens. Au contraire, nous avons affaire ici à un texte vigoureusement anti-judaïque, et nettement opposé à la « circoncision faite par la main » (de l'homme).

III.- LES ABLUTIONS ET LE BAPTEME DE JEAN

Les ablutions des prosélytes juifs ont pu servir, plus ou moins, de modèle pour l'initiative de Jean, le Baptiste. Fais le donné révélé ne procure pas, dans les ablutions, une typologie du Baptême. L'œuvre du Baptiste fut de poser un acte nouveau dans la tradition prophétique d'Israel : c'est cet acte, et non son soubassement historique, psychologique, social, qui est proposé à notre foi.

La Commission du Baptême a étudié les travaux récents, inspirés par la méthode de la « forme historique »[15], et qui tendent à établir que la pratique du baptême des nouveau-nés :

(a) tire son origine des baptêmes de prosélytes juifs,
(b) que cette pratique remonte à Jean-Baptiste.

Les baptêmes des prosélytes du Judaïsme, avec leurs enfants, sont attestés par le Talmud. Jean aurait institué un baptême de cet ordre pour former.la communauté messianique. La génération du désert avait été baptisée par le passage de la Mer Rouge[16]; la génération contemporaine du Messie sera baptisée, au désert, dans le Jourdain. Du baptême de Jean, on passera au baptême chrétien, qui devait donc comprendre l'immersion des enfants nés avant la conversion des parents. La pratique s'est vite étendue aux enfants nés après la conversion des parents, comme le prouve l'évolution des textes Matth. 18/3 - Marc 10/15 - Luc 18/17 - Jean 3/3. Cette évolution reflète la préoccupation qu'a la communauté de justifier le baptême des enfants nés dans l'Eglise. Au stade de Marc 10/15 ce baptême est attesté et il faut lire : « quiconque ne recevra pas le Royaume de Dieu, c'est-à-dire le Baptême, ίος παιδίον étant enfant, n'y entrera jamais ».[17]

Prenons position par rapport à ces travaux :

---

[14] De ce que l'agneau pascal est un type de la Croix, et par elle, de la Sainte-Cène, on ne conclut pas que celle-ci puisse légitimement être célébrée par famille, en dehors de l'Eglise. Autrement dit, il faut toujours rapporter un type au Christ lui- même, et non directement à un rite de l'Eglise. Car c'est en Christ que s'éclairent tous les rites de l'Eglise, par une lumière qui nous vient de par derrière nous, et que les anciens n'avaient pas, puisqu'elle n'avait pas encore brillé dans le monde. Cf. encore le point de l'onction d'huile dans la consécration des ministres : elle est dans Aaron, le type, mais elle n'est pas dans la pratique des Apôtres consacrant les anciens ou les diacres.

[15] Jeremias : "Hat die alteste Christenheit die Kindertaufe geübt" 1938. Texte analysé par M. Cadier dans la séance de la Commission du Baptême du 9-1-48. Jeremias se réfère aux travaux de : Oepke (1928) et art. bapto / βαπτω dans le N.T. Wörterbuch de Kittel ; Leipoldt (1928). Point de vue contraire : Windisch (1929-30). Cf. encore Oscar Cullmann : La signification du Baptême dans le N.T. office des publications des Facultés de théologie prot. de France, 2ème édit, février 1947 (dactylographié).

[16] M. Jeremias s'appuie ici sur I Cor. 10/1-2 et il mêle ainsi, très arbitrairement à notre sens, trois choses :
1) les baptêmes des païens par les Juifs, attestés par le Talmud, mais dont il n'est pas certain qu'ils aient été en usage au 1er siècle.
2) Le baptême de Jean, qui est un baptême de repentance, et non une purification de l'idolâtrie.
3) La doctrine paulinienne du peuple nouveau comparé à la communauté du désert, doctrine qui vise non les disciples de Jean-Baptiste, mais l'Eglise de Jérusalem agrandie par les églises de la Gentilité (Cf. Cerfaux, La Théologie de l'Eglise, suivant S. Paul, Paris 1942, L. I, Ch. II).

[17] Jeremias, op. cit.

1.- Sur le terrain historique, il faudra d'abord être certain que la pratique du baptême des prosélytes juifs fût courante au 1er s. Cela est contestable.[18] Si on le concède on n'établit pas pour autant que Jean s'en soit inspiré. Ce- que nous connaissons **[4]** de la prédication de Jean met l'accent sur la repentance; il prépare pour le Messie non une communauté nationale, mais un royaume des cœurs. Si S. Paul a fait de la mer Rouge un type du Baptême chrétien, nous n'avons aucune, indication que Jean ait donné cette base à son baptême de repentance. Si Jean n'avait pas apporté un élément nouveau, d'ordre moral et spirituel, il n'avait nul besoin de baptiser[19] : la communauté juive était déjà par elle-même communauté messianique.[20] Ce qui compte dans le baptême de Jean, c'est tout ce qui est différent de, et non ce qui est semblable à, la purification des prosélytes.

2.- Quelle que soit la valeur des hypothèses historiques qui nous sont proposées, elles ne nous fournissent en tous cas aucune théologie valable du baptême des enfants. Car elles coupent ce baptême de toute référence à l'enseignement de Jésus-Christ. Il reposerait : (a) sur la notion juive de purification des prosélytes, (b) sur la conception supposée de Jean-Baptiste quant à une communauté eschatologique.[21] (c) sur l'évolution sociologique de l'Eglise primitive qui aurait introduit, nous dit-on, dans les paroles prêtées au Christ, des allusions au baptême des enfants, sur lequel lui-même n'aurait, rien dit.[22] Aucun de ces trois éléments ne constitue pour nous une autorité théologique : il n'y a là aucune donnée à laquelle on puisse attribuer la valeur d'une révélation dans le Christ.

IV.- LE BAPTEME DE JEAN EST-IL LE BAPTEME CHRETIEN ?

Le Baptême de Jean est la préparation directe de la manifestation publique du Christ venu dans l'abaissement de l'Incarnation. Il constitue le lien, et comme la charnière, entre l'Ancien Testament et le Nouveau. Il n'est donc pas le Baptême chrétien, mais l'ultime préparation de l'Evangile en qui sera contenu le Baptême chrétien.

Nous ne croyons pas qu'on puisse affirmer, avec Pierre Lombard et Calvin[23], mais contre tous les Pères et tout le Moyen-Age, que le baptême de Jean soit identique au baptême chrétien. Plutôt que d'entrer dans la discussion des arguments pour et contre, nous soulignerons ce qui, en tous cas, rapproche le baptême de Jean du Baptême chrétien :

---

[18] Le bain rituel des prosélytes n'est mentionné ni dans l'A.T. ni dans le N.T., ni chez Philon ni chez Josèphe, ni chez les premiers écrivains chrétiens instruits des choses juives (Barnabas, Justin). Cf. d'Alès, Dict, apologétique T. II, Col. 794-795.

[19] « Quoi qu'il en soit de la controverse, il est facile de voir que, dans l'hypothèse de la coexistence des deux rites, il n'était pas possible de les confondre, quelle que fut, d'ailleurs, la parenté qui les unit. Jean baptisait non des convertis de la gentilité, mais des enfants d'Israël : la vie nouvelle, dont l'ablution du Baptiste était le symbole, n'était pas une vie de pureté légale, mais déjà une vie de justice ; l'acte du néophyte ne signifiait pas l'engagement de se soumettre aux prescriptions de la Loi, mais l'espérance d'entrer bientôt, régénéré et purifié, dans le .Royaume du Messie ». H. Houbaut, Dict. Th. Cath. VIII, Col. 651.

[20] Pour S. Paul et les Pères apostoliques, le peuple nouveau, qui est l'Eglise, succède au peuple d'Israël sans aucune référence à une communauté messianique formée autour de Jean-Baptiste : « Universa enim quae ex Egypto profectio fiebat populi, a Deo typus et imago fuit profectionis ecclesiae, quae erat futura ex gentibus ». Irénée, Contra Haereses, 4,47.

[21] Jean déclarait lui-même qu'il n'était pas en mesure de donner le baptême messianique : « Moi, je vous baptise d'eau pour vous amener à la repentance... Lui, il vous baptisera de Saint-Esprit et de feu»" Mtth. 3/11 Seul le Messie constituera la communauté eschatologique.

[22] Si la parole Marc 10/15 interprétée par M. Jeremias est vraie, les parents de tous les grands Docteurs du IVe s. n'en ont pas tenu compte. C'est aussi un thème sur lequel on ne trouve aucune prédication ou exhortation dans la littérature des 4 premiers siècles.

[23] Calvin Inst. L. IV, ch. XV, 7 et 8. Calvin cite, pour les réfuter, S. Jean Chrysostome *et* S. Augustin. Au § 18, Calvin explique le « rebaptême » des Ephésiens de Actes 19/1-6 : « c'est-à-dire que les grâces visibles du Saint-Esprit leur furent données par l'imposition des mains ».

1.- Le baptême de Jean est d'origine divine.[24] Jean[25] qui l'a institué, était rempli du Saint-Esprit. Jésus a confirmé que ce baptême venait du ciel.[26] En le repoussant, les Pharisiens ont annulé à leur égard le dessein de Dieu.[27]

2.- Le baptême de Jean comporte une immersion dans l'eau ou en tous cas une nette infusion d'eau.[28]

3.- Le baptême de Jean est un baptême de repentance[29] et il s'accompagne de la confession des péchés,

4.- Le baptême de Jean prépare au Messie des disciples authentiques, des cœurs formés par Dieu même.[30]

Si donc le baptême de Jean est, comme nous le croyons :

[5] 1° inférieur au baptême chrétien ; 2° temporaire et destiné à faire place au baptême chrétien[31], - toutefois il contient un donné qui passe dans le Baptême chrétien. C'est donc le baptême de Jean qui permet de poser les premières assises d'une théologie du Baptême chrétien. En particulier il interdit toute réduction sociologique du Baptême. Le rite chrétien n'est pas le produit d'une évolution sociologique : il est donné avec le Christ même. Le rite chrétien n'a pas pour effet la formation terrestre d'un phénomène sociologique, mais la transformation des cœurs, où Dieu lui-même fait son œuvre.

V.- L'INSTITUTION DU BAPTEME CHRETIEN

Jésus-Christ a institué le Baptême en deux temps :

1. *en se faisant baptiser par Jean-Baptiste,*
2. *en ordonnant aux apôtres, après la résurrection, de baptiser les nations.*

L'Ecriture ne satisfait pas notre curiosité sur le point de savoir comment les Douze ont reçu le Baptême chrétien ?

Il est parfaitement clair, en revanche, que les Apôtres ont confirmé par leur pratique l'institution du Sauveur. Mais nous repoussons avec force toute doctrine selon laquelle le Baptême serait d'origine apostolique seulement, et aurait été "prêté" au Christ lui-même après coup, sans avoir fait partie de l'Evangile proprement dit.

Nous avons ici trois opinions :

I°- Opinion radicale. Jésus n'a pas institué le Baptême.

Arguments - 1- Matthieu 28/19 serait inauthentique; Marc 16/16 également (finale deutéro-canonique),

2- Attitude négative de S. Paul à l'égard du baptême dans *2* Cor. 1/14-17.

3- le baptême d'eau est essentiellement le baptême de Jean, le baptême du Messie est le baptême d'Esprit et de feu, opposé au baptême d'eau,

---

[24] « La parole de Dieu fut adressée à Jean, fils de Zacharie, dans le désert » Luc 3/2. « Celui qui m'a envoyé baptiser d'eau, celui-là m'a dit : Celui sur qui tu verras… » Jean 1/33.

[25] Jean s'appelle le Baptiste : *o baptitès /* ὁ βαπτιστὴς (14 textes), *o baptizon /* ὁ βαπτιζων (1 texte). C'est son titre par excellence. L'Ecriture le donne comme le promoteur du Baptême.

[26] « Le baptême de Jean était-il du ciel ou des hommes ? »... « Jean-est venu à vous dans la voie de la justice ». Matthieu 21/25, 32.

[27] « Les Pharisiens et les Docteurs de la Loi, en ne se faisant pas baptiser par lui, ont rendu nul à leur égard le dessein de Dieu ». Luc 7/30.

[28] Le baptême de Jean ne comportait pas que nous sachions de formule avec le mot technique eîs to ônoma / εἰς τὸ ὄνομα, ou eis / εἰς (nom propre). Cf. I Cor. 1/13. Si Jean avait constitué une communauté eschatologique, il aurait baptisé en son nom, il aurait été le Christ. I Cor. 10/2 : eis ton Môusên ebaptisthêsan / εἰς τὸν Μωϋσῆν ἐβαπτίσθησαν. Le baptême de Jean est donc baptême d'eau par opposition à baptême eis to ônoma / εἰς τὸ ὄνομα.

[29] Kêrussôn baptisma metanoîas / κηρύσσων βάπτισμα μετανοίας, Marc 1/4 : c'est aussi un terme technique. Melanchton « et quod aliqui dicunt tantum paenitentiam significatam esse, non remissionem, est absurdam, nam praedicatio paenitentiae sine remissione est ethnica ».

[30] « De ces pierres-ci Dieu peut susciter des enfants à Abraham ». Matth. 3/9.

[31] S. Paul en donne une exacte définition : Ἰωάννης ἐβάπτισεν βάπτισμα μετανοίας, τῷ λαῷ λέγων εἰς τὸν ἐρχόμενον μετ' αὐτὸν ἵνα πιστεύσωσιν, τοῦτ' ἔστιν εἰς τὸν Ἰησοῦν., Actes 19/4. Il est bien difficile de ne pas voir dans ce passage un re-baptême : ἀκούσαντες δὲ ἐβαπτίσθησαν εἰς τὸ ὄνομα τοῦ κυρίου Ἰησοῦ (Actes 19/5).

[31] Cf. Auguste Sabatier,- Les religions d'autorité et la religion de l'esprit, Paris 1906, p. 101-104.

4- L'Eglise du 2e s. a uni le baptême d'eau, légaliste et terrestre à l'effusion de l'Esprit, et le signe a fini par prendre la place de la chose signifiée.[32]

2°- Opinion scripturaire stricte. Le Baptême chrétien a été institué par le Christ ressuscité : Matth. 28/19 Pour les tenants de dette opinion, il est impossible que le Baptême chrétien ait fait son apparition avant la Crucifixion et la Résurrection. Dès lors le baptême donné par les disciples de Jésus au début de l'Evangile était purement et simplement le baptême de Jean (Jean 3/22 et 4/1-2).[33]

3°- Opinion scripturaire souple[34] - Jésus-Christ a institué le Baptême 1°) en se faisant baptiser lui-même ; 2°) en donnant, après la Résurrection l'ordre de baptiser.

1°) Selon les Pères grecs, Jésus en se faisant baptiser, a consacré les eaux du Jourdain et les a préparées, par sa présence, au Baptême chrétien. - Le Baptême de Jésus, dirons-nous, est la sanction donnée au baptême de Jean, et, en même temps, la transformation de ce baptême. En se faisant baptiser, celui qui est saint prend sur lui le péché du monde.[35] L'immersion ou l'infusion d'eau sont dès lors signes de la mort et de la Résurrection. Pour nous, nous croyons que l'activité baptismale de Jésus avec ses disciples au début de l'Evangile, inaugure le Baptême chrétien. S'il n'y a encore ni formule trinitaire ni prédication de la Croix, la personne même de Jésus est présente.

[6] 2°) Quant à l'institution définitive, après la Résurrection, nous sommes ici sur le terrain de la foi et du surnaturel. Si l'Evangile est achevé, il révèle le NOM divin, et ce nom est la parole trinitaire. Nous croyons que celle-ci prend son origine sur les lèvres du Christ ressuscité. La finale de Matthieu se rapproche ainsi de la scène du Buisson ardent, dans laquelle Grégoire de Nysse, entre autres, voyait un symbole baptismal.[36]

VI.- L'ENSEIGNEMENT DU SEIGNEUR SUR LE BAPTEME D'APRES LES SYNOPTIQUES [37]

Jésus-Christ n'a pas donné un enseignement théologique sur le Baptême, pas plus que sur la Cène ou sur les dogmes que formuleront les grands Conciles. Cela ne signifie pas qu'il faut réduire l'Evangile à une morale ou à une mystique sans armature de la pensée. Par ses actes mêmes, plus que par ses paroles, le Seigneur Jésus a mis le Baptême dans un rapport très étroit (a) avec sa propre personne, (b) avec sa mort sur la Croix.

Nous donnons en note une étude, de vocabulaire d'où il ressort que le verbe *baptîzo* / βαπτιζω apparaît au total 31 fois dans les 3 premiers évangiles, le substantif *baptîsma* / βάπτισμα, 12 fois et *baptîsmos* / βαπτιμος 2 fois, le nom de Jean 62 fois et l'épithète de *baptîstês* / βαπτιστὴς 14 fois. – L'examen des passages ainsi groupés permet de faire les remarques suivantes :

1.- Jean-Baptiste tient, dans l'Evangile, -une place considérable.

2.- L'enseignement de Jésus-Christ sur le Baptême s'exprime de 4 façons :

a - par l'acte de recevoir le baptême de Jean.

b - par ses appréciations de la personne et de l'œuvre de Jean,

c - par les allusions au Baptême que l'on peut voir dans les paroles Mth. 20/20-21; Mc. 10/35-45; Lc 12/50.

d - par le commandement de baptiser donné après la Résurrection.

3.- Nous avons traité les points a) b) d) dans le paragraphe précédent, sur l'institution du Baptême. Soulignons ici que le Seigneur, par la position qu'il a prise envers Jean, a mis le Baptême dans le rapport le plus étroit qui soit avec sa propre personne. Plutôt que de donner un enseignement sur le Baptême, il

---

[32] Cf. Auguste Sabatier,- Les religions d'autorité et la religion de l'esprit, Paris 1906, p. 101-104.

[33] C'est là l'opinion de Tertullien, De baptismo, XI, suivi par un grand nombre de commentateurs anciens et modernes.

[34] La réfutation de l'opinion radicale a été faite bien souvent (p. ex. d'Alès Dict. Apolog. II Col. 796 et suiv,). L'opinion scripturaire stricte a le défaut de rejeter le baptême de Jean, en le séparant de l'Evangile et en l'opposant totalement au Baptême chrétien. Ici la critique des Réformateurs porte, et le Concile de Trente y a été sensible. Il se contente finalement d'affirmer la distinction du Baptême chrétien et du baptême de Jean, mais sans condamner, comme on l'avait d'abord proposé, la thèse de Melanchton rapportée ci-dessus (Cf. Dict. Théol. Cath, T. VIII, Col. 654-655).

[35] Cf. Jean 1/29.

[36] Grégoire de Nysse. Vie de Moïse. Trad. Jean Daniélou « Sources chrétiennes » p. 58-62. En particulier note de la p. 60 sur le symbolisme baptismal de la discalceatio. Cf. Platonisme et théologie mystique, du même auteur, p. 29 et suivantes.

[37] Voir le tableau ci-après : Textes des Synoptiques.

s'est placé lui-même dans le Baptême. Paraphrasant S. Paul, nous pourrions dire que Jésus-Christ a été fait pour nous le Baptême.[38]

4.- Les paroles du Seigneur, Lc 12/50 et Mc 10/38-39,[39] parlant de son baptême de souffrance relient étroitement le baptême d'eau reçu par lui, et la Croix dans laquelle, il va être plongé, Il n'est pas nécessaire de voir dans ces paroles une influence paulinienne sur le texte des Evangiles. On peut penser, en revanche, à des réminiscences de l'A.T.[40]

[7] Ajoutons deux remarques, négatives, qui sont loin d'avoir la même portée :

5.- La question du Baptême reçu par les Apôtres eux-mêmes demeure une énigme. Il paraît cependant impossible de penser qu'ils n'aient pas été Baptisés.[41]

6.- Comme cela est unanimement admis, dans les rapports qu'il a eus avec les petits enfants, Jésus n'a pas parlé du Baptême. Les exégètes modernes qui professent que Marc 10/13 par exemple fait allusion au Baptême, y voient, non une déclaration du Christ, mais la modification d'une de ses paroles sous une pression sociologique.[42]

Note 36 – textes des Synoptiques		Baptizo	Baptisma	Baptistes	Ioanes	Baptismos	Bapto / embapto
I. Naissance, prédication et mort de Jean-Baptiste							
1. Evangile de l'enfance	Lc 1/5-25, 57-80				3		
2. Prédication de J.B.	Mt 3/1-12 ; Mc 1/1-8 ; Lc 3/1-20	9	3	1	8		
3. Mort de J.B.	Mt 14/1-12 ; Mc 6/14-29 ; Lc 9/7-9	1		4	14		
II. Baptême de Jésus-Christ							
1. Récit de ce baptême	Mt 3/13-17 ; Mc 1/9-11 ; Lc 3/21-22	6			3		
III. Rapports ultérieurs de Jésus et de J.B. / Enseignement sur Jean							
1. Jean est livré. Jésus va en Galilée.	Mt 4/12 ; Mc 1/14				2		
2. Les disciples de Jean jeûnent.	Mt 9/14 ; Mc 2/18 ; Lc 5/33				4		
3. Question de J.B. et enseignement de J.C.	Mt 11/2-19 ; Lc 7/18-35, 16/16-17	2	1	5	16		
4. Entretien de Césarée	Mt 16/14 ; Mc 8/28 ; Lc 9/19			3	3		
5. Entretien après la Transfiguration	Mt 17/10-13 ; Mc 9/11-13			1	1		
6. Question d'autorité	Mt 21/23-27 ; Mc 11/27-33 ; Lc 20/18		3		6		
7. Parabole des 2 fils	Mt 21/28-32				1		
8. Jean enseignait des prières	Lc 11/1				1		
IV. Le baptême de souffrance du Seigneur							
1. Question des fils de Zébédée	Mt 20/20-21 ; Mc 10/38-39	8	4				
2. Baptême de feu	Luc 12/50	1	1				
V. Institution du baptême après la résurrection							
1. Institution du baptême	Mt 28/16-20 ; Mc 16/15-16	2					
VI. Le mot « baptême » employé dans le sens de « ablution »							
1. Lavement des mains	Mc 7/4 et 8	1				2	
2. Jésus ne s'est pas lavé	Lc 11/38	1					
3. Tremper son doigt dans l'eau	Lc 16/24						1
4. Mettre la main au plat	Mt 26/23 ; Mc 14/20						2
		31	**12**	**14**	**62**	**2**	**3**

[38] « (Il) a été fait pour nous sagesse, justice, et sanctification et rédemption ». I Cor. 1/30.

[39] La parole sur le baptême de souffrance, joint à la coupe, est mal attestée dans Matthieu. Elle manque dans les manuscrits **ϰ** PDLZ.

[40] Ps. 42/8, 69/2, 124/4-5.

[41] L'hypothèse la plus plausible nous paraît être que les Apôtres furent d'abord des disciples de Jean, baptisés par ce dernier, et que Jésus valida ce baptême par leur contact si direct avec sa personne et avec la Croix.

[42] Ci-dessus § III.

VII.- LA DOCTRINE JOHANNIQUE DU BAPTEME

Moins explicitement exposée que la pensée de S. Paul, la théologie du Baptême dans les écrits johanniques unit également par un lien étroit la nouvelle naissance du fidèle à la mort rédemptrice du Sauveur : "Voici l'agneau de Dieu" (Baptême de Jésus). "Il faut que vous naissiez de nouveau." {Baptême du fidèle). Les textes de S. Jean permettent de préciser en particulier l'action de l'Esprit dans le Baptême.

L'Evangile de Jean donne, dans un cadre différent, le sens doctrinal et mystique des Synoptiques supposés connus.

1.- Les rapports de Jésus et du Baptiste tiennent une large place, dans les premiers chapitres du 4ème Evangile.[43] Le baptême de Jésus n'est pas raconté ; mais le nom d'Agneau de Dieu est donné au Christ dans son premier contact avec le Baptiste.[44]

2.- Le 4ème Evangile rapporte l'activité baptismale de Jésus parallèlement à Jean-Baptiste, avant l'arrestation de ce dernier.[45] Toutefois, une correction, Jn 4/2 précise que ce n'était pas Jésus lui-même qui baptisait, mais ses disciples. Puis. Jésus quitte le Jourdain pour la Galilée et il ne sera plus, question du Baptême chrétien jusqu'à son institution par le Ressuscité.

3.- Le trait particulier de l'Evangile de Jean est la place donnée à l'Esprit-saint.[46] Dans les Synoptiques Jean-Baptiste avait opposé le baptême d'eau qui était le sien au baptême du Saint-Esprit et de feu, privilège du Messie.[47] Dans l'Evangile de Jean, l'eau et l'Esprit, sont liés par les paroles de Jésus à Nicodème.[48] Les Pères grecs du IVe s, développeront la pensée d'une action du Saint-Esprit sur l'eau elle-même en réponse à l'épiclèse : la bénédiction préalable de l'eau est, pour eux, presque indispensable.[49] Quoi qu'il en soit, l'entretien avec Nicodème souligne l'effet du baptême, qui est la nouvelle naissance, ou naissance d'en haut, donc la transformation complète du cœur.[50] Cette régénération se fait, par la foi, et la foi a pour objet central la Croix figurée par le serpent d'airain.[51]

4.- Comme donnée johannique, nous recueillons encore le verset de la plaie du Christ, d'où sortent de l'eau et du sang, l'eau pouvant faire allusion au Baptême. Rapprochons le fameux texte des trois témoins : à l'eau et au sang est joint l'Esprit.[52]

[8] La théologie johannique confirme l'étude des Synoptiques, spécialement sur les deux points suivants :

1) Le Baptême chrétien sort du Baptême de Jean par une sorte d'enrichissement intérieur dû à ce que nous appellerions une insertion de la personne du Christ dans le baptême d'eau.

2) Le Baptême chrétien, dans l'enseignement même du Sauveur, et antérieurement à la théologie paulinienne, se réfère directement à la Croix, ainsi qu'à la nouvelle naissance de l'homme par la foi au Christ crucifié.

VIII.- LA THEOLOGIE PAULINIENNE DU BAPTEME [53]

La théologie paulinienne du Baptême consiste essentiellement en ceci : que l'acte sacré achève ce qu'a commencé la prédication de la Parole et y imprime le sceau divin : le néophyte est enseveli, par pure grâce, dans la mort du Christ, et il en ressort en nouveauté de vie. Ces bienfaits, qui constituent le don de Dieu, sont reçus dans la foi. Le fidèle

---

[43] Dans le Prologue : Jean 1/6-8. La péricope Jean 1/19-37 à la suite de laquelle Jésus recrute ses premiers disciples parmi ceux de Jean. La péricope Jean 3/22 - 4/3.

[44] Jean 1/29 et 36.

[45] Jean 3/22-24 et 4/1-2.

[46] Si le baptême de Jésus n'est pas raconté, du moins- le Baptiste voit l'Esprit descendre et s'arrêter sur le Christ. Jean 1/32-34.

[47] Matthieu 3/11.

[48] Jean 3/5.

[49] S. Cyrille de Jérusalem : 3ème Catéchèse. Basile le Grand : De spir. Sancto, 35. Grégoire de Naziance : Oratio 40, 8. Grégoire de Nysse : De baptismo Christi. Cf. Tixeront, Hist. des dogmes II p. I67-168.

[50] Jean 3/3.

[51] « Celui qui croit en lui n'est pas jugé », Jean 5/18 ; et le texte « évangélique » par excellence Jean 3/14-16.

[52] Jean 19/34, I Jean 5/7-8.

[53] Voir le tableau ci-après des textes pauliniens.

baptisé est ainsi incorporé au Christ, et le Baptême est le fondement de la constitution intime de l'Eglise, ainsi que de l'unité de cette dernière.

Comme pour les synoptiques, nous donnons en note un classement des textes et des mots qui se rapportent au Baptême dans S. Paul, et nous présentons ici nos thèses :

1.- Le texte de Rom. 6.s'insère dans la pensée de l'épître à un point où Paul veut montrer que la grâce n'a pas pour conséquence une facilité de pécher, mais une vie de sanctification. C'est par l'union, dans la foi, à la mort du Christ que; le fidèle est libéré de la servitude du péché. L'union avec Christ dans sa mort, c'est le lieu du pardon ; la résurrection avec lui, c'est la vie nouvelle. On peut prolonger ces lignes, dans le sens de I Cor. 15/29 [54] où l'espérance de la Résurrection est liée à l'acte du Baptême.

2.- L'étude des prépositions *én* (ἐν) et *eîs* (εἰς) en rapport avec le Baptême montre que celui-ci (a) crée un rapport de dépendance et d'appartenance au Christ, (b) que le baptisé est plongé dans des réalités invisibles, la mort du Christ, la personne du Christ. Il revêt le Christ. Cette union étroite avec le Christ est le fondement de l'unité des chrétiens entre eux.

3.- Le texte de Coloss. 2 a pour but de montrer la parfaite suffisance du Christ en qui habite toute la plénitude de la divinité. En lui, dans le Baptême, s'opère une circoncision spirituelle, qui est la nouvelle naissance, le dépouillement du corps de la chair. Cette régénération dans le Christ rend inutiles les observances anciennes qui n'ont pas d'efficacité pour changer le cœur. Dès lors, dans le baptême, il y a ensevelissement avec le Christ et résurrection avec lui. S. Paul use ici de verbes à préfixe « sun » (συν)[55] qui marquent toute la force du lien que le baptême établit entre l'homme et le Christ : vous avez été co-ensevelis, Dieu vous a co-vivifiés avec le Christ, vous êtes co-ressuscités en lui.

4.- Le texte Tite 3/5-6 résume bien la doctrine paulinienne [9] du Baptême. Non pas œuvre de justice légale, mais pure miséricorde de Dieu, le Baptême est le bain de la palingenesia (παλιγγενεσία) et du renouvellement de l'Esprit-Saint répandu sur nous richement par Jésus-Christ notre Sauveur. Ainsi, justifiés par la grâce nous devenons héritiers selon l'espérance d'une vie éternelle.

(Voir note 52)

Textes pauliniens

I.- Le verbe *baptizô / βαπτίζω* : 79 fois dans le N.T., 13 fois dans S. Paul, 2 dans Tom 6/3, 6 dans I Cor I, 1 dans I Cor 10/2, 1 dans I Cor 12/13, 2 dans I Cor 12/29, 1 dans Gal 3/27.

II.- Le substantif *baptisma / βαπτίσμα* : 22 fois dans le N.T., 3 dans S. Paul : Rom 6/4, Eph 4/5, Col 2/12.

III.- Le verbe *apoluô / ἀπολούω* et le substantif *loutron / λουτρόν* : I Cor 6/11 (le verbe) – Eph 5/26, Tite 3/5.

---

[54] Quelques explications qui ont été données de I Cor. 15/29 :

1) rite pratiqué à Corinthe en faveur de parents ou amis défunts : Tertullien, Ambrosiaster, .Un grand nombre de commentateurs.
2) rite juif ou païen que S. Paul invoque comme exemple.
3) baptême des cliniques reçu à l[5]article de la mort. Epiphane.
4) Bapt. ordinaire qualifié « pour les morts » parce que :
   a) L'émersion hors de la piscine symbolise la Résurrection. Chrysostome, Oecumenius, Théophylacte, Théodoret.
   b) il est efficace par la mort du Christ et exige la mort au monde. Julien d'Eclane, cité par S. Augustin.
   c) il efface les œuvres mortes. Pierre Lombard.
5) Baptêmes provoqués par le spectacle des martyres (John Edwards, Godet).
6) Baptêmes sur les tombeaux des martyrs.
7) Baptêmes provoqués par des morts pieuses, Findlay (Exp, G.T.).

La coutume soit de baptiser les morts, ou pour eux (ex. cité par Chrysostome chez des Marcionites de son temps : un vivant se cache sous le lit mortuaire et répond pour le mort) est attestée chez les hérétiques.

ùper : génitif : à la.place de : Rom 9/3, Phm. 13.
à cause de : II Cor.12/10, Ephés 3/13 etc.

[55] sun-tapto / συνθαπτω : Rom. 6/4 ; Coloss. 2/12.
. sun-egeiro / συνεγείρω : CoToss. 2/12, 3/1
su-zao / συζάω : Rom,6/8 (cf.II Cor.7/3) ; II Tim.2/11.
su-zoopoieo / συζωοποιέω : Ephés 2/5; Col 2/13.
sun apothnesko / συναποθνήκω : II Tim. 2/11 (cf. Marc 14/31; II Cor. 7/3).

IV.- Emploi des prépositions *eis* (εἰς) et *en* (ἐν) :

I Cor 1/13-15: eis to onoma Paulou, ou to êmon onoma / εἰς τὸ ὄνομα Παύλου ou τὸ ἐμὸν ὄνομα.
I Cor 6/11: en tô onomati tou Kuriou Iêsou Kristou / ἐν τῷ ὀνόματι τοῦ κυρίου Ἰησοῦ Χριστοῦ.
Eph 5/26: ên rêmati / ἐν ῥήματι.
Rom 6/3, Gal 3/27 : eis Kriston / εἰς Χριστὸν.
I Cor 10/2 : eis ton Môusên / εἰς τὸν Μωϋσῆν.
I Cor 12/13: eis en sôma / εἰς ἓν σῶμα.
Rom 6/3 : eis ton thanaton autou / εἰς τὸν θάνατον αὐτοῦ.

V.- Mots qui deviendront plus tard techniques pour désigner le baptême :

Sphragizô / σφραγίζω : Rom 15/28, II Cor 1/22, Eph 1/3 et 4/30.
Sphragis / σφραγισ : I Cor 9/2 et II Tim 2/19.
Phôtizô / φωτίζω : Eph 1/18.
Uioi phôtos / υἱοὶ φωτός : I Thes 5/5.
Phôsteres en kosmo / φωστῆρες ἐν κόσμῳ : Phil 2/15.
Phôs en Kuriô / φῶς ἐν κυρίῳ : Eph 5/8.

IX.- LA PRATIQUE DES APOTRES [56]

La pratique apostolique, clairement attestée, fut de baptiser les néophytes, juifs ou païens, après leur avoir fait entendre la parole de la foi.

Le Baptême des "infantes" inclus soit (a) dans les familles de prosélytes, soit (b) dans les familles déjà chrétiennes, n'est attesté par aucun texte décisif sur le plan historique. Il ne fait l'objet d'aucun enseignement théologique particulier.

Il est loisible de soutenir comme possible, ou vraisemblable, l'existence de tels Baptêmes dans la pratique apostolique. Toutefois, il ne s'agit là que de constructions exégétiques, aux bases fragiles ou changeantes, et non pas d'un donné révélé.

L'importance de ces hypothèses est de montrer que le Baptême des infantes n'est l'objet d'aucune interdiction qui puisse être formulée au nom des saintes Ecritures.

Quant au Baptême d'infantes dont les parents ne seraient pas dans la foi, nul ne soutient qu'il puisse être historiquement attesté à l'époque apostolique.

1.- Le baptême de Jean est mentionné 4 fois dans le livre des Actes (1/5, 1/22, 10/37, 13/24) d'une manière qui montre que pour l'Eglise Apostolique, ce baptême est bien le point de départ de l'Evangile. Toutefois l'insuffisance du baptême de Jean est montrée par le cas d'Apollos (18/25) et des hommes d'Ephèse (19/1-7) qui avaient besoin d'un enseignement nouveau, et peut-être même, pour ces derniers, de recevoir le Baptême chrétien.

2.- La pratique du Baptême est liée étroitement, soit à une imposition des mains pour le don du Saint-Esprit, soit à une manifestation spontanée des charismes du Saint-Esprit (le jour de la Pentecôte, les Samaritains, Baptême de Paul, de Corneille, des douze hommes d'Ephèse).

---

[56] TEXTES DU LIVRE DES ACTES SUR LE BAPTEME

1/5 et 1/22	mention du baptême de Jean.
2/58-41	Baptême de 3.000 personnes à Jérusalem.
8/12-17	Baptême des Samaritains.
8/30-40	Baptême de l'Ethiopien.
9/17-19 ; 22/16	Baptême de Paul.
10/37	Mention du baptême de Jean.
10/44-48 ; 11/15-18	Baptême de Corneille et de son entourage.
13/24	Mention du baptême de Jean.
16/14-15	Baptême de Lydie et de sa famille.
16/29-34	Baptême du geôlier et de sa famille.
18/8	Baptêmes à Corinthe.
18/25	Apollos ne connaissait que le baptême de Jean.
19/1-7	Les douze hommes d'Ephèse.

Rapprocher dans S. Paul : I Cor. 1/13-17 ; cf. 16/15-16.
Autres textes du N.T. non encore cités : Hébr. 6/1. I Pi. 3/21, l'arche type du Baptême.

3.- En général, plusieurs personnes sont baptisées en même temps : le jour de la Pentecôte ; les Samaritains ; Corneille, Lydie, le geôlier, Crispus à Corinthe, viennent au Baptême avec leur entourage. Les seuls cas de Baptêmes isolés sont ceux de l'Ethiopien et de Paul lui-même.

4.- L'entourage est désigné sous le nom de :

a) tous ceux qui écoutaient la Parole, Actes 10/44.
b) sa maison (ô oîkôs aûtês / ὁ οἶκος αὐτῆς) = sa famille, Actes 16/15
c) tous les siens : oi, aûtou pantês / οἱ αὐτοῦ πάντες Actes 16/33; cf. v. 31, toi et ta famille : ô oîkos / ὁ οἶκος
v. 34, il se réjouit avec sa famille : panoikei / πανοικεὶ.
d) Crispus crut avec toute sa famille (oîkos / οἶκος) : Actes 18/8.
e) Paul a baptisé la famille de Stéphanas (oîkos / οἶκος) I Cor. 1/16.
Cf. I Cor. 16/15 la famille de Stéphanas (oîkîa / οἰκία)… s'est dévouée pour les saints.

Ces désignations n'excluent pas, dit-on, la présentation au Baptême de nouveau-nés ou d'enfants en bas âge ; certes, mais, si l'on prend les textes dans leur sens évident, ils ne suggèrent pas cette présence non plus. L'accent est mis sur les adultes qui écoutent la parole, et reçoivent les charismes (Actes 10/44*),* qui se réjouissent (Actes 16/34), qui croient (Actes 18/8), qui se dévouent (I Cor. 16/15).

[10] 5.- Ceci nous conduit à traiter ici la question : le Baptême des infantes peut-il se réclamer de l'autorité des Apôtres, comme l'affirment pour la première fois :

(a) des textes attribués à Origène[57] mais qui ont pu être remaniés ;

(b) en tous cas S. Augustin[58]?

La réponse affirmative se réclame des arguments suivants :

(a) la mention des « maisons » que nous venons d'étudier.

(b) les baptêmes des païens par les Juifs, étudiés ci-dessus.

(c) L'argument de S. Augustin lui-même : les Apôtres ne pouvaient pas ignorer la damnation des enfants morts sans Baptême.

(d) Un raisonnement historique : Les premiers Baptêmes ont été naturellement des Baptêmes d'adultes puisqu'il s'agissait de fonder l'Eglise au moyen de néophytes. Mais, dès la deuxième génération; c'est-à-dire, aussitôt, il était naturel de baptiser les enfants de ces néophytes, soit en même temps que les parents, soit après, pour ceux qui naîtraient dans l'Eglise.

Ce raisonnement ne nous paraît pas confirmé par l'étude du N.T. Les Apôtres, en effet, mettent l'accent sur l'Eglise qui se forme dans le Christ par la Parole. L'Eglise est une Eglise de pécheurs, certes, mais de pécheurs qui luttent contre le péché par ce qu'ils ont entendu l'appel de l'Evangile. A l'époque apostolique on ne trouve pas l'idée d'une Eglise-institution qui, à la manière d'Israël, engloberait une population donnée[59]. Aussi la circoncision est-elle rejetée comme une œuvre morte, car ce qui compte

---

[57] « Pro hoc et ecclesia ab apostolis traditionem suscepit etiam parvulis baptismum dare. Sciebant enim illi quibus mysteriorum secreta commissa sunt divinorum, quia essent in omnibus genuinae sordes peccati, quae per aquam et Spiritum ablui deberent; propter quas etiam corpus ipsum corpus peccati nominatur ». Origène, In Rom, Lib, V, version latine de Rufin. Commentaires dans Harnack, Lehrbuch I, p. 396. Bellamy, Dict. Théol. Cath. II, Col. 193. Cote "The archaeology of Baptism", p. 114.

[58] « Optime Punici Christiani baptismum ipsum nihil aliud quam salutem, et sacramentum corporis Christi, nihil aliud quam vitam vocant. Unde, nisi ex antiqua, ut existimo, et apostolica traditione, qua Ecclesias Christi insitum tenent, praster baptismum et participationem mensae Dominicae, non solum ad regnum Dei, sed nec ad salutem et vitam aeternam posse quemquam hominum pervenire ? » S. Augustin : « De peccatorum meritis et remissione (écrit de 412 contre le Pélagianisme) L. I ch. 24, x-34.

[59] Rappelons, sur le terrain de l'histoire de l'Eglise, les deux faits suivants :

(a) Au 4ème siècle, il se trouve que ceux qui vont être les plus grands docteurs sont nés de parents chrétiens et n'ont été baptisés qu'adultes. C'est le cas pour : Grégoire de Naziance (fils d'évêque), Basile le Grand (descendant de confesseurs et de martyrs), Chrysostome (élevé par une mère chrétienne, veuve à 20 ans, qui refusa de se marier pour se consacrer à l'éducation de son fils), Ambroise (fils de parents chrétiens, mais encore catéchumène quand il fut acclamé comme évêque), Augustin lui-même.

(b) Grégoire de Naziance, Oratio XL, recommande de ne pas descendre au-dessous de 3 ans pour présenter les enfants au Baptême, sauf en cas danger de mort.

Ces faits semblent exclure la possibilité de toute tradition venue des apôtres concernant le baptême des nouveau-nés.

dans le Christ, « ce n'est ni la circoncision, ni l'incirconcision, mais la foi qui est agissante dans la charité » Gal.5/16.

La foi en Christ, la confession des péchés, le renouvellement de l'être intérieur, le don du Saint-Esprit, sont - et ce depuis Jean-Baptiste - des éléments tellement caractéristiques de la nouvelle alliance qu'il y a une convenance toute particulière entre le Baptême chrétien et l'administration qui en est faîte à des adultes. Pour que la pratiqué du Baptême des nouveau-nés s'implante et se généralise dans l'Eglise, il a fallu un développement théologique nouveau, dans des perspectives nouvelles.

X.- BASE THEOLOGIQUE DU BAPTEME DES INFANTES.

La base théologique donnée au Baptême des infantes par ses promoteurs, est la doctrine du péché originel (Jean 3, Romains 5). Systématisée à l'extrême par S. Augustin, elle peut être amendée de diverses manières : elle n'en demeure pas moins dans ses lignes essentielles. C'est à cette théologie que se rattachent les Réformateurs.

La doctrine du péché originel est bibliquement fondée. Par suite le Baptême des infantes se justifie bibliquement, non pas d'une manière directe (comme la théologie propre du Baptême qui, elle, est directement donnée), mais d'une manière indirecte, par l'intermédiaire du donné biblique sur le péché originel.

Jusque vers la fin du IVème siècle, les enfants (*parvuli* et *infantes*) présentés au Baptême, y sont admis en même temps que les néophytes, à Pâques et à Pentecôte, sauf le cas de danger de mort.[60] A partir du début du Vème s., et jusque vers la fin du **[11]** Xème s., par une lente évolution, se forma la coutume de baptiser les nouveau-nés à la naissance.[61] Les perspectives nouvelles sont :

(a) la controverse pélagienne et l'augustinisme.[62]

(b) la disparition de l'empire romain et le triomphe de la chrétienté.[63]

La théologie du Baptême est dès lors liée étroitement à la doctrine du pèche originel. On baptise les nouveau-nés parce que le Baptême est de nécessité de salut , et que, sans lui, la créature ne peut échapper à l'enfer. C'est dans ce sens qu'on lit Jean 3/5.[64]

A notre sens, cette justification du Baptême des nouveau-nés est la seule qui puisse se réclamer d'un fondement biblique, théologique et historique. Même quand elles semblent s'en écarter le plus, les explications modernes du Baptême des enfants s'y rattachent encore, du moins tant que l'on y voit un sacrement.

(a) pour Calvin,[65] certes, le Baptême ne lave pas la tache originelle; mais, en vertu des promesses de Dieu, cette tache est lavée, chez les enfants des fidèles, par la foi. Donc si les nouveau-nés ont, par la promesse et la foi, la rémission du péché originel, il ne faut pas leur en refuser le signe.

(b) De nos jours, on affirme volontiers que le Baptême des nouveau nés convient en tant qu'il démontre l'antériorité de la grâce par rapport au salut. Dans cette vue, on se montre sensible au danger de

---

[60] Ceci est attesté par la lettre du pape Sirice à Himère, évêque de Tarragone, en 385 (Bellamy, Dict. Théol. Cath, II, Col. 213. - Corblet, Hist. du sacrement de baptême, 1886, I p. 383. - Cette lettre est dans PL XIII, 1164, Tixeront, Hist. des dogmes II, 306). Cf. S. Augustin, sermon CLX, sur « l'octave des infantes » : « et isti senes, juvenes, adulescentuli, omnes infantes ».

[61] Un Capitulaire de Charlemagne, en 789, prescrit de baptiser les enfants au plus tard dans leur 1ère année, (Boulanger, Hist. de l'Eglise, p. 203, Corblet, op. cit. I p. 385-86). L'étude des cuves baptismales confirmerait les dates données : les cuves rondes succèdent aux cuves à parois verticales au début du XIème s. (Corblet, Ibid.).

[62] On ne peut séparer la théologie du Baptême des enfants du 1er texte conciliaire qui en affirme la nécessité : « Item placuit, ut quicumque parvulos recentes ab uteris matrum baptizandos negat, auc dicit in remissionem quidem peccatorum eos baptizari, sed nihil ex Adam trahere originalis peccati; quod lavaçro regenerationis expietur : unde fit consequens, ut in eis forma baptismatis "In remissionem peccatorum" non vere, sed false intelligatur, anathema sit.

Quoniam non aliter intelligendum est quod ait Apostolus : "Per unum hominem peccaturn intravit in mundum et per peccatum mors ; et ita in omnes homines pertransiit, in quo onmes peccaverunt'', (Rom. 5) nisi quemadmodum Ecclesia catholica ubique diffusa semper intellexit. Propter hanc enim regulam fidei etiam parvuli, qui nihil peccatorum in seipsis adhuc committere potuerunt, ideo in remissionem peccatorum veraciter baptizantur, ut in eis regeneratione mundatur, quod generatione traxerunt ». Concile dit 2ème de Milève, serait en réalité de Carthage, en 418 (Amann, Dict. Th. Cath. Art, Milève).

[63] La loi de Théodose imposant le Christianisme comme seule religion de l'Etat est de 394. Fondation du Saint-Empire par Othon le Grand en 962.

[64] S. Augustin: Sermon CCXCIV explique que salut, vie éternelle et royaume des cieux sont synonymes. En vertu de Jean 3/5 les enfants ne peuvent obtenir le salut et la vie éternelle que par le Baptême. (Pareille, Dict. Th. Cath. II Col, 195).

[65] Le § 17 du ch. 16 du L. IV de l'Institution est formel : « s'il est question de les laisser enfants d'Adam, on les laisse en la mort ».

confondre la foi préliminaire au Baptême avec une œuvre légale.[66] Quoi qu'il en soit, si le signe de la grâce est donné à l'enfant, c'est que l'on souligne l'état de péché dès la naissance.

(c) D'autres encore insistent sur ce que le Baptême est l'admission dans l'Eglise. L'admission au rang des Catéchumènes ne leur suffit pas. C'est donc que, là encore, on souligne l'état de péché non recouvert par le Baptême.

XI.- CONCLUSIONS THEOLOGIQUES.

La doctrine biblique du Baptême se constitue par une référence directe à la mort et à la résurrection du Sauveur qui sont proposées à notre foi, et sans aucune référence directe au Baptême des infantes.

Il a pu y avoir, pour l'Eglise post-augustinienne, une exigence de sagesse à joindre la pratique du Baptême des infantes à l'affirmation de la doctrine du pèche originel. Cette liaison ne s'impose ni dans tous les temps ni dans tous les lieux, comme le confirme l'exemple de l'Eglise pré-augustinienne.

Ce pourrait être une faute contre la prudence de renoncer, en tel lieu ou à tel moment, en tout ou en partie, è la pratique du Baptême des infantes. Ni Calvin ni les Eglises Réformées à sa suite, n'ont cru devoir faire ce pas.

Mais l'Eglise Réformée de France, si elle est conduite aujourd'hui, par des indications sûres de l'Esprit de Fieu, à desserrer le nœud augustinien qui a joint la pratique du Baptême des infantes a la prédication du péché originel, pour replacer plus directement le Baptême dans la Mort et la Résurrection du Sauveur, cette Eglise ne saurait en cela errer dans la foi.

Tout au contraire, elle replacerait ainsi, le Baptême au cœur de sa prédication et contribuerait à lui donner la plénitude de sa signification biblique et théologique.

En des termes très voisins de ceux de Karl Barth,[67] nous dirons que, pour le Nouveau Testament, le Baptême est une réponse de Dieu à l'homme qui désire un sceau de sa foi. L'ordre : prédication, foi, Baptême est une règle apostolique certaine. Le Baptême est administré en même temps que la foi du néophyte s'ouvre à la grâce divine.

Cet acte officiel, nous dirons de sur-naturalisation[68] en Christ, est mis dans un rapport direct avec la mort, l'ensevelissement et la Résurrection du Sauveur. Il fonde l'unité de l'Eglise, non par une inscription juridique dans une chrétienté, mais par une incorporation au Christ.

Secondairement, et à l'arrière-plan, le Baptême suppose la doctrine du péché originel. Il n'y a donc pas d'âge limite pour y être admis. Quiconque se confesse pécheur et met sa foi dans le Christ peut le demander.

A la limite, l'Eglise, quand elle donne le Baptême aux nouveau-nés, met en lumière la déchéance de la race humaine ; mais elle fait passer au second plan la doctrine première du Baptême. Comme le dit Barth, le Baptême est obscurci.

Nous tenons pour légitime ce Baptême que nous avons appelé nous-même un Baptême amenuisé ; et nous nous garderons de juger la sagesse de ceux qui l'ont institué, qui l'ont maintenu ou qui le maintiennent.

Mais nous concluons que l'Eglise, si elle est conduite par l'Esprit-saint, à refaire le chemin inverse, vers le Baptême de ses membres qui sont reçus comme catéchumènes dès la naissance, et qui entendent la Parole de Dieu préalablement à tout rite sacramentel, ne saurait errer dans la foi.

XII.- PROPOSITIONS DISCIPLINAIRES.

1. *Que le Synode maintienne la pratique du Baptême des infantes, traditionnelle dans l'Eglise Réformée de France, et justifiable bibliquement, en imposant toutefois une double condition :*

   a) *L'enseignement du Baptême chrétien, incorporation par grâce à la mort et à la Résurrection du Sauveur, doit être donné dans sa plénitude par la prédication et le catéchisme.*

   b) *Le Baptême des infantes ne doit pas être célébré hors de la foi (normalement : la foi des parents ; en tous cas et à la rigueur, la foi de représentants qualifiés de l'Eglise).*

---

[66] Cette pensée est étrangère à Calvin. Il soutient bien que les enfants sont baptisés en foi et pénitence pour l'avenir (§ 20). Mais sa préoccupation est de maintenir le baptême des enfants, qu'il identifie à la circoncision, et non d'affirmer l'antériorité de la grâce.

[67] K. Barth : "Die kirchliche Lehre von der Taufe", 1943. Texte analysé par M. Cadier dans la séance du 10 janvier 1948 de la Commission théologique du Baptême.

[68] Barth dit : acte officiel de naturalisation en Christ.

2. *Qu'il plaise au Synode d'inscrire au nombre des Liturgies de l'Eglise, une liturgie de consécration des infantes, plaçant ceux-ci dès leur naissance au rang des catéchumènes - candidats au Baptême, et les mettant au bénéfice de la foi de la société des fidèles dans le Christ.*
3. *Que la liberté des fidèles soit sauvegardée de faire procéder à l'une ou à l'autre ces cérémonies d'introduction de leurs enfants dans l'Eglise, moyennant qu'ils remplissent les conditions posées par l'Eglise dans le cas où il s'agit de conférer le Baptême.*
4. *Que les pasteurs, en accord avec les Conseils presbytéraux, soient laissés libres de préférer et de préconiser l'une ou l'autre des deux manières d'introduire les infantes dans l'Eglise visible, soit à titre de fidèles baptisés, soit à titre de catéchumènes-candidats au Baptême.*
5. *Qu'il ne soit plus demandé aux candidats à la consécration pastorale d'engagement spécial de célébrer le Baptême des infantes, et que les cas particuliers qui pourraient se présenter dans la pratique soient tranchés par les Commissions régionales de l'Eglise.*
6. *Que ces dispositions nouvelles soient promulguées à titre transitoire pour une période de N années,(5 ou 10 par exemple) et qu'elles soient confirmées ou modifiées à l'échéance fixée selon les leçons de l'expérience.*

I.- L'Eglise Réformée de France, si elle maintient le Baptême des enfants, doit donner un enseignement complet sur le Baptême, notamment :

(a) sur ce point que le Baptême est administré dans la foi au Christ mort et ressuscité ;

(b) que le Baptême incorpore la créature non à une église particulière, mais à la personne même du Sauveur ;

(c) que le Baptême est le point de départ d'une vie dans la foi qui agit par la charité.

II.- Des conditions doivent être posées à l'admission des enfants au Baptême,, en sorte' que la prédication de la Parole ne soit pas affaiblie.

III.- Les nouveau-nés doivent pouvoir être reçus dans l'Eglise, à titre de catéchumènes, par une liturgie qui les consacre à Jésus-Christ, et qui s'appuie sur les déclarations du Seigneur (Marc 10/13-16) et de l'Apôtre Paul (I Corinthiens 7/14).

IV.- Dans le cas de l'adoption par l'Eglise Réformée de France d'une double pratique, chaque Région, ou, à défaut, chaque Consistoire d'une Région, ou chaque Conseil presbytéral, donnera sa préférence et sa recommandation à l'un des deux modes, la liberté de tous les fidèles restant sauve.

Introduction sur le Baptême[1]

Rencontre des pasteurs du Consistoire de Haute-Ardèche
Tournon, jeudi 30 septembre 1948

[1] Notes liminaires.

Sur quel terrain je me place.
Théologie pratique, i.e. :
Ministère pratique
Théologie biblique

Ma position par rapport à M. Maillot.
Je trouve deux choses dans son travail :
- Une théologie spéculative de la grâce, qui m'intéresse et me séduit, mais à laquelle je ne peux pas adhérer en fin de compte ;
- Une position biblique et spirituelle de laquelle je me sens extrêmement proche.

J'éviterai la discussion spéculative (où M. Maillot et moi serions ennemis) tout en soulignant mon accord sur le terrain biblique et pratique.

Le plan de ce travail.
Il comportera 6 questions :
1. Position actuelle de la question du membre d'Eglise dans l'E.R.F.
2. Source des difficultés : le Baptême des enfants.
3. Ce qu'est le Baptême.
4. Position du baptisé dans l'Eglise.
5. Position de l'enfant « présenté »
6. Etat de la question dans l'E.R.F.

[2] 1. Position actuelle de la question du membre d'Eglise dans l'E.R.F.

La question n'est pas claire ; nous avons deux textes :

1) Liturgie : p. 162 (souligné bleu).

2) Discipline : p. 79.
(Souligné bleu), déjà un peu contradictoire.
(Trait orange en marge) complètement contradictoire.
(a) distingue des membres responsables (les vrais membres ?) et des fidèles (qui ne seraient donc pas responsables ?)
(b) leur impose des conditions qui ne semblent tenir aucun compte de la liturgie de réception.

Dans tout cela, nouvelle difficulté : quel est le statut des enfants ? (Discipline p. 79, trait vert).
Si l'on voulait être logique, il faudrait dire que l'ERF comprend comme membres :
1. Les « siens ? » baptisés ou présentés (dès l'enfance).
2. Les membres inscrits (à partir de 15 ans) : nés dans l'Eglise ou venus du dehors.
3. Les fidèles qui ont « la foi agissante »
4. Parmi les fidèles, les « membres responsables » qui doivent avoir plus de 21 ans.

[3] 2. Source des difficultés : le Baptême des enfants.

N.B. Non le Baptême des enfants en lui-même (comme s'il était toujours source de difficultés), mais tel qu'il se présente dans notre Eglise et à notre époque.

Bibliquement, le Baptême incorpore à Jésus-Christ, donc il introduit dans l'Eglise. Contradiction dans la liturgie, p. 120-122 orange. P. 122, c'est au futur, un souhait : l'introduction dans l'Eglise est annulée.

Ici je rejoins entièrement M. Maillot. Le signe du Baptême n'est rien pour le baptisé enfant (signe amenuisé).

Donc il faut lui donner autre chose qui sera pour lui (montrer que cela paraît tout naturel mais que c'est hérissé de difficultés) :

[1] Cahier manuscrit. Archive de l'Union de prière, dossier baptême. Porte la mention : « Texte primitif ».

a) ou la « confirmation », c'est-à-dire un 2ème Baptême.
b) ou une « expérience ».
c) ou une culture intellectuelle.
Résumer la difficulté ainsi : l'enfant est incorporé à l'Eglise, mais est considéré comme ne l'étant pas. Quand le sera-t-il ?
On dira que la communion est l'incorporation. Non :
1. La communion n'est pas faite pour cela. Le communiant doit être d'abord baptisé.
2. Il n'y a pas de listes de communiants.

[4] 3. Ce qu'est le Baptême.

C'est un signe opérant dans la foi.

A.- C'est un signe : tout le monde est d'accord, mais ce n'est pas un symbole. Ce n'est pas un signe donné par l'homme mais par Dieu.

B.- Opérant : Je veux dire que Dieu opère par le signe. Dieu s'est lié au signe par une promesse. Dieu peut agir en-dehors du signe. Mais il ne peut faillir à l'Eglise qui agit sur la base de sa Parole.
Dans le Baptême, Dieu opère l'incorporation au Christ mort et ressuscité : il place l'homme dans le pardon et la sanctification.

C.- Dans la foi : Dieu-même ne peut agir sans la foi. Ex. de l'incrédulité des gens de Nazareth.
La foi précède le Baptême et y met le sceau, l'amène à la plénitude. Tite 2/5. Baptême = foi.
Dans le cas des *infantes*, foi des parents et des répondants comme l'exige les textes ? des « familles ».

[5] 4. Position du baptisé dans l'Eglise.

Le baptisé est membre de l'Eglise au sens le plus entier du mot.

Il n'y a plus à être reçu, converti ou persuadé. Tout ce que l'Eglise peut lui dire, c'est : tu es baptisé, tu es chrétien, donc : vis ta foi.
Le baptisé doit communier le plus tôt possible (Grecs, cath.)
Certes un renouvellement (non confirmation ou ratification) du vœu de Baptême est possible, mais cela n'a aucun rapport avec la réception dans l'Eglise.
Aspects sociologiques du Baptême des enfants : la chrétienté.
S'il n'y a pas de chrétienté, le Baptême des enfants est signe amenuisé (ce qu'il est toujours) mais est signe à contresens :
1. il multiplie les « baptisés indignement » et on le sait à l'avance.
2. il obscurcit et brouille irrémédiablement la question du membre d'Eglise.

[6] 5. Sens de la présentation.

Dans tout ce qui précède, on oublie que le catéchumène non encore baptisé est membre de l'Eglise :
- Champs de mission (Wagha Mandouma) [lecture incertaine ??].
- Eglise des 4 premiers siècles. Lire Calvin 1, p. 7-9.

D'où le sens d'une liturgie de présentation, i.e. consécration des *infantes* au rang des catéchumènes.
Toute l'argumentation courante en faveur du Baptême des *infantes* joue ici :
1. l'a fortiori de la circoncision.
2. l'appel de Jésus aux enfants.
3. leur position dans l'Eglise primitive (admise par la *Formgeschichtliche*).

Les enfants de chrétiens ont un privilège : ils sont reçus dans l'Eglise comme catéchumènes dès leur naissance, élevés dans l'Eglise en vue du Baptême et de la Cène.
Dès lors, tout s'éclaire et tout devient simple et droit. L'Eglise n'a que 2 catégories de membres :
- Les catéchumènes (le catéchisme est toujours pré-baptismal).
- Les membres baptisés et communiants, responsables et fidèles.

[7] 6. L'état de la question dans l'E.R.F.

Le Baptême des *infantes* est, en tous cas, un signe amenuisé, et, le plus souvent aujourd'hui un signe à contre-sens.

Il faut donc :

a) que tous soient d'accord pour ne plus le donner à contre-sens : conditions sérieuses de non administration.

b) que le Baptême des *infantes* ait, non des succédanés postérieurs, mais des étais solides :
   1.- l'éducation familiale forte.
   2.- l'éducation ecclésiale (qui n'est pas un catéchisme à proprement parler).
   3.- une coutume qui tendra à identifier baptisé et communiant : revalorisation et du Baptême et des engagements de catéchumène.

c) que la liturgie de présentation, i.e. consécration des enfants au rang de catéchumènes, ait plein droit de cité. Le statut de ces enfants sera :
   1.- l'éducation familiale plus ou moins faible
   2.- l'éducation ecclésiale forte
   3.- le Baptême dans la foi du baptisé, la foi n'étant jamais imposée par une cérémonie.

TEMOIGNAGE AU SYNODE NATIONAL

Le Chambon s/Lignon.-20 Mai 1951.- L. DALLIERE

[1] Monsieur le Modérateur,

Messieurs et frères,

Me préparent à ce Synode, j'avais cru devoir rédiger une sorte de témoignage lequel, pensais-je à tort ou à raison, était attendu par plusieurs d'entre vous.

Ecoutant hier soir le très-beau rapport de M. le pasteur Gagnier, je me disais que mon témoignage devenait inutile, tant vous avez su parler, M. le Rapporteur, avec clairvoyance et avec justice, en même temps qu'avec la charité de Jésus-Christ.

Si vous me permettez cependant, M. le Modérateur, de lire l'essentiel de la déclaration préparée, nul ne pourra, je m'en assure, y voir une sorte de contre-rapport, mais plutôt le fruit de la convergence de l'œuvre du Saint-Esprit au sein de l'Eglise.

Je commencerai donc mon témoignage en rendant grâces à Dieu pour deux raisons : d'abord pour la réalité maternelle de l'Eglise. C'est là, vous ne l'ignorez pas, une doctrine authentiquement calvinienne, et point n'est besoin de rappeler le passage où, traitant de l'Eglise visible, le Réformateur nous invite à apprendre du seul titre de Mère combien la connaissance de l'Eglise visible est utile et nécessaire, (Institution chrétienne L. IV,ch. I, 4). Personnellement, l'affirmation que l'Eglise est maternelle m'a été apportée par le Président, Marc Boegner, lors d'une des visites qu'il voulut bien faire à ma paroisse en des jours difficiles, il y a dix ou douze ans. Elle a été manifestée, cette vérité maternelle, dans l'attitude de l'Eglise unie envers ceux de ses pasteurs qu'elle a trouvés s'abstenant de baptiser les enfants petits. Voilà mon premier sujet d'actions de grâces.

Le second est le contact vivant qu'il m'est donné d'avoir avec vous en cet instant. J'attache le plus grand prix au témoignage que nous pouvons nous rendre les uns aux autres, en tant que nous sommes, les uns et les autres, « des lettres de Christ écrites non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, sur les cœurs » (II Cor. 3/3).

I.

Le prix que j'attache à notre entretien me porte à entrer maintenant au cœur du sujet. A mon sens il ne saurait être aucunement question d'ouvrir une controverse pour ou contre le Baptême des petits enfants, ou de vouloir faire triompher l'une ou l'autre pratique. Un tel débat me paraît entièrement périmé. Ce dont il s'agit, c'est d'inscrire dans la Constitution de l'E.R.F., la réalité même du Baptême. La page a été laissée blanche en 1938-39 ; la diversité des tendances qui est propre à l'Eglise a eu, pour s'affirmer, un temps de paix ecclésiale et de mûrissement théologique. Nous sommes tous ici [2] pour affirmer notre foi dans le Baptême, pour la discerner dans la Parole de Dieu par le témoignage du Saint-Esprit qui est un à travers la variété de ses manifestations.

Dans cette recherche, les pasteurs qui ont été conduits à ne plus baptiser les enfants en bas âge, - et ici permettez-moi de substituer à un « nous » qui serait équivoque puisqu'il n'y a ni parti ni faction au sein du Synode, un « je » qui peut paraître plus orgueilleux bien qu'il ne veuille être qu'un témoignage ou une confession, - ainsi donc dans la recherche d'une constitution du Baptême au sein de l'E.R.F, je dépose, par mon attitude, en faveur et de son caractère sacramentel et de sa puissance prophétique.

Dans le Baptême il y a un symbole, sans aucun doute ; mais il y a plus qu'un symbole : il y a un sacrement par lequel Jésus-Christ, du haut du ciel édifie l'église sur la terre :

Il y a dans le Baptême une action actuelle du Saint-Esprit, un « operatum » dont l'agent est Dieu même : s'il n'en était pas ainsi, le Baptême ne serait qu'une parole imagée entre cent autres. D'autre part, quand Dieu « opère » dans l'église, il n'opère que dans la foi, parce que la foi elle-même, est encore, mystérieusement, une opération de Lui. Nous sommes, je pense, tous d'accord pour écarter un sacrement qui tirerait son efficace d'une nature conçue comme sujette à des opérations physiques. C'est pourquoi, sans entrer dans aucune controverse, je dois bien dire que je ne vois pas comment on pourrait ne pas croire à la nécessité de répondants dont la foi se substitue à celle que ne peuvent avoir les petits enfants que l'on baptise : car autrement pourquoi s'assemblerait-on sans que l'action de Dieu pût être reçue dans la, foi ? Mais, quoi qu'il en soit, j'ai une entière conviction que mon ministère propre est de donner le baptême dans la foi de celui qui le reçoit. Je respecte profondément le ministère de tous mes frères qui,

avec une pleine conviction, gardent la tradition de donner le baptême aux petits enfants. Les raisons qui les convainquent varient sans doute des uns aux autres. D'autre part il n'est pas toujours certain que le sens dans lequel un pasteur baptise un nouveau-né est le même que le sens avec lequel les parents ont demandé le Baptême, c'est pourquoi si je suis très profondément ému et reconnaissant que mes frères à leur tour respectent mon ministère, je suis persuadé d'occuper non une position individualiste et séparatiste, mais de mettre au service de l'église la force qu'apporte un Baptême opérant dans la foi de celui qui le reçoit.- J'ajoute ici après coup à mon témoignage écrit que ma pensée n'est pas de souligner l'élément subjectif au détriment de l'élément objectif, mais d'affirmer les deux et de souligner le lien qui les unit dans l'ensemble de la Révélation où nous voyons, partout, indissolublement joints, et l'œuvre divine et la foi que Dieu donne : « Vous êtes sauvés par le moyen de la foi et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu » (Ephésiens 2/8).

II.

[3] Rendre au Baptême sa force en y liant l'œuvre efficace de Dieu à la foi de celui qui en est l'objet, me paraît d'autant plus urgent que l'époque où nous sommes est caractérisée par une sorte de dilution de toutes les valeurs sacrales, et du Baptême en particulier.

J'aborde ici la seconde partie de mon témoignage. Le dimanche 2 août 1914 a marqué dans mon être de jeune homme une trace ineffaçable, plus j'avance dans la vie, plus il me paraît impossible de mettre entre parenthèses le déchaînement qui s'est ouvert en ce jour-là, comme si on pouvait fermer la parenthèse et reprendre le monde comme avant, si vous me permettez un souvenir personnel : je suis allé au culte, le dimanche 2 août 1914, au Temple de Saint-Germain-en-Laye. Un jeune suffragant suisse - il devait mourir jeune en Mission - donna une prédication peut-être un peu scolaire sur le livre d'Aggée. A la sortie, quelques-uns déploraient un sermon aussi inactuel et qui ne contenait aucune allusion aux événements. Pourtant le mot d'ordre de la Parole de Dieu n'a cessé depuis ce jour de retentir en moi, tel qu'il était sur les lèvres de ce pasteur : « Est-ce le temps pour vous d'habiter vos demeures lambrissées, quand cette maison (de Dieu) est détruite ? » (Aggée 1/4).

Historiquement, si je puis dire, j'ai été conduit à bénir les enfants nouveau-nés en vue de leur Baptême à venir, essentiellement par le souci de maintenir l'autorité de mon ministère pastoral à l'égard des membres de ma paroisse. Comme à tous les pasteurs, il m'est impossible de faire prendre les engagements des Catéchumènes dans « un sens pickwickien », je veux dire en sous-entendant qu'on n'attache pas d'importance à ce qu'on dit. Dès lors, la seule position logique me parut être de ne donner le Baptême des enfants que si le père et la mère participent à la Sainte-Cène chaque fois que l'Eglise la célèbre, fréquentent nos saintes assemblées, et emploient tous les autre moyens que Dieu leur offre pour avancer leur salut. Ces jeunes ménages communiants, tenant leurs propres engagements, pouvaient en prendre d'autres pour leurs enfants. Mais, de tels ménages, on les comptait sur les doigts, et je ne pouvais me résoudre à instituer un triage entre les familles. D'où ma décision initiale.

A la réflexion, pendant des années et des années, je compris que cette position, ou je n'étais pas seul, outre le <u>sens théologique</u> dont j'ai parlé tout-à-l'heure, avait, si elle est vraiment voulue de Dieu, en des serviteurs qui ne se sont pas concertés, et en des pays divers, un <u>sens prophétique</u>. Voici ce que je veux dire.

Le XXe siècle me paraît être de toute évidence le siècle de la mort, non de Dieu, mais de la chrétienté et vous la voyez remplacée sous vos yeux par un magma mondial, techno-lâtrique et anti-christique - Or le Baptême des enfants me paraît historiquement lié à l'existence de la chrétienté ; il a pris avec elle toute son ampleur ; il a reçu d'elle les étais qui lui étaient nécessaires pour la construction d'un édifice qui devait répondre au paradoxe d'être à la fois terrestre et [4] chrétien. Et, vus sous cet angle, en face d'une Renaissance partiellement anti-christique, la Genève de Calvin, les principautés et les royaumes luthériens, furent des renouveaux de la chrétienté, pour Calvin, le citoyen ou le magistrat qui ne fût pas à la fois baptisé, communiant et fidèle, eut été un non-sens. Toute la discipline presbytérale avait pour but une adéquation entre le citoyen de l'Etat et le fidèle de l'Eglise participant personnellement aux Sacrements.

La chrétienté étant détruite, le fait qu'il y ait des pasteurs qui ne baptisent que des catéchumènes dans la foi, me paraît être comme une aiguille au cadran de l'horloge, pour dire au monde en quel temps nous sommes. Nous ne revenons pas au 17e siècle ; mais, de même qu'au 17e siècle le Baptême des enfants s'implanta parallèlement au Baptême des Catéchumènes, de même une des caractéristiques du XXe siècle ne serait-elle pas que le Baptême des catéchumènes reprenne place parallèlement au Baptême des enfants ?

<u>Par rapport à l'ex-chrétienté</u>, le Baptême des Catéchumènes a une portée que j'appellerais stratégique. Par faiblesse plus que par mauvais vouloir, par glissement des âmes dévitalisées plus que par adhésion délibérée, des multitudes d'hommes sont aujourd'hui au service, ou au pouvoir, de l'antichrist.

Sans le vouloir délibérément, les masses vivent dans une sorte d'orgueil prométhéen qui divinise non l'homme mais le troupeau humain meurtrier et impudique. Ce que j'appelle un magma d'êtres humains absorbe sans cesse les familles et les structures autrefois christianisées. Là-devant, l'Eglise de Jésus-Christ, qui prêche la grâce, ne peut-elle pas dire à l'homme : « Mon frère, pour être un homme libre, viens à Jésus-Christ, qui t'offre sa parole de pardon, avec les deux sacrements ou tu puiseras ta force : le Baptême qui fera de toi une pierre solide et vivante, la Sainte-Cène qui t'édifiera avec les autres pierres en une construction ferme et ordonnée selon des lois divines ? » Le Baptême atteste donc ici au monde la solidité inébranlable de la structure ecclésiale qui se tient ferme sur le rocher de Christ, au milieu de l'écroulement et de l'écoulement d'une chrétienté en décomposition.

Par rapport à l'Eglise elle-même, je crois que le Baptême des Catéchumènes dans la foi est un témoignage rendu à une espérance vivante. Toute la séduction de l'Antichrist vient d'un jeu de messianismes terrestres, et j'emploie ce mot de jeu dans le sens où l'on parlerait d'un jeu de miroirs. L'église, elle, n'a pas besoin de se procurer des messianismes de rechange au Grand Bazar Moderne. L'Eglise sait que le Messie, c'est Jésus de Nazareth, qui reviendra pour juger les vivants et les morts. L'espérance de la seconde venue du Christ suscite en l'Eglise une intercession et une action qui ont des aspects divers : mais, quel que soit celui des aspects de l'espérance que l'on considère, le Baptême reçu dans la foi est là comme un sceau de notre attente. Ainsi une communauté qui prépare le Retour du Seigneur priera pour le Réveil des âmes dans toutes les Eglises ; et quel puissant éveilleur que le Baptême qui suscite sur les lèvres de [5] l'auditeur la question : « Qu'est-ce qui empêche que je sois baptisé ? » et l'Eglise répond : « Si tu crois de tout ton cœur, cela est possible » (Actes 8/36-37).- Ainsi encore une communauté qui prépare le Retour du Seigneur travaillera à l'œcuménisme ; et le Baptême reçu dans la foi, appuyé sur une doctrine biblique nette me paraît dresser un centre de convergence, tandis que je crains que le Baptême des enfants, bien qu'uniforme en pratique, ne recouvre des théologies très diverses, et parfois opposées.- Ainsi encore penser au Retour de Jésus-Christ, c'est reconsidérer le mystère de la conversion d'Israël; et sans pouvoir entrer Ici dans des développements qui me tiennent profondément à cœur, je crois que le Baptême reçu dans la foi aidera à abattre le mur de séparation entre Israël et nous, en nous plaçant les uns et les autres dans une égalité devant la Croix, et en faisant réparation pour les mépris et les persécutions que les Juifs ont subies de la part d'une chrétienté ou de chrétiens, baptisés enfants peut-être, mais qui ne connaissaient pas l'amour de notre Père pour notre Frère aîné.- Bref, le Baptême reçu dans la foi, - au sein d'un monde antichristique qui revendique les corps des hommes et des femmes pour les désacraliser, les soumettre à ses modes et à ses techniques, en faire des rouages et des bielles d'une sorte de vaste monstre destructeur, - le Baptême, dis-je, revêt le corps des fidèles de l'espérance de la Résurrection, d'une manière analogue peut-être à celle dont cette première ébauche que fut le Baptême de Jean revêtait les Israélites de l'espérance de la première apparition du Christ.

A mon texte préparé avant le Synode, j'avais donné une conclusion qui affirmait que je ne saurais concevoir de prophétisme authentique contre l'Eglise ou hors d'elle. Le rapport que nous avons entendu hier me dispense vraiment de lire ce développement. Dans l'espoir d'avancer le débat qui est ouvert, je préfère déclarer ici que, lorsque viendra le vote, je voterai pour un très grand nombre des dispositions de l'ordre du jour proposé ; sur quelques-unes, si personnellement je dois m'abstenir, je ne ferai aucune opposition. Mon ardent désir serait de voter « pour » l'ensemble du projet quand il sera mis finalement aux voix. Mais je dois dire qu'il y a une disposition et une seule qui m'en empêcherait : le N° 6 de la p. 6. Il me semble qu'en refusant de mettre à l'étude une liturgie de présentation, le Synode reprendrait d'une main tout ce qu'il a donné de l'autre, et qu'il risquerait d'être intolérant et dur, de la manière la plus douloureuse, celle qui porte sur les petits enfants. On nous dirait alors que la famille chrétienne, la solidarité dans le temps, l'Eglise de multitude, sont tellement liés au sacrement du Baptême - ce qui n'est pourtant pas dit dans l'Ecriture, - que si nous baptisons dans la foi, nos enfants n'ont plus de statut dans l'Eglise ; on nous acculerait à une église de professants dont nous ne voulons à aucun prix. Considérez, frères, que le Baptême des enfants entraîne une seconde cérémonie qui est bien délicate à préciser et qui expose à bien des dangers, je parle de la réception dans l'Eglise de jeunes [6] qui y ont déjà été reçus depuis 15 ans par le sacrement du Baptême. Je vous prie et je vous supplie de joindre les deux questions de la Confirmation et de la « Présentation des enfants en vue d'un Baptême à venir ». Je ne veux pas forcer la conscience du Synode ; si l'on nous avertit que le moment n'est pas venu d'adopter même le principe d'une liturgie de présentation, je demande seulement que la question soit renvoyée avec celle de la Confirmation aux Commissions compétentes. M. le Rapporteur, frère bien-aimé, conduit par le Saint-Esprit, vous avez élevé ce Synode sur des cimes où il jouit d'une unité profonde. Puis-je espérer que vous nous donniez aujourd'hui une rédaction de l'article 6 telle que vous nous meniez encore plus haut, et que ce Synode, adoptant votre ordre du jour à une quasi-unanimité puisse le transmettre aux Eglises en le marquant du sceau de la Parole apostolique : « Il a paru Bon au Saint-Esprit et à nous ».

Union de Prière

Liturgie du baptême par immersion

Mes frères, (mes sœurs),

L'immersion du Baptême vous est donnée ici à cause de l'espérance de l'avènement du SEIGNEUR, et à sa lumière.

Elle ne renie aucune autre forme du Baptême donné dans l'Eglise de JESUS-CHRIST au cours des siècles. Nous la recevons de notre SEIGNEUR comme un appel à nous engager dans la cohorte de ceux qui l'attendent, et qui prient pour hâter sa venue en gloire, la résurrection des morts et l'établissement du Royaume de DIEU. Maranatha ! Viens Seigneur JESUS !

Cette immersion vous place avec netteté en face du double aspect du Baptême, qui est mort et résurrection.

I

Frères, (sœurs),

vous êtes devant la mort. L'eau où vous allez être plongés vous ensevelira avec CHRIST, dans sa mort. Vous avez vécu sous la domination du Prince de ce monde. Vous l'avez souvent suivi et servi – volontairement ou contre votre gré – et vous en souffrez. Vous vous en repentez.

Déclarez-vous maintenant solennellement que vous renoncez à Satan, que vous le reniez et le repoussez, et que vous ne lui reconnaissez désormais aucun droit sur vous ?

- **Oui, je le déclare.**
- *SEIGNEUR, tu as entendu - et Satan aussi a entendu. Etends ta main puissante et lie-le ! Répands l'onction sainte de ton ESPRIT ! Chasse les démons et les puissances des ténèbres, par le nom de JESUS ! Amen.*

II

Frères, (sœurs),

vous êtes devant la Résurrection. Dans l'eau où vous allez être plongé, l'Agneau de DIEU qui ôte le péché du monde a été immergé. Quand il est sorti de l'eau, le ciel s'est ouvert et, tandis que L'ESPRIT SAINT, comme une colombe, se posait sur lui, la voix du PERE a proclamé : « Voici mon FILS bien-aimé... »

Dans la communion de l'Eglise Universelle, voulez-vous confesser votre foi, en récitant avec nous le SYMBOLE DES APOTRES ?

Tous : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant… »

- *SEIGNEUR, tu as entendu cet acte de foi. Accueille, au sortir de la mort où ils (elles) vont entrer, ceux que tu vas faire naître d'eau et du SAINT-ESPRIT, et donne-leur la vie nouvelle où ils te serviront et prépareront l'avènement de ton Royaume. Amen.*

III

Frères, (sœurs),

Le vœu du baptême vous oblige à vivre selon la sagesse, la justice et la piété, et à rester fidèle à JESUS-CHRIST jusqu'à la mort. Au moment d'être plongés dans les eaux du Baptême, voulez-vous confirmer ce vœu, qui est « l'engagement d'un bonne conscience envers DIEU », fermement assurés que la promesse du Baptême du SAINT-ESPRIT est pour vous ?

- **Oui. Je le veux.**
- *SEIGNEUR, tu as reçu ce vœu. Tu es fidèle, et, par toi, ils resteront fidèles. Parce qu'ils s'abandonnent à toi, leur engagement s'approfondira pendant toute leur vie et produira des fruits à ta gloire. Loué sois-tu à jamais ! Amen.*

UNION DE PRIERE

PROJET D'ANNEXE DE LA CHARTE

Sur le Baptême

[1] I.- LE SACREMENT DU BAPTEME

1.- Le Baptême est un sacrement, « signe extérieur par lequel Dieu scelle en nos consciences les promesses de sa "bonne volonté envers nous » (Calvin) ; ou encore « acte sacré institué par Notre Seigneur Jésus-Christ, dans lequel Dieu nous communique, sous un signe visible et matériel, une grâce invisible et spirituelle » (Eglise évangélique luthérienne). Le sacrement est un mystère - c'est le mot biblique traduit dans la Vulgate 8 fois par sacramentum : le sacrement est lié à la structure du grand mystère, Christ et l'Eglise : Ephésiens 5/32.

2.- Le sacrement du Baptême est constitué par l'élément visible de l'eau joint à la Parole de Dieu grâce au ministère de l'Eglise qui obéit à ce que le Seigneur a commandé : Matthieu 28/16-20.

3.- Le Baptême administré aux enfants nouveau-nés réunit les trois éléments qui constituent le sacrement. Il est un Baptême chrétien authentique. L'Eglise n'erre pas sur la doctrine en l'administrant.

4.- Le Baptême est un sacrement qui ne se répète pas. Administré avec ses trois éléments constitutifs même par un laïque, même par une personne qui serait indigne, il n'a pas à être répété.

II.- L'AGE D'ADMISSION AU BAPTEME

5.- L'âge d'admission au Baptême a varié selon les époques. Jésus lui-même a reçu le Baptême par le ministère de Jean, étant âgé d'environ trente ans. Nul ne conteste que, au début de l'histoire de l'Eglise, le Baptême a été donné aux Juifs et aux Païens qui le demandaient après avoir cru en l'Evangile. Il en est ainsi, à travers les âges, dans les champs de Mission, pour les premiers convertis.

REMARQUE.- C'est par une sorte de « télescopage » de l'histoire que l'on se représente que, dès la seconde génération, l'Eglise a baptisé les enfants nouveau-nés dans les familles chrétiennes. Il semble difficile, pour les raisons suivantes, d'affirmer qu'il y a une tradition du Baptême des enfants remontant aux apôtres, comme le voudraient des textes d'Origène, peut-être modifiés par Rufin et Jérôme, et des textes d'Augustin :

(a) L'enseignement catéchétique a sûrement été ouvert à des enfants non-baptisés de familles chrétiennes du 1er au 4ème siècle inclus.

(b) Les premiers textes attestant le Baptême des enfants petits datent de la fin du second siècle et du début du troisième. On les trouve chez Tertullien qui est contre, chez Cyprien et chez Hippolyte de Rome, qui [2] prévoit la présence d'enfants qui ne peuvent pas répondre pour eux-mêmes à côté des enfants qui ont l'âge de répondre, et à côté des adultes.

(c) Les stèles funéraires qui se rapportent aux enfants mentionnent parfois le Baptême reçu à des âges divers, en général à la veille de la mort ; et, très souvent, elles ne comportent pour les enfants aucune référence quelconque au Baptême. Ces stèles témoignent certainement que l'Eglise ancienne n'avait aucun enseignement sur la damnation des enfants morts sans le Baptême.

(d) Plusieurs Pères éminents du 4ème siècle, se trouvent avoir été enfants de familles chrétiennes et n'avoir reçu le Baptême qu'une fois adultes et croyants. Tels furent : Grégoire de Naziance, consacré à Dieu dès sa naissance et baptisé vers l'âge de trente ans ; Basile le Grand, baptisé à vingt-sept ans, descendant de confesseurs et de martyrs ; Jérôme, né dans une famille chrétienne, baptisé par le pape Libère vers l'âge de vingt-deux ans ; Jean Chrysostome, élevé par sa mère restée veuve à vingt ans et chrétienne pieuse, qui refusa de se remarier et consacra son enfant à Dieu. Il fut baptisé vers l'âge de vingt-six ans ; Augustin lui-même, on le sait, fut baptisé à l'âge de trente-trois ans en 387.

(e) Grégoire de Naziance a traité la question de l'âge de la réception du Baptême dans son Discours 40, datant de Janvier 381. Il ne se réfère sur ce point à aucune tradition apostolique. Il conclut que l'âge du Baptême soit abaissé le plus possible, mais pas au-dessous de trois ans, car l'enfant doit avoir conscience de recevoir le sacrement. Il ne fait d'exception qu'en cas de danger de mort.

(f) Accessoirement mentionnons l'usage pendant le haut moyen âge de cuves baptismales de forme cylindrique : on y plongeait de grands enfants en les tenant par les épaules. On peut rappeler que

Pépin, fils du très catholique Charlemagne, fut baptisé en 781, à l'âge de cinq ans par le pape Adrien lui-même. Encore l'empereur avait-il avec lui son autre fils Louis qu'il ne fit pas baptiser à cette occasion.

6.- La pratique du Baptême des enfants nouveau-nés s'est généralisée à partir du 5ème siècle pour deux raisons :

(a) La théologie de S. Augustin, l'anti-pelagianisme et l'affirmation stricte de la damnation des enfants morts sans le Baptême ;

(b) La formation des Etats chrétiens dans lesquels les sujets doivent professer la religion du prince. Le Baptême et l'état-civil se rejoignent ici. Ceux qui se soustraient au Baptême obligatoire dès la naissance, -les Juifs- se retranchent aussi de la communauté nationale.

[3] 7.- Le Baptême administré aux enfants au moyen âge, puis dans les grandes Eglises de la Réforme, était encadré et soutenu par de nombreux appuis extérieurs. Plus ou moins imparfaites, la formation et les pratiques chrétiennes étaient obligatoires pour tous. Le bras séculier réprimait ce qui paraissait dangereux pour la foi. La pensée et la propagande anti-chrétiennes devaient se tenir dans la clandestinité.

REMARQUE.- Pour la France par exemple, on peut dire que l'onction reçue par les rois Capétiens aidait le Baptême des enfants à porter ses fruits. En ce sens l'exécution de Louis XVI peut être considérée comme un point tournant qui a une valeur de signe.

8.- Le Baptême des enfants, lié à une situation historique qui s'est prolongée pendant plusieurs siècles, n'a pas à être contesté dans sa valeur de sacrement, du point de vue de la doctrine. Sa faiblesse concerne l'état d'inconscience dans lequel se trouve celui qui le reçoit.

(a) On suppose la foi dans l'enfant, avant même le Baptême, ou déposée en germe par le Baptême. Il est difficile de serrer de près cette notion de la foi, née d'une parole prononcée par l'officiant mais non-entendue par le néophyte.

(b) L'enfant devenu grand ne se reportera pas dans le souvenir a son Baptême, mais au témoignage et au souvenir d'autrui.

(c) L'ordre primitif, croire et être baptisé, est inversé en ce qui concerne la foi consciente. La question se trouve alors posée d'une autre action sacrée, marquant que le catéchumène a pris conscience de son Baptême, l'a assumé dans une foi personnellement exprimée : confirmation du Baptême, ou première communion.

III.- LA POSITION DE L'UNION DE PRIERE

9.- L'Union de prière demande à Dieu que toute Eglise devienne aujourd'hui une Eglise confessante, « construite de pierres vivantes, âmes qui ont rencontré Jésus, ont été saisies par lui (c'est la réalité du Baptême), et le servent de tout leur être au sein de l'Eglise, (c'est le sens de la Sainte-Cène) ». Une telle Eglise n'exclut pas la multitude au sein de laquelle elle vit et annonce la Parole de Dieu. Voir Charte, développement du premier sujet de prière.

L'Eglise confessante est aussi un signe eschatologique. Au sein d'un monde qui veut le bonheur terrestre, elle annonce la Résurrection des morts et la Royauté de Jésus-Christ ressuscité, Roi des rois et Seigneur des seigneurs.

[4] 10.- La construction de l'Eglise confessante est favorisée par la pratique de la Présentation des enfants et du Baptême des catéchumènes qui le demandent dans la foi. Aussi l'Union de prière est-elle reconnaissante envers l'Eglise Réformée de France qui, au Synode national du Chambon-sur-Lignon, a introduit dans ses liturgies un texte pour la Présentation des enfants. Par la suite, au Synode d'Amiens, elle a prévu que l'admission à la Table-sainte serait signifiée, soit par le Baptême des catéchumènes qui avaient été présentés, soit par une Confirmation du Baptême, avec la confession de la foi que « Jésus est le Seigneur ».

REMARQUE. - L'Union de prière estime qu'une double pratique dans la même Eglise est un bien. Cette double pratique respecte la liberté des pasteurs et des familles. Elle encourage l'émulation spirituelle.

- Dans l'Union de prière certains pasteurs ont été appelés, et ont été autorisés, à ne plus baptiser les enfants, dans l'intention de souligner le signe eschatologique que cette abstention comporte. Il n'y a là aucune obligation pour les pasteurs membres de l'Union de prière : c'est une question de vocation et de conscience.

11.- Dans une conviction d'obéissance à Dieu, l'Union de prière donne à des croyants baptisés dans la première enfance une immersion, qui soit une prise de conscience pleine et entière de leur Baptême. La formule employée pour cet acte est : « Je te confirme dans ton Baptême au Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ». L'immersion ainsi pratiquée est un acte religieux d'ordre privé, qui n'est inscrit sur aucun registre.

REMARQUE.- Cette immersion, si semblable à un re-baptême, bien qu'elle ne se veuille anabaptiste en aucun sens, est un acte insolite. Elle ne se justifie pas théologiquement. Nous la croyons voulue de Dieu à cause du temps que nous vivons, où l'Eglise prend conscience des grandes tâches qui couronnent son histoire : Le salut des Juifs, l'Unité visible et l'Avènement du Seigneur.

12.- L'Union de prière ne demande à aucune Eglise d'enseigner officiellement l'immersion des croyants baptisés. Elle se refuse à fonder une dissidence qui reposerait sur cette pratique. Elle croit qu'une telle immersion requiert la discipline d'une communauté où les membres sont liés par une Charte et où ils reconnaissent l'autorité spirituelle d'un directoire de pasteurs.

Ce que l'Union de prière, demande aux Eglises au sein desquelles elle compte des membres, c'est qu'elles veuillent bien sur ce point la laisser « partir en flèche », sachant que si cela n'est pas de Dieu, l'Union de prière se détruira d'elle-même. De son côté, l'Union de prière ne désire pas cautionner l'immersion de croyants baptisés qui la demanderaient à l'insu de leur pasteur ou malgré une interdiction clairement exprimée par celui-ci. Il va sans dire que l'Union de prière refuse l'immersion à tout croyant baptisé qui attacherait à cet acte le sens d'une condamnation portée sur le Baptême des enfants et sur les Eglises qui le pratiquent.

PROTOCOLE D'ACCORD
DE L'UNION DE PRIERE DE CHARMES
AVEC L'EGLISE REFORMEE DE FRANCE

L'Eglise Réformée de France, d'une part, et, d'autre part, l'Union de prière, née au sein de l'Eglise Réformée de Charmes (Ardèche), et constituée en Association cultuelle indépendante déclarée le 13 avril 1970, concluent le présent protocole d'accord.

I. - L'Union de prière - association cultuelle non paroissiale - n'est pas une Eglise à côté des autres Eglises protestantes. Elle est une Communauté qui groupe des membres appartenant à l'Eglise Réformée de France, ou à d'autres Eglises avec lesquelles l'Union de prière désire aussi entretenir des relations fraternelles.

II. - L'objet de l'Union de prière est précisé à l'article 1er de ses Statuts qui sont annexés au présent protocole. Plus généralement elle a pour but de contribuer

a) au Réveil des Eglises par la conversion des âmes ;

b) au salut du peuple Juif ;

c) à l'Unité visible du Corps de CHRIST ;

d) à l'Avènement de JESUS-CHRIST et à la résurrection des morts.

Elle y travaille par des Retraites et par des réunions intermédiaires, par la constitution de « groupes de prière » et par la prière personnelle de chaque jour.

III. - Au cours des Retraites et de certaines réunions, la SAINTE-CENE est généralement célébrée. Mais, d'autre part, les Membres de l'Union de prière participent normalement au Culte et à la SAINTE-CENE de leur paroisse.

IV. - Le centre de l'Union de prière est à Charmes-sur-Rhône (Ardèche). Son siège est la « Maison de Boissier », propriété de l'Union nationale des Associations cultuelles de l'Eglise Réformée de France (UNAC-E.R.F.). Cette maison, prêtée de 1962 à 1972 au pasteur Louis DALLIERE, pasteur de l'Eglise Réformée de France, en retraite, est mise gratuitement à la disposition de l'Union de prière pour être utilisée par elle conformément à son but.

Celle-ci est libre d'y recevoir des invités et des hôtes, même payants, mais aucune partie des lieux ne peut être louée.

L'Union de prière reçoit les lieux en leur état actuel et prend à sa charge tous entretiens et les réparations de toute nature, y compris les grosses réparations ainsi que des modifications éventuelles des bâtiments et constructions nouvelles, ainsi que les assurances incendie et responsabilité civile envers les tiers pouvant accéder à l'immeuble et les dépenses d'éclairage, chauffage et consommation d'eau.

Les améliorations et constructions auxquelles l'Union de prière pourra procéder en application du présent article IV deviendront immédiatement la propriété de l'UNAC-ERF, propriétaire du sol, qui ne devra aucune indemnité ou remboursement en cas de cessation de l'accord telle que prévue à l'article XI ci-après.

V. - Les finances de l'Union de prière sont indépendantes de celles de l'UNAC-ERF.

VI. - Le Conseil national de l'Eglise Réformée de France désigne un représentant auprès de l'Union de prière qui le nommera membre de son "Comité de responsables" prévu aux articles V et suivants des statuts.

VII. - La désignation du président du Comité de responsables de l'Union de prière est soumise à l'agrément du Conseil national de l'Eglise Réformée de France.

VIII. - Un accord particulier sera conclu entre le Comité de responsables et le Conseil presbytéral de Charmes, concernant les Retraites et les réunions de l'Union de prière qui se tiennent sur le territoire de la paroisse.

IX. - Partout où elle exerce son activité, l'Union de prière agit en accord avec les responsables ecclésiastiques locaux.

X. - Pour l'application pratique courante du présent accord, le président du Comité de responsables de l'Union de prière agit en liaison avec le président du Conseil régional de la circonscription Centre-Alpes-Rhône de l'Eglise Réformée de France.

XI. - Le présent accord est conclu sans détermination de durée.

Chacune des deux parties pourra s'en retirer en prévenant l'autre avec préavis d'un an.

Toutefois l'UNAC-ERF n'exercera pas cette faculté pendant la vie du pasteur L. DALLIERE ni durant l'année qui suivra.

En tout état de cause, le présent accord cesserait de plein droit en cas de manquement substantiel de l'Union de prière à l'une des obligations de l'accord, si les conséquences de ce manquement n'étaient pas réparées spontanément ou sur simple demande du Conseil national, ou en cas de dissolution de l'Union de prière.

Dans cette dernière hypothèse, la jouissance de l'immeuble définie à l'article IV reviendrait immédiatement, gratuitement et intégralement à l'UNAC-ERF.

XII. - L'Union de prière s'engage à modifier l'article 14 de ses statuts pour les adapter à ses obligations résultant des articles XI et IV ci-dessus.

Pour l'UNION DE PRIERE	POUR L'EGLISE REFORMEE DE FRANCE
Charmes, le 27 juin 1972	Paris, le 17 juin 1972
Le président du Comité de responsables,	Le président du Conseil national
(Signé) : Louis DALLIERE	(Signé) : Jacques MAURY

(1) Une note sur la confirmation par immersion, rédigée par l'Union de prière à la demande du Conseil national, est annexée au présent protocole.

Sur le Protocole, voir aussi l'étude du pasteur Dallière (1972)

ANNEXE AU PROTOCOLE D'ACCORD CONCLU ENTRE L'EGLISE REFORMEE DE FRANCE ET L'UNION DE PRIERE

(1972)

M. Jacques MAURY, président du Conseil national de l'Eglise Réformée de France, dans sa lettre du 24 mars 1972, nous a exprimé le souhait de ce Conseil que la question de la **confirmation par l'immersion** fasse l'objet d'une clarification explicite. Il est vrai que dans les articles 71 et.105, ainsi que dans le chapitre sur la théologie du vêtement, la Charte de l'Union de prière fait allusion à cette pratique, sans qu'il ait semblé nécessaire de donner à son sujet plus de précisions. Aussi est-ce très volontiers que nous faisons ici, pour le Conseil national, un exposé explicite, de nature, nous l'espérons, à dissiper toute obscurité.

1. Nous noterons d'abord qu'un certain nombre de membres de l'Union de prière non baptisés, - en général « présentés » à DIEU dans la première enfance, selon la liturgie de l'Eglise Réformée de France, ou une liturgie analogue,- ont ensuite demandé et reçu le Baptême sous la forme biblique de l'immersion. De tels Baptêmes, nous le savons, sont pleinement admis par l'Eglise Réformée de France ; ils sont inscrits sur le registre des Baptêmes de la paroisse du néophyte. Pour notre part, nous les estimons conformes à la Parole de DIEU. Les croyants qui sont passés par ce chemin sont devenus des membres confessants de l'Eglise ; ils ont éprouvé dans leur conscience les réalités de grâce offertes par le SEIGNEUR, en même temps qu'ils sont incorporés par un acte net à l'Eglise visible. Nous rejoignons ici, en communion avec l'Eglise Réformée de France, une pratique largement suivie dans l'Eglise des premiers siècles.

2. En revanche, lorsque des personnes qui ont reçu le Baptême par aspersion dans l'enfance, ou comme catéchumènes, nous demandent de leur donner l'immersion, il ne s'agit nullement pour nous de renouveler un sacrement qu'elles ont déjà reçu. Cette immersion est alors un signe qui vient confirmer le Baptême, dans le sens d'une consécration personnelle à JESUS-CHRIST, d'une communion à sa mort et à sa résurrection, en vue du service qu'il demande à ses fidèles pour l'Avènement de son règne : Romains 6/3 -13. Dans ce cas, la formule baptismale n'est pas employée, mais, celle-ci : « Je te confirme dans l'alliance de ton Baptême, au Nom du PERE, du FILS et du SAINT-ESPRIT ». L'expression « je te confirme » est la moins inadéquate que nous ayons trouvée. Elle souligne que cette immersion exprime visiblement tout ce qui est donné dans le Baptême, « signe extérieur par lequel DIEU scelle en nos consciences les promesses de sa bonne volonté envers nous » (CALVIN, Institution chrétienne, Livre IV, ch. XIV, § 1) ; elle invite le croyant à saisir la grâce qu'elle signifie, et à vivre pleinement son Baptême.

3. De plus, l'immersion à laquelle se soumettent librement ceux qui s'y sentent appelés dans leur cœur par le SAINT-ESPRIT a pour nous un sens prophétique ; elle est en rapport direct avec l'illumination du peuple juif et la Parousie de JESUS-CHRIST, que nous espérons prochaine.

4. Cette « confirmation » n'a pas de caractère institutionnel, Elle n'est pas un acte officiel de l'Eglise ; c'est une action privée de nature spirituelle. Elle n'est donc inscrite sur aucun registre. L'Union de prière se refuse à fonder une dissidence, qui reposerait sur cette pratique.

5. Tout fidèle déjà baptisé, et appartenant à une paroisse de l'Eglise Réformée de France, qui parvient à la conviction que DIEU l'appelle à demander cette immersion, doit s'en ouvrir préalablement à son pasteur. C'est en effet une question de cure d'âme, qui concerne directement celui-ci. Si le pasteur jugeait qu'il doit opposer son interdiction, l'Union de prière s'inclinerait, car elle ne saurait pratiquer l'immersion à l'insu, ou malgré le veto du pasteur intéressé.

6. En raison des liens qui l'unissent à l'Eglise Réformée de France et des précisions données ci-dessus, l'Union de prière croit pouvoir, continuer, comme elle l'a fait depuis sa fondation, à. pratiquer l'immersion dans les lieux où elle tient ses rencontres : Retraites, réunions de continuation et réunions de zone (Charte § 87, 90-91 et 93).

7. Dans les Temples de l'Eglise Réformée de France, et dans les rencontres de l'Union de prière, la SAINTE-CENE unit autour de la Table-sainte, en communion avec JESUS-CHRIST, aussi bien les personnes, baptisées par aspersion, - enfants ou catéchumènes,- que celles qui ont reçu l'immersion. En tant qu'Association cultuelle, l'Union de prière, les admet les unes et les autres comme Membres sans aucune discrimination (Charte § 105).

PRECISIONS SUR LA POSITION DE L'UNION DE PRIERE

II. - SUR LE BAPTEME

1.- Le Baptême est un sacrement, « signe extérieur par lequel DIEU scelle en nos consciences les promesses de sa bonne volonté envers nous » (CALVIN) ; ou encore « acte sacré institué par notre SEIGNEUR JESUS-CHRIST dans lequel DIEU nous communique, sous un signe visible et matériel, grâce invisible et spirituelle » (Eglise évangélique luthérienne). Le sacrement est un mystère - c'est le mot biblique traduit dans la Vulgate plusieurs fois par sacramentum : le sacrement est lié à la structure du grand mystère, Christ et l'Eglise : Ephésiens 5/32.

2.- Le sacrement du Baptême, demandé dans la foi, est constitué par l'élément visible de l'eau, joint à la Parole de Dieu, grâce au ministère de l'Eglise qui obéit à ce que le SEIGNEUR a commandé : Matthieu 28/16-20.

3.- Le Baptême, même demandé pour un enfant nouveau-né par ceux qui répondent pour lui, réunit les trois éléments qui constituent le sacrement. Il est un Baptême chrétien authentique. L'Eglise n'erre pas sur la doctrine en l'administrant.

4.- Le Baptême est un sacrement qui ne se répète pas, du moment qu'il a été administré avec ses trois éléments constitutifs.

5.- Le Baptême des enfants, lié à une situation historique qui s'est prolongée pendant plusieurs siècles, n'a pas à être contesté dans sa valeur de sacrement, du point de vue de la doctrine. Sa faiblesse concerne l'état d'inconscience dans lequel se trouve celui qui le reçoit.

6.- On suppose la foi dans l'enfant, avant même le Baptême, ou déposée en germe par le Baptême. Quoiqu'il en soit, il est difficile de serrer de près une notion de la foi, où celle-ci naît d'une parole prononcée par l'officiant, mais non entendue par celui qui reçoit le sacrement.

7.- L'enfant devenu grand ne se reportera pas dans le souvenir à son Baptême, mais au témoignage et au souvenir d'autrui.

8.- L'ordre primitif, croire et être baptisé, est inversé en ce qui concerne la foi consciente. La question se trouve alors posée d'une autre action sacrée, marquant que le catéchumène a pris conscience de son Baptême, l'a assumé dans une foi personnellement exprimée : confirmation du Baptême, ou première communion.

9.- L'Union de prière demande à DIEU que toute Eglise devienne aujourd'hui confessante « construite de pierres vivantes, âmes qui ont rencontré Jésus, ont été saisies par lui (c'est la réalité du Baptême), et le servent de tout leur être au sein de l'Eglise, (c'est le sens de la Sainte-Cène) ». Une telle Eglise n'exclut pas la multitude au sein de laquelle elle vit et annonce la Parole de Dieu. (Voir Charte, développement du premier sujet de prière).

L'Eglise confessante est aussi un signe de l'Avènement du SEIGNEUR. Au sein d'un monde qui veut le bonheur terrestre, elle annonce la Résurrection des morts et la Royauté de JESUS-CHRIST ressuscité, ROI des Rois et SEIGNEUR des Seigneurs.

10.- La construction de l'Eglise confessante est favorisée par la pratique de la Présentation des enfants et du Baptême des catéchumènes qui le demandent dans la foi. Aussi l'Union de prière est-elle reconnaissante envers l'Eglise Réformée de France qui, au Synode national du Chambon-sur-Lignon, a introduit dans ses liturgies un texte pour la Présentation des enfants. Par la suite, au Synode d'Amiens, elle a prévu que l'admission à la Table-sainte serait signifiée, soit par le Baptême des catéchumènes qui avaient été présentés, soit par une Confirmation du Baptême, avec la confession de la foi que « JESUS est le SEIGNEUR ».

L'Union de prière estime qu'une double pratique dans la même Eglise est un bien. Cette double pratique respecte la liberté des pasteurs et des familles. Elle encourage l'émulation spirituelle. - Dans l'Union de prière certains pasteurs ont été appelés et ont été autorisés, à ne plus baptiser les enfants : dans l'intention de ces pasteurs, cette abstention souligne l'urgence de la préparation de l'Avènement de JESUS-CHRIST qui revient en gloire. Cette abstention n'est en aucune mesure une obligation pour les pasteurs membres de l'Union de prière : c'est une question de vocation et de conscience.

11.- Dans une conviction d'obéissance à DIEU, l'Union de prière donne à des croyants baptisés dans la première enfance, une immersion, destinée à être une prise de conscience pleine et entière de leur Baptême. La formule employée pour cet acte est : « Je te confirme dans le Baptême qui t'a été donné au Nom du PERE, du FILS et du SAINT-ESPRIT ». L'immersion ainsi pratiquée est un acte religieux d'ordre

privé, qui n'est inscrit sur aucun registre. Nous croyons que cette immersion est voulue de DIEU à cause du temps que nous vivons, temps où l'Eglise prend de plus en plus conscience des grandes tâches qui couronnent son histoire : le Réveil de toutes les Eglises par la conversion des âmes, le salut des Juifs, l'Unité visible du Corps de Christ et l'Avènement du SEIGNEUR avec la résurrection des morts.

12.- L'Union de prière ne demande à aucune Eglise d'enseigner officiellement l'immersion des croyants baptisés. Elle se refusé à fonder une dissidence qui reposerait sur cette pratique. Elle croit qu'une telle immersion requiert un enseignement et une discipline dans le sens qui vient d'être précisé.

Ce que l'Union de prière demande aux Eglises au sein desquelles elle compte des membres, c'est que ces Eglises veuillent bien user de tolérance sur ce point.

En tous cas l'Union de prière ne désire pas cautionner l'immersion de croyants baptisés qui la demanderaient à l'insu de leur pasteur ou malgré une interdiction clairement exprimée par celui-ci. Il va sans dire que l'Union de prière refuse l'immersion à tout croyant baptisé qui attacherait à cet acte le sens d'une condamnation portée sur le Baptême des enfants et sur les Eglises qui le pratiquent.

Causerie sur l'œuvre de Charmes

présentée au Consistoire de l'Eyrieux le 12 mars 1946.[1]

Introduction

[1 / 1] Mes chers amis et frères.

Il est dans ma vie, comme sans doute dans celle de la plupart d'entre vous, deux moments qui se rejoignent dans le souvenir, sortes de gonds sur lesquels tourne la porte des destinées pour les peuples comme pour les personnes. Un samedi ensoleillé d'Août ; un jeune homme angoissé qui demande à l'appariteur de la Mairie qui vient de coller une affiche en face la maison : « Mais la mobilisation, ce n'est pas la guerre ?! puis une belle journée de septembre, au seuil du jardin du presbytère : c'est un conseiller presbytéral qui a donné la nouvelle certaine : non plus ces appels partiels par fascicules, auxquels on s'habitue depuis dix-huit mois mais mobilisation générale encore, dont on a appris vingt-cinq ans plus tôt, qu'elle, signifie la guerre.

Pour moi cette deuxième ruée aux armes fut à tous égards un effondrement. Quelque chose se brisait. Ni l'Eglise, ni la prière, ni les prélats, ni les mouvements spirituels n'avaient pu conjurer le monstre qui s'était déchaîné à l'aube de notre vie. Les paroles Paix ! Paix ! prononcées par les nations ou par les Eglises, avaient été trompeuses, ou du moins inefficaces : une ruine soudaine nous surprenait.

Dans ces conjonctures, appelé par la patrie à une place dont j'ignorais ce qu'elle serait, je quittai tout, et mon ministère même. Ma vie était virtuellement finie, puisque la guerre pouvait me la prendre, si elle voulait, pour toujours. Le Réveil que j'avais prêché, avec d'autres et où des âmes m'avaient suivi, était fini lui aussi. Je n'avais créé ni comité, ni association d'aucune sorte ; les liens qui m'unissaient à tel ou tel étaient d'ordre spirituel ou affectif. A tous ceux qui me consultèrent, directement ou indirectement, je rendis leur entière liberté, leur recommandant de faire chacun pour sa part sa tâche de guerre, afin que, s'il était possible, l'ennemi n'entrât pas chez nous. Et je partis de mon côté.

[2] Je ne vous retracerai pas, mes chers amis, les étapes que j'ai traversées dans ma vie intérieure pendant les bientôt ? années écoulées depuis lors. Deux ou trois fois, dans la réunion de pasteurs d'octobre 41, ou dans quelques travaux au Consistoire, j'ai fait une courte apparition publique. Pour le reste, j'ai vécu caché, et en moi-même, dans le sein de la paroisse. Si, aujourd'hui, je sors de cette réserve c'est que j'ai maintenant la conviction que l'œuvre que j'avais commencée avant 39 et qui passa par la mort, connaîtra et connaît déjà une résurrection.

Membre de votre assemblée, j'ai sollicité de vous la faveur de vous entretenir de ce que j'entends par cette résurrection. C'est pour moi d'abord un acte de déférence et de courtoisie fraternelle à votre égard. S'il se passe quelque chose à Charmes, ne devez-vous pas en être les premiers informés, vous qui formez une assemblée éminemment religieuse, non pourvue de pouvoirs juridiques dans l'Eglise, mais toute désignée comme le lieu où l'on apprend à se connaître et à s'aimer ? Ensuite, vous voulez, comme moi, la paix de l'Eglise. Or point de paix sans lumière. Le trouble naît dans l'ombre des propos déformés, des renseignements indirects, des suspicions et des craintes. Quand se lève le plein jour des échanges fraternels se dissipent aussi ces terreurs de la nuit auxquelles succombent par moments même les plus valeureux.

Pourquoi ce pasteur reste-t-il encore à Charmes? Pourquoi ne pu- [2] blie-t-il rien par la presse à imprimer ? Quelles fins poursuit-il ? Ces interrogations sont légitimes, et, après les avoir mûries moi-même pendant près de sept années silencieuses, je viens vous apporter les réponses, telles qu'elles m'apparaissent dans ma propre conscience, les questions que vous pourrez ensuite poser, et les avis que vous pourrez exprimer seront sans nul doute pour moi une aide appréciable et dont je vous remercie par avance.

[1] Deux versions dactylographiées de ce texte sont versées aux archives. La première version présente un texte plus dense, la seconde adopte une présentation plus aérée. La numérotation des pages n'est pas identique ; pour les distinguer, la pagination de la seconde version sera soulignée.

1ère partie.- L'Ecole et l'Union de prière.

[3] Deux créations visibles sont appelées à sortir modestement de la terre de Charmes : ce sont l'Ecole des enfants et ce que j'appelle l'Union de prière de l'E.R. de Charmes. Je vous entretiendrai donc de ces deux objets qui tombent sous les sens.

l'Ecole des enfants exprime d'abord mon pessimisme quant aux milieux citadins où émigre notre jeunesse rurale. Je crois que nos enfants recevront une formation religieuse et morale plus solide en restant sous l'influence directe de leurs familles et de nos paroisses le plus longtemps possible. Ceci répond au désir des parents eux-mêmes, qui hésitent souvent à se séparer de leurs enfants encore bien jeunes pour les envoyer au loin. J'ajoute que, même sur le plan intellectuel, nous pouvons avoir des services à rendre par une formation judicieuse de ces jeunes esprits parfois malmenés par un enseignement trop mécanisé.

L'école que je voudrais fonder à Charmes s'ouvre donc avant tout aux enfants de nos campagnes, ceux de Charmes et des environs. Je ne désire en aucune manière faire concurrence à l'Ecole cévenole du Chambon s/Lignon, ni attirer des enfants venant de diverses parties de la France. Nos classes iraient de la 6ème à la 3ème incluse, classique et moderne : ces 4 années m'apparaissent en effet comme décisives dans la formation de nos adolescents. Ensuite, ils s'aiguilleront soit sur des collèges protestants, soit sur l'enseignement de l'Stat, à moins qu'ils n'entrent dans la vie pratique après ces études complémentaires de leur instruction primaire.

Je suis obligé naturellement d'envisager un enseignement payant, et je désire grouper pour mes 4 classes, environ une trentaine d'élèves. Des bourses pourraient peut-être être prévues pour les enfants sans fortune ; ou bien encore pourrais-je prendre quelques élèves gratuits en surnombre.

Nous pensons, M. Eldin et moi, donner quelques heures d'enseignement nous-mêmes. Pour le reste, nous aurons un personnel féminin. Nos classes seraient mixtes, mais nous préférerions avoir une majorité de garçons.

[4] Pour les enfants des environs qui voudraient prendre pension à Charmes, j'ai demandé à Mlle Dorne, la belle-sœur de notre délégué de St-Fortunat, d'ouvrir une maison d'internat. Nous envisageons l'achat d'un bâtiment qui pourrait convenir à cet effet, la maison de Mlle Dorne serait réservée aux garçons. Mais nous admettrions des demi-pensionnaires des deux sexes, et sans doute des fillettes pourraient-elles trouver un logement chez des personnes de Charmes. Vous songez sans doute aussi à la maison de Mlle Paradon : mais celle-ci ayant une clientèle composée en majeure partie de vieillards, d'infirmes et quelquefois de neurasthéniques, il paraît difficile d'y adjoindre de la jeunesse.

J'ajoute que l'école n'aura pas, en elle-même, de caractère confessionnel. Les catholiques y seront admis comme externes. Seuls les internes devront être obligatoirement protestants et rattachés à l'Eglise. Nous comptons, pour exercer une influence chrétienne, sur une ambiance et un rayonnement, non sur une œuvre de tendance cléricale.

Telle qu'elle est conçue cette école pourra, je l'espère, rendre des services, soit à certains d'entre vous, soit à des personnes de votre entourage. Je ne suis pas venu faire de la réclame pour elle, mais j'ai tenu à vous mettre au courant des faits. De toute manière, je suis persuadé que cette tentative bénéficiera de votre sympathie, de votre intérêt et de votre appui moral. Il serait déplorable, et vous ne le permettrez sûrement pas, que la population nous trouvât divisés sur un nouvel effort protestant d'enseignement, si modeste soit-il. Je termine cette partie de ma causerie en vous disant que si mon effort réussit, l'Ecole s'appellera Cours secondaire Isaac Homel, en souvenir de l'ancien pasteur de Charmes et Soyons, qui n'est plus un inconnu pour personne depuis la publication du beau livre de notre frère, M. le pasteur Samuel Mours.

L'Union de prière est quelque chose de moins visible que l'Ecole. Cependant, si spirituelle que cette œuvre doive rester, elle ne peut pas se passer d'un minimum d'organisation. Peut-on, en effet, dans le monde humain, concevoir un esprit [5] sans corps ? Cette Union de prière est évidemment l'épanouissement, à travers le chemin de mort et de résurrection que j'ai dit tout à l'heure, de la prédication du Réveil d'avant 39. Elle doit donc répondre à deux exigences : s'insérer pleinement, sans aucun sectarisme, dans l'organisme visible, et je dirai même juridique de l'E.R.F [seconde version Eglise Réformée de France] et d'autre part ne rien laisser perdre des valeurs spirituelles qu'il plaît au Seigneur de donner aux âmes et à l'Eglise par notre moyen. Car je n'ai jamais été de ceux qui pensent qu'il faut sortir des églises pour bâtir des mouvements nouveaux, des dénominations comme on dit en Angleterre. Ces séparations vont à l'encontre de la liberté que leurs fondateurs prétendent ainsi se procurer : car rien ne durcit plus vite qu'une dissidence. Seule l'Eglise est vivante, souple, organiques c'est à elle de recevoir ce que l'Esprit dit à chaque génération. Les outres nouvelles, ce sont des cœurs changés. Jésus qui y mettait

le vin nouveau de l'Evangile, n'est pas sorti de la synagogue, et on ne peut même pas dire que S. Paul en soit sorti, puisque les Païens à qui il prêcha n'en avaient jamais fait partie.

Voici donc les principes grâce auxquels ce qu'on a appelé le Mouvement de Charmes doit s'insérer dans l'Eglise pour la servir :

1.- Ce que j'ai à organiser est une Union de prière qui constitue, non une Association cultuelle ou une église, mais une société de personnes librement liées à J.C. et entre elles en vue de réaliser la plus grande unité possible de l'esprit dans une intercession portant sur des sujets définis.

2.- Les sujets de prière de l'Union sont au nombre de 4 que j'énumère ici sèchement, quitte à donner à un autre moment, leur commentaire religieux:

1) le Réveil de toutes les Eglises par la conversion des âmes,

2) Le salut des Juifs,

[4] 3) l'unité visible du Corps de J.C.,

4) Le retour du Christ et la Résurrection des morts.

[6] 3.- Cette intercession groupera deux catégories de personnes : ceux que j'appelle les membres de l'Union de prière, et qui constituent une sorte de noyau de l'œuvre - et des amis et sympathisants en nombre illimité, prenant position plus ou moins près de nous dans une entière liberté.

4.- Les membres proprement dits (noyau de l'œuvre), sont des âmes qui adhèrent à l'enseignement de l'église de Charmes tel qu'il s'exprime dans son catéchisme et dans ses instructions pour adultes. Cet enseignement comporte en particulier une doctrine précise des sacrements.- A ces membres je donne des recommandations pour leur vie chrétienne, attendant d'eux une fidélité éprouvée et une disposition à croître et à s'instruire.

5.- Cette vie chrétienne des membres de l'U.P. doit avoir pour cadre les 5 engagements liturgiques de l'E.R. pris comme la charte fondamentale de notre communion en J.C. et interprétée dans un sens strict, excluant le relâchement.

6.- Cette vie chrétienne est vécue dans la paroisse locale, dont le pasteur doit être reçu sans aucun esprit de jugement, et à qui les membres de l'U.P. doivent apporter une obéissance éclairée, loyale et zélée.

7.- Les exigences qui précèdent entraînent que nul ne peut être membre de l'U.P. au sens plein s'il n'appartient à l'E.R.F. ou à une église reconnue par elle, c.à.d vivant en pleine paix sur un territoire qui lui est comme confié ou laissé par l'E.R. Seuls les amis et sympathisants peuvent appartenir à n'importe quel autre mouvement ou à n'importe quelle autre Eglise.

8.- L'intercession commune des membres de l'U.P. pour les 4 sujets fondamentaux a pour base leur culte personnel, accomplissement de la promesse comprise dans les engagements de l'E.R.

9.- La prière en commun peut se développer de deux manières : d'abord dans les réunions de prière dirigées par le pasteur de chaque paroisse. Sur ce terrain les membres de l'U.P. ne se distinguent pas des autres paroissiens, sinon en ce qu'ils sont tenus d'être des participants fidèles et aimants de ces réunions.

[7] 10.- A côté des réunions de prière de chaque paroisse, j'envisage la prière en commun des fidèles groupés entre eux. Cela peut au premier abord vous effrayer. Mais considérez qu'il y a déjà un cas où vous êtes pleinement d'accord : c'est celui du mari et de la femme qui intercèdent ensemble. Cela ne peut-il pas s'étendre un peu, avec toute la prudence nécessaire, et qu'ainsi 2 ou 3 amis prient ensemble d'une manière strictement privée, sans horaire fixe, sans périodicité régulière, sans constituer de groupes fermés, mais selon les besoins spirituels et les circonstances ? Ne vaut-il pas mieux que les chrétiens se rendent visite pour prier ensemble, plutôt que pour papoter ou dénigrer le prochain ?

11.- Ces rencontres privées dans la prière me semblent possibles grâce à l'institution de membres responsables qui veillent au bon ordre, à la charité et qui rendent compte devant l'autorité de l'Eglise. A Charmes, ce système fonctionne depuis de longs mois parmi un certain nombre de femmes qui prient ensemble dans une entière liberté ; le membre responsable de chaque rencontre me rend compte des choses. Dieu a honoré ce travail par de grands exaucements.

12.- Hors de Charmes, trois cas peuvent se présenter :

1er cas. Le pasteur est lui-même un membre de l'U.P. : il est alors de droit le responsable de toute l'activité de l'Union de Prière dans sa paroisse, et il me tient au courant pour que tout soit dans l'unité de [5] l'esprit avec le centre de Charmes.

2ème cas. Le pasteur n'est pas membre de l'U.P., mais il est un ami ou sympathisant. Dans ce cas un ou plusieurs membres responsables sont désignés. Ils sont responsables devant moi pour ce qui concerne l'unité de l'esprit dans notre intercession commune. Ils sont en même temps responsables devant leur pasteur pour tout ce qui concerne le bon ordre de l'Eglise.

3ème cas. Le pasteur est opposé à l'U.P. et interdit les réunions de prière privées. Ceux de ses paroissiens qui se sentent appelés à faire partie de l'U.P. sont placés dans un cas de conscience qui les amènera soit à obéir à leur pasteur, soit à quitter la paroisse. Mais en aucun cas, ils ne pourront aller contre son autorité.

[8] 13.- Je m'interdis à moi-même de me déplacer pour le travail de l'U.P., mais je concentre ce travail à Charmes pour ce qui me concerne. C'est ainsi que j'envisage une réunion trimestrielle des membres de l'U.P. le 5ème dimanche après-midi, et une retraite annuelle en septembre. Ces rencontres seront d'ordre privé, non ouvertes au public. Toutefois le vice-président laïque du Conseil presbytéral de Charmes, le président du Consistoire, les présidents du Conseil régional et du Conseil national y seront toujours admis fraternellement, eux-mêmes ou leurs délégués

14.- Tout acte qui n'est pas prévu dans l'enseignement ou dans la pratique actuels de l'E.R. sera réservé aux activités d'ordre privé. De cet ordre sont l'immersion des adultes déjà baptisés et l'imposition des mains pour le don du Saint-Esprit ou encore les manifestations charismatiques. Toutes ces actions nous paraissent bonnes dans la mesure où elles concourent à l'unité des esprits dans l'intercession, et où elles peuvent hâter l'exaucement de notre prière dans la situation actuelle du monde.

15.- Les amis et sympathisants peuvent bénéficier de ce travail spirituel par les moyens suivants :

1) les conversations et contacts avec les membres de l'U.P.

2) J'espère - outre le pensionnat dont je parlais tout à l'heure - disposer aussi d'un local où les amis et sympathisants puissent venir faire des retraites à tout moment de l'année : ils bénéficieront pendant ces périodes de toutes les réunions publiques de l'Eglise de Charmes et des contacts privés qui pourront leur être bienfaisants.

3) Peut-être, mais sur ce point je ne suis pas sûr, tiendrons-nous des réunions publiques au Temple de Charmes, à l'occasion de la retraite des membres de l'U.P. en septembre.

Je crois en avoir dit suffisamment pour dessiner devant vos yeux la figure de l'œuvre de Charmes en 1946. Ces choses en sont encore à l'état d'ébauche et de projet. Par exemple aucune réunion trimestrielle de membres de l'U.P. n'a été tenue à ce jour, et j'ignore si je pourrai avoir une retraite de septembre déjà cette année. Je n'ai mis ces choses au point encore que pour moi-même et pour quelques amis : parmi ces amis vous êtes des premiers informés. Comme pour l'Ecole, je suis persuadé que c'est dans un esprit de largeur et de compréhension que vous accueillerez ces annonces. Votre esprit cependant ne sera bien éclairé que si vous connaissez la doctrine qui sous-tend les 4 sujets de prière proposés aux âmes par l'œuvre de Charmes. Aussi vous présenterai-je maintenant une série de thèses groupées précisément sous ces rubriques.

IIème partie : Thèses sur les 4 sujets d'intercession présentés par l'œuvre de Charmes [2]

[6 / 9] 1er sujet d'intercession : Le Réveil des Eglises par la conversion des âmes.

§ 1 L'œuvre de Charmes est l'épanouissement, après les années de guerre, du Réveil prêché à Charmes avant le 3 septembre 1939. Aussi ne saurait-elle renier la prière fondamentale pour la conversion des âmes.

§ 2 Mais il ne s'agit aucunement de courir ça et là pour faire des prosélytes, qui vivraient sur leurs expériences d'un moment, soit seuls, soit groupés en conventicules plus ou moins sectaires.

§ 3 L'œuvre de Charmes part de la réalité de l'Eglise : fondée par S. Pierre le jour de la Pentecôte, ouverte à nous Païens par S. Paul, portée en particulier dans la vallée du Rhône par des chrétiens d'Asie Mineure, dont quelques-uns pouvaient être disciples, au moins indirects de S. Jean.

§ 4 Si l'Eglise conduit à Jésus et nourrit en lui les âmes qui entendent son appel, elle se consacre avec amour à tous celles qui vivent loin de ses sacrements, et ne désespère jamais de leur salut.

§ 5 Le nombre des sauvés au dernier jour pourra donc être bien plus grand que celui des convertis ayant consacré leur vie au service du Seigneur Jésus.

§ 6 Inversement, au nombre de ceux qui se disent convertis, peuvent se trouver des hypocrites qui seront rejetés au dernier jour.

§ 7 Ces réserves faites, l'Eglise est normalement construite de pierres vivantes (1 Pierre 2/5), âmes qui ont rencontré Jésus, ont été saisies par lui (c'est la réalité du baptême) et le servent de tout leur être au sein de l'Eglise (c'est le sens de la Sainte-Cène).

§ 8 [10] La première intention de L'œuvre de Charmes est que de telles âmes soient suscitées sans cesse, parmi les catéchumènes de l'Eglise, parmi ses anciens catéchumènes et dans le peuple qui l'entoure.

§ 9 Une Eglise est en état de Réveil lorsque les pasteurs, les diacres et les fidèles communiants sont des âmes ainsi converties dont le nombre va croissant.

§ 10 La prière pour la conversion des âmes peut porter sur des [7] personnes précises, que l'on porte devant Dieu afin qu'elles se repentent et qu'elles croient.

§ 11 Elle comporte aussi une prière particulière pour les serviteurs de Dieu qui prêchent la Parole, afin que celle-ci soit annoncée avec puissance, en vue de la repentance et de la conversion des âmes.

§ 12 L'œuvre de Charmes veut un tel Réveil dans toutes les Eglises, catholiques et orientales, aussi bien qu'au sein du protestantisme.

§ 13 Sans rétrécir pour cela sa vision, elle espère que les Eglises Réformées de l'Ardèche seront enrichies par un nombre croissant de communiants convertis et fidèles. Mais s'il y a, en ce sens, un Réveil de l'Ardèche, il doit rester, sans aucune barrière, au service de l'Eglise universelle.

§ 14 L'œuvre de Charmes intercède pour les œuvres d'Evangélisation et de Missions comme pour les Eglises, mais elle ne fonde ni ne soutient aucune œuvre particulière d'Evangélisation ou de Missions.

§ 15 Elle embrasse donc, dans sa prière pour le Réveil, l'Eglise universelle actuellement existante, avec son Evangélisation et ses Missions, au sein d'un monde qu'entraîne un courant général d'apostasie du Christianisme.

§ 16 Reprenant une image de Péguy, l'emblème du Réveil, pour l'œuvre de Charmes, est « une forteresse au péril de la mer », un Mont Saint Michel, roc bâti pour la prière et battu par les flots.

---

[2] Ce texte est presqu'identique à l'édition de la Charte de 1946. La seule différence notable est l'utilisation de « l'œuvre de Charmes » à la place de « l'Union de prière ».

[11] 2ème sujet d'intercession : Le salut des Juifs.

§ 1 Au cours des siècles, il n'y a pas eu de Réveil sans défrichement d'un terrain nouveau. Ainsi toute marche en avant de la conquête inaugurée pas S. Paul chez les Païens a son origine dans un Réveil spirituel.

§ 2 L'œuvre de Charmes. renonce à s'épanouir dans un tel champ de conquête. Elle voit une Eglise qui, par sa force interne en Christ, se ressaisit, se maintient, se fortifie plus que jamais au sein d'un monde qui la renie et l'abandonne.

§ 3 Car la situation actuelle du monde marque le triomphe d'une chrétienté infidèle, qui, alliée au Judaïsme infidèle, a instauré une ère de destruction.

§ 4 Ainsi l'Eglise est réduite à l'impuissance et à une [8] sorte de mort, comme son Seigneur, par la coalition de Caïphe et de Pilate.

§ 5 Autour de la Croix du Fils un reste selon l'élection de la grâce (Romains 11/5), représenté par la Vierge Marie et S. Jean, reste issu comme Jésus lui-même du sang d'Abraham.

§ 6 Sur le reste fidèle, regroupé autour de S. Pierre, s'articule l'œuvre de S. Paul parmi les Païens : œuvre qui s'est poursuivie jusqu'à nos jours, on pourrait peut-être dire jusqu'au 2 août 1914, jour où la Chrétienté s'est définitivement déchirée elle-même.

§ 7 Aujourd'hui, autour de l'Eglise très proche du Seigneur crucifié, se groupe un reste issu des Païens, en qui se manifeste la continuité vivante de Celle qui a reçu les promesses infaillibles.

§ 8 L'œuvre de Charmes, pour sa part, contribue à maintenir ce reste. Mais il faut voir plus loin : sur ce reste doit s'articuler maintenant la masse juive dont les apôtres et les premiers chrétiens furent les prémices. (Romains 11/16).

§ 9 La conversion du peuple juif, prophétiquement annoncée par les Ecritures, est le second sujet général d'intercession de l'œuvre de Charmes.

§ 10 [12] L'œuvre de Charmes n'ayant reçu aucun champ spécial d'Evangélisation ou de Mission, est disponible pour le peuple juif.

§ 11 Ce qu'elle lui donne d'abord, c'est sa prière : car nulle prophétie de l'Ecriture ne s'accomplit sans l'intercession de l'Eglise. Il y faut la libre coopération de volontés humaines qui veulent les buts de Dieu.

§ 12 L'œuvre de Charmes ne saurait non plus constituer une Mission parmi les Juifs ou se rattacher à une telle Mission déjà existante. Car le but ici assigné à la prière n'est pas que quelques juifs se convertissent (comme cela a eu lieu de tout temps), mais que le Judaïsme disparaisse, parce que tout ce qui en lui est de Dieu aura été intégré d'un seul tenant dans le Corps de Jésus-Christ.

§ 13 Le comment de cette intégration est encore voilé aux hommes. Il n'est pas sûr qu'elle soit liée à un retour matériel des Juifs en Palestine : aussi l'œuvre de Charmes reste-t-elle ouverte à tout le Judaïsme de Dieu, et indépendante par rapport à n'importe quel mouvement particulier comme le Sionisme.

§ 14 [9] Tout au plus peut-on pressentir que Dieu suscitera parmi les Juifs eux-mêmes des apôtres qui parleront de Christ à leurs frères. Il y a lieu de prier en ce sens le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson. (Matthieu 9/38).

§ 15 D'autres sujets de prière plus précis concernant les Juifs pourront se dégager par la suite sous l'action de l'Esprit-Saint.

§ 16 De toute manière, le Mont Saint Michel de l'œuvre de Charmes comprend des Païens et des Juifs réconciliés sur le rocher de Christ, tandis que le monde moderne agglutine Païens et Juifs infidèles dans un Messianisme terrestre, négateur de la Résurrection des morts et de la Vie éternelle.

[13] 3ème sujet d'intercession : L'unité visible du Corps de Christ.

§ 1 L'œuvre de Charmes possède dans sa structure un principe d'unité : les deux sujets de prière proposés jusqu'ici sont au bénéfice de l'Eglise universelle.

§ 2 Il est donc juste que le troisième sujet de prière concerne l'unité visible de l'Eglise, à laquelle travaillent d'une part les Protestants et les Orientaux dans les mouvements œcuméniques, d'autre part l'Eglise Catholique qui veut ramener en son sein les dissidences de l'Est et de l'Ouest.

§ 3 De même que pour le comment de la conversion des Juifs, l'œuvre de Charmes ne se lie ici à aucune œuvre particulière déjà existante.

§ 4 Elle intercède en faveur du labeur œcuménique.

§ 5 Elle prie pour que dans l'Eglise catholique, les gens d'Eglise soient de plus en plus des disciples fidèles de Jésus-Christ, ce qui aplanira d'immenses difficultés entre Rome et les deux autres branches du christianisme.

§ 6 La prière pour l'unité est liée à la prière pour la conversion des Juifs.

§ 7 Les mouvements œcuméniques et les efforts catholiques semblent ne pouvoir se rejoindre que s'il surgit, par la Grâce de Dieu, un événement nouveau.

§ 8 Or l'Eglise chrétienne a connu, dans l'histoire, son plus haut point d'unité quand elle a été groupée autour de Jérusalem, par la subordination de Paul à Pierre, et des églises de la Gentilité aux églises de Dieu qui sont en Jésus-Christ dans la Judée (1 Thessaloniciens 2/14).

§ 9 [10] Au fur et à mesure que l'Eglise s'est éloignée de ses origines juives elle a eu tendance à se diviser.

§ 10 D'autre part, et providentiellement, les divisions mêmes de la Chrétienté ont été comme un aiguillon portant l'Eglise à la recherche d'une unité plus haute et plus vivante.

§ 11 [14] La Réforme en particulier, si elle a couru le risque de judaïser, en se durcissant en sectes légalistes, a aussi, d'un autre côté, suscité un mouvement dynamique qui puise ses sources dans la Parole vivante de Dieu et dans la révélation du plan du salut, c'est-à-dire d'une histoire qui doit aboutir à son terme.

§ 12 Ce terme n'est-t-il pas la Jérusalem d'en haut, Israël converti à Jésus-Christ, étape ultime du pèlerinage de l'Eglise qui était partie de la Jérusalem terrestre ?

§ 13 Dès maintenant, la charité des chrétiens de la Gentilité envers le peuple de Dieu crée une atmosphère de coopération spirituelle, comme en témoignent, de 1940 à 1945, les souffrances endurées de concert par les catholiques et les protestants français pour protéger le corps meurtri de la race juive.

§ 14 La charité ne sera-t-elle pas plus intense si, ne s'arrêtant pas au corps seul, les chrétiens prient pour le salut de l'âme d'Israël ?

§ 15 L'œuvre de Charmes travaille à cet œcuménisme de la charité en vue d'une solution, non plus politique et transitoire, mais surnaturelle et définitive du problème juif.

§ 16 Elle pressent que c'est le peuple juif converti qui rendra à l'Eglise son unité visible. Ce que le plus jeune fils de la parabole, malgré tout son amour pour le Christ, n'a pu faire, le frère aîné l'aidera à l'accomplir, - nous ne savons ni où ni comment – quand, rentré, dans la salle du festin de son Père, ils prépareront ensemble l'Eglise sainte et irrépréhensible qui sera présentée au Seigneur qui revient (Ephésiens 5/27).

4ème sujet d'intercession : Le Retour de Christ et la Résurrection des morts.

§ 1 Il semblera étrange, tout d'abord, d'appliquer un mouvement de prière à l'Avènement du Seigneur. L'opinion courante est que cette promesse s'accomplira d'une manière indépendante de notre volonté, et à une époque tellement éloignée de nous qu'elle devient fabuleuse.

§ 2 [15] L'attente de la parousie chez les premiers chrétiens était, dit-on, une erreur due à leur enthousiasme. Au cours [11] des âges, remarque-t-on encore, tous les mouvements, depuis le Montanisme jusqu'aux Anabaptistes, en passant par Joachim de Flore, qui ont prêché le Retour du Christ, ont versé dans l'illuminisme ou le sectarisme.

§ 3 La réalité est tout autre : la deuxième venue du Christ a sans cesse été toute proche depuis la Pentecôte : mais le plan divin s'accomplit par étapes, et, à chacune d'elles, ceux qui ont vécu intensément l'œuvre de Dieu ont perçu la proximité de la parousie.

§ 4 A l'inauguration de l'ère du Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte, l'Avènement du Christ s'est approché de la terre : la première étape franchie fut la fondation de l'Eglise de Jésus-Christ au sein du Judaïsme.

§ 5 Par le ministère de S. Paul et l'inauguration de la Mission chez les Païens, une seconde étape fut franchie et le Retour du Seigneur a été perçu tout proche. Par la suite, la proximité du Retour est devenue plus intense chaque fois qu'un nouveau peuple païen est entré dans le corps de Jésus-Christ.

§ 6 Il est raisonnable et juste de dire que la prière pour la conversion du peuple Juif rapproche encore la seconde venue du Christ : car cette conversion est une des dernières étapes, et peut-être la dernière, avant la manifestation effective de la royauté du Seigneur.

§ 7 L'illuminisme, au XXème siècle, c'est l'imagination d'un royaume de Dieu instauré sur la terre par un développement des techniques et des législations.

§ 8 Ce qui précède l'Avènement du Seigneur, ce n'est pas une conquête étendue en nombre des hommes vivants, mais l'achèvement de l'Eglise dans la plénitude de sa réalité.

§ 9 L'œuvre de Charmes saisit donc une prière pour le Retour du Christ : c'est, avant tout, une prière pour que les chrétiens veuillent le Retour du Christ.

§ 10 Car d'une manière générale, le Christianisme issu de la Gentilité a toujours préféré que Christ ne revînt pas : la vie sur la terre, plus ou moins christianisée, lui paraît suffisante, avec son prolongement de la béatitude de l'âme séparée du corps par la mort.

§ 11 [16] Il est vrai que la vie de la chrétienté a été belle, spécialement dans la France des cathédrales, de S. Louis et de Jeanne d'Arc, dans la scolastique de S. Bonaventure et de S. Thomas, dans la vie quotidienne des humbles de toute nation. Certains voient dans ce passé le vrai Millénium chrétien, et l'œuvre de Charmes n'exclut pas ceux qui partagent cette opinion. Mais ce temps est terminé.

§ 12 [12] L'Eglise, au cours des siècles, a remporté d'immenses victoires. Elle n'a pas vaincu la mort. La mort règne aujourd'hui, avec ses deux pourvoyeuses : la chair et la richesse. Ce qu'on appelle la civilisation moderne est le triomphe de la mort.

§ 13 Il faut vouloir la victoire sur la mort : pour cela, vouloir que Jésus revienne en gloire, conformément aux prophéties de la Nouvelle Alliance, comme il est venu en abaissement dans le sein de la Vierge Marie, conformément aux prophéties de l'Ancienne Alliance.

§ 14 Vouloir que Jésus revienne, c'est vouloir le revoir de ceux qui nous ont précédés, et c'est vouloir qu'apparaisse une génération de chrétiens prête à ne pas mourir, mais à passer en un clin d'œil au plan de l'éternité dans un corps glorifié (1 Corinthiens 15/52).

§ 15 Vouloir que Jésus revienne, c'est encore vouloir le Jugement dernier, avec l'aspect terrible de la perdition, mais dans la certitude que Dieu est Amour (1 Jean 4/8).

§ 16 L'œuvre de Charmes ne s'attache pas à la doctrine d'un Millénium postérieur à la Résurrection : elle laisse à ses membres le choix entre cette interprétation du chapitre 20 de l'Apocalypse et l'interprétation historique donnée plus haut (§ 11). Ce qui importe, c'est que l'ère du Saint-Esprit, ou temps de la fin, a été ouverte le jour de la Pentecôte ; que nous continuons d'y vivre ; et qu'elle s'achèvera un jour du calendrier, jour où toutes choses seront remises à Jésus-Christ pour la Résurrection et le Jugement. L'œuvre de Charmes prie pour préparer ce jour dans le cœur de l'Eglise.

Conclusion.

[17] Vous avez été mis au courant, chers amis et frères, de deux ébauches, l'Ecole et l'Union de prière qui sont destinées à prendre corps dans ma paroisse, si Dieu le permet. Vous avez entendu les thèses qui précisent la position doctrinale qui sous-tend cette activité. Je suis persuadé que le travail de Dieu dans notre région se développera dans la paix. J'espère avoir contribué par cette causerie à développer entre nous une atmosphère de paix. Je vous invite à y contribuer à votre tour en me posant les questions qui permettront d'atteindre la plus grande clarté possible dans les esprits par le moyen d'un entretien fraternel. Je vous invite aussi à travailler pour la paix de l'Eglise en agissant toujours ouvertement, sans crainte de prendre position s'il le faut dans un sens très différent du mien, mais dans un respect mutuel de nos personnes et de nos ministères, lesquels sont soumis à la juridiction de la même Eglise sur la terre et du même Seigneur dans le ciel.

Préparation et fondation de l'union de prière de charmes

- 1946 -

par le pasteur Louis Dallière,
d'après les notes prises par Madame Dallière, en 1946

Charmes
mercredi
30.1.1946 Louis Dallière

Les réunions de prière

Actes 12 / 1 à 19

Etudions la question des réunions de prière dans ce texte. Les mots « réunis » et « prière » sont associés dans le verset 12. Et au verset 5 : *L'Eglise ne cessait d'adresser des prières à Dieu*, sans doute dans de nombreuses réunions de prière. Etudions quelques-uns des caractères de cette réunion de prière au verset 12.

1°. C'est une réunion de prière privée. Marie a dû inviter ses amis pour prier pour Pierre ; en effet, il y avait *beaucoup de personnes,* il n'est pas dit l'Eglise entière. Et on est chez Marie puisque la porte est fermée. Or, dans l'Eglise assemblée, on laisse la porte ouverte (1 Co 14/23) puisque n'importe quel « *idiôtès* » (novice) peut entrer. Au verset 17, Pierre leur dit : *Annoncez-le à Jacques et aux frères.* Donc Jacques, le chef – surtout en l'absence de Pierre – de l'Eglise de Jérusalem n'y était pas, et peut-être il n'y avait pas de frères. Etait-ce une réunion de sœurs ?

2°. Cette réunion ne supprimait pas le culte, la communion du dimanche. Actes 2/42 : *Ils persévéraient dans la fraction du pain*. Aucune raison de croire que le culte, la sainte Cène hebdomadaire, était supprimée. Il y avait le culte, présidé par le chef de la communauté, Jacques, et d'autre part réunion de prière à cause d'un « coup dur ».

N'y avait-il que des sœurs dans cette réunion ? Ce serait trop affirmer, mais il y avait sûrement des femmes : Marie, mère de Jean-Marc, Rhodes… Ce serait la solution du problème difficile de savoir si une femme peut prier dans les réunions. Textes contradictoires en apparence : 1 Co 14/35 et 11/5. Ce serait dans le culte que la femme doit se taire et non dans la prière privée.

3°. On est en temps de persécution. Hérode vient de faire décapiter Jacques, frère de Jean, et il poursuit Pierre, le chef de l'Eglise. Prier pour la délivrance de Pierre, c'est en quelque sorte prier pour le gouvernement. C'est une réunion plus ou moins clandestine. Il y a du danger, il ne faut pas qu'il y ait des délateurs, comme il y en eut tant au temps des huguenots. On fermait la porte à clé, et on était à l'abri, dans la maison. On luttait contre la puissance de Satan par les armes spirituelles.

4°. Il y avait un but précis, un sujet. On savait pourquoi on se réunissait.

5°. La réunion de prière de ce jour-là devait être guidée par le Saint-Esprit, car tous ceux qui y étaient se trouvaient baptisés d'eau et d'Esprit (Ac 2/38). Saint Paul dit aux Ephésiens de faire par l'Esprit toutes sortes de prières et de supplications. Et sans doute c'est l'Esprit qui leur donnait le courage de persévérer dans la prière alors que tout était perdu. C'était la dernière nuit (v. 6)

6°. Il devait y avoir dans cette réunion une merveilleuse unité. Mt 18/19 : *Si deux d'entre vous s'accordent...* Paroles très simples mais si profondes ! Il faut croire que les hommes ne sont, au fond, jamais vraiment d'accord tout au fond. Il n'y a pas eu des chrétiens d'accord pour demander que la guerre de 1939 n'ait pas lieu, et, maintenant, que l'unité se fasse. La délivrance de Pierre était impossible. Toute la force du gouvernement était contre lui. Mais il dut y avoir là des gens d'accord pour dire qu'il fallait que Pierre soit là pour diriger l'Eglise. En effet, il y avait encore une très grande tâche à accomplir. C'est lui qui devait reconnaître le ministère de Paul, etc. Cet accord a pu être réalisé à d'autres moments. Saint Paul disait : *Frères, priez pour moi afin qu'une porte me soit ouverte…* (Ep 6/19, 2 The 3/1, …) Et il a pu aller partout, et cette œuvre s'est étendue jusqu'à nous. Et il y a tant d'autres exemples dans l'œuvre des Missions, à Madagascar, au Zambèze, au siècle dernier, etc.

.

Si j'ai parlé de cette réunion, c'est que mon ambition pour le temps que le Seigneur me laissera encore sur la terre est de voir fleurir de telles réunions en France, en Ardèche, ici. Je crois que c'est la volonté de Dieu qu'il y en ait. Dieu veut, je crois, qu'il y ait des réunions de prière privées. Privées, car nous sommes dans une période de persécution. Pas sanglante, mais une persécution de séduction. Il y a une puissance formidable de Satan. Il a fait des progrès au cours des siècles, il est plus rusé. Ainsi la foi est clandestine. Si on publiait – avec une foi véritable – ce que nous croyons sur le Retour de Jésus, on serait accusé de trahir les grandes illusions du bonheur venant par les machines, etc. De même, dire que les Juifs doivent se convertir, c'est être accusé de racisme. Il y a une apparence de liberté, mais en réalité l'Evangile est plus en danger que jamais. Et il faut que l'Eglise réagisse dans les premiers temps par des réunions de prière privées.

Ces réunions ne doivent pas remplacer le culte. Elles ne doivent pas conduire à un illusionnisme, une fausse inspiration. Il faut qu'elles soient appuyées sur l'Assemblée de l'Eglise, par la fidélité aux engagements de catéchumènes. Il faut aussi que ces réunions s'appuient sur une solide instruction. Et qu'elles correspondent à une discipline personnelle, à une vraie vie chrétienne. De sorte que la prière ne soit pas dans le désordre. Il faut que les membres de ces réunions assistent au culte et s'unissent à la prière de l'Eglise, prient, par exemple, pour les malades. Et prennent des sujets de prière et les emportent dans leur cœur. Il faut une grande discipline de la vie, de la vie de communauté, de la prière. Il faut savoir mettre de côté ses propres sujets, de soumettre à ceux qui sont proposés.

Mais, direz-vous, qui prendra part à ces réunions privées ? N'y aura-t-il pas des jaloux ? Non. Il peut y avoir de telles réunions sans briser l'unité. Il y a la liberté. Celui qui veut faire partie de ces réunions en accepte la discipline. Celui qui ne veut pas, reste. Cela ne divise pas l'Eglise ; pas plus que cette réunion-ci où tout le monde n'est pas ; ou la sainte Cène, de même.

Et les réunions de prière publiques ? A vrai dire j'y vois beaucoup d'inconvénients. Et de plus en plus je m'aperçois que, dans la Parole de Dieu, je ne les trouve pas. Mais je crois que maintenant que M. Eldin est de retour, après tous les pas déjà faits depuis la guerre (établissement de la sainte Cène, du conseil presbytéral, des engagements, etc.), c'est le pas que Dieu met devant nous : ces réunions privées.

Je vous ai parlé très librement, en confiance. Vous pouvez ne pas très bien comprendre, avoir besoin de chercher, étudier, prier. Mais je vous demande de ne pas avoir un esprit de dénigrement ; que personne ne me combatte. Je me permets de vous donner ce petit avertissement. Nous ne sommes plus avant 39. Ayons beaucoup de respect les uns pour les autres.

Charmes
Dimanche 30.6.46 L. D.

Réunion préparatoire à l'Union de prière

Invocation. Prière. Chant de Victoire n° 14

I

D'abord un mot sur les circonstances où nous nous trouvons. Vous savez tous que la déclaration de guerre, le 3 septembre 1939, a été comme un arrêt de mort sur le Réveil, de la part de l'Eternel notre Dieu. Avant, dans les réunions, il nous avait été annoncé que notre œuvre serait comme le grain de blé tombé en terre, mort. Et nous avons vu cette mort s'accomplir.

Il y avait un sentiment d'échec : notre prière pour la paix inexaucée ; les efforts des hommes, vains. Dispersion des jeunes hommes, même des plus vieux comme moi. Et impossibilité d'évangéliser. Je suis parti avec le sentiment d'une mort ; je ne savais si je reviendrais. Je n'avais nulle idée de me faire remplacer pour cette œuvre, en mon absence. Non ; c'était une mort totale, et il faut le dire aussi, purificatrice. Pour moi, surtout pendant les trois premières semaines où il n'y avait même pas de correspondance, je ne savais si on ne m'enverrait pas – comme on aurait dû le faire – au front, et je sentais qu'il fallait faire le sacrifice de ma vie. Aussi, quand j'ai eu les premières nouvelles, ma première permission à la Toussaint, cela a été comme une toute petite étincelle de vie.

Mais nous sentions tous que tant que M Eldin était prisonnier, cette mort durait. Il était comme l'Eglise. C'était un peu un purgatoire, cette captivité, comme les âmes de nos bien-aimés privées de leurs corps. Toutes les choses du corps, ou presque, nous séparaient de lui. Il est revenu, et les autres aussi. Nous l'avons aujourd'hui pour nous faire chanter. Tous nous sommes sensibles à cette chose immense.

Ce retour, c'est la résurrection du Réveil qui commence. Comment cette résurrection se fera-t-elle ? Par des réunions publiques d'évangélisation ? Non.

Cette résurrection se fait par un cahier que la plupart d'entre vous ont vu (ici on relit les premiers numéros du cahier). Nous sommes encore dans la période des appels. Le 29 septembre, il y aura une communion. Tous ceux qui voudront se consacrer à Dieu dans l'Union de prière communieront. Après, nous n'admettrons les nouveaux membres que tous d'accord (n° 121 du cahier) pour que nous restions tous dans l'unité. Mais pour les premiers membres, je ne fais pas de choix. En sont membres de droit tous les baptisés d'avant 1939, qui communieront le 29 septembre. Ainsi la porte est ouverte à tous. Donc ce n'est qu'une réunion préparatoire destinée à donner quelques précisions sur les points qui pourraient être difficiles.

Cependant je vais vous dire, puisqu'il s'agit d'une réunion privée et qu'il faut que tout soit clair, la liste des gens déjà invités : *Lecture de noms…*

Les réunions privées entre nous seront rares : tous les trois mois. Ce ne sera pas un cercle fermé. Nous serons larges ; mais il faut cependant qu'il soit admis que nous nous réunissons quelquefois entre nous, dans une grande confiance. Au Conseil municipal, on n'invite pas n'importe qui. De plus, M. Léorat, M. Rozier sont au courant et nos invités.

(Chant de Victoire n° 18, prière de M Eldin)

II. Message

Luc 2/41-52 : Jésus au temple à 12 ans

Le Seigneur Jésus, notre bien aimé Sauveur, nous est présenté sous une forme toute simple. Pas comme un prophète, comme un enfant. C'est un épisode de sa vie cachée. Il est présenté, il est visible. Nous le voyons par le témoignage des Apôtres, par la Parole écrite, trésor de toute l'Eglise. Eh bien, la pensée fondamentale de l'Union de prière, c'est que, comme Jésus est visible, de même l'Eglise est visible. Il y a un grand danger pour les protestants de croire que l'Eglise est invisible. Il est vrai que les Réformateurs ont parlé de « l'Eglise invisible ». Mais il faut comprendre leur pensée ; ils ont voulu dire qu'elle n'est pas achevée, elle comprend des membres qui sont au ciel. Du reste, en une certaine façon, moi aussi je suis invisible : vous voyez mes mains, mon corps, mais moi, me voyez-vous ? Sous certains aspects, évidemment, l'Eglise est invisible. Mais il n'en reste pas moins qu'elle est visible.

Certains chrétiens sectaires pensent qu'il y a des chrétiens ici et là, tous séparés. Les protestants indifférents ne croient pas non plus qu'il existe une Eglise. On est protestant, voilà tout. Mais en réalité

l'Eglise est visible. Et il en résulte que nous ne pouvons pas nous couper du passé, des huguenots, de l'Eglise du Moyen Age, de l'Eglise primitive, ni des autres confessions actuelles. Et nous soutenons le mouvement œcuménique qui veut que les chefs des différentes confessions chrétiennes puissent communier ensemble.

Mais je ne veux pas faire de la théologie sur l'Eglise visible, mais tirer de ce fait des conséquences pratiques. Parce qu'il y a une Eglise visible, il y a engagement pour ses membres ; il y a des exigences de Dieu. C'est une société visible, on est membre d'un corps précis. Vous l'avez senti en lisant le cahier de l'Union de prière. Il y a des exigences ; ce sont celles que l'Eglise Réformée, au fond, attend de tous ses membres. Etre membre de l'Union de prière, c'est être vraiment membre de l'Eglise Réformée. Il y a des exigences, elles sont belles, elles sont dignes d'être acceptées librement. Nous allons les étudier ensemble.

1°. Jésus dit : *ne savez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père ?* (2/49) Saint Irénée traduit : *que je sois dans la maison de mon Père ?* Jésus déclare qu'Il est le Fils de Dieu, vérité dont il rend témoignage toute sa vie et qui le conduira jusqu'au Calvaire.

Ainsi la vérité est à la base de tout. Quand nous sommes baptisés, nous confessons le Nom de Père, du Fils, du Saint Esprit. Nous confessons que Jésus est le Fils de Dieu. A la base de tout, il y a la vérité, la vérité de Jésus Fils de Dieu.

Je vous le rappelle parce que, dans le Réveil, il y a des expériences bénies, de grandes joies. On est tenté de mettre cela à la première place. Mais non, la base de tout, c'est la vérité. Conséquence pratique : il faut s'instruire, étudier la Bible, le catéchisme, l'histoire de l'Eglise.

Je ne repousse pas les émotions. Mais elles ne sont pas la première chose. Dans l'Ancien Testament, les Prophètes avaient de grandes émotions, Ils dansaient dépouillés de leurs vêtements : *Saül n'est-il pas parmi les prophètes ?* Mais la vérité est plus importante.

Il en résulte qu'il faut non seulement que nous fréquentions nos saintes assemblées (4ème engagement), mais que nous suivions, dans toute la mesure du possible, les réunions de catéchisme, d'étude biblique. Un soldat de l'Union de prière ne peut pas être un tire au flan pour ces réunions. Les réunions émouvantes (baptême du Saint Esprit…) viendront à leur place.

2°. *Il leur était soumis.* (2/51) Jésus, Fils de Dieu était soumis à des hommes, à Marie, à Joseph. Jésus ne s'est-il pas abaissé jusque-là pour nous montrer que nous aussi nous devons nous soumettre les uns aux autres ? Si l'Eglise était purement invisible, composée de chrétiens dispersés, il n'y aurait pas de soumission. C'est pourquoi il y a des autorités dans l'Eglise et les membres responsables les uns des autres dans notre Union.

Oh ! comme on a mal compris cette notion d'obéissance, avant 1939. On a cru qu'il s'agissait de perdre toute liberté. Et pourtant Jésus obéissait. Etait-il « comme un cadavre » entre les mains de ses parents ? Non. Il était parfaitement libre et obéissant. En réalité, plus on obéit, plus on est libre. Sans obéissance, il y a ou caprice individuel, ou troupeau : faire comme le monde. Aujourd'hui les gens ne savent pas obéir librement, alors ils vivent en troupeau, suivent la mode pour tout. On fait comme ça ? Alors, moi aussi.

Il faut faire bien attention à ceci. Ceux qui ont reçu des grâces dans le Réveil, et qu'on a appelés à être « diacres », sont tentés de penser que cette charge est une chose en plus, à côté de leur vraie vie spirituelle. En réalité il doit y avoir unité totale dans la vie : le chrétien baptisé qui est devenu diacre, Dieu lui a dit : « Mon ami, monte plus haut, tu partages maintenant la responsabilité du pasteur. Tout ce que tu fais, travail matériel, prière, c'est en tant que diacre que tu le fais. Il faut te mettre de tout ton cœur dans tout ce que tu fais. »

Regardons Jésus soumis à ses parents, au sujet des choses difficiles pour les sœurs (dames et jeunes filles) qui sont demandées au sujet de la tenue. Vous avez peut-être été étonnées de ce que je vous ai demandé pour la tenue dans le temple. Et maintenant, voici que je vous le demande en tant que membre de l'Union de prière, pour toute votre vie : être vêtues, ne pas mettre vos têtes entre les mains des coiffeurs.

Cette obéissance doit être un épanouissement de votre liberté. Aujourd'hui, tout le monde suit les modes qui vont toujours plus loin. Eh bien, vous pouvez dire au monde : « non, moi je prendrai mes inspirations non dans le monde, mais en Jésus-Christ. » Jamais les chrétiens des temps passés n'ont suivi les caprices du monde. Ils ont cherché en Jésus. L'Eglise est obligée de rendre témoignage, de mettre une barrière à tout cela. Il faut une libre réaction.

3°. *Jésus croissant.* (2/52) S'il y a Eglise visible, il y a croissance. Il est très facile de faire des reproches au pasteur : il n'y a pas de conversions. On devrait faire ceci ou cela. Oui, mais si les convertis deviennent pires que les autres ? Non, après la conversion, il faut la sanctification. Il faut croître dans la grâce.

Charmes
Mercredi 11.9.46 L. D.

Première réunion en vue de la fondation de l'Union de prière

Sujet : les vêtements (Nombres 6 / 1 à 12)

Bien chers amis, lorsqu'il y a environ un an, j'ai pris – après en avoir parlé au Conseil presbytéral – une position nette sur la tenue vestimentaire dans les temples, cela a provoqué une vive réaction parmi les protestants.

De même, quand j'ai donné à beaucoup le cahier de l'Union de prière (la charte), c'est le § 106, où j'ai parlé de cette question, qui a provoqué le plus de réaction, presque de protestation.

Après y avoir beaucoup pensé, et avoir beaucoup cherché sur ce point – car je ne voulais pas vous emmener sur une voie d'erreur – je voudrais en parler avec vous. Et si nous arrivons à en parler dans un esprit d'amour, cela pourrait faire l'objet d'un cahier, qui pourra être répandu parmi plusieurs au loin.

Remarquez que pour cette question, je suis actuellement, et ceux qui, dans l'Eglise, me suivent sur ce point, exactement dans la situation où nous étions il y a environ 10 ans sur la question du baptême. Aujourd'hui cette question-là est prise très au sérieux. Le synode en parle, l'Eglise Réformée convoque deux commissions internationales, des revues parlent du baptême. Alors on se moquait de nous, on répondait par des rigolades, des faux bruits. On ne nous donnait pas la parole (en 1935, au synode de Saintes). Et quand on parlait de la nécessité de se repentir, des dangers de la guerre, on riait.

Ainsi, une chose qui a commencé dans la moquerie, mais qui venait de Saint Esprit, a fini par être prise au sérieux. Nous sommes dans la même situation pour la question du vêtement. Je ne veux pas en parler. Nulle part. Au Consistoire, tabou. Et c'est pourquoi on colporte des bruits ridicules ; on me prête des idées fausses.

Au cours de cette année, j'ai été très heureux parce que le Conseil presbytéral m'a suivi et soutenu pour tout. Mais est-ce que sur cette question du vêtement, le diable réussira à nous diviser et vous donner un même esprit de moquerie, dont vous avez souffert jadis, vous, baptisés d'eau et d'Esprit ? Vous ne le voulez pas, c'est pourquoi j'ai confiance de vous en parler ce soir.

Qu'était-ce que les Naziréens, dont il est question dans le texte : Nb 6/1-12 ? C'étaient des hommes qui faisaient un vœu de consécration à l'Eternel, pour un temps ou pour toute la vie. Saint Paul a fait un tel vœu (Ac 18/18). Or le baptême d'eau et d'Esprit, c'est un vœu de consécration à Jésus-Christ. Dans le baptême, nous avons accepté la mort pour vivre avec Jésus-Christ et en lui.

Le baptême où vous avez passé a-t-il été un vœu de consécration ? Ou bien avez-vous cherché dans le baptême un projet, de belles réunions, etc.? C'est toute la difficulté dans les Réveils. Beaucoup prennent le baptême pour en tirer profit.

Contenu de ce vœu : le Naziréen devait s'abstenir complètement de vin, de raisin sous toutes ses formes ; s'abstenir de couper ses cheveux ; s'abstenir de toucher un mort. Tous les Israélites devaient-ils faire ce vœu ? Non, très peu le faisaient. Et pourquoi ? Parce que ces choses étaient liées au culte des idoles pratiquées par les peuples païens alentour. Pour maintenir pur le culte de l'Eternel, il fallait s'abstenir de ces choses. Leur « genre de vie » montrait à tous ce que pouvait être le culte fervent.

Or, chers amis, vous n'êtes peut-être pas très sensibles à ces choses, mais le Saint Esprit peut vous éclairer. D'où ces nouvelles modes concernant les vêtements et la chevelure sont-elles venues ? En réalité, des prostituées, puis des milieux de cinéma et de music-hall. Elles ont gagné les milieux de la bourgeoisie riche, et, de là, par les médias, tout le peuple. Une fois qu'on en est là, tout paraît licite et naturel. Tout ce qui autrefois faisait la beauté, la dignité des femmes chrétiennes, leur vraie élégance, leur est enlevé. Et cela vient-il de Dieu ? De haut ? De la piété ? Non, mais des choses les plus basses.

Le Naziréen se privait de raisin – il n'y a rien de mal dans le raisin en soi – pour montrer son horreur du culte idolâtre. Nous, voyant nos contemporains entraînés par ce tourbillon d'horreur, nous élevons une digue. Le rejet du vêtement attriste le Saint Esprit. Car toute cette population jadis revêtue de Jésus-Christ était autrefois revêtue. Elle ne l'est plus, elle a rejeté Jésus-Christ. Et nous ? Certes vous n'y pensez pas. Mais le diable y pense, lui.

Vous savez que la jeunesse est très difficile aujourd'hui. Elle veut tout commander. Or c'est la jeunesse qui a entraîné ses parents, les jeunes filles, leurs mères. Est-ce juste ? A vous de réagir. Maintenant les

hommes s'y mettent. Où cela ira-t-il ? Vous direz que c'est exagéré. Mais si je vous avais annoncé ces modes il y a quinze ans, vous ne m'auriez jamais cru. Le jour où M. Jarjat et M. Léorat viendront en short au temple, vous trouverez cela tout naturel ! Dans l'Union de prière, nous pouvons ainsi offrir à Jésus notre corps et notre vêtement pour notre vœu de nazirat.

Cela se trouve-t-il dans le Nouveau Testament ? N'est-ce pas un enseignement erroné ? Prenons les objections.

1°. Certains disent : saint Paul avait des idées bonnes pour son temps… Au temps de saint Paul, le voile était la seule chose qui distinguait la femme de l'homme. Mais quand je prends cette question de vêtement, j'ai la conviction de m'appuyer, non sur quelques versets isolés, mais bien sur tout l'enseignement du Nouveau Testament. Je vais essayer de le développer en partant des objections.

a) Beaucoup disent : il n'y a pas de mal puisque tout le monde le fait… Réponse : Romains 12/1 : *offrir vos corps…sacrifice raisonnable.* Est-ce dans ce but que la jeunesse se dévêt ?

b) Il faut marcher avec son temps… suivre les coutumes de notre temps… Réponse : Rom. 13/12-14 :…

c) Vous nous privez de toute liberté… Réponse : Galates 5/13, Romains 12/10, Ephésiens 5/5-10.

d) On ne trouve pas d'étoffe, de bas… Voir Matthieu 6

e) On n'a pas le temps de raccommoder… Luc 16/6, 2 Thessaloniciens.

f) Cela ne gêne personne… 1 Corinthiens 11/6.

g) Si l'Union de prière se décide pour cette voie, il y aura une mode de l'Union de prière. Il y aura un vœu sur la question des vêtements. Mais alors, nous condamnons les autres femmes… nous jugeons…Ceci est très important. Matthieu 24/45… le serviteur fidèle et prudent qui distribue… et le serviteur qui mange et boit avec les ivrognes. Il y a donc un danger que, à la fin des temps, il y ait des bergers qui ne veillent pas sur le troupeau.

Il est évident que, sur cette question des vêtements, dans l'Eglise Réformée de France, jusqu'ici, on n'a pas pris ces choses au sérieux. On s'occupe de tout, de la paix universelle, mais de ça… je ne sais pourquoi. C'est comme il y a quelques années pour le baptême. Je ne veux pas juger les pasteurs. Il y a, je crois, un esprit de séduction. Cela a mis 10 ou 12 ans pour le baptême. Cela mettra peut-être autant pour le vêtement.

Du reste, puisque l'Eglise n'en parle pas, les gens n'en sont pas coupables. Ce sont leurs bergers qui sont responsables. Les pasteurs laissent les divorcés se remarier. Les parents ne disent rien aux enfants, au contraire, ils les suivent. Ici nous faisons différemment des autres, mais cela ne veut pas dire que nous les jugions.

En réalité, les gens modernes sont horriblement tristes. On souffre pour eux, mais on ne les juge pas. On voudrait au contraire prier pour eux, les aimer, se consacrer à Jésus pour eux. Pour cela, faire un vœu. Leur montrer qu'il y a autre chose que la chair, le corps. Il y a le ciel, il y a la résurrection.

J'ai la conviction, dans mon cœur, que Dieu vous éclairera sur ce point, qu'il y aura une force. Si nous lâchons sur ce point, il me semble que nous serons comme Samson quand ses cheveux lui ont été coupés. Il y a là quelque chose de tragique. Sur ce tout petit point, le diable peut tout faire échouer. Y aura-t-il, sur ce point, de nouvelles divisions, comme autrefois, dans le Réveil ? Il faut que ceux qui ont compris aient beaucoup d'amour pour les autres.

Charmes
Mercredi 18.9.46 L. D.

Deuxième réunion en vue de la fondation de l'Union de prière

L'Argent (Nombres 13 / 16 à 33, Luc 12 / 13 à 16).

Lecture du commentaire des Notes Bibliques sur Nombres 13.

Nous aussi, nous voulons nous emparer d'un pays dans lequel il y a des géants, c'est-à-dire des obstacles infranchissables. En sorte que, dans notre Union de prière en formation, nous risquons de faire comme le peuple qui ne voulait pas entrer parce qu'il avait peur. Nous risquons de nous décourager, et cette réunion a pour but de nous aider à prendre courage. La grosse difficulté, ce n'est même pas la mondanité dont nous parlions mercredi dernier, mais l'argent qui est le grand dieu du monde moderne, et qui est à la base de cette mondanité même. Saint Paul le dit : *l'amour de l'argent est une racine de tous les maux* (2 Tm 6/10).

Si le grand obstacle dans le monde, c'est l'argent, il faut que nous soyons vainqueurs, que nous puissions dire à Satan : *il n'y a rien en moi* (Jn 14/30). Le combat est avant tout en nous. Mais vous me direz : ce combat est déjà livré. On en a beaucoup parlé, ici, dans l'Ardèche, depuis 20 ans, et nous avons eu de belles victoires. Il est prouvé que dans l'Ardèche, on aime mieux la vérité que l'argent. Ainsi nous n'allons pas revenir aux choses élémentaires, mais prendre cette parole du seigneur Jésus : *Gardez-vous avec soin de toute avarice.* (Lc 12/15). Il y a beaucoup de formes d'avarice ; des formes grossières, nous les connaissons, et nous les avons sans doute vaincues. Mais il y a aussi des formes subtiles. Les médecins nous disent qu'il y a des maladies inapparentes – sans symptômes – mais qui se communiquent et, par conséquent, sont dangereuses. Gardons-nous de toute forme d'avarice inapparente. Je ne ferai pas, ce soir, un cours de médecine spirituelle sur ces formes inapparentes. Elles varient avec chaque personne. Mais ce qu'il faut, c'est que le Saint Esprit vous éclaire et que, sous son action, « vous reconnaissiez de plus en plus vos fautes » et en soyez délivrés.

Quelques formes subtiles de l'Avarice :

a) Ainsi l'avarice ne consiste pas toujours à amasser de l'argent pour soi, sans vouloir le dépenser. Il y a des cas où on travaille pour des buts légitimes, par exemple pour sa famille. Mais il ne faut pas fixer les choses. On risque de se fermer à la grâce. On se figure trop grands peut-être, aux yeux de Dieu, les besoins de ceux qu'on aime.

b) Autre forme subtile de l'avarice : trop travailler. Je connais un fermier qui, en se convertissant, décida de prendre une ferme plus petite afin d'avoir plus de temps pour dieu. Il n'y a pas là de règle. Chacun est conduit par le Saint Esprit. Mais il arrive à certains de trop sacrifier la vie spirituelle au travail.

c) Autre forme : être pauvre, rester pauvres, mais trop penser aux riches. Trop les envier.

d) Autre forme subtile : il y a des gens qui sont appelés à faire de très grands dons. C'est une affaire de vocation. Dans les choses de l'argent il y a une grande liberté ; chacun est conduit par le Saint Esprit. Les pasteurs abandonnent une belle situation. Des laïcs – comme Barnabas, (Ac 4/37) – sont appelés à donner de grandes choses. Tous n'y sont pas appelés (Ac 5/4). Une forme subtile d'avarice, c'est de critiquer ceux qui donnent tout, ou presque tout.

e) Il existe aussi – de moins en moins – une sorte de peur que l'œuvre de Dieu soit trop prospère, que ce soit du gaspillage. Ainsi certains donnent encore au tarif d'avant 1939, et même d'avant 1914. Les gens ne se rendent pas compte. Il m'a été difficile de trouver 55'000.- frs. pour le temple de St-Georges. Alors que les pêches ont rapporté par 100'000.- ou 1'000'000 cet été.

f) On peut aussi avoir peur des critiques des gens avares. C'est une forme subtile d'avarice, une manière de pactiser.

g) On peut critiquer l'emploi que le pasteur fait de l'argent. Certains critiquent qu'on donne à l'Eglise Réformée. Ils préféreraient qu'on favorise uniquement le Réveil. Il ne faut jamais critiquer la manière dont les autres donnent. Vous n'êtes pas dans le cœur des autres pour savoir si Dieu appelle celui-ci ou celui-là. Dieu tient les cœurs dans ses mains. Ne prêtons pas l'oreille et ne répétons pas les calomnies-. Veillez sur vos cœurs et vos pensées. Maintenant cherchons des choses plus positives. Vous êtes tous des amis, je vais vous dire mon attitude à l'égard de l'argent.

1°. Je reçois sans aucun scrupule et avec joie, et une entière liberté de cœur, un traitement. Sans partager l'idée de quelques-uns qu'un pasteur ne doit pas toucher de traitement mais vivre uniquement par la foi. Au contraire, je reçois ce traitement avec action de grâce.

2°. Je reçois des dons – comme je l'ai expliqué dans le Cahier de l'Union de prière – et je les gère sous ma propre responsabilité.

3°. Nous n'avons pas d'avoir personnel, Mme Dallière et moi. Ce que nous avions de côté, nous l'avons utilisé de façon à ne pas avoir la tentation de tomber nous-mêmes dans un esprit d'avarice. Nous ne vivons du reste nullement dans la pauvreté.

Qu'est-ce que je fais de ces dons, offrandes ? Avant 1939, j'avais un cahier où j'inscrivais ces choses sous le contrôle de M. Saint-André (cahier rouge). A présent, j'ai un cahier (bleu) où j'inscris à mesure les dons reçus, les noms des donateurs et l'emploi que j'en fais. A mesure je verse dans les différentes caisses, particulièrement là où cela manque. Je tâche d'avoir un fonds de roulement pour chacune de ces caisses, qui sont :

- Mon ménage. Mon traitement est totalement insuffisant. Je n'ai pas de scrupule à avoir une maison nombreuse où tous travaillent à l'œuvre de Dieu.
- Madame Dallière et Madeleine
- Les Sœurs : Elise Bard, Léa Fougier, Doucia T., Marthe Dorne. Elles pourraient gagner beaucoup. Elles ne touchent rien. Comme des enfants, quand elles ont besoin d'acheter une chose, elles le demandent.
- L'école. On se figure que je fais des bénéfices. En réalité, cela m'a coûté 40'000.- francs cette année.
- Librairie, propagande, bibles. Il y a des rentrées, mais qui ne couvrent pas les dépenses.
- Maison de Boissier. Il y a eu 150'000.- francs, et cela a coûté 155'000.- moins 29.-. Depuis, les dépenses ont été couvertes par les dons.

Si nous mourions, Mme Dallière et moi, nous ne laisserions guère que pour payer nos funérailles.

Voyons maintenant ce que je vous recommande :

1°. Faire sur vos gains la part de Dieu (dîmes ou autres) Je vous recommande, sur cet argent, d'avoir deux parts (deux boîtes) : a) celle de l'Eglise Réformée. L'Eglise demande très peu… Autres œuvres de l'Eglise… b) la part de l'Union de prière.

2°. Je vous recommande aussi de garder vos cœurs ouverts pour des dons exceptionnels. Il y a liberté absolue. Le Saint Esprit peut vous parler. Sans les grands dons qu'il y a eu déjà, nous ne serions pas où nous sommes. Mais vous êtes libres d'obéir à cet appel ou non. Remarquez que ces appels ne viendront jamais de moi. Je ne veux pas être un de ces faux prophètes dont parle la Didachè. Je crois que sur le plan de l'Eglise réformée, les diacres peuvent et doivent demander – mais pas le pasteur. Si Dieu ne vous demande rien, restez tranquilles. Mais gardez votre cœur ouvert, afin d'entendre l'appel de Jésus qui peut vous parler.

3°. Enfin, je vous demande d'avoir une prière constante dans l'amour pour que notre œuvre ne soit jamais vaincue par cette question d'argent. Il est évident que l'Eglise est pauvre, et que M. Dallière n'est pas populaire. Je tracasse les gens, je les ennuie avec ces histoires de baptêmes, d'argent, de vêtement. C'est une tentation d'aller chez un autre pasteur.

Je vous demande de prier, pas tant pour l'argent, car Dieu sait que nous en avons besoin, mais pour moi afin que je sois gardé de toute avarice subtile, ou de tout manque de sagesse, et de demander beaucoup à Dieu afin qu'il n'y ait aucun interdit parmi nous. Ce combat de l'argent est très grand, et il y a de grandes responsabilités. Exemple : Boissier qui va s'ouvrir, et il faut faire des provisions avant que les gens n'aient payé. Je ne vous dis pas cela pour vous demander de l'argent, mais pour que vous compreniez.

Charmes
Mercredi 25.9.46 L. D.

Troisième réunion en vue de la fondation de l'Union de prière

Appartenance à l'Eglise Réformée (Hébreux 9 / 1 à 14).

Je vous rappelle d'abord, frères et sœurs bien aimés, que, s'il plait à Dieu, nous aurons dimanche prochain, le 29 septembre, à 3 heures, ici, dans cette salle, la première réunion de l'Union de prière, selon ce qui est inscrit au § 129 de la Charte de l'Union de prière. Ce soir, nous allons continuer à la préparer, en envisageant les points difficiles. Aujourd'hui : l'appartenance à l'Eglise Réformée.

La troisième condition d'admission à l'Union de prière dit : « …avoir pris les engagements de l'Eglise Réformée, appartenir à l'E.R.F. ou à une Eglise reconnue par elle, coopérer à la vie de l'Eglise locale sous la direction de son pasteur ». Voir aussi au § 110, sur les engagements équivalents. Au § 114, les paroissiens de Charmes doivent suivre les Catéchismes d'adultes en personnes (ou se faire mettre au courant).Tout cela a trait à la vie de l'Eglise Réformée. La participation à ses activités (cultes, catéchismes) est donc obligatoire aux membres de l'Union de prière et il est bon de chercher à voir dans quel esprit il faut le faire.

Vous voyez, chers amis, qu'il y a beaucoup de discussions autour de ma personne (est-ce un bonheur, est-ce un malheur ?). On se demande si suivre M. Dallière, c'est suivre le Christ ou l'Antichrist. En réalité, la question n'est pas là. Car il y a en moi ce point particulier, c'est que j'ai dans mon cœur un grand attachement à l'Eglise Réformée. Il s'agit donc moins de savoir si on « me suit », mais si on reste attaché à l'Eglise Réformée (et aux autres Eglises de la Réforme). Pourquoi cette fidélité aux Eglises de la Réforme ? Vous savez que la Réforme est venue il y a quatre siècles, à un moment où l'Eglise catholique était tombée très bas. Elle était un peu comme dit l'épître aux Hébreux (9/10) *soumise à des ordonnances charnelles* jusqu'à une époque de Réformation. Cette réformation n'a pas pu se faire au sein de l'Eglise, malgré de grands efforts, de grands synodes. L'Eglise est tombée bas : au XIVème, il y avait plusieurs papes. Le peuple chrétien a donc fait (sauf en Angleterre) en dehors de ses chefs, en dehors du catholicisme, sa réforme. Les principes fondamentaux de la Réforme sont :

- fidélité à la parole de Dieu,
- salut non par les œuvres mais par la foi.

Comme les catholiques ne prêchent souvent pas la Parole de Dieu, les gens ignorent le salut par Jésus-Christ, et ils cherchent le salut dans les œuvres. Tout cela se tient. Mais allons plus loin. On peut malgré tout connaître Jésus ailleurs que dans l'Eglise réformée. Si je pense que l'Union de prière doit se développer dans cette Eglise, c'est à cause des circonstances de ma vie. Je vais donc vous parler de ma vie personnelle pour que vous voyiez ce fil conducteur.

Vous savez que je ne suis pas né dans cette Eglise. Par mon baptême, j'ai été reçu dans l'Eglise anglicane (à Nice) dont ma mère faisait partie. Quand j'avais 10 ans, j'eus une petite sœur dont je devais être le parrain. Elle fut malade et mourut. Nous étions alors des protestants détachés, ne fréquentant aucun temple. On alla chercher avec peine un pasteur. Quand il vit tous ces enfants, il dit à ma mère de nous envoyer à l'école du dimanche. Ainsi, c'est par la mort de cette petite âme, dans cette circonstance sacrée, que j'entrai pour la première fois dans un temple.

J'eus des pasteurs fidèles. Au collège, je fus parfois seul à suivre le cours de catéchisme ; le pasteur me fit l'histoire des protestants de France (me parla d'Isaac Homel), et surtout parla et expliqua la Rédemption par le sang de Jésus. Cela correspondait à mes expériences d'enfant. A l'âge de 13 ans, je m'approchai de Dieu, de Jésus, une nuit, me relevant de mon lit (nous étions quatre garçons dans cette chambre). A ma première communion, le pasteur prêcha sur ce texte qui m'est resté : *J'ai promis et je tiendrai*. Je pris mes engagements de catéchumènes.

Puis vint l'appel à être pasteur. J'avais alors le pardon des péchés, mais une vie de hauts et de bas. Je n'avais pas la sanctification que je ne trouvai qu'ici, à Charmes, plus tard. Le 12 janvier 1925, je fus consacré ici, dans le temple de Charmes, confirmant ainsi mes promesses de catéchumène.

Après que j'eus trouvé la vie de sanctification, ce fut le Réveil. Evidemment, en arrivant ici, je fus déçu. Je n'étais nullement adapté. Je croyais que tous avaient pris ces engagements de tout cœur. Mais je trouvai tout de même de la vie ici. Et il y a eu, dans cette Eglise, au temps du Réveil, beaucoup de cœurs qui

acceptaient, qui avaient soif. Ainsi tout m'enracinait dans cette Eglise. Pourquoi la quitterais-je ? Pourquoi la renier ? En sortir avec mon troupeau ?

Vous me direz : l'Eglise étouffe le Réveil ! Mais partout il y a des difficultés ! Chez les catholiques aussi. Et il faut constater une chose : elle ne se ferme pas, cette Eglise, elle s'ouvre, elle progresse. Le baptême d'adultes a été pratiquement accepté. Et l'unité qui s'est faite en 1938 a vraiment été une belle chose, et depuis l'Eglise est bien mieux dirigée qu'avant.

Et puis surtout, chers amis, il y a eu ceci : à Pâques 1943, nous avons demandé à Jésus (après l'interruption de la guerre, et de mon opération) de nous donner son Sang sur la table. Et si nous l'avons, que pouvons-nous demander de plus ? Nous avons tout là. Je puis vous le dire, j'ai de beaux souvenirs du temple de St-Germain, mais il n'y a, pour moi, sur la terre, nul lieu aussi sacré que le temple de Charmes, où nous avons reçu tant de grâce dans la sainte Cène, où j'ai vu défiler tant de cercueils devant cette Table sainte.

Il y a des conséquences à cet attachement à l'Eglise Réformée et quelques-unes sont douloureuses. Il y a en particulier des séparations. Dès qu'il y a un Réveil, les gens disent : il faut sortir de l'Eglise, se détacher du temple. Il faut le dire : parmi les pasteurs du Réveil, beaucoup ont cet état d'esprit. Les uns sont entrés dans d'autres mouvements, et d'autres restent dans l'Eglise Réformée, mais ils ne la considèrent que comme un cadre. Ces pasteurs se réunissent entre eux, avec d'autres pasteurs des mouvements dissidents, mais cherchant la communion en dehors de l'Eglise. Ainsi, à cause de cela, beaucoup de pasteurs qui étaient avec nous en 1939 se sont séparés de moi, sympathisant souvent, mais en dehors de l'Union de prière. Et la chose la plus douloureuse, la grande croix, c'est que celui qui était le plus ami, le plus proche, est contre l'Eglise Réformée, et n'est pas avec nous.

Cette fidélité à l'Eglise Réformée crée d'autres difficultés : certains pasteurs sont déficients, plus ou moins faibles. Vous savez qu'ils ont parfois de gros défauts. Il faut les supporter. C'est parfois difficile. Nous devons supporter leur faiblesse, prier pour eux, ne pas les attaquer pas des armes charnelles pour les faire partir, les défendre si on les attaque devant nous.

Au point de vue argent, cela nous pèse aussi de faire partie de l'Eglise Réformée. Il faut supporter les frais pour les pasteurs à la retraite, les veuves. Si nous étions un mouvement indépendant, tout l'argent que nous récoltons serait pour nous.

Il faut aussi beaucoup de patience, d'obéissance. Ainsi nous attendons de pouvoir faire des baptêmes par immersion. Cela viendra, mais tout doucement. Les résultats sont petits. Il y aura 50 ou 60 membres de l'Union de prière, je trouve cela très beau.

Je vous ai parlé ces trois mercredis sur les points qui paraissent difficiles dans la Charte de l'Union de prière : le vêtement, l'argent, la fidélité à l'Eglise. Il est bien évident que s'il y a quelqu'un parmi vous, et parmi ceux que j'ai invités, qui ne peut pas suivre ces points, il n'est forcé à rien. Il ne sera pas méprisé. Il se privera peut-être de grandes grâces, mais il peut rester membre communiant et reste libre. Il vaut mieux ne pas s'engager plutôt que de s'engager avec un cœur partagé.

Ce moment est grave ; c'est un peu comme une reprise de notre baptême. Tout cela est très sérieux. Ce que je demande à Dieu, c'est que je puisse être vraiment votre pasteur et vous aider si vous en avez besoin. Et je dis bien, si vous voulez vous retirer, faites-le librement. Ce que j'espère, c'est que ce soit de vous qu'il soit dit ces mots encore, de l'Epître aux Hébreux 10/37-39 : *Encore un peu, un peu de temps, celui qui doit venir viendra et il ne tardera pas. Et mon juste vivra par la foi ; mais s'il se retire, mon âme ne prend pas plaisir en lui. Nous, nous ne sommes pas de ceux qui se retirent pour se perdre, mais de ceux qui ont la foi pour sauver leur âme.*

Charmes
Dimanche 29.9.46 L. D.

Fondation de l'Union de prière

Lectures : Deutéronome 1/9-18, Matthieu 18/1-5, 20/20-28

Auparavant chant : *Tel que je suis, pécheur rebelle*

Il y aura aujourd'hui plusieurs réunions

I

Explication des membres responsables. Lecture de la Charte § 118, 119, 120.

Moïse, en instituant les juges en Israël, nous donne l'explication de la nécessité de ces membres : *Je ne puis pas à moi seul vous porter…* (Dt 1/9-18) Voyez-vous, si, dans un mouvement spirituel, nous n'avions pas cette institution, qu'arriverait-il ? Les conversions se multiplient. Mais la masse de ces nouveaux convertis forme comme une masse gélatineuse, et bientôt il s'introduit un principe de division. Cela forme boule-de-neige, quelque chose de lourd qui se détache de l'Eglise parce que le pasteur ne peut à lui seul rattacher cette masse à l'Eglise. Puis la boule-de-neige se divise à son tour et une nouvelle masse s'en détache. Bien sûr, Christ est annoncé, mais pour nous latins, qui cherchons l'unité (plus que les anglo-saxons), et surtout pour nous membres de l'Eglise Réformée, cela ne se fait pas.

Cette institution permet au corps de grandir sans s'alourdir. Comment voulez-vous avoir des réunions de prière de 100 ou 200 personnes et qu'on puisse vraiment se concentrer sur un sujet ? Si l'on veut des réunions fortes, intimes, avec unité, où chacun puisse prier, ouvrir son cœur, il faut des réunions peu nombreuses. Mais le pasteur ne peut aller partout dans 100 réunions. Grâce aux membres responsables, on peut avoir de petites réunions dans les maisons, et le tout est relié au pasteur. Si dans la réunion il y a désordre, erreur, le membre responsable en rend compte au pasteur.

Cette institution des membres responsables demande beaucoup de souplesse. Il faut apprendre à obéir avec souplesse. Il ne faut pas obéir en automate. Saisir le but qui est l'ordre. Mais ne pas, sous ce prétexte, n'avoir plus aucune initiative. Sans membres responsables, nous serions un corps gélatineux sans os. Mais avoir des os ne veut pas dire être raide, avoir des rhumatismes. Ce qu'il faut avant tout éviter, c'est d'avoir un esprit de jalousie et de méfiance. Il ne faut jamais croire qu'on vous a fait de mauvaises manières, ou que vous êtes méprisé. Non, laissez aux autres une grande liberté.

Dans la vie spirituelle, il est souvent utile d'être deux ou trois, car on arrive à une grande unité, et on fonce sur la difficulté, et on remporte la victoire. Et pendant ce temps, les quatre ou cinq autres font leur travail à eux (cultiver un champ, faire une école du dimanche, etc.). Le travail se multiplie. Ainsi pendant la guerre, nous avons eu de toutes petites réunions à deux ou trois pour la guérison de Monsieur X., et nous avons eu la victoire. N'est-ce pas beau ?

Une autre chose que je vous demande, c'est de dire franchement les choses qui ne vont pas, soit à votre membre responsable, soit dans la boîte à question qui sera là. Ceci n'est pas très ardéchois de dire ce qui ne va pas, mais il faut le surmonter. Cette boîte à questions nous permettra de bien veiller à la sortie des réunions. Car nous risquons de perdre le fruit de la réunion dans des conversations. Il vaut mieux fraterniser avant la réunion. J'aime mieux moi-même éviter cela, et regarder les questions le lendemain à tête reposée.

Un ami pasteur me demandait comment je rattache cette institution au Nouveau Testament, et si je ne risque pas de créer des sortes de pasteurs supplémentaires. Dans mon esprit, l'ordre des diacres est une chose extrêmement importante dans le Nouveau Testament, et je crois que c'est dans l'esprit de « diaconat », de service, que nous devons prendre ce ministère. Que les membres responsables ne songent pas à avoir un esprit de « caporalisme », de domination, mais il faut qu'ils soient serviteurs de ceux dont ils sont responsables. C'est pourquoi, si officiellement j'emploie ce membre responsable, dans mon cœur, je les appelle frères et sœurs serviteurs et servantes de ceux qui leur sont confiés.

II

La première liste des membres. Cahier-Charte § 121.

Ainsi je considère comme membres de l'Union de prière vous qui êtes ici, connaissant le Cahier-Charte et aussi ceux qui de loin m'ont donné leur adhésion. Mais il faut bien vous mettre dans l'esprit que l'Union de prière reste ouverte à tous ceux qui acceptent les conditions (même s'il y a eu des difficultés dans le passé).

Comment cette liste va-t-elle grandir ?

A. Il y a des personnes baptisées par immersion avant 1939 qui ne connaissaient pas le Cahier-Charte. D'autres l'ont lu mais n'ont pas encore pu répondre. Toutes ces personnes sont de droit membres fondateurs si elles le désirent.

B. Il y a des personnes qui sont candidates à faire partie de cette Union de prière. Elles ne sont pas baptisées par immersion (d'avant 1939), mais le désirent. Pour cela, voir le § 122 de la Charte. Pour elles, je vous consulterai avant leur admission, afin que tous soient d'accord. Mais j'ajoute que le baptême par immersion, et même l'imposition des mains, ne sont pas obligatoires pour être dans l'Union de prière ; il suffit de ne pas être contre, de l'admettre pour les autres.

C. J'espère beaucoup faire un Cahier des Amis de l'Union de prière. Il y aura pour eux moins d'exigences, si certaines choses les arrêtent. Ils sont invités à nos réunions – nous en avons aujourd'hui – avec voix consultative, non-délibératives (pour la nomination de nouveaux membres, par exemple).

Ainsi cette liste reste très ouverte : aux baptisés d'avant 1939, aux candidats au baptême, aux amis.

C'est amusant, cela me fait rire. Depuis 20 ans, je fais le culte public et les ¾ de mes paroissiens ne viennent pas. Je fais des réunions privées : tout le monde veut y venir. On dit : « Vous m'excuserez » mais venez d'abord au culte, après on verra.

III

Lecture de la liste des membres, et des membres responsables. Distribution des cartes de membres et des membres responsables.

IV

Message sur Jean 12/23-26, Actes 4/23-31

Avec quelle émotion, chers amis, je relis aujourd'hui la parabole du grain de blé jeté en terre et qui meurt. Et vous vous rappelez certainement, et en tout cas moi je me rappelle, qu'avant 1939, souvent ceux qui parlaient par inspiration disaient que l'œuvre de Charmes devait être comme ce grain de blé qui meurt. Et en effet, il y a eu alors bien des coups, des échecs, des portes fermées ; mais quand est venue la guerre, j'ai compris que, cette fois, c'était vraiment la mort pour notre œuvre. Cette guerre a été marquée par un goût très amer de mort. La captivité est bien elle aussi symbole de mort. Dans Actes 4, les apôtres ont été captifs. Délivrés par la puissance de Dieu, ils se réunissaient non pour se taire, mais pour parler avec hardiesse. Il y en a eu plusieurs parmi vous qui ont été prisonniers ; et tous, sous l'occupation, nous étions comme captifs. Alors, comme c'est extraordinaire de penser qu'aujourd'hui, c'est la renaissance après la mort. Cette réunion en est un signe. Oh ! nous ne sommes pas bien forts ; c'est un tout petit brin d'herbe qui sort de terre, tout fragile. Mais il donnera du pain, ce brin d'herbe, et à cause de cela, Dieu veille sur lui, car il faut que ce petit brin donne du pain aux hommes.

Les apôtres étaient tous ensemble. Ils priaient tous ensemble, par la bouche de l'un d'eux sans doute. Et ensuite vient comme une deuxième Pentecôte. Elle diffère de la première, semble-t-il, en ce que, dans la première, ils ont reçu le Saint-Esprit un peu chacun pour soi, chacun à sa manière. Mais depuis, ils ont souffert, ils ont risqué d'être séparés par cette captivité. Ils éprouvent le besoin d'être tous ensemble. Et ce qu'ils recherchent, ce n'est pas le salut, la victoire de chacun, mais le salut, la victoire de toute la communauté, de l'église. Ils veulent être un corps vivant. Car ce tout petit brin d'herbe qu'est cette faible église menacée contient la promesse du pain pour toute l'humanité. Ainsi ils disent : « Vois leurs menaces… et donne à tes serviteurs, à ton Eglise… » Et alors la terre tremble et ils sont tous remplis du Saint-Esprit.

Je ne dis pas qu'il faut que nous les imitions servilement, que nous cherchions ces mêmes signes ; mais cherchons l'unité parfaite. Cette unité n'est pas réalisée. Il y a encore des difficultés, vous ne vous connaissez pas assez. Mais cherchons l'unité en rentrant dans notre baptême d'eau et d'Esprit, et alors nous serons une église, et comme église, nous serons nous-mêmes serviteurs de toutes les églises et de la future église juive.

Pour moi, frères et sœurs, je ne suis pas du tout fondateur de mouvement, ou d'église. Je ne me compare pas à John Fox, à Wesley, bien sûr, mais pas non plus à M. Scott ou à M. Jeffreys (qui viendra peut-être parmi nous en novembre). Non, ma vocation m'a conduit depuis 1915 (ce n'est pas d'hier) à être pasteur dans l'Eglise Réformée. Et j'ai cette part très belle d'être successeur d'Isaac Homel. Et je n'ai nul désir de faire autre chose.

Si j'ai une vocation, c'est d'être au service de toutes les églises. C'est que, nous ardéchois, nous soyons ainsi au service de toutes les églises. S'il n'y a pas d'unité, on peut avoir conversions, baptêmes…, il n'y a pas approfondissement des choses du Saint-Esprit. Mais s'il y a ici charité, unité, notre église peut devenir une source où peuvent s'abreuver les autres églises, et plus tard, l'Eglise des Juifs viendra s'y abreuver.

Dans l'Union de prière, vous êtes associés à mon ministère. A nous tous, nous formons un homme qui veut faire un travail pour Dieu. Ma grande exhortation, ce que je veux vous laisser aujourd'hui, c'est : rechercher l'unité, afin que notre travail puisse devenir une source. Non pas créer un mouvement, devenir tous des pasteurs, mais rester dans notre métier, notre travail, notre église, et grandir dans l'unité pour former à nous tous un homme spirituel, et qu'il y ait une œuvre qui se donne. Que cette tige grandisse dans l'année 1946-1947 afin qu'il y ait du pain pour les hommes…

CHARTE DE L'UNION DE PRIERE[1]

§1 L'Union de Prière de l'Eglise Réformée de Charmes est une société de personnes librement liées à Jésus-Christ et entre elles pour servir Dieu par la puissance du Saint Esprit. Devant la Loi, elle constitue une simple « Association de personnes » (art. 2 de la Loi du 1er juillet 1901).

§ 2 L'UP a été fondée en janvier 1946 par le pasteur de l'ER de Charmes, et est dirigée par lui.

§ 3 Le but de l'UP est de susciter, de maintenir et de développer un mouvement d'intercession dans une réelle unité des esprits.

§ 4 Le présent cahier, qui expose les sujets proposés à la prière commune et le règlement intérieur de l'UP constitue la Charte fondamentale de celle-ci.

CHAPITRE I : LES SUJETS PROPOSES A LA PRIERE COMMUNE.

Section I : Le Réveil des Eglises par la conversion des âmes.

§ 5 L'Union de prière est l'épanouissement, après les années de guerre, du Réveil prêché à Charmes avant le 3 septembre 1939. Aussi ne saurait-elle renier la prière fondamentale pour la conversion des âmes.

§ 6 Mais il ne s'agit aucunement de courir çà et là pour faire des prosélytes, qui vivraient sur leurs expériences d'un moment, soit seuls, soit groupés en conventicules plus ou moins sectaires.

§ 7 L'U.P. part de la réalité de l'Eglise : fondée par S. Pierre le jour de la Pentecôte, ouverte à nous Païens par S. Paul, portée en particulier dans la vallée du Rhône par des chrétiens d'Asie Mineure, dont quelques-uns pouvaient être disciples, au moins indirects de S. Jean.

§ 8 Si l'Eglise conduit à Jésus et nourrit en lui les âmes qui entendent son appel, elle se consacre avec amour à tous celles qui vivent loin de ses sacrements, et ne désespère jamais de leur salut.

§ 9 Le nombre des sauvés au dernier jour pourra donc être bien plus grand que celui des convertis ayant consacré leur vie au service du Seigneur Jésus.

§ 10 Inversement, au nombre de ceux qui se disent convertis, peuvent se trouver des hypocrites qui seront rejetés au dernier jour.

§ 11 Ces réserves faites, l'Eglise est normalement construite de « pierres vivantes » (1 Pierre 2/5), âmes qui ont rencontré Jésus, ont été saisies par lui (c'est la réalité du baptême) et le servent de tout leur être au sein de l'Eglise (c'est le sens de la Sainte-Cène).

§ 12 La première intention de l'U.P. est que de telles âmes soient suscitées sans cesse, parmi les catéchumènes de l'Eglise, parmi ses anciens catéchumènes et dans le peuple qui l'entoure.

§ 13 Une Eglise est en état de Réveil lorsque les pasteurs, les diacres et les fidèles communiants sont des âmes ainsi converties dont le nombre va croissant.

§ 14 La prière pour la conversion des âmes peut porter sur des personnes précises, que l'on porte devant Dieu afin qu'elles se repentent et qu'elles croient.

§ 15 Elle comporte aussi une prière particulière pour les serviteurs de Dieu qui prêchent la Parole, afin que celle-ci soit annoncée avec puissance, en vue de la repentance et de la conversion des âmes.

§ 16 L'U.P. veut un tel Réveil dans toutes les Eglises, catholiques et orientales, aussi bien qu'au sein du protestantisme.

§ 17 Sans rétrécir pour cela sa vision, elle espère que les Eglises Réformées de l'Ardèche seront enrichies par un nombre croissant de communiants convertis et fidèles. Mais s'il y a, en ce sens, un Réveil de l'Ardèche, il doit rester, sans aucune barrière, au service de l'Eglise universelle.

§ 18 L'U.P. intercède pour les œuvres d'Evangélisation et de Missions comme pour les Eglises, mais elle ne fonde ni ne soutient aucune œuvre particulière d'Evangélisation ou de Missions.

§ 19 Elle embrasse donc, dans sa prière pour le Réveil, l'Eglise universelle actuellement existante, avec son Evangélisation et ses Missions, au sein d'un monde qu'entraîne un courant général d'apostasie du Christianisme.

§ 20 Reprenant une image de Péguy, l'emblème du Réveil, pour l'U.P., est « une forteresse au péril de la mer », un Mont Saint Michel, roc bâti pour la prière et battu par les flots.

---

[1] L'édition de 1951 ne numérote pas les §§ de la même façon. En effet, Les §§ de l'introduction ne sont pas numérotés. La numérotation de l'édition de 1951 est donc identique à celle de l'édition de 1996. Cette édition utilise la forme « L'U. de P. » au lieu de « L'U.P.)

Section II : Le salut des Juifs.

§ 21 Au cours des siècles, il n'y a pas eu de Réveil sans défrichement d'un terrain nouveau. Ainsi toute marche en avant de la conquête inaugurée pas S. Paul chez les Païens a son origine dans un Réveil spirituel.

§ 22 L'U.P. renonce à s'épanouir dans un tel champ de conquête. Elle voit une Eglise qui, par sa force interne en Christ, se ressaisit, se maintient, se fortifie plus que jamais au sein d'un monde qui la renie et l'abandonne.

§ 23 Car la situation actuelle du monde marque le triomphe d'une chrétienté infidèle, qui, alliée au Judaïsme infidèle, a instauré une ère de destruction.

§ 24 Ainsi l'Eglise est réduite à l'impuissance et à une sorte de mort, comme son Seigneur, par la coalition de Caïphe et de Pilate.

§ 25 Autour de la Croix du Fils « un reste selon l'élection de la grâce » (Romains 11/5), représenté par la Vierge Marie et S. Jean, reste issu comme Jésus lui-même du sang d'Abraham.

Ed. 1951 : Autour de la Croix du Fils il y avait « un reste… »

Ed. 1953 : Autour de la Croix du Fils se trouve « un reste… »

Ed. 1953 souligne : « un reste selon l'élection de la grâce »

§ 26 Sur le reste fidèle, regroupé autour de S. Pierre, s'articule l'œuvre de S. Paul parmi les Païens : œuvre qui s'est poursuivie jusqu'à nos jours, on pourrait peut-être dire jusqu'au 2 août 1914, jour où la Chrétienté s'est définitivement déchirée elle-même.

§ 27 Aujourd'hui, autour de l'Eglise très proche du Seigneur crucifié, se groupe un reste issu des Païens, en qui se manifeste la continuité vivante de Celle qui a reçu les promesses infaillibles.

§ 28 L'U.P., pour sa part, contribue à maintenir ce reste. Mais il faut voir plus loin : sur ce reste doit s'articuler maintenant « la masse » juive dont les apôtres et les premiers chrétiens furent « les prémices ». (Romains 11/16).

Ed 1953 souligne : « la masse » juive

§ 29 La conversion du peuple juif, prophétiquement annoncée par les Ecritures, est le second sujet général d'intercession de l'U. P.

§ 30 L'U.P. n'ayant reçu aucun champ spécial d'Evangélisation ou de Mission, est disponible pour le peuple juif.

§ 31 Ce qu'elle lui donne d'abord, c'est sa prière : car nulle prophétie de l'Ecriture ne s'accomplit sans l'intercession de l'Eglise. Il y faut la libre coopération de volontés humaines qui veulent les buts de Dieu.

§ 32 L'U.P. ne saurait non plus constituer une Mission parmi les Juifs ou se rattacher à une telle Mission déjà existante. Car le but ici assigné à la prière n'est pas que quelques juifs se convertissent (comme cela a eu lieu de tout temps), mais que le Judaïsme disparaisse, parce que tout ce qui en lui est de Dieu aura été intégré d'un seul tenant dans le Corps de Jésus-Christ.

§ 33 Le comment de cette intégration est encore voilé aux hommes. Il n'est pas sûr qu'elle soit liée à un retour matériel des Juifs en Palestine : aussi l'U.P. reste-t-elle ouverte à tout le Judaïsme de Dieu, et indépendante par rapport à n'importe quel mouvement particulier comme le Sionisme.

§ 34 Tout au plus peut-on pressentir que Dieu suscitera parmi les Juifs eux-mêmes des apôtres qui parleront de Christ à leurs frères. Il y a lieu de prier en ce sens « le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson ». (Matthieu 9/38).

Ed 1953 souligne : parmi les Juifs eux-mêmes

§ 35 D'autres sujets de prière plus précis concernant les Juifs pourront se dégager par la suite sous l'action de l'Esprit-Saint.

§ 36 De toute manière, le Mont Saint Michel de l'U.P. comprend des Païens et des Juifs réconciliés sur le rocher de Christ, tandis que le monde moderne agglutine Païens et Juifs infidèles dans un Messianisme terrestre, négateur de la Résurrection des morts et de la Vie éternelle.

Section III : L'unité visible du corps de Christ.

§ 37 L'U.P. possède dans sa structure un principe d'unité : les deux sujets de prière proposés jusqu'ici sont au bénéfice de l'Eglise universelle.

§ 38 Il est donc juste que le troisième sujet de prière concerne l'unité visible de l'Eglise, à laquelle travaillent d'une part les Protestants et les Orientaux dans les mouvements œcuméniques, d'autre part l'Eglise Catholique qui veut ramener en son sein les dissidences de l'Est et de l'Ouest.

§ 39 De même que pour le comment de la conversion des Juifs, l'U.P. ne se lie ici à aucune œuvre particulière déjà existante.

§ 40 Elle intercède en faveur du labeur œcuménique.

§ 41 Elle prie pour que dans l'Eglise catholique, les gens d'Eglise soient de plus en plus des disciples fidèles de Jésus-Christ, ce qui aplanira d'immenses difficultés entre Rome et les deux autres branches du christianisme.

§ 42 La prière pour l'unité est liée à la prière pour la conversion des Juifs.

§ 43 Les mouvements œcuméniques et les efforts catholiques semblent ne pouvoir se rejoindre que s'il surgit, par la Grâce de Dieu, un événement nouveau.

§ 44 Or l'Eglise chrétienne a connu, dans l'histoire, son plus haut point d'unité quand elle a été groupée autour de Jérusalem, par la subordination de Paul à Pierre, et des églises de la Gentilité « aux églises de Dieu qui sont en Jésus-Christ dans la Judée » (1 Thessaloniciens 2/14).

§ 45 Au fur et à mesure que l'Eglise s'est éloignée de ses origines juives elle a eu tendance à se diviser.

§ 46 D'autre part, et providentiellement, les divisions mêmes de la Chrétienté ont été comme un aiguillon portant l'Eglise à la recherche d'une unité plus haute et plus vivante.

§ 47 La Réforme en particulier, si elle a couru le risque de judaïser, en se durcissant en sectes légalistes, a aussi, d'un autre côté, suscité un mouvement dynamique qui puise ses sources dans la Parole vivante de Dieu et dans la révélation du plan du salut, c'est-à-dire d'une histoire qui doit aboutir à son terme.

§ 48 Ce terme n'est-t-il pas la Jérusalem d'en haut, Israël converti à Jésus-Christ, étape ultime du pèlerinage de l'Eglise qui était partie de la Jérusalem terrestre ?

§ 49 Dès maintenant, la charité des chrétiens de la Gentilité envers le peuple de Dieu crée une atmosphère de coopération spirituelle, comme en témoignent, de 1940 à 1945, les souffrances endurées de concert par les catholiques et les protestants français pour protéger le corps meurtri de la race juive.

§ 50 La charité ne sera-t-elle pas plus intense si, ne s'arrêtant pas au corps seul, les chrétiens prient pour le salut de l'âme d'Israël ?

§ 51 L'U.P. travaille à cet œcuménisme de la charité en vue d'une solution, non plus politique et transitoire, mais surnaturelle et définitive du problème juif.

§ 52 Elle pressent que c'est le peuple juif converti qui rendra à l'Eglise son unité visible. Ce que le plus jeune fils de la parabole, malgré tout son amour pour le Christ, n'a pu faire, le frère aîné l'aidera à l'accomplir, - nous ne savons ni où ni comment – quand, rentré, dans la salle du festin de son Père, ils prépareront ensemble « l'Eglise sainte et irrépréhensible » qui sera présentée au Seigneur qui revient (Ephésiens 5/27).

Section IV : Le retour de Christ et la Résurrection des morts.

§ 53 Il semblera étrange, tout d'abord, d'appliquer un mouvement de prière à l'Avènement du Seigneur. L'opinion courante est que cette promesse s'accomplira d'une manière indépendante de notre volonté, et à une époque tellement éloignée de nous qu'elle devient fabuleuse.

§ 54 L'attente de la parousie chez les premiers chrétiens était, dit-on, une erreur due à leur enthousiasme. Au cours des âges, remarque-t-on encore, tous les mouvements, depuis le Montanisme jusqu'aux Anabaptistes, en passant par Joachim de Flore, qui ont prêché le Retour du Christ, ont versé dans l'illuminisme ou le sectarisme.

§ 55 La réalité est tout autre : la deuxième venue du Christ a sans cesse été toute proche depuis la Pentecôte : mais le plan divin s'accomplit par étapes, et, à chacune d'elles, ceux qui ont vécu intensément l'œuvre de Dieu ont perçu la proximité de la parousie.

§ 56 A l'inauguration de l'ère du Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte, l'Avènement du Christ s'est approché de la terre : la première étape franchie fut la fondation de l'Eglise de Jésus-Christ au sein du Judaïsme.

§ 57 Par le ministère de S. Paul et l'inauguration de la Mission chez les Païens, une seconde étape fut franchie et le Retour du Seigneur a été perçu tout proche. Par la suite, la proximité du Retour est devenue plus intense chaque fois qu'un nouveau peuple païen est entré dans le corps de Jésus-Christ.

Ed. 1953 : « chaque fois qu'un nouveau peuple est entré »

§ 58 Il est raisonnable et juste de dire que la prière pour la conversion du peuple Juif rapproche encore la seconde venue du Christ : car cette conversion est une des dernières étapes, et peut-être la dernière, avant la manifestation effective de la royauté du Seigneur.

§ 59 L'illuminisme, au XXème siècle, c'est l'imagination d'un royaume de Dieu instauré sur la terre par un développement des techniques et des législations.

§ 60 Ce qui précède l'Avènement du Seigneur, ce n'est pas une conquête étendue en nombre des hommes vivants, mais l'achèvement de l'Eglise dans la plénitude de sa réalité.

§ 61 L'U.P. saisit donc une prière pour le Retour du Christ : c'est, avant tout, une prière pour que les chrétiens veuillent le Retour du Christ.

§ 62 Car d'une manière générale, le Christianisme issu de la Gentilité a toujours préféré que Christ ne revînt pas : la vie sur la terre, plus ou moins christianisée, lui paraît suffisante, avec son prolongement de la béatitude de l'âme séparée du corps par la mort.

§ 63 Il est vrai que la vie de la chrétienté a été belle, spécialement dans la France des cathédrales, de S. Louis et de Jeanne d'Arc, dans la scolastique de S. Bonaventure et de S. Thomas, dans la vie quotidienne des humbles de toute nation. Certains voient dans ce passé le vrai Millenium chrétien, et l'UP n'exclut pas ceux qui partagent cette opinion. Mais ce temps est terminé.

§ 64 L'Eglise, au cours des siècles, a remporté d'immenses victoires. Elle n'a pas vaincu la mort. La mort règne aujourd'hui, avec ses deux pourvoyeuses : la chair et la richesse. Ce qu'on appelle la civilisation moderne est le triomphe de la mort.

§ 65 Il faut vouloir la victoire sur la mort : pour cela, vouloir que Jésus revienne en gloire, conformément aux prophéties de la Nouvelle Alliance, comme il est venu en abaissement dans le sein de la Vierge Marie, conformément aux prophéties de l'Ancienne Alliance.

§ 66 Vouloir que Jésus revienne, c'est vouloir le revoir de ceux qui nous ont précédés, et c'est vouloir qu'apparaisse une génération de chrétiens prête à ne pas mourir, mais à passer « en un clin d'œil » au plan de l'éternité dans un corps glorifié (1 Corinthiens 15/52).

Ed 1953 souligne : prête à ne pas mourir

§ 67 Vouloir que Jésus revienne, c'est encore vouloir le Jugement dernier, avec l'aspect terrible de la perdition, mais dans la certitude que « Dieu est Amour » (1 Jean 4/8).

Ed 1953 souligne : le Jugement dernier

§ 68 L'U.P. ne s'attache pas à la doctrine d'un Millénium postérieur à la Résurrection : elle laisse à ses membres le choix entre cette interprétation du chapitre 20 de l'Apocalypse et l'interprétation historique donnée plus haut (§ 63). Ce qui importe, c'est que l'ère du Saint-Esprit, ou temps de la fin, a été ouverte le jour de la Pentecôte ; que nous continuons d'y vivre ; et qu'elle s'achèvera un jour du calendrier, jour où toutes choses seront remises à Jésus-Christ pour la Résurrection et le Jugement. L'U.P. prie pour préparer ce jour dans le cœur de l'Eglise.

Ed 1953 supprime le souligné : Millénium

souligne : a été ouverte le jour de la Pentecôte / Un jour du calendrier

CHAPITRE II : REGLEMENT INTERIEUR DE L'UNION DE PRIERE.

Section I - Le centre de Charmes.

A. - Fonctions du Directeur

§ 69 L'U.P. est branchée sur l'E.R. de Charmes ; mais elle ne saurait ni se confondre avec cette Eglise, ni s'enfermer dans les limites territoriales d'une paroisse.

§ 70 Le branchement résulte de ce que le directeur de l'U.P. est le pasteur de l'E.R. de Charmes : tout naturellement une vie active de l'U.P. se manifestera dans sa paroisse même, centre du mouvement spirituel.

§ 71 L'unité de l'esprit entre tous les membres de l'U.P. est assurée par leur adhésion au Catéchisme de l'Eglise Réformée de Charmes, complété par les Catéchismes pour adultes.

§ 72 Dans l'U.P. le directeur n'agit pas en tant que pasteur d'une Eglise visible, mais en tant que chef d'un mouvement spirituel dont il assure la cohésion et la vitalité. A ce titre, il ne doit ni ne veut empiéter sur le ministère des autres pasteurs. Si un paroissien de Charmes est membre de l'U.P., le même homme est en même temps son pasteur et le chef du mouvement auquel il se rattache. Les paroissiens des autres églises peuvent donc être membres de l'U.P. tout en recevant pleinement le ministère de leur pasteur local, et en étant des brebis fidèles du troupeau, dont ils doivent être des modèles.

§ 73 Pour éviter tout malentendu, le pasteur de Charmes ne se déplace pas hors de sa paroisse pour le travail de l'U.P., mais il accueille sur place ceux qui viennent à lui.

§ 74 Il organise à Charmes, en temps opportun, des rencontres où sont conviés les membres de l'U.P., pour des retraites spirituelles, un enseignement biblique et la prière en commun.

§ 75 Il ne publie aucun imprimé relatif à l'U.P., mais il rédige des cahiers manuscrits répondant aux questions posées par la vie du mouvement.

§ 76 Les personnes à qui ces cahiers sont prêtés s'engagent à ne pas les passer à des tiers. Elles peuvent en prendre des copies ou des résumés à leur usage personnel. Les tiers qui voudraient connaître l'enseignement de Charmes seront toujours les bienvenus s'ils s'adressent directement au pasteur. Celui-ci décline toute responsabilité concernant les écrits qu'il n'aurait pas lui-même remis en mains propres à son interlocuteur.

§ 77 L'activité de l'U.P. prenant une partie du temps du pasteur, il est juste qu'il soit secondé dans la paroisse par divers ministères dont les frais sont supportés fraternellement par l'U.P.

§ 78 Cependant l'U.P. n'a ni caisse ni trésorier. Pour les locaux nécessaires aux rencontres, pour les ministères secondant et pour les frais généraux de l'U.P., le pasteur accepte les dons qui lui sont remis directement, et qu'il gère sous sa propre responsabilité devant Dieu comme il ferait d'une fortune personnelle consacrée au service de l'Evangile.

§ 79 Les immeubles pouvant servir à l'U.P. appartiennent soit à l'E.R., soit à des particuliers qui les consacrent à l'œuvre de Dieu. Le pasteur ne possède en propre que ses meubles, ses livres, sa voiture, et les espèces qu'il utilise au fur et à mesure pour l'avancement de l'U.P.

§ 80 L'U.P. n'a pas d'agents salariés. Tout membre assure son existence matérielle par ses revenus personnels, son traitement ou salaire, ou par l'entraide fraternelle qu'il reçoit d'autres membres par l'intermédiaire du directeur de l'œuvre.

§ 81 Le pasteur de l'E.R. de Charmes est en même temps directeur du Cours secondaire Isaac Homel, chef de l'U.P. et tenu à des travaux théologiques indispensables à son œuvre. Les membres de l'U.P. doivent donc être attentifs à respecter son temps : ne pas le harceler pour des vétilles, ne pas exiger des entretiens longs ou fréquents, ne pas attendre une correspondance assidue : en revanche que chacun mette à profit les instants qui peuvent lui être consacrés, en allant à l'essentiel et en évitant les discussions oiseuses.

§ 82 Les membres de l'U.P. accueilleront aussi avec une respectueuse affection les aides qui secondent le pasteur.

§ 83 Autant que possible, les membres de l'U.P. non-résidents dans la paroisse sont visités de temps en temps par les aides du pasteur ou reliés à Charmes par une correspondance régulière avec ces derniers.

§ 84 Il n'y a aucun inconvénient (au contraire) à ce que des serviteurs de Dieu, résidant en diverses contrées, organisent autour d'eux des centres de prière apparentés. Les adhérents de ces divers centres ne seraient pas alors directement rattachés à Charmes. Les chefs seuls l'étant.

Section II - La vie de prière

§ 85 Ce qui constitue l'U.P. c'est l'adhésion aux quatre sujets de prière exposé dans le chapitre I. Tous les fidèles n'étant pas appelés d'emblée à se consacrer à cette prière très précise, l'U.P. ne prétend pas à grouper tous les croyants d'une église quelconque. Le cercle de la Sainte-Cène est plus vaste que le cercle de l'U.P., de même que le cercle du salut est plus vaste que celui de la Sainte-Cène (cf. § 9)

§ 86 La vie de prière de l'U.P. doit répondre à une double exigence : être axée sur la prière de l'Eglise – respecter la liberté de l'inspiration. Ce résultat sera atteint par l'observation des 5 engagements de l'E.R., notamment le 4e, qui commence ainsi : « Pour affermir toujours plus votre foi et votre piété, promettez-vous… » La prière particulière prendra donc sa source dans la prière publique et liturgique, telle qu'elle se présente dans la Sainte-Cène et le Culte dominical.

§ 87 Les membres de l'U.P. remplissent la promesse de prier Dieu chaque jour d'abord par la prière récitée. En communion avec l'E.R. de Charmes, les 3 textes : « Notre Père », « Je crois en Dieu » (prière du matin), « L'Eternel est mon berger » (prière du soir), servent de ralliement pour une réunion de prière invisible à laquelle participent, deux fois par jour, tous les membres de l'U.P.

§ 88 Chacun peut ajouter à ce noyau de prières d'autres prières récitées ou lues (notamment des Psaumes), ainsi que des cantiques.

§ 89 De la prière récitée on ne peut séparer la lecture de la Parole de Dieu, qui se rattache à la réunion de prière invisible et bi-quotidienne de la manière suivante : le matin, le passage indiqué par la « Ligue pour la Lecture de la Bible » ; le soir, lecture suivie de la Bible d'un bout à l'autre, ou par sections (cf. Esprit et Vie, mars 1939). Cette base une fois posée, chacun recourra au texte de la Parole de Dieu et à l'étude biblique d'une manière persévérante et en toute liberté.

§ 90 C'est donc d'abord sur la Sainte-Cène et le culte dominical ; puis sur les rendez-vous invisibles dans la prière récitée et la lecture de la Bible, que viendra se greffer, selon la liberté de chaque âme, la prière spontanée.

§ 91 Celle-ci s'épanouit en : actions de grâces, louanges et adorations ; en repentance, confessions et consécration ; en demande, supplication et intercession.

§ 92 Ce que l'on appelle quelquefois : la recherche de la volonté de Dieu doit être compris comme une méditation des circonstances où l'on se trouve placé, en même temps qu'une méditation de la vie de Jésus-Christ, de l'enseignement biblique et des instructions que l'on a pu recevoir. Cette méditation prépare dans un esprit d'humilité, à l'obéissance du cœur et à l'action.

§ 93 Les quatre sujets de prière de l'U.P. ne sont pas destinés à être ressassés comme de vaines redites, mais à être portés dans le cœur comme l'arrière-fond de toute prière spontanée, l'intention centrale vers laquelle converge toute demande faite à Dieu.

§ 94 L'U.P. a son activité propre, ses combats, ses entreprises concrètes qui jalonnent sa route : en partageant de tels sujets précis de prière, les membres travaillent d'une manière efficace à l'achèvement des quatre grandes tâches.

§ 95 Ils porteront également ces sujets dans des moments de prière en commun, à haute voix, avec d'autres membres de l'U.P. et sous le contrôle de l'Union.

§ 96 Cette prière en commun, d'ordre strictement privé, ne doit pas être confondue avec les réunions de prière convoquées dans certaines paroisses. Dans ces réunions publiques, les fidèles doivent s'associer aux prières indiquées par leur pasteur et se garder de troubler la réunion par des prières qu'ils introduisent d'eux-mêmes.

§ 97 Toute prière en commun des membres de l'U.P. suppose un responsable, qui fixe le rendez-vous, introduit un sujet précis, et, par ses interventions, guide le cours des esprits. Faute de cette hiérarchie fraternelle acceptée, il n'y a pas de véritable union dans la prière ; chacun prierait comme s'il était tout seul, ou aurait tendance à dominer sur les autres par la prière elle-même : on se réunirait alors « non pour devenir meilleurs, mais pour devenir pires » (1 Cor 11/17).

§ 98 Les femmes peuvent prier à haute voix dans les réunions privées de l'U.P. (note ci-dessous) Une femme peut être responsable d'une réunion de prière entre femmes, mais non d'une réunion mixte.

§ 99 Le rite d'immersion des personnes déjà baptisées sacramentellement, et l'imposition des mains pour le baptême du Saint-Esprit (cf. catéchisme d'adultes, 21 leçons sur les mystères) n'étant pas prévus par la Liturgie de l'E.R. sont des actes de piété que nous comprenons dans « tous les autres moyens que Dieu vous fournira pour avancer votre salut ». Ils sont accomplis au cours de réunions de prière privées de l'U.P.

§ 100 Les charismes de l'Esprit-Saint, s'ils se manifestent selon la souveraine grâce de Dieu, sont reçus dans la prière personnelle et dans les réunions de prière privées. Ils sont mis au service du bien commun de l'Eglise par le moyen des contacts entre membres de l'U.P., notamment entre les responsables des réunions de prière et le directeur de l'œuvre. Celui-ci centralise les richesses spirituelles reçues et en fait bénéficier par son ministère le plus grand nombre possible d'âmes.

Note sur le § 93 : Autant que possible, que les femmes prient la tête couverte. Il est souhaitable que les femmes, membres de l'U.P., trouvent, chacune pour elle-même, un moyen d'avoir la tête couverte d'une manière continuelle dans la vie sociale.

Section III - Conditions d'admission dans l'U.P.

1ère condition : Adhérer de cœur au 4 sujets de prière proposés ; participer à la prière en commun selon les directives de l'U.P. ; manifester de toutes manières la charité envers les membres de l'U.P. et envers tous ; soutenir l'U.P. de ses dons en argent et en nature.

§ 101 L'adhésion du cœur aux 4 sujets de prière suppose une consécration personnelle aux buts ainsi définis, de telle sorte que toute la vie de prière en reçoive un dynamisme nouveau (cf § 93-94).

§ 102 Les directives pour la prière en commun sont données par le directeur de l'U.P., secondé par les aides à qui il accorde sa confiance, de telle sorte que le réseau des prières soit maintenu dans l'unité, à l'abri des dissidences.

§ 103 La charité fraternelle se montrera active envers les membres de l'U.P. et envers tous. Elle comporte aussi le refus de s'associer aux esprits mal intentionnés et une vigilance constante quant aux péchés de la langue.

§ 104 Aucune règle n'est fixée pour les dons qui sont laissés à l'initiative de chacun. Toutefois le membre qui n'apporte pas une offrande trimestrielle, ou à tout le moins annuelle, doit se demander s'il n'est pas en train de se détacher, par égoïsme, de la vie de l'U.P.

2ème condition : Etre dans l'unité de l'esprit avec l'enseignement de Charmes ; vivre une vie chrétienne fidèle et croissante dans la grâce ; accepter et exercer la répréhension fraternelle ; croire aux Sacrements du Baptême d'eau et de la Sainte-Cène.

§ 105 L'unité de l'esprit n'empêche pas la divergence dans le détail, pourvu que chacun respecte les opinions des autres comme il veut que l'on respecte les siennes.

§ 106 Dans la vie chrétienne, tous ne sont pas au même niveau et on ne peut tracer des règles uniformes : sans quoi, où serait la croissance spirituelle ? Il est cependant 3 points sur lesquels la fidélité de tout membre de l'U.P. doit être mise à l'épreuve : le renoncement au mensonge, le renoncement à l'avarice et le renoncement au nudisme moderne. (note ci-dessous)

§ 107 La répréhension fraternelle doit s'exercer d'abord en secret, puis, s'il le faut, devant témoins, et en dernier ressort, devant les autorités compétentes. C'est un devoir de la recevoir en tous cas, et de la pratiquer au besoin. Elle doit bannir les plaintes et la tristesse au sujet des défauts du prochain.

§ 108 L'U.P. n'est pas une secte pentecôtiste ; mais elle croit avec le mouvement de Pentecôte, bien d'autres protestants et toute la théologie des Pères, à la réalité du baptême d'eau et du Saint-Esprit, comme elle croit aussi, d'autre part, à la réalité de la Sainte-Cène. Avoir reçu l'immersion du Réveil et l'imposition des mains pour le don du Saint-Esprit est une marque générale des membres de l'U.P. Il n'en est pas fait une condition absolue d'admission ; il faut tout au moins la foi en ces réalités, la volonté d'en recevoir la substance et la disposition à obéir à toutes les convictions qui pourraient être formées dans le cœur à cet égard.

Note sur le § 106 : L'U.P. n'admet pas de femmes qui ne soient entièrement vêtues dans toutes les circonstances de la vie sociale ; qui ne s'abstiennent pas des coiffeurs et des chevelures coupées ; qui usent de fards et portent des bijoux inutiles. Pour éviter toute discussion, il est précisé que les membres féminins de l'U.P. ne vont jamais jambes nues, malgré les difficultés actuelles, qui n'enlèvent ni le recours à Dieu selon Matthieu 6/30, ni l'entraide fraternelle.

3ème condition : Etre libre de sa personne en même temps que soumis à toute autorité légitime ; avoir pris les engagements de l'E.R. ou des engagements équivalents ; appartenir à l'E.R.F. ou à une Eglise reconnue par elle ; coopérer à la vie de l'Eglise locale sous la direction de son pasteur.

§ 109 Pour être libre de sa personne, il faut être à la place que Dieu veut (note ci-dessous) ; renoncer à toute attache illégitime (note ci-dessous) ; rendre témoignage de sa foi à ses proches de manière à prendre, dans la paix, la liberté pour servir Dieu ; en même temps s'acquitter de tous les devoirs prescrits par la loi naturelle, de manière à éviter toute ombre de reproche.

§ 110 On entendra par engagements équivalents à ceux de l'Eglise Réformée (Liturgie, édition de 1897, p. 129, 161 et 167) ceux que le fidèle lui-même considère comme le liant à la même foi et à la même pratique que celle que professe l'E.R. par les engagements de catéchumènes de sa Liturgie.

§ 111 On entendra par Eglise reconnue par l'E.R. une Eglise dont les rapports avec l'E.R.F. sont tels qu'aucun principe de désunion ne soit introduit dans l'U.P. En cas de doute, la question sera soumise aux autorités compétentes de l'Eglise Réformée de France.

§ 112 Sauf cas de force majeure, la participation à la vie de l'Eglise locale comporte : l'assistance à un culte au moins chaque dimanche, la fréquentation de la Sainte-Cène et des réunions de prière de la paroisse, le versement des cotisations cultuelles et autres dons collectés dans la paroisse, enfin la fréquentation par les enfants dont on a la charge des Ecoles du Dimanche et des Catéchismes.

Note sur le § 109 : (1) L'exercice de certains métiers peut être incompatible avec la participation à l'U.P. (2) En particulier, l'U.P. n'admet pas de femme célibataire vivant en association d'amitié inséparable avec une autre femme.

4ème condition : S'associer matin et soir à la réunion de prière invisible de l'U.P. ; suivre les catéchismes d'adulte de l'E.R. de Charmes ; assister aux assemblées trimestrielles de l'U.P. ; participer à la Retraite et à la Saint-Cène de septembre à Charmes.

§ 113 La réunion de prière invisible a été expliquée aux § 87 à 89. L'heure en est laissée à la liberté de chacun. Pour les prières récitées, ou les lectures bibliques, elle peut faire partie d'un Culte de famille.

§ 114 Les paroissiens de Charmes suivent les Catéchismes d'adultes en personne. Les non-résidents les suivent par le moyen de responsables qui les redonnent de vive voix au par correspondance.

§ 115 Si l'on est empêché par une raison valable de se rendre à une assemblée trimestrielle, on devra le faire savoir par lettre, à temps pour que l'assemblée ait des nouvelles de tous les absents.

§ 116 Il faudrait un cas de force majeure très grave pour retenir les membres de l'U.P. loin de la Retraite et de la Sainte-Cène de septembre, où la présence de tous est obligatoire.

Section IV - Constitution et croissance de l'U.P.

§ 117 L'U.P. est fondée (cf. § 2) par l'achèvement du présent Cahier, qui constitue un appel aux frères et sœurs qui s'étaient consacrés dans le Réveil avant le 3 septembre 1939, et qui sont restés fidèles à travers les années d'épreuve. Cet appel leur sera transmis individuellement ; ceux d'entre eux qui l'accepteront seront agrégés un à un à l'Union et formeront la première base.

§ 118 Dès le début des membres responsables seront désignés de manière à mettre en route les rencontres privées pour la prière en commun. En règle générale, tout membre responsable a charge d'un certain

nombre de frères ou de sœurs et centralise ce qui les concerne : la prière en commun ; s'il y a lieu, la transmission du Catéchisme d'adultes ; la correspondance ; l'aide et les conseils pour la vie de l'U.P.

§ 119 Toutefois cette institution ne doit pas se durcir. La vie de l'Union doit manifester une grande souplesse et conserver la spontanéité nécessaire pour répondre aux multiples circonstances et exigences du combat spirituel. Par exemple, nul ne doit se dérober à une initiative utile, sous prétexte qu'il n'a pas le titre de responsable. Ou encore, si des membres de l'U.P. sont conduits à prier ensemble, en l'absence d'un responsable officiel, ils n'ont qu'à confier tout simplement à l'un d'eux la direction de la rencontre.

§ 120 Le responsable désigné tient à jour un Cahier pour résumer son activité et noter les grâces reçues. Il met ce cahier à la disposition du directeur de l'U.P. sur la demande de ce dernier.

§ 121 Après la première période d'appels individuels, et quand il le jugera opportun, le directeur convoquera une assemblée régulière de l'U.P. tous les 5emes Dimanches après-midi, et une Retraite en septembre, terminée par la Sainte-Cène publique du 3ème Dimanche, au temple de Charmes.

§ 122 Dès lors, avant d'admettre un membre nouveau, le directeur devra s'assurer, dans la réunion trimestrielle, que cette décision n'apportera pas de trouble dans l'unité des esprits. La personne qui désire devenir membre de l'U.P. doit être instruite de l'enseignement de l'E.R. de Charmes, au moins par l'étude du Catéchisme élémentaire ; elle doit être avertie de tout ce qui, en elle, paraît mettre un obstacle à son admission ; elle doit enfin adhérer au présent cahier.

§ 123 L'admission du membre nouveau est alors conclue dans un entretien avec le directeur de l'U.P., sous le regard de Dieu. A ce moment est désigné le responsable sur lequel le nouveau membre aura à s'appuyer. L'admission est ensuite rendue publique dans la réunion trimestrielle. Elle est inscrite sur la liste des membres, tenue à jour, à chaque réunion trimestrielle et portée à la connaissance de tous les membres.

§ 124 L'Union compte qu'elle sera entourée d'un cercle d'amis et de sympathisant qui pourront profiter de son enseignement et de son action, et les soutenir, sans pourtant s'y engager eux-mêmes. Les membres de l'Union auront un cœur très ouvert à l'égard de ces amis, et ne dresseront jamais autour d'eux-mêmes une barrière d'orgueil spirituel qui éteindrait cette sympathie.

§ 125 Ce sont les membres de l'U.P. qui, par l'exemple de leur vie et leur rayonnement spirituel, amèneront de nouveaux membres dans l'œuvre. Toutefois ils n'exerceront jamais de pression, car il n'est nullement nécessaire d'être dans l'U.P. pour être converti et servir Dieu. Il faut viser avant tout à l'accroissement du nombre des communiants fidèles, liés par les engagements de l'E.R., plus qu'à l'accroissement en nombre de l'U.P., qui ne sera jamais une grande œuvre visible.

§ 126 En même temps que très ouverts dans leurs rapports avec autrui, les membres de l'U.P. seront très discrets. Ils ne parleront pas des prières entendues dans le privé ni des grâces spirituelles reçues : car de telles conversations ne pourraient provoquer que la jalousie et de vains bavardages.

§ 127 Si une âme paraît disposée à se convertir, les membres de l'U.P. devront toujours l'aiguiller vers son pasteur local, tout en continuant de prier pour elle dans le secret. Si une âme paraît appelée à entrer dans l'U.P., il faut la mettre en rapport avec le directeur de l'œuvre et laisser celui-ci juge du chemin à suivre (cf. § 76).

§ 128 Si l'œuvre est discrète à cause des intérêts sacrés dont elle a la charge, elle n'est point secrète. Il ne s'y donne aucun enseignement autre que ce qui est ouvertement dit et prescrit dans la Parole de Dieu. Pour éviter tout danger de ce côté, tout cahier manuscrit sera remis, sur leur demande, aux personnes suivantes, lesquelles sont, de plus, invitées d'office à toutes les assemblées trimestrielles et annuelles de l'Union : le Vice-président laïque du Conseil presbytéral de l'E.R. de Charmes ; le Président du Consistoire de l'Eyrieux ; le Président du Conseil régional du Vivarais-Velay-Forez, le Président du Conseil national de l'Eglise Réformée de France ; ou telle personne désignée par les précédents.

§ 129 Le présent Cahier pourra recevoir des modifications de forme ou de fond, qui seront communiquées aux membres de l'U.P. à l'occasion de la retraite annuelle de septembre.

§ 130 Tout membre peut se retirer de l'U.P. en envoyant sa démission écrite au directeur.

§ 131 Le directeur peut rayer de la liste des membres de l'U.P. ceux qui, après les avertissements de la répréhension fraternelle, manqueraient d'une manière grave au genre de vie tracé dans le présent Cahier. La radiation devient effective à partir de la réunion trimestrielle où elle est annoncée. Un membre radié ne peut plus être réadmis dans l'U.P.

§ 132 Si le directeur de l'Union vient à mourir, l'œuvre sera dissoute de ce fait. Elle ne laissera pas de succession à régler puisqu'elle ne possède pas de biens, et que, au surplus, le directeur n'entend donner aucune instruction quelconque sur ce que l'on devrait faire après sa disparition. Si, de son vivant, le directeur jugeait opportun de dissoudre l'œuvre, l'U.P. cesserait d'exister dans les mêmes conditions, c'est-à-dire, sans laisser de succession matérielle, et sans entraver en quoi que ce soit la liberté d'action de ses anciens membres.

Charmes, août 1945 - Janvier 1946

Mémento de l'Union de prière

- 1949 -

INTRODUCTION

[1] « L'Union de prière de l'Eglise Réformée de Charmes » a été fondée par le pasteur de cette Eglise et une cinquantaine de ses amis, le 30 septembre 1946.

La doctrine et la pratique de l'Union de prière sont exposées dans un Cahier qui constitue la Charte de l'œuvre et qui est proposé à ceux qui veulent y entrer.

Le présent Mémento a pour objet :

1.- de résumer les points essentiels du Cahier, pour les garder présents à la mémoire de tous les membres,

2.- de compléter le Cahier par diverses précisions qui se sont montrées nécessaires au cours des deux premières années de la vie de l'œuvre.

3.- de présenter un premier aspect de l'Union de prière à ceux qui seraient intéressés par cette œuvre et qui désireraient prendre position par rapport à elle.

CHAPITRE I.- LES SUJETS PROPOSES A LA PRIERE COMMUNE

La raison d'être de l'Union de prière est une préparation du Retour en gloire de JESUS-CHRIST par la prière persévérante et unie.

Quatre sujets principaux sont proposés à cette prière. Ils sont développés dans la Charte de l'Union de prière, ainsi que dans l'exposé fait au Consistoire de l'Eyrieux le 12 mars 194-6.

Il suffira de rappeler ici les titres des quatre sujets de prière, qui sont *t*

1.- Le Réveil des Eglises par la conversion des âmes.

2.- Le salut des Juifs.

3.- L'unité visible du Corps de CHRIST.

4.- Le Retour du CHRIST et la Résurrection des morts.

Pour que la prière sur ces grands sujets soit dans l'unité des esprits, le Cahier de l'Union de prière demande que l'on soit dans l'unité de l'esprit avec l'enseignement de Charmes.

Cet enseignement est exposé dans le Catéchisme élémentaire de l'Eglise Réformée de Charmes et dans le Catéchisme pour adultes. Tous en donnons ci-après un court aperçu.

Les vérités de la foi.

La vérité chrétienne est révélée par la Parole écrite de DIEU. Elle est professée par l'Eglise universelle dans le Symbole des Apôtres.

La profession de foi personnelle de chaque membre de l'Union de prière s'exprime par les cinq engagements de la Liturgie de l'Eglise Réformée de France pour la réception des Catéchumènes.

[2] La foi nous propose les vérités à croire. Elle nous place aussi dans le plan de DIEU qui se réalise à travers les siècles pour le salut du monde. Dans l'Union de prière, nous sommes très attentifs à ce déroulement du plan divin. Mais nous tenons à préciser :

1.- que nous n'avons à ce sujet aucune doctrine secrète ;

2.- que nous ne nous livrons à aucune fixation de date ;

3.- que nous ne nous lions à aucun "schéma" conçu à l'avance pour prévoir les événements à venir.

La sanctification

La sanctification se réalise dans le fidèle uni à l'Eglise.

Elle développe en lui les vertus chrétiennes : la foi, l'espérance et la charité ; la sagesse (ou prudence) ; la justice et la piété ; la force pour supporter la souffrance ; et la tempérance ou maîtrise de soi.

Le chrétien né de nouveau est libéré de l'esclavage du péché. JESUS-CHRIST est le SEIGNEUR à qui il a donné sa vie. Du CHRIST vient la croissance dans la grâce.

Cette croissance s'opère dans la nature déchue, faible et fragile. Aussi se fait-elle à travers bien des imperfections, des négligences, des erreurs et des tâtonnements. Aussi, d'une part, nous est-il demandé de veiller et de prier ; d'autre part nous puisons sans cesse à nouveau le pardon auprès de notre Père céleste dans la vertu du sacrifice de la Croix. C'est pourquoi aussi nous nous supportons les uns les autres et nous nous pardonnons mutuellement.

Normalement il n'y a dans l'Union de prière ni faute grave ni habitude coupable. Même de telles choses se produiraient-elles que nous ne saurions limiter ni la patience ni le pardon de DIEU.

La vie dans le Mystère de l'Eglise

La vie dans le Mystère de l'Eglise se réalise par les deux sacrements du Baptême et de la Sainte-Cène, avec les cinq autres actes sacrés que les Eglises non-protestantes appellent également des sacrements.

Le Baptême est le sceau de la foi, laquelle vient de la Parole de DIEU. Il « incorpore » l'être tout entier à JESUS-CHRIST mort et ressuscité.

Le Baptême des nouveau-nés ne donne plus à l'Eglise la force dont elle a besoin pour résister à l'Anti-Christ dans les temps de la fin. L'Union de prière en reconnaît la validité, mais elle préconise soit le Baptême par infusion des Catéchumènes, soit le Baptême par immersion des adultes.

La SAINTE-CENE est la nourriture de la foi, et la source de toute croissance dans la charité envers DIEU et envers le prochain.

Elle nous donne, non en symbole seulement, mais réellement et en mystère, la communion au Corps et au Sang du CHRIST.

Le don du SAINT-ESPRIT est conféré habituellement par l'imposition des mains.

[3] En vue du Retour de JESUS-CHRIST, et de la prise de position pour CHRIST, nous pratiquons, en relation avec l'imposition des mains, une « immersion », qui est soit le Baptême lui-même des non-baptisés, soit une confirmation du Baptême déjà reçu.

Le « baptême du SAINT-ESPRIT et de feu » est un point essentiel de la vie spirituelle dans l'Union de prière. Toutefois ni l'imposition des mains ni l'immersion ne sont des conditions obligatoires pour devenir membre de l'Union de prière.

La Confession des péchés est pratiquée : dans la prière solitaire ; dans le Culte du dimanche ; s'il y a lieu auprès d'un pasteur.

Le mariage chrétien reflète le « grand mystère » du CHRIST et de l'Eglise.

La consécration des pasteurs leur confère la charge de prêcher la Parole de DIEU et d'administrer les sacrements.

L'onction d'huile est donnée aux malades qui la demandent, et elle s'accompagne de la prière de la foi qui sauvera le malade. Le SEIGNEUR le relèvera, soit sur cette terre, soit pour la vie éternelle dans le corps de résurrection.

CHAPITRE II.- REGLEMENT INTERIEUR DE L'UNION DE PRIERE

SECTION 1.- LE CENTRE DE CHARMES

Direction de l'œuvre

La direction de l'œuvre est assurée par le pasteur de Charmes, assisté, d'une part, des autres pasteurs membres de l'Union de prière, d'autre part de ses collaborateurs proches.

La centralisation de l'autorité dans les mains d'un seul éveille des suspicions auxquelles nous croyons devoir répondre par les précisions suivantes :

1.- Pour les pasteurs-membres de l'œuvre : la direction spirituelle venue de Charmes leur enseigne et leur recommande une soumission de cœur aux autorités ecclésiastiques, selon l'Ecriture.

2.- Pour les fidèles, de même, la direction venue de Charmes leur enseigne et leur recommande une soumission de cœur à leur pasteur, selon l'Ecriture.

3.- La direction de l'Union de prière a pour but de réaliser la plus grande unité possible des esprits en vue d'une intercession victorieuse sur les quatre sujets fondamentaux proposés à la prière.

4.- L'unité des esprits ne progresse jamais par la contrainte, mais par la prédication, par l'enseignement, par les exhortations, et, s'il le faut, par les avertissements, dans la charité et selon l'Ecriture.

[4] 5.- Le pasteur de Charmes ne prétend à aucune infaillibilité. Il est ouvert à tout ce qu'il peut apprendre et recevoir par autrui.

6.- Nul n'est tenu d'entrer dans l'Union de prière s'il n'adhère pas avec une entière conviction aux principes fondamentaux de cette œuvre. Une fois ces principes admis par un consentement libre, nul n'est tenu d'obéir à une direction quelconque avant d'avoir acquis une conviction personnelle, en écoutant l'enseignement fondé sur la Parole de DIEU.

Le centre de Charmes

Le centre de Charmes comporte une triple activité où s'emploient les collaborateurs proches du pasteur, à savoir :

1.- L'œuvre paroissiale.

2.- Le Cours secondaire ISAAC-HOMEL.

3.- La maison de Boissier, pension de garçons pour le Cours ISAAC-HOMEL, et maison de retraitants.

Ainsi l'Union de prière est localisée sur la terre : elle se trouve là où DIEU l'a plantée. Sa première assise comporte un noyau de membres qui sont en même temps paroissiens de l'Eglise de Charmes.

D'autres membres, pasteurs ou fidèles, demeurent soit dans le Consistoire de l'Eyrieux, soit dans les régions avoisinantes, d'où l'on peut encore facilement venir à Charmes.

On voit de la sorte se constituer une contrée "Charmes-Eyrieux-Régions avoisinantes".

Plus au loin, l'Union de prière peut compter quelques membres isolés ou dispersés.

Mais elle cherche surtout à constituer les filiales dont il va maintenant être question.

Les filiales

Les filiales, prévues au § 84 de la Charte de l'Union de prière, sont encore, en 1948, à l'état de projet.

Il s'agirait, en somme d'Unions de prière qui travailleraient en communion avec Charmes, mais qui jouiraient de leur autonomie pour leur organisation propre et leur développement.

La communion serait réalisée par un groupe de prière, constitué autour d'un ou de plusieurs pasteurs, et dont les participants -peu nombreux- se rattacheraient comme membres à l'Union de prière de Charmes.

Autour de ce groupe, les pasteurs responsables développeraient, selon les besoins de leur contrée, l'œuvre apparentée, travaillant à la préparation du Retour du SEIGNEUR, sur la base des 4 grands sujets de prière.

[5] Entre Charmes et les filiales s'établirait une communication de l'enseignement, des prières et des inspirations, chaque communauté enrichissant l'ensemble et vice-versa.

SECTION 2.- LA VIE DE PRIERE

Les membres de l'Union de prière ont, chaque jour, deux « réunions de prière invisibles », auxquelles chacun s'associe dans le secret de sa chambre. Les signes de ralliement sont : le matin, la récitation du Notre Père et du Credo ; le soir, la récitation du Psaume 23 ; et, chaque jour, la lecture du passage indiqué par la « Ligue pour la Lecture de la Bible ».

Ils pratiquent la prière spontanée, récitée ou silencieuse, dans la solitude, selon les capacités et les dons de chacun.

Ils participent très régulièrement aux Cultes et aux réunions de leur paroisse.

Ils se réunissent en « groupes de prière », limités en nombre, chaque groupe comptant, en principe, douze membres au maximum.

Chaque groupe est placé sous le contrôle d'un « membre-responsable » qui se tient en contact avec le pasteur de la paroisse et avec le directeur de l'œuvre.

Le « membre-responsable » d'un groupe de prière peut devenir un appui spirituel pour les membres de son groupe, si DIEU lui en confère la grâce. Toutefois, s'il n'est pas lui-même un pasteur, il n'usurpera jamais l'autorité pastorale. De toute manière, le membre-responsable, pasteur ou fidèle, veillera à ne jamais séparer les âmes de la communion de l'ensemble de l'œuvre.

D'une manière très souple, il peut y avoir des réunions de prière occasionnelles entre quelques membres, qu'ils appartiennent ou non au même groupe : on veillera seulement à ne développer aucun germe de schisme, ni dans les groupes constitués, ni dans l'Union.

Enfin les membres de l'Union de prière peuvent s'unir, pour la prière, à d'autres âmes, soit dans les réunions de prière de l'Eglise, soit dans l'évangélisation.

SECTION 3.- CONDITIONS D'ADMISSION DANS L'UNION DE PRIERE

[6] Cette section du Cahier de l'Union de prière précise l'adhésion aux vérités et à la manière de vivre qui viennent d'être exposées.

Nous croyons bon de reprendre ici cet exposé en signalant les points qui, le plus souvent, ont causé de la surprise, ou qui ont été mal compris.

Ils sont au nombre de quatre : la fidélité à l'Eglise Réformée de France ; la question de la tenue, et aussi du travail ; l'attitude à l'égard de l'argent ; la morale de la pureté.

La fidélité à l'Eglise Réformée de France.

Toutes les Eglises qui croient à la Sainte-Trinité révélée par Notre SEIGNEUR JESUS-CHRIST sont visibles, et font partie du Corps visible du Sauveur. Chaque chrétien appartient nécessairement à une assemblée visible plus ou moins vaste.

C'est pourquoi l'Union de prière repousse tout esprit de schisme, sous quelque forme que ce soit.

Née au sein de l'Eglise Réformée de France, elle se refuse à déchirer ou à diviser cette Eglise, qu'elle veut servir et aimer.

Cette exigence oblige l'Union de prière à une grande modestie. Elle ne fait pas table rase du passé, pour élever, à côté, une œuvre illimitée. Car elle ne peut recruter ses membres et établir ses filiales qu'au sein de l'Eglise Réformée de France elle-même, ou au sein d'Eglises apparentées et vivant en paix avec l'Eglise Réformée.

Ceci crée une situation parfois douloureuse à l'égard de nos frères des « dénominations » qui ne se réclament que d'une église invisible. Nous ne sommes pas, comme eux, un « Réveil », qui se sépare, et qui travaille à son propre accroissement. Mais que nos frères sachent que nous prions pour « le Réveil au sein de toutes les Eglises de la terre » ; qu'ils sachent aussi que, à eux comme aux Catholiques, aux Orthodoxes d'Orient, et aux grandes Eglises de la Réforme, nous tendons une main fraternelle, car nous attendons et préparons l'unité visible du Corps de JESUS-CHRIST, dans lequel tous ont leur place.

La question de la tenue et du travail

L'Union de prière n'a pas, comme les ordres religieux ou comme l'Armée du Salut, un costume uniforme, mais elle se distingue par l'austérité du vêtement. Elle bannit la tendance moderne au relâchement, sans négliger pour cela la recherche d'une vraie beauté, mais qui soit en CHRIST.

La raison de cette attitude est une théologie biblique du vêtement, que chacun peut approfondir, et qui ne laisse pas de place à l'incertitude. Le vêtement est un point secondaire, si l'on veut, et cependant il est aujourd'hui un point essentiel pour la résistance à l'esprit de l'Anti-Christ.

[7] Il nous est extrêmement pénible de nous heurter à l'incompréhension de plusieurs, à la contradiction, ou même à la raillerie ; mais nous ne pouvons pas céder.

Répétons donc ici que nous demandons aux sœurs de l'Union de prière de porter leur chevelure naturelle sans la couper, et de se vêtir, en tout temps, tout entières.

Les femmes qui font profession de servir DIEU et de se consacrer à la prière pour le salut du monde, ne peuvent pas suivre la mode des « jambes nues » pas plus que celle des « bras nus » ou des « décolletés » immodestes, si le vent tournait de ce côté.

Il n'y a, ici, nulle contrainte, puisque toute sœur qui désire entrer dans l'Union de prière est invitée à examiner sérieusement cette question avant de s'engager.

Quelques-unes, qui trouvent la théologie du vêtement trop difficile à comprendre ou trop lointaine, peuvent néanmoins consentir de tout cœur au sacrifice demandé, parce que, sur tous les autres points,

elles sont gagnées à l'Union de prière et qu'elles ne veulent pas se priver d'y participer par leur résistance à cette discipline du vêtement.

De toute manière, une fois membre de l'Union de prière, il serait extrêmement grave, nous semble-t-il, après nos franches explications, de diviser l'Union de prière elle-même, en maintenant dans son sein une opposition sur ce sujet, ou une pratique contraire à ce qui est ici demandé.

A la question du vêtement nous pouvons joindre celle du travail.

En privant l'homme du vêtement chrétien, l'esprit de l'Anti-Christ le dépouille de toutes les mœurs traditionnelles concernant la sainteté du mariage et du foyer, ainsi que de l'espérance de la vie éternelle : le seul bien qui reste est ce corps de chair, d'où l'homme du temps de l'Anti-Christ tire sa seule gloire et son seul bonheur, violent amer et passager.

En même temps, l'esprit de l'Anti-Christ dépouille l'homme aussi bien de la sainteté du dimanche chrétien, que de son goût au travail.

C'est pourquoi l'Union de prière recommande instamment une vie d'ordre et de labeur, manuel et intellectuel. Elle maintient, pour tous les fidèles, les exhortations de S. PAUL sur ce point. Elle recommande aux pasteurs au moins le travail intellectuel, la lecture, l'étude. Elle unit les études des enfants à leur préparation religieuse. Elle déconseille au milieu de nous la multiplication des évangélistes qui renoncent au travail pour aller de lieu en lieu. Elle désire avant tout, soit des foyers chrétiens, soit des vies consacrées dans la solitude, mais qui, de toutes manières, se fixent au sol pour y incarner l'Evangile.

[8] Notre attitude à l'égard de l'argent

Les membres de l'Union de prière sont libres de posséder honnêtement tous les biens matériels dont ils se regardent comme les gérants pour DIEU.

Certains peuvent être appelés au dépouillement et à la pratique de la pauvreté par une vocation particulière.

Tous pratiquent l'offrande volontaire, régulièrement répétée, pour le service de DIEU. Sans être une règle fixe, la dîme reste une indication moyenne.

L'offrande va à l'Eglise Réformée et à ses œuvres, ou à l'Union de prière elle-même, selon que chacun est guidé dans sa conscience.

Les offrandes pour l'Union de prière sont reçues par le pasteur de Charmes. Elles sont recueillies en particulier au cours du Culte du Dimanche, aux Assemblées trimestrielles et à la Communion de Septembre.

Le pasteur dispose de ces offrandes : pour son propre travail et pour ses collaborateurs proches ; pour les immeubles, les travaux qu'ils nécessitent, leur ameublement ; pour soutenir les œuvres du centre de Charmes, notamment les retraites et l'hospitalité.

L'Union de prière ne possède rien en propre. Les offrandes sont utilisées au fur et à mesure. Les immeubles du centre de Charmes appartiennent à l'Eglise Réformée.

L'Union de prière n'exerce aucun contrôle sur la gérance des biens matériels de ses membres, ni sur la pratique des offrandes. Ceux qui, par malheur, désobéiraient à leur conscience éclairée par le SAINT-ESPRIT, sur les choses d'argent, ne mentiraient pas aux hommes seulement, mais à DIEU même.

La morale de la pureté

Il y a deux voies pour pratiquer la pureté : le mariage en CHRIST, qui demeure jusqu'au Retour de JESUS-CHRIST ; et le célibat, reçu comme un don particulier, comme l'est, de son côté, la pauvreté.

Le célibat est évidemment lié à la continence par grâce.

Le mariage a pour but la procréation des enfants et leur éducation au sein de l'Eglise. L'Union de prière est extrêmement réservée devant toutes les théories qui font intervenir la volonté de l'homme pour limiter la famille.

Elle croit, en revanche, que les époux peuvent être appelés, pour un temps, à la continence, comme le dit la Parole de DIEU. Elle admet que cet appel puisse être définitif dans le cas de certaines vocations particulières.

[9] Toutes ces questions sont délicates. Des entretiens sérieux sont nécessaires en ces matières. Disons seulement ici que toute la conduite des époux chrétiens doit s'inspirer des égards dus par chacun à son conjoint, et, encore plus, quand celui-ci ne vit pas dans la foi.

De même, quand nous enseignons que « le mari est le chef de la femme » et que la femme doit « être soumise à son mari comme au SEIGNEUR », nous n'oublions pas que le SEIGNEUR JESUS est le Maître doux et humble de cœur, et que son autorité ne s'exerce pas par la violence, mais par la persuasion de la vérité et par le sacrifice de sa propre personne.

SECTION 4.- CONSTITUTION ET CROISSANCE DE L'UNION DE PRIERE

Au moment où nous rédigeons ce Mémento, l'Union de prière compte une soixantaine de membres. En vue d'une croissance numérique, qui est possible, quoique lente, il y a lieu de poser des règles claires, sur les rencontres de l'Union de prière, et sur l'affiliation à celle-ci.

Les rencontres de l'Union de prière

Ce sont des rencontres sur invitations privées, auxquelles participent les membres de l'Union de prière, ainsi que les « amis » dont il sera question tout-à-l'heure.

Si des membres de l'Union veulent amener avec eux, occasionnellement, à une rencontre, un « hôte de passage », ils s'entendent d'abord à ce sujet avec le pasteur.

Les « hôtes de passage » ne doivent pas être des personnes qui viendraient par curiosité, ou pour se faire du bien, mais des personnes qui veulent mieux connaître l'Union de prière et prendre position par rapport à elle.

La présence à un grand nombre de réunions de la même personne, comme « hôte de passage », ne se justifierait pas.

Chaque groupe de prière se rencontre autour de son responsable, aussi souvent qu'il est raisonnable, et, en général, au moins deux fois par mois.

Les groupes peuvent être appelés, de temps à autre, à fusionner deux à deux, ou autrement, pour des rencontres communes.

Les membres de la contrée Charmes-Eyrieux-Régions avoisinantes se rencontrent 4 fois par an en Assemblées trimestrielles, ouvertes aussi aux membres plus éloignés.

[10] Au début, l'Union de prière avait retenu pour ces Assemblées le 5ème Dimanche du mois, quand il y en a un.

Ce plan ne s'étant pas montré pratique, nous sommes conduits, en 1948, à fixer les Assemblées trimestrielles aux dates suivantes :

1.- le samedi après Pâques ;

2.- le 2ème samedi de juillet ;

3.- le 3ème samedi de septembre ;

4.- la journée du 31 décembre.

Le 3ème dimanche de septembre, tous les membres de l'Union de prière se réunissent dans la Sainte-Cène de Charmes (sauf empêchement grave).

Les filiales y sont représentées, soit par leur groupe central, (affilié à l'Union de prière), soit par une délégation de celui-ci.

La Communion de Septembre est précédée d'une semaine de retraite où se groupent avec les membres de la contrée Charmes-Eyrieux-Régions avoisinantes, les membres des groupes centraux des filiales, ainsi que les isolés et les dispersés.

L'affiliation à l'Union de prière

Si quelqu'un, après avoir pris contact avec l'Union de prière, désire en devenir un membre, il sera bon qu'il lise nos principaux Cahiers manuscrits ; le présent Mémento, la Charte de l'Union de prière, le Catéchisme de l'Eglise Réformée de Charmes, le Catéchisme pour adultes.

S'il a la conviction de se joindre à l'Union de prière après ces lectures, le pasteur de Charmes le considérera comme « ami » de l'Union de prière, et l'invitera à participer à la vie de celle-ci.

Les amis de l'Union de prière étant en communion d'esprit avec elle, se conforment déjà, d'eux-mêmes, à tout le mode de vie qu'elle trace.

Ils sont rattachés à un groupe de prière et prennent part à ses rencontres.

Jusque-là donc, les amis de l'Union de prière n'ont pris aucun engagement définitif. Sans qu'il soit fixé de délai, normalement, cette situation est provisoire.

Pour les jeunes, en particulier, ils pourront vivre dans l'Union de prière au même titre que les amis[1] ; leur décision finale sera remise, habituellement, après leur majorité légale.

[11] Si, au bout d'un certain temps, un ami de l'Union de prière ne désire pas devenir membre, il se retire tout simplement.

Celui, au contraire qui persévère dans son projet de devenir un membre de l'Union de prière pose sa candidature devant l'Assemblée trimestrielle.

Si aucune opposition ne se manifeste, le pasteur de Charmes peut recevoir le membre nouveau. Cette réception se fait, dans la prière en commun, au cours d'un entretien particulier. Normalement, un membre reçu dans l'Union de prière persévère patiemment et ne se retire pas.

Les pasteurs membres de l'Union de prière sont tous appelés à seconder le pasteur de Charmes dans la direction de l'Union de prière.

Ils ont des rencontres particulières entre eux, notamment au cours de la Retraite de septembre.

La candidature d'un pasteur comme membre de l'Union de prière est annoncée a l'Assemblée trimestrielle, mais elle est soumise, pour décision, au seul groupe des pasteurs.

L'admission d'un pasteur dans l'Union de prière peut se faire dans une réunion de prière du groupe des pasteurs, et non pas forcément dans un entretien seul à seul avec le pasteur de Charmes.

Les pasteurs de la contrée Charmes-Eyrieux-Régions avoisinantes se consacrent particulièrement au centre de l'œuvre. Les autres sont appelés à fonder des filiales dans leurs contrées respectives.

Comme il a été dit, les pasteurs restent pleinement soumis aux autorités ecclésiastiques dont ils dépendent.

Ils restent pleinement libres aussi de leur pratique sacramentelle. Nous posons seulement les indications suivantes, qui sont très larges :

En règle générale, en vue du Retour de JESUS, les pasteurs ne baptisent pas les nouveau-nés, mais il n'y a pas là une obligation absolue.

Les uns baptisent les catéchumènes par infusion d'eau sur la tête, et les adultes par immersion. D'autres enfin ne baptisent jamais que par immersion. Les uns et les autres se tendent la main d'association, dans l'unité de la doctrine du Baptême.

La SAINTE-CENE de Charmes est une communion dans un sens pleinement réaliste, quoique en mystère, au Corps et au Sang de CHRIST.

Dans son ministère propre, chaque pasteur fait, selon sa conscience, la part du réalisme et la part du symbole, dans le sacrement.

[12] De tout ce qui précède, il résulte que l'Union de prière est une œuvre qui ne peut pas prétendre à une grande extension.

Il ne faudrait pas en conclure que nous nous figurons être un petit nombre d'élus, à l'exclusion des autres.

Comme il a été dit, nous croyons au Réveil de toutes les Eglises, au salut des Juifs, à l'unité visible du Corps de JESUS-CHRIST, et au proche Avènement du SAUTEUR revenant en gloire. Nous nous consacrons à DIEU pour le salut du monde par la seconde venue du CHRIST.

On comprendra donc que nous voulons entretenir les relations les plus fraternelles avec tous nos frères dans la foi ; que nous sommes ouverts à tout contact permettant un enrichissement mutuel ; et que nous espérons pouvoir compter sur la sympathie de « tous ceux qui aiment notre SEIGNEUR JESUS-CHRIST d'un amour inaltérable ».

Pour l'avenir, l'Union de prière ne fait pas de plans et ne cherche pas à s'établir sur la terre.

En particulier, si le pasteur de Charmes venait à disparaître, ceux qui lui survivraient agiraient à leur gré, sans être liés par aucune disposition prise par lui à l'avance.

Année 1949.

---

[1] Pour les jeunes qui adoptent l'idéal de l'Union de prière, il peut y avoir, dans la pratique, pour un temps, des tolérances en vue d'un progrès par étapes.

Le Retour de Jésus

- 1947 -

Ière Etude. – REJET DE L'INDIVIDUALISME ET DU RATIONALISME

INTRODUCTION

PREMIERE PARTIE - OBJECTIONS AU SCHEMA DARBYSTE

LE CONTENU DU SCHEMA

PREMIERE OBJECTION. - La notion même de plan est douteuse.

OBJECTIONS SUIVANTES PORTANT SUR LE CONTENU DU PLAN

a) Invraisemblances et puérilités.
b) Individualisme radical sous-jacent.
c) Destruction de la Croix et retour au Judaïsme.

DERNIERE OBJECTION - Le schéma anéantit la préparation du Retour.

DEUXIEME PARTIE. - ESPERANCE CONCRETE DU RETOUR DE JESUS

PRINCIPE DE L'ESPERANCE CHRETIENNE

PREMIERE APPROCHE. - LA PRESENCE DE JESUS-CHRIST.

DEUXIEME APPROCHE. - LA VICTOIRE SUR LA MORT.

DERNIERE APPROCHE. - LE SIECLE A VENIR.

CONCLUSION

IIème Etude. – LE TEMPS DE LA PREPARATION

INTRODUCTION

PREMIERE PARTIE. - LES DONNEES SCRIPTURAIRES

L'ENSEIGNEMENT DE JESUS : LA VIGILANCE

L'ENSEIGNEMENT DE SAINT JEAN : L'UNITE

L'ENSEIGNEMENT DE SAINT PAUL : LE COMBAT

DEUXIEME PARTIE. - L'EGLISE DU RETOUR

PREMIER PRINCIPE : LE PETIT NOMBRE

DEUXIEME PRINCIPE. - L'OEUVRE EXEMPLAIRE

TROISIEME PRINCIPE. – L'OEUVRE CONSTRUITE

CONCLUSION

IIIème Etude. – LE MYSTERE JUIF

PREMIERE PARTIE. - PRINCIPE D'INTERPRETATION BIBLIQUE

PROBLEME DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT

L'INTERPRETATION DES PROPHETIES

LA SOLUTION DU PROBLEME

DEUXIEME PARTIE. - LE MYSTERE DE L'EGLISE

LE TEXTE-CLE

QUI CONVERTIRA LES JUIFS ?

LA RECONCILIATION DES JUIFS ET L'UNITE

IVème Etude. – LE RETOUR DE JESUS ET LE TEMPS DE L'EGLISE

PREMIERE PARTIE. – LE TEMPS ET L'ETERNITE

DEUXIEME PARTIE. - FAUSSES ANNONCES DU RETOUR DE JESUS

1er EXEMPLE : LE MONTANISME.

2ème EXEMPLE : LE JOACHIMISME.

3ème EXEMPLE : LES DISSIDENCES PROTESTANTES.

CONCLUSION

Pour établir le texte de cette étude, nous nous sommes basés sur deux copies différentes dans les archives. Un premier texte ronéotypé (encre bleue) porte la signature du pasteur Dallière et la mention suivante « Travaux manuscrits ad usum privatum AA' / B' – 2e copie. Rendre svp à L. Dallière, pasteur ». Cette copie comporte 4 cahiers, correspondant aux 4 études données dans la Retraite, avec chaque fois une pagination commençant à la page 1. Le second texte est la photocopie d'une autre version dactylographiée avec une mise en page différent et numérotée de 1 à 33 (il manque la page 27 dans la copie utilisée). C'est ce dernier texte qui a été scanné pour réaliser la version actuelle.

Nous indiquons entre [ ] la pagination originale. Pour distinguer les 2 versions, nous soulignerons le numéro de page de la première version.

Souvent dans le texte, certains mots ou passages sont soulignés. Quand les termes soulignés sont les mêmes dans les deux versions, le trait sera continu. Nous utiliserons les pointillés pour indiquer les passages soulignés dans la première version et pas dans la seconde.

Dans le texte actuel certains mots sont écrits en majuscule. Cet usage n'apparaît que dans la 2e version du texte et nous l'avons gardé.

Travail numéroté ΛA' (lambda alpha) dans le Répertoire des travaux manuscrits. Etudes lues à la Retraite du mardi 16 au vendredi 19 septembre 1947. L.D. indique les noms de quelques pasteurs présents : de Richemond, Roberts, Blanc, Schneider, Serr, Eldin, Verdier. Il indique que Mme Dallière était à Paris auprès de sa sœur, l'épouse du philosophe Gabriel Marcel.

Ière Etude. – REJET DE L'INDIVIDUALISME ET DU RATIONALISME

INTRODUCTION

[1 / 1] Après la première guerre mondiale, la soif du Réveil s'est fait sentir dans les églises réformées de la France. En 1919-20, à la Faculté de Paris, s'étaient formés des groupes de prière en vue du Réveil parmi eux le « groupe du Nord » était particulièrement actif : il comptait dans ses rangs nos frères CORNIER & HEUZE, qui sont morts en CHRIST. Peu de temps après éclatait le Réveil de la Drôme. L'Ardèche suivit, et, par le passage de Douglas SCOTT à Privas en janvier 1932, notre sort fut lié, bon gré mal gré, à celui du Mouvement de Pentecôte.

Le Retour de JESUS est une des doctrines principales de tous les groupements qui se réclament de la Pentecôte. Lorsque, en 1932, après un voyage, en Angleterre, je publiai une brochure sur « Elim », j'essayai déjà de souligner la valeur de ce message dont George JEFFREYS avait fait un des 4 angles de son Evangile Foursquare, c'est-à-dire carré. Maintenant que l'Union de prière existe, avec sa charte propre, le Retour de JESUS vient au centre de sa pensée et de sa vie.

Or, il se trouve que les différents mouvements de la Pentecôte ont tous adopté, telle quelle une vue du Retour de JESUS que l'on peut appeler « darbyste », pour simplifier. Hérité du mouvement des Frères en effet, un certain schéma prophétique s'est imposé à tous les groupements protestants, plus ou moins dissidents, qui ont été à peu près les seuls jusqu'ici - il faut le dire - à relever le contenu précis de l'espérance de l'EGLISE.

Pour ma part je dirai tout de suite, au risque d'être brutal, que ce schéma me paraît devoir être entièrement rejeté.

[2] L'attitude de « l'Union de prière » envers les frères des mouvements de Pentecôte est donc la suivante : une grande reconnaissance pour la vérité et la vie qu'ils nous ont aidé à retrouver à leur contact ; une sincère charité fraternelle, qui bannit toute discussion polémique et toute exclusion ; mais une fin de non-recevoir très nette à l'égard de tout l'héritage du darbysme. C'est pourquoi il m'a paru bon de commencer nos quatre études sur le Retour de JESUS par une prise de position négative qui puisse déblayer le terrain, et nous permettre une libre recherche reprise dans des perspectives tout autres.

PREMIERE PARTIE - OBJECTIONS AU SCHEMA DARBYSTE

[2] LE CONTENU DU SCHEMA

Le schéma que j'appelle darbyste - sans mettre dans ce mot aucune intention malveillante ; simplement pour désigner d'une manière simple et claire ce dont je veux parler - ce schéma a été popularisé par de nombreux ouvrages de vulgarisation. Ses traits sont souvent résumés dans des tableaux ou diagrammes que nous connaissons tous. Pour avoir une base nette j'en ai repris l'étude dans un petit volume fort populaire en Angleterre, puisqu'il a été sans cesse réimprimé depuis 1898 : « *How is Jesus coming ? And for Whom ?* » J'ai pris également « *Israël et les nations* » le récent ouvrage de M. CHASLES, puisque le travail de M. & Mme CHASLES peut être caractérisé comme une tentative d'acclimater le darbysme à l'intérieur du Catholicisme.

De tels ouvrages nous montrent que, d'après les prophéties combinées de l'Ancien et du Nouveau Testament, il y aurait d'abord un enlèvement de l'EGLISE, qui laisserait les affaires de la terre continuer leur train. La période de l'histoire qui s'ouvrirait après cet enlèvement serait celle de la Grande Tribulation, ou 70ème semaine de DANIEL, au centre de laquelle évoluerait le peuple juif encore inconverti. Au stade suivant, la venue en gloire de JESUS avec ses saints instaurerait le Royaume de DIEU ou Millenium. A la fin de cet âge une nouvelle révolte de l'humanité serait enfin vaincue par le CHRIST ; alors les méchants ressusciteraient pour le Jugement du Grand Trône blanc, et DIEU, ayant banni le mal, ferait alors toutes choses nouvelles.

Croire au Retour de JESUS, annoncer le Retour de JESUS, ce serait, d'après la conception couramment admise parmi les partisans aussi bien que les adversaires, propager ce schéma, dont la connaissance procurerait comme une sorte d'initiation : la mise au rang des privilégiés qui savent ce qui va se passer. Si l'on me permet cette comparaison, on ressemblerait à ces gens qui ont des accointances au Quartier général, et qui possèdent les meilleurs renseignements confidentiels sur le déroulement des opérations imminentes.

[3] PREMIERE OBJECTION. - La notion même de plan est douteuse.

Nous ne voyons pas, dans le passé, que la prophétie ait jamais donné lieu à l'élaboration de plans de ce genre. JEREMIE, par exemple, annonça la ruine et le relèvement de Jérusalem ; mais, même si nous prenons la prophétie très précise du chapitre 25 (v. 8-14), nous ne voyons pas qu'il décrive les plans de campagne de Nébucadnetsar ou les vicissitudes de la reconstruction du second Temple. De même JEAN-BAPTISTE dit : « Repentez-vous, car le Royaume de Dieu est proche » ; mais il ne dit pas « Je vais vous renseigner sur les itinéraires du Messie en Galilée et en Judée ». Et encore, quand JESUS annonce la ruine de JERUSALEM, il est extrêmement sobre de détails, par exemple sur le sort des chrétiens issus de la Gentilité qui vivront à cette époque.

[3] D'une manière générale, la prophétie biblique donne quelques points de repère très précis, mais elle laisse dans l'ombre le détail concret du déroulement de l'histoire. Le Messie naîtra à Bethléem : les lecteurs juifs le savent d'après MICHEE. Mais toute l'application que fait S. MATTHIEU des prophéties de l'Ancien Testament n'avait pas été prévue par les rabbins (p. ex. la naissance virginale, la fuite en Egypte, les guérisons, la Croix). La représentation qu'avaient pu se faire à l'avance les Pharisiens fut précisément l'obstacle qui leur interdisait de reconnaître en JESUS le CHRIST. Pour les croyants, c'est au fur et à mesure des événements - non à l'avance - que les prophéties s'éclairent sous, une action immédiate de l'ESPRIT. C'est après l'événement de sa mort et de sa résurrection que le CHRIST ouvre l'esprit des disciples afin qu'ils comprissent les Ecritures qui éclairent les événements mêmes dont ils sont les contemporains (Luc24/43). Ainsi toute prévision bâtie à l'avance sur les prophéties est suspecte

Philosophiquement, tout système de renseignements, même fondé sur la Bible, ne peut résulter que d'une pensée rationnelle ou rationaliste qui procède par abstractions. En langage bergsonien on dirait que le schéma que nous discutons, non content de durcir l'histoire du passé en un système, durcit l'avenir lui-même avant, qu'il ait pu s'élancer dans la durée. Ce que nous livre un schéma de prévisions, ajouterai-je moi-même d'un point de vue existentiel, ce sont des notions, des concepts, des catégories, qui ne se situent pas au plan de la vie réelle où nous sommes concrètement situés.

OBJECTIONS SUIVANTES PORTANT SUR LE CONTENU DU PLAN

a) Invraisemblances et puérilités. - Il est constant que la raison humaine, quand elle s'étale au plan des abstractions aboutit à l'invraisemblance et à la puérilité. C'est le sort des scientistes, de RENAN à M. HOMAIS, quand ils se mettent à vaticiner sur le bonheur que promet le progrès des lumières. C'est le sort aussi des auteurs de schémas sur le Retour de JESUS.

[4] Je n'y insisterai pas parce qu'il s'agit de frères en la foi et que la raillerie serait malséante.

Je signale seulement, parce que cela va nous conduire plus profond, le sort des gens inconvertis qui vont continuer de vivre après l'enlèvement de l'EGLISE ... Il faut d'abord admettre qu'ils vont se remettre à l'ouvrage, comme si de rien n'était, après la fantastique séparation qui aura dissocié les familles et tous les rouages sociaux. Et puis, le SAINT-ESPRIT est parti avec les croyants. La prédication de l'Evangile cesse. Pourtant, dans cette tribulation, il va y avoir des saints et des martyrs ; et au bout du compte, les Juifs vont se convertir (eux qui ont toujours rejeté le message de la foi), par la vue du SEIGNEUR ressuscité revenant avec ses saints. Ainsi cette vue de JESUS, qui a été refusée effectivement aux Juifs lors de la Résurrection de Pâques, que le schéma leur refuse encore quand l'EGLISE est enlevée par une parousie secrète, voilà que tout d'un coup elle leur est donnée et qu'elle devient le seul principe de leur conversion.

[4] On pourrait poursuivre sur ce ton, une critique de détail de tous les éléments du plan. Mais je préfère passer tout de suite à la seconde objection, plus fondamentale, que je veux faire sur le contenu de ce plan.

b) Individualisme radical sous-jacent. - Si les Juifs sont, d'après ce plan, convertis par la vue, sans la foi, après l'enlèvement de l'EGLISE, il y a de cela une raison profonde : c'est que le message de la foi ne convertit jamais que des individus, mais n'édifie jamais une EGLISE. Ce qui est enlevé, c'est une EGLISE invisible, c'est à dire pas d'EGLISE du tout ; mais un ensemble d'individus parfaitement isolés les uns des autres. Je suis ici à la racine de mon dissentiment d'avec les Frères ; je pars, comme eux, de la conversion. A leurs yeux, sur ce terrain, je prêche le pur Evangile. Mais aussitôt après, je dévie : car, pour moi la conversion introduit dans le Corps de CHRIST, elle conduit à des sacrements réels, elle prend l'être pour un édifice visible, qui est L'EGLISE visible d'un SAUVEUR qui s'est incarné visiblement dans l'humanité. Pour les Frères, le converti est un isolé, c'est un racheté, un croyant, un saint, essentiellement quelqu'un qui est inscrit sur une liste à la suite des autres, mais sans aucun lien organique avec eux. Le mot de corps ne doit pas nous faire illusion ici. Le Corps de CHRIST, est interprété, selon l'expression anglaise comme

« a body of believers », un corps, c'est-à-dire une société au sens le plus lâche du mot, avec beaucoup moins de liens encore, ou de cohésion interne, que dans le langage militaire, quand on parle d'un corps de troupe.

Cet individualisme radical est la racine du rationalisme signalé dès le début. L'EGLISE visible ayant été remplacée par une troupe de croyants recensés un à un, sans liens vivants entre eux, de même les événements à venir sont recensés un à un, selon des versets mis bout à bout, sans liens vivants entre eux. De même que l'ESPRIT n'assemble plus ici des élus en un Corps organisme vivant, visible - ils sont seulement pointés un à un comme ayant adhéré à la [5] foi - de même les paroles de DIEU ne sont plus assemblées en un corps de doctrine organique, vivante, concrète - elles sont épinglées une à une dans l'abstraction d'un schéma.

c) Destruction de la Croix et retour au Judaïsme. - Il est inévitable qu'une doctrine à la fois rationaliste et individualiste marque une régression en deçà du Nouveau Testament, et un retour au Judaïsme, en tant que celui-ci peut se définir par un refus de la Croix.

Je ne reprendrai, pas ici la critique traditionnelle selon laquelle tout millénariste contient au fond un matérialisme. Ce qui m'intéresse, c'est la place faite à la Croix dans un monde pécheur.

Or, le monde de la Tribulation, après l'enlèvement de L'EGLISE, est, par excellence, un monde pécheur, puisque tous les « saints » sont partis. Du même coup, c'est un monde où la Croix n'est plus prêchée. Ainsi, mettons que l'enlèvement de l'EGLISE soit aujourd'hui. Il faudra dire : au XXème siècle après JESUS-CHRIST, le 16 septembre 1947, DIEU a réalisé l'espérance de l'EGLISE car il a enlevé aux pécheurs le message de la grâce par la Croix. Et après cette affirmation fantastique, il faudra ajouter que, sans EGLISE, sans le SAINT-ESPRIT et sans la Croix, les années 1947-54, années de la Grande Tribulation, vont voir une floraison de saints et de martyrs, et finalement la conversion des Juifs. Sans l'EGLISE, sans le SAINT-ESPRIT et sans la Croix !

[5] C'est la même chose pour le Millénium qui vient ensuite. L'EGLISE est toujours enlevée. Sur terre, l'ordre et la paix règnent, avec au centre, un Israël croyant regroupé autour du Temple construit selon EZECHIEL. Pourtant les gens sont encore méchants et mortels : à la fin, ils vont se révolter et assiéger Jérusalem. Ils sont dans la nature déchue pendant le Millénium et il n'y a pas d'EGLISE. C'est clair : ce qui maintient l'ordre, c'est la loi, sous la domination d'Israël restauré. Autrement dit, le Millénium, c'est le Judaïsme restauré et triomphant, sans la Croix.

DERNIERE OBJECTION - Le schéma anéantit la préparation du Retour.

Le schéma que nous rejetons a pour conséquence pratique de diluer le Retour de JESUS. Au lieu d'une Parousie, nous en avons trois : une aujourd'hui, mettons ; une dans sept ans ; une dernière mille ans après. Le message perd toute netteté, tout mordant. Au premier abord, on pourrait penser que le schéma accentue l'urgence de la conversion : si vous n'êtes pas un racheté, vous ne serez pas enlevé à la 1ère parousie, tandis que les êtres aimés qui sont inscrits sur le registre, vont disparaître. Malgré les apparences, une toile vue ne crée aucune urgence ; tout au contraire, elle dilue la vertu de l'espérance. Que les gens passent à un plan invisible, c'est, ce qui arrive tout le temps par la mort : nous y sommes habitués. Pour ce qui est de la punition des méchants, elle est, en somme retardée : ils ne seront jugés qu'après je ne sais quel purgatoire qui durera tout le Millénium ; cela nous porte [6] loin. Pour ce qui est de la récompense des bons, notez que si vous êtes un chrétien fidèle, vous n'aurez pas part au Millénium : tout comme dans les perspectives de la technique américaine ou du communisme russe, ce sont vos neveux et arrière-neveux qui en bénéficieront. Vous, vous serez enlevé par une première Résurrection qui ressemble fort à l'état de l'âme sans le corps, puisque ce sera un corps sans la terre, un corps suspendu en l'air dans une Jérusalem céleste séparée malgré tout de la terre, sur laquelle on continuera de mourir.

Enfin, si l'espérance est diluée, elle ne donne lieu à aucune préparation du Retour, exactement comme dans l'EGLISE installée sur la terre indéfiniment. La seule préparation, c'est l'initiation au schéma. C'est-à-dire la diffusion de vues abstraites et rationalistes, ce qui peut se faire sans engager le moins du monde sa personne. Une telle préparation n'a ni consistance, ni plan, ni but. Mettons qu'à ce jour, j'aie initié mille personnes par des tracts ou des conversations. L'EGLISE est enlevée aujourd'hui : c'est bien. Mais elle n'est enlevée que dans dix ans : eh bien j'initie mille autres personnes, et cela n'a aucune importance. C'est un travail de nombre, plus ou moins grand, et, au fond, sans aucun intérêt.

DEUXIEME PARTIE. - ESPERANCE CONCRETE DU RETOUR DE JESUS

[6] PRINCIPE DE L'ESPERANCE CHRETIENNE

La vertu de l'espérance, dans le CHRIST, saisit la victoire totale qui est promise à la foi par le sacrifice de la Croix. La Rédemption est don et promesse ; la foi saisit le don, l'espérance s'épanouit dans la promesse. Pour exprimer le contenu de l'espérance, il faut donc ouvrir les Ecritures, par la seule clé, qui est JESUS-CHRIST et JESUS-CHRIST crucifié. Dans notre première partie, nous avons repoussé, un schéma qui substituait à la Croix un règne de la LOI. Il nous faut essayer maintenant de tracer la contrepartie, c'est-à-dire approcher le contenu de l'espérance non plus schématiquement, mais dans une réalité concrète.

PREMIERE APPROCHE. - LA PRESENCE DE JESUS-CHRIST.

Dans cette première approche nous insérons notre espérance positive sur les refus que nous avons formulés.

Si JESUS revient en gloire, il me donne sa Présence, objet de l'espérance. Je crois on lui sans l'avoir vu encore. Je sens sa présence, mais celle-ci m'est voilée par l'obsession du monde visible. L'espérance de l'EGLISE, c'est sa réunion avec son SEIGNEUR.

Mais s'il y a présence de JESUS pour moi, il y a présence de JESUS pour le monde. Je suis dans le monde, et je ne puis pas, sans [7] puérilité, me séparer du monde. Pour le monde entier, JESUS est, actuellement, le CHRIST crucifié, ressuscité, et élevé à la droite de DIEU dont l'EGLISE prêche l'Evangile. Par son Retour, JESUS devient le CHRIST glorifié et présent, dont l'EGLISE acclame l'avènement aux yeux du monde entier.

Pas plus que la Parousie ne peut se voiler au monde, pas plus elle ne peut se fractionner dans un avenir soumis au temps. Le Retour de JESUS en gloire, c'est l'irruption de l'éternel dans le temps ; c'est donc l'abolition du temps tel que nous le vivons ici-bas.

Dans le schéma rationaliste, ce qui fait l'essence même du Retour et l'objet de l'espérance, se trouvait rejeté à l'autre bout du Millénium, et devenait on ne peut plus vague. Or c'est cela et cela seul qui compte ici : qu'il n'y ait plus de temps, mais que, JESUS régnant dans la gloire, le monde passe à un stade réellement nouveau. Au sens où j'entends le Retour de JESUS, avec le passage à l'éternel (le siècle à venir)[1], le schéma me le rejette à 1007 + X années, X étant le temps qui me sépare de la 1ère parousie invisible. Dans mon espérance, si CHRIST revient dans X années, X étant un nombre très petit, que nous pouvons vivre, c'est dans X années que le temps n'existera plus et que la race des hommes entrera dans la vie éternelle. Si les versets invoqués par le schéma se rapportent à des événements prédits par l'Ecriture, au lieu de les établir sur X + 1007 années, je dis que, ou ils sont déjà accomplis, ou ils vont s'accomplir pendant la période très courte de X années qui est devant nous. Après c'est la vie éternelle : elle ne peut pas être l'objet d'une prévision historique. Il faut remettre l'après.

[7] Ainsi l'espérance chrétienne, bannissant le rationalisme, est folie. Pure folie, mais folie de la Croix. Un jour, nous nous lèverons le matin, et ce sera le dernier jour, pour tout le monde, pour le monde. Il est évidemment plus confortable de mettre, d'une manière ou de l'autre, des millénaires entre nous et ce jour. Mais la vérité de l'espérance, c'est que, si JESUS revient bientôt, ce jour est proche. Jour qui n'est comparable qu'à deux autres jours : le premier jour de la Création, et le jour où la Vierge MARIE dit à l'ange GABRIEL : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole. »

DEUXIEME APPROCHE. - LA VICTOIRE SUR LA MORT.

Il est écrit que le dernier ennemi qui sera vaincu, c'est la mort. On peut : discuter pour savoir quels sont les autres ennemis, et s'ils sont déjà vaincus ? Le péché n'a-t-il pas été vaincu par la sainteté, les maladies, les craintes, les soucis, n'ont-ils pas été surmontés par les victoires de la foi ? Ou bien encore, si nous considérons les puissances mauvaises qui retenaient captives les âmes et les nations, n'ont-elles pas été vaincues les unes après les autres par l'extension de l'évangélisation - et des missions ?

[8] Quoi qu'il on soit des ennemis restant à vaincre, la mort est du nombre. Aujourd'hui, elle règne même d'une manière particulièrement puissante : et ceci de deux manières.

La mort règne d'abord, comme elle a continué de régner depuis le CHRIST encore, par le maintien sur les fidèles eux-mêmes de la mort d'ADAM, salaire du péché. La conversion et la sanctification enlèvent le péché, mais, jusqu'à présent, elles n'enlèvent pas le salaire du péché. Tout est consolé, tout est doux dans le CHRIST : oui. Les âmes séparées, en Lui, sont bienheureuses. N'empêche que la promesse n'est pas accomplie à leur égard. DIEU ne leur a pas donné la vie éternelle du corps ressuscité. Nous l'espérons,

[1] La 1ère version ajoute ici les termes grecs : οαίων ομελλον.

mais nous ne le voyons pas encore : aussi l'attendons-nous par la patiente persévérance. Tant que cette attente dure, il y a une réunion des êtres, dans le CHRIST et par la foi : mais il n'y a pas la réunion promise à la vue elle-même. Les âmes de nos prédécesseurs prient pour nous tant que les générations se succèdent, il y a, d'un côté des âmes de l'autre côté une vie terrestre. La mort sépare ces deux parties du Corps de CHRIST.

La mort règne encore, aujourd'hui, d'une manière particulière à notre temps. Les gens modernes, ayant rejeté la foi de la chrétienté, ont rejeté l'espérance de la résurrection. Ils se sont installés dans la mort comme dans le nudisme ; ce sont deux aspects de la même réalité : le rejet du vêtement de la grâce ; la négation du corps de résurrection. Il y une convenance toute particulière entre le temps actuel et la mort. Parce qu'il y a mort totale, sans résurrection, jouissons du néant de cette existence passagère. Et puisque après tout la mort est normale, puisqu'elle n'a pas à être surmontée, il n'y a pas non plus d'inconvénient à la donner. Elle n'a plus rien du macabre des danses des morts du XVème siècle. La manifestation du règne de la mort, c'est le bal dans le cimetière, comme, du reste, on nous a dit que cela avait été célébré, cette année, sur l'emplacement d'Hiroshima. .

L'espérance du Retour de JESUS comporte l'espérance de la Résurrection générale de tous les morts. La mort est vaincue. Si des gens continuent à mourir après le Retour de JESUS, ça ne compte pas, c'est à refaire. C'est précisément pour cela que la Pentecôte n'est pas le Retour de JESUS, que la chute de Jérusalem n'est pas le Retour de JESUS.

[8] On dit quelquefois : la Croix est-elle donc inopérante pour les méchants ? Certes non, puisqu'ils ressusciteront par la puissance de la Croix, même s'ils l'ont niée. Tous ressusciteront. Tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de l'Homme. Notre réunion avec Lui, c'est la puissance de la Résurrection étendue sur toute la race, les vivants au jour de la Parousie étant eux-mêmes transformés en un clin d'œil, de manière à avoir part, avec les ressuscités à l'incorruptibilité de la vie éternelle.

DERNIERE APPROCHE. - LE SIECLE A VENIR.

L'homme ressuscitant dans son corps, doit avoir un environnement adapté au [9] corps de résurrection. Autrement dit, la Création, aussi, à sa manière ressuscite. La mort vaincue, la terre qui est le réceptacle de la poussière des morts ne peut plus perdurer. Le siècle présent fait place au siècle à venir. Nous attendons, — selon la promesse, objet de l'espérance – de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habitera.

Dans cette nouvelle terre, les méchants, même ressuscités, ne peuvent avoir accès : c'est pourquoi, avec la Résurrection générale, s'instaure le Jugement dernier et général. L'homme, ressuscité comme malgré lui de la puissance de la mort, par la puissance de la Croix, peut être exposé à la seconde mort s'il a installé au cœur de son être la contradiction du rejet de la Croix.

Je n'essaie pas de tracer une succession ou une description des trois aspects que j'ai discernés dans les approches de l'espérance. Ces trois aspects se recouvrent : ils sont une seule et même espérance que nous désignons par ces mots : le Retour de JESUS, et nous voulons dire : la présence au monde de JESUS dans sa gloire, la Résurrection générale des morts, le Jugement dernier. Tel est le contenu d'espérance qui s'épanouira au-delà du jour qui aura commencé dans le siècle présent pour s'achever dans le siècle à venir.

CONCLUSION

Comment pouvons-nous savoir que le jour du SEIGNEUR est proche, à la porte, éloigné d'un nombre X d'années qui soit désormais petit, aux yeux de la petitesse de l'homme elle-même ? A cette question, je répondrai d'abord par une question : Pourquoi le SAINT-ESPRIT a-t-il été répandu dans le Réveil ? Pourquoi agit-il comme au commencement ? Pourquoi a-t-on parlé de pluie de l'arrière-saison après avoir parlé de pluie de la première saison ?

Si le SAINT-ESPRIT est répandu, n'est-ce pas pour parler dans l'EGLISE et à l'EGLISE ? Et pourquoi parle-t-il sinon pour nous annoncer les choses à venir, le Retour de JESUS ? Je suis donc pleinement d'accord avec le Mouvement de Pentecôte, quand il associe à l'effusion de l'ESPRIT l'annonce du Retour. Mais je ne le suis plus du tout quand il substitue au message vivant de l'ESPRIT un schéma rationaliste et mort. A Charmes nous croyons avoir entendu - combien faiblement encore ! - la voix de l'ESPRIT parlant du Retour. Il nous guide dans une préparation vivante du Retour. Si l'Union de prière prend vie, la voix de l'ESPRIT deviendra plus nette, la préparation du Retour prendra corps, et cette préparation elle-même sera le signe central et décisif que le Retour est proche : car DIEU préparerait-il pour ne pas accomplir, ou commencerait-il pour ne pas achever ? Avec le schéma rationaliste, nous évitons toutes nos responsabilités. C'est pourquoi je vous ai invités à le balayer de votre pensée, afin que nous puissions ensemble acquérir une pleine conviction : car si l'Union de prière est vraie, JESUS revient bientôt.

IIème Etude. – le temps de la préparation

INTRODUCTION

[1/9] Le temps eschatologique a été inauguré le jour de la Pentecôte. Certes, dès que JESUS a prêché, le Messie était là, et par conséquent le Royaume. Mais nous préférons dire, avec une tradition constante, que, si l'Ancienne Alliance a été spécialement la manifestation ou l'Age du PERE, le ministère de JESUS représente la manifestation ou l'Age du FILS. Le temps messianique est, proprement, la manifestation du SAINT-ESPRIT ; il embrasse toute l'histoire de l'EGLISE depuis le premier jour de son avènement dans les langues de feu, dans la prédication de PIERRE, et dans le Baptême des trois mille, hommes qui, issus des Juifs, furent posés comme le fondement indestructible du Corps visible de JESUS-CHRIST.

Dans toute œuvre de DIEU sur la Terre, il semble que le commencement et la fin occupent une place éminente ; de plus, que commencement et fin sont liés par de mystérieuses correspondances. Ainsi, au commencement de l'Ancienne Alliance, ABRAHAM engendre, par miracle, le fils de la promesse, ISAAC, figure du CHRIST ; à la fin de l'Ancienne Alliance, la Vierge MARIE, fille d'ABRAHAM, héritière de toutes Les richesses de la tradition juive, enfante JESUS, le CHRIST. De même, au commencement de l'ère messianique doit correspondre la fin de cette même ère, à la pluie de la première saison la pluie de l'arrière-saison, et à l'EGLISE primitive l'EGLISE du Retour de JESUS.

C'est sur le temps de la fin que nous porterons aujourd'hui notre attention. Nous concentrerons sur lui les lumières que nous pourrons trouver dans la Parole de DIEU. Hier nous avons remis à l'ETERNEL « l'après » du Retour, nous avons renoncé à une déduction rationaliste des événements qui suivraient un pseudo-enlèvement de l'EGLISE, elle dont la place est, précisément, au centre du combat. Aujourd'hui, nous négligerons volontairement l'histoire de l'EGLISE, nous la [2] mettrons entre parenthèses, pour saisir, autant qu'il sera en nous, ce que DIEU veut nous dire sur le temps de la fin, qui est, croyons-nous le temps actuel, notre temps.

PREMIERE PARTIE. - LES DONNEES SCRIPTURAIRES

[9] On pourrait soutenir sans trop de peine le paradoxe que certaines paroles de JESUS ne se comprennent dans leur plein sens qu'appliquées aux temps de la fin. Ainsi du Notre Père par exemple. Prie-t-on pour que le Royaume vienne vaguement, beaucoup plus tard, ou du vivant de ceux qui prient ? Et cette tentation de la 6ème demande, ce « peirasmos » qui donne tant de peine aux commentateurs, ne serait-ce pas la tribulation de la fin, cette grande tentation qui va survenir sur le monde entier et dont le CHRIST apocalyptique, promet à l'Eglise de Philadelphie qu'il l'en préservera ? Ainsi l'excellent professeur Johannes WEISS, dans son commentaire, reconnait-il que la prière de JESUS était bien accordée à l'intense espérance des communautés primitives : car, dit-il, « ils croyaient à la Parole de JESUS, que le Royaume allait venir ». Il rapproche du Notre Père la dernière parole du Nouveau Testament : « Oui. Viens, Seigneur Jésus ! » et la prière de la Didache : « Que la grâce vienne et que le monde passe ! » Heureusement, ajoute-t-il, nous autres, nous avons une vue plus optimiste que les premiers chrétiens et « nous ne pouvons pas méconnaître que l'on constate de très sérieux commencements d'une royauté de Dieu dans ce monde-ci. » Heureux homme qui vivait avant le 2 août 1914 ! Prenons encore comme exemple de parole eschatologique du SEIGNEUR : « Ne crains, point, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le Royaume ». Qu'est-ce que donner le Royaume ? Cela ne pourrait-il pas se traduire : Vous êtes les gens de la fin, ceux qui resteront vivants pour l'avènement en gloire du Messie ?

Nous n'aurons pas cependant l'outrecuidance de priver les siècles passés de l'enseignement évangélique. Du reste n'avons-nous pas dit que toute l'ère du SAINT-ESPRIT et de l'EGLISE était eschatologique ? Cherchons donc plus spécialement dans l'enseignement de JESUS, dans S. JEAN, et dans S. PAUL ce qui peut concerner d'une manière particulière le temps de la fin.

L'ENSEIGNEMENT DE JESUS : LA VIGILANCE

Que signifie l'enseignement de JESUS sur la vigilance ? J'avoue que, pour ma part, j'ai été long avant de lui avoir trouvé un sens, et que je suis, aujourd'hui encore, loin d'être sûr d'en avoir sondé tout le mystère.

[3] Il faut veiller. Cela paraît tout naturel. Il est simple de transposer cet enseignement sur le plan de la théologie morale. Satan peut si facilement nous surprendre ; le chrétien a sans cesse à lutter contre les tentations morales. Alors, veillons ! C'est-à-dire soyons prudents, sages, avisés, méfiants même ! Mais qu'a toute cette morale à voir avec le Retour de JESUS, avec le temps de la fin ? Elle peut aussi bien s'étaler sur des générations et des générations de chrétiens, qui, les uns après les autres, font leur salut,

en luttant contre le mal qui menace leur sanctification individuelle. Sans être fausse, cette interprétation morale doit laisser échapper l'essentiel.

[11] Alors disons qu'il faut veiller à cause de l'incertitude de l'heure du Retour de JESUS. Nul ne connaît le jour ni l'heure. Le Maître de maison ne sait pas à quelle heure de la nuit le voleur doit venir. Alors qu'on se tienne prêt à tous les instants ! On rejoindrait facilement ici la doctrine rationaliste du Retour de JESUS que nous dénoncions hier. Tous les instants se valent. JESUS peut revenir n'importe quand. L'essentiel est alors d'avoir le renseignement, afin d'être de ceux qui ne se laissent pas surprendre. On songe à ces gens avisés qui, pour être sûr de gagner à la tombola, achètent un carnet de 10 billets : quel que soit le numéro qui sortira, leur série leur assurera un lot. Un joueur chanceux pourra, par hasard, se trouver réveillé juste le jour du Retour de JESUS, mais il est plus sage d'être réveillé, tous les jours, pour éviter les risques. De ce sons, qui n'est pas faux non plus, on passera facilement à une exhortation de se convertir, laquelle tire sa force de l'incertitude du jour où le pécheur mourra.

Le SEIGNEUR a pu vouloir dire tout cela, mais il a certainement voulu dire quelque chose de plus. Ce surplus qui est l'essentiel se dévoilera, je le crois, si nous remarquons que toute exhortation à la vigilance s'accompagne de l'indication d'une tâche précise à accomplir.

Les reins doivent être ceints, les lampes allumées. On s'est vêtu, on a pris, une tenue de travail, ou une tenue de combat. Les lampes ont été nettoyées, garnies d'huile, allumées ; on a pris, soin d'avoir la provision préparée pour le moment crucial. A ce prix ce ne fut pas un péché, pour les vierges de dormir comme les autres : quand l'appel décisif retentit « Voici l'Epoux ! » elles sont prêtes parce que, en temps voulu, elles étaient allées chez les marchands. - Les serviteurs vigilants sont encore semblables au portier qui ouvre au Maître, dès que celui-ci frappe à la porte. De même, dans JEAN 10, il y a un portier qui ouvre au Bon Berger quand ce dernier vient appeler les brebis. Ouvrir la porte, ce n'est pas grand chose, mais c'est bien une tâche précise cependant, une coopération de l'homme à l'œuvre de DIEU : ainsi, pour que LAZARE sortit du tombeau à la voix du Fils de l'Homme, JESUS demande aux assistants de rouler la pierre, derrière laquelle le mort est couché ! - Il y a plus. L'économe fidèle et prudent, le serviteur fidèle et prudent, c'est celui qui donne à toute la maison du SEIGNEUR, la nourriture au temps convenable. La tâche du portier s'élargit singulièrement ! S'il ouvre la porte, c'est qu'il présentera aussi une maison bien en ordre ; et, en elle, un peuple de serviteurs qui auront, eux aussi, accompli chacun sa tâche, parce qu'ils auront reçu la nourriture dans la paix, non pas celle [4] que l'on prend avec les ivrognes et dans, les querelles, mais, je pense le pain de vie, et toute parole qui sort, de la bouche de DIEU.

L'exhortation à la vigilance est, classiquement, jointe à la prière : « Veillez et priez afin que vous ne tombiez pas dans la tentation ! » Veillez a ici son sens propre : ne dormez pas, car il y a un travail à faire, et ce travail, c'est maintenant la prière, la prière avec le CHRIST en Gethsémané. De même encore : « Veillez donc et priez en tous temps afin que vous ayez la force d'échapper à toutes ces choses qui arriveront et de paraître debout devant le Fils de l'homme. » Ce dernier passage éclaire encore le sens du : Veillez. Pour vaquer à la tâche sans la défaillance du sommeil, il faut que les cœurs ne soient pas appesantis par les excès du manger et du boire ou par les soucis de la vie. Ici la vigilance [12] rejoint la repentance prêchée au début et au cœur de l'Evangile. Elle rejoint aussi l'ascèse et l'on peut rapprocher la parole de Matth. 19 : « Il y en a qui, se sont rendus eunuques pour le Royaume de Dieu. » Pour le Royaume des cieux, cela peut vouloir dire, tout particulièrement : pour les combats du temps de la fin, pour la proche venue du Royaume éternel.

Laissons de côté aujourd'hui la recherche de la signification de cet enseignement pour les générations qui nous ont précédés. Tout ne se passe-t-il pas comme si JESUS avait parlé, soit comme disent les libéraux, dans la persuasion qu'il reviendrait en gloire très peu de temps après sa mort ; soit plutôt, comme nous le disons, en cachant dans l'Evangile un message particulièrement direct pour la génération du temps de la fin ? Ainsi l'exhortation à la vigilance, loin de spéculer sur l'incertitude du Retour de JESUS, et de diluer l'espérance, s'adresserait d'une manière toute spéciale à ceux qui peuvent avoir, par les signes des temps, la certitude que JESUS revient bientôt. A ceux-là incombe une tâche très précise pour que tout soit prêt quand le Maître reviendra.

L'ENSEIGNEMENT DE SAINT JEAN : L'UNITE

L'enseignement de S. JEAN, c'est encore l'enseignement de JESUS, puisque nous y comprenons, avec les Epîtres et l'Apocalypse, les discours des adieux de l'Evangile. La pensée du SAUVEUR dut être ici comprise et retenue par le disciple bien-aimé qui reposait sur son sein, plus que par les autres apôtres. Je croirai aussi volontiers que JEAN avait une mission particulière pour le Retour de JESUS. Il y a la mystérieuse question : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? » Puis-je paraphraser : « Si je veux qu'il survive jusqu'à mon Retour, ne sois pas jaloux, toi, la pierre angulaire, l'homme, de la Pentecôte, le fondateur de l'EGLISE dans la pluie de la première saison ! »

Et JEAN ayant effectivement survécu, comme l'assure la tradition, je croirai volontiers qu'il a mis par écrit, dans son grand âge, un enseignement qu'il eût pu garder oral s'il n'eût reçu, à un moment donné, la

certitude que, en effet, il mourrait, et que JESUS n'avait pas dit à PIERRE qu'il ne mourrait point. C'est pourquoi l'Evangile de JEAN se trouve être le quatrième, le dernier, ses épîtres et l'Apocalypse, les derniers livres du Nouveau Testament.

[5] Si donc la promesse du SAINT-ESPRIT, dans les discours des adieux, s'applique aussi bien à la pluie de la première qu'à celle de l'arrière-saison, je serais porté à leur donner un sens plus profond encore, pour le temps de la fin, la préparation ultime du Retour. Le SAINT-ESPRIT annoncera les choses à venir, que les apôtres, pris dans leur existence empirique, étaient trop faibles encore pour porter. Si ces choses à venir doivent être cependant écrites dès le commencement dans le Testament du SEIGNEUR, le secret que nous livre S. JEAN pour le temps de la fin n'est-il pas celui de l'Unité ? LUC y fait allusion, mais d'une manière négative encore, puisque, devant la CENE même, il présente les apôtres rivalisant à qui serait le plus grand. JEAN donne le contenu positif du message de l'unité, trop lourd pour les autres encore. C'est d'abord le lavement des pieds, l'humilité suprême, et la grâce, source de l'amour suprême. Aussi tous reconnaîtront-ils les disciples de JESUS à ceci : s'ils ont de l'amour les uns pour les autres.

[13] Le chapitre 14 de l'Evangile montre ensuite cette source de l'unité, et de l'amour, dans l'unité des trois personnes divines ; non pas par un exposé théologique, mais sur le plan mystique de l'habitation du PERE et du FILS dans l'EGLISE par la puissance du SAINT-ESPRIT.

Puis c'est au chapitre 15, la parabole suprême de l'unité, le cep et les sarments et le principe suprême de l'élection : ceux que CHRIST a choisis, qu'ils s'aiment les uns les autres comme CHRIST les a aimés, c'est-à-dire de l'amour divin du pardon et de la grâce, non de l'amour humain de la sympathie fondée sur la chair et le sang.

Ce sont les souffrances de cet amour, au chapitre 16, qui enfanteront, la joie du royaume messianique. La prière sacerdotale enfin condense toute cette pensée divine et infiniment riche dans la notion d'une unité d'amour qui soit dans les disciples comme dans le PERE et le FILS. Cette unité d'amour dans, l'EGLISE, à l'image de l'amour on DIEU, entre la personne du PERE et celle du FILS, est le moteur central de la foi et du salut du monde.

Si la première épître johannique est bien une sorte de préface à l'Evangile, il n'y a nulle surprise à y retrouver la même doctrine d'unité et d'amour. Il ne faudra pas perdre cette doctrine de vue dans l'interprétation de l'Apocalypse ; elle doit se trouver encore au cœur des visions les plus tumultueuses, selon le principe que les passages les plus obscurs, de l'Ecriture s'éclairent par les certitudes que livrent les passages plus clairs, tout, en définitive, s'éclairant d'une manière suprême par la Croix : « Or Caïphe ne dit pas cela de lui-même mais étant souverain sacrificateur cette année-là, il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation. Et ce n'était pas pour la nation (juive) seulement ; c'était aussi afin de réunir en un seul corps les enfants de Dieu dispersés. » (Jean 11/49-52)

L'ENSEIGNEMENT DE SAINT PAUL : LE COMBAT

Le Maître, en exhortant à la vigilance, laissait déjà entrevoir le message d'unité que développent les discours des adieux (l'allusion aux querelles des méchants serviteurs). Il accentuait encore plus fortement la notion du combat (allusion au voleur, à la tentation, catastrophes prédites) que va développer S. PAUL.

Je crois que notre apôtre, celui qui nous a donné le salut, à nous Païens, est aussi celui qui nous livre les textes-clés concer- [6] nant le Retour de JESUS. L'un de ceux-ci est sans conteste le second chapitre de la IIème Epître aux Thessaloniciens. De quelque manière que ce soit, par une prophétie, par une parole, par une lettre, que les fidèles ne se laissent pas ébranler dans leur bon sens, comme si le jour du SEIGNEUR était déjà là. Bien.

Supposons que nous lisions ce texte pour la première fois, et que nous ne connaissions pas la suite. Complétons-le de notre crû. Ecoutez : donc, chrétiens de Thessalonique : si le jour du SEIGNEUR était déjà là, vous seriez en possession de votre corps glorieux. Ignorez-vous que la chair et le sang ne peuvent hériter le Royaume de DIEU ? Puisque vous êtes encore dans vos corps mortels, c'est bien la preuve que Je jour du SEIGNEUR n'est pas là. Voilà, n'est-il pas vrai, la parole du bon sens ? Ce n'est [14] pas celle de l'apôtre PAUL. Lui, il nous parle non du CHRIST et de notre corps de résurrection, mais de l'apostasie et de l'Anti-Christ. La conclusion s'impose, que les Thessaloniciens n'étaient pas si sots que nous l'imaginions, quand ils pensaient que le jour du SEIGNEUR pouvait être là sans que le CHRIST soit encore apparu : de cette pensée ils ne sont ni repris ni blâmés.

C'est donc qu'il y a dans l'histoire de l'EGLISE un temps où le jour du SEIGNEUR est là, avant l'apparition du CHRIST. Ce temps, le temps de la fin, le temps de l'Anti-Christ, est caractérisé par l'apostasie ; le goût du mensonge groupe les hommes en grand nombre dans l'obédience de l'Adversaire, manifesté sous la forme de l'homme de péché.

Dans cette perspective, combien de paroles de S. PAUL s'aiguisent en un tranchant plus vif ; toutes les comparaisons militaires et athlétiques viennent ici au premier plan. Plus éminemment encore qu'à l'âme

individuelle dans son combat moral, elles s'adressent à l'Eglise des derniers temps dans son combat eschatologique.

L'apôtre des Gentils nous livre, lui aussi, le message de l'unité. L'Epître aux Ephésiens en est toute pleine : l'EGLISE tend, dans la vérité et la charité, à la stature parfaite de CHRIST ; l'EGLISE prise dans sa totalité devient pour ainsi dire l'égale de son SEIGNEUR, en tant qu'elle est l'Epouse : « une aide semblable à lui. » Aussi se présente-t-elle au dernier jour, devant lui, sans tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et irrépréhensible, ce qui implique évidemment l'unité de son être.

A la réalisation plus parfaite de l'unité par l'achèvement de l'EGLISE, dans le temps de la fin, à cette force interne plus grande, va correspondre un combat plus grand contre Satan déchaîné, qui fait rage parce qu'il sait qu'il a peu de temps. C'est le « peirasmos » de la fin qui vient en pleine lumière, le combat apocalyptique pour lequel la vertu de l'EGLISE vigilante - et qui lutte par les armes spirituelles, (avant tout la prière) - réside dans la foi, l'espérance et la charité, portées par la pluie de l'arrière-saison à leur plus beau point de maturité.

DEUXIEME PARTIE. - L'EGLISE DU RETOUR

[7 / 15] PREMIER PRINCIPE : LE PETIT NOMBRE

Si nous étions restés dans le schéma rationaliste et individualiste du Retour de JESUS, nous n'aurions pas eu d'autre perspective, pour préparer le Retour de JESUS, que de propager les renseignements tirés de la Bible au plus grand nombre de gens possible. Un autre point de vue assez semblable, est de faire passer le plus grand nombre de gens possible par une expérience définie de conversion, pour la raison que seuls participeront à l'enlèvement de l'EGLISE ceux qui seront inscrits sur la liste, et que, après tout, il est préférable d'être enlevé, plutôt que de participer à tous les ennuis de la Grande Tribulation.

Ces vues ne diffèrent pas tellement de celles du Christianisme libéral et social pour qui il s'agit, en fait de Royaume de DIEU de civiliser le plus grand nombre de gens possible. D'une manière générale, nous devons dire que le principe du grand nombre est incompatible avec la préparation du Retour de JESUS, parce que ce principe est précisément le ressort de l'œuvre de l'Anti-Christ : par un viol de la nature, l'homme moderne s'empare d'une puissance, la technique, qui lui permettra de donner au grand nombre, l'illusion d'une sécurité contre DIEU ; et, pour assurer son pouvoir, il procède également à des massacres sur le plan du grand nombre ; ainsi il assoit définitivement la puissance de la mort sur les survivants comme sur les trépassés.

Ce qui a pu conduire ici à de la confusion, c'est l'ordre du CHRIST de prêcher l'Evangile à toutes les nations. L'accomplissement de cet ordre s'applique à la longue période qui sépare la pluie de la première saison de celle de l'arrière-saison. Si l'Evangélisation du monde a comporté, pour le Christianisme, une extension spatiale manifeste, remarquons toutefois que, dans chaque nation, c'est encore le petit nombre qui a été le sel de la terre.

On oublie trop facilement ici la distinction du salut et du service. Le salut n'est pas pour le grand nombre, il est pour la totalité, ce qui est tout différent. Ce sont tous les hommes qui bénéficient des grâces du sacrifice de JESUS-CHRIST. DIEU les aime tous. Son Jugement tiendra compte de la Croix pour tous ceux qui n'ont pas connu explicitement la Croix ; aux yeux du PERE de Notre Seigneur JESUS-CHRIST, le seul crime damnable est très certainement le rejet volontaire de la grâce, et lui seul est juge des conditions les plus intimes de ce rejet dans les structures cachées du cœur.

La preuve de l'universalité de l'œuvre rédemptrice est la Résurrection des méchants, dont nous parlions hier. Les convertis, les saints, cela a toujours été, et cela sera plus particulièrement encore au temps de la fin, ceux qui ont part aux souffrances de CHRIST pour rendre témoi- [8] gnage du salut de tous les hommes, et non pour être sauvés à l'exclusion des autres hommes.

[16] Selon ce principe, l'EGLISE du Retour est ouverte à tous, elle ne prononce aucune exclusive, elle est au service du salut du monde. Le SEIGNEUR nous prévient seulement que s'il y a beaucoup d'appelés, peu répondront à l'appel. En définitive DIEU se glorifie en laissant aller le grand nombre, la masse, le poids de la chair et du sang, de l'or et du pétrole, du côté de l'Anti-Christ, et en sauvant Israël tout entier par la petite troupe de GEDEON.

DEUXIEME PRINCIPE. - L'ŒUVRE EXEMPLAIRE

Je voudrais trouver un meilleur qualificatif que celui d'exemplaire, qui fait un peu trop penser au brave petit garçon qui donne le bon exemple. Mais j'entends par œuvre exemplaire d'abord que l'EGLISE du

Retour, construite sur la structure du petit nombre, a une valeur qui engage l'EGLISE universelle, et par elle, le monde entier. L'EGLISE du Retour est au service du monde, son œuvre profite au monde. J'appelle encore cette œuvre : exemplaire, parce que les principes christiques qui s'impriment en elle de la manière la plus marquée, s'imprimeront, à travers elle, dans des réalités sociales de plus en plus complexes, sans qu'il s'agisse là d'une action humaine, d'une propagande, mais plutôt d'une imprégnation morale qui n'est pas sans rappeler certains principes de la magie.

Il m'arrive, par exemple, s'il m'est permis de parler de moi-même, de voir fleurir dans les cercles de l'Eglise Réformée, des idées que j'ai imprimées autrefois dans des articles qu'à peu près personne n'a lus (et c'est là, je dois le dire la différence entre ma position et celle d'un certain *isme*). Ou encore, pour parler de vous, si vous pouviez être ici deux ou trois serviteurs de JESUS-CHRIST à vous laisser unir entre vous de l'amour dont le SEIGNEUR vous a aimés, cela donnerait une force et un sens nouveaux à des efforts d'unité plus officiels, en sorte que ce que l'on appelle l'œcuménisme et notre vocation, sans se confondre, mais sans s'opposer, sont dans le SEIGNEUR des manifestations complémentaires d'un même tout spirituel.

L'œuvre peut se réclamer, non d'une justification biblique - une élection ne peut être rationnellement prouvée - mais d'un puissant patronage dans les noms d'ELIE et de JEAN-BAPTISTE. Je ne puis entrer ici dans la question du retour personnel d'ELIE, mais il me semble en tout cas, que l'EGLISE du Retour est éminemment comparable à l'œuvre de JEAN-BAPTISTE, puisqu'elle est une préparation de l'avènement en gloire, comme JEAN a été le précurseur de l'Evangile de la Croix.

C'est également dans ce sens que j'interpréterai le texte extraordinaire que constitue la Prière embrasée de celui que nos frères catholiques appellent, depuis ce mois de juillet, S. Louis Marie GRIGNION DE MONTFORT.

[9 / 17] TROISIEME PRINCIPE. – L'OEUVRE CONSTRUITE

Si l'œuvre du Retour était une affaire de propagande et de grand nombre, elle n'aurait aucun plan. Il n'y aurait qu'à courir à droite et à gauche, comme battant l'air, pour employer le langage de S. PAUL.

Je me suis trop étendu sur les points précédents pour pouvoir développer celui-ci. Je dirai seulement que si l'EGLISE du Retour à une structure interne, nous les ouvriers, nous ne connaissons pas le plan à l'avance. Nous le découvrons au fur et à mesure qu'il se fait, et nous voyons avec émerveillement, que, dans le plan de l'Architecte et du Constructeur tout-puissant, il y a comme un « jeu » qui est laissé pour nos ignorances, nos tâtonnements et nos faiblesses. Découverte qui ne doit pas nous induire à « saboter » le travail, mais plutôt à redoubler de zèle au service d'un Maître qui a pour nous tant de miséricordieuse patience.

S'il y a un plan, il y a un commencement et une fin. Nous ne sommes pas dans l'indéfini du grand nombre. Ainsi nous rejoignons notre conclusion d'hier : le jour du Retour, comparable au jour de la Création et à celui de l'Incarnation, est fixé non selon un hasard qui nous plongerait dans l'incertitude, mais selon la structure d'une sagesse divine qui nous invite à un travail zélé certes, mais sans hâte, ordonné, paisible, victorieux.

CONCLUSION

Où est l'EGLISE du Retour ? Est-ce une secte constituée à part ? Ou bien pouvez-vous dire avec moi : l'EGLISE du Retour, c'est l'Eglise Réformée de Charmes et son Union de prière. Mais comme on ne peut séparer cette Eglise de l'Eglise Réformée de France, l'EGLISE choisie pour le Retour, c'est l'Eglise Réformée de France. Et comme on ne peut séparer cette Eglise de l'EGLISE universelle du Credo, l'EGLISE du Retour c'est l'Eglise (catholique) universelle, constituée en unité le jour où le SEIGNEUR apparaîtra.

IIIème Etude. – le MYSTERE JUIF

PREMIERE PARTIE. - PRINCIPE D'INTERPRETATION BIBLIQUE

[1 / 18] PROBLEME DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT

JESUS-CHRIST a été rejeté par les Juifs. L'Ancien Testament est le livre des Juifs : en ces deux propositions tient le problème d'interprétation biblique qui se pose à nous. Pour rejeter celui qui se présentait à eux comme leur roi, les Juifs se sont appuyés sur l'Ancien Testament ; pour adorer JESUS comme le CHRIST et le SEIGNEUR, nous Païens, nous nous appuyons sur le Nouveau. Vues sous cet angle les deux parties de la Bible sont antinomiques. Le Nouveau Testament prêche le CHRIST JESUS, fils de MARIE, FILS de DIEU. L'Ancien Testament, interprété par le clergé qui en était régulièrement le dépositaire, est un livre anti-christique.

Cette antinomie a été perçue par JESUS lui-même. « Vous sondez les Ecritures, dit-il aux Juifs, parce que vous pensez avoir en elles la vie éternelle : ce sont elles qui rendent témoignage de moi. » A la source même deux interprétations s'opposent : l'une trouve JESUS dans l'Ancien Testament ; c'est celle de JESUS lui-même. L'autre, celle des Juifs, y trouve les plus puissants motifs de le rejeter.

Bien plus, le jeune prophète de Nazareth se déclare le Maître de l'Ancien Testament. « Vous avez appris qu'il a été dit... Mais moi je vous dis ». C'est toute la structure du Sermon sur la montagne. L'enseignement de Moïse sur le divorce est interprété par JESUS comme une permission donnée aux Juifs à cause de la dureté de leur cœur. L'enseignement sur le sabbat est renouvelé de fond en comble sur l'autorité du FILS de l'Homme, libre d'opposer à un texte de la Loi mosaïque une démarche accomplie dans la grâce par le Roi DAVID.

[2] On comprend, après tout cela, que le CHRIST ressuscité ait mis le sceau à son enseignement sur les Ecritures, en ouvrant l'esprit de ses disciples pour qu'ils comprissent le sens christique de MOÏSE, des prophètes et des psaumes. JESUS a révélé une manière nouvelle de lire l'Ancien Testament, qui ne sera pas seulement celle de PAUL, mais celle de tous les apôtres, comme en témoigne le discours de PIERRE le jour même de la fondation de l'EGLISE sur la terre.

M. Maurice GOGUEL, très pénétrant sur S. PAUL, n'avait pas tort, je crois, de nous enseigner, que la persécution menée par SAUL de Tarse contre les chrétiens était scripturairement fondée. L'Apôtre ferait allusion à son expérience personnelle quand, dans le chapitre 3 des Galates, il rappelle la parole du Deutéronome (21/23) : « Maudit est quiconque est pendu au bois. » Par ce principe scripturaire, les adorateurs du CHRIST sont des maudits. Il fallait que l'apôtre comprît, par la révélation que DIEU lui donna de son FILS ressuscité, que, par cette malédiction même, tous les hommes sont rachetés de la malédiction de la Loi.

[19] Ainsi MARCION n'eut pas entièrement tort de rappeler, quoique avec outrance, une opposition foncière, que l'on oublie trop facilement, entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Et surtout CLEMENT d'Alexandrie et ORIGENE - on revient aujourd'hui avec raison à ce dernier - ont eu parfaitement raison d'enseigner que notre lecture de l'Ancien Testament ne peut être que pneumatique, c'est-à-dire éclairée par l'ESPRIT qui dévoile les mystères cachés sous les figures et les prophéties.

Prenons bien garde que, sans l'ESPRIT, la lecture de l'Ancien Testament n'est pas mystérieuse, au sens de : indéchiffrable. La lettre de l'Ancien Testament n'est pas obscure ; elle n'est même que trop claire. Il n'y a qu'à la prendre telle quelle pour être dans l'erreur. Le livre des Juifs n'est pas un rébus : il est un livre qui, sous l'action de l'ESPRIT-SAINT, rend témoignage du CHRIST-JESUS ; mais qui, sans l'ESPRIT-SAINT, a pour la raison humaine un sens anti-christique.

L'INTERPRETATION DES PROPHETIES

On peut répartir les prophéties de l'Ancien Testament en deux groupes : premièrement, celles qui se sont déjà accomplies dans ce qui, pour nous, est le passé ; telles sont, par exemple, toutes les prophéties que les évangélistes appliquent au CHRIST dans sa première venue. Le deuxième groupe est constitué par les prophéties qui, à l'heure actuelle, ne sont pas encore réalisées. S'il en est qui se rapportent à la deuxième venue du CHRIST, elles sont de ce deuxième groupe : ainsi la 2ème Epître de PIERRE (3/13) place en avant de nous les nouveaux cieux et la nouvelle terre annoncés par ESAÏE (65/17 - 66/*22).*

Parmi les prophéties du deuxième groupe, il on est qui ont pour sujet la nation juive elle-même, et non plus seulement son Messie. Ainsi M. PARKER nous présente ici des textes comme JOËL 3/1-2, 9-17 ; ZACHARIE 12/1-9, 14/1-15, pour établir qu'il va venir un jour où l'ETERNEL jugera les nations assemblées contre Israël dans la vallée de Josaphat et détruira subitement tous les ennemis d'Israël.

[3] D'une manière générale, le schéma rationaliste du Retour de JESUS professe que les destinées prophétiques d'Israël ont été interrompues par l'apparition de l'EGLISE issue des Païens. Mais celle-ci est une sorte de parenthèse qui se fermera par l'enlèvement de l'EGLISE. Alors Israël reviendra au premier plan et l'accomplissement des prophéties reprendra son cours. Ainsi l'EGLISE s'intercale entre la 69e et la 70e semaine du prophète DANIEL.

Celui qui tente de s'opposer à ce schéma risque de se heurter ici à des objections qui paraissent bien graves. Vous n'êtes pas biblique, lui dira-t-on ; et l'on invoquera à l'appui les textes apostoliques sur la valeur des prophéties. Ou bien on dira encore que, repousser le schéma, c'est spiritualiser l'Ecriture pour n'y trouver que les grâces promises aux Païens : en ne tenant pas compte de la nation juive, on fausse toute la compréhension du plan de DIEU révélé dans les Ecritures ; enfin, les prophéties du Nouveau Testament étant censées ici rejoindre celles de l'Ancien (la 70e semaine de DANIEL et le ch. 13 de l'Apocalypse par exemple), on sera accusé de tordre la Parole de DIEU d'un bout à l'autre.

[20] LA SOLUTION DU PROBLEME

C'est précisément cette dernière objection qui va nous fournir la solution du problème de l'interprétation des prophéties de l'Ancien Testament. Il suffit en effet de poser la question : Interprétez-vous le Nouveau Testament à la lumière de l'Ancien, ou l'Ancien Testament à la lumière du Nouveau ? pour voir que nous sommes placés ici devant un choix. Ou nous avons un Ancien Testament judaïque et anti-christique, ou nous lisons l'Ancien Testament à la lumière du Nouveau. Or n'est-il pas évident que, mettre l'EGLISE entre parenthèses, comme on nous y invite ici, et reprendre comme si de rien n'était, les destinées terrestres d'Israël, c'est aller contre le CHRIST JESUS ? En effet, on donne raison à ceux qui exigeaient du SAUVEUR un messianisme terrestre : s'il ne l'a pas accordé à sa première venue, il faudra qu'il l'accorde à la seconde. Celle-ci va devenir une sorte de revanche du Judaïsme sur l'Evangile de la Croix.

Qu'on ne dise pas que repousser le messianisme terrestre, c'est spiritualiser indûment l'Ecriture. Ce n'est pas tomber dans un faux spiritualisme que de repousser le matérialisme judaïque : JESUS n'a fait que cela sans cesse. Il y a un abîme entre une théologie judaïque et matérialiste d'une part, et le réalisme chrétien d'autre part. Mais le centre de ce réalisme réside, non dans un Royaume terrestre, mais dans le Corps de CHRIST, son Corps incarné, ressuscité, et qui revient en gloire, son Corps mystique, eucharistique, ecclésial.

C'est dire que toute prophétie de l'Ancien Testament, déjà réalisée ou non, ne peut avoir son accomplissement que dans le CHRIST et dans l'EGLISE, non dans une destinée terrestre d'Israël. Il en est ainsi, absolument, des textes hébraïques qui s'appliquent à la première venue ; il doit en être absolument de même des textes relatifs à la seconde venue du SEIGNEUR.

Il n'est pas étonnant du reste qu'un schéma rationaliste se montre impuissant à interpréter les Ecritures en fonction d'une [4] notion réaliste de l'EGLISE. Car, nous l'avons vu, pour ce rationalisme à base biblique, il n'y a pas d'EGLISE, mais seulement des croyants isolés. Dès lors, faute d'une structure dans le Corps du CHRIST, on se rabat sur la structure terrestre, nationale, matérielle, d'un Israël selon la chair.

DEUXIEME PARTIE. - LE MYSTERE DE L'EGLISE

[21] LE TEXTE-CLE

Si nous voulons interpréter toute l'Ecriture selon la Croix, en CHRIST et en l'EGLISE, nous avons un texte-clé dans S. PAUL : ce sont les chapitres 9 à 11 de l'Epître aux Romains, qui, loin de constituer un petit appendice de la théologie de la grâce - un excursus historique - en sont la clé de voûte et le couronnement.

La construction de l'EGLISE du CHRIST, qui est le Mystère enclos dans notre histoire humaine, s'y déroule en trois étapes.

Le fondement de l'EGLISE est juif. Ceci est vrai dans la personne du SEIGNEUR : l'homme JESUS est Juif, et la femme par qui le salut est entré dans le monde, la Vierge MARIE, est juive, les apôtres du CHRIST, y compris l'apôtre des Païens sont juifs. La première église est composée de Juifs, à l'exclusion des Païens, et elle a son siège à Jérusalem, capitale du monde juif. Les écrivains sacrés de la Nouvelle alliance, à l'exception d'un seul, sont des Juifs.

Remarquons que dans ce premier aspect du mystère de l'EGLISE se réalisent - c'est S. PAUL lui-même qui l'enseigne - les prophéties relatives à un « reste » d'Israélites fidèles. Il n'y a aucune raison de

spéculer sur un reste qui apparaîtrait dans des circonstances historiques encore à venir. Les prophéties du « reste » sont accomplies dans le Mystère de l'EGLISE en CHRIST, elles sont, par l'ESPRIT un objet de louange et d'adoration.

Pour moi j'irais plus loin. Je crois que dans la fondation de l'EGLISE, Jérusalem a été glorifiée de la manière humble et cachée qui convenait en CHRIST. La Jérusalem extérieure, avec tout son orgueil, a été détruite. Mais l'Epouse du CHRIST est née à Jérusalem, c'est là que le nouveau Temple a été rebâti, le Temple qui est le Corps du CHRIST. Dire cela n'est pas spiritualiser, puisque c'est souligner que l'EGLISE est issue de la chair et du sang des Juifs.

Mais la masse des Juifs s'est elle-même déclarée indigne de l'Evangile. Le livre des Actes nous conduit à Rome, capitale des Païens, où l'apôtre des Païens consomme le rejet du Judaïsme. Aussitôt après, le SAINT-ESPRIT a placé, au rang des livres canoniques l'Epître dans laquelle S. PAUL confie son Evangile à l'Eglise de Rome. Le temps des Païens est commencé ; il va se dérouler pendant des siècles. Les Juifs ne se convertiront plus que un à un, et ces convertis seront pour leurs frères des renégats. La masse juive est incrédule, [5] errante, persécutée, maudite. Toutes les prophéties qui ont eu un accomplissement partiel dans la captivité de Babylone, prennent ici leur plein sens dans le mystère de l'EGLISE.

Nous nous garderons ici d'appliquer aux Païens, on les spiritualisant à tort, les promesses faites à Israël. Si les Païens entrent dans l'EGLISE, c'est en vertu de prophéties précises, dont S. PAUL nous livre la clé, par exemple Deutéronome 32/21 (Rom. 10/19), Esaïe 45/1 (Rom. 10/20), II Sam. 22/50, Ps, 18/50 (Rom. 15/9), Esaïe 11/10 (Rom.15/12) etc.

[22] De plus, si les Païens bénéficient des grâces spirituelles de CHRIST, c'est qu'ils sont devenus eux-mêmes Israël en entrant dans une EGLISE dont le fondement était Juif. L'olivier sauvage a été enté sur l'olivier franc. Malgré toute la polémique paulinienne contre la circoncision matérielle et matérialiste, il faut dire que les Païens baptisés sont circoncis de la Circoncision de CHRIST, qu'ils sont identifiés par le Baptême à un Juif circoncis, qui a réalisé sa circoncision jusqu'à la mort de la Croix. Ainsi la destinée de l'EGLISE, même dans les parties païennes de sa structure, accomplit dans le mystère, les prophéties faites à Israël.

Il reste la troisième étape de l'insertion du Mystère de l'EGLISE dans l'histoire - ou plutôt de l'insertion de l'histoire humaine dans le Mystère de l'EGLISE : « Car je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce Mystère, afin que vous ne vous regardiez point comme sages, c'est qu'une partie d'Israël est tombée dans l'endurcissement jusqu'à ce que la totalité des Païens soit entrée. Et ainsi tout Israël sera sauvé, selon/qu'il est écrit ... » (Rom. 11/26).

L'exégèse libérale a voulu parfois abolir la troisième étape du Mystère, en expliquant « tout Israël sera sauvé » comme s'appliquant à la totalité des Païens joints à l'Israël du début. On aurait ainsi un Israël total, composé des premiers Juifs, puis des Païens, et c'est tout.

On se demande comment de telles rationalisations sont possibles alors que le ch. 11 des Romains répète le Mystère sous tant de formes différentes et catégoriques : Rom. 11/12 : « Ils se convertiront tous. » Rom. 11/15 : « Si leur rejet a été la réconciliation du monde, que sera leur réintégration, sinon une vie d'entre les morts ? » Rom. 11/24 : « à plus forte raison eux seront-ils entés selon leur propre nature sur leur propre olivier. » Rom. 11/32 : « Dieu a enfermé tous les hommes dans la désobéissance pour faire miséricorde à tous. »

D'autres ont objecté que si cette conversion en masse d'Israël devait avoir lieu, le SEIGNEUR JESUS en aurait parlé ; alors que, en fait, il parle toujours du rejet d'Israël, qui, d'après les Evangiles, semblerait définitif. Que JESUS n'ait pas parlé du tout du rétablissement d'Israël, ce n'est pas exact. JESUS a prophétisé sur les Juifs, disant : « Vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Soigneur. » Qu'est cela sinon l'acclamation messianique, à la seconde venue du CHRIST ? Le SEIGNEUR dit aussi que Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis. Il y a donc une fin à la malédiction des Juifs, et cette fin se situe exactement comme le veut S. PAUL, lorsque le temps de la grâce s'achève pour les nations.

[6] Ces textes sont certains. Pour ma part, je me demande aussi s'il ne faut pas voir une prophétie du Retour de JESUS dans Matth. 10/23 : « Vous n'aurez pas achevé de parcourir les villes d'Israël que le FILS de l'Homme sera venu. » Et encore je me demande si Matth. 24/34 : « Cette génération ne passera point » n'annonce pas la présence des Juifs pour le Retour ? Et s'ils sont gardés présents, n'est-ce pas comme le veut S. PAUL pour la miséricorde ?

[23] Il n'en reste pas moins que JESUS a beaucoup plus insisté sur le rejet des Juifs au début des temps des Païens que sur leur rétablissement, à la fin des temps des Païens. Il ne faut pas oublier, en effet, que JESUS, en même temps qu'il se donnait au monde comme FILS de DIEU, assumait la tâche concrète d'apôtre des Juifs, ses contemporains. En ce sens, il n'a été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël, et il lui appartenait, par la Croix, d'être le martyr du peuple qu'il évangélisait. Il devait donc

insister sur les calamités qui attendaient la masse de la nation, quand elle rejetterait son SAUVEUR. Il devait insister, pour briser l'orgueil national, des apôtres eux-mêmes, sur l'annonce de l'entrée des Païens dans l'EGLISE.

QUI CONVERTIRA LES JUIFS ?

Il y a donc trois étapes de l'insertion de l'histoire dans le mystère de l'EGLISE. JESUS lui-même, doublé par PIERRE, a été l'apôtre du Reste Juif infiniment précieux aux yeux de l'ETERNEL, posé par lui comme fondement de l'Epouse du CHRIST. S. PAUL, juif, a été sans conteste, l'apôtre des Païens : il a fait entrer l'histoire dans la 2ème étape du mystère.

Je dis que c'est l'EGLISE du Retour de JESUS qui sera l'apôtre de la masse juive, et qu'elle fera entrer ainsi l'histoire dans la troisième étape du mystère.

Tout d'abord il importe absolument, pour que la structure organique de l'EGLISE ne soit pas brisée, que le ministère de la réconciliation pour les Juifs soit donné à des Païens, comme le ministère de la réconciliation des Païens a été donné au rabbin SAUL de Tarse. Les Juifs sont dehors ; pour qu'ils entrent, le portier qui leur ouvrira la porte sera païen, puisque ce sont les Païens qui sont dedans, du moins ceux qui ne sont pas partis dans la grande fuite devant DIEU qui caractérise l'apostasie.

Que l'EGLISE du Retour puisse avoir pour la réconciliation des Juifs, des collaborateurs juifs, comme le médecin païen LUC a été avec tant d'autres, collaborateur du Juif PAUL, cela est aussi bien certain. Mais dans le centre et le cœur du mystère, la réconciliation des Juifs est la tâche essentielle de l'EGLISE du Retour : en se faisant le portier des Juifs, elle sera aussi le portier d'un Juif de marque, le Roi du Gloire qui va venir pour faire sortir toutes ses propres brebis hors de l'enclos de la mortalité, et les conduire dans les pâturages de la vie éternelle.

[7] La conversion des Juifs n'est pas un miracle baroque qui se produirait après un enlèvement baroque d'une EGLISE elle-même baroque, puisque elle serait inachevée. Tous les miracles de DIEU sont dans le CHRIST pour l'EGLISE. La formation de l'Eglise de Jérusalem a été miraculeuse et accompagnée de miracles ; la mission de PAUL a été miraculeuse et accompagnée de miracles ; de même la conversion des Juifs sera miraculeuse et accompagnée de miracles.

[24] Mais cette troisième étape doit évidemment continuer et couronner les deux autres ; elle est de la même substance, dans la même structure que les deux autres. Le ch. 11 des Romains la décrit dans le même tout que les deux autres, sans solution de continuité. La parabole de l'olivier présente un seul olivier. L'olivier n'est pas déplanté avant que ses branches naturelles soient entées de nouveau sur lui. A vrai dire, sur quoi les enterait-on, si l'olivier n'y était plus ?

Dès que l'on parle de l'avenir, on est tenté par les prévisions, et l'on demandera : « le retour des Sionistes en Palestine n'est-il pas un signe du Retour du CHRIST ? » Ici il faut faire bien attention. Si vous dites : les Juifs retournent en Palestine, donc les prophéties s'accomplissent et JESUS revient bientôt, et que vous en profitiez pour ne rien préparer en vue du Retour, vous êtes grandement dans l'erreur.

Si vous-pensez au contraire, que l'établissement sioniste en Palestine doit être la base de la conversion des Juifs à JÉSUS-CHRIST, et si vous vous consacrez de toute votre âme dans l'EGLISE du Retour pour la conversion des Juifs - et DIEU sait à quel prix elle se fera, - alors je suis bien d'accord. Il est possible, DIEU étant un DIEU d'ordre, que la Jérusalem terrestre soit le support du salut de nos frères séparés - les Juifs, - étant bien entendu qu'il s'agit non de rebâtir le Temple matériel détruit une fois pour toutes, ou de relever les sacrifices abolis. Si l'histoire de l'EGLISE finit à Jérusalem, c'est pour entrer dans la Jérusalem céleste par la Résurrection des morts.

Un dernier point encore. Je mets en garde contre l'expression : l'évangélisation des Juifs, qui irréprochable en soi, a aujourd'hui des résonances inquiétantes. Ceux qui parlent d'évangéliser les Juifs peuvent vouloir en effet - et c'est souvent le cas - gagner quelques Juifs et les rattacher à leur EGLISE, à leur mouvement, à leur « dénomination ». On ferait alors l'économie de construire l'EGLISE du Retour. Mais gagner quelques Juifs et les détacher de la masse d'un Israël inconverti, cela s'est toujours fait, depuis l'an 70. C'est une marque de la fidélité de DIEU qui montre qu'il n'oublie pas ses bien-aimés. Mais ce n'est pas la préparation du Retour.

Pour le Retour, il faut la conversion de la masse juive ; et pour cette conversion, il faut, sur le plan de la construction de l'EGLISE, une puissance comparable à ce qu'est la bombe atomique sur le plan de la destruction. Jamais des Eglises séparées n'auront pareille puissance. De même que la bombe atomique a été donnée aux hommes par une puissance anti-christique qui a l'hégémonie sur le monde entier, de même la réconciliation des Juifs ne peut être donnée qu'à l'EGLISE du Retour, parce que celle-ci possède en elle

prophétiquement, et déjà réellement dans son Eucharistie, l'unité de l'EGLISE universelle qui paraîtra devant son SEIGNEUR.

[8 / 25] LA RECONCILIATION DES JUIFS ET L'UNITE

Nous avons vu hier que la préparation du Retour est caractérisée, entre autres, par l'unité qu'enseignent JESUS, S. JEAN et S. PAUL. L'EGLISE du Retour doit posséder dans son être même le principe de l'unité, elle doit être prophétiquement l'unité qui sera manifestée au dernier jour. C'est pourquoi elle ne saurait se constituer en secte, mais elle s'insère sur la réalité de l'EGLISE du passé, et plonge ses racines dans l'institution visible fondée par les Apôtres. Elargissant aujourd'hui cette vision, nous devons l'étendre aux Juifs qui sont, eux aussi, par la promesse, dans l'EGLISE qui acclamera le Messie venant dans la gloire. La Croix devant réunir en un seul corps les enfants de DIEU dispersés, elle place dans ce corps les Juifs qui en sont, pour ainsi dire membres de droit, ou en tout cas, membres par priorité. C'est eux qui donnent leur nom à l'ensemble du Corps : l'EGLISE est l'Israël de DIEU. C'est leur capitale, Jérusalem, qui est le point central de l'EGLISE, partie, comme l'ont dit les Pères, pour un pèlerinage terrestre qui commence à la Jérusalem d'en bas pour finir à la Jérusalem d'En-Haut. En sorte, conclurons-nous, que Rome n'a été qu'une capitale provisoire : elle est, par rapport à Jérusalem, ce qu'a pu être Avignon, pour un temps, par rapport à Rome.

Il n'y a donc pas d'unité du Corps de CHRIST, partant pas de Retour du CHRIST, sans la réconciliation de la masse juive. Or la division du Juif et du Païen est la plus terriblement profonde qui ait jamais déchiré, et qui déchire, la race humaine. L'élection d'Israël, en vue du salut, est en fait la cause de l'inimitié fondamentale que l'on retrouve à la base de toute guerre, au sens le plus large, sur la terre. Sans les Juifs se mêlant à eux, les Païens connaîtraient le secret d'un pouvoir impérial qui donne au monde la pax romana. Sans les Païens, les pénétrant d'idolâtrie, les Juifs connaîtraient la prospérité d'un Royaume davidique vainqueur de tous ses ennemis. Du fait de la déchirure que DIEU a faite en enlevant à l'homme païen, cette côte qui s'appelle ABRAHAM, pour en former le peuple élu, la division, la haine, et finalement la mort, règnent sur la terre. Les moqueurs ont raison. Le plan de DIEU a échoué. Il a posé la dualité, et à tout jamais l'unité demeure impossible. Dans la soi-disant sagesse divine il y avait une faille fondamentale. Du jour où DIEU a divisé, il s'est rendu lui-même incapable de réunir.

Ainsi parle l'incrédulité, y compris l'incrédulité des chrétiens. Mais nous disons que MARIE est la fille d'ABRAHAM, et que, par elle, CHRIST le salut, est entré dans le monde. En CHRIST et en l'EGLISE, l'unité est donnée selon une sagesse divine qui paraît folie aux yeux des hommes. Seulement l'EGLISE empirique n'a pas encore saisi dans la foi cette plénitude de l'unité. Dès que le message du Retour de JESUS commence d'être formé par l'ESPRIT-SAINT dans le cœur, la raison humaine s'empresse de l'éteindre, parce qu'elle n'a pas la foi en l'unité. La foi est trop petite pour le triomphe de l'unité et de la vie. D'un côté les grands organismes ecclésiastiques, installés tant bien que mal sur la terre, s'efforcent de la faire durer le plus longtemps possible, afin de différer, le jour de la passation des pouvoirs au seul SEIGNEUR de l'EGLISE, qui sera aussi le Juge de ses serviteurs. De l'autre côté, nos amis dissidents, à qui nous devons beaucoup, risquent de succomber à la tentation d'un [9] système intellectuel qui, sous prétexte d'annoncer le Retour, le rejette au-delà d'une imaginaire disparition de l'EGLISE.

Frères bien-aimés, voulez-vous qu'ensemble nous ouvrions dans l'Union de prière un chemin nouveau. Le voici : rester ouvert à la direction de l'ESPRIT qui nous conduira pas à pas ? crier au SEIGNEUR : « Augmente-nous la foi, » afin que nous recevions la foi en l'unité et la foi en la vie ; enfin, tendant une main fraternelle à tous ceux qui aiment Notre Seigneur JESUS-CHRIST d'un amour inaltérable, nous offrir à DIEU pour une tâche concrète et surhumaine : le Retour dans la salle du festin eucharistique de celui qui boude encore à la porte : notre frère aîné : le Juif.

IVème Etude. – le retour de Jésus et le temps de l'Eglise

PREMIERE PARTIE. – LE TEMPS ET L'ETERNITE

[1 / 26] Quand on pense au Retour de JESUS, on ne peut s'empêcher d'aborder la question du Temps et de l'Eternité : c'est dire qu'on se trouve soudain en contact avec ce qu'il y a de plus difficile dans la Théologie et la Philosophie. Vous savez que, de nos jours, une des pensées les plus belles qui aient fleuri dans la philosophie française, j'ai nommé BERGSON, s'est présentée comme une philosophie de la durée et de la mémoire. Plus récemment pour ne citer qu'un seul autre nom, Martin HEIDEGGER - dont « l'Etre et le Néant » de SARTRE semble n'être qu'un démarquage -, fonde son pessimisme sur l'étude existentielle du temps : étude que l'on retrouve, il faut le dire à la gloire de la pensée chrétienne, chez un GREGOIRE de Nysse, lequel a très nettement posé une philosophie de l'existence, qu'il surmonte par une doctrine de l'éternité.

Nous ne pouvons pas entrer ici dans l'exposé de ces problèmes : ce sont les plus ardus de la philosophie, nous n'y serions pas compétents. Recommandons seulement à ceux qui aiment le Retour de JESUS, l'étude de GREGOIRE de Nysse, qu'il faut mettre aujourd'hui à son rang, le plus haut, dans l'histoire de la pensée chrétienne.

Disons simplement, en guise d'introduction, ceci : DIEU est éternel : « je suis celui qui suis… L'Eternel ; le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob, m'envoie vers vous. Voilà mon nom pour l'éternité. Voilà mon nom de génération en génération. » JESUS fait écho à MOÏSE : « Avant qu'Abraham fut, Je suis. » Ainsi l'ETERNEL est DIEU, DIEU est l'Etre, celui qui seul peut dire, dans la plénitude : « Je suis. »

Il est encore écrit, et ici c'est l'apôtre qui parle : « Dieu est amour ; et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui. » C'est encore S. JEAN qui nous dit avec force que nous avons appris l'amour de DIEU par la manifestation du FILS. DIEU est [2] amour, au dehors vers sa Création. Mais il est amour en lui-même, de toute éternité : car le PERE aime le FILS ; et le PERE et le FILS sont liés dans l'ESPRIT-SAINT qui procède d'eux. On connaît une des représentations les plus émouvantes de la Trinité dans l'art chrétien, celle d'Enguerrand CHARROTON (ou QUARTON), dans le Couronnement de la Vierge de Villeneuve-lès-Avignon. Le PERE et le FILS sont peints sous les traits de deux hommes semblables, qui se font vis-à-vis, et dont les lèvres, sont réunies par les ailes de la Colombe qui est le SAINT-ESPRIT.

DIEU est éternel. DIEU est amour. De cette grande vision que nous donne la parole, nous tirerons ici cette pensée : l'éternité, c'est la présence de l'être aimé. Ainsi le FILS est présent au PERE dans l'ESPRIT, et DIEU qui, dans l'amour, peut dire : « Je suis » est l'ETERNEL.

Prenons la contre-partie ; ne pouvons-nous pas avancer que le temps, c'est, au moins à quelque degré, l'absence de l'être aimé. Dans le temps, il y a toujours une certaine distance entre moi et l'autre. Cette distance devait exister même dans la Création bonne, entre ADAM et DIEU, entre ADAM et EVE. Car s'il n'y avait pas eu comme une possibilité du moins de rupture, comment Satan se serait-il glissé, entre EVE et ADAM d'abord, entre le couple humain et DIEU ensuite ? Mourir, n'est-ce pas être vaincu par le temps, être englouti par lui, on particulier être séparé de son semblable ?

[27] Inversement le temps peut être surmonté par l'éternité, et la Rédemption suppose une telle victoire. Le Fils éternel est venu mourir dans le temps, séparé de son Père, comme l'atteste le Eli Eli lama sabachthani : ainsi il a remporté la victoire sur la mort ; il a mis en évidence la vie et l'immortalité par l'Evangile ; il s'est assis à la droite du Père. Les membres du Christ étant unis au Chef par la grâce miséricordieuse, l'espérance de l'Eglise c'est que, par la Résurrection des corps, Dieu soit tout en tous.

Ainsi dans l'éternité, la Création sera présente à l'Etre aimé, qui est Dieu, l'Etre, l'Etre aimé par-dessus tout. Dans cette présence, les créatures ici-bas séparées dans le temps seront présentes les unes aux autres en Dieu. L'éternité c'est l'absence de toute absence.

Ici-bas dans le temps, la séparation des êtres les uns d'avec les autres, se traduit par la division des instants, passé, présent et avenir. L'instant est instable parce qu'il ne contient pas une plénitude d'amour. Il tend vers l'avenir dont il attend d'être comblé dans sa quête de l'amour. Sans Dieu, c'est un mirage sans cesse décevant : tout nouveau présent rabaisse ce qu'on appelait l'avenir au niveau d'un morne instant sans amour. Pour les philosophes pessimistes, le temps est le lieu de notre malheur, et il y a là un fond tragique de vérité humaine.

Pour le chrétien dans la grâce, le mystère de la mémoire et le mystère de l'espérance font de l'instant une plénitude comblée par amour. O temps suspends ton vol, dit le poète : intuition juste en ceci que l'amour surmonte le temps. Mais le romantisme contient une revendication d'un temps indéfini pour jouir

d'un amour qui n'est pas l'amour, tandis que la grâce nous donne par l'Agapé divine une victoire déjà pressentie [3] ici-bas sur le temps.

Cette introduction qui peut sembler loin du sujet du Retour de Jésus, a pour but de fixer cette pensée, que chaque période de l'histoire de l'Eglise, comme chaque journée de notre vie, peut être envisagée sous un double aspect : ou bien nous additionnons les moments isolés, jours, mois, années, siècles, et nous obtenons un temps indéfini, comme une ficelle faite de morceaux rajoutés bout à bouts, et on n'aurait jamais fini d'en rajouter. Ces morceaux du temps se courent les uns après les autres sans jamais se rattraper. Ce qu'ils cherchent c'est l'amour, mais ils ne le trouvent pas, car ils le cherchent en-dehors d'eux-mêmes. Dans cette perspective, on rejette le Retour de Jésus au bout de la ficelle : mais comme il n'y a pas de dernier bout, comme on peut toujours en rajouter, le Retour de Jésus s'évanouit au bout d'un temps qui n'a pas de bout. Telle est la position, dans l'Eglise, de toute théologie qui par un rationalisme de la foi, se dessèche quant à l'amour. Mais telle est aussi, dans l'histoire, la position de toute secte qui a annoncé prématurément un Retour de Jésus prédit au bout d'un temps qui en fait n'a pas eu de bout.

[28] Ou bien, autrement, chaque génération chrétienne a pu vivre dans la foi qu'informe l'amour ; alors, inévitablement, avec la foi et l'amour elle a saisi l'espérance ; elle a vécu dans le Retour de JESUS, et elle n'a pas été trompée. On peut comparer ici l'histoire de l'EGLISE - non à la ficelle faite de morceaux mis bout à bout, et à laquelle il y a toujours un bout à rajouter - mais à la corde bien tendue d'un bel arc. L'arc lui-même, c'est la grâce de DIEU, c'est JESUS qui était, qui est et qui revient. La corde, c'est l'EGLISE, entre ces deux extrémités : la venue sur la terre de JESUS incarné en abaissement, le retour sur la terre de JESUS en gloire.

Les chrétiens qui ont vécu cet Evangile, ont été dans le Retour de JESUS, à quelque point de la corde qu'ils fussent situés. Et pour chaque génération, le Retour de JESUS, ce n'est pas de spéculer sur un bout de ficelle à rajouter, mais c'est de savoir à quel point DIEU nous a mis sur la corde du bel arc. L'apôtre PIERRE, sans conteste, était à l'attache de la corde sur la première extrémité de l'arc. Il touche le cœur de la grâce en s'écriant : « Tu es le CHRIST, le FILS du DIEU vivant. » L'apôtre PAUL n'était pas loin de cette première extrémité de l'arc ; il pouvait encore toucher PIERRE, quand ils se donnèrent la main d'association. Nous, nous ne sommes pas loin de l'autre extrémité de l'arc : je crois même que nous la touchons déjà.

Mais il nous faut aujourd'hui, considérer les générations qui ont été placées entre la fin et le commencement.

DEUXIEME PARTIE. - FAUSSES ANNONCES DU RETOUR DE JESUS

[4 / 29] Toute comparaison est trompeuse. La ficelle indéfinie faite de morceaux rajoutés bout à bout, et l'arc bien tendu, tout cela, c'est très joli. Mais la réalité est plus complexe. Pour être dans le vrai, à travers la réalité concrète, il faut un peu embrouiller les choses. Il faut dire, par exemple, que la ficelle en question est quand même toujours du même chanvre que la corde de l'arc ; il n'y a pas de secte absolue ; toute secte est, en un sens dans l'EGLISE ; toute annonce fausse du Retour de JESUS a pu contenir une part de vérité. Le l'autre côté, il faut dire que la corde n'est jamais, sur la terre, si bien tondue qu'il le faudrait. Il lui arrive de se relâcher. L'EGLISE s'endort et son espérance, comme son zèle, se relâchent. L'histoire nous présente donc, au sujet du Retour de JESUS deux grandes possibilités d'erreur :

D'une part, il y a l'erreur de tout schisme qui annonce le Retour de JESUS comme proche ; mais étant hors de la charité, le schisme ne peut saisir l'espérance. Il annonce le Retour de JESUS intellectuellement, sur le plan de la doctrine. Il fait appel à la foi sans doute, mais la foi sans la charité est morte. C'est une foi qui très vite se durcira en formules sans vie : le schisme s'endurcit en une secte, et bientôt un nouveau schisme viendra se dresser contre cette secte.

C'est dire que l'on peut pécher contre la charité et contre l'espérance par impatience et par dureté, par zèle amer et par esprit de dispute. Et c'est cela qui explique que beaucoup ont annoncé que JESUS reviendrait de leur temps et il n'est pas revenu. Ils sont une preuve que, en CHRIST, on ne peut pas faire l'économie de la charité.

D'autre part l'autre erreur possible est celle de l'EGLISE elle-même, qui ne se saisit pas dans le proche Retour du Seigneur JESUS. Elle laisse refroidir son espérance. Son zèle aussi s'attiédit. Le Retour de JESUS, au lieu d'être annoncé proche, est reporté très lointain. Comme les extrêmes se touchent, les deux reviennent au même. Dans l'EGLISE à l'espérance attiédie, la charité aussi se refroidit. De même que le schisme était dur dans les coupures qu'il provoquait, de même l'EGLISE attiédie se raidit dans une attitude persécutrice.

Pratiquement, dans l'EGLISE, les deux attitudes se font vis-à-vis à la même époque. C'est ce que nous allons constater on passant on revue quelques exemples historiques.

1er EXEMPLE : LE MONTANISME.

Nous parlons ici familièrement, en toute liberté : j'ai souvent eu peur d'être moi-même une sorte de sous-produit du Montanisme, un mélange des erreurs de TERTULLIEN et de MONTAN.

Le mouvement prophétique de la fin du 2ème siècle ressemble en effet comme un frère au Pentecôtisme d'aujourd'hui ; et même je dirai que Charmes ressemble - extérieurement seulement je l'espère - au Mon- [5] tanisme, plus que toute branche du Pentecôtisme.

[30] Par exemple, je dis que l'œuvre a ici un centre localisé : je convoque des Retraites à Boissier. De même : « Hommes et femmes quittaient à l'envi leur villages et leurs villes pour se rendre dans la plaine située entre Pépuze et Tymion, où MONTAN annonçait l'imminente descente de la Jérusalem céleste. »

Le mouvement de Charmes, on le sait, est essentiellement un mouvement de femmes. De même : « On voyait MONTAN se faire accompagner de deux prophétesses, MAXIMILLA et PRISCILLA. On entendait ces femmes prononcer des oracles, enseigner aux multitudes la nouvelle prophétie. Rien n'était plus contraire à la tradition, dont S. PAUL avait posé le principe, en ordonnant aux femmes de se taire dans les assemblées. »

Le Montanisme avait une morale rigoriste. Un des plus violents traités anti-catholiques de TERTULLIEN est le « De Pudicitia ». Le vieux lutteur y prend feu et flamme parce que le pape CALLIXTE a permis la réconciliation avec l'Eglise, par la pénitence, des chrétiens tombés dans l'adultère et la fornication. Ce n'est certes pas à la porte des églises que TERTULLIEN afficherait un tel édit, mais plutôt, dit-il, à la porte des maisons de prostitution.

Pourtant JESUS n'est pas revenu du temps de MONTAN et de TERTULLIEN, malgré les prophéties et tous les autres charismes du Paraclet. Comment pouvons-nous être sûrs que nous ne nous sommes pas simplement égarés dans le même illuminisme qu'eux ? Je réponds : le Montanisme fut une secte de l'impatience ; elle se sépara avec dureté et avec un zèle amer d'une église, qui, d'autre part, commençait de donner des signes de relâchement. En annonçant le Retour de JESUS proche, MONTAN, qui n'était pas dans la charité, ne pouvait pas saisir une espérance vivante : il ne faisait que raccorder un bout de ficelle aux deux premiers siècles de l'histoire de l'EGLISE : et son bout de ficelle n'était pas le dernier, et même il ne pouvait pas l'être. Aucune secte ne pourra jamais saisir le Retour dans l'espérance ; et, s'il ne devait y avoir que des sectes, il n'y aurait jamais de Retour de JESUS.

2ème EXEMPLE : LE JOACHIMISME.

L'histoire du joachimisme est extrêmement intéressante, parce qu'elle marque le moment où l'Eglise catholique romaine a définitivement laissé se relâcher son espérance. On peut dire, que depuis, le catholicisme n'a jamais ressaisi cette espérance vivante. Après l'écrasement des néo-joachimites du XIIIe siècle, ce n'est que d'une manière espacée, sporadique, que quelques saints parleront encore avec une intense conviction du Retour de JESUS, et ils ne seront pas entendus : tels un saint Vincent FERRIER au temps du grand Schisme ou un saint Louis Marie GRIGNION DE MONTFORT à la fin du Grand Règne (celui de Louis XIV).

L'histoire du joachimisme est très complexe. Au XIIe siècle l'abbé JOACHIM DE FLORE (il est mort vers 1201 ou 1202) fut une manière de saint et de voyant. Mettant la contemplation au-dessus de l'action, il ne fonda ni mouvement ni secte ; il ne songea pas à sortir de l'ÉGLI- [6] SE, où il était respecté et honoré. C'est par des œuvres qu'il devait agir par la suite, notamment par l'Expositio in Apocalypsim ou Apocalypsis nova, et sa Concordia Novi et Veteri Testamenti. JOACHIM y exposa une sorte de trithéisme historique. L'Ancien Testament est la figure du Nouveau.

[31] De même, le Nouveau Testament était interprété à son tour comme la figure d'un troisième âge encore à venir, et dont JOACHIM se considérait comme l'initiateur. L'Ancien Testament était plus particulièrement l'âge du PERE, le Nouveau Testament, dominé par le grand fait de l'Incarnation, était l'âge du FILS. Le nouvel âge serait l'âge de l'ESPRIT

Il y a donc eu « un temps où les hommes vivaient selon la chair : il a duré jusqu'au CHRIST, et commencé avec ADAM ; un autre où l'on vit à la fois selon la chair et selon l'ESPRIT ; il a duré jusqu'au moment présent, et a commencé avec le prophète ELISEE, ou avec OSIAS, roi de Juda ; il y aura un temps

où l'on vivra en esprit ; il durera jusqu'à la fin du monde et a commencé avec le bienheureux BENOIT. Dans l'un on a été sous la Loi, dans l'autre nous sommes sous la Grâce ; dans le troisième, que nous attendons prochainement, nous serons sous une grâce plus abondante... Le premier est l'âge de la servitude servile, le second de l'obéissance filiale, le troisième de la liberté ; le premier est l'âge de la crainte, le second de la foi, le troisième de la charité. Le premier est l'âge des vieillards, le second celui des jeunes gens, le troisième celui des enfants. »

Du temps de JOACHIM même, ces doctrines ne provoqueront ni trouble ni scandale. Mais bientôt après la mort de cet Abbé-Prophète, apparaissaient S. FRANÇOIS et S. DOMINIQUE qui fondaient les ordres mendiants. Parmi eux, et surtout parmi les Franciscains, une « gauche » illuministe se réclama des conceptions et des prophéties de JOACHIM DE FLORE. Les mendiants, disait-on, sont les deux témoins du ch. XI de l'Apocalypse ; ils sont figurés par ENOCH et ELIE qui doivent revenir avant la fin du monde.

Autour de ce Néo-joachimisme naissait toute une littérature pseudo ou deutéro-joachimienne. On apporte des prophéties et des révélations nouvelles. On ne tarit pas sur la corruption du clergé. Pour l'auteur d'un commentaire sur JEREMIE (XIIIe s.) l'Eglise romaine est déjà la Grande Prostituée de l'Apocalypse ; il vaudrait mieux pour le pape SILVESTRE qu'il ne fût jamais né ; le patrimoine de l'EGLISE, reçu par lui a été pour elle l'arbre de la science du bien et du mal.

Cette littérature culmine dans l'Introduction à l'Evangile éternel du franciscain Gérard DE BORZE SAN DONNINO (1254). JOACHIM n'avait fait que proclamer que le Nouveau Testament avait un sens spirituel plus profond et caché sous la lettre, comme il était lui-même la clé de l'Ancien Testament. Mais Gérard va beaucoup plus loin. Pour lui, l'ESPRIT s'est retiré de l'Ancien et du Nouveau Testament, pour venir demeurer dans les récits de JOACHIM lui-même, qui constituent l'Evangile éternel. S. FRANCOIS d'ASSISE est l'Ange de la Révélation, qui tient le petit livre ouvert dans sa main.

[7] Au XIIIe s. et au début du XIVe, le néo-joachimisme eut une extraordinaire diffusion. Il compta des penseurs de valeur comme Pierre OLIVI, Ubertino de CASALE, Arnaud de VILLENEUVE. Ce dernier, mort on 1311, fixe la date de l'apparition de l'Anti-Christ à 1358. DANTE ne fut pas insensible à certaines influences Joachimites. Elles se propagèrent encore parmi les béguins du Languedoc et les Fraticelles d'Italie que l'Inquisition persécuta. L'influence du néo-joachimisme continua de se faire sentir pendant toute la fin du Moyen-Age.

[32] Le néo-joachimisme qui fleurit ainsi au XIIIe et au XIVe s. est la contrepartie d'une EGLISE qui se mondanise, s'installe dans une civilisation de plus en plus profane, et laisse se relâcher son espérance. Dans la théologie de S. THOMAS, ce qui concerne l'espérance est ramené aux proportions du salut de l'âme individuelle. La béatitude de celle-ci dans le ciel est beaucoup plus au premier plan que la Résurrection du corps, laquelle ne constitue qu'une sorte de rallonge placée dans un temps très éloigné et très indéterminé. La béatitude, de l'âme qui jouit de DIEU, idéal plus riche, certes, que celui des philosophes grecs, mais qui leur est nettement apparenté, cette béatitude qui ne requiert pas la corporéité, est tellement le centre de l'espérance chrétienne, qu'un des papes français, JACQUES de Cahors, qui régna on Avignon sous le nom de JEAN XXII, eut de très gros ennuis pour avoir prêché que cette béatitude pouvait ne pas être aussi parfaite qu'elle, le serait après la Résurrection, du corps.

Ainsi au spiritualisme des franciscains qui combattent violemment, la hiérarchie, c'est-à-dire le corps visible de l'EGLISE, et qui s'impatientent au point de voir l'Anti-Christ dans le clergé, s'oppose un autre spiritualisme, celui de l'EGLISE qui se relâche. De toute manière le temps se distend, l'éternité n'a pas de vraies prises. Aussi ne sommes-nous pas surpris qu'on prête au pape BONIFACE VIII ce jugement sur les commentateurs d'Apocalypse qui pullulaient de son temps : « Pourquoi ces imbéciles attendent-ils la fin du monde ? » Et CLEMENT V écrit à JACQUES II d'Aragon que pendant, la lecture, en plein Consistoire, par Arnaud de Villeneuve, d'un manifeste rempli d'idées apocalyptiques, lui, le pape, il pensait tranquillement à des choses plus importantes.

3ème EXEMPLE : LES DISSIDENCES PROTESTANTES.

Depuis la persécution du néo-joachimisme, et à plus forte raison, depuis le Concile de Trente, le Catholicisme n'a pu encore ressaisir l'espérance du Retour. Celle-ci devait trouver son refuge dans le protestantisme, et particulièrement dans les dissidences, les grandes églises nationales ayant tendance à s'installer sur la terre à l'image de Rome.

Dès l'aube de la Réforme, l'Anabaptisme est un mouvement prophétique qui annonce le Retour de JESUS, et qui, une fois de plus, se trompe. LUTHER, qui contribua à noyer ce mouvement dans le sang, ne fut pas exempt d'une certaine annonce du proche Retour de JESUS : et cela dans la mesure où il se dressa contre le Catholicisme dans un esprit de dureté et de schisme. Sur ce plan, LUTHER devait avoir la conviction que sa Réforme était la vérité absolue ; il possédait la Parole de DIEU, le seul sens juste des Ecritures. Dès lors la persistance de l'Eglise romaine était pour lui à la fois une menace et un scandale.

Pour lutter contre les doutes qui le saisissaient sur l'authenticité de sa mission, LUTHER [8] avait besoin de la certitude de la destruction totale de Rome. Esprit du moyen âge encore, c'était pour lui un scandale que tous les chrétiens ne fussent pas dans la seule vraie église, la sienne.

L'annonce du Retour de JESUS résout le double danger : le pape, avec son clergé, est l'Anti-Christ ; si la prédication de la Réforme ne les a pas convaincus d'erreur, c'est que « der jüngste Tag » est bien proche, et que le Seigneur JESUS va venir les détruire, du souffle de sa bouche. Cette eschatologie, dure et schismatique, n'est pas empreinte de l'espérance et rejoint celle des sectes.

[33] Plus près de nous le Darbysme, puis l'Adventisme, puis toutes les variétés d'Anges de l'ETERNEL, nous ont fourni de multiples exemples d'une annonce fausse du Retour de JESUS. Tout récemment mourait M. FREYTAG qui avait déclaré qu'il ne mourrait pas. Nous avons suffisamment vu, au cours de ces études que cette annonce, durcie dans la dissidence, n'était pas une espérance vivante. Le reproche que l'on peut lui faire, ce n'est pas tant de se tromper sur des dates, que de réduire le Retour de JESUS au plan d'une doctrine morte, et de ne pas faire fleurir les essentielles vertus du CHRIST : la foi vivante, la charité, et l'espérance, celle qui ne confond point, parce qu'elle saisit le Retour, en CHRIST dans une communion vivante

CONCLUSION

Notre étude historique a surtout porté sur les aspects négatifs de l'annonce du Retour de JESUS dans l'histoire de l'EGLISE. Nous avons voulu par là, nous préserver des erreurs qui n'ont que trop souvent déshonoré le nom de CHRIST, même avec un désir sincère de le servir.

Il y aurait une autre étude à faire, du côté positif. Nous ne pouvons que l'indiquer. Disons seulement qu'à toute époque où la foi a été vivante et où elle a servi DIEU et le prochain dans la charité, l'espérance du proche Retour de JESUS n'a pas été absente. Aussi n'est-ce absolument pas par une sorte d'erreur d'optique que l'EGLISE primitive a vécu dans l'imminence du Retour de JESUS. Ces chrétiens posaient avec un amour ardent la base juive de l'EGLISE, et ils inauguraient avec S. PAUL, la mission parmi les Païens. A leur foi vivante, à leur charité, répondait l'espérance ils pouvaient s'écrier dans leur Eucharistie : Maranatha ! le SEIGNEUR vient ! Ils ne fixaient pas de date, mais le Retour de JESUS était proche : ils vivaient dans ce Retour ; ils réalisaient l'espérance donnée à l'EGLISE. Inutile de souligner qu'ils vivaient, autant que cela était dans leur pouvoir, dans l'unité.

On retrouvera, au cours des âges, la même espérance vivante, chaque fois qu'un Réveil, une Mission, un Mouvement d'évangélisation, ont travaillé avec amour au salut du monde. On ne peut servir le CHRIST sans saisir l'espérance du Retour dans une authentique expérience chrétienne et ecclésiale.

[9] Pour nous, le Retour de JESUS est une question de vie ou de mort parce que nous en sommes à la dernière étape, la conversion des Juifs, et que, après celle-ci, il n'y en aura plus d'autre. Mais il ne s'agit pas simplement de croire dans l'intelligence que « bientôt » signifie aujourd'hui : peu d'années. Cela ne suffirait pas pour nous donner l'espérance. Cela encore peut être un calcul, une foi morte. Aujourd'hui, tout près de la fin en années d'hommes, comme au début, tout près de la fin, en années de DIEU, l'espérance reste essentiellement une vertu qui ne peut s'épanouir en une expérience vivante que sur la base de la foi qui croit pour obéir, et plus encore, sur la base de la charité qui veut l'unité du Corps visible de JESUS-CHRIST.

Le vêtement chrétien de la femme*

L'EGLISE A UN ENSEIGNEMENT SUR LE VETEMENT

Le chrétien baptisé veut renoncer au péché et obéir à Jésus- Christ : « que le péché ne règne donc point-dans votre corps mortel ».[1] Le baptisé étudie donc la parole de Dieu sur les points où se pose une question d'obéissance ; il écoute aussi l'enseignement de l'Eglise qui aide à comprendre la Parole.

Le vêtement de la femme est un point où se pose une question d'obéissance. C'est un point sur lequel Dieu parle, et il est dit : « Gardez-vous de refuser d'entendre Celui qui parle » (Hébreux 12/25). Les textes des Saintes-Ecritures sont nombreux sur ce point.[2] Les apôtres ont donné des directions précises aux premières communautés. Il y a une théologie du vêtement, qui a été développée par les Pères et les Docteurs : de cette théologie découlent des applications pratiques. Dès le début, et de tous temps, les chrétiens de la Réforme ont été particulièrement attentifs et soigneux dans le domaine du vêtement.[3]

Nous ne voulons pas exposer ici la Théologie du vêtement.[4] Nous dirons seulement, en un mot, que l'étude de la Bible montre que le vêtement a une signification aux yeux de Dieu. Si étrange que cela puisse paraître au premier abord, Dieu nous parle par le vêtement : et c'est en nous le donnant[5] ; à notre tour, nous parlons à Dieu, en revêtant le vêtement que Dieu nous donne, ou, au contraire, en le repoussant pour prendre celui qui porte la marque de Satan.[6]

Que signifie donc le vêtement que Dieu donne au chrétien ? Il représente la grâce et la miséricorde dont nous sommes revêtus par Jésus-Christ.[7] Il représente aussi le corps de Résurrection que nous allons revêtir et qui engloutira ce corps mortel.[8]

Dans l'Eglise des premiers siècles, les nouveaux baptisés (adultes) recevaient, au sortir du Baptistère une robe blanche, qu'ils portaient toute la semaine suivante.[9] Cette robe blanche de Baptême doit toujours être visible, en quelque manière, dans le vêtement chrétien.

Laissant de côté la Théologie du vêtement, nous allons décrire simplement à quelles exigences doit répondre aujourd'hui le vêtement chrétien de la femme. Nous laisserons l'habit masculin pour une autre étude, très nécessaire elle aussi. Ajoutons que nous ne nous placerons pas sur le terrain d'un christianisme général, mais sur le terrain de la vie chrétienne telle que nous voulons la pratiquer dans l'« Union de prière

---

* Août 1947 : « Pour les sœurs de l'Union de prière qui ont de la peine à se dégager des séductions anti-christiques ». Les références bibliques seront indiquées directement à la suite des citations et non en note de fin de document comme dans le document ronéotypé. Nous mettrons en note de bas de page les autres remarques qui se trouvaient dans les notes originales. Il existe aussi une version manuscrite de ce texte sous forme de divers cahiers désignés comme : « texte primitif » (sans date) et «1ère et 2e copie » (sans date). Le texte court sur les pages de droite et les notes figurent en face sur les pages de gauche.

[1] Romains 6/12 : chapitre sur le Baptême.

[2] Voici l'indication de quelques textes importants, auxquels notre étude reviendra sans cesse :

Le récit de la chute : Genèse 2/25-3/24.

Dans l'Ancien Testament encore : Proverbes 7/10 ; Esaïe 3/16-4/1, 61/10.

Dans le Nouveau Testament : le démoniaque des tombeaux : Luc 8/26-37 ;

Jésus sur la Croix : Matth. 27/27-31, 35-36 ; Jean 19/23-24.

Pierre devant Jésus : Jean 21/17.

Les exhortations des apôtres : 1 Corinthiens 11/6 et 14/15 ; 1 Timothée 2/9-10 ; Tite 2/3-5; 1 Pierre 3/3-5.

Les promesses et avertissements de l'Apocalypse : Apoc. 3/4,5 et 18 ; 16/15 (comparez II Corinthiens 5/2-5) ; 19/7-8 (comparez 1 Corinthiens 6/12-14).

[3] Voir par exemple J. Bastide : « Histoire abrégée des protestants de France », page 35 Caractère et mœurs des Réformés.

[4] Elle a été admirablement résumée par le professeur (catholique) Erik Peterson dans la brochure : « Pour une théologie du vêtement » [N.d.E : Lyon : éditions de l'Abeille, 1943 (La Clarté-Dieu, VIII), trad. de M.-J. Congar, O.P.].

[5] Voyez Genèse 3/21, Esaïe 61/10, Matthieu 6/30.

[6] Voyez Jude, v. 23.

[7] Esaïe 61/10-11, Romains 13/13-14, Galates 3/27 ; Apocalypse 3/18, 19/7-8.

[8] II Corinthiens 5/1-4 ; I Corinthiens 15/53 ; Philippiens 3/20-21.

[9] Spécialement quand le Baptême avait lieu à Pâques.

de l'Eglise Réformée de Charmes », en réponse aux grâces et aux appels que nous avons reçus de Dieu, en Jésus-Christ, par la puissance du Saint-Esprit.

Nous allons développer cette pensée que, selon la volonté de Dieu, le vêtement de la femme chrétienne, au sein de l'Union de prière, doit répondre à quatre exigences :

Exigence de la liberté ;

Exigence de la beauté ;

Exigence de la fidélité

Exigence de la simplicité.

L'EXIGENCE DE LA LIBERTE

C'est la plus difficile de toutes : elle résulte du fait que l'Union de prière n'a pas d'uniforme. Certes, nous approuvons l'uniforme des Religieuses, des Diaconesses, des Salutistes s'il exprime un renoncement accompli une fois pour toutes par le moyen d'un vœu.[10] Un tel chemin est agréable à Dieu et l'on comprend que quelques-uns y soient appelés. Mais la masse des chrétiens a gardé, à travers les âges, la liberté de se vêtir selon les temps, selon les lieux, selon les conditions et selon les métiers.

La liberté du vêtement est belle aussi : car elle permet à chacun d'honorer Dieu d'une façon personnelle, dans la manière de se vêtir. Le détail de la mise devient une série d'actes d'offrandes présentées à notre Sauveur bien-aimé, comme les offrandes d'argent que nous renouvelons avec amour.

Seulement la liberté chrétienne comporte l'amour de la Croix. Elle n'est pas la licence, la faculté de faire n'importe quoi. Elle n'est pas le caprice ; elle n'est pas la soumission aux hommes pour leur plaire (Galates 1/10). La liberté chrétienne est orientée par l'obéissance (Galates 5/13). Il serait complètement faux de dire : « L'Union de prière n'a pas d'uniforme ; donc n'importe quel vêtement est permis, pourvu qu'il ait l'approbation de notre milieu ». Car parler et agir ainsi, ce serait soustraire le vêtement, et le corps lui-même, au Seigneur à qui le baptisé appartient (I Corinthiens 6/20).

Que les gens du monde, qui sont pécheurs, indifférents, incrédules, usent de leur liberté comme d'un « prétexte de vivre selon la chair » (voir Galates 1/10) ; qu'« ils mettent leur gloire dans ce qui fait leur honte », qu'« ils ne pensent qu'aux choses de la terre » (Philippiens 3/19) ; cela est normal, en un sens, ou, en tous cas inévitable. Nous n'avons pas à leur en faire de reproches, mais à travailler à leur conversion et à leur salut. Seulement, nous n'amènerons les âmes à Jésus, et nous ne les édifierons en lui, que si nous usons de notre liberté pour glorifier le Seigneur notre Dieu.

Ainsi donc l'exigence de la liberté comporte que la femme baptisée en Christ soumette son vêtement à un choix, dont le but essentiel est de plaire au Seigneur. Il y a donc lieu d'étudier la Parole écrite, de prier, de demander la lumière du Saint-Esprit. Que l'obéissance soit objet de conviction (Romains 14/23). Qu'elle n'ait pas pour but de se soumettre extérieurement à un enseignement ou d'imiter autrui. L'exigence des vertus chrétiennes est la même pour tous : elle se résume ici dans le mot traditionnel de « modestie », qui signifie une modération décente et juste (I Timothée 2/9). Mais si toutes les chrétiennes fidèles sont modestes dans leur mise, cela n'exclut pas une grande variété dans le détail, de l'une à l'autre. Cette variété même montre que les cœurs sont ouverts au Seigneur.

Il semble légitime que la femme mariée plaise à son mari, également par sa tenue (I Corinthiens 7/34). Toutefois l'autorité du mari ne peut aller jusqu'à imposer le péché. Avec douceur, une épouse gardera sa liberté pour se vêtir sans jamais offenser Dieu

Y a-t-il une contradiction absolue entre la modestie chrétienne et la mode ? Nous ne le croyons pas. Du moment où l'Union de prière n'a pas d'uniforme, il est évident que les sœurs baptisées prendront leur vêtement dans ce que la mode leur présente. Mais ici se manifeste fortement l'exigence de la liberté. Par la liberté, la femme chrétienne choisit, trie, prend ce qui convient, se retient des outrances passagères et vaines. Par la liberté elle adapte au service de Dieu ce que la mode des hommes lui fournit. Ainsi la mode n'est pas une maîtresse devant laquelle on se courbe en esclave (Romains 6/19) : elle est une servante que l'on amène à l'obéissance de Jésus-Christ. Et pour cela, il faut imprimer sur ce que l'on prend dans la mode la marque donnée par saint Paul : « décence, pudeur, modestie » (I Timothée 2/9).

L'EXIGENCE DE LA VRAIE BEAUTE

[10] Psaume 61/9 ; 116/14-18 ; etc. Comparez Actes 18/18.

Ce serait une grande erreur de croire que l'attachement à Jésus- Christ conduit à rechercher la laideur. Le Sauveur rachète et restaure la Création du Père, qui est belle (Genèse 1/31). Il ne la déforme pas. Certes, le chrétien a part à la souffrance du Christ ; mais il nous est dit : « quand tu jeûnes, parfume ta tête et lave ton visage, afin de ne pas montrer aux hommes que tu jeûnes, mais à ton Père qui est là dans le lieu secret » (Matthieu 6/17-18).

Il ne faut donc pas que la femme chrétienne soit « fagotée » ou « mal fagotée ». Qu'elle se garde d'une sorte de zèle amer qui prônerait la laideur pour blâmer la beauté que recherchent les femmes du monde. C'est la convoitise qui est un péché, ce n'est pas la beauté. Qu'on se garde aussi de négligence, de laisser-aller, de paresse. Il va sans dire qu'une grande propreté est requise, sur le vêtement, comme sur la personne.

Seulement, il faut poser avec soin la question : Quelle est la vraie beauté ? Il n'est pas certain qu'une mode soit belle simplement parce qu'elle est la mode. Etre comme tout le monde, être à la page, être du dernier bateau, ce n'est pas forcément être dans la beauté. Au contraire, la mode contient une grande part de laideur, de déformation de l'être humain. On s'en aperçoit vite quand on regarde des photographies ou des gravures qui datent de quelques années.

La vraie beauté en Christ vient d'un principe moral autant que du physique. Des traits qu'on aurait pu dire ordinaires sont transfigurés quand la grâce et la charité illuminent le visage. Aussi les habits ne sont-ils pas recherchés comme une parure extérieure (I Pierre 3/3-4) qui apporterait la beauté du dehors ; mais ils sont adaptés à la personne de manière à s'imprégner de la vraie beauté qui a sa source dans le cœur. La femme chrétienne est délivrée du souci de vieillir ; car sa beauté vraie, comme son cœur, reste jeune (Proverbes 31/25 et 30). Elle est [dé]livrée du souci de l'envie, car, en Christ, toute femme a sa part de beauté, qui vient de son cœur transformé, et qui imprègne tout son être et sa mise elle-même.

L'EXIGENCE DE LA FIDELITE

Il s'agit de la fidélité à Jésus-Christ et à l'Evangile. Le vêtement, avons-nous dit, est un don de Dieu : il représente le pardon divin : « Il m'a revêtu des vêtements du salut » (Esaïe 61/10) ; il représente aussi le corps de Résurrection : « Si du moins nous sommes trouvés vêtus et non pas nus » (II Corithiens 5/3).

Il est donc d'une extrême importance que le vêtement chrétien ne nous soit pas retiré s car, que nous resterait-il alors, sinon une livrée du monde ? « Etant affranchis du péché et devenus esclaves de Dieu » (Romains 6/22), nous ne pouvons pas nous faire les esclaves des princes de ce monde. Nous ne pouvons pas accepter des vêtements souillés comme s'ils étaient innocents. Jésus-Christ a accepté de revêtir pour nous un vêtement de dérision (Matthieu 27/27-31) ; nous, pour le glorifier, nous ne pouvons porter que le vêtement du salut. « Mon ami, dit le Maître, comment es-tu entré ici sans avoir un habit de noce ? » (Matthieu 22/12)

C'est pourquoi aucun vêtement qui oblige à une nudité partielle du corps ne peut s'appeler un vêtement chrétien. Pour qu'il y ait nudité dans les rapports de la vie courante, il faut que le vêtement chrétien ait été ôté, et remplacé par un autre, qui porte la marque de l'ennemi.

Considérez. D'où sortent les mises qui se sont étendues aujourd'hui à la plupart des femmes ? Où se pratiquaient ces nudités avant d'envahir le public ? Il faut le dire : Ces mises sortent des mauvais lieux, des lieux de plaisir impurs et de débauches. Pourquoi ces mises se sont-elles étendues sur la plupart des femmes ? Parce que la Baptême est tombé en oubli : Rejetant leur Baptême, les incrédules ont perdu le privilège du vêtement chrétien. Maintenant, plus n'est besoin d'aller dans des lieux écartés pour rencontrer des femmes « ayant la mise d'une prostituée » (Proverbes 7/10).

Mais ne peut-on pas revêtir ces mises, une fois qu'elles sont autorisées par la coutume, tout en gardant un cœur innocent et pur ? La question n'est pas là. Dieu n'admet pas les ceintures de feuilles de figuier (Genèse 3/7 et 21) que l'homme met parce qu'il a honte, tout en restant nu malgré tout. Dieu donne au racheté un habit et il l'en couvre. Les mises de nudité sont des mises de péché, qui viennent des pécheurs, et qui portent la marque du péché. Si vous êtes une chrétienne au cœur pur, instruite de la Parole, comment pouvez-vous vous présenter à vos frères dans une mise de péché ? Telle est la question qu'il faut poser.

Mais, dira-t-on encore, le mal n'est-il pas ôté une fois que l'habitude d'une nudité est prise par tout le monde ? on n'y pense plus. Inutile donc de voir le mal où il n'est pas !

Ce raisonnement est étrange. Où est-il dit dans la Bible que, lorsque tout le monde fait le mal, le mal est excusé aux yeux de Dieu ? Quand David dit : « Tous sont pervertis » (Psaume 14), cela éteint-il la juste colère de Dieu ? Dans le domaine de l'impudeur, avec ces principes, on excusera n'importe quoi. Les chrétiennes qui n'osent pas prendre position, une fois pour toutes, d'aplomb sur la Parole de Dieu, seront

condamnées, malgré leurs répugnances, à exhiber de plus en plus leur nudité, pour ne pas paraître se singulariser. Aussitôt que l'ennemi a gagné un point il en veut un autre. Si on commence de lui céder on ne s'arrêtera plus. Face à la nudité de la corruption, l'exigence de la fidélité chrétienne est une exigence absolue.

« Le corps n'est pas pour l'impudicité, il est pour le Seigneur » (I Corinthiens 6/13) ; non pas en partie, mais totalement. Il est écrit : « Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie » (Apocalypse 2/10). Et encore : « Retiens ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne » (Apocalypse 3/11). On pourrait traduire aujourd'hui : Que personne ne te prenne ton vêtement ! Ce n'est pas un hasard si le livre de la fin des temps contient encore cette parole : « Voici je viens comme un voleur. Heureux celui qui veille, et qui garde ses vêtements, afin qu'il ne marche pas nu et qu'on ne voie pas sa honte » (Apocalypse 16/15).

Est-il donc impudique -avec les jupes courtes- de ne pas porter de bas ? Oui, cela est impudique. Toute femme, pécheresse non-convertie ou chrétienne non éclairée, qui agit ainsi, offense Dieu, sans le savoir, par la séduction de l'Adversaire. Pour nos sœurs, instruites dans la Parole de Dieu, ce point devient un point essentiel de résistance (I Pierre 5/8-9) et de fidélité. Comme le Baptême, dont elle est la conséquence, cette conviction provoque la raillerie. Cela est normal : « tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ seront persécutés » (II Timothée 3/12).

La chevelure est un autre point d'absolu. Ici l'Ecriture Sainte nous guide jusque dans la lettre : « il est honteux pour une femme d'avoir les cheveux coupés ... C'est une gloire pour la femme de porter de longs cheveux » (I Corinthiens 11/6 et 15)). Ne disons pas : « C'est une simple opinion de S. Paul ! C'était bon pour son temps ! » Non : il s'agit d'un commandement apostolique, donné avec tout le poids de l'autorité, S. Paul lui-même interdisant que l'on conteste sa parole (voir le verset 16). La chevelure naturelle de la femme est une gloire : la faire couper, c'est être infidèle à un don de Dieu, c'est rejeter une grâce.

Autre point d'absolu encore : les fards et les bijoux. Contre ces ornements artificiels, les anciens Pères se sont élevés avec une force particulière.[11] Les premiers chrétiens veillaient scrupuleusement à ce que toutes ces marques du paganisme fussent ôtées avant l'immersion du Baptême : inutile de dire qu'on ne les reprenait pas ensuite. S'abstenir de maquillages est une fidélité à la vraie beauté donnée par Dieu, et qui s'illumine du dedans par la pureté du cœur.

Aujourd'hui, l'impudicité, selon la parole de saint Augustin « éclate d'une manière honteuse et étale au grand jour des convoitises jusqu'alors cachées sous le voile des mœurs pudiques ».[12] Devant cet étalage, l'Eglise ne peut que rappeler le mot d'ordre de la fidélité chrétienne en répétant avec S. Paul : « Fuyez l'impudicité » (I Corinthiens 6/18).

L'EXIGENCE DE LA SIMPLICITE

Nous avons vu (en parlant plus haut de l'exigence de la vraie beauté) que la vraie beauté venait du cœur et avait une source morale. Le vêtement chrétien de la femme a aussi, en lui-même, une beauté : il doit être fait avec goût, seyant et agréable. Ce qui distingue le goût chrétien, c'est la simplicité, éloignée de tout ce qui est grossier, tapageur, surchargé.

La simplicité exprime que le cœur ne s'attache pas aux richesses, n'est pas envieux : « Il en est, dit S. Grégoire, qui croient que la recherche des vêtements fins et précieux n'est pas un péché ; mais alors, pourquoi l'Evangile aurait-il si expressément remarqué que le mauvais riche, tourmenté en enfer, était vêtu de pourpre et de fin lin ? Non, ce que l'on cherche dans les vêtements précieux, c'est-à-dire au-dessus de sa condition, c'est la vaine gloire ».[13]

Dans les assemblées de l'Eglise, la simplicité des vêtements bannit l'acception de personnes. Les plus pauvres ne sont pas méprisés, et les personnes plus aisées ne cherchent pas le premier rang par leur luxe (Jacques 2/1-7).

---

[11] Par exemple S. Cyprien (au 3ème siècle) écrit : « Ce ne sont pas seulement les vierges ou les veuves, mais les femmes mariées elles-mêmes et toutes les femmes sans exception auxquelles il faut dire qu'il leur est interdit d'adultérer l'œuvre et la créature de Dieu en usant de teinture blonde, ou de poudre noire, ou de rouge, ou de quelque autre préparation destinée à modifier les traits naturels ... Elles font violence à Dieu, en essayant de refaire ce que lui-même a fait. Elles attaquent une œuvre divine, elles trahissent la vérité. Vous ne pouvez pas voir Dieu si vous n'avez plus les yeux que Dieu a faits, mais ceux que le diable a contrefaits ; vous avez accepté les parures de votre ennemi, vous brûlerez pareillement avec lui ». (cité par S. Thomas, Somme théologique Qu 169 art. 2).

[12] S. Augustin, cité par S. Thomas, Somme théolog. Qu 169, art. 1).

[13] Cité par S. Thomas, Somme théologique, Qu 169 art. 3. Comparez Luc 16/19.

La simplicité évitera enfin qu'une partie trop importante du budget ne passe dans le vêtement, au détriment de dépenses plus utiles ou des offrandes pour le service de Dieu. Selon sa condition, chacun doit se tracer ici une ligne de conduite empreinte de modération et de bon sens.

Dans la pratique, la simplicité se traduit en règles que chacun saura tracer pour lui-même, et appliquer avec souplesse et avec tact : par exemple, préférer ce qui est sobre et qui dure, à ce qui est voyant et qu'il faut renouveler sans cesse ; choisir avec goût les couleurs du vêtement ; adapter l'habillement, la coiffure, les chaussures, à sa condition et à ses occupations.

La recherche de la simplicité, sans excès, dans aucun sens, jointe aux exigences de la liberté, de la vraie beauté et de la fidélité, conduira chaque chrétienne baptisée à se créer petit à petit son propre « style ». Elle prendra son vêtement, avons-nous dit, dans ce que la mode présente : mais ce sera pour y imprimer la marque de sa personne. Aussi une femme chrétienne se ressemblera à elle-même à travers les années. On reconnaîtra son goût, son caractère, aux choix qu'elle aura faits, aux lignes qu'elle aura adoptées.

Les variations légitimes n'auront pas une grande amplitude. La femme de foi n'est pas une poupée que la mode travestit selon ses caprices ; elle n'est pas une automate qui copie ce que font même les autres chrétiennes : mais elle est la servante fidèle du Seigneur Jésus, vêtue dans le même esprit que les Saintes Femmes qui l'ont accompagné sur la terre, qui ont veillé au pied de la Croix, et qui ont salué le matin de Pâques auprès du tombeau vide.

Mes sœurs, soyez vêtues en tous temps de telle sorte que, le jour où Jésus apparaîtra, vous n'ayez pas honte de vous présenter devant lui et de vous prosterner à ses pieds percés pour vous : « Jésus lui dit : Marie ! Elle se retourna et lui dit en hébreu : Rabbouni ! c'est-à-dire : Maître ! » (Jean 20/16).

Quatre études sur la prière

- 1948 -

Pour établir le texte de cette étude, nous nous sommes basés sur deux copies différentes dans les archives. Un premier texte ronéotypé (encre noire) porte la signature du pasteur Dallière et la mention suivante « Travaux manuscrits ad usum privatum ME' / α' – 1ère copie. Prière de rendre ce manuscrit à L. Dallière, pasteur ». Cette copie est agrafée en 1 cahier dont les pages ne sont pas numérotées. Le second texte est une autre version dactylographiée avec une mise en page différente et numérotée de 1 à 30. C'est ce dernier texte qui a été scanné pour réaliser la version actuelle.

Nous indiquons entre [ ] la pagination originale. Pour distinguer les 2 versions, nous soulignerons le numéro de page de la première version (cette numérotation est bien sûr la nôtre puisque l'original n'est pas paginé).

Souvent dans le texte, certains mots ou passages sont soulignés. Quand les termes soulignés sont les mêmes dans les deux versions, le trait sera continu. Nous utiliserons les pointillés pour indiquer les passages soulignés dans la première version et pas dans la seconde.

Dans le texte actuel certains mots sont écrits en majuscule. Cet usage n'apparaît que dans la 2e version du texte et nous l'avons gardé.

INTRODUCTION

I - DEFINITION ET PARTIES DE LA PRIERE.

[1/1] La Bible ne donne pas de définition de la prière.

Les définitions classiques de la prière remontent à S. Jean DAMASCENE (VIIIe siècle), qui a fait la somme de la théologie grecque. Elles se résument dans les deux formules :

« La prière est une élévation de l'âme vers Dieu (ascensus mentis in Deum). »

« La prière est la demande à Dieu des choses qui conviennent (petitio decentium a Deo). »

Pour CALVIN, la prière fait partie de l'honneur dû à DIEU, et elle « consiste à l'invoquer dans tous nos besoins. »

Définition tirée d'un catéchisme réformé (Decoppet) par la prière « nous nous approchons de Dieu, nous lui parlons, nous l'adorons, nous lui confessons nos péchés, nous le remercions des grâces qu'il nous a accordées et nous lui en demandons de nouvelles. »

Le catéchisme de l'E.R. de Charmes dit que « la prière est la partie du Culte dans laquelle le cœur de l'homme parle à Dieu. » Il indique comme étant les trois parties principales de la prière : « la louange (ou action de grâces) - la repentance - et la demande (ou intercession). »

Définition donnée par le catéchisme catholique : « La prière est une élévation de notre âme vers Dieu pour l'adorer, le remercier, implorer son pardon et demander ses grâces. »

II - DIVERSES FORMES DE LA PRIERE.

A.- On distingue : - la prière mentale ou silencieuse
- la prière vocale ou prononcée à haute voix.

Cette dernière à son tour se subdivise en : - prière récitée
- prière libre ou spontanée.

[2] B.- On distingue encore :

1. La prière personnelle, où l'homme, séparé de tous ses semblables, se présente seul devant DIEU.
2. La prière liturgique ou ecclésiale, apportée à DIEU par l'EGLISE assemblée.

[2] Chacune de ces deux formes de prière peut être silencieuse, récitée ou spontanée.

3. Il y a lieu de placer les réunions de prière dans une catégorie intermédiaire entre la prière personnelle et la prière liturgique : les réunions de prière unissent étroitement l'élément personnel et l'élément « assemblée », sans cependant constituer les assemblées proprement dites de l'EGLISE.

La prière personnelle peut aussi être appelée la prière privée, par opposition à la prière publique, qui sera la prière liturgique ou ecclésiale. Les réunions de prière entrent alors dans la catégorie du semi-privé.

REMARQUE

Les études de la Retraite ne consistent pas en un traité de la prière, qui développerait ces définitions, mais elles les supposent connues et admises d'un commun accord.

PREMIERE ETUDE.- LA PRIERE ET LA SAINTE-CENE

§ 1- ERREUR FONDAMENTALE CONCERNANT LA PRIERE

[3/3] Y a-t-il rien de plus personnel que la prière ? En même temps, y a-t-il rien de plus religieux ? Un théologien moderne[1] définit l'essence du christianisme par la formule : « Dieu et l'âme, l'âme et son Dieu. » Eh bien ! voilà. Dans la prière, Dieu est avec l'âme et l'âme avec son Dieu.

Il y a là un élément de vérité, sur lequel se greffe l'erreur qui nous a guettés dans le Réveil[2] et dont nous voulons être purifiés dans la présente Retraite.

Cette erreur consiste à conclure de l'intimité qui s'établit entre l'homme et Dieu dans la prière, que celle-ci est l'acte fondamental de la vie chrétienne, acte auquel tous les autres sont subordonnés. Certes, je ne veux pas rabaisser la prière. En un sens, elle est fondamentale : ne formons-nous pas une Union de prière ? Mais la déviation commence lorsque la prière que l'on met à la base de tout, est la prière purement individuelle, et lorsque l'on attribue à cette prière individuelle une primauté d'efficacité dans toute l'œuvre de Dieu. On glisse alors en plein paganisme, en pleine idolâtrie.

[4] En effet, si la source de toute vie religieuse est la prière individuelle, vous n'avez jamais d'Eglise, mais seulement des individus assemblés, chacun apportant sa prière propre, irréductible aux autres. Ces prieurs ainsi assemblés n'ont aucun contact entre eux ; ils restent des individus isolés, et le Seigneur n'a plus d'Epouse.

Puisqu'il n'y a plus d'Eglise réelle, mais seulement une Eglise invisible, c'est-à-dire inexistante, il est logique qu'il n'y ait plus aucune forme d'Eglise. Il n'y a plus d'autorité instituée ; c'est la prière qui commande tout. Il n'y a pas de sacrements institués, mais seulement des symboles, des signes extérieurs, qui expriment ce que chacun éprouve en priant.

Cette religion individuelle et sans Eglise peut passer pour très spirituelle. N'est-elle pas invisible ? Mais je dis que c'est un pur paganisme : car l'idole ici est le moi humain, qui se glorifie lui-même en priant une prière qui n'est pas celle de JESUS-CHRIST.

§ 2.- CARACTERE DISTINCTIF DE LA PRIERE CHRETIENNE

[4] La prière est un fait universel. On la trouve dans toutes les religions. Le païen prie son idole. L'incrédule de bonne foi, le pécheur[3], peuvent invoquer un DIEU qu'ils ne connaissent pas encore. Les Juif ont prié avant la venue de Jésus-Christ, et ils prient encore aujourd'hui dans les synagogues.

Donc toute prière n'est pas la prière chrétienne. Celui qui a reçu la lumière de l'Evangile est appelé à la prière chrétienne : il ne doit pas, ayant mis la main à la charrue, retourner en arrière.

Quel est le caractère distinctif de la prière chrétienne ? C'est qu'elle a sa source et son fondement en Jésus-Christ et en Jésus-Christ crucifié. Ni la prière chrétienne ni le culte chrétien ne partent du moi humain : ils partent de Jésus-Christ.

[5] Tout d'abord, le Fils de Dieu, dans son Incarnation, a pratiqué la prière.[4] S'étant fait homme, il a été homme de prière : nous devrons toujours revenir à son exemple ; à sa pratique : être les imitateurs de Christ.

---

[1] HARNACK. Das Wesen des Christentums.

[2] C'est l'erreur des anciens Messaliens ou Euchites de la fin du IVe s. Pour eux le péché est d'abord « l'âme de l'âme » : Puis après une lutte en l'âme, entre l'esprit mauvais et l'esprit saint, vient « par le moyen souverain de la prière persévérante, le triomphe de l'Esprit-Saint en toute plénitude, Pentecôte renouvelée, baptême de feu, détruisant enfin, consumant le péché et produisant la bienheureuse impassibilité. Tandis que l'Esprit divin, maître de l'âme céleste, devient à son tour l'âme de l'âme alors l'homme est déifié et sa grande œuvre est de prier toujours. »

[3] Sur la prière du pécheur cf. S. Thomas IIa IIae QU 83, Art. 16.

[4] Jésus est en prière aussitôt après son Baptême Lc 3/21.
Il se lève de grand matin et va prier dans la solitude Mc 1/35.
Il se retire dans le désert et il prie Lc 5/16.
Il passe la nuit en prière sur la montagne (choix des apôtres) Lc 6/12
Il se retire seul sur la montagne pour prier (après la multiplication des pains) Mt 14/23 - Mc 6/46.
Il est seul à prier avant de poser la question de sa personne aux apôtres Lc 9/18.
Sur la montagne de la Transfiguration il prie Lc 9/28-29.
Les apôtres lui demandent de leur apprendre à prier Lc 11/1 alors que Jésus priait en un certain lieu.
Jésus prie dans la chambre haute Mt 26/30. Mc 14/26 - Jn 17/1-26.

Ensuite Jésus-Christ a enseigné à ses disciples à prier : « Seigneur, enseigne-nous à prier ! »[5] Il est banal, mais il est indispensable de remarquer que la demande des disciples est collective : Enseigne-nous. De même la réponse du Maître s'adresse à une communauté : Notre Père qui es aux cieux.[6]

[6] Le Christ forme donc son Eglise. Tant qu'il est là, il est le parfait adorateur que le Père demande. Quand il n'y sera plus, c'est son Eglise qui adorera le Père en esprit et en vérité. C'est donc pour l'Eglise que le Seigneur donne le Notre Père.

[5] Mais ce n'est pas tout. Le Maître des âmes est aussi le Souverain Sacrificateur qui a donné sa vie pour le salut des âmes. Sa prière la plus sacrée nous est révélée en face de la Croix (Jean 17 et Gethsémané) et sur la Croix même. La prière du Christ incarné s'épanouit dans le sacrifice du corps que Dieu lui avait formé dans le sein de la Vierge Marie.

Dans les Catacombes de Rome, les peintures murales représentent ceux qui prient, les Orants, debout, les bras étendus en Croix : vérité profonde. Le Christ en croix exprime la suprême prière de l'humanité perdue ; son silence, ses souffrances et sa mort disent, pour tous les hommes, toutes les demandes du Notre Père.

§ 3.- DU CHRIST A L'EGLISE

Etudions de près comment la prière du Seigneur fut transmise à son Eglise. C'est le début du Livre des Actes des Apôtres qui nous donne la réponse à cette question.

Nous découvrons, dans Actes 1 et 2, que le passage de la prière du Christ à l'Eglise s'est fait pour ainsi dire en trois temps.

1.- Il y a eu d'abord ce temps unique où il n'y avait sur la terre ni Christ ni Eglise. C'est le temps entre l'Ascension et Pentecôte. Le Seigneur est remonté au ciel, l'Eglise n'est pas encore née.

Que font les disciples de Jésus, convaincus de la vérité de la Résurrection ? Tous, d'un commun accord, persévéraient dans la prière, avec les femmes et Marie, mère de Jésus, et avec les frères de Jésus.[7]

[7] Cette prière est collective : tous, d'un commun accord.

De plus, cette prière est guidée par une autorité, instituée par Jésus lui-même ; c'est l'autorité des apôtres. Nous en avons une preuve dans la fin du chapitre 1er, lorsque Pierre fait compléter le nombre des 12 Apôtres. Judas ayant été enlevé, qu'un autre prenne sa charge ! Matthias est un frère qui a une capacité spirituelle, il est prêt au Baptême de Pentecôte et aux charismes. Mais, avant même de les recevoir, il prend une charge dans l'Eglise naissante, il est agrégé au Collège des Douze : il est revêtu de l'autorité apostolique.

Ainsi la prière chrétienne, qui est la prière de Jésus, fut portée pendant ces dix jours par ceux qu'il avait lui-même choisis, autour desquels se groupaient les âmes élues pour la naissance de l'Eglise.

Cette prière fut exaucée par le Baptême du Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte.

2.- A la suite de la prière des 10 jours, vient le second temps, qui est la prédication de la Parole de Dieu.

[6] Le jour de la Pentecôte, c'est Pierre qui parle au nom des apôtres et des disciples. Il parle aux Juifs qui ont crucifié le Seigneur. Plus tard Paul parlera aux Païens qui avaient vécu jusque là dans l'ignorance.

Ainsi Jésus-Christ se donne par la Parole prêchée. Le prédicateur a pour devise le mot de S. Paul : ne pas savoir autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.[8]

Le Saint-Esprit, par le moyen de la Parole, touche les cœurs. Ils eurent le cœur vivement touché[9] : telle est la définition qui nous est donnée de ces premières conversions. La foi qui naît dans ces cœurs leur inspire l'obéissance : « Hommes frères, que ferons-nous ? »

Jésus prie à Gethsémané Mt 26/36 - Marc 14/32 - Lc 27/41.
Jésus prie sur la Croix (3 prières sur les 7 paroles), Lc 23/34, Mt 27/46, Mc 15/34, Lc 23/46.
Cf. Hébreux 5/7.

[5] Luc 11/1.

[6] Matth. 6/9 (Luc 11/2 : « Père ! » mais « Donne-nous, pardonne-nous, ne nous induis pas… »

[7] Actes 1/14.

[8] I Corinthiens 2/2

[9] Actes 2/37

3.- Alors se produit le 3ème temps. L'agrégation des âmes nouvellement nées à l'Eglise de Jésus-Christ se fait par la voie sacramentelle. Ceux qui acceptèrent la parole de Pierre furent baptisés : c'est le premier sacrement.[10]

[8] Nul doute que la fraction du pain[11] désigne la Sainte-Cène : c'est le second grand sacrement.

Alors enfin, apparaissent les prières de l'Eglise : Ils persévéraient dans l'enseignement des apôtres, dans la communion fraternelle, dans la fraction du pain, et dans les prières.

Le passage de la prière chrétienne de Jésus-Christ à son Eglise s'est fait par une succession d'événements, une chaîne vivante dont les trois maillons essentiels sont : l'autorité des apôtres, leur prédication de la Parole de Dieu et la participation aux sacrements chrétiens.

Certes, on peut renverser les données de l'Ecriture en disant, avec Darby[12] que, les apôtres étant morts, il n'y a plus d'autorité apostolique, mais seulement un livre, que chacun peut prendre pour se mettre en relations personnelles avec Dieu ; ensuite ces croyants formeront des assemblées.

Seulement, c'est là instituer une nouvelle religion qui n'est plus le christianisme, qui en est sans doute le contraire. C'est supprimer une des paroles les plus solennelles du Christ ressuscité à ses apôtres : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde ».[13] C'est supprimer les sacrements, réduits au rang de purs symboles, sans aucune efficacité quelconque.

[7] La Réforme n'est pas la religion du livre. Ce serait alors un judaïsme, et le pire, le judaïsme qui idolâtre la Loi. La Réforme est la restauration de la Parole de Dieu prêchée au peuple. La foi, dit S. Paul, vient de ce qu'on entend. Et comment en entendront-ils parler s'il n'y a personne qui prêche ? [14]

§ 4.- LA PRIERE DANS LA SAINTE CENE

La Sainte-Cène, depuis le premier jour, a été célébrée dans la prière commune de l'Eglise. Le culte de Sainte-cène se compose de prières eucharistiques, ce qui signifie prières d'actions de grâces» Au sein des prières [9] eucharistiques vient se placer l'acte du sacrement, qui a pris, par voisinage, le nom même d'Eucharistie.[15]

L'institution de la Cène s'insère dans le rituel de la Pâque juive. Lorsque Jésus rend grâces sur le pain et sur la coupe, il continue la tradition du père de famille juif qui prononçait les paroles de bénédiction : « Béni soit le Seigneur, qui a créé le fruit de la vigne. » Puis le Seigneur prononce naturellement les paroles toutes nouvelles de la Nouvelle Alliance : « Ceci est mon corps, cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang. » Ensuite, avec les disciples, il chante les hymnes du Hallel.[16]

Ainsi se trouve établi le plan de toute liturgie de la Cène ; c'est un plan trinitaire. L'action de grâces monte au Père, Créateur de toutes choses ; le Fils se donne lui-même comme nourriture spirituelle ; les louanges sont l'expression de la joie de l'Esprit-Saint.

Tout le monde connaît les prières eucharistiques de la Didachê, qui sont utilisées en partie par l'actuelle Commission de liturgie.[17] A peu près certainement, la première d'entre elles est une prière avant la communion, et la seconde une prière après la communion.

[8] On peut se demander si dans les épîtres de S. Paul on ne retrouve pas des fragments des prières que [10] l'apôtre prononçait dans l'Eucharistie ? Et l'Apocalypse ne nous révélerait-elle pas les traces d'une liturgie plus ancienne que celle de la Didachê ?[18]

---

[10] Actes 2/41

[11] Actes 2/42

[12] John Nelson Darby (18001882) ; pasteur de l'Eglise d'Angleterre en 1826, dissident en 1831.

[13] Matthieu 28/20

[14] Romains 10/7 et 10/14.

[15] Le nom d'Eucharistie-appliqué à la Sainte-Cène, semble déjà être un terme technique dans la Didachê.

[16] Le Hallel égyptien : Ps. 113-118, chanté au Temple au moment de l'immolation de l'agneau pascal qui rappelle la délivrance hors d'Egypte. On le chantait au Temple 18 fois par an : Pâques, Pentecôte, Tabernacle, Dédicace, Néoménies.

On le chantait en famille pour la célébration de la Pâque Ps. 113-114 pendant la 2ème coupe. Ps. 115-116 pendant la 4ème (et dernière coupe) cf. Mt 26/30 - Mc 14/26.

[17] Didachê ch. 9 & 10. Cf. sur la célébration de la *Cène* ch. 14-15.

[18] Formules semblant provenir de la prière publique :
Amen . I Cor. 14/1 6.
Grâces soient rendues à Dieu I Cor. 15/57 – II Cor. 9/15.
Dans les siècles des siècles Rom. 16/27 - Gal. 1/5 - Hébr. 13/21 - I Pier. 4/11 - Apoc. 1/6.
Par Jésus-Christ notre Seigneur Rom. 5/1,11,21, 7/26, 15/.30, etc.

Le néophyte baptisé participe donc à la prière commune de l'Eglise qui est l'Eucharistie. Il faut serrer de près ici le rapport entre cette prière et le sacrement lui-même.

Il y a, nous l'avons vu, trois étapes dans l'action de grâces de la Cène, chaque étape invoquant plus spécialement l'un des trois noms de la, Trinité. Considérons l'action de grâces pour le Fils et pour la Rédemption : c'est en elle que viennent s'insérer les paroles mêmes du Christ : « Ceci est mon corps, cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang. » Par la vertu de la Parole s'accomplit le miracle eucharistique. Nous n'avons plus affaire au pain et au vin que nous pouvons manger dans nos maisons. Le Fils dit : Ceci est mon corps, ceci est mon sang.

Prenons l'action de grâces au Saint-Esprit : elle se compose de deux parties. Dans la première, que les Grecs appellent l'Epiclèse, l'Eglise demande que le sacrement soit accompli par la vertu du Saint-Esprit. Dans la seconde partie, on loue l'Esprit qui produit dans l'Eglise les fruits de la communion, et avant tout le Retour du Christ.

L'action de grâces pour le Fils et l'épiclèse sont la cime la plus élevée que puisse atteindre la prière chrétienne : à ce moment, l'Eglise se livre à Dieu ; elle tombe, non dans l'abîme, mais dans les lieux célestes ; maintenant Dieu lui-même agit ; il donne le Corps et le Sang du Fils ; comme le dit la Didachê, l'Eglise se rassasie (de la nourriture spirituelle).

[11] Dans la Cène l'Eglise est formée par le constructeur tout-puissant. Elle est transportée dans les lieux célestes, en Christ, comme dans l'Apocalypse. En même temps elle est visible sur la terre. Par l'acte d'obéissance, l'Eglise assemblée, pasteurs, diacres, fidèles, tous baptisés au nom du Seigneur, affirme sa réalité et sa liberté à l'égard de toute constitution humaine.

§ 5.- RAPPORT DE LA PRIERE COMMUNE ET DE LA PRIERE PRIVEE

[9] En ce point de la divine liturgie que nous avons été appelés à saisir comme la cime de la prière chrétienne et la manifestation de Dieu dans l'Eglise, la prière commune se trouve liée par des rapporte remarquables avec la prière personnelle.

Qui est-ce qui prie dans l'Eucharistie ? L'Eglise, représentée par un officiant ou par des prophètes qui rendent grâces. En même temps peut-il y avoir d'acte plus personnel que celui de s'associer à une telle prière ? L'acte collectif de prière n'a aucun caractère d'oppression sur l'âme individuelle. Dans la foi, il n'existe même qu'en tant que tous les fidèles y participent par un acte du cœur, le plus libre qui soit.

Ici nous avons à tirer une première conclusion importante : c'est qu'il y a dans l'Eucharistie une manifestation de l'amour. C'est ce qui met la société qu'est l'Eglise à part de toutes les autres. Dans tout groupe humain, quel qu'il soit, la loi, c'est-à-dire le lien juridique et extérieur, prime le lien entre les cœurs. L'Eucharistie est la seule société où la grâce prime et où la Loi est abolie.

Dès lors, dans l'Eucharistie, loin que l'élément social opprime l'élément individuel, ou que l'élément individuel dissolve le social - ce qui a lieu, en effet, partout ailleurs,[19] parce que la société est sous la loi - dans l'Eucharistie, dis-je, l'Eglise, réalité sociale, prie d'autant plus intensément que chaque cœur s'associe à sa prière ; inversement chaque personne priera désormais d'autant plus intensément qu'elle est d'abord un membre de l'Eglise.

Nous avions dit au début que la prière de l'assemblée ne pouvait pas être une somme des prières des membres ; nous voyons pourquoi ; la réalité fondamentale [12] de la prière chrétienne, c'est l'Eucharistie, prière de l'Eglise formée par la Sainte-Trinité. Dans le sein de l'Eglise une fois formée, le fidèle apprend à son tour à prier la prière chrétienne, et son être le plus profond s'y épanouit.

Qui dira le mystère de l'amour divin ? Rarement les sages de la terre ont essayé de l'approcher. Dans l'Eglise même, que de gnose sans charité ! Car la gnose, c'est la connaissance individuelle ; la charité, c'est la pensée du Seigneur.

Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ I Cor. 5/4 - Eph. 5/20.
Que la grâce (ou la grâce et la paix) soient avec vous. Je rends (nous rendons) grâces à Dieu. Dieu béni à jamais Rom. 1/25 - 9/5 - II Cor. 11/31.
Béni soit Dieu le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ II Cor. 1/3, Eph. 1/3, I Pi 1/3.
Doxologies II Cor. 13/13, Rom. 11/36.
Prières liturgiques possibles : Rom. 15/5-6, Apoc. 22/20.
Les anaphores de l'Apocalypse : action de grâces pour la Création 4/8,11 ; anaphore de l'agneau rédempteur 5/9-14 ; anaphore du second avènement : Apoc. 11/17-18.
Les alléluia dans l'Apoc. 19/1, 3, 4, 6.
Cantique de Moïse et de l'Agneau Apoc. 15/3-4.

[19] On peut se demander s'il n'y a pas, dans une certaine mesure, une exception pour l'art.

§ 6.- LE MYSTERE DE L'AMOUR

La prière chrétienne a sa source dans l'amour manifesté par l'Eucharistie. Ceci nous amène à notre deuxième conclusion : la prière est avant tout un acte du cœur, ce qui n'exclut pas, mais inclut au contraire la pensée la plus vivante de chaque être.

C'est le cœur qui est vivement touché par la prédication de Jésus et de Jésus crucifié. C'est par le cœur aussi que le fidèle participe à la prière de l'Eglise pour que s'accomplisse le mystère eucharistique.

[10] Si je me place sur le terrain de la raison, sans le cœur, jamais je ne serai en communion avec personne. A est A, A n'est pas B, ainsi parle la raison. Par le cœur je trouve une pensée autrement profonde. Quand j'aime Dieu, je pense à lui ; plus je l'aime, plus je disparais ; et plus je disparais en lui donnant toute la place, plus j'existe.

Ainsi dans la prière de l'Eucharistie ; ma prière est personnelle, profonde, vivante, parce que je donne toute la place au Fils de Dieu mort pour moi. Je suis en Lui, il est en moi. Je me perds pour me retrouver en lui. Et non seulement je le trouve, lui : mais, en lui, je trouve précisément tous les autres, qu'il aime comme il m'aime. Plus je prie personnellement, intensément, par le cœur, plus aussi Jésus crucifié est tout pour moi, et, en lui, les autres sont tout pour moi, qui ne suis rien.

Par la prière d'action de grâces, qui est déjà un don de Dieu, nous montons vers ces réalités d'amour. Nous ne les atteindrions jamais si elles ne nous étaient données dans le sacrement. Ensuite nous les vivons tout à nouveau dans la prière.

Quoi d'étonnant alors à ce que la dernière prière de la Sainte-Cène soit la prière pour le Retour de Jésus ? L'Eglise vient de connaître un moment de communion parfaite dans le Corps et le Sang du Christ ; elle s'écrie : **[13]** Maranatha,[20] Que le Seigneur vienne ! Qu'il vienne afin que nous connaissions dans la vie éternelle la plénitude de cette communion délivrée de toute ombre.

S'avançant vers la première Table-Sainte, Jésus donnait rendez-vous à ses disciples dans la Communion éternelle : Je ne boirai plus désormais du fruit de la vigne jusqu'à ce que le Royaume de Dieu soit venu ![21] Et S. Paul nous enseigne que toutes les fois que nous mangeons ce pain et que nous buvons cette coupe, nous annonçons la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne.[22]

Pour nous, dans l'Union de prière, la Communion de septembre tire de là sa valeur unique. Pour la seule fois de l'année, l'Union de prière est assemblée visiblement par la rencontre de son noyau de l'Ardèche avec les délégations venues de loin. C'est essentiellement en vue de la Sainte-Cène que nous sommes ainsi réunis. Nous la célébrerons dans le Temple de Charmes, montrant par là que nous ne sommes pas une Eglise nouvelle qui se sépare. Si, par le Retour de Jésus, toutes choses doivent être renouvelées et rétablies par le Saint-Esprit, c'est dans le sein même de l'Eglise.

Que toute la Retraite soit donc une préparation à la Sainte-Cène. Que nos repas de Boissier en soient les agapes. Que nos prières soient déjà des actions de grâce, et aussi des confessions, des réconciliations, des actes de pardon et d'amour. Par-dessus tout, saisissons dès cette première journée le Maran Atha de la Divine liturgie. Nous avons saisi le Baptême en vue du Retour de Jésus. Que la Sainte-Cène de ce dimanche 19 septembre au Temple de Charmes soit la Sainte-Cène en vue du Retour de Jésus.

---

[20] I Cor. 16/22.

[21] Luc 22/18.

[22] I Cor. 11/26.

DEUXIEME ETUDE.- LA PRIERE ET LE CULTE

§ 1.- CULTE ET REUNIONS DE PRIERE

[1 / 11] L'erreur dont nous voulons être purifiés dans la présente Retraite est celle qui fait de la prière individuelle l'acte religieux fondamental, auquel tous les autres se ramèneraient.

Nous avons vu hier que la primauté faussement revendiquée pour la prière individuelle revient en réalité à la Sainte-Cène. Les prières de la Sainte-Cène sont collectives. La prière chrétienne la plus personnelle trouve sa source dans le Corps mystique du Christ.

Aujourd'hui l'erreur revêtira une seconde forme. Elle consistera à rabaisser le Culte public traditionnel au profit des réunions de prière. Dans la liturgie du dimanche, dira-t-on, tout est froid et mort. Admettons même que l'on célèbre la Sainte-Cène : ne faut-il pas reprendre les cultes vivants que le Nouveau Testament nous laisse entrevoir ? Au lieu des formules fixes, qu'éclatent plutôt les langues célestes, les cantiques spirituels et les prophéties. En tous cas, que chaque fidèle puisse s'exprimer à haute voix selon ce qui est en lui !

§ 2.- LE PLAN DU CULTE REFORME

Si l'on voulait réfuter l'erreur, il faudrait montrer qu'elle se ramène toujours à la même volonté de détruire le social que Dieu crée, au profit de l'individuel qui se réclame aussi du « Seigneur », mais où, je le crains, le moi humain, et peut-être même de mauvais esprits, se tailleront la plus large part.

Nous sommes pour les charismes de langues, de prophéties. Pour nous, un des signes de l'authenticité de ces dons de Dieu pour le temps de la fin, c'est qu'ils n'excluent pas ce qui a été édifié par Dieu dans les siècles. S'ils ornent la maison, les charismes ne commencent pas par la démolir ; s'ils donnent au soldat de nouvelles armes, ils ne le dépouillent pas de sa cuirasse ni de son casque.

Plutôt donc que de discuter l'erreur, montrons d'une manière positive la valeur du Culte. Pour cela, étudions le plan sur lequel se construit le Culte, et mettons-le en rapport avec la Sainte-Cène.

Rappelons la structure de cette dernière. Elle comprend trois actions de grâces, qui élèvent le cœur vers le Père, le Fils et le Saint-Esprit. La consécration du pain et du vin prend place à la fin de la deuxième [2] action de grâces, celle qui loue Dieu pour la Rédemption. L'acte de communier en mangeant le pain et en buvant la coupe s'intercale normalement entre les deux parties de la prière au Saint-Esprit : après la première qui s'appelle l'épiclèse, et avant la seconde qui est en rapport avec la sanctification de l'Eglise et le Retour du Fils de Dieu.

Toute la partie du Culte du dimanche qui va depuis l'Invocation jusqu'à la fin de la prédication se rattache à l'action de grâces apportée au Père au début de l'Eucharistie. Certes ni le Fils ni le Saint-Esprit ne sont absents ; c'est au nom de Jésus que le pardon est donné dans les paroles de grâce, c'est Jésus qui est l'objet de la prédication, c'est par le Saint-Esprit que la parole prêchée est revêtue d'efficacité.

[12] Néanmoins, le nom du Père prédomine ici. L'invocation courte : « Notre aide est au nom de Dieu qui a fait les cieux et la terre » n'est pas hors de saison : tout remonte au Père, le respect devant la Loi, la demande du pardon, la prière pour la révélation de la vérité par la Parole. Ce stade d'invocation, de pardon, de prédication, précède la communion proprement dite.

Faudrait-il célébrer la Cène chaque dimanche ? La Commission de liturgie nous y invite. La notion de culte reprend sa place, oblitérée trop souvent par le sermon, sinon par la conférence. La célébration hebdomadaire de la Cène est logique, elle paraît théoriquement désirable. En pratique cependant, je m'accommode des quatre services annuels de Communion.

Quand la Cène n'est pas célébrée, il y a, dans le service du dimanche, un moment de recueillement qui rappelle la communion : c'est ou bien la prière silencieuse après la prédication, ou bien le culte d'offrandes. Les cœurs sont appelés à se donner au Sauveur dont le sacrifice vient de leur être prêché. S'il n'y a pas communion effective, il y a communion spirituelle ; on revit par le souvenir la communion parfaite de la Cène, on la renouvelle dans un acte intérieur.

La prière d'intercession qui termine le Culte public et la récitation du Notre Père se rapportent donc à la dernière partie de l'Eucharistie, celle qui suit la communion.

§ 3.- CARACTERES DISTINCTIFS DU CULTE PUBLIC

Ayant retracé le plan du Culte, voyons quels sont les caractères qui le distinguent d'une réunion de prière par exemple.

[3] Ce qui frappe d'abord, c'est la liturgie fixe, composée de prières récitées, de chants indiqués, sur un recueil, de gestes prévus à l'avance (se lever, s'asseoir, en certains endroits s'agenouiller).

Ensuite, on remarque la place considérable que tient l'officiant, le pasteur. Peut-être les diacres auront-ils aussi une petite part. De toutes manières, c'est la hiérarchie instituée qui agit. Les fidèles n'ont qu'à suivre ce qui leur est indiqué.

Enfin, cet agencement ne laisse pas ou ne laisse que très peu de place aux charismes. Même dans les églises, où l'on donne un temps à la prière des fidèles, ce temps est forcément limité, la présence de plusieurs personnes qui ne prient pas à haute voix empêche que l'on n'aille bien loin dans l'inspiration.

Au siècle dernier, Irving voulut introduire les charismes dans le culte officiel de l'église ; pour cette raison il fut chassé de celle-ci.

L'Union de prière n'a pas repris ce combat. A-t-elle donc accepté un compromis pour rester dans l'Eglise, au lieu de « sortir de Babylone », comme font les gens plus éclairés, ou plus obéissants ? Ou bien devons-nous, pour un bien de paix, supporter les contraintes du culte, mais sans pouvoir y mettre notre cœur ?

[13] Je remarque d'abord un fait. C'est que là où l'on veut supprimer toute règle pour laisser la liberté au Saint-Esprit, très rapidement les réunions dites spontanées deviennent plus froides et plus stéréotypées que jamais. Tout est vite « cut and dried » comme disent nos amis d'Angleterre ou d'Amérique. Les réunions à spontanéité pure finissent par répéter toujours la même chose, mais ce sont des choses beaucoup moins intéressantes que les textes précieux hérités du passé, sanctifiés par des générations de fidèles et par le sang des martyrs.

Inversement, si dans une Eglise où l'on garde la liturgie, les cœurs se convertissent au Seigneur et reçoivent son Esprit, cette liturgie devient infiniment belle et riche : elle se renouvelle sans cesse par le dedans.

§ 4.- FONDEMENTS BIBLIQUES DE LA LITURGIE

Tout d'abord la liturgie a des bases bibliques et néo-testamentaires.

Notre Culte, avons-nous dit, se rattache à la Sainte-Cène : or la Sainte-Cène a un ordre, elle est Eucharistie au Père, au Fils et à l'Esprit-saint. Respec- [4] ter cet ordre, c'est sauvegarder la liberté qui serait opprimée par le désordre.

Lorsqu'il écrit aux Corinthiens, l'apôtre pose des règles pour le culte charismatique, afin que tout se passe avec bienséance. Ici encore la liberté indéterminée, la liberté de faire ou dire n'importe quoi, n'est pas la liberté du Saint-Esprit.

Dans le Culte, il y a celui qui préside et qui doit le faire avec zèle. Les *presbyteroi* doivent veiller sur tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit les a établis évêques. Depuis le début, la fraction du pain et les prières sont subordonnées à l'enseignement des apôtres. Et quand S. Paul a parlé pour donner une règle cultuelle, il n'a pas l'habitude, non plus que les Eglises de Dieu (les Eglises mères de la Judée), d'admettre la contestation.

Il est bien évident que si vous donnez dans le Culte à l'individu en tant que tel toute liberté de dire n'importe quoi, vous livrez les assemblées aux caprices du moi humain, et sans doute bientôt aux esprits sataniques.

La grande différence entre notre temps et l'époque apostolique vient de ce que nous sommes séparés de celle-ci par l'histoire de la chrétienté. Que nous le voulions ou non, le culte chrétien ne peut absolument plus être tenu secret ; il ne peut plus être réservé aux seuls baptisés, avec les catéchumènes adultes. Le culte est devenu l'affaire de tous. La Reforme elle-même est sortie de la clandestinité du XVIe et du XVIIIe s. et bénéficie d'une reconnaissance officielle.

Dès lors notre Culte du dimanche correspond à la « messe des catéchumènes » de l'Eglise des 1ers siècles. Il prépare à la Sainte-Cène et il épouse avant tout la première partie de celle-ci, celle qui précède la communion réservée aux seuls baptisés au sens plein du mot. C'est pourquoi les réunions de prière plus limitées sont indispensables pour la manifestation des charismes. Ils viennent alors couronner le Culte sans en renverser les fondements.

§ 5.- AVANTAGES SPIRITUELS LE LA LITURGIE

[14] La tendance de la prière chrétienne à frapper des formules fixes est primitive : nous en avons trouvé les traces dans le Nouveau Testament. Bien plus, lorsque les disciples demandent à Jésus de leur enseigner à prier, le Sauveur leur donne les paroles du Notre Père. Il ne leur conseille pas de dire à Dieu n'importe quoi, mais au contraire de se garder des vaines redites : « Voici donc comment vous devez prier : Notre Père qui es aux cieux. »

Ces prières, ces hymnes, recueillis et, transmis, [5] ont un double avantage : ils conservent des richesses qui ont été données par le Saint-Esprit ; ils établissent une communion entre nous et nos devanciers.

Combien est sacrée une prière qui a uni tant de cœurs chrétiens. Et puisque notre journée est consacrée à la prière pour l'unité, remarquons dès maintenant que le Notre Père est peut-être le seul texte chrétien auquel toutes les confessions adhèrent sans différer dans leur interprétation.

Ce n'est pas tout. Notre orgueil spirituel oublierait facilement la misère de la condition terrestre. La liturgie du culte nous la rappelle. Elle nous place tout à nouveau devant la Loi, devant la repentance, devant la confession de foi de notre Baptême. Un frère disait un jour : « Vous n'avez plus besoin de la confession des péchés, le chrétien ne pèche pas. » Fausse interprétation de l'Ecriture et qui nous enlèverait le Notre Père lui-même. « Demandez pour moi toutes les grâces, même les plus élémentaires », aurait dit Vinet sur son lit de mort. Cette humilité est l'attitude vraie : c'est à elle que nous invite la liturgie.

Non seulement il y a nos fautes de chrétiens, mais il y a la routine de la vie, la fatigue physique et mentale qui nous envahit. Le Culte brise tout cela. Par son appel à heure fixe, par son ordonnance prévue, il nous arrache à la torpeur et ouvre dans notre vie une brèche où passe la grâce de Dieu. Si tout était spontané, un trop grand crédit serait fait à nos efforts, à nos œuvres humaines. Quand je lis certaines prières admirables de la vieille liturgie des Eglises Réformées, je me demande si le manque de feu de nos cultes, vient de ce que l'on ne donne pas assez de place à la prière spontanée du pasteur, ou de ce qu'on lui en donne trop ?

Enfin, le culte qui est messe des catéchumènes, comprend l'appel à la conversion en même temps qu'un enseignement pour la sanctification des croyants. Cet enseignement même revêt la forme d'un appel. Il est bon que tous soient remis sur un pied d'égalité devant la majesté du Père, que tous soient dans la même repentance ; ainsi l'humilité est plus grande chez les fidèles, la charité est plus grande dans leur cœur envers les non-communiants. Le pasteur, s'il est rempli du Saint-Esprit, sera le premier exhorté, repris et instruit par sa propre prédication.

Ainsi les formes fixes garantissent la liberté du Saint-Esprit, sur un solide fondement biblique. Avec la spontanéité pure, il n'en irait plus de même. Les croyants, orgueilleusement séparés, chercheraient à entrer directement dans l'Eucharistie du Saint-Esprit sans passer par celle du Père ni celle du Fils. Ils tomberaient vite, je le répète, dans, la glorification du moi humain.

[6 / 15] On pourrait déplorer que le Notre Père soit devenu une prière publique, au lieu d'être, comme dans l'Eglise des 1ers siècles, réservé aux seuls baptisés d'eau et d'Esprit. Il est certain que le Notre Père reste souvent une lettre morte, comme une parabole incomprise. Il importe de retrouver sa puissance spirituelle et sa signification eschatologique.

§ 6.- LA PRIERE POUR L'UNITE

Nous venons de parler du Notre Père, et nous avons déjà signalé qu'il est le seul texte chrétien que toutes les confessions peuvent dire sans se séparer sur des différences d'interprétation.

Il y a là un motif de consolation et d'espérance au sein des divisions qui séparent les chrétiens. Mais il doit y avoir aussi dans la simple récitation du Notre Père une souffrance et une humiliation qui nous portent à la prière pour l'unité.

Car quand nous disons « Notre Père », ce n'est pas vrai. Le Malin s'est glissé et il y a un élément de mensonge. Pour dire « Notre Père », il faudrait être tous unis, nous les enfants. Or nous ne le sommes pas.

Le Notre Père que nous disons est le Notre Père de l'Eglise Réformée de France, et, en ce sens, il n'est pas celui des autres. Car, s'il y avait accord total dans la paternité de Dieu, comment des structures ecclésiastiques opposées les unes aux autres pourraient-elles encore subsister ?

L'Eglise invisible n'est pas une solution. Que Dieu reconnaisse les siens dans les divers organismes ecclésiastiques, cela n'exempte pas l'homme d'obéir au commandement d'unité. Il y a un obstacle à l'exaucement de la prière sacerdotale de Jésus et cet obstacle est en nous tous.

Pour célébrer notre Culte, nous devons appartenir à une Eglise, et même si celle-ci est le résultat d'une ou plusieurs coupures, elle remonte toujours par ses racines au collège des douze apôtres et à

l'Eglise de Jérusalem le jour de la Pentecôte. Nous ne pouvons pas échapper à cette loi. Dès qu'il y a culte dans l'état actuel, il y a séparation des chrétiens entre eux. Si l'on se sépare de tout, pour n'être compromis avec personne, on fait une séparation de plus.

Ce mystère d'iniquité n'a qu'une solution possible, c'est l'unité visible de l'Eglise visible pour le Retour de Jésus-Christ. Solution qui paraît encore tellement « formidable » qu'on n'ose pas la demander dans la prière. [7] Pourtant chaque fois que l'on dit le Notre Père, on doit souffrir et prier pour l'unité.

Se séparer pour faire un nouveau groupe n'est pas résoudre la difficulté, c'est l'aggraver. Puisque la célébration même du Culte souligne la séparation, venons à chaque culte du dimanche dans l'intention d'apporter une prière pour l'unité. Ainsi nous resterons dans le dynamisme de la Sainte-Cène orientée vers le Retour de Jésus.

Ici je voudrais insister sur les caractères du Culte que j'ai mis en lumière aujourd'hui. Le Culte du dimanche a quelque chose d'élémentaire. Il est un recommencement. Il reprend l'Eucharistie du Père et il insiste sur ce premier stade de la prière collective de l'Eglise.

[16] Or, ce qui nous manque pour réaliser l'unité de l'Eglise, ce n'est pas quelque chose de compliqué, c'est quelque chose de simple. La difficulté nous paraît tellement grande parce que personne ne se fait assez petit pour que Dieu puisse agir.

L'Eucharistie du Saint-Esprit est précieuse et belle : nous l'accueillons avec joie. Mais elle présente un grand danger d'orgueil, et comme telle elle ne favorise pas l'unité.

« Montre-nous le Père, et cela nous suffit », dit Philippe. Nous n'avons pas vu le Père : sans quoi nous serions un. Le Seigneur peut nous redire : « Il y a si longtemps que je suis avec vous et vous ne m'avez pas connu ! »

Gardons-nous de mettre la faute sur les autres : « Nous, nous avons vu le Père, et eux ne l'ont pas vu : c'est pourquoi nous sommes séparés ! » Ne parlons pas ainsi. Dès qu'un seul groupe chrétien verra le Père et aura en lui un principe d'unité vraie, ce principe gagnera les autres. Ou plutôt. Dieu ne donnera pas ce principe d'unité au cœur des uns sans le donner aussi aux autres.

Mon ambition pour l'Union de prière, est que nous ouvrions notre cœur pour recevoir en nous le principe de l'unité de l'Eglise visible. Je vous invite à la communion du 19 septembre dans cette pensée. Que Dieu veuille, par le Corps et le Sang de Christ, reçus en vue du Retour de Jésus, nous unir les uns aux autres par sa charité, en sorte que, chacun des 51 autres dimanches de l'année qui vient, nous allions chacun à notre Culte du dimanche pour implorer du Père l'unité de toute l'Eglise visible ! C'est un engagement à souffrir, à porter dans notre cœur le déchirement des incompréhensions entre chrétiens, et à redoubler d'humilité pour reprendre les prières les plus élémentaires, de telle manière que, les comprenant mieux dans [8] leur simplicité, nous ne fassions plus obstacle à l'unité.

Du côté du catholicisme en particulier, je crois que notre attitude générale n'est pas bonne. Non pas que je préconise une copie servile de tel ou tel principe de l'Eglise romaine. Mais je suis sûr qu'en reprenant les textes de l'Ecriture avec une prière élémentaire, en nous délivrant de nos préjugés, nous devons au moins comprendre bien des choses qui nous échappent dans l'attitude des catholiques. Bien des choses chez eux sont sclérosées, paganisées, déformées, je le sais. Seulement ce n'est pas en leur opposant une sclérose judaïsante que nous en viendrons à bout : c'est en devenant comme de tout petits enfants pour que Dieu notre Père nous explique les Ecritures dans ce qu'elles ont de plus simple et de plus limpide.

TROISIEME ETUDE - LA PRIERE RECITEE

§ 1.- ORIGINES CHRETIENNES DE LA PRIERE RECITEE

[1 / 17] Nous avons déjà remarqué ce fait frappant : lorsque les disciples disent au Seigneur Jésus : « Enseigne-nous à prier », il ne leur est pas répondu par une explication sur la prière, mais par une prière à réciter : c'est le Notre Père. Ces paroles caractérisent l'Evangile de Jésus, par opposition aux prières que Jean-Baptiste devait avoir données à ses disciples, par exemple.

Très vite, dans l'Eglise des apôtres, les prières et les cantiques inspirés ont dû se graver en paroles récitées. Quoi d'étonnant à cela ? Le Saint-Esprit n'use-t-il pas de la même méthode que le Fils : Jésus, rempli du Saint-Esprit, a donné le Notre Père. A travers l'inspiration, le Consolateur enrichit l'Eglise de nouvelles prières, qui, comme le Notre Père, s'expriment en paroles que l'on se transmet des uns aux autres.

Nous avons pu chercher des traces de ces premières paroles des prières du culte chrétien dans le Nouveau Testament lui-même. Nous en avons un autre exemple dans le Symbole des Apôtres, qui, sans

remonter aux Douze sous sa forme actuelle, a certainement une origine très ancienne, et qui nous est resté comme le dépôt majestueux de vagues successives de l'inspiration donnée aux premières communautés.

De très bonne heure, aux inspirations spontanées des prophètes se sont adjointes, dans le Culte de Sainte-Cène, des prières comme celles de la Didachê, qui, pour nous, dans le Réveil, ont de toute évidence une origine charismatique. Citons-les ici afin de saisir sur le vif le passage de l'inspiration à la liturgie :

« Quant à l'Eucharistie, eucharistiez ainsi. D'abord pour la coupe : Nous te rendons grâces (nous eucharistions à toi), ô notre Père, pour la sainte vigne de David, ton serviteur, que tu nous as fait connaître par Jésus ton serviteur. A toi la gloire dans les siècles ! Puis pour le pain rompu : nous te rendons grâces, ô notre Père, pour la vie et la science que tu nous as fait connaître par Jésus ton serviteur. A toi la gloire dans les siècles ! Comme ce pain rompu, autrefois disséminé sur les collines, a été rassemblé pour devenir un seul tout, qu'ainsi ton Eglise soit rassemblée des extrémités de la terre dans ton Royaume. Car à toi sont la gloire et la puissance par Jésus-Christ dans les siècles ! »

Nous reconnaissons ici l'Eucharistie du Père : c'est le début de la Sainte-Cène. Voici l'Eucharistie finale :

[2] « Après vous être rassasiés, rendez grâces ainsi : Nous te rendons grâces, Père saint, pour ton saint nom que tu as fait habiter dans nos cœurs, pour la connaissance, la foi et l'immortalité que tu nous as fait connaître par Jésus ton serviteur. A toi la gloire dans les siècles. C'est toi, Maître tout-puissant, qui as créé l'univers en l'honneur de ton nom, qui as donné aux hommes la nourriture et la boisson en jouissance pour qu'ils te rendent grâce. Mais à nous tu as octroyé un aliment et un breuvage spirituels, ainsi que la vie éternelle par ton serviteur. Avant tout, nous te rendons grâces parce que tu es puissant. A toi la gloire dans les siècles. Souviens-toi, Seigneur, de ton Eglise pour la délivrer de tout mal et la rendre parfaite en ton amour. Rassemble-la [18] des quatre vents, cette Eglise sanctifiée, dans ton royaume que tu lui as préparé. Vienne la grâce et que ce monde passe ! Hosanna au Dieu de David ! Si quelqu'un est saint, qu'il-vienne ! Si quelqu'un ne l'est pas, qu'il se repente ! Maranatha ! Amen. Laissez les prophètes rendre grâces autant qu'ils voudront ! »

L'auteur de la Didachê fait là deux choses qui nous paraissent contradictoires, mais qui, pour lui, certainement ne le sont pas : il donne des paroles à apprendre et il donne toute liberté aux prophètes d'apporter des actions de grâces non apprises. C'est que, pour lui, les unes et les autres ont la même source, le Saint-Esprit. Les prières récitées dans l'Eglise primitive sont des dons activés de l'Esprit, comme les grappes de raisin sont les dons du cep de vigne.

Je veux donner un dernier exemple de prière récitée très ancienne. Il aura L'avantage de préciser nos pensées sur l'Epiclèse, car c'en est une, l'épiclèse dite de saint Basile, en usage encore aujourd'hui dans les Eglises d'Orient :

« Nous souvenant donc, Maître, nous aussi, de tes souffrances salvatrices, nous t'apportons des offrandes de ce qui est à toi... C'est pourquoi, Maître très saint, nous aussi, pécheurs et indignes de te servir, mais qui avons été acceptés pour servir à ton saint autel, t'ayant offert les images du saint Corps et du Sang de ton Christ, nous te prions et te conjurons, ô Saint des saints, par une faveur de ta bonté, que ton Esprit-Saint vienne sur nous et sur ces offrandes, qu'il les bénisse, les sanctifie, et fasse de ce pain le corps précieux de notre Seigneur, Dieu et Sauveur, Jésus-Christ, et de cette coupe le Sang précieux de notre Seigneur, Dieu et Sauveur, Jésus-Christ, qui a été répandu pour la vie et le salut du monde. »

Comment le Saint-Esprit répandu aujourd'hui ne reconnaîtrait-il pas en nous le Saint-Esprit répandu aux premiers jours dans ces prières récitées ?

[3] Les prières récitées font corps avec ce qu'il y a de plus sacré dans l'Evangile : la prière de Jésus, et avec ce qu'il y a de plus brûlant dans l'Eglise primitive : la prière du Saint-Esprit à travers ses dons et ses charismes.

§ 2.- ORIGINES JUIVES DE LA PRIERE RECITEE

Parmi tant d'anecdotes qui ont circulé pendant la guerre d'Hitler, j'ai entendu celle-ci. Un prêtre inquiété par la Gestapo au sujet des Juifs, aurait conduit les policiers allemands dans son Eglise, et, leur montrant le Tabernacle où l'hostie est conservée, leur aurait dit quelque chose comme ceci : « Puisque vous cherchez un Juif, le voici. »

L'anecdote ne m'intéresse pas ici par l'affirmation de la présence quasi-physique de Jésus dans l'hostie, mais par l'affirmation que Jésus était un Juif. Car, dans son humanité, il le fut pleinement. Plus encore, notre Sauveur n'a pas pratiqué la religion chrétienne, mais la religion juive.

En particulier, pesons bien cette pensée, Jésus a prié en récitant des psaumes. Il l'a fait, sans aucun doute dans le culte collectif de la synagogue ou du Temple, et dans le culte de famille, tel qu'était la Pâque : l'Evangile le dit expressément.

[19] Est-il téméraire de penser que lorsque Jésus, dans son ministère, se levait de grand matin pour prier, ou passait la nuit en prière sur la montagne, s'il y répandait son cœur en paroles spontanées, y récitait aussi des psaumes ? Des prières spontanées de Jésus nous avons les traces sans doute dans le Notre Père lui-même, en tous cas dans la Prière sacerdotale et dans la prière de Gethsémané. De la récitation des psaumes par le Seigneur Jésus, dans la solitude, n'aurions-nous pas une trace dans une des 7 paroles de la Croix : « Eli, Eli, lamma sabacthani », citation du Ps. 22/2 selon l'interprétation araméenne du texte hébreu qui se lisait dans les synagogues.

L'Eglise, à son tour, a largement puisé dans les Psaumes pour nourrir ses liturgies, soit dans le Culte public, soit dans les heures de prière de chaque jour.

Mais d'où, ou plutôt de qui viennent les Psaumes, sinon du Saint-Esprit ? Ainsi les prières récitées ont une double origine, chrétienne et juive, et les deux se rejoignent en une source unique : le Saint-Esprit.

§ 3.- USAGE DES PRIERES RECITEES DANS L'EGLISE

Comme toute prière chrétienne, la prière récitée tire son origine du Christ : en lui, elle est, si l'on veut, une prière individuelle, parce qu'il inclut dans sa personne toute l'humanité rachetée. De Christ la prière récitée passe, à l'Eglise ; elle est collective dans son principe, parce que l'Eglise est un corps ; en même temps et sans contradiction, elle est individuelle parce [4] que chaque membre du corps a reçu de Dieu dans l'Eglise la plénitude d'une vraie liberté.

Le premier usage de la prière récitée est donc à situer dans la célébration de la Sainte-Cène elle-même.

Puisque le Culte du Dimanche correspond à une partie de la Sainte-Cène, notamment à l'Eucharistie du Père, la prière récitée y trouve normalement sa place.

Remarquons ici qu'une confession chrétienne sera sûrement caractérisée par ses prières récitées. Ainsi le Culte Réformé porte l'empreinte de la Confession des péchés dont Calvin a gravé le texte sur la base de la liturgie de Bucer à Strasbourg. De même encore notre ancien recueil de chants s'intitulait excellemment Psaumes et Cantiques. Car les Huguenots chantaient les prières récitées par excellence, les Psaumes et, tout au long du XIXe et du XXe s., l'Eglise Réformée accueille dans une tradition vivante les prières spontanées, des hommes de Réveil ou des églises-sœurs, luthérienne, morave, méthodiste, qui vont devenir les paroles apprises par cœur de nos cantiques.

Dans l'Union de prière, s'il est permis de parler de nous, j'ai mis la marque de ma personne en vous demandant de prendre comme prière fondamentale le psaume 23, parce que j'ai voulu marquer par là que le but de mon service auprès de vos âmes est que Jésus soit votre Berger, et ce, non pas dans une dénomination fondée par moi, mais dans l'Eglise de la Confession des péchés, des psaumes et des cantiques.

§ 4.- USAGE DES PRIERES RECITEES DANS LE CULTE PERSONNEL

[20] Dans les réunions de prière nous n'employons pas les prières récitées. Ces réunions ont d'autres buts : nous les étudierons, s'il plaît à Dieu, demain.

Du service de Sainte-Cène et du Culte dominical, les prières récitées passent dans le Culte personnel. Sur la base de notre appartenance à l'Eglise du Christ, il est demandé à chacun de nous d'être un imitateur du Christ, comme saint Paul l'était lui-même. Comme Christ priait dans la solitude, nous aussi. Comme Christ récitait, du moins je le crois, des prières dans cette solitude sacrée, nous aussi. En tous cas, en donnant le Notre Père, il nous a commandé une récitation par excellence.

C'est pourquoi dans l'Union de prière, nous nous engageons, outre la récitation du psaume 23 à la prière du soir, à la récitation du Notre Père et de Je crois en Dieu à la prière du matin. Notre lecture du passage des Ecritures indiqué par la Ligue biblique s'apparente à une récitation : nous prenons le texte qui nous est indiqué.

[5] Comme le tissu vivant de nos cellules ne peut se séparer du corps autrement que par la pensée, de même nous sommes toujours dans l'Eglise visible. Par nos prières récitées chaque matin et chaque soir, nous sommes en communion les uns avec les autres, non seulement cela, nous sommes en communion spirituelle avec l'Eglise Réformée qui nous a fait promettre de prier Dieu chaque jour, et avec toutes les Eglises qui disent Notre Père, Je crois en Dieu et l'Eternel est mon berger.

Il y a là un immense avantage spirituel. Il en est un autre. Les prières récitées prolongent dans la semaine le bienfait du Culte public, elles créent une coupure dans notre vie, elles font brèche dans notre monotonie, notre faiblesse ou notre sécheresse : par cette brèche la grâce revient vers nous. Je me rappelle le moment où j'ai reçu cela : c'était dans un culte d'église libre, à Paris, où je m'aventurai tout jeune homme, et où j'étais un peu surpris de voir prêcher un laïque en veston : c'était M. ALLIER, mon futur Doyen quand j'entrai à la Faculté. Il dit dans cette prédication, que, dans la pire détresse, nous pouvions

prendre les Psaumes, et que, les lisant à la suite, immanquablement, nous éprouverions le retour de la paix et de l'espérance. Si je l'ai peu pratiqué, je n'ai jamais oublié cet enseignement et je crois qu'il est vrai.

§ 5.- QUALITE SPIRITUELLE DES PRIERES RECITEES

La récitation machinale d'une prière d'où le cœur est absent contient bien peu de valeur spirituelle. La récitation accomplie comme une œuvre qui acquerrait le pardon serait contraire à l'Evangile du salut par grâce.

Que doit donc être la prière récitée pour revêtir ou pour conserver sa valeur spirituelle ? Cette question nous conduit à une étude plus serrée de l'acte de prière en lui-même.

[21] L'acte de prière est essentiellement un acte du cœur, par où nous entendons le plus intime de l'homme, sa volonté et sa pensée dans la lumière de la foi. Dans la prière le cœur s'élève vers Dieu pour lui demander une chose bonne.

Ainsi la prière glorifie Dieu en exaltant sa puissance, sa bonté et sa sainteté : sa puissance, parce qu'il peut donner, sa bonté parce qu'il le veut, sa sainteté parce qu'il ne donne que de bonnes choses.

En même temps elle ramène l'homme à sa vraie mesure et témoigne de l'impuissance de celui-ci à attein- [6] dre ce qui est bon, souvent même à le discerner ou à le vouloir.

Enfin, exaltant le Créateur et abaissant la créature, la prière chrétienne établit entre l'un et l'autre une communion spirituelle dans le Christ qui s'est abaissé pour nous élever avec lui. C'est pourquoi la prière chrétienne est dans le Christ ou en son nom (ce qui revient au même). C'est pourquoi aussi elle a sa source dans la Sainte-Cène. Car si la prière devait partir du moi humain pour arriver à la communion, eh ! bien, elle n'y arriverait jamais. Mais elle est donnée dans la communion avant même de partir, et c'est en cela qu'elle est chrétienne, qu'elle est dans la grâce, et qu'elle est communion entre l'âme et le Dieu du Christ et de l'Eglise.

Essentiellement donc la prière est acte du cœur. Les mystiques nous enseignent qu'elle peut devenir acte pur du cœur sans paroles, et même sans la conscience habituelle des choses, laquelle fait place alors à une sorte de conscience transfigurée et ineffable.

Nous n'avons pas à étudier ici la mystique chrétienne. Dans la prière habituelle, si le mouvement du cœur ne peut jamais se traduire complètement en paroles, du moins il s'exprime en paroles, et aussi en gestes (l'agenouillement par exemple ou les mains jointes). Gestes et paroles font de la prière un acte achevé, incarné, s'insérant dans la trame de notre condition terrestre, tout en la débordant de toutes parts vers notre condition céleste.

Résumons-nous. Que faut-il pour constituer normalement une prière ? Un acte du cœur qui se tourne vers Dieu et qui lui adresse sa demande, des paroles et des gestes qui expriment l'acte du cœur. L'acte du cœur est donc l'essentiel, et il déborde les paroles. Si donc il y a l'acte du cœur, vrai, sincère, profond, verrez-vous un inconvénient à ce que les paroles qui expriment l'acte du cœur soient des paroles que le Saint-Esprit a dictées ?

Je prends un exemple. Je m'éveille le matin et je désire ardemment consacrer cette journée à Dieu, je désire ardemment la grâce de la vigilance afin de ne pas scandaliser mes frères et sœurs de la Retraite, mais d'être pour eux, si je puis, en bénédiction. Mais tout cela, en effet, je ne le puis pas. Je sais que je puis en faire un objet de prière : c'est une bonne chose à demander en Jésus à notre Père du ciel. Je vais prier. Je suis seul. Mon cœur vibre de mon désir qu'il ne peut réaliser, il crie vers Dieu, il éprouve intensément sa propre pauvreté. Tout cela je puis le balbutier en paroles, et ce sera bien. Mais je puis dire aussi : tout cela, Dieu [7] le voit dans mon cœur, il le sait avant que je le lui demande. « Vous donc, priez ainsi : Notre Père qui es aux cieux. »

[22] Je vais réciter le Notre Père en élevant à Dieu mon cœur brûlant du désir des grâces nécessaires pour cette journée. Est-ce que cela va m'empêcher de penser aux paroles que je prononce ? Loin de là. Car au lieu de les penser sur le plan de la théologie ou des études que j'ai pu entendre, je vais les penser sur le plan concret de mon être misérable :

Notre Père qui es aux cieux, que ton Nom soit sanctifié en particulier en mon esprit, mon âme et mon corps que tu as racheté. Que ton règne vienne bientôt et que en particulier ma journée infiniment petite y contribue par ta grâce. Que ta volonté soit faite en particulier dans mon témoignage d'amour vrai. Donne-nous notre pain pour que nous le transformions en actions de grâces ...

Ainsi la récitation sera vivifiée par mon désir non formulé en paroles de mon cru, et ma prière se rapprochera de la prière mystique, elle sera d'autant plus spirituelle que, s'exprimant par la prière récitée, elle ne se perdra pas dans le sable mouvant de mes vaines redites.

§ 6.- LA PRIERE RECITEE ET LA CONVERSION D'ISRAËL

Historiquement la prière récitée nous rappelle avec force nos origines juives, le Psautier fait partie de ce salut qui vient des Juifs, et le don du Psautier à l'Eglise a été fait par celui qui est véritablement le Roi des Juifs, crucifié comme tel. Le Psautier a été récité et vécu par le Christ pour être ensuite récité et vécu par son Epouse.

Spirituellement la prière récitée nous fait voleurs de la même manière que le Culte du dimanche nous fait menteurs. Que Jésus soit notre Père, le Père de ses enfants réunis à la même Table, ce n'est pas vrai actuellement, ce n'est vrai que dans la vertu de l'espérance. Que le Psautier soit à nous, ce n'est pas vrai non plus en tant que nous sommes païens sans les Juifs : et cela nous invite au dynamisme de l'espérance.

Pourtant nous disons Notre Père avec une pleine bonne conscience parce que nous sommes sous la grâce et que Dieu nous voit déjà dans l'unité à venir à travers les souffrances de nos divisions. De même nous récitons les Psaumes avec une pleine bonne conscience parce que Dieu voit le mur de séparation tomber pleinement, dans l'Eglise du Retour, entre les païens et les Juifs retrouvés.

[8] Bien plus, en récitant ou en chantant les Psaumes, nous pouvons exprimer dans ces paroles mêmes le désir de la conversion d'Israël. Car nous sommes l'Israël selon l'esprit, nous continuons en esprit et en vérité le culte inauguré au Temple de Jérusalem et à la synagogue. En nous l'Israël selon l'esprit aspire à sa plénitude, par la conversion au Seigneur Jésus de tous les hommes, païens et Juifs.

Comme la Sainte-Cène à laquelle elle participe si étroitement, la prière récitée est un grand don de la grâce, elle est une miséricorde de Dieu pour l'âme fatiguée et chargée.

Fatiguée et chargée, elle l'est, l'âme d'Israël, après ses longs siècles de marche dans le désert. Elle croit connaître le Père sans le Fils. Elle croit que la nation est le fils par qui le nom du Père remonte sur l'Unique, le Dieu d'Israël. Que notre cœur vive de la miséricorde du Fils de Dieu, par qui le nom de Père n'est pas monté de nous, mais est descendu d'abord du ciel vers nous. Joignons la joie de notre cœur à la récitation de nos prières, le Notre Père, les Psaumes, les cantiques, de telle sorte que la vie du cœur chrétien passe dans le peuple élu que Dieu avait consacré pour la prière, l'aumône et le jeûne.

QUATRIEME ETUDE - LA PRIERE SPONTANEE

§ 1. - DEFINITION ET PLACE DE LA PRIERE SPONTANEE.

[1 / 23] a) Définition.

La prière spontanée, ou plutôt « libre » (car je n'aime guère ce mot « spontané ») est celle qui s'exprime par des paroles qui sont données, formées au moment même où l'on prie. C'est la prière où l'on parle à Dieu comme un ami à son ami, comme un fils à son père. Elle est donc très belle et c'est pour cela que nous l'avons gardée pour la fin. Loin de la rejeter nous voulons l'entourer de précautions, de garanties, d'authenticité, précisément parce qu'elle est très belle.

Dans toute prière il y a un mouvement du cœur qui s'élève vers Dieu pour demander de bonnes choses. Sans paroles il peut y avoir prière : la prière du mystique qui ne trouve aucune parole - la prière en face d'un danger pressant, d'une maladie ; on n'a pas le temps de rien dire mais il y a élévation intense du cœur vers Dieu, confiance et adoration, et désir intense d'obtenir quelque chose. Cette élévation du cœur, c'est le fond de la prière. En général elle s'exprime par des paroles, soit récitées soit spontanées. Mais ces deux formes de prières sont des variétés de la prière du cœur.

Dans la prière récitée les paroles qui expriment notre prière ont été déjà données à d'autres avant nous. Exemple : le Notre Père qui nous a été donné par Jésus lui-même. Par rapport à la prière libre cette prière récitée est une garantie, ces paroles sont éprouvées. Dans la prière spontanée les paroles de la prière sont inventées au moment même. Elle peut être infiniment belle, ou misérable, selon l'action du Saint-Esprit. On peut du reste se figurer faire une très belle prière, en tirer de l'orgueil, et ce peut être une erreur. Il y a toute espèce de qualités de la prière libre.

Inversement il n'y a aucune raison de croire que la prière récitée soit forcément moins vivante que la prière libre. Il y aurait plutôt des raisons contraires. Si le cœur y est, un beau cantique, par exemple, peut être plein de vie. Il ne faut nullement mépriser les prières récitées. Il y aurait plutôt là une garantie d'authenticité.

Concluons donc : la prière récitée n'est pas moins vivante que la prière libre puisque en toutes deux il faut le mouvement du cœur ; la prière spontanée peut être morte s'il n'y a pas le mouvement du cœur.

[2] b) Place

La prière libre a sa place dans la Sainte-Cène : « Laissez les prophètes rendre grâce autant qu'ils voudront » dit la Didachê.[23] Mais, aujourd'hui ceci est plutôt théorique car le culte de Sainte-Cène n'est plus secret comme dans les premiers siècles.

[24] La prière spontanée a sa place dans le culte ordinaire sans Sainte-Cène, soit parce que la liturgie donne au pasteur deux prières spontanées, soit parce que dans certains temples le pasteur donne aux fidèles un moment de silence pour prier silencieusement. Dans certains endroits les fidèles peuvent prier librement à haute voix. Mais dans tout cela la prière n'est pas vraiment libre. Le temps donné au-pasteur.....ou aux fidèles est limité (M. le Pasteur terminera par une courte prière ...). Et le pasteur peut aussi préparer ses prières à l'avance.

Dans le culte personnel la prière libre a toute sa place : « Entre dans ta chambre... » C'est la lutte de Jacob avec l'ange. Mais comme nous ne sommes pas des Jacob nous devrons rester sur la base des prières récitées. Nous serons ainsi moins sensibles à toutes les attaques de notre sécheresse. La prière récitée nous permet de tenir l'engagement pris dans l'Eglise Réformée de prier tous les jours. (Sur cette base nous pourrons poser la toiture de l'édifice... C'est le principe de Charmes : ne pas démolir la maison pour poser le toit… !)

Enfin la prière libre a sa place dans les réunions de prière dont elle est la partie essentielle. Dans certains temples on prend parfois des précautions. Mais dans l'Union de prière tout le monde prie librement.

§ 2.- LES PARTIES DE LA PRIERE LIBRE.

Puisque nous avons la responsabilité des paroles de notre prière libre nous chercherons à la faire bien.

Certes nous n'avons pas à faire des discours à Dieu comme un Cicéron. Mais il faut qu'il y ait une certaine logique ou pensée. Le Saint-Esprit peut à son aise bousculer tout ceci ; donner des larmes, des sentiments, des langues... Mais il faut malgré tout que ce ne soit pas imbécile : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur... et de toute ta pensée. »

[3] Si la prière jaillit d'elle-même, du reste, ne vous occupez pas du plan. Vous verrez après.

D'après saint Ambroise (un peu modifié) la prière libre a pour plan :

1°) Louange à Dieu et repentance de l'homme - l'une liée à l'autre - Car si nous nous présentons à Dieu, il faut autant que possible que nous ne nous présentions pas comme si nous étions plus grands que Lui ! Nous autres Français, nous avons chacun un plan de gouvernement qui arrangerait tout. Et nous savons fort bien ce que Dieu devrait faire ! Il faut nous reconvertir et nous rappeler que nous sommes petits et que Dieu est au ciel. Il nous faut donc adorer, louer Dieu, confesser nos péchés (Plus on est sanctifié et plus on se sait pécheur). La récitation des Psaumes nous aidera à faire cela.

2°) La demande. Il ne faut pas faire comme dit Finney : se réunir sans savoir ce qu'on désire, sans avoir rien à demander. Comme des gens qui diraient : c'est le moment de faire une pétition, faisons-en une, mais ne sachant pas pourquoi ! La demande est l'essentiel de la prière.

Il faut demander à Dieu des choses bonnes évidemment. Quelquefois il faut peser cette chose, pour savoir si elle est réellement bonne. Parfois on est amené à plaider avec Dieu (comme l'autre jour quand nous priions pour la guérison de M. S... pour lui montrer, pour ainsi dire, que cette chose est bonne). La demande, c'est la prière proprement dite, la partie pour le tout.

[25] 3°) L'action de grâces. On remercie pour l'exaucement passé ou futur. On promet « un sacrifice d'action de grâces » quand on verra l'exaucement.

L'action de grâces est le couronnement de la prière. Elle prépare de nouveaux exaucements. Elle agit sur le cœur de Dieu. C'est le « Merci et Encore » des petits enfants, qui touche le cœur des parents et ils donnent. (Au contraire : Tu ne dis pas Merci ? Tu n'en auras plus !) Bien sûr ce n'est pas le truc pour agir sur Dieu. Il faut que le cœur y soit.

L'action de grâces, c'est-à-dire l'Eucharistie, nous ramène à l'acte fondamental du Christianisme : la Sainte-Cène.

Un docteur du Moyen Age (Hughes de St Victor XIIe s.) disait finement : On peut distinguer dans la prière :

---

[23] Didachê X.7 (Collec. Heunner Lepay).

a) la supplication, où l'on ne précise pas ce que l'on veut : « Seigneur, aie pitié de nous », par exemple. C'est [4] la prière dans l'ordre de la miséricorde, le cri de détresse. On ne sait que demander. Cette prière peut se faire en tout temps, n'importe où, le jour, la nuit. (Oraison jaculatoire).

b) la demande, exposée avec précision, celle dont nous parlions.

c) l'insinuation. On expose la situation sans même dire à Dieu ce qu'on attend. Exemple : « Seigneur, celui que tu aimes est malade ». Il y a là un très grand respect pour Dieu, quelque chose de très beau.

§ 3.- IMPORTANCE DE LA DEMANDE

1°) Il y a là un danger à ne rien demander de précis. La prière devient alors un vague mysticisme. La religion risque de devenir malsaine. Les prières s'imitent les unes les autres.

2°) La demande spécifie la vraie prière. On peut aimer être devant le Bon Dieu, méditer... (un peu comme les Italiens qui aiment se tenir dans les églises, y faire leurs affaires, etc.) C'est alors de l'oraison méditative, de la méditation pieuse. La demande est ce qui distingue la vraie prière de la méditation.

3°) La demande engage notre volonté, nous fait courir un risque. Alors si l'on n'est pas exaucé c'est une leçon dont nous avons à tirer les conclusions. Exaucée, la prière nous donne de nouvelles responsabilités (Ex. : prière pour recevoir de l'argent).

Ici une distinction est encore nécessaire. Un autre docteur du Moyen Age disait : II y a les êtres qui sont au-dessus de nous : Dieu, les rois, les magistrats, etc. Il y a nos égaux. Il y a les inférieurs : domestiques, les bêtes.

Quand on s'adresse à un supérieur pour lui demander quelque chose on a la prière. Quand on s'adresse à nos égaux c'est la « postulation ». Enfin aux inférieurs on commande.

[26] Combien de prières sont des commandements à Dieu. Il faut que nous fassions très attention dans nos prières de ne pas commander Dieu. Sondons notre cœur. Il nous arrive de traiter Dieu comme nous traitons le règne animal. Ce serait commander Dieu que de croire que par la force de nos prières, par notre volonté en somme, nous obtiendrions des exaucements. On entend dire parfois : « Je n'ai pas été exaucé parce que je n'ai pas assez prié ». Il y a là une sorte de magie... c'est du spiritisme ! C'est vouloir commander Dieu !

[5] On peut aussi être tenté de prier dans la solitude pour fortifier sa volonté propre. La prière devient ainsi une sorte de méthode Coué. C'est le danger de la prière individuelle à la base de tout. Il y a orgueil spirituel.

Dans les réunions de prière il y a aussi un très gros danger à vouloir commander aux autres. Se servir de la prière pour imposer aux autres sa volonté propre. C'est de la domination.

§ 4.- CONDITIONS D'EXAUCEMENT

Dieu peut refuser l'exaucement, car aux promesses sur la prière il a mis des conditions. Si la prière était un commandement, certes, elle serait toujours exaucée. (Ce serait la chèvre qu'on force à sortir de l'étable même si elle ne le veut pas). Mais la prière, c'est un rapport entre une très grande personne, Dieu, et une très petite personne, nous. Dieu peut nous dire : « Non, mon enfant, ce n'est pas bon pour toi » - ou – « ce n'est pas le moment ». Il est libre et sait ce qui est bon» La prière est exaucée comme Dieu veut.

a) la prière exaucée

Pour qu'une prière soit toujours exaucée il faut qu'elle soit une vraie prière. Pour cela il faut beaucoup de choses. Il y faut le mouvement du cœur, la vraie demande précise. Mais surtout il faut que la chose demandée soit réellement bonne. « A combien plus forte raison, votre Père céleste donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demandent ». Par exemple si nous demandons le pardon d'un péché, nous sommes sûrs d'être exaucés. Pourquoi tant vous inquiéter, tant vous agiter quand vous avez péché ? C'est tout naturel que vous fassiez des péchés. C'est même étonnant que vous n'*en* fassiez pas plus. Qu'y a-t-il là d'extraordinaire. Confessez vos péchés à Jésus au lieu de vous agiter et vous obtiendrez le pardon, certainement.

Si nous demandons à Dieu le Retour de Jésus c'est une chose bonne. Nous serons exaucés. Mais si nous demandons : « Qu'il revienne aujourd'hui », ce n'est pas encore le moment. Si le juge inique « dort », il s'éveillera. Mais il n'accordera la chose que si c'est sa volonté. Il est bon que Jésus revienne mais pas aujourd'hui.

Il faut s'entraîner à demander des choses très précises, examiner bien si Dieu exauce, et rendre grâce» (Ps. 116 : J'accomplirai mes vœux, j'élèverai la coupe). L'exaucement est un encouragement à la Sainte-Cène.

[27] b) La prière non exaucée (Dieu n'accorde pas la chose demandée).

[6] - Il peut y avoir refus total et absolu : Exemple, nous prions pour une guérison et le malade meurt. Vous direz : Dieu a exaucé autrement. En réalité, non. C'est un refus. Nous n'avions pas demandé sa résurrection finale mais sa guérison sur la terre.

Le refus d'exaucement est un grand motif de persévérer dans la prière. Il faut demander à Dieu pourquoi, chercher la leçon. Que veut dire le chagrin causé par ce non ? Ce n'est pas forcément à cause d'un péché, mais il y a peut-être une incompréhension de la chose bonne.

- La chose peut être refusée mais reste cependant possible. Exemple : une conversion. Nous prions pour une conversion, pour que notre pasteur reçoive le Saint-Esprit. La femme demande que son mari change (le ménage irait tellement mieux !). Si Dieu refuse c'est que ce n'est pas encore le moment. Il faut persévérer. Il y a peut-être des choses plus pressées qui doivent se faire d'abord. « Je ne t'accorde pas le Baptême du Saint-Esprit de ton pasteur, parce que c'est toi que je voudrais transformer d'abord » ... ou encore « Prépare cette prière par d'autres comme un bon jardinier qui fait tout en ordre ».

Il en est ainsi de toute l'Union de prière. Toutes nos prières, tout notre travail matériel, et le travail de paroisse, et celui de l'Ecole, ce sont de toutes petites choses que nous faisons, en regardant toujours à nos quatre grands sujets, de prière. Mais il faut les faire d'abord. Il y a une préparation.

c) Y a-t-il des prières exaucées à coup sûr ?

Oui. La demande du pardon, la vraie repentance est toujours exaucée. Il peut arriver que l'on ait une révélation particulière que telle prière sera exaucée. Par exemple : tel malade sera guéri. Inutile de publier cela urbi et orbi. Ne faites pas peser cela sur l'Eglise. Continuez de prier et vous verrez bien si votre révélation privée est vraie ou non. Si vous n'êtes pas exaucés, rentrez dans les rangs. Cela ne prouve pas que vous êtes possédés du diable, mais que vous êtes un cheval un peu emballé qui a besoin de rentrer dans les brancards. Si vous avez cette révélation : « Je ne mourrai pas avant le Retour de Jésus », eh ! bien, on verra bien ! Vous me direz le lendemain si c'était vrai ! Et surtout ne dites pas que les autres font obstacle à votre révélation privée.

Il y a des prières exaucées à coup sûr, - cela a l'air égoïste - ce sont les prières pour soi-même. Car, lorsqu'il s'agit des autres, il y a toujours à tenir compte de leur liberté. Nous ne pouvons pas commander aux autres. Tel malade préfère peut-être la vie du ciel ; il est si fatigué ...

§ 5.- LES REUNIONS DE PRIERE

[7] Loin de rabaisser les réunions de prière et la prière spontanée, nous arrivons à les mettre dans un ensemble extrêmement beau. Nous sertissons les diamants au lieu de nous en amuser, de nous les disputer comme des enfants, ou de les traîner dans la boue. Dieu nous donne une couronne d'or, l'Eucharistie, où se placent les diamants.

[28] Les réunions de prière développent la 3ème eucharistie de la Sainte-Cène. Dans le culte public, aujourd'hui, on n'a pas le temps de la développer. Nous ne faisons plus de longs cultes qui durent toute la nuit et « où le jeune homme assis sur la fenêtre de Boissier tombe dans la rivière » ! Sans doute les premiers cultes chrétiens se célébraient le samedi soir ; on communiait le dimanche de grand matin - car le dimanche était jour ouvrable -. Il y avait le temps, il y avait le secret, il y avait l'atmosphère charismatique qui, de nos jours, risque parfois d'être une anomalie. Ainsi il est plus sage de reprendre cette 3ème eucharistie dans des réunions de prière où il n'y a pas tous ces inconvénients.

Je crois aussi qu'il est bon d'avoir un morcellement des réunions de prière. A Charmes, dans l'Ardèche, nous avons été conduits à cela : réunions de prière à 6 ou 12 personnes. Chaque personne à Charmes fait partie d'un groupe précis, mais nous tâchons que ces groupes morcelés fusionnent souvent. Dans les petits groupes on apprend à prier ; dans les groupes réunis on apporte ce qu'on a appris.

J'estime que chaque groupe doit avoir un responsable. C'est d'ailleurs un principe de l'Eglise Réformée qu'il y a une hiérarchie dans l'Eglise. Il y a les pasteurs, les diacres, les fidèles. L'erreur est de croire que celui qui est responsable commande. Ce serait de l'oppression. Alors qu'aux yeux de Jésus-Christ le responsable est celui qui sert. Dans toutes les choses de Dieu il y a hiérarchie ; par exemple dans la famille, il y a le père... Mais, bien sûr, dans notre monde moderne, dans la séduction de l'Antichrist, tout cela disparaît.

Pour qu'il y ait réunion de prière, il faut qu'il y ait la prière du cœur. Il ne s'agit pas d'additionner les prières mais d'avoir la prière. Nous sommes une union de prière et non pas de prières.

Il faut aussi la charité. Laissez-moi insister sur cette chose toute simple, élémentaire : parlez assez fort pour que la personne dure d'oreilles puisse entendre. Autrement nous pécherions comme les Corinthiens à qui S. Paul dit : « l'un est rassasié, tandis que l'autre a faim ». [8] Laissez-moi aussi vous dire

sans aucun reproche, qu'en général il n'est pas bon de venir à une réunion de prière et de se taire systématiquement. Cela pèse sur les autres, c'est douloureux. Je n'en fais pas une loi mais c'est dommage. Je crois qu'il n'est pas bon non plus d'apporter dans la réunion de prière ce qu'on peut régler seul avec le Seigneur Jésus. Le « privé » peut importuner ; on risque de peser sur les autres.

Il faut l'humilité. On n'est pas là pour commander. Pas d'esprit de domination. Même le responsable, ou le pasteur, doit laisser toute liberté au Saint-Esprit. Il est là pour amener les autres aux pieds de Jésus et non pour les traiter en domestiques (voir plus haut). Il y a un moyen extérieur d'éviter cette oppression c'est de dire « je » au lieu de « nous ». Ne pas apporter dans la réunion le ; « Nous te demandons... » avant d'être sûr que les autres sont d'accord, avant que ce « nous » soit vraiment formé dans le cœur des autres. Il y a des choses où l'on peut dire « nous », « nous te rendons grâces... etc. ». Mais là où nous ne sommes pas sûrs de porter la prière de tous disons : « Je crois, Seigneur, qu'il faut te demander... » Un autre peut avoir la conviction contraire. Quand on prie en « nous », on porte une grande charge. On est le prêtre qui porte la prière de tous devant Dieu. Tous, même le plus humble, le non responsable, peuvent avoir ce sacerdoce. Mais, prenons garde à ne le prendre que si cela nous est donné. Que le « Je » ne s'impose pas au « nous ».

§ 6.- DIVERSES FORMES DE REUNIONS DE PRIERE

[29] a) Il en est de très petites. On veut demander ensemble une chose précise et on sait laquelle. Ici la prière seule pourrait suffire, mais on y ajoute l'accord de deux ou trois. Ou bien, dans un danger pressant ou dans un doute sur la volonté de Dieu, on se réunit à deux ou trois sans horaire, sans plan, sans règles. C'est le cas de la réunion de Gethsémané (mais-elle n'a pas eu lieu car Jésus n'a pas été exaucé par ses disciples). C'est le cas du fidèle qui prie seul avec son pasteur. Le sujet s'impose de lui-même. On prie pour ce qui vous réunit.

b) Réunions de groupe, en général fréquentes. C'est la forme de l'Union de prière. Le but est de rechercher la volonté de Dieu, savoir ce qu'il est bon de demander, connaître les temps et les moments. Par exemple : Faut-il lancer une campagne d'Evangélisation, la chose est-elle bonne, est-ce le moment ?... Ce ne sont pas des réunions de devinettes, de mots croisés, où le plus malin, ou celui qui a les dons spirituels les plus merveilleux, trouvera la volonté de Dieu.

Il ne faut pas y être très nombreux. Il faut beaucoup de patience, savoir accepter qu'il y ait des avis [9] différents, contradictoires. Quand il en est ainsi, il faut alors s'approcher plus près de Jésus pour que la lumière se fasse. Que voyons-nous alors ? Que tout le monde avait raison. La pensée de Christ nous réconcilie. C'est un combat où il n'y a ni vainqueur, ni vaincu.

Je dirai aussi que ces réunions doivent avoir quelque chose d'officiel. Il faut y être mandaté. Par exemple ici, qu'êtes-vous dans cette retraite ? Des gens qui veulent « se faire du bien » ? Non - cela sera donné par dessus le marché - En réalité vous êtes une sorte de Comité directeur de l'Union de prière. Nous sommes venus avec un mandat.

c) Réunions nombreuses, genre « conventions ». Là tous peuvent venir. Mais il est impossible dans de telles réunions de rechercher la volonté de Dieu. Il faut que ce soit surtout une réunion d'actions de grâce, de louange, de témoignages. C'est ce qui sera le plus précis.

§ 7.- LA PRIERE SPONTANEE ET LE REVEIL DES AMES.

La prière spontanée est en relation étroite avec le Réveil des âmes. Finney montre que c'est le labour qui prépare le Réveil. Dans l'Union de prière notre 1er grand sujet est le Réveil, des Eglises, la conversion des âmes.

Nous prions pour la sanctification des âmes converties, pour le travail (il faut que les chrétiens travaillent, cela est de toute importance en ce temps où nul ne veut plus travailler, sous le règne de l'Antichrist. Moi aussi j'ai ma petite explication de la crise actuelle. Je crois que si tout va mal en France c'est parce que personne ne veut plus travailler...! Nous arrivons à ce paradoxe étrange. Seuls veulent travailler les gens qui attendent le Retour de Jésus. Les autres ne veulent plus rien faire. Nous avons aussi d'autres sujets de prière : les guérisons, nos œuvres de l'Union de prière, les communautés et les paroisses, le salut des âmes.

[30] La prière pour ces sujets doit être portée dans les réunions par groupes restreints où l'on cherche à discerner la volonté de Dieu (2ème forme de réunions de prière). Il y faut du discernement. Il faut savoir respecter la liberté de ceux pour lesquels on prie. Attention aux conversions forcées, aux fruits cueillis avant d'être murs, à l'importance exagérée donnée à la prière à haute voix comme signe de la conversion.

A ce sujet se pose la question de l'universalité du salut. Voici mon sentiment. Partout où il y a eu un Réveil plein de miséricorde et de charité, cette question s'est posée et des gens ont professé le salut universel. Dans l'Eglise des 1ers siècles, il y a eu le drame de la condamnation posthume d'Origène,

universaliste qui a été [10] considéré comme hérétique à cause de cela. Le catholicisme s'est durci alors, en se tournant vers les positions de S. Augustin. Dans le Pentecôtisme il y a eu l'affaire de Saxby, qui prêchait l'universalité du salut. C'était, dit-on, un véritable saint et les Pentecôtistes l'ont brutalement exclu.

Je serais d'avis, en face de cette question, d'étendre très loin notre prière pour le salut de tous les hommes. Y englober Staline (si nous sommes américains), Truman (si nous sommes communistes). Que la prière soit étendue de telle sorte que l'Antichrist ne puisse pas nous enfermer dans ses propagandes. Son but est de nous entraîner dans une 3ème guerre mondiale. Quand Jésus reviendrait il trouverait les hommes, vautrés comme des pourceaux dans le sang et le nudisme intégral. Il faut que nous restions libres à l'égard de toute propagande et, pour cela, ne limitons aucunement notre prière pour les vivants.

Mais d'un autre côté, comme des petits enfants, sachons nous incliner devant le mystère de la liberté et devant la doctrine de la perdition, de l'enfer, et des jugements de Dieu. Il y a des secrets dans la charité de Dieu. La nôtre est trop au-dessous. Nous ne pouvons pas juger. Allons jusqu'à la limite de la prière pour tous. Mais ceci fait, ayant fait tout ce que nous aurons pu, laissons la liberté à Dieu, à son conseil. Remettons à Dieu le mystère de l'enfer. Rappelons-nous que Dieu est libre et que nous ne le commandons pas. Et dans l'Union de prière ne soyons pas divisés sur ce point mais unis dans la charité.

La question que posent à l'Eglise les structures du monde moderne

- 1948 -

I.- LES STRUCTURES DU MONDE MODERNE

1. Estimez-vous qu'il y a des structures caractéristiques du monde moderne ?
2. Que pensez-vous de la description qui nous est proposée de ces structures ?
   a) L'Etat ; b) la technique ; c) la production ; d) l'argent ; e) la guerre ; f) les camps ; g) le brassage des cerveaux.
3. Cette liste est-elle complète ? Qu'y ajouteriez-vous ?
4. Parmi les structures que vous retenez comme caractéristiques du monde moderne, en est-il une que vous considérez comme primordiale, et comme tenant les autres sous sa dépendance ?

II. COMMENT LA QUESTION EST-ELLE POSEE A L'EGLISE ?

1. Estimez-vous que les hommes posent une question à l'Eglise ou bien laissent-ils celle-ci simplement de côté ?
2. Les structures étudiées posent elles à l'Eglise une question par le fait qu'elles tendraient à constituer une civilisation postchrétienne ?
3. D'après –vous de quoi l'Eglise est-elle menacée par les structures du monde moderne ?
4. A travers une telle menace, y-a-t-il au fond, une question que Dieu poserait à l'Eglise ?

III.QUELLE EST LA QUESTION POSEE ?

1. Si Dieu à travers les structures du monde moderne, pose une question à l'Eglise, cette question peut-elle être formulée en un texte valable pour tous ?
2. En particulier, que faut-il penser de la formule que l'on nous propose : appel de Dieu à l'Eglise pour qu'elle soit : une communauté dans tous les domaines
   Une communauté dont les fidèles vivent leur foi
   Une communauté-témoin de la vérité
   Une communauté servante et martyre ?
3. Avez-vous, de votre côté, une autre vision de ce que l'Eglise doit être aujourd'hui ?
   Quelle est cette vision ?
4. Ou bien croyiez-vous que Dieu agit autrement quand nous donnons une description de ce que l'Église doit être ?
   Veuillez alors rendre votre témoignage à l'action actuelle de Dieu

LA QUESTION QUE POSE A L'EGLISE
LA STRUCTURE DE LA SOCIETE MODERNE

Conférence publique de Monsieur le Pasteur DALLIERE au Synode d'Annonay

Novembre 1948. – d'après un sténogramme

[1] Je suis déçu de ne pas entendre le message de Monsieur Ch. Westphal, et je comprends que ce soit aussi une déception et une tristesse pour vous. Je suis certain que vous ne m'en voulez pas d'être là comme une doublure. Si vous êtes venus pour entendre la Parole de Dieu, et s'il a plu à Dieu, à la Providence, dans un concours de circonstances qui nous étonne et nous déçoit, de charger celui qui vous parle, vous savez que vous vous trouvez dans le Temple, réunis par le Père qui nous aime. Je me sais accueilli par votre affection dans ces circonstances.

Il y a l'absence de Monsieur Ch. Westphal, il y a le changement de sujet. Nous aurions aimé entendre un témoignage sur Amsterdam, sur ce grand événement. Il y a même encore ceci : que le sujet que je dois présenter n'a pas été préparé comme une conférence. Il s'agit d'un rapport pour le Synode, et il y a une différence entre un rapport et une conférence pour un auditoire comme le vôtre. Rapport rapiécé sur : « la question que posent à l'Eglise les structures du monde moderne » : c'est ainsi que ce rapport a été demandé par le Conseil National. Je ne me présenterai pas à vous comme un professeur pour traiter cette question d'une manière compliquée, mais j'essaierai de la simplifier le plus possible. On est obligé, dans ces sujets religieux et spirituels, d'employer des mots qui ne sont pas usuels ; mais je m'efforcerai de préciser le sens des mots les plus difficiles.

Le Conseil National ne nous a pas seulement donné le titre à méditer, mais il nous a aussi envoyé un texte long et très fouillé qui devait servir de thème à notre étude. Ce texte est médité par tous les Synodes. Je m'efforcerai d'exposer ce que contient ce texte qui est déjà tout un exposé du sujet. Mais vous attendez aussi que je dise mon avis personnel, et je ne veux pas me dérober à cette obligation. Je m'efforcerai d'ouvrir une discussion pour le Synode de demain. Pour les membres du Synode, il n'y a pas seulement une discussion. Cette étude aboutira à des témoignages. Nous serons amenés à rendre témoignage, non pas à l'idée que nous nous faisons de ce que l'Eglise devrait être, mais à ce que nous savons de ce que Dieu a déjà fait dans l'Eglise dans le présent que nous vivons. Le rapport doit susciter des témoignages de pasteurs et de conseillers presbytéraux, et pour vous qui êtes de la paroisse d'Annonay je demande à Dieu que cette soirée vous ouvre le chemin à un témoignage que Dieu vous donne- [2] ra, si vous méditez cette question du monde moderne. Que Dieu vous donne de rendre un témoignage qui soit une lettre de Christ écrite dans les cœurs pour les hommes qui vous entourent :

Le texte proposé comprend trois parties :

1. d'abord étudier les structures du monde moderne ;
2. comment elles posent une question à l'Eglise ;
3. quelle est la question posée ?

I.- LES STRUCTURES DU MONDE MODERNE

Le monde moderne : tout le monde comprend ce que cela veut dire ; mais les « structures » ? Qu'est-ce que cela veut dire : les « structures » ? Prenons une expression plus courante : c'est le « bain». On est dans le bain. Est-il parfumé à l'Eau de Cologne ou à la Lavande ? Cela sent plutôt le pétrole !...Comment est fabriqué ce bain dans lequel nous sommes plongés ? C'est aussi un peu la sauce à laquelle nous allons être mangés…

Je vais ouvrir une petite parenthèse pour dire que ce rapport je ne l'ai pas préparé tout seul. Monsieur MAILLOT m'a aidé en me fournissant des notes sur la pensée de Barth. D'après Barth, il ne nous faut pas commencer par étudier la structure du monde moderne, il faut commencer par étudier l'Eglise et l'Etat dans la Parole de Dieu. Mais nous ne suivrons pas ce conseil.

Nous sommes dans le bain, nous voulons en prendre conscience. Nous nous tournons vers ces structures et dans ce travail, il s'agit d'une description du monde moderne ou du gâchis dans lequel nous pataugeons. Cette description me paraît légitime et très bien faite dans le travail du Conseil National.

1-) On nous montre d'abord un Etat, un gouvernement terrestre qui tend à devenir totalitaire. Il englobe l'être tout entier. Je dirai que nous sommes loin du temps où Péguy se plaignait d'un Etat qui fabriquait des allumettes…. et nous laissait la paix pour tout le reste !

Cet Etat qui envahit tous les domaines de la vie, est un Etat dépersonnalisé, c'est-à-dire qui n'est pas représenté par tel ou tel homme politique. Les décisions sont comme prises d'avance, commandées par les circonstances, et l'Etat qui s'insinue en tout est une espèce de monstre sans figure qu'on ne peut pas même combattre parce qu'on ne sait pas comment le prendre.

2-) On nous présente encore la technique, ou ce que la technique est devenue, le développement comme monstrueux de la technique. Il y a là un problème sur lequel je ne suis jamais arrivé à une solution satisfaisante. La technique n'est pas un mal. Un technicien de génie, celui qui a inventé la brouette ! On ne s'est pas fait [3] de mal avec la brouette ! Alors, à quel moment la technique devient-elle mauvaise ? Où est la limite qui sépare la brouette du tank et de tous les autres engins : c'est difficile à dire : mais le résultat est là : la technique nous dévore. Un peu comme les locomotives vivantes de Samuel Butler qui engendraient des enfants et dont les cheminots étaient les domestiques. L'homme est devenu esclave de son instrument. Mais les locomotives donnent en fait naissance à des appareils plus puissants, de sorte que les développements sont devenus de plus en plus monstrueux. De nos jours, il y a une technique biologique qui est tragique, c'est la technique qui enlève à la vie humaine son caractère sacré, toutes les techniques qui touchent aux sources de la vie, à la mort. – Gabriel Marcel + « Technique et Péché » – C'est ici que nous entrons dans le domaine de l'horrible. Aujourd'hui on est à peu près sûr de faire changer les êtres humains de sexe à volonté : voilà une technique terrible ! Convulsiothérapie, électrochocs : ces produits techniques, ces moyens de faire parler l'homme, agir sur sa vitalité, sur sa virilité.

On énumère encore :

3-) la production ;

4-) l'argent ;

5-) la guerre sans fin qui engendre une nouvelle guerre.

6-) ces rassemblements d'hommes en grande masse, le progrès des grandes villes, les camps de concentration, les camps de loisirs, tous les plaisirs prévus donnés par une mécanique ;

7-) le brassage des cerveaux, l'orientation professionnelle par des moyens de plus en plus techniques, la propagande, la pression mentale qui s'exerce par le cinéma, la radio, la presse, une sorte d'entreprise gigantesque et monstrueuse dans laquelle l'être humain est saisi, et on se demande comment il peut vivre une vie véritablement humaine ; des forces de vie nouvelles qui remplacent d'authentiques formes de vie. Des principes qui semblent nous dépasser et nous conduire là où nous ne voudrions pas aller.

Cette énumération décrit les structures du monde moderne. Est-elle complète ? Est-ce qu'on ne pourrait pas ajouter d'autres traits à cette énumération ? Je crois que si. Il y en a encore quelques-uns qui me paraissent importants et je voudrais maintenant vous en signaler un ou deux de ces traits qui me paraissent importants pour décrire la structure du monde moderne.

Un, surtout. Je ne sais pas si en vous exposant ma pensée, j'amènerai sur vos lèvres, involontairement peut-être, quelque sourire narquois, ou peut-être vous donnerai-je une tentation de grincer un peu des dents ?

Une de ces structures et non des moindres, c'est le <u>dévêtement</u>. Que l'homme tende à devenir un homme dévêtu et s'habitue à cette honte ! Ce dévêtement, qui est un trait de la structure du monde moderne, souligne cette atteinte à tout ce qui est sacré dans la créature humaine, touche aux réalités les plus sacrées, à ce corps humain promis par la Parole de Jésus-Christ à la résurrection glorieuse, au [4] revêtement du corps de lumière. Je n'ai que ce corps terrestre et je l'insère pleinement dans ces structures qui le prennent, et par le dévêtement il y a un pas de plus pour assimiler l'homme à la machine. Mon père, ma mère, ma fiancée, ma femme, mon enfant ne sont plus sacrés maintenant, ce sont des numéros que le monde moderne m'arrache et dans lesquels il ne voit plus que des muscles, des os, de la chair. L'être humain qui devrait être sacré n'est plus qu'un jeu de bielles dans les mains de ce monde moderne. Le dévêtement c'est le signe de son esclavage. Le corps humain n'est plus environné d'une sorte de halo, de mystère, quelque chose de sacré dont on sent à son approche une présence de Dieu ; ce n'est plus que cette chair qui se montre, que cette réalité placée sous la lumière toute crue des projecteurs du monde moderne.

Il y a aussi un autre trait du monde moderne, c'est le <u>légalisme</u>. Il est interdit à la pensée chrétienne de méditer sur le dévêtement ; cela ne regarde pas l'Eglise, parce que nous sommes les esclaves du

légalisme, parce que ce qui est bien c'est ce qui est exprimé dans la loi du plus grand nombre, parce que on ne veut pas laisser de place à la personnalité. Ainsi le légalisme est un trait important des structures du monde moderne qui accumule des lois. En multipliant les lois on multiple le péché.

Y a-t-il un trait qui l'emporte sur les autres ? C'est ce qui a été dit de la technique.

La technique est devenue le signe, dans le monde moderne, du rejet du christianisme. A ce sujet, un des traits essentiels du christianisme, c'est l'humilité devant le réel. La pensée chrétienne admet le réel, elle ne le nie pas. La pensée chrétienne regarde en face le réel avec toutes ses faiblesses, ses misères. Elle est à l'aise dans la création de Dieu. La technique, c'est le signe qu'on a remplacé la pensée chrétienne par un système d'idées qui viennent du cerveau de l'homme et qui nient la réalité ; la réalité, ce sont mes idées, c'est de mes idées que part la vérité. Les systèmes d'idées, qui ne sont pas soumis au réel, tendent à s'incarner, vont devenir visibles ; mais il n'y a pas d'incarnation en dehors de Jésus-Christ. Les idées de l'homme prennent figure monstrueuse : les idées de l'homme en libre circulation, illustrées par un produit qu'elles inventent, ce sont les monstres de la technique qui ont perdu contact avec la mesure de l'homme.

La technique est devenue antéchristique. Elle apporte un revêtement légaliste à tout ce qu'elle touche, des lois toujours nouvelles. Elle s'oppose complètement à la vie dans la grâce qui caractérise le christianisme.

Je ne crois pas aux « structures » du monde moderne. Le monde moderne ne construit rien. Il détruit. Il détruit ce qui existait avant lui, il n'est pas une structure, il est une structure à l'envers, une démolition de structure. J'ai lu une parole d'un penseur anglais qui disait que le XXème siècle était celui de la destruction. [5] La France a été amputée par la destruction de la mort de nos jeunes en 14-18, et pourtant, [la] destruction de 39-45 [est] encore plus importante. Destruction aussi de l'âme. Et maintenant, dans la mesure où le monde est monde, ne semble-t-il pas qu'il travaille à trouver mieux dans l'ordre de la destruction ? Il nous laisse un peu de répit pour pouvoir détruire mieux. Il n'y a pas de structure du monde moderne, il y a déchéance, dégradation, destruction, destruction des constructions que nos pères avaient édifiées autrefois sur la terre.

Le monde reprend ainsi son sens biblique : milieu hostile à Dieu et à l'Eglise (P. MAURY-Synode de Grenoble). Le monde est aussi le lieu où l'Eglise doit vivre.

II.- COMMENT LES STRUCTURES DU MONDE MODERNE POSENT UNE QUESTION A L'EGLISE

C'est pourquoi il peut y avoir une question que ce monde pose à l'Eglise.

Le monde moderne fait passer sur l'Eglise de Jésus-Christ une menace. Il y a menace et à travers cette menace, il y a une question de Dieu. Cette pensée d'une menace qui est là sur nous me paraît capitale. Une description du monde moderne dans son aspect de destruction me paraît aboutir à éclairer cette menace. Parce que nous sommes une construction dont Jésus-Christ est l'architecte et le constructeur, la question qui se pose, c'est de savoir si cette construction sera emportée dans le torrent de cette destruction. Il y a des symptômes : il y a destruction de l'Eglise chrétienne par deux procédés :

1. D'abord par un procédé de séduction. Chrétiens de nom, se conformant au monde, sont engloutis dans le monde, ne peuvent pas résister au monde moderne. L'Eglise fond au profit de ce monde qui lui est hostile.

2. Une destruction physique du christianisme. La guerre de 14-18 a détruit des hommes qui auraient été des témoins de Dieu dans l'Eglise. La guerre tue les meilleurs. En 39-40-45, destruction physique. Nombreux sont ceux qui portent les plaies de ces deuils. Il est impossible que l'Eglise succombe là où il y a une promesse de vie éternelle, mais quelle menace pèse sur elle ! Qu'elle appelle à la repentance ! Qu'elle mobilise toutes ses énergies pour rester la construction fondée sur le Roc.

Dans la pensée du Conseil National, il n'y a pas seulement cette idée d'un appel à la repentance. Il y a cette idée que nous, Eglise de Jésus-Christ à cause de cette menace du monde moderne, nous devrions entendre une question que Dieu nous pose, qu'il faudrait d'abord comprendre ceci. On nous dit que l'Eglise doit être une communauté dans tous les domaines : financier, économique, une communauté témoin de la vérité, servante et martyre : mais tout cela ne me parle pas beaucoup. Parce que l'Eglise devrait être tout cela bien sûr ! Mais la question, c'est que nous ne le sommes pas ! Le problème, c'est que justement, nous ne le sommes pas. L'Eglise est incapable d'affronter [6] ces structures du monde moderne. Elle est impuissante. Au fond, quand on se dit : « l'Eglise devrait être une communauté où l'on partage tout, qu'est-ce qu'on fait ? On s'éloigne du réel, on se fait une idée de l'Église, on va essayer ensuite, par des efforts,

de réaliser cette idée, on va alors tomber dans une technique, essayer de l'incarner par des efforts humains où on serait toujours en retard sur le monde moderne. Ceci ne me paraît pas un chemin fécond.

Il me semble qu'en présence de ces structures du monde moderne, nous devons avoir une très grande tendresse et un très grand respect pour l'Eglise telle qu'elle est dans sa grande faiblesse.

L'Eglise telle que Dieu la veut aujourd'hui. D'abord qu'elle accepte sa propre réalité de faiblesse, qu'on confesse que nous avons été complètement incapables d'assurer la fraternité pour l'éducation des enfants de pasteur et que nous avons été obligés de nous en remettre aux organismes de la Sécurité Sociale. Au lieu de donner l'exemple de la charité et de la fraternité, nous avons abdiqué. Aimons notre mère l'Eglise dans sa si grande faiblesse. Ne nous représentons une idée de l'Eglise au nom de laquelle nous critiquerions l'état présent.

L'Eglise est telle. Dieu l'aime telle qu'elle est. Pour pouvoir sortir de cette faiblesse, commençons par l'admettre et aimer l'Eglise réelle.

L'Eglise n'est pas une communauté. Le serait-elle, il n'y aurait pas de problème financier. C'est cette pauvre institution avec ses divisions, ses insuffisances, l'imperfection de ses ministres, de ses conseillers, de ses fidèles, mais c'est le réel de l'Eglise, le corps où Dieu prend son plaisir dans sa charité et sa grâce. Aimons la réalité de cette Eglise, ne cherchons pas à atteindre l'Eglise idéale par des cheminements compliqués. Nous ne nous résignons pas à la faiblesse de l'Eglise, mais nous la regardons en face, avec tendresse, comme nous pensons au visage de notre mère dans sa dernière maladie, ridée, elle que nous avons vue dans la jeunesse si belle dans le livre des Actes, mais fatiguée aujourd'hui par les combats. Aimons la telle qu'elle est.

III.- QUELLE EST LA QUESTION QUE POSENT A L'EGLISE LES STRUCTURES DU MONDE MODERNE ?

Ceci admis, je crois que Dieu a déjà répondu à la menace du monde moderne. Il répond toujours par avance. Nous avons à prendre conscience de ce que Dieu a déjà fait, de ce qu'il fait ce soir, dans la réalité de son Eglise. Qu'est-ce ?

C'est d'abord la prière de tous ceux qui prient selon le commandement du Maître pour que notre Père envoie des ouvriers dans la moisson.

Ensuite, la réponse de Dieu au monde moderne, c'est l'élec- [7] tion de la grâce. Par son élection souveraine, Dieu choisit ses serviteurs, il les appelle, il les forme, il les instruit par le Saint Esprit, il les place dans l'Eglise. Il les place au sein du monde moderne. N'ayons pas peur de nous dire des élus de Dieu. (Col. 3/12), car nous ne sommes pas des élus qui sortiraient de l'Eglise pour se réunir dans une secte, ou qui, dans l'Eglise, se mettraient orgueilleusement au-dessus des autres, mais des élus qui, suivant les traces de leur Maître, s'abaissent plus bas que tous, lavent les pieds de leurs frères et sœurs, pansent les plaies. Nous pensons à des élus qui servent Dieu et qui servent leurs frères et leurs sœurs, des élus desquels la vocation ressemble à celle des prophètes de l'A.T., Esaïe, Jérémie, à la vocation des apôtres, les Douze, à celle de l'apôtre Paul : je n'ai pas résisté à la vision céleste…Il y a au milieu de vous des âmes élues qui ont, en ce moment même, la vision de Jésus-Christ crucifié et qui, remplies de la vision céleste, se font serviteurs et servantes de leurs frères et de leurs sœurs.

S'il y a une question que Dieu pose à l'Eglise, Dieu demande à l'Eglise de reconnaître l'élection qui vient de lui, de les placer dans l'Eglise, de la soutenir, de l'unir dans l'harmonie de la charité, de la reconnaître, de la protéger de toutes les fausses élections, de recevoir l'élection de la grâce dans ses serviteurs pasteurs conseillers et fidèles. Il est monté au Ciel, et Il a donné les uns comme apôtres…les autres… (Eph. 4/11)...pour tuer ? Non ! Pour construire, pour l'édification du corps de Christ, jusqu'à ce qu'il atteigne sa pleine structure pour aller au-devant de son Seigneur.

Si l'Eglise accepte sa propre réalité de faiblesse et en même temps l'élection de la grâce, pouvons-nous nous représenter l'action des serviteurs élus dans l'Eglise, ceux qui sont élus comme je viens de le dire, dans l'élection de la grâce ? Ceux-là suscitent autour d'eux la communauté militante de l'Eglise, et par cette communauté militante, l'Eglise reçoit la vie du Ciel et triomphe dans le monde, selon les desseins de Dieu.

La communauté militante ! Pierre MAURY faisait ces critiques au Synode de Grenoble : « la communauté : tout le monde parle de communauté…! » Quand je parle de communauté militante suscitée par l'élection de la grâce, elle ne tombe pas sous les critiques de P. Maury, car il ne s'agit pas d'imposer à l'Eglise l'invention des communautés. On ne peut pas inventer une idée d'Eglise et lui courir après. On ne

peut pas inventer une idée de communauté : cela ne peut pas devenir une technique. Il s'agit de vivre dans l'Eglise, telle qu'elle est, dans sa faiblesse, sans lui imposer un idéal, sans sortir d'elle. La communauté militante : elle est le fruit de l'élection, elle a sa vie en elle-même. Il y a élection d'un serviteur, élection d'autres âmes à côté, il y a une formation par l'Esprit de la communauté - non pas inventée - mais vivante.

Cette communauté ne peut se constituer qu'autour de la Table du Seigneur, elle ne peut pas se déplacer, elle est au centre de [8] l'Eglise. C'est dans les pasteurs consacrés pour donner la Ste Cène que l'Eglise reconnaîtra l'élection par laquelle est suscitée la communauté militante. Ces communautés diverses se diversifient non pas selon les inventions humaines : « moi je vais m'occuper de ceci ou de cela ». Non le Saint Esprit départit ses dons comme Il le veut, à chacun dans le mystère de l'élection. Pourquoi un tel est-il appelé à ceci, l'autre à cela ? Pourquoi l'un secourt-il et l'autre prophétise-t-il ?...C'est le secret de l'élection, c'est le secret du Saint Esprit qui départit les dons et les largesses dans l'Eglise comme Il veut. Il n'y a donc pas de plans humains, il y a une œuvre de la grâce sur le fondement de l'élection.

Elle est commencée, non pas demain, mais d'hier, puisqu'elle a commencé à la Croix de Jésus-Christ. Nous sommes dans un aujourd'hui qui est le jour de grâce. Elle est en l'Eglise-institution, l'Eglise-synode qui reconnaît l'élection des serviteurs que Jésus-Christ place en elle. Voilà cette Eglise qui vit et triomphe par une puissance surnaturelle. La destruction est terrible, mais le corps de Jésus-Christ croît dans la Charité.

Là où une Région, (ce ne sera par celle de l'Ardèche, consacrée par tant de fidélité), là où une Eglise méconnaitrait l'élection de ses serviteurs, elle deviendrait Eglise réduite ou détruite. Les deux seules possibilités à l'Eglise qui se fermerait à l'élection de la grâce.

Nous arrivons au <u>témoignage</u>. Je ne veux pas rendre témoignage à la communauté qui fait ma vie, c'est une communauté qui vit dans la force et la joie de la résurrection, qui prépare la venue du Seigneur, qui saisit dans l'espérance la glorification de notre corps racheté non par le dévêtement.

Je voudrais terminer cette soirée par un appel à ceux d'entre vous que je ne reverrai pas demain matin. Dans notre Ardèche, dans cette Ardèche dont vous êtes les fils et les filles, savez-vous que la technique destructrice est entrée dans l'Eglise, même dans l'Eglise Réformée, et la technique monstrueuse pour un protestant ardéchois c'est le formalisme religieux, c'est l'Evangile de Jésus-Christ transformé en une technique, technique du baptême ou de la présentation, de la réception en série dans l'Église, technique du mariage religieux, de l'enterrement.

Cette technique qui transforme l'Evangile de Jésus-Christ en une série d'actes mécaniques prévus d'avance. Cette technique est la forme par laquelle vous laissez entrer en vous la puissance de l'Antéchrist. Par le formalisme, vous êtes en communion avec les formes les plus horribles de la technique moderne ; l'enfant, le jeune homme qu'on instruit, le mariage, la mort, ces choses sacrées sont soumises à une technique religieuse. Par le formalisme, on tombe dans le péché, dans la monstruosité du monde moderne.

Hbx. 7/18-19 : *Il y a, maintenant, pour vous bien-aimés, abolition du formalisme, dans ses ordonnances anciennes et introduction d'une espérance meilleure, afin que vous vous approchiez*.

Quatre études sur la vie de communauté

- 1949 -

Pour établir le texte de cette étude, nous nous sommes basés sur deux copies différentes dans les archives. Un premier texte ronéotypé (encre bleue) porte l'indication : Texte n° 1 – Μζ' / γ'. Cette copie est constituée de 4 cahiers agrafés avec une pagination qui recommence à 1 à chaque cahier. Le second texte est une autre version dactylographiée (encre violette) avec une mise en page différente et numérotée de 1 à 28.

Nous indiquons entre [ ] la pagination originale. Pour distinguer les 2 versions, nous soulignerons le numéro de page de la première version.

Dans ces deux textes, un certain nombre de termes ou de citations bibliques en grec ont été ajoutées à la main. Nous les transcrivons ici sans les accents.

Les notes marginales, essentiellement des références bibliques, ont été insérées pour cette édition dans le corps du texte.

[1 /1] INTRODUCTION AUX QUATRE ETUDES

De nos jours on parle beaucoup de communautés. A la Retraite de 1948, M. Rozier nous a exposé une brochure récente de Karl Barth sur ce sujet. Dans le protestantisme des communautés se fondent : Taizé, Gouvieux, Grandchamp, tant d'autres. Du côté catholique je citerai seulement « *Jeunesse de l'Eglise* », dont le 1er Cahier, en 1942, contenait, entre autres, une note de Gabriel Marcel sur les éléments spécifiques de la communauté.

Pour situer les études que je présenterai dans cette Retraite, je ferai d'abord un retour vers le passé. Pourquoi me suis-je replié dans le silence après avoir participé d'une manière si active au Mouvement de Réveil d'avant 1939 ? Sur cette interrogation, que plusieurs d'entre vous se sont posée, souvent avec angoisse, je veux revenir un instant ce soir.

Quand je relis mes articles dans « *Esprit et Vie* », quand je réfléchis sur les années écoulées, je m'explique ainsi le chemin parcouru sous la main de Dieu. J'avais lancé, très nettement, le mot d'ordre de ne pas se séparer des Eglises. D'autre part, j'admettais que les communions du Réveil restassent indépendantes les unes des autres, sans aucun lien visible entre elles. Ces deux positions étaient contradictoires : car, restant dans l'Eglise Réformée de France, j'étais presbytérien synodal ; dans le Réveil, au contraire, l'indépendance totale des groupes locaux, c'est le principe que l'on appelle congrégationaliste. Un jour ou l'autre, il fallait choisir. Nos frères qui se sont séparés de l'E.R. ont gardé le principe congrégationaliste dans le Réveil ; pour eux chaque pasteur est chef de sa communauté, mais les communautés n'ont entre elles qu'un lien invisible.

J'ai fait le choix inverse, ou plutôt je n'avais qu'à tirer la conséquence du principe qui, pour moi, était primordial : le principe de ne pas créer de dissidence.

Si je ne voulais pas créer de dissidence, je devais fonder dans l'Eglise Réformée une communauté, clairement reliée à cette Eglise. Cette communauté, c'est l'Union de Prière qui a pris vie en septembre 1946, et qui entre ce [2] soir dans sa troisième Retraite annuelle prévue par sa Charte constitutive. Vous êtes des membres de l'Union de Prière, ou de futurs membres peut-être, ou des hôtes que nous honorons. A tous je voudrais rendre le témoignage, dans ces études, d'un enseignement biblique sur la vie de communauté, enseignement que l'Union de Prière a pour but d'illustrer par son existence même.

PREMIERE ETUDE - LA COMMUNAUTE EN JESUS-CHRIST

§ 1 - EN QUEL SENS L'U. DE P. EST-ELLE UNE COMMUNAUTE ?

[2] L'U. de P. est une communauté en un sens qui lui est propre, elle n'est pas assimilable à un type de communauté existant autour de nous. En effet, l'U. de P. n'est pas une communion hors de l'Eglise visible, ou un ensemble de communions se constituant hors de l'Eglise ; c'est le principe fondamental rappelé dans l'introduction.

Elle n'est pas non plus ce que l'on a appelé dans le piétisme une « *ecclesiola in ecclesia* », c'est-à-dire un groupe pieux se séparant de la masse tout en restant dans l'Eglise.

La création dont l'U. de P, se rapproche le plus dans le protestantisme est celle des Veilleurs de Wilfred Monod. Elle se rapproche donc d'un Tiers-ordre, ou même d'un ordre religieux.

C'est bien en ce sens que je prends le mot de communauté. On dit que telle communauté de moines ou de religieuses vit en tel couvent par exemple. Mais, précisément, nous n'avons pas de couvent et nous ne prononçons pas les vœux monastiques.

Il s'agit donc d'un ordre religieux, d'une chevalerie chrétienne si vous voulez, mais non pas copiée sur le modèle monacal. Ceci peut expliquer une sympathie et comme une parenté avec l'Institution des Diaconesses que nous sommes heureux de voir représentée au milieu de nous.

[3] L'Union de Prière a sa Charte fondamentale, elle a son Mémento. On pense à la Règle monastique. Mais ce que l'U. de P. veut être, c'est une communauté réelle, effective. Ce qui nous intéresse, c'est la substance de la Communauté, ce n'est pas sa forme extérieure. Il faut qu'il y ait une structure intérieure, une construction spirituelle, une communauté des êtres.

§ 2 - LE FONDEMENT BIBLIQUE DE LA COMMUNAUTE

La substance de la communauté nous est donnée bibliquement par un bien petit mot, une modeste préposition ; le εν grec, le « en » français. Comme nous l'enseigne le merveilleux texte des Ephésiens, ch. 1/3-14, la communauté des êtres est « εν Χριστω », dans le Christ.

v. 3 : c'est en Christ que nous avons été bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles dans les lieux célestes. Béni soit Dieu !

v. 4 : c'est en lui que nous avons été élus avant la fondation du monde.

v. 6 : en son Fils bien-aimé (εν τω ηγαπημενω) Dieu nous a accordé la grâce glorieuse de devenir ses enfants d'adoption.

v. 7 : en lui nous avons la Rédemption par son sang, la rémission des péchés - c'est la grâce par excellence prêchée dans le Réveil.

[3] v. 10 : le dessein de Dieu est de tout rassembler dans le Christ, (ανακεφαλαιωσασται εν Χριστω), aux cieux et sur la terre.

v. 11 : en lui aussi nous avons été rendus participants de l'héritage après y avoir été prédestiné.

v. 13 : en lui aussi, vous Ephésiens, - vous membres de l'U. de P. - vous avez été scellés du Saint-Esprit, autre grâce de prédilection dans le message du Réveil.

« En Christ ». Il est l'unique Médiateur, il est le seul nom qui ait été donné aux hommes par lequel nous puissions être sauvés. En même temps il est l'unique qui unisse les hommes entre, eux. Sauvé par Christ, je suis en Lui, en son sacrifice, en son Corps et en son Sang, Mais si je suis en Lui, en Lui aussi tu es, mon frère, tu es, ma sœur. En Lui, nous sommes.

[4] En Christ le « nous » prend sa réalité : « toi et moi » en le Fils bien-aimé. Hors de Lui, il y a des êtres qui disent tous « moi » dans l'égoïsme : le « moi » de l'un est l'ennemi du « moi » de l'autre. Le fondement de la communauté, c'est d'être en Christ « toi et moi », unis en Lui, nous aimant en Lui, nous pardonnant réciproquement en Lui comme II a pardonné à chacun de nous.

Dans la 1ère aux Corinthiens, saint Paul montre qu'il n'y a pas de communauté en lui-même Paul, pas plus qu'en Céphas ou en Apollos (I Cor. 1/10-16). Certes les Juifs ont été baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer (I Cor 10/1-2) : cependant ils se sont durcis en Moïse comme peuple de la Loi, et ils demeurent de ce fait étrangers à la communauté de grâce en Christ. Selon la terminologie de G. Marcel, l'homme ne peut créer dans sa personne qu'une collectivité, formée d'individus amalgamés les uns aux

autres en une sorte de magma, où ils sont juxtaposés, par le dehors. Ce n'est que dans le Christ que les cœurs se touchent, que les esprits communiquent par le dedans d'eux-mêmes.

§ 3 - POURQUOI REALISER LA COMMUNAUTE DANS L'U. de P. ?

Ici je réponds à deux objections.

La première : l'U. de P. est-elle nécessaire pour réaliser la communauté dans le Christ ? Puisque vous dites, avancera l'objectant, que les êtres doivent se toucher par le dedans en Christ, pourquoi fondez-vous une nouvelle forme extérieure ? Ne suffit-il pas d'être en communion les uns avec les autres, dans l'invisible, sans « charte de l'U. de P. », sans discipline et sans hiérarchie ?

La réponse est l'Incarnation : « *Christ, entrant dans le monde dit :*
Tu n'as voulu ni sacrifice ni offrande
mais tu, m'as formé un corps » Héb. 10/5

La communauté ne parlera pas autrement. Elle est, avons-nous vu, un « nous », un « toi et moi » dans le Christ. Si le Seigneur, forme ce « nous », la communauté dira elle aussi : « Tu m'as formé un [4] corps ». Le corps est le moyen d'expression indispensable pour le service. Sans elle, point de témoignage, point d'action, finalement point d'existence.

Puisque nous marchons par la foi, non par la vue, le Christ est invisible. Les racines de la communauté sont en Lui seul : elles sont invisibles. Mais nous, nous sommes [5] visibles : nous servons le Seigneur dans le corps mortel. Dire que la communauté est en Christ et en Christ seul, ce n'est pas dire qu'elle est, par essence invisible : c'est lui donner, à elle, communauté visible, Union de prière donc, les fondements invisibles sans lesquels elle n'est qu'une collectivité sans structure spirituelle, comme l'est par exemple un parti politique ayant perdu le contact avec le monde du sacré.

La deuxième objection dira : Admettons la communauté visible ; pourquoi fonder l'U. de P. ? Entrez plutôt dans une communauté existante, mieux encore faites-vous catholique, sachant que le catholicisme représente l'esprit de communauté, tandis que le protestantisme est individualiste par essence.

On pourrait discuter sur l'individualisme avec lequel on voudrait identifier la Réforme. En tous cas on ne peut pas dire que celle-ci soit essentiellement et uniquement favorable au congrégationalisme. J'envisageais celui-ci comme possible, avant 39, pour les communautés de Réveil, je le reconnais. C'est comme pasteur réformé que je n'ai pu maintenir cette position, et, devant choisir, j'ai choisi l'Eglise presbytérienne synodale. J'ai choisi, dis-je : j'entends que j'ai eu la conviction d'être, en cela, sur le chemin de l'obéissance et de la fidélité à ma vocation.

Nous touchons au plus profond. « *En Christ*, dit saint Paul, *Dieu nous a élus avant la fondation du monde* » Ephés. 1/4. La communauté dans le Christ repose sur l'élection de grâce dans le Christ. Des hommes qui s'assemblent par bon plaisir ne forment pas une communauté. Celle-ci, qui n'est que dans le Christ, ne peut être fondée que par le Christ agissant par l'élection.

J'ai donc fondé l'U. de P. pour répondre à l'appel du Christ au plus intime de mon être. J'ai obéi à ma vocation. Ceux qui entrent dans l'U. de P. doivent y entrer pour obéir à leur vocation dans le Christ. L'existence de l'U. de P. constitue un appel. Nul n'est tenu d'y répondre s'il n'a pas dans le cœur l'entière conviction que c'est pour lui la volonté du Christ, le Seigneur. On ne peut pas se trouver membre de, l'U. de P. par la force des choses, ou par habitude ; encore moins par contrainte. Que Dieu nous en garde ! Il n'y a de communauté visible dans le Christ invisible que par la libre réponse des cœurs à l'appel du Seigneur agissant par le Saint-Esprit.

§ 4 - LA HIERARCHIE DANS LA COMMUNAUTE

[6] Toute communauté a sa hiérarchie, et sans hiérarchie, il n'y a pas de communauté.

Le fondement biblique de cette affirmation est toute la révélation concernant les ministères : « *Christ a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs ... en vue de l'œuvre du ministère* ». Eph 4/11

[5] La hiérarchie n'est pas créée par l'inspiration ; une de ses fonctions est, au contraire, de contrôler - je ne dis pas d'éteindre - l'inspiration.

Ce qui fonde la hiérarchie c'est l'appel du Christ, accepté par le cœur de, celui qui est appelé, et reconnu par la communauté. Une fois qu'un ministère est établi de cette manière, il ne doit plus être mis en discussion toutes les cinq minutes. Il reste valable tant que la Communauté, obéissant au Christ, n'a pas disposé les choses autrement. Les ministères ont droit à leur plein épanouissement. Il n'y a pas d'avantage pour la communauté à ce que les conducteurs travaillent en gémissant sous une constante opposition (Hébr. 13/17).

L'étude de l'obéissance viendra dans la seconde méditation. Aujourd'hui, il ne s'agit que de fixer le rôle fondamental de la hiérarchie, qui est de maintenir la communauté dans le Christ.

Dans une communauté fondée par le Christ et dirigée par lui, la tâche première des ministres est d'empêcher la communauté de se dissoudre, ou de se durcir, ou de se corrompre.

Je dirige l'Union de Prière que j'ai fondée. Voilà un principe hiérarchique. Je désire que les pasteurs membres de l'U. de P. forment un Conseil qui m'assiste dans cette direction.- Un des buts essentiels de l'œuvre est de multiplier les groupes de prière ayant chacun leur responsable : nouvelles données hiérarchiques.

Comprenons le principe biblique de la hiérarchie sur ces exemples. Ce qui forme la communauté au milieu de nous, ce n'est pas d'être en communion avec moi, c'est d'être en communion avec le Christ. De même dans chaque paroisse dont le pasteur est membre de l'U. de P., ou dans chaque filiale que nous pourrions avoir au loin, la communauté, ne sera pas formée par le rattachement au pasteur, mais par le rattachement au Christ. De même encore dans chaque groupe de prière : le centre de ralliement n'est pas le responsable, mais le Christ.

[7] Ma tâche, celle des pasteurs et celle des responsables, c'est de maintenir vivante la communion des âmes dans le Christ, et de la promouvoir. Aussi longtemps que la grâce nous sera donnée de bien remplir notre ministère, les cœurs droits le reconnaîtront, ils accepteront la hiérarchie parce que notre ministère les rapprochera de notre Sauveur bien-aimé et leur enseignera la science de la Croix. Si notre ministère ne sert pas le Christ, il doit être rejeté.

§ 5 - LE PRINCIPE DE LA MAITRISE DE SOI.

Ce qui précède suffirait à montrer que la communauté ne détruit pas, qu'elle suppose au contraire, la liberté glorieuse de chaque âme dans le Christ.

C'est ici le mystère de l'Eglise, sur lequel je n'ai cessé d'être émerveillé et de parler avec émerveillement depuis bientôt trente ans. Il y a là quelque chose de merveilleusement simple mais qu'on ne comprend qu'au prix d'une grande attention.

[6] Selon le péché, le monde, la chair, les hommes sont divisés. C'est dans le langage de G. Marcel, le domaine de l'avoir, non de l'être. Ce que j'ai, tu ne l'auras pas. Plus je serai riche, plus tu seras pauvre. Plus je serai fort, plus tu seras faible. La liberté, l'indépendance, la puissance de la personnalité, ne se manifestent que par l'oppression des autres. Puisque je suis libre, je te mets en prison.

Le Seigneur nous a bien avertis qu'il n'en serait pas de même au milieu de nous (Luc 22/25-26). Mais l'avons-nous compris ? Avons-nous compris que, être pardonné, être sauvé, c'était perdre en Christ sa fausse liberté, pour trouver, en lui, la vraie possession de soi-même ? « *C'est en lui aussi que nous avons été rendus participants de l'héritage.* » Ephés. 1/11.

Dans le Christ, d'un seul jet, nous sommes vraiment libres et nous sommes en communauté. Là est la merveille. La comprenez-vous ? Dans le Christ les libertés s'harmonisent, elles sont réconciliées entre elles, comme elles le sont avec le Père par le Fils unique et bien-aimé.

C'est pourquoi, à l'inverse du monde, plus l'homme s'enracine dans le Christ, plus sa foi est forte, personnelle, vivante, et plus il est ouvert à la communauté, plus il est vivant en elle. Je comparerai le Christ qui s'est fait homme pour verser son sang sur la terre, à un terreau dans lequel nous sommes semés. Plus la plante, plus l'arbre est beau, plus il est fort, et plus il est en bénédiction pour tout le [8] jardin de Dieu. La prospérité de la communauté dans le Christ fait épanouir les âmes qui sont dans cette communauté.

Ainsi la communauté invite chacun de nous à la maîtrise de soi, à la force. Certes le Seigneur connaît les faiblesses de chacun. Dans la communauté Il nous donne les moyens de surmonter nos faiblesses. Il nous veut actifs, portant du fruit, non pas plaintifs, accablés, gémissants. La joie de l'Eternel sera votre force, dit le Seigneur à la communauté en Lui. (Néh, 8/10).

§ 6 - LA PRIMAUTE DE LA SANCTIFICATION.

Gardons-nous cependant de chercher dans la communauté une source de plaisirs religieux ou de consolations charnelles.

Ce serait une tentation en effet d'y entrer pour cultiver l'amitié humaine, en cherchant sans cesse un partage de nos pensées et de nos sentiments avec les uns ou avec les autres.

Certes l'Union de Prière comprend des personnes mariées et qui ont des enfants aussi bien que des personnes seules. Elle ne bâtit aucun couvent ni aucune clôture. Toutefois, nombreux en elle sont ceux qui servent le Christ dans le célibat ou dans la continence. Il faut bien se garder d'estimer que cet état

serait un malheur ou un pis-aller auquel il serait légitime de chercher des consolations par des amitiés et des tendresses encore humaines.

La solitude est, en fait, un privilège (I Cor 7/7 et 26). [7] Les personnes mariées, elles aussi, doivent veiller à préserver une solitude dans le Christ. De même que la communauté fait épanouir la liberté, de même elle fait épanouir la solitude dans le Christ, qu'il ne faut pas regarder comme un mal, mais comme un bien.

« *Nous avons été élus*, dit l'Apôtre, *pour être saints et irrépréhensibles devant lui.* » Ephés, 1/4. Il y a une primauté de la sanctification. Si nous voulons prospérer au sein de la communauté, mourons à toute recherche d'être ensemble avec tel autre, de partager notre vie, d'être compris par tel ou tel ou même d'être aimé. Recherchons premièrement la sanctification sans laquelle nul ne verra, le Seigneur, (Hébr. 12/14). Travaillons à notre salut, c. à d. ici à notre sanctification, avec crainte et tremblement, ... afin que nous soyons irréprochables et purs (Phil. 2/12 et 15).

Suivez cet enseignement et vous direz avec moi : oh ! merveille. Car en perdant votre préoccupation d'amitié, vous sauverez la vraie communauté ; en acceptant votre solitude [9] à fond, vous retrouverez dans le Christ la présence et la communion des âmes ; en courant le risque de paraître égoïstes parce que vous mettrez au premier plan la sanctification, vous trouverez le vrai amour : car l'amour ne cherche pas à être aimé, mais à aimer, et c'est ce que vous ferez à chacun de vos pas en avant vers la sanctification.

C'est pourquoi moi aussi, pourrais-je dire avec S. Paul, entendant parler de l'amour de chacun de vous pour tous les autres membres de l'U. de P., je ne cesserai de rendre grâces pour vous (Ephés. 1/16).

DEUXIEME ETUDE – LE MUR DE SEPARATION

§ 1 – LA DAME ELUE.

[1/8] En répondant, hier, aux objections contre l'existence même de l'U. de P., j'ai dit que la communauté reposait sur l'élection de la grâce (Eph. 1/4)

S. Jean dans sa 2ème épître salue la communauté du titre de Dame élue : dame (κυρια) parce que Jésus est son Seigneur (κυριος) et élue (εκλεκτη) c. à d. choisie, recueillie, aimée.

Tout enseignement risquant d'être déformé, disons en quel sens il ne faut pas tordre la pensée de l'élection.

Les apôtres n'étaient pas des pêcheurs à la ligne, mais des pêcheurs au filet. Le pêcheur à la ligne attrape un poisson, et, le décrochant de l'hameçon, il le dépose dans son panier. Bien des gens se représentent l'Eglise de cette manière : l'Eglise serait le panier où l'on rassemble les élus, l'endroit où on les met en attendant mieux. Je veux dire que l'on se représente ainsi une collection de personnes sauvées, mais on ne forme pas une communauté.

La communauté n'est pas une collection d'élus qui se mettent en dehors de la vie. Il devrait aller sans dire que nous ne croyons pas un instant à un nombre arithmétique d'élus (les 144.000) qu'il faudrait collectionner avant que le Seigneur ne revienne.

Non. Si la communauté peut être appelée la Dame élue, c'est parce que l'élection fait partie de sa structure même. L'U. de P. par exemple existe par un plan de Dieu : ce plan porte à la fois sur l'ensemble et sur les parties. La communauté a été formée par le Christ, mais il a aussi préparé chaque membre en vue de la communauté. Quand vous prenez conscience, par une conviction qui ne peut être qu'absolument libre et personnelle, de votre appel à entrer dans, la communauté, vous répondez, au plan de Dieu qui a conçu dans sa sagesse la formation de la Dame élue : celle-ci, à son tour, a sa place marquée dans la construction de la sainte Eglise universelle.

Il y a ici deux conséquences pratiques.

[2] La première est que, si vous faites partie de l'U. de P., vous devez prendre conscience d'un appel, d'un privilège, d'une responsabilité, qui est sur vous, personnellement, et qui est en même temps et au même titre sur vos voisins dans la même communauté. Les membres d'une même famille sont liés entre eux par un plan, un arbre généalogique, dont le principe est la génération charnelle. Vous, dans l'U. de P., vous êtes liés entre vous, non par la chair et le sang, mais par une prédestination de grâce.

Vous n'avez donc pas le droit d'exclure personne de la communauté, à moins que Dieu ne montre que c'est lui-même qui a retranché [9] un sarment mort. Inversement, une fois l'U. de P. constituée, l'admission d'un nouveau membre demande une sorte d'unanimité, de conviction unanime, dans les cœurs. Si quelqu'un a un « veto » contre une candidature nouvelle, ce veto doit être exprimé et pris en

considération jusqu'à ce que la difficulté soit éclaircie, même si cette difficulté ne réside qu'en un seul cœur, au sein de la communauté déjà existante.

§ 2 - PRESENCE DE LA COMMUNAUTE.

Où la communauté manifeste-t-elle sa présence tangible sur la terre ?

La réponse à cette question est donnée par nos études de 1948 sur la prière. La communauté est présente à elle-même, devant Dieu, au milieu du monde, par son Eucharistie.

C'est dire que l'Union de Prière a un centre de rassemblement visible, qui est la Sainte-Cène du Temple de Charmes, le 3ème dimanche de septembre. Des églises locales peuvent être conduites à la communion fréquente, mais l'U. de P. en tant que communauté, se constitue dans une communion annuelle et unique. S'en abstiennent seulement les membres retenus au loin par un cas de force majeure, et qui rejoignent alors le centre par la seule pensée invisible.

Après cette Cène exceptionnelle, nous participons chaque dimanche à des cultes de l'Eglise Réformée de France ou d'une Eglise apparentée. A travers l'éparpillement de ces cultes, l'Union de Prière se rend visible à Dieu, bien qu'elle ne soit pas toute rassemblée dans le même lieu.

[3] Chaque jour de la semaine, soir et matin, nouvelle présence de la communauté devant Dieu et au milieu des hommes : c'est la prière récitée, la lecture biblique selon le même calendrier, et la prière personnelle dans l'intention fondamentale des 4 grands sujets : le Réveil de toutes les Eglises par la conversion des âmes, la rentrée d'Israël dans l'Eglise, l'unité visible du Corps du Christ et le Retour du Seigneur.

Sur ces bases solides fleurit enfin la prière spontanée, en commun, au sein des groupes de prière, qui se font et se refont sans cesse, en évitant tout durcissement dans une périodicité trop rigide ou dans une routine de répétitions verbales.

Telle est la présence de la communauté, son témoignage visible : la Sainte-Cène de septembre à Charmes, le culte du Dimanche dans la paroisse, la prière de chaque jour, les groupes de prière. Ce qui importe ici, c'est que l'Union de Prière évite un formalisme extérieur, et qu'elle demeure dans la vie d'une Dame élue par la grâce. Il y a un secret, un mystère de la vie, au sein de la communauté. La sclérose dans le formalisme n'est pas fatale. C'est ce point capital, ce mystère de vie et de grâce qu'il faut maintenant aborder.

§ 3 – LE MUR DE SEPARATION.

[10] Le secret de la vie dans la communauté consiste en ceci que deux membres quelconques, pris au hasard, aient toujours des cœurs limpides l'un pour l'autre.

Vous connaissez la boutade si fine de notre ami Jacques Bost. La plupart des chrétiens, disait-il, agissent comme si le Seigneur Jésus avait dit : « Tu aimeras ton lointain comme toi-même ». Les caricaturistes se plaisent à représenter sous mille formes diverses, le citoyen conscient qui proclame la fraternité universelle sur le comptoir où il prend un verre, mais qui est reçu à, coups de balai par sa femme, ou qui jette à la tête de celle-ci les assiettes du ménage, quand il, est de retour à la maison. Nous chrétiens, nous vivons souvent comme cela. Pleins d'attendrissement à la pensée des païens, nous ouvrons - plus ou moins grand - notre porte-monnaie ; et nous avons raison certes, car le missionnaire qui passe est bien notre prochain ; mais le point sensible, c'est que le voisin qui communie avec nous dans le même temple est quand même l'homme entre tous avec qui nous ne nous entendrons jamais.

[4] Il faut bien comprendre que, lorsque Dieu nous choisit pour nous placer ensemble dans la même communauté, nous avons toutes les meilleures raisons de nous détester les uns les autres. En effet le seul type d'amour que nous connaissions, c'est l'affection, familiale fondée sur la chair, ou l'affection de sympathie ou encore d'intérêt, qui dépend d'une élection que nous prononçons nous-mêmes. Mais quand Dieu nous élit pour la communauté, ni la chair, ni la sympathie, ni l'intérêt ne joue ; les raisons de l'élection demeurent mystérieuses et incompréhensibles. Notre raison est ici très abaissée ; elle ne peut saisir pourquoi Dieu nous demande d'aimer gratuitement un être qui ne nous est absolument rien selon la sagesse humaine.

La réaction de la raison ici, c'est de nous aimer charnellement les uns les autres au sein de la communauté ; alors se forment des amitiés particulières entre couples d'êtres qui se choisissent l'un l'autre, ou des cercles qui ont tendance à se fermer sur eux-mêmes. La communauté n'aura qu'un semblant d'existence, sur le papier, ou dans la forme extérieure de ses réunions : mais, par l'amitié humaine, la raison aura pris sa revanche, l'élection de Dieu aura été rendue vaine ; et, en fait, il n'y aura que des apparences sans, vie.

C'est pourquoi je ne saurais trop insister sur ce mystère de la vie : que deux membres de la communauté, pris au hasard, arrivent toujours à posséder des cœurs limpides l'un pour l'autre dans l'amour de Jésus.

Une telle vie ne peut être que le fruit d'une conquête patiente et sans cesse renouvelée. Elle demande avant tout que chacun conserve un cœur limpide devant Jésus-Christ lui-même. Elle demande ensuite que chacun ait un cœur très patient envers chacun des autres. Il ne faut pas juger les faiblesses qui nous paraissent si évidentes [11] chez tel frère ou telle sœur : car nous avons sans doute nous-mêmes, au même moment, nos propres faiblesses que nous ne voyons pas.

Il y a un mur de séparation naturel entre deux membres quelconques de l'Union de Prière, pris au hasard : ce mur, c'est le péché et la chair. « *Christ est notre paix*, dit saint Paul, *lui qui des deux n'en a fait qu'un et qui a renversé le mur de séparation* » Ephés. 2/14c. Nous avons entendu parler de la démolition du mur de l'Atlantique. Pour qu'il y ait la vie dans l'Union de Prière, il nous faut une entreprise permanente de démolition des murs qui séparent deux cœurs quelconques, pris au hasard. Le pic démolisseur ici, ne peut être [5] qu'une charité très active et très patiente, tenue en main par une constante sanctification de soi-même.

§ 4 - LES OPPOSITIONS A SURMONTER.

Au sens que je viens de dire, tous les membres de la communauté apprennent à s'aimer les uns les autres deux à deux. Ils y travaillent selon les circonstances, certainement guidées par Dieu, qui les mettent en contact successivement avec un tel puis avec un tel, dans un renouvellement incessant.

La vie courante, cependant, nous amène d'une manière habituelle à des contacts plus fréquents avec tel groupe concret d'êtres. En particulier, il y a les groupes locaux qui ne viennent se fondre les uns avec les autres, dans le visible, qu'aux assemblées trimestrielles ou à la retraite de septembre.

Mais, que ce soit au sein d'un même groupe local, que ce soit dans des contacts deux à deux au hasard, on retrouve toujours trois types fondamentaux d'opposition entre les êtres. Seulement ces oppositions sont plus accentuées dans le groupe local où, elles forcent la trame de la vie quotidienne.

Les trois oppositions fondamentales qui résultent du péché sont l'opposition de l'homme et de la femme - l'opposition du maître et du serviteur, que l'on peut aussi appeler l'opposition du pauvre et du riche, puisque, de nos jours, l'argent règle tous les rapports de service - enfin l'opposition du païen et du juif. C'est à cette dernière que Paul pense directement dans le texte du mur de séparation. Cette opposition est aussi la plus irréductible des trois,

L'être le plus difficile à aimer en Christ, pour l'homme, c'est la femme, et réciproquement ; pour le pauvre, c'est le riche et réciproquement ; pour le païen c'est le juif et réciproquement. Si nous voulons aimer notre prochain, et non pas notre lointain, c'est à ces oppositions fondamentales qu'il faudra sans cesse revenir.

L'opposition entre le païen et le juif nous est assez peu sensible parce qu'il y a peu d'Israélite dans la communauté. Les Juifs restent nos lointains qu'il nous est facile d'aimer en nous apitoyant [12] sur leurs maux. Il faut demander à Dieu que le nombre des israélites grandisse dans toutes les sections de l'Union de Prière : alors nous [6] aurons à saisir à bras le corps l'opposition fondamentale qui nous porte à nous détester les uns les autres, avant tout entre païens et juifs.

§ 5 - L'OBEISSANCE EN JESUS-CHRIST : CE QU'ELLE NE DOIT PAS ETRE.

Au sein de la communauté, ceux qui détiennent une autorité hiérarchique sont aptes à concentrer sur leur personne un maximum d'opposition.

Par exemple, un pasteur est un homme. Par nature il est fondamentalement opposé à toutes les femmes qui lui sont confiées, et, réciproquement toutes les femmes lui sont naturellement opposées. -En un sens, le chef de communauté est riche ; c'est aux pieds de l'apôtre Pierre que l'on déposait les offrandes. Quand les apôtres refont les distributions, les Hellénistes se plaignent qu'ils sont lésés. On comprend que les membres de la communauté soient portés à blâmer l'emploi qui est fait de l'argent de la communauté,- Enfin si un chef de groupe quelconque est un païen d'origine, il aura contre lui les Juifs de son groupe et réciproquement.

Le piège de l'adversaire est de proposer à la communauté de surmonter l'opposition innée entre les chefs hiérarchiques et les brebis du troupeau par une pratique faussée de l'obéissance.

Il n'y a sans doute pas de sujet sur lequel l'enseignement, que je voudrais donner ait été plus déformé. Cependant je ne jette la pierre à personne, car, si l'on a déformé ma pensée, c'est probablement que celle-ci n'a jamais été assez claire ni assez ferme. Je vais donc essayer de la ressaisir moi-même pour la mieux partager avec vous,

Les oppositions de l'homme et de la femme, du riche et du pauvre, du païen et du juif, se concentrent, ai-je dit, dans l'opposition réciproque, sur le plan naturel, entre le pasteur et les fidèles, entre le chef et les membres de la communauté.

Le piège de Satan est de résoudre - prétendument - cette hostilité par une obéissance servile. Piège redoutable : au lieu de surmonter l'opposition par la charité, on retombe au plus bas de l'amour charnel et humain. On masque les oppositions fondamentales de l'homme et de la femme, du riche et du pauvre, du païen et du juif, par une apparente et fausse paix du maître et de l'esclave, qui enferme en elle, comme un pus malsain, la plus corrompue des oppositions humaines.

[7] Je ne saurais trop dire à votre oreille, pour que cela soit crié sur les toits, qu'il n'y a pas de pire déformation de l'obéissance en Christ, que la soumission servile. Cette dernière est légaliste et extérieure, elle est l'opposé de la grâce.

Pour prendre un exemple sur le point du vêtement, qui est toujours très tangible et très instructif, n'est-il pas évident que si une sœur dans la communauté se soumet servilement à un enseignement sur le vêtement sans en être convaincue dans son cœur, il en résulte qu'elle se vêt non pour plaire à Jésus-Christ mais pour plaire à l'homme, et que nous retombons, par cette servilité, dans l'amour hu- [13] main ? La théologie du vêtement paraît très austère ou très étrange. De nos jours, où le monde n'a pas de vêtement, il est bien plus aisé pour l'Eglise de n'avoir pas de théologie du vêtement. Là où il y en a une, comme dans l'U. de P., il doit être évident qu'une femme chrétienne ne peut, demander à entrer dans, la communauté que s'il y, a dans son cœur une adhésion suffisante à l'enseignement sur le vêtement, pour qu'elle s'y épanouisse dans la liberté de la grâce.

Ce qui est dit ici de la théologie, du vêtement, doit s'appliquer à tous les domaines de la théologie morale.

§ 6 - L'OBEISSANCE EN JESUS-CHRIST : CE QU'ELLE DOIT ETRE.

Tout ce que je vais dire de positif sur l'obéissance pour terminer cette 2ème étude, s'applique aussi aux rapports entre eux de deux membres de la communauté pris au hasard. Il est écrit « *Soumettez-vous les uns aux autres dans la crainte de Christ* » (Ephés. 5/21). Dans toute conversation, quelle qu'elle soit, chaque interlocuteur peut prendre tour à tour une attitude d'obéissance vraie.

Mais prenons ici le rapport-type du pasteur et du fidèle, ou d'une manière générale de celui qui a autorité avec celui qui doit obéissance.

La première manifestation de l'autorité est de prendre les décisions qui lui incombent, et la première manifestation de l'obéissance est de respecter les décisions qui ont été prises. S'il m'est permis de parler de moi-même, parce que je dispose d'exemples plus faciles, je dirai qu'avant de prendre une décision quelconque pour l'œuvre du Seigneur, je traverse une période de délibération, où je suis heureux de recevoir l'aide de ceux qui m'entourent dans ma recherche et mes tâtonnements. Très souvent, ici, je suis mal compris, parce que si j'énonce une idée qui me vient, [8] on s'imagine que je veux l'imposer telle quelle, informe, non-mûrie. Au contraire, tout ce que l'on me dit pour m'éclairer dans cette période de recherches, je le reçois avec joie, et on peut me le dire avec paix et joie, sans se dresser dans une opposition quelconque. Mais quand j'ai pris ma décision devant Dieu, je serais heureux que le plus grand nombre possible la respectât et m'apportât le soutien le plus loyal. Ici, l'obéissance est, pour chacun, de prendre librement ses propres décisions pour seconder et faire aboutir celle qui a été posée par le responsable de la communauté. Si quelqu'un ne peut rien faire avec conviction, qu'il ne fasse rien ; et que l'on évite avec soin le piège d'agir en esclave tout en discutant et en désapprouvant par derrière.

La seconde manifestation de l'obéissance est d'écouter celui qui parle et de comprendre ce qu'il dit. Comme l'indique l'étymologie (ob-oedio = ob-audio), l'obéissance est une affaire de l'oreille, en grande partie du moins, de l'oreille et du cœur en tous cas. Quand [14] on est en présence d'un pasteur, on se préoccupe en général très peu de l'écouter. On pense bien plutôt à lui parler : parce qu'on est persuadé qu'il se trompe et qu'il faut l'éclairer ; ou parce qu'on est persuadé qu'il ne vous comprend pas ; ou parce qu'on a le secret désir de prendre la place de commandement, et, à travers le pasteur, de diriger soi-même la communauté dans tel ou tel sens.

Certes, j'allais le dire, le 3ème aspect de l'obéissance, c'est de s'exprimer sincèrement, de dire ce que l'on a dans le cœur, de ne pas garder d'arrière-pensée. Mais cela n'est profitable que si celui qui veut obéir en Christ a d'abord écouté. Ayant écouté, ayant compris ce qui lui a été dit, il exprimera ses réactions personnelles en présence de la parole entendue. Alors il y a un vrai dialogue. Au lieu de se présenter devant le pasteur comme celui qui ne veut pas écouter mais qui veut parler à tout prix, l'âme écoute d'abord, répond ensuite. Même si l'entretien a commencé par une confession, le moment vient ensuite d'écouter le pasteur, sans quoi la confession n'aura été qu'une confidence sans Christ.

En écoutant, puis en exprimant ce qui est dans son cœur, l'âme fidèle se forme une conviction solide, personnelle. D'un tel dialogue, le Saint-Esprit n'est pas absent, mais il conduit les pensées et les paroles.

La conclusion sera une certitude partagée. Le mur de séparation sera tombé. C'est pourquoi celui qui obéit en Christ, obéit toujours finalement à Jésus-Christ seul, et non à l'homme : la plénitude de l'obéissance rejoint la plénitude de la liberté.

TROISIEME ETUDE – RACHETEZ LE TEMPS

§ 1 – UNE COMMUNAUTE DE TYPE MIXTE.

[1 / 15] Il a été, dit au début de la 1ère étude que l'U. de P. ne peut être ramenée à aucun type de communauté existant autour de nous.

Elle comprend, nous l'avons vu, des personnes qui vivent dans le célibat ou la continence, d'autres qui vivent dans l'état de mariage. Ces personnes ne sont pas arrachées de leurs demeures pour être transplantées dans une clôture, dans un couvent ou dans, un quelconque phalanstère.

La vie à laquelle sont appelés les membres de la communauté est ce qu'on appelle, la vie mixte, à la fois contemplative et active.

Un ordre contemplatif, dans le catholicisme, est celui qui se consacre uniquement à la prière et à la liturgie. La vie active, dans le protestantisme aussi bien que dans le catholicisme, est celle du laïque, comme on dit, qui pratique sa religion. Il accorde le temps voulu aux exercices de la piété, puis il va à son travail pour l'accomplir le plus consciencieusement et le plus chrétiennement possible,

Dans l'Union de Prière, il y a une part de vie contemplative. Le Baptême du Saint-Esprit maintient le cœur présent à Dieu et à l'œuvre de Dieu au travers de toutes les occupations. Les quatre sujets de prière qui nous lient les uns aux autres ne sont jamais effacés de notre cœur, même si nous n'y pensons pas toujours d'une manière directe

La vie spirituelle à laquelle nous sommes appelés ne détruit pas la vie active, le travail. La contemplation des richesses de Dieu imprègne, pénètre notre action au milieu des hommes. Chaque, membre de l'Union de Prière a donc en principe son travail propre, le « *Beruf* », comme disait Luther, entendant par ce mot le travail dans la cité, qu'il distinguait du « *Wahl* », ou appel, vocation au salut.

Nos tâches respectives se situent dans l'une des 3 perspectives suivantes, qui, souvent, se recouvrent en partie les unes les autres : ou, nous travaillons au service de la communauté elle-même, qui nous soutient matériellement par un partage d'offrandes - ou notre travail est au service d'une Eglise, d'une œuvre, d'une institution, ce qui peut aller de pair avec le travail propre de la communauté : [2] cela est, par exemple, mon cas, puisque je suis au service à la fois de l'Union de Prière, de l'Eglise Réformée et du Cours Isaac Homel - ou enfin le travail s'insère tout à fait dans la vie de la cité, mais il est poursuivi dans l'esprit de la communauté, ce qui est le cas de nos frères cultivateurs, artisans, employés, etc., et celui de nos sœurs ménagères et mères de familles, professeurs, institutrices, infirmières, garde-malades, servantes, etc.

[16] Une première remarque s'impose ici. Dans cette variété de tâches et de places, racheter le temps, c'est avant tout ne pas perdre son temps à se jalouser ou à s'envier les uns les autres. Dans ces choses aussi Dieu manifeste une sagesse infiniment variée selon un dessein éternel. (Ephés. 3/10-11). Adorons ses voies et acceptons, de sa main le travail qui nous est tracé.

§ 2 – LA PLACE DE TRAVAIL.

La voie mixte que nous suivons dans l'U. de P. est celle qu'a suivie le Seigneur Jésus tout au long de sa vie cachée et pendant son ministère.

Quand les hommes voulaient identifier le Seigneur, ils disaient : Jésus, le fils du charpentier, ou Jésus, le charpentier de Nazareth ; plus tard : le prophète, ou le rabbin.

Par l'Incarnation, Jésus rejoint la vie toute simple de tous les hommes. Nous aussi, nous disons : « Durand ? Ah ! Oui ! Celui qui est facteur.

Dans l'Union de Prière, il n'en va pas autrement. Celui qui n'aurait pas de travail n'aurait pas d'identité. Il resterait insaisissable ; on ne saurait pas qui c'est, à moins que quelqu'un n'eût, exceptionnellement, une vocation d'infirme ou d'incurable. Je ne parle pas des vieillards, car ceux-ci sont couronnés par leur travail passé, et leur identité demeure.

Avec l'identité, le travail donne aux, hommes en général, et aux membres de l'Union de Prière en particulier, une adresse. Le travail fixe la demeure : le charpentier vivait dans l'atelier de Nazareth. Je connais une assistante de paroisse qui demeure près d'un Temple ; lorsqu'elle arrive pour faire l'Ecole du jeudi, les enfants disent : « Voici le Temple qui, arrive ! » La demeure s'est identifiée avec la personne.

Le travail donne à chacun une identité et une demeure, qui le rendent saisissable aux autres. En même temps, il rend [3] chacun saisissable à lui-même. Mon travail donne un centre à ma propre vie. Il me procure une multitude de points fixes auxquels je dois revenir et qui me préservent de me disperser dans le vague.

Fortement fixé dans son propre centre de travail, l'homme peut rayonner en tous sens et établir des contacts avec ses semblables.

Je proposerai ici deux comparaisons. La première est tirée du monde végétal. La plante, l'arbre, sont fixés au sol par leurs racines. Si vous êtes fixés en Christ par vos racines spirituelles, vous serez fixés visiblement dans une tâche accomplie avec joie, vous fleurirez et vous porterez du fruit. Dans la forêt les chênes puissants entremêlent leurs, rameaux ; de même vous aurez, par votre travail visible toutes sortes de liens avec d'autres êtres.

[17] Ceci me conduit à la deuxième comparaison. Elle est tirée de ce que j'ai appris quand j'étais jeune : peut-être la science a-t-elle changé depuis. En tous cas, on nous parlait des « neurones » qui étaient les cellules nerveuses. Elles avaient un noyau central et des sortes de prolongements, de tentacules dans toutes les directions : ces prolongements en se touchant les uns les autres, formaient un tissu nerveux grâce auquel les sensations pouvaient être transmises jusqu'au cerveau. Quelle que soit la valeur de ce schéma, il m'intéresse par cette notion d'un équilibre propre des cellules vivantes, se tenant chacune à leur place, et communiquant toutes entre elles.

La solidarité des êtres s'accomplit, comme dans un tissu vivant, par les liens d'humanité qui dépendent de la place de travail de chacun.

§ 3 – LE PRINCIPE DU SERVICE ET DU SALAIRE.

Comme la notion de l'obéissance, celle de la place de travail risque d'être terriblement déformée.

C'est que l'on oublie d'abord d'associer ces deux mots : place et travail. La tâche détermine la demeure. Il n'y a pas une notion abstraite de place. Il n'y a pas des places dans l'Union de Prière. Il y a des tâches qu'accomplissent les membres de la communauté, et le travail accompli fixe la place de chacun, au sens le plus concret du mot.

On oublie, ou l'on ignore ensuite, que le facteur commun à tout travail, pour l'âme chrétienne, c'est le service du prochain rétribué par un juste salaire.

[4] L'obéissance à Dieu est sanctionnée par la réception d'un salaire. Tout travail mérite son salaire, c'est un principe biblique, (I Cor. 9/7-8). Le chrétien reçoit le salaire de son travail, et c'est ainsi, normalement, que Dieu exauce la prière pour le pain quotidien du corps. En même temps, le salaire, qui doit être reçu avec actions de grâces, n'est pas toute la substance du travail ; il n'en est qu'un aspect très légitime. Ce qui fait la substance du travail, c'est de servir les hommes en obéissant à Dieu. Jésus nous en a donné le modèle en lavant les pieds de ses disciples.

Si donc je rends des services aux autres à droite et à gauche, par fantaisie ou volonté propre, mais non dans l'obéissance à Dieu sanctionnée par un juste salaire, je ne suis pas à ma place de travail.

Si inversement, je prétends être dans l'obéissance à Dieu par une disposition intérieure, mais si je repousse en même temps le travail, il y a très probablement quelque chose de faussé dans mon idée de l'obéissance.

[18] Le service a un champ d'action extrêmement large. Il faut qu'il y ait une liste des membres de l'Union de Prière : mais elle ne constitue pas, loin de là, la liste des gens à servir. Elle est bien plutôt la liste des serviteurs que Dieu envoie vers tous les hommes.

Ainsi, par exemple, parmi mes collaborateurs les plus proches, plusieurs servent les âmes de la multitude plus ou moins indifférente : d'autres soignent les corps malades parmi tout le peuple ; d'autres servent les enfants, ou les adolescents si particulièrement menacés de mort intellectuelle et spirituelle par le Pharaon du monde moderne.

Il n'y a absolument rien de profane dans le service qu'exercent nos frères cultivateurs ou artisans ou de professions libérales ; rien de profane dans le service de nos sœurs, mères de famille, servantes, infirmières, institutrices, assistantes sociales.

Il n'y a pas deux catégories de places, celles qui seraient « dans » l'Union de Prière et celles qui seraient « en dehors ». Toutes les places sont dans l'U. de P. quand ceux qui y travaillent sont membres de l'U. de P. Toutes les places des membres de l'U. de P. sont au service principalement des homme et des femmes qui ne sont pas membres de l'U. de P.

Les seules places, profanes seraient celles qui seraient entachées de péché : comme de vendre des produits [5] nuisibles aux hommes par exemple, ou d'exiger de l'acheteur une rétribution injuste.

§ 4 – LA SCLEROSE DU SERVICE.

Nous avons précisé la notion de place, comme celle d'un travail, toujours salarié, et toujours sacré par le service des hommes dans l'obéissance à Dieu. Nous ne sommes pas au bout de nos peines. Car si nous

avons une notion concrète et exacte de notre place de travail, nous pouvons encore la déformer par un durcissement, une sclérose.

Le durcissement du travail est normal dans le monde de l'argent où le profit est devenu le but unique au détriment du service. Du fait qu'il n'y a que le profit qui compte, l'homme cherche, de plus en plus le maximum de profit avec le minimum de travail. C'est ainsi que nous en sommes revenus au « panem et circenses » de la plèbe romaine au temps de la décadence. Péguy a eu une vision prophétique de ce malheur de notre France.

Il y a un autre durcissement qui guette le chrétien. Pour lui la place de travail fait partie de son élection. Toute âme appelée dans la communauté enveloppe son travail de l'appel qui l'a élue pour préparer le Retour de Jésus. Cela est juste. Mais l'élection est sujette à un durcissement propre, qui est illustré par la destinée du peuple [19] juif. La sclérose de l'élection, s'emparant de la place de travail, provoque un raidissement des membres de la communauté les uns envers les autres et nuit grandement à l'existence de celle-ci.

Israël s'est emparé de l'élection comme d'un bien dont il avait la possession exclusive, lui qui portait dans ses flancs le corps du Messie, dans lequel devait venir habiter, en une union indissoluble, le Fils de Dieu, il en est venu à croire qu'il était lui-même, comme peuple, le Fils de Dieu. Le peuple qui a fleuri en celle qui a dit : « *Je suis la servante du Seigneur* », est aussi celui qui a dit par la bouche du souverain sacrificateur « *Il a blasphémé* ».

La sclérose de l'élection provient, de l'esprit de propriété. La place de travail est regardée comme un bien que l'on possède soi-même et en se détachant de Dieu.

Dans la réalité, le chrétien ne possède rien. Tout est à Dieu. Nous jouissons des bienfaits de Dieu, nous nous servons des instruments de travail que Dieu nous confie, [6] nous accomplissons les tâches que Dieu a préparées pour nous. Tout nous est donné par grâce. Aussi possédons-nous comme ne possédant pas.

C'est là l'esprit de pauvreté. Celui-ci ne consiste pas à repousser le salaire, car on finit toujours bien par recevoir quelque chose, même quand on, prétend vivre, comme on dit, par la foi. En christ, au sein de la communauté, l'esprit de pauvreté consiste, par rapport à toutes les choses que l'on doit légalement posséder, ou que l'on doit manier, ou que l'on doit consommer, à ne jamais se les approprier, mais à en user toujours avec actions de grâces.

§ 5 - SOUPLESSE ORGANIQUE DE LA NOTION DE PLACE.

Je voudrais donner ici quelques conseils pratiques permettant de discerner les symptômes de la sclérose, partant, d'y remédier. Le but est de demeurer dans notre place de travail avec la souplesse organique qui caractérise les fonctions de la vie.

Tout d'abord, si j'ai dit que toute place de travail comportait un salaire, ne me faites pas dire que le chrétien ne doit travailler que dans la mesure où il est payé. La place de travail est un centre vivant ; c'est le noyau de notre « neurone ». Le salaire fait partie de ce centre vivant, car si le « neurone » n'est pas alimenté, il ne vivra plus. Mais au delà du centre qu'est la place de travail, et une fois la question du salaire fixé, le travail se déploie dans tous les sens, avec liberté et avec générosité. Ne demandons pas à Dieu de nous payer nos heures supplémentaires à son service ! Si un patron de la terre nous doit des heures supplémentaires, acceptons-les. Donnons aussi, avec sagesse, de larges aumônes de nos loisirs et de nos peines, comme de notre argent.

Un second signe de sclérose est de ne prendre une tâche à [20] cœur que si elle correspond à une idée théorique de notre soi-disant place. J'admets qu'on puisse se servir, dans la prière, de comparaisons tirées de la famille par exemple, et parler de paternité spirituelle, d'enfants spirituels, etc. Dans le travail, gardons-nous comme du feu, de concevoir nos obligations comme découlant d'un nom spirituel dont nous nous revêtirions. Le commissaire Peyron avait raconté une fois devant moi sa visite à une communauté en Angleterre, où chacun avait un nom biblique donné par révélation, telle femme, je me souviens de ce détail, était la prophétesse Hulda. Evitons ce piège, même sous des formes subtiles. Jésus était le charpentier de Nazareth. Notre place est un centre vivant de travail qui fixe la ligne générale de nos occupations. Pour le reste agissons avec humanité [7] selon les circonstances. Si quelqu'un gît sur le bord du chemin, ne nous demandons pas si cela fait partie de notre place de le relever. Que l'arbre étende ses rameaux en tous sens, et ne dise pas : cette partie de l'atmosphère, je ne dois pas la remplir parce que cela ne répondrait pas à l'idée que je me fais de ma place. Ne resterait-il pas rabougri ?

Un troisième signe de sclérose est l'esprit de propriété appliqué au détail de la vie, et en particulier, l'esprit de propriété appliqué aux êtres : Si un commerçant veut garder ses clients, qu'il les serve comme il faut, car le client est libre de porter son argent où il veut. De même faisons du bien à ceux que Dieu place sur nôtre chemin, mais ne les considérons jamais comme notre bien. Si le pasteur dit « mes brebis » - à qui seul j'ai le droit d'apporter la nourriture spirituelle, - il y a sclérose. De même si le professeur ou

l'institutrice, disent dans ce sens « mes élèves », ou l'infirmière « mes malades ». On se taille ainsi des chasses gardées dont on exclut les autres. Tout est à vous, certes, mais parce que vous êtes à Christ, et, en définitive tous les êtres sont à Christ qui est mort pour tous.

§ 6 - RACHETER LE TEMPS.

Racheter le temps, c'est travailler dans la grâce, en laissant toutes choses dans la main de Dieu, et en nous reposant en Lui, qui conduit tout.

Je voudrais que cette conclusion rejoignît dans vos esprits ce qui a été dit dans la seconde étude : que tous les membres de la communauté pris au hasard, deux à deux, aient toujours des cœurs limpides l'un pour l'autre.

C'est le travail qui va nous fournir le plus d'occasions d'établir ces contacts deux à deux dans tous les sens. Nous avons sans cesse besoin, dans le travail, de l'aide, tantôt des uns, tantôt des autres. Nous nous rencontrons dans une tache commune tantôt avec les uns, tantôt avec les autres. L'épanouissement de notre activité, dans la spontanéité de la grâce, nous conduira dans des directions multiples et variées salon, les temps.

[21] Humainement de tels contacts dans le concret sont bien faits pour nous dresser les uns contre les autres. Comme il serait plus facile de laisser le travail dans une sorte de marge profane et toujours souillée de notre vie ! La communauté de l'Union de Prière refuse d'éluder une telle difficulté. Elle veut l'affronter et en triompher.

Les plus grands rapprochements se feront souvent parce qu'il faut s'occuper ensemble des mêmes êtres ou des mêmes tâches, que personne ne s'approprie, mais où chacun fait ce qui est en lui pour Christ à qui tout appartient : rapprochements par l'Esprit- [8] Saint qui auront eu d'abord à surmonter les oppositions les plus marquées.

Allons plus loin. Un bienfait particulier du travail est de multiplier les contacts humains et justes des membres de l'U. de P. avec la multitude des êtres qui ne sont pas membres de l'U. de P. Plus que jamais ici nous voyons que l'U. de P. n'existe que comme un corps vivant au milieu des hommes qu'elle sert. Le travail la préserve de se replier sur elle-même et la maintient dans toutes ses parties au milieu du monde dont elle n'est pas retirée.

Finalement rejoignons aussi les résultats de la première étude, qui nous a montré, que la communauté était dans le Christ.

Les places de travail aussi sont dans le Christ. Ce n'est pas le pasteur de Charmes qui les donne - il faudrait qu'il les possédât lui-même - ce n'est pas la hiérarchie de l'U. de P. Par les circonstances, par les êtres placés sur notre route, par les chemins tracés dans notre cœur, le Christ conduit chaque baptisé d'eau et d'Esprit à sa place de travail. Là comme ailleurs la charge du pasteur et de toute hiérarchie est de vous aider à contrôler que vous demeurez en Christ.

Ceci montre que la question de savoir si l'on est plus ou moins près de Charmes n'a pas de sens. Ce qui importe, c'est d'être près de Christ, et pour cela il faut que chacun demeure à la place de travail que Christ lui assigne. En Christ tous se rejoignent et sont un : c'est là que demeure l'U. de P., non à Charmes qui n'est qu'un lieu de rassemblement passager. Si la grâce m'était donnée d'être un serviteur fidèle en Christ, toute âme fidèle serait près de moi, et moi près d'elle, dussions-nous ne nous voir de visage qu'une fois tous les dix ans, ou seulement au rendez-vous de la Résurrection.

QUATRIEME ETUDE.- DEUX OU TROIS D'ACCORD

§ 1 – LA PRIERE POUR LE RETOUR DE JESUS.

[1 / 22] Le Seigneur a promis que si deux de ses disciples s'accordaient sur la terre pour demander une chose quelconque, elle leur serait accordée par son Père qui est dans les cieux.

Je soutiens, en m'appuyant sur cette parole, qu'il est mathématiquement prouvé qu'il ne s'est jamais trouvé deux disciples de Jésus d'accord pour demander que leur Maître revienne dans la gloire de leur vivant.

Certes les apôtres, au début, auraient aimé le demander : Paul, qui employait le pronom de la 1ère personne pour parler de nous les vivants, qui seront restés (I Thess. 4/17), et Jean, de qui le Christ ressuscité avait dit : « *Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ?* » (Jn. 21/22).

Il a fallu que ces géants de la foi fussent avertis par le Saint-Esprit que devant le Seigneur, un jour est comme mille ans, et mille ans sont comme un jour (II Pi. 3/8).

Depuis lors, le goût même de la prière pour le Retour de Jésus s'est perdu. On pourrait dire, avec plus d'exactitude, que tout le monde est d'accord pour demander que Jésus ne revienne pas.

L'Eglise s'est installée sur la terre et elle y est bien, malgré les persécutions et les luttes : car chaque génération profite des travaux et des souffrances de ses devancières, et il est difficile à l'homme d'imaginer un bonheur plus grand que celui de la terre, la tendance naturelle du cœur, même chrétien, est de s'adapter à la terre, et d'adapter la terre au christianisme. La Résurrection des morts paraît toujours plus ou moins comme un pis-aller, quelque chose qui sera moins bien qu'un nouveau moyen âge ou qu'une nouvelle Genève étendue aux dimensions de toute la planète.

Une autre raison pour laquelle nous ne pouvons pas prier pour le Retour de Jésus est que nous avons peur du Jugement. Malgré nos assurances verbales, nous ne sommes jamais tout à fait sûrs du pardon de notre Père qui est dans les cieux. S'il n'y avait que nos fautes individuelles, passe encore. Mais que le Christ revienne pour trouver sur la terre le formalisme, religieux, les Juifs hors de l'Eglise, et l'Eglise visible divisée, ne risquons-nous pas de nous [2] trouver dans le camp des méchants serviteurs qui n'ont rien préparé pour le Retour de leur Maître ?

Les apôtres qui eussent voulu demander la fin immédiate du monde en ont été empêchés par des avertissements du Saint-Esprit. Tant [23] que la prière intense pour le Retour n'est pas rendue, on peut penser que le moment n'est pas encore venu. Prenons garde cependant, car il y a une autre possibilité : c'est que le moment soit venu et que nous n'ayons pas su le discerner.

§ 2 – LE SIGNE DE L'ACCORD.

Dans l'Eglise Dieu accomplit toute chose par la prière de la foi, intimement liée aux sacrements qui tirent leur efficacité du sacrifice de Jésus-Christ sur la Croix.

Quand donc le Retour du Christ sera proche, la prière de la foi sera donnée à l'Eglise. Cette prière sera une prière commune, une prière d'accord. Le jour où l'accord sera celui que Dieu attendait, sera aussi le jour de la fin de ce monde, à peu de chose près, en vertu de la promesse.

Supposons donc que l'on voie la prière pour le Retour se former à nouveau sur la terre, et que cette prière s'accompagne d'une recherche de l'accord voulu par Dieu. Le fait de cette prière jointe à la recherche de l'unité dans la prière, ne sera-t-il pas un signe sur que les temps approchent ?

Il est des moments dans votre vie où vous avez compris intérieurement que votre prière allait être exaucée, et comment elle serait exaucée. Cela vous était donné par le Saint-Esprit. Vous ne vous étiez pas trompé : l'événement a répondu à votre prière.

La prière, pour le Retour de Jésus est une prière de cet ordre. Elle ne concerne pas une personne seule, mais l'Eglise de Jésus-Christ visible sur la terre, en communion avec l'Eglise invisible dans le ciel.

Je me sens poussé ici à vous donner un témoignage personnel. Je l'avais fait en 1934 dans « *Esprit et Vie* ». Je le reprends après 15 années écoulées. Ce n'est pas un témoignage sur ma conversion, qui est celle d'un pauvre pécheur sauvé par grâce comme tous les autres. C'est un témoignage sur ma vocation.

En 1915, ébranlé, dans tout mon être moral par la première guerre, je donnai à Jésus-Christ ma vie pour le servir sur la terre si je ne devais pas périr par les armes. [3] C'est pourquoi je suis entré à la Faculté de théologie où, en 1919, avec quelques amis nous fondions des Groupes de prière pour le Réveil des Eglises et la sanctification des pasteurs. En 1929, ignorant tout du mouvement de Pentecôte, je fus conduit par les circonstances de ma vie à me consacrer tout à nouveau à Jésus-Christ et à lui demander un Réveil pour ma paroisse et pour l'Ardèche. De 1929 à 1939 j'ai vu des âmes se convertir et les charismes du

Saint-Esprit se répandre, ceci après un contact de plusieurs pasteurs et de moi-même avec Douglas Scott et avec Elim. J'ai vu ce réveil tendre à se séparer de l'Eglise Réformée et je m'y suis refusé pour ma part.

[24] Quel était donc le but de ce Réveil si ce n'était pas de fonder une dissidence ? En 1946, j'ai fondé l'U. de P., parce que je suis convaincu que Dieu veut maintenant donner la prière d'accord pour le Retour du Fils. Cette prière nous est offerte. C'est là le but du réveil de l'Ardèche si nous voulons le saisir.

§ 3 - LE PROGRES DANS l'ACCORD.

L'accord dans la prière pour le Retour du Fils ne peut fleurir que comme le couronnement d'un accord des cœurs sans cesse grandissant dans le Christ. « *Si vous n'avez pas été fidèles dans les richesses injustes*, dit Jésus, *qui vous confiera les véritables ?* » (Luc 16/11). On peut dire de même : Si nous ne sommes pas d'accord pour les moindres choses, comment nous confierait-on l'accord pour la prière capitale entre toutes, celle qui fera basculer le monde au plan de l'éternité ?

Ou encore : la prière pour le Retour de Jésus doit être pleinement dans la vérité de Dieu. Elle doit rejoindre les temps et les moments fixés par Dieu, elle doit épouser les contours du plan tracé par Dieu. Si donc nous ne savons pas discerner la vérité de Dieu dans le domaine des choses faciles et claires, comment la discernerions-nous dans le domaine des choses difficiles et cachées ?

Il y a donc un progrès vers l'accord qui est un progrès dans la vérité, un progrès à l'école du Saint-Esprit. Ce progrès s'accomplit au prix d'une double purification.

Il y a lieu, pour progresser dans l'accord, de libérer notre esprit des doctrines toutes faites, des schémas abstraits, des routines plus ou moins mortes. C'est ce que nous avons essayé de faire par exemple, en établissant que nous ne pouvions pas connaître à l'avance, rationnellement, le déroulement des événements du temps de la fin, mais qu'il faudrait comprendre ce déroulement au fur et à mesure, sous l'action du Saint-Esprit, dans la vertu vivante de l'espérance.

[4] Le progrès dans l'accord demande aussi le progrès dans la sanctification se manifestant, dans nos rapports mutuels. Telle doctrine que Dieu révèle d'une manière vivante, par exemple les responsabilités de l'homme par rapport à la femme, dans le mariage et dans l'Eglise, ne doit pas être seulement comprise mais mise en pratique. Il en est de même de la théologie du vêtement, en rapport avec un monde qui veut être trouvé littéralement nu et non vêtu, quand le Seigneur reviendra. En présence de ces révélations une soumission servile ne sert absolument de rien. Il y faut l'accord des esprits dans la vérité, et l'obéissance des cœurs d'accord à la vérité.

[25] Louons Dieu notre Père qui veut bien attacher de l'importance à de bien petites choses où nous nous débattons, et qui sait nous instruire en s'abaissant jusqu'à nous dans ce qui peut bien paraître des enfantillages aux yeux du Créateur de tous les mondes ! Nous tous qui nous sommes disputés au sujet de l'endroit où mettre une table peut-être - je ne fais allusion à rien, je parle au hasard - ou au sujet d'un emploi du temps, ou de la manière de fermer un portail, consolons-nous, en pensant qu'à travers ces choses qui sont à notre mesure, notre Père céleste veut nous enseigner l'accord qui conduira au Retour du Fils. Il nous prend où nous en sommes, à l'A et au B pour nous conduire à l'oméga final, car il est Lui-même l'Alpha et l'oméga celui qui est, qui était et qui vient, le Tout-puissant.

Ainsi la communauté a pour but l'accord dans la prière, et l'accord dans la prière a pour but de préparer le Retour en gloire de notre Seigneur Jésus-Christ dans une espérance vivante.

§ 4 – LE DON DE L'ACCORD.

Toute âme spirituelle dira que la vraie prière n'est pas une œuvre de l'homme mais un don de Dieu. Nos efforts déblaient le terrain. Nous prions pour préparer la venue de la prière. Le Saint-Esprit nous aide alors dans nos prières, car nous ne savons pas ce qu'il nous convient de demander dans nos prières (Rom, 8/26).

Il en est de même de l'accord. Ici aussi, nos efforts déblaient le terrain. Nous nous mettons d'accord pour demander la venue de l'accord.

Toute unité demeure dans le Christ qui en est le Maître souverain. Nous l'avons dit au début : l'unité ne réside pas en un homme, pas plus dans un serviteur de Dieu d'aujourd'hui **[5]** qu'en Paul, Apollos ou Céphas. Elle réside encore moins dans une chose ou dans une œuvre. Dans l'Union de Prière en tant que telle, il n'y a pas d'accord, il n'y a que des cœurs divisés par le péché : mais ils sont appelés à se sanctifier pour préparer les voies de l'unité qui vient d'en-haut.

L'accord que Dieu veut donner pour le Retour du Fils est donc comme une lumière éclairante qui, à de certains moments, peut venir sur nous, comme de par derrière, de l'au-delà. Si cette lumière de l'accord trouve des cœurs à travers lesquels elle peut passer, elle éclaire le chemin placé en avant de nous.

J'ai participé trois fois, récemment, à des expériences de ce genre, et je veux aussi vous en faire part, ou vous les rappeler. Elles concernent les trois dernières assemblées trimestrielles de l'Union de Prière.

Après la Retraite de l'an passé, j'ai eu personnellement beaucoup de surmenage. Le 31 décembre j'ai dit aux frères et aux sœurs réunis que, pour la première fois j'acceptais de supprimer le Cours Isaac [26] Homel. Ma résolution était prise : si nous ne recevions pas de secours, l'Ecole irait jusqu'en juillet 49 et pas au-delà. Jusque-là je n'avais jamais accepté une telle éventualité : mais j'étais vaincu. Cela a été dur pour les cœurs. Cependant la grâce de Dieu a passé, il y a eu communion dans cet échec, remise de tout entre les mains de Dieu. La lumière éclairante de l'accord est venue sur nous, par la Croix.

A l'Assemblée du 23 avril de cette année, M. Barral était gravement malade. Ce que j'ai demandé ce jour-là, c'est que nous acceptions sincèrement la mort de notre frère, que nous fassions confiance à Dieu et que nous n'essayions pas de contrarier ses desseins par nos prières. Là aussi, apaisés, nous avons eu la visitation de l'unité qui vient d'en-haut.

Et de même encore, bien que je ne puisse pas préciser aussi bien la pensée d'unité, le 9 juillet, devant les tâches à entreprendre cet été, toujours est-il que je n'avais commandé aucun chantier et que je n'avais littéralement pas 1 Fr pour des travaux, pas la moindre petite réserve. La preuve, c'est que le 1er don de la souscription m'a été remis le lendemain, Dimanche 10, par un collègue qui m'a affectueusement taquiné sur ma réaction contre la Sécurité sociale. Lui, il avait beaucoup d'enfants, en sorte que le feu a été ouvert dans ce combat - du moins ainsi le prétendait cet ami - par la Sécurité sociale, qui me rendait le bien pour le mal. Toujours est-il qu'en 2 mois, jour pour jour, une 1ère tranche de travaux a été commandée, entreprise, achevée, et que les souscriptions [6] reçues à ce jour permettent de régler toutes les factures de cette 1ère tranche. La prière d'accord a bien dû passer par là, venant du Christ et retournant au Père par Lui.

§ 5 - L'EGLISE DU RETOUR.

Un des points sur lesquels nous aurons beaucoup de peine à nous mettre d'accord… , ou plutôt un des points sur lesquels il nous est presque impossible de déblayer le terrain et de préparer par nos faibles efforts la visitation de l'accord qui vient d'en-haut, concerne la vocation de l'Eglise pour le Retour du Seigneur en gloire.

Depuis la grande crise franciscaine du 13ème s., et à part l'exception de St Vincent Ferrier, l'Eglise catholique a cessé de contempler la perspective de la parousie. Les Eglises de la Réforme ne l'ont guère rouverte, malgré les intuitions personnelles de Luther. Aussi est-ce une routine formidablement incrustée que celle qui confie la connaissance du Retour de Jésus à un mouvement qui doit se séparer de l'Eglise comme d'une Babylone de la perdition. Pour moi je suis radicalement convaincu du contraire, de tout mon être et de plus en plus fort d'année en année. Si l'on me persuade d'erreur, par la Parole de Dieu expliquée avec charité, je changerai d'avis. Mais je voudrais vous supplier de considérer que c'est la Parole de Dieu qui nous révèle que l'Epouse du Christ, c'est l'Eglise.

[27] Fort de cette conviction j'ai fondé et maintenu l'U. de P. dans l'Eglise même où elle avait été appelée à voir le jour. Je ne peux pas arracher le bourgeon que Dieu fait percer en Ardèche sur le rameau de l'Eglise Réformée, pour aller le jeter sur un sol nu. Bien plus, remontant à travers les ramures vers le tronc de l'Eglise des premiers siècles, je prie que l'Eglise visible soit manifestée dans l'unité pour aller à la rencontre de l'Epoux.

Comment cela se fera-t-il, nous n'avons pas à nous en préoccuper. Toute la question est de savoir si la prière d'accord pourra nous visiter, sur ce sujet : si oui, la victoire est remportée. Déjà maintenant nous sommes encouragés par le fait qu'en priant pour le Réveil de toutes les Eglises, nous le voyons s'accomplir ici et là avec force.

Les Vierges sages dorment peut-être, mais elles ne sont pas mortes. Toutes les richesses du passé, l'huile accumulée pour leurs lampes, les martyres, les vies saintes, [7] les prières, tout peut revivre et briller sous le souffle du Saint-Esprit quand elles entendront l'appel : « Voici l'Epoux, allez à sa rencontre !

Si vous êtes de ceux qui jugez que les Eglises sont mortes et si vous venez à l'U. de P. peur trouver un mouvement qui serait vivant, il y a un grand malentendu entre vous et moi. Dites, si vous voulez que l'Union de Prière est morte parce qu'elle est, à vos yeux, dans une Eglise morte, cela je veux bien, car un tel jugement ne me gêne pas et ne crée pas de malentendu. Il est possible que l'U. de P. soit morte : on le verra bien et j'en admets la possibilité. Mais il est impossible, moi présent, que l'U. de P. vive en dehors de l'Eglise visible et sans prier pour que toute l'Eglise visible soit prête pour se présenter devant son Seigneur, sans tache ni ride, mais sainte et irrépréhensible.

§ 6 – LA DESTINEE DE L'U. de P.

Si un mouvement quelconque doit recevoir la préparation du Retour de Jésus à l'exclusion de l'Eglise, il est souhaitable que tous les éléments vivants de l'Eglise passent dans ce mouvement et que l'Eglise elle-même disparaisse.

La position que je vous propose est le contraire de celle-là. Voyez comme ces choses sont importantes pour la constitution de la communauté, pour l'attente d'une grâce d'unité venant d'en-haut dans la prière ! Que de travail pour déblayer le terrain !

Pour moi il est souhaitable que la presque totalité des éléments vivants des Eglises restent dans ces Eglises et ne viennent pas dans l'Union de Prière. Pour être deux ou trois d'accord dans la prière, il n'est pas nécessaire d'être le grand nombre. Ne sont dans l'U de P. que quelques pasteurs ou fidèles de l'Église Réformée de France [28] ou d'Eglises parentes de celle-ci. Doivent être dans les Eglises, attendant et hâtant le Retour du Seigneur le grand nombre des âmes réveillées, se multipliant d'année en année.

L'Union de Prière n'a pas à souhaiter d'aspirer la vie en elle. Elle doit souhaiter que le Seigneur insuffle la vie dans tout le corps de l'Eglise sur la terre entière. « Fils de l'homme, ces os pourront-ils revivre ? Je répondis : Seigneur Éternel, tu le sais. » Ezéch. 37/3

La conclusion nécessaire, c'est que l'Union de Prière doit aspirer à disparaître, à être absorbée par une Eglise glorieuse prête pour le Retour du Maître. Certes, il faut que [8] la communauté se constitue, qu'elle prenne corps, qu'elle croisse, qu'elle accomplisse sa tâche. L'Union de Prière, le Cours Isaac Homel, la maison de Boissier sont des réalités tangibles, comme nous le constatons.

Mais en vue du proche Retour de Jésus-Christ, tout cela est placé sous le signe de Jean-Baptiste. Ce serviteur préparait la 1ère venue du Maître, il était l'ami de l'Epoux. L'Union de Prière prépare la 2ème venue du Maître. Elle est l'amie de l'Epouse. La préparation du Retour, c'est le travail pour le Réveil de l'Epouse afin que celle-ci soit prête comme une épouse qui s'est parée pour son époux.

L'Union de Prière est une communauté qui s'offre à une visitation d'unité dans la prière en vue de la préparation de l'Epouse. Plus celle-ci se manifestera dans sa beauté, plus l'Union de Prière pourra dire, à l'instar de son Modèle biblique :

> « *L'amie de l'Epouse, qui se tient là et qui l'entend,*
> *éprouve une grande joie à cause de la voix de l'Epouse :*
> *aussi cette joie qui est la mienne est parfaite.*
> *Il faut qu'elle croisse et que je diminue* ». (Jean 3/29-30)

Les Sacrements en vue du Retour de Jésus.

- 1951 -

Texte rédigé par Jacques Serr d'après des notes détaillées, prises pendant la Retraite de 1951 par Fadiey Lovsky et Lucien Schneider.

PREMIERE ETUDE : MARDI 11 SEPTEMBRE 1951

1. – DEFINITION DU SACREMENT.

[1] Dans son Catéchisme, Calvin donne cette définition:

« Qu'est-ce qu'un sacrement ? C'est une marque extérieure de la grâce de Dieu qui, par un signe visible, nous représente les choses spirituelles, pour imprimer les promesses de Dieu plus fortement dans nos cœurs, et pour nous en rendre plus certains ». (Ed. Je sers,1934)

Le Catéchisme date de 1538-42. Dans l'Institution Chrétienne, premier texte de 1536, Calvin dit ceci :

« Premièrement il nous fault entendre que c'est que Sacrement : à savoir un signe extérieur par lequel notre Seigneur nous représente et testifie sa bonne volonté envers nous, pour soustenir et confermer l'imbécillité de notre Foy. Autrement, il se peut aussi déffinir et appeler tesmoignage de la grâce de Dieu, déclaré par signe extérieur. En quoy nous voyons que le Sacrement n'est jamais sans que la Parolle de Dieu précède; mais est à icelle adjousté comme une appendance ordonnée pour la signer, la confirmer, et de plus fort certifier envers nous; comme nostre Seigneur voit qu'il est de mestier à l'ignorance de notre sens et à l'infirmité de notre chair » (Chapitre X ; édit. G. Budé 1938).

Par là, Calvin déclare rester conforme à la définition de Saint Augustin pour lequel un sacrement est « un signe visible de la grâce invisible ». (verbum visibile).

[2] Dans son Petit Catéchisme, de 1528, Luther dit : « Le Baptême n'est pas simplement de l'eau, mais de l'eau comprise dans le commandement de Dieu, et unie à la Parole de Dieu ». « Ce n'est pas l'eau qui opère, mais ce sont la Parole divine qui est avec l'eau, et la foi qui se fonde sur cette Parole divine qui est dans l'eau. Sans la Parole de Dieu, en effet, cette eau n'est que de l'eau, et non le Baptême ; mais avec la Parole de Dieu, c'est le Baptême ». Et dans le Grand Catéchisme : « Le Baptême n'est pas simplement de l'eau, mais est une eau comprise dans la Parole et le commandement de Dieu et, par là même sanctifiée de telle sorte qu'elle est une eau divine, non que l'eau baptismale soit en elle-même plus noble que l'eau ordinaire, mais parce que la Parole et le commandement de Dieu viennent s'y joindre ».

Pour la Sainte Cène, Luther dit : « C'est, dans et sous le pain et le vin, le vrai corps et le vrai sang du Seigneur Jésus-Christ, que la parole de Christ nous ordonne, à nous chrétiens, de manger et de boire. De même que nous avons dit du Baptême qu'il n'est pas simplement de l'eau, nous disons ici que le sacrement est du pain et du vin, mais non simplement du pain et du vin comme le pain et le vin qu'on met tous les jours sur la table. C'est un pain et un vin compris dans la Parole de Dieu et liés à la Parole. C'est en effet la Parole qui fait ce sacrement et qui lui donne son caractère distinctif ; c'est en vertu de la parole qu'il n'est pas simplement du pain et du vin, mais réellement le Corps et le Sang du Christ. Comme Saint Augustin l'a dit : Accedat verbum ad elementum et fit sacramentum (Quand la Parole se joint à l'élément, il devient sacrement). Il serait difficile de trouver dans Saint Augustin [3] une maxime plus exacte et mieux exprimée. C'est la Parole qui fait de l'élément un sacrement ; sans elle, il reste un simple élément » (éditions Je sers, 1946).

Pour Luther, voir aussi l'article 13 dans « Apologie de la confession d'Augsbourg ».

2. – LES SACREMENTS : QUELS SONT-ILS ?

Il y a accord général pour dire que le Baptême et la Sainte Cène sont les deux grands sacrements. La réforme ne reconnaît que ces deux là, sous le nom de sacrement. Les Eglises luthériennes, cependant, reconnaissent aussi la confession des péchés - ou pénitence - comme un sacrement, et l'Eglise anglicane, l'onction d'huile et la Confirmation.

Pour l'Eglise catholique et les Eglises d'Orient, il y a sept actions sacrées ou sacrements. Au Baptême et à la Sainte Cène - ou Eucharistie - s'ajoutent :

- la confirmation, ou imposition des mains pour la réception du don du Saint Esprit.

- la Pénitence, ou rémission des péchés commis après le Baptême.
- l'Ordination des prêtres.
- le Mariage.
- l'Onction des malades, pour la guérison ou la préparation à la mort, si le malade n'est pas guéri.

L'Eglise Réformée de France pratique trois de ces actions sacrées, sans les appeler sacrements. Ce sont :

- la Confession des péchés, dans le Culte public.
- La Consécration des pasteurs.
- Le Mariage.

[4] Ces trois actions sacrées se trouvent dans les Liturgies. La réserve de l'Eglise Réformée à leur égard vient de ce que ce ne sont pas des actions instituées par le Christ, comme le Baptême et la Cène ; et de ce qu'elles ne sont pas essentielles à la vie chrétienne (tous ne sont pas consacrés pasteurs, tous ne sont pas mariés...).

Les Réveils ont attiré l'attention sur ce qui fait l'essentiel de la Confirmation dans l'Eglise Catholique et dans les Eglises d'Orient, à savoir le don du Saint-Esprit - ou Baptême du Saint-Esprit - reçu dans la foi, mais accompagné aussi d'une imposition des mains.

De même les Réveils ont remis en honneur la prière pour la guérison des malades, avec l'imposition des mains ou l'onction d'huile.

Notre héritage comporte donc une hiérarchie :

- deux sacrements : Baptême et Sainte Cène
- trois « moyens de grâce »
- deux rites anciens renouvelés par les Réveils.

3. – <u>ORIGINE DU MOT « SACREMENT ».</u>

Partout où l'on trouve, dans le Nouveau Testament, le mot grec μυστεριον - *musterion*, mystère -, on a le mot *sacramentum* - sacrement -, dit Calvin.

Ceci n'est pas absolument exact. Le Baptême et la Sainte Cène sont des sacrements, mais ils ne sont nulle part désignés par le mot mystère.

Musterion, mystère, désigne une vérité cachée en Dieu et révélée par l'Evangile, dévoilée aux cœurs bien disposés. Par exemple, les Paraboles sont des mystères. (Mat. 13/ 10 à17)

[5] Il y a eu, dans les premiers siècles de l'Eglise, comme une condensation du mot mystère sur le Baptême et la Sainte Cène (que l'on voit par exemple, chez Tertullien).

« Sacramentum », c'était le serment des recrues au service militaire. Pour les Romains, c'était une action sacrée pour le service des dieux. Tertullien, au IIIème siècle, s'en est emparé. Sacrement et Mystère se sont mêlés, condensés, sur le Baptême et la Sainte Cène. Le Baptême est apparu comme le serment, l'engagement au service de Dieu.

Dans l'Ecriture Sainte, le grand « Mystère », c'est Jésus-Christ lui-même, ses enseignements, sa Personne : (Ephésiens 3/4, Romains 16/25, etc...).

Les deux actions, instituées par Lui, résument le grand Mystère de Jésus-Christ : son Amour pour nous.

4. – <u>CES DEUX ACTIONS NOUS VIENNENT DE JESUS-CHRIST, LUI-MEME</u>.

Le Baptême et la Sainte Cène indiquent le Mystère de Jésus-Christ pour nous, depuis qu'Il est remonté auprès du Père. C'est Lui qui les a institués :

Jésus s'est fait baptiser par Jean-Baptiste. Par là Il a ratifié ce Baptême : Luc 7 29-30

Jésus a accepté la Croix, dont l'eau du Jourdain est une image : Luc 12/50, Marc 10/38.

Après sa Résurrection, Jésus a institué le Baptême : Matthieu 28/19-20.

Jésus a institué la Sainte Cène, la veille de sa mort. Saint Paul le rappelle aux Corinthiens : 1 Cor. 11/23-29.

Les deux grands Sacrements du Baptême et de la Sainte Cène proviennent de la Croix et de la Résurrection : le cœur même du grand Mystère de Christ.

5. – ACTION DE JESUS DANS LE SACREMENT AUJOURD'HUI.

[6] Les déistes croient en un Dieu créateur, mais qui ne s'occupe pas du monde. Ils ne veulent pas que l'horloger s'occupe de son horloge.

Jésus aurait-il monté des horloges-sacrements ? Les sacrements seraient un petit jouet mécanique, toujours remonté, qui marcherait tout seul.

Les protestants reprochent aux catholiques le train mécanique de « l'opus operatum » : ça fonctionne tout seul.

Dans la vérité de la foi, nous devons voir que Jésus-Christ est présent dans le sacrement jusqu'à la fin du monde. Luther rappelle que la Parole est jointe au sacrement.

Nous retirons les fruits du sacrement avant, pendant et après l'action sacrée, par la Parole enseignée reçue dans la foi.

Le lien entre Parole et sacrement est difficile à préciser. Pour le protestant, le catholique est trop fier de son jouet : ta mécanique, je la casse ; tu n'en a pas besoin... c'est moins important que la Parole...

Inversement, le protestant a tendance à attribuer au sacrement une importance secondaire. Pour lui, le sacrement serait une sorte de moyen pédagogique dont on aurait besoin à cause de notre faiblesse : « pour soutenir et affermir l'imbécillité de notre foi », comme dit Calvin.

Calvin lie à tort le sacrement et notre « faible foi ». Mais si notre foi est forte, que faisons-nous ?

6. – LIEN ENTRE PAROLE ET SACREMENT.

La Parole précède le sacrement. L'Eglise prêche, puis elle baptise. Elle enseigne, et donne la Sainte Cène.

[7] La Parole est jointe au sacrement. Ce n'est pas n'importe quelle parole. Ce sont les paroles prononcées et dites par Jésus-Christ lui-même, sur la terre : « Je te baptise.... Matthieu 28... Ceci est mon corps... »

Il n'y a pas de sacrements sans ces paroles : il y a un bain ou un repas fraternel. La puissance du sacrement est dans ces paroles du Christ. Quand on célèbre les sacrements, on se place dans la puissance de la Parole de Jésus-Christ.

Inversement, la puissance de la Parole de Dieu est dans les sacrements. Sans sacrements, la Parole de Dieu ne serait pas puissante. Sans quoi les sacrements seraient une sorte d'appendice.

En quoi serions-nous sûrs que nous prêchons convenablement la Parole de Dieu sans en faire un nouveau judaïsme, sinon dans l'administration des sacrements.

Comment serions-nous sûrs que nous ne prêchons pas comme des philosophes, des moralistes, des gnostiques, ou des illuminés ?

Nous en sommes sûrs, parce que nous présentons les sacrements.

Dans les sacrements, nous sommes en prise directe avec le Christ incarné. La personne du prédicateur s'efface. Nous prêchons Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. L'humain disparaît pour laisser place à la Parole par excellence.

- L'eau jointe à la Parole : Jésus-Christ, la croix.
- Le pain joint à la Parole : Jésus-Christ crucifié.

Dans les sacrements, la Parole de Dieu est à sa plus haute puissance. Par le mystère, Jésus-Christ est [8] réellement présent, quoiqu'invisible. La Parole culmine dans les sacrements.

Le rapport entre Parole et sacrement est très délicate, très intime, comme entre Jésus, fils de Marie, et le Christ préexistant.

La Parole éternelle est dans toute la Bible, mais elle ne devient parole pour nous que lorsqu'un sacrement nous est proposé. La Parole de Dieu n'est pas à proprement parler « incarnée » - le mot n'est pas exact -, mais elle est donnée, elle est présente.

La puissance du sacrement est dans la Parole de Dieu. La puissance de la Parole de Dieu est dans les sacrements. Les deux sont vrais.

DEUXIEME ETUDE : MERCREDI 12 SEPTEMBRE 1951

1. – LE SACREMENT EST-IL OPERANT ?

[9] Nous disons donc que les sacrements sont des signes visibles institués par Jésus-Christ, et dans lesquels il est présent par sa Parole.

« La Parole de Dieu est vivante et efficace, plus tranchante qu'une épée à deux tranchants... » Hébreux 4/12 « Elle ne retourne point à moi sans effet, sans avoir exécuté ma volonté et accompli mes desseins... » Esaie 55/11.

Donc le sacrement est efficace par la Parole qui agit en lui (voir Luther, textes dans la précédente étude). Mais la connexion entre la Parole et le sacrement est délicate.

Si nous insistons sur l'efficacité de la Parole dans le sacrement, cela peut vouloir dire que la Parole agit sans le sacrement. Nous risquons de faire du sacrement quelque chose d'accessoire. Le sacrement devient une sorte de dessin pour expliquer le texte. On fait une théologie pédagogique du sacrement. Le sacrement est nécessaire pour les simples ; les plus intelligents peuvent s'en passer. Eux n'ont pas besoin d'un texte illustré, une édition non illustrée leur suffit !

Les livres faits par les hommes peuvent se passer de dessins, mais le Livre de Dieu ne peut pas se passer de l'incarnation.

Notre foi repose sur Jean 1, sur la Parole de Dieu faite chair. Sans Jésus-Christ, l'Ancien Testament n'est pas la Parole de Dieu dans sa totalité. Jésus incarné n'est pas un dessin destiné à illustrer les Ecritures pour les simples ; - les intelligents n'en n'auraient pas besoin et pourraient [10] comprendre l'Ancien Testament sans Jésus-Christ ! - Non. Jésus-Christ est l'accomplissement des Ecritures. Il est la pleine réalisation, la pleine stature de l'Ancien Testament.

De même, le Nouveau Testament n'est pas compréhensible sans les sacrements – même pour les plus intelligents. Sans les sacrements, je prêche le Nouveau Testament dans le sens d'une doctrine invisible, d'une gnose, ou d'un idéalisme. On n'est pas sauvé par une pensée, ou par la Pensée, mais par une Personne, par la connaissance d'une personne.

Les sacrements ne sont donc pas un dessin pédagogique, une leçon de choses. Ils sont, dans la personne de Jésus-Christ, l'accomplissement de l'Ancien Testament.

A la rigueur, on pourrait dire que le Tabernacle avec ses ustensiles, forme une série de dessins, pour l'Ancien Testament. Mais avec le Fils, nous avons la Plénitude de l'accomplissement.

Par les sacrements, Dieu a protégé le Nouveau Testament contre toutes les gnoses. Les sacrements sont inséparables du règne de l'Esprit ; mais le nœud tenant en place ce règne du Saint-Esprit, faisant suite au règne du Fils, ce sont les sacrements.

La prédication de l'Apôtre Pierre, au début du livre des Actes des Apôtres, pourrait être une gnose... jusqu'à ce qu'il baptise les gens et leur donne la Sainte Cène. Alors, il introduit dans l'Eglise.

Cependant, il ne faut pas dire que le Nouveau Testament « s'incarne » dans les sacrements, ni que le sacrement fonctionne tout seul.

Non, le sacrement ne fonctionne pas tout seul. Il n'est pas une marchandise dont l'Eglise pourrait disposer à son gré, ou utiliser quand et comment elle le veut. Pas de « sonnette de nuit pour les sacrements », comme disait Wilfred Monod. Pas de trafic d'indulgences.

Si vous repoussez « l'opus operatum », je veux bien. Mais [11] si vous le repoussez en disant : « le sacrement est inopérant », là, je ne vous suis pas. Le sacrement, alors, devient un dessin inopérant.

Le sacrement, c'est la Parole portée à la plus haute puissance ; la Parole du sacrement est efficace ; le sacrement est opérant.

2. – RAPPORT ENTRE SACREMENT ET FOI.

Le sacrement n'est pas constitué par la foi du ministre, ni par la foi des fidèles. Le sacrement existe avant la foi du ministre, et il est posé avant la foi des fidèles.

Celui qui donne le sacrement est déjà dans l'Eglise, et il donne le sacrement de l'Eglise - non pas le sien propre -. Et celui qui reçoit le sacrement, c'est celui qui va entrer dans l'Eglise.

Cela est vrai pleinement pour le Baptême, ou pour celui qui communie pour la première fois. Mais c'est vrai aussi à chaque fois. A chaque Sainte-Cène, nous sommes comme à zéro, des serviteurs inutiles reformant l'Eglise.

On pourrait poser la question : faut-il que le sacrement soit donné par quelqu'un qui ait la foi ?

Philippiens 1/ 15-18, S. Paul parle de ceux qui prêchent Christ... par envie et par esprit de dispute...par des motifs qui ne sont pas purs... pour l'apparence... etc. Et il conclut : « Qu'importe ? De toute manière, que ce soit pour l'apparence, que ce soit sincèrement, Christ n'en est pas moins annoncé : je m'en réjouis, et je m'en réjouirai encore ».

A la limite, on pourrait concevoir un hypocrite qui donne le sacrement. Mais la Parole de Dieu est efficace même si l'homme est indigne. De même la puissance de la Parole de Dieu dans les sacrements est efficace même si celui qui donne les sacrements est indigne.

[12] Le fidèle doit-il avoir la foi ? Le sacrement est posé avant que le fidèle le reçoive. Ce n'est pas la foi du fidèle qui constitue le sacrement.

Le sacrement devient efficace pour le fidèle dans la foi. La foi n'a pas constitué le sacrement, elle l'a reçu. Le cas de l'hypocrite qui demanderait le sacrement est plus grave que celui du paroissien qui s'en va au moment de la Sainte-Cène. Pour les protestants qui s'en vont...Dieu les aime. Mais pour celui qui vient sans être dans la foi, c'est plus grave : Actes 5/ 1-16, 8/ 18-24, 1 Corinthiens 11/ 27-32.

3. – LES SACREMENTS EN VUE DU RETOUR DE JESUS.

Nous croyons au Retour de Jésus, conformément à la Parole de Dieu et au Symbole des Apôtres (4ème article du Crédo sur Jésus-Christ). Nous prêchons le Retour de Jésus (1 Cor. 15/ 11).

Dans le passé, beaucoup ont jeté le discrédit sur le Retour de Jésus, en provoquant des schismes dans l'Eglise, ou des troubles sociaux et des révolutions. Aussi beaucoup pensent-ils qu'il vaut mieux ne pas en parler et laisser cela de côté.

Le pape Boniface VIII, à la fin du XIIIème siècle, répondait à ceux qui lui parlaient de ces « spirituels » exaltés qui attendaient la Parousie pour bientôt : « Pourquoi ces imbéciles attendent-ils la fin du monde ! »

Si nous prêchons le Retour de Jésus, prenons garde (1Cor. 9/ 26). La Parole du Retour doit être prêchée dans sa plénitude, non pas comme une gnose ou une philosophie, mais comme une parole sacramentelle.

Or, il n'y a pas de sacrement particulier du Retour de Jésus : Le sacrement du Retour de Jésus, c'est Jésus Lui-même.

[13] L'Eglise n'a pas laissé tomber un sacrement particulier, mais elle a laissé s'effacer la parole du Retour.

La conséquence de cet effacement de la parole du Retour, c'est que les sacrements se sont morcelés, chacun étant approprié à une fonction particulière distincte et séparée des autres. Les sacrements ne forment plus un corps organique, un ensemble harmonieux.

Prêcher la parole du Retour de Jésus d'une manière sacramentelle, c'est lier les sacrements les uns aux autres, les coordonner en un corps vivant. En même temps on confèrera à chacun d'eux sa plénitude.

4. – LE BAPTEME EN VUE DU RETOUR DE JESUS.

Le Baptême des nouveau-nés est-il un baptême pour le Retour de Jésus ? Nous disons : non.

Le Baptême de la fin est le même que le Baptême du commencement.

Nous ne condamnons pas l'Eglise qui baptise les nouveau-nés. Nous ne disons pas que le baptême des nouveau-nés est faux. Nous disons qu'il est affaibli, qu'il est faible, qu'il ne donne pas aux fidèles la force de résister à la puissance de l'Antichrist qui est déchainée aujourd'hui.

Rien ne m'autorise à dire que l'Eglise s'est trompée. Mais le baptême des nouveau-nés est faible parce que le « signe » est affaibli.

On a ôté aux baptisés la conscience du signe qu'ils reçoivent. Si vous dormez pendant que je vous fais signe, vous n'en savez rien

On transforme le Baptême en souvenir.

[14] D'autre part, le baptême des nouveau-nés suppose qu'il existe une foi solide au sein de la famille comme de la société. Cela pouvait se soutenir dans la Chrétienté. L'Etat vous aidait à garder des mœurs plus ou moins chrétiennes - au besoin à coups de triques -. Il n'en va plus ainsi aujourd'hui. La famille est « poreuse », comme disait le Professeur Lestringant, ouverte à toutes les influences antichristiques du monde moderne.

L'Eglise est remplie de gens incroyants ou indifférents. La société d'aujourd'hui est caractérisée par une apostasie générale des baptisés. L'Etat laïque - quand il n'est pas totalitaire - ne se soucie pas de garantir une société chrétienne.

Le Baptême en vue du Retour de Jésus, c'est l'enrôlement dans la milice du Christ qui revient.

Jésus-Christ ne répudie pas l'Eglise. Il ne divorce pas. Il l'aime toujours. Si nous nous séparons de l'Eglise, ou si nous condamnons le baptême des petits enfants, nous pratiquons le Baptême, non pas en vue du Retour de Jésus, mais en vue d'une nouvelle dénomination. Nous pratiquons le Baptême, non pour le Retour de Jésus, mais pour nous. Nous faisons une nouvelle secte.

Le Baptême en vue du Retour de Jésus, c'est d'aimer et de comprendre ceux qui pratiquent le baptême des nouveau-nés. Et aussi de les avertir : prenez garde à la Parole du Retour de Jésus.

Dans le Baptême de celui qui est baptisé autrement qu'étant nouveau-né, il y a le signe perçu. Le croyant perçoit le signe. Est-ce à dire qu'il le comprend totalement ? Il le comprendra encore tout au long de sa vie. Toute la vie éclaire le baptême. Mais le signe est là pour y aider et permettre cet approfondissement.

[15] La question de ce que l'on appelle à tort « re-baptême ». S'il condamne le baptême des nouveau-nés, il doit être rejeté.

L'immersion d'une personne n'est pas un re-baptême. C'est une confirmation en vue du Baptême du Saint-Esprit et du Retour de Jésus. Ce n'est pas un nouveau sacrement, c'est une cérémonie privée qui a sa raison d'être pour une période de transition.

C'est un peu le cas des Juifs chrétiens convertis qui avaient reçu le baptême de Jean Baptiste - comme dans Actes 19/ 1-7. Devaient-ils être re-baptisés en vue de recevoir le don du Saint-Esprit ?

Aujourd'hui nous sommes dans une période de désordre dans l'Eglise : baptême des nouveau-nés, et baptême des croyants, aspersion et immersion, confirmation,. etc.

Ce désordre est très préjudiciable si l'on pense au Baptême en vue du Salut des Juifs.

Le baptême des nouveau-nés a pris la place de la circoncision. Par rapport aux Juifs, les baptisés nouveau-nés constituent une race blanche supérieure qui se recruterait par une nouvelle circoncision.

Comme les chrétiens sont supérieurs aux païens à évangéliser et aux anthropophages, ils apparaissent supérieurs aux Juifs. La race blanche repose sur le baptême des nouveau-nés.

Il est temps de nous repentir de cette situation qui fait passer les Juifs après les païens et les anthropophages, dans la liste des peuples à évangéliser.

Le temps des Païens est fini. Le retournement du Baptême est un signe des temps.

TROISIEME ETUDE : JEUDI 13 SEPTEMBRE 1951

1. – LA SAINTE-CENE EN VUE DU RETOUR DE JESUS.

[16] Nous avons vu, dans notre première étude, que notre héritage comprend deux sacrements et cinq actions sacrées ou « moyens de grâce ».

Reprendre les sacrements en vue du Retour de Jésus, c'est lier les sacrements les uns aux autres. L'Eglise parvient ainsi à la plénitude dans les sacrements.

Dans l'Ancien Testament, il y a un Culte de sacrifices figuratifs et prophétiques du Sacrifice unique de Jésus-Christ. La Pâque est une sorte de prophétie illustrée. Pour le peuple Juif, c'est aussi un rappel du Passé : délivrance et élection, Tabernacle et Temple, commémorations nationales et sacrées. Pour le sacrifice, il faut :

1 - un Sacrificateur
2 - une victime
3 - Dieu à qui la victime est offerte.
4 - les âmes, pour qui la victime est offerte et qui sont désignées par celles qui s'approprient concrètement par l'acte de manger.

Dans l'Evangile, le Sacrifice de Jésus-Christ est parfait. Dans la croix, il y a une réalité du Sacrifice plus grande que dans le sacrifice mosaïque. Dans la Croix, le Sacrificateur, **[17]** la Victime, Dieu, c'est toujours Jésus-Christ Lui-même. Il y a ainsi une plénitude de la coïncidence des trois personnes séparées dans l'Ancien Testament.

Jésus institue le repas de la Sainte-Cène. Ce que Jésus donne dans la Sainte-Cène, c'est la même chose que les trois premiers éléments du Sacrifice : le Sacrificateur, la Victime, Dieu. La même plénitude doit se trouver dans le quatrième terme : les âmes qui s'approprient le Sacrifice par l'acte de manger.

Si dans la Sainte-Cène il n'y avait qu'un souvenir du passé - comme celui de la Pâque hors d'Egypte - ou, qu'une réalité figurative et prophétique, nous aurions une commémoration et une préfiguration, et nous ne serions que des Juifs. C'est comme si Dieu nous disait : Recommencez l'Ancienne Alliance avec un Sacrifice commémoratif du passé et figuratif de l'avenir.

Dans la Nouvelle Alliance, l'acte de manger est une communion au Corps et au Sang de Jésus. C'est une communion actuelle, une plénitude actuelle. Le Christ est venu, alors que dans l'ancienne Alliance il n'est pas encore venu.

Dans la Nouvelle Alliance, nous avons les mêmes éléments et, en plus, la plénitude du fait que Jésus est venu; la Parole faite chair; la Parole à sa plus haute puissance.

Nous ne mettons pas le pied dans le marécage de la « théologie ». On peut discuter Luther, ou d'autres. Ce qui compte c'est la foi de Luther - le père par excellence de la Réforme, face aux autres - la certitude de la foi, quand il écrivait sur la table avec son bout de craie et posait son poing sans vouloir en bouger ! Sa foi est un rempart contre toutes les subtilités du raisonnement. Le Sauveur est présent, réellement ! Il n'y a pas à bouger de là.

Jésus sera présent dans le Royaume, comme il a été présent pendant sa vie terrestre, sous le règne des Césars. Cela est sûr. Mais maintenant, entre la présence réelle de Jésus pendant sa vie terrestre sous les Césars, et sa **[18]** présence réelle dans le Royaume, il n'y a pas de trou. Nous ne retournons pas à l'Ancien Testament.

Actuellement, la présence de Jésus est plus réelle que sous les Césars avant la Croix, mais elle n'est pas encore ce qu'elle sera lors de son Retour.

« Il est avantageux que je m'en aille... » Jean 16 / 7

Le Christianisme n'est pas un souvenir. Je me fais Juif - si l'on veut - mais Juif chrétien. J'ai plus que S. Pierre et S. Jacques avant la Croix, même que si j'en ai moins que dans le Retour.

La Sainte-Cène en vue du Retour de Jésus prend conscience de des choses. Ca dépasse toute mécanique sacramentelle et tout marécage théologique. Les doctrines théologiques de la Sainte-Cène ne sont que des chaussées bibliques, des remparts dans le marécage.

La Sainte-Cène nous invite à recevoir la même grâce que Jésus-Christ a donnée à ses apôtres, dans le Mystère du Vendredi-Saint.

Il ne faut pas ôter la Croix par l'écoulement de l'Histoire. L'Histoire qui se poursuit et se déroule après la Croix - le temps dans lequel nous sommes - ne supprime pas la Croix. Sans quoi, entre la Croix et le Retour, nous serions des Juifs, nous reviendrions à l'Ancien Testament.

Je crois à toute la plénitude de Jésus-Christ crucifié. Je ne prêche que Jésus-Christ crucifié. Par la Sainte-Cène nous sommes présents à la Croix, et la Croix est présente dans toute sa plénitude.

L'âge du Fils a posé la croix, l'âge du Saint-Esprit a posé l'Eglise, et les deux ne sont qu'un.

Nous croyons à toute la plénitude de Jésus-Christ crucifié, dans le temps de l'Eglise.

2. – LA SAINTE-CENE, LE BAPTEME, ET LE BAPTEME DU SAINT-ESPRIT.

[19] Pour recevoir la plénitude de la Sainte-Cène, il faut y être introduit. Le Baptême en est la porte d'entrée. Mais une porte ne suffit pas, un seuil ne suffit pas. Le Baptême est l'entrée pour aller à la Table, le franchissement du seuil.

La Cène n'est pas constituée par un repas fraternel de gens baptisés ou convertis. Alors, on est converti, on trouve d'autres convertis... tiens ! Si on mangeait ensemble ?

On fait une Cène commémorative... de la conversion ! La plénitude de la conversion y devient l'essentiel. Il y a un baptême de conversion... il n'y a pas d'Eglise !

Certes, cette piété est respectable. Mais la Sainte-Cène n'est pas une décision d'associés ; ce n'est pas une mise en commun. C'est une réalité donnée par Jésus-Christ, bien avant notre conversion. C'est une réalité dans laquelle on entre. Il n'y a qu'une Sainte-Cène, celle de Jésus-Christ.

En vue du Retour de Jésus-Christ, le Baptême et la Sainte-Cène sont liés.

Dans le baptême des nouveau-nés, il y a un temps où la Sainte-Cène n'est pas donnée aux enfants – On a donné la Sainte-Cène aux enfants baptisés jusqu'au XIIIème siècle, moment où l'on a ôté le vin aux fidèles. Mais dans l'Eglise orientale, les bébés communient dès leur baptême – chez nous, on est un baptisé qui ne communie pas....jusqu'à quel âge ?

Dans l'Eglise Réformée, neuf baptisés sur dix ne communient pas. L'Eglise baptise dix chrétiens et n'en garde qu'un à la Sainte-Cène. Les autres restent sur le seuil et louchent l'entrée. Le peuple protestant est entassé sur le seuil.

[20] Pour le Retour de Jésus, le Baptême n'a pas de sens s'il n'introduit pas à la Sainte-Cène.

Dans le Réveil pentecôtiste, on considère le Baptême comme la base. C'est vrai qu'il faut constamment vivre dans le Baptême. Mais la morale chrétienne est autant celle de la Cène que celle du Baptême.

Toute la morale sociale chrétienne des êtres entre eux vient de la Cène. Cela ne sort pas de la morale du Baptême. Dans la puissance de la Sainte-Cène, il doit y avoir un ordre des pierres vivantes.

Cette morale de la Sainte-Cène n'est pas réalisée, et nous sommes encore des pentecôtistes !.

Cette liaison des deux morales du Baptême et de la Sainte-Cène est aisée à comprendre.

Le Baptême est un point de départ qui contient tout, mais non encore développé. C'est comme une graine. Mais il faut que la graine soit semée dans un sol et reçoive air et lumière. La Sainte-Cène est le sol, c'est la terre de laquelle la graine croît.

Le danger est de jeter la semence dans le monde. L'Antichrist a beau jeu de mobiliser les gens ainsi semés.

De même, le Baptême du Saint-Esprit est lié à la Sainte-Cène. C'est dans la Sainte-Cène que l'on reçoit, par l'imposition des mains, le Baptême du Saint-Esprit, et non pas individuellement comme en seule liaison avec « son » baptême.

Le Baptême du Saint-Esprit est un don. Il est lié au Retour de Jésus. Il arme le chrétien et donne les charismes, dans la Sainte-Cène, pour l'utilité commune.

Personne ne « possède » un charisme. Personne « n'a » le don des langues. Mais si, dans la Sainte-Cène, Dieu manifeste, par moi ou un autre, les langues, alors, oui !

[21] Le Baptême du Saint-Esprit ne se conçoit pas sans la Sainte-Cène. Le Baptême est le seuil, la Sainte-Cène est la Table, le Baptême du Saint-Esprit est l'armement de l'armée unifiée et combattante en vue du Retour de Jésus.

Ce qui serait normal, c'est que le Baptême du Saint-Esprit soit donné par l'imposition des mains de celui qui donne la Sainte-Cène.

Pour le Baptême, le ministre qui baptise n'a pas d'importance. Pour la Sainte-Cène et pour le Baptême du Saint-Esprit, c'est beaucoup plus important. Car les divisions, la plupart du temps, viennent des pasteurs.

QUATRIEME ETUDE : VENDREDI 14 SEPTEMBRE 1951

1. – LE BAPTEME DU SAINT-ESPRIT.

[22] Le Baptême du Saint-Esprit est très important pour lier le Baptême et la Sainte-Cène.

Les Réveils eschatologiques ont insisté à juste titre sur le Baptême du Saint-Esprit. Mais le Baptême du Saint-Esprit échoue lorsque la vie de l'Eglise se durcit. Alors, le Baptême et la Sainte-Cène ont tendance à se séparer. Le peuple chrétien ne vit pas une union étroite entre le Baptême et la Sainte-Cène. Il y a un durcissement et un schisme dans l'Eglise entre les sacrements. D'où des schismes visibles où les sacrements se groupent l'un contre l'autre, le Baptême contre la Sainte-Cène.

Or, quand Dieu donne des effusions du Saint-Esprit à des personnes ou à des groupes, le but divin est de joindre organiquement le Baptême à la Sainte-Cène, de les rendre pleins et liés.

Parce que nous ne recevons pas le Baptême du Saint-Esprit entre le seuil et la Table - le Baptême et la Cène -, les gens ont tendance à s'en aller.

Si on fait du Saint-Esprit le seul sacrement, on a une piété spiritualiste et on en arrive à l'hérésie montaniste. On a finalement une piété sans sacrements. Les pires libéraux sont des pentecôtistes, des salutistes, des Quakers sur les sacrements...!

Si le Saint-Esprit porte les croyants baptisés dans la Cène de leur Eglise, il est alors vraiment le chef d'orchestre, l'inspirateur de la divine Liturgie.

Il y a un rapport étroit, que les pentecôtistes ne voient pas, entre le Baptême du Saint-Esprit et la Liturgie.

[23] Les Liturgies, la plupart du temps, ont leurs sources dans le Saint-Esprit, et en conservent le dépôt. Par exemple, les Psaumes sont des témoins du Baptême du Saint-Esprit de David, et constituent la Liturgie par excellence.

Entre la messe dite par le curé le plus décrépit, ou on relit le « dépôt » liturgique, et la réunion la plus brûlante du temps de S. Paul, il y a cependant un lien. Il y a quelque chose qui se tient. L'effusion du Saint-Esprit peut revivifier tout cela. Bien sûr, le Saint-Esprit peut enrichir l'Eglise de nouvelles prières, et il le fait. Nous contrôlons nos effusions spirituelles et nos inspirations par nos Psaumes et nos Confessions des péchés.

La Liturgie de l'Eglise est le développement de la semence du Baptême d'eau dans le terrain de la Sainte-Cène, sous l'action efficace du Baptême du Saint-Esprit : graine, terrain, rosée.

2. – CONSECRATION DES PASTEURS.

L'Eglise Réformée est fondée sur la Parole, par là, elle a des sacrements.

Puisque l'Eglise Réformée a des sacrements, il faut qu'elle se réclame d'une succession apostolique - ou bien, alors, ce serait de nouveaux sacrements inventés par les Réformateurs.

Les sacrements ne sont pas donnés du Ciel - ou bien c'est du Montanisme - Ils viennent de la Chambre Haute, du Fils de Dieu venu en chair. Les Apôtres les ont reçus des mains de Jésus en chair, et les ont transmis à leurs successeurs. Si on coupe la ligne quelque part, on admet que Jésus a échoué. - Je suis enfant d'Abraham, je ne suis pas un nouvel Abraham.

[24] Pour l'Eglise catholique, la succession apostolique de Rome se fait par la succession et le ministère du pape. Pour les Orientaux, les Anglicans, et certains Luthériens (suédois par exemple), elle se fait par les évêques.

Jusqu'à St Grégoire le Grand, (610), les évêques de Rome se sont succédés sans interruption. A cette époque, Grégoire a envoyé sont légat, Augustin, en Angleterre pour consacrer le premier évêque. Depuis lors, l'archevêque de Cantorbéry a la succession ininterrompue, jusqu'à nos jours. Il en est de même du Patriarche de Moscou, et de l'Eglise luthérienne suédoise.

Pour la Réforme, en France, qu'en est-il pour que Calvin ne soit pas un nouveau Montan, mais un Docteur qui a reçu les sacrements qui existaient auparavant ?

Or, jamais un évêque français n'est devenu protestant.

En France, au moment de la Réforme, c'est le Peuple chrétien qui a demandé la Parole et des bergers qui lui administrent les sacrements.

Pour le catholicisme, de 1417 à 1517, se placent les pages les plus indignes.

Depuis 1382, il y avait deux papes qui s'excommuniaient réciproquement. Pour mettre fin à cet état de choses, les cardinaux convoquèrent un Concile, à Pise, en 1409, qui nomma un troisième pape. Un nouveau Concile se réunit à Constance, en 1415, et les déposa tous les trois, après avoir élu Martin V. Entre les deux Conciles de Pise et de Constance, il y eut une période de deux ans sans pape.

Imaginez que ces deux ans se soient prolongés pendant 400 ans. Nous aurions alors la Réforme, et le Peuple des baptisés qui réclame la Parole et des bergers qui lui administrent les sacrements. C'est le Peuple chrétien qui, dans sa chair baptisée, constitue la succession apostolique.

[25] L'Eglise Réformée est rattachée à l'Eglise ancienne par le Peuple chrétien, et plus particulièrement par les martyrs, les galériens pour la foi, les émigrés obligés de fuir la persécution,...etc.

Le fait que la succession apostolique se soit faite par le peuple donne lieu à des malentendus.

Tout d'abord, il y a le malentendu du protestantisme libéral, ou malentendu « démocratique ». Puisque la tradition des sacrements a été faite par le peuple, le pouvoir de l'Eglise réside dans le peuple.

Mais le pouvoir de l'Eglise ne peut pas venir du peuple. Cela aboutirait, comme pour la Révolution française, au peuple qui guillotine son roi, autrement dit à : « Dieu est mort ».

Celui qui a le pouvoir, c'est Jésus-Christ, le Roi. Le pouvoir dans l'Eglise vient de Jésus-Christ.

Le « sacerdoce universel » est celui de tous les baptisés qui participent à la même Table et sont remplis du Saint-Esprit. Mais il y a un « ordre » dans l'Eglise. Les pouvoirs des pasteurs viennent de Jésus-Christ.

Il y a un autre malentendu qui est le malentendu « piétiste ». Jésus-Christ manifesterait sa royauté dans l'Eglise par les Charismes. Mais nous avons vu que les charismes manifestent la Liturgie. L' « ordre » ne vient pas des charismes.

Comment donc Jésus-Christ donne-t-il des pasteurs ? Par une vocation intérieure, et non point par des charismes. Et cette vocation doit être éprouvée par l'Eglise, qui a ses synodes, ses commissions, ses pasteurs. En dernière analyse, on aboutit à la Consécration des pasteurs par les pasteurs.

« Nous vous conférons par l'imposition des mains, [26] suivant l'usage apostolique, le ministère évangélique au sein de cette Eglise.... » (Liturgie des Eglises Réformées de France).

Pour nous, il en est ainsi depuis Antoine Court et depuis Calvin. Mais là, il y a une coupure où seul le peuple fait le lien.

La Consécration des pasteurs en vue du Retour de Jésus est cette même Consécration telle qu'elle est donnée par l'Eglise Réformée.

Telle quelle, cette Consécration nous lie à la Sainte-Cène, et pour nous, ici, à l'Ardèche d'autrefois, aux Temples, aux martyrs et à tous les humbles fidèles.

Nous n'avons rien à y changer. Seule l'Eglise, par ses Synodes, peut apporter un changement au contenu de la Consécration pastorale.

Mais quand on a reçu la Consécration, on peut prêcher dans l'intention que Jésus-Christ revienne, et demander à Dieu que, sur la base de la Consécration, tous nos sacrements soient des miracles, s'il y a, en eux, quelque chose d'imparfait.

Rien n'est irréparable. Dieu est vivant.

TEMOIGNAGE AU SYNODE NATIONAL

Le Chambon s/Lignon - 20 Mai 1951 - L. DALLIERE.

[1] Monsieur le Modérateur,

Messieurs et frères,

Me préparent à ce Synode, j'avais cru devoir rédiger une sorte de témoignage lequel, pensais-je à tort ou à raison, était attendu par plusieurs d'entre vous.

Ecoutant hier soir le très-beau rapport de M. le pasteur Gagnier, je me disais que mon témoignage devenait inutile, tant vous avez su parler, M. le Rapporteur, avec clairvoyance et avec justice, en même temps qu'avec la charité de Jésus-Christ.

Si vous me permettez cependant, M. le Modérateur, de lire l'essentiel de la déclaration préparée, nul ne pourra, je m'en assure, y voir une sorte de contre-rapport, mais plutôt le fruit de la convergence de l'œuvre du Saint-Esprit au sein de l'Eglise.

Je commencerai donc mon témoignage en rendant grâces à Dieu pour deux raisons : d'abord pour la réalité maternelle de l'Eglise. C'est là, vous ne l'ignorez pas, une doctrine authentiquement calvinienne, et point n'est besoin de rappeler le passage où, traitant de l'Eglise visible, le Réformateur nous invite à apprendre du seul titre de Mère combien la connaissance de l'Eglise visible est utile et nécessaire, (Institution chrétienne L. IV,ch. I, 4). Personnellement, l'affirmation que l'Eglise est maternelle m'a été apportée par le Président, Marc Boegner, lors d'une des visites qu'il voulut bien faire à ma paroisse en des jours difficiles, il y a dix ou douze ans. Elle a été manifestée, cette vérité maternelle, dans l'attitude de l'Eglise unie envers ceux de ses pasteurs qu'elle a trouvés s'abstenant de baptiser les enfants petits. Voilà mon premier sujet d'actions de grâces.

Le second est le contact vivant qu'il m'est donné d'avoir avec vous en cet instant. J'attache le plus grand prix au témoignage que nous pouvons nous rendre les uns aux autres, en tant que nous sommes, les uns et les autres, « des lettres de Christ écrites non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, sur les cœurs » (II Cor. 3/3).

I.

Le prix que j'attache à notre entretien me porte à entrer maintenant au cœur du sujet. A mon sens il ne saurait être aucunement question d'ouvrir une controverse pour ou contre le Baptême des petits enfants, ou de vouloir faire triompher l'une ou l'autre pratique. Un tel débat me paraît entièrement périmé. Ce dont il s'agit, c'est d'inscrire dans la Constitution de l'E.R.F., la réalité même du Baptême. La page a été laissée blanche en 1938-39 ; la diversité des tendances qui est propre à l'Eglise a eu, pour s'affirmer, un temps de paix ecclésiale et de mûrissement théologique. Nous sommes tous ici [2] pour affirmer notre foi dans le Baptême, pour la discerner dans la Parole de Dieu par le témoignage du Saint-Esprit qui est un à travers la variété de ses manifestations.

Dans cette recherche, les pasteurs qui ont été conduits à ne plus baptiser les enfants en bas âge, - et ici permettez-moi de substituer à un « nous » qui serait équivoque puisqu'il n'y a ni parti ni faction au sein du Synode, un « je » qui peut paraître plus orgueilleux bien qu'il ne veuille être qu'un témoignage ou une confession, - ainsi donc dans la recherche d'une constitution du Baptême au sein de l'E.R.F, je dépose, par mon attitude, en faveur et de son caractère sacramentel et de sa puissance prophétique.

Dans le Baptême il y a un symbole, sans aucun doute ; mais il y a plus qu'un symbole : il y a un sacrement par lequel Jésus-Christ, du haut du ciel édifie l'église sur la terre :

Il y a dans le Baptême une action actuelle du Saint-Esprit, un « operatum » dont l'agent est Dieu même : s'il n'en était pas ainsi, le Baptême ne serait qu'une parole imagée entre cent autres. D'autre part, quand Dieu « opère » dans l'église, il n'opère que dans la foi, parce que la foi elle-même, est encore, mystérieusement, une opération de Lui. Nous sommes, je pense, tous d'accord pour écarter un sacrement qui tirerait son efficace d'une nature conçue comme sujette à des opérations physiques. C'est pourquoi, sans entrer dans aucune controverse, je dois bien dire que je ne vois pas comment on pourrait ne pas croire à la nécessité de répondants dont la foi se substitue a celle que ne peuvent avoir les petits enfants que l'on baptise : car autrement pourquoi s'assemblerait-on sans que l'action de Dieu pût être reçue dans la, foi ? Mais, quoi qu'il en soit, j'ai une entière conviction que mon ministère propre est de donner le baptême dans la foi de celui qui le reçoit. Je respecte profondément le ministère de tous les frères qui, avec une pleine conviction, gardent la tradition de donner le baptême aux petits enfants. Les raisons qui les convainquent varient sans doute des uns aux autres. D'autre part il n'est pas toujours certain que le sens dans lequel un pasteur baptise un nouveau-né est le même que le sens avec lequel les parents ont

demandé le Baptême. C'est pourquoi si je suis très profondément ému et reconnaissant que mes frères à leur tour respectent mon - ministère, je suis persuadé d'occuper non une position individualiste et séparatiste, mais de mettre au service de l'Eglise la force qu'apporte un Baptême opérant dans la foi de celui qui le reçoit.- J'ajoute ici après coup à mon témoignage écrit que ma pensée n'est pas de souligner l'élément subjectif au détriment de l'élément objectif, mais d'affirmer les deux et de souligner le lien qui les unit dans l'ensemble de la Révélation ou nous voyons, partout, indissolublement joints, et l'œuvre divine et la foi que Dieu donne : « Vous êtes sauvés par le moyen de la foi. Et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu. » (Ephésiens 2/8*).*

II.

[3] Rendre au Baptême sa force en y liant l'œuvre efficace de Dieu à la foi de celui qui en est l'objet, me paraît d'autant plus urgent que l'époque où nous sommes est caractérisée par une sorte de dilution de toutes les valeurs sacrales, et du Baptême en particulier.

J'aborde ici la seconde partie de mon témoignage. Le dimanche 2 août 1914 a marqué dans mon être de jeune homme une trace ineffaçable. Plus j'avance dans la vie, plus il me paraît impossible de mettre entre parenthèses le déchaînement qui s'est ouvert en ce jour-là, comme si on pouvait fermer la parenthèse et reprendre le monde comme avant. Si vous me permettez un souvenir personne : je suis allé au culte, le dimanche 2 août 1914, au Temple de Saint-Germain-en-Laye. Un jeune suffragant suisse - il devait mourir jeune en Mission - donna une prédication peut-être un peu scolaire sur le livre d'Aggée. A la sortie, quelques-uns déploraient un sermon aussi inactuel et qui ne contenait aucune allusion aux événements. Pourtant le mot d'ordre de la Parole de Dieu n'a cessé depuis ce jour de retentir en moi, tel qu'il était sur les lèvres de ce pasteur : « Est-ce le temps pour vous d'habiter vos demeures lambrissées, quand cette maison (de Dieu) est détruite ? » (Aggée 1/4).

Historiquement, si je puis dire, j'ai été conduit à bénir les enfants nouveau-nés en vue de leur Baptême à venir, essentiellement par le souci de maintenir l'autorité de mon ministère pastoral à l'égard des membres de ma paroisse. Comme à tous les pasteurs, il m'est impossible de faire prendre les engagements des Catéchumènes dans « un sens pickwickien », je veux dire en sous-entendant qu'on n'attache pas d'importance à ce qu'on dit. Dès lors, la seule position logique me parut être de ne donner le Baptême des enfants que si le père et la mère participent à la Sainte-Cène chaque fois que l'Eglise la célèbre, fréquentent nos saintes assemblées, et emploient tous les autre moyens que Dieu leur offre pour avancer leur salut. Ces jeunes ménages communiants, tenant leurs propres engagements, pouvaient en prendre d'autres pour leurs enfants. Mais, de tels ménages, on les comptait sur les doigts, et je ne pouvais me résoudre à instituer un triage entre les familles. D'où ma décision initiale.

A la réflexion, pendant des années et des années, je compris que cette position, ou je n'étais pas seul, outre le <u>sens théologique</u> dont j'ai parlé tout-à-l'heure, avait, si elle est vraiment voulue de Dieu, en des serviteurs qui ne se sont pas concertés, et en des pays divers, un <u>sens prophétique</u>. Voici ce que je veux dire.

Le XXe siècle me paraît être de toute évidence le siècle de la mort, non de Dieu, mais de la chrétienté : vous la voyez remplacée sous vos yeux par un magma mondial, techno-latrique et anti-christique - Or le Baptême des enfants me paraît historiquement lié à l'existence de la chrétienté ; il a pris avec elle toute son ampleur ; il a reçu d'elle les étais qui lui étaient nécessaires pour la construction d'un édifice qui devait répondre au paradoxe d'être à la fois terrestre et **[4]** chrétien. Et, vus sous cet angle, en face d'une Renaissance partiellement anti-christique, la Genève de Calvin, les principautés et les royaumes luthériens, furent des renouveaux de la chrétienté. Pour Calvin, le citoyen ou le magistrat qui ne fût pas à la fois baptisé, communiant et fidèle, eut été un non-sens. Toute la discipline presbytérale avait pour but une adéquation entre le citoyen de l'Etat et le fidèle de l'Eglise participant personnellement aux Sacrements.

La chrétienté étant détruite, le fait qu'il y ait des pasteurs qui ne baptisent que des catéchumènes dans la foi, me paraît être comme une aiguille au cadran de l'horloge, pour dire au monde en quel temps nous sommes. Nous ne revenons pas au IVe siècle : mais, de même qu'au IVe siècle le Baptême des enfants s'implanta parallèlement au Baptême des Catéchumènes, de même une des caractéristiques du XXe siècle ne serait-elle pas que le Baptême des catéchumènes reprenne place parallèlement au Baptême des enfants ?

<u>Par rapport à l'ex-chrétienté</u>, le Baptême des Catéchumènes a une portée que j'appellerais stratégique. Par faiblesse plus que par mauvais vouloir, par glissement des âmes dévitalisées plus que par adhésion délibérés, des multitudes d'hommes sont aujourd'hui au service, ou au pouvoir, de l'antichrist. Sans le vouloir délibérément, les masses vivent dans une sorte d'orgueil prométhéen qui divinise non l'homme mais le troupeau humain meurtrier et impudique. Ce que j'appelle un magma d'êtres humains absorbe sans cesse les familles et les structures autrefois christianisées. Là-devant, l'Eglise de Jésus-

Christ, qui prêche la grâce, ne peut-elle pas dire à l'homme : « Mon frère, pour être un homme libre, viens à Jésus-Christ, qui t'offre sa parole de pardon, avec les deux sacrements où tu puiseras ta force : le Baptême qui fera de toi une pierre solide et vivante, la Sainte-Cène qui t'édifiera avec les autres pierres en une construction ferme et ordonnée selon des lois divines ? » Le Baptême atteste donc ici au monde la solidité inébranlable de la structure ecclésiale qui se tient ferme sur le rocher de Christ, au milieu de l'écroulement et de l'écoulement d'une chrétienté en décomposition.

Par rapport à l'Eglise elle-même, je crois que le Baptême des Catéchumènes dans la foi est un témoignage rendu à une espérance vivante. Toute la séduction de l'Antichrist vient d'un jeu de messianismes terrestres, et j'emploie ce mot de jeu dans le sens ou l'on parlerait d'un jeu de miroirs. L'église, elle, n'a pas besoin de se procurer des messianismes de rechange au Grand Bazar Moderne. L'Eglise sait que le Messie, c'est Jésus de Nazareth, qui reviendra pour juger les vivants et les morts. L'espérance de la seconde venue du Christ suscite en l'Eglise une intercession et une action qui ont des aspects divers : mais, quel que soit celui des aspects de l'espérance que l'on considère, le Baptême reçu dans la foi est là comme un sceau de notre attente. Ainsi une communauté qui prépare le Retour du Seigneur priera pour le Réveil des âmes dans toutes les Eglises ; et quel puissant éveilleur que le Baptême qui suscite sur les lèvres de [5] l'auditeur la question : « Qu'est-ce qui empêche que je sois baptisé ? » et l'Eglise répond : « Si tu crois de tout ton cœur, cela est possible. » (Actes 8/36-37).- Ainsi encore une communauté qui prépare le Retour du Seigneur travaillera à l'œcuménisme ; et le Baptême reçu dans la foi, appuyé sur une doctrine biblique nette me paraît dresser un centre de convergence, tandis que je crains que le Baptême des enfants, bien qu'uniforme en pratique, ne recouvre des théologies très diverses, et parfois opposées.- Ainsi encore penser au Retour de Jésus-Christ, c'est reconsidérer le mystère de la conversion d'Israël; et sans pouvoir entrer ici dans des développements qui me tiennent profondément à cœur, je crois que le Baptême reçu dans la foi aidera à abattre le mur de séparation entre Israël et nous, en nous plaçant les uns et les autres dans une égalité devant la Croix, et en faisant réparation pour les mépris et les persécutions que les Juifs ont subies de la part d'une chrétienté ou de chrétiens baptisés enfants peut-être, mais qui ne connaissaient pas l'amour de notre Père pour notre Frère aîné.- Bref, le Baptême reçu dans la foi, - au sein d'un monde antichristique qui revendique les corps des hommes et des femmes pour les désacraliser, les soumettre à ses modes et à ses techniques, en faire des rouages et des bielles d'une sorte de vaste monstre destructeur, - le Baptême, dis-je, revêt le corps des fidèles de l'espérance de la Résurrection, d'une manière analogue peut-être à celle dont cette première ébauche que fut le Baptême de Jean revêtait les Israélites de l'espérance de la première apparition du Christ.

A mon texte préparé avant le Synode, j'avais donné une conclusion qui affirmait que je ne saurais concevoir de prophétisme authentique contre l'Eglise ou hors d'elle. Le rapport que nous avons entendu hier me dispense vraiment de lire ce développement. Dans l'espoir d'avancer le débat qui est ouvert, je préfère déclarer ici que, lorsque viendra le vote, je voterai pour un très grand nombre des dispositions de l'ordre du jour proposé ; sur quelques-unes, si personnellement je dois m'abstenir, je ne ferai aucune opposition. Mon ardent désir serait de voter « pour » l'ensemble du projet quand il sera mis finalement aux voix. Mais je dois dire qu'il y a une disposition et une seule qui m'en empêcherait : le N° 6 de la p. 6. Il me semble qu'en refusant de mettre à l'étude une liturgie de présentation, le Synode reprendrait d'une main tout ce qu'il a donné de l'autre, et qu'il risquerait d'être intolérant et dur, de la manière la plus douloureuse, celle qui porte sur les petits enfants. On nous dirait alors que la famille chrétienne, la solidarité dans le temps, l'Eglise de multitude, sont tellement liés au sacrement du Baptême - ce qui n'est pourtant pas dit dans l'Ecriture, - que si nous baptisons dans la foi, nos enfants n'ont plus de statut dans l'Eglise ; on nous acculerait à une église de professants dont nous ne voulons a aucun prix. Considérez, frères, que le Baptême des enfants entraîne une seconde cérémonie qui est bien délicate à préciser et qui expose à bien des dangers, je parle de la réception dans l'Eglise de jeunes [6] qui y ont déjà été reçus depuis 15 ans par le sacrement du Baptême. Je tous prie et je tous supplie de joindre les deux questions de la Confirmation et de la « Présentation des enfants en vue d'un Baptême à venir ». Je ne veux pas forcer la conscience du Synode ; si l'on nous avertit que le moment n'est pas venu d'adopter même le principe d'une liturgie de présentation, je demande seulement que la question soit renvoyée avec celle de la Confirmation aux Commissions compétentes. M. le Rapporteur, frère bien-aimé, conduit par le Saint-Esprit, vous avez élevé ce Synode sur des cimes où il jouit d'une unité profonde. Puis-je espérer que vous nous donniez aujourd'hui une rédaction de l'article 6 telle que vous nous meniez encore plus haut, et que ce Synode, adoptant votre ordre du jour à une quasi-unanimité puisse le transmettre aux Eglises en le marquant du sceau de la Parole apostolique : « Il a paru bon au Saint-Esprit et à nous ».

La Parole de Dieu et les sacrements

- 1952 -

Texte rédigé par Jacques SERR d'après des notes détaillées prises pendant la Retraite de 1952 par Fadiey LOVSKY et Lucien SCHNEIDER. Ce texte n'étant qu'un résumé approximatif, on s'abstiendra d'en publier des citations par écrit.

Mardi 9 septembre 1952

PREMIERE ETUDE. - LE GRAND MYSTERE DE LA BIBLE

1.- LA BIBLE ET JESUS-CHRIST : Le « ressourcement ».

[1] Jean 4/10 : « Si tu connaissais le don de DIEU ... » dit JESUS à la Samaritaine.

Le don de DIEU, qu'est-ce ? Pour nous protestants, c'est Sa Parole. Nous aimons le Psaume 119 qui, dans ses 176 versets, nous parle constamment de sa Parole.

La Parole écrite. C'est à dire l'Ecriture. Pour les Apôtres c'est l'Ancien Testament. Pour nous, c'est l'Ancien et le Nouveau Testament. Mais ce n'est pas une bibliothèque de grand-père, dépareillée. Il y a une unité dans cette Parole.

« Si tu connaissais le don de DIEU ... et qui est Celui qui te parle... »

Le don de DIEU, c'est Celui qui te parle, JESUS-CHRIST. « DIEU a tellement aimé le monde qu'il a donné son FILS unique, afin que quiconque croit en Lui, ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle ». Telle est la « Révélation centrale de l'Evangile » dans laquelle la Déclaration de Foi de l'Eglise Réformée de France trouve la « source » principale de la Foi.

Le don de DIEU, c'est la Parole : le don de DIEU, c'est JESUS-CHRIST ; car il n'y a qu'un don de DIEU.

2.- LE MYSTERE CHRETIEN.

Comment peut-on dire, donc, la Bible c'est JESUS-CHRIST ? Réponse : la signification de tout ce qui est écrit c'est JESUS-CHRIST. Mais que de passages différents de JESUS-CHRIST. Si JESUS-CHRIST était une signification, il serait une pensée, une science, et non une personne. Or JESUS-CHRIST est une personne vivante. Comment donc est-il lié à la Bible ?

I Timothée 3/16 : « Il est grand le mystère de la piété ... » JESUS-CHRIST est le grand mystère de la piété. Mystère est un mot lumineux. Il se trouve 27 fois dans le Nouveau Testament. Il désigne toujours une vérité cachée en DIEU et révélée par le ministère de la Nouvelle Alliance. C'est une vérité dévoilée (apocalypse) - comme une statue qu'on dévoile - comme un cadeau fait par les parents aux enfants, avec toujours cet élément de surprise.

Le mystère, lorsqu'il est dévoilé, apporte un élément de surprise. Car la vérité du mystère, personne ne la connaissait. La pleine lumière est mystérieuse parce qu'elle était inconnue, non évidente, et qu'elle est donnée par DIEU dans un acte de sa grâce : Jean 3/16. I Cor. 2/11.

Les vérités des sciences se découvrent par l'homme. La vérité du mystère est fermée à l'homme livré à lui-même. L'homme ne peut recevoir cette lumière par ses propres capacités. C'est un don. Il faut une autre capacité pour le recevoir, c'est la Foi. Il faut croire le mystère, on ne peut l'inventer. Le mystère est reçu par la Foi. Et la Foi est ici aussi une connaissance du don de DIEU.

La Foi, c'est l'éblouissement de l'enfant qui découvre le sourire de sa mère.

Le mystère est une vérité qui, dévoilée, s'adresse à la Foi. Le mystère est toujours une vérité concrète ; il n'est jamais une vérité abstraite. DIEU nous donne toujours des dons vivants et concrets.

[2] Comment la Foi peut-elle connaître ces dons vivants et concrets? C'est par des choses que le mystère nous est donné. Les vérités de la Foi nous sont rendues accessibles, par des choses concrètes. Quand DIEU nous dévoile la vérité, il y a des choses concrètes qui possèdent le pouvoir de se dépasser, d'être plus qu'elles-mêmes. Il y a des choses visibles qui reçoivent le pouvoir mystérieux de contenir et d'exprimer plus que ce qui est visible.

Dans le sourire de la mère à l'enfant, il y a plus que cela, il y a toute la réalité et l'expression de la maternité. Le sourire de la mère est une réalité mystérieuse.

De même, dans la présentation de JESUS au Temple : SIMEON voit le petit enfant et il dit : « Mes yeux ont vu ... – quoi ? un bébé ? non ! -ton Salut ! » JESUS est un mystère.

3.- COMMENT LA BIBLE EST-ELLE A LA FOIS UN LIVRE ET JESUS-CHRIST ?

Dans l'Ancien Testament tout y est « mystère ». Les personnes, les choses, tout y a le pouvoir mystérieux de se dépasser. Tout ce qui est dans l'Ancien Testament nous apporte plus que ce que l'on trouve hors de la Bible.

Il ne suffit pas de dire que ce qui est dans l'Ancien Testament est « type » ou « typologique », chose ou personne ayant une signification prophétique. Car, le « mystère » nous le trouvons aussi dans le Nouveau Testament.

Tout ce qui est dans le Nouveau Testament est « mystère » aussi. Tout ce que touche JESUS, ou tout ce qui touche à JESUS, se dépasse soi-même, baigne dans la lumière du « mystère ». Par exemple, le Jourdain, la CROIX, un lépreux, Lazare, etc.

La Bible est un livre, un objet concret, qui porte le « mystère » de JESUS-CHRIST. Jamais il ne devient une vérité abstraite.

Dans la Bible, le « mystère » se découvre à moi. Il ne s'agit pas de la distinction entre sens littéral et sens spirituel du texte. L'un et l'autre sont la Bible et sont tous deux « mystère ». Les choses, même littérales, portent plus qu'elles-mêmes. Dans leur réalité concrète elles apportent JESUS-CHRIST. Et cela, par l'action du SAINT-ESPRIT, bien sûr.

4.- DEFINITION

Le « mystère » est une vérité longtemps cachée, dévoilée au temps voulu par DIEU, reçue par des réalités concrètes, personnes ou choses, qui ont le pouvoir de se dépasser elles-mêmes.

Ces choses dépassent l'homme. Elles sont inconcevables sans la foi, et elles sont toujours contenues dans la Bible par des réalités concrètes.

La Bible est le livre visible, concret, qui nous apporte le mystère de JESUS-CHRIST, par le SAINT-ESPRIT.

La Bible est le grand sacrement de notre foi, le grand mystère de notre foi, qui contient tous les autres sacrements. Elle est le sacrement des sacrements.

Mercredi 10 septembre 1952

DEUXIEME ETUDE. – DE L'INCARNATION DE JESUS-CHRIST AU SACREMENT DU BAPTEME

1.- L'INCARNATION : JEAN 1.

[3] « La Parole a été faite chair » : Jean 1/14

« Le Fils unique qui est dans le sein du Père » : Jean 1/18

« Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme, né sous la Loi » : Galates 4/4.

« Jésus-Christ, son Fils unique, notre Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, et qui est né de la Vierge Marie », ainsi s'exprime le Symbole des Apôtres.

Et le Symbole de Nicée-Constantinople (IVe s.) dit : « Il s'est incarné du Saint-Esprit, Il est né de la Vierge Marie, Il s'est fait homme »

Ainsi JESUS reçoit un nom d'enfant nouveau-né, puis son titre de Oint, Messie, Christ.

La lumière du FILS a d'abord été dévoilée à JEAN-BAPTISTE. Le SAINT-ESPRIT était beaucoup plus connu que le FILS, par les Prophètes de l'Ancien Testament. Mais par le FILS, DIEU nous a donné une pleine révélation du SAINT-ESPRIT, dès le Baptême de JESUS. DIEU nous a dévoilé la plénitude du SAINT-ESPRIT en même temps que JESUS, lequel nous a fait connaître le PERE.

2.- MYSTERE DE L'INCARNATION ET MYSTERE DE LA BIBLE.

La Bible en tant que collection d'écrits - ou Ecriture - est le support concret du Mystère, le dévoilement du Mystère de DIEU, la présence mystérieuse de JESUS-CHRIST. On pourrait presque dire : la lumière invisible.

Mais la foi seule permet de voir cette « Lumière de Lumière » qu'est JESUS-CHRIST, comme s'exprime le Symbole de Nicée-Constantinople.

La Lumière de JESUS-CHRIST est une lumière spirituelle, céleste, dévoilée à la Foi. La Bible est le support de cette lumière. Elle porte le Mystère divin.

Quand on voit Charmes, on voit un village comme les autres. Quand on voit Nazareth ou Jérusalem, on voit bien davantage.

On l'a dit hier, la Bible est sacrement.

En JESUS, il y a une structure et une réalité comme celle de la Bible.

L'apôtre JEAN n'avait pas le Nouveau Testament, mais il avait la présence de JESUS, et c'est cette présence qu'il nous a transmise par son Evangile.

JEAN a vu l'homme JESUS, réalité visible, concrète. La réalité physique de JESUS était une réalité mystérieuse en laquelle le PERE se révélait. Par la foi, JEAN voyait dans l'homme JESUS, le FILS de DIEU. Et JESUS lui-même disait : « Celui qui m'a vu a vu le Père » (Jean 14/9)

Au lieu de lire le Nouveau Testament, l'apôtre JEAN écoutait les paroles de JESUS.

Nous, comme JEAN, nous entendons les paroles de JESUS par les Evangiles, d'une manière pour ainsi dire dérivée, grâce à l'apôtre JEAN et les autres apôtres.

JEAN dit que, en voyant JESUS, nous contemplons « la gloire du Fils unique venu du Père » (Jean 1/14).

[4] La chair et le sang de JESUS, son corps, sa voix, ses gestes, ses paroles, sa réalité humaine et physique, c'est une réalité mystérieuse qui se dépasse elle-même et signifie le FILS de DIEU,

Comme pour la Bible, le FILS unique est là où est le corps, la réalité physique de JESUS. Entre JESUS et la Bible, il y a une ressemblance de structure.

3.- L'INCARNATION EST LA SOURCE DU MYSTERE DE LA BIBLE.

Le Mystère de JESUS sur la terre, vu par JEAN, était pour celui-ci « le Fils unique dans le sein du Père ».

Le corps terrestre de JESUS est donc une réalité mystérieuse portant une lumière supérieure à la terre, et au-dessus de la raison humaine»

Ce mystère est la source de la source.

Avec la Bible, nous prenons notre foi près de la source. Mais la Bible n'est pas la source de la source. La source de la source, c'est l'Incarnation. Puis la Bible est la source de JESUS. L'Incarnation est la source du mystère de la Bible. La Bible, à son tour, est la source de la prédication de JESUS.

JESUS est une union de l'invisible et du visible, plus merveilleuse encore que la Bible. En JESUS, sont unis sans confusion le Créateur et la créature. En sa personne, JESUS unit sans les absorber l'un dans l'autre le Créateur et la créature.

Dans cette union, DIEU n'est pas diminué. Nous ne rejetons pas DIEU dans le lointain, dans une solitude stérile, comme le font les philosophes.

L'Incarnation est la surprise de DIEU pour les hommes.

L'Incarnation est la source de la source qui est la Bible.

4.- LA PREDICATION DE LA BIBLE, PAROLE DE DIEU.

Redescendons le cours du fleuve après être remonté à la source. Il s'agit de la transmission de la Bonne Nouvelle aux autres. Ici, nous sommes en plein dans les eaux de la Réforme. Mais ce n'est pas de la pêche à la ligne : il y a l'Eglise.

Prenons le cas des Apôtres à la Pentecôte. Ils ont été baptisés par JEAN-BAPTISTE ; ils ont communié le soir du Jeudi-Saint, mais ils n'ont pas encore été baptisés du SAINT-ESPRIT. Alors l'ESPRIT vient, et ils sont baptisés en un seul ESPRIT pour former un seul Corps. Voilà l'Eglise, et aussitôt l'Eglise se met à évangéliser.

La transmission du Christianisme se fait par la parole prêchée. Cela, la Réforme l'a dit indiscutablement. La transmission de la Bonne Nouvelle aux autres se fait par la prédication de l'Eglise.

DIEU lance le filet ; c'est la pêche au filet ; il y a l'Eglise.

Et ici se vérifie encore la loi du mystère : PIERRE cite JOËL, puis le Psaume 16, et leur montre le Mystère de JESUS-CHRIST qui dépasse les textes.

5.- LE SACREMENT DU BAPTEME.

[5] A l'ouïe de la prédication de PIERRE, les auditeurs demandent : Que ferons-nous ? Aussitôt, PIERRE les conduit à un sacrement.

Il en est ainsi dans tout le Nouveau Testament : l'Eglise ayant prêché, conduit au sacrement.

Croyez-vous que PIERRE et les 120 dévient alors ? Mais non ! Il n'y a là rien d'étonnant. La prédication conduit à une action visible qui Porte le mystère, la lumière inaccessible. Nous avons vu cela tout le temps.

L'eau, dans certaines circonstances, porte le mystère. Quelle différence y a-t-il entre la prédication de la Bible et l'administration du Baptême ?

Le Baptême est un mystère divin, actuel pour le baptisé. C'est la parole de DIEU pour lui, lui disant : « les temps sont accomplis pour toi ». C'est la parole de DIEU actualisée pour lui.

Le baptisé reçoit JESUS-CHRIST, mystère de DIEU. Il a besoin d'être assuré que ce don est pour lui. DIEU, par le Baptême le conduit sur le Calvaire et lui dit, à lui personnellement : « Tu as été crucifié avec JESUS, et maintenant tu vas être enseveli ; voici ton tombeau, mais je ne t'y laisserai pas, car ce n'est plus toi qui portes tes péchés ; tu vas maintenant connaître la résurrection ».

De même que ABRAHAM et DIEU ont échangé leurs noms : DIEU est le DIEU d'ABRAHAM, ABRAM est devenu ABRAHAM, de même cela arrive pour chacun de nous dans notre Baptême.

DIEU est mon DIEU. Le Baptême écrit avec une encre céleste un nom nouveau dans mon âme : le nom de « fils de DIEU ». Mon nom est inscrit dans les cieux, dans le Cœur de DIEU ; et moi je reçois le nom de DIEU, je deviens fils de DIEU.

« Comment l'eau peut-elle opérer de si grandes choses ? » demande LUTHER dans son Catéchisme. C'est que l'eau est le support visible du mystère de DIEU. C'est le mystère de DIEU, dont l'eau est le support, qui opère ces choses.

C'est une Parole visible dans l'eau. Voyant l'eau, nous entendons la Parole. Il n'y a rien de magique dans le Baptême, dans le contact de l'eau. L'eau, c'est bien plus la mort que le lavage.

Mais la Parole n'agit que dans la foi. Le Baptême n'agit que dans la foi. La foi reçoit le sourire maternel, elle ne le crée pas ; elle le découvre et le reçoit.

Nous sommes sauvés par grâce, par le moyen de la foi. Mais cela exige un support qui porte le mystère. Nous ne pouvons être atteint par DIEU sans support matériel. - Le support qui porte le mystère, c'est le Corps de JESUS, c'est la Bible, c'est le Baptême ... le fleuve descend ... de la source jusqu'à nous. Et chaque fois, c'est la même structure où le mystère est porté.

I Timothée 3/16 : « Sans contredit, le mystère de la piété est grand : celui qui a été manifesté en chair, justifié par l'ESPRIT, vu des anges, prêché aux Gentils, cru dans le monde, élevé dans la gloire ».

On peut dire : JESUS-CHRIST, dans son humanité, est le sacrement ; la Bible est sacrement ; le Baptême est sacrement.

Dans le sacrement, il y a un élément de miracle. Le Baptême n'agit pas à coup sûr, comme quelque chose de magique - c'est pourquoi nous ne baptisons pas les enfants -. Mais, comme la Parole de DIEU ne retourne pas à Lui sans effet, ainsi le Baptême est lui aussi agissant. Il agit avec certitude.

Le Baptême est un cadeau de DIEU. Si il est reçu sans la foi, cela n'empêche pas que ce soit un cadeau ; mais c'est un cadeau que l'on méprise ou que l'on brise.

DIEU est lié à la parole du Baptême. Le Baptême opère, comme la prédication de la Parole opère, comme la Parole ayant été faite chair opère jusque dans l'éternité.

Jeudi 11 septembre 1952

TROISIEME ETUDE. – LA SAINTE-CENE, SACREMENT DE L'EDIFICATION

1.- I PIERRE 2/ 5 : BUT DE L'EDIFICATION.

[6] « Vous-mêmes, comme des pierres vivantes, édifiez-vous pour former une maison spirituelle, un saint sacerdoce, afin d'offrir des victimes spirituelles, agréables à DIEU par JESUS-CHRIST ».

L'édification, c'est l'Eglise, à la place du Temple de Jérusalem ; non pas l'individu. C'est l'Eglise qui est une maison spirituelle et sainte.

L'Eglise baptisée du SAINT-ESPRIT, a lancé à la Pentecôte le premier appel missionnaire. Puis, elle fait entrer dans la maison spirituelle ceux qui écoutent cet appel.

Ils entrent à la fois comme convives et comme pierres vivantes. Ils deviennent des pierres pour l'édification de la maison.

Pourquoi DIEU fait-il cette maison ? Pourquoi JESUS-CHRIST édifie-t-il cette maison spirituelle ; dans quel but ?

a) Le but de cette maison, c'est d'abord la croissance des âmes elles-mêmes dans la grâce, c'est-à-dire la sanctification. La sainteté de JESUS-CHRIST se déploie dans les pierres de l'édifice, pour former un saint sacerdoce.

b) L'édification de cette maison a aussi pour but de continuer l'annonce de l'Evangile, la prédication, l'évangélisation.

c) Le but de cette maison est encore l'adoration et la louange. JESUS, sur la terre, à Lui tout seul, a été l'adorateur parfait. Après la Résurrection et la Pentecôte, c'est un Peuple nouveau, un saint sacerdoce, qui va assumer le service de DIEU et le Culte.

d) Enfin, le but de cette édification de la maison spirituelle, c'est la préparation du Retour de JESUS. Cette maison n'a pas de toit sur la terre. Elle n'est jamais achevée. C'est JESUS qui la couronnera par son Retour, pour la remettre à DIEU.

2.- COMMENT JESUS EDIFIE-T-IL CETTE MAISON ?

JESUS édifie cette maison par :

- la Prédication de la Parole de DIEU
- la Prière
- le témoignage de la vie des chrétiens, l'obéissance.

Dans une paroisse, c'est ainsi que l'Eglise est édifiée. Ces trois choses ne sont pas sans rapport entre elles.

La Prière est donnée dans la Bible Parole de DIEU. Le Témoignage est l'obéissance à la Bible, la mise en pratique de la Parole de DIEU.

La Bible - nous l'avons dit - est le grand sacrement qui contient tous les autres. JESUS édifie la paroisse par la Bible, qui se traduit de différentes façons.

Bien sûr, nous n'oublions pas le SAINT-ESPRIT ! La Bible sans le SAINT-ESPRIT n'est pas la Bible. Et le don du SAINT-ESPRIT lui-même nous est donné par la Bible.

Toute l'édification de l'Eglise s'opère par la Parole de DIEU, par le SAINT-ESPRIT.

L'arme des évangélistes, c'est la Parole de DIEU qui aboutit à une Parole visible, le Baptême, sacrement.

[7] On n'est donc pas surpris de retrouver le même principe spirituel. Comme la Bible aboutit au Baptême dans l'évangélisation, elle aboutit à la SAINTE-CENE dans l'édification :

Incarnation de JESUS-CHRIST → Parole de DIEU → Sacrement.

La SAINTE-CENE est le sacrement de la maison spirituelle :

Incarnation de JESUS-CHRIST → édification de la maison spirituelle → SAINTE-CENE ou eucharistie.

La SAINTE-CENE comprend les trois moyens d'édification que nous avons mentionnés au début :

– Parole de DIEU, sujet de méditation, enseignement biblique
– Prière, louange, chants
– Témoignage, obéissance des fidèles.

3.- LE DON MYSTERIEUX DE LA SAINTE-CENE.

Le Baptême est une parole visible pour le converti lui-même. A lui s'adresse personnellement et individuellement la parole : Je te baptise…

La Sainte-Cène, elle aussi, est une parole visible, mais elle ne s'adresse pas à une seule personne ou individu : Buvez en tous ... Faites ceci ... c'est au pluriel.

Bien sûr, dans la SAINTE-CENE, chacun communie personnellement. Mais il communie dans une Communauté visible, en tant que personne unie aux autres personnes de la Communauté.

Ici, la SAINTE-CENE est sacrement de l'édification.

« Ceci est mon corps, ceci est mon Sang... » Mais c'est du pain et du vin !

Il y a là une difficulté insurmontable en dehors de la foi.

La solution de facilité consisterait à dire : C'est = ça ressemble à... C'est souvent la solution protestante. Je ne nie pas cette ressemblance, mais c'est une vérité de La Palisse. Et si on s'en tient là seulement, il n'y a plus ni mystère ni foi.

JESUS prend les choses les plus simples qui soient à notre portée : du pain et du vin. Mais ce n'est pas tout.

La foi dit que JESUS est le Maître de la Maison spirituelle. Il est le Maître de l'espace et du temps.

Quand JESUS dit : « Toutes les fois que vous en boirez... » il étend sa main à travers le temps sur tous les siècles, et il leur donne le même don qu'il donnait aux Apôtres qui le voyaient et l'entendaient, quand il était à table avec eux le soir du Jeudi-Saint. JESUS étend la main sur toutes les Tables saintes pour leur donner à toutes le même don.

Ce n'était pas seulement du pain ou du vin qu'il donnait aux Apôtres, pour nous enseigner sur le corps humain et sa nourriture. Si nous croyons en JESUS-CHRIST, fidèlement, eh bien, sa Parole est vraie ; ce qu'il nous donne c'est son Corps et son Sang.

Ce n'est pas le corps et le sang de l'humanité de JESUS : sa chair reste intègre dans la Chambre Haute quand il donne la CENE.

Ce n'est pas non plus le corps de son cadavre quand il était à l'état de mort le jour du Vendredi-Saint, puisqu'il est glorifié à la manière dont les Juifs mangeaient l'agneau pascal immolé.

C'est son Corps et son Sang dans leur totalité : formés de Marie, vivant sur terre, crucifiés, au tombeau, et glorifiés. Il y a une plénitude des paroles de JESUS. Il y a une plénitude de son Corps et de son Sang, dans leur totalité.

On pourrait objecter : mais si le Corps de JESUS est au Ciel, il ne peut pas être sur la terre.

Mais dans le Corps ressuscité de JESUS, il y a un mystère. Nous ignorons les propriétés du Corps de JESUS hors du tombeau vide. Les apparitions du Corps de JESUS après la Résurrection sont réelles, mais elles sont mystérieuses, c'est-à-dire qu'elles se dépassent elles-mêmes. Il y a plus dans le Corps ressuscité de JESUS que dans ses apparitions.

[8] Dans les apparitions, JESUS n'y est pas tout entier. Lorsque JESUS apparaît à ses disciples, il n'a pas pour cela laissé vide son trône dans le ciel.

Lorsqu'il mange du poisson rôti, ce n'est pas parce qu'il a besoin de prendre de la nourriture tous les jours. C'est pour donner aux disciples une preuve de sa résurrection corporelle. C'est une réalité qui signifie la Résurrection, pour nous, mais ce n'est pas une description de la vie du ciel.

Nous recevons donc dans la foi le Corps de JESUS tout entier. « Heureux ceux qui n'ont pas vu mais qui ont cru ». Dans la SAINTE-CENE, il ne nous apparaît pas, mais il se donne à nous dans sa totalité, sous une forme invisible qui dépasse infiniment le Pain et le Vin qui en sont le support.

La SAINTE-CENE est un repas qui se dépasse, et où JESUS-CHRIST se donne tout entier dans son Humanité et sa Divinité. Il se donne tout, et il nous donne tout dans une réalité mystérieuse, parce qu'il est Maître de l'espace et du temps.

La SAINTE-CENE est intermédiaire entre les apparitions de JESUS ressuscité et son Retour.

La SAINTE-CENE commémore la première venue de JESUS. Mais ce n'est pas une minute de silence commémorative. Il y a la Présence de JESUS venu en chair dans toute sa vie terrestre, telle qu'elle nous est attestée en mystère dans la Bible. Et il y a une Annonce de sa deuxième venue.

Dans la SAINTE-CENE, il y a plus que dans les apparitions. Les apparitions ne sont pas encore le don total de JESUS pour l'Eglise : elles ont lieu avant le Baptême du SAINT-ESPRIT de la Pentecôte. Les apôtres n'ont pas encore reçu le Baptême du SAINT-ESPRIT dans la plénitude de la Pentecôte.

Si, dans les apparitions il y avait plus que dans la SAINTE-CENE, nous reviendrions en arrière. Dans les apparitions il y a moins que dans la SAINTE-CENE.

Dans la SAINTE-CENE, il y a plus que dans les apparitions. Toutefois la SAINTE-CENE contient moins que le Retour de JESUS, dont elle témoigne dans la vertu de l'Espérance.

Maranatha ! JESUS vient pour l'achèvement de la Maison.

4.- LE SACREMENT EST UN SIGNE VISIBLE QUI CONCERNE CELUI QUI LE REÇOIT

Pour le Baptême : Je TE baptise ...

Dans la SAINTE-CENE, quelqu'un aussi est en jeu, c'est l'Eglise assemblée.

JESUS-CHRIST édifie l'Eglise par le don total de son Corps : Vous êtes le Corps du CHRIST...

La SAINTE-CENE est l'aboutissement de la Parole de DIEU pour l'édification de la Maison spirituelle.

5.- MANIERE DONT SE FAIT L'EDIFICATION DU CORPS DE CHRIST DANS LA SAINTE-CENE.

[9] Cette édification s'opère par l'acte de manger et de boire. « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui » (Jean 6/56).

- Demeure en moi : nous en CHRIST.

- Je demeure en lui : CHRIST en nous.

a) La SAINTE-CENE est une nourriture merveilleuse. Nous sommes nourris et abreuvés dans notre âme de la plénitude de la Divinité.

Il y a dans la SAINTE-CENE une puissance d'immortalité. La Vie éternelle est cachée en nous sous les apparences d'un corps mortel. « Notre vie est cachée avec CHRIST en DIEU » (Col. 3/3).

Cela est réalisé en partie dans chaque croyant par la lecture de la Bible et la prière. Mais cela est encore plus en plénitude dans la SAINTE-CENE, parce que tout JESUS-CHRIST se donne au croyant.

Dans la SAINTE-CENE, il y a plus de plénitude et plus de certitude, car l'œuvre de l'homme y est réduite au minimum. Il n'y a pas d'œuvre. Il n'y a pas d'erreur possible. Il n'y a qu'à prendre et recevoir. Nous n'avons pas besoin de rien sentir, mais simplement de recevoir. Toute œuvre humaine s'arrête. Il ne s'agit pas de faire de la théologie. C'est très simple pour les fidèles. JESUS demeure en nous.

b) Mais aussi et surtout nous demeurons en Lui. Ici, il y a un aspect beaucoup plus profond : le Corps divin nous absorbe en Lui-même. Le cep nourrit les sarments. Comment ? Le cep attire à Lui les sarments, les rassemble, pour les nourrir de la sève, c'est-à-dire de lui-même.

Cet aspect-là de la communion ne se réalise pas pour le croyant qui s'édifierait tout seul, dans le privé, par la méditation de la Bible et la prière seules.

Le Corps de CHRIST nous nourrit de la même façon que se nourrit un système organique par son centre. Ou encore, comme le coeur nourrit toutes les parties du corps.

Dans la SAINTE-CENE, le Corps de JESUS est le Coeur qui nourrit tous les membres.

Ce n'est pas tellement l'image de la nourriture qui est valable ici. Ce n'est pas un morceau de JESUS sur la terre que nous recevons. L'image de la nourriture et de sa saveur est un aspect secondaire.

C'est vrai qu'il y a une communion entre l'âme et JESUS. Ce n'est pas défendu de sentir dans le palais que la saveur du pain et du vin est bonne, mais c'est secondaire.

L'image essentielle de la SAINTE-CENE est celle du cep et des sarments, plus que celle d'un morceau de nourriture que chacun pourrait emporter de son coté. C'est l'image de la nourriture d'un organisme par son centre vital. Il est le cep, nous sommes les sarments. C'est Lui qui nous absorbe. le corps de JESUS est la nourriture qui nous absorbe en elle.

Il est le cep. Il est le Coeur, qui se donne à nous pour nous former en Lui. L'isolement est rompu. Nous sommes en Lui. Il est la Vigne, et nous sommes les sarments, par la SAINTE-CENE.

6.- ACTION DU SAINT-ESPRIT DANS LA SAINTE-CENE.

[10] C'est par le SAINT-ESPRIT que s'accomplit la SAINTE-CENE, C'est un miracle que le sacrement de la SAINTE-CENE. La CENE et le Baptême sont des réalités visibles ? mystérieuses ? certaines et miraculeuses.....

Nous n'apportons qu'un peu de pain et quelques gouttes de vin. J'obéis comme un enfant. Dans l'obéissance, l'Eglise n'offre rien d'autre que le pain et le vin, demandant que l'ESPRIT descende sur ces offrandes.

Dans la Liturgie actuelle de l'Eglise Réformée de France, on dit : « Envoie sur nous ton SAINT-ESPRIT, pour qu'en recevant ce pain et cette coupe il nous soit donné de communier au corps et au sang de notre SEIGNEUR JESUS-CHRIST ».

Cette prière est insuffisante. Comme pour le Baptême, nous demandons à DIEU que l'Eglise Réformée de France fasse un pas de plus.

Nous demandons que le SAINT-ESPRIT descende sur les offrandes du pain et du vin, sur la « table-cep », et pas seulement sur les « communiants-sarments », comme le dit la Liturgie.

Je crois que le SAINT-ESPRIT descend sur le pain et sur le vin. La transformation ne se fait pas en nous seulement. Il y a jonction entre le SAINT-ESPRIT et le pain et le vin. Le SAINT-ESPRIT agit sur eux. Et nous mangeons et buvons ce qui est consacré par le SAINT-ESPRIT.

Dans l'Union de prière qu'on soit libre de son opinion personnelle. Acceptez que c'est l'action du SAINT-ESPRIT qui se fait dans le pain et le vin, jusqu'à la totalité de nos corps.

Pensez à JESUS-CHRIST, dans la vie courante où il mangeait, et où cette nourriture devenait chair et sang par la vie. Comme le pain que JESUS mangeait devenait sa chair humaine, ainsi le pain eucharistique devient chair du CHRIST total - total moins son Retour.

Si le SAINT-ESPRIT, Un avec le CHRIST, se pose sur le pain et le vin, c'est un feu vital qui transforme en Corps de JESUS-CHRIST spirituel, beaucoup plus, beau que le Corps de JESUS-CHRIST sur la terre. Corps de JESUS-CHRIST spirituel où il ne manque que le Retour.

Que le SAINT-ESPRIT vienne « sur nous », en accord avec la liturgie de l'E.R.F., et alors cette nourriture déjà divine est transformée par le SAINT-ESPRIT en nous qui devenons le Corps de JESUS-CHRIST, membres du Corps.

Autrement, comment peut-on comprendre qu'on puisse manger et boire sa condamnation - I Cor. 11/27-29 - ? L'hypocrite, le SAINT-ESPRIT ne descend pas sur lui. Mais il mange le Corps de CHRIST parce que le SAINT-ESPRIT qui ne descend pas sur lui est cependant descendu sur le pain pour en faire le Corps de JESUS-CHRIST. Autrement, il n'y a pas de profanation.

Vendredi 12 septembre 1952

QUATRIEME ETUDE. – ACTIONS QUI REHAUSSENT LA BEAUTE DE LA MAISON SPIRITUELLE

1.- LES TROIS ETAPES DE L'EXODE : I Corinthiens 10/ I-4

[6] Voir aussi GREGOIRE de Nysse : La vie de Moïse (Collection Sources chrétiennes).

Dans le texte de S. Paul aux Corinthiens, le passage de la Mer Rouge est une figure du Baptême ; la Manne et l'Eau, l'aliment spirituel et le breuvage spirituel, figurent la SAINTE-CENE ; la Nuée figure alors le Baptême du SAINT-ESPRIT.

Dans cette interprétation des 3 étapes de l'Exode, le Baptême du SAINT-ESPRIT est figuré par la Nuée, parce qu'il rend obscures pour nous les connaissances naturelles. C'est la ténèbre du Sinaï qui correspond au mystère de la Communion où DIEU n'apparaît pas visiblement (Telle est l'explication de GREGOIRE de Nysse).

Donc, il y a un lien entre Baptême - Baptême du SAINT-ESPRIT - SAINTE-CENE.

Faut-il lier, ou non, le Baptême et le Baptême du SAINT-ESPRIT ? On est libre d'avoir son opinion là-dessus. En tout cas, il y a le Baptême du SAINT-ESPRIT.

Pour ma part, ce sont les Revivalistes qui m'ont guidé et conduit au Baptême du SAINT-ESPRIT. Par le Baptême du SAINT-ESPRIT, les sacrements m'ont été donnés dans leurs liens et leur plénitude. Je n'ai pas fait une enquête théologique. C'est le Grand Sacrement, la Bible, qui nous a rendu les sacrements, dont le Baptême du SAINT-ESPRIT.

Il ne faut pas s'emprisonner dans une théologie. Il n'y a qu'une opposition, celle de la foi et de l'incrédulité, la première triomphant de l'autre par les armes spirituelles.

On ne peut pas opposer le Baptême du SAINT-ESPRIT à autre chose, ni le Mouvement de Pentecôte à l'Eglise.

2.- LE BAPTEME DU SAINT-ESPRIT.

Le Baptême du SAINT-ESPRIT, normalement, a sa place entre le Baptême et la SAINTE-CENE. Mais ce n'est pas un ordre rigide. Par exemple. CORNEILLE et les païens de Césarée reçoivent d'abord le Baptême du SAINT-ESPRIT, puis sont baptisés après : 2 Actes 10/44-48.

Dans les Eglises de la Réforme, où le Baptême du SAINT-ESPRIT s'éclaire, il est fréquent qu'il soit compris et reçu après la SAINTE-CENE, et souvent en privé.

Dans le Baptême du SAINT-ESPRIT, il n'y a pas de matière, comme l'eau dans le Baptême, ou le pain et le vin dans la SAINTE-CENE. Il n'y a pas de matière, mais il y a une action, non obligatoire d'ailleurs, c'est l'imposition des mains (Dans l'exemple de Actes 10/44, le SAINT-ESPRIT descend, sans qu'il y ait eu imposition des mains).

L'imposition des mains (voir Actes 8/17, 19/6…) aide à comprendre la présence mystérieuse de JESUS-CHRIST. Le geste se dépasse lui-même par le SAINT-ESPRIT.

[12] Le feu, le SAINT-ESPRIT lui-même, on ne le voit pas, mais on en voit les effets : manifestations charismatiques, passagères ou non, immédiates ou non, qu'on exerce mais qu'on ne possède pas. Manifestations dans la vie ordinaire où il semble qu'il n'y a rien, mais on s'en aperçoit dans les sacrements, dans la lecture de la Bible, dans les exaucements de prière, etc.

Le Baptême du SAINT-ESPRIT nous aide à comprendre le Baptême et la SAINTE-CENE,

La SAINTE-CENE va recevoir un accroissement de lumière. C'est au moment où l'on a communié qu'il faut s'attendre à l'action du Baptême du SAINT-ESPRIT. Après avoir reçu le corps de JESUS-CHRIST, lui-même baptisé de l'ESPRIT, il est normal que nous recevions à notre tour comme un renouvellement du Baptême du SAINT-ESPRIT.

Dans la SAINTE-CENE, on reçoit le SAINT-ESPRIT comme un membre du Corps de JESUS-CHRIST. Avec le SAINT-ESPRIT, nous ne sommes pas des prophètes de l'Ancienne Alliance ; nous prophétisons dans la Nouvelle Alliance.

Nous ne possédons pas le SAINT-ESPRIT. Nous n'avons pas « droit » au SAINT-ESPRIT. Il nous faut prendre place dans l'organisme de JESUS-CHRIST. DIEU forme ce Corps par la SAINTE-CENE, non pas par le Baptême du SAINT-ESPRIT.

Il faut donc placer le Baptême du SAINT-ESPRIT après la SAINTE-CENE.

La communauté qui prend la CENE est bien petite, mais elle reçoit plus que le CHRIST dans ses apparitions, moins toutefois que le CHRIST glorieux au moment de son Retour. Elle est l'Epouse, le reflet de ce nom est sur elle. L'Epoux a accompli son œuvre par le SAINT-ESPRIT. La Pentecôte accomplit les promesses qui ont été faites au même endroit - la Chambre Haute - que le Discours d'adieu. Les effusions du SAINT-ESPRIT, dans le livre des Actes, sont en rapport, le plus souvent, avec un groupe, une collectivité, une assemblée, même si il est vrai que chacun reçoit le SAINT-ESPRIT en particulier. Un Baptême du SAINT-ESPRIT qui séparerait les croyants les uns des autres est un non sens.

Donc, en un sens le Baptême du SAINT-ESPRIT est avant la SAINTE-CENE, en un sens il est après la Communion au Corps de CHRIST. La liturgie de l'Eglise Réformée est très vraie après qu'on a communié, le SAINT-ESPRIT descend en effet « sur nous ».

Ce Baptême du SAINT-ESPRIT nous familiarise avec d'autres actions sacrées. Il annonce et prépare la gloire de la Résurrection.

3.- TROIS AUTRES ACTIONS SACREES QUI ANNONCENT LE RETOUR DE JESUS, ET AJOUTENT A LA BEAUTE DE LA SAINTE-CENE.

a) Le Mariage

Peut-être que le mariage, tel que le veut le Nouveau Testament, n'a jamais été réalisé par nous. Ce sont nos enfants « présentés à DIEU » qui connaîtront peut-être cela. Mais il ne s'agit pas de faire une théologie morale du mariage.

La plupart du temps, on voit l'union des époux en rapport avec le mystère de JESUS-CHRIST et de l'Eglise. Mais, c'est là une image secondaire ; car le mariage c'est avant tout le mystère familial. L'enfant est plus riche que l'union elle-même. L'essentiel dans le mariage, c'est le mystère familial et l'enfant, plus que l'image de l'union du CHRIST et de l'Eglise.

[13] Les époux côte à côte à la Table de la SAINTE-CENE, puis les enfants. C'est alors la Création primitive rétablie dans une nouvelle splendeur par l'Agneau. Le mariage a pour but la transmission de la vie, non seulement naturelle mais aussi surnaturelle.

Le couple du mari et de la femme est une communauté particulière qui prépare la naissance surnaturelle de nouveaux communiants.

L'union des époux est atteinte quand l'Eglise est enrichie de membres qui sont donnés surnaturellement. Ce que DIEU avait créé avant la Chute est alors rétabli. Cela brille dans la SAINTE-CENE, Le mariage accroît ainsi la beauté de l'EUCHARISTIE.

Il serait normal que les époux soient liés l'un à l'autre au cours d'un service de communion. Il faudrait que l'assemblée devant laquelle on marie les gens soit une assemblée qui reçoive le Pain céleste. Le pasteur est trop souvent le seul qui représente l'Eglise.

Le mariage et la SAINTE-CENE projettent l'un sur l'autre des lumières. Il n'y a pas du tout à refuser le mariage chrétien. Il faut se garder de l'ascétisme extrême, comme il faut se garder de toute exaltation du mariage.

Le mariage rehausse la beauté de la Maison spirituelle, mais il n'est pas indispensable à chaque chrétien.

Le mariage est provisoire. Dans une certaine mesure il est un remède (I Cor. 7/2). Il est bon de ne pas être marié, si c'est pour le Retour de JESUS.

Le mariage a des limites. Ces limites sont importantes pour ne pas faire de la SAINTE-CENE quelque chose de matériel. Or, du côté protestant, notre théologie du mariage n'est pas d'aplomb.

Dans l'idée protestante du mariage, il y a un absolu. Nous mettons le mariage au-dessus de la SAINTE-CENE. L'absolu c'est le mariage, à côté duquel la CENE est bien pâle !

En réalité, la SAINTE-CENE est plus grande que le mariage. La réalité de la communion dans la SAINTE-CENE est plus réelle que la réalité de la communion des époux entre eux.

Le plus grand amour, c'est de manger le Pain du Ciel. C'est là l'absolu. Les époux doivent s'aimer de cet amour ; non pas de la chair et du sang, mais de l'amour du CHRIST.

Il ne faut pas partir du mariage pour comprendre l'amour de CHRIST pour l'Eglise, mais le contraire.

Dans l'Eglise, il n'y a pas d'union possible autre que la SAINTE-CENE. Il n'y a pas d'autre amour qu'eucharistique. JESUS-CHRIST surélève l'union du mariage dans la communion de l'Eglise où il y a à la fois des mariés et des célibataires.

b) La Confession des péchés

La Confession des péchés peut entrer dans la prière privée, ou faire partie de la prière publique du Culte.

« Nous nous confessons à DIEU seul », disons-nous. C'est la prière privée. Il y a aussi la Confession liturgique du dimanche, qui est une action sacrée préparant à la Communion. Dans la Coupe de la SAINTE-CENE, il y a la confirmation de notre pardon. Le Pain et la Coupe séparés sont le CHRIST rompu, le Sang versé, qui nous scellent dans le Pardon. La Confession, c'est le lavement des pieds avant la SAINTE-CENE.

Il y a des cas où une Confession devant l'assemblée qui communie peut être bonne. Mais, en théorie, l'Eglise Réformée a raison d'exiger que l'on garde secrètes les confessions.

[14] Pour recevoir une « confession », le pasteur doit être seul ; il représente alors la communauté communiante. Dans le secret du ministère pastoral, la charité couvrira le péché.

c) L'Onction d'huile.

Elle se rapproche de la Confession des péchés. Le malade peut être conduit à confesser ses péchés. L'huile, pour ce malade, sera la Parole de DIEU, à la fois l'Eau baptismale et le Pain de la CENE.

L'huile dit au malade : « Tu es oint… »

Si le malade meurt, il est Oint comme le CHRIST, et il se relèvera, comme le CHRIST, dans la résurrection.

Si DIEU nous le demande, mourir c'est bien, à n'importe quel âge. Il ne faut pas demander de ne pas mourir. Mourir est avantageux.

Si la maladie indique la possibilité de mourir, et que le malade guérisse, il se relève comme du tombeau baptismal, non pas seulement guéri, mais ressuscité, comme Lazare. Et il revient prendre sa place au banquet de l'Agneau.

Comme ce festin est merveilleux, et comme la SAINTE-CENE est belle !

Admirons-y le mystère familial, avec ceux qui se sont consacrés au célibat, avec les veufs et les veuves. Tous ont les pieds lavés par la Confession des péchés. Et il y a parmi eux les oints, ressuscités, les Lazare qui portent sur eux le mystère de la résurrection.

Et puis, il y a ceux qui sont partis : « ils dorment ». On ne peut communiquer avec eux. Mais ils sont là aussi, qui ont vaincu la mort. Ils ont été ici, avec nous, dans la SAINTE-CENE, et nous sommes en communion avec eux. Si le CHRIST est là, ils sont là aussi.

Samedi 13 septembre 1952

CINQUIEME ETUDE. – LES PIERRES ENTERREES

1.- JESUS COMME PIERRE DE BASE, PIERRE D'ANGLE ET PIERRE DE FAITE.

[15] Ephésiens 4/7-16 et 2/19 à 22.

JESUS-CHRIST est la pierre angulaire, dit S. PAUL ; les apôtres et les prophètes sont le fondement.

Ce sont là des images spirituelles qu'il ne faut pas durcir. Dans I Corinthiens 3/10-11, JESUS-CHRIST est le fondement. Cependant il y a une autre image tout aussi essentielle : JESUS est la pierre de faîte, c'est-à-dire le couronnement de la construction, l'achèvement de la maison. Car avant JESUS-CHRIST, il y avait déjà une construction, à savoir Israël.

Si l'on prend uniquement l'image de la pierre de fondement, on risque de supprimer Israël. Si l'on laisse de côté l'image de la pierre de faîte, alors on a une maison inachevée. C'est la tentation de l'Eglise lorsqu'elle oublie le Retour de JESUS.

Donc, ne durcissons pas les images, ne les localisons pas. Dans Hébreux 3/1-6, JESUS est aussi le constructeur.

2.- LES PASTEURS COMME PIERRES DE BASE.

Matthieu 16/17 (voir le commentaire de P. BONNARD).

Ici, l'image convient bien aux pasteurs. DIEU édifie toujours sur quelqu'un, non pas sur des idées, ni sur l'anonymat des foules. C'est PIERRE qui est choisi ; c'est sur PIERRE que JESUS édifie, non sur sa confession de foi. JESUS édifie Son Eglise sur l'apôtre PIERRE.

L'Apocalypse voit les Apôtres comme les 12 fondements de la muraille de la Jérusalem Nouvelle. Dans Ephésiens 4/11… les apôtres et les prophètes sont donnés pour l'édification.

Les pasteurs sont une réalité mystérieuse qui se trouve dans le grand sacrement de la Bible. Ils font partie de cette réalité de la révélation de DIEU pour l'édification de la maison spirituelle.

3.- COMMENT JESUS-CHRIST DESIGNE-T-IL LES PASTEURS ?

JESUS désigne les pasteurs par une vocation intérieure adressée à un homme qui est déjà une pierre vivante dans l'édifice. Cette vocation intérieure engendre une conviction personnelle. Voir les entretiens de PIERRE avec JESUS, et les vocations dans l'Ancienne Alliance.

Mais la vocation ne s'adresse pas à un homme qui serait isolé. L'homme à qui s'adresse la vocation fait partie de la maison spirituelle. Il a été fait homme vivant, pierre vivante, grâce à d'autres pasteurs. La vocation naît dans la maison spirituelle. Et c'est dans la maison spirituelle qu'elle reçoit son authenticité.

La vocation intérieure et la conviction personnelle pourraient ne pas être authentiques. Il y a donc une authentification nécessaire par la maison spirituelle. D'où un jugement par les fidèles. Dans l'Eglise, la vocation est contrôlée par la « Commission du ministère pastoral ». Cette Commission est composée de pasteurs qui ont déjà été consacrés. Ces organes de l'Eglise tiennent leur pouvoir d'autres pasteurs.

L'idéal serait que ce soit sans interruption jusqu'à JESUS-CHRIST. Or il y a là un drame pour l'Unité, et pour la Réforme.

[16] En ce sens LUTHER et CALVIN sont des hommes exceptionnels. Pour eux, il n'y a eu que la moitié de l'authentification de leur ministère : l'authentification par le peuple qui les a suivis. Il faut que le ministère soit reconnu par le peuple, mais il faut aussi l'authentification par les autres pasteurs qui ont précédé.

CALVIN a compris qu'il ne fallait pas que ça recommence. En fait, cela a recommencé sans cesse dans la Réforme.

Au XVIIIe siècle, Antoine COURT a vu lui aussi la réalité. Il a envoyé CORTEZ à Zurich pour qu'il y soit consacré. Puis il s'est fait lui-même consacrer par CORTEZ.

Les pasteurs sont désignés par une triple reconnaissance harmonieuse :

- celle de la vocation intérieure et de la conviction personnelle |
- celle de la communauté par les autres pasteurs déjà reconnus f
- celle de la communauté par le peuple des fidèles. Cependant, si la reconnaissance des fidèles finissait par manquer à un pasteur, mais que les autres pasteurs le reconnaissent encore, cela ne détruirait pas son ministère.

4.- TACHE PROPRE DES PASTEURS.

Les pasteurs sont les pierres fondamentales de l'édifice. Ils sont enfouis dans la terre. Ils sont morts et n'ont plus de place dans le monde. C'est comme un renouvellement de leur Baptême. Mais tandis que les fidèles ressortent de leur Baptême pour être des pierres visibles dans le monde, les pasteurs restent en terre, invisibles au monde. La consécration pastorale les fait mourir une deuxième fois. Ensevelis, enfouis comme sous une pierre tombale que l'on mettrait sur eux : ci-git... qui a perdu tout intérêt pour les choses du monde.

Enterrées, ces pierres peuvent porter le poids des autres pierres : les fidèles qui sont dans le monde. Il leur faut pour cela une solidité particulière en CHRIST pour ne pas être écrasés. Le fondement, c'est le serviteur dans lequel agit la puissance de la CROIX du CHRIST, pour que la vie passe dans les fidèles. Inversement les fidèles allègent la charge des pasteurs.

Les pasteurs sont enterrés pour l'édification de la Maison spirituelle - Ephésiens 4 - pour la prédication, aux non convertis, pour un appel au salut, pour les enfants, les adultes, les païens (Le missionnaire s'enterre là où il n'y a pas encore de maison spirituelle).

Mais la prédication aboutit toujours à une parole visible. Celui qui prêche administre les sacrements. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, à l'époque d'Isaac-HOMEL, on définit ainsi le ministère pastoral au moment de la consécration : ... « le pouvoir qui leur est donné d'administrer au nom de JESUS-CHRIST, tant la Parole que les sacrements ».

5.- ACTE SACRE DE LA CONSECRATION PASTORALE.

Dans la consécration - ou ordination - il y a une triple harmonie. Harmonie entre le Baptême et la Consécration. Dans le Baptême, il y a une matière, l'eau. Dans la Consécration, il n'y a pas de matière. Il y a une imposition des mains - comme dans le Baptême du SAINT-ESPRIT - et une Parole.

Mais il y a une ressemblance : dans le Baptême, DIEU écrit dans l'âme du baptisé : celui-ci est mon fils, celle-ci est ma fille. Dans la Consécration pastorale, DIEU écrit le nom de pasteur, de berger. C'est plus qu'une délégation. Il y a communion entre l'homme-berger et JESUS-berger.

[17] Par une sorte d'adoption dans le nom de JESUS-CHRIST, DIEU écrit dans l'âme du pasteur le nom de Berger. JESUS-CHRIST est dans le pasteur en tant que berger. Ce n'est pas un cléricalisme. JESUS se lie à moi. Même si je suis un mauvais pasteur, JESUS me supporte, car il a lié son sort au mien, et l'Eglise devra accepter mon ministère.

Il y a une harmonie entre la SAINTE-CENE et la Consécration. Dans la SAINTE-CENE, le SAINT-ESPRIT vient sur le Pain et le Vin. Dans la Consécration, l'Eglise prie que le SAINT-ESPRIT vienne sur un homme pour qu'il soit un pasteur.

Comme nous offrons à DIEU le Pain et le Vin pour que le SAINT-ESPRIT les fasse Corps et Sang de JESUS, ainsi on offre à DIEU un homme baptisé et faible pour que DIEU en fasse par le SAINT-ESPRIT, et par une sorte de miracle, un pasteur. Il y a ainsi une harmonie adorable entre le Baptême, la SAINTE-CENE et la Consécration pastorale.

Le SAINT-ESPRIT embrase ce morceau de pain qui porte le mystère divin. Nous mangeons le Pain céleste et nous sommes englobés dans le Corps de JESUS ; c'est nous qui portons alors le mystère de JESUS-CHRIST dans le monde. Dans la Consécration, l'homme pasteur est absorbé par le Cœur pastoral de JESUS-CHRIST, et devient un pasteur porteur de JESUS-CHRIST.

6.- LE SACRIFICE.

Le SAINT-ESPRIT agit dans la CROIX. JESUS-CHRIST a tout le temps été justifié par le SAINT-ESPRIT dans toute sa vie, et en particulier sur la CROIX.

L'essence de son sacrifice est l'obéissance. Au moment où JESUS est crucifié, il ne reste plus rien dans ces ténèbres entre le PERE et le FILS, sinon une pointe, comme une aiguille, qui est l'obéissance, pointe combien brillante à cause même de sa petitesse. C'est ainsi que le SAINT-ESPRIT se manifeste dans la CROIX, de la façon la plus voilée de l'histoire, et en même temps la plus brillante.

Il y a une plénitude du SAINT-ESPRIT sur la CROIX. La présence du SAINT-ESPRIT sur le Calvaire est tellement intense que l'on semble ne plus le voir.

La communion au Corps et au Sang de JESUS-CHRIST nous invite à offrir nos corps au sacrifice de JESUS-CHRIST, à ce sacrifice.

La SAINT-ESPRIT descend sur la communauté comme sur l'holocauste. La communauté communiante est aussi un holocauste, un sacrifice vivant, une fille obéissante. La maison spirituelle est une offrande et un holocauste.

Pourquoi y a-t-il deux matières dans la SAINTE-CENE ? Parce que JESUS-CHRIST est crucifié. Le Sang a coulé hors du Corps et a été recueilli dans la Coupe de la Nouvelle Alliance. Le Corps pendu au bois est dans le Pain. Il y a là le sacrifice qui est mangé par toute la communauté. C'est sa mort et sa vie.

Le berger est un holocauste. « Le pasteur consacré, un pauvre petit agneau immolé », comme disait une Ardéchoise à M. de RICHEMOND.

Communauté de l'espérance

- 1953 -

Texte rédigé par Jacques SERR d'après des notes détaillées prises pendant la Retraite de 1953.

PREMIERE ETUDE. – LA PREPARATION DU RETOUR DE JESUS

1.- DANS LE CIEL : PREPARATION ; SUR LA TERRE : VIGILANCE

"Après cela," dit saint Jean, "je regardai, et voici, une porte était ouverte dans le ciel. La première voix que j'avais entendue, comme le son d'une trompette, et qui me parlait, dit : Monte ici, et je te ferai voir ce qui doit arriver dans la suite." (Ap 4/1)

Tous ne sont pas du même avis quand il s'agit d'interpréter les prédictions contenues dans le dernier livre de la Bible. Ayons assez de largeur d'esprit pour reconnaître que des chrétiens, tous aussi fidèles les uns que les autres, professent sur ce point des opinions différentes. Il y ici trois écoles qui, sans doute, sont toutes trois représentées dans cette Retraite de 1953.

Considérez que Jésus a paru sur la terre du temps de César Auguste (Lc 2/1), il y a un peu moins de deux mille ans. Divisez l'histoire de l'Eglise en trois périodes de cinq cents ans, mille et cinq cents ans. Aux cinq premiers siècles, l'Eglise s'épand dans l'empire romain qui la persécute ; pendant les mille ans du Moyen-Age, l'Eglise règne sur les peuples ; son autorité est reconnue par les rois et les lois ; enfin, dans les temps modernes, les quatre ou cinq cents dernières années, le pouvoir politique passe des serviteurs de Jésus aux serviteurs de l'argent : l'Eglise connaît à nouveau la persécution sous deux formes, la violence et la séduction.

En interprétant l'Apocalypse, certains pensent que les prédictions écrites par saint Jean s'accomplissent pendant la première période de l'Eglise, jusqu'à et y compris la chute de l'empire romain ; à travers ces prédictions déjà remplies, saint Jean poserait des leçons et des principes valables pour tous les temps. La seconde école réserve les prédictions pour la période où nous sommes ; nous nous y rattachons quand nous nous demandons par exemple si tel personnage vivant ne serait pas une des Bêtes du chapitre 13. Enfin, plusieurs pensent que les événements annoncés ne se produiront qu'après que l'Eglise aura été enlevée de la terre (millénarisme).

Quelle que soit l'interprétation à laquelle nous nous rattachons, nous sommes d'accord sur le point central : l'Apocalypse enseigne que la préparation du Retour de Jésus a lieu dans le ciel. Le ciel, où règne le Christ, l'agneau immolé (5/6), est militant lui aussi, quand il s'agit du Retour. Jésus, remonté au ciel, se prépare dans le ciel à revenir sur la terre : toutes les puissances du ciel en reçoivent un ébranlement. Les événements qui se déroulent sur la terre sont le reflet, et l'effet, du culte, de la liturgie, de la préparation, qui se déroulent dans le ciel.

Il résulte de cela que le noyau de la vigilance est le discernement du temps. "Quand vous voyez un nuage se lever à l'occident, vous dites aussitôt : la pluie vient" (Lc 12/54). J'ajoute : sachant qu'il va pleuvoir, le cultivateur rentre son foin. La vigilance à la sanctification et au service de Jésus, selon le temps. La préparation qui se fait dans le ciel détermine la conduite du chrétien vigilant sur la terre.

2.- L'EVANGELISATION ET LA GUERISON EN VUE DU RETOUR

Dans le ciel, la préparation du Retour de Jésus a commencé au moment où Jésus est remonté au ciel : "Ce Jésus, qui a été enlevé au ciel du milieu de vous," disent les anges, "viendra de la même manière que vous l'avez vu allant au ciel". (Ac 1/11) L'Ascension et le Retour se touchent dans cette parole. Pour l'intervalle, le Seigneur a donné la promesse et le commandement : "Vous recevrez une puissance, le Saint Esprit survenant sur vous, et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre." (Ac 1/8)

Depuis le jour de l'Ascension, l'Eglise vigilante est une Eglise qui attend le Saint Esprit et qui le reçoit, une Eglise qui annonce l'Evangile, et qui, en même temps que le pardon des péchés, donne la guérison aux malades. L'Eglise apostolique, qui nous a laissé le livre des Actes et les Epîtres, vit dans l'espérance intense du Retour de Jésus et elle évangélise. L'expansion de l'Evangile qui annonce et la Croix

rédemptrice, et la Résurrection du Seigneur, et son Retour, se poursuit avec force pendant la première période de l'histoire de l'Eglise. Jointe au témoignage des martyrs et à l'enseignement des Pères, l'évangélisation et la force qui minera du dedans l'empire romain et convertira les empereurs eux-mêmes. Quand Rome se sera écroulée au Vème siècle, l'Evangile conquerra les peuples barbares et les assimilera dans le cadre de la chrétienté du Moyen-Age.

Au Moyen-Age même la puissance d'expansion de l'Evangile baisse peu à peu ; en même temps l'espérance du Retour de Jésus s'estompe. Il y a, à la fois, une civilisation chrétienne, à bien des égards admirable, et une sorte de point mort de la conquête évangélique. L'obstacle auquel la chrétienté se heurte, ce sont les musulmans : elle ne leur envoie pas des missionnaires, mais les guerriers des Croisades.

On peut regarder comme un précurseur des Missions modernes le franciscain Raymond Lulle, mort en 1315, qui apprit l'arabe pour prêcher aux Sarrasins, et qui tenta d'émouvoir la chrétienté en faveur de leur conversion. Il échoua. C'est de la Réforme que date la reprise d'une prédication évangélique, aux peuples de la chrétienté d'abord, puis à tous les peuples païens sur une terre parcourue et explorée en tous sens. Dès le XVIème siècle, saint François Xavier et les Jésuites allèrent vers l'Inde, le Japon et la Chine. Le pasteur danois Jean Egède (1686-1758), apôtre du Groenland, a été appelé le saint Jean-Baptiste des missions protestantes. Il fut suivi de près par les Moraves que le comte de Zizendorf fit envoyer également au Groenland.

Dans la troisième période de l'histoire de l'Eglise, il y a eu une interaction entre d'une part l'évangélisation et les Missions, d'autre part l'espérance du Retour de Jésus. Le Réveil du Pays de Galles, en 1904, puis tous les courants spirituels qui en découlent ou s'y rattachent, unissent ces trois éléments du témoignage : évangéliser dans les pays de l'ancienne chrétienté ; poursuivre l'œuvre des Missions, annoncer à toute âme que Jésus revient.

Depuis l'Ascension, Jésus, dans le ciel, prépare son retour ; à cela répond sur la terre l'annonce de l'Evangile, poursuivie par l'Eglise qui veille. Sous cet aspect, la vigilance est intense au début et à la fin de la période de près de deux mille ans qui est derrière nous, C'est au centre de cette période, mettons de 800 à 1200 environ, que nous voyons au plus bas le niveau de l'évangélisation.

3.- LE CHOC SUR LES JUIFS

L'évangélisation et les missions se heurtent de nos jours à des obstacles. Les foules, dans les pays de l'ancienne chrétienté, sont pénétrés de préjugés contre la foi, sous l'influence du marxisme ou des questions sociales. En terre païenne, le Blanc a perdu son prestige. Les armes de guerre dont elles se servent qualifient peu l'Europe et l'Amérique pour apporter un Evangile de paix et d'amour. A peu d'exception près, tous les vivants savent aujourd'hui qu'il y a une religion chrétienne : mais que Jésus, à qui cette religion rend témoignage, puisse, par les disciples qu'il a, gagner les multitudes de cœurs qui ne le connaissent pas personnellement, cela ne paraît pas assuré.

L'évangélisation se heurte à un obstacle encore plus abrupt : le peuple juif. Parmi ceux qui, vers la fin du Moyen-Age, pensèrent à convertir les musulmans, quelques-uns songèrent aux juifs. Cependant le rejet d'Israël a duré jusqu'à ce jour.

Pourtant saint Paul enseigne dans le chapitre 11 de l'épître aux Romains que le rejet d'Israël est temporaire. "Par leur chute, le salut est devenu accessible aux païens… si leur rejet a été la réconciliation du monde, que sera leur réintégration, sinon une vie d'entre les morts ?" (Ro 11/15) L'image de saint Paul : les rameaux juifs que l'on entera à nouveau sur leur propre olivier rejoint ici la comparaison du Seigneur, tirée du figuier : le figuier dont les branches deviennent tendres, annonçant l'été, ne serait-ce pas Israël ? (Mt 24/32)

Il faut se demander si l'évangélisation parmi les nations non juives n'a pas été un signe permanent de la préparation du Retour de Jésus, presque depuis le début : pour être précis, depuis la vocation de saint Paul et depuis la fin de l'ancien Etat d'Israël en 70 après Jésus-Christ ? N'y aurait-il donc pas un signe particulier de la période finale, celle qui précède immédiatement le Retour ? Ce signe ne serait-il pas l'appel adressé à Israël ? Jésus a dit que "Jérusalem serait foulée aux pieds par les nations, jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis". (Lc 21/24). Ne faut-il pas comprendre qu'il vient un moment où, dans le ciel, le mot d'ordre pour ainsi dire de la prière instante est donné ? Ceci ne rejette pas les païens, pas plus que l'entrée de ces derniers dans l'Eglise d'Antioche n'a supprimé les églises de la Judée.

Au mot d'ordre donné dans le ciel doit correspondre un reflet dans les événements de la terre. Or que voyons-nous ? La deuxième guerre mondiale a mis en évidence l'horreur d'une croisade pour la destruction du peuple juif ; elle a suscité une intense compassion et une fervente prière pour le peuple élu. Puis les juifs eux-mêmes se regroupent en Palestine.

Au long des siècles, l'Eglise a échoué auprès des juifs et des musulmans. L'appel qu'il faut adresser à Israël, et peut-être aussi à Ismaël, est un signe que Jésus revient, non pas en général, mais dans l'avenir proche, Je crois que le signal a déjà été donné pour cela dans le ciel.

4.- LA SOIF DE L'UNITE

Les juifs et les musulmans sont monothéistes. Aux yeux des juifs en tout cas, les chrétiens ne le sont pas, puisque selon les juifs toujours les chrétiens divinisent un homme, une créature, Jésus. Nous serions restés des païens, idolâtres et polythéistes. L'alliance qui rapproche des juifs certains protestants n'arrange rien ; je fais allusion à la condamnation que nous porterions, nous protestants d'accord avec les juifs, sur les catholiques : ces derniers en effet seraient entachés de paganisme, d'idolâtrie et de polythéisme. Nous non. Veut-on dire par là que nous renoncerions à la divinité de Jésus-Christ ? Alors ce sont les juifs qui nous ont convertis et non l'inverse. Si, au contraire, nous confessons que Jésus-Christ est le fils de Dieu, nous sommes bon gré mal gré solidaires des catholiques dans la condamnation portée sur nous par les monothéistes qui rejettent Jésus.

Convaincre les juifs ou les musulmans par une théologie, cela n'a jamais été possible. Les missions ordinaires, si l'on peut dire, en convertissent quelques-uns, mais non la masse.

Je m'autoriserai de la parabole de l'enfant prodigue et du fils aîné (Luc 15) pour dire qu'il y a un mouvement profond dans le ciel, car c'est un mouvement de cœur même de Dieu, lié à son nom de Père : "Son père sortit et le pria d'entrer." (v. 28) L'amour du Père implique les anges et les rachetés autour du trône de l'Agneau. Ils sont un. Ce mouvement a son reflet sur la terre. Il y a une unité du fils prodigue, c'est le péché et la rédemption qui l'assurent. Tous, tant que nous sommes, protestants, catholiques, orthodoxes d'origine païenne, nous sommes représentés par un seul fils perdu qui a gardé les pourceaux.

Le reflet de l'unité divine sur l'Eglise de la terre dira aux juifs et aux musulmans que Dieu est un, même si, dans le Mystère, nous l'appelons le Père, le Fils et le Saint Esprit. Un historien du XIXème siècle signale que la mission morave au Groenland – je cite : "…compromit au début le succès de la première, en montrant aux indigènes les tristes fruits des divisions entre chrétiens" (A. Paumier, dans Euc. Lichteu. 1878)

Aujourd'hui l'amour qui, sans rien sacrifier de la vérité, cherche le reflet terrestre de l'unité divine et céleste, cet amour est un nouveau signe de l'entrée de l'Eglise dans la période finale de son histoire. Nous ne pouvons dire en années ou en siècles quelle sera la durée de cette période : mais nous pouvons dire que nous sommes dedans, du moment que la préparation qui se fait dans le ciel a pour écho terrestre l'exigence d'unité, elle-même inséparables de l'ultime appel de Père à son fils aîné.

On sait l'effort d'Alfred Boegner pour faire jaillir la mission de la sainteté de sa propre vie et de celle de ses missionnaires, Quand, à certains moments, l'impossibilité d'agir sur les âmes lui paraît absolue : "…on les dirait impénétrables. On sent le "grand abîme" qui les sépare…" à de tels moments, Alfred Boegner indique l'issue : "Ascension d'amour. Monter plus haut dans l'amour. S'unir à Christ qui seul sauve ; amener à lui, disparaître." (Pensées du matin, 10 janvier 1900)

Ce mot d'ordre est pour l'Eglise entière, face au salut des juifs : Ascension d'amour…

5.- LES SACREMENTS POUR LE RETOUR DE JESUS

Les sacrements furent un élément de la division entre catholiques et protestants, puis entre les protestants eux-mêmes. Souhaiter qu'une doctrine des sacrements acceptable pour tous refasse l'unité est un vœu qui risque de rester sans effet. Il semble que l'on se heurte dans cette voie à une impossibilité de plus.

Les sacrements intéressent le Retour de Jésus en ceci, qu'ils sont destinés à rendre actuelle et intense la présence de Jésus dans l'Eglise terrestre. Leur puissance pour manifester cette présence dépend de l'étroite union des signes avec la prédication de la Parole de Dieu.

Aussi le baptême devient Baptême en vue du Retour de Jésus tout en restant l'unique baptême de tous les temps, quand la Parole persuade le cœur d'un don total à Jésus-Christ, d'un don du corps aussi bien que de l'âme. Là réside la victoire sur le monde de l'Antichrist, qui veut bien nous laisser une foi théorique de l'âme pourvu que nous lui livrions le corps, à lui, à ses techniques et à ses lois séductrices.

Ainsi encore l'action sacrée de l'imposition des mains pour le Baptême du saint Esprit donne, si elle est authentique, une intense communion avec le Christ crucifié, une révélation de la puissance du son Sang. Le Saint Esprit en effet rend témoignage de lui, et c'est de ce témoignage, de la présence du Christ par l'Esprit, que jaillissent les charismes véritables et fructueux.

Quant à la sainte Cène, son explication théologique la protège, dans l'intention des théologiens, des erreurs possibles. Il est plus aisé à cet égard de dire ce qu'elle n'est pas que ce qu'elle est. Le point capital, pour le Retour de Jésus, est la réalité même de la présence du Seigneur par le sacrement. La parole : "Il vous est avantageux que je m'en aille" (Jn 16/7) montre que nous avons plus dans la présence eucharistique que n'avaient ceux qui vivaient près de lui avant la crucifixion. La présence eucharistique est le pont jeté entre la terre et le ciel ; il jaillit de la chambre haute à Jérusalem et s'élance vers la Jérusalem d'en-haut comme vers son second pilier.

L'opération du Saint Esprit dans la prédication ou le catéchisme et dans le Baptême qui les couronne ; l'opération du Saint Esprit dans le Baptême de feu ; l'opération du Saint Esprit dans la sainte Cène : triple opération qui converge vers Jésus qui revient comme en son centre unique. Le principe d'unité n'est pas dans les sacrements eux-mêmes, mais dans le Christ céleste qui annonce son Retour. L'Eglise de la terre s'unit à la liturgie qui se poursuit dans le ciel autour du trône de l'Agneau immolé ; présent dans le ciel en gloire ; présent sur la terre, par le Saint Esprit, dans la célébration des signes sacrés.

6.- JUSTE AVANT LE RETOUR

La préparation du Retour de Jésus commence dans le ciel, tout de suite après l'Ascension. Elle est marquée par le don du Saint Esprit à l'Eglise, la sanctification, l'évangélisation, les missions. Ce sont là les éléments de la vigilance chrétienne, à travers tous les siècles. Le temps de l'Eglise, depuis la Pentecôte, est placé sous l'attraction du Retour de Jésus, laquelle rayonne du ciel de gloire où règne Jésus-Christ.

Comme il y a eu une période initiale, une Eglise primitive, nous devons saisir que nous sommes maintenant dans une période finale, dans une Eglise que nous pourrions nommer l'Eglise terminale. L'Eglise primitive et l'Eglise terminale sont liées dans le temps écoulé par une période intermédiaire, un "moyen-âge".

Le signe particulier de la vigilance pour saint Paul fut d'apporter aux païens la prédication de l'Evangile qui avait commencé chez les juifs de Jérusalem et de la Judée. Le signe particulier de la vigilance pour l'Eglise terminale est l'ascension d'amour pour faire entrer dans la salle du festin le Fils aîné, qui n'a pas encore pris part à la joie du cadet.

Loin de moi la pensée de dire que saint Paul ne travailla pas pour l'unité ! De tous ses efforts – sa grande collecte en particulier le prouve – il a voulu rattacher par une reconnaissance respectueuse les nouvelles Eglises de la Gentilité à l'Eglise de Dieu qui était dans la Judée. Par la force des choses cependant, le paganisme devenu chrétien s'est séparé du tronc juif qui cessait de porter du fruit. De plus, l'Evangile a épousé comme des lignes profondes de fractionnement qui fissurent le monde païen : Grecs d'un côté, Latins de l'autre ; et parmi ces derniers, opposition entre une tendance impériale pour ainsi dire trop incarnée – c'est le romanisme – et une tendance nationale qui tend à se "désincarner" – c'est l'écueil du protestantisme.

La chrétienté issue des païens étant minée par la division, la vigilance de l'Eglise terminale comprend donc en elle, outre la sanctification, l'évangélisation, et les missions, qui sont de tous les temps, l'ascension d'amour vers Israël, et au-dedans même de l'Eglise, l'exigence de l'Unité, dans la présence de Jésus qui revient.

Il reste un dernier trait pour dépeindre la préparation avant le Retour, à laquelle correspond la vigilance de l'Eglise terminale.

Nous sommes habitués en effet, et c'est un héritage du Moyen-Age chrétien, à regarder la vigilance comme une vertu individuelle : c'et l'âme qui est vigilante. En ce sens, la mort, si elle n'est pas le Retour de Jésus, en tient lieu provisoirement pour chaque âme. En se préparant à la mort, le chrétien veille afin "de s'en aller et d'être avec Christ". (Ph 1/23)

La vigilance de l'Eglise terminale est une vigilance de toute l'Eglise qui se prépare à vaincre la mort. Elle a pour but que tout soit prêt quand Jésus viendra pour juger les vivants et les morts. Ainsi nous, qui résidons à Charmes, nous devons veiller toute l'année sur notre cœur et sur notre œuvre ; et tel de nous peut mourir en cours d'année, comme M. Jarjat, en avril. Mais dans la dernière semaine avant la Retraite, nous unissons nos cœurs en une vigilance collective pour que tout soit prêt quand nos hôtes arriveront.

C'est dire que l'appel à la vigilance est très sérieux pour les serviteurs de Dieu dans l'Eglise terminale, car ils représentent la collectivité qu'il faut préparer tout entière. C'est à chacun d'eux que s'adresse l'exhortation du Seigneur : "Quel est donc le serviteur fidèle et prudent, que son maître a établi sur ses gens, pour leur donner la nourriture au temps convenable ? Heureux ce serviteur que son maître, à son arrivée, trouvera faisant ainsi !" (Mt 24/45-46).

DEUXIEME ETUDE : LA VERTU DE L'ESPERANCE

1.- UNITE ET DISTINCTION DES TROIS VERTUS

"Maintenant ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance, la charité ; mais la plus grande de ces choses, c'est la charité." (1 Co 13/13)

Les trois vertus chrétiennes viennent ensemble sous la plume de saint Paul en plus d'un autre passage. Il rend grâces de la foi des Colossiens en Jésus-Christ, et de leur charité pour tous les saints, à cause de l'espérance qui leur est réservée dans les cieux. (Col 1/5) Dans une frappante image militaire : la cuirasse de la foi et de la charité, avec pour casque l'espérance du salut. (1 The 5/8, voir encore Ro 5/15, Ga 5/5-6, Hb 10/22-24)

Jésus a enseigné que la plus grande vertu, c'est l'amour pour Dieu et pour les frères, double amour que nous unissons dans le mot charité : "Il n'y a pas d'autre commandement plus grand que ceux-là" (Mc 13/31). Jésus a exalté la foi, source du salut : "Ta foi t'a sauvé, va en paix" (Lc 7/5a, voir 8/48, 18/42, Mt 5/34, 10/52) Jésus n'emploie pas le mot espérance dans son enseignement moral : mais si nous posons que l'espérance est comme la vie intérieure de la vigilance, nous trouvons la troisième vertu dans toutes les paroles du Seigneur Jésus sur sa seconde venue, ainsi que sur la patience et la persévérance.

La substance intime qui unit les trois vertus est la présence de Dieu qui est donnée aux hommes par l'Evangile. La pensée de la présence, qui lie la foi, l'espérance et la charité entre elles, permet aussi de les distinguer. "Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique". (Jn 3/16) Le don de Dieu est proposé à notre foi : "afin que quiconque croit en lui…" La foi des apôtres a discerné le Fils unique qui est dans le sein du Père à travers la présence de Jésus de Nazareth. Notre foi discerne le Fils de Dieu à travers les prédications que nous entendons et la lecture que nous faisons de l'Evangile. Pour nous la foi, vertu actuelle, se réfère à une présence qui est dans le passé, dans l'histoire, laquelle vient à nous par l'Eglise qui prêche la parole apostolique.

Par la foi nous sommes sauvés ; et pourtant notre salut en espérance. (Ro 8/24-25) Celui qui croit ne périt point, mais il a la vie éternelle ; or la plénitude de cette vie n'est pas encore manifestée : c'est pourquoi elle est espérée. Dire que nous espérons le salut n'est pas diminuer ce que nous, protestants, nous appelons l'assurance de notre salut. Parce que nous avons cette assurance certaine par la foi, nous espérons la vie éternelle. L'espérance ajoute comme une dimension de plus à notre foi. Bien qu'elle porte sur l'avenir, l'espérance est une vertu essentiellement présente ; elle marque les étapes du croyant qui est en chemin ici-bas.

Dieu est amour. Quand nous croyons en Jésus-Christ, l'amour est répandu dans notre cœur. L'amour, comme la foi et l'espérance, est actuel : ce sont les trois vertus du chrétien en ce moment même. L'amour a pour lui tout l'avenir. Il demeure dans la vie éternelle où il absorbe pour ainsi dire la foi qui se changera en vue, et l'espérance qui s'épanouira en une attente comblée par la présence de Dieu. L'amour, c'est la présence éternelle.

2.- FOI ET ESPERANCE, ESPERANCE ET AMOUR

La foi et l'espérance sont jointes dans certains textes qui ne citent pas la charité. Le plus connu est le verset sur lequel s'ouvre le onzième chapitre de l'épître aux Hébreux. La traduction de Crampon est bonne : "Or la foi est la substance des choses qu'on espère, une conviction de celles qu'on ne voit pas." Pour saisir le mot grec qui donne substance, disons que la foi est une base solide, ou un fondement des choses que l'on espère. La foi nous fait pénétrer dans le monde des choses invisibles, monde où nous devons pénétrer un jour tout entiers. La foi est donc le support d'une attente. Ceci est confirmé par la conclusion du chapitre : "Tous ceux-là, à la foi desquels il a été rendu témoignage, n'ont pas obtenu ce qui leur était promis…" (Hb 11/39)

Nous touchons un point important. La Révélation de Dieu contient une, ou des, promesses. La promesse peut être crue d'emblée, à cause de la personne qui la fait et de qui la parole n'est pas mise en doute. La foi qui reçoit la promesse est la base d'une attente qui emplit d'espérance. Aussi la prière est appelée à devenir un acte de foi, suivi d'une espérance : "Croyez que vous l'avez reçu et vous le verrez s'accomplir." (Mc 11/24) Inversement, toute promesse peut éveiller la prière de la foi, que suivra l'espérance : ainsi la prière pour le don du saint Esprit, ou la prière pour le Retour de Jésus.

Celui qui fait la promesse est, en quelque manière, présent par lui-même ou par un envoyé. Le lien de la foi est de l'espérance résulte de la présence du Dieu qui fait la promesse, ou de la présence de l'envoyé qui apporte la promesse de Dieu.

Il n'y a pas, à ma connaissance, de texte qui dévoile le rapport de l'espérance avec l'amour. Pour sonder ce point, nous partirions d'une réflexion sur l'amour. "Dieu", avons-nous dit avec saint Jean, "est amour." (1 Jn 4/8) Nous ajoutons : l'amour, c'est la présence éternelle. Puisque Dieu est Dieu d'éternité en éternité (Ps 90/2), d'éternité en éternité Dieu est amour. Le Père, disent les théologiens, engendre le Fils : le Père et le Fils sont présents l'un à l'autre dans l'amour. Quand il crée et quand il révèle, Dieu est amour ; la foi qui reçoit la parole de Dieu sera agissante par l'amour (Ga 5/6), puisque la foi est remise de notre être au Dieu d'amour.

Dans la condition terrestre, chemin ou école, l'amour est appelé à vivre et à croître au milieu des frères : "Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ?" (1 Jn 4/20). Par la mort, le frère lui-même est enlevé. Si Dieu, que je ne vois pas, est la source éternelle de l'amour, si c'est en lui, par la foi en Christ, que j'apprends à aimer, mon être intérieur s'ouvre à une soif plus grande, celle de la présence de Dieu lui-même. Car l'amour qui vient d'en haut est abandon et joie dans une présence, bonheur désintéressé plénitude qui exclut l'égoïsme de la possession ou de l'exploitation de l'être aimé. L'objet de l'espérance est une plénitude de cet amour, une accession de mon être créé à la présence éternelle de Dieu.

3.- DESCRIPTION DE L'ESPERANCE

La vertu chrétienne de l'espérance a pour support un Dieu d'amour qui se révèle et qui est cru par la foi. La révélation contient des promesses dont la plus belle est de voir Dieu lui-même : "Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ?" (Jn 11/40) "Alors je connaîtrai comme j'ai été connu." (1 Co 13/12) La vertu de l'espérance est donc une attente joyeuse, patiente persévérante, de la vue de Dieu.

Précisons ce qui entraîne cette espérance pour notre pèlerinage terrestre. Les chapitres 3, 4 et 5 de la deuxième épître aux Corinthiens sont ici un texte central. Ce qui m'empêche de voir Dieu, ce n'est pas le fait que j'ai un corps, mais c'est mon état de nature déchue. Pour que mon espérance soit comblée, il faut que je sois transformé. Dès ici-bas s'opère une transformation intérieure. Nous voyons la gloire du Seigneur sur la face de Christ, et nous sommes transformés en la même image de gloire en gloire. La transformation s'achève lorsque le fidèle dépouille le corps terrestre pour être revêtu d'un corps glorieux, semblable à celui de Jésus ressuscité, et qui lui permettra d'accéder à la vision divine. "Celui qui a ressuscité le Seigneur Jésus nous ressuscitera aussi avec Jésus, et nous fera paraître avec vous en sa présence." (2 Co 3/14) Nous enrichirons déjà notre description de l'espérance, attente de la vue de Dieu, en ajoutant qu'elle est attente de notre résurrection personnelle qui nous permettra d'accéder à la vue de Dieu.

Il y a un dernier point, celui qui concerne les autres hommes. En Christ, dès ici-bas, nous les aimons. L'affection s'attache à des détails concrets qui rendent si déchirante la mort d'un être aimé : un pas que l'on reconnaît, l'intonation de telle expression souvent répétée, le rayon de joie ou de lumière qui passe dans un regard. Certes, si nous aimions de l'amour de convoitise ou de possession, nous tiendrions ces traits concrets comme des choses, des pièces de monnaie, par exemple, dont on peut disposer. Tel n'est pas le cas pour l'amour d'en haut : dans le pas, l'intonation ou le regard, il saisit la personne durable, éternelle, qui s'est exprimée d'une manière furtive. A l'inverse, quand l'amour pardonne, il détache de la personne aimée telle laideur qui ne doit pas envahir être éternel. Le pardon en appelle de la difformité temporaire à l'être glorieux de la résurrection.

Si j'ose me citer moi-même, je répéterai ce que je disais dans la Retraite de 1947, au milieu de quelques pasteurs : le temps, c'est, au moins à quelque degré, l'absence de l'être aimé. Dans le temps, il y a toujours une certaine distance entre moi et l'autre.

Nous compléterons donc maintenant la description de l'espérance en disant qu'elle est une attente joyeuse, patiente et persévérante de la vue de Dieu, attente qui porte sur ma propre résurrection pour m'introduire dans la présence de Dieu, et sur la résurrection de tous les êtres aimés pour qu'ils aient part avec moi à cette gloire et à cet amour. Ou, si l'on veut une formule plus brève : l'espérance tend vers l'éternité, qui est la présence de l'être aimé.

4.- L'ESPERANCE DE DIEU

Dieu croit-il et espère-t-il ? Au sens littéral, la manière des hommes, non ; Dieu n'a pas besoin de croire pour être sauvé, ni d'espérer pour accéder à la plénitude de l'amour. Cependant il est écrit : "La

charité croit tout, elle espère tout." (1 Co 13/7) Il y a un sens, élevé et profond, où l'on peut dire que Dieu, qui est amour, croit et espère.

Dieu nous a créés comme des êtres qui vivent dans le temps, et le temps met une certaine distance en les êtres. Dans cette distance, qui n'est pas en elle-même un mal, le péché s'est glissé comme pour accroître la séparation, jusque-là naturelle, en faire une déchirure, coupable maintenant, et que le méchant voudrait définitive. La volonté de Dieu étant de nous sauver, il fait appel à notre foi et à notre espérance. Mais il vient aussi au-devant de nous par un mouvement de son cœur qui est le modèle de notre foi et de notre espérance.

Quand Dieu nous parle ; quand il nous envoie son Fils, Parole faite chair ; quand il nous dit la parole de la Croix, Dieu a foi en l'efficacité de sa Parole pour toucher notre coeur ; et quand nous nous convertissons à Lui, il voit s'accomplir ce qu'il a cru. L'institution du Baptême au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit est un acte de foi en la puissance de ce nom pour éveiller notre foi et nous conduire au Baptême en Lui.

Quand Jésus donne aux baptisés son corps et son sang, il espère en eux ; il espère qu'ils croiront dans l'amour et dans la vie. Certes c'est en l'efficacité de corps et du sang que Christ espère : mais comme cette efficacité est pour nous, nous pouvons dire que le Christ espère en nous.

La préparation du Retour de Jésus dans le ciel vient d'un mouvement du cœur de Dieu que nous pouvons appeler espérance, ou si vous voulez, modèle de l'espérance. Dieu espère que sa création lui sera présentée dans la gloire de la Résurrection. L'espérance de Dieu emplit le ciel, les anges, les apôtres, les martyrs, les saints, les âmes rachetées. Comment l'Esprit-Saint intercéderait-il lui-même par des soupirs inexprimables (Ro 8/26) s'il n'y avait pas l'appel de l'espérance dans la pensée de l'Esprit, qui est selon Dieu ? Notre espérance du Retour de Jésus est reflet et écho de l'espérance de Dieu, de l'espérance du ciel. Dieu espère la présence de l'être aimé, Christ et l'Eglise, sur une nouvelle terre et sous de nouveaux cieux où la justice habitera. Dieu espère que les êtres aimés jouiront de sa présence.

L'espérance en l'homme est une vertu de l'âme, individuelle si l'on veut ; mais elle tend vers une plénitude universelle. Limiter l'espérance au bonheur de l'âme séparée après la mort est impossible. L'espérance veut que Dieu soit heureux par la présence de toute son Eglise aimée, épouse du Fils dans la Résurrection ; l'espérance veut que toute l'Eglise ressuscitée soit heureuse dans la vue de Dieu ; mon espérance sera comblée quand, ressuscité, j'aurai part à la plénitude de la présence de Dieu et de l'Eglise.

5.- L'ESPERANCE DANS L'HISTOIRE DE L'EGLISE

L'Eglise, depuis sa naissance, le jour de la Pentecôte est une communauté de la foi, de l'espérance et de l'amour. L'espérance, vertu chrétienne, est la même à travers les âges. Il ne peut pas surgir, à un moment donné, une autre espèce d'espérance, différente par exemple de celle des apôtres. Toutefois la permanence dans l'Eglise de la même espérance n'entraîne pas que Jésus revienne n'importe quand. Nous ne connaissons ni le jour ni l'heure ; le fait même que le Père seul le connaisse souligne combien ce jour et cette heure ont été fixés avec sagesse. Ils sont le couronnement du plan du Père, Le Retour de Jésus n'est pas le fait d'un caprice ou d'un hasard.

On sort de l'espérance quand, estimant que Jésus peut revenir d'un moment à l'autre, on se désintéresse de la vie ou des combats de l'Eglise. Peut-être voudra-t-on encore initier quelques personnes au secret de ce proche avènement. Pour le reste, l'attente sera passive, vide, vide surtout d'espérance et de vigilance.

On sort tout autant de l'espérance quand, estimant que Jésus peut aussi bien revenir dans dix-mille années, on se désintéresse tout autant du plan de Dieu quant à l'Eglise. On sera un bon chrétien peut-être, mais on n'assignera à l'Eglise que des tâches naturelles ; éduquer, moralise, civiliser.

A chaque étape de l'Eglise, il importe de savoir "en quels temps nous sommes" (Ro 13/11). Suivons l'apôtre Pierre tout au début par exemple. Il veille à sauver, autant qu'il est possible, après la Résurrection, les juifs qui n'ont pas cru du vivant de Jésus. Sa vigilance exprime avec quelle espérance il tend vers le Retour de Jésus. Comme par une sorte de percée à travers bois, il aperçoit tout en haut le sommet ; Jésus qui revient ; les plans des montagnes qu'il faudra franchir encore sont survolés par le regard de l'espérance qui déjà touche presque Jésus qui revient.

Nous pourrions décrire de même l'espérance de saint Paul. Il a fait un pas en avant, il gravit une nouvelle pente, celle de la conversion des païens, plus exactement des Grecs. Pour lui aussi la percée de l'espérance lui fait toucher du regard et comme de la main la cime ultime du Retour de Jésus. Aussi peut-il dire sans erreur et sans illusion : "Nous, les vivants restés pour l'avènement du Seigneur". Il touche ce moment par l'espérance, il le vit, il le connaît.

Tous les serviteurs de Dieu qui ont accompli les œuvres de la vigilance, sanctification, évangélisation et missions, ont ainsi pu voir et toucher par l'espérance le Retour de Jésus. Le jour et l'heure inconnus sont demeurés immuables. Loin d'être quelque chose qui peut arriver n'importe quand, le Retour est resté au même point du temps, au point terminal ; ce sont les générations chrétiennes qui ont bougé, qui ont tendu vers lui, qui toutes l'ont touché, par l'espérance, et qui, du même coup, s'en sont rapproché dans un chemin qui va vers son achèvement. Le Retour de Jésus n'est pas comme une étoile par exemple qu'on voit de n'importe où, mais qu'on n'atteint jamais ; il est un but qu'on atteint, comme l'étoile miraculeuse posée pour les mages au-dessus du lieu où était le petit enfant, quand il vint pour la première sur la terre.

6.- L'ESPERANCE DANS LES DERNIERS TEMPS

Dans les derniers temps, l'Eglise a derrière elle tous les sommets franchis ; il n'y a plus de plan intermédiaire entre elle et le Retour. Sa vigilance se porte sur l'appel d'amour au peuple juif et sur l'exigence de l'unité. L'espérance est toujours la même vertu ; elle voit et elle touche Jésus qui revient au sommet de la dernière pente à gravir : c'est la même espérance par laquelle Pierre et Paul, en gravissant les pentes qui étaient les leurs, survolaient tous les plans intermédiaires. Toute espérance chrétienne à toute époque converge au même point.

La description de l'histoire que nous venons de donner suppose une Eglise toujours, et en toutes ses parties, espérante et vigilante. C'est une vue encore théorique qu'il faut nuancer. En chaque âme l'espérance peut s'affaisser, la vigilance peut se laisser endormir. Des parties entières de l'Eglise peuvent se tenir, à une époque donnée, hors de l'espérance.

Bien plus, l'histoire de l'Eglise nous a déjà montré que son Moyen-Age, s'il a maintenu la foi et la charité, n'a guère fait porter l'espérance que sur le bonheur de l'âme individuelle, laissant échapper l'espérance qui porte sur la destinée de l'Eglise elle-même et du monde.

Dans l'Eglise de la fin des temps, il y a un réveil de l'espérance : n'est-ce pas ce qu'annonce la parabole des dix vierges : "Alors toutes se réveillèrent et préparaient leurs lampes." (Mt 25/7) ? Mais cette espérance est très menacée. Par une sorte de séduction, la grande masse des chrétiens portent leur attente sur des buts naturels, un progrès terrestre, une sorte de christianisation, si l'on peut dire, de l'antichrist. Une attente terrestre est le contraire de l'espérance, vertu surnaturelle qui dépasse toujours le corps mortel pour atteindre la présence dans la résurrection de l'être aimé.

Là même où l'espérance vit, elle est menacée d'une autre manière par la puissance du système antichristique et par les catastrophes que ce système provoque. A quoi bon lutter pour l'immortalité quand la mort paraît triompher ? Le monde de l'antichrist met sans cesse les morts de côté sans aucune repentance, La fête continue : le bonheur est toujours pour tout de suite, tant qu'on n'est pas mort soi-même. La parole : "Mangeons et buvons, car demain nous mourrons" (1 Co 15/32, Es 22/13) n'a jamais eu autant de tragique plénitude, autant de plénitude désespérante.

L'espérance des derniers temps est la même vertu qu'au début. Seulement au lieu d'être répandue au sein d'une Eglise jeune, vigoureuse et croissante, elle est tremblante dans une Eglise étendue et diluée au sein d'un monde de la désespérance : non pas des païens ou des barbares qui n'ont pas encore épelé le nom de Jésus, mais désespérance des peuples qui ont perdu la foi en Lui.

TROISIEME ETUDE : UNE COMMUNAUTE DE L'ESPERANCE

1.- EMPLOI DU MOT COMMUNAUTE

"Tous ceux qui croyaient étaient dans le même lieu, et ils avaient tout en commun." (Ac 2/44)

C'est la première communauté chrétienne : les disciples baptisés s'unissent pour vivre selon la foi, l'espérance et la charité. Pour désigner la société des fidèles à son apparition, à Jérusalem, on emploiera aussi bien les mots église, assemblée, communauté ou peuple de Dieu. Au verset 42 du chapitre qui vient d'être cité, la traduction "la communion fraternelle" correspond à un seul mot grec – koinônia – lequel serait bien rendu par "la communauté".

L'Eglise, à son origine, peut se définir comme une communauté de la foi, de l'espérance et de la charité. En grandissant, elle s'alourdit d'éléments tièdes d'une part, de rouages administratifs d'autre part. Ce durcissement est très sensible dans le Moyen-Age, du moment que le clergé baptise les nouveau-nés et régente les rois.

Les moines se retirèrent dans la solitude pour une vie de renoncement. Bientôt ils se groupèrent sous des règles. Ils formèrent des communautés d'hommes et des communautés de femmes se spécialisant pour ainsi dire dans la sauvegarde de certains aspects de l'amour chrétien : la liturgie, la prière, le jeûne, pour offrir à Dieu l'humilité et le service du prochain. Communautés dans la charité, les couvents n'innovaient pas sous le rapport de la foi : ils demeurèrent dans le sein de la grande Eglise.

On peut regarder la Réforme comme un mouvement de rénovation de la foi, et les Eglises protestantes du début comme des communautés de la foi. Elles se développèrent hors de l'Eglise au sein de laquelle leurs premiers membres étaient nés. Le mouvement de morcellement devait se poursuivre par la suite, soit que de nouvelles églises voulurent se spécialiser dans une vérité doctrinale, – par exemple il y a une dogmatique calviniste opposée à la dogmatique luthérienne – soit que l'accent fut mis sur la ferveur de la piété, la sanctification, le zèle et le service. Ce dernier cas est celui des Réveils, que l'on songe aux quakers, aux moraves, à Wesley, à William Booth, de nos jours aux mouvements de Pentecôte.

Si le protestantisme a connu la formation de communautés par séparation, il a aussi cependant ses communautés rattachées à l'Eglise : telles furent les grandes sociétés du XIXème siècle, par exemple la Société des Missions de Paris ; tels furent encore les Instituts de Diaconesses ; plus près de nous les Veilleurs de Wilfred Monod ; enfin un type nouveau dans le protestantisme, celui de Taizé et de Grandchamp.

Une communauté chrétienne est toujours une communauté de la foi, de l'espérance et de la charité, mais avec une tendance à la spécialisation dans le sens de la charité, du zèle, du service, ou bien dans le sens de la foi.

2.- L'ESPERANCE DANS L'EGLISE

Dans l'Eglise des derniers temps, l'espérance, avons-nous vu, est menacée. Le Saint-Esprit, s'il est répandu, ne suscitera-t-il pas des communautés spécialisées dans la sauvegarde de l'espérance ? On peut se demander si de telles communautés ne devront pas se séparer des Eglises pour, du dehors, annoncer à toutes que Jésus revient.

La réponse est négative, et elle se tire de fortes raisons contenues dans la description même de l'espérance. Suis-je un initié, qui pense savoir que le Retour du Seigneur est proche et qui, de ce fait, quitte son Eglise ? Mon action est un acte de désespérance ; elle prouve que j'ignore la vertu de l'espérance. Mon savoir d'initié est un travail de ma raison, qui a spéculé sur les Ecritures ou sur les événements ; mais j'ai méconnu que l'Eglise devait se préparer pour la venue du Roi de gloire, je n'ai eu aucun contact avec la préparation qui se fait dans le ciel. Je suis parti tout seul par un calcul intellectuel, lequel est le radical contraire de l'espérance.

Approfondissons encore. L'espérance, avons-nous dit, est liée à la foi et à la charité. Les Eglises, même si elles se montrent perméables à la désespérance moderne, gardent un dépôt de foi et de charité : eussent-elles tout perdu, le Seigneur aurait ôté leur chandelier de devant sa face ; elles n'existeraient plus. L'espérance ne peut naître, vivre, grandir qu'en tendant une main à la foi, l'autre à la charité, qui reposent l'une et l'autre dans la tradition des Eglises. La première marque d'une âme espérante, c'est d'espérer en Christ pour son Eglise. "Notre espérance à votre égard est ferme" écrit saint Paul à l'Eglise qui lui a donné les pires soucis. (2 Co 1/6) Si l'âme espérante n'espère pas en Christ pour sa propre Eglise, comment espérera-t-elle en lui pour l'Eglise universelle ? Elle n'espérera rien du tout et ne préparera rien du tout.

Il est impossible qu'une communauté de l'espérance cause un schisme. Bien plus, de même que la vertu de l'espérance, dans tous les siècles, converge vers la même cime, de même les communautés de l'espérance dans toutes les Eglises convergeront vers cette cime. Ne peut-on pas espérer d'elles un réveil de la foi et la charité des Eglises, préparant celles-ci à l'unité dans le Christ qui revient ?

Il faut, de nos jours, prier pour l'apparition de communautés de l'espérance dans toutes l'Eglise chrétienne universelle.

3.- PEUT-IL EXISTER UNE COMMUNAUTE SANS CLOTURE ?

J'appelle clôture, en un sens large, le groupement dans une même maison de célibataires de même sexe, liés par l'observance d'une règle, laquelle suppose des engagements de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. En ce sens large, un institut de Diaconesses est du type de la clôture : sa spécialisation est la charité orientée vers le service du prochain. Il est remarquable que Taizé et Grandchamp soient des innovations protestantes, avec clôture, et orientées dans le sens de la charité envers Dieu, du culte et de la liturgie en même temps que du service.

Je ne vois rien, certes, qui empêche une communauté de ce type, catholique ou protestante, de se "spécialiser" dans la vertu de l'espérance ! Mais de désirerais attirer votre attention sur la formation de communautés de l'espérance qui ne soient pas du type clôture. Vous me direz alors qu'il vaudrait mieux ne pas employer le mot de "communauté" qui prête à confusion. Peut-être. Mais il y a aussi des raisons de l'employer, ne serait-ce que cette intention commune d'une spécialisation au sein de l'Eglise et au profit de l'Eglise. Le tout est de préciser qu'il y a des communautés "avec clôture" et des communautés "sans clôture".

Quand Jésus reviendra, son Eglise vivante sur la terre comprendra des hommes et des femmes de tous âges et de toutes les conditions : des célibataires, des veufs, mais aussi des parents avec leurs enfants, des pasteurs, mais aussi des diacres et des fidèles. Il est donc convenable qu'une communauté de l'espérance, qui prophétise ce que sera l'Epouse aux jours des noces de l'Agneau, voit, représentés en son sein, ces différents âges et ces différents états.

La proximité de la Parousie ne change rien au cours naturel des choses. Le passage du temps à l'éternité est brusque, "en un clin d'œil". Jusqu'à sa dernière heure, le temps reste le temps. "Tant que la terre subsistera, les semailles et la moisson, le froid et la chaleur, l'été et l'hiver, le jour et la nuit ne cesseront point." (Gn 8/22) Il convient bien à une communauté de l'espérance que chaque membre garde sa propre maison, son propre travail, ses propres responsabilités. L'espérance est une aube qui colore tout ce qui existe ; elle doit imprégner la vie tout entière.

Cette exigence d'une communauté sans clôture soulève des difficultés. Nous avons bien quelque chose de ce genre chez les quakers ou les moraves : mais ces mouvements étaient séparés des Eglises. Pour trouver un modèle, il faut prendre les contemporains de Jésus ; sur la base ferme de leur foi en Moïse et les Prophètes, les apôtres, les disciples, les saintes femmes se regroupèrent autour de Jésus dans l'espérance qu'il serait le Messie. L'espérance de la première venue les conduisit à la plénitude de la foi nouvelle. Il y avait bien une communauté groupée par la personne du Maître, son enseignement, sa sainteté. Communauté sans clôture au point que l'on pouvait dire de Jésus : "C'est un mangeur et un buveur, un ami des publicains et des gens de mauvaise vie." (Mt 11/19)

4.- LE LIEU DES SACREMENTS EN VUE DU RETOUR DE JESUS

En évoquant l'exemple des contemporains de Jésus, nous n'avons pas encore résolu la difficulté d'une communauté sans schisme d'avec l'Eglise, mais sans clôture qui la définisse. Un tel essai de va-t-il pas se diluer en une vague parenté spirituelle de quelques-uns qui ont les mêmes idées sur le Retour de Jésus ? Le Seigneur n'est plus sur la terre pour grouper des personnes autour de lui. Il pourra y avoir ici et là des âmes espérantes, mais que lien réel entre elles, puisqu'elles n'ont ni la communauté d'un schisme, ni la communauté d'une maison et d'une règle ?

La solution apparaît cependant, si l'on rapproche ce qui a été dit des sacrements dans l'étude sur la préparation du Retour, de la description donnée de l'espérance dans l'étude qui a suivi.

L'espérance, disions-nous, tend vers l'éternité qui est la présence de l'être aimé. La présence qui est attendue, saisie à l'avance par l'âme espérante est celle de Jésus ressuscité qui, au dernier jour ressuscite les morts.

D'autre part, la restauration des sacrements en vue du Retour les fait converger vers une présence très réelle et très proche de Jésus qui revient. Précisons ce qu'est cette restauration des sacrements, qui n'innove rien quant à leur nature, mais les "ressource", comme nous aimons à dire, dans la vérité de la Parole de Dieu.

1) Les sacrements en vue du Retour de Jésus sont préparés et soutenus par une prédication de la Parole qu'éclaire le Saint Esprit. Les signes visibles, l'eau du baptême par exemple et l'action de s'y plonger rendent concrète et totale dans l'esprit, l'âme et le corps, l'œuvre de grâce poursuivie par la prédication. Le baptême est le terme de la Parole prêchée, comme le Retour de Jésus est le terme de la prédication de l'Eglise dans les siècles. Le Baptême, comme le Retour, est contact avec Jésus dans une forme de présence.

2) Les sacrements nommés tels par les Réformateurs, le Baptême et la sainte Cène, forment un organisme entre eux, et avec les cinq autres actions sacrées : de l'imposition des mains en vue du don de Saint Esprit, de la confession des péchés, de la consécration des ministres, du mariage et de l'onction des malades.

Le cœur de cette restauration est la sainte Cène ou Eucharistie. Conviant les baptisés d'eau et d'Esprit-Saint, célébrée par le ministre consacré, purifiée par la confession des péchés, groupant des personnes mariées, les enfants de celles-ci, et d'autres qui vivent seules, ointe d'huile en la personne de

ses malades et en vue de la Résurrection du corps, cette Eucharistie est une communauté de l'espérance, non pas vague ou diluée, mais visible et définie.

Dans cette Eucharistie, le Seigneur qui revient est présent. Il vient déjà pour se donner à l'Eglise comme sa nourriture et son breuvage. L'espérance de l'Eglise primitive et celle d'une communauté de la fin s'expriment par le même « Maran-Atha », Le Seigneur vient ! Jésus vient se donner dans la communion. Jésus vient bientôt vaincre la mort. La communauté peut se réclamer ici de la promesse : "Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux." (Mt 18/20) Par la célébration de la Cène en vue du Retour, les deux ou trois sont assemblés au nom de Jésus qui revient.

Il y a dans l'Eucharistie une présence de Jésus qui revient en gloire, comparable à sa présence dans son humanité, quand il groupait autour de lui la communauté des apôtres, des disciples et des saintes femmes.

5.- L'INSERTION DES COMMUNAUTES DE L'ESPERANCE DANS L'EGLISE

Ce que nous avons dit au début de cette étude du refus du schisme peut maintenant être complété et précisé.

Une communauté de l'espérance peut être répandue sur un territoire plus ou moins vaste ; elle n'invite ses membres à vivre dans nul lieu spécial. Cependant, elle possède en elle un principe d'unité, une convergence des cœurs et des esprits vers Jésus qui revient. Un tel principe interne d'unité exige que la communauté dispose d'un centre où elle puisse se réunir à une date fixée pour la célébration de l'Eucharistie : soit que tous les membres viennent au rendez-vous, soit qu'ils y soient représentés par des sortes de délégations. Par la personne même des participants de cette Eucharistie du centre, l'unité de l'espérance, la présence de Jésus qui revient, sera rendue sensible à tous les membres ou groupes dispersés.

Le refus du schisme exige d'autre part que l'Eucharistie du centre de la communauté soit célébrée par un ministre de l'Eglise au sein de laquelle l'espérance a été suscitée par le Saint Esprit. Ainsi le centre visible remplit une double fonction : il manifeste la présence de Jésus qui revient à toute la communauté, même dispersée, par l'Eucharistie célébrée en ce centre ; il insère la communauté dans l'Eglise traditionnelle par la personne du ministre que l'Eglise a placé et reconnaît comme le représentant dans ce centre.

L'existence de telles communautés ne peut résulter que d'un aspect très positif de la doctrine de l'élection : non pas la doctrine qui se bornerait à partager les humains entre sauvés et réprouvés, en vertu d'une même prédestination, mais l'élection selon laquelle l'Eglise manifeste la sagesse infiniment variée de Dieu : "C'est aussi en lui, Jésus-Christ, que nous avons été élus, ayant été prédestinés suivant la résolution de celui qui opère toutes choses d'après le conseil de sa volonté, pour que nous servions à la louange de sa gloire, nous qui d'avance avons espéré dans le Christ." (Ep 1/11-12, trad. Crampon)

L'élection a pour aspect terrestre un appel de Dieu et une libre acceptation de la créature : on la constate quand l'appel a été accepté. Une Eglise en qui se forme une communauté de l'espérance est une Eglise d'ores et déjà élue en vue du Retour de Jésus : je pense à l'image de la vierge qui a de l'huile dans sa lampe. Une paroisse appelée à être le centre d'une communauté de l'espérance – qui l'accepte – est une paroisse élue en vue du Retour de Jésus. De même une famille, une âme, participant à la vie de cette communauté. Une telle élection signifie service et témoignage, avec, au plus profond, la communion des souffrances de Jésus-Christ.

Un dernier aspect de l'insertion d'une communauté de l'espérance dans l'Eglise est l'existence d'un groupe résidant au centre. Quand je parle de groupe et de résidence, je ne veux pas dire qu'il y aura toujours soit une communauté d'hommes, soit une communauté de femmes vivant sous une règle dans la même maison. Il est très possible, il est même très convenable à la description de l'espérance, que la communauté du centre soit, comme la communauté de tout le territoire, composée de personnes de tous âges et de tous états, ayant chacune son occupation dans le cadre de a vie sociale.

Le privilège de la communauté du centre est une Eucharistie plus fréquente dans le lieu où l'ensemble de la communauté se groupe à une date fixe et espacée. Sa charge est une intercession fidèle pour tous les membres de la communauté du territoire dont elle centralise les nouvelles.

6.- EN QUEL SENS LES COMMUNAUTES DE L'ESPERANCE SONT OUVERTES

On peut dire que toute communauté, quelle qu'elle soit, doit être "fermée", en ce sens qu'elle possède une liste de membres et un organisme directeur. Faute de ces deux conditions, il n'y aurait plus de communauté, mais seulement des rassemblements passagers ou précaires. Une communauté de

l'espérance, telle que nous l'avons décrite, à défaut d'une règle applicable à la vie commune dans une maison, doit se situer par ce que nous appelons une charte. Par là, les membres savent à quoi ils sont appelés, et la communauté peut rendre compte aux autorités de l'Eglise comme à tous ceux qui l'entourent, des principes qui la régissent. La charte, la liste des membres, l'organisme directeur sont les trois éléments constitutifs d'une communauté de l'espérance.

Il y a cependant un sens selon lequel on peut sire qu'une telle communauté est ouverte. L'espérance ne durcit rien ; elle ne définit pas pour opposer, mais pour unir ; elle ne s'enferme nulle part comme dans un vaisseau qui la retiendrait. Le propre de cette vertu est de tendre toujours vers un point qui est au-delà du moment présent : l'Avènement du Seigneur, la Résurrection. L'espérance ne s'arrête pas en chemin. Si l'un de ses amis veut se fixer, et cesse d'avancer, l'espérance se dégage de lui et poursuit sa route. Elle peut chanter, comme certains de nos cantiques de Réveil, qu'elle veut suivre Jésus "jusqu'au bout" : mais le terme duquel elle ne détourne jamais les yeux, c'est la cime dernière, le point où le temps s'achève, où tout le provisoire disparaît devant l'éternité. Tant que le temps durera, l'espérance avancera et le dépassera.

Cette "ouverture" de l'espérance se traduira par divers traits des communautés qui se consacrent à elles. Une communauté de l'espérance telle que nous l'avons décrite se présente à Dieu dans l'Eucharistie : ce sacrement est célébré dans l'Eglise ; il est ouvert à ceux que l'Eglise y invite et y admet. La communauté n'a pas de sainte Cène qui lui serait propre, à laquelle ne prendraient part que ses seuls membres.

Il en est de même pour les rencontres où la communauté s'assemble, en son centre par exemple ; elles sont ouvertes à des invités et à des hôtes ; des communautés d'un type différent peuvent y déléguer des représentants. Les membres de la communauté et leurs hôtes s'offrent ensemble à l'espérance sans que nul ne soit contraint de contrefaire sa personnalité ou de modifier son chemin.

Ces signes apparents d'une "ouverture" de l'espérance traduisent une vérité profonde. Bien que les études de cette année ne développent pas le sujet de la prière, il n'en reste pas moins que la fonction propre d'une communauté de l'espérance est d'intercéder. L'Eucharistie, qui est placée au cœur de la communauté, est une action de grâce, la source de toute prière de l'Eglise. Que peut l'espérance, elle qui n'a pas de but où se reposer sur la terre, sinon crier à Dieu jour et nuit ? (Lc 18/7) "La création attend avec un ardent désir la révélation des fils de Dieu … l'Esprit lui-même intercède par des soupirs inexprimables." (Ro 8/19, 26) "L'Esprit et l'Epouse disent Viens … Amen ! Viens Seigneur Jésus" (Ap 22/17, 20).

Or, il est ici très digne de remarquer qu'une communauté de l'espérance n'a rien à demander pour elle-même, sinon d'exister, d'être protégée et gardée fidèle pour son service et son témoignage. Elle ne crée pas d'œuvre visible destinée à durer ; elle se réjouit que soient multipliées les communautés de l'espérance, sans qu'elle ait besoin que toutes soient de même modèle ou subordonnées les unes aux autres. Ce qu'une communauté de l'espérance demande dans sa prière, c'est que toutes les Eglises chrétiennes, avec le peuple juif, forment une seule communauté de l'espérance, préparée pour l'avènement du Seigneur. Dans cette Eglise-épouse, totale, universelle, chaque communauté de l'espérance perd son existence propre.

La préparation de Retour de Jésus a lieu dans le ciel. Le Seigneur de gloire s'avance pour ainsi dire sur le seuil qui sépare le ciel et la terre. Sur la terre, au sein d'un monde de désespérance, le rayonnement de Jésus qui revient suscite des communautés de l'espérance. Par l'Eucharistie, le Seigneur rencontre les âmes espérantes comme à mi-chemin de la terre et du ciel. Ces âmes continuent leur vie et leur intercession dans la présence de Jésus qui revient. Lors de la première venue en abaissement, la présence du Fils de Dieu était voilée sous l'humanité du charpentier-prophète ; il fallait la discerner par la foi. Maintenant le proche retour de Jésus est voilé par l'absence de son corps glorieux : ceux qui reçoivent l'élection de l'espérance sont, par elle, déjà dans la présence de l'être aimé, Jésus qui revient en gloire : la communauté de l'espérance se groupe autour de cette présence comme la communauté des disciples autour du Fils venu en chair.

Quatre études sur la communauté et les vœux

- 1955 -

Contenant les enseignements et les exhortations donnés à la Retraite de l'Union de prière.

I. - Du caché au visible
II. - L'enrayage du Christianisme
III. - La Réforme et les Communautés
IV. - Une doctrine des vœux.

PREMIERE ETUDE. - DU CACHE AU VISIBLE

1.- NOTRE POINT DE DEPART CACHE (Ephésiens 1/3-14).

[1] Nous prendrons notre point de départ dans la pensée de Dieu : saint Paul dit que « Dieu nous a fait connaître le mystère de sa volonté. » Ce mystère est un dessein bienveillant, formé à l'avance dans le silence de l'amour divin, puis manifesté par la Parole lorsque la plénitude des temps est accomplie. L'Evangile est la bonne nouvelle qui exprime le dessein divin ; on peut le présenter par ces mots tirés du même texte : « En Christ Dieu nous a élus avant la fondation du monde pour que nous soyons saints et irrépréhensibles devant lui. »

Le cœur du mystère divin révélé par l'Evangile est le pardon. En suivant le texte que nous avons pris comme point de départ, nous trouvons le pardon proclamé par ces mots : « En Christ nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés, selon la richesse de sa grâce. »

Les affirmations de S. Paul ont ici une grande portée théologique ; elles sont en même temps frémissantes de vie, comme le souligne par exemple l'évocation du Sang de Jésus-Christ, ou celle de la richesse de sa grâce. Chacun de nous, je pense, considère comme le « texte central » de l'Evangile, la Parole qui apporte à son âme le pardon de Dieu par le Seigneur Jésus. Je vous invite à évoquer en cet instant dans votre souvenir les versets décisifs qui vous ont amenés à la conversion : versets reçus directement par la lecture de la Bible peut-être, ou encore versets de Cantiques, ou paroles d'un serviteur de Dieu vous présentant l'Evangile. Il y a ici un lien vital entre chaque âme et Dieu. Quand tout nous abandonne, la Parole par laquelle Dieu nous a appelés demeure. Quel est pour toi, mon frère, quel est pour toi, ma sœur, le lien vital qui te rattache à ton Dieu ? Est-ce : « Son père courut se jeter à son cou et il le baisa » ? ou bien : « Je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs » ? ou encore : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde » ? (Luc 15/20, Mt. 9/13, Jean 1/29).

Quel que soit le lien vital entre Dieu et notre âme, c'est là qu'il faut revenir au commencement de cette Retraite. Le point de départ n'est pas dans une idée à développer, ni même dans un texte à commenter par la seule intelligence : il est, ce point de départ, dans la transfusion en vous de la vie de Dieu par le moyen d'une Parole vivante de Dieu. En nous replaçant là, nous sommes dans la position d'enfants nouveau-nés, enfants par adoption certes, mais unis à notre Père céleste par la vie qu'il nous a donnée, la vie qui est en son Fils unique et bien-aimé.

Cette vie nous a été donnée comme le point de départ d'une croissance, d'une part en sagesse et en intelligence, d'autre part dans la charité, l'agapê, qui est l'amour même de Dieu. [2] Comme il y a pour chaque âme des versets qui ont ouvert le chemin de la grâce, - ce lien vital dont je parlais à l'instant,- il y a aussi souvent pour le chrétien une Parole de l'Ecriture qui résume, qui définit, toute la vie chrétienne. Je ne sais pas si cela correspond à votre expérience personnelle : en tout cas, au début de ces études, je vous proposerai comme peinture de la vie en Christ ces mots que S. Paul nous donne dans un autre chapitre des Ephésiens (4/15) : « professer la vérité dans l'agapê. »

Ils sont dignes, ces mots, me semble-t-il, d'imprégner tous les instants de notre vie.

2.- NOTRE POINT DE DEPART VISIBLE.

Le point de départ que nous avons pris jusqu'ici était dans l'ordre des choses cachées. Le pardon apporté à notre âme devient un secret entre le Père et l'enfant prodigue qu'il serre sur son cœur. La croissance de la vérité dans l'agape est avant tout une réalité cachée dans le cœur du croyant. Les mystères auxquels l'âme accède dans le secret de sa vie la plus intime, - le pardon, la vérité, la charité,- ont leur source dans le cœur de Dieu, dans le silence de son amour. Il ne s'agit pas ici des perfections invisibles de Dieu qui se voient comme à l'œil depuis la création du monde quand on les considère dans ses ouvrages : il s'agit du Mystère qui ne pouvait nous être révélé que par la Parole de Dieu, sortant du silence de son amour, la Parole qui a été faite chair. C'est en entendant la Parole du Christ que l'on pénètre dans le Mystère : et cette parole devient tout d'abord un trésor caché dans le silence de notre amour.

Allons-nous donc avoir une religion secrète, se déployant dans un colloque caché entre l'âme et son Dieu ? Continuerons-nous, après avoir reçu la Parole de Dieu, à vivre comme si de rien n'était, poursuivant nos affaires sur la terre selon les lois de l'ordre naturel, selon les années, les saisons et les jours, le travail et la nourriture, le plaisir et le repos ? Aurons-nous deux vies, l'une cachée avec Christ en Dieu, l'autre semblable à celle de tout le monde, se déroulant selon les lois de la nature, et aussi-selon les lois des hommes, qui sont faites en effet pour tout le monde ?

Voir les choses ainsi prouverait que l'on n'a rien saisi au fait de l'Incarnation, ni à sa conséquence, qui est le fait de l'Eglise. La Parole du mystère divin nous a été portée hors du silence caché, par le Verbe de Dieu qui s'est fait chair et qui a habité au milieu de nous plein de grâce et de vérité. Déjà nous, avons reçu cette Parole par les oreilles qui l'ont entendue, par les yeux qui ont vu Jésus à travers les yeux des apôtres. [3] Aussi cette Parole, cachée en notre cœur et en notre esprit, veut-elle s'exprimer désormais par tout notre être et par notre corps même.

De plus le Christ est unique, mais son Corps, l'Eglise, est formé par un nombre que Dieu a fixé dans sa sagesse. Le plan divin est de reprendre notre corps à tous, le corps des Juifs et le corps des Gentils, pour tout réunir en Christ qui est la tête, et qu'ainsi toutes les choses visibles soient ramenées à la louange de la gloire de Dieu.

Je viens de replacer devant vous votre Baptême. Là, d'une manière visible, la foi née en votre cœur a saisi votre être tout entier et votre corps même. Quelle que soit la forme de votre Baptême : - Baptême d'enfant et sa confirmation quand vous avez été reçu à la Table-sainte ; ou confirmation du Baptême d'enfant dans l'immersion en vue du Retour de Jésus ; ou enfin Baptême reçu comme catéchumène ou comme adulte ;- de toutes manières, il y a eu point de départ visible, lié au point de départ invisible du pardon de Dieu, comme le fruit pleinement mûr est lié à la force vitale du germe qui l'a produit.

3.- APPARITION DE LA NOTION DE VŒU.

Nous nous arrêterons ici un moment pour introduire le mot de « vœu » que nous retrouverons par la suite tout au long de ces études. C'est l'Ancien Testament surtout qui emploie ce mot : « Faites des vœux à l'Eternel votre Dieu, et accomplissez-les » peut être regardé comme un texte central à cet égard (Psaume 76/12).

Calvin définit le vœu en ces termes : « Ce que nous appelons Promesse entre les hommes est nommé Vœu au regard de Dieu ». Il remarque que les vœux ont été pratiqués par les païens : comme des folies, dit-il, « et non seulement folies, mais absurdités monstrueuses. » C'est peut-être aller un peu loin. En tous cas les anciens païens nous ont fourni des mots très beaux pour traduire le mot hébraïque « nêdêr ». Les Septante emploient le mot grec « euchê », apparenté à « eucharistie » et qui désigne à la fois la prière et le vœu. Les Latins, eux, avaient un terme précis, « votum », qui a donné le mot français « vœu ».

Revenons à Calvin. Le vœu étant une promesse faite à Dieu, le Baptême, qui comporte une telle promesse, est, par excellence, un vœu. C'est ce que le Réformateur développe ainsi : « Il y a un vœu commun entre les fidèles, lequel a été fait pour nous au Baptême, et (nous) le confirmons en faisant protestation (confession) de notre foi, et en recevant la Cène. Car les Sacrements sont comme (des) instruments de contrats, par lesquels Dieu nous promet sa miséricorde et par icelle la vie éternelle : nous [4] d'autre coté (de notre côté) lui promettons, obéissance. Or le contenu ou la somme de ce vœu que nous faisons au Baptême est de renoncer à Satan, pour nous adonner au service de Dieu, afin que nous soyons obéissants à ses saints commandements, n'obtempérant point aux désirs pervers de notre chair. Il ne faut (pas) douter que ce vœu soit saint et utile, vu que Dieu l'approuve en l'Ecriture, et même qu'Il le requiert de tous ses enfants.» (Institution Livre IV, ch. XIII).

La doctrine de Calvin a passé dans nos liturgies, puisque le pasteur demande aux Catéchumènes qui se présentent à la Table-sainte : « Confirmez-vous donc sincèrement le vœu de votre Baptême, qui vous

oblige à vivre selon la tempérance, la justice et la piété, et à rester fidèles jusqu'à la mort à la profession de la foi chrétienne ? »

Disons un mot de la théologie catholique, qui est un peu différente. D'abord elle parle plus volontiers des vœux du Baptême au pluriel, parce qu'il y a un triple vœu : de renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, - de tenir la foi catholique, - et d'accomplir le décalogue qui contient tout ce qui est nécessaire au salut.

La théologie catholique affirme aussi très clairement que le vœu est pris par le parrain au nom de l'enfant. Il n'est pas absolument nécessaire que l'enfant prononce lui-même ce vœu par la suite : de toutes manières il doit tenir les promesses faites en son nom, sous peine de perdre son salut. On peut souhaiter certes qu'en des circonstances solennelles de la vie, le baptisé renouvelle les promesses qui ont été faites à Dieu en son nom : ce sera pour son âme un véritable vœu : mais vœu de seconde zone cependant, le véritable vœu, pour le catholique, étant celui qui porte, après le Baptême, sur des points auxquels les chrétiens ne sont pas obligés, et que l'on embrasse par une détermination tout à fait volontaire.

4.- LES OEUVRES VISIBLES DE L'EGLISE.

[5] Nous allons laisser là pour le moment la question du vœu. Considérons à nouveau l'homme qui a reçu dans la foi le mystère du Christ, c'est-à-dire, son pardon, et qui a reçu, dans la foi encore, le Sacrement du Baptême qui fait apparaître les choses sacrées dans le domaine visible des corps et de la société. Cet homme chrétien va retourner au milieu des hommes. Maintenant s'ouvre à lui la carrière des œuvres bonnes qui ont été préparées d'avance par Dieu.

Prenons le *Livre de la liberté chrétienne*, que Luther écrivit en 1520, pour lui demander une première description de la vie visible du chrétien qui vit dans la société. Le principe de la foi, selon Luther est que « le chrétien est un homme libre, maître de toutes choses ; et il n'est soumis à personne. » Le principe des œuvres qui découlent de la foi est que « le chrétien est un serviteur plein d'obéissance ; il se soumet à tous. »

Ecoutez les accents de ce Luther encore jeune, que n'ont pas encore épuisé les travaux et les luttes : « Rien ne manque à ma vie et je n'ai besoin que d'une chose, de la foi qui accepte et croit. Comment ne mettrais-je pas maintenant mon cœur et ma vie tout entière au service de Celui qui m'a comblé de si grands bienfaits et n'accomplirais-je pas tout ce qui peut lui être agréable ? Enrichi des dons de Christ, je serai pour mes frères ce qu'il a été pour moi ; je consacrerai ma vie à les servir, à travailler à leur bonheur et à leur salut.

Voilà comment de cette source de la foi, découlent l'amour et la joie en Dieu. L'amour engendre à son tour une âme libre, heureuse, dévouée, insouciante de la gratitude des hommes et de leur ingratitude, élevée au-dessus de la louange et du blâme, du dommage ou du gain. Elle ne connaît ni ami, ni ennemi, ni obligé ni ingrat ; elle répand avec bonheur ses bienfaits, elle donne et elle se donne sans calculer. De même que Dieu le Père distribue libéralement ses dons à tous et fait lever son soleil sur les justes et sur les injustes ; ses enfants, à son exemple, travaillent, souffrent, font le bien et ne cherchent d'autre récompense que la joie de Christ qui remplit leur cœur. »

La vie chrétienne ainsi décrite dans l'enthousiasme va se dérouler au sein de la famille, de la paroisse et de la cité. Il y a dans la Réforme la rencontre d'un élément novateur avec un élément patriarcal, d'une révolution avec une restauration. Une fois la révolution religieuse faite, tout doit se remettre en place dans la famille, dans l'église et dans la cité. - Les Réveils ont fait faire un pas de plus ; ils ont souligné la [6] tendance du monde à se détacher de la foi ; l'effort du témoignage et de l'évangélisation doit être poursuivi sans relâche. Ce sont les Réveils aussi qui ont ouvert les yeux des protestants sur les besoins des âmes païennes jusqu'aux extrémités du monde. Ainsi s'ouvre devant le chrétien une immense tâche visible, « spectaculaire » si l'on veut, dans l'Eglise et au dehors.

5.- LA REALITE CACHEE DE L'EGLISE.

Les descriptions que nous venons de donner, d'après Luther et d'après le Réveil, des œuvres visibles de l'Eglise, nous induiraient en erreur si nous pensions que la charité, l'agapê, n'appartient qu'au domaine visible. Certes, la charité chrétienne frappe, et doit frapper, par un côté « spectaculaire ». Luther rejoint ici S. Jacques qui montre que la foi est accompagnée des œuvres, -comme il faut qu'elle le soit,- lorsqu'elle ne se consente pas de dire au frère et à la sœur démunis de tout : « Allez en paix, chauffez-vous et vous rassasiez ! », mais qu'elle leur donne « ce qui est nécessaire au corps. » Dans les Réveils, déjà George Fox, au XVIIème s., manifeste des dons prodigieux du Saint-Esprit ; Wesley frappe les regards par la réunion d'immenses auditoires et le spectacle de conversions miraculeuses ; puis ce sont les dons de guérison qui

réapparaissent au premier plan avec les Blumhardt,- puis un peu partout et en particulier dans le mouvement de Pentecôte de nos jours. Dans la ligne sociale, l'Armée du Salut a ses œuvres visibles d'assistance et de secours.

Cependant, dit saint Paul, « quand je distribuerais tous ces biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité (Agapê), cela ne me sert de rien. » Il y a donc, ici encore, une réalité intérieure et cachée, - l'agapê, - qui soutient et vivifie toutes, les œuvres et toutes les actions qui frappent les regards et l'imagination des hommes.

Rentrons en nous-mêmes et prenons place près du Christ intérieur, notre Maître, dans le silence et la solitude. Là, suis-je seul avec Jésus ? Certes, Jésus m'aime comme si j'étais seul au monde. Il est mort pour moi. Telle goutte de son sang a été versée pour moi. Il suffit à mon cœur ; en lui j'ai le salut et je puis dire avec une âme mystique : « Celui qui a Jésus a tout. » (M. Olier, au XVIIème s.). Mais, encore une fois, dans cette solitude même, suis-je seul ?

Du côté divin, non, je ne suis pas seul : car c'est le doux Saint-Esprit qui m'a conduit à Jésus, c'est par le Saint-Esprit que le Fils fait sa demeure en moi. Le Fils même ne peut se retenir de me parler du Père ; Il vient vers moi avec le Père : me conduisant dans la vérité, il me révèle son Père. Ainsi la [7] charité avant d'être en moi, est en Dieu, en ces rapports ineffables qui font que le Père, le Fils et le Saint-Esprit, c'est Dieu, le Dieu-amour.

Seul avec Jésus, je ne suis pas seul non plus du côté des hommes. Je suis assis à ses pieds comme Marie de Béthanie : mais Marie de Béthanie est là aussi, elle est vivante en son Seigneur. Jésus m'aime et en même temps il aime tous ses rachetés au ciel et sur la terre. Croirions-nous qu'il nous aime comme un enfant aime ses billes, les contemplant tour à tour et les posant les unes à côté des autres ? Certes il fait plus : il présente les âmes les unes aux autres par le Saint-Esprit, dans la lumière et la chaleur du Saint-Esprit, afin que ces âmes s'aiment et se connaissent les unes les autres en Christ.

Ici l'amour qui vient de Dieu se répand dans le monde caché des âmes et forme ce que j'appelle la réalité de l'Eglise. C'est la charité intérieure, d'où vont découler les œuvres, charité que l'on ne trouve pas de mots pour décrire. Elle est faite de délicatesse, de respect, de pardon encore, donné et reçu. Elle découvre les âmes comme vivant en Christ, non pour la terre, mais pour la vie éternelle. Bref la charité met en nous les sentiments qui sont en Jésus-Christ, et elle nous fait voir en autrui la présence de Jésus-Christ.

6.- CONCLUSION ET APPEL.

Il est évident que l'aspect intérieur et caché de la charité prend possession de nous avant tout dans la Sainte-Cène, cette Sainte-Cène dans laquelle nous allons être réunis tout à l'heure pour la première fois au cours de la Retraite.

La Parole vivante de Dieu a jailli du silence de son amour et nous avons eu le privilège merveilleux d'entendre cette Parole. Nous l'avons recueillie dans notre cœur par la foi : le pardon est devenu le cœur de notre vie, la nourriture de notre silence intérieur.- Puis, à notre tour, nous sommes devenus, par le vœu du Baptême et par le Sacrement du Baptême, une parole visible de Dieu pour nos frères : nous avons été engagés dans le grand mouvement des œuvres visibles de l'Eglise. Cependant nous savions que tout le « spectaculaire » n'est rien, s'il n'est pas sous-tendu, porté, par la substance cachée de l'agapê, par le silence de l'amour demeurant en nous, par l'amour qui vient de Dieu et qui demeure en notre silence.

Arrêtons ici cette première étude en tout ce qui est recherche de la pensée, et consacrons les instants qui nous restent à nous préparer à la Sainte-Cène dans la perspective de la méditation que nous venons de faire.

[8] L'Evangile a appelé notre âme à venir à Jésus-Christ dans la foi, et celle-ci s'est affirmée par le vœu du Baptême, prononcé ou renouvelé. Mais, tout d'abord, il peut se trouver ici une âme qui n'ait jamais rencontré Jésus d'une manière personnelle, qui n'ait pas reçu des mains du Seigneur le bien suprême du pardon qui recouvre l'âme et la vie entière. Ce matin de Retraite est un temps propice pour qu'une âme se donne à Dieu, si Dieu a permis que cette âme vînt ici pour entendre, son appel !

Les membres de l'Union de prière, les participants, les chrétiens présents, sont déjà liés à Dieu par le vœu du Baptême : vœu, c'est-à-dire promesse solennelle faite à Dieu. Avons-nous tenu notre promesse ? Répondons : « Oui », dans l'ensemble, puisque nous sommes ici, mais « Non » dans le détail, car nous tombons chaque jour, par négligence ou par précipitation, par notre présomption ou par la ruse de l'ennemi. Calvin nous rappelle ici que l'alliance de grâce « contient rémission des péchés » et que la promesse du Baptême « présuppose que nous requérons à Dieu toujours pardon de nos fautes, et qu'il subvienne à notre faiblesse par son Saint-Esprit. » Replaçons-nous donc dans ce centre et ce point de départ de toute chose : mon frère, Jésus pardonne, Jésus t'aime.

S'il t'aime, il aime celui qui est près de toi. Demeurons près de Jésus pour recevoir de Lui, dans la Sainte-Cène, la charité qui nous fera regarder les autres pour ainsi dire par le dedans, dans le respect de leur âme que Dieu aime éternellement en Christ. Plus que de toute autre chose, nous avons besoin de pardon pour nos manques d'amour. L'amour cependant ne se fabrique pas, même par une technique morale : il se reçoit. Je vous demande de revêtir tout à nouveau ce matin la robe blanche des baptisés, et, comme des enfants nouveau-nés, de vous approcher de la Table-sainte avec un cœur plein de fraîcheur pour recevoir l'amour de Jésus-Christ les uns envers les autres.

Enfin, nous avons entrevu qu'après le vœu du Baptême, il y aurait peut-être place pour d'autres vœux. Nous aborderons demain l'étude de ce point. D'une part c'est un point controversé, d'autre part il peut y avoir là une richesse négligée. Demandons donc à Dieu un cœur à la fois paisible et disponible pour comprendre ce qu'il voudra nous dire Lui-même sur le sujet des vœux qui viennent après le Baptême.

DEUXIEME ETUDE.- L'ENRAYAGE DU CHRISTIANISME

1.- LES RESULTATS DE CE QUI PRECEDE.- LES ORIGINES DU « VŒU » CHEZ LES ANCIENS.

[1] Le vœu qui est contenu dans le Baptême fait passer du domaine caché au domaine visible la foi qu'une Parole venue de Dieu a enfantée dans un cœur. Nous appelons vœu, avec Calvin (Institution Livre IV, Chapitre XIII) une promesse faite à Dieu.

Le Baptême n'est pas principalement un vœu. Il est un Sacrement, c'est-à-dire une action visible, instituée par Jésus-Christ, dans laquelle la grâce souveraine de Dieu agit en vertu de sa fidélité, et est fructueuse quand elle est reçue dans la foi. Ce n'est qu'accessoirement que le Baptême est un vœu, c'est-à-dire une promesse. Il n'est pas même nécessaire que cette promesse soit prononcée de bouche : elle est plutôt signifiée par la démarche du corps tout entier entrant dans l'eau selon le commandement du Seigneur et des apôtres. C'est par une analyse de la pensée que nous dégageons du Baptême le vœu qui y est contenu et que nous parlons d'un vœu du Baptême.

La fidélité du chrétien au vœu du Baptême exprime dans le monde visible la foi, vertu spirituelle intérieure à l'âme. C'est pourquoi l'on peut dire que c'est en le considérant sous l'aspect du vœu que nous saisissons comment le Baptême fait passer du caché au visible. On peut dire ici aussi que le Baptême enracine dans l'invisible de la foi toutes les vertus visibles de la vie chrétienne.

La Sainte-Cène invite à un renouvellement du vœu du Baptême ; elle rappelle que la foi agit par l'agapê, et que nos actions visibles ne sont rien sans l'agapê. Elle enracine particulièrement les vertus visibles dans l'agapê inséparable de la foi, quand cette dernière est, non pas morte, mais vivante.

La théologie catholique des vœux du Baptême n'est pas passée telle quelle dans la théologie protestante. Les Réformateurs ont tiré le vœu du Baptême d'une sorte de seconde zone où le moyen âge l'avait relégué. Ils ont en même temps, non pas mis dans une seconde zone les vœux par excellence que prônait le moyen âge, mais ils les ont annulés. Nous aurons à nous demander s'il n'y avait pas là une destruction, peut-être nécessaire historiquement, mais injustifiée si elle nous fait perdre une réalité biblique, qu'il y aura lieu de rechercher.

Si nous voulons faire maintenant une étude biblique sur le vœu, disons d'abord que les anciens païens ont connu cette [2] forme de la piété. Dans la piété des Grecs de l'Antiquité, le vœu est surtout une action de grâces que l'on apportait à un dieu avec la prière elle-même ; le plus souvent le Grec présentait son offrande ou son sacrifice au moment même de la prière, comme si celle-ci était déjà exaucée. Aussi n'ont-ils que le seul mot « euchê » pour désigner a la fois la prière et le vœu.

Les Romains étaient plus, juridiques. Ils n'accomplissaient leur vœu (votum) que quand le dieu sollicité s'était exécuté le premier. C'était alors seulement que le sacrifice était dû. « Etre exaucé » se disait « être condamné à son vœu » (damnatus voti). Il fallait s'exécuter, parce que la promesse faite sous condition créait alors une obligation légale.

2.- L'ANCIEN TESTAMENT.

La pensée que l'offrande ou le sacrifice doivent accompagner la prière, ou encore que la prière doit être appuyée par une promesse d'offrande ou de sacrifice, - cette pensée va chercher profond dans l'âme religieuse -. Elle rejoint la pensée de l'offrande expiatoire qui, elle, accompagne la demande de purification ou de pardon.

Déjà chez les païens, ce genre de promesses crée du « sacré » : les objets ou même les personnes que l'on promet de vouer à Dieu sont marqués d'une empreinte et d'un droit divins. Ils ou elles sont mis à part, sacrés, consacrés.

Toutes ces pensées se retrouvent dans l'Ancien Testament. Le Culte mosaïque comporte avant tout des sacrifices obligatoires ; d'autre part la Loi admet les vœux volontaires accompagnant une action de grâces ou une demande, et qui avaient été pratiqués bien avant les institutions données au Sinaï.

On connaît le vœu de Jacob à Béthel (Genèse 28), plus tard le vœu de Jephté (Juges 11), qui ont l'un et l'autre soulevé des questions théologiques qu'il n'est pas nécessaire d'aborder aujourd'hui.

Le grand chapitre du Lévitique sur les vœux (chapitre 27) codifie le rachat en argent des personnes ou objets consacrés. Même un être humain peut être dévoué à l'Eternel par un vœu : celui-ci aboutira à donner au sanctuaire la somme fixée pour le rachat. Si l'on a voué un animal pur, il sera immolé ; les animaux impurs seront rachetés, de même que les maisons et les champs. Le législateur observe que les premiers-nés de l'homme et du bétail, qui appartiennent de droit à l'Eternel, ne peuvent pas être offerts en vœux volontaires.- Le chapitre 30 des Nombres légifère au sujet des vœux prononcés par les femmes.

[3] Il faut porter une grande attention au vœu de « naziréat » (Nombres 6). Ce vœu comporte l'abstention du vin et des boissons enivrantes pendant un temps donné ; le naziréen ne devra approcher d'aucun mort, fût-ce même le corps d'un proche ; enfin il laissera pousser sa chevelure tout le temps que dure le vœu. Au terme du naziréat, il offre des sacrifices, avec sa chevelure elle-même, qu'il rase à ce moment, rite qui exprime la consécration de sa personne. Dans le Nouveau Testament, saint Paul contracte par deux fois ce vœu particulièrement sacré (Actes 18/18, 21/23-26).

La piété des Psaumes mentionne très fréquemment les vœux ; par exemple Psaume 56/13-14, 61/9, 65/2, 66/13-15, 76/12.

Les livres de la Sagesse recommandent la prudence : que l'on ne prononce pas de vœux à la légère ; Proverbes 20/25, Ecclésiaste 5/3-4 ; Cf. Deutér. 23/21-23.

Les vœux de l'Ancienne alliance se retrouvent, nous l'avons vu à propos de S. Paul, dans divers textes du Nouveau Testament. Cependant, au temps du Seigneur, les vœux ont donné lieu à des abus que Jésus dénonce (Marc 7).

S'ils persistent d'abord comme une coutume, bonne en elle-même, mais gâtée par des abus, les vœux de l'Ancien Testament ne passeront pas tels quels dans la pratique de l'Eglise. Les textes nous ont fourni des indications et des préceptes qui pourront être repris avec fruit, à condition d'être transposés dans un cadre nouveau et de trouver d'autres sources dans l'Evangile même.

3.- LE NOUVEAU TESTAMENT.- LA PERFECTION.

Le texte dont il faut partir est la rencontre de Jésus avec l'homme riche (Matthieu 19, Marc 10, Luc 18), sur laquelle la théologie catholique fonde la distinction des préceptes et des conseils évangéliques : préceptes obligatoires pour tous les baptisés ; conseils qui sont proposés en vue d'une « perfection », et auxquels on s'astreint volontairement par des vœux, les vœux religieux.

Nous nous trouvons en présence de deux interprétations opposées d'un même passage de l'Ecriture. Le catholique dit : Le conseil de pauvreté volontaire ressort de la parole de Jésus : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, donne-le aux pauvres. » Il ne s'agit pas d'un commandement obligatoire, mais d'une œuvre, non commandée qui facilite la perfection ; elle assure aussi une plus grande récompense : « Tu auras un trésor dans [4] le ciel.» Même sans ce renoncement, le jeune homme qui avait accompli intégralement tous les commandements, avait le salut. S'il a le sentiment qu'il lui manque quelque chose, c'est qu'il aspire à une union plus intime avec Dieu par l'accomplissement de quelque chose de plus.

Du même texte on tire le conseil d'obéissance parfaite : « Viens et suis-moi. » Pour assurer la pleine possession de la perfection, Jésus sollicite, nous dit-on, le complet abandon de la volonté propre.

Dans un sens tout opposé Calvin dit : le jeune homme était bien loin du but où il se vantait d'être parvenu. Un vice était caché dans son cœur attaché aux richesses. Parce qu'il ne sentait pas ce mal secret, « Jésus-Christ le touche où il le faut toucher, en lui disant qu'il vende tout son bien. S'il eût été tant bon observateur de la Loi qu'il pensait, il ne s'en fût pas allé triste après avoir ouï cette réponse. » Calvin espère que tous les lecteurs « débonnaires et non contentieux » (non discuteurs) seront satisfaits de son explication, bien qu'il ait contre lui quelques Pères de l'Eglise.

Certes nous pensons nous aussi que le jeune homme riche ne connaissait pas le salut de Jésus-Christ, et que, placé devant le choix : Jésus ou les richesses, il tourne le dos au Seigneur.

Pourtant sommes-nous pleinement satisfaits ? Dans la suite du passage, l'apôtre Pierre souligne qu'il y a des hommes qui ont tout quitté pour servir Jésus, et le Seigneur leur assure une récompense spéciale : « Vous serez assis sur douze trônes et vous jugerez les douze tribus d'Israël. » Et dans les textes qui précèdent celui du jeune homme riche il est évident qu'il y a des hommes et des femmes qui renoncent volontairement au mariage, mais que tous ne sont pas appelés à cette voie (Matthieu 19/10-12). Ailleurs la parole : « Vendez ce que vous possédez et donnez-le en aumônes » (Luc 12/33) ne vise pas un homme particulier dont il faudrait sonder le cœur. Elle semble bien être un conseil précis et qui pourtant n'est pas imposé à tous les chrétiens.

La doctrine des préceptes et des conseils, avec sa rigueur et sa raideur, n'a sans doute pas des fondements bibliques qui la justifieraient aussi sûrement qu'on nous l'affirmait. Cependant l'Evangile semble contenir quelque chose qui va dans ce sens sur le plan de la spiritualité et de la piété. Il nous faut maintenant rechercher par l'étude des faits historiques, dans quelles conditions sont apparus les vœux religieux, pour lesquels on se réclame des textes que nous venons de passer en revue.

4.- L'ENRAYAGE DU CHRISTIANISME.[1]

[5] Très tôt l'Eglise de Jésus-Christ dut affronter certains problèmes qui devaient se poser de nouveau à elle tout au long des siècles : en particulier la croissance en nombre du christianisme s'accompagne forcément d'une perte quant à la ferveur de la foi. En se multipliant, les églises et les chrétiens pénètrent davantage dans les affaires du monde et subissent l'influence de celui-ci.

Dans les premiers siècles, la persécution et le martyre au sein de l'empire romain se chargèrent de rappeler au peuple de la nouvelle alliance sa vocation céleste. Mais le sang des martyrs est la semence des chrétiens. L'Eglise fut victorieuse, et sa victoire même fit surgir à nouveau le problème de l'affadissement du sel de la foi. Avant de disparaître sous les coups des Barbares, l'empire romain devint officiellement chrétien avec toute sa lourde masse. Puis, l'Eglise ayant fourni les cadres stables du monde nouveau, au moyen âge, en Europe, les chrétiens, c'est tout le monde, - sauf les Juifs au-dedans et l'Islam sur le pourtour. La foi et le monde sont englobés ensemble dans une Cité christianisée, une Chrétienté.

Dans un tel amalgame la foi fut en danger de périr. Certes, le vœu du Baptême, pris à l'avance pour l'enfant par son parrain, pouvait être vécu par la suite dans un cœur converti au Seigneur. Mais ce vœu était obligatoire pour tous ; il servait d'état-civil ; il maintenait dans la pratique d'une dévotion chrétienne des âmes ignorantes de l'Evangile ou inconverties. Les baptisés, - du moment que c'était tout le monde, - étaient aux prises par ailleurs les uns avec les autres dans les questions d'intérêts, les rivalités et les luttes de toutes sortes : il était impossible de voir fleurir dans ces conditions une bien grande charité dans l'ensemble du corps chrétien qui était le corps de la Cité avant d'être le Corps mystique du Christ.

C'est contre le danger de dissolution du christianisme que réagirent très tôt les ermites et les ascètes qui fuyaient vers les déserts, et que des fondateurs inspirés groupèrent ensuite en communautés. Ainsi apparurent les vœux chrétiens, les vœux religieux, que l'on essaya de fonder sur les paroles de Jésus au jeune homme riche. Ils permirent de grouper les âmes éprises d'absolu, en les libérant des compromis où le christianisme s'enlisait. Quels que soient les abus qui s'implantèrent et qui furent dénoncés par les Réformateurs, les religieux, hommes et femmes, durant le millénaire du moyen âge, furent en grande partie le sel qui maintint la vie de l'Eglise. Ce sont les moines qui, au début du moyen âge, se portèrent en avant pour l'évangélisation des peuples barbares. Ce sont eux qui, pour une bonne part, ont défriché et cultivé le sol où se fixaient les invasions.

[6] Par la doctrine des vœux religieux, les moines furent intégrés à la vie de l'Eglise. La foi n'eût rien gagné à les voir se séparer en dissidences hostiles au clergé et hostiles entre elles. Le tableau de l'Eglise qui dure et vit dans le monde est lié aux vœux religieux : ceux-ci ont maintenu un aspect du moins de l'absolu de l'Evangile et comme une présence de la Croix.

5.- L'ENRAYAGE DES VOEUX ET LEUR REJET PAR LA REFORME.

Si l'extension du christianisme avait menacé d'enrayer sa puissance propre, les moines et les religieuses du moyen âge triomphèrent de ce danger. Mais, prospères, s'étendant en nombre, les monastères devaient s'enrayer à leur tour. La chrétienté médiévale donnait des signes de fatigue et de vieillissement quand apparut le doux fiancé de la pauvreté évangélique, S. François d'Assise. Autour de

---

[1] Cette partie de l'étude a été reprise de manière plus succincte dans la revue *Tychique* (n° 113/ janv. 1995). Elle reprend des extraits de la 2e étude, § 4, 5 et de la 3e étude, § 2, 3, 4 et 5.

lui, après lui, d'autres fondateurs ou réformateurs d'ordres religieux sauvèrent le message de la Croix sans cesse en péril.

Pourtant le moyen âge finit par sombrer dans le sombre et tragique XIVème siècle, le siècle de la guerre de Cent Ans qui opposa deux grandes nations chrétiennes, le siècle du grand schisme d'Occident qui opposa les papes d'Avignon à ceux de Rome. On assiste là à une sorte de cassure du christianisme, sur le plan politique comme sur le plan ecclésiastique. Cette cassure exprime, à mon sens, d'une manière éclatante, la cassure plus profonde que nous retrouvons dans la doctrine des vœux et des conseils.

Il y a maintenant un christianisme de la masse, qui est tenue, par une éducation qui use largement de la crainte, - crainte de l'enfer et crainte de l'Inquisition, - de s'adonner à des pratiques, auxquelles on ne regardera pas de trop près, si le paganisme s'y mêle à l'Evangile. A côté, il y a un christianisme des parfaits, séparés de la masse, isolés dans les ordres et dans les couvents. Si encore ces parfaits eussent été parfaits, selon le Christ ! Mais si chacun d'eux est censé ne rien posséder, ils ont de grandes richesses collectives. Si chacun d'eux est censé obéir, ils ont en corps un grand pouvoir de domination : les Dominicains par exemple ont le monopole de l'Inquisition. Et si les ordres sont censés être le refuge de la chasteté, la chair y prend souvent sa revanche.

Les moines avaient sauvé le christianisme de son enrayage par l'afflux du nombre. Et si l'institution monastique s'enraye à son tour ? Ou plutôt, ne semble-t-il pas que c'est la religion chrétienne qui est condamnée à un enrayage, au sens où nos armes automatiques s'enraient par la cassure de leur mécanisme ? On ouvre le tir à répétition contre la puissance des ténèbres : puis arrive un moment où l'arme ne tire plus. Tant qu'il **[7]** n'y avait pas eu cassure entre les moines et le peuple, l'évangélisation s'était poursuivie, les cathédrales s'étaient élevées comme des monuments de foi. A la fin du moyen âge la cassure est consommée. Il y a un christianisme de la masse et, à côté, un christianisme des parfaits : en fait il n'y a plus qu'un christianisme sclérosé, désaxé ; enrayé pour tout dire, une arme autrefois puissante, tout juste bonne à mettre au rebut, semble-t-il.

Voilà pourquoi les Réformateurs rejetèrent totalement les vœux religieux. Il fallait tout reprendre par la base. Si le christianisme s'était enrayé, l'Evangile n'avait rien perdu de sa puissance. Les Réformateurs replacèrent les âmes devant le point de départ qui fut celui de nos études : la Parole de Dieu sortant du silence de son amour pour donner le salut. Le vœu du Baptême reparaissait dans toute sa force. Pour éviter toute compromission avec la pauvre arme enrayée et jetée au rebut, les Réformateurs ne voulurent rien entendre des vœux religieux.

6.- LE RACCOURCI.

Mais les vœux religieux étaient-ils vraiment les coupables ? Ne correspondaient-ils à rien dans l'Evangile même ? N'avaient-ils pas produit des fruits très beaux, et, comme nous l'avons vu, n'avaient-ils pas sauvé le christianisme lui-même d'un péril de mort ?

A qui donc est la faute de cet enrayage sans cesse menaçant, et si total quand la Réforme a surgi ? Au nombre, avons-nous dit. Le christianisme est semblable à une mécanique qui, parce qu'elle fonctionne, se bloque et ne peut plus fonctionner.

Allons plus loin. La faute de l'enrayage est imputable à la durée du christianisme. Et comme la durée du temps ne dépend que de la souveraineté de Dieu, parlant par « ironie », je dirai que la faute de l'enrayage du christianisme, si faute il y a, est imputable à Dieu et à Dieu seul. Si le temps dure, le christianisme est une religion impossible, impraticable, contradictoire, oserai-je dire fausse dans son principe même ? L'Evangile nous annonce le Royaume de Dieu qui est proche. Le temps qui dure oblige les hommes à s'installer sur la terre. Dans ces conditions les chrétiens seront aux prises avec des problèmes inextricables, dont ils se tireront toujours par des solutions boiteuses et caduques. L'«enrayage» de la fin du moyen âge nous met en présence d'un problème insoluble : s'il n'y a qu'une morale chrétienne pour tout le monde, ce ne sera pas la morale chrétienne, mais une morale mitigée de paganisme par l'installation dans le monde qu'exige la durée ; et s'il y a deux morales chrétiennes, il n'y aura plus de morale chrétienne non plus ; le mariage ne sera pas vraiment christianisé, tandis que, de leur côté, ceux qui auront pris la voie de la « perfection » seront souvent bien loin de celle-ci.

[8] La Réforme, direz-vous, apporta une délivrance. Oui, mais provisoire. La Réforme, nous le verrons demain, s'est bel et bien enrayée à son tour. Dieu a condamné les chrétiens à une tâche impossible dans son principe, comme Pharaon qui demande autant de briques quand il ne donne plus de paille.

Mais si nous disions que le temps ne doit plus durer ? que le temps donné au chrétien est le temps nécessaire pour vaincre le temps, pour l'achever, pour l'amener aux portes du Royaume éternel ? Si le temps ne dure que le temps nécessaire pour qu'il ne dure plus, Dieu, qui nous donne ce temps, est justifié.

Nous sommes à même d'y vivre une vie chrétienne où s'harmonisent le caché, qui est déjà destruction du temps, avec le visible, qui n'est plus qu'un temps provisoire. C'est l'équilibre qu'avait la vie chrétienne au début, quand Jésus était là lui-même. C'est une erreur de croire que, depuis, le temps a repris son cours comme avant. Jésus est là tout aussi bien, et encore plus près peut-être qu'au début, pour ceux qui le voient par la vertu de l'espérance. Dans la présence de Jésus qui revient, le caché et le visible retrouvent leur harmonie, et les vœux religieux pourront être repris sans rien enlever au vœu du Baptême.

Inversement cette reprise des vœux religieux dans la Parole de Dieu, prépare et hâte le Retour du Seigneur, qui fait Lui-même rejaillir ces vœux à la lumière de la Parousie. Au lieu de tourner en cercles indéfinis à chercher la solution des problèmes insolubles que pose un temps lui-même indéfini, il y a là un raccourci qui nous met presque à portée de voix du Seigneur qui revient bientôt.

Ce raccourci, la Réforme ne l'a pas pris d'emblée. Elle s'en est écartée chaque fois qu'elle s'est laissé séduire par l'utopie d'un « monde moderne christianisé », d'une sorte de millénium par le progrès. Elle est revenue à sa vocation propre chaque, fois que, par le « raccourci », par la percée de l'espérance, elle a hâté l'Avènement du Seigneur.

Nous reprendrons demain l'histoire de la Réforme à cette lumière, et nous comprendrons mieux peut-être que le Seigneur nous dise aujourd'hui : « Et vous, vous installerez-vous dans un temps qui dure, ou prendrez-vous le raccourci qui détruit le temps ? »

TROISIEME ETUDE. - LA REFORME ET LES COMMUNAUTES

1.- UNE SEULE PERFECTION POUR TOUS.

[1] La fin du moyen âge (vers le XIVème siècle) trouve l'Eglise « enrayée ». Aux schismes visibles de la chrétienté, guerre de Cent ans, double papauté, correspond une cassure intérieure. Il y a deux morales chrétiennes, une pour le peuple, l'autre pour les parfaits ; morale des préceptes exigée en principe de tous les baptisés, et morale des conseils que l'on embrasse par des vœux volontaires. En fait, l'imperfection est partout. Bien plus, l'erreur menace de pénétrer dans l'enseignement même de l'Eglise : car le dénominateur commun des deux morales, ce seront les œuvres par lesquelles tous font leur salut, les uns d'une manière, les autres de l'autre. Tous liés à Jésus-Christ par leur état-civil, les hommes pratiquent leur religion, croyant fermement qu'il y a une destinée éternelle à laquelle il faut se préparer : mais leur croyance s'est éloignée de la foi qu'avait apportée la Parole vivante et permanente de Dieu.

La date de 1415 peut être regardée comme un point tournant de l'histoire de l'Eglise. Cette année-là, Jean Hus mourut sur le bûcher dressé à Constance : le clergé signifiait ainsi sa surdité à l'appel d'une Réforme fondée sur la Parole de Dieu. En même temps le Concile de Constance mettait fin au Schisme d'Occident sans que la « cassure » du christianisme fût aucunement réparée par le dedans. Un homme en avait l'intuition, S. Vincent Ferrier, qui parcourait villes et campagnes en annonçant l'Evangile dans la certitude que le Retour du Seigneur était proche. Il régnait tout naturellement autour de lui une atmosphère quasi « pentécostienne », écrit un Dominicain qui n'ose sans doute nommer le « Pentecôtisme », tout en y pensant peut-être (Article sur Vincent Ferrier dans le Dictionnaire de Théologie Catholique, 1948). En vue de préparer l'Avènement du Seigneur, Vincent Ferrier fit de 1410 à 1414 une grande campagne en Espagne pour évangéliser Maures (l'Islam) et Juifs. Ses efforts n'empêcheront pas le XVème siècle d'accroître la décadence religieuse de la fin du moyen âge. Le Retour du Seigneur approche en effet. L'étape qui le marque alors, c'est le début de l'apostasie moderne ; l'homme s'échappe de la tutelle médiévale du christianisme, et, du même coup, il rejette Jésus-Christ.

C'est à la fin du XVème siècle que naîtra Luther (1483) ; c'est 100 ans après la mort de Hus qu'éclatera la Réforme. La prédication de la Parole de Dieu, l'annonce de la justification par la foi, surmontent la « cassure » du christianisme. Tous sont appelés à la « perfection » de la foi, et, par la grâce divine, les œuvres en découlent, à la seule gloire de Dieu. L'enrayage du chris- [2] tianisme est surmonté par le rejet de la « double morale » des œuvres.

En même temps il faut voir dans la Réforme un éveil au Retour de Jésus d'une Eglise qui s'était installée sur la terre. Revenant à la Parole vivante de Dieu, le mouvement du XVIème siècle rendait à l'Eglise son eschatologie : à cet égard, S. Vincent Ferrier est un précurseur en même temps que son contemporain Jean Hus.

2.- LES COMMUNAUTES PAROISSIALES.

Tout en conservant le Baptême des nouveau-nés, la Réforme place au point de départ de la vie chrétienne, dans la conscience même du chrétien, le vœu de son Baptême. C'est bien un vœu volontaire, se manifestant dans une volonté mue par la grâce, et néanmoins, consciente de son choix. Le catéchisme place le protestant devant les deux chemins, incrédulité et foi, chemin des Juifs et chemin des apôtres. Tout en sachant que c'est Dieu qui opère toutes choses, la prédication invite le catéchumène à protester de (confesser) sa foi, à choisir celui des deux chemins qui est le bon, en se plaçant tout entier dans le vœu du Baptême.

Nous aurons à souligner le danger d'une distension du Baptême en deux actes séparés dans le temps, et qui risquent de devenir, l'un sacrement sans aucun vœu, et l'autre vœu sans le sacrement. A supposer que les deux actes se rejoignent, comme ce fut le cas dans la ferveur première, le Baptême fonde la paroisse-communauté, dont les membres sont unis à Jésus-Christ et entre eux par le même vœu initial. Certes, au XVIème siècle, cette paroisse ne se dégage pas, dans les esprits, de la Cité. La restauration d'un nouveau moyen âge reste l'idéal conscient des premiers protestants ; le christianisme rénové sera, lui aussi, religion obligatoire pour tous les sujets d'un même prince ou pour tous les habitants d'une même république, comme Genève. Mais nous pouvons, pour l'instant, faire abstraction de cet aspect du protestantisme.

Car il importe de montrer avant tout ici comment s'articulent sur le vœu initial du Baptême les engagements qui vont marquer notre piété d'une empreinte si profonde.

Déjà le catéchumène lui-même, en assumant le Sacrement du Baptême qui lui a été donné à l'avance, prononce les engagements qui confirment le vœu contenu dans ce Baptême. Tels qu'ils figurent dans la Liturgie de 1897, les engagements du catéchumène Réformé lui permettent de confesser la foi chrétienne et son adhésion personnelle à cette foi ; ils précisent aussi des actes d'obéissance, -la participation à la Sainte-Cène notamment,- qui sont l'expression précise du vœu du Baptême pour tout chrétien devenu adulte.

[3] Ceux qui entrent ensuite dans l'état de mariage sont invités à exprimer leur adhésion à l'enseignement de l'Evangile sur cet état. Pour vivre le vœu de leur Baptême, ils devront appliquer leur foi et leur obéissance au fait de leur union, laquelle vient enrichir la communauté paroissiale d'une forme précise de vie, qui est bonne en Jésus-Christ.

Les jeunes époux deviennent-ils des parents, à nouveau les engagements qui conviennent à. cet état seront placés devant eux. Quand ils présentent leur enfant au Temple, que ce soit pour une Bénédiction ou pour le Baptême, ils assument les obligations d'une éducation chrétienne. Ce ne sont pas des vœux qui les rendraient plus parfaits que les parents sans enfants par exemple ; mais c'est une appropriation de l'unique vœu du Baptême à la situation qui vient à nouveau enrichir la paroisse-communauté de la présence des enfants au sein de la famille.

De même encore, des engagements sont placés devant le pasteur qui reçoit la consécration au saint ministère, et, de nos jours, devant les membres élus des Conseils de l'Eglise. La vie a des formes merveilleusement variées. Chaque fois que s'affirme un état nouveau, - l'état de chrétien adulte, d'époux ou d'épouse, de père ou de mère, de pasteur, de conseiller,- la Liturgie exprime les « engagements », qui traduisent l'unique vœu du Baptême selon la variété de ces états.

3.- ENRAYAGE DE LA REFORME.

Nous replaçant par la pensée à l'époque de la Réforme, nous sommes obligés de constater que, depuis lors, le temps a continué de durer. Parlant à nouveau par « ironie », je dirai que, le temps continuant de durer, le christianisme, même réformé, va faire éclater son caractère foncier de religion impossible, impraticable, contradictoire dans son principe. Dans ce temps qui dure, le protestantisme à son tour s'installe et se mélange avec la cité. Il s'installe d'autant plus qu'il contient en lui à l'origine l'utopie qui a déjà été signalée, à savoir que l'on pourrait restaurer sur cette terre un second moyen âge.

L'installation du protestantisme dans le compromis, dans ce que nous appelons son conformisme, se produisit dans tous les pays où il devait triompher politiquement et devenir la religion de l'Etat. La France fut préservée de ce danger d'abord par les persécutions des XVIème et XVIIème siècles, puis par la Révocation de l'Edit de Nantes. Comme les martyrs dans l'empire romain, les martyrs huguenots rappelèrent à l'Eglise que notre Cité n'est pas d'ici-bas. Le Concordat conclu par Napoléon 1er avec Rome, et étendu aux protestants comme aux Juifs, devait, à l'aube du XIXème siècle, donner aussi au

protestantisme français son statut de religion d'Etat, quoique minoritaire : un cousin pauvre, si l'on veut, mais qui émarge avec le reste de la famille chrétienne au budget des religions installées.

[4] Comme l'Eglise primitive avait eu ses ascètes et ses ordres monastiques, la Réforme eut les Réveils. Sans nul doute ces mouvements sortirent toujours de la prière cachée, des larmes et des gémissements de quelques âmes fidèles. Au temps marqué par Dieu se déploie une évangélisation « spectaculaire », depuis George Fox, puis Wesley, jusqu'à nos jours, en passant par une cohorte presque innombrable de prédicateurs de la Parole vivante. S'ils atteignent leur but, les Réveils, sortis d'une prière cachée, suscitent à nouveau une vie cachée dans les cœurs, vie qui vivifiera les paroisses-communautés, où le vœu du Baptême reprend sa force et son efficacité.

Le plus souvent, les Eglises « nationales » ne sauront pas intégrer les paroisses-communautés issues des Réveils et qui expriment cependant une des tendances essentielles de la Réforme. Ainsi les Réveils susciteront les dissidences, les églises libres, les « dénominations » des pays anglo-saxons. Par une sorte de paradoxe, lequel, après tout, n'est pas si surprenant, nous revenons à la « double morale » : aux chrétiens ordinaires l'Eglise nationale avec sa voie « facile » et les relâchements de la « multitude » ; aux parfaits, aux sanctifiés, aux initiés, la chapelle, le groupe piétiste, la secte qui fait des prosélytes ! En fait, c'est la cassure traditionnelle, l'enrayage du christianisme. Des deux côtés, il y a dégradation de l'Evangile et glissement au salut par les œuvres. Aussi, après un temps de ferveur, les communautés paroissiales issues d'un Réveil ont-elles besoin d'une nouvelle poussée spirituelle, qui risque de placer à leur coté une nouvelle dissidence, aux yeux de qui les anciens réveillés apparaîtront à leur tour comme sclérosés, fossilisés. La cassure et l'enrayage de la Réforme sont-ils donc irrémédiablement consommés ?

4.- LES INSTITUTS DE DIACONESSES.

Si la Réforme a connu les graves tentations de l'« enrayage » dans un temps qui dure, elle les a surmontées. Le cours des choses a, en effet, pris un tour résolument nouveau dans la première moitié du XIXème siècle.

Le Réveil que nous appelons couramment le Réveil de 1820, et qui est le prolongement du méthodisme anglais de ce côté-ci de la Manche, a produit en France une éclosion résolument nouvelle, celle des grandes « Sociétés » : Sociétés bibliques, Sociétés d'Ecoles du Dimanche, Sociétés d'Evangélisation et de Missions. Au lieu de dissidences, nous avons là des groupements qui enrichissent l'Eglise existante de ministères, de formes de vie, d'activités multiples. Les communautés paroissiales peuvent intégrer cet enrichissement en elles-mêmes ; les communautés nouvelles, en terres de mission par exemple, seront en communion avec les communautés-mères. Il se produit une réintégration des valeurs spirituel- [5] les, une victoire sur la dualité où s'opposaient jusqu'alors le formalisme et le piétisme, la multitude et la chapelle.

Au sein de cette éclosion, nous devons fixer spécialement notre attention sur les Instituts de Diaconesses. La préoccupation initiale fut ici de venir au secours des déshérités et de mettre en pratique la charité à leur égard. Le pasteur Fliedner, le fondateur du tout premier institut de diaconesses, avait organisé une société pour la visite des prisons. Ayant reçu dans son jardin, en 1833 déjà, une détenue libérée, -grande et sainte hardiesse à l'époque,- il créa en 1836 la maison de Kaiserswerth avec une diaconesse.- En France, on date la fondation de Reuilly de l'entrée de la première femme repentie au Refuge du pasteur Antoine Vermeil, le 6 novembre 1841. L'Institut aujourd'hui très florissant des Sœurs de Berne prit naissance quand une jeune fille de l'aristocratie, Sophie von Wurstemberger, quitta sa famille, loua une petite maison pour y recevoir des malades et y former des aides (1844). Les diaconesses, dont le nombre atteindrait 55.000 dans le monde, sont essentiellement, comme les nommait Antoine Vermeil dans son appel de 1841, « des Sœurs de charité protestantes. »

Dans ces fondations, on dépassa le stade des Sociétés qui gèrent des fonds et salarient un personnel, pour demander aux Sœurs la vie en communauté. Une telle voie impliquait l'abstention du mariage et le renoncement au salaire. Un tel exercice de la charité requérait une discipline, l'obéissance à une directrice, comme sœur Caroline Malvesin à Paris. Ainsi renaissait une pratique de la continence, de la pauvreté et de l'obéissance, qui suscita au début bien des réserves et provoqua bien des polémiques.

Il y a cependant un apport nouveau, qu'il faut faire remonter à Wesley, si opposé au fond de lui-même à toute dissidence. Les diaconesses sont dans l'Eglise, et non à côté de celle-ci. Dès lors leurs engagements viennent prendre place à côté des autres engagements suscités au sein de la Réforme. Celle-ci prend conscience - et cette prise de conscience a été lente,- d'un état de vie qui a sa beauté dans l'Eglise à côté de l'état de mariage.

Les premières et obscures diaconesses appelées par Fliedner, Antoine Vermeil ou S. von Wurstemberger, ont stoppé dans leur principe même (et sans le savoir) la création de dissidences nouvelles au sein de la Réforme. Malgré leur apparente nouveauté, les dissidences seront désormais des anachronismes. La voie du Réveil est éclairée : non seulement il vivifie les paroisses-communautés, mais encore il enrichit celles-ci par des développements nouveaux du vœu du Baptême.

5.- AMPLEUR ACTUELLE DU MOUVEMENT DES COMMUNAUTES.

[6] De nos jours la théologie prend pleinement conscience de l'apport des communautés et le mouvement qui porte celles-ci s'amplifie : mouvement qui peut à bon droit se réclamer de Zinzendorf et des Moraves, et qui, par ceux-ci, remonte à Jean Hus. De nos jours, on ne rend pas encore assez hommage à Wilfred Monod : en fondant le Tiers-ordre des Veilleurs, il a ouvert pour nous une large source d'inspiration. Rendons aussi à l'Eglise anglicane l'honneur qui lui est dû : on ne se tromperait sans doute pas en attribuant une grande place à cette Eglise dans le mouvement qui a suscité une vie plus contemplative que celle des premières diaconesses, et qui a permis de ressaisir une doctrine des vœux bibliquement rénovée. Les Luthériens ne sont pas étrangers non plus au mouvement des communautés. La guerre de 39-45 et l'après-guerre ont suscité d'une part les paroisses-communautés des églises confessantes, d'autre part des communautés priantes comme celle des « Soeurs de Marie » de Darmstadt.

Si les communautés de nos jours s'orientent dans les voies de la contemplation, de l'intercession, de la prière liturgique, nous ne devons pas pour autant mépriser les « petits commencements » des diaconesses de la première moitié du XIXème siècle. Au contraire, on ne saurait assez insister sur l'importance historique de leur apparition. C'est elle qui a « renversé la vapeur », stoppé dans son principe faux l'éparpillement des dissidences, réintégré dans l'Eglise les valeurs oubliées que le Saint-Esprit rénovait par la prédication fidèle de la Parole de Dieu. La prise de conscience de ce don de Dieu peut être beaucoup plus forte aujourd'hui qu'il y a cent ans. Plus personne ne peut considérer les diaconesses comme des groupes de bonnes à tout faire qui auraient commencé par rater leur vie en ne trouvant pas un mari. Elles ont été, et elles sont, les initiatrices d'un état de vie dont la Réforme devait prendre conscience au moment voulu par Dieu.

Si l'on se garde d'oublier ce qui est dû aux Instituts de Diaconesses, on peut se réjouir que les nouvelles communautés priantes voient s'ouvrir devant elles des tâches nouvelles, mais dont le germe était contenu dans le mouvement initial. Les communautés sont vouées à réunifier l'Eglise démembrée. Ainsi la communauté d'hommes de Taizé place l'œcuménisme au premier plan de son intercession. Ainsi sœur Geneviève nous a appris au cours de cette Retraite même que des communautés d'une forme originale étaient apparues aux Indes en rapport avec la nouvelle Eglise unie. Ainsi encore les Sœurs de Marie de Darmstadt prient pour la réintégration dans l'Israël de Dieu de l'Israël selon la chair : et elles mettent ce retour des Juifs à Jésus-Christ en rapport avec le proche Retour de Jésus-Christ à son Eglise.

6.- LA TENTATION DES COMMUNAUTES.

[7] La tentation des communautés serait de reprendre à leur compte la tendance aux dissidences et à l'éclatement, qu'il est dans leur vocation la plus profonde de surmonter. Ainsi elles se renieraient elles-mêmes. Ce qu'à Dieu ne plaise !

Si les communautés cédaient à cette tentation, elles se replaceraient à côté de l'Eglise et refuseraient de s'intégrer en elle. Dès lors on retrouvera d'une part les parfaits, supérieurs aux autres malgré toutes les protestations verbales d'humilité, d'autre part les « braves », les « excellents » chrétiens ordinaires tout embrouillés dans les soucis du monde, bref les imparfaits. Double morale, cassure et enrayage de la Réforme, déni de tout ce que les Moraves et le Wesleyanisme ont apporté dans l'ordre de la sanctification vraie et de la résurrection des paroisses-communautés. Le résultat ne se ferait pas attendre. Les communautés, devenues dissidentes, et, par là, visibles, spectaculaires, - au lieu de suivre leur vocation qui était de s'intégrer dans la vie cachée de l'Eglise elle-même communautaire dans son principe, - ces communautés-dissidences ne tarderaient pas à se scléroser ; elles verraient surgir alors près d'elles de nouvelles communautés-dissidences qui prétendraient, contre leurs aînées, à être le seul refuge de la perfection chrétienne...

Pour les Diaconesses, la victoire sur cette Tentation est, je le crois, d'ores et déjà remportée. Les communautés de sœurs chercheront naturellement l'intégration à l'Eglise, parce qu'il est clair que leur vocation de célibat, de service ou de prière, ne leur confère aucun titre de pasteur, d'ancien, ou de « diacre », au sens hiérarchique de ce dernier mot.

Il faut dire très franchement qu'il n'en va pas de même pour les communautés d'hommes. Ici nous pensons à nos frères de Taizé, qui se trouvent placés devant un problème qui est dans la nature même des choses. Les hommes peuvent être des pasteurs, ou des diacres, au sens où ce mot implique une place dans la hiérarchie de l'Eglise, et non pas seulement une vocation charismatique, prophétique, de service. Dès lors des communautés d'hommes vivant dans le célibat ne vont-elles pas créer une nouvelle hiérarchie, parallèle à celle de l'Eglise ? N'y sont-elles pas obligées ?

Avec la dernière énergie, je réponds : Non. Elles n'y sont pas obligées ; elles doivent s'en garder comme de la pire Tentation par laquelle l'ennemi viendrait à bout d'elles. L'inspiration, le Réveil, le Saint-Esprit lui-même, suscitent des charismes, des vocations, des services, des prières ; mais l'inspiration ne crée pas une hiérarchie nouvelle, laquelle préexiste à cette inspiration même, et assure la cohésion de l'Eglise dans le temps [8] comme dans l'étendue. En apparence les hommes qui suscitent des communautés peuvent sembler revêtus d'une autorité hiérarchique : dans la vérité profonde des choses, non. Leur autorité est toute de l'ordre de l'inspiration ; ils sont appelés à se dépouiller de toute prétention à assumer, du fait de leur vocation et de leur vie communautaires, une autorité hiérarchique qui ne leur appartient pas. Y prétendre serait prêter la main à une cassure, à un enrayage, à une tentative désespérée de l'adversaire pour retarder l'Avènement du Seigneur.

QUATRIEME ETUDE.- UNE DOCTRINE DES VOEUX

1.- LE VŒU DU BAPTEME.

[1] La notion de vœu est apparue au cours de la première étude (3: apparition de la notion de vœu) à propos du Baptême. Selon Calvin, le vœu est une promesse, faite à Dieu. Le Baptême, qui comporte une telle promesse, est, par excellence, un vœu. La liturgie de réception des catéchumènes demande à ces derniers s'ils confirment sincèrement, le vœu de leur Baptême. Le « vœu du Baptême », expression consacrée par la liturgie, est au point de départ de la doctrine des vœux que nous cherchons à saisir, à travers l'histoire, à la source même de l'Ecriture. Le mot vœu (hébreu : *nêdêr* ; grec : *euchê* ; latin : *votum*) plonge dans l'Ancien Testament. Son point d'application dans la Nouvelle Alliance est le Baptême.

Il faut insister ici sur un danger de l'expression « vœu du Baptême », danger qui a déjà été signalé dans la troisième étude (2 : les communautés paroissiales). Le Baptême est et demeure essentiellement un Sacrement. La grâce de Dieu, liée à un élément visible, l'eau, et à la parole du Seigneur (Mth. 28/19), s'y déploie et est efficace dans la foi du baptisé. La vertu du Baptême ne réside pas dans une promesse que l'homme apporterait au nom de son bon vouloir, mais dans la grâce de Dieu que prêche la Parole et qui agit dans le Sacrement. L'homme, par l'obéissance de la foi (Actes 2/37) vient se placer pour ainsi dire sous cette grâce divine, et il la laisse opérer toutes choses en lui. Par nature, par essence, le Baptême est Sacrement. Le vœu n'est qu'un aspect du Baptême, un point de vue, un certain angle sous lequel on considère le Sacrement.

Le danger de substituer le vœu, devenu promesse de l'homme sans la grâce, au Sacrement, grâce de Dieu, doit, me semble-t-il, être clairement perçu, et délibérément écarté, par ceux qui sont attachés au Baptême des enfants, suivi, à plusieurs années de distance, d'une Confirmation. Le danger menace, que l'acte opéré sur l'enfant, accapare l'aspect de Sacrement, et qu'il ne reste plus à la Confirmation que le vœu humain, la promesse désincarnée, expression d'une « bonne volonté », et source de légalisme. Même sans eau, la Confirmation sera souvent interprétée par les jeunes comme un « re-baptême », mais un « re-baptême » au sens le plus baptiste, soulignant cette fois l'initiative humaine qu'exprimerait le « vœu du Baptême ».

Il importe donc de toujours replacer le vœu dans le Baptême, de présenter le vœu comme un aspect du Baptême, et non comme un acte séparé qui aurait vite fait de volatiliser le Bap- [2] tême dans la grâce, pour y substituer le vœu dans l'effort. Le vœu est dans le Baptême comme la couleur rouge est dans le sang. Gardons-nous de remplacer l'aspersion du Sang de la Nouvelle Alliance par un badigeon de peinture rouge, par une adhésion moralisante à une forme de vie plus ou moins « protestante ».

Si l'on veille à écarter ce danger, il est légitime de considérer, sous un certain angle, l'acte même du Baptême comme un vœu, tel que doit être le vœu de la Nouvelle Alliance : c'est-à-dire l'entrée, par la foi, dans le plan de la grâce que Dieu a tracé d'avance, pour l'univers tout entier, pour l'Eglise, et pour chaque âme. Le Baptême voue pour toujours ma personne au Nazaréen, comme le vœu de naziréat consacrait l'homme tout entier pour un temps donné à l'Eternel.

2.- UN VŒU TRIPLE.

Faut-il parler du vœu du Baptême (tournure protestante), ou des vœux du Baptême (tournure plus catholique) ? Nous répondons : il y a un seul acte du Baptême, donc un vœu unique et global dans cet acte même. Cependant ce vœu est triple pour une analyse de la pensée. Plutôt que de vœux séparés ou successifs, il faut parler d'un vœu un et triple, ou des trois notes fondues en un vœu unique.

Selon les termes traditionnels, ces trois notes s'expriment ainsi : renoncer à Satan, rester fidèle dans la foi, pratiquer la loi de Dieu. Essayons de décrire ces trois notes sur le plan de la vie spirituelle.

Le renoncement à Satan, c'est le renoncement à tout péché connu, au fur et à mesure que la lumière de Dieu éclaire la conscience. Le Baptême lui-même peut marquer une grande rupture avec une vie mauvaise antérieure, par exemple pour une âme qui reçoit l'Evangile après avoir vécu en dehors de toute religion, ou pour le païen converti ; le Baptême peut marquer, surtout quand il s'épanouit en la Confirmation, une prise de conscience du péché chez le catéchumène pourtant christianisé dès l'enfance. Mais, au cours de la vie chrétienne subséquente, la dureté de notre cœur, son « incirconcision » naturelle, nous sera montrée de plus en plus par la pédagogie divine. Des chutes mêmes nous éclaireront parfois sur des péchés latents, que nous ne savions pas ou que nous ne voulions pas reconnaître en nous-mêmes. Nous aurons à croître dans la vérité et la charité par une lutte contre le péché qui ne cesse qu'avec le dernier souffle sur la terre.

[3] La fidélité de la foi comporte surtout l'acceptation de toute grande souffrance et de toute petite contrariété comme voulues ou permises de Dieu pour notre bien. C'est peut-être, pour la plupart d'entre nous, le plus grand des combats. Pourtant, dans le Baptême, le corps même est une même plante avec Christ qui a souffert : ce corps est voué au martyre, si Dieu le veut, à la prison, et à toutes les souffrances d'une vie libre au sein d'un monde pécheur. Dans le Baptême des petits enfants huguenots, les parents savaient qu'ils offraient le fruit de leurs entrailles aux galères et aux Tours de Constance, aux roues, aux gibets et aux bûchers. Quoi d'étonnant que, sous d'autres formes encore, la souffrance soit jusqu'au bout la compagne du chrétien baptisé ?

Pratiquer la loi de Dieu, c'est croître dans les vertus de Jésus-Christ. L'Evangile ne met pas devant nous un code aux multiples articles ; il nous invite à plaire à Dieu, à Lui obéir en discernant sa sainte volonté par une science que l'on apprend par la prière, par la méditation et par l'expérience. Grâce à cette science, à cette « prudence », les commandements de la grâce s'inscrivent au temps convenable en la conscience qu'éclairent la Parole de Dieu, lue et entendue, ainsi que, d'une part les conseils de nos frères et les décisions de l'autorité, d'autre part les circonstances mêmes de nos vies que dirige la Providence.

Pris ainsi, le vœu du Baptême introduit le chrétien dans la vie de perfection ordonnée par le Maître (Mth. 5/48), vie qui nous confond d'autant plus qu'elle se développe du sein des immenses imperfections que nous voyons toujours davantage en nous-mêmes.

3.- LES ENGAGEMENTS POSTERIEURS AU BAPTEME.

Nous avons déjà montré, à propos de la paroisse-communauté comment se développaient, à partir du vœu du Baptême, les engagements s'appliquant à des situations déterminées : engagements du catéchumène, des époux, des parents, des pasteurs et des autorités de l'Eglise (3ème étude, 2). Ce sont autant de vœux, - promesses apportées à Dieu, - qui découlent du vœu du Baptême, s'articulent sur celui-ci, le nuancent et le précisent selon l'état de vie que l'on embrasse. Appelons-les des vœux dérivés, au sens où l'on emploie ce mot dans la grammaire : les engagements sont des vœux qui tirent leur origine du « votum » initial, du vœu du Baptême.

Y a-t-il d'autres « vœux dérivés » ? Calvin proposait déjà trois formes d'engagements personnels, spontanés, et que les fidèles souscrivent à bon droit : soit des vœux d'actions de grâces qui tiennent tant de place dans l'A.T. et où nous insérons notre doctrine des offrandes et des cultes d'offrandes ; - soit des vœux [4] de repentance ; par exemple, si nous nous humilions de notre gourmandise, nous pouvons « renoncer pour un temps à toutes délices pour corriger ce vice » ; - soit des vœux qui nous préserveront de chutes, et ici nous évoquerons les engagements de la Croix-bleue.

Faut-il arrêter là notre doctrine des vœux dérivés ? Mais, fruit du Méthodisme, les Diaconesses nous ont ouvert la voie. Elles n'ont pas repris des vœux de perfection qui eussent, selon le jugement de Calvin, instauré comme un second Baptême pour des chrétiens sortant du commun. Elles ont simplement embrassé consciemment un état de vie qui est le célibat, avec la disponibilité qu'il comporte pour le service de Jésus-Christ ; les fondateurs d'Instituts, puis, avec ceux-ci, l'Eglise, ont proposé aux Sœurs les engagements convenables à l'état où elles entraient, leur service se déployant dans une vie de communauté.

Il est capital d'insister ici, à la lumière de l'Ecriture-sainte (Mth. 19/10-12 et 1 Cor. 7), sur le fait que le célibat est un état positif, une forme de vie pleine et suffisante, donnée par la grâce et décrite par la Parole de Dieu. Le célibat n'est pas le refus ou la négation du mariage. En son essence, il est, comme le silence de l'amour qui précède la parole, une paix et une unité de l'être. Chez les gens mariés même, la vertu de chasteté s'exerce avant, et aussi après la transmission de la vie aux enfants, par une continence identique à celle des célibataires.

Que l'on choisisse délibérément la voie du célibat ; que l'on complète cet engagement par la communauté des biens et l'obéissance au sein d'une vie communautaire, nous l'admettons, n'est-il pas vrai, pour les Sœurs ? Y a-t-il une raison de fermer cette voie aux hommes ? Quel argument scripturaire pourrions-nous invoquer en Christ, là où il n'y a plus ni homme ni femme ? Seuls l'erreur et le préjugé, selon lesquels nous regarderions la servante de Christ comme une « vieille fille » qui a raté son existence, nous, pousseraient encore à retenir les hommes, de pratiquer un genre de vie considéré bien à tort comme moins noble.

Ainsi le genre des « vœux dérivés » comprend trois espèces : les engagements en usage depuis l'origine dans les Eglises de la Réforme ; les actes spontané, de nature morale surtout, prévus par Calvin ; et les vœux de disponibilité que le Seigneur nous donne depuis déjà plus d'un siècle.

4.- VŒUX PRIVES, SEMI-PRIVES, OU SOLENNELS.

[5] Rien n'empêche d'appliquer le mot de vœu, reçu de l'Ancien Testament (Ps. 76/12) à tous les « voeux dérivés » ; donc, en particulier, au célibat, à la pauvreté et à l'obéissance que le Seigneur nous rend dans le mouvement des communautés, et que nous distinguons des engagements et des vœux de nature morale, en les désignant sous le titre de « vœux de disponibilité ».

Il va de soi que les vœux de disponibilité doivent être entièrement volontaires (Deut. 23/21-23). Si le célibat est une vocation, ou s'il fait partie d'une vocation, le fidèle n'a pas à attendre pour s'y engager d'entendre une voix du ciel. Si, avec S. Paul, nous appelons le célibat un charisme (1 Cor. 7/7), cela ne veut pas dire que l'on doive attendre, pour s'y engager, une révélation particulière, une vision ou une apparition. Le choix de l'état de vie « disponible » pour le service du Christ dépend avant tout d'une délibération du cœur et de l'esprit, à la lumière de l'Ecriture.

Pour qu'un vœu se forme en l'être intérieur, il faut aussi considérer, le possible. Nul n'est astreint à ce qu'il ne peut pas tenir ; nul n'est astreint à un vœu s'il n'a pas la mesure de foi nécessaire pour le tenir. Il y a aussi des impossibilités qui viennent des circonstances : une obligation, fondée en Dieu, envers des parents, des frères ou des sœurs, interdit le vœu de pauvreté, tant que Dieu n'a pas délié la conscience de cette obligation.

Par sa formation, même dans l'âme, le vœu est d'abord intérieur, privé. Il peut être apporté à Dieu dans la solitude, si du moins il a été entouré, lors de sa germination intérieure, de tous les avis nécessaires. Les vœux de disponibilité peuvent en rester à ce stade. Au sein des paroisses, plusieurs peuvent les prendre, surtout en ce qui concerne le célibat, qui redonne à la femme non-mariée, ainsi qu'à la veuve qui décide de rester veuve, tout l'honneur qui leur est dû dans le Corps de Jésus-Christ.

« Les membres de l'Union de prière, dit la Charte (paragraphe 71) ne prononcent pas de vœux ». Cela doit s'entendre des vœux « solennels » dont nous allons parler dans un instant. Loin de nous la pensée que, au sein de l'Union de prière, on ne puisse pas prendre de vœux de disponibilité, sous la forme privée, puisque c'est là le privilège de tout fidèle de l'Eglise. L'Union de prière permet un pas de plus : c'est que tels de ses membres prennent des vœux que j'appellerai « semi-privés », c'est-à-dire qui soient reconnus, même tacitement, ou s'il le faut par des paroles, dans le cœur des pasteurs et de toute la communauté. De tels [6] vœux n'entraînent ni costume spécial ni résidence en un même lieu. Ils font de l'Union de prière une communauté enracinée dans l'Eglise Réformée, et où toutes les formes de vie se côtoient comme dans les paroisses elles-mêmes.

Les engagements que les Diaconesses prennent devant l'Eglise, représentée par ses pasteurs, peuvent être appelés, des « vœux solennels ». (Le terme de « vœux publics » conviendrait moins). La route est frayée pour les communautés priantes ou contemplatives. Si elles désirent avoir plus que les vœux semi-privés, - et ce désir est légitime, et utile, - leurs membres, prendront leurs « vœux solennels » devant l'Eglise, représentée par ses pasteurs, que ces membres soient hommes ou femmes.

5.- LE CORPS DES VŒUX.

Tous les vœux dérivent du Baptême. Ils y ont leur origine, ils appliquent le vœu initial et global du Baptême aux états de vie auxquels les fidèles sont appelés.

Une paroisse peut être dite dressée, rétablie, prête pour la Venue du Christ, si elle est fondée sur la Parole de Dieu que scellent les Sacrements du Baptême et de la Sainte-Cène ; et si dans son sein, plongeant pour ainsi dire dans l'eau du Baptême, fleurissent les vœux dans leur diversité, selon la sagesse infiniment variée de Dieu.

Le travail propre de l'Union de prière comporte d'une manière spéciale l'idéal de telles paroisses, où les « vœux de disponibilité » peuvent revêtir la force de vœux « semi-privés ». J'ai été frappé de découvrir, en préparant cette Retraite, grâce à une plaquette envoyée de Madagascar par Roland Leenhardt, un précurseur de l'Union de prière, que j'ignorais : l'abbé André, qui en 53 années de ministère au petit village du Mesnil-St-Loup, près Troyes, fut constamment fidèle à cette intuition : que tous les fidèles vécussent leur Baptême, et que, dans la communauté paroissiale même, naquissent des vocations religieuses.

L'Église Réformée de France se prépare pour le Retour du Maître quand, fondée sur la Parole que scellent les Sacrements, elle a dans son sein et des paroisses où fleurissent engagements et vœux (privés ou semi-privés), et des communautés où fleurissent les vœux solennels eux-mêmes.

Il va sans dire que, saisissant les vœux comme un tout, un « corps », nous les verrons se soutenir les uns les autres. En particulier le vœu solennel de célibat rappellera à tous la chasteté qui persiste au sein du mariage même, sous les formes propres à cet état.

[7] Le vœu solennel de communauté des biens rappellera aux protestants de gérer l'argent d'une manière sainte, non en paroles seulement. S'il m'est permis d'introduire ici une « marotte » toute personnelle, le signe de la sanctification de l'argent dans l'Eglise Réformée me sera donné le jour où les ressources, la science et la valeur des protestants s'appliqueront à résoudre sur une vaste échelle le problème du logement : cela m'apparaît, par excellence, comme la vocation sociale de l'Eglise à l'heure actuelle.

La pratique de l'obéissance dans les communautés est à souligner. Il n'y a pas deux formes d'obéissance, une par exemple qui briserait la volonté, l'annihilerait, la rendrait passive, l'autre qui serait limitée par une indépendance de la volonté propre. L'obéissance chrétienne est une. Elle exige toujours la lumière de Dieu, dont la source est sa Parole, et la conviction du cœur sans laquelle, dit saint Paul, l'action est péché (Rom. 14/23). Entre la source de la Parole et le débouché de la conviction sur l'action s'intercalent la docilité à écouter l'enseignement et le respect pour les décisions de ceux qui détiennent l'autorité. Ces éléments, sont mis en relief par l'obéissance au sein des communautés, laquelle ne peut rien modifier à la source ni à l'embouchure, à la Parole de Dieu ni à la conviction du cœur obéissant. Or, dans toute la vie de l'Eglise, il est nécessaire de remettre en honneur ces simples vertus : écouter l'enseignement que voudrait noyer la rumeur du monde, et respecter l'autorité que l'Antéchrist cherche à renverser jusque dans l'Eglise, et dans la famille qui vit de l'Église.

6.- LE CACHE ET LE VISIBLE.

De la prière cachée des âmes qui souffrent et pleurent sort, par la grâce des délivrances divines, le Réveil, avec son cortège d'aspects « spectaculaires » dont nous nous réjouissons. Puis la parole rentre dans le silence : le Réveil enrichit, redresse, rétablit la paroisse communautaire, vivant d'une vie en grande partie cachée aux yeux du monde. Au sein de la paroisse et de l'Eglise, les communautés accentuent l'aspect caché de l'agape et de la prière.

Un des faits qui nous ont le plus frappés récemment, et encore au cours de cette Retraite, c'est l'apparition, et comme la montée, des « évangélistes spectaculaires », comme M. Graham et d'autres qui, eux, déploient une grande activité en vue de la guérison au sein des foules. Nous nous réjouissons de ce travail spectaculaire ; et nous nous réjouissons en même temps de ce que les paroisses-communautés et le mouvement des communautés sont là pour cultiver dans une vie cachée les semences ainsi jetées à profusion.

[8] Nous attendons d'une attente active et vigilante, dans la vertu de l'espérance, des événements encore plus spectaculaires : tout simplement que les Juifs soient chrétiens, à la place d'honneur qui est la leur dans l'Eglise de Jésus-Christ, que cesse ainsi la cassure entre un Israël selon la chair et un Israël selon l'Esprit. Un seul Israël en Christ, au ciel et sur la terre : quel spectacle ! « Que sera leur réintégration, dit saint Paul, sinon une vie d'entre les morts ? » (Rom. 11/15).

Nous attendons, de cette même attente active, la manifestation de l'Eglise chrétienne une ; osons-le dire, même si c'est parler par folie, nous attendons ce nouveau Pierre, - un Israélite certes, - chef soumis à toute la Parole de Dieu, et qui remettra l'Eglise entièrement groupée autour de lui, au Seigneur venant sur les nuées, la faisant pénétrer dans la Jérusalem céleste comme le premier Pierre l'a fait naître aux lieux saints de la Jérusalem terrestre.

Quelle que soit votre joie, quel que soit votre enthousiasme, des réunions d'Evangélisation, de toutes les victoires visibles de la foi qui transporte les montagnes, gardez une réserve de joie et d'enthousiasme pour la victoire finale sur la mort ! N'oubliez pas que, non loin des conversions et des guérisons, sources merveilleuses de consolation et d'espérance, il y a les hôpitaux et les prisons, il y a la guerre et ses massacres. Tant que Jésus n'est pas revenu, il y a la mort.

Plusieurs m'ont dit l'émotion de ce moment où, dans les réunions de Graham, après l'appel très simple, dans le silence, une personne se lève, puis deux, puis dix ; et ce sont les longues files des hommes qui viennent à Christ de tous côtés, qui convergent vers le centre où les attend la Rédemption. Ce spectacle merveilleux ne nous annonce-t-il pas les longues files qui se lèveront des tombeaux : les malades guéris, les infirmes revêtus d'une éternelle jeunesse, les visages qui ont porté les stigmates de la souffrance et des tortures maintenant apaisés et éclairés, enfin humains parce que célestes ? Voilà le spectacle que prépare l'Eglise de Jésus-Christ. Auprès de ce spectacle, tout, ce qu'elle fera sur la terre sera toujours, en un sens, caché, humble rosée de joies qui annoncent l'océan d'une joie éternelle.

CONSECRATION PASTORALE DE M. PHILIPPE BLANC

LILLE - LE 22 MAI 1956

[1] Mes frères.

Le texte que je vous invite à méditer avec moi ce soir se lit dans l'Epître de S. PAUL aux Colossiens au chapitre 3 et au verset 3, en ces mots :

« VOUS ETES MORTS ET VOTRE VIE EST CACHEE AVEC LE CHRIST EN DIEU. »

Notre méditation s'appuiera sur l'ensemble de l'épître aux Colossiens dont le verset proposé constitue comme un texte central. Conscient du peu que je vous apporte dans cette rencontre, à vous tous que j'ai le privilège de voir pour la première fois, et qui vivez dans le Nord que je connais si mal, je me permets de vous inviter à relire chacun pour soi l'épître aux Colossiens dans les jours qui viennent : Que cette lettre de l'apôtre PAUL soit pour vous le message qui reste de le verset 7, vous qui êtes du Foyer de Fives, vous aussi de Lille et de tout le Nord comme nous tous de la France entière, nous associerons au nom d'EPAPHRAS qui avait apporté l'Evangile à Colosses celui de M. NICK, qui a été pour vous et pour nous tous, comme une image de l'apôtre PAUL, « SON BIEN-AIME COMPAGNON DE SERVICE ET UN FIDELE MINISTRE DE CHRIST. » Depuis deux ans que M. NICK est entré avec le CHRIST, - et aussi avec le malfaiteur crucifié,- dans le Paradis, il nous est précieux de penser que, par la communion plus intime des âmes rachetées qui vivent dans le CHRIST, l'apôtre PAUL apprend de M. NICK, DE QUELLE CHARITE L'ESPRIT VOUS ANIME, comme il l'apprenait d'EPAPHRAS, lui apportant dans sa prison terrestre des nouvelles des chrétiens de Colosses et de toute la vallée du Lycus, sur les bords duquel florissait cette cité.

« VOUS ETES MORTS, ET VOTRE VIE EST CACHEE AVEC LE CHRIST EN DIEU. » Mon texte vous apporte d'emblée un message tout simple et que vous connaissez bien, mon frère, et vous tous mes frères, pasteurs et fidèles. Vous êtes morts à un moment donné du passé, vous continuez d'être morts, et vous persévérerez jusqu'à la fin dans cette mort. C'est votre conversion, c'est la confirmation en vous du Baptême que vous aviez reçu enfant, ou bien c'est le Baptême que vous avez reçu adulte ; de toutes manières, quelle que soit la forme de votre expérience personnelle, vous avez entendu l'Evangile qui vous a fait connaître JESUS-CHRIST, et JESUS-CHRIST crucifié pour nos péchés. Vous avez répondu à son appel, vous êtes venus à Lui. La rencontre avec le [2] CHRIST a lieu dans sa Croix elle-même : c'est là qu'il nous attendait pour prendre sur lui dans l'expiation, tout le fardeau de nos iniquités ; c'est dans sa Croix, mystérieusement unis au CHRIST dans sa mort, que nous avons reçu une vie nouvelle, CACHEE AVEC LUI EN DIEU.

De cette vie de CHRIST nous avons vécu à travers les luttes de la sanctification ; prenant conscience de nos fautes de chrétiens, nous sommes, jour après jour et année après année, retournés à la Croix pour confesser nos péchés et recevoir le pardon, que le PERE pose sans cesse à nouveau sur ses enfants et sur ses serviteurs. Nous savons aussi que ce n'est qu'en restant morts que nous resterons vivants, CACHES AVEC LE CHRIST EN DIEU : notre persévérance jusqu'à la fin est à ce prix.

Ainsi vous avez appris à donner à JESUS-CHRIST le beau nom de Sauveur. Empruntant ici les termes de l'Epître aux Ephésiens, sœur de l'épître aux Colossiens, je vous redirai que « APRES AVOIR ENTENDU LA PAROLE DE LA VERITE, L'EVANGILE DE VOTRE SALUT, VOUS AVEZ CRU EN JESUS-CHRIST ET VOUS AVEZ ETE SCELLES DU SAINT-ESPRIT QUI AVAIT ETE PROMIS ». C'est pourquoi les images guerrières conviennent à votre piété tournée vers l'évangélisation : ayant reçu la rédemption par le sang du CHRIST, la rémission des péchés, votre joie est de l'annoncer à d'autres, sans vous lasser, ayant pris « LE CASQUE DU SALUT ET L'EPEE DE L'ESPRIT, QUI EST LA PAROLE DE DIEU ». Vous louez DIEU lorsque d'autres âmes touchées par la Parole, meurent elles aussi avec le CHRIST pour connaître la vie cachée avec Lui en DIEU.

De ce premier aspect de la mort avec le CHRIST, de cette connaissance de JESUS comme Sauveur, résulte aussi le fait que, parmi vous mes frères, les églises, les œuvres de conquête, les assemblées fraternelles, sont nombreuses et multiples. Loin de susciter des rivalités ou des controverses, l'évangélisation doit vous unir en ce qui est essentiel, le salut annoncé à toute âme ; et si nous ne portons pas tous le titre ou l'uniforme de nos frères Salutistes, c'est bien le même salut et c'est l'unique Sauveur que nous annonçons tous, même si, sur ce terrain, nous sommes obligés de laisser au pluriel le mot d'églises. Toutes les églises ou les assemblées qui évangélisent ont malgré tout une foi commune, et à

tous les chrétiens qui les composent s'adresse la parole de l'apôtre : « VOUS ETES MORTS ET VOTRE VIE EST CACHEE AVEC LE CHRIST EN DIEU. »

Je voudrais maintenant vous inviter à pénétrer plus avant dans la pensée de S. PAUL, telle que nous la présente en particulier l'épître aux Colossiens.

[3] Ici, comme dans l'épître aux Ephésiens d'une manière encore plus développée, JESUS-CHRIST est présenté, non seulement comme le Sauveur dont l'Evangile fait naître les églises, mais comme le Seigneur, le chef, la tête du corps de l'Eglise : le mot d'Eglise doit maintenant être employé au singulier avec une majuscule, comme lorsque nous disons avec le Symbole des Apôtres : « Je crois au SAINT-ESPRIT, je crois la sainte Eglise universelle. » JESUS-CHRIST, dit saint PAUL, EST LA TETE DU CORPS DE L'EGLISE ; IL EST LE COMMENCEMENT, LE PREMIER-NE D'ENTRE LES MORTS, AFIN D'ETRE EN TOUT LE PREMIER.- L'apôtre enchaîné par les hommes se réjouit dans ses souffrances pour les chrétiens évangélisés : ce qui manque aux souffrances de CHRIST, ajoute-t-il, JE L'ACHEVE EN MA CHAIR, POUR SON CORPS, QUI EST L'EGLISE. Certes, chaque âme peut s'adresser à JESUS-CHRIST en le saluant comme THOMAS du titre de Seigneur : « Mon Seigneur et mon DIEU ! » Mais, lorsque l'apôtre PAUL nomme le Seigneur, il pense d'une manière particulière au Seigneur de l'Eglise ; quand il dit par exemple qu'il convient, dans le Seigneur, que les femmes soient soumises à leurs maris, saint PAUL pense au CHRIST dont l'Eglise est l'Epouse et dont il est le Seigneur. Si TYCHIQUE qui va porter la lettre aux Colossiens, est un bien-aimé frère et fidèle ministre, c'est dans le Seigneur qui, du haut du ciel, donne à l'Eglise les ministères nécessaires à sa croissance. Enfin, si nous nous sommes permis tout à l'heure de rapprocher le nom de M. NICK de celui d'EPAPHRAS, l'apôtre des Colossiens, nous rapprocherons maintenant votre nom, cher M. BLANC, de celui d'ARCHIPPE à qui il faut dire : « PRENDS GARDE AU MINISTERE QUE TU AS REÇU DANS LE SEIGNEUR, - le Seigneur de l'Eglise,- AFIN DE LE BIEN REMPLIR. »

Ici, en effet, un nouvel aspect de la MORT AVEC LE CHRIST se présente à vous, mon frère. Pour être ministre de JESUS-CHRIST dans l'Eglise dont il est le Seigneur, il faut que vous soyez ministre consacré dans l'Eglise visible ; et puisque celle-ci se présente mystérieusement à nous comme coupée en des tronçons qui semblent être disjoints, pour servir le Seigneur dans sa sainte Eglise universelle, il faut que vous soyez lié à une Eglise particulière, celle-ci et non telle autre. Pour vous comme pour vos frères consacrants, c'est l'Eglise Réformée de France qui porte en elle l'héritage qui nous permet d'appartenir par elle à l'Eglise de Notre Seigneur. De même que l'Ardéchois Antoine COURT, au début du XVIIIème siècle, alors qu'il n'y avait plus un seul pasteur résidant en France, est allé demander la consécration pastorale à l'Eglise de la Suisse, pour renouer le lien vivant de l'Eglise de la Réforme,- de même que M. NICK était un pasteur consacré de l'Eglise,- à votre tour, mon frère, vous placez tout à nouveau votre personne ainsi que les chrétiens et les chrétiennes de Fives dans l'Eglise du Seigneur - l'Eglise au singulier, la sainte Eglise universelle,- en devenant pleinement vous-même un ministre de JESUS-CHRIST dans l'Eglise Réformée de France.

[4] Dans cette action, il y a, disais-je, un nouvel aspect pour vous de LA MORT AVEC LE CHRIST. Cela est par ce très grand mystère que pour être pleinement dans le Corps universel de l'Eglise, il faut vous lier à un corps visible, si imparfait soit-il. Ce n'est pas en flottant en l'air, au-dessus de toutes les Eglises, ou en fuyant loin des Eglises, que l'on rejoint la sainte Eglise universelle ; c'est au contraire en étant ministre visible de l'une d'elles, visible elle aussi, et qui paraît si petite, si faible, si peu sainte ! Par là vous mourez, mon frère, à tout séparatisme, à tout individualisme comme on dit ; vous mourez à cette forme de propre justice qui nous tente, quand nous vient la pensée de faire table rase du passé et d'édifier nous-mêmes une église parfaite. Loin de là ! Pasteur consacré, les fautes et les faiblesses de tous les pasteurs seront aussi les vôtres ; car vous porterez les fardeaux des autres membres du corps, de même que vos frères porteront avec vous vos propres fardeaux. La consécration vous apportera, oui, des forces, une autorité, pour tout dire une grâce nouvelle : mais elle effacera de vous aussi le nom de M. BLANC, de ce chrétien particulier, de ce prédicateur, de chef du Foyer de Fives : pour vous donner le titre pour ainsi dire anonyme de pasteur ; pour lier pleinement votre action à celle des autres pasteurs ; pour vous rendre solidaire de toutes les misères d'un corps ecclésiastique visible, de ses lenteurs, de ses imperfections, de ses erreurs mêmes, et de ses échecs. La grâce suprême qui nous sera donnée, c'est, dans cette misère, de nous aimer les uns les autres ; et, faibles hommes que nous sommes, morts avec le CHRIST, c'est par notre charité mutuelle, par le pardon donné et reçu, par la patience et le support que s'épanouira notre VIE CACHEE AVEC LE CHRIST EN DIEU ; c'est dans cette vie cachée de l'amour fraternel et en elle seule, que nous serons parfaits comme Notre PERE céleste est parfait, toute autre perfection quelconque nous étant pour toujours refusée.

L'Epître aux Colossiens nous a présenté déjà le CHRIST Sauveur, autour de qui se groupent les églises étalés assemblées qu'il attire à Lui - puis le CHRIST Seigneur qui bâtit son Eglise en se servant des ministères tellement imparfaits qui sont les nôtres, et qu'il tient pourtant dans sa main. Il nous faut enfin élever les yeux vers un CHRIST plus grand encore, et que nous saluerons avec l'Apocalypse du titre de ROI des Rois et de SEIGNEUR des Seigneurs.

En effet les erreurs spirituelles qui menaçaient Colosses et les églises de la vallée du Lycus, - quelque culte rendu aux anges, avec des prescriptions destinées sans doute à faire de nous des anges,- ces erreurs amènent l'apôtre PAUL à dévoiler à nos yeux, en CHRIST, la plus grande splendeur qui soit offerte à notre foi. De même que la 1ère épître aux Corinthiens contient l'inoubliable hymne à la charité de son chapitre treizième, de même l'Epître aux Colossiens nous donne le plus merveilleux hymne au CHRIST, dont la [5] grandeur s'étend par-dessus tous les temps, depuis avant la fondation du monde jusqu'au-delà de la consommation des siècles, dans l'ordre de la nature comme dans l'ordre de la grâce. Ecoutons-en tout à nouveau la lecture dans la traduction récente de la Bible de Jérusalem :

IL EST L'IMAGE DU DIEU INVISIBLE,
PREMIER-NE DE TOUTE CREATURE,
CAR C'EST EN LUI QU'ONT ETE CREES TOUS LES ETRES,
DANS LES CIEUX ET SUR LA TERRE,
LES VISIBLES ET LES INVISIBLES,
TRONES, SEIGNEURIES, PRINCIPAUTES, PUISSANCES,
TOUT A ETE CREE PAR LUI ET POUR LUI.
IL EST AVANT TOUTES CHOSES ET TOUT SUBSISTE EN LUI.
ET IL EST AUSSI LA TETE DU CORPS, C'EST-A-DIRE DE L'EGLISE :
IL EST LE PRINCIPE,
PREMIER-NE D'ENTRE LES MORTS,
(IL FALLAIT QU'IL OBTINT EN TOUT LA PRIMAUTE),
CAR DIEU S'EST PLU A FAIRE HABITER EN LUI TOUTE LA PLENITUDE,
ET PAR LUI A RECONCILIER TOUS LES ETRES POUR LUI,
AUSSI BIEN SUR LA TERRE QUE DANS LES CIEUX,
EN FAISANT LA PAIX PAR LE SANG DE SA CROIX.

Quelle vision ! Quelle Largeur, quelle Longueur, quelle Hauteur et quelle Profondeur ! Quelle gloire, dans l'Eglise et en JESUS-CHRIST, pour tous les âges et pour tous les siècles !'

En cet hymne aux résonances inépuisables, soulignons que JESUS-CHRIST est le SEIGNEUR des Trônes et des Seigneuries, le SEIGNEUR, non seulement des rois et des grands de la terre, mais des puissances spirituelles. Il est le SEIGNEUR des anges qui, mystérieusement, président aux destinées des peuples, comme le prophète DANIEL nous l'enseigne pour MICAEL, le chef du peuple élu. La rédemption par le sang de la Croix étend ses bienfaits aux armées invisibles que le péché n'a jamais souillées ; elle les intègre au plan de DIEU pour une transformation glorieuse de tout le monde créé.- Bien plus, JESUS-CHRIST est le SEIGNEUR de ceux qui ne reconnaissent pas sa seigneurie, il est maître absolu des puissances mauvaises qui se déchaînent, et que nous appelons anti-christiques. Quelque rebelle que soit un esprit, ange révolté ou homme déchu, tout ce qu'il pense et fait concourt, par la Seigneurie du CHRIST, au bien de l'Eglise dont le CHRIST est le Seigneur dans la plénitude de l'amour divin. Puisqu'il y a un mal actuellement plus grand que tous les autres ; la division de l'Eglise du CHRIST et l'absence hors du festin de la Sainte-Cène de la masse du peuple d'Israël,- précisons la Seigneurie du CHRIST en disant : tout événement politique, tout malheur, tout fléau des temps de la fin, ont pour intention, dans le CHRIST, de briser les murs qui séparent les chrétiens les uns des autres, et de [6] briser le Mur qui les sépare tous ensemble des Juifs.

La pensée de la mort s'étend enfin à toute l'Eglise : non pas seulement la mort du chrétien dans le Baptême, non pas seulement la mort de Philippe BLANC dans la consécration pastorale, mais la mort de tous les fidèles et de tous les pasteurs en la Pentecôte de 1956, puis chaque jour, chaque année, jusqu'au Retour du SEIGNEUR en gloire. Car l'Eglise ne peut pas ne pas essayer de porter remède aux souffrances et aux troubles du monde au sein duquel elle vit. L'Eglise ne peut pas se lasser d'être bienfaisante, bienfaitrice et pacificatrice. Pourtant son action est vouée à l'échec : non pas l'échec total, - il y aura toujours des résultats partiels qui justifient l'action bonne de l'Eglise ; mais il y aura toujours échec en regard de l'idéal de paix, de justice et de stabilité que nous portons en nous. Notre mort, c'est de travailler d'échec en échec, ne connaissant encore ici-bas que les exaucements partiels qui prophétisent le Royaume de DIEU. Notre seule victoire visible, -et jusqu'à elle durera le règne de l'échec, c'est la réconciliation des chrétiens entre eux : car si les chrétiens ne mangent pas le Pain du ciel tous à la même

table, comment voulez-vous que vivent en paix les mondains qui ne songent qu'à se rassasier des biens de la terre ? « CE QUI MANQUE AUX SOUFFRANCES DU CHRIST, JE L'ACHEVE EN MA CHAIR, dit saint PAUL, POUR L'EGLISE QUI EST SON CORPS. » Comme son Seigneur, l'Eglise Réformée de France, - et toute Eglise dont JESUS-CHRIST est le Seigneur,- l'Eglise Réformée de France mourra sur la Croix ; elle disparaîtra, pour renaître dans la splendeur de l'Epouse éternelle. Elle mourra : elle est donc sur la Croix même, elle achève ..., toute Eglise achève de souffrir dans le CHRIST pour qu'apparaisse, au jour du Retour de JESUS, l'Epouse sans tache ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et irrépréhensible.

Philippe BLANC, mon frère ; vous êtes mort par le Baptême en CHRIST le Sauveur - vous mourez aujourd'hui en recevant la consécration comme ministre de CHRIST, le Seigneur de l'Eglise - Vous entrez enfin dans la mort de l'Eglise, qui attend le Retour du ROI des Rois et du SEIGNEUR des Seigneurs.

"VOUS ETES MORT, ET VOTRE VIE EST CACHEE AVEC LE CHRIST EN DIEU." Amen.

L'Eglise et l'évangélisation

- 1956 -

Bien que la version imprimée n'ait pas de numérotation de page,
nous indiquerons ce qui correspondrait aux numéros de page

PREMIERE ETUDE. - LA DUALITE ACTUELLE

1. – FAIBLE PUISSANCE DE L'EGLISE.

[1] Nous appelons Evangélisation la conquête par Jésus-Christ, et pour Lui des âmes qui ne le connaissent pas. Dans notre temps, et dans notre pays de France, l'Evangélisation forme en général des prosélytes pris au sein de la grande multitude d'origine catholique, mais qui vit dans l'ignorance ou dans l'incrédulité. Lorsque nous nous adressons à des auditoires protestants pour ramener les âmes à la foi vivante, nous parlons plutôt de « Réveil ».

Le verbe « évangéliser » est le décalque d'un mot grec qui signifie, comme on sait, « annoncer la bonne nouvelle ». Ce verbe grec est employé surtout par S. Luc, dans l'Evangile et dans les Actes. On le trouve aussi fréquemment chez S. Paul, une fois chez S. Matthieu et deux fois dans l'Apocalypse. Relevons à titre d'exemple l'emploi du mot « évangéliser » dans 4 passages du ch. 8 des Actes : les versets 4, 12, 35 et 40*

Evangéliser, c'est annoncer comme une heureuse surprise, la bonne nouvelle de Jésus. Le simple mot « annoncer » est, en grec, de la même famille que « évangéliser » ; le Nouveau Testament l'emploie aussi pour désigner la prédication chrétienne. Il y a encore une troisième manière de dire « prêcher » dans les écrits sacrés : c'est « kêrussô », à proprement parler : « faire fonction de héraut » ; l'envoyé de Jésus proclame la bonne nouvelle à la manière du héraut annonçant un décret royal. De toute manière, au temps des apôtres, que l'on « évangélise », que l'on « annonce » ou que l'on « prêche », on s'adresse sans cesse à des âmes nouvelles ; on va de l'avant ; on conquiert.

Quant à cette Evangélisation conquérante, les protestants français font preuve d'une certaine vitalité, certes, mais sans grande force cependant. En particulier l'Eglise Réformée de France a bien sa Société d'Evangélisation, laquelle fait un bon travail. Mais on ne voit pas les effectifs de l'Eglise grandir et faire boule de neige, comme c'est le cas dans le Nouveau Testament. Les protestants français subissent de grandes déperditions par le fait de ceux de leurs propres membres qui tombent dans l'indifférence, ou qui se dispersent par la dissémination. Les efforts de l'évangélisation cherchent à remédier à ces maux, et à compenser les pertes par le renfort d'âmes neuves. Statistiquement, d'année en année, nous sommes toujours environ, ou à peine, un million de protestants sur tout l'ensemble de la population française : pour arriver à ce chiffre, il faut compter tout ce qui se rattache de près ou de loin au protestantisme.

Ainsi notre Eglise a peu de puissance pour l'Evangélisation. « On n'évangélise pas ! Que fait-on pour l'évangélisation ? » Ce soupir et cette plainte s'élèvent souvent de plus d'un cœur croyant.

2. – FAIBLE BIENVEILLANCE DE L'EGLISE.

[2] Si l'Eglise n'était que faible, il n'y aurait que demi-mal. Mais il faut avoir le courage de se demander si l'Eglise est bien disposée envers l'Evangélisation. N'a-t-elle qu'une faible puissance ? Ne faut-il pas parler aussi d'une faible bienveillance de l'Eglise envers l'Evangélisation ? C'est ce que constate par exemple l'historien Emile G. LEONARD dans son livre « Le Protestant français ». Le protestant, dit M. LEONARD, est l'homme d'une triple attente :

- attente individuelle de l'intervention divine ;
- attente du Réveil de l'Eglise ;
- attente du Royaume de Dieu.

Mais ayant ainsi décrit ce que nous appellerions un protestant « vivant » ou « réveillé », M. LEONARD se hâte d'ajouter que la confiance dans le Réveil « est peut-être moins grande dans un certain clergé préoccupé d'organisation et d'une Eglise institutionnelle. »

Bien souvent, quand il y a dans une église locale des âmes réveillées ou évangélisées, ces nouveaux convertis souffrent de n'être pas encouragés, par le pasteur lui-même peut-être, ou par les Conseillers presbytéraux, ou par les « bonnes familles », qui maintiennent la paroisse et la considèrent un peu comme leur propriété.- Ou bien c'est un pasteur qui veut le Réveil, mais il se sentira entravé par les collègues de sa Région, paralysé dans ses mouvements. Parmi les paroissiens de ce pasteur-évangéliste, ceux qui s'opposent à des changements chercheront appui sur les paroisses voisines : « Vous nous prêchez une religion nouvelle ; ailleurs, on ne fait pas ainsi ! »

Dans la pratique donc, le ministère d'évangéliste apparaîtrait plutôt gênant pour l'Eglise. C'est un élément perturbateur. Il apporte des innovations ; il rompt l'uniformité. Pour maintenir l'Eglise, sa tradition ou sa tranquillité, ne faut-il pas éliminer l'Evangélisation ou le Réveil ? Ces activités seraient prônées en théorie : mais quand elles se présentent en fait, on trouverait toujours moyen de dire qu'il y a maldonne, que ce n'est pas cela que l'on voulait.

Ces remarques semblent bien confirmées par le fait que l'Eglise Réformée de France n'a pas d'Ecole d'Evangélistes. Il y a une Maison et une Ecole des Missions, mais rien de semblable pour l'Evangélisation. Le titre même d'Evangéliste, qui est bien biblique, est à peine reconnu par l'Eglise. On appelait jadis évangéliste un pasteur qui avait fait des études moins poussées ; on dit aujourd'hui un assistant de paroisse. Bref, on ne reconnaît guère qu'un seul ministère, celui du pasteur. Dans l'état actuel, parlant superficiellement et à première vue, le ministère unique du pasteur est tenté de se montrer, en fait, peu bienveillant pour l'Evangélisation.

3. – L'EVANGELISATION EN DEHORS DE L'EGLISE.

[3] Sans remonter au déluge, le grand Réveil de 1820, prolongement en Suisse et en France du puissant ministère de WESLEY, fut en butte à une violente opposition de la part de l'Eglise alors concordataire. L'Eglise en reçut cependant beaucoup de bien, grâce à la formation des grandes Sociétés comme la Société des Missions, les Sociétés bibliques ou d'Ecoles du Dimanche, qui constituèrent un terrain d'entente et d'action féconde. Nous avons souligné l'an dernier l'importance que revêtirent dès cette époque, pour l'unité de l'Eglise, les Instituts de Diaconesses.

Malgré tout, le Réveil de 1820 forma aussi, à coté de l'Eglise Réformée, de nombreuses communautés séparées, églises méthodistes ou églises libres. Ce sont des églises de professants ; chaque membre y fait profession personnelle de sa foi. Ces églises semblent beaucoup plus aptes à évangéliser ; elles ne traînent pas après elles, du moins au début, le poids lourd de la multitude apathique. La prédication des évangélistes est ici soutenue par l'exemple des professants fidèles ; les nouveaux convertis viennent beaucoup plus normalement s'agréger à eux.- C'est ainsi que l'Evangélisation, de nos jours même, paraît beaucoup plus efficace quand elle est pratiquée par de tels groupes, qui sont « dissidents » aux yeux de l'Eglise Réformée. Ainsi l'Evangélisation semblera le privilège de l'Armée du Salut, des Mouvements de Pentecôte, en certaines contrées des Baptistes.

Cette situation est de nature à durcir la résistance de l'Eglise. « Vous voyez bien, dira celle-ci, que l'Evangélisation est dissidente par principe. Elle ne vivifie pas l'Eglise ; au contraire, elle la divise ; elle lui enlève des membres parmi les plus zélés pour les lancer dans un travail qui est à coté. Si la "dissidence" se développe, l'Eglise est appauvrie. »

L'opposition qui risque de dresser ainsi l'une en face de l'autre l'Eglise et l'Evangélisation, se manifeste quelquefois entre les Eglises de professants elles-mêmes. L'Armée du Salut n'est-elle pas une « dissidence » par rapport à l'Eglise méthodiste ? Les Mouvements de Pentecôte à leur tour peuvent sembler menaçants pour l'Armée du Salut. En Amérique surtout, de nouveaux Mouvements de Pentecôte sortent sans cesse les uns des autres, comme des marionnettes sortent d'une mère gigogne, sous prétexte que celle-ci est trop vieillie, trop durcie ou trop endormie.

Pour conclure cette première moitié de l'Etude, laissons de coté les mots de « dissidence » et surtout de « secte », car ils nous entraîneraient à des jugements que nous ne voulons pas porter. Nous n'en serons que plus libres pour constater qu'il y a tout au moins une dualité une divergence : l'Eglise et l'Evangélisation ne se développent pas en un tout harmonieux. Elles se juxtaposent sans se comprendre vraiment l'une l'autre.

4. – LE RISQUE D'ERREUR DANS L'EVANGELISATION.

[4] Parlant à la manière des hommes, dans la querelle qui semble opposer l'Evangélisation à l'Eglise, je me suis placé jusqu'à présent au point de vue de ceux qui donnent tort à l'Eglise. J'ai exposé les griefs des âmes ardentes, réveillées, éprises d'Evangélisation. Mais nous devons nous demander maintenant s'il n'y a pas quelque chose de juste dans l'attitude de l'Eglise. Malgré sa froideur, sa rudesse peut-être, celle-ci n'aurait-elle pas à dire à l'Evangélisation une parole de vérité ? Ne faut-il pas que l'Evangélisation prenne ici le temps de procéder à son examen de conscience ?

Notons tout d'abord qu'il y a des mouvements qui prêchent des doctrines qui ne sont pas vraies ; ou bien ils insistent tellement sur un seul aspect de la vérité qu'ils le déforment et faussent le message. Déjà S. Paul mettait en garde les jeunes églises contre les prédicateurs qui apporteraient des enseignements pernicieux. Reconnaissons donc que l'Eglise, même si elle a peu d'activité ou peu d'enthousiasme, a le mérite de conserver par sa doctrine, son catéchisme, sa liturgie, une vue d'ensemble de la Révélation, un héritage de la vérité.

Mais regardons les choses de plus près. Considérons une évangélisation qui apporte un message juste sur la divinité de Jésus-Christ et sur le salut par son sacrifice. Si vrai, si « orthodoxe » que soit ce message, il y a encore un risque en ceci : c'est que l'évangélisation va s'adresser à des hommes ou à des femmes auprès de qui l'Eglise a échoué. Les auditeurs de l'Evangéliste sont en grand nombre des baptisés. Ils ont fait leur première communion peut-être ; ils ont entendu la bonne nouvelle sans la comprendre. Il faut donc la leur proposer d'une manière qui soit nouvelle pour eux ; il faut provoquer un choc dans leur esprit et dans leur cœur.

Pour obéir à ces exigences, l'Evangélisation prend le plus souvent son point de départ dans l'expérience individuelle de chaque âme. Elle montrera à cette âme qui écoute, son état de perdition, ou d'angoisse ou de désespoir puis elle lui présentera l'expérience de son salut personnel comme quelque chose de tout nouveau que l'Eglise n'a pas su lui donner. La piété prenant ce point de départ risque d'y trouver ensuite son centre de gravité et de s'y enfermer. Le converti ignorera l'Eglise, qui avait échoué auprès de lui. N'y a-t-il pas du reste une tentation pour l'Evangéliste lui-même d'opposer dans sa prédication l'expérience du salut qu'il apporte, à l'Eglise qui n'a pas su l'apporter ? N'y a-t-il pas là un élément négatif, une prédication « anti » qui, quelquefois, atteint les âmes plus facilement, parce qu'elle manque d'élévation, et qu'elle propose un aliment à l'esprit de critique et de dénigrement qui s'éveille si volontiers en l'homme ?

5. – DEFAUTS QUI GUETTENT LA PIETE D'EXPERIENCE.

[5] Il n'est pas écrit d'avance gue la piété qui naît d'une Evangélisation de choc tournera mal ; et même elle tourne souvent très bien. Ce que nous disons, c'est qu'il y a des défauts particuliers qui guettent cette piété. Il est bon d'y être attentif pour les éviter. Plus nous les éviterons, plus nous serons forts pour unir entre elles l'Eglise et l'Evangélisation.

Si tout est axé sur notre expérience de piété, le défaut de l'étroitesse et de l'esprit de jugement nous guette. Nous ne comprendrons que ceux qui ont goûté la même expérience que nous ; nous rechercherons leur compagnie ; les autres âmes nous deviendront étrangères.

Notre étroitesse, notre manque d'ouverture, nous cantonneront peut-être dans l'ignorance de tout ce qui n'est pas conforme à notre expérience personnelle de conversion. Nous serons tentés de faire faire à tout prix une expérience identique à d'autres. Certes, si nous regardons à Jésus-Christ, c'est bien : prenons garde cependant que nous ne regardions à notre expérience plus qu'au Seigneur lui-même !

Bien souvent l'expérience où tout se concentre nous donne une piété qui n'entre pas dans la vie, mais qui reste au niveau des pensées, des paroles ou des émotions. Nous nous préoccupons de convertir les autres plus que de nous sanctifier et de croître nous-même dans la grâce au niveau des circonstances ordinaires de la vie toute simple.

Un aspect, essentiel certes, du christianisme, a pris possession de notre être : c'est la connaissance de notre salut, notre position personnelle devant Dieu avec qui nous avons le privilège d'être réconciliés par l'Evangile. C'est bien en un sens la seule chose nécessaire, et on ne peut nous blâmer si nous y revenons sans cesse. Cependant, il y a dans le Christ toute une vie, qui a sa structure, qui est comparable à un organisme surnaturel : c'est cela que nous risquons d'ignorer. L'organisme des vertus chrétiennes, l'organisme des sacrements, l'organisme de l'Eglise même, avec la variété de ses ministères, tout cela restera peut-être lettre morte pour nous, qui serons cantonnés dans l'expérience initiale de notre salut. Nous tiendrons si fort au germe initial de la vie, que nous ne le placerons pas dans les conditions propres à son développement.

Placer le centre de gravité de sa piété dans l'expérience par laquelle on a été brusquement rendu conscient de la bonne nouvelle, c'est donc s'exposer à devenir quelqu'un qui ne se laisse plus instruire. Notre conscience a été mise en contact avec Dieu d'une façon telle que nous ne savons plus trouver Dieu à travers une Eglise, à travers une autorité religieuse, à travers un enseignement venu du dehors. Il y a en nous une source vive peut-être, mais extrêmement étroite et exclusive.

6. – CHRIST EST ANNONCE.

[6] L'examen de conscience que nous venons de faire au nom d'une piété de Réveil vous aide-t-il à comprendre que l'attitude de l'Eglise est un avertissement dont l'Evangélisation doit tenir compte ? Au reste, il ne s'agit pas pour nous de distribuer à droite ou à gauche des bons ou des mauvais points. Nous avons voulu prendre conscience d'une dualité réelle entre l'Eglise et l'Evangélisation. Cette dualité, ces dernières années, a souvent été surmontée. Nous voulons aider de toutes nos forces ceux qui travaillent à l'unité de l'Eglise et de l'Evangélisation.

Mais avant de nous avancer sur ce chemin avec les prochaines études, disons encore que la dualité que nous avons constatée est loin de créer une situation purement négative ou mauvaise. Si nous sommes en mesure de dépasser la dualité, réjouissons-nous, car il y a joie dans tout ce qui est harmonie, victoire de l'unité, et, partant, fécondité plus grande. Seulement, dans l'état même de dualité, il y a déjà des motifs de joie.

S. Paul nous le montre dans un passage de l'Epître aux Philippiens où se pressent les mots grecs que nous citions au début pour définir l'Evangélisation. L'apôtre est dans les liens pour l'apologie de l'Evangile, c'est-à-dire la défense de la bonne nouvelle. Quelques-uns sont avec amour les hérauts qui proclament le Christ. D'autres annoncent le Christ par envie et par dispute. Qu'importe, dit S. Paul ! De toute manière, Christ est annoncé ; je m'en réjouis et je m'en réjouirai encore. Christ est annoncé : voilà le grand miracle, caché sous les apparences de la faiblesse et de la dualité.

L'Eglise est faible ; elle a peu de puissance, peu d'élan. Pourtant elle conserve le nom de Christ, ce nom qui, par elle, est venu jusqu'à nous. Un poète anglais dit qu'une chose belle est une joie pour toujours. Une seule âme qui connaît le Christ est une beauté éternelle, et l'Eglise renferme ce mystère de beauté.

A plus forte raison, dirons-nous, réjouissons-nous de l'Evangélisation malgré tous les défauts ou tous les dangers qu'elle peut comporter. Bénissons Dieu parce que des âmes rencontrent le Christ, dans quelque mouvement que ce soit. Bénissons Dieu pour les convertis de l'Armée du Salut, des Mouvements de Pentecôte, des réunions d'évangélisation qui sont faites par d'autres œuvres ou d'autres Eglises que la nôtre.

Il n'y a pas lieu de s'attrister avec amertume sur les immenses défauts de l'œuvre visible de Jésus-Christ, mais plutôt de s'appliquer à les dépasser dans un esprit de victoire et de joie. Tout en s'appliquant à ce dépassement, il y a sujet de se réjouir déjà, et de bénir, dans un présent si pitoyable soit-il, parce que, malgré tout et encore, Christ est annoncé. La faiblesse même des hommes n'en fait que mieux ressortir la fidélité du Seigneur qui, malgré toutes les cassures, toutes les dualités, n'a pas permis que la bonne nouvelle de la Croix fût jamais éteinte et rendue muette.

DEUXIEME ETUDE. – ETUDE BIBLIQUE ET HISTORIQUE

1. – JESUS-CHRIST EVANGELISTE.

[7] Marc 2/1-2. Il leur annonçait la parole. Jésus se présente ici à nous dans le ministère d'un évangéliste. Le verbe employé par S. Marc n'est aucun des trois que nous avons relevés au début de la première étude : évangéliser, annoncer, ou être héraut (kêrussô), mais un verbe tout simple et qui a d'humbles origines : « Jésus parlait ». Dans le grec classique ce verbe désignait le bavardage, les paroles superficielles. Dans le N.T. il s'est ennobli ; le muet (ou les muets) parlait, dit à trois reprises S. Matthieu. Ici il y a un complément direct : « Jésus parlait la parole ». Il leur disait très simplement la parole.

Pour le paralytique que l'on amène, la parole se précise et S. Marc nous la rapporte : « MON ENFANT, TES PECHES SONT PARDONNES ». Telle est bien la bonne nouvelle, le centre de l'Evangile. L'homme reçoit cette parole et sort en présence de tout le monde.

Il nous est permis d'imaginer que cet homme rendit ensuite témoignage de ce qui lui était arrivé. Il disait sans doute à ses voisins que le jeune Rabbi l'avait délivré de la religion, dans ce qu'elle a d'obsédant et d'incertain, et lui avait apporté avec autorité le bien suprême, le pardon de ses péchés. Il est aisé de penser que le paralytique pardonné aura dit à ceux qui l'entouraient : « Vous aussi, allez à Jésus ».

Combien d'autres récits nous replacent devant une situation semblable ! « PLUSIEURS SAMARITAINS DE CETTE VILLE CRURENT EN JESUS A CAUSE DE CETTE DECLARATION FORMELLE DE LA FEMME : IL M'A DIT TOUT CE QUE J'AI FAIT ». En tous ces endroits, nous trouvons comme un schéma linéaire, une suite de points sur une ligne droite : point A, un évangéliste qui est Jésus ; point B, son message direct pour une personne ; point C, le témoignage rendu par l'évangélisé ; point D, d'autres âmes viennent à Jésus. - C'est ainsi que nous nous représentons couramment une évangélisation qui ne met en jeu que des individus, sans qu'il soit question d'une église ou d'une structure communautaire quelconque. Nous nous figurons une évangélisation sans organisme, sans corps.

Mais qui était Jésus, sinon précisément un corps infiniment précieux, le corps formé par le Saint-Esprit dans le sein de Marie, le corps qui devait être immolé sur la Croix, pour élever au ciel la nature humaine dans la gloire de la Résurrection ? L'évangéliste qui est au point de départ de la ligne, c'est le don de Dieu, c'est la richesse que nous essayons de décrire en balbutiant, quand nous parlons de l'Incarnation, de la Rédemption, du Royaume. Il y a évangélisation parce que Dieu lui-même se révèle, comme le Dieu qui pardonne, oui, mais aussi comme le Dieu qui fait connaître Son Nom, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Au commencement de la ligne, nous n'avons pas un simple point, qui va se multiplier en d'autres points. Nous avons la vie même de Dieu.

2. – L'INITIATION CHRETIENNE.

[8] Jésus délivre de la religion qui asservit, des multiples prescriptions légales impuissantes à donner la vie au Juif pieux, aussi bien que des mille scrupules par lesquels les Grecs et les Romains se croyaient liés envers les dieux. Jésus apporte ce que nous devons bien appeler une religion nouvelle, en nous souvenant qu'il s'agit d'une réalité autre que tout ce que les hommes avaient connu jusque-là. L'homme pardonné est appelé à entrer dans la vie même de Dieu. Il devient fils de Dieu par adoption. Il est héritier du Royaume à venir ; c'est dire qu'il appartient d'ores et déjà à ce Royaume et qu'il est placé en situation d'étranger et de voyageur par rapport à toutes les seigneuries terrestres. Pour l'homme pardonné, le centre de gravité de la religion est le culte qui est rendu à Dieu dans le ciel, culte des anges et culte des saints à qui le Christ, dès l'instant de sa mort entre les deux brigands et de sa descente aux enfers, a ouvert les portes du Paradis.

Que l'évangélisation ne soit pas simplement linéaire, mais qu'elle s'épanouisse en une initiation ; qu'elle nous introduise dans un organisme, dans un corps, dans un mystère divin : cela est attesté d'abord par le fait que nous venons de relever, que celui qui prêche la parole, est lui-même la Parole de Dieu faite chair. Jésus est vie et amour de Dieu qui se donnent à la créature et qui unissent la créature rachetée au Créateur. Jésus n'est pas linéaire, il n'est pas un fil, un mince filet de voix. Il est la perfection des voies de Dieu, il est homme et femme. Christ et l'Eglise ; grand mystère ! s'écriera saint Paul. En pardonnant les péchés le Seigneur introduit l'homme dans le Mystère du Corps de Christ.

Cela est attesté encore par ce second fait que Jésus forme les apôtres pour déposer entre leurs mains les sacrements de la nouvelle alliance. Au risque d'une certaine hardiesse par rapport à la lettre des écrits de Calvin, disons que nous parlons ici de deux sacrements reconnus par presque tous, le Baptême et la

Sainte-Cène, et aussi d'un troisième, qui est bien proche des deux premiers, la promesse, le don ou le Baptême du Saint-Esprit. Ces signes visibles et efficaces dans la foi saisissent la personne de l'homme entier, esprit-âme-et-corps, pour le greffer sur le Cep qui est Christ, et pour le revêtir de la force, de la fermeté qui fut celle même du Christ, c'est-à-dire l'habitation du Saint-Esprit en l'homme.

Tant que Jésus a agi lui-même comme évangéliste, il n'a pas mis encore en pleine lumière les actes sacrés que les disciples n'étaient pas prêts encore à recevoir. Mais Jésus a figuré à l'avance les sacrements en touchant le corps des hommes, en particulier par les guérisons, les actes de puissance et tous les miracles. Le paralytique était un homme pardonné, mais aussi un homme guéri, vivant même dans son corps physique de la vie du Christ.

3. – L'EVANGELISATION APOSTOLIQUE

[9] Après avoir médité sur l'Evangélisation entreprise par Jésus lui-même, fixons nos yeux sur les apôtres quand ils agissent à leur tour comme évangélistes. Pour ne pas disperser nos pensées, plaçons-nous au point de départ, tout de suite après l'Ascension, et le jour même de la Pentecôte. « ALORS PIERRE, SE PRESENTANT AVEC LES ONZE, ELEVA LA VOIX, ET LEUR PARLA EN CES TERMES ». Le Nouveau Testament est très riche en vocables pour exprimer l'action de parler. Ici nous n'avons ni évangéliser, ni annoncer, ni être le héraut, ni le simple parler mais un mot solennel que les Grecs employaient pour leurs oracles et pour leurs sages. L'apôtre Pierre proclame solennellement la vérité. S. Luc avait employé le même mot pour le Saint-Esprit qui vient de donner aux disciples de parler solennellement en d'autres langues. Tout souligne ici l'autorité de celui qui parle ; il élève la voix, il déclare solennellement ce qu'il a à dire. Homme du peuple sans instruction, Pierre parle avec assurance. C'est qu'il a été avec Jésus et que Jésus lui a ouvert l'Esprit pour qu'il comprît les Ecritures.

Pierre, se présentant pour évangéliser, possède toute une théologie du Christ. Il met en lumière le fait de la Résurrection ; en même temps il prêche le Père, le Fils et le Saint-Esprit, le Christ incarné et le Christ ressuscité. La pensée de l'apôtre est ce que j'appellerai une théologie savoureuse, elle a la saveur de la personne vivante de Jésus-Christ. S. Pierre parle de Jésus de Nazareth, de ses miracles, de la croix de son supplice, de son tombeau vide. Tout est frémissant de vie, tout est imprégné de la présence de Celui qui venait d'habiter parmi les hommes plein de grâce et de vérité.

Puisqu'il y a parole vivante, il y a aussi tous proches les sacrements gui incorporent à la vie de Christ. Comme Jésus au paralytique, l'apôtre Pierre dit à ce Juif qui a participé peut-être par ses vociférations fanatiques à la condamnation de Jésus : « Tes péchés te sont pardonnes ». Mais il le lui dit en incarnant le pardon dans l'acte sacré à accomplir : « SOIS BAPTISE AU NOM DE JESUS-CHRIST POUR LE PARDON DE TES PECHES ».

Incorporé au Christ par le Baptême, l'homme évangélisé recevra le don du Saint-Esprit dont est revêtue la communauté chrétienne : « VOUS RECEVREZ LE DON DU SAINT-ESPRIT, CAR LA PROMESSE EST POUR VOUS, POUR VOS ENFANTS, ET POUR TOUS CEUX QUI SONT AU LOIN, EN AUSSI GRAND NOMBRE QUE LE SEIGNEUR LES APPELLERA ».

Enfin, dès le tout début, il n'y a pas eu de prédication apostolique qui n'aboutisse pas au Mystère de la Sainte-Cène. Les prosélytes baptisés d'eau et du Saint-Esprit « PERSEVERAIENT DANS L'ENSEIGNEMENT DES APOTRES, DANS LA COMMUNION FRATERNELLE, DANS LA FRACTION DU PAIN ET DANS LES PRIERES ».

Au point de départ de l'évangélisation apostolique nous trouvons une théologie savoureuse, et celle-ci est attestée par les trois témoins, « L'ESPRIT, L'EAU ET LE SANG ; - ET LES TROIS SONT D'ACCORD ».

4. – IL N'EST PAS BON QUE L'HOMME SOIT SEUL

[10] L'homme n'a pas été créé seul, ni pour être seul. On pourrait être tenté de dire que Jésus, parce qu'il est l'Unique, était seul pour évangéliser, tandis que les apôtres et les chrétiens, parce qu'ils ne sont pas Jésus, devaient être plusieurs pour porter ensemble la vérité de Jésus. Cela même ne serait pas tout à fait exact. Jésus évangéliste est aussi apôtre, ce qui veut dire envoyé du Père. Jésus n'est jamais seul parce que le Père est avec lui, même quand les disciples le laisseront seul. Le Père et le Fils ne sont pas Un seul sans l'Esprit-saint, personne vivante de l'amour qui les unit. Jésus se présente donc comme évangéliste au nom de la société que forment en Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Jésus forme les apôtres et les premiers disciples. Ils sont plusieurs : douze apôtres et dix fois douze disciples au total dans la Chambre-haute le jour de la Pentecôte. Ceux-ci sont déjà initiés au Mystère du Christ avant qu'ils n'évangélisent la foule. Quand l'apôtre Pierre élève la voix et déclare solennellement

l'Evangile, il le fait au nom de la société nouvelle que Dieu a formée avec les hommes sauvés. L'apôtre est le porte-parole de Christ et de l'Eglise, de la société du Chef avec son Corps qu'il s'est acquis par son sang.

Du côté des auditeurs, les apôtres ne se trouvent pas non plus en face d'individus isolés. « IL Y AVAIT A JERUSALEM DES JUIFS, HOMMES PIEUX, DE TOUTES LES NATIONS QUI SONT SOUS LE CIEL ». Le Judaïsme formait une société pieuse, organisée, avec sa Loi, son Temple unique et son Culte. Les Païens de l'Antiquité étaient pieux aussi. Ils étaient liés à leurs dieux par des scrupules religieux, ils entretenaient avec eux des rapports intimes où entraient en proportions diverses la piété, la peur et aussi la ruse. Si vous me permettez un mot un peu pédant, il y a une sociologie religieuse de l'Antiquité, qu'elle soit juive ou païenne. Je veux dire par là que le Christ et l'Eglise trouvent en face d'eux des hommes liés les uns aux autres par des liens religieux, formant des organismes qui s'expriment par des doctrines ou des mythes, des lois ou des superstitions, des sacrifices, des rites et des prières collectives.

Ce que nous pouvons nommer « l'expérience religieuse » d'une âme va donc jaillir comme une étincelle au contact de deux sociétés vivantes d'un côté Christ et l'Eglise, de l'autre la piété vécue dans le judaïsme ou le paganisme. L'évangéliste est celui qui met ces deux mondes en contact, comme un interrupteur électrique qui s'enclenche pour que le courant passe, - L'évangélisé de son coté est un homme qui va quitter une société pieuse à sa manière, pour pénétrer par l'initiation chrétienne dans une société stable et éternelle, la société de Christ et de l'Eglise : « VOUS VOUS ETES APPROCHES DE LA MONTAGNE DE SION, DE LA CITE DU DIEU VIVANT, LA JERUSALEM CELESTE, DES MYRIADES QUI FORMENT LE CHOEUR DES ANGES, DE L'ASSEMBLEE DES PREMIERS-NES INSCRITS DANS LES CIEUX, DU JUGE QUI EST LE DIEU DE TOUS, DES ESPRITS DES JUSTES PARVENUS A LA PERFECTION, DE JESUS QUI EST LE MEDIATEUR DE LA NOUVELLE ALLIANCE, ET DU SANG DE L'ASPERSION QUI PARLE PLUS HAUT QUE CELUI D'ABEL ».

5. – LA CHRISTIANISATION

[11] Après avoir étudié l'évangélisation de Jésus et des apôtres, nous allons apporter dans nos deux derniers paragraphes quelques considérations historiques.

Dès le temps de Jésus et des apôtres, l'évangélisation a pour effet un choix en ceux qui entendent. Ceux qui croient en Jésus et reçoivent le Baptême viennent par une libre décision, je parle du point de vue de la psychologie humaine, en réservant tout ce qu'il faudrait dire de l'action de la grâce. Il y a sans nul doute une prédestination et une élection positives qui font que telle âme et non telle autre, s'avance à un moment donné vers le Christ pour être sauvée. Elle s'avance dans la plénitude de la liberté humaine, aucune contrainte exercée par les créatures n'aurait de valeur en un tel domaine. « NOUS SOMMES, dit saint Paul, LA BONNE ODEUR DE CHRIST, PARMI CEUX QUI SONT SAUVES ET PARMI CEUX QUI PERISSENT ; AUX UNS UNE ODEUR DE MORT, DONNANT LA MORT ; AUX AUTRES UNE ODEUR DE VIE DONNANT LA VIE ». Est-ce à dire que ceux qui ont entendu la prédication et n'y ont pas répondu sont irrémédiablement perdus ? Je ne m'aventurerai pas sur le terrain négatif de la perdition. Je relève seulement ce que l'on peut appeler la loi des autres occasions.

Les Juifs à qui l'apôtre Pierre s'adresse le jour de la Pentecôte et par la suite sont ceux qui ont crucifié Jésus. Il le leur dit à plusieurs reprises. Il paraît impossible que la plupart d'entre eux n'aient pas entendu la prédication même de Jésus : mais une nouvelle occasion leur est offerte. Pour prendre un exemple dans l'histoire, saint Augustin, élevé par la mère la plus chrétienne qui soit, erre longtemps avant de rencontrer Jésus-Christ et de se convertir à l'âge de 33 ans.

Tandis qu'un nombre plus ou moins grand d'âmes s'initient au Mystère chrétien, nous assistons à la formation d'une multitude, autrefois juive ou païenne, maintenant évangélisée sans être convertie. L'exemple que nous avons cité d'Augustin souligne que le mariage des chrétiens concourt à étoffer cette multitude par l'adjonction des enfants. Par le fait de l'éducation chrétienne, ceux-ci sont pour ainsi dire évangélises dès avant leur naissance : mais ils ne feront leur choix que plus tard, et il n'est pas dit d'avance que ce choix sera positif, ou qu'il se fera de bonne heure. La formation d'une multitude christianisée est donc un fait historique inévitable selon les lois de la grâce.

Plus la prédication chrétienne s'étend sur la surface de la terre, plus la population qui est christianisée sans être initiée au Mystère chrétien se multiplie. Cette population se rattache au christianisme, elle subit l'influence de la morale chrétienne, elle constitue même ce qu'on peut appeler la religion chrétienne. C'est une sorte de syncrétisme, c'est-à-dire de mélange, où survivent et vivent des superstitions et des scrupules païens, ainsi que des prescriptions légales de nature judaïque. Cette religion est chrétienne cependant parce qu'elle ne crée pas de clergé rival du clergé chrétien, et c'est à ce dernier que la multitude fait appel pour les cérémonies auxquelles elle attache du prix.

6. – L'ŒUVRE DU CLERGE

[12] Depuis saint Augustin précisément, le clergé s'est donné comme tâche essentielle d'éduquer et de gouverner la multitude christianisée. Pendant quelques siècles encore, les moines émigrent pour évangéliser des peuples nouveaux. Charlemagne, couronné empereur en l'an 800, selon nos souvenirs d'école primaire, délimite une chrétienté, rêvant même d'épouser l'impératrice Irène de Byzance pour réunir l'Orient à l'Occident. L'Eglise perd alors la pensée d'être missionnaire, pour ne la retrouver qu'avec Raymond LULLE, qui, au lendemain de sa conversion, jura par trois fois « de ne plus se donner de repos ni de consolation tant que le monde entier ne serait pas chrétien, et tant que tous ne loueraient pas Dieu trine et un ».

Même quand il n'y eut plus de Missions mais seulement des Croisades, les âmes de la chrétienté furent initiées en grand nombre au Mystère de Christ, comme en témoignent la vie des saints, la fondation et la réforme des ordres monastiques et l'édification des cathédrales. Il y eut une évangélisation biblique aussi par les précurseurs de la Réforme, les Vaudois, WYCLIFF, Jean HUSS.

Cependant le clergé, répétons-le, se donne comme tâches essentielles d'éduquer et de gouverner la multitude christianisée. La tendance politique, le goût de gouverner, la construction d'une terrestre cité de Dieu sont plus développées chez les Romains, et aussi chez CALVIN, si on le compare à LUTHER. L'Orient laisse davantage aller les choses terrestres et éduque les âmes pour la vie mystique et le ciel. La Réforme développera la personnalité et s'accommodera volontiers des gouvernements d'opinion.

Quelles que soient les nuances, qu'il faudrait préciser avec infiniment plus de détails, éduquer, gouverner, voilà la tâche que se donne le clergé, tâche qui requiert un emploi de la force inconnu du Nouveau Testament lequel ne se réfère qu'à la puissance et aux armes spirituelles.

Parce qu'il se consacre à éduquer et à gouverner, le clergé n'évangélise pas. Il est gêné même par l'évangélisation qui bouleverse la vie plus tranquille d'une société d'enfants christianisés, que ce soient des enfants petits, ou grands. Mais pourquoi cette vocation d'éduquer et de gouverner ? Pourquoi cette prédominance des valeurs d'ordre, de tranquillité, d'unité, sur les valeurs charismatiques et conquérantes de l'Evangile ? Connaissez-vous la réponse à ce pourquoi ?

La réponse, c'est évidemment que Jésus ne revient pas. La Cité de Dieu est un royaume terrestre déjà établi selon S. AUGUSTIN, ou à établir sur terre selon les protestants, comme selon la déviation marxiste de l'orthodoxie orientale. Si Jésus ne revient pas, il faut éviter que les puissances du mal ne triomphent ici-bas. Il faut que quelque chose retienne l'Anti-Christ de se déchaîner. La force qui retient le mal, c'est la cité de Dieu terrestre, c'est l'antique imperium de Rome, dont l'Eglise a hérité. Il appartient au clergé d'exercer ce pouvoir : éduquer, gouverner. Quant à évangéliser..... puisque JESUS NE REVIENT PAS .....

TROISIEME ETUDE. – L'UNITE RECONQUISE

1. – L'EVANGELISATION EN VUE DU RETOUR

[13] Il n'est pas nécessaire, pour qu'une vie ou une œuvre aient hâté le Retour de Jésus-Christ, que les serviteurs aient eu une pleine conscience du lien de leur vie ou de leur œuvre avec la Parousie ; ou bien c'est peu à peu qu'ils en ont pris conscience. Raymond LULLE qui a réintroduit dans l'Eglise du moyen âge finissant la vision des Missions, a hâté le Retour de Jésus-Christ. Dans l'Eglise catholique des hommes comme Vincent FERRIER, au XVe s., et GRIGNION DE MONTFORT deux siècles plus tard, ont eu une vive conscience de la proximité du Retour. Les Réformateurs, les grands revivalistes, ont avancé vers ce but, de même aussi les fondateurs de Missions protestantes en terre païenne.

Nous avons dit dans les études de l'an dernier que chaque offensive ainsi engagée risque de se trouver enrayée par la cassure entre les Réveils d'une part, l'Eglise de l'autre. Nous avons montré que les Communautés féminines avaient remporté une victoire insigne en plaçant le Réveil au cœur de l'Eglise, et nous avons reconnu que l'honneur de cette victoire revenait en grande partie aux premiers Instituts de Diaconesses. Faisons cette année un pas en avant et proclamons que le moment est venu pour l'Evangélisation de reprendre pleinement sa place dans l'Eglise.

C'est par la conquête de l'unité entre l'Eglise et l'Evangélisation que celle-ci atteindra sa pleine efficacité pour hâter le Retour du Christ. Certes, nous nous sommes réjouis dès le début de ces études de la présence du Christ dans l'Eglise et dans l'Evangélisation, même s'il y a dualité entre l'une et l'autre. Nous ne sommes pas ici pour réformer les méthodes de quiconque ou pour imposer des directives. Nous bénissons tout ce que Dieu fait, et nous bénissons Dieu pour ce qu'il fait. Notre recherche se place sur le plan prophétique ; elle éclaire avant tout la prière, prière que Dieu exaucera comme et quand Il veut.

Il serait injuste de soutenir que l'Eglise a abdiqué sa fonction maternelle en se consacrant à éduquer et à gouverner les peuples christianisés. N'est-ce pas la fonction d'une mère d'éduquer le petit peuple des enfants et de faire régner l'ordre au foyer tant que le père est au dehors ? Mais, dans le cas présent, le Père, l'Epoux, veut-il rester absent ? Le Seigneur n'a-t-il pas dit : « VOICI, JE SUIS AVEC VOUS TOUS LES JOURS JUSQU'A LA FIN DU MONDE ? » En organisant les affaires de la terre, ou en s'organisant elle-même sur la terre, l'Eglise n'a-t-elle pas souvent repoussé son Seigneur dans un ciel inaccessible ? Et n'a-t-elle pas du même coup abdiqué les autres fonctions maternelles, qui sont la fécondité, l'allaitement, tout ce qui a trait à la vie la plus profonde ?

Conquérir l'unité de l'Eglise et de l'Evangélisation, ce n'est pas autre chose que de rendre à l'Eglise elle-même la plénitude de sa maternité.

2. – LA MATERNITE DE L'EGLISE

[14] Notre étude biblique nous a montré les conditions au prix desquelles l'Eglise est une mère féconde qui enfante en évangélisant. Ces conditions sont au nombre de trois.

1 - L'Eglise doit vivre d'une théologie savoureuse, c.à.d. qui ait en elle la vie, le goût, la saveur de Jésus-Christ. Une orthodoxie, une rectitude de la doctrine, ne suffisent pas. Pour prendre une autre comparaison, la pensée chrétienne est féconde si elle s'épanouit comme un parterre de fleurs vivantes qui exhalent leur parfum. Un herbier ne suffit pas, si bien répertorié soit-il.

2 - La théologie savoureuse initie les âmes à Jésus-Christ par le mystère des actes sacrés du Baptême, de la Cène et du don ou confirmation de l'Esprit-saint. Les sacrements maintiennent la saveur et le parfum de la doctrine, et une doctrine imprégnée de vie conduit à eux.

3 - Enfin l'Eglise évangélise par le moyen de communautés : communautés de prière offertes à l'inspiration, et équipes de travail. L'évangéliste est le porte-parole d'une Eglise imprégnée d'esprit communautaire.

Appliquant ces prémisses à l'Eglise telle que nous la connaissons en France, nous distinguerons ensuite trois formes principales d'une évangélisation qui mette en œuvre la puissance maternelle de l'Eglise.

1 - La première marque de fécondité de l'Eglise est qu'elle enfante ses propres membres, et qu'elle forme ainsi sa propre communauté militante. Le terme « enfant » pourrait être ici ambigu. Souvent l'Eglise éduque et gouverne une population christianisée comme on éduque et gouverne des enfants petits. Mais ces enfants-là ne sont pas encore nés à la vie de Jésus-Christ. Ce sont ceux qui grandissent au sein de la

population protestante qui doivent être les premiers évangélisés. Il ne s'agit pas de les éduquer seulement, mais de les faire naître. L'un n'exclut pas l'autre. Il y a une éducation évangélisatrice.

2 - Une forme d'évangélisation qui a été popularisée par M. GRAHAM et que pratique de plus en plus notre frère Thomas ROBERTS, consiste à unir tous les pasteurs et les chrétiens d'une ville ou d'une contrée pour enfanter des âmes qui s'agrégeront ensuite à la communauté de leur choix. Ces expériences sont en cours. Elles donnent des résultats impressionnants par le nombre tant des assistants que des décisions. Elles ont l'immense avantage de travailler à l'unité chrétienne sur le terrain d'une évangélisation qui hâte le Retour de Jésus-Christ.

3 - En troisième lieu, j'attache une grande importance à la vie et à l'héritage de M. NICK. Par lui le Foyer de Fives a été créé comme une Eglise-fille de l'Eglise Réformée. Le Foyer est devenu une véritable Eglise. Il cherche des rapports justes en Christ avec l'Eglise voisine de Lille. En même temps il garde la liberté d'allure nécessaire à une communauté de nouveaux-convertis. Pourquoi l'Eglise Réformée et les autres Eglises de France n'enfanteraient-elles pas, non pas un, mais dix et des dizaines de Foyers de Fives ?

3. – LA TÂCHE DES COMMUNAUTES

[15] Résumons ce qui vient d'être dit : Unir Eglise et Evangélisation, c'est rendre à l'Eglise la plénitude de sa vocation de Mère. D'une part il est demandé à l'Eglise de professer une théologie savoureuse et frémissante de la vie de Jésus-Christ ; de célébrer par les sacrements une véritable initiation des âmes à la vie de Jésus-Christ ; enfin de former des communautés qui évangélisent. D'autre part il est demandé à l'Evangélisation de prendre sa place dans la vie même de l'Eglise pour enfanter ses propres membres ; d'unir les églises diverses dans un effort commun vers le dehors ; enfin d'enfanter des Eglises-filles, ce qui exige qu'il y ait une Maison et une Ecole de l'Evangélisation, comme il y a une Maison et une Ecole des Missions.

La tâche des communautés de prière est ici primordiale : d'abord parce qu'elles peuvent devenir elles-mêmes les communautés de la chambre-haute d'où sortirent les apôtres. Pour prendre l'exemple de l'Union de prière, elle doit soutenir par son intercession les ministères d'évangélistes qui sont en elle, ou proches d'elle, comme ceux de M. ROBERTS, de M. DESCHAMPS, de M. BARRAL, de M. Maurice RAY. L'Union de prière doit intercéder pour que tous les pasteurs qui sont en elle soient les évangélistes de leurs propres catéchumènes, de leurs propres paroisses.

En vue de l'Evangélisation bien d'autres communautés sont à l'œuvre et Dieu en suscitera sans cesse, communautés temporaires organisant une Campagne déterminée» ou communautés plus durables soutenant par exemple un évangéliste comme l'église d'Antioche a dû soutenir particulièrement l'œuvre de S. Paul. Une communauté comme l'Union de Prière est bien placée pour demander à Dieu que les communautés se multiplient en vue de l'évangélisation, et que l'Eglise devienne dans son ensemble une communauté de l'Evangélisation.

Je voudrais signaler ici l'appel très beau qui s'adresse aux Sœurs de la part de notre Dieu, quant à leur prière. Un seul homme dans l'Eglise serait en mesure de changer la face des choses, par exemple en développant au sein même de l'Eglise une Maison et une Ecole de l'Evangélisation. Que les femmes prient pour qu'un tel homme soit enfanté par la grâce de Dieu !

Je dois me garder ici de glisser sur le terrain humain du psychisme et de la chair ! Que Dieu me donne la prudence pour avancer que nous, les hommes, les serviteurs de Dieu, nous sommes au sens spirituel trop masculins, trop épris d'éduquer et de gouverner, de travailler dans l'Eglise à la manière des autorités terrestres. J'invite nos Sœurs à prier pour nous, - pour moi en tous cas, - afin que nous recevions les grâces de Dieu que la femme accepte plus facilement que nous, mais dont nous avons tous besoin pour donner à l'Eglise son vrai visage maternel : la grâce de rester cachés, la grâce de souffrir, - et non pas seulement d'agir,- pour enfanter les âmes, la grâce de laisser agir la vie de Dieu en nous et non notre propre force.

4. – UNE SOURCE D'INSPIRATION

[16] Je désire partager avec vous ici le bien que j'ai reçu d'une source d'inspiration que je ne connais que par deux petits livres, dans lesquels il n'est pas question, au moins directement, de l'Evangélisation. Pourtant j'en ai reçu une impression très profonde et il me semble que Dieu a voulu que je connusse le second de ces livres en vue de la présente Retraite.

Ce sont nos amis BREMOND qui me firent d'abord cadeau il y a deux ans, de « Une main me toucha ». C'était le témoignage extrêmement frappant de la guérison miraculeuse que Dieu a donnée à sa servante, Dorothy KERIN, en février 1912. Dans les mois qui suivirent, en 1912 et 1913, cette jeune fille, -

elle devait avoir alors une vingtaine d'années, - eut plusieurs visions, dans lesquelles le Christ lui parla de son prochain Retour. Je cite les paroles rapportées à la date du 11 Novembre 1913, peu de temps donc avant le 2 Août 1914 :

« Parle de ces choses dans l'intimité et, si l'on ne veut rien savoir, n'insiste pas. J'appelle mon Epouse. Elle entendra Ma voix et ne dormira pas, car voici que le temps approche où je viendrai en gloire pour rassembler Mes élus, et Je porterai sur Mon sein, comme des agneaux, ceux qui auront été fidèles. Mon Amour pour eux est puissant, et embrasse toutes choses. Repose-toi dans Mon Amour, et ne crains rien ! Ne t'ai-je pas dit, en effet, que Je ne t'abandonnerai jamais ? »

Publié en français en 1954, « Une main me toucha » date de 1931.Cette année-ci, donc en 1956, la suite a paru sous le titre « La promesse s'accomplit » : ce second petit volume nous mène jusqu'en Novembre 1955.

Après sa guérison miraculeuse, le 18 février 1912, Dorothy KERIN est restée 17 ans sans entreprendre d'œuvre visible. Elle demeurait alors chez un pasteur de l'Eglise anglicane, le Dr. LANGFORD-JAMES. Elle avait prononcé des vœux, tout en restant laïque et sans s'agréger à une Communauté. En 1929, sous la direction du Dr. LANGFORD-JAMES, Dorothy KERIN fonda un Centre de guérison, Chapel House, qui fut inauguré par une cérémonie de dédicace, le 25 octobre 1930.

Depuis lors, cette œuvre n'a cessé de croître tout en traversant de graves tribulations. Si l'on en croit le témoignage de « La promesse s'accomplit », Dorothy KERIN a été l'instrument de Dieu pour de multiples et merveilleuses guérisons. J'y reviendrai dans un instant ; mais il faut que je dise d'abord l'admiration que j'éprouve pour la construction de l'œuvre de Dorothy KERIN. Cette œuvre en effet est entièrement intégrée à l'Eglise anglicane ; elle est bénie, soutenue, enseignée, par des Evêques et des pasteurs de l'Eglise.

[17] Dans Chapel House et les maisons qui lui ont succédé, l'enseignement de l'Eglise anglicane y devient une théologie savoureuse qui respire la présence de Christ. C'est un prélat orthodoxe, venu pour enquêter qui déclare dès son arrivée :

« Je viens, à peine entré, et pendant que j'étais debout ici, de sentir la présence du Christ me pénétrer »

La vie du Christ se communique dans l'œuvre de Dorothy KERIN par la Parole de Dieu et aussi par les sacrements. Enfin, sans qu'une communauté ait été constituée officiellement, elle a cristallisé autour d'elle une communauté de soutien, dont l'amour, les sacrifices et les prières lui ont seuls permis de croître. Questionnée sur le secret des guérisons miraculeuses, Dorothy KERIN répond :

« Le seul secret que je connaisse est le suivant : tous ceux qui viennent pour servir Dieu ici ne doivent avoir qu'un désir commun : celui de permettre à Sa Volonté de s'accomplir en eux et par eux ».

5. – LES GUERISONS DE JESUS-CHRIST

Je m'excuse de m'étendre sur cette œuvre de Dorothy KERIN, que je ne connais pas, et sur l'expérience personnelle qu'est ma rencontre avec « La Promesse s'accomplit ».

Dans notre contact avec le Mouvement de Pentecôte, dans le Réveil de l'Ardèche en 1939, dans l'Union de prière, nous avons beaucoup pensé à la guérison divine ; nous avons beaucoup cherché : nous avons vu de très belles choses ; nous avons éprouvé des déboires, des tâtonnements, des hésitations.

Pour moi, le témoignage de Dorothy KERIN lève mes hésitations. Je suis porté à croire, - tout en me rendant compte qu'il est un peu tôt pour parler ainsi, sans avoir vu les choses de près,- sous réserve donc, je serais porté à croire que cette femme a vraiment reçu un don et un message de guérison en rapport direct avec le Retour de Jésus.

Ainsi que je l'ai relevé, toute la structure des maisons de guérison me paraît juste au point de vue biblique et ecclésial. En conséquence sûrement de ce fait, la doctrine et la pratique de la guérison me paraissent justes aussi. Je m'y sens délivré de tout sectarisme, de toute outrance. Le don de guérison n'est pas présenté comme l'apanage d'un croyant qui s'en irait seul ; il est ancré dans l'Eglise et dans la communauté priante. Par ce don l'Eglise devient pleinement maternelle, car, sur le plan de la nouvelle naissance, elle enfante à la vie de Jésus-Christ l'homme tout entier, esprit, âme et corps.

[18] Une grande place est faite dans ces perspectives à la souffrance : « On ne peut jamais vivre sur sa foi, quelque éprouvée et réelle qu'elle soit, dit Dorothy KERIN… Il est indispensable aux progrès du croyant d'être constamment remis à l'épreuve, afin que la foi poursuive sa croissance, même s'il sait par avance que Dieu pourvoira à tout. Nous n'avons jamais terminé cet apprentissage, et nous devons nous faire à l'idée que cet état de tension confiante durera autant que la vie ».

Je ne sais pas si nous serons appelés à vérifier sur place les impressions que je vous livre aujourd'hui. Je ne sais pas si la Maison du Portail que le pasteur FORGET va ouvrir dans l'Ouest sera le Centre de guérison que nous appelons de nos vœux pour la France. Je veux simplement vous découvrir ce pressentiment : c'est que le moment vient où l'Union de prière priera avec une entière paix pour tout ce qui concerne la guérison divine : Dieu veut donner à l'Eglise en France des grâces nouvelles dans ce domaine, d'une manière telle que la guérison divine devienne comme le sceau et le signe de l'unité reconquise entre Eglise et Evangélisation, le sceau et le signe d'une Eglise maternelle en Christ.

6. – LA REPENTANCE

La conclusion de cette étude sur l'unité reconquise sera un appel à la repentance que je vous adresse à vous tous, Retraitants de 1956, et que je veux entendre aussi tout le premier.

Une Retraite est l'occasion pour plusieurs de voir dans la lumière de Jésus-Christ des erreurs et des fautes qui n'avaient pas été confessées. Mais je veux parler plus spécialement de notre péché en rapport avec l'Eglise et l'Evangélisation.

Tout d'abord ne sommes-nous pas coupables, un grand nombre d'entre nous, d'avoir maudit au lieu de bénir ? Selon notre tempérament, selon les temps ou les circonstances, n'avons-nous pas maudit l'Eglise, son clergé, ses institutions, parce que tout y était froid, durci, en opposition avec la vie et le mouvement ? Ou bien n'avons-nous pas maudit les Evangélistes, leur publicité, leur esprit sectaire, la superficialité de leur prédication, que sais-je ? Que cette Retraite soit une repentance de toute malédiction, en pensée, en parole ou en action !

Quand nous maudissons, il arrive souvent que nous sommes nous-mêmes coupables du mal que nous dénonçons chez autrui ; ou, en tous cas il arrive que nous avons provoqué ou accru ce mal. Par exemple, nous accusons l'Eglise de son inertie, mais nous lui présentons en notre personne un type d'Evangélisation qui n'est pas bon, que l'Eglise en somme a raison de ne pas patronner. Inversement, nous accusons les Evangélistes de telle ou telle erreur, mais nous restons nous-mêmes inactifs ; nous défendons l'Eglise par des armes charnelles au lieu de l'amener à une plénitude maternelle en Christ.

[19] S'il nous est interdit de maudire, il ne nous est pas commandé de rester aveugles sur les faiblesses soit de l'Eglise, soit de l'Evangélisation. Quand nous voyons les faiblesses d'autrui dans la lumière de Dieu, nous sommes appelés à les partager par une sympathie au dedans de notre cœur. Le péché d'autrui doit être joint au nôtre par le dedans, de telle sorte que nous ne jugions pas mais que nous portions en réalité le péché collectif comme notre propre péché. Le péché de l'Eglise et le péché de l'Evangélisation, c'est mon péché ; il est dans mon péché, que je présente à Dieu d'un seul bloc, avec un cœur sincère. Ainsi sans maudire comme sans juger, nous prierons la prière de repentance de Daniel : NOUS AVONS PECHE, NOUS AVONS COMMIS L'INIQUITE, NOUS AVONS ETE MECHANTS ET REBELLES... TOUT ISRAËL A TRANSGRESSE TA LOI ET S'EST DETOURNE POUR NE PAS ECOUTER TA VOIX... NOUS N'AVONS PAS ECOUTE LA VOIX DE L'ETERNEL, NOTRE DIEU.

Comme la prière de Daniel ouvrit la porte pour le Retour de captivité, qu'ainsi notre prière de repentance ouvre la porte à une unité reconquise entre l'Eglise et l'Evangélisation, à une Eglise maternelle qui soit prête pour le Retour de Jésus et pour la Jérusalem du ciel.

PETITE CHARTE DU TRAVAIL EN COMMUN

Etude présentée aux co-équipiers du Centre de Charmes le 24 Septembre 1956.

LECTURES BIBLIQUES :

S. Matthieu, chapitre 6, versets 25-34
et chapitre 11, versets 25-30.

I. LE CORPS EST PLUS QUE LE VETEMENT (Mt. 6/25)

Si je vous présente aujourd'hui une Etude biblique et théologique avant d'aborder les questions urgentes que pose la Rentrée, je ne veux pas le faire en « maudissant le passé ». Malgré les imperfections, notre travail, depuis 11 ans, a été beau par la grâce de DIEU : la paroisse, l'Union de prière, le Cours ISAAC-HOMEL ont porté du fruit ; nous pouvons redire avec une bonne conscience et avec un cœur qui chante, la parole que nous lisons au fronton du Temple : LOUEZ L'ETERNEL.

Sans malédiction comme sans jugement, mais en demandant à DIEU qu'il daigne me donner un esprit de repentance, je veux dire que je n'ai jamais été pleinement satisfait de notre manière de prendre le travail en commun. Parlant avec plus de précision : le passage de la Retraite à la Rentrée a toujours été plus ou moins douloureux pour moi.

Vous me direz, et vous me direz à bon droit, que je n'ai qu'à m'en prendre à moi-même. Comme directeur, je laisse beaucoup trop de questions sans solution jusqu'au dernier moment. Dans les quinze jours ou trois semaines qui suivent la Retraite, les tâches se pressent beaucoup trop nombreuses ; on ne les aborde même que les tout derniers jours. Je vous dirige mal, puisque je vous oblige aux décisions hâtives, aux travaux exténuants, tout cela tombant sur vous après une longue incertitude. Tous ces défauts sont dans l'œuvre par ma faute s je le reconnais et je ne cherche pas ni à m'en excuser ni à esquiver la responsabilité que je porte.

Je voudrais seulement attirer votre attention sur la manière dont je m'y prends aujourd'hui pour essayer d'améliorer les choses. J'avoue, en effet, que je ne m'attaque pas directement à mes défauts. Plus que jamais peut-être en cette Rentrée 56, nous sommes pris de court, et guettés par la hâte énervante, déprimante et exténuante des tâches bâclées au dernier moment.

De ces défauts je cherche la cause profonde, et je crois la trouver en ceci : le SEIGNEUR dit que le corps est plus que le vêtement. Or j'ai le tort de chercher à faire tenir debout un beau vêtement, tandis que je laisse dépérir le corps qui devrait revêtir le vêtement dans une harmonie d'ensemble.

Le vêtement, c'est une Ecole qui marche bien ; c'est un plan de réunions de prière ; c'est un programme de cultes, de catéchismes, d'écoles du dimanche. Mais le corps, ce sont vos âmes infiniment précieuses ; c'est l'enseignement dont vous avez besoin pour travailler ensemble dans les liens de la charité. C'est au pasteur qu'il appartient de tracer le passage de la Retraite à la Rentrée, en expliquant à ceux qui demeurent à Charmes comment la vie de la Retraite, -et c'est là le corps,- se développera par la Rentrée qui n'en est que le vêtement.

C'est pourquoi je n'hésite pas, malgré l'urgence des tâches, à vous demander de consacrer un peu de temps à l'enseignement et à la méditation ; car c'est dans ce domaine que nous risquerions surtout d'être terriblement démunis.

II. LOUEZ L'ETERNEL (voir les Psaumes et le fronton du temple)

Cette douzième rentrée se présente dans des conditions très pénibles. Plus que jamais, en ces 4 jours de lundi à jeudi, vous êtes devant un travail beaucoup trop considérable. Vous allez commencer les classes et les pensions dans la hâte, dans l'improvisation, dans toute la gêne qui en découle. A bien des égards il faudra marcher dans le provisoire pendant le mois d'Octobre et refaire un second départ à la rentrée de la Toussaint, ce qui est des plus désagréable. Oui, plus que jamais, vous avez de bonnes et fortes raisons de rejeter la prédication initiale de la Retraite ? BENISSEZ ET NE MAUDISSEZ PAS. La tentation est grande pour vous de maudire cette rentrée et votre directeur ; la tentation est grande pour moi de maudire DIEU.

Cependant je redis à mon âme et à votre âme : LOUEZ L'ETERNEL et je partage avec vous des sujets précis de louange qui datent non du passé, mais de maintenant :

1. Pour la première fois vous avez au milieu de vous 3 pasteurs qui sont là avec un plein assentiment de l'Eglise Réformée de France, et qui connaissent avec précision la tâche que DIEU leur donne.
   M. BOURGUET est venu en Mars 1955 soutenir de son autorité la présence des 3 pasteurs à Charmes. M. CORNETTE a reçu la consécration pastorale le 6 Avril 1956. M. BABUT enfin nous a apporté comme une bénédiction d'en-haut par sa visite du 17 Septembre 1956. Le 1er Octobre 1956, M. CORNETTE prendra pleinement la charge de pasteur-auxiliaire chargé de la paroisse, et M. SERR prendra pleinement la charge de directeur de Boissier : LOUEZ L'ETERNEL.
2. Un nouveau pasteur est donné à la paroisse. Au même moment, la maison MAYRE est donnée à l'Association Cultuelle. M. CORNETTE ne doit-il pas venir demeurer dans ce presbytère-auxiliaire à l'ombre du vieux presbytère, en même temps que la partie Sud du rez-de-chaussée donnera un peu de dégagement au vieux presbytère lui-même ? Les paroissiens n'auront-ils pas de la joie, de pouvoir sonner à la porte du jeune M. CORNETTE, tout près de la porte du vieux M. DALLIERE ? Et ce voisinage ne vaut-il pas mieux que celui d'un étranger ? LOUEZ L'ETERNEL.
3. A côté de M. SERR à Boissier il y aura Jean-Marc BARRAL, qui vient par une décision qui est le fruit de la Retraite. Et s'il y a une place vacante à Boissier, c'est que M. SERR et moi nous la réservons à M. ROCHE, qui est un frère dans l'épreuve et qui a besoin de repos. Nous attendons sa décision avant de chercher éventuellement quelqu'un d'autre : LOUEZ L'ETERNEL.
4. Nous aurons avec nous cette année de nouveau Jeannette SEGAUD, et comme nouvelles venues, madame Marcel SAINT-CIERGE et mademoiselle Monique ORENGO. Enfin les fillettes seront groupées et mademoiselle JEAN sera logée : LOUEZ L'ETERNEL.

III. <u>LE CORPS EST POUR LE SEIGNEUR</u> (1 Corinthiens 6/13).

Le corps, qui est plus que le vêtement, c'est votre âme si précieuse. Quand S. PAUL enseigne que le corps est pour le SEIGNEUR, le sens littéral est de fuir l'impudicité. Mais je puis ajouter, dans l'esprit de ce texte, que tout votre être, l'esprit, l'âme et le corps, est pour le SEIGNEUR. Votre travail en équipe, votre appartenance à la communauté de l'Union de prière ne doivent pas vous priver de la solitude avec JESUS, qui est le centre et la force et la joie de toute vie chrétienne.

Dans le tourbillon de la Rentrée, relisez, ne serait-ce que quelques lignes, de l'IMITATION DE JESUS-CHRIST, ou de la DOCTRINE SPIRITUELLE du P. LALLEMANT, ou du MANUEL DES ÂMES INTERIEURES du P. GROU.

« Sois pur et libre au-dedans de toi, sans t'embarrasser d'aucune créature, nous redit l'IMITATION ». C'est en étant unis à JESUS « seul à seul » que nous louons l'ETERNEL et que nous sommes placés dans l'oratoire invisible dont parlait l'abbé COUTURIER, et qui unit toute l'Union de prière. L'IMITATION nous dit encore que « lorsque la grâce de DIEU vient vers un homme, il est rendu puissant pour toutes choses », et cela est vrai quelle que soit la multitude de nos tâches ; « et lorsque la grâce se retire, alors l'homme est pauvre, infirme et comme livré à ceux qui le frappent », et cela est vrai même si nous n'avons aucune tâche à faire.

Préservons donc à tout prix notre solitude avec JESUS. Gardons-nous de chercher notre consolation auprès des créatures ou de l'attendre de celles-ci. Plaçons-nous de temps en temps dans la « zone du silence », souvent dans la « zone neutre », et rarement dans la « zone » d'une parole sans frein.

Ce que je dis là s'applique tout particulièrement à nos rapports les uns avec les autres dans la communauté de l'Union de prière et du travail. La communion en Christ ne conduit pas à un mélange et à une confusion des vies. Certes nous devons être d'un abord facile, être accueillants aux autres, éviter la froideur. Cela est important et j'y reviendrai. Mais j'insiste d'abord sur la solitude, le silence, la communion avec JESUS, et je précise cette exhortation par 3 conseils.

1. <u>Evitons toute parole qui maudit</u>. Si nous ne pouvons pas faire un travail, disons-le simplement. Mais ne disons jamais aucune parole de critique ou de jugement sur le travail qui est là. Soyons respectueux envers celui qui propose un travail, même si nous devons le refuser.
2. <u>Evitons les bavardages</u>, les conversations qui se prolongent dans les couloirs, entre les portes. Quand nous nous rencontrons, échangeons quelques paroles aimables, mais réservons les échanges vrais pour des entretiens sérieux, la porte fermée, assis les uns et les autres aux pieds du SEIGNEUR.
3. <u>Que tous respectent la tranquillité du presbytère</u>, en particulier de la cuisine ou des couloirs. Ne demeurez dans la cuisine <u>que si vous avez à y travailler</u>, et sans gêner le travail des autres. Ne vous y installez jamais pour bavarder, et je dirai même pour y manger. Considérez que la cuisine fait partie du presbytère, et que madame Dallière et moi, nous avons besoin d'une vie privée, d'un intérieur.

IV.- PENDANT SIX JOURS TU MANGERAS DES PAINS SANS LEVAIN (Deut. 16/8)

Six jours, c'est la période de travail de chaque semaine. Le texte du Deutéronome nous invite à affronter le travail en bannissant le vieux levain de la malice et de la méchanceté. Ici je regarde en face le géant, le fils d'ANAK, dont la redoutable stature nous empêche de jouir du repos qui est en CHRIST. Le travail, le trop de travail, le surmenage et la fatigue, voilà les noms du géant qui sépare la Retraite de la Rentrée, et qui nous prive des biens de la Retraite pour nous maintenir dans le désert aride : désert où nous murmurons contre l'ETERNEL et contre nos conducteurs, qui auraient mieux fait de ne pas nous introduire dans cette vie dite de fils et de filles, mais en réalité vie d'esclavage et de géhenne...

La victoire que je vous indique consiste à laisser le SEIGNEUR former entre nous son Corps, en nous purifiant du vieux levain. Il ne nous est pas donné de diminuer d'un gramme le poids, mesuré en tonnes, du travail qui se dresse devant nous lorsque les enfants arrivent, lorsqu'il faut reprendre les activités de la paroisse et maintenir l'Union de prière.

Si nous ne pouvons pas diminuer d'un gramme la masse du travail - si, incapables d'ajouter une coudée à notre taille, nous sommes impuissants aussi à raccourcir le géant-travail,- ne sommes-nous pas capables en revanche, avec le secours de la grâce, de modifier nos dispositions intérieures ? Devant le géant, pourquoi après tout ne ressemblerions-nous pas à JOSUE et à CALEB plutôt qu'aux autres espions envoyés par MOÏSE ? Pour cela que faut-il, sinon célébrer la PÂQUE, - le CHRIST,- pendant les six jours ouvrables, en bannissant de notre cœur le levain de la malice et de la méchanceté ?

Ici encore je donnerai 3 conseils précis :

1. Ce ne serait pas un bon conseil que de vous dire simplement d'être aimables les uns envers les autres. Car lorsque nous sommes peu aimables, durs, énervés peut-être, ou froids, ou boudeurs, ou encore larmoyantes (je mets ce dernier mot au féminin !), - nous sommes les premiers à en souffrir : nous voudrions être autrement. Pour recevoir cette grâce, ce que je vous conseille, c'est d'avoir une « théologie savoureuse » concernant la Vierge MARIE : je veux dire qu'au lieu de discuter avec les catholiques, ou avec les protestants, sur ce qu'il faut penser de MARIE, vous cherchiez dans vos actions quotidiennes ce que MARIE penserait de vous, et que vous agissiez comme si vous l'aviez comme Mère dans la maison de Nazareth.
2. N'accablez pas ceux qui ont autorité sur vous pour qu'ils vous aident, mais cherchez des aides parmi ceux qui vous sont confiés ou ceux du dehors, qui en seront honorés et à qui vous donnerez une juste rétribution. En particulier les 3 sœurs qui sont près des pasteurs, Mlle LEA, Mlle MARTHE et Mlle ELISE, ne doivent pas être accaparées pour aider tout le monde, mais être libres, et si possible aidées elles-mêmes dans leur tâche propre, qui est très lourde.
3. Mon dernier conseil est de sauvegarder à tout prix la paix entre vous et avec moi, afin que notre « union de prière » ne soit pas rendue stérile par le vieux levain d'une perpétuelle division entre nous tous.

V. ACCOMPLIR TOUT CE QUI EST JUSTE (Mt. 3/15)

Si le corps est plus que le vêtement, les deux sont nécessaires. Normalement ils sont ajustés l'un à l'autre : le corps emplit pour ainsi dire le vêtement, et le vêtement recouvre le corps sans qu'il y ait gêne, flottement, désordre eu laideur.

Le corps, c'est notre vie spirituelle, c'est notre union les uns avec les autres par l'AGAPÊ, dans le CHRIST. Le vêtement, c'est la tâche quotidienne, qui commence le matin en vêtant notre corps ; qui se poursuit par l'ordre à mettre dans la maison et les affaires ; et qui se couronne par l'activité au service du prochain : enseignement, nourriture, surveillance, consolation, bref tout ce qui peut être donné aux paroissiens, aux élèves et aux frères et sœurs de l'Union de prière dispersée.

Je vous demande ici, pour progresser dans l'harmonie, de discerner deux parts dans votre travail, sans les opposer l'une à l'autre certes : mais discerner pour unir, et unir en discernant pour éviter le mélange et la confusion.

1. La première part de votre activité, celle qui correspond au « vêtement », c'est une tâche pour laquelle vous vous engagez et qui a un aspect juridique, contractuel. Par exemple, vous prenez tant d'heures d'enseignement, ou la charge de tant de repas, ou la desserte de la paroisse avec un programme précis, ou la responsabilité de telle surveillance, etc. Ici nous sommes sur le terrain du contrat : vous avez des droits et vous ne devez pas les mépriser : droit à un salaire, droit à des vacances, droit à des congés de maladie ordonnés par le médecin. Même si dans votre esprit, vous renoncez à tel ou tel avantage il vous reste toujours un minimum de droits, qui sont la contrepartie de vos devoirs.

Ces devoirs, je vous demande donc de les accomplir comme tout le monde. La boulangère vend son pain et le maçon fait ses heures de travail sans autre complication. Vous devez faire de même. Si vous éprouvez le besoin de faire valoir un ou plusieurs de vos droits, vous êtes pleinement justifiés à le faire. Tant que nous sommes sur la terre il nous faut une définition claire des devoirs et des droits. C'est une source de paix et c'est aussi un lien avec les gens du monde dans ce qu'ils ont de beau quand ils travaillent.

2. L'autre partie de votre activité, et qui, dans la comparaison que je développe, correspond au « corps » de notre AGAPÊ, ou, si l'on veut, à « l'intérieur » du vêtement, c'est le travail bénévole. Vous prenez par exemple une tache pour laquelle personne n'est désigné. Ou bien vous apportez à un travail obligatoire plus de perfection que n'en exigerait votre contrat. Ou encore vous venez en aide à autrui pour l'aider ou le soulager dans son travail obligatoire qui est trop lourd pour lui. Ce service bénévole, vous n'êtes pas obligé de le faire. Vous avez le droit de le refuser si on vous le demande. Mais si vous le prenez, accomplissez-le « en parfumant votre tête et on lavant votre visage », sans maussaderie comme sans orgueil. Tachez de passer inaperçus en faisant le travail bénévole, et votre Père qui voit dans le secret vous le rendra.

VI.- QUICONQUE REÇOIT EN MON NOM UN PETIT ENFANT (Mt. 18/5)

L'harmonie, chez les adultes, entre le corps et le vêtement, - entre la vie spirituelle et l'activité, entre la Retraite et la Rentrée, entre le service bénévole et les obligations contractuelles,- l'harmonie de notre vie serait grandement favorisée si nous savions aimer les enfants. Ceux-ci sont placés près de nous dans la paroisse et dans l'Ecole. Or l'amour pour les enfants nous paraît facile et naturel, comme allant de soi : mais ce n'est pas alors le vrai amour, ce n'en est que le reflet psychique, sentimental, capricieux souvent. L'amour constant pour les enfants selon l'AGAPÉ du CHRIST est une science très particulière, que nous ignorons, et qui est très difficile à apprendre, peut-être précisément parce que, à tort, nous la croyons facile.

La conclusion de mon étude sur l'harmonie du travail en commun consistera en quelques remarques sur l'amour envers les enfants.

1. Le motif de l'amour envers les enfants. Les enfants nous sont donnés en modèle par le Seigneur JESUS à cause de leur petitesse ; ils sont eux-mêmes très près de Son cœur. Voilà de bons motifs de les aimer. Allant plus loin, saisissons qu'il y a une ressemblance pour ainsi dire théologique entre JESUS et les enfants. TU OUVRIRAS TA MAIN A TON FRERE, AU PAUVRE ET A L'INDIGENT DANS TON PAYS. (Deut. 15/11). Or JESUS est un indigent et un pauvre. C'est ce qu'il déclare en disant qu'il EST DOUX ET HUMBLE DE COEUR. Les enfants aussi sont des indigents et des pauvres : ils reçoivent tout gratuitement. La catégorie des petits, - indigents et pauvres,- comprend d'une part JESUS, d'autre part les enfants. Pour aimer les enfants, il faut saisir la ressemblance de JESUS en eux, et les aimer en JESUS.
2. L'amour pour les enfants doit s'inspirer de l'amour de JOSEPH et de MARIE pour JESUS-ENFANT. Puisque le FILS de DIEU a été soumis à des créatures, à combien plus forte raison devons-nous obtenir que les enfants obéissent à leurs parents et à nous-mêmes. L'autorité, la fermeté, la sévérité parfois, font partie du pain quotidien dont ces indigents ont besoin. Nous ne devons pas chercher à nous les attacher en leur complaisant ; nous devons chercher d'abord qu'ils respectent notre volonté.
3. A notre tour nous devons respecter les enfants. JESUS adulte, pauvre et indigent, a donné sa Vie pour eux. Même quand nous les corrigeons, ils sont sous le pardon de JESUS. Je voudrais pour ma part me corriger cette année du défaut de décrire les défauts des enfants comme on décrirait les mœurs des animaux. Je voudrais couvrir leurs défauts d'un silence aimant et trouver le moyen de les aider à se débarrasser de leurs défauts, toujours si voyants chez eux. Nous n'avons pas à « faire leur psychologie », mais à aimer leur âme.
4. L'amour pour les enfants doit être désintéressé. En aucun sens les enfants ne sont « à nous ». Normalement ils secoueront notre joug ; normalement ils seront ingrats ; normalement ils ne commenceront vraiment à nous aimer en retour que lorsqu'ils nous enseveliront ou qu'ils nous verront dans le Ciel. C'est sans doute là la raison pour laquelle le vrai amour pour les enfants mettrait tant d'harmonie dans notre vie en l'AGAPÊ de CHRIST : c'est l'Amour désintéressé qui vient du PERE.

POUR UN VETEMENT CHRETIEN

INTRODUCTION

(vers 1956)

Les feuilles qui suivent présentent quelques textes bibliques, accompagnés d'un bref commentaire, sur le sujet du vêtement chrétien.

On écrirait un livre important pour exposer la Théologie du vêtement, ce qui est donné ici n'est qu'un point de départ pour la réflexion que nourrissent les Ecritures.

La réflexion théologique et biblique n'est jamais désincarnée. Elle aboutit à une pratique. C'est à tort que l'on accuserait l'obéissance à l'Evangile de nous replacer sous une « Loi », au mauvais sens de ce mot. La « Loi » n'est-elle pas au contraire imposée par le monde qui veut aligner tous les êtres sur le même modèle, en invoquant des raisons, ou des prétextes, purement terrestres, à l'exclusion de toute liberté religieuse ?

Quand on met la Parole de DIEU en pratique, sous l'inspiration de la grâce, on se trouve dans la réalité de la vie, avec sa diversité et ses nuances. C'est avec beaucoup de délicatesse qu'il faut discerner les lignes suivantes :

1. Des Communautés, - ou des personnes isolées,- incarneront l'absolu qu'elles entrevoient, dans un vœu librement consenti une fois pour toutes ;
2. Des autorités religieuses, - Conseils de l'Eglise, Direction de centres spirituels,- prieront leurs visiteurs ou leurs hôtes de bien vouloir, par courtoisie fraternelle et par égard pour les convictions d'autrui, observer certaines règles durant le temps de leur passage ou de leur séjour ;
3. Les conducteurs spirituels exposeront ce qui leur semble être la vérité, en exhortant les fidèles, et en même temps en les laissant libres, aussi longtemps qu'ils ne se sentent pas pressés de dénoncer des péchés graves et inadmissibles ;
4. Les pasteurs et les chrétiens qui interprètent la Parole de Dieu dans un sens différent du nôtre, ont droit à notre entière estime. Il ne nous est permis à aucun titre de juger la conscience, ou de suspecter les intentions de nos frères. Est-ce trop demander, en revanche, que nos convictions, telles qu'elles sont exposées ici, reçoivent aussi un accueil fait de respect attentif et de support fraternel ?

La théologie du vêtement touche à des réalités sacrées. Elle ne saurait être en aucun cas un objet de mépris, de sarcasme, ou de superficielle plaisanterie.

POUR UN VETEMENT CHRETIEN : QUE DIT LA PAROLE DE DIEU ?[1]

« AYANT COUSU DES FEUILLES DE FIGUIER, ILS S'EN FIRENT DES CEINTURES ... L'ETERNEL DIEU FIT A ADAM ET A SA FEMME DES HABITS DE PEAU, ET IL LES EN REVETIT ». Genèse 3/7 et 21.[2]

L'homme pécheur se fait une ceinture de feuilles de figuier ; il cache en partie son corps, comme si le péché n'habitait qu'en partie un corps en partie encore innocent.

DIEU condamne le corps entier à la mort, mais il le revêt aussi d'habits qui représentent le salut et la résurrection.

« JE VEUX AUSSI QUE LES FEMMES, VETUES D'UNE MANIERE DECENTE, AVEC PUDEUR ET MODESTIE ... » I Timothée 2/9.

Etre vêtu d'une manière décente, c'est le contraire de : « être dévêtu d'une manière indécente ».

Découvrir le corps, c'est l'impudeur. Le couvrir est une marque de la pudeur.

La modestie consiste à cacher les avantages que l'on peut avoir, ou que l'on croit posséder.

---

[1] Le texte ci-dessous reproduit un texte ronéotypé datant sans doute du début des années 1950. Dans les archives, une autre version existe sous forme de cahiers manuscrits. Il y a quelques variantes qui seront indiquées en notes.

[2] Cette première citation et son commentaire ne figurent pas dans le cahier manuscrit

« MAIS LE CORPS N'EST PAS POUR L'IMPUDICITE. IL EST POUR LE SEIGNEUR, ET LE SEIGNEUR POUR LE CORPS ». I Corinthiens 6/13.

Le corps étant pour le Seigneur, doit être voilé aux yeux des hommes.

Nous vivons au milieu d'un monde impudique. Se dévêtir dans ce monde, c'est provoquer les regards des impudiques.

« ET VOICI, IL FUT ABORDE PAR UNE FEMME AYANT LA MISE D'UNE PROSTITUEE » Proverbes 7/10.

La Bible dit qu'il y a une mise des femmes de mauvaise vie. Ce n'est pas la mise de la femme chrétienne.

Dans un monde anti-christique, Satan voudrait bien étendre à toutes les femmes la mise qui caractérisait autrefois les femmes de plaisir.[3]

Le chrétien fidèle doit résister. Pour la femme chrétienne, il y a une mise chrétienne, qu'il faut trouver et garder à la lumière de l'Ecriture.

« IL EST HONTEUX POUR UNE FEMME D'AVOIR LES CHEVEUX COUPES ». I Corinthiens 11/6.

Ce verset ne tranche-t-il pas la question des cheveux courts ? Plutôt que de chercher à accommoder cette parole, n'est-il pas plus simple de penser qu'une femme chrétienne ne se fait pas couper les cheveux, et ne fait pas de la chevelure un objet de coquetterie, en changeant cette coupe selon des modes passagères ?[4]

Comparez I TIMOTHEE 2/9 (voir le 1er texte cité) et I PIERRE 3/3-4 :

« AYEZ, NON CETTE PARURE EXTERIEURE QUI CONSISTE DANS LES CHEVEUX TRESSES, LES ORNEMENTS D'OR, OU LES HABITS QU'ON REVET, MAIS LA PARURE INTERIEURE ET CACHEE DANS LE COEUR, LA PURETE INCORRUPTIBLE D'UN ESPRIT DOUX ET PAISIBLE, QUI EST D'UN GRAND PRIX DEVANT DIEU ».

« TOUTE FEMME QUI PRIE OU QUI PROPHETISE LA TETE NON VOILEE, DESHONORE SON CHEF : C'EST COMME SI ELLE ETAIT RASEE. CAR SI UNE FEMME N'EST PAS VOILEE, QU'ELLE SE COUPE AUSSI LES CHEVEUX ». I Corinthiens 11/5-6.

Non seulement l'apôtre ne veut pas que la femme chrétienne se coupe les cheveux, mais il prescrit aussi qu'elle ait un voile sur la chevelure, en tous cas pour prier dans les réunions de l'Eglise.

Il est donc juste de demander aux sœurs de ne pas prendre part au Culte de l'Eglise sans porter sur la tête le « voile » qui doit couvrir la chevelure.

Mais si la chevelure doit être couverte, n'est-il pas clair qu'il en est de même de tout le corps ?

La pensée du « voile » exige que tout le « corps animal » (I Cor. 15/44) soit voilé. Le voile sur la chevelure est un emblème qui n'a son sens que si l'on prend garde de couvrir le corps tout entier.

« L'ETERNEL DIT : PARCE QUE LES FILLES DE SION SONT ORGUEILLEUSES, ET QU'ELLES MARCHENT LE COU TENDU ET LES REGARDS EFFRONTES, PARCE QU'ELLES VONT A PETITS PAS, ET QU'ELLES FONT RESONNER LES BOUCLES DE LEURS PIEDS, LE SEIGNEUR RENDRA CHAUVE LE SOMMET DE LA TETE DES FILLES DE SION. L'ETERNEL DECOUVRIRA LEUR NUDITE ».

Esaïe 3/16-17.

La nudité, étant un dépouillement, est un châtiment de l'Eternel.

---

[3] Cahier manuscrit : « Or les modes modernes sont l'extension à toutes les femmes de la mise des prostituées. Cette extension n'a été possible que par l'apostasie de la foi dans un monde anti-christique ».

Le chrétien fidèle doit y résister. Pour la femme chrétienne, il y a une mise chrétienne.

[4] Cahier manuscrit : « Ce verset tranche sans discussion la question des cheveux courts. Une femme chrétienne ne se fait pas couper les cheveux, et ne fait pas de la chevelure un objet de coquetterie ».

« JE ME REJOUIRAI EN L'ETERNEL. MON AME SERA RAVIE D'ALLEGRESSE EN MON DIEU ; CAR IL M'A REVETU DES VETEMENTS DU SALUT, IL M'A COUVERT DU MANTEAU DE LA DELIVRANCE ». Esaïe 61/10.

Le chrétien est revêtu du salut. Il n'a plus besoin de rester dans le châtiment de la nudité avec ceux qui sont privés de la grâce. C'est ce que nous retrouvons dans le Nouveau Testament :

« MAIS REVETEZ-VOUS DU SEIGNEUR JESUS-CHRIST, ET N'AYEZ PAS SOIN DE LA CHAIR POUR EN SATISFAIRE LES CONVOITISES ». Romains 13/14.

« AUSSI NOUS GEMISSONS DANS CETTE TENTE, DESIRANT REVETIR NOTRE DOMICILE CELESTE, SI DU MOINS NOUS SOMMES TROUVES VETUS ET NON PAS NUS ». II Corinthiens 5/2-3.

Nous voulons être trouvés, au dernier jour, vêtus de la grâce. Ce vêtement spirituel a pour emblème notre vêtement chrétien. Nous ne pouvons pas être à la fois vêtus spirituellement et nus de corps.

L'être humain est un : esprit et corps.

Jésus a pris un corps et porté un vêtement.

Nous voulons être trouvés vêtus, en esprit par la grâce du salut, et en corps, par la fidélité au vêtement chrétien.

« NOUS GEMISSONS, ACCABLES, PARCE QUE NOUS VOULONS, NON PAS NOUS DEPOUILLER, MAIS NOUS REVETIR, AFIN QUE CE QUI EST MORTEL SOIT ENGLOUTI PAR LA VIE ». II Corinthiens 5/4.

L'homme mortel n'a que ce corps mortel ; il le découvre et il en tire gloire. L'homme chrétien, revêtu de la grâce, recouvre ce corps mortel, dans l'attente du corps de la résurrection.

Voyez encore ce texte :[5]

« ILS METTENT LEUR GLOIRE DANS CE QUI FAIT LEUR HONTE,- ILS NE PENSENT QU'AUX CHOSES DE LA TERRE. MAIS NOTRE CITE A NOUS EST DANS LES CIEUX, D'OU NOUS ATTENDONS AUSSI COMME SAUVEUR LE SEIGNEUR JESUS-CHRIST, QUI TRANSFORMERA LE CORPS DE NOTRE HUMILIATION, EN LE RENDANT SEMBLABLE AU CORPS DE SA GLOIRE ». Philippiens 3/19-21.

« SIMON PIERRE, DES QU'IL EUT ENTENDU QUE C'ETAIT LE SEIGNEUR, MIT SON VETEMENT ET SA CEINTURE, CAR IL ETAIT NU, ET SE JETA DANS LA MER ». Jean 21/7.

Simon Pierre met son vêtement pour se jeter dans l'eau.

Il ne dit pas : « Le bain est une excuse pour me dévêtir ». Tout au contraire, il met son vêtement et sa ceinture, pour se jeter à l'eau.

Pourquoi ? parce qu'il a entendu que c'était le SEIGNEUR qui était sur la rive.

On met son vêtement pour se présenter devant le SEIGNEUR.

Et le chrétien vit sans cesse en présence de son SEIGNEUR.[6]

« IL VINT AU-DEVANT DE JESUS UN HOMME DE LA VILLE QUI ETAIT POSSEDE DE PLUSIEURS DEMONS. DEPUIS LONGTEMPS, IL NE PORTAIT POINT DE VETEMENT ...

... ILS TROUVERENT L'HOMME DE QUI ETAIENT SORTIS LES DEMONS, ASSIS A SES PIEDS, VETU ET DANS SON BON SENS ». Luc 8/27 et 35.

Possédé des démons, cet homme est sans vêtement. Guéri par Jésus, il est vêtu.

---

[5] Cette seconde citation ne figure pas dans le cahier manuscrit.

[6] Cette dernière phrase est ajoutée et ne figure pas dans le cahier manuscrit.

« HEUREUX CELUI QUI VEILLE, ET QUI GARDE SES VETEMENTS, AFIN QU'IL NE MARCHE PAS NU, ET QU'ON NE VOIE PAS SA HONTE ! » Apocalypse 16/15.

L'Apocalypse est le livre du temps de la fin. Si elle nous avertit que l'homme vigilant garde ses vêtements, c'est qu'il y a un danger que l'Antichrist veuille nous les ôter.

« REJOUISSONS-NOUS ET SOYONS DANS L'ALLEGRESSE, ET DONNONS-LUI GLOIRE : CAR LES NOCES DE L'AGNEAU SONT VENUES, ET SON EPOUSE S'EST PREPAREE, ET IL LUI A ETE DONNE DE SE REVETIR D'UN FIN LIN, ECLATANT, PUR.- CAR LE FIN LIN, CE SONT LES ŒUVRES JUSTES DES SAINTS ». Apocalypse 19/7-8.

Le vêtement chrétien n'est pas la mise d'une prostituée.

Dans les derniers temps, plus que jamais, le vêtement chrétien est celui d'une Epouse chaste, sous le voile de la grâce et de la pureté.

UNION DE PRIERE

TEXTE-ANNEXE PROVISOIRE SUR LA THEOLOGIE DU VETEMENT : Charte, § 109.

IL Y A UNETHEOLOGIE DU VETEMENT.

La question du vêtement n'est pas, pour l'Union de prière, une question de moralité. La morale peut varier avec les époques et avec les milieux. C'est du point de vue de la théologie, c'est-à-dire de la vérité révélée par DIEU, que nous l'étudions. La Parole de DIEU donne un ensemble de principes, qui sont immuables, pour tous les temps et toutes les conditions de vie. Ce sont eux que nous nous efforçons de dégager.

La théologie du vêtement n'aboutit pas à des ordonnances légales. Dans la grâce est la liberté. La base étant embrassée, ses conséquences en découlent clairement, et chacun les tire pour soi-même. Il y a, naturellement, une unanimité sur l'essentiel entre tous les chrétiens. Tous, par exemple, prient par le SEIGNEUR JESUS, parce qu'il est ressuscité des morts. De même tout habit chrétien a un principe reconnaissable, qui résulte également de la résurrection de notre SAUVEUR.

LE VETEMENT CHRETIEN EST DONNE AU BAPTEME.

« Nous avons donc été ensevelis avec lui en sa mort, afin que, comme CHRIST est ressuscité des morts par la gloire du PERE, de même nous aussi nous marchions en nouveauté de vie. » Romains 6/14.

Dans le Baptême, nous nous donnons à DIEU tout entiers, en communion avec le CHRIST. Tout l'être est plongé dans l'eau, de même que JESUS fut plongé dans les souffrances de la CROIX. L'esprit, l'âme et le corps participent à cette sainte consécration. Après le Baptême, tout acte de notre conduite engagera tout l'être, l'esprit, l'âme et le corps.

Or, le vêtement est lié intimement à notre personne. Il constitue une sorte de langage, par lequel nous nous posons devant autrui, avant d'échanger des paroles. Il exprime notre personnalité ; il nous situe dans l'échelle sociale ; il montre notre métier, notre place, notre titre ou notre grade.

Plus profondément le vêtement que.je porte jusqu'à mon Baptême marque que je suis un pécheur. Dans le Baptême, j'ai revêtu CHRIST, je suis devenu un membre de son corps : Galates 3/27. D'ores et déjà, je reçois la vie éternelle, et la mort est derrière moi. La marque essentielle du vêtement de la mort est qu'il vêt et dévêt en même temps le corps mortel. La marque essentielle du vêtement de la vie est qu'il vêt entièrement, harmonieusement, tout ce qui est mortel. Je n'affiche plus ma mortalité ; je ne me glorifie plus de ce corps de mort. Il a, je le veux bien, sa beauté, sa jeunesse, sa force : mais la chair et le sang ne peuvent hériter le royaume de DIEU.

Une société qui dénude le corps indique avec clarté qu'elle ne croit pas au Ressuscité, qu'elle n'espère pas la résurrection. Si je veux prêcher le CHRIST, lui rendre témoignage en parole et en œuvre, je mettrai ma gloire à être revêtu dès maintenant, symbole du corps nouveau qui engloutira l'ancien. Je ne me laisserai pas dépouiller par les caprices de la mode.

Pour la chevelure, tout est encore plus clair. DIEU a créé l'homme et la femme. Il est honteux pour une femme d'avoir les cheveux coupés. C'est une honte pour l'homme de porter de longs cheveux. I Cor. 11/6 et 14.-Que chercher de plus que ce qui est écrit ?

LE VETEMENT CHRETIEN.

Le principe de la théologie du vêtement est donc que le vêtement est donné dans le Baptême ; il préfigure l'état de résurrection où l'être mortel sera pleinement revêtu de la vie de CHRIST.

Il en résulte donc que le chrétien est entièrement vêtu. La tête et les mains sont découverts, exprimant la communication des uns aux autres. Le reste du corps ne sert pas à cette communication :il est revêtu.

Qu'il y ait des quantités de circonstances dans la vie, où des exceptions sont faites, cela va de soi. On se dévêt devant son médecin, lorsque cela est nécessaire. L'homme et la femme relèvent leurs manches pour vaquer à leur besogne. On se dévêt pour se baigner : si l'on se baigne en commun, le dévêtement est donc public.

Mais il est un point où le dévêtement n'est absolument pas utile : c'est la célébration du Culte, c'est la prière. Là toutes les particularités physiques disparaissent. C'est une assemblée vêtue qui se groupe autour de l'officiant, lui-même revêtu par exemple de la robe pastorale.

De tous temps, la femme chrétienne a porté un voile sur la tête pour la prière publique, et l'homme prie la tête découverte.

Ce qui est bien pour le Culte est bien pour le restant de la vie, qui se déroule sous le regard de DIEU. Les exceptions viendront en leur temps, justifiées par une utilité. La mode n'est jamais une utilité : elle risque, au contraire, d'être la trahison du principe chrétien sous la poussée de l'antichrist.

LES MEMBRES DE L'UNION DE PRIERE sont donc, en principe, vêtus. Ils ne portent pas le « short » ou autres vêtements qui dévêtent. En ce temps de robes courtes, les femmes portent des bas. Il est désirable que les hommes gardent les cheveux courts, et les femmes la chevelure longue. Il va sans dire que l'on s'abstient des fards de toute sorte, et que l'on est discret dans le port des bijoux.

Cela paraît tout simple. En pratique, cela paraît impossible à plusieurs. Il ne faut pas que cela soit une gêne. D'une part, efforçons-nous de comprendre la théologie du vêtement et de la mettre en pratique. D'autre part, si l'on est vraiment incapable de voir la vérité de cette théologie, eh bien, que l'on ne s'arrête point, que l'on devienne membre. Mais que l'on soit aussi attentif à obéir à DIEU quand une conviction est formée dans le cœur.

En tous les cas, les membres s'engagent à être vêtus pour les réunions de l'Union de prière et pour le Culte selon les principes exposés.

LES PARTICIPANTS ne sont pas tenus par la théologie du vêtement. Nous leur demandons seulement de l'observer pour les réunions de l'Union de prière et pour le Culte.

LES SERVITEURS ET SERVANTES observent la théologie du vêtement enseignée dans notre communauté, sans oublier que ce vêtement comporte une grâce et une aménité qui lui sont propres. § 122.

Assemblée trimestrielle
Samedi 27 Avril 1957

L'EGLISE DU CIEL ET CELLE DE LA TERRE

Les 4 premiers paragraphes de cette étude suivent de très près et reproduisent parfois textuellement : *Le livre des Anges* par Erik PETERSON

1. La Jérusalem céleste

Les versets 22 à 24 de l'épître aux Hébreux décrivent la Jérusalem céleste. C'est la cité de laquelle nous nous sommes approchés, par opposition à la montagne du Sinaï, symbole de l'Ancienne Alliance. Nous sommes aussi entrés dans cette cité, et nous insisterons sur ce point au cours de cette étude. Nous ne nous sommes pas approchés de la Jérusalem céleste en visiteurs qui traversent une ville : nous en sommes devenus des citoyens. Cependant la Jérusalem céleste est encore la Ville vers laquelle nous nous avançons. Comme l'écrit un théologien, « l'Eglise chemine sur la voie qui mène de la Jérusalem terrestre à la Jérusalem céleste, de la cité des Juifs à la cité des anges et des saints. » Saint Augustin l'exprimait ainsi : « Cette Eglise part de Jérusalem, celle qui est sur la terre, pour se réjouir ensuite en Dieu dans la Jérusalem céleste ; elle commence à l'une, elle a son aboutissement dans l'autre. »

La description de la Jérusalem céleste qui nous est donnée ici choque notre logique. Dieu est mentionné au début : vous vous êtes approchés de la montagne ce Sion, de la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste. Ensuite apparaissent les Anges, puis les premiers-nés qui sont peut-être d'autres anges, ou plutôt les saints de l'Ancienne Alliance, - quoi qu'il en soit, des créatures ; - après celles-ci il est dit que nous nous sommes approchés du juge qui est le Dieu de tous, et de nouveau voici des esprits créés, les esprits des justes parvenus à la perfection. La description finit par une apothéose avec le nom de Jésus, le médiateur de la nouvelle alliance, et avec le sang de l'aspersion qui parle de la grâce, et qui en parle plus fort que le sang d'Abel ne criait vengeance.

Insistons sur le rapprochement entre les esprits des justes parvenus à la perfection et Jésus le médiateur. Ceux-là sont les chrétiens qui ont quitté la terre ; plus particulièrement, dans la pensée de l'écrivain sacré, ce sont les martyrs chrétiens. Ce seul verset suffirait à montrer que les esprits qui ont quitté le corps terrestre vivent auprès des Anges et devant le trône de Dieu. S'il est écrit que les morts dorment, c'est en ce sens que le corps repose tandis que l'esprit vit dans la Jérusalem céleste.

Autre est la situation du Médiateur Jésus. Il est le Médiateur précisément parce que son esprit, séparé du corps par la mort sur la Croix, - et après avoir exercé un ministère mystérieux dans le monde des esprits,- son esprit a repris le corps glorieux au matin de Pâques. Jésus est l'Agneau immolé qui intercède devant le Trône en présentant son Sang versé pour nous. Tous les esprits des justes vivent en Lui, qui est esprit-et-corps. Nous, ici-bas, qui sommes esprit-et-corps, nous vivons aussi en Lui, de sa vie, dans sa grande Vie. Médiateur entre l'âme sauvée et Dieu, Jésus est donc aussi Médiateur entre l'Eglise du ciel et celle qui est sur la terre. Il les unit en sa personne, âme et corps ressuscité. Etant en lui, nous sommes, nous aussi, d'ores et déjà à l'intérieur de la Jérusalem céleste.

2. Le culte de l'Eglise du ciel.

Au début du chapitre 4 de l'Apocalypse une voix dit à saint Jean : « Je te ferai voir ce qui doit arriver dans la suite. » (v. 1). Mais au lieu de révélations sur l'avenir, le chapitre 4 donne une description du Trône éternel de Dieu. Au chapitre 5 nous est montré d'une manière dramatique l'Agneau qui ouvre les sceaux du livre ; puis vient le cantique nouveau, le grand hymne de louange à l'Agneau, chanté par les anges et toutes les créatures.

En apparence les chapitres 4-5 de l'Apocalypse retardent l'annonce de la fin des temps. En réalité ils enseignent que tous les événements de notre histoire terrestre sont liés à un Culte qui est à la fois vivant et éternel, dominant tous les changements et tous les jugements qui se déroulent ici-bas.

Dieu lui-même, le souverain éternel, est invisible. Jean voit son Trône, porté par les quatre êtres vivants, les chérubins d'Ezéchiel (ch. 1). Autour du Trône se tiennent les vingt-quatre vieillards qui représentent l'Israël spirituel. La louange des quatre êtres vivants et des vieillards est ininterrompue. Les chérubins ne cessent de dire jour et nuit (4/8) : « Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu. »

Ainsi les anges du Trône rendent gloire et honneur au Dieu souverain (v. 9). Mais ils rendent aussi des actions de grâces, c'est-à-dire, pour employer le mot grec, une Eucharistie. Dieu est loué non seulement pour ce qu'Il est de toute éternité, mais pour ce qu'Il a fait dans le monde par le Christ.

En effet, au chapitre 5, saint Jean voit au milieu du Trône, et des quatre êtres vivants et des vieillards, un Agneau qui était là comme immolé. Lui seul est digne d'ouvrir le Livre scellé, parce qu'il a racheté des hommes de tout peuple par son sang, ce sang de l'aspersion qui parle mieux que celui d'Abel (Apoc. 5/9 ; Hébr. 12/24).

Ici éclate le cantique nouveau, chanté par les êtres vivants et les vieillards, qui présentent à Dieu les coupes que remplissent comme un parfum les prières des saints. Le cantique nouveau exalte l'Agneau fondateur de la Cité nouvelle et éternelle, de la Cité dernière, qui domine toutes les royautés de la terre. C'est comme l'hymne national de la Jérusalem céleste, célébrant la victoire du Lion de Juda, du Seigneur des seigneurs.

A cette Eucharistie qui chante l'Agneau immolé s'associent les myriades et les milliers d'anges qui entourent le Trône, les êtres vivants et les vieillards. Plus encore toutes les créatures de la terre chantent les louanges de l'Eternel et s'associent au Culte qui se déroule dans le ciel.

Il est bien évident que le Culte chrétien sur la terre forme un seul tout avec l'Eucharistie céleste. Les chrétiens, par la foi, sont devenus citoyens de la Jérusalem d'En-haut. Ils respectent le pouvoir de l'Etat terrestre auquel ils sont soumis ; mais ils savent que l'Etat lui-même est subordonné à l'Agneau. Ils sont prêtres et rois dans la Cité nouvelle et durable que celui-ci a fondée par son Sang.

3. Le culte de la terre associé à celui du ciel.

Insistons sur la participation de l'Eglise de la terre au Culte qui se déroule dans le ciel. Le prophète Esaïe avait vu lui aussi le Trône de Dieu. Sa vision se situe dans le Temple de Jérusalem. Les pans de la robe du Seigneur remplissaient le Temple. Quand les séraphins chantent : saint, saint, saint est l'Eternel, les portes du Temple sont ébranlées dans leurs fondements et la maison se remplit de fumée.

Pour le peuple de l'Ancienne Alliance la gloire de l'Eternel est inséparable du Temple de Jérusalem. Ezéchiel (3/12) bénit la gloire de l'Eternel du lieu de sa demeure. Cette demeure est d'abord le ciel inaccessible à l'homme ; le lieu de la gloire, c'est encore le Temple où cette gloire a pénétré. Le vrai Culte rendu par des hommes sur la terre a été institué au Sinaï ; il a déployé sa louange dans le Tabernacle et dans le Temple.

Quand Jésus est venu habiter parmi nous, la gloire de Dieu s'est déplacée : du Temple elle a passé sur le Christ. Aussi l'Evangile dit-il : Nous avons contemplé sa gloire (Jean 1/14), la gloire du Fils unique venu du Père. Pendant le temps merveilleux de l'Incarnation, le Culte du Temple de Jérusalem a été déjà comme suspendu ; ou plutôt il s'est épanoui dans la personne même de Jésus, qui a apporté à Dieu, amenée à la perfection, toute l'adoration du peuple de l'Ancienne Alliance. Ce Culte parfait culmine dans le sacrifice de l'Agneau immolé sur la Croix ; à ce moment le voile du Temple se déchire, ouvrant l'accès du Lieu très saint.

Dans cette perspective, la Résurrection et l'Ascension ont pour effet de transporter le Culte dans le ciel. C'est là, et non plus dans un Temple construit de main d'homme, - maintenant détruit, - que le voyant de l'Apocalypse entend les chœurs des anges disant : Saint, saint, saint est l'Eternel.

La liturgie de l'Eglise Réformée a eu raison de reprendre les paroles de l'Eglise ancienne pour la célébration de la Sainte-Cène. Elle nous invite à élever notre cœur vers le Seigneur qui règne dans le ciel. Le peuple de la Nouvelle Alliance affirme alors que c'est sa joie et son salut de rendre grâces en tout temps et en tout lieu, cela est digne et juste, équitable et salutaire. Ainsi l'Eglise qui célèbre la Cène est unie avec l'Eglise universelle, avec les anges et toute l'armée des cieux, avec la grande nuée des témoins, en une commune allégresse ; c'est avec l'Eglise entière, unis à la louange ininterrompue du ciel que nous disons : Saint, saint, saint est l'Eternel.

Déjà Tertullien, au 2ème siècle, associait la première demande du Notre Père : « Que ton nom soit sanctifié ! » au chant des anges. Nous prions que l'Eglise de la terre soit associée au Culte du ciel : dans cette prière même nous scellons cette association qui forme de tous une seule Eglise.

4. Le ciel sur la terre.

Au voyant de l'Apocalypse des visions réelles ont été données, le faisant pénétrer dans le Culte céleste. Les textes parlent à notre foi et à toutes les puissances de notre esprit. Cependant nous ne serions pas capables de nous associer au Culte céleste par un pur effort de la pensée. Dans sa sagesse infinie, le Seigneur nous a donné la Sainte-Cène comme le lieu et la grâce de notre union avec le Culte du ciel.

Par la Sainte-Cène, sous l'action du Saint-Esprit qui remplit l'Eglise, le pain devient pour nous le Corps de Notre Seigneur et la coupe est la Nouvelle Alliance en Son Sang. L'Agneau est présent, Il se donne à nous avec tous ses biens ; avec son sacrifice que marque la séparation du pain et de la coupe, le sang versé recueilli, dans une coupe de louanges. Il se donne aussi à nous avec son immortalité. Le sacrifice est enveloppé dans la grande Vie de Jésus ressuscité.

En mangeant le pain et en buvant la coupe nous devenons l'Eglise de Jésus-Christ, son épouse sur la terre dans l'attente de Celui qui vient. Nos corps demeurent sur la terre, cependant nous sommes joints à la louange de notre patrie véritable, la patrie céleste.

Les Pères de l'Eglise et les liturgies anciennes ont cherché à souligner l'union de la Sainte-Cène avec le Culte céleste, en méditant sur la présence et le ministère des anges dans la Sainte-Cène.

Leur présence : l'Evangile nous fait pressentir que Jésus fut sur la terre accompagné sans cesse par les anges. Les bergers les voient, les entendent et leur parlent dans la nuit de Noël. Après que le diable l'eut laissé, vaincu par le Seigneur déjà une première fois, les anges vinrent auprès de Jésus et le servaient (Matthieu 4/II). Au cours de l'agonie à Gethsémané, un ange lui apparut du ciel pour le fortifier (Luc 22/43). Les anges sont absents, ou cachés, le Vendredi-saint, parce que le Roi du ciel est abandonné à la défaite volontairement acceptée. Mais Jésus dit à Pierre qui avait pris l'épée : Penses-tu que je ne puisse pas invoquer mon Père, qui me donnerait à l'instant plus de douze légions d'anges ? (Matthieu 26/53). Enfin les anges apparaissent de nouveau dans la gloire de l'Ascension et de la Résurrection.

Il est donc raisonnable et juste de penser que, lorsque nous célébrons la Sainte-Cène, les anges ne sont pas seulement dans le ciel, mais sur la terre, entourant le Christ qui se donne à nous, comme une garde du corps autour du Roi. On peut interpréter, me semble-t-il, dans ce sens, la parole de l'apôtre Pierre, que les anges désirent plonger leurs regards dans les choses qui nous ont été annoncées (I Pierre 1/12). Et si les anges sont tous des esprits au service de Dieu, envoyés pour exercer un ministère en faveur de ceux qui doivent hériter du salut (Hébreux I/I4), n'est-il pas juste de penser que ces messagers se rassemblent avec nous là où nous sommes assemblés autour du Seigneur pour nous consacrer à Lui, l'adorer et le servir ? On comprendrait bien de la sorte que les femmes aient la tête voilée par respect pour les anges, réellement présents à notre Culte (I Corinthiens 11/10).

Les anciens ont aussi voulu préciser le ministère exercé par les anges dans le Culte. Puisque les anges portent devant le trône les coupes d'or remplies de parfums, qui sont les prières des saints, on les a aussi représentés montant et descendant entre la Table-sainte et le Ciel comme par une échelle de Jacob. Les anges porteraient au ciel le pain et le vin, signe de nos louanges, et rapporteraient sur la terre la communion au Corps et au Sang de Christ. « Que tu prennes cette offrande sur ton autel, dans les hauteurs, dit S. Ambroise ce Milan, par les mains de tes anges î »

Quoi qu'il en soit de ces intuitions spirituelles, nous soulignerons dans Hébreux 12/23 : vous vous êtes approchés des myriades qui forment le chœur des anges. Le texte grec dit, par une apposition de deux expressions sans verbe ? vous vous êtes approchés des myriades d'anges, de la panégyrie. Dans les cités grecques la panégyrie était l'assemblée de tout le peuple pour une fête solennelle et joyeuse sur la place publique. L'Ancien Testament emploie le mot dans ce sens : Amos 5/21, Osée 9/5, Ezéchiel 46/11. C'est essentiellement dans la célébration de la Sainte-Cène que l'Eglise de la terre s'approche de cette panégyrie, de cette fête solennelle, de cette jubilation, à laquelle prennent part des myriades d'anges, les citoyens de la cité céleste et les esprits des justes parvenus à la perfection.

5. Première application : Mariage et célibat.

A la résurrection, dit Jésus, les hommes ne prendront point de femmes, ni les femmes de maris, mais ils seront comme les anges de Dieu dans le ciel : Matthieu 22/30. Ceux qui vivent dans le célibat, à cause du royaume des cieux, Matthieu 19/12, c'est-à-dire par un don de la grâce s I Cor. 7/7, qu'exprime un engagement du cœur, ceux-là rappellent à l'Eglise de la terre que le Culte de la Nouvelle Alliance est un Culte céleste, auquel participent les anges et les rachetés entrés dans la cité céleste.

Le célibat des chrétiens n'est pas un accident ou à plus forte raison un malheur. Il exprime le plan de Dieu pour l'union de l'Eglise de la terre à la Jérusalem céleste. Les esprits des justes parvenus à la perfection vivent, et les corps ressuscités eux-mêmes vivront, dans un célibat céleste ; le célibat terrestre

n'est pas une diminution, un manque de plénitude, mais l'accomplissement d'un ministère dans la célébration du Culte de la Nouvelle Alliance.

Par sa plénitude chrétienne, le célibat apporte un enrichissement spirituel à ceux qui vivent dans le mariage et à tout le peuple chrétien. Il enseigne par sa simple présence que le foyer chrétien où grandissent les enfants est un lieu saint, où règne la pureté.

Dans les relations mêmes entre les époux chrétiens, il y a place pour une maîtrise de soi, une continence. Celle-ci sera parfois volontaire, pour un temps, afin de vaquer à la prière : c'est-à-dire pour que les époux eux-mêmes, pratiquant cette continence, atteignent une plus grande plénitude dans le service de la Jérusalem céleste.

Le mariage chrétien, de son coté, ne se rapporte pas seulement aux choses de la terre. Il figure l'union de Christ avec l'Eglise par le lien de la charité. Il permet une tendresse pour ainsi dire plus directe de l'homme envers la femme et de la femme envers l'homme ; il place dans l'Eglise une paternité et une maternité concrètes, comme un marchepied pour monter vers la paternité de Dieu et la maternité de son Eglise unie au Christ.

Comme le célibat enrichit tout le peuple chrétien dans le sens de la pureté, de la maîtrise de soi et de la louange, le mariage enrichit aussi la Nouvelle Alliance dans le sens de la tendresse, et de l'amour qui se donne, en particulier aux enfants.

Il y a ici un équilibre que je voudrais vous voir trouver dans la jubilation de la Jérusalem céleste. Il est juste que les célibataires disent à tout le peuple chrétien : Aimons le silence ; évitons les conversations oiseuses ; ne recherchons plus les caresses égoïstes, même si ces caresses sont morales, et consistent en flatteries, en signes d'amour encore terrestres et vains. - Et il est juste aussi que les époux disent à tout le peuple chrétien : Soyons tous unis par une tendre affection. Si nous pratiquons le silence, pratiquons aussi la courtoisie chrétienne. Comme le Christ a aimé l'Eglise, aimons-nous les uns les autres dans le sein de son Eglise.

6. <u>Seconde application : L'évangélisation.</u>

Lorsque nous avons étudié l'Eglise et l'Evangélisation au cours de la Retraite de 1956, nous nous sommes placés dans la perspective de l'Eglise poursuivant sa marche sur la terre. Aujourd'hui nous élargissons cette perspective à la mesure de l'Eglise du ciel.

Avant de donner, il faut être. Avant d'annoncer un message, il faut l'avoir reçu. Or l'Evangile n'est pas seulement un message historique. Napoléon est mort à Sainte-Hélène, Jésus est mort sur la Croix : ce sont certes deux faits historiques. Mais la réalité de la mort de Jésus n'est pas épuisée par le fait que c'est une nouvelle historique. C'est aussi la bonne nouvelle du salut ; au fait s'ajoute une explication théologique, celle que Philippe donne au ministre éthiopien afin qu'il comprenne ce qu'il lit dans Esaïe. Et l'Evangile est encore plus que cela : il est le Royaume des cieux, qui s'est approché de nous. Nous, nous tournant vers Jésus, le Médiateur de la Nouvelle Alliance, nous nous sommes approchés de la montagne de Sion, de la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste.

Les chapitres 4 et 5 de l'Apocalypse ne retardent pas la révélation des temps de la fin : ils la préparent en lui donnant un fondement éternel, en dévoilant la cité durable vers laquelle s'orientent tous les événements de l'histoire. De même le Culte ne retarde pas l'Evangélisation ; il lui donne son fondement céleste, il dévoile et communique les richesses spirituelles que l'Evangélisation annonce aux hommes. Le Baptême du Saint-Esprit nous constitue prêtres et rois dans le Culte de la Jérusalem céleste. Nous ne prêchons pas les richesses de ce Baptême, mais les richesses du Culte, les splendeurs de notre Cité.

Le Culte de la Jérusalem céleste domine, sous-tend et porte l'Evangélisation. Aux âmes évangélisées, il apporte la connaissance de la bonne nouvelle ; il en explique le secret dans l'expérience du salut et enfin, ne supprimons pas l'essentiel, l'Evangélisation fait entrer les âmes sauvées dans la Cité qui est dans les Cieux. Les jeunes baptisés, les âmes converties, les chrétiens qui confirment leur consécration au service de Jésus, sont inscrits sur les listes de recensement des citoyens des cieux. Ayant reçu la citoyenneté de la Jérusalem céleste, les nouveaux venus apprennent et pratiquent les lois de la cité céleste. Ils s'enrôlent au service de Celui qui, malgré toutes les apparences de défaite sur la terre, est depuis la Croix elle-même le Roi victorieux et souverain au-dessus de toute autorité et de toute puissance. Aux jeunes baptisés, aux nouveaux convertis s'adresse la parole : Vous vous êtes approchés des myriades des anges, la panégyrie. Voici, en effet, la place publique, « l'agora » de la Jérusalem céleste ; voici le Roi, l'Agneau qui a été immolé ; voici sa garde d'honneur, les anges, voici son peuple, les rachetés. Voici la Sainte-Cène, pivot et plénitude de l'Evangélisation comme de l'Eglise.

La maladie et la guérison

- 1957 -

I.- LA MALADIE ET LE MYSTERE REVELE.

1.- L'HOMME AVANT LA CHUTE.

[1] Dans le jardin d'Eden, il n'y avait pas de maladie, pas plus que de mal ou de désordre d'aucune sorte : « DIEU VIT CE QU'IL AVAIT FAIT, ET CELA ETAIT TRES BON », Genèse 1/31.

La maladie se définit comme une altération de la santé, une altération dans les fonctions des organes ou un trouble dans le fonctionnement de l'organisme. Selon l'étymologie, le malade est celui qui se trouve en un mauvais état : la première syllabe du mot rappelle que le malade se trouve mal à l'aise, qu'il souffre dans son corps. Guérir, c'est délivrer de la maladie. Adam et Eve ont reçu, par la Création, la vie et la santé. Celle-ci ne souffrant pas d'altération, le mot de guérison ne trouve pas d'emploi avant la Chute.

Cependant l'état originel de la créature humaine présente deux caractères qui aident à comprendre ce que sera la guérison, quand celle-ci deviendra nécessaire.

En premier lieu, la nature créée n'existe jamais par elle-même. Au cours d'une extase de sainte Catherine de Sienne, Jésus lui dit : « Je suis Celui qui est ; tu es celle qui n'est pas. » La créature est toujours néant dans la main qui la porte. Au sein de la nature, si je fabrique une statue ou un outil, ceux-ci continuent d'exister par rapport à moi après que mon travail est terminé. Mais l'homme lui-même ne continue de vivre que parce que Dieu soutient sa vie, maintient son acte créateur.

Même sans maladie pour l'altérer, Adam et Eve recevaient leur santé par un acte constant de la volonté aimante de Dieu. On le comprend davantage encore, quand on songe que la santé dépend de créatures placées autour de l'homme et créées pour lui : la lumière et le soleil, l'air que l'on respire, l'eau qui désaltère, et les fruits des arbres pour la nourriture. Ces créatures, que loue saint François dans son Cantique, sont elles aussi portées par la main de Dieu, et comme présentées à l'homme par cette main toute-puissante. Ainsi la santé, même avant l'apparition de la maladie, est un don constant du Père céleste.

La seconde annonce, pour ainsi dire, de la guérison dans l'Eden même, est le besoin qu'a l'homme de la grâce divine. Comparé aux autres créatures, Adam, qui porte l'image de Dieu, est suprêmement élevé. « TU L'AS FAIT DE PEU INFERIEUR A DIEU », dit le Psaume (8/6). Mais tout l'ordre de la nature, l'homme compris, n'est rien auprès du Créateur, que l'on peut appeler la Surnature, dans l'acte même de créer et sans qu'il soit question d'aucun miracle particulier. Or l'image de Dieu en l'homme soupire après sa source et son modèle. Comment l'homme, même sans péché, s'unirait-il à son Créateur si ce dernier ne venait pas vers lui, ne se donnait pas à lui ? Pour être uni à Dieu par l'amour, Adam a besoin de la grâce. Elle seule lui donnera le bonheur plein et entier, sans lequel la santé du corps reste un bien encore insuffisant et inférieur. Si Adam n'a pas encore besoin de guérison, il a besoin que la santé de son corps soit pénétrée de grâce.

2.- ENTREE EN SCENE DE LA MALADIE ET DE LA MEDECINE.

[2] Les premières maladies dont la Bible fasse mention sont les plaies dont Dieu frappe le Pharaon d'Egypte à cause de Sara, femme d'Abraham, Gen 12/17 ; puis la stérilité dont est frappée toute la maison d'Abimélec, roi de Guérar, pour la même raison, Genèse 20/17-18.

Bien qu'il n'y ait pas auparavant d'exemples de maladies, il est clair que l'origine de la maladie remonte au jugement que Dieu prononce après la Chute, Genèse 3/14-19. La maladie est apparentée à la mort ; elle comporte un arrêt local, ou partiel, des fonctions vitales, dont la mort est l'arrêt total ; par les misères qu'elle entraîne, la maladie préfigure plus ou moins la décomposition du corps après la mort ; enfin elle annonce celle-ci, elle y conduit souvent. La nature humaine déchue est exposée à la maladie, toujours possible, comme elle est sujette à la mort, certaine.- De plus la maladie comporte une part, souvent grande, de douleur physique, et cette dernière est nommée dans le jugement de la. Genèse, à propos des souffrances de la femme qui enfante, et des peines du travail de l'homme.

La maladie, du fait de cette origine, appartient à l'ordre du châtiment. En employant ce mot, soulignons tout ce qu'il a de miséricordieux. Le péché, même la faute originelle, n'entraîne pas que l'homme soit fixé dans le mal à jamais. Un salut lui sera offert, puisque la postérité de la femme viendra écraser celle du serpent, Genèse 3/15. Les châtiments ne sont pas des punitions cruelles, rétributives, sur le principe : œil pour œil, et dent pour dent. Il serait plus juste de les appeler une protection contre un excès du mal, un

appel du Père, et presque un remède, pour tourner le cœur vers le Dieu qui veut sauver. « La douleur, dit Ch. BLUMHARDT, prouve en même temps que Dieu ne nous abandonne pas ».

La persistance de la bonté du Créateur se montre en ceci que le corps possède en lui-même la faculté de lutter contre la maladie. Une coupure, une plaie, tendent à se cicatriser. La médecine d'aujourd'hui parle des globules blancs luttant contre les microbes. L'organisme attaqué par la maladie garde la force de réagir ; souvent la maladie est repoussée. Quelle que soit l'aide apportée au corps, il a fallu pour sa guérison que celui-ci, y concoure par les forces qu'il détient de la bonté du Créateur.

La miséricorde de Dieu se révèle après le Déluge dans l'alliance faite avec Noé, qui représente ici tous les peuples de la terre. Il n'y aura plus de déluge. Les semailles et la moisson, l'été et l'hiver, le jour et la nuit, poursuivront leur cours. Dieu assure à tous les peuples leur subsistance, le sommeil réparateur, une protection de génération en génération, en vue du salut à venir, Genèse 8/15 à 9/17.

La médecine se rattache à la bénédiction reçue par Noé. Elle est une recherche d'éléments bienfaisants dans la nature créée, pour aider la vie dans sa lutte contre la maladie. Liée d'abord à la magie et à l'idolâtrie, la médecine commence de s'en dégager chez les Egyptiens, pour devenir une science chez les Grecs avec Hippocrate, et plus tard Galien. Le seul médecin que la Bible mentionne par son nom est Luc, « le médecin bien-aimé », Coloss. 4/14. C'est un Grec. Ce fait ne parle pas contre la médecine. Le Saint-Esprit a voulu que le N.T. tout entier fût écrit dans la langue des Grecs.

3.- LA MALADIE ET LA GUÉRISON DANS L'ANCIENNE ALLIANCE.

[3] La maladie apparaît dans le peuple élu en la personne de Jacob, malade avant de mourir dans une grande vieillesse, Genèse 48/1. Le doyen LESTRINGANT montre que l'Ancien Testament ne parle pas de la maladie en un langage abstrait. « Nous lisons toujours : les maladies, nos maladies, sa maladie, cette maladie, etc. Il n'est jamais question que de l'infirmité, de l'impuissance, de la douleur et de la détresse particulières à la vie de tel homme ou de telle collectivité. » Le même auteur montre que les maladies sont souvent associées à deux autres fléaux, pour former la trilogie de l'épée, de la famine et de la peste, les trois causes qui entraînent la mort prématurée.

Les trois fléaux sur lesquels « l'Eternel a la haute main », sont des châtiments qui frappent la désobéissance. « Les dix plaies d'Egypte, écrit encore M. LESTRINGANT, en sont l'exemple-type : l'Eternel avertit ensuite les Israélites qu'il les frappera comme les Egyptiens s'ils ne Lui obéissent pas. »

Le texte auquel il vient d'être fait allusion, Exode 15/26, est appelé par George JEFFREYS « la grande alliance de la guérison ». Les paroles de l'Eternel sont rapportées entre la station à Mara, où les Israélites ne trouvèrent point d'eau, et celle d'Elim, où il y avait douze sources d'eau et soixante-dix palmiers. Au moment où surgit ce nom d'Elim, que G. JEFFREYS devait prendre comme drapeau de son œuvre, le texte sacré vient de rapporter cette déclaration du Tout-puissant : « JE SUIS L'ETERNEL QUI TE GUERIT ». La promesse est renouvelée un peu plus loin : « J'ELOIGNERAI LA MALADIE DU MILIEU DE TOI ». Ex. 15/26 et 23/25.

Si la maladie est un châtiment, elle est aussi une occasion pour Dieu de manifester sa miséricorde en guérissant. Nombreuses sont dans l'Ancien Testament les guérisons surnaturelles, inaugurées par celle d'Abimélec : « ABRAHAM PRIA DIEU, ET DIEU GUERIT ABIMELEC, SA FEMME ET SES SERVANTES, Genèse 20/17 ». Les Israélites au désert sont guéris par la vue du serpent d'airain, Nbres 21/9. Rappelons encore Naaman le Syrien, guéri de la lèpre par l'intervention d'Elisée, II Rois 5 ; la guérison d'Ezéchias, II Rois 20/1-11 ; Job frappé par le moyen de Satan et guéri par Dieu seul, Job 2/1-7 et 42/10.

Dans d'autres occasions cependant, la maladie mène à la mort. Il en fut ainsi, nous l'avons vu, de Jacob. La maladie du jeune fils de Jéroboam, Abija, le mène à la mort, comme l'annonce le prophète Achija, I Rois I4/1-18. Le roi Joram souffre d'une maladie d'entrailles qui est sans remède, et il en meurt, II Chroniq. 21/19. Du temps d'Elie, le roi Achazia ne guérit pas de son accident, parce qu'il avait consulté Baal-Zébub, dieu d'Ekron, II Rois 1/2-4. L'exemple d'Asa, malade des pieds, est bien connu : même pendant sa maladie, il ne chercha pas l'Eternel, mais il consulta les médecins. « ASA SE COUCHA AVEC SES PERES, ET IL MOURUT, II Chroniques 16/12-13. »

Cependant l'exercice de la médecine n'était ni inexistant ni interdit en Israël, Les médecins sont mentionnés dans l'entourage de Joseph, où ce sont des Egyptiens. Moïse, instruit dans la science des Egyptiens, a pu s'inspirer de celle-ci pour des prescriptions concernant les choses impures, et qui avaient aussi une valeur d'hygiène. Les Israélites connaissent l'art de panser les blessures et les plaies. La Circoncision devait exiger des soins spéciaux. On avait aussi, pour guérir, l'huile et les baumes, sans doute aussi certaines plantes.

4.- LA CROIX DE JESUS-CHRIST ET LA MALADIE.

[4] « JESUS, dit S. MATTHIEU, CHASSA LES ESPRITS PAR SA PAROLE, ET IL GUERIT TOUS LES MALADES, AFIN QUE S'ACCOMPLÎT CE QUI AVAIT ETE ANNONCE PAR ESAÏE LE PROPHETE : IL A PRIS NOS INFIRMITES ET IL S'EST CHARGE DE NOS MALADIES. » 8/16-17. La prophétie d'Esaïe 53 parle tour à tour de la maladie et du péché : « CE SONT NOS SOUFFRANCES QU'IL A PORTEES ; C'EST DE NOS DOULEURS QU'IL S'EST CHARGE (v. 4). C'EST PAR SES MEURTRISSURES QUE NOUS SOMMES GUERIS (v. 5 b) ». D'autre part : « IL ETAIT BLESSE POUR NOS PECHES, BRISE POUR NOS INIQUITES ; LE CHÂTIMENT QUI NOUS DONNE LA PAIX EST TOMBE SUR LUI (v. 5 a). L'ETERNEL A FAIT RETOMBER SUR LUI L'INIQUITE DE NOUS TOUS (v. 6). »

Le rapprochement si étroit que font ces textes entre le péché et la maladie, établit-il que, « de même qu'il a porté nos péchés, Jésus-Christ a aussi porté pour les enlever, nos maladies ? » L'Evangile apporte-t-il « une expiation de la maladie », exactement dans le même sens qu'il apporte une expiation du péché ?

Une réflexion très attentive est ici nécessaire.

Jésus-Christ, en effet, s'est chargé du péché sans avoir jamais péché. Il a porté nos péchés dans son corps sur le bois, I Pi. 2/24 ; il a été fait péché pour nous, II Cor. 5/21, par l'acte de son amour qui a enduré la malédiction due au péché. Il a offert au Père son obéissance et ses souffrances, comme un sacrifice expiatoire pour le péché qu'il n'a pas commis.

Ce n'est pas dans le même sens que Jésus a porté nos souffrances : car il les a éprouvées lui-même. Déjà dans sa vie terrestre, Jésus a souffert de la fatigue, de la faim et de la soif. Dans la Passion, son corps est frappé par la sentence du magistrat, par l'épée, pour reprendre le terme de l'A.T. Les coups qui atteignent le corps de notre Sauveur, et les clous qui le percent, produisent cette altération des organes, qui caractérise la maladie : et c'est une maladie qui le mène à la mort. Lui qui avait guéri les autres, il ne s'est pas guéri lui-même.

Dans la Croix même, il n'y a pas trace de péché, et le péché est expié. Les meurtrissures, elles, sont expiatrices. Il y a là une distinction capitale. Les conséquences du péché n'avaient pas à être expiées, car elles ne sont pas coupables. Assumées par le Christ, elles deviennent l'instrument par lequel il expie ce qui seul avait à être expié, ce qui seul était coupable, le péché.

En détruisant le péché, Jésus-Christ a bien détruit aussi toutes les conséquences du péché, la maladie et la mort. « IL A PARU POUR DETRUIRE LES OEUVRES DU DIABLE, I Jean 3/8. » Ce n'est donc pas une erreur de dire qu'il y a une rédemption, c'est-à-dire un rachat, qui libère l'homme du péché, de la maladie et de la mort. Mais la position du Christ n'a pas été identique devant le péché, qu'il a rejeté, et devant la maladie qu'il a prise. Il en résulte que la position du chrétien ne sera pas identique non plus devant le péché et devant la maladie. Il en résulte encore que l'on ne doit pas assimiler, comme deux choses identiques la foi qui sauve du péché, et la foi qui guérit. Il y a là des nuances d'une extrême importance.

5.- LE TRIPLE ABSOLU DE LA FOI CHRETIENNE.

[5] Si je ne veux pas connaître autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, je tiendrai comme une vérité inébranlable que je suis réconcilié avec Dieu par le Sang du Sauveur. « ETANT DONC JUSTIFIES PAR LA FOI, NOUS AVONS LA PAIX AVEC DIEU PAR NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST, Rom 5/1. » Cela signifie que, à moi qui ai péché en Adam, une nouvelle occasion m'a été offerte par la grâce de choisir entre Dieu et Satan. La grâce en moi a défait ce que le péché originel avait fait. En un sens, j'ai, moi, grain de poussière de la terre, opposé victorieusement à la désobéissance d'Adam l'obéissance de ma foi. Parlant plus exactement, par l'élection, Dieu m'a donné dans sa grâce de triompher du péché, en Christ, après avoir succombé au péché, en Adam.

Par la foi, un premier bien m'a été donné, plus grand que ce qu'Adam avait jamais connu. Car, même avant la Chute, la nature en le premier homme, était profondément séparée de Dieu, que nous avons appelé la Surnature. Le péché a éloigné encore la nature déchue de la Surnature. Par la foi maintenant, je suis en Christ. En Lui, donc en moi aussi par une participation, la Surnature et la nature sont unies ! « Il faut pour cela un miracle, le plus grand qui soit, de la toute-puissance de Dieu. » C'est ce miracle, l'adoption de l'homme pécheur comme fils, par la grâce du Fils unique, qui constitue le premier absolu de la foi. Dieu a voulu cela : mon adoption, ma communion avec lui. Il le veut d'une volonté absolue, constante, fidèle, sans ombre de changement et de variation.

Le second absolu de ma foi est ma participation au Corps et au Sang de Jésus-Christ. Le Seigneur crucifié multiplie le Pain qui est son Corps et Il a planté la Vigne qui donne le Sang de la Nouvelle Alliance. Je suis entré dans la Sainte-Cène, je suis en communion avec Dieu au sein de l'Eglise de Jésus-Christ. Dieu se glorifie dans le grand nombre des rachetés, unis en un seul Corps, qui embrasse l'Eglise du ciel et celle de la terre. Les anges même y ont part. C'est dans la Maison du Père, à la Table où prend place

l'enfant prodigue que je suis, c'est là que s'accomplit en moi la sanctification. « CE QUE DIEU VEUT, C'EST VOTRE SANCTIFICATION, I Thess. 4/3 », et cela aussi, Dieu le veut d'une volonté absolue, fidèle et constante, sur laquelle ma foi se repose.

Pourquoi la sanctification ? Pour que, dit l'apôtre, « TOUT VOTRE ÊTRE, L'ESPRIT, L'ÂME ET LE CORPS, SOIT CONSERVE IRREPREHENSIBLE, LORS DE L'AVENEMENT DE NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST, I Thess. 5/23 » L'histoire du monde et de l'Eglise a un but, le Retour de Jésus en gloire. Tel est le troisième absolu de la foi fondée sur la Croix. Il s'est abaissé afin d'être souverainement élevé. « SI NOUS CROYONS QUE JESUS EST MORT ET QU'IL EST RESSUSCITE, CROYONS AUSSI QUE DIEU RAMENERA PAR JESUS ET AVEC LUI CEUX QUI SONT MORTS, I Thess. 4/14. »

Voilà donc ce que je sais avec certitude. Dieu veut que la nature en moi soit unie à la Surnature en Christ, et c'est la justification par la foi ; Il veut que je sois dans la communion de l'Eglise du ciel et de la terre, ce qui est la sanctification par la foi. Dieu veut enfin que mon corps ait part à la résurrection, ce qui est la plénitude de la rédemption par la foi. Telle est notre sagesse en Jésus-Christ (I Corinthiens 1/30).

6.- QU'ADVIENT-IL DES CONSEQUENCES DU PECHE ?

[6] Au long du pèlerinage terrestre de l'Eglise, les conséquences du péché demeurent sur elle. Le Baptême d'eau et du Saint-Esprit unit la nature à la Surnature en Christ ; la Sainte-Cène renforce et nourrit cette union en l'Eglise comme en un Corps. Ces deux sacrements, agissant dans notre foi, ne suppriment pas la nature humaine, qui reste une nature déchue. Cela est bon, pour nous exercer au combat, à la vigilance et à l'humilité. C'est aussi la condition de notre demeure sur terre, au milieu des hommes, justes et pécheurs gardant le lien d'une même nature, soumise au même gouvernement terrestre. Seul ce que nous appellerons le troisième sacrement, le Retour de Jésus, transformera la chair corruptible en un corps glorieux et immortel.

Les conséquences du péché continuent de peser jusqu'à la Parousie, sur le juste comme sur le pécheur. Le chrétien travaille, et sa tâche est souvent pénible ; le chrétien souffre et n'est à l'abri d'aucune des forces hostiles déchaînées dans le monde, y compris la maladie. Le chrétien meurt à tout âge. Il n'y a aucun péché dans le fait de supporter les conséquences du péché, après que l'on a été réconcilié avec Dieu. Il n'y a aucune culpabilité dans le fait de tomber malade, de rester malade, ou de mourir à la suite d'une maladie. Il ne faut pas confondre l'état de gloire, but de notre pèlerinage, avec la marche qui y conduit. Ceux qui auront part à la résurrection n'auront plus faim ni n'auront plus soif. Mais sur la terre Jésus lui-même a eu faim, et il a eu soif. Pourtant il n'était pas coupable, lui le pèlerin de tête de la caravane, de n'être pas encore parvenu à la gloire.

La grâce de l'Evangile par rapport aux conséquences du péché a, elle aussi, un triple aspect.

Dieu peut accorder au chrétien la grâce de participer aux souffrances de Jésus-Christ pour le salut du monde. Ceci est illustré en particulier dans le cas du martyre. Si Dieu l'avait voulu, Il aurait pu relever et guérir Etienne, chaque fois qu'une pierre atteignait celui-ci. Si Etienne est mort, jeune et dans la souffrance, ce n'est pas parce qu'il a manqué de foi en la puissance de Dieu pour le délivrer, c'est parce qu'il a reçu une foi plus grande que la nôtre, la foi du martyre.

La seconde grâce de l'Evangile est un adoucissement des peines terrestres. Il y a pour le chrétien plus d'un baume en Galaad : des consolations, des tendresses, au ciel et sur la terre. Les peines sont souvent abrégées, conduites à une fin heureuse, dans des circonstances toutes naturelles en apparence, et remplies cependant d'une grâce discrète et cachée venant de notre Père céleste»

Enfin, il y a dans l'Evangile le dépôt d'une puissance toute particulière concernant la guérison des malades. Nous avons établi une distinction aussi tranchée que possible entre le péché, qui est d'un côté, et la maladie qui est de l'autre côté, avec les autres conséquences du péché. Mais, parmi celles-ci, la maladie est celle sur laquelle le Seigneur veut nous donner les victoires les plus visibles ici-bas. Le jour de la Pentecôte commence le dernier combat, pour lequel Jésus forme son Epouse, l'Eglise. La lutte contre la mort commence alors : on ne doit pas la reporter au dernier jour comme après une sorte de parenthèse.

II.- LA GUÉRISON APOSTOLIQUE

1.- LE MINISTERE DU SEIGNEUR JESUS

[7] « Jésus guérit les malades. » Le titre de l'ouvrage d'Andrew MURRAY exprime en tous cas l'impression qui se dégage de la lecture des Evangiles. Les textes ont été étudiés maintes fois, et nous n'avons pas à reprendre ici ce travail. Nous essaierons seulement de dégager quelques traits essentiels.

J'attire d'abord votre attention sur le fait que Jésus guérit parce que le temps de le faire est venu. Lorsqu'il se présente dans la synagogue de Nazareth, Jésus annonce que sa venue accomplit le soixante-et-unième chapitre d'Esaïe ; il publie « UNE ANNEE DE GRACE DU SEIGNEUR ». Une heure nouvelle sonne pour le peuple de Dieu : « AUJOURD'HUI CETTE PAROLE DE L'ECRITURE, QUE VOUS VENEZ D'ENTENDRE, EST ACCOMPLIE, Luc 4/21 ». Que Jean-Baptiste, dans sa prison, se rassure : il n'y a plus à attendre. Jean a été un témoin véridique de l'heure marquée par Dieu, et qui s'inscrit aussi dans le calendrier de l'empire romain, Luc 3/1-2.

S'il y a un temps fixé pour la venue du Messie, il y a un jour et une heure pour chaque malade que Jésus guérit. Ce moment précis a été souvent précédé d'une longue attente. Celle-ci se termine par la rencontre de Jésus. Les guéri sons du Seigneur sont liées à sa présence, dans son corps humain et divin à la fois. Pour qu'il y ait guérison, il faut que Jésus soit là : le temps fixé par Dieu s'inscrit dans un lieu précis, non pas sur le cadran d'une horloge, mais sur le visage, les mains, les lèvres du Sauveur.

Son visage, ses mains, ses lèvres ? Ce n'est pas assez dire : le lieu et l'heure d'une guérison s'inscrivent dans les battements du cœur de Jésus. Un philosophe contemporain dit que le cœur est « le mystère suprême de l'être humain, plus vaste, plus profond, plus insondable, que tout ce qui est purement spirituel ». C'est dans le cœur de Jésus que réside la compassion, dont il est si souvent question dans les récits de guérison. Jésus, ému de compassion, tressaille jusqu'au tréfonds de son être. Il prend sur lui la souffrance des malades qui va être incluse dans sa Passion, comme nous l'avons vu dans notre première étude. Dans la vibration de la compassion passe l'amour de Dieu, qui est au cœur des miracles de guérison.

Lors de la Création, dont la splendeur fut révélée à Israël, Dieu déploie sa sagesse, sa puissance et son amour, dans l'univers étendu sous son regard. Pour l'Incarnation, c'est un mouvement inverse : la sagesse, la puissance et l'amour divins sont repliés dans le corps du petit enfant de Noël, sont donnés au monde dans le charpentier de Nazareth. En Jésus est une source de vie divine, donnée, par le chemin de la Croix, puisqu'« IL N'Y A PAS DE PLUS GRAND AMOUR QUE DE DONNER SA VIE POUR SES AMIS, Jean 15/13 ». L'œuvre du Christ, source de vie, est destinée à s'épanouir sur la terre et dans le Royaume éternel ; et s'il y a un mouvement d'expansion par le Saint-Esprit, il a pour fin de tout réinstaurer « DANS LE CHRIST, Ephésiens 1/1O ».

2.- LA GUÉRISON DIVINE ET LA FOI QUI GUERIT

[8] La source de Vie qui est en Jésus fonde ce que l'on appelle la guérison divine. Il y a d'autres noms pour la désigner, mais, quel que soit le nom employé, il s'agit de guérisons qui ne sont pas amenées par le cours ordinaire des choses. Normalement le malade et les siens recourent au médecin et emploient des remèdes. Dans l'Evangile, Jésus remplace le médecin, et les moyens dont il se sert pour guérir ne sont pas les remèdes que la nature met à la disposition de l'art médical. Les guérisons de Jésus viennent de la Surnature, du Dieu qui se donne, par l'Incarnation, à la nature qu'il avait créée.

L'épanouissement final de l'œuvre du Messie, c'est sa propre Résurrection, et c'est aussi la Résurrection corporelle de l'Epouse qu'il introduira avec lui au festin de noces de l'Agneau. Entre ces deux résurrections se place le temps de l'Eglise, rassemblée et vivifiée par le Saint-Esprit. Comme il y a eu un ruissellement de la guérison divine découlant de la présence de Jésus de Nazareth, et comme il y aura un jaillissement de vie pour les morts par la venue de Jésus en gloire, il est à prévoir que la guérison des malades au nom de Jésus va se retrouver dans le temps intermédiaire, le temps de l'Eglise. Notons en passant qu'il se posera une question de temps et de lieu, sur laquelle nous reviendrons à loisir.

Remarquons aussi que, après la Résurrection de Jésus, il sera légitime de parler de la guérison dans l'Eglise et de la guérison hors de l'Eglise. Jésus lui-même ne se laisse pas enfermer dans ces cadres. Il est la plénitude et tout découle de Lui. Cependant, selon l'humanité, Jésus qui a tout à fonder, exerce auprès des foules qu'il guérit un ministère d'apôtre et d'évangéliste. Et ici se pose la question de la foi qui guérit.

A Nazareth, Jésus ne fit pas beaucoup de miracles, « À CAUSE DE LEUR INCREDULITE, Matth. 13/58 ». La mention de la foi en rapport avec les guérisons est fréquente. Etudions-là dans l'épisode des deux aveugles à qui Jésus demande : « CROYEZ-VOUS QUE JE PUISSE FAIRE CELA ? Matth. 9/28 ». Dans ces mots tout l'accent porte sur JE. Que Dieu puisse guérir, bien sûr. Pour que le charpentier de

Nazareth guérisse, il faut qu'il soit envoyé de Dieu comme les anciens prophètes. Plus que cela, car ses œuvres sont plus grandes. Qui peut pardonner les péchés que Dieu seul ? Et qui peut rendre la vue aux aveugles, à coup sûr, non pas une fois, mais dix fois, vingt fois, cent fois ? La foi « qui guérit » est une foi du cœur, non encore exprimée en paroles, mais qui porte sur l'origine divine de Jésus, sur la présence de Dieu en lui.- La foi du centenier, plus grande que celle de tous en Israël, confère à Jésus l'autorité suprême : qu'il parle et il sera obéi comme Dieu l'est. Ainsi la foi n'est pas une Œuvre du raisonnement, l'adhésion à un théorème selon lequel Dieu peut guérir. Elle est un credo qui porte sur Jésus, un credo non encore formulé en paroles, mais qui prépare la confession de Pierre : « TU ES LE CHRIST, LE FILS DU DEU VIVANT, Matthieu 16/16. »

3.- LA GUÉRISON APOSTOLIQUE

[9] Par un acte exprès ce son autorité, Jésus confère aux disciples qui vont le servir le pouvoir de guérir qui est en Lui. Au moment de leur envoi en mission, du vivant de Jésus sur la terre, les douze reçoivent de lui « LE POUVOIR DE CHASSER LES ESPRITS IMPURS, ET DE GUERIR TOUTE MALADIE ET TOUTE INFIRMITE, Matth. 10/1 ». Il en sera de même des 70, qui reviennent émerveillés de ce que les démons leur furent soumis au nom de Jésus, Luc 10/9 et 17. Le Christ ressuscité donne un ordre sous forme de prédiction : ceux qui auront cru « IMPOSERONT LES MAINS AUX MALADES, ET LES MALADES SERONT GUERIS, Marc 16/15. »

La présence du Seigneur agissant par les miracles qui accompagnaient la prédication est illustrée tout au long du livre des Actes. A part de rares exceptions, les guérisons apostoliques sont données hors de l'Eglise. Le jour même de la Pentecôte, il n'y a pas d'autre signe surnaturel que les louanges en toutes langues, comprises des auditeurs ; mais il est permis de supposer que parmi les trois mille baptisés, tous ou presque tous avaient assisté à des guérisons faites par Jésus, et que plusieurs avaient dû eux-mêmes en bénéficier. Ainsi se concrétiserait un lien entre le ministère de Jésus sur la terre et celui des apôtres après l'effusion du Saint-Esprit.

Les guérisons apostoliques, comme celles du Seigneur, sont des signes du fait surnaturel de l'Incarnation. Les envoyés guérissent les malades et annoncent la bonne nouvelle du Royaume : le Roi est déjà venu sur la terre pour publier une année de grâce qui va durer jusqu'à son Retour, Comme le dit Jésus dans le 4ème Evangile, si l'on ne croit point ses paroles, on peut croire à cause de ses œuvres : c'est-à-dire que les guérisons sont des actes qui parlent. De même que le sacrement est une parole visible de Dieu, qui opère ce qu'elle dit, une guérison apostolique est à sa manière une parole qui dit que le Père est en Jésus et que Jésus est dans le Père, Jean 10/38. On peut donc dire que les guérisons apostoliques tournées vers le monde hors de l'Eglise sont des sortes d'actes sacramentels préparatoires au Baptême.

Il est intéressant de préciser la place que tiennent ici les apôtres. En un sens, les malades doivent croire en eux, Pierre dit au boiteux : « CE QUE J'AI JE TE LE DONNE, Actes 3/6 », et cet homme croit ce que dit Pierre. D'un autre coté, les apôtres s'effacent complètement. L'emploi du nom de Jésus n'est pas une formule qui déclenche la guérison elle est l'acte de foi de l'apôtre en Jésus qui guérit. Le serviteur disparaît dans le Maître, ce qui permet au serviteur d'agir à la place du Maître. En fait il donne la place tout entière à ce Maître : « C'EST PAR LE NOM DE JESUS-CHRIST DE NAZARETH » que l'homme a été guéri. Un tel ministère tourné vers le dehors n'est possible que parce que l'Eglise est là avec son « dedans ». Comment un homme seul manifesterait-il la présence du Fils de Dieu ? Mais l'apôtre est porté par la multitude de ceux qui ont cru, qui ne sont qu'un cœur et qu'une âme, et dont il est le ministre (Rapprocher Actes 4/10 et Actes 4/32).

4.- LA GUÉRISON APOSTOLIQUE A TRAVERS LES ÂGES

[10] Avec Christophe DIETERLEN, l'ami et le soutien de BLUMHARDT père, je crois que les miracles apostoliques n'étaient pas réservés aux premiers siècles seulement. Les promesses sur lesquelles s'appuyait la foi des apôtres ont été données par le Christ pour tous les temps, et l'évangélisation de la terre se poursuivra jusqu'à la fin du monde. Beaucoup d'ouvrages de grande valeur montrent que, en fait, la guérison divine n'a jamais été retirée de la terre. Toutefois il y a eu des changements qu'il importe d'étudier.

Un premier changement a sa source dans le Nouveau Testament même. Au point de départ, le ministère de la guérison est une prérogative de l'échelon le plus élevé, comme nous disons aujourd'hui. Jésus guérit : c'est le Roi lui-même. Les apôtres sont ses ministres, également au sens où un monarque exerce son pouvoir par des ministres élevés en dignité. Par la suite, et cela à l'intérieur même du Nouveau Testament, l'autorité dans l'Eglise va s'attacher à des lieux, à des « sièges ». Le gouvernement de l'Eglise sera remis aux évêques, ou anciens, ou pasteurs, et autour d'eux aux diacres. Ceux qui gouvernent auront avant tout à prêcher vers le dedans, à édifier, à instruire dans le Seigneur. Aussi voyons-nous que les charismes de guérison, donnés par le Saint-Esprit à qui il lui plaît, peuvent être répartis dans le corps de l'Eglise ; ils peuvent être donnés aux « laïcs », nous voulons dire aux hommes et aux femmes qui ont part

au sacerdoce universel par cette consécration qu'est le Baptême d'eau et d'Esprit-saint. Si l'Eglise continue de porter la guérison vers le dehors, ce ministère est légitimement exercé par des évangélistes, des missionnaires, et par des femmes elles-mêmes, sans que cela leur confère une autorité pour la direction des troupeaux. C'est l'Eglise qui est apostolique, elle exerce la guérison apostolique par ceux que le Saint-Esprit envoie pour cela.

Un autre changement, qui a été mystérieusement permis de Dieu, c'est la perte du zèle missionnaire. L'amour des richesses, la conquête de la terre, ont remplacé chez les peuples chrétiens, la soif des âmes à gagner pour Jésus-Christ.

Là où la mission donnée aux apôtres a été reprise, on voit rarement réapparaître la prédication de type apostolique, parlant aux corps de guérison et aux âmes de pardon. Le courant sorti des mains du Christ est devenu étale dans la chrétienté. Quand il a rejailli de nouveau, il n'a plus été tout à fait le même. Je vous dirai ici, non pas un mystère, mais une pensée qui m'est personnelle. Je ne suis pas porté à croire que l'Eglise doive aujourd'hui copier ce qui a été aux premiers siècles, pour se tourner vers les païens. Le centre du combat de la guérison me paraît être au-dedans de l'Eglise et non, pour le moment, vers le dehors. Je croirais que l'Eglise est appelée à connaître au-dedans d'elle toute la richesse de Jésus-Christ en ce qui concerne la guérison, afin d'être prête à donner cette richesse au peuple juif, quand l'heure sonnera.- Je noterai cependant un exemple contemporain de guérison apostolique. Les missionnaires du mouvement de Pentecôte au Congo belge, ignorants au début de la langue des tribus sauvages, imposaient les mains aux malades. Les miracles qu'ils rapportent étaient pour eux une parole de Dieu, comprise des indigènes. C'est ce que nous avons appelé le pré-sacrement, antérieur au Baptême.

5.- LE RENOUVEAU DE LA GUÉRISON DIVINE

[11] Si l'on retrace le cours de la guérison divine dans les siècles passés, on ne le voit pas se développer comme une ligne continue le long d'une conquête missionnaire poursuivie jusqu'aux extrémités de la terre. Là où cette richesse de l'Evangile réapparaît, c'est plutôt dans les mouvements de réveil qui, depuis FOX surtout, jusqu'aux assemblées de Pentecôte, s'adressent principalement aux vieilles terres chrétiennes. Ce renouveau porte les chrétiens eux-mêmes à s'interroger sur « le bon usage des maladies ». Dans la mesure où les Réveils se tournent vers les non-convertis, il ne s'agit pas vraiment du « dehors », mais d'une sorte de zone qui entoure l'Eglise et où tombent ceux qui sans cesse se détachent d'elle. Non pas mission en pays totalement païens, mais ré-évangélisation de peuples autrefois évangélisés. C'est sur ce terrain que, depuis Georges FOX, se manifeste principalement la guérison antérieure à la conversion personnelle, la guérison donnée gratuitement à la foi naissante, comme une sorte de sacrement pré-baptismal.

Je souhaite ardemment que les charismes de guérison soient donnés par le Saint-Esprit à des membres de l'Eglise Réformée de France, et que nous ayons des frères et des sœurs qui apprennent, à l'école des apôtres, à donner la guérison au nom de Jésus-Christ. L'éclosion de tels ministères demande à ceux qui y sont appelés beaucoup de recueillement et de patience, beaucoup de sanctification et peut-être de souffrance. La guérison divine, enseigne l'Ecriture, n'est possible que par la prière et par le jeûne.

Ceux qui ont, ou ceux qui recevront, des charismes de guérison devront veiller avec courage dans deux directions principales. Le charisme de guérison doit s'exercer comme une délégation de l'Eglise. L'homme disparaît d'autant plus en Jésus-Christ que ce n'est pas lui qui attire les regards, mais l'Eglise qui l'envoie. C'est dire qu'un ministère apostolique témoignera d'un esprit humble et docile. Il ne se répandra pas à droite ou à gauche hors de la communion de l'Eglise. Il sera disponible et non dominateur.

La seconde direction où il faut veiller est celle de la renommée. Aujourd'hui les guérisseurs non-chrétiens, usant de dons naturels ou de pouvoirs encore mal connus, attirent une immense clientèle. Il y a pour le chrétien un immense danger que nos contemporains regardent à l'efficience pratique, sans vouloir entendre le nom de Jésus-Christ, et que la guérison divine se trouve engloutie dans une sorte de guérissage naturel mais paramédical.

Pour les hommes, nombreux aujourd'hui, qui vont de lieu en lieu, se réclamant de la guérison divine, mais sans le contrôle d'une Eglise à laquelle ils soient incorporés, la double vigilance que nous indiquons est très difficile. C'est dire que l'Eglise doit beaucoup prier pour eux. La solitude de ces hommes fait que nous n'avons pas les moyens de juger s'ils sont vraiment envoyés de Jésus-Christ, et fidèles à leur Maître. Nous devons espérer que plusieurs au moins le sont, et nous devons garder une entière paix entre nous si nos appréciations personnelles diffèrent quant à tel ou tel de ces ministères.- N.B. Je pense dans ce paragraphe aux prédicateurs, tels que BRANHAM, HICKS, etc, dont le passage est en général exposé à la controverse.

6.- LA GUERISON APOSTOLIQUE AU NIVEAU DE L'EGLISE ACTUELLE.

[12] Plus nous avançons, plus il nous tarde de nous tourner vers la guérison divine au-dedans de l'Eglise. Nous en approchons, mais nous allons encore ici indiquer deux voies par lesquelles la guérison divine peut atteindre ce « dehors » que constitue la masse déchristianisée au sein de laquelle vit l'Eglise actuelle. Ces deux voies sont les maisons de guérison et les réunions de prière régulières en vue de la guérison.

Les maisons de guérison ont une tradition vénérable qui remonte au Bad-Boll de BLUMHARDT et au Maennedorf de Dorothée TRUDEL. De nos jours elles sont nombreuses dans le monde. Ces maisons doivent tenir compte des législations de l'Etat, très totalitaire en tout ce qui touche à la médecine. Mais, il est toujours permis de prier : et quand un malade est guéri, l'Etat perd son droit à le réparer comme une machine. Le point qui nous intéresse par-dessus tout, c'est qu'une maison de malades soit au sein même de l'Eglise, comme nous le voyons dans le Burrswood de Dorothy KERIN. Cette maison dont la prodigieuse croissance s'est faite, - après plus de 15 années de silence et d'inaction,- au sein de l'Eglise anglicane et avec l'aide de la Liturgie de celle-ci, est pour nous un modèle et une source d'inspiration.

Les réunions de prière en vue de la guérison trouvent des exemples précieux en Grande-Bretagne. Il existe des groupes très actifs réunis en sociétés dans l'Eglise anglicane, telle la Guilde de S. Raphaël, à laquelle se rattache miss KERIN. La communauté d'Iona se développe dans l'Eglise presbytérienne d'Ecosse. L'ordre de S. Luc le médecin, fondé en 1947 aux Etats-Unis, possède une règle très simple. Son esprit pénétrerait aisément l'Eglise Réformée de France, si du moins cet ordre sait se garder d'une certaine simplicité anglo-saxonne, laquelle ignore souvent tout du fait religieux français.

Pour terminer disons que le renouveau de la guérison divine doit être guidé avec sagesse, de telle sorte qu'il ne se produise pas ce qu'on appelle des échecs. Tant que l'on reste sur le terrain de la prière, il n'y a pas d'échecs : il y a seulement des refus de Dieu, qui sont des exaucements autres que ceux que nous attendions. Il nous appartient de laisser l'Esprit-saint guider notre prière, afin que les guérisons aient lieu au temps fixé par Dieu et sous la forme qu'il lui plaît de donner.

Si l'on s'avance sur le terrain du charisme proprement dit, où l'on donne la guérison au nom de Jésus-Christ, il faut avoir soi-même non seulement la certitude que la guérison est offerte par Dieu au malade, mais encore la certitude que celui-ci a la foi de la recevoir, cf. Actes 14/9. A Nazareth Jésus n'a pas eu d'échecs, car il connaissait l'incrédulité des cœurs ; il s'est abstenu d'imposer les mains, sauf à quelques-uns, qui ont été guéris, le texte le dit clairement. Le ministère de guérison s'apparente à la parole du pardon. Ce serait un désastre s'il se tournait en ministère de condamnation. Si j'essuie un échec dans le don d'une guérison, que Dieu me garde d'accuser le malade pour le crime de « manque de foi ». C'est moi que je dois accuser de n'avoir pas su discerner que le temps n'était pas venu de donner cette guérison ; c'est moi, et non le malade, que le Seigneur peut réprimander, parce que je n'ai pas assez pratiqué la prière et le jeûne, Matthieu 17/19-21.

III.- LA VIE CACHEE DE JESUS DANS L'EGLISE

1.- LES MAUX AUXQUELS LES CHRETIENS ONT PART.

[13] « CE QUI EST ELEVE PARMI LES HOMMES EST UNE ABOMINATION DEVANT DIEU, Luc 15/15 ». En vertu de cette maxime infaillible de Jésus-Christ, le don merveilleux de la Vie divine à son Eglise reste en grande partie très caché, au risque même de passer inaperçu. Tout ce que nous allons trouver aujourd'hui sera décevant pour notre goût du sensationnel, encore grossi par la passion de notre époque pour la renommée.

Pour commencer, nous allons nous tourner vers les maux qui règnent dans le monde des hommes, et qui menacent les chrétiens qui sont « dans le monde » sans être « du monde ». Je pense que vous êtes tous d'accord sur ce point qu'un chrétien est exposé à être malade. La base scripturaire ici, ce n'est pas tant « l'écharde » de saint Paul, la maladie d'Epaphras ou celle de Trophime, que le Psautier. Il est hors de doute qu'un grand nombre de Psaumes ont été écrits par des malades, ou pour des malades, ou en rapport avec la prière rituelle à l'occasion des maladies et des guérisons. Or tous ces Psaumes doivent se lire en Jésus-Christ et en Jésus-Christ crucifié. Le Psaume 22, ainsi que les Psaumes 41 et 69 trouvent une application directe dans les souffrances de la Croix. Les paroles inspirées des psalmistes se concentrent sur le point central de la Révélation : le Calvaire. De là, elles sont projetées sur nous, enrichies de la profondeur que la Croix leur donne dans le cœur même de Jésus.

Dressons un tableau sommaire des maux qui pèsent sur nous parce qu'ils pèsent sur le monde.

1.- En tête viennent ceux qui résultèrent de nos péchés passés, et qui n'auront pas été guéris dans le Baptême. Proches de ceux-là sont ceux que provoquent dans notre vie chrétienne certains excès : excès de nourriture peut-être, ou excès de veilles, excès de travail ; pour quelques-uns, excès de privations.

2.- Nous sommes ensuite exposés aux maux qui sont en nous du fait de l'hérédité ; nous portons une propension à telle maladie ou à telle déchéance, qui risque de se déclarer un jour ou l'autre.

3.- Puis viennent les épidémies. C'est la peste dans la triade de l'Ancien Testament, « l'épée, la famine et la peste ». Depuis Pasteur, ce sont pour nous les maladies à virus, derrière lesquelles on entrevoit une intelligence démoniaque. Il faut ajouter ici les maladies encore incompréhensibles, et de ce fait incurables.

4.- Les textes mêmes de l'Ancien Testament, nous amènent aux fléaux sociaux, « l'épée et la famine », qui sont les guerres modernes, les guerres civiles, le rationnement, la misère, les déportations, l'univers concentrationnaire.

5.- Ajoutons les persécutions qui nous ont été expressément annoncées et dans lesquelles le monde se tourne vers les chrétiens pour les maltraiter, les emprisonner, les mettre à mort.

6.- Tous les hommes aussi sont exposés aux accidents où éclate un détraquement de la nature, ou de nos machines, ou de notre propre corps.

7.- Pour terminer, si notre âge atteint quelques dizaines d'années, nous sommes exposés au vieillissement, lui-même une maladie ou qui provoque de nouveaux dangers.

2.- LA VIE DE JESUS CACHEE DANS LA SAINTE-CENE.

[14] Au Baptême, notre péché est effacé. L'expiation qui est dans la Croix nous en délivre une fois pour toutes. Certes, la convoitise de la chair demeure en nous ; nos fautes et nos faiblesses de chrétiens seront nombreuses ; nous serons souvent lents à obéir et notre service restera souvent au-dessous de ce que la grâce attendait de nous. Mais le Baptême, qui nous laisse notre nature pécheresse, change du tout au tout notre position devant Dieu. Nous ne sommes plus rebelles, mais fils, par le pardon et l'adoption en Jésus-Christ. Le titre de malade, ou de blessé, ou de persécuté, nous pourrons le porter encore avec Jésus qui a porté nos maladies sur la Croix. Le titre de pécheur, nous ne pouvons plus le porter, quelque grandes que soient nos insuffisances : car le Christ a porté nos iniquités de manière à les expier. Il a reçu notre titre de pécheur, « IL A ETE FAIT PECHE POUR NOUS », afin que nous reçussions, par grâce, son titre de fils. Cf. en ce sens I Jean 3/9.

Baptisés, nous entrons dans le festin sacré de la Table-sainte. Là Jésus se donne à nous avec toute la puissance de son Sacrifice et de sa Résurrection. Le pardon nous est renouvelé dans la coupe ; et, dans le pain, notre être tout entier, l'esprit, l'âme et le corps, est nourri d'une nourriture surnaturelle. Déjà, mystérieusement et dans l'invisible, le corps de notre résurrection prend racine en nous dans la communion du Christ ressuscité. A plus forte raison le corps de notre mort est-il fortifié, soutenu, vivifié, par la nourriture surnaturelle, reçue dans le cœur par la foi, et qui du cœur irradie dans l'homme tout entier. Comme un baume de Galaad, la vie de Jésus-Christ cicatrise les blessures de l'ancien péché, elle fortifie la nature, unie à la Surnature, pour les taches et les peines de chaque jour.

C'est dire que la guérison divine au-dedans de l'Eglise est avant tout préventive. La guérison nous est donnée pour ainsi dire avant que nous soyons malades.

Ajoutons encore que les rapports entre les chrétiens à la Table-sainte sont aussi sanctifiés. Les influences troublantes et débilitantes d'un monde déchiré sont éloignées de nous, au sein de la communauté chrétienne. Des rapports justes et aimants entre les êtres sont une grande source de santé dans le Royaume du Christ.

Ajoutons enfin que des anges assistent, invisibles, à notre Sainte-Cène. Ensuite ils nous suivent, nous servent, et bien souvent, sans que nous le sachions, nous arrachent au danger, ou détournent notre vie loin d'un péril menaçant.

Sans enfreindre la pudeur des choses sacrées, je crois que je dois rendre ici un témoignage. Il ne concerne pas ma propre personne, puisque j'ai été malade pendant de longs mois en 1953-54. Cela me donne une plus grande liberté pour dire sous le regard de Dieu que, s'il n'y avait pas un don constant de la Vie surnaturelle dans la Sainte-Cène, il y a beau temps que le diable aurait détruit ce que nous avons entrepris depuis douze ans dans l'Union de prière et le Cours Isaac-Homel.

3.- LA VIE DE JESUS-CHRIST ET LES REMEDES DE LA NATURE.

[15] Cependant les maux que j'ai énumérés tout-à-l'heure, nous assaillent, nous qui sommes gardés dans la tour forte du Nom de l'Eternel. Voici venir d'abord les maux que l'on peut appeler bénins, ceux qui sont destinés à passer assez vite. Avec une famille d'enfants en particulier, il faut bien s'attendre à des

bobos, coups, chutes, embarras gastriques, rhumes, maladies infantiles. Les adultes ne sont pas exempts de ces bobos et la mère de famille risque d'avoir souvent la migraine...

Les maux bénins nous invitent à aborder la question des remèdes. Cette question a deux aspects. Il y a les traitements proprement dits, prescrits par les médecins, et nous examinerons dans un instant les rapports des chrétiens avec les médecins. Mais il y a aussi la petite pharmacopée usuelle, les remèdes usités dans les familles, ou que l'on décide soi-même de prendre, l'aspirine, les pastilles pectorales, les tisanes, etc.

A.B. SIMPSON avait pris devant tous les remèdes une position négative, ce qui entraînait l'exclusion des médecins. Il croyait à une expiation des maladies, d'où il tirait cette conséquence que le recours aux remèdes était une « œuvre », destructrice de la foi. « Le naturel et le spirituel, écrit SIMPSON, le terrestre et le céleste, les œuvres de l'homme et la grâce de Dieu, ne peuvent pas être mélangés, pas plus que vous ne pouvez accoupler dans le même équipage une tortue et une locomotive. » Pour le pardon, l'expiation des péchés, cette pensée est parfaitement exacte : ici la grâce de Dieu est tout, l'homme pécheur n'est rien. Pour la, vie chrétienne, vous le savez, la solution du Seigneur Jésus est de mettre la tortue dans la locomotive, et même la locomotive dans la tortue, selon qu'il est écrit : « Demeurez en moi, et je demeurerai en vous, Jean 15/4. »

Par le cœur, l'attitude de SIMPSON était juste. Ayant reçu la vocation de restaurer la guérison divine, il avait fait un vœu inconditionnel de renoncer aux remèdes et aux médecins, pour lui et pour les siens. Il en a payé le prix et Dieu a honoré son vœu.

Le vœu de SIMPSON reste possible, bien que ce soit un exemple qui ne doive être imité qu'avec beaucoup de précaution. Un chrétien peut être appelé aussi, dans tel cas précis, à ne pas user de remèdes. Si sa conviction est de Dieu, Dieu l'honorera.

Reste l'attitude sans éclat qui consiste à user des remèdes courants, parce qu'ils sont donnés par la nature, et qu'il est inutile de réclamer des miracles quand la nature agit. Ce n'est pas à dire que la Vie de Jésus-Christ, donnée dans la Sainte-Cène, est rejetée. Elle enveloppe la nature et la vivifie, comme elle fait pour la nourriture que nous absorbons ou les rayons du soleil qui frappent notre corps.

De même qu'il y a un abus de la nourriture, les remèdes se prêtent facilement à un abus, à une confiance idolâtrique. Dès qu'ils nous asservissent, ils nous installent dans l'état de maladie, au lieu de nous en sortir. A l'heure actuelle, il faut veiller particulièrement en ce qui concerne les somnifères et les excitants du système nerveux. Si l'on a recours aux remèdes, une discipline est indispensable.

4.- LA VIE DE JESUS-CHRIST ET LES MEDECINS.

[16] Un mal, que nous pensions bénin, persiste et s'aggrave. Serions-nous vraiment malades ? Si nous sommes contraints d'interrompre notre activité, de garder la chambre ou de nous aliter, un pas est franchi. La maladie nous investit de plus près. La question d'appeler le médecin se pose.

Pour un croyant qui a fait le vœu de ne jamais appeler le médecin, la réponse est négative d'emblée. Remarquons que, sous la législation actuelle en France, ce vœu demande que Dieu honore très vite le pacte que l'on a conclu avec Lui. Dès qu'un assujetti à la législation sociale interrompt son travail, il doit appeler le médecin pour obtenir un congé régulier. Même en dehors de la législation sociale, l'entourage tombe sous le coup de la loi qui punit la non-assistance à une personne en danger. Les mêmes remarques s'appliquent au cas d'un croyant qui, sans avoir fait un vœu, se sentirait obligé, dans telle indisposition précise, de ne pas recourir au médecin, mais seulement à la prière et à l'assistance de l'Eglise.

Le recours au médecin n'est pas interdit par la Sainte-Ecriture. Je décide donc d'appeler le médecin. Mais quel médecin ? Le monde moderne restreint ici encore notre liberté. L'organisme employeur impose dans certains cas son médecin. Une fois parti avec un médecin initial, on sera aiguillé sur tel spécialiste ou sur telle clinique ou sur tel hôpital. Ce sont des servitudes à accepter selon l'enseignement qui nous ordonne d'être soumis aux autorités civiles. De plus en plus le malade perd aujourd'hui sa personnalité, pour être assimilé par la société, en partie à une machine détraquée, en partie à un coupable, parce qu'on le rend responsable de s'être « détraqué ». L'Etat cherchant à transformer l'ordre des médecins en un corps de fonctionnaires, ceux-ci deviennent, contre leur gré, une branche de l'administration pénitentiaire.

Heureux les médecins qui sauvent leur liberté par la foi en Jésus-Christ ! Heureuses les Eglises qui comptent parmi leurs membres au moins un médecin fidèle dans la foi et dans l'obéissance ! Heureux les médecins qui entrent dans le Conseil presbytéral, non pas comme des notables qui y auraient une place de droit, mais parce qu'ils se considèrent, dans leur profession même, comme des diacres au service de la communauté ! Le médecin-diacre de la Communauté dressera sa personne comme un écran protecteur entre l'Etat totalitaire et le malade. Il laissera son activité professionnelle s'imprégner de la Vie de Jésus-Christ qu'il reçoit lui-même dans la Sainte-Cène. Il s'associera à la prière de l'Eglise pour les malades qu'il soigne. De tels médecins sont rares. Eux-mêmes ne sont pas entièrement libres. Ils doivent s'effacer

devant les cliniques, et combien comptons-nous en France de cliniques où le personnel médical forme une communauté de chrétiens consacrés à Jésus-Christ ?

Tout ce que nous savons de la condition du médecin nous invite à une ardente prière pour cette profession : priez que des jeunes reçoivent la vocation de médecin chrétien ; priez que les médecins se convertissent ; priez que les médecins fidèles soient protégés contre la tentation d'abuser des pouvoirs que l'Etat veut leur conférer !

5.- LA PRIERE POUR LA GUERISON.

[17] Pour le chrétien qui a recours au médecin, la phrase attribuée à Ambroise PARE – Je le pansai. Dieu le guérit – est doublement vraie. La puissance de la nature vient de Dieu, qui continue de soutenir la Création. Le malade est, de plus, enveloppé en Christ de la puissance de la Surnature, qui active et complète l'œuvre de la nature. Cette action divine est doublement invisible, et cela est bien ainsi.

Dans tout ce qui précède, nous avons supposé que, lorsque la maladie se présente, il faut lutter contre elle : c'est un instinct impérieux. Rien ne change du fait que nous comprenons que la maladie est voulue par Dieu pour notre bien. Il est nécessaire, en effet, d'affirmer que Dieu veut la maladie quand elle nous atteint et dans toute la mesure où elle nous atteint, et que Dieu veut aussi notre guérison. Ce ne sont pas deux volontés contradictoires, mais une seule et même volonté qui, pour nous, se déroule en deux temps : entre le moment où le mal frappe et celui où la guérison apparaît, s'écoule pour nous le temps de la maladie.

Dès les premières atteintes du mal, le chrétien recourt à la prière, d'abord pour accepter le mal de la main du Père, et écarter toute tentation de croire que le diable aurait agi hors des limites tracées par Dieu. La prière demandera ensuite la délivrance et coopérera avec la volonté divine pour que la souffrance porte le fruit spirituel en vue duquel elle a été permise. Il est bon que ce soit avec l'aide de la prière que se forme la décision d'appeler un médecin. Même alors, le croyant garde le privilège de demander la guérison divine : s'il plaît à Dieu de l'accorder tout de suite, le médecin arrivera pour l'action de grâces...

Comment demande-t-on la guérison divine ? Par la prière personnelle, à laquelle on associera l'entourage, et l'Eglise elle-même. Je crois, pour ma part, que rien ne s'oppose à ce que le pasteur, ou même une autre personne, impose les mains à un malade chrétien. L'onction d'huile est réservée aux cas graves. Sans aller jusqu'à elle, pourquoi priverait-on le malade d'un signe visible de la compassion du Seigneur ? L'imposition des mains se prête à une foule de nuances et de degrés. Jésus touche simplement la main de la belle-mère de Pierre, Matth. 8/15, et les gestes dont il use pour les malades sont très variés. L'imposition des mains n'est pas forcement liée à l'affirmation charismatique d'une guérison immédiate ; elle peut signifier une bénédiction qui remet le malade entre les mains de Dieu.

J'ai lu quelque part ces mots : elle (la garde-malade) « lui remonte ses draps et ses couvertures avec ces gestes de mère qui plaisent aux médecins, lesquels - s'ils sont intelligents - savent bien que le meilleur appui de leur thérapeutique est la tendresse du soigneur ». L'imposition des mains apporte la tendresse de Jésus-Christ. Il n'appartient pas aux infirmières chrétiennes de la pratiquer. Mais je voudrais dire à ces sœurs que, outre leur prière pour les malades qu'elles assistent, le Seigneur Jésus attend d'elles qu'elles pratiquent tous leurs soins dans l'esprit de l'imposition des mains, avec un très grand respect du corps malade, pour lequel Jésus-Christ est mort. Il est heureux qu'il y ait de telles infirmières dans les cliniques chrétiennes, et il est à souhaiter aussi que plusieurs aillent dans les Hôpitaux où la tendresse de Jésus-Christ manque le plus.

6.- LE FRUIT SPIRITUEL DE LA MALADIE : 1ère APPROCHE.

[18] Jusqu'ici nous n'avons envisagé que des maladies qui ne semblent pas mettre la vie en danger : plus ou moins rapidement, elles reculent ; parfois elles disparaissent tout d'un coup. Il est écrit que le châtiment produit « un fruit paisible de justice, Hébr. 12/11 ». Quel est ce fruit ?

Placés devant cette question, remarquons d'abord que le fruit spirituel ne se formule pas nécessairement en une pensée définie. La vertu de Jésus-Christ croît en nous sans que nous ayons à en constater le progrès. Par exemple, un mal que nous avons subi a rapproché notre cœur de Dieu, nous a appris une plus grande patience, nous a rendus un peu plus humbles.- Ou bien encore, Dieu permet un mal pour nous protéger d'un autre mal plus grand, que nous ignorons, au moins sur le moment.

Quelquefois un mal est dû à un manque de précaution, à l'infraction des règles de l'hygiène. Les maux de ce genre nous enseignent à être plus prudents et les conseils d'autrui nous y aident : prenez garde de ne pas vous exposer à un courant d'air frais quand vous êtes en nage, prenez garde à ce que vous mangez et buvez !

A ce point il y aurait beaucoup à dire sur les méfaits de l'excès de nourriture, sur les bienfaits de la sobriété, et sur les rapports entre le jeûne et la santé.

Le fait que, souvent, la maladie est due à l'infraction d'une règle, induit l'esprit du bien portant en tentation. Approchant un malade, le bien portant, en effet, imite trop facilement l'attitude, condamnée par Dieu, des amis de Job : Tu es malade, mon ami ? C'est donc que tu as commis un péché. Découvre ce péché, confesse-le et tu seras guéri.- Une telle attitude, qui n'est pas chrétienne, risque aujourd'hui d'être renforcée par certaines doctrines psychologiques, et même, ce qui est paradoxal, par le désir de procurer au malade le privilège d'une guérison divine.

En attendant de reprendre cette question dans la 4ème étude, posons ici quelques principes.

1.- Le rapport de cause à effet entre le péché et la maladie est un rapport d'ordre général : tous les hommes peuvent être malades, parce que tous ont péché.

2.- Les maladies qui résultent évidemment du péché personnel sont de celles qui précèdent la conversion, et non qui la suivent.

3.- Quand, dans une Eglise, comme celle de Corinthe, la maladie résulte d'un désordre moral, il s'agit du désordre qui règne dans toute la communauté, qui a besoin d'un enseignement et d'une direction plus fermes.

4.- La maladie du chrétien, loin d'avoir pour origine un péché personnel plus ou moins caché, est souvent destinée à apporter des privilèges et des bénédictions au cœur qui a été ainsi rapproché de Dieu.

5.- Si en venant près du Seigneur, un malade chrétien examine sa conscience, il garde le privilège de la confession, à Dieu seul, ou aux hommes, sans aucune inquisition ou condamnation de son entourage.

IV.- LA GUÉRISON DE LA MORT

I.- L'ONCTION D'HUILE ET LA MORT.

[19] L'exhortation que la Sainte-Ecriture nous donne par la bouche de l'apôtre Jacques, -QUELQU'UN PARMI VOUS EST-IL MALADE ? QU'IL APPELLE LES ANCIENS DE L'EGLISE,- est destinée, de toute évidence, à des cas graves. Les anciens sont les pasteurs ou évêques de la communauté régie par une direction collégiale. Leur venue, à plusieurs, auprès d'un chrétien malade (parmi vous), est un événement solennel. L'appel émane d'un homme alité et qui craint de ne pas pouvoir se relever de longtemps, ou même jamais, sans un secours extraordinaire.

L'onction d'huile enseignée par saint Jacques est devenue par une évolution historique un sacrement des mourants. Bien des catholiques reconnaissent eux-mêmes aujourd'hui ce que l'Eglise a perdu par cette transformation. En réalité l'huile employée dans cette action sacrée est un symbole du Saint-Esprit qui donne la Vie qui est en Jésus-Christ.

L'onction d'huile est donc faite en vue de la guérison. Mais est-ce à dire qu'elle n'a aucun rapport avec la mort ? Jésus, oint par Marie de Béthanie, dit : « LAISSEZ-LA GARDER CE PARFUM POUR LE JOUR DE MA SEPULTURE, Jean 12/7 ». L'onction de Béthanie préfigure la mort ; elle garde cependant sa valeur de signe de Vie. La guérison qu'elle annonce, c'est la victoire du matin de Pâques.

Ceci nous amène à déclarer une vérité extrêmement importante dans le Mystère révélé : c'est que la guérison par excellence, est la résurrection du corps. Par rapport à celle-ci, toute guérison de la terre reste encore imparfaite et précaire. S. Paul enseigne avec netteté que les vivants restés pour l'Avènement du Seigneur seront transformés, en un instant certes, mais d'une transformation radicale, « CAR IL FAUT QUE CE CORPS CORRUPTIBLE REVÊTE L'INCORRUPTIBILITE, I Cor. 15/53 ». Au regard de la résurrection, un bien-portant de la terre, même chrétien, est encore un être imparfait, un peu dans le même sens où nous avons parlé au début de ce qui manquait à Adam en Eden.

Lorsque S. Jacques promet que le Seigneur relèvera le malade, il emploie un verbe qui signifie souvent « ressusciter un mort ».

Sans faire de l'onction d'huile un « sacrement des mourants », il n'y a aucun scandale à ce qu'un malade oint d'huile ne guérisse pas sur la terre, mais s'endorme du sommeil de la mort. Le Seigneur le relèvera : la promesse est certaine. L'onction reçue en communion avec le Christ fortifie la foi en la résurrection chez celui qui la reçoit- Je me garderais d'ériger une expérience personnelle en règle générale : mais j'ai parfois vu que l'onction d'huile permettait au sommeil de la mort de venir très vite, comme si les dernières souffrances étaient abrégées. Auprès des malades peu instruits dans la foi, j'ai souvent prié dans « l'esprit de l'onction d'huile », et il est arrivé que le résultat fût précisément une mort rapide, adoucie, paisible.

2.- L'ONCTION D'HUILE ET LA GUÉRISON.

[20] Il appartient à chaque pasteur, -ou, ce qui serait encore mieux, à chaque Consistoire,- d'enseigner aux fidèles quand il semble juste d'appeler les anciens de l'Eglise pour l'onction d'huile : l'appréciation du moment juste peut varier quelque peu. Selon mon opinion, le signal de l'appel, chez le malade, est la pensée de la gravité du mal, et, puisqu'il s'agit du malade chrétien, la perspective de la mort possible.

Si vous recevez l'onction d'huile, le premier bien que vous devez y trouver, c'est d'accepter votre propre mort. La mort fait partie du châtiment du péché. Jésus-Christ l'a assumée pour la vaincre. Tout chrétien doit assumer la mort avec Jésus-Christ, même les vivants de la parousie, qui seront transformés en un clin d'œil. On ne combat pas la mort en la repoussant, mais en la laissant venir sur soi, parce que chaque fois que cet ennemi vient sur le Corps de Jésus-Christ, il subit une nouvelle défaite, en attendant son anéantissement total au dernier jour. Que le malade oint mette ses affaires en ordre, car il va mourir. Qu'il abandonne son travail, qu'il quitte ceux qu'il aime, qu'il soit seul avec son Sauveur, comme on l'est dans le Baptême, et comme on l'est dans la mort. Qu'il ne s'acharne pas à vouloir être « relevé » pour un nouveau laps de vie sur la terre.

Ainsi le malade oint entrera dans le repos de la mort de Jésus-Christ et de sa sépulture. Il sera vraiment disponible à ce que Dieu veut. Dieu le guérissant sur la terre, sera seul glorifié, puisque la guérison n'aura pas été arrachée comme une proie par une force humaine, mais reçue comme une grâce dans la grande Vie de Jésus-Christ.

Autant j'ai insisté sur le fait que la mort d'un chrétien oint d'huile n'est pas un scandale, autant j'affirmerai que, normalement, l'onction d'huile aboutira à la guérison sur la terre. Mais elle y conduit d'autant plus sûrement que la mort a été acceptée, et que l'onction n'a pas été considérée comme une sorte de bouclier contre la mort, ce qui la fausse autant que d'y voir la certitude de la fin proche de la vie sur la terre. Lorsque j'exerçais le ministère des visites auprès des malades, et que je priais « dans l'esprit de l'onction d'huile », j'ai vu souvent le malade se relever sur la terre, quelquefois même à la surprise des proches. Mais il fallait pour cela que j'aie fait mention, avec le plus de délicatesse possible, mais avec netteté, de la réalité de la mort.

Un malade oint d'huile peut-il continuer d'user des remèdes et des soins du médecin ? Il n'y a à cela nul inconvénient. Dieu peut envoyer la guérison aussi vite qu'il le veut, comme elle peut être aussi progressive et lente. C'est la guérison, non pas un raisonnement de notre esprit, qui rend inutile le secours de la médecine. Il faut excepter seulement le cas où le malade a une conviction intérieure de se lever tout de suite : si cette conviction est de Dieu, Dieu l'honorera et tout sera dans Sa paix.

3.- LE FRUIT DE LA MALADIE A LA LUMIERE DE L'ONCTION D'HUILE.

[21] Lors d'une première approche, au cours de la 3ème étude, nous avons déjà saisi que le fruit spirituel de la maladie était de placer notre cœur plus près de Dieu, d'accroître en nous la vertu de Jésus-Christ, sans même qu'il soit nécessaire de saisir ce bienfait par la pensée.- Nous avons aussi constaté que la maladie enseignait une obéissance aux règles de l'hygiène, de la sobriété, du jeûne.- Enfin nous avons signalé que l'équation : « Je suis malade, donc je viens de commettre un péché », était inexacte en Jésus-Christ.

Le texte de S. Jacques précise que « LA PRIERE DE LA FOI SAUVERA LE MALADE », et que « S'IL A COMMIS DES PECHES, IL LUI SERA PARDONNE ». L'onction d'huile enveloppe le malade tout entier dans la sépulture de Jésus-Christ ; elle reprend le Baptême, et, comme celui-ci, elle prêche un salut complet qui enveloppe l'esprit, l'âme et le corps. S'il reste quelque chose du péché, à travers toutes les fautes et les imperfections de la vie chrétienne, s'il reste même quelque chose du péché antérieur au Baptême, tout est maintenant effacé. Il ne s'agit pas d'un péché qui aurait été la « cause » de cette maladie, mais de tout le péché qui peut peser sur le cœur d'un enfant de Dieu fatigué.- La prière de la foi n'est pas ici la prière d'un charisme spécial de foi, mais la prière de la foi chrétienne, qui saisit Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié pour le salut du monde.

Le malade, repris tout entier dans la foi de l'Eglise, et dans le pardon qui est au cœur de cette foi, sera relevé, ressuscité par le Seigneur. Cela signifie qu'il sera placé par le Seigneur à la place la meilleure pour reprendre son service de prêtre de la Nouvelle Alliance. Cette place peut être dans l'Eglise du ciel, en attente du Royaume de la Résurrection. Elle peut être dans le service terrestre. Dans ce cas il s'agit d'un service nouveau. Sur la terre même, la maladie a pour fruit, après l'onction d'huile, un transfert, une mutation, une mise en place, comparable au passage de la terre au ciel. Ainsi la maladie du chrétien n'est en aucune manière une malchance, une passagère victoire de Satan, qui interromprait une activité que l'on doit reprendre le plus tôt possible ; elle est la cessation totale d'une activité, en vue d'en reprendre une autre que l'on ne pouvait pas soupçonner avant de tomber malade.

Si la place d'un membre du Corps de Christ est changée, la place des autres membres est changée par contre-coup. Les rapports entre les membres sont placés ainsi sous une lumière nouvelle. Nous

rejoignons ici le texte de I Cor. XI. A l'occasion de la maladie d'un seul peut-être, la communauté tout entière est jugée par le Seigneur. Les rapports mutuels sont complètement transformés par le principe de « l'attente mutuelle », dont la portée va bien au delà d'un simple principe de morale. Il s'agit ici de la pente sur laquelle sans cesse les chrétiens glissent pour se diviser en clans : riches contre pauvres, savants contre ignorants, dénominations rivales. Païens et Juifs opposés entre eux. S'attendre les uns les autres, c'est rentrer en soi-même au sein de chaque « clan », assumer en Jésus-Christ la souffrance de la séparation. Les maladies des chrétiens témoignent de cette souffrance dans le Corps de Christ. Toute vraie prière pour l'unité chrétienne est une prière pour la guérison des malades, et réciproquement.

4.- LA VISITE DES MALADES ET LE MYSTERE DE L'UNITE DE L'EGLISE.

[22] Après avoir donné l'enseignement sur l'onction d'huile, le salut et le relèvement du malade, S. Jacques poursuit : « CONFESSEZ DONC VOS PECHES LES UNS AUX AUTRES, ET PRIEZ LES UNS POUR LES AUTRES, AFIN QUE VOUS SOYEZ GUERIS, v. 16é. Il ne s'agit plus du seul malade, mais de toute la communauté. Il est possible que l'Apôtre, très enraciné dans le judaïsme, pense à ceux qui, selon la coutume juive, visitent le malade, et lui expriment sous forme de prières leurs souhaits de guérison : « Dieu ait pitié de toi et de tous les malades d'Israël ! Dieu ait pour toi des pensées de paix ! » Remarquons que les malades visités dans la parabole sont les petits et les frères du Seigneur, Matth. 25/36s ce texte recouvre aussi la visite aux malades chrétiens.

La prière de la communauté aura une grande efficace. Elle sera comparable à la prière d'Elie et sera la prière fervente du juste. Mais cette justice, c'est celle qui vient par la foi ; elle a sa source dans la confession des péchés. C'est pourquoi ceux qui visitent les malades doivent confesser leurs propres péchés, afin de participer à la prière pour la guérison. S'il n'en était pas ainsi, les bien portants de l'Eglise formeraient une sorte de clan, ivres de leur propre justice, tandis que le malade, ou les malades, auraient faim dans la prison où les retient leur mal. Si nous visitons les prisonniers pour les accuser de leurs crimes, nous imitons les amis de Job, nous trahissons le message de la grâce ; contrairement à l'enseignement de Jésus, nous soutenons que ces Galiléens sont de plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens, parce qu'ils ont souffert de la sorte. Ainsi donc tout enseignement sur la guérison qui permet l'accusation du malade ou sa condamnation, ou une sorte d'inquisition sur le malade, pèche par la base. Il nous replacerait, je ne dis pas dans l'Ancien Testament, mais bien dans, ce que l'Ancien Testament a lui-même infiniment dépassé grâce au livre de Job.

Le chapitre 5 de S. Jacques est placé dès le début à la lumière du retour du Seigneur : « A VOUS MAINTENANT, RICHES !... VOUS AVEZ AMASSE DES TRESORS DANS LES DERNIERS JOURS !... VOUS AVEZ RASSASIE VOS CŒURS AUX JOURS DU CARNAGE ! » Puis vient l'exhortation : « SOYEZ DONC PATIENTS, FRERES, JUSQU'A L'AVENEMENT DU SEIGNEUR, v. 7 », qui introduit le développement où se trouve l'onction des malades. Enfin Elie est la figure de l'Eglise qui prépare le retour de Jésus. Je vois donc dans ce texte une annonce prophétique des divisions entre les chrétiens, et de la réunion des chrétiens pour l'Avènement du Seigneur. Dans les Eglises, il y a des malades, et les Eglises elles-mêmes sont malades, parce qu'elles sont divisées. Qu'elles confessent donc leurs péchés les unes aux autres, et qu'elles prient les unes pour les autres, afin qu'elles soient guéries.

Puisqu'Israël est élu avant nous, païens, et que le salut vient des Juifs, on peut se demander si ce que Dieu prépare pour la fin des temps, ce n'est pas que l'Eglise et la Synagogue se visitent l'une l'autre, chacune confessant ses propres péchés. Ensemble elles seront Elie qui pria de nouveau : « le ciel donna de la pluie, et la terre produisit son fruit. » C'est le Retour de Jésus-Christ.

5.- LES LIMITES DE LA GUÉRISON DIVINE ET LE MARTYRE.

[23] Nous avons dit à la fin de la 1ère Etude qu'il y a dans l'Evangile le dépôt d'une puissance toute particulière concernant la guérison des malades. Nous avons vu cette puissance s'épanchant du Corps de Jésus-Christ vers les inconvertis pour leur attester le pardon de leurs péchés. La grande Vie de Jésus-Christ enveloppe les chrétiens, les protège de la maladie, les délivre lorsque celle-ci les attaque. Dans les cas graves, l'onction d'huile est là, parole puissante de mort et de résurrection.

Toutefois cette puissance de la guérison divine a des limites dans son déploiement sur la terre. Il n'est pas exact de parler d'échecs. Il y a échec en effet tant que la théologie, - ou la doctrine spirituelle,- de la guérison n'est pas claire ni solide : c'est elle, la doctrine imparfaite, qui est en échec, et non pas la guérison divine. Ne parlons même plus de refus prononcés par Dieu. La parole adressée à saint Paul, - MA GRÂCE TE SUFFIT, CAR MA PUISSANCE S'ACCOMPLIT DANS LA FAIBLESSE,- est moins un refus que le don d'une vocation plus belle, plus humble donc plus grande, et plus profonde*

Les limites de la guérison divine sont jalonnées par les mutilations, comme la perte des membres ; par les infirmités, qui paraissent incurables ; enfin par les maladies qui se prolongent, souvent

accompagnées de grandes souffrances jusqu'à la mort. Remarquons ici que de tels cas ne conduisent pas toujours à la mort. Il arrive que des chrétiens restent longtemps incurables à cause « du manque de foi » - je ne veux pas dire par là qu'eux-mêmes sont coupables d'un manque de foi,- mais que l'Eglise tout entière manque de foi, est divisée et malade, se compose de clans qui ne « s'attendent pas » les uns les autres. Il est arrivé souvent qu'après avoir vécu dix ans, vingt ans, une vie d'infirme et d'incurable, un chrétien reçoive mystérieusement la certitude de la guérison. D'autres ont prié pour lui, peut-être dans le secret, d'autres ont confessé leurs propres péchés sans jeter la pierre à ces malades. Souvent même un beau ministère de guérison pour autrui a été donné à des personnes qui ont longtemps vécu comme « incurables » avant d'être elles-mêmes guéries.

Que l'infirmité et la maladie durent longtemps pour conduire à une résurrection sur la terre, ou qu'elles perdurent jusqu'à la mort, elles ont alors dans le mystère de Jésus-Christ un sens plus élevé et plus fécond que la guérison elle-même. Elles sont en effet proposées à des âmes élues comme une communion aux meurtrissures et aux maladies que Jésus a portées lui-même sur la Croix. Devant le mal il faut toujours et avant tout demander la guérison. Quand Dieu la refuse, comme on dit, Il donne en réalité une vocation apparentée à celle du confesseur de la foi et du martyr. Avec l'infirmité et la souffrance, il donne la grâce, la joie et le rayonnement, qui sont guérison divine, en ce sens que ce sont des reflets de la gloire de la résurrection. Nul n'a le droit de se décerner à lui-même la palme du martyre. Il peut y avoir en nous un inconscient orgueil à ne pas demander la guérison, et à nous installer dans la maladie. Mais quand la vocation est authentique, il peut y avoir une joie céleste dans la maladie qui se prolonge. Pour ne citer qu'un seul exemple, les Adieux d'Adolphe MONOD sont un témoignage sacré de la « guérison de la mort », telle que l'a reçue Etienne, le martyr.

6.- LA CONSOLATION DE LA MALADIE ET DE LA MORT.

[24] Le bonheur que Dieu a préparé pour nous dans le Royaume s'appelle de beaucoup de noms : la joie éternelle, la paix que Jésus donne, la béatitude, la félicité, et beaucoup d'autres encore. Parmi tous ces noms, il convient, au terme de ces études sur les maladies et la guérison, de souligner celui de la consolation.

« COMME UN HOMME QUE SA MERE CONSOLE, AINSI JE VOUS CONSOLERAI, DIT L'ETERNEL par le prophète Esaïe (66/13). » Bien que tout amour de la terre soit mêlé du limon de notre imperfection, ce n'est pas au hasard que l'Ecriture-sainte revêt d'un caractère sacré la consolation que donne la femme dans son cœur de mère. Les jeunes hommes, dit-on, meurent souvent en appelant leur maman sur les champs de bataille ou dans les naufrages ; et vous connaissez le poème de PEGUY, ce prophète contemporain : « Mère, voici vos fils qui se sont tant battus. »

Il importe de souligner que la guérison divine n'est pas seulement la délivrance de la maladie, mais qu'elle est aussi la consolation de la maladie. Etre malade, c'est être attaqué, blessé, au plus profond de soi-même : « TOUT CE QUE POSSEDE UN HOMME, IL LE DONNE POUR SA VIE. MAIS ETENDS TA MAIN, TOUCHE A SES OS ET A SA CHAIR, ET JE SUIS SÛR QU'IL TE MAUDIT EN FACE, Job 2/4 ». Satan frappe Job d'un ulcère malin ; mais, il l'a confessé lui-même, c'est Dieu qui a touché sa créature au-dedans d'elle-même. Satan n'est qu'un instrument. C'est Dieu qui a donné un coup, non pas comme du dehors, mais comme une dislocation à l'intérieur même de l'esprit, de l'âme et du corps. L'homme apprend dans l'amertume son néant. Il croit exister, et celui qui l'a créé « L'ATTAQUE ET VEUT LE FAIRE MOURIR, Exode 4/24. » Si Dieu, par grâce, efface la culpabilité qui est à l'origine des maux humains, il veut aussi consoler de la souffrance qu'il a donnée dans le mystère du châtiment. Un malade n'est vraiment guéri que s'il est consolé de la peine et de l'opprobre de la maladie. Or la consolation ne réside pas dans des explications ou des raisonnements : elle est la présence du Dieu vivant dans le Christ.

La consolation n'est jamais parfaite sur la terre. L'homme consolé n'y est pas à l'abri d'une nouvelle épreuve, de nouveaux doutes, de nouveaux combats. Le chrétien consolé vit au milieu d'un monde inconsolé, d'un monde d'autant plus malheureux qu'il refuse la consolation en s'obstinant dans le péché. La première Venue du Christ a ouvert les écluses de la consolation sur la terre sacrée d'Israël, accomplissant les prophéties données sur l'exil de Babylone. La guérison divine est un manteau de consolation qui enveloppe les hommes : elle chasse la maladie, et elle donne beaucoup plus encore, elle donne cette tendresse de Dieu qui pénètre l'être blessé pour lui rendre la vie au plus profond de lui-même. La seconde Venue du Christ sera le triomphe de la consolation, qui se manifestera au delà même de la mort. La guérison divine commence maintenant. Elle s'achève dans le Royaume. Dans le Christ Jésus, notre Seigneur, Dieu nous offre par le Saint-Esprit la consolation de nos maladies et la consolation de notre mort.

Voici les strophes de PEGUY auxquelles il est fait allusion ci-contre. Elles sont tirées du poème EVE et elles s'adressent à MARIE. Nous les lisons comme un témoignage de la tendresse maternelle de DIEU selon ESAIE 66/13.

Le poète-voyant contemple les morts qui sortent des tombeaux :

Mère voici vos fils qui se sont tant battus.
Qu'ils ne soient pas pesés comme on pèse un esprit.
Qu'ils soient plutôt jugés comme on juge un prescrit
Qui rentre en se cachant par des chemins perdus.
Mère voici vos fils et leur immense armée.
Qu'ils ne soient pas jugés sur leur seule misère.
Que Dieu mette avec eux un peu de cette terre
Qui les a tant perdus et qu'ils ont tant aimée.
Mère voici vos fils qui se sont tant perdus.
Qu'ils ne soient pas jugés sur une basse intrigue.
Qu'ils soient réintégrés comme l'enfant prodigue.
Qu'ils viennent s'écrouler entre deux bras tendus.

LE SAINT-ESPRIT RECONCILIATEUR

- 1958 -

La version imprimée utilisée pour la présente édition n'a pas de numérotation de page.
Nous l'indiquons malgré tout pour faciliter le renvoi.

I.- LE PERE, LE FILS ET LE SAINT-ESPRIT

1.- ELEVATION VERS DIEU.

[1] Elever le cœur vers Dieu, c'est la racine de toute prière. Si je vous invite, au début de ces études, à une élévation de l'âme vers Dieu, c'est que nous continuerons de prier tout au long de notre méditation. « L'attention de l'esprit, a dit un maître chrétien, est une prière naturelle, par laquelle nous obtenons que la Raison nous éclaire ». Pour nous qui demandons que la Parole de Dieu nous éclaire, nous recourons à la prière surnaturelle. Je vous demanderai de prier avec moi selon un texte de S. Augustin, qui se trouve à la fin du Traité de la Trinité et que voici :

« Seigneur notre Dieu, nous croyons en toi, Père, Fils et Saint-Esprit. Car la Vérité n'eût pas dit : "Allez, baptisez toutes les nations au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit", si tu n'étais pas Trinité. Et tu n'aurais pas ordonné, ô Seigneur notre Dieu, que nous fussions baptisés au nom de qui ne serait pas le Seigneur notre Dieu ... Dirigeant mes efforts d'après cette règle de foi, autant que je l'ai pu, autant que tu m'as donné de le pouvoir, je t'ai cherché ... O toi, donne-moi la force de te chercher, toi qui m'as fait te trouver et qui m'as donné l'espoir de te trouver de plus en plus ... Que ce soit de toi que je me souvienne, toi que je comprenne, toi que j'aime ! »

Cependant le titre général de nos études est « le Saint-Esprit réconciliateur ». Ne devrions-nous pas maintenant tourner notre attention vers ce qui a besoin d'être réconcilié, donc vers ce qui est divisé ? « Christ est-il divisé ? » s'écrie saint Paul. De même la Trinité n'est pas divisée ; elle est le seul Seigneur, le seul Dieu, chez lequel ne se trouve ni changement ni ombre de variation. En Dieu même il n'y a place pour aucune réconciliation, puisqu'en lui tout est éternellement Un.

Malgré l'objection, je vous demanderai d'abaisser les regards vers les divisions de la terre seulement au cours de la seconde étude. En ce premier jour gardons tournés vers le Seigneur les regards de notre esprit, car nous avons deux raisons pour cela.

Nous voulons mieux connaître le Saint-Esprit comme réconciliateur. Ne faut-il pas d'abord que nous cherchions à le mieux connaître en lui-même ? Que notre joie soit de voir, -ne serait-ce que bien peu et confusément encore,- ce divin Paraclet dans la société du Père et du Fils, dans la beauté de Dieu, que n'obscurcissent pas nos misères. « Toute grâce excellente et tout don parfait descendent d'en-haut ». Levons les yeux en haut, pour implorer ensuite la descente du Consolateur sur notre division.

De plus, il y a en Dieu même, dans ce qu'il nous a fait connaître de la Trinité, non pas certes la moindre division, mais le principe de toute réconciliation. Dieu unit en lui-même la Vérité et l'Amour, que nous connaissons ici-bas hélas ! si souvent séparés. Le principe de la réconciliation dans le monde créé a sa source dans l'unité du Créateur.

2.- COURT APERÇU HISTORIQUE.

[2] C'est au Concile de Constantinople, en 381, que l'Eglise proclama pour la première fois d'une manière officielle la divinité du Saint-Esprit. Je crois « en l'Esprit-saint, qui règne et donne la vie, qui procède du Père et du Fils, qui avec le Père et avec le Fils est adoré et glorifié ; qui a parlé par les prophètes » : ainsi s'exprime le Symbole dit de Nicée-Constantinople.

En cette fin du IVème siècle après Jésus-Christ, une longue réflexion s'achevait sur la divinité de Jésus-Christ. Proclamée en termes rigoureux au 1er Concile œcuménique, celui de Nicée en 325, la foi au Fils de Dieu était affermie après tant de recherches, de tentatives, d'hésitations sur les termes à employer pour exprimer le moins mal possible la plénitude de la vérité révélée. Tandis que, au long du IVème siècle, les derniers sursauts de cette longue réflexion sur le Fils s'achevaient, en même temps l'intérêt se portait sur le Saint-Esprit, pour aboutir à l'expression définitive du dogme de la Trinité.

Que ce schéma historique ne nous fasse pas croire que la divinité du Saint-Esprit est apparue comme après coup, qu'elle a été surajoutée par une sorte de symétrie un peu superficielle. En fait, depuis le début, l'Eglise vivait de la divinité du Fils et de la divinité de l'Esprit. La vérité lui avait été donnée, avec la vie même, par la parole du Christ et par la parole des apôtres. A l'origine, la vie divine dans l'Eglise se passait

de définitions. Ce sont les spéculations aventureuses ou erronées, les mélanges venus du paganisme, qui obligèrent les pasteurs à combattre l'erreur sur son propre terrain. Il fallait que l'Evangile pénétrât cette pensée grecque ou latine qui, sans le travail de bons jardiniers, eût étouffé à la manière d'une plante parasite la vigne de notre Seigneur.

Si la réflexion sur le Fils a demandé l'effort le plus intense, c'est que l'affirmation : Jésus de Nazareth est Dieu, était la plus impensable, la plus paradoxale à saisir dans une réflexion terrestre, la plus exposée aux déformations. Dès les origines, la divinité du Saint-Esprit allait de soi, plus même que celle de Jésus. L'Esprit était présent dans la communauté ; il se manifestait d'une manière sensible par les guérisons, par la force d'âme devant le martyre, par la conversion des Juifs, puis des Païens. L'Eglise des premiers siècles est une Eglise remplie de l'Esprit, elle est pneumatique, comme on dit en transcrivant le vocable grec. Le Saint-Esprit, qui arrive le dernier dans l'élaboration doctrinale de l'Eglise ancienne, avait été le premier présent en elle depuis la Pentecôte. C'est pourquoi un théologien orthodoxe, le P. BOULGAKOF, écrit que la « divinité des dons, et du Saint-Esprit qui les accordait, procédait d'une certitude intime et d'une authenticité immanente que même la personnalité du Christ n'avait pas aux yeux de ses disciples ». La foi en la divinité du Saint-Esprit fut ainsi assurée dès les origines « dans la plénitude d'une expérience ecclésiale vivante. »

3.- LES IMAGES AUGUSTINIENNES.

[3] Lorsque S. Augustin écrit le Traité de la Trinité, dans les années 400 à 420 environ, il ne s'agit plus d'établir, ni même de défendre les vérités proclamées par les deux premiers grands conciles. Il s'agit pour le grand docteur de satisfaire déjà un peu sur la terre le vœu le plus profond de toute sa vie : voir Dieu et le comprendre. En même temps S. Augustin est un psychologue de génie. Peu après sa conversion, il s'était tracé ce programme : « Connaître Dieu et l'âme, voilà ce que je désire.- Et rien de plus ? - Rien absolument. » Au soir de sa vie il accomplit son idéal de jeunesse en méditant sur le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et en cherchant dans l'âme humaine elle-même les analogies qui permettraient d'approcher un tant soit peu du grand et incompréhensible mystère proposé à notre foi.

L'esprit humain, créé à l'image de Dieu, porte en lui, si petit soit-il, et même déchu, des traces de sa ressemblance avec son Créateur, qui est le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi dans l'esprit humain on distingue des éléments distincts, irréductibles l'un à l'autre, inséparables en même temps, puisqu'il n'y a en l'homme qu'un seul esprit. Ces éléments sont liés aussi les uns aux autres par des relations mutuelles. Ainsi des reflets éloignés de la Trinité sont à notre portée dans notre propre psychologie. Les groupes de trois éléments, les triades, qu'offre l'âme humaine à la réflexion du psychologue, n'expliquent ni ne démontrent la Trinité qui est Dieu. Mais, adhérant à Dieu par la foi en la Révélation, nous sommes aidés pour le comprendre et l'aimer par ces ressemblances que nous portons en nous à son image.

La plus importante et la plus belle des triades que S. Augustin ait découverte dans l'esprit humain, est celle de la mémoire, de l'intelligence et de la volonté. « Voilà donc que l'âme se souvient d'elle-même, se comprend et s'aime : si nous voyons cela, nous voyons une trinité, qui certes n'est pas encore Dieu, mais déjà image de Dieu. » En Dieu lui-même, notre mémoire évoque la pensée du Père : c'est lui qui conserve la connaissance de toutes choses ; pour lui le passé, le présent et l'avenir sont toujours donnés ; le Père est toujours présent à lui-même. Notre intelligence évoque le Fils, la Parole de Dieu, la Sagesse incréée que l'Ancien Testament entrevit déjà. Le Saint-Esprit enfin s'éclaire, si nous le rapprochons de notre faculté de vouloir. Par lui le Père et le Fils opèrent toutes choses.

Certes nous fausserions tout en nous représentant Dieu comme une âme qui aurait une mémoire appelée Père et ainsi de suite. Mais l'image de S. Augustin nous aide, en nous faisant sentir qu'il faut penser une seule et même Trinité, et non des sortes de couples, ce qui nous serait beaucoup plus facile. Spontanément notre piété va par exemple vers le Père et le Fils, mais le Saint-Esprit reste dans l'ombre. Ou bien nous nous contentons de nous représenter l'Esprit comme une sorte de remplaçant du Fils, une manifestation de Jésus dans la communauté. Nous aurions alors le couple de Jésus et de l'Esprit, et c'est le Père que nous négligerions. L'image de la mémoire, de l'intelligence et de la volonté nous invite à regarder Dieu d'un seul regard.

4.- LE SAINT-ESPRIT ET L'AMOUR.

[4] La mémoire, l'intelligence et la volonté : mais quelle est la volonté de Dieu, sinon d'aimer ? Dès lors surgit une nouvelle trinité créée : « L'amour vient de quelqu'un qui aime, et par l'amour un être est aimé. Et-voici trois choses : celui qui est aimé, ce qui est aimé, et l'amour même. » Comme il est facile dès lors de nous élever vers Dieu : le Père, le Fils et le Saint-Esprit, voyons-les comme celui qui aime, celui qui est aimé, et l'amour qui les unit.

Certes le mot amour recouvre Dieu dans tout son être et l'amour est infini comme Dieu même. Mais d'une manière particulière, le nom d'amour ou de charité, s'appliquera au Saint-Esprit, comme au lien qui

unit le Père et le Fils l'un à l'autre. Ainsi dans le célèbre retable de Villeneuve-les-Avignon, Enguerrand Charonton devait représenter le Père et le Fils comme deux hommes dans la force de l'âge, assis, se faisant face : la colombe du Saint-Esprit a les ailes éployées entre eux, et le bout de chaque aile effleure d'un côté les lèvres du Père, de l'autre les lèvres du Fils.

S. Augustin soulignait la parole de l'apôtre Jean : « Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, et son amour est parfait en nous ». Le verset qui suit aussitôt dit : « Nous connaissons que nous demeurons en lui, et qu'il demeure en nous, en ce qu'il nous a donné de son Esprit. » L'amour est Dieu venant de Dieu : et ce Dieu envoyé en nous, de la part du Père et du Fils, c'est le Saint-Esprit, l'amour incréé. « C'est donc le Saint-Esprit, écrit saint Augustin, qui est le Dieu amour ». Et il continue ainsi :

« Il n'y a pas de don de Dieu plus excellent que la charité; c'est le seul qui distingue les fils du royaume éternel des fils de la perdition éternelle. L'Esprit donna aussi d'autres présents, mais qui, sans la charité, ne servent de rien... Parlerait-il les langues des hommes et des Anges, celui qui n'a pas la charité n'est qu'un airain sonore et une cymbale retentissante ; eût-il le don de prophétie, la connaissance de tous les mystères, la perfection de la science, la plénitude de la foi au point de transporter les montagnes, il n'est rien ; distribuât-il tous ses biens aux pauvres, livrât-il son corps au feu pour être brûlé, cela ne lui servirait de rien. Quel grand bien est-ce donc que celui sans lequel de si grands biens ne peuvent mener à la vie éternelle ? ... Seule la charité peut faire que la foi même soit utile. Sans la charité, sans doute, la foi peut être, mais non pas être utile... L'amour qui est de Dieu et qui est Dieu est donc proprement l'Esprit-saint : c'est par lui que se répand dans nos cœurs la charité de Dieu, par laquelle la Trinité tout entière habite en nous. Voilà pourquoi l'Esprit-saint, qui est Dieu, est en même temps très justement appelé le don de Dieu (Actes 8/20). »

Remarquons ici la gravité de l'erreur de Simon le magicien : « Tu as cru que le don de Dieu s'acquérait à prix d'argent ! » L'argent est par excellence ce qui se compte. Le Don de Dieu, à l'extrême opposé, est ce que Dieu donne sans compter. Dieu est au-delà de tout compte. Dieu, qui répand le Saint-Esprit, Dieu, est Amour (1 Jean 4/7-16).

5.- <u>LE SACRIFICE DU SAINT-ESPRIT.</u>

[5] Arrêtons-nous un instant pour dire au Saint-Esprit combien nous voulons le connaître et l'aimer. Il n'est pas, comme nous nous le sommes figuré peut-être, un souffle qui passe, plus ou moins insaisissable, plus ou moins inférieur à Dieu. Le Saint-Esprit est Dieu lui-même. La majesté du Père apparaissait à son peuple d'Israël dans les orages du Sinaï ou dans la grandiose vision d'Esaïe, remplissant le Temple de Jérusalem. Le Fils est l'Agneau immolé, remonté à la droite du Père, Mais le Saint-Esprit est ici, présent au milieu de nous, proche, habitant dans le temple si misérable de notre propre corps, habitant dans l'Eglise de la nouvelle alliance qu'il construit avec les pierres vivantes que sont les chrétiens eux-mêmes.

Ceci nous prépare à comprendre une nouvelle beauté du Saint-Esprit. Quel sacrifice pour le doux et divin Esprit, d'habiter dans mon corps souillé par le péché, d'appeler ce corps son Temple, de cohabiter avec moi qui, si souvent, l'ai attristé et qui risque de l'attrister sans cesse ! Mais y a-t-il amour sans qu'il y ait sacrifice ? Le Saint-Esprit étant l'amour même, le lien du Père et du Fils, le sacrifice doit se trouver au cœur de lui-même. Ce n'est pas le sacrifice du Fils sur la Croix, mais c'est le sacrifice de Celui qui toujours s'efface, toujours se cache comme derrière nous, pour nous donner ses biens.

C'est que le Saint-Esprit prend de ce qui est à Jésus, et il nous l'annonce pour glorifier et le Fils et le Père. Comparons ici le Saint-Esprit à la lumière, par laquelle nous voyons toutes choses ; mais elle, la lumière, comment la verrions-nous en elle-même ? Beauté du paysage que le peintre glorifiera par son art, mais la lumière répandue sur la nature ou sur la toile, qui la mettrait en lumière ? Le peintre qui s'est approché le plus d'une peinture de la lumière elle-même, est peut-être Rembrandt : cependant, dans les Pèlerins d'Emmaüs, toute la gloire est sur l'admirable visage du Christ.

Ecoutons ici le Père BOULGAKOF. Son langage est un peu difficile peut-être, mais si beau :

« Cette béatitude de l'amour dans la Sainte-Trinité, <u>consolation</u> du Paraclet, est le Saint-Esprit… Le Saint-Esprit ... est l'accomplissement intra-trinitaire de l'amour sacrificiel du Père et du Fils, en tant que la joie de ce sacrifice, que sa béatitude, que l'<u>amour triomphant</u>.

Son renoncement sacrificiel consiste en l'anéantissement hypostatique (= de sa personne) : Il ne révèle pas lui-même Son hypostase (= sa personne) et Il ne se révèle pas comme le font le Père et le Fils. Il n'est que Leur Révélation même ... Il annonce, non pas ce qui est Sien, mais le Fils du Père. Il est le milieu limpide, invisible dans sa transparence. Il n'existe pas pour SOI, car Il est tout entier dans les autres, dans le Père et dans le Fils ... Dans cet anéantissement sacrificiel s'accomplissent la béatitude de l'amour, la propre consolation du Consolateur, ... la beauté, le sommet de l'Amour. Ainsi, dans l'Amour, qui est la Sainte-Trinité, la Troisième hypostase est l'Amour même, réalisant en lui-même ... toute la plénitude de l'Amour. »

6.- LE SAINT-ESPRIT RECONCILIATEUR.

[6] Nous avons contemplé le Saint-Esprit en Dieu : et en Dieu, avions-nous dit, rien n'est à réconcilier. L'amour parfait ne connaît aucune ombre. Nulle réconciliation n'a lieu là où il n'y a eu aucune division.

Gardons encore devant notre esprit ce qui vient de nous apparaître, au sujet du sacrifice qu'accomplit le Saint-Esprit pour glorifier le Fils et le Père. Quelle est selon saint Jean, l'heure de la gloire du Fils ? N'est-ce pas le Vendredi-saint, la Croix elle-même, devant laquelle, la touchant presque déjà, Jésus dit : « Père, l'heure est venue ! Glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie » ? La gloire de Jésus-Christ éclate dans le sacrifice du Calvaire. Il est pendu au bois, il est maudit selon la Parole même de Dieu : cependant c'est l'heure de sa gloire dans la plénitude de son obéissance au Père, dans la plénitude de sa victoire sur Satan, dans la plénitude de sa grâce pour les pécheurs.

Le Père est glorifié parce qu'il a livré son Fils à la mort, comme il l'avait fait pressentir à l'homme qui était venu si près de son cœur, Abraham. Certes, tout est amour entre le Père et le Fils, entre celui qui commande - non plus : « Tu ne toucheras pas à cet arbre » mais : « Tu seras pendu à cet arbre »,- et celui qui obéit jusqu'à la mort et même jusqu'à la mort de la Croix. Tout est Amour : pourtant le Père et le Fils, par le mystère de l'Amour, sont infiniment loin l'un de l'autre : l'un dans l'inaccessible et incorruptible lumière, l'autre dans les ténèbres de l'ombre de la mort. Dans le Père et dans le Fils, le Vendredi-saint, la Trinité est comme distendue, écartelée, étirée aux pôles les plus opposés de la vie et de la mort.

Pourquoi la Trinité n'a-t-elle pas éclaté alors ? Pourquoi l'Amour a-t-il triomphé dans ce combat suprême ? Si éloignés qu'ils fussent, si loin du Père que fut le Fils recouvert de nos péchés et de l'opprobre que nous avons mise sur lui, le Père et le Fils étaient encore Un par le Saint-Esprit. Ils n'avaient pas besoin d'être réconciliés, mais ils avaient besoin d'être unis, au moment où le péché et la mort ont cru, dans leur folie, qu'ils détruiraient Dieu. Le doux Saint-Esprit, l'invisible Saint-Esprit, était présent, unissant le Père et le Fils comme dans le retable d'Enguerrand Charonton. La majesté sainte du Père, le Fils devenu péché pour nous, étaient Un seul par le Saint-Esprit. Si grande est l'invisibilité du Saint-Esprit que, pour ma part, après l'avoir comparé tout à l'heure à la lumière, je discerne sa présence dans la Nuit elle-même, telle que l'évoque le poète : (C'est Dieu qui parle)

- Moi seul à cette minute père après tant de pères,
- Moi seul je ne pouvais pas ensevelir mon fils.
- C'est alors, Ô Nuit, que tu vins,
- Ô ma fille chère entre toutes et je le vois encore et je verrai cela dans mon éternité.
- C'est alors Ô Nuit que tu vins et dans un grand linceul tu ensevelis
- Le Centenier et ses hommes romains,
- La Vierge et les saintes femmes,
- Et cette montagne et cette vallée, sur qui le soir descendait,
- Et mon peuple d'Israël et les pécheurs et ensemble celui qui mourait,
  qui était mort pour eux.
- Et les hommes de Joseph d'Arimathée qui déjà s'approchaient
- Portant le linceul blanc.

(PEGUY)

II.- LES DUALITES TERRESTRES

1.- LA CREATION ET LE CREATEUR.

[7] Basile de Césarée, méditant sur la Trinité, a analysé la notion de nombre, qui est relative aux objets créés : « Quand le Seigneur, écrit-il, nous a fait la Révélation d'un Père et d'un Fils et d'un Saint-Esprit, il les a révélés ensemble, sans le nombre ... Que l'Inaccessible soit donc tout à fait au-dessus du nombre ! » A proprement parler le nombre ne s'applique pas à Dieu : si l'on se sert de UN et de TROIS pour penser Dieu, il faut préciser qu'il s'agit d'un nombre autre que ceux qu'utilise la raison : on reçoit le saint Nom de Dieu dans la foi, non comme des objets que l'on compte.

Mais voici, « au commencement Dieu créa les cieux et la terre ». Appliquerons-nous ici le nombre ? Dirons-nous qu'il y a maintenant Dieu et la Création, comme on dit que un et un font deux ? Cela aussi, il ne faudrait l'avancer qu'avec beaucoup de nuances. On ne compte pas ensemble le Créateur et la Création ; cette dernière est radicalement Autre, par rapport à Dieu. La Création est révélée à notre foi, comme l'était le nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Nous serons donc très prudents si nous employons ici le nombre 2. Nous dirons que, à la racine, avec la création apparaît quelque chose d'Autre que Dieu : là se trouve un principe de dualité, une présence qui met face à face Celui qui est par nature et ce qui est tiré du néant. « Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et voici cela était très bon. » Il n'y a pas d'hostilité, pas d'opposition : un abîme cependant sépare le Créateur de sa créature. Sans parler d'une réconciliation encore, un lien n'est-il pas nécessaire ici dès l'origine ?

Les théologiens, peut-être trop curieux, ont posé la question : « Le Fils de Dieu se serait-il fait homme si le péché qui nous rend tous mortels n'avait pas existé ? » L'on a pu répondre : « Oui ... Un Dieu homme, le chef et le roi de tous, serait venu parmi nous, non pour réparer une chute mais pour prendre ses délices avec les enfants des hommes. » Cette réflexion un peu subtile a le mérite de souligner qu'« il n'y a point de rapport entre le fini et l'infini ». Quelle que soit l'opinion que l'on professe sur la cause de l'Incarnation du Fils, il est bien certain que l'Esprit de Dieu qui se mouvait au-dessus des eaux a façonné la création, et qu'il a été comme la main de Dieu pour unir la créature dès l'origine au Créateur. Je cite un écrivain contemporain :

« La création n'est donc pas seulement l'œuvre du Père qui, principe premier de tout être, tire le monde du néant, elle n'est pas seulement l'œuvre du Fils dont elle porte l'ouvrage, mais aussi l'œuvre du Saint-Esprit, en tant qu'elle est due à l'amour débordant, créateur ... Partout où nous portons nos regards, en un brillant renouveau de printemps, que nous contemplions le luxuriant tapis de fleurs au bord du chemin, que nous écoutions avec ravissement le gracieux gazouillement des oiseaux ou que nous rencontrions le clair regard d'un enfant, c'est le Saint-Esprit et son amour débordant qui nous saluent. » (Karl ADAM).

2.- LES DUALITES TERRESTRES.

[8] A l'intérieur même de la Création apparaît la variété, la multiplicité, le nombre. Notre première étude nous a montré en Dieu même le Saint-Esprit comme le lien de l'amour qui unit le Père et le Fils. Il est, a-t-on dit encore, « l'embrassement du Père et du Fils », le « baiser du Père et du Fils, le plus doux, le plus intime baiser ». Dans la Création de même, partout où surgissent deux êtres opposés mais complémentaires, ils sont destinés à s'aimer l'un l'autre, à être unis par le Saint-Esprit. Ne parlons pas encore du péché qui désunit ce que Dieu a uni, et qui ne peut être effacé que par une réconciliation au sens plein du mot. Arrêtons-nous un moment dans une création qui n'est pas encore souillée par le mal. Je voudrais faire ressortir ici trois « dualités » fondamentales, que nous connaissons hélas ! trop souvent mêlées de désordre et de peine, mais qui sortent de l'être même de Dieu, de sa sagesse et de son amour : ce sont les trois dualités de l'homme et de la femme, du païen et du juif, du maître et du serviteur.

« Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, il créa l'homme et la femme. » S. Augustin sondait les profondeurs de l'âme pour y retrouver l'image de Dieu ; il n'eût pas osé voir dans le corps humain une image de la Trinité. Pour moi j'ignore si l'image que je vais présenter a des références dans le passé. Il me semble cependant que l'homme et la femme, placés l'un en face de l'autre, dans le jardin d'Eden, sont par ce fait même une image du Père et du Fils. L'amour chaste et pur qui les unit dans l'innocence avant la Chute, n'est-il pas alors le Saint-Esprit, ce vêtement paradisiaque « d'une justice, d'une innocence et d'une incorruptibilité surnaturelles » ? (PETERSON).

Ce n'est qu'après la chute qu'apparaît la distinction du Païen et du Juif. Dans la grâce qui pardonne, Dieu fit de Noé un juste et conclut avec lui l'alliance par laquelle subsistent tous les peuples de la terre, y compris tous les idolâtres et tous les incrédules. De même que l'Eternel forma une femme de la côte qu'il avait prise de l'homme, de même, de la descendance de Noé, l'Eternel appela Abraham pour faire de lui le père de son peuple élu. La dualité du païen et du juif, qui sera le lieu de tant de haines, est en son

principe, comme la dualité de l'homme et de la femme, une image du Père et du Fils. Le païen et le juif sont formés pour le lien de l'amour par l'habitation du Saint-Esprit.

Le fait de l'inégalité parmi les hommes tire son origine de la transmission de la vie par la génération. Aussi longtemps que l'héritier est enfant, dit saint Paul, il ne diffère en rien d'un esclave. L'homme libre et l'esclave ; le maître et le serviteur ; le pauvre et le riche : toutes ces dualités plongent leurs racines dans la dualité du père et de l'enfant. Le nouveau-né est un esclave, un serviteur, un pauvre, dans la main de ses parents. Il ne leur est pas donné pour être opprimé par eux, mais pour être aimé. Le Saint-Esprit, nous était-il dit, nous salue dans le clair regard d'un enfant. Nous aussi, saluons par amour du Saint-Esprit, et l'enfant nouveau-né, et l'esclave, et le serviteur et le pauvre.

3.- LA DIVISION DU PECHE.

[9] Nous voici parvenus au point tournant de nos études. Jusqu'ici j'ai voulu vous montrer le Saint-Esprit qui unit ce qui n'a pas besoin d'être réconcilié : il unit le Père et le Fils en Dieu même, il unit le Créateur avec sa créature, il est le principe d'unité dans la belle variété des êtres qui ont été créés non pour la haine mais pour l'amour. Avec la Chute rapportée au chapitre 3 de la Genèse, une catastrophe qui avait bouleversé le monde des Anges pénètre dans le monde humain. Adam et Eve adhèrent à la révolte satanique que le serpent a représentée à leurs yeux. Dieu est rejeté, abandonné, offensé, par la créature qu'il avait faite à son image. Il ne s'agit plus maintenant de dualité, de variété, de multiplicité, mais d'une déchirure, d'une cassure. Une intuition profonde, commune à tous les hommes, avertit que le retour à Dieu exige un sacrifice. Le péché a vite pris la forme du meurtre et la terre boit le sang d'Abel. Lui-même, comme victime, préfigure le Christ ; mais le sang de l'aspersion parle mieux que le sang d'Abel, car ce dernier criait vengeance, tandis que Jésus s'est offert en sacrifice pour donner le pardon qui, mystérieusement, ne pouvait être sans effusion de sang.

Le Fils de Dieu se serait-il-fait homme, nous étions-nous demandé avec un théologien du moyen âge, si le péché n'avait pas existé ? Peu importe maintenant, car le péché existe. Sans nul doute la cause évidente de l'Incarnation est notre salut. Le livre de vie de l'Agneau qui a été immolé reçoit le nom des hommes sauvés dès la fondation du monde. L'Agneau « peut être dit immolé dès la fondation du monde puisque la Rédemption est éternellement présente à la pensée divine » (A. GELIN).

Ne faut-il pas dire que c'est au Christ que doit aller dès lors le titre de réconciliateur ? Non, le réconciliateur, c'est Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Notre texte central sera II Corinthiens 5/19 : « Dieu était en Christ réconciliant le monde avec lui-même ». Souvenons-nous de l'exégèse que S. Augustin donnait de la première épître de Jean. L'amour qui est Dieu et qui est aussi de Dieu, c'est le Saint-Esprit. Nous dirons de même que Dieu qui est en Christ sur la Croix, c'est l'Amour, c'est le Saint-Esprit. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont Un dans le pardon des hommes pécheurs.

La nuit du Vendredi-saint, évoquée par Péguy à la fin du Porche du Mystère de la Deuxième Vertu, représentait pour nous le Saint-Esprit unissant le Père au Fils crucifié et abandonné. Là ne se borne pas le rôle du Saint-Esprit dans la Croix. Lui qui est « l'épanchement complet de la vie intime de Dieu », il s'épanche dans le pardon. Un philosophe a distingué « profondément, dans le domaine social, le clos de l'ouvert. » Je dirai que lorsque Jésus remet son esprit au Père, la société du Père, du Fils et du Saint-Esprit est parfaitement close ; en même temps elle est entièrement ouverte sur le monde. En ce sens le Saint-Esprit est le ministre du clos et de l'ouvert : il est le baiser du Père et du Fils. Il est aussi le baiser que Dieu dépose sur le front de l'homme coupable.

4.- LE SAINT-ESPRIT ET L'INCARNATION.

[10] Nous remonterons maintenant au début de l'Evangile. L'Incarnation a pour but le sacrifice de la Croix. A l'origine même de l'Incarnation nous allons rencontrer le Saint-Esprit réconciliateur. Jésus-Christ, notre Seigneur, a été conçu du Saint-Esprit. La déclaration du Credo a pour fondement biblique les textes de Matthieu 1/20, - parole de l'ange à Joseph – « L'enfant qu'elle (Marie) a conçu vient du Saint-Esprit » et de Luc 1/36, - parole de l'ange Gabriel à Marie, - « le Saint-Esprit viendra sur toi ». Pour alimenter ici notre méditation sur le Saint-Esprit, nous présenterons, d'après un ouvrage récent, quelques remarques sur le récit de l'Annonciation, Luc 1/26-38.

Le récit de l'enfance de *S.* Luc est rempli d'allusions à l'Ancien Testament. Il use du procédé sémitique du midrash, qui décrit un événement actuel à la lumière d'un événement ancien, « en reprenant les mêmes termes pour signaler la correspondance des événements rapprochés. » Dans l'Annonciation, trois textes de l'Ancien Testament sont spécialement évoqués : la venue joyeuse et triomphante du Seigneur au sein de son peuple dans Sophonie 3/14-17 ; la prophétie messianique de Nathan dans II Samuel 7/12-16 ; enfin la venue de la gloire de l'Eternel sur le Tabernacle du désert, Exode 40/35 : « La nuée couvrit de son ombre le tabernacle et la gloire de l'Eternel remplit la tente. » Voici, en écho à ce dernier texte, la parole de l'Ange : « Le Saint-Esprit viendra sur toi, la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre : c'est pourquoi ce

qui naîtra de toi sera appelé Saint, Fils de Dieu. » Je transcris la thèse de l'auteur que je suis ici : « Le texte de l'Exode implique deux manifestations complémentaires de la présence de Dieu : présence au-dessus, présence au-dedans. La première est le signe de la transcendance de Dieu (Dieu du ciel, infiniment au-dessus de l'homme). La seconde, de son immanence : il demeure au milieu des hommes, dans un tabernacle, c'est-à-dire une "tente" parmi les "tentes" de la "fille de son peuple" (cf. Lam. 2/4). » (R. LAURENTIN).

Cette double présence de Dieu se renouvelle en Marie. Comme le Saint-Esprit se mouvait au-dessus des eaux, et comme la nuée couvre le tabernacle de son ombre, ainsi le Saint-Esprit vient sur la fille de Sion pour opérer le mystère de la conception virginale. Dans la tente elle-même, entre la gloire : c'est Dieu lui-même en la personne du Fils, le Saint par excellence.

Irénée de Lyon, « dans un éclair génial », dit un commentateur, a comparé Dieu à un homme qui se sert de ses deux mains : le Fils et le Saint-Esprit. Dès le début de l'Evangile, l'œuvre de la réconciliation des hommes pécheurs avec Dieu a nécessité les « deux mains de Dieu ». Le Saint-Esprit n'a pas succédé à Jésus-Christ au moment de la Pentecôte, comme un souverain succède à son prédécesseur. C'est pourquoi les récits de l'enfance mentionnent sans cesse l'Esprit-saint. Jean-Baptiste fut rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère, et cette dernière le fut aussi quand Marie alla la saluer dans les montagnes de Juda.

5.- LE SAINT-ESPRIT ET LE MINISTERE DE JESUS.

[11] Présent à la Croix, présent dès le début dans l'Incarnation, le Saint-Esprit va de pair avec Jésus tout au long de la vie terrestre du Sauveur. Jésus était conduit par l'Esprit dans ses déplacements, Luc 4/1 et 14 ; c'est par l'Esprit qu'il annonce la justice, Matthieu 12/18, qu'il dit les paroles de Dieu, Jean 3/34, qu'il donne ses ordres aux apôtres, Actes 1/2 ; c'est par l'Esprit enfin que Jésus chasse les démons, Matthieu 12/28, ce que nous devons étendre sans aucun doute à tous les miracles du Christ.

Pour la première fois sur la terre, un homme est entièrement revêtu, rempli du Saint-Esprit. Jean-Baptiste et la Vierge Marie sont à cet égard dans une situation exceptionnelle, comme précurseur et comme mère de Jésus. Lui-même est le nouvel Adam qui reçoit à nouveau un vêtement de gloire, et ce vêtement, c'est Dieu même, l'amour de Dieu, le Saint-Esprit. Le paradis refleurit dans l'Evangile.

Il est intéressant de rapprocher le Baptême du Saint-Esprit que Jésus reçut au Jourdain, du récit de l'Annonciation. « L'Esprit-saint descendit en apparence corporelle comme une colombe sur lui et une voix du ciel se fit entendre : "Tu es mon Fils bien-aimé". » Le Saint-Esprit avait couvert Marie de son ombre et le Fils avait été conçu en elle. Maintenant c'est directement sur le corps de Jésus que descend l'Esprit. L'Arche de l'Alliance, le Tabernacle, le Temple sont abolis. Le corps même de Jésus-Christ est le Tabernacle ou le Temple de la Nouvelle Alliance.

Cette plénitude de l'Esprit sur Jésus est confirmée à la Transfiguration : « Survint une nuée et les couvrit de son ombre, et une voix se fit entendre de la nuée : "Celui-ci est mon Fils élu." » Les trois textes de l'Annonciation, du Baptême et de la Transfiguration correspondent entre eux et font tous trois écho à la nuée du Ch. 40 de l'Exode.

Ainsi Jésus est revêtu du Saint-Esprit réconciliateur. La dualité fondamentale du Créateur et de la Création est surmontée dans le Dieu-homme. Les trois dualités incluses dans la création, de l'homme et de la femme, du païen et du juif, du maître et du serviteur, le sont aussi : l'homme et la femme sont réconciliés fondamentalement dans l'amour de charité qui unit Jésus et sa Mère. Certes, leur relation dut subir une évolution ; mais toujours il y eut union dans le cœur du Fils avec celle qui, après l'avoir enfanté, écouta sa Parole et le suivit jusqu'au Calvaire : union parfaite par le Saint-Esprit qui revêtait Jésus. - Jésus est Juif, descendant de David et d'Abraham. Mais sa généalogie selon Luc remonte jusqu'à Noé et Adam lui-même. S'il ne fut envoyé dans sa mission terrestre qu'aux brebis d'Israël, il a dépassé parfois ce cadre, préfigurant qu'il avait d'autres brebis dans le monde entier.- Enfin celui qui fut fils et serviteur du charpentier Joseph, a posé la loi de la réconciliation des maîtres avec leurs serviteurs quand il a lavé les pieds des disciples et enseigné un ordre nouveau : « Les rois des nations les maîtrisent… Qu'il n'en soit pas de même parmi vous. Mais que le plus grand parmi vous soit comme le plus petit, et celui qui gouverne comme celui qui sert. »

6.- LA PENTECÔTE.

[12] Jésus de Nazareth a inauguré une ère nouvelle, celle de l'homme rempli du Saint-Esprit. Le privilège qui fut le sien, il va en effet le répandre sur ses disciples : tel est le sens de la Pentecôte. C'est en ce sens très précis qu'il était avantageux pour les disciples que le Maître les quittât : ils allaient devenir comme lui des hommes réconciliés et réconciliateurs par le Saint-Esprit. C'est également en ce sens que Jean écrivait que du vivant de Jésus sur la terre, l'Esprit n'était pas encore. L'Esprit était sur la terre depuis le premier moment de la création : mais des hommes remplis de l'Esprit, cela n'était pas encore ; Jésus

était le premier et le seul, et il devait le rester jusqu'à la Croix, la Résurrection, l'Ascension, et encore les dix jours qui suivirent.

D'une certaine manière on peut dire que sur la terre même le paradis est rouvert pour les chrétiens, même si les faiblesses, les maux et les tribulations demeurent pour eux. Plus exactement c'est le Royaume messianique qui est inauguré sur la terre. Pour le peuple de la nouvelle alliance, Rome, Constantinople, Genève, Canterbury ou Moscou ne seront jamais que des capitales secondaires. Notre gouvernement à tous réside dans la Jérusalem d'en-haut ; c'est là que notre Culte a son centre, comme le montre l'Apocalypse ; c'est de là qu'est envoyé sur nous le Paraclet qui, semblable à la Nuée de l'Exode, guide le peuple nouveau vers le Ciel qui lui est promis.

Le privilège de l'Esprit, qui était sur Jésus, est étendu à tous ceux qui croient. Aussi trouvons-nous le jour de la Pentecôte les marques de la réconciliation, comme nous les avions trouvées dans la personne du Seigneur.

Réconciliation du ciel et de la terre : la révélation du Père, du Fils et du Saint-Esprit est prêchée avec une entière vérité par l'apôtre Pierre. Les meurtriers même de Jésus sont réconciliés avec Dieu par la repentance, la foi et le Baptême. Ils vont prendre part au culte de la Nouvelle Alliance, désigné par les simples mots « la fraction du pain ». Par ce culte, uni à la liturgie qui se déroule autour du trône de Dieu et de l'Agneau, le ciel et la terre chantent une même louange par le Saint-Esprit.

Réconciliation des dualités terrestres brisées et souillées par le péché. Les femmes sont là, à côté des hommes, restaurées par la grâce dans tout l'honneur qui leur est dû. - Les peuples divers de la terre sont représentés par les Juifs de la diaspora. La confusion des langues, née à la tour de Babel, est abolie par l'Esprit-saint. Bientôt les disciples, mis en branle par les persécutions, partiront pour l'évangélisation de la Judée, de la Samarie, puis de tout peuple et de toute langue, jusqu'aux extrémités de la terre. - La dualité des riches et des pauvres se résout parce que les riches se font pauvres, afin de tout partager selon les besoins de chacun. Les maîtres de l'Eglise, ce sont des hommes sans instruction, sans autorité terrestre. Elevés par le Seigneur à la tête du peuple nouveau, ils sont véritablement les serviteurs de tous ; et bientôt l'apôtre Jacques, frère de Jean, suivant de près le diacre Etienne, serviront l'Evangile en versant leur sang comme Jésus l'avait fait pour eux.

III.- LA RECONCILIATION DANS L'HISTOIRE

1.- LA PLACE DE L'ECHEC DANS L'ŒUVRE DU PARACLET.

[13] A ce que nous avons dit jusqu'ici on peut opposer une objection que j'examinerai dès le début de cette dernière étude.

Le Saint-Esprit, contemplé en Dieu, unissant le Père et le Fils, c'est bel et bien. Mais c'est de la théologie, au sens propre : paroles sur Dieu. De ce fait, paroles hors du monde. Quant à l'Eglise primitive, peut-être avons-nous un peu tendance à l'idéaliser. Mais peu importe, ce sont des temps périmés. Les choses ont bien changé depuis : en sorte que la doctrine du Saint-Esprit réconciliateur, si on peut la dire vraie en théorie, est fausse en pratique. Elle ne joue pas dans l'histoire de l'Eglise, dans la réalité quotidienne du monde.

Je crois que la pensée d'un échec du Saint-Esprit réconciliateur est très généralement répandue. Elle conduit à l'une ou l'autre de deux attitudes : un conformisme qui se contente de prendre l'Eglise telle qu'elle est, avec ses échecs ; ou un illuminisme qui prétend recommencer à zéro, comme si le Saint-Esprit avait émigré loin de la terre, et qu'il allait enfin revenir sur notre demande.

Je n'accepte ni l'une ni l'autre de ces attitudes. Je n'en suis que plus à l'aise pour affirmer qu'il y a une part de vérité dans la pensée d'un échec du Saint-Esprit réconciliateur.

En premier lieu, souvenons-nous du caractère sacrificiel du Saint-Esprit. Etant l'Amour, toujours il s'efface. Dans l'Eglise ce sacrifice revêt un nouvel aspect : l'Amour n'agit que par une Lumière persuasive, jamais par la contrainte. S'il n'est pas obéi, il ne punit pas le chrétien négligent ou infidèle. Le Saint-Esprit, chef de l'armée de l'Eternel, a sans cesse les mains liées par ses soldats. Comme un homme qui joint ses mains liées en prière, le Saint-Esprit répond à l'ingratitude par un plus grand amour : ainsi il reste fidèle à lui-même, il demeure l'Amour réconciliateur.

En second lieu, dans l'échec, la prédestination du Père donne toujours au Saint-Esprit des âmes qui souffrent avec lui et en qui il souffre. Telle fut par exemple sainte Monique pendant les longues années de l'égarement de son fils. Dans les larmes, il fut la consolation de cette mère chrétienne. L'épreuve eut son terme et le merveilleux exaucement, qui se nomme saint Augustin, fit abonder la consolation.

Enfin il est des échecs en qui ne joue même pas la liberté des chrétiens lents à croire et à obéir. Le Père, dans sa prescience, permet des défaites dont nous ne pouvons pas savoir comment elles concourent au mystère de ses desseins. Tels sont, dans l'histoire de l'Eglise, tant de reculs, de retards, de divisions. Telle est aujourd'hui l'apostasie de la chrétienté. Le Saint-Esprit, en sa parfaite unité avec le Père et avec le Fils, accepte pour l'Eglise où il habite, ce plan que nous ne pouvons pas sonder. Que notre foi ne défaille point ! En croyant que le Saint-Esprit demeure le Consolateur, nous connaîtrons la consolation au sein même de l'épreuve, puis nous la connaîtrons dans la victoire.

2.- LE CIEL ET LA TERRE RECONCILIES.

[14] Tout au long de l'histoire de l'Eglise, le ciel et la terre sont réconciliés ; et cela encore aujourd'hui même, et jusqu'à la fin, dans une louange ininterrompue,

La réconciliation s'accomplit chaque fois qu'un homme pécheur est baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; chaque fois que, selon la parole de Luther, cette eau qui « n'est que de l'eau », devient avec la Parole de Dieu, le Baptême, « c'est-à-dire une eau de grâce et de vie, le bain de la régénération dans le Saint-Esprit ». Le Baptême a pu changer dans sa forme et devenir, au temps de la chrétienté, le Baptême des nouveau-nés au sein de la famille chrétienne. Le Baptême a pu, et peut rester souvent sans fruit et sans force : le Baptême n'en est pas moins toujours présent, réconciliant les élus avec Dieu dans la croix du Fils et par l'action du Saint-Esprit.

La réconciliation des hommes avec Dieu et les uns avec les autres sur la terre en communion avec le ciel, s'est accomplie à travers les siècles, et s'accomplit toujours au repas de la Table Sainte. Pour le Saint-Esprit, la terre entière est une chambre-haute qui n'est jamais restée vide, et le temps de l'Eglise est un long soir du Jeudi-saint qui n'a jamais été interrompu, La forme du repas sacré a varié et s'est diversifiée ; des barrières se dressent qui empêchent une totale et visible inter-communion. Dans cette épreuve le Paraclet porte notre unité avec la consolation de la souffrance, avec l'espérance qu'elle aura un terme certain.

Remarquons ici que le Baptême et la Sainte-Cène sont le point d'application d'une action parfaite et constante du Saint-Esprit, en pleine unité avec le Père et le Fils. Le sens que nous attachons à la Réforme, c'est la restitution aux sacrements de la Parole qui les vivifie. Malgré les faiblesses, et les erreurs peut-être, au sein de la Réforme elle-même, le Saint-Esprit l'a permise ainsi : par sa longue patience, il fait pénétrer en nous de nos jours la consolation et l'espérance de l'unité que Dieu veut, et comme il veut.

Ainsi, au sein de l'Eglise, l'homme chrétien, qui reste fidèle là où sa vocation le place, vit par le Saint-Esprit la réconciliation avec Dieu et avec ses frères. De ce fait il est aussi réconcilié avec lui-même. En particulier la confession des péchés, l'acceptation volontaire de l'épreuve et l'obéissance à la lumière de l'Esprit, restituent en notre âme l'image de Dieu que le péché avait ternie et comme effacée. Le principe de l'âme, disait la psychologie de S. Augustin, est la mémoire où se reflète le nom du Père. Dans la réconciliation, la mémoire se purifie de la culpabilité et des souvenirs du péché, elle s'enrichit de tout ce qui est aimable, vertueux et digne de louange.- L'intelligence qui évoque le Fils, se fortifie dans la connaissance de la vérité qui est en lui. La volonté enfin, si proche du Saint-Esprit lui-même, veut ce qu'il veut, c'est-à-dire aimer. « La conscience de soi devient alors conscience de Dieu, la connaissance de soi connaissance de Dieu, l'amour de soi amour de Dieu. » Tel est le couronnement du Traité de la Trinité. Telle est aussi notre expérience actuelle, si nous le voulons avec le Saint-Esprit.

3.- L'HOMME ET LA FEMME RECONCILIES.

[15] La réconciliation de l'homme et de la femme se poursuit à travers toute l'histoire de l'Eglise par l'équilibre que le Saint-Esprit maintient entre, d'un côté, ceux qui vivent dans le mariage chrétien, et d'autre part ceux qui vivent sans le mariage, dans la virginité et la continence, dans le célibat ou dans le veuvage.

Remarquons, au sujet du mariage, que la ressemblance enseignée par S. Paul entre cet état et celui du Christ et de l'Eglise, ne réside pas dans l'union selon la chair en tant que telle. Le lien du mariage ne peut être en Christ que spirituel à la base. C'est un lien des volontés pour le partage des joies et des peines, dans une tache commune où la transmission de la vie, puis l'éducation des enfants occupent la place de choix. Ce qui est de l'union selon la chair est un élément dans un long parcours, qui part de la réconciliation de deux êtres en Christ pour aboutir à la vie éternelle. Que le mari aime sa femme comme Christ a aimé l'Eglise, il l'aimera dans un esprit sacrificiel selon l'amour du Saint-Esprit ; et ainsi le mariage, dans ses aspects les plus terrestres eux-mêmes s'enveloppe de pureté dans le Seigneur.

En ce qui concerne le mariage, grands sont les échecs du Saint-Esprit, nombreuses les larmes. La victoire est cependant toujours possible, toujours actuelle, là où il y a adhésion au Paraclet et, s'il le faut, support de souffrance dans la consolation du Paraclet. Vous ne rechercherez pas volontairement l'échec et l'erreur, pour que d'autres souffrent à votre place et peut-être par vous. C'est pourquoi je vous dirai ici le conseil de Dieu. - Dans le passé l'échec du mariage chrétien, ce fut bien souvent l'infidélité conjugale.

Rares furent les prédicateurs qui, comme Grignion de Montfort, prirent position contre les favorites des grands de ce monde. Est-il besoin de rappeler la licence de notre XVIIIe siècle français, ou les complaisances assez sordides du XIXe siècle bourgeois ? Mais je voudrais vous mettre en garde contre la séduction du XXe siècle. Je ne porte ici aucun jugement sur ceux qui, parmi vous peut-être, ou près de vous, ont vécu la souffrance d'un divorce. Mais je voudrais dire que la pratique généralisée du divorce n'est pas un don du Paraclet ; elle est pour lui échec, souffrance, larmes. Or cette pratique nous tente, il faut l'avouer, par un certain air de puritanisme. Par des divorces nombreux, les époux arrivent à être fidèles le temps que subsiste un mariage. A la polygamie simultanée qui nous choque, se substitue une polygamie successive qui finit par paraître acceptable.

Non. La réconciliation de l'homme et de la femme dans le mariage n'a pas d'autre voie que celle qui a été tracée une fois pour toutes par le Christ et les apôtres : un seul homme et une seule femme unis dans la fidélité pour transmettre la vie naturelle et la vie surnaturelle, unis en cela jusqu'à ce que la mort les sépare. Si nous nous sommes écartés de cette voie, il faut y revenir autant que cela est possible dans la consolation du Saint-Esprit. Et les communautés priantes qui vivent dans le célibat intercéderont pour que, jusqu'à ce que le Seigneur revienne, le mariage chrétien soit maintenu, et que le doux Saint-Esprit trouve toujours de saintes familles où demeurer.

4.- LE MAÎTRE ET LE SERVITEUR RECONCILIES.

[16] C'est dans la perspective du maître et du serviteur que le Saint-Esprit réconciliateur a rencontré, du fait de la liberté des chrétiens ou de leur faiblesse, ses plus visibles échecs. C'est dans cette perspective également que la critique marxiste est, à bon droit dans un certain sens, la plus agressive.

Certes, ici encore, tout n'est pas échec, tout n'a jamais été échec. Toujours il a été donné au Paraclet des chrétiens amants de la pauvreté, avant S. François et après lui. Cependant l'amour des richesses a rendu vain en bien des cas un des enseignements essentiels de l'Evangile. L'oppression sociale reprend toujours le dessus, malgré toutes les nouvelles offensives de l'esprit de pauvreté. Pour ne citer qu'un fait, le dossier d'accusation de la civilisation industrielle à ses débuts est bien lourd, car c'était une civilisation qui était encore pratiquante-chrétienne.

A l'opposition du maître et du serviteur, il faut rattacher les guerres, car il y a des nations pauvres et des nations riches, et tout ce qui en découle. La formation des nations chrétiennes au moyen âge a pu ralentir et apaiser les guerres ; elle ne les a jamais éteintes complètement. Le feu est reparti de plus belle avec la guerre de Cent Ans, véritable schisme de la chrétienté. Vous connaissez la suite.

De nos jours ajoutons à l'oppression du pauvre par le riche et à la guerre entre les nations, la révolte des enfants contre les parents. La dualité du père et du fils est à la base des rapports humains que nous envisageons ici. De nos jours l'extension de la délinquance juvénile porte la guerre au cœur même du rapport du père et des enfants.

Je me demande, si étrange que cela paraisse, s'il ne faut pas relier à cet échec si visible du Réconciliateur, la négligence à l'égard des charismes du Saint-Esprit. Car ce n'est pas par obéissance à Dieu que les chrétiens ont laissé les charismes tarir dans l'Eglise. Ils ont disparu plus ou moins complètement là où ils ont été négligés, là où ils ont cessé d'être désirés. L'esprit sacrificiel du Paraclet est allé jusque-là. Lui est resté dans cette Eglise où bien peu de mains se tendaient vers lui pour recevoir ses charismes. Et vers quoi se tendaient-elles, ces mains ? Vers l'or peut-être, ou vers les moyens humains dont la gloire rejaillit sur l'homme et non plus sur Dieu. « Je n'ai ni argent ni or, dit saint Pierre, mais ce que j'ai je te le donne » : il a le charisme de la guérison des corps. - L'esprit prophétique eût pu conférer aux prédicateurs une autre force contre les péchés des riches : mais l'esprit prophétique, bien souvent, a été banni, rejeté vers l'illuminisme et vers l'erreur.

Le Saint-Esprit a accepté que l'histoire chrétienne fût ainsi. Jamais, j'en suis certain, il n'a laissé l'Eglise sans charisme authentique de guérison ou sans esprit prophétique. Cela est resté par périodes extrêmement caché, conformément au caractère sacrificiel du Paraclet. Malgré l'immense faiblesse et petitesse de l'Eglise d'aujourd'hui, comparée à l'arrogance d'un monde antichristique, nous avons la joie de voir la guérison et l'esprit de prophétie fleurir par places au sein de cette Eglise elle-même.

5.- LE PAÏEN ET LE JUIF RECONCILIES.

[17] Ici la réconciliation du Saint-Esprit remporte, dans l'histoire des origines chrétiennes, une indéniable et prodigieuse victoire. Lorsque les temps furent accomplis, Dieu a trouvé en Israël un « reste » fidèle à sa vocation messianique. L'Ancien Testament a porté son fruit en la Vierge Marie et en ceux qui, autour d'elle, préparèrent le premier avènement du Fils de Dieu. Au « reste » appartiennent les apôtres, les saintes femmes, et les disciples qui attendirent la descente du Saint-Esprit. Pendant quelques années, les Juifs ne cessèrent de se donner à Jésus-Christ, en Judée, dans toute la Palestine et dans la Diaspora.

Le salut vient des Juifs, a dit le Maître. A part Luc, le médecin bien-aimé, tous les écrivains inspirés du Nouveau Testament sont des Juifs.

Les Juifs de culture grecque préparèrent l'Eglise à se tourner vers les païens. L'instrument par excellence que le Christ donna au Saint-Esprit réconciliateur, ce fut saint Paul. Se tournant vers les Gentils, leur consacrant sa vie, l'apôtre les fit entrer dans le corps du Christ, qui est l'Eglise. Le mur de séparation est abattu. En Christ les deux peuples sont un seul. En même temps la loi est abolie dans la Croix : c'est à-dire que les Ecritures de l'Ancien Testament cessent d'être enseignées dans le sens d'une Loi qui condamne ; elles deviennent la source de la grâce, préparant, annonçant et préfigurant la venue du Christ, Sauveur de tous les hommes.

L'histoire ne présente rien de plus beau dans tous les siècles que la formation, au 1er siècle après Jésus-Christ, dans le bassin méditerranéen, d'un homme nouveau en lequel le païen et le juif sont réconciliés en Jésus-Christ et en Jésus-Christ crucifié.

Depuis la fin du 1er siècle, disons à la mort de S. Jean, la partie juive de l'homme nouveau a été transférée dans l'Eglise du Ciel. Seule est restée sur la terre la partie païenne dont l'histoire s'est déroulée depuis bientôt deux mille ans avec ses faiblesses et ses échecs. Aujourd'hui, c'est le temps de l'apostasie païenne. Les chrétiens de la gentilité se sont enflés d'orgueil, leur « civilisation » s'est détachée de l'homme nouveau en Christ. L'Eglise aujourd'hui est un « reste » issu de la Gentilité.

L'apôtre Paul, parlant comme prophète, annonce qu'il vient une époque où les Juifs se convertiront tous. Leur réintégration dans l'homme nouveau sera vie d'entre les morts. La chrétienté issue des païens n'étant aujourd'hui qu'un « reste », nous sommes dans une situation analogue au « reste » juif quand le Saint-Esprit fit tomber le mur qui le séparait de la Gentilité. - De plus la fondation de l'Etat israélien est un signe qui dresse devant nous le mystère d'Israël.- Enfin la persécution des Juifs par l'antisémitisme virulent place devant nous non seulement le salut physique du peuple élu, mais le salut de son âme que Satan persécute depuis tant de siècles en la rendant aveugle à la Résurrection du Messie souffrant qui reviendra en Roi victorieux. Une chose est bien certaine en tous cas, c'est que l'Eglise n'a aucune solution sociale ou pacifiste à apporter au monde. La Clé que le Saint-Esprit lui tend est la réintégration d'Israël dans l'homme nouveau : là est la vie d'entre les morts.

6.- L'ACHEVEMENT DE L'EGLISE.

[18] La patience et l'esprit sacrificiel du Saint-Esprit réconciliateur nous laissent libres de l'attrister sans cesse. Lui ne cessera de nous aimer et de nous porter dans le cœur de Jésus qui prie pour nous. Il nous est loisible de suivre nos propres voies, et non les siennes, de faire nos expériences, d'appliquer nos idées qui, finalement, iront dans le sens de la division et non de la réconciliation.

Mais si nous voulons coopérer à l'œuvre réconciliatrice du Saint-Esprit, quelle ligne d'action suivrons-nous ?

Tout d'abord nous pratiquerons l'attente, là où Dieu nous a mis. Nous resterons dans l'Eglise, le mouvement, l'assemblée, dans lesquels nous sommes enrôlés. Là nous nous approcherons du Saint-Esprit pour lui demander de former en nous l'esprit sacrificiel à la ressemblance de lui-même. Nous assumerons une vie secrète de souffrance et de larmes, dans la joie de Jésus-Christ, dans la joie d'aimer. A ceux qui nous entourent nous apporterons le support et la consolation du Paraclet.

L'apôtre Paul, énumérant les preuves de son apostolat, place au premier rang « par une patience à toute épreuve » Les disciples de Jésus-Christ qui se consacrent au Saint-Esprit réconciliateur peuvent se reconnaître à ce signe. S'ils se rapprochent les uns des autres, ce ne sera pas pour fonder des églises nouvelles ou des œuvres spectaculaires. Ces instruments, ou ces coopérateurs du Saint-Esprit se grouperont en unions de prière, en communautés, en tiers-ordre, avec un entier respect des autorités établies dans le pays et dans l'Eglise où ils se trouvent.

L'attente, la patience. A ces deux lignes d'une action coopérante au Saint-Esprit, j'ajoute l'espérance : l'espérance de la consolation pleine et entière du second Avènement. Dans la perspective de l'espérance, les unions de prière, les communautés, les tiers-ordre font déjà converger leur intercession et leur action vers les victoires que le Saint-Esprit veut et que nous voulons avec lui.

Le Saint-Esprit réconciliateur veut mettre en nous d'abord la prière pour le Réveil de l'Eglise universelle actuellement existante, avec son Evangélisation et ses Missions, au sein d'un monde qu'entraîne un courant général d'apostasie du Christianisme.

Le second sujet d'intercession que le Saint-Esprit réconciliateur veut nous donner est la conversion du peuple juif, prophétiquement annoncée par les Ecritures : car là est la clé de toute réconciliation, là seulement vit dans sa plénitude l'homme nouveau en Christ.

Le Saint-Esprit réconciliateur met encore sur notre esprit l'unité visible de l'Eglise, à laquelle travaillent d'une part les. Protestants et les Orientaux dans les mouvements œcuméniques, d'autre part l'Eglise catholique qui veut ramener dans son sein les dissidences de l'Est et de l'Ouest.

Ces trois prières réconciliatrices : Réveil, Israël, Unité, conduisent à dire avec l'Esprit et l'Epouse : Viens ! car l'Avènement du Seigneur est l'achèvement de l'Eglise dans la plénitude de sa réalité.

[19]

VIENS
ESPRIT
CREATEUR

Visiter l'âme des fidèles
remplis de la grâce d'en haut,
les cœurs que tu as créés.

Tu es appelé le consolateur,
le don du DIEU Très-Haut,

Source vive, feu et charité
et l'onction spirituelle.

C'est Toi l'ESPRIT aux sept dons,
Le doigt de la droite du PERE
qui rends les langues éloquentes.

Eclaire nos esprits de tes lumières.
Verse l'Amour dans nos cœurs.

Soutiens la faiblesse de notre corps
par ta constante vigueur.

Chasse l'ennemi loin de nous.
Donne-nous sans tarder ta PAIX.

Guide-nous, et que sous ta conduite
nous évitions tout mal.

Révèle-nous le PERE,
Fais-nous connaître le FILS,

Donne-nous de croire en Toi
qui es l'ESPRIT de l'un et de l'autre.

Gloire soit à DIEU le PERE
et au FILS ressuscité des morts
et à l'ESPRIT consolateur
dans les siècles des siècles.
Ainsi soit-il.

L'EGLISE DEVANT LES REVEILS, EN PARTICULIER LES MOUVEMENTS DE PENTECÔTE

Rapport présenté au Synode Régional de Tournon le 10 Novembre 1958.

INTRODUCTION

[1] Le Conseil Régional de la XIIIe Circonscription, en me confiant ce rapport, nous invite à nous placer tous ensemble au cœur de la réalité. Evitant, autant que la grâce de Dieu nous le permettra, les querelles de mots, nous n'esquiverons, ni les faits qui se sont déroulés au sein de notre Région, ni les problèmes qu'ils soulèvent.

Le plan du travail que je vous apporte est le suivant : d'abord tracer un historique aussi fidèle que possible des Réveils, et en particulier des mouvements de Pentecôte ; ensuite je rendrai mon témoignage sur le chemin que j'ai personnellement suivi au cours de mon ministère ; et ceci m'amènera à prendre position devant vous sur les problèmes que soulève actuellement l'évangélisation que poursuivent les Tsiganes chrétiens.

I.- SCHEMA HISTORIQUE

Seriez-vous d'accord, Messieurs et frères, pour que nous adoptions comme hypothèse de travail, la pensée que la vie chrétienne repose sur un trépied : la Bible, Parole écrite où Dieu se révèle ; les sacrements, où le Fils de Dieu nous incorpore à lui et se donne à nous ; enfin l'inspiration, par laquelle l'Esprit-Saint nous place actuellement en communion avec le Père et le Fils ? Ce schéma serait vraisemblablement faux si on l'imposait comme une proposition théologique ; ou, du moins, il appellerait quantité de nuances et de précisions. Je vous prie simplement de l'accepter comme un moyen un peu simpliste de classer une multitude de faits, sur lesquels nous devons jeter un coup d'œil bien rapide.

C'est ainsi que je dirai, toujours grosso modo, que la Réforme s'est préoccupée avant tout de rendre la Parole de Dieu, sa prédication et son enseignement, à un peuple à qui on ne présentait plus que des pratiques sacramentelles légalisées et politisées. Vous avez tous présente à l'esprit la déclaration de Calvin :

> « *Voilà dont nous avons l'Eglise visible, car partout où nous voyons la Parole de Dieu être purement prêchée et écoutée, les sacrements être administrés selon l'institution de Christ, là il ne faut douter nullement qu'il y ait Eglise.* »

La Parole et les sacrements : de l'inspiration il n'est pas question. En Allemagne, les abus des inspirés avaient poussé Luther à se ranger de toute sa force du côté des Princes dans la guerre des Paysans.- Plus tard, lorsque les prophètes cévenols prirent les armes, ce furent les troupes royales et catholiques qui les combattirent ; mais, après la guerre des Camisards, Antoine COURT et les restaurateurs de l'autorité synodale cherchèrent à éliminer, par la doctrine et la discipline, toute trace de prophétie.

[2] Selon notre schéma un peu simpliste, nous dirons que les Réformateurs selon la vocation qui était la leur, ont uni fortement la Parole de Dieu avec les sacrements de Jésus-Christ ; mais que, peut-être, leur œuvre est restée en partie inachevée du côté inspirationnel, prophétique, piétiste, si l'on veut. Ou bien encore on estimera que les illuminés allemands du XVIe s., et aussi les prophètes français de la fin du XVIIe s., ont pris un si mauvais départ, que Luthériens et Calvinistes ont été tentés de tout rejeter, le bon comme le mauvais, dans ce troisième aspect de la vie chrétienne,

(Un membre du Synode a remarqué, avec raison, que Calvin avait mis en lumière « le témoignage intérieur du Saint-Esprit ». Il n'est pas question un instant de dénier le caractère trinitaire de la doctrine des Réformateurs : ce sont les conséquences « prophétiques », « inspirationnelles », « piétistes » de la doctrine du Saint-Esprit qui sont ici en cause.)

Quoi qu'il en soit, les mouvements inspirés n'ont cessé de renaître dans l'histoire du protestantisme. Plusieurs de ces Réveils eurent à leur tête des chefs envoyés de Dieu, croyons-nous, qui surent imposer leur sagesse et éviter les abus. Ainsi George FOX créa le mouvement Quaker, John WESLEY les Eglises méthodistes, William BOOTH l'Armée du Salut.

Ces créations sociologiques se développent, notons-le, en dehors des Eglises traditionnelles de la Réforme, luthérienne, presbytérienne ou anglicane. Nous servant encore de notre instrument de travail, constatons que le point d'application de la Parole de Dieu se déplace. Au lieu d'éclairer les sacrements, la

Parole éclaire ici avant tout l'expérience du croyant. La Parole suscite l'expérience initiale, la conversion ; puis elle nourrit la vie de prière, la piété, la communion avec Dieu, l'inspiration. Les sacrements risquent d'être plus ou moins vidés de leur contenu ; ils vont devenir des ordonnances, des actes d'obéissance, sans plus. Leur interprétation ira dans le sens de ZWINGLI. Les Quakers et l'Armée du Salut les supprimeront tout à fait.

Si vous me permettez, malgré la gravité du sujet, un peu d'humour, je risquerai cette image : que l'opposition entre l'Eglise et le Réveil, c'est la rivalité de deux trépieds qui n'ont chacun que deux pieds, ou dont tout au moins le troisième pied est plus court que les deux autres. D'une part la Parole et les sacrements, et c'est l'Eglise. Vis-à-vis, la Parole et l'expérience personnelle, (l'inspiration, le piétisme) : et c'est la Chapelle.

Personne n'a-t-il eu l'idée de mettre un trépied d'aplomb ? Le Réveil de 1820, en France et en Suisse, a créé lui aussi ses Eglises de professants. C'est l'époque également où se forment les Assemblées des Frères.- Mais, malgré les oppositions et les polémiques, l'esprit du Réveil pénétra dans les Eglises traditionnelles. Le fait sociologique nouveau, c'est la création des grandes Sociétés. Pour ne citer que deux exemples entre vingt, quelle force dans la Société des Missions Evangéliques ! Cette Société prêche la conversion, et elle intègre les âmes converties à l'Eglise doctrinale et sacramentelle. Aujourd'hui les Eglises indigènes, devenues majeures, sont le plus éclatant témoignage de l'unité reconstituée entre Parole, sacrements et inspiration prophétique.- Le second exemple que je veux mentionner, tout aussi fécond dans un autre ordre, c'est la floraison des Instituts de Diaconesses.

[3] Outre ces formes sociologiques nouvelles, où notre trépied retrouve son équilibre, notons que l'esprit du Réveil imprègne peu à peu nos recueils de cantiques et nos liturgies. Nous chantons dans le culte les beaux cantiques de César MALAN, de Félix NEFF et de tant d'autres hommes du Réveil. - BERSIER, pasteur des Eglises libres, exerce une influence certaine sur notre liturgie. Vers le début de ce siècle, en France, on est habitué à une sorte d'osmose entre l'Eglise Réformée et la piété du Réveil. Cette pénétration n'est pas générale certes, mais elle se manifeste dans des personnalités éminentes, un François COILLARD ou un Alfred BOEGNER, un Tommy FALLOT ou un Wilfred MONOD. Cette « osmose » Eglise-Réveil se manifeste encore par l'intérêt que portent beaucoup de Réformés aux mouvements dits « de sainteté », avec leurs « Conventions » en Grande-Bretagne ou en Suisse. Les hommes de Réveil de la seconde moitié du XIXe s. FINNEY, MOODY, TORREY, SIMPSON, de l'autre côté de l'Atlantique ; les BLUMHARDT et Christophe DIETERLEN dans la vallée du Rhin ; plus près de nous Ruben SAILLENS, sont suivis avec sympathie par plusieurs. On s'intéresse en maints endroits à la prière pour la guérison, à l'œuvre de Dorothée TRUDEL par exemple. Enfin le grand Réveil du pays de Galles en 1904-05 est suivi avec intérêt, parfois avec une intense émotion, en général avec sympathie, par un très grand nombre de fidèles des Eglises.

Nous arrivons ici aux origines des mouvements de Pentecôte. Les mouvements de sainteté recherchaient l'« absolute surrender », le complet abandon entre les mains de Dieu, dans une « seconde expérience » postérieure à la conversion. Les évangélistes américains que j'ai cités, donnaient un enseignement biblique très poussé sur le Saint-Esprit. Le Réveil du Pays de Galles fit voir comme à l'œil une effusion puissante de l'onction divine, une sorte de Pentecôte. Ainsi se trouva préparé le terrain où apparaît le trait distinctif du mouvement de Pentecôte : le « parler en langues » accompagnant la « seconde expérience ». On reconnaît alors cette expérience comme le baptême, ou la plénitude, ou le don du Saint-Esprit, toutes choses fondées bibliquement sur les promesses de Jean-Baptiste et de Jésus, et sur le livre des Actes. - On fixe en général à Los-Angeles, en 1906, le lieu et le moment où le « parler en langues » fut donné, au sein d'une mission populaire dirigée par un prédicateur noir. En fait, il semble qu'il y eut auparavant en divers lieux des prodromes de l'expérience nouvelle. A partir des événements de 1906, soit contagion, soit génération spontanée, le parler en langues apparut rapidement en des lieux très divers, dans tous les Etats-Unis, en Amérique du Sud, en Scandinavie, en Allemagne et en Grande-Bretagne, et jusqu'aux Indes.

Les mouvements de Pentecôte suscitèrent dès le début et suscitent toujours un grand enthousiasme chez leurs adeptes. D'après une statistique sérieuse, ceux-ci sont à l'heure actuelle au nombre de plus de 3 millions, répartis dans le monde entier. Mais, en même temps que le mouvement grandissait, il suscitait contre lui une hostilité vigoureuse de la part de toutes les autres Eglises ou « dénominations », que celles-ci se rattachent à une souche traditionnelle ou qu'elles soient nées d'un Réveil antérieur. Il est à peine exagéré de dire que le titre de « pentecôtiste » éveille chez la plupart des autres chrétiens un sentiment voisin de l'exécration. Voyons quelles furent les raisons d'une réaction aussi violente.

[4] (a) L'expérience du parler en langues ayant un aspect psychique, donna lieu à des abus caractérisés par une confusion du psychique avec le spirituel. Plusieurs théologiens ou conducteurs

spirituels se firent fort de prouver, bibliquement aussi, que cette expérience n'était plus pour notre temps. Elle était donc fausse à priori.

(b) Aggravant leur cas, les adeptes du mouvement de Pentecôte joignirent à la prédication du salut une imposition des mains systématique à tous les malades qui se présenteraient. D'où de nouvelles confusions entre le psychique et le spirituel, des cas douloureux, des accusations de « manquer de foi » lancées contre de pauvres gens qui ne guérissaient pas, etc.

(c) De même qu'ils adoptèrent systématiquement la guérison, les nouveaux baptisés du Saint-Esprit se réclamèrent de l'anabaptisme le plus strict. Tous les Baptêmes d'enfants sont nuls et doivent être entièrement refaits après la conversion personnelle, selon la lettre de tel verset de l'Ecriture.

(d) Enfin, et c'est sans doute le plus important, les mouvements de Pentecôte n'ont jamais eu un chef unique, un FOX, un WESLEY, un BOOTH, qui eût été capable de les unifier et de leur imposer une sagesse. Certes, il y eut ici et là des chefs qui s'élevèrent au plan national, généralement des pasteurs sortis des Eglises : ainsi le pasteur norvégien BARRATT qui fut gagné à la nouvelle expérience au cours d'une tournée de collectes aux Etats-Unis ; le pasteur méthodiste épiscopal HOOVER au Chili ; le pasteur Lewi PETHRUS, d'origine baptiste, et qui, contemporain des origines du mouvement, est toujours à la tête d'une Eglise de Pentecôte qui compte plus de 100.000 communiants en Suède. Mais à côté de ces réussites, que d'anarchie, que de zizanies, que de désordres moraux souvent, provenant de l'instabilité d'une autorité toujours précaire !

D'un autre côté, les prédicateurs de la Pentecôte ont de grands succès dans l'Evangélisation, en sorte que l'évangélisation a une tendance à s'identifier plus ou moins avec les méthodes de ce mouvement. Dès lors nous revoyons se dresser l'une contre l'autre, d'une part l'Eglise, avec la Parole et les sacrements, d'autre part le Réveil ou l'Evangélisation avec la Parole et une expérience, laquelle paraît désormais aberrante, débridée, sans frein, incapable de s'intégrer à quelque forme sociologique que ce soit, mais suscitant des poussières piétistes plus ou moins saines, qui s'amalgament ou se dispersent au gré des caprices du moment.

II.- TEMOIGNAGE PERSONNEL

La France ne fut touchée par l'expérience nouvelle du « parler en langues » que longtemps après la grande guerre. Un jeune Anglais, qui voulait être missionnaire au Congo belge, Douglas SCOTT, vint au Havre pour apprendre notre langue. C'était, si mes souvenirs sont exacts, en 1929. Très vite, il fonda en Normandie des Assemblées nombreuses, composées en grande majorité d'anciens catholiques. Il fut appelé par des pasteurs baptistes du Nord et par M. DE WORM, le pasteur de l'Eglise Nationale belge à Pâturages, dans le pays minier. En Janvier 1932, Douglas SCOTT tint une campagne de 3 semaines à Privas où il avait été appelé par le pasteur de l'Eglise libre, M. Samuel DELATTRE, qui espérait que le message mordrait sur le catholicisme ardéchois, comme il l'avait fait en Normandie. Douglas SCOTT tint des missions dans quelques autres églises réformées, notamment à Loriol et à Nîmes. Il créa des assemblées en divers points de la France et trouva un chef national en la personne d'un pasteur baptiste, M. NICOLLE, qui se fixa lui-même à Rouen. Douglas SCOTT de son côté, partit pour l'Afrique en 1939 et y resta plusieurs années. D'après une statistique de 1954, il y avait alors en France une centaine d'Assemblées de Pentecôte, totalisant environ 20.000 membres.

Lorsque Douglas SCOTT vint à Privas, nous étions plusieurs pasteurs qui, depuis plusieurs années déjà, demandions à Dieu un Réveil. Les Eglises où nous étions souffraient des séquelles du régime concordataire ; l'existence de deux Synodes, encore quelque peu rivaux, mettait une barrière à la communion fraternelle. Pour bien des Conseillers, âgés, et héritiers d'habitudes discutables, le ministère pastoral consistait essentiellement à obtenir par de bons procédés les finances que les gens ne voulaient pas donner. Les jeunes pasteurs d'alors attendaient, espéraient, du nouveau. Mon prédécesseur, Jean ARNOUX, avait travaillé avec fruit en collaboration avec les Salutistes. De l'autre côté de la Drôme, les pasteurs de la Brigade faisaient retentir leur appel à un Réveil du XXe siècle

C'est sur ces entrefaites donc que Douglas SCOTT prêcha à Privas. Je me souviens d'avoir dit à plusieurs collègues : « Allons voir, et, si c'est mauvais, nous condamnerons. » Ce que nous vîmes, ce furent les conversions, le renouveau du printemps spirituel que nous espérions. Notez bien ici, Messieurs et frères, que M. SCOTT prêchait sur le terrain de l'Alliance Evangélique : il annonçait dans un Français encore approximatif, mais non dénué de finesse, la Rédemption par le sang du Christ, la joie du salut, la sanctification. Son langage était savoureux, rempli d'un usage typologique de l'Ancien Testament, ce qui orientait d'une manière concrète vers le Christ. - Du Baptême d'eau, des langues, il ne fut pas question dans les réunions publiques. Ces sujets ne furent traités que dans les réunions réservées aux pasteurs. Moi-même, quand je fus « gagné à SCOTT », je lui dis un jour : « Ecoutez, ici, nous sommes calvinistes, nous baptisons les bébés et nous y croyons. Alors laissez-nous la paix sur ce point ». Ce qu'il fit : et nous n'abordâmes plus le sujet.

[6] J'ai dit : « Quand je fus gagné à SCOTT ». Oui, je suis de ceux qui crurent et qui croient encore que le mouvement de Pentecôte peut nous ouvrir l'accès à des richesses authentiques de la Parole de Dieu. Pour moi, ce ne fut pas seulement le parler en langues dans la communion ineffable avec Dieu ; ce ne furent pas seulement les guérisons que j'ai vues, données, comme vous en avez tous vu vous-mêmes, en réponse à la prière ; mais ce fut surtout la certitude sur le don même du Saint-Esprit, sur l'habitation en nous de la troisième personne de la Trinité, qui peut se manifester par les charismes spontanés et passagers, mais qui est surtout la source des sept dons traditionnels, lesquels éclairent notre esprit et fortifient notre cœur. C'est grâce au passage de Douglas SCOTT, puis à mes rencontres avec JEFFREYS et Donald GEE, sans compter mes lectures personnelles et l'étude de la Bible, que ces réalités ont pris corps dans ma pensée et se sont mises en place dans ma vie.

Voilà donc en quel sens je suis un « pentecôtiste ». Mais, recevant de nouvelles richesses de la Parole de Dieu, il n'était pas question pour moi de quitter l'Eglise qui m'avait donné la Parole de Dieu. M'ouvrant à l'inspiration sous des formes nouvelles, je ne songeai pas à renier les sacrements, œuvre par excellence du Saint-Esprit, mais plutôt à les revaloriser. Je me trouvai en profonde communion avec les Pères grecs, et avant tout Grégoire de NYSSE, pour qui toute vie mystique et inspirée est indissolublement liée à la vie sacramentelle.

C'est pourquoi, lorsque je fus conduit par une évolution solitaire à renoncer à baptiser les petits enfants, et lorsque je soulevai ce problème au sein de l'ancienne Eglise Réformée évangélique, puis de l'Eglise unie, je rompais avec un Baptême des enfants qui, pour mes paroissiens en tous cas, et pour plus d'un pasteur de l'époque peut-être, avait perdu à peu près tout caractère sacramentel. Le Baptême des catéchumènes présentés dans l'enfance répondait pour moi à la situation d'une Eglise, qui ne vit plus en chrétienté, mais dans un monde anti-christique. Le Baptême des catéchumènes suscite, non pas une Eglise de professants, mais, ce qui est tout autre chose, une Eglise confessante, c'est-à-dire une Eglise qui groupe à sa Table-sainte des pasteurs, des Conseillers et des fidèles, qui s'approchent personnellement de Dieu dans la nouvelle naissance et la nouvelle vie reçues par grâce. Une telle Eglise ne rejette nullement les enfants nés dans son sein, non plus que les jeunes ou les adultes qui n'ont pas reçu personnellement le don conscient de la repentance. L'Eglise confessante garde ces âmes en elle comme une sorte de judaïsme christianisé, où les préceptes de l'Evangile sont maintenus, comme un pédagogue qui conduira tôt ou tard à une pleine découverte du Christ Sauveur. Il est inutile d'ajouter qu'il n'y a nulle barrière entre les catéchumènes baptisés et ceux qui, baptisés dans l'enfance, accèdent à une confirmation, très proche du Baptême par son contenu spirituel, même si le signe et la grâce ont été donnés initialement loin en arrière.

[7] Voilà l'essentiel du Réveil de Charmes dans ses origines, et en particulier voilà ce qui précise ma part dans le travail qui a abouti au Synode National du Chambon en 1951. Sur place, ce Réveil de Charmes ne fut pas exempt d'erreurs, de tâtonnements ni de fausses manœuvres. Tous les pasteurs touchés par le mouvement de Pentecôte, ne furent pas d'avis de rester dans l'Eglise Réformée. Ma direction, si direction il y avait, fut battue en brèche, hors de Charmes et jusque dans ma paroisse. Aussi ai-je cru comprendre que la guerre de 39 faisait passer tout cela par une mort, amère, mais au fond nécessaire. Dans ce triste et long hiver de 6 années, la décantation se fit d'elle-même, un renouveau se prépara dans les profondeurs de la terre.

Aussi est-ce en 1945 Que virent le jour les formes sociologiques qui devaient marquer, sous le contrôle de l'Eglise Réformée et dans son sein, une osmose entre Eglise et Réveil, Ce sont l'Union de prière et le Cours Isaac-Homel. Ne croyez pas que nous ayons là de « grandes Sociétés », comparables à celles du siècle dernier. Nous avons pris conscience, sous la direction du Saint-Esprit, je le crois, d'une vocation de dépouillement, qui nous permet de prier pour la sainte Eglise universelle placée dans l'espérance du Retour de son Seigneur., Il y a union dans la prière : pour que toutes les branches de l'Eglise deviennent pleinement des Eglises confessantes ; pour que, confessant le même Seigneur, elles s'unissent en Lui ; pour qu'Israël prenne dans le corps de Jésus-Christ la place qui est, de droit, la sienne, selon l'enseignement de Romains 11.

Quant à notre minuscule Ecole, elle est un signe, qui rappelle aux adultes et aux jeunes que notre vie chrétienne ne se réduit pas à une « piété de réunions ». Quels que soient la chaleur, la ferveur, l'enthousiasme, des expériences initiales, et des réunions où retentit l'appel à ces expériences, l'entrée dans l'Eglise par la porte de l'Evangélisation, doit conduire à la vie quotidienne fidèle, avec le travail intellectuel comme le travail manuel. Une évangélisation qui tournerait en rond sur elle-même, sans mener nulle part, attirerait beaucoup les jeunes… et les moins jeunes aussi parfois : c'est une solution de facilité qui doit être dépassée.

(Ici encore, un membre du Synode a observé avec raison qu'il n'y avait pas de lien organique, obligatoire, entre une Eglise confessante et une œuvre scolaire. Il est certain que la Providence a utilisé, pour la fondation du Cours Isaac-Homel, des dons naturels déposés à l'avance en M. & Mme DALLIERE. L'Union de prière sait que les œuvres de l'Eglise peuvent revêtir cent autres formes, et son directeur se

réjouirait infiniment s'il y avait dans le sein de cette Union, entre autres œuvres possibles, une Maison pour le Repos et la Guérison).

III.- PRISES DE POSITION

[8] Je veux maintenant, Messieurs et frères, répondre ouvertement à des questions qui se posent, je le crois dans votre esprit, et que je formulerai ainsi : « N'y a-t-il pas dans l'Union de prière une doctrine et des pratiques à la fois clandestines et condamnables ? En particulier, n'y pratique-t-on pas le re-baptême ? N'use-t-on pas, et n'abuse-t-on pas du parler en langues ? »

Je crois à la validité du sacrement du Baptême donné à un petit enfant. L'enfant présenté est mis dans les bras du Seigneur et béni par Lui. L'enfant baptisé est incorporé par la grâce du Christ ; il est fait une même plante avec lui. Seulement, le germe déposé en lui sacramentellement sur la foi de ses répondants, ne s'accompagne d'aucune Parole que l'enfant puisse entendre, et à laquelle il puisse répondre. Si, devenu grand, cet enfant se donne au Seigneur, il éprouvera le besoin de savoir, par une action de l'Eglise, que ce Baptême est confirmé sur lui, et il éprouvera le besoin d'entrer lui-même dans cette confirmation par son oui conscient. Ce que l'Union de prière admet, c'est que cette confirmation peut, revêtir utilement la forme de l'immersion, que nous ne songeons pas à imposer à l'Eglise, et qui, de ce fait, reste un acte, non pas clandestin, mais privé, qui ne s'inscrit sur aucun registre. Cet acte rejoint le sacrement déjà reçu et ne fait qu'un avec lui. Nous pratiquons une telle immersion quand nous avons la conviction que c'est le Saint-Esprit qui conduit l'âme croyante sur ce chemin, et nous ne l'exigeons de personne. En l'accomplissant, nous ne disons pas à celui qui passe par cette immersion : « Je te baptise », mais « Je te confirme dans ton Baptême, ou : dans l'alliance de ton Baptême ». Cette immersion s'insère dans notre labeur en faveur d'une Eglise confessante, qui se tourne prophétiquement vers le Seigneur qui revient. La fidélité christique, dans notre temps anti-christique, exige que nous employions « tous les moyens que Dieu nous fournira pour avancer notre salut », selon que l'Esprit donne à chacun de s'exprimer.

J'estime qu'il y a re-baptême lorsque le croyant déclare nul le Baptême reçu par lui dans l'enfance. Ce re-baptême, nous le refusons. Ce que nous appelons « l'immersion en vue du Retour de Jésus » ne prête à cet égard à aucune confusion. Ceux qui jugent et condamnent, et l'Eglise et ses sacrements, y compris le Baptême administré aux enfants, sont les premiers à repousser l'immersion qui se fait à Charmes dans les conditions qui viennent d'être exposées. Nous en avons plus d'un exemple décisif.

---

[9] Quant au don du Saint-Esprit, en liaison avec le Baptême des catéchumènes ou avec l'immersion privée dont je viens de parler, oui, nous imposons les mains à ceux qui veulent que soit manifesté par ce signe que le Baptême chrétien est un Baptême d'eau et d'Esprit. Nous ne cherchons pas le moins du monde à obtenir, que ces personnes parlent en langues mais nous insistons sur le fait admirable de l'habitation de la 3ème personne de la Sainte-Trinité dans notre corps mortel, qui est le Temple du Saint-Esprit, S'il arrive que nos néophytes ou nos « réveillés » parlent en langues, nous ne méprisons pas ce signe, pourvu qu'il y ait par ailleurs sanctification, obéissance, humilité.

Dans les Assemblées trimestrielles ou les Retraites de l'Union de prière, jusqu'ici, nous avons permis le parler en langues. L'Union de prière le pratique peu en public. Les amis du mouvement de Pentecôte qui participent à nos rencontres, aiment spécialement à nous rappeler ce coup de clairon, sans lequel, pour eux, il n'y a pas de vraie bataille.

Ce qui caractérise beaucoup plus l'Union de prière sur le plan inspirationnel, ce sont les paroles plus ou moins inspirées ou prophétiques. Résurgence du prophétisme cévenol peut-être, cette manifestation a pris jour sous nos yeux dans les années avant 39, sans que nos inspirés ardéchois aient eu aucun contact direct avec les Assemblées de Pentecôte. Il y a eu là, dans ce qui furent les racines de l'Union de prière, une poussée indigène et autochtone.

Nous ne faisons pas de transcription écrite des messages prophétiques. Leur substance, si elle a quelque chose de valable, passe dans la réflexion, la pensée, l'enseignement, la vie concrète. Il y a ici continuité entre le charisme, avec son jaillissement spontané, et les dons permanents du Saint-Esprit, dons de sagesse, d'intelligence, de conseil, tels qu'ils sont répandus dans votre cœur à tous, comme dans le cœur de la sainte Eglise universelle, d'où le Saint-Esprit n'a jamais été absent.

J'ai presque terminé, et je ne vous ai pas encore parlé de l'évangélisation par les Tziganes. Je serai bref. Ces frères sont émouvants, par la fraîcheur de leur expérience chrétienne, la sincérité de leur foi, le zèle de leur témoignage. Ils prêchent Jésus-Christ ; ils amènent des âmes à Jésus-Christ : que notre cœur s'en réjouisse !

Malheureusement, au lieu de prendre la position de l'Alliance évangélique, qui fut celle de Douglas SCOTT à Privas en 1932, les Tziganes mettent actuellement au premier plan leurs « points distinctifs », notamment le parler en langues, et le re-baptême qui déclare nul tout Baptême déjà reçu. Les Tziganes me paraissent ici être intolérants. Ne cherchent-ils pas une infaillibilité mal placée, et une obéissance aveugle, quand ils attachent tant d'autorité à tel ou tel verset, sur lequel ils n'acceptent aucune réflexion ?

De ce fait, qu'ils le disent ou non, la prédication des Tziganes aboutit à former des Assemblées pentecôtistes. Dans les régions où il n'y a pas de protestants, cela ne nous concerne pas. Dans nos vieilles contrées protestantes, c'est regrettable, parce que les nouveaux convertis, au lieu de croître dans le Christ, risquent souvent d'être embrigadés, pour leur malheur, dans une croisade intolérante contre les autres chrétiens et contre l'Eglise. A un tel travail, nous n'avons pas à nous associer. Sans faire nous-mêmes de polémique ou de contre-attaque, nous devons veiller à répandre la lumière et la paix qui sont notre privilège, et que nous pouvons exprimer maintenant dans les quelques mots qui nous serviront de conclusion.

(J'ajoute ici pour l'Union de prière :

Qu'on me comprenne bien : « ne pas s'associer » ne signifie aucunement « combattre ». Nous pouvons soutenir par la prière et par notre présence dans l'auditoire, les réunions tziganes aboutissant à la formation d'Assemblées de Pentecôte sur le territoire de nos paroisses : l'amour chrétien va jusque-là.

Mais, dans de telles réunions, l'Eglise ne peut pas figurer sur l'estrade en la personne de ses représentants officiels. Car la fondation d'une Assemblée de Pentecôte s'accompagne alors d'une condamnation portée sur l'Eglise, son « infidélité », ses « erreurs ». A moins de sortir nous-mêmes de l'Eglise, nous ne pouvons pas signer cette condamnation par notre présence à titre « officiel ».

Cette abstention est douloureuse : mais elle est bien moins douloureuse que les discussions qui surgissent quand on n'a pas mis les choses au clair dès le début. Le jour où les frères Tziganes nous diront : Sortez de vos Eglises avec tous ceux que nous avons amenés à la conversion, nous nous écrierons : Il y a maldonne ! - Mais eux aussi sont fondés à nous dire qu'il y a maldonne, et que nous n'aurions pas dû leur donner un tel appui au début, si nous ne voulions pas adhérer à tout ce qui leur semble être une vérité infaillible.

Il va sans dire enfin que, là où chacun accepte de mettre au second plan tout ce qui n'est pas le salut par grâce, par le moyen de la foi, la sanctification et la vie éternelle, la collaboration pleine et entière est possible pour l'effort d'évangélisation.)

CONCLUSION

[11] L'histoire religieuse du XIXe siècle français, - avec les grandes Sociétés, notamment la Société des Missions Evangéliques et les Instituts de Diaconesses,- a préparé les voies qui nous permettent en notre XXe siècle, douloureux, pathétique, et merveilleux aussi, de surmonter l'antithèse entre Eglise de multitude et Eglise de professants.

L'Eglise de multitude veut être fidèle à la Parole et aux sacrements. N'ouvrant pas suffisamment la porte à l'appel personnel que l'Evangile adresse à chaque âme, elle oscille entre, d'une part, une Eucharistie où les participants n'accèdent que difficilement à la communion consciente avec Jésus-Christ et à la croissance en Lui, et d'autre part une Eucharistie à peu près déserte et abandonnée.

L'Eglise de professants veut être fidèle à la Parole et à l'inspiration, mais elle dévalorise l'action de la grâce dans les sacrements, quand elle ne l'ignore pas tout à fait. Les pierres se veulent vivantes, mais elles forment des petits tas, qui se font et se défont, au gré des circonstances. Il n'y a pas d'édifice, parce que le plan de l'architecte est rejeté.

La vocation de l'Eglise confessante, c'est de conserver la Parole de Dieu et l'inspiration dans le mystère de l'Eglise, avec ses sacrements et l'ensemble de son dépôt.- Cela signifie la communion dans la paroisse avec tous ceux qui n'ont pas accédé à une certitude pleinement consciente de la grâce : ce « judaïsme christianisé », loin d'être exclu ou condamné, est enveloppe d'amour et de tendres soins.- Le dépôt de l'Eglise confessante, c'est aussi la communion dans le temps avec les croyants du passé, la fidélité à un enseignement déjà éprouvé et à une hiérarchie instituée- Le propre de l'Eglise confessante enfin, c'est une ouverture vers l'avenir radieux de l'Avènement du Seigneur, en vue duquel il est nécessaire que les membres dispersés du corps de Jésus-Christ soient remembrés en un seul Corps. Au sein de ce Corps, qui confesse le Seigneur, et qui doit être uni en Lui, Israël viendra prendre sa place, qui est la première, la place de l'élection que n'a jamais oubliée le Père : car Il ne se repent pas de ses dons ni de ses appels.

J'AI DIT.

1959 – LES MYSTERES DU SALUT

Canevas des études présentées en Retraite de l'Union de prière,
à Charmes, les 4 et 5 septembre 1959.

I.- LE PETIT NOMBRE DES ELUS

[1] 1.- INTRODUCTION

Les chrétiens de Port-Royal représentaient sur la Croix un Christ aux « bras étroits ». Ils signifiaient par là que, conformément à la doctrine de S. Augustin telle qu'ils la comprenaient, le Seigneur Jésus était mort pour un petit nombre d'élus, tirés hors d'une masse de perdition. Le gros de cette masse perdue, qui n'était pas l'objet de la prédestination au salut, tombait de ce fait dans la perdition éternelle.

S. Augustin lui-même, fasciné comme tous les Anciens par la réflexion sur les nombres, proposait une explication de la limite qui était posée au salut. L'humanité, pour elle-même, devait fournir un nombre déterminé d'élus. Dans une première chute, avant celle d'Adam, les mauvais anges étaient tombés dans la perdition. Un nouveau nombre d'humains, sauvés par le Christ, remplaceraient les anges déchus nombre pour nombre : le nombre total est un nombre inconnu dont Dieu seul se réserve le secret.

A vrai dire, en donnant pour titre à cette étude « Le petit nombre des élus », ce n'est pas sur le plus ou le moins d'élus que j'ai voulu inviter votre méditation, et, à cet égard, mon titre serait un peu trompeur si je ne précisais pas tout de suite mon intention.

Le fait qu'il y a des sauvés et des perdus est évident pour tout chrétien. Un terme appelle l'autre. S'il n'y avait pas de perdition, de quoi serait-on sauvé ? Or le christianisme est essentiellement la religion du salut. Ou même peut-être faudrait-il dire, le christianisme n'est pas une religion, c'est le salut, tandis que toutes les religions sans le Christ sont impuissantes à sauver. Donc les trois notions, christianisme, perdition et salut sont inséparables.

Ce que j'appelle le petit nombre des élus, c'est dans ma pensée le fait que des hommes seront perdus éternellement. Que ces perdus soient une poignée, tandis que les sauvés seraient des myriades de myriades, il n'en resterait pas moins que le nombre des élus serait alors restreint, amputé, par rapport à une humanité totale. L'existence des damnés, en si petit nombre soient-ils, entraîne que le nombre des élus est petit, si grand que soit ce nombre.

Ainsi dès le début je m'exprime d'une manière paradoxale. Je veux en effet éveiller, piquer, stimuler votre réflexion. Soit timidité ou pudeur, soit superficialité ou lâcheté, nous nous contentons aisément dans ce domaine de formules toutes faites. Les choses nous paraissent arrangées, alors que nous touchons là à une des blessures les plus profondes de l'âme humaine. Ou si nous savons, au tréfonds, que la blessure est profonde, nous nous refusons à la regarder en face.

Ne soyez donc pas inquiets, comme si j'allais vous asséner des solutions toutes faites. Le but de ces trois études est au contraire de poser des questions, peut-être insolubles, de pressentir un très grand mystère, et de nous fortifier dans l'espérance.

[2] 2.- LA PERDITION SELON L'ENSEIGNEMENT DES ECRITURES

L'Evangile est une bonne nouvelle, que l'on peut repousser. Il apporte à l'homme une option. Celui qui n'opte pas pour le Royaume de Dieu s'expose au jugement éternel.

Les évangiles synoptiques présentent le jugement sous l'image de la géhenne. Etymologiquement, vous le savez, la géhenne est la vallée de Géhinnom, au sud de Jérusalem. Lieu du culte de Moloch au temps des rois impies, elle fut destinée par Josias à être un lieu impur, où l'on brûlait les immondices et les cadavres des animaux.

Dans l'enseignement du Seigneur Jésus, la géhenne désigne le châtiment éternel, le feu qui ne s'éteint point, le feu et le ver, la fournaise ardente, les ténèbres du dehors. On trouve dans l'Apocalypse l'étang de feu, ou de feu et de soufre, la seconde mort. Selon S. Jacques, la langue mauvaise est enflammée par la géhenne.

S. Jean ne parle pas de la géhenne, mais de la perdition ; de la colère de Dieu qui demeure ; de la mort ; du jugement au sens de condamnation finale ; des ténèbres ; des sarments retranchés et brûlés au feu, de l'éloignement du Christ à son avènement.

De même S. Paul remplace le terme de géhenne par la colère ; l'irritation et la colère ; la tribulation et l'angoisse ; la perdition ; la corruption ; le fait d'être rejeté ; la ruine éternelle loin de la face du Seigneur.

Dans l'enseignement du Seigneur Jésus, les paraboles présentent sous diverses images les deux chemins opposés que l'Evangile ouvre à l'homme. Nulle part il n'y a de troisième chemin qui combinerait un peu de l'un et un peu de l'autre. Ainsi le blé est pour les greniers, l'ivraie pour le feu, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. Dans le filet, le pêcheur sépare les bons poissons des mauvais que l'on jette dehors. Les invités rebelles ne goûteront pas au festin ; l'homme qui n'a pas revêtu de robe blanche sera jeté dans les ténèbres du dehors. Morne séparation entre les vierges sages et les folles, entre les serviteurs qui ont fait valoir les talents confiés par le maître, et celui qui a caché le sien dans la terre.

Deux paraboles décrivent l'une le Jugement dernier, l'autre l'enfer lui-même. Certes on peut dire qu'il s'agit ici du cadre, de l'imagerie des récits, et que l'enseignement central est ailleurs. La parabole du Jugement dernier montre que Christ et les siens sont un même corps ; la parabole du mauvais riche prophétise que la résurrection de Lazare, ou celle de Jésus, ne convaincront pas Israël. Néanmoins le cadre de ces paraboles correspond à l'enseignement général du Seigneur. Sa doctrine est une voie qui mène à la vie. Comme le dit la Didachê : « Il y a deux chemins, l'un de la vie, l'autre de la mort. »

[3] 3.- LA PERDITION CONSEQUENCE DE LA LIBERTE

En prononçant le mot de liberté, j'avertis aussitôt que je mets de côté ici toute la théologie de la prédestination. Si j'ai mentionné au début Port-Royal et S. Augustin, ce n'est pas pour m'enliser dans les inextricables discussions sur la grâce. Je suppose que, quoi qu'il en soit des secours de la grâce, l'homme créé à l'image de Dieu est réellement libre.

On pourrait encore discuter sur le mot de liberté, et prétendre par exemple qu'être libre, ce n'est pas forcément d'avoir à faire un choix. Je prends cependant cette image courante de la liberté, dont il faut bien toujours retenir quelque chose. Etre libre, c'est agir. Qui accomplit une action exclut d'autres actions, qui ne sont pas celle-là même qui est faite avec toute la force de la personnalité qui s'affirme. Si mon action est de m'abstenir, j'exclus par là ce que je ne fais pas.

Par rapport au péché et à la damnation, l'acte libre d'Adam exclu la félicité en Dieu, et entraîne la perdition, dont la mort terrestre est une image anticipée. La prédication chrétienne, portée par le Saint-Esprit, ouvre à nouveau le chemin de la liberté. Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé - Oui, je puis croire, oui je veux croire, a dû répondre le geôlier de Philippes. Il devint ainsi un juste, et le juste vivra par la foi.

Mais si l'auditeur refuse de croire ? Il reste alors dans la Condamnation, à laquelle il avait part du fait du péché du premier Adam. Par l'incrédulité, le pécheur scelle son état de perdition. Celle-ci devient une réalité librement voulue par lui, non pas voulue directement certes, mais voulue comme une conséquence du refus du salut proposé. Il n'y a de salut en aucun autre que Jésus. Le pécheur a la liberté de repousser Jésus, donc de se perdre.

Dirons-nous qu'il n'est pas nécessaire pour que la liberté soit réelle que les uns agissent d'une manière, les autres de l'autre ? Un père ne peut-il pas élever tous ses enfants comme des êtres libres, sans qu'aucun d'eux ne s'écarte du bon chemin ? Il serait pensable que tous les hommes choisissent librement le salut. L'histoire et l'expérience montrent qu'il n'en est pas ainsi.

Mais surtout l'Ecriture enseigne que la liberté entraîne effectivement la perdition pour plusieurs. Les prédicateurs de l'Evangile sont avec S. Paul « aux uns, une odeur de mort, donnant la mort ; aux autres une odeur de vie, donnant la vie ». « Le Seigneur Jésus apparaîtra du ciel avec les anges de sa puissance, au milieu d'une flamme de feu, pour punir ceux qui ne connaissent pas Dieu et ceux qui n'obéissent pas à l'Evangile. » Lorsque quelqu'un demanda à Jésus s'il n'y a que pour de gens qui soient sauvés, le Seigneur on prit occasion pour souligner l'acte libre des élus : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite », et en regard celui des réprouvés, qui, selon un autre contexte, sont nombreux à trouver le chemin spacieux qui mène à la perdition.

[4] 4.- LA PERDITION, REMPART DE LA SAINTETE DE DIEU

La religion de la Perse a souligné l'incompatibilité de la lumière et des ténèbres, du bien et du mal. On a pu chercher des influences iraniennes sur la pensée juive, ou encore sur une école de piété comme fut la communauté de Qumran. Le christianisme a toujours eu à se défendre contre la tentation de mettre sur un pied d'égalité, dans une lutte sans fin, le Dieu du bien et celui qu'il faut appeler le dieu du mal. La révélation biblique surmonte cette tentation en joignant à la sainteté de Dieu la toute-puissance absolue.

S'il n'y a pas de mélange concevable entre Dieu et le mal, il doit y avoir aussi une victoire totale du bien sur le mal. Le châtiment éternel des créatures définitivement rebelles marque la victoire de la sainteté de Dieu. « Il est de la justice de Dieu, dit S. Paul aux chrétiens persécutés, de rendre l'affliction à ceux qui vous affligent. » Ceux qui périssent avec l'Antichrist, les damnés, sont ceux qui ont succombé à toutes les séductions de l'iniquité ; ils sont condamnés parce qu'ils ont pris plaisir à l'injustice.

L'Apocalypse souligne que le jour du jugement est celui où Dieu a saisi sa grande puissance. Le temps est venu de récompenser les saints et de détruire ceux qui détruisent la terre. Il est donné à l'Epouse de se revêtir d'un fin lin, éclatant et pur. « Car le fin lin, ce sont les œuvres justes des saints. » Le châtiment frappera tout ce qui est contraire à la sainteté, essentiellement le mensonge, dont la source est la négation de Jésus-Christ.

Notre sentiment moral est en accord avec cet aspect de la révélation, qui fait de la perdition une exigence de la sainteté de Dieu. La terre est le lieu de l'épreuve humaine ; la vie qui nous est donnée est sacrée, et chacun de nos actes a un retentissement dans l'au-delà. On ne peut pas brouiller le service du Seigneur Jésus et le service de l'Antichrist. Voiler la perdition, c'est approuver ceux qui appellent le bien mal, et le mal bien.

Ce qui est vrai pour la santé morale des hommes en général l'est aussi pour les chrétiens. La Réforme nous a appris que le salut n'était pas conquis petit à petit par les efforts de l'homme, mais donné par un Dieu fidèle à la foi en son Fils. Cela n'empêche pas que l'épître aux Hébreux nous avertisse que, « si nous péchons volontairement après avoir reçu la connaissance de la vérité », il ne reste que l'attente terrible du jugement et l'ardeur d'un feu qui dévorera les rebelles.

Ainsi le gouffre de la perdition est ouvert le long de la route où nous cheminons sur cette terre. L'enseignement de la perdition est pour l'homme comme un garde-fou le long de la route. Supprimer ce rempart est le meilleur moyen de faire que les âmes tombent par multitudes dans l'abîme. Ce que l'Ecriture enseigne n'est nullement destiné à provoquer dans les âmes une crainte servile qui équivaudrait à une contrainte, La crainte révérentielle du Dieu saint nous incite non pas à contempler l'abîme, mais à maintenir l'enseignement qui, comme un rempart, nous préserve d'y tomber.

[5] 5.- LES ESSAIS DE MITIGATION

Révélé par l'Ecriture, exigé par la liberté de l'homme et par la sainteté de Dieu, l'enseignement de la perdition n'en est pas moins terrifiant. N'y a-t-il pas lieu de l'amoindrir, de le mitiger ?

De nombreuses tentatives ont été faites dans ce sens. La plus illustre est celle d'Origène. Nous aurons à revenir longuement sur l'universalité du salut au cours de la deuxième étude. Mais il faut souligner ici qu'il est bien difficile, sinon impossible, de tenir pour prouvée par les Ecritures, une mitigation quelconque de la damnation. L'argument scripturaire d'Origène porte sur le mot éternel, en grec « aiônos », mot qui peut signifier « relatif à l'au-delà, relatif à une nouvelle économie » sans que cette économie soit forcément d'une durée sans fin. Nous donnerons plus loin à Origène l'occasion d'une revanche. Ici sa cause est faible, si grand exégète qu'il soit. Car l'emploi de l'adjectif éternel, « aiônos », dans un déroulement d'économies successives, est bien rarement attesté dans l'Ecriture. Et quand le Christ lui-même dit que « ceux-ci iront au châtiment éternel, mais les justes à la vie éternelle », il est difficile de ne pas voir ici la symétrie qu'enseigne toute la tradition. Les peines de la perdition sont éternelles, comme la vie des justes sera éternelle.

D'autres ont pensé que le châtiment éternel serait un anéantissement des êtres irrémédiablement mauvais. L'expression de l'Apocalypse, la seconde mort, semblerait autoriser cette vue. Mais un autre texte précise que la bête et le faux-prophète, - termes qui désignent des hommes, - seront tourmentés « jour et nuit, aux siècles des siècles ». Du reste, l'annihilation des réprouvés ne changerait rien à ce que nous avons appelé le petit nombre des élus. Une partie sans doute importante de l'humanité resterait retranchée du salut chrétien.

Les théologiens catholiques ont cherché, vous le savez, du côté des limbes. Tout en maintenant que les limbes sont dans les régions inférieures où l'on ne voit pas Dieu, - donc dans l'enfer, - les modernes en font un lieu sans souffrance et qui connaît une mesure de bonheur. Un auteur récent, au lieu d'effrayer les parents des enfants morts sans baptême, demande qu'on les console par un enseignement juste sur le bonheur des limbes. D'autres auteurs cherchent à étendre les limbes à des créatures adultes, par exemple aux déments ou aux simples d'esprit. Tout ceci nous paraît assez lointain : mais il faut noter que, ici aussi, la tentative de mitigation échoue : qu'on atténue la perdition, elle demeure néanmoins pour ce que nous avons appelé un grand nombre.

Ainsi, on a beau faire, le fait de la perdition s'impose comme un mystère révélé. A la différence des autres mystères de la foi, celui-ci n'est pas éclairant. Le Credo ne s'attarde pas à nous faire affirmer notre adhésion à cet envers des mystères lumineux du salut. Toutefois il le sous-entend et il le suppose. Jésus-Christ viendra du ciel pour juger les vivants et les morts. Le Jugement aboutit ou bien à la vie éternelle, ou bien au châtiment éternel.

[6] 6.- LA PERDITION INTERIORISEE

En plein XIXème siècle, siècle de la science et du progrès, Charles FINNEY n'hésitait pas à annoncer aux pécheurs la perdition à laquelle ils étaient exposés. Les convertis de ces Réveils étaient des hommes et des femmes qui avaient éprouvé les affres de l'enfer, puis qui en avaient été délivrés par le clair message de l'Evangile. Et c'étaient non seulement des conversions nombreuses, mais encore des conversions solides, durables par la suite.

Bien des chrétiens n'ont pas passé par cette expérience-type, telle que je viens de la rappeler. Mais celui qui s'est donné à Jésus-Christ en vient toujours, si sa foi est authentique, à percevoir par le Saint-Esprit l'abîme d'où il a été retiré par le Sauveur.

Aujourd'hui les hommes du XXème siècle sont très sensibles à leur malheur présent. La vie est très tôt accablée de soucis et d'angoisses. Jésus-Christ apparaît légitimement comme un médecin de notre psychisme malade. Il donne une raison de vivre aux désespérés, et, comme le dit souvent notre frère, M. ROBERTS, Jésus donne un centre à notre personnalité qui, sans lui, était excentrique. Etrangers et gens du dehors, disait l'apôtre. L'homme d'aujourd'hui devient un étranger par rapport à lui-même, absorbé qu'il est par le social, le mécanique. D'être étranger à soi, cela est bien proche d'être un aliéné. Pour l'homme moderne, Jésus est le médecin de notre aliénation.

Cependant, si la conversion suit ce nouveau schéma, le schéma d'une guérison psychique, la réflexion sur cette conversion révèle par le Saint-Esprit que le mal était plus profond encore. L'aliéné guéri, qui progresse dans la foi, se voit comme coupable pardonné. Si Jésus guérit la psyché comme le corps, c'est qu'il a expié nos péchés par son sacrifice. Le sang de Jésus lave une culpabilité éternelle. Quels que soient les chemins de l'expérience, quand nous rendons compte de notre salut, nous créditons le Christ de ce qui lui est dû. Il m'a sauvé de la perdition. Ainsi cette peine éternelle, que l'Ecriture révèle, que la liberté de l'homme et la sainteté de Dieu exigent, la foi me la montre intériorisée dans mon être. Je suis un être en enfer, et j'en ai été retiré par Jésus-Christ. L'enfer est en moi comme le ver dans le fruit : et c'est le ver qui a été tué pour que le fruit renaisse en nouveauté de vie. Et même, ressuscité avec Christ, je sais que l'enfer reprendrait ses droits si je péchais dans l'intention que la grâce abonde. Ce qu'à Dieu ne plaise ! Bien plutôt, dit S. Paul, je traite durement mon corps et je le tiens assujetti, de peur d'être moi-même rejeté après avoir prêché aux autres.

Le Retour de Christ instaure le Jugement dernier. L'Ecriture nous annonce la condamnation, par ce jugement, de toute une partie de l'humanité, vivants et morts. Sans adhérer à l'ensemble de la doctrine janséniste, il est juste de dire, au sens que cette étude a précisé, que le nombre des élus est petit.

II - LE SALUT UNIVERSEL

[7] 1.- C'EST LA REVELATION QUI PARLE

Au moment de parler du salut universel, je voudrais maintenir qu'il ne s'agit pas d'une tentative de mitiger les peines éternelles qui nous ont été révélées par l'Ecriture. Revenons quelques instants sur la notion même d'une mitigation, pour montrer qu'une opération de ce genre n'est jamais admissible en matière de foi chrétienne.

On est tenté de mitiger une vérité chrétienne, lorsque celle-ci paraît insoutenable devant le tribunal de la raison ou de la sensibilité. Or ce sont là des juges que l'on ne peut que récuser. Le vase d'argile dira-t-il au potier : « Pourquoi m'as-tu fait ainsi ? » Non seulement la créature doit se courber comme Job devant la sainteté du Tout-puissant ; mais encore le chrétien sait que les facultés au nom desquelles il jugerait Dieu sont faussées par la chute. La raison et la sensibilité humaines vivent éclairées par la vérité de la foi. Elles n'ont pas de pouvoir contre la vérité. Une doctrine mitigée déforme le donné révélé par l'intervention d'une raison incompétente, même quand cette dernière recourt à l'Ecriture contre l'évidence de l'Ecriture.

La doctrine des peines éternelles est vraie : elle se refuse à toute mitigation. Mais l'Ecriture révèle également le salut universel, le salut de toute l'humanité et de tous les hommes. « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés. » Et, que l'on me suive bien, cette doctrine non plus n'accepte pas de mitigation. Je dis : que l'on me suive bien, car c'est ici que l'on ne voudra pas me suivre. - Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, dit le raisonneur qui est en chacun de nous ? Soit. Seulement, pour une raison ou pour une autre, cela ne s'arrange pas ainsi. Il faut lire : Dieu voudrait bien que tous les hommes soient sauvés. Ou bien il faut entendre que Dieu veut que des hommes soient sauvés chez tous les peuples, mais pas tous jusqu'au dernier. - Mais de telles interprétations sont à rejeter avec soin.

Il y a le feu des peines éternelles et il y a l'eau vive du salut universel. La Bible révèle d'une part le feu, d'autre part l'eau vive. Pour dire les choses en termes de nombre, la Bible contient ici, un peu comme

dans la Révélation de la Trinité, une contradiction pour l'homme qui compte. Le salut n'est pas total, et il est total. Une telle contradiction annonce un mystère, mais, contrairement aux autres, le mystère du nombre, en ce qui concerne le salut, n'est pas révélé : il est tout au plus pressenti.

Le danger des combinaisons, des mitigations, est précisément de nous faire perdre cette notion d'un achèvement à venir de la Révélation, dans le Royaume de la résurrection.

Si l'on combine l'eau et le feu, on éteint l'incendie, l'eau s'évapore, et l'on n'a plus que des ruines. Eclairé par ceux qui ont soutenu le salut universel, avant tout par Origène à qui j'ai promis sa revanche, je vais pour ma part exposer cette vérité biblique non pas pour la combiner avec la vérité du petit nombre des élus, mais parallèlement à cette vérité également révélée.

Les deux vérités révélées nous conduiront au seuil de ce que j'ai appelé le mystère pressenti. C'est un mystère indéchiffrable et qui, cependant, par une sorte d'attrait en avant peut vivifier notre espérance.

[8] 2.- LE SALUT UNIVERSEL DANS L'ECRITURE

Abordons le texte central. C'est le parallèle de Christ et d'Adam selon le chapitre 5 de l'épître aux Romains. De ce centre nous rayonnerons à travers toute l'Ecriture, retrouvant partout l'eau vive du salut universel, comme le feu du jugement lui aussi embrase l'ensemble de la révélation.

S'inspirant des études de l'auteur anglais H. Wheeler ROBINSON (1872-1945) un théologien catholique nous présente la notion biblique de la « personnalité corporative » dans un ouvrage qui a pour titre « Adam et son lignage », - (l'expression est de KIERKEGAARD). Ce n'est pas une transmission physique du péché que l'Ecriture enseigne. Adam et l'humanité forment une « personnalité corporative » : l'un représente l'autre et réciproquement. Tous meurent en Adam parce que, dans la pensée de Dieu, tous les hommes et Adam sont un seul et même existant. Ainsi, dans les Psaumes, le moi qui prie, c'est Israël, et c'est aussi le psalmiste.

Le père DE FRAINE conclut, - oserai-je dire que cette conclusion est dans la perspective d'une théologie mitigée ? - que, de même, Christ et l'Eglise sont une « personnalité corporative ». Cette notion biblique, puisée aux sources de la pensée sémite et de l'Ancien Testament, éclaire donc d'un jour nouveau le mystère de l'Eglise, Corps de Christ. Cela est vrai. Cela s'accorde avec la lettre même du texte de S. Paul au verset 17. Mais cela épuise-t-il tout le sens du texte ?

BARTH fait remarquer que si le Christ, dans l'ordre de notre temps, apparaît comme le second Adam, dans la pensée de Dieu, Il est l'objet premier de la dilection du Père. L'élection du Christ comme image de Dieu et figure de l'homme, précède celle d'Adam comme père d'une humanité pécheresse. Le Christ n'apparaît pas, par un second mouvement d'un Dieu qui aurait manqué son premier départ : le Christ a la prééminence en Dieu. Nous rejoignons ici une autre pensée du nouveau Testament que CULLMAN a aussi soulignée : en Dieu même, et de toute éternité, le Fils de Dieu est aussi le Fils de l'homme ; ce second titre n'est pas surajouté : il est primordial, essentiel.

Sur le terrain de la Christologie, tous les hommes sont sauvés en Christ. Le verset 18 de notre texte central doit être pris aussi à la lettre que le verset 17. Plus même peut-être, car le « à plus forte raison » de S. PAUL s'applique aussi ici. Je sais tout ce que l'on peut dire pour restreindre, pour mitiger : à savoir que, après, une fois le salut universel donné, les hommes se l'approprient ou non ; - mais cela n'est pas dans le texte, ni non plus dans la perspective du texte. Christ et tous les hommes forment une « personnalité corporative » au même titre qu'Adam et son lignage. Ce n'est pas la naissance physique qui fonde le péché originel. De même ce n'est pas le fait du Baptême qui crée le salut du baptisé : le salut est accompli dans le Christ. Comme le dit magnifiquement BARTH, tous les hommes ont été baptisés en la souffrance du Christ sur la Croix et en sa mort. Notre Sauveur est un Christ aux bras étendus ; je suis sauvé parce que je suis un homme quelconque, n'importe lequel, - et j'ai place en ses bras.

[9] 3.- LA MORT DE L'ETRE AIME

La lumière de Romains 5 rayonne à travers toute l'Ecriture. Nous la retrouvons dans I Corinthiens 15, le grand chapitre de la Résurrection des morts. Ici encore je vous prie et je vous supplie de bien vouloir mettre pendant quelques instants de côté la pensée limitative qui arrange tout. Oui je sais et j'enseigne ce que Jésus dit lui-même dans S. Jean : que les uns ressuscitent pour la vie et les autres pour le jugement. Je le sais tellement bien que je vois une contradiction entre Jean 5 et I Corinthiens 15, sans conciliation possible pour la raison humaine. Prenons donc tel qu'il est le texte de la Résurrection.

Tous meurent en Adam. Y a-t-il une exception, une limitation ? Lazare, que Jésus a tiré du tombeau, est mort, et même deux fois. Si haut qu'un catholique place la Vierge Marie, il ne méconnaîtra pas que

celle-ci s'est endormie ici-bas. Les vivants de la dernière génération seront transformés ; dans cette transformation, il y a une équivalence de la mort.

Répétons-le : tous meurent en Adam. De même, dit l'apôtre, tous revivront en Christ. De même. Nulle restriction. Le mot « tous » a le même sens pour Adam et son lignage, que pour Christ et son salut. Chacun en son rang. Dans le péché, il y a une hiérarchie aussi : Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs dont je suis le premier. Tous les pécheurs sont des morts en Adam, et des vivants en Christ.

Je ne recourrai pas à la philosophie pour établir la vérité de l'Ecriture. Mais il y a une philosophie chrétienne qui purifie l'esprit et l'aide à recevoir la sagesse révélée. Je pense ici à ce qu'il y a sans doute de plus original dans la recherche de Gabriel MARCEL. Il appartient à la vocation peut-être la plus profonde de ce philosophe de poser à chacun de nous non pas la question de notre propre mort, mais la question de la mort de l'être aimé. Si nous ne vivons précisément que parce que nous sommes « nous », - toi et moi, - la disparition de l'être aimé me vide moi-même de ma propre vie. A moins que la mort ne soit pas une disparition, mais une approche nouvelle vers la présence.

Regardons à Jésus-Christ. Pour lui, moi le plus indigne des pécheurs, je suis l'être aimé. Il m'aime, et pour moi, parce qu'il m'aime, il reçoit le Baptême de la Croix» Je n'ai aucun titre, aucun droit, à cet amour de Dieu en Christ. De quel droit donc exclurai-je un homme, quel qu'il soit, du même amour ? La mort de l'être aimé, si elle est, sans plus, le fait de la mort, atteint la vie même de celui qui aime. Jésus-Christ aime l'homme ; il aime Adam et son lignage. Il aime tous les hommes : la mort d'un seul l'atteindrait au cœur.

Je suis peut-être ici en pleine erreur origéniste ? J'essaie cependant de me soumettre à l'Ecriture. Je crois au Jugement dernier, je crois donc au nombre restreint des élus. N'est-ce pas aussi l'Ecriture même qui me dit que les hommes exclus de la vie atteignent le Christ dans sa vie même ? La perdition prive le Seigneur de la présence d'un homme qui est pour lui l'être aimé, os de ses os et chair de sa chair. Donc la perdition ne peut pas être. Et pourtant elle est.

[10] 4.- L'EVANGELISATION DU CHRIST : LE RESTE

L'évangélisation que nous faisons est bien l'évangélisation du Christ. C'est lui qui nous a envoyés. Il est avec nous jusqu'à la fin du monde. Nous faisons donc les fonctions d'ambassadeurs pour Christ, comme si Dieu exhortait par nous. Il reste cependant une distance infinie entre les serviteurs et le Maître. Nous ne sommes pas le Christ. Il y a, en ce sens, une évangélisation du Christ qui dépasse la nôtre.

Dans sa vie terrestre, Jésus a été spécialement l'apôtre et l'évangéliste du peuple juif, « Je n'ai été envoyé, dit-il, qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël ». En tant que prédicateur, Jésus a connu pendant un temps le succès du nombre, et les résultats spectaculaires, notamment pour la guérison des corps. Il n'a pas convaincu les chefs de son peuple. De ce fait les foules se sont détachées de lui. L'évangélisation du Christ se solde par l'échec. A ce temps de l'histoire, le peuple Juif, ce fut, si l'on peut dire, Caïphe et son lignage.

L'échec de Jésus fut-il définitif ? Non. Il a été crucifié, comme le dit BARTH, là où le péché a abondé, c'est-à-dire au sein du peuple Juif, à Jérusalem. Là même la grâce a surabondé. La mort du Fils de Dieu se révèle salut pour tous les hommes. La porte va s'ouvrir pour les Païens, à qui Paul, par la puissance du Saint-Esprit annoncera celui qui, dans sa vie d'homme, n'avait été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël.

Comme l'a souligné récemment le théologien anglican DODD, la Croix est l'illustration suprême de la théologie du Reste, théologie que l'on retrouve à travers tous les jugements de Dieu dans l'histoire. Noé est un Reste d'où l'humanité repart. Puis le Reste va se concentrer en Abraham. Israël exilé à Babylone est un Reste, et le Reste va se concentrer en Qumrân peut-être, en Zacharie, Elisabeth et Jean-Baptiste, en Joseph et Marie, et en Jésus. Sur la Croix, Jésus devient le Reste par excellence, le seul fidèle à son Père, de l'univers entier, le petit grain de blé qui tombe en terre : et de lui tout repart et porte du fruit.

DODD prolonge cette ligne par delà le Jugement dernier. Ne faut-il pas dire avec lui que Jésus est un évangéliste qui cherche sa brebis perdue jusqu'à ce qu'il la trouve ? L'incrédulité de Caïphe a fait échec à l'Evangile qu'annonçait Jésus. Elle ne fait pas échec à la réintégration d'Israël lui-même, objet des prières du Christ victorieux dans le ciel. La damnation, qui barre notre chemin comme un mur de feu infranchissable, arrête l'évangélisation du Christ. Elle place une barrière devant celui qui a vaincu toute barrière : donc la damnation n'est pas, conclut DODD. Et pourtant elle est : nous l'avons vu dans notre première étude.

Evoquons un autre texte encore : Jésus a reçu le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse. Dans l'enfer les damnés ne fléchissent pas les genoux. Ils sont raidis dans une révolte éternellement châtiée. Donc l'enfer est supprimé. Pourtant il est éternel.

[11] 5.- L'APOCATASTASE

Il fallait prononcer ce mot, qui n'est pas barbare, mais grec et biblique, et qui fut le titre donné à « l'hérésie » d'Origène. Autrement dit, après Romains 5, I Corinthiens 15, Philippiens 2, nous rayonnons vers un autre texte du salut universel, celui de l'Epître aux Ephésiens.

Le mystère de la volonté de Dieu, mystère formé en lui-même de toute éternité, et manifesté dans le temps de notre histoire, est de réunir toutes choses en Christ, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre. Le verbe traduit par « réunir » a un sens très fort. Il se dit apo-cata-stasier, verbe deux fois composé, ce qui donne mot à mot : faire tenir, -tout à nouveau,- d'un bout à l'autre. Ainsi Origène professa le rétablissement universel de toutes choses, en supposant que le siècle à venir contenait encore en lui un développement du salut. Comme pour DODD de nos jours, la souffrance même de l'enfer est encore médicinale, comme toutes celles de la terre, et non pas éternellement punitive.

C'est là tenter une explication de l'inexplicable. Mais tant qu'Origène enseigne l'apocatastase en se fondant sur Ephés. 1, il me paraît aussi inattaquable que DODD quand ce dernier se réfère à la théologie du Reste-sauveur. Si l'on renonce à expliquer, si on laisse l'enfer subsister, sans prendre pour ainsi dire des mesures en vue de sa fermeture, alors il faut dire que l'apo-cata-stase, le rétablissement universel, est une vérité révélée.

Certains aspects de l'apocatastase sont très lumineux. L'apocatastase ne fait pas de doute pour l'ensemble de la création. La création tout entière, qui soupire et souffre les douleurs de l'enfantement, aura part à la rédemption. Chaque être inanimé ou vivant, même tout ce qui a été nuisible, sera reformé à son rang et dans son ordre, et le nuisible perdra de ce fait sa nocivité.

Voici un autre point qui demande une grande délicatesse. Les fils de la résurrection, dit le Seigneur, seront semblables aux anges ; ils ne prendront ni femmes ni maris. Ainsi la fonction physiologique qui aura été la plus entachée de péché sera, en un sens, annihilée. Pourtant, même cet aspect de la création ressuscitera, puisque Dieu qui créa le premier Adam mâle-et-femelle, donne au second Adam, le Fils éternel de sa dilection, une Epouse, qu'il vient prendre avec lui dans le Royaume au jour des noces de l'Agneau. Aussi le mariage est honoré parmi nous. Image de l'union de Christ et de l'Eglise, le mariage meurt d'une manière très absolue dans la mort physiologique mais il est apo-cata-stasié en Christ et en l'Eglise pour la vie éternelle.

L'Ecriture révèle l'apo-cata-stase. Elle s'exprime encore dans la parole « afin que Dieu soit tout en tous. » En même temps nous devons nous souvenir que l'Ecriture nous a enseigné le contraire. A moins de jouer superficiellement sur les mots, il n'y a pas de sens à dire que les damnés sont rétablis de nouveau dans le Christ, ou que Dieu est en eux de quelque manière que ce soit. Ils ont exclu Dieu d'eux-mêmes pour l'éternité. Pourtant l'apo-cata-stase est une vérité révélée.

[12] 6.- LES INCONCILIABLES

Aucune explication satisfaisante pour l'esprit humain tel qu'il est constitué ici-bas, ne peut être donnée du fait que la situation ne serait pas semblable d'une part pour Adam et son lignage, d'autre part pour Christ et les hommes baptisés en sa Croix ; du fait que Christ devrait supporter une séparation éternelle par la mort de l'être aimé, car la damnation du pécheur est cela pour lui ; du fait que l'Evangélisation faite par le Christ rencontrerait une barrière ; du fait que le rétablissement de toutes choses comporterait un « sauf » : sauf les hommes perdus.

Pour expliquer la perdition en nous plaçant dans la perspective du salut universel, pour soustraire les damnés à la Royauté universelle de l'amour partagé, il faut faire intervenir un facteur nouveau, qui n'est pas Adam et son péché, qui n'est pas Jésus-Christ et son salut. Aucune révélation ne nous est donnée par l'Ecriture sur ce facteur de perturbation éternelle. Quand on dit : Dieu veut que tous soient sauvés, mais bien entendu il y a des perdus - ou encore Christ et son lignage, c'est Christ et l'Eglise, non pas Christ et tous les hommes- on n'a rien dit tant qu'on n'a pas indiqué l'origine, le point de départ du fait nouveau. Et c'est ici que l'Ecriture se refuse à nous satisfaire.

La source de la perdition, ce ne peut pas être Satan. L'Ecriture ne donne à l'adversaire aucune capacité de tenir la volonté de Dieu en échec hors du temps.

Le facteur de restriction du salut, ce ne peut pas être l'homme. Quel que soit le pouvoir de la créature libre, Dieu n'est-il pas le potier qui façonne comme il le veut le vase d'argile ? La souveraineté de Dieu est encore exprimée par la doctrine que rien n'est dû au damné. Il a péché, il expie. Il a voulu tomber dans la masse de perdition, Dieu l'y laisse. Ce n'est pas l'homme qui est le maître d'arrêter les desseins de Dieu, quels qu'ils soient.

Est-ce donc Dieu lui-même qui veut la mort du pécheur ? L'Ecriture nous dit exactement le contraire. « Je ne désire pas la mort du pécheur, dit l'Eternel, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.- Dieu veut que tous les hommes soient sauvés. »

Le rétablissement universel est une vérité révélée. Le nombre restreint des élus est une vérité révélée qui tient la première en échec. Cet échec n'est l'objet d'aucune révélation. Il ne peut venir de personne, ni de Satan, ni de l'homme ni de Dieu. Calvin a été un logicien honnête, en disant que, s'il y a, - comme il le pensait,- une prédestination des réprouvés, il faut, en dernière analyse, la faire remonter à un conseil secret de Dieu.

Mais s'il y a un conseil secret, il est par définition quelque chose que nous ne pouvons pas savoir. Calvin non plus ne pouvait pas le savoir, donc il ne pouvait pas l'enseigner avec certitude.

J'ai dit que je donnerai sa revanche à Origène. Je crois que cet admirable docteur a enseigné la vérité de Dieu. S. Augustin a aussi enseigné la vérité de Dieu. Ces deux aspects de la vérité sont inconciliables. Ils se détruisent l'un par l'autre comme l'eau vive et le feu. Il faut les maintenir parallèlement. Il faut accepter d'être écartelé entre eux.

III.- LES MYSTERES DU ROYAUME

[13] 1.- NOTION D'UN MYSTERE PRESSENTI

Le nombre restreint des élus, le rétablissement universel : deux vérités révélées, deux vérités inconciliables. Mises en contact l'une avec l'autre, elles se détruiraient l'une par l'autre et entraîneraient même l'Evangile dans leur ruine : ce qu'à Dieu ne plaise !

Dans le temps de notre histoire, c'est la vérité des peines éternelles qui a le pas sur l'autre. Elle accompagne notre pèlerinage, comme un garde-fou : soit que l'on appelle les âmes au salut hors de la perdition, soit que le chrétien travaille à son salut avec crainte et tremblement.

Le rétablissement universel apparaît ensuite à la réflexion éclairée par le Saint-Esprit. Il vient en second, et il ne peut pas être formulé clairement. On sait qu'il est vrai, on ne peut pas dire ce qu'il est. La place des vérités formulées est déjà occupée par l'enfer.

Soulignons une dernière fois l'impossibilité où nous sommes de mitiger l'enfer. Il nous faudrait prendre dans nos mains de l'eau vive du salut éternel et la jeter sur ce feu éternel : entreprise vouée à l'échec.

En général les mystères de la foi se laissent approcher par la pensée qu'éclaire l'Esprit-saint. Nous prêchons une sagesse de Dieu. Le mystère du Un et du Trois par exemple est comme surmonté dans le traité de S. Augustin « De la Trinité ». Il ne devient pas pleinement transparent, mais il en émane une lumière, ou une luminosité, que l'œil n'a point vue, mais que sonde l'Esprit.- Le mystère de la prédestination et de la liberté, qui est plus ardu, plus opaque a encore une éclairance, surtout quant à la prédestination des élus.- Mais le mystère du petit nombre des élus est complètement opaque.

L'enfer durera-t-il éternellement, parallèlement à la félicité des élus, et l'amour de Dieu sera-t-il alors pleinement éclairant pour ces derniers ? C'est possible. Ici-bas, rien de ce qu'on peut dire dans ce sens n'est capable d'éclairer le cœur chrétien.

Y aura-t-il anéantissement total des réprouvés, seconde mort sans résurrection ? C'est possible, et si cela est, cela sera éclairé. Mais ce n'est pas maintenant éclairant.

Y aura-t-il apocatastase au sens d'Origène ? Ce serait éclairant maintenant, mais il nous est impossible de l'affirmer ; car, ainsi formulé, le rétablissement universel contredit un enseignement fondamental de l'Evangile.

Un mystère totalement opaque doit être placé au cœur de l'espérance chrétienne. Nous touchons le point où il est absolument impossible « d'espérer que », ce qui se contamine presque inévitablement en « désirer que ». – « Mon Dieu, j'espère en toi ». Je n'espère pas que, j'espère en, en Toi. La promesse de la résurrection contient la promesse de la plénitude de la vérité, dans la plénitude de l'amour partagé. « L'espérance qu'on voit n'est plus espérance ». L'espérance en Christ est une espérance de ce que l'on ne voit point. « Aujourd'hui je connais en partie, mais alors je connaîtrai comme j'ai été connu » : dans la plénitude de l'Agapê.

[14] 2.- L'URGENCE DU ROYAUME

Si tu meurs avant que Christ revienne, tout sera bien pour toi. L'Eternel est ton berger, tu ne manqueras de rien, mais le monde des corps que tu laisseras derrière toi restera dans son opacité : et qui sait si celle-ci ne se reflète pas encore en quelque manière dans le monde des âmes séparées où tu entreras ?

Dire que le monde demeure dans son opacité, c'est dire que la vérité de l'Evangile n'est pas pleinement manifestée. L'Evangile est tellement lié à l'histoire humaine, - Christ s'est incarné dans notre temps, - que sa vérité n'éclatera pleinement que lorsque l'histoire sera accomplie. La foi affirme la vérité et elle dispense de la lumière ; l'espérance affirme la vérité au cœur même de ce qui est opaque ; seul l'amour, dans la plénitude du royaume de la résurrection, sera transparent à une vérité sans ombres.

C'est dire que qui aime la vérité, - ou qui aime l'agapê, c'est tout un, - ne peut que vouloir hâter la manifestation du Royaume. Je veux que Jésus revienne, parce que Dieu est vérité, et qu'il m'appartient de vouloir que la vérité de Dieu soit manifestée. Ici on se réfugie souvent derrière un schéma que je récuse entièrement. C'est le schéma qui représente les apôtres comme étant dans l'erreur quand ils ont espéré le proche retour du Christ. Admettant même qu'ils aient changé par la suite, je dirai pour ma part que c'est dans la période d'illusion prétendue qu'ils furent le plus près de la vérité de Jésus-Christ. Car seule l'espérance en la Parousie permet d'avancer l'œuvre du salut au sein d'un monde qui est perçu comme opaque. Dans le déroulement du schéma que je refuse, on prétend que, après les temps apostoliques, l'Eglise est devenue sage en rejetant la Parousie dans un lointain indéterminé. C'est le contraire ; ou si vous voulez, c'est là une sagesse du monde. On prétend posséder une vérité totale et on ne perçoit plus l'opacité du monde. C'est la porte ouverte à la chrétienté persécutrice, à la chrétienté inquisitoriale, à la chrétienté divisée contre elle-même, à la chrétienté sans missions. Seuls ont été vraiment sages, les chrétiens fous qui, espérant la Parousie, ont porté l'Eglise en avant, de bond en bond vers son Seigneur, par la prière ou par l'action ; ils ont espéré, en le sachant, ou peut-être même sans le savoir.

L'attitude normale du chrétien depuis le jour de la Pentecôte, c'est de vouloir que Jésus revienne de notre vivant. Si ce chrétien reçoit, comme George FOX, une révélation que ce n'est pas encore l'heure, que la volonté de Dieu soit faite ! Pour chaque chrétien qui meurt, les approches de la mort, sans une révélation privée, indiquent le chemin de l'obéissance. Je demande que dans l'Union de prière nous recevions l'espérance qui prie et qui œuvre pour que Jésus revienne du vivant de chacun de nous. Que nous la recevions, non pas nous seulement, mais l'Eglise chrétienne universelle : car c'est là la vraie Eglise, celle qui non seulement croit et aime, mais celle qui espère en Dieu pour le monde. Le Conseil secret de Dieu, pour nous, c'est l'espérance en Dieu pour le monde. Repousser la Parousie, c'est repousser la manifestation de la gloire de Dieu.

[15] 3.- LE SERIEUX DE L'EVANGELISATION

Il faut évangéliser pour hâter la Parousie. Et nous sommes ici afin de replacer l'évangélisation elle-même dans la méditation et dans la prière.

a) Une première leçon à entendre, c'est que, pour évangéliser, nous devons payer le prix d'annoncer le châtiment éternel comme partie intégrante de notre prédication. Nous ne parlerons peut-être pas de l'enfer de la même manière que Calvin ou que FINNEY. Mais il serait déloyal de la masquer ; car il affleure au moins à trois points de notre message : le témoignage personnel du prédicateur d'abord. Je suis sauvé veut dire : je suis sauvé d'une condamnation éternelle. Ensuite l'enfer est dans le message de Jésus-Christ crucifié ; car c'est en expiation de notre condamnation éternelle que le Seigneur est allé jusqu'au bout de l'obéissance et du sacrifice. Enfin nous n'évangélisons pas sans annoncer le Jugement à venir, et par conséquent la perdition. Qu'on songe seulement aux Paraboles du Royaume, et à la véritable falsification que l'on commettrait en effaçant la porte fermée et les ténèbres du dehors.

b) Seconde leçon. Nous ne dirons cette vérité en évangélisant qu'en ajoutant aussitôt : vous qui m'écoutez soyez sauvés ! Seulement nous ne ferons pas dans notre cœur l'économie de la parole : nous sommes, pour certains, odeur de mort donnant la mort. Prêcher l'Evangile, c'est accepter, comme Jésus l'a accepté en Israël, d'être repoussé ; dès lors le jugement de l'âme qui fuit n'appartient plus à l'homme, mais à Dieu seul qui a dit : « Celui qui ne croira pas sera condamné. » C'est dire que la joie de l'évangélisation, qui est réelle et profonde, ne saurait jamais se confondre avec la joie superficielle du monde. L'évangélisation n'est pas une œuvre à succès ; et c'est ce qui doit la garder de toute contamination avec ce que le monde connaît comme spectacles distrayants ou comme publicités tranquillisarices.

c) A ce sérieux profond de l'évangélisation se rattache la troisième leçon que nous avons à entendre. Qui a reçu la vocation d'annoncer la bonne nouvelle dira, comme S. Paul : « Malheur à moi si je n'évangélise ! » Si je repousse, ou que je remplisse mal une vocation de ce genre, je fais retomber sur moi le sang de ceux que j'aurai négligés ; je porte une grave atteinte à ma récompense céleste. Mais dans l'autre sens, si j'ai fait tout ce que je devais faire, je suis un serviteur inutile. Car je ne me suis pas contenté

alors d'apporter un bien passager, comme le fait la science avec la technique J'ai sauvé des âmes de l'enfer, c'est-à-dire que je n'ai rien fait par moi-même ; je les ai sauvées ? Non. Jésus-Christ les a sauvées sur la Croix. Elles ont répondu à l'appel que j'ai lancé, parce qu'elles avaient été sauvées à Golgotha. Je ne possède aucune instrumentalité sur l'enfer. Seul le sacrifice de Jésus-Christ est opérant. Je ne m'endormirai pas dans un redoutable quiétisme ; mais je sais aussi que l'évangélisation ne me rapportera aucune gloire. L'évangéliste n'a pas plus d'action personnelle dans l'évangélisation, que le catéchiste dans l'enseignement, ou le ministre dans l'administration des sacrements. Tous les serviteurs de Dieu sont appelés à une humilité, qui les rend égaux entre eux, dans leur néant devant Dieu.

[16] 4.- LE REFUS DE JUGER : L'EGLISE-RESTE

Ce que j'ai à dire maintenant serait encore, si l'on veut, une quatrième leçon que nous nous adressons à nous-mêmes en tant que nous évangélisons. Mais c'est plus que cela. Car l'évangélisation est une action de l'Eglise, et les évangélistes sont des membres de l'Eglise, chargés d'un certain ministère et de certains dons. Je veux donc vous inviter à porter votre regard sur l'Eglise, qui comprend en elle les évangélistes, mais dans le temps où elle n'est pas directement appliquée à l'évangélisation. Par exemple, peut-être, nous en ce moment.

Tout en sachant que la prédication de l'Evangile donne la mort, cette mort n'est jamais décelable par nous. De même que nous n'avons pas d'instruments pour retirer les âmes de l'enfer, - nous n'avons que la Croix de Jésus, - de même nous n'avons pas de prises pour prédire la destinée finale d'une âme. Plus un homme nous paraît tourner le dos à Jésus, plus il est en danger, plus aussi il est le prochain qui doit être sauvé. Or il nous paraît tel au moment où il a refusé de se convertir, au moment où l'évangélisation a échoué auprès de lui.

L'Eglise, qui comprend en elle les évangélistes, se rapproche alors de Jésus crucifié, de Jésus dans l'échec. S. Paul savait, les évangélistes de tous les temps savent, quelle souffrance il y a dans la lutte de la prière en faveur des âmes. FINNEY parle à bon droit d'une agonie. Cette souffrance, avant ou pendant une campagne missionnaire enfante une moisson d'âmes converties. Après la campagne, une souffrance et une prière de ce genre sont assumées de nouveau par l'Eglise, et par les évangélistes en elle : mais cette fois-ci, la communion avec Jésus-Christ est recherchée pour les âmes qui ont repoussé l'appel qui leur a été adressé.

Il est vrai de dire que l'Eglise meurt si elle n'évangélise pas. Il ne serait pas vrai de dire que l'Eglise n'a pas d'existence propre en dehors de l'évangélisation. L'Eglise a reçu une structure, une vie interne, qui se rapporte toujours, par un de ses aspects, à la conquête des âmes, mais qui possède aussi sa valeur propre. L'Eglise est agréable à Dieu en tant qu'elle est ; et ce qu'elle est se saisit d'autant mieux que le rapport avec la conquête est plus distendu, - sans que jamais ce rapport se rompe.

L'Eglise est, dans la célébration de la Sainte-Cène qui, simplement parce qu'elle est présente, annonce la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. L'Eglise est, quand elle instruit les enfants en vue de leur Baptême, et quand elle instruit ses membres parce qu'ils sont baptisés. L'Eglise est, quand elle exerce la miséricorde par ses actions. L'Eglise est, quand elle rend témoignage à Jésus-Christ, par la conduite quotidienne de ses membres au niveau des plus petites choses de la vie.

Tout au long de cette existence, l'Eglise ne perd pas de vue l'évangélisation. Car elle prépare les mouvements de conquête à l'heure où ils devront se déclencher. Elle maintient l'affirmation du salut, tant qu'il y a un souffle de vie, peur tous les vivants, les ignorants, les indifférents, les non-évangélisés ; ceux qui sont le plus en péril, ceux qui ont entendu et qui ont répondu non, ou qui ont renvoyé à un demain dont ils ne sont pas les maîtres.

[17] 5.- LA PUISSANCE DE L'UNITE

L'Eglise primitive a connu une expansion prodigieuse à cause de la qualité de l'unité qui était la sienne dans le Christ. Quelque grande que fût la puissance des dons de l'évangéliste en S. Paul, lui-même laisse entendre que si son Evangile n'avait pas été reconnu par les apôtres de Jérusalem il aurait couru en vain. Pour résoudre la plus grande difficulté que l'Eglise ait jamais eu à affronter, - l'inclusion de la souillure païenne dans le nouveau peuple de Dieu purifié par la grâce, - les apôtres se sont parlé les uns aux autres. Jacques, Pierre et Jean, qui sont regardés comme des colonnes, ont tendu à Paul et à Barnabas la main d'association, non pas par une vague sentimentalité, mais en pleine connaissance de cause.

Par la suite, que de problèmes de tous ordres, grands et petits, au lieu d'être surmontés dans l'unité de Jésus-Christ, ont provoqué la division entre les chrétiens ! Ils ne se parlent plus les uns aux autres ; ils juxtaposent, pour le repas sacré, des tables qui ne communiquent pas entre elles. Dès lors quelle que grande que soit la puissance des évangélistes que Dieu a suscités, il y a toujours tôt ou tard un essoufflement de la prédication chrétienne. Les coups d'aile sont beaux au départ, puis la conquête s'enlise, et peut-être se morcelle elle-même.

Pour l'avenir très proche du monde, que les grands de la terre débattent en ce moment, on peut se demander si les nations connaîtront une ère de paix, - laquelle n'exclura pas la séduction de l'Antichrist, - ou bien si nous sommes dans un nouveau « Munich », préface d'une troisième conflagration. Sur le plan spirituel, combien nous aimerions assister à une vaste conquête des âmes, qu'on peut juger contemporaine d'une ère de paix, quoiqu'il n'y ait là rien d'assuré. Mais pensez-vous que c'est l'accord des grands de ce monde sur leurs intérêts qui convaincra les hommes de se tourner vers le salut éternel ? Ni les ententes politiques, ni d'autre part les calamités, n'ont un pouvoir intrinsèque pour tourner les cœurs vers Jésus-Christ. La paix peut séduire, la guerre peut endurcir.

Au niveau du monde visible, et selon la Sainte-Ecriture, la seul puissance qui assurerait un triomphe étendu de l'Evangile, c'est l'unité des chrétiens, et c'est l'unité du peuple de Dieu dans sa totalité, païens et juifs, riches et pauvres, hommes et femmes. « Que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et comme je suis en toi, afin qu'eux aussi soient un en nous, pour que le monde croie que tu m'as envoyé. »

La révélation du salut universel nous incite à désirer une extension visible et glorieuse de l'Evangile sur la terre et avant la Parousie. Nous pensons en particulier à la prophétie contenue dans ces mots de S. Paul « quand ils se convertiront tous ». Ils, ce sont les Juifs, dont nous ne pouvons séparer l'Islam, notre frère ennemi. Ces perspectives ne dépendent « ni de celui qui veut ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde ». Il y a donc une valeur suprême dans l'attente, la retraite, la prière, - comme d'autre part dans la conversation des élus, qui se parlent les uns aux autre-, pour parvenir à la plénitude de leur service dans le monde.

[18] 6.- L'ESPERANCE INVINCIBLE

Nous nous réjouissons de tout ce qui est, sur la terre, un reflet de l'universalité du salut. S'il y a, pour l'Eglise, des périodes de replis, nous ne renonçons pas au désir d'une expansion sur la terre des richesses qui ont été données et révélées dans le Fils unique et bien-aimé du Père. Nous savons cependant que, sur la terre, l'expansion de l'Evangile connaîtra toujours une limite. Ce qui est universel s'accomplit toujours ici-bas en la personne d'un certain nombre d'élus, qui portent en eux une espérance, laquelle s'étend sur tout ce qui est ténèbres.

Au jour du Jugement, nous l'avons vu, une limite est tracée, qui porte le nom de châtiment éternel. Beaucoup voient ici une raison de retarder la Parousie, et ce sentiment existe certainement au milieu de nous. Je voudrais demander à Dieu de changer notre cœur aussi sur ce point : cela pour deux raisons qui seront ma conclusion.

a) Une première raison est une raison de courage et de loyauté dans la foi. Le Jugement dernier doit être. Ayons confiance en Dieu, pour qu'il soit à sa pleine gloire, c'est-à-dire à la gloire de son amour, puisque Dieu est amour.

b) La seconde raison de changer notre cœur devant le Jugement, est que, en deçà de la Parousie, le nombre des élus garde en lui ce que j'ai appelé une opacité, qui est une absence absolue d'explication, mais qui est aussi un élément inconsolé de la condition terrestre. Par delà le Jugement régnera la consolation : « et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux ... Il n'y aura plus de nuit ; et ils n'auront besoin ni de lampe ni de lumière, parce que le Seigneur Dieu les éclairera. » La consolation ne vise pas seulement mes épreuves de cette terre, mes souffrances imparfaitement consolées ; elle vise le fait qui est radicalement inconsolable ici-bas : c'est que la prédication de la foi chrétienne implique une réalité des peines éternelles.

Je traduirai ces choses en une parabole, la parabole de ma prière, de notre prière, si vous le voulez, au premier moment de notre résurrection. Ne dirons-nous pas en effet : « Seigneur, nous sommes tes enfants que tu as sauvés par ton sang, sur la Croix. Nous venons de la terre du péché, où tu as vécu ton Incarnation et ta Sainteté. Maintenant nous pensons à nos frères, à tes frères, Seigneur, condamnés pour l'éternité, et nous te disons : Seigneur, que leur arrivera-t-il ? Quoi que tu répondes, ce sera bien et nous serons consolés. En bas, nous ne pouvions pas savoir. Maintenant notre œil t'a vu. »

Cette prière, nous la dirions encore en appliquant le même sens spirituel à ces versets du Livre d'Esaïe :

« Cependant, ô Eternel, tu es notre Père. Nous sommes l'argile, et c'est toi qui nous as formés. Nous sommes tous l'ouvrage de tes mains. Ne t'irrite pas à l'extrême, Ô Eternel, et ne te souviens pas à toujours du crime. Regarde donc ... Tes villes saintes sont un désert. Sion est un désert, Jérusalem est une solitude. Notre maison sainte et glorieuse, où nos pères célébraient tes louanges, est devenue la proie des flammes ... Après cela, ô Eternel, te contiendras-tu ? Est-ce que tu te tairas et nous affligeras à l'excès ? »

HEUREUX LES AFFLIGES, CAR ILS SERONT CONSOLES

Le conseil secret de Dieu, c'est la consolation éternelle.

Les trois premiers fruits du Saint-Esprit : AGAPE - XARA - IRENE

- 1959 -

I.- AGAPE

1.- COMMENCE, PETIT ENFANT.

J'ai à vous demander pardon de donner à ce premier paragraphe un titre à la fois pédant et païen. C'est le poète latin qui s'adresse ici à un petit enfant, dans lequel plus d'un homme pieux du moyen âge a cru reconnaître une prophétie du Messie.

Hélas ! Je vais aggraver mon cas. Le petit enfant dont je vais vous parler, ce n'est pas le Seigneur, c'est… moi-même. Mon intention, en vous parlant du fruit de l'Esprit, est de vous donner, entremêlé à ces études, un témoignage personnel.

Je regarde, en effet, la Retraite de 1959 comme une halte dans ma propre vie. Le fruit de l'Esprit, tel que je veux le contempler, c'est malgré tout l'Union de prière, comme elle se présente aujourd'hui, arrivée à une certaine maturité. Certes ce qui est, pauvre fruit, bien petit et bien sec, sera confronté avec la Parole de Dieu, montrant ce qu'il aurait dû être, montrant aussi la maturité, la beauté beaucoup plus grandes vers lesquelles, par grâce, l'Union de prière tendra encore.

Le fruit de l'Esprit, c'est l'agapê. Encourant donc le triple reproche de pédantisme, de paganisme et d'égoïsme, je ne perdrai pas de vue, au cours des trois études, le proverbe : Charité bien ordonnée commence par soi-même !

Ainsi j'ai été moi-même un petit enfant nouveau-né. Je pense au premier sourire qui éclaira mon visage ; moment où, dans les ténèbres de l'inconscience, j'ai dû, sans l'aide des mots ni de la pensée, comprendre le sourire penché sur moi de ma mère ou de mon père. Dans cet instant unique, que chacun de nous a dû vivre pour lui-même d'une manière ou d'une autre, et que plusieurs ont vécu à leur tour près d'un berceau, n'y a-t-il pas une révélation naturelle de l'amour ? Un amour lié à la solidarité des générations humaines, lié à des sentiments terrestres, mais un amour qui vient de l'agapê divine quand même, un amour qui prend sa source dans l'agapê du Père tout-puissant. Créateur du ciel et de la terre.

En se plaçant au moment du premier sourire de l'enfant, on saisit la démarche initiale des philosophes de la « participation », ou de l'« intersubjectivité ». Nous n'avons plus affaire au penseur qui s'enferme, adulte, en lui-même, pour décréter : « Je pense, donc je suis ». La situation existentielle de l'homme chrétien, où je me place moi-même, s'exprimerait plutôt par la réflexion : nous sommes, toi et moi ; et parce que nous sommes, nous pensons. Au point de départ, s'il y a une Union de prière de Charmes, c'est que mon père et ma mère m'ont aimé : cela est a l'origine de ma pensée et de mon action, comme de ma vie elle-même. Le fruit de l'Esprit, Agapê, a des racines lointaines, aux sources de la Création de Dieu.

2.- DIEU, NOTRE PERE.

Mon pasteur, Edouard RAYROUX, m'a fait connaître le salut de Jésus-Christ par son instruction catéchétique. La vérité de l'expiation me fut révélée d'une manière un peu intellectuelle, selon l'orthodoxie réformée évangélique. Mais plongé dans les troubles et les remous de l'adolescence, j'appliquais à moi-même le sacrifice de Jésus-Christ ; ainsi ma conversion, à l'âge de treize ans, revêtit un caractère de piété personnelle, bien que je ne fusse pas en contact à l'époque avec des milieux de Réveil. Conversion incomplète, comme je le dirai tout-à-l'heure, mais qui eut une grande répercussion sur l'éveil de ma pensée.

Quand je vins, en effet, à connaître les philosophes, je fus frappé du fait que les modernes étaient des hommes isolés en eux-mêmes. Au contraire, il me semblait que l'homme ne pensait qu'en tant qu'il est membre de ce que j'appelais une société spirituelle. Le Christ m'apparut dans ma vie de jeune homme comme le chef de la société spirituelle au sens le plus plein. Le Christ, prince des esprits, révèle que la pensée la plus lumineuse est inséparable de l'amour.

Dans l'adolescence, celui qui a été un petit enfant aimé, pèche souvent contre ses parents. Il voit aussi certaines de leurs faiblesses. Au moment où il prend conscience de lui-même, il risque de s'enfermer dans sa propre solitude. Mais la rencontre du Seigneur Jésus replace l'être dans la position du petit enfant. Sur celui qui se sait pécheur et souillé, se penche maintenant le tendre sourire du Sauveur qui a dit : Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin. Sur le front du pécheur se pose le baiser que le Père céleste donne à son enfant perdu et retrouvé.

Si beau et si sacré soit-il, l'amour que la famille transmet de génération en génération n'est pas l'agapê elle-même. Celle-ci, cachée dans le cœur du Père céleste, vient à nous par un seul canal, Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. J'ai commencé à prêcher, avec un peu d'humour, que charité bien ordonnée commence par soi-même. Ce qu'il y a de vrai, et de bibliquement vrai sous la boutade, c'est que le point de départ de la connaissance de l'agapê, c'est d'être aimé par Dieu notre Père. L'évangéliste et le docteur de l'agapê l'affirme : Pour nous, nous aimons Dieu, parce qu'il nous a aimés le premier.

Tel est, résumé et schématisé, le bagage avec lequel j'entrai, à la fin de mes études de théologie, dans des groupes de prière que nous fondâmes entre camarades, sous le rayonnement de notre professeur, Wilfred MONOD. Nous les avions intitulés Union pour la consécration personnelle et le Réveil de l'Eglise.

3.- LA VIE LIVREE.

J'ai connu beaucoup de joie dans les premières années de ministère à Charmes, mais elles ont été marquées aussi par le sentiment d'un échec. Le Christ-prince des esprits, une société spirituelle, le Père céleste source de l'agapê : tout cela, je n'arrivais pas à le saisir d'une manière concrète. Dans l'Eglise, je trouvais certes beaucoup de vertus et de qualités, de la bonté, de la gentillesse, la crainte de faire de la peine, qualités morales dont je suis assez dépourvu moi-même. Mais la communion spirituelle, où était-elle ?

Dans les années 25, la pensée protestante française était loin d'être aussi forte qu'elle l'est aujourd'hui. Elle était aussi beaucoup plus divisée. Surtout, ni on ne réfléchissait sur la théologie de l'Eglise, ni on ne se préoccupait de ce que j'appelais pour moi-même la réalité de l'Eglise, où j'aurais voulu voir quelque chose de vécu, d'incarné dans une pratique, dans une structure.

Des lectures faites à cette époque et dont je demeure très reconnaissant, me conduisirent à penser que la cause de mon échec était en moi-même. J'avais connu l'expiation par une foi assez intellectuelle. Je saisissais l'agapê en Dieu le Père, et en Jésus-Christ, dans une lumière de la pensée. Mais ma propre vie était-elle ce qu'elle devait être ? La certitude de la justification par la foi n'avait pas produit en moi le fruit de la sanctification. L'étude des grands mystiques d'un côté, l'enseignement issu de Wesley de l'autre côté, m'amenèrent à la certitude que quelque chose manquait a ma conversion.

Ce quelque chose d'absent se trouva résumé dans un petit opuscule de piété rédigé par un auteur américain que je ne connais pas autrement. Le titre de son message est : La vie livrée. Quand je le lus, j'arrivais au moment où me fut révélé que Jésus est d'abord mon Sauveur, oui, mais qu'il est aussi mon Seigneur. La foi agissante dans l'agapê n'est pas uniquement un contenu de la pensée, elle comporte aussi un don de la volonté. Au sacrifice de Jésus sur la Croix doit correspondre, en celui qui veut être son, disciple, un sacrifice entier et fait une fois pour toutes, de la volonté propre.

Ici nous touchons à la plénitude du sens que l'Ecriture donne au Baptême. Le don total de la volonté au Christ est l'acte intérieur qu'enveloppe le sacrement de la foi. Il ouvre la voie à la plénitude de l'Esprit-saint. Il introduit en fait et en réalité dans le corps du Christ : c'est en sa mort que nous avons été baptisés.

C'est l'élection de Dieu qui nous conduit, par grâce, au sens plein de notre Baptême. La grâce enveloppe ici toutes les actions que nous faisons nous-mêmes, lectures, décisions ou rites. La sanctification qui est agapê, est déposée en nous par la grâce de Dieu. Elle est une semence de la grâce dans le Baptême. Porter le fruit de l'Esprit, qui est l'agapê, c'est laisser la semence croître dans une vie livrée.

4.- LA COMMUNAUTE DANS L'EGLISE.

Je comprends très bien que, quand on prêche ou entend prêcher le Réveil, on soit tenté par un esprit de jugement et de critique envers les Eglises. Je n'ai que trop cédé moi-même à cette tentation, au point que je ne me sens pas le droit de jeter la pierre à personne. Qu'il me soit permis cependant de dire, au point où je suis parvenu, que j'ai autre chose à vous proposer.

Le fruit de l'Esprit, c'est agapê. Si donc vous avez passé par une conversion, si vous avez reçu le don du Saint-Esprit, votre premier but doit être de croître dans l'amour que vous avez reçu. Le lieu de cette croissance est la Sainte-Cène de l'Assemblée ou de la paroisse où vous vous trouviez quand vous avez été appelés. Ceux que le Christ vous donne à aimer, c'est votre pasteur, ce sont les anciens, ce sont les fidèles et les infidèles au milieu desquels vous êtes. Vous êtes venu à Jésus-Christ tel que vous étiez et il vous a accueilli. Il vous appartient d'aimer ceux que j'ai nommés, tels qu'ils sont. Que vous soyez un seul, ou deux, ou trois, dans cette situation, vous formez au sein de la communauté religieuse le noyau confessant, qui est caractéristique de toute église du Christ.

L'Union de prière vous propose une communauté de type inter-paroissial, qui crée un lien entre des cellules confessantes de l'Eglise. L'Union de prière est une communauté dans l'Eglise, et au service de

l'Eglise. Le lien de l'Union de prière n'est ni la Confession de foi, ni les sacrements, ni la liturgie, ni la discipline. C'est un lien plus spiritualisé, plus intérieur, et qui donne une nouvelle dimension à l'agapê que vous êtes appelé à vivre au sein de votre église locale. Aussi le lien de l'Union de prière est-il constitué par une charte de spiritualité, qui comporte une orientation de la prière communautaire et des règles de vie librement acceptées. L'an passé, la Charte a été comme ramassée dans la prière constitutive. Elle s'est épanouie d'autre part dans un Livret quotidien de prière, mis à la disposition des Membres et Participants. L'Eglise de Charmes enfin a institué un culte quotidien, les jours de semaine, le matin, qui fixe un point d'attache visible pour la communauté dispersée.

Vous me direz : qu'est-il besoin d'une communauté inter-paroissiale ? La communauté paroissiale ne suffit-elle pas ? Et les paroisses ne sont-elles pas liées par des liens synodaux et disciplinaires ? A cette question je répondrai avec assez de détail par la suite. Je voudrais signaler ici ce simple fait, qu'une communauté comme l'Union de prière préserve une église confessante de se replier sur elle-même. Pour reprendre une terminologie célèbre, l'agapê ne doit pas s'enfermer dans un système clos, dans une congrégation fermée. L'Union de prière ouvre des voies dans tous les sens, entre les paroisses, entre les dénominations diverses, entre l'église et l'évangélisation. Elle accroît l'amour au service de chaque groupe local.

5.- LE REVEIL DE TOUTES LES EGLISES.

Je comprends très bien aussi que celui qui a passé par un chemin de réveil désire ardemment ouvrir ce chemin à d'autres. Il y a en tout chrétien confessant un évangéliste en puissance. Si tous n'ont pas reçu la vocation d'évangélistes, tous auront le souci de concourir à l'évangélisation, en organisant des campagnes, en faisant venir des évangélistes, et en soutenant leurs missions.

Tout cela est bien, pourvu que le Saint-Esprit reste le maître de fixer le moment et la manière qu'il veut pour chaque nouvel effort. L'apôtre Paul a été empêché par le Saint-Esprit d'annoncer à tel moment la parole dans la province florissante et peuplée de l'Asie ; il a été conduit en Europe, où son premier auditoire ne comprenait que quelques femmes juives. Le même apôtre a passé deux ans à Césarée comme captif, puis deux ans à Rome, non pas envoyé par l'Esprit en des lieux divers, mais lié par l'Esprit au même lieu.

Je crois que c'est une intention de l'Esprit aussi de susciter la communauté inter-paroissiale de l'Union de prière pour intercéder en faveur du réveil des âmes dans toutes les Eglises de la terre. Vous savez l'importance de la prière dans la préparation d'une campagne d'évangélisation. FINNEY a prononcé sur ce sujet des vérités magistrales. Les méthodes modernes vous ont familiarisé avec ces sortes d'unions passagères de prière qui se forment au moyen de cartes d'engagements en faveur d'une mission déterminée.

Notre communauté est une union de prière constante et durable dans l'intention du réveil partout où le nom de Jésus-Christ est invoqué. Certes, cette intention générale se concentrera sur telle et telle œuvre qui nous est plus proche. Notre frère, M. Thomas ROBERTS, qui fait partie du directoire de l'Union de prière, sait qu'il peut compter tout au long de l'année sur une prière fidèle au sein de la communauté. Mais l'Union de prière veut ici porter le fruit de l'Agapê dans toutes les directions. Elle reste ouverte à toutes les Eglises qui sont le plus loin de nous, selon notre sensibilité, ou dans l'espace. Je suis frappé par exemple du fait que, en conduisant notre frère, le pasteur BREMOND, à Stockholm, Dieu lui a donné une ouverture vers la chrétienté russe, que nous connaissons si mal.

Il peut se trouver parmi nous des âmes contemplatives qui soient appelées à un service constant dans la prière secrète, et non pas dans l'action. Ainsi pour réveiller l'Eglise catholique après la Réforme, sainte Thérèse d'Avila suscitait des vocations de sœurs priantes qui offraient toute leur intercession pour le ministère des prêtres. Il peut se trouver aussi parmi nous des hommes et des femmes pris par la vie active, famille et métier, mais qui portent dans leur cœur l'évangélisation. Ainsi celle-ci est l'objet d'une intercession constante de l'Union de prière, mais l'agapê reste ouverte et disponible. L'Evangélisation ne doit pas devenir un monde fermé, que l'on opposerait d'une manière fanatique à l'Eglise. L'agapê croît dans le corps entier.

6.- LE CENTRE LOCAL.

Je comprends enfin le désir qui est dans le cœur chrétien de changer le monde. Je pense ici à de vastes entreprises, qui ont sans doute certains côtés faibles, mais qui sont aussi dignes d'admiration à bien des égards. Je citerai par exemple le Réarmement moral, terrain où se rencontrent non seulement, des chrétiens protestants et catholiques, mais encore des Juifs et des musulmans ainsi que des Asiatiques fidèles à leur religion ancestrale. Je citerai également les mouvements pacifistes et le soutien qu'ils donnent aux objecteurs de conscience.

L'Union de prière n'a rien de tel. Il est aisé, - sans que cela soit juste pour autant, - de la taxer de quiétisme ou d'indifférence. Quand je parle d'un centre local, l'expression est un peu dérisoire. Vous y chercherez en vain une cathédrale, ou même un Temple moderne, ou un building muni du téléphone, ou une œuvre vraiment digne de ce nom. Dans ce centre local, vous trouverez tout juste une vieille petite paroisse ardéchoise, et une minuscule petite école, où la très grande majorité des élèves n'a nulle envie de travailler. Vous n'y trouverez aucune communauté résidante, ni de femmes ni d'hommes, avec tout ce que cette forme de communauté évoque de beau pour l'esprit et le cœur.

Dans ce centre local presque vide, nous tendons la main vers Dieu pour demander le fruit de l'Esprit qui est l'agapê. Nous croyons certes que Dieu donne ce fruit dans les grandes et belles œuvres que nous avons citées. Mais il vaut aussi la peine de vivre dans le dénuement en vue d'aimer.

Aussi le point central de notre amour est-il la Sainte-Cène que nous recevons ensemble, en tant qu'Union de prière, à l'occasion de la Retraite et au sein de l'Eglise réformée de Charmes. Nous sommes ici pour nous offrir à l'Esprit, en Jésus-Christ, en vue de croître dans l'agapê.

Tout au long de l'année nous retrouverons cette source d'amour dans la Sainte-Cène de nos Eglises locales. L'agapê, en nous, sera ouverte, vers tous ceux que Dieu nous donne à aimer, dans nos maisons, dans nos paroisses, dans nos communautés, par nos rencontres, par nos lectures.

En même temps l'agapê circulera au sein de l'Union de prière dispersée, mais qui se groupe dans le monastère invisible de l'intercession. Autant que nous le pourrons, à Charmes, spécialement au Culte du matin, nous nous efforcerons de porter devant Dieu les joies, les travaux, et les peines de tous. Inversement, nous qui demeurerons ici, nous compterons chaque jour sur votre intercession à tous, pour que nous fassions dans l'amour notre tâche quotidienne dans notre petite paroisse et dans notre petite école.

« Le Christ intérieur disait à une de ses servantes : d'où viens-tu ? - De fermer les fenêtres, Seigneur. -Et où vas-tu ? - Je vais finir .... - Tu ne sais pas répondre ... Il reprit : Je viens de l'Amour, je vais à l'Amour. Car que tu montes ou que tu descendes, tu es toujours dans mon cœur qui est l'abîme de l'Amour ».

II.- X A R A

1.- LES JOIES DU REVEIL.

Le mot « joie » est lié à des sentiments si divers, de nature et de qualité, que j'aimerais employer ici encore le vocable grec, comme je l'ai fait pour Agapê. Lorsque je voudrai désigner tout spécialement la joie qui est le fruit de l'Esprit, il m'arrivera de parler de Xara, que j'écris avec un X = CH majuscule, comme dans le monogramme du Christ.

Je reprends le témoignage personnel que j'ai annoncé avec un peu d'humour par le proverbe : charité bien ordonnée commence par soi-même. J'ai connu à l'époque du Réveil, dans les années 30, de grandes joies, senties avec force dans la psyché : joies des conversions, joie de réunions comme celles de la première mission de Douglas SCOTT à Privas, ou celles de George JEFFREYS auxquelles nous assistâmes, quelques-uns, en Angleterre ; joies des amitiés nouvelles, entre pasteurs notamment, et je citerai ici notre première rencontre avec T. ROBERTS ; joie de certaines guérisons aussi, qui demeurent indubitables pour moi ; joie des premiers Baptêmes.

Les joies que je rappelle ici furent belles et précieuses. Ce n'est pas les diminuer que de noter les limites auxquelles elles se heurtèrent.

A la réflexion, je pense que les joies du Réveil n'étaient pas parfaitement pures en moi. D'une part, et ceci est bien, elles marquent le sentiment d'une victoire, d'un mur de séparation qui tombe. Mais je n'étais pas exempt de cet esprit de jugement et d'amertume contre les formes religieuses, - esprit triste que je vous exhortais hier à ne pas entretenir. La victoire de Dieu peut éveiller une exaltation humaine, et pour tout dire alors un rameau d'orgueil.

A cela s'ajoute qu'une joie exaltée risque d'être cruelle pour ceux que l'on côtoie et qui souffrent. Il arrive qu'une joie encore trop psychique soit contagieuse. Il arrive aussi qu'elle heurte et referme sur elles-mêmes des âmes malheureuses.

Par bonheur, - au sens surnaturel, - les épreuves surgirent vite pour moi : épreuves familiales ; divisions dans l'Eglise de Charmes parmi les réveillés ; divisions d'avec certains des pasteurs du Réveil ; échecs dans certaines prières pour la guérison ; enfin la grande épreuve qui nous enveloppa tous, en France et dans le monde, la seconde guerre mondiale, avec la captivité de tant des nôtres, et avec les horreurs que naïvement nous ne croyions plus possibles en notre siècle.

En traversant la souffrance vécue, les joies du Réveil devaient s'approfondir, s'intérioriser, un peu comme un ruisseau qui disparaîtrait sur une terre desséchée, mais pour reparaître, plus pur et plus frais. Nos joies du Réveil ont besoin d'être ressourcées dans la Parole de Dieu, d'être offertes en sacrifice, afin qu'elles nous soient rendues comme Xara, le fruit de l'Esprit.

2.- LA JOIE DANS L'ANCIENNE ALLIANCE.

La joie d'Israël est une joie collective ; elle découle de la Révélation divine ; elle est tournée vers l'attente messianique : tels sont les trois traits essentiels que donne l'Ancien Testament.

Les termes « se réjouir », « tressaillir d'allégresse », désignent souvent des transports d'enthousiasme. Ceux-ci se déchaînent à l'occasion d'un culte ou d'une fête nationale. Qui ne pense ici à David dansant devant l'arche. « Les textes, écrit un théologien, montrent le caractère vocal, bruyant et enthousiaste de cette joie, une exaltation… si bruyante qu'on l'entend parfois jusqu'au dehors de la ville ». Comme nous le disions tout-à-l'heure des joies du Réveil, il arrive que cette joie nationale et cultuelle ne soit pas pure. « Je hais, je méprise vos fêtes, dit le SEIGNEUR par la voix d'Amos. » Jérémie annonce la cessation des cris de joie et des cris d'allégresse.

Lorsqu'elle s'intériorise, surtout dans les Psaumes, la joie d'Israël découle de la présence de Dieu. L'élection a voulu que le Dieu de ce petit peuple fût le Dieu du ciel et de la terre, Israël ne cherche pas le SEIGNEUR à tâtons comme les autres peuples, qui s'arrêtent à mi-chemin, au niveau des idoles ou de la philosophie. Le Tout-puissant s'est fait connaître à son peuple élu, il habite au milieu de ce peuple, il siège au milieu des louanges d'Israël. La joie est ici encore collective ; mais chaque Israélite y a part. Le « moi » qui parle dans les Psaumes, c'est le Psalmiste et c'est Israël. La joie de la présence de Dieu, intériorisée au profond du cœur s'exprime en nombre de passages infiniment chers à notre propre cœur : « Quand il est à ma droite, je ne chancelle pas, aussi mon cœur est dans la joie… il y a d'abondantes joies devant ta face, des délices éternelles à ta droite. - Quand on tourne vers lui les regards, on est rayonnant de joie, et le visage ne se couvre pas de honte. »

La Xara d'Israël résulte donc de la présence du Dieu créateur au sein de son peuple. Elle s'étend à toute la nature. La poésie hébraïque des psaumes et des prophètes fait pousser aux montagnes des cris de joie ; elle fait retentir la mer ; elle invite tous les habitants de la terre à chanter. La royauté du SEIGNEUR est universelle ; tous les hommes la reconnaîtront quand elle se manifestera par la venue du Messie. Après la désolation de la captivité de Babylone, le retour en Palestine fut une préfiguration de la joie messianique. Les faiblesses, les déboires, les épreuves du rétablissement d'Israël dans sa patrie ne firent qu'accroître l'attente du Messie. C'est dans la perspective du Royaume à venir qu'il faut lire des invitations à la joie comme : « Cieux, réjouissez-vous ! Terre, sois dans l'allégresse ! Montagnes, éclatez en cris de joie ! Car l'Eternel console son peuple, il a pitié de ses malheureux. - Les rachetés de l'Eternel retourneront ; ils iront à Sion avec chants de triomphe, et une joie éternelle couronnera leur tête. »

3.- LA XARA DE LA NOUVELLE ALLIANCE.

Au tout début de l'Incarnation, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu auprès d'une Vierge… Le nom de la Vierge était Marie. Les premiers mots de l'ange sont d'ordinaire traduits : « Je te salue toi à qui une grâce a été faite ». En grec, pour saluer, en disait : Réjouis-toi ! L'expression est usée et, dans les populations de langue grecque, elle perdait toute sa signification première. Mais les Hébreux se saluaient en disant : Paix, et sentaient toute la force de l'exhortation : Réjouis-toi ! Ceci d'autant plus que la salutation de l'ange plonge ses racines dans L'Ancien Testament, notamment dans Sophonie, lorsqu'il s'écrie : « Pousse des cris de joie, fille de Sion ! Pousse des cris d'allégresse, Israël ! Le roi d'Israël, le SEIGNEUR, est au milieu de toi ». La joie éclate donc dès le début de l'Evangile, car Lieu visite la terre. Marie elle-même dit : « Mon âme exalte le SEIGNEUR, et mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur ».

La joie initiale de la nouvelle alliance présente bien les trois caractères que nous avons relevés en Israël. Cette joie est cultuelle ; elle part du chœur des anges ; le Gloria et le Magnificat seront mille et mille fois chantés dans l'Eglise. - Cette joie est intériorisée, avant tout ici en Marie, qui gardait toutes ces choses et les repassait dans son cœur. - Cette joie enfin est messianique, car, si elle salue la venue du Sauveur, elle ne s'épanouira pleinement que dans le Royaume où le salut sera, selon les paroles que Siméon adresse à Dieu, « lumière pour éclairer les nations, et gloire d'Israël, ton peuple ».

La joie qui éclate au livre des Actes dans la première église, présente encore les mêmes traits. Les miracles, la conversion des païens sont les préludes du dernier jour. Cette joie exulte tout spécialement lors du repas eucharistique. Objet de tant d'exhortations de S. Paul, la Xara de la nouvelle alliance est appelée à s'intérioriser dans chaque cœur qui a part au festin du salut.

Un verset des Actes souligne un trait nouveau. Les apôtres se retirèrent de devant le sanhédrin, joyeux d'avoir été dignes de subir des outrages pour le nom de Jésus. La Xara de Jésus-Christ ne succède pas à la souffrance, apparaissant seulement au moment de la délivrance. Elle enveloppe et pénètre la

souffrance, parce que le disciple sait que la communion avec les souffrances de Christ hâte et prépare la gloire de son Avènement. Ainsi Jésus donna sa joie parfaite au soir du Jeudi-saint.

Certes on distingue toujours le temps d'avec l'éternité. L'épître aux Hébreux dit que Jésus a souffert la croix en vue de la joie qui lui était réservée ; et S. Paul : Ré jouissez-vous en espérance. Mais le cœur chrétien connaît dans la Sainte-Cène le lieu où le temps et l'éternité se rejoignent et s'interpénètrent. Aussi l'Ecriture pousse-t-elle l'audace jusqu'à, la parole si hardie, si choquante pour notre bon sens : « Mes frères, regardez comme un sujet de joie complète les diverses éprouves auxquelles vous pouvez être exposés ».

4.- J'ACHEVE EN MA CHAIR ...

La parole où S. Paul dit qu'il achève en sa chair ce qui manque aux souffrances de Christ, commence par le mot Xaïre : « Je me réjouis maintenant dans mes souffrances pour vous ».

Je continue d'entrelacer à cette étude des impressions personnelles. J'ai fait allusion à certaines souffrances qui se sont approchées de moi après les premières joies du Réveil. Il n'y a pas d'appareil de mesure pour les souffrances, en sorte que l'on puisse dire que celle-ci est plus grande que celle-là, à la manière dont une maison est plus grande qu'une autre. Pourtant, il me semble qu'il y a une épreuve intolérable entre toutes, c'est celle de l'esprit ou du corps torturés. Cette souffrance-là s'est approchée de nous dans ce que nous entendions dire des procès politiques de l'Est. Elle s'est approchée encore plus près dans la persécution raciste contre Israël. Elle s'échange, dans des proportions qu'il ne nous appartient pas de mesurer, entre les Musulmans et les Français en Algérie.

Infligée par l'homme à l'homme, la torture nous est abominable. N'oublions pas que les circonstances, les maladies, les accidents placent également l'homme dans des situations torturantes. Il y a un paroxysme de la souffrance que Dieu permet. Comment inclure ce paroxysme dans la parole de l'Ecriture : « un sujet de joie parfaite » ?

Ma réponse est en deux étapes. Je dirai d'abord résolument que l'Eglise doit regarder en face la souffrance du monde quelle qu'elle soit ; et l'Eglise doit prendre cette souffrance en elle par la compassion de Jésus-Christ. Deux attitudes sont ici bannies : celle d'un jugement qui se réfugierait dans la pensée que ceux qui souffrent sont justement punis et rejetés ; également celle d'une joie superficielle qui courrait parallèlement au grand fleuve des larmes humaines sans s'y mêler. Si le chrétien souffre en sa chair l'aiguillon de ses épreuves personnelles, il intériorise aussi en lui celles qui lui sont présentées en autrui. Au sens le plus réaliste, il pleure avec ceux qui pleurent. Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui.

Seconde étape à franchir : Israël, même séparé, est un membre du Corps de Christ ; il l'est en notre espérance, il l'est prophétiquement, selon la vérité des Ecritures. Le mal le plus intolérable pour l'Eglise, c'est qu'Israël ne reconnaisse pas le Seigneur Jésus. De ce mal découlent, sans doute, tous les fléaux politiques dont nous souffrons, et où éclate l'impuissance des païens même convertis ou christianisés, à créer une véritable unité humaine. Le rejet d'Israël a ouvert la porte de la foi aux Gentils : que sera sa réintégration sinon une vie d'entre les morts ? Politiquement, historiquement, nous sommes dans les ténèbres de l'ombre de la mort. Notre joie chrétienne, dans la compassion des souffrances de notre temps, c'est de savoir qu'Israël sera réintégré au Christ.

5.- L'EGLISE SOUS LA CROIX.

Le lundi 19 Octobre 1941, je participai à une rencontre de pasteurs très modeste, mais qui marquait mon premier contact officiel avec l'Eglise Réformée de France, qui venait, à la veille de la guerre, de procéder à un remembrement vers l'unité. Les présidents des Conseils national et régional étaient présents. Appelé à présider le culte, je présentai une méditation sur l'Eglise composée des Juifs et des Païens. Par la suite je devais avoir d'autres rencontres officielles avec l'Eglise Réformée de France, notamment au sein de la commission du Baptême. Après les épreuves traversées, les décisions du Synode national du Chambon, celles aussi du Synode régional de Tournon en Novembre 1958, celle du Synode de Paris concernant notre frère M. DELIZY, - ces décisions ont été pour moi des sujets de joie parfaite.

Au point de départ de ces rapports heureux, le mystère d'Israël avait été, avant tout, évoqué. Je ne crois pas que cela soit un hasard. Sous l'occupation étrangère, les protestants de France ont payé de leur personne pour soustraire Israël à ses persécuteurs. Des textes officiels ont recommandé aux protestants français l'intercession pour Israël, laquelle a trouvé par la suite droit de cité dans la Liturgie.

Malgré une belle prière de Théodore de BEZE, malgré des initiatives remarquables de l'Eglise Réformée des Pays-Bas au XVIIe siècle, M.LOVSKY constate aux origines de la Réforme calviniste une grande ignorance de la réintégration d'Israël. Seulement il faut souligner ici que, parmi toutes les églises chrétiennes d'Europe, l'Eglise Réformée de France a eu le privilège douloureux et insigne, d'être pendant plus de deux longs siècles une minorité persécutée par un pouvoir cruel. Ainsi s'est créée, inconsciemment

sans doute, une sorte d'affinité, presque de consanguinité, - dans le sang versé, - entre les Huguenots et les Juifs persécutés dans le monde. Peut-être faut-il voir un signe de cette affinité dans notre amour pour les Psaumes.

M. LOVSKY nous enseigne aussi que, en face de l'antisémitisme chrétien ou rationaliste, ce sont les piétistes allemands, SPENER et ZINZENDORF, qui sont parvenus, « par la vertu d'espérance, au respect des Juifs et au désir de leur réhabilitation temporelle. » Tout au long du XIXème s., malgré controverses et réserves, le protestantisme français s'est ouvert aux influences piétistes, dans tout ce qu'elles ont de sain, et qui concourt à dresser une Eglise confessante. L'Eglise Réformée de France a fait un pas de plus en admettant une liturgie de présentation, et en dégageant ainsi le Baptême des enfants de son caractère de rite judaïsant, au nom duquel on persécutait autrefois les Juifs non-baptisés. Sans que l'on en soit conscient peut-être, l'enseignement du Baptême comme sacrement de la foi en Jésus-Christ mort et ressuscité, est un témoignage qui doit être rendu pour qu'Israël prenne le Baptême au sérieux, et distingue, comme le demande M. LOVSKY, « entre la naissance et la foi chrétienne ».

6.- LA JOIE DE L'UNION DE PRIERE.

Xara, la joie qui est le fruit du Saint-Esprit en nous, la joie de Jésus-Christ, se définira donc comme une joie qui naît dans l'Eglise de l'accueil fait à la souffrance.

Cela éclaire les joies mêmes du Réveil, conversions, guérisons, réunions. Ces joies sont la joie de Jésus-Christ, Xara, dans la mesure où elles comportent l'accueil de la souffrance des pécheurs, des malades, des hommes qui vivent dans la solitude et le désespoir. Ces joies deviennent impures si elles s'infléchissent dans le sens des satisfactions personnelles que donnent le fait d'avoir raison contre autrui, le succès du prosélytisme, ou la réussite spectaculaire.

La joie, Xara, nous la trouvons en son centre dans la célébration de la Sainte-Cène, où les souffrances sont accueillies dans la communion de Jésus-Christ, pour être imprégnées de la vie du Ressuscité. Nous ne recherchons pas la souffrance pour elle-même ? mais, partout où elle se manifeste, dans la vie personnelle ou dans la compassion, sachons reconnaître en elle la messagère, l'avant-coureur, de Xara. L'œuvre de notre foi, où s'épanouit le fruit du Saint-Esprit, c'est la transmutation de la souffrance en joie. l'Eglise et le cœur des fidèles, c'est le lieu où la souffrance est apportée à Jésus-Christ, afin que, après le premier coup qui abat, après une lente et pénible assimilation, la joie enfin imprègne ce qui n'était d'abord que peine.

La Sainte-Cène, l'action de grâces, est l'agent essentiel de la transmutation de la souffrance en joie. Ici nous devons humblement nous attacher à la Liturgie, à notre modeste liturgie réformée. Liée à la Sainte-Cène elle est productrice de la joie. Ses cadres fixes sont un bienfait ; ils nous soutiennent quand nous faiblissons. Pour éviter que les cadres liturgiques ne se durcissent, nous les retrempons dans la prière des siècles, par notre Livret quotidien par exemple, et plus encore par les 150 Psaumes de la Bible.

Nous nous réjouissons en espérance, car nous nous réjouissons de la réintégration d'Israël, laquelle, j'en suis certain, signifie aussi remembrement de toute l'Eglise en un seul corps visible. Dans le fruit de la joie, la vertu de l'amour est inséparable de l'espérance, comme elle est inséparable de la foi où elle prend sa source. Je ne prétends pas que l'Eglise Réformée soit parfaite ; je sais qu'elle est petite et faible, exposée à bien des justes reproches, déficiente et pauvre à bien des égards. Pourtant, je me réjouis d'être en elle, parce que je puis aujourd'hui, dans ce Temple, vous inviter tous à la souffrance et à la compassion en faveur d'Israël, en faveur de tous les hommes torturés d'esprit et de corps. Nous sommes ainsi dans la sainte Eglise universelle pour la fin des temps, et à cette Eglise l'ange redit : « Kaïré, Réjouis-toi ! »

III - I R E N E

1.- LA PAIX COMME CESSATION DE LA GUERRE.

« S'il n'est personne, dit S. Augustin, qui ne veuille ressentir de la joie, il n'est aussi personne qui ne veuille avoir la paix ». La joie et la paix, Xara et Irênê, sont deux biens apparentés, que S. Paul avait rapprochés aussi comme deux fruits de l'Esprit., tous deux proches d'Agapê, le fruit par excellence. Même voisinage de la joie et de la paix dans la salutation que l'on trouve au chapitre 15 de l'épître aux Romains et qui serait une devise excellente pour l'Union de prière : « Que le Dieu de l'espérance vous remplisse de toute joie et de toute paix dans la foi, pour que vous abondiez en espérance, par la puissance du Saint-Esprit ! »

Je ne présenterai pas pour le moment une description de la paix, qui permettrait de "bien la distinguer de la joie. Je prendrai le mot dans son sens courant, selon lequel la paix ne désigne pas un état du cœur, mais un rapport entre les êtres. La définition qui s'impose de l'état de paix, c'est la cessation ou l'absence de la guerre.

Ceux d'entre vous qui sont nés, comme moi, avant ce siècle, ont connu dans leur enfance une France en paix avec ses voisins comme avec la plupart de ses territoires d'outre-mer. Depuis 1870, les guerres s'étaient faites lointaines, moins nombreuses, moins étendues. En août 1914, la guerre a pris possession de nos vies pour ne plus les lâcher. Où est la paix, en ce sens premier de paix entre les hommes ? Pas sur la terre en tous cas.

La Bible montre que l'état de guerre remonte aux origines de l'humanité. « Ainsi, je cite encore S. Augustin, le premier fondateur de la cité de la terre est fratricide, vaincu par la jalousie, il tue son frère, citoyen de la cité céleste, voyageur sur cette terre. » L'auteur de la Cité de Dieu fait remarquer que Rome, dont l'empire s'écroulait sous ses yeux, faisait remonter ses origines aussi à un roi meurtrier de son frère.

Mais le Christ à venir reçoit du prophète le titre suprême de Prince de la Paix. MELCHISEDEK, type du Christ selon l'épître aux Hébreux, est selon son nom roi de justice, et il est aussi roi de Salem, roi de Paix. La ville du grand Roi, Jérusalem, est, selon les étymologies habituelles, vision de paix ou ville de paix. Où est Jérusalem ? La paix n'est-elle pas montée au ciel avec le Christ ressuscité ? La cité de paix, n'est-ce pas celle que nous attendons d'en-haut, à la Parousie ? Au sens courant du mot, la paix a quitté la terre avec le Christ. Son lieu n'est plus ici-bas. La guerre nous enserre de tous côtés, dans le temps et dans l'espace. La cité terrestre se divise contre elle-même, elle ne connaît qu'une paix partielle et précaire. Cette paix qui est assurée par la victoire n'est pas le fruit de l'Esprit. Les projets de paix perpétuelle s'évanouissent dans l'utopie.

2.- LA PAIX EST-ELLE DANS L'EGLISE ?

Dans l'Eglise du ciel, oui, la paix règne avec le Christ. Mais dans l'Eglise de la terre, la paix ne réside pas non plus. On serait tenté de dire qu'il y a dans l'Eglise de la terre une certaine paix, une paix relative. Mais ce que nous cherchons, c'est la paix, Irênê, la cessation de la guerre. Qui dit paix relative souligne que la guerre est encore là. En effet, l'Eglise chrétienne est divisée en elle-même. Si les persécutions des chrétiens par d'autres chrétiens ont pris fin ; si les polémiques ne se poursuivent pas sous leurs formes violentes dénuées de fraternité ; du moins les barrières demeurent, les jugements, les malentendus sans doute. De plus, et c'est là un des points les plus douloureux de la condition terrestre, notre insertion dans les nations oblige les chrétiens à s'entretuer du fait qu'ils obéissent à des Etats en guerre les uns contre les autres.

La cité terrestre dans son ensemble : pas de paix. L'Eglise dans son ensemble : pas de paix. Rétrécissons le cercle. En nous bornant à des groupes chrétiens plus restreints, y trouverons-nous la paix ? Puis-je dire que je suis personnellement en paix avec toute l'Eglise Réformée de France ? Certes non. Quel ordre religieux, quelle communauté résidante, se vanterait de jouir d'une paix constante entre tous ses membres ? Paix relative toujours ; paix gagnée sur la dissension ; paix précaire, car la dissension est prête à renaître.

Et l'Union de prière ? Est-elle en paix tout entière avec elle-même ? Certes non. Elle a, elle aussi, des tendances multiples, qui suscitent des problèmes délicats, des points de friction. J'ai souvent répété cette année que le moment était venu pour les membres de l'Union de prière de « se parler les uns aux autres ». Dieu nous a donné des liens profonds d'amour et d'unité, qui nous unissent dans le silence devant lui. Je veux parler de la Sainte-Cène, avec la Charte de l'Union de prière, la Prière constitutive, le Livret quotidien. L'heure semble venue de constituer des zones régionales, qui permettent des échanges plus fréquents et plus réguliers entre nous. Constatons alors que l'on peut avoir l'unité dans le silence de l'amour, mais n'avoir pas la paix quand il s'agit de se parler les uns aux autres. Ce qu'on dit risque toujours de provoquer le déplaisir des uns, le désaccord des autres. Et puis, il y a des personnes à qui l'on a plus envie de parler qu'à d'autres.

Ainsi la paix, qui est la cessation de la guerre, je ne la trouve que sous une forme relative, -c'est-à-dire que je ne la trouve pas vraiment, - ni dans l'Eglise de Jésus-Christ sur la terre, ni dans les communautés qui servent l'Eglise et travaillent en son sein.

3.- OU EST IRENE, FRUIT DE L'ESPRIT ?

Dans la célébration des mariages, il m'est arrivé souvent de dire en substance aux jeunes époux : « Vous vivez au sein d'un monde en proie à la guerre ; mais vous vous unissez devant Dieu pour fonder une maison de paix ». En prononçant de telles paroles, je ne sais pourquoi chantent dans mon cœur les mots d'un ancien cantique : « Jérusalem, ville de l'alliance » C'est un bel idéal : le mari et la femme élevant leurs enfants dans la paix qui les unit l'un à l'autre. Hélas ! L'expérience montre combien cette paix est relative, plus exposée aujourd'hui que jamais au divorce des parents, à la rébellion des enfants.

Cependant, un peu comme des enfants qui « brûlent » quand ils jouent à trouver un objet caché, l'exemple de la famille chrétienne nous rapproche du lieu où habite sur la terre Irênê, qui est le fruit de l'Esprit. De cet exemple j'en rapprocherai un autre qui nous éclairera aussi. Pour moi qui fais une petite

œuvre, j'ai des maisons qui sont fondées sur le service de Jésus-Christ, l'Ecole et les pensions d'enfants par exemple. J'aimerais y voir régner la paix- Ce serait là aussi un idéal très beau, en même temps qu'une condition d'efficacité dans le travail de l'éducation.

Pourquoi la paix ne règne-t-elle pas dans une famille ? N'abordons-nous pas ici les questions d'autorité ? Le mari n'a pas, par exemple, l'autorité à la fois ferme et douce que l'en attendrait de lui. Ou l'épouse n'a pas saisi ce que c'est que d'obéir de cœur à son mari, soumise sans esclavage et libre sans rébellion. La paix ne règne pas quand les enfants n'obéissent pas aux parents, ou quand ceux-ci ne savent pas exiger et obtenir l'obéissance. Il en va de même au Cours ISAAC-HOMEL ou dans mes pensions : je ne sais pas diriger en Christ, et ceux qui m'entourent, quelquefois peut-être, ne savent pas se laisser diriger.

On comprend ici comment, selon l'enseignement de S. AUGUSTIN, la paix est tellement liée à l'ordre. « La paix en toutes choses, a-t-il écrit, c'est la tranquillité de l'ordre. » Cela échappe à nos prises quand il s'agit du monde entier, de la politique des nations. Où est le plan que trace l'ordre, où serait sur la terre l'autorité suprême à laquelle il faudrait remonter pour assurer la tranquillité de l'ordre ? Un cercle limité, comme une famille, ou une maison de service, nous font pressentir que la tranquillité de l'ordre est accessible. Non pas aux efforts humains. Il y faut une action du Saint-Esprit, produisant le fruit si précieux, la paix absolue, l'Irênê. Nous n'aurons vraiment trouvé la paix qu'en remontant ici à la source de l'action de l'Esprit.

4.- L'ELECTION, SOURCE DE LA PAIX.

« Vous vous êtes convertis à Dieu, en abandonnant les idoles, pour servir le Dieu vivant et vrai ». Je suis convaincu que le problème biblique et théologique de l'élection ne peut pas être séparé du problème du service. Je dirai même que dans l'élection dont nous sommes l'objet, le service a une certaine primauté sur le salut. Non pas que j'encourage un « activisme » au nom duquel on voudrait servir n'importe où, n'importe quand et n'importe comment. Mais j'affirme que lorsque Dieu nous donne la connaissance de notre salut, sa sagesse a en vue le service qu'il nous confiera. Pour l'apôtre Paul, la vocation au service a été donnée dans la conversion même. Les choses se séparent souvent en deux temps ; le service n'en demeure pas moins toujours le but du salut. C'est pour cela que l'on soulève des faux-problèmes si l'on se borne à une élection où Dieu nous sauve pour ainsi dire pour le plaisir de nous sauver. Car le faux problème, c'est tout de suite la question : et les réprouvés, alors, Dieu les réprouve aussi pour le plaisir de les réprouver ? Dans la perspective que je vous trace, le potier destine le vase d'argile que je suis à tel usage. Il exprime son amour pour moi en préparant telle bonne œuvre conforme à ma nature et aux secours surnaturels qui me sont destinés. Cela ne soulève pas de problème pour autrui : car les autres, tous les autres sont ceux que j'ai à servir et à aimer. Et quant à leur service différent du mien, ou au fait qu'ils n'ont pas de service, j'entends la voix du Christ disant : « Que t'importe ? Toi, suis-moi ».

Celui qui donne les ministères, c'est le Seigneur monté au ciel : « Il est monté au-dessus de tous les cieux, afin de remplir toutes choses. Et il a donné les uns comme... » Procurer la paix, c'est donc discerner l'élection pour le service en soi-même et en autrui. Le fruit de la réconciliation avec Dieu consiste à recevoir une place et une forme de service : voilà le fruit de l'Esprit, qui est Irênê.

Je sais bien que cet enseignement est sujet à déformation, car j'en ai déjà souffert. J'ai vu des chrétiens et des chrétiennes défendre avec becs et ongles leur place, leur ministère, c'est-à-dire une place et un ministère tracés par leur intelligence, et non pas reçus comme un fruit de l'Esprit.

Celui qui donne du ciel les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, et ainsi de suite, est le prince de la Paix. En lui les ministères sont agencés pour se compléter les uns les autres, pour s'entr'aider, pour se remplacer selon les besoins. L'élection pour le service a son centre en Jésus-Christ, mais elle n'a pas de limites sclérosées. Selon les termes que nous a enseignés Gabriel MARCEL, elle est un Etre, non un Avoir. J'ajoute que cette élection conduit à un Etre dans la paix; C'est là que l'on reconnaît le fruit de l'Esprit.

5.- IRENE DANS LE CŒUR.

Comme par une série de cercles concentriques, partis de la cité terrestre sans paix, nous sommes arrivés, pour trouver la paix, à ce centre qu'est le cœur chrétien. La paix-cessation de la guerre serait la qualité d'un corps social ou communautaire ; sur ce plan elle n'est jamais que relative. Le lieu où se trouve la paix, Irênê, c'est le cœur. Un seul cœur est capable de recevoir en lui toute la paix absolue du ciel, et ici s'impose à nous l'image de l'humble servante de Nazareth : « Je suis la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait selon ta parole ! » La paix comme fruit de l'Esprit est une des vertus chrétiennes les plus secrètes, une des plus cachées dans la profondeur de l'âme placée face au Seigneur de qui vient toute élection.

L'Irênê est en fait donnée à chaque âme dans le Baptême. Son caractère secret, profond, comme enfoui, entraîne souvent de longs délais avant que la vie ne soit remplie d'elle. Lorsqu'on a connu la paix dans un service authentique, souple, harmonieux, -fruit de l'Esprit,- il arrive qu'on la perde. La guerre qui

étreint le monde des démons et des hommes chasse souvent notre paix. Il faut la reconquérir, la retrouver ; sans doute sera-t-elle plus belle après l'orage. Voici un schéma qui, je crois, se déroule assez souvent dans la vie du chrétien.

Ma paix est troublée. Je suis agité au-dedans de moi. En même temps, je deviens comme opaque à moi-même. Je me sens lourd. Les pensées ne circulent plus librement au-dedans de moi-même. Mes sentiments s'élèvent en vagues tempétueuses. je ne les contrôle plus.

A cette opacité qui m'envahit, je cherche une cause, que je commence par situer en dehors de moi. On m'a pris ma paix. Ce sont les démons sûrement. Mais les démons seraient sans force si mes semblables ne se prêtaient pas à eux. Oui, mon mal vient des hommes. Je ne suis pas compris. On a mal agi envers moi. On ne m'aide pas. Infidélité, déception, indifférence, faiblesse en autrui : voilà les causes de mon trouble.

Lorsque je réfléchis là-dessus, l'Esprit me conduit à me demander, - si du moins je me laisse conduire par Lui, - s'il n'y aurait pas en moi comme des points d'attache de l'action ennemie. N'ai-je pas été orgueilleux dans mon service, n'ai-je pas eu des affections mélangées, n'ai-je pas recherché des satisfactions personnelles ? A l'accusation contre autrui succède la mise en accusation de moi-même. Je confesserai mon péché. Retrouverai-je la paix ?

Pas encore. Il reste un pas à franchir. Il reste à recevoir à nouveau mon service, clarifié, mieux agencé avec le service d'autrui, rendu par la main du Seigneur, et non plus crispé dans ma propre main. Pour que je passe de l'opacité à la lumière, il faut que je sois pardonné, certes : et pardonné pour servir. Comme Pierre qui s'entend dire : « Pais mes brebis ».

6.- IRENE : LUMIERE ET CROISSANCE.

Dans l'âme chrétienne le trouble est inséparable de ce que j'ai appelé un état d'opacité. L'âme sauvée est enfant de la paix, servante du Prince de la paix, habitation, par l'élection, de la paix qui descend du ciel sur la terre. Retrouver la paix, qui, au fond de nous-mêmes ne nous quitte jamais, c'est connaître la fin du trouble, mais c'est aussi retrouver la lumière. Les modernes parlent beaucoup de détente. Ce qui correspond ici à leur recherche, c'est, me semble-t-il, la paix de la lumière. Sans doute la paix est-elle symbolisée par l'harmonie des voix ou des instruments de musique. Mais je me demande si la musique elle-même atteint toujours la pleine paix dans la lumière. Une des choses qui pour moi expriment le plus Irênê sur la terre, ce sont les tableaux des peintres du moyen âge finissant ; plus que tout peut-être tels anges musiciens, qui joignent le chant à la lumière des yeux ; ou plus près de nous, le Christ d'Emmaüs de Rembrandt, où tout est dans la lumière des yeux.

Dieu a créé la paix dans l'ordre naturel en disant : Que la lumière soit ! Dans l'ordre surnaturel le soleil levant nous a éclairés d'en-haut pour diriger nos pas dans le chemin de la paix. Une autre valeur me paraît liée intimement à la lumière pour constituer la paix de Dieu : c'est la croissance. Les arbres croissent dans la paix : regardez les lis des champs.

J'évoquais au début de cette étude l'explosion dans notre vie de la guerre de 1914. Le dimanche 2 août 1914, je suis allé au culte. Un jeune suffragant, remplaçant le pasteur en congé, continua, imperturbable, une série de sermons qu'il avait entreprise sur les petits prophètes. J'entendis à la sortie une dame se plaindre d'une prédication si étrangère à la tragique actualité. Le texte était Aggée 1/4 : « Est-ce le temps pour vous d'habiter vos demeures lambrissées, quand cette maison est détruite ? » Je n'y ai pas du tout pensé sur le moment même, mais je pense maintenant que cette parole fut le point de départ de mon service pour Jésus-Christ, le germe de la paix semé en moi par l'Esprit. J'ai fait, au cours de ma vie, beaucoup de plans que Dieu a laissé tomber, comme d'être un mathématicien, ou, plus tard, un professeur de théologie. Aujourd'hui, quand je regarde les maisons qui ont poussé à Charmes comme pousse une plante, je dis en moi-même : voila l'arbre de paix qui a grandi dans ma vie sous la lumière de Jésus-Christ. Les enfants qui font leur croissance ici pendant quelques années sont aussi des arbres de paix que le Seigneur plante par nos ministères dans sa lumière.

Je demande à Dieu une chose. Maintenant que sa maison qui s'appelait la chrétienté est détruite, qu'il fasse croître dans la lumière de la paix, - comme il a fait croître sous mes yeux ces maisons et ces enfants, - qu'il fasse croître jusqu'à la pleine stature du Christ l'Eglise de son retour, une, sainte, et sans souillure ! Que l'unité des chrétiens pour la Parousie soit le fruit de l'Esprit, Irênê !

Lueurs de l'Orient

- 1960 -

PREAMBULE.

[1] Les Eglises chrétiennes d'Orient sont les Eglises d'origine grecque, tout de même que la langue originale du Nouveau Testament est le grec.

Ces Eglises ont brillé d'une grande lumière au cours des siècles passés. Elles ont une prédilection pour l'attribut divin de la Lumière, Lumière de la Transfiguration, Lumière de Pâques, Lumière du Royaume qui vient.

L'Union de prière a été conduite en cette année 1960, en accord avec les autorités de l'Eglise Réformée de France, à répondre à une invitation du Patriarcat de Moscou par l'envoi d'une délégation. Celle-ci était composée des pasteurs BREMOND & SERR, qui font partie du directoire de l'Union de prière ; du pasteur BEAUMONT, de la Cimade ; et de madame ROMAN, membre de nos Eglises et interprète pour la langue russe.

Partis de Paris le mardi 28 Juin au début de l'après-midi, par voie ferrée, nos frères et notre sœur arrivèrent le surlendemain soir à Moscou. Ils ont passé plusieurs journées à Moscou, d'autres à Leningrad. Le dimanche 10 Juillet, ils assistaient, à Zagorsk, lieu saint de la Russie, à la consécration de l'évêque NIKODIM, désormais chargé des Relations extérieures au Patriarcat de Moscou, et étaient reçus par le Patriarche ALEXIS. Le mercredi 13 Juillet, nos amis revinrent en 4 heures de Moscou à Paris, le voyage de retour en avion leur étant offert par nos frères orthodoxes.

Il a semblé à nos voyageurs que la Lumière de Jésus brillait avec éclat sur l'Eglise russe actuelle, sur son culte, son enseignement théologique, sa spiritualité. La Retraite de 1960 a été illuminée par les reflets venus de l'Orient. Ce sont de petites lueurs, émanées de cette source de Lumière qui atteindront les lecteurs des textes qui vont suivre.

Lundi 29 Août 1960 M. DALLIERE

I. - INTR0DUCTION

1.- L'EGLISE ET LES TROIS EGLISES.

[2] « Je crois la sainte Eglise universelle ». Ainsi avons-nous confessé notre foi dans le culte solennel par lequel s'est ouverte hier la Retraite de l'Union de prière. Or il y a trois « sainte Eglise universelle ». Dire que ce sont trois branches d'une seule Eglise, est juste sur le plan de l'histoire, où nous aurons aussi à nous placer. Pour la foi du chrétien cependant, il n'y a qu'une seule Eglise vraie, sainte et universelle : c'est celle à laquelle il appartient. Il n'en est pas ici comme du mystère heureux de la Sainte-Trinité : le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont un seul Dieu béni éternellement : car le Père, le Fils et le Saint-Esprit communiquent entre eux dans une seule vérité et dans une même agapê. Les trois Eglises de l'histoire s'excommunient mutuellement.

Les trois Eglises de l'histoire sont, vous le savez : notre protestantisme ; l'Eglise catholique romaine ; les Eglises orthodoxes d'Orient. Nous-mêmes, nous sommes la congrégation des fidèles sauvés par la prédication de l'Evangile. Nous n'avons pas d'autorité visible et supranationale qui prononce des excommunications. En règle générale cependant, nous n'admettrons pas à notre communion un catholique qui n'aurait pas d'abord fait une profession de foi évangélique. Réciproquement, nous n'accepterions pas les abandons ou les reniements de nous-mêmes, qui nous seraient demandés pour recevoir la communion catholique. Nous ne vivons pas, ici en France, près des Orthodoxes : notre situation mutuelle, dans un rapprochement géographique, serait la même. Si bienveillants et iréniques que nous soyons, nous participons à l'excommunication mutuelle.

Si, à l'excommunication inévitable, nous ajoutons l'indifférence et peut-être le mépris, n'attristerons-nous pas le cœur du Christ ? Je comprends que cette Retraite apparaisse décevante à un grand nombre d'entre vous. Vous désirez entendre la Parole de Dieu. .Mais vous allez entendre parler de la Russie ; d'une forme de prière, celle des moines russes, qui nous est tout à fait étrangère ; d'une liturgie pompeuse, peut-être idolâtre ou sans vie !

Face à cette déception qui est la vôtre, l'Union de prière vous invite à une attitude d'agapê, donc à une mise en pratique de la Parole de Dieu. Que nous le voulions ou non, l'Eglise orthodoxe russe existe ; elle existe même après un cataclysme de vingt années qui a failli la détruire. Dieu notre Père nous envoie des nouvelles de ces frères que nous ignorions. Ne devons-nous pas prêter l'oreille, réfléchir, prier ? Faisons donc un effort pour surmonter la déception que cause le programme de la Retraite.

2.- L'OCCIDENT ET L'ORIENT.

[3] Les chrétiens de l'âge apostolique ont connu la sainte Eglise universelle sous la forme d'une seule Eglise visible, celle des apôtres. Deux antagonismes humains auraient pu, dès le début, faire éclater l'Eglise. Il y avait entre les Juifs et les Païens un fossé infranchissable. Par la grâce de Dieu, Paul l'a franchi ; Pierre, Jacques et Jean lui ont donné la main d'association. Toujours le génie apostolique de S. Paul fut attentif à maintenir le lien d'unité entre les églises de la gentilité et le centre visible qu'était l'Eglise de Jérusalem. Le mur de séparation fut réellement abattu.

En l'an 70, Jérusalem fut détruite, et avec la ville devait disparaître l'Eglise-mère judéo-chrétienne. En apparence tout au moins, la disparition d'un Israël chrétien supprimait un des deux antagonismes capables de faire éclater l'Eglise. Mais le second antagonisme subsistait : celui de l'Orient et de l'Occident.

L'Evangile s'est propagé au sein de la civilisation antique, laquelle possédait deux langues, deux modes de penser et de vivre. Dans la partie orientale du bassin méditerranéen, on parlait le grec, langue originale des saintes Ecritures du Nouveau Testament. A l'Occident on parlait le latin. Militairement, Rome avait conquis l'Orient, mais n'avait ni imposé sa langue, ni transformé l'esprit hellénique. S. Paul surmonta encore cette séparation des deux mondes antiques ; ou bien peut-être celle-ci ne se fit-elle pas sentir encore de son temps dans les-Eglises.

Il en fut tout autrement dès le second siècle après Jésus-Christ. La foi prit sur la terre une forme grecque et une forme latine. Au IVème siècle, l'Empire se scinda. Constantin, le premier empereur chrétien, fonda la ville de Constantinople, plus tard appelée Byzance, capitale de la partie grecque de l'Empire d'Auguste. Très vite, l'unité de l'Eglise fut mise en péril. Avant la séparation définitive, il y eut sept séparations entre l'Orient et l'Occident, totalisant plus de 200 ans, rien qu'entre le IVème et le IXème siècle. (Paul EVDOKIMOV, *L'Orthodoxie*). En 1054, le légat du pape à Constantinople excommunie le patriarche Michel Cérulaire ; depuis lors, la séparation fut définitive.

Or les peuples slaves avaient été évangélisés par l'Eglise grecque. Le prince de Kiev, Vladimir, avait été baptisé en 987 : par lui la Russie devint chrétienne et se rattacha au patriarcat de Constantinople. Cette ville une fois tombée au pouvoir des Turcs (1453), le patriarcat subsista ; c'est un patriarche de Constantinople, le Patriarche Jérémie, qui, à la fin du XVIème s., éleva l'évêque de Moscou à la dignité patriarcale (Métropolite Job de Moscou) : ainsi Moscou devint la capitale de l'Eglise d'Orient.

3.- L'ORTHODOXIE.

[4] La chrétienté d'Orient, donc les Russes maintenant, se regardent comme Orthodoxes, ils ont conservé, estiment-ils, la vérité prêchée par les apôtres. Par rapport à eux, les catholiques romains sont hétérodoxes : ils ont changé la doctrine. Parmi les griefs invoqués par les orientaux au moment de la rupture, deux sont essentiels.

Les Orthodoxes accusent d'abord les Latins d'avoir modifié le Symbole de Nicée-Constantinople en y introduisant le FILIOQUE. Ce n'est qu'un détail, mais qui souligne toute la-différence entre la pensée grecque, qui s'élève vers le mystère divin, et la pensée latine, qui s'efforce, dans une certaine mesure, de rendre le mystère intelligible. Le texte primitif du Symbole de Nicée-Constantinople dit simplement que « le Saint-Esprit procède du Père ». C'est sous l'influence de la théologie d'Occident, surtout celle de S. Augustin, que les Latins ajoutèrent au Symbole les mots « et du Fils » (en latin FILIOQUE).

Or l'addition au Symbole avait d'abord été exigée par Charlemagne, désireux de rompre, religieusement aussi, avec l'empire d'Orient à l'époque, le pape avait tenu tête avec fermeté. Plus tard cependant l'« addition » fut chantée à Rome au cours du couronnement de l'empereur germanique (1014 : prélude à la rupture de 1054), et dès lors elle passa dans le rituel romain. Ce que l'Orient reproche avant tout au pape, c'est moins son « hérésie » que l'acte de modifier un texte sacré sans consulter Constantinople.

Nous touchons ici au second grief fondamental. Les Orientaux n'ont jamais reconnu la primauté de Rome, à plus forte raison l'infaillibilité doctrinale du pape. Ils se tournaient vers Rome quand ils avaient besoin d'aide : mais l'idée d'une primauté ne leur venait pas à l'esprit. Pour eux la vérité du Christ est dans l'Eglise du Christ ; elle ne peut être constatée, exprimée, que par le Concile universel. Aussi leurs dogmes sont-ils ceux que prononcèrent les 7 Conciles qui, de 325 à 787, réunirent toutes les Eglises, Constantinople aussi bien que Rome. Depuis lors, les Orthodoxes s'interdisent d'énoncer aucun dogme nouveau, tant que tous ceux qui acceptent la foi des sept conciles œcuméniques ne se seront pas assemblés sous la direction du Saint-Esprit.

La succession apostolique se fait donc, pour les Orthodoxes, par les évêques unis aux diacres et aux fidèles. Elle est conservée par le patriarcat de Moscou et par les autres patriarches d'Orient. Pour reconstituer une unité visible, il faudrait que le pape, « patriarche » de Rome, se replaçât avant la rupture de 1054, et remît en question tout ce que Rome a décidé toute seule. Le refus de la primauté papale a

donc des causes toutes différentes chez les Réformateurs et chez les Orthodoxes. Pour Luther et Calvin, le peuple chrétien, indépendamment de toute hiérarchie, retrouve la vérité biblique sous l'action du Saint-Esprit. Pour les Orthodoxes, la vérité biblique n'a jamais été perdue. Elle s'est conservée dans leur tradition qui remonte aux premiers temps, où l'Eglise était une.

4.- UNE THEOLOGIE LITURGIQUE.

[5] S'il fallait résumer en un seul mot la vérité de la sainte Eglise universelle, un protestant dirait : la Bible ; un catholique dirait ; le pape. Je pense qu'un Orthodoxe dirait : la liturgie, entendant par là l'Eglise assemblée dans la maison de Dieu et célébrant le culte eucharistique, la Sainte-Cène.

Nous pénétrons bien dans un monde étranger. Que la liturgie soit l'expression de la vérité, cela nous choque autant que de résumer la vérité dans un homme. Essayons de saisir cependant que cette liturgie n'est pas faite comme après coup, mais conservée et transmise depuis l'Église des premiers siècles. En elle la Parole de Dieu s'exprime, ainsi que l'héritage du passé. A cette liturgie participent ensemble le clergé et les fidèles, chacun en son rang, mais tous unis. Si cette participation se fait par le cœur, il y a une approche du Christ transmis des pères aux enfants, de génération en génération.

Dans la liturgie, avant tout dans celle de la Sainte-Cène, s'exprime la théologie de l'Eglise. La théologie orthodoxe n'est donc pas une réflexion savante de l'esprit humain sur les données de la Bible ou de la tradition. Elle est une pensée qui vit dans la communion de l'Eglise, qu'exprime la liturgie. Cette communion s'établit spontanément avec la théologie « savoureuse » des Pères grecs : S. Grégoire de Nysse, et les deux autres « Cappadociens », Basile et Grégoire de Naziance ; S. Jean Chrysostome ; S. Maxime le Confesseur (VIIe s.) ; le pseudo-Denys ; S. Jean Damascène. Le travail théologique des Eglises d'Orient n'est pas une exploration systématique faite par l'intelligence chrétienne : il est une « plongée » dans le Christ à travers les Pères grecs, ou une élévation vers le Christ céleste, à partir des Pères grecs.

J'ajoute un dernier trait pour caractériser la théologie liturgique des Orientaux : elle se développe dans une ambiance de beauté. L'art religieux, c'est ici le chant, mais c'est aussi la peinture. Nous voici, - toujours dans un monde étrange pour nous, - devant les icônes. Il s'agit d'images dont la beauté est inséparable des symboles qui parlent à l'âme. Personnellement, voici le biais par où j'essaie de comprendre, ou de pénétrer dans ce monde étranger. J'aime le tableau d'Enguerrand Charonton qui résume en une vaste fresque toute la foi chrétienne ; au sommet siègent le Père et le Fils qu'unit leur amour, le Saint-Esprit, représenté par la colombe dont une aile effleure les lèvres du Père, l'autre les lèvres du Fils : c'est la Trinité avec le FILIOQUE. L'icône la plus célèbre de la Russie, c'est la Trinité d'André Roublev (Reproduction dans EVDOKIMOV p. 224-225 et commentaire p. 235 et suiv. - Date de l'icône : vers 1415). Celle-ci, par les trois anges apparus à Abraham, évoque la Trinité sans le FILIOQUE ; elle est antérieure à la réflexion, elle élève la pensée vers l'ineffable. Elle n'est pas œuvre de musée, mais, pour les Orthodoxes, partie intégrante du Culte.

5.- UNE PRIERE SURPRENANTE.

[6] Le fidèle orthodoxe prie dans l'Eglise, en s'associant à la liturgie. Pour sa prière personnelle, il est au bénéfice d'une tradition très ancienne, conservée par les moines. Cette tradition a un nom qu'il est bon de connaître : l'hésychasme, doctrine du repos spirituel, de la tranquillité de l'âme.

Le moine d'Orient est un solitaire, un ermite, qui se recueille en Dieu par le Christ. Dans l'histoire, il semble certain qu'il y a une continuité entre la prière des moines russes actuels, celle des moines grecs du mont Athos au moyen âge, et plus haut encore, celle des moines des couvents grecs du mont Sinaï. Ces moines, ermites, solitaires, deviennent des maîtres spirituels ; auprès d'eux les laïques apprennent aussi la prière du cœur, le repos sur le sein de la Sainte-Trinité, par le nom de Jésus, l'unique médiateur.

Ce que je veux souligner, en laissant à M. SERR le soin de nous exposer l'hésychasme dans les études qu'il donnera, - ce que je veux souligner, c'est que la prière hésychaste, si étrange qu'elle nous paraisse, est, chez le fidèle d'Orient, une manifestation du Saint-Esprit. Elle se rapproche quelque peu du parler en langues, et, très bibliquement, d'un parler en langues réservé pour l'édification personnelle. La pratique de cette prière s'accompagne d'autres charismes miraculeux, en sorte que la piété de l'âme orthodoxe a pu être dite « pentécostale ».

S'il y a un ministère « pentécostal » du moine ou du fidèle orthodoxes, n'y a-t-il pas aussi un danger « pentecôtisant » : c'est-à-dire qu'il y aurait primauté de l'élément spirituel et charismatique par rapport à l'élément hiérarchique et à l'Eglise instituée ? C'est bien ce que craignent les Latins ; on a dit que les grands auteurs spirituels de l'Orient, Syméon le Nouveau théologien et Grégoire Palamas ont plus fait pour accentuer la divergence entre les Eglises que les patriarches responsables de la rupture.

Seulement, la prière hésychaste a sa source dans la liturgie de l'Eglise. C'est par la Communion que l'Eglise assemblée touche Dieu et est visitée par Dieu. La liturgie se déroule dans la puissance du Saint-Esprit : liturgie, répétons-le, qui n'est pas faite après coup par les âmes converties, mais qui est transmise

par les âmes converties du passé aux âmes d'aujourd'hui pour qu'elles se convertissent et vivent dans l'Eglise. En fin de compte, il ne doit pas y avoir d'opposition entre l'âme spirituelle et l'Eglise : car, pour parler notre langue réformée, c'est le même témoignage intérieur du Saint-Esprit qui parle dans l'Eglise assemblée et dans ses sacrements, et qui parle dans l'âme qui pratique la prière, en repos dans le nom de Jésus.

6.- L.'ORTHODOXIE ET LA PAROUSIE.

[7] Si la piété russe est « pentécostale », se tourne-t-elle aussi vers l'Avènement du Seigneur ? La réponse est : oui. Le livre de M. EVDOKIMOV sur l'Orthodoxie se termine par un exposé de l'eschatologie, - la théologie des choses dernières, - qui couronne la « théologie liturgique ». Nous lisons aussi ce qui suit dans une note de ce livre : « En Russie, c'est la littérature tout entière qui est plongée dans le pressentiment des bouleversements à venir. Actuellement, à un pasteur en visite en Russie, et demandant quel est le problème brûlant de l'Eglise russe, un prêtre a répondu sans hésiter : la parousie » (EVDOKIMOV : *L'Orthodoxie*, p. 9 - Note 2).

Dans ma dernière étude, à la fin de cette Retraite, j'inviterai l'Union de prière à se ressaisir, je veux dire à être bien elle-même, après que cette Retraite nous aura plongés dans l'Orthodoxie de l'Orient. Mon exhortation finale portera en particulier sur notre attitude et notre prière dans l'espérance du Retour de Jésus.

Pour conclure aujourd'hui, je veux dire que l'Eglise orthodoxe est une Eglise très riche de richesses spirituelles en Jésus-Christ, très riche de la Parole de Dieu, sous des formes qui nous sont très étrangères. Par le voyage de nos frères, par l'accueil qui leur a été fait, nous sommes mis au bénéfice de ces richesses. Je renouvelle donc l'appel que je vous adressais au début. Veuillez écouter nos frères, non pas seulement avec curiosité, mais avec une attention du cœur, dans la vertu de l'agapê. Je résume quelques raisons propres à vous encourager.

Malgré l'athéisme militant des partis marxistes, l'Eglise orthodoxe russe groupe dans ses temples plusieurs dizaines de millions de chrétiens. Elle a souffert dans le passé d'avoir les tzars comme chefs suprêmes. Maintenant elle est, comme nous, séparée de l'Etat. Comment n'ouvririons-nous pas notre cœur aux nouvelles de ces frères de loin ? Et s'ils ont leurs problèmes, au sein du monde moderne, ne devons-nous pas penser à eux dans l'agapê ?

Les réalités spirituelles que l'Orthodoxie représente, sont à bien des égards, un encouragement pour l'Union de prière. Nous avons recherché comme à tâtons une théologie savoureuse, qui se ressource dans la Parole de Dieu, en se laissant instruire par les Pères. Nos frères russes vivent dans une telle théologie. Leur liturgie la chante, leurs icônes la peignent aux yeux de l'âme croyante. - Nous avons recherché comme à tâtons l'union entre l'Eglise instituée et la piété charismatique, dans un même Saint-Esprit. La piété russe, hiérarchique et pentécostale, vit une telle union. - Dans le culte orthodoxe enfin, le ciel et la terre se rejoignent. C'est un puissant encouragement pour nous à persévérer dans la prière pour que le ciel et la terre se rejoignent bientôt dans le Retour de Jésus.

Mardi 30 et Mercredi 31 Août 1960

II.- LA PRIERE DE JESUS OU PRIERE DU COEUR (M. SERR)[1]

[1] Le texte de cette étude du pasteur J. Serr, sera publié sous une forme un peu différente dans l'ouvrage : *La prière du cœur*, Jacques SERR et Olivier CLEMENT, coll. Spiritualité orientale, n° 6 bis, Abbaye de Bellefontaine, 1977.

Jeudi 1er Septembre 1960 M. DALLIERE

III.- CONCLUSIONS

1.- UNE TACHE TERMINEE

[20] Les circonstances ont conduit l'Union de prière à former la délégation de quatre membres qui a répondu à l'invitation du Patriarcat de Moscou. Dans ces circonstances nous avons reconnu la main de Dieu ; nous avons essayé de nous laisser conduire par le Saint-Esprit dans le plan de Dieu. Au moment où la Retraite s'achève, l'entreprise de ce voyage arrive aussi à son terme.

Depuis son retour, M. BREMOND, comme chef de la délégation, a rédigé un rapport confidentiel qui ne sera pas imprimé, mais qui sera remis par l'Union de prière aux frères qui sont en autorité dans l'Eglise Réformée de France, la Fédération protestante, l'Eglise luthérienne, ainsi qu'aux frères et aux sœurs responsables des communautés : de Reuilly, de Taizé et de Grandchamp, de Pomeyrol. Le rapport sera aussi envoyé au Conseil œcuménique. Quant à l'Union de prière elle-même, la substance du rapport a été déposée dans votre cœur par la présente Retraite.

Comprenons bien, par conséquent, que l'Union de prière ne se spécialise pas dans un travail qui aurait en vue les relations avec l'Eglise orthodoxe. Notre communauté de l'espérance a accompli une tâche qui lui était assignée ; elle a vécu une expérience bienfaisante pour elle-même. Maintenant, elle n'a plus qu'à être tout simplement ce qu'elle est, une Union de prière fidèle à sa Charte, et disponible pour d'autres tâches, que notre Père céleste nous confiera, ou ne nous confiera pas, selon Sa volonté souveraine.

Dans les tâches propres à notre communauté se place une prière pour les autorités des Eglises de la Réforme en France. C'est elles qui inviteront, si Dieu le veut, une délégation russe à venir visiter notre patrie. Une telle invitation pose un sérieux problème d'ordre, matériel, et toute une série de problèmes délicats. Les implications politiques étaient réduites au minimum pour notre délégation ; elles deviendront plus complexes s'il s'agit d'une éventuelle démarche de la Fédération Protestante de France, par exemple. Il faudra connaître, sans doute, le point de vue du gouvernement français, et, qui sait, celui du parti communiste français. Autant de problèmes à porter dans l'intercession au moment où nous sommes déchargés de l'action.

Puis, la visite elle-même des frères d'Orient ! De ces frères si longtemps séparés et qui n'ont pas eu de Réformation se développant par rapport à leur propre Eglise ! Comment nous faire connaître à eux, comment les faire pénétrer dans notre monde si différent du leur ? Le programme d'une telle visite demandera une préparation sérieuse, ainsi qu'une précaution et une sagesse envers les catholiques de France.

2.- UN ENRICHISSEMENT CERTAIN

[21] Le voyage de notre délégation nous apporte un enrichissement certain, dans trois directions : nous avons appris à connaître, par un contact direct, la vie chrétienne en U.R.S.S, qui nous était à peu près inconnue ; cela nous a amené à étudier l'Orthodoxie, son histoire, sa théologie à la fois liturgique et mystique ; enfin, nous avons été touchés par le grand courant de la spiritualité orientale, centré sur la prière de Jésus.

Je veux m'arrêter ici sur ce dernier point. L'Union de prière, communauté de l'Eglise Réformée de France, est ouverte à la spiritualité qu'enseignent les autres Eglises. Elle existe grâce à un apport, à une aide majeure, qu'elle doit aux Réveils protestants, Fox, Zinzendorf et les frères-Moraves, Wesley, Finney et les autres « grands » du XIXe siècle, enfin le pays de Galles et le Mouvement de Pentecôte. Mais l'Union de prière a beaucoup reçu de la spiritualité catholique, de S. François d'Assise au père de Foucauld, en passant par les cimes de Ste Thérèse d'Avila et de S. Jean de la Croix, qui ont eu tant de disciples admirables dans la première moitié du XVIIe s. français.

Ici je voudrais aller plus loin. Nous sommes une Retraite, réunie sur invitations personnelles. Nous ne tenons 'pas des réunions publiques et ce que nous disons ici, sans avoir rien de secret, ne doit cependant recevoir aucune publicité déformante ou irritante. J'affirme donc que, se tenant ferme sur ses bases bibliques et évangéliques, l'Union de prière est sensible à une injustice, et peut-être à un péché, qui résulte d'une attitude systématiquement négative envers la Mère de notre Sauveur. Il n'y a ici aucune doctrine imposée. Mais, dans la liberté spirituelle, les âmes qui le désirent par un besoin personnel, trouvent dans l'Union de prière des guides qui, sans rien trahir de la Parole de Dieu, leur rendent une connaissance bienfaisante de Marie : et il y a là un enrichissement certain.

Il en sera de même pour la prière de Jésus. A cet égard, nous avons eu conscience déjà dans cette Retraite du don que Dieu notre Père nous offrait ici. Je tiens à déclarer que, sous l'autorité de l'Union de

prière, chaque âme peut recevoir ici un enrichissement certain, selon ses besoins personnels. J'ajoute que, si la prière de Jésus devait devenir pour quelques-uns une méthode de vie spirituelle, comme elle l'est pour des frères anglicans de la Communauté de S. Alban et de S. Serge, vous ne devriez pas vous y lancer sans un guide spirituel.

Il faut donc demander à Dieu que, en ce qui concerne, la prière de Jésus, il se forme parmi nous des guides éprouvés. Ce ne seront ni des confesseurs ni des starets, qui copieraient servilement le monachisme d'Orient. Il s'agit tout simplement de pasteurs, de bergers donnés à nos âmes par le Christ, et au ministère pastoral de qui nous recourrons si nous nous approchons de ces richesses bienfaisantes certes, mais qui demandent beaucoup de sagesse. Il y a ici un parallèle avec les dons (Charismes) spirituels, apportés par le mouvement de Pentecôte.

3.- LE REVEIL DES EGLISES PAR LA CONVERSION DES AMES

[22] Je reprends l'ensemble des richesses qui descendent d'en-haut sur nous, en méditant tour à tour les quatre sujets de prière de notre Charte. Nous demandons d'abord le Réveil de toutes les Eglises, « catholique et orientales, aussi bien qu'au sein du protestantisme », § 16 ; nous demandons que, dans ces Eglises, les pasteurs, les diacres et les fidèles soient des pierres vivantes dont le nombre aille croissant, § 13.

Ce que nous apprenons sur l'U.R.S.S, nous apporte un très pur sujet d'action de grâces. Voici une grande Eglise nationale, qui a été à peu près détruite par une terrible tourmente de 25 années. Auparavant elle était, non pas complètement, mais à certains égards, une de ces églises endormies ou mortes, que certains revivalistes prétendent rejeter dans le néant. Là-dessus passe une véritable mort physique, un affrontement avec un pouvoir politique systématiquement athée et antireligieux. Ne sera-ce pas la mort totale d'une des trois « sainte Eglise universelle » ?

Or nos frères viennent rendre ce témoignage sur l'Eglise Russe : elle vit dans un Réveil de la Parole de Dieu, avec huit Facultés de théologie et deux Académies supérieures, qui balaient le souvenir que nous gardions des popes ignorants d'autrefois ; elle vit dans l'ordre, avec ses ors et ses pierreries, images de la lumière transfigurante qui est au cœur de sa tradition. Petit détail auquel j'attache de l'importance : alors que mon Eglise doit payer à l'Etat un impôt de 5 % prélevé sur nos offrandes, afin que nous touchions en échange des allocations familiales qui nous sont versées par le même Etat, l'Eglise Russe dispose de la totalité de ses offrandes pour rétribuer ses ministres, sans que ceux-ci aient à entrer dans une catégorie quelconque de salariés.

Me soumettant à la parole : « Ne méprisez pas les prophéties ; mais examinez toutes choses ; retenez ce qui est bon », je dirai ce que je pense d'une inspiration qui a été donnée dans cette Retraite sous la forme de la prophétie charismatique, et qui a été reprise et complétée dans certaines prières. Pierre à pierre, avais-je prêché dimanche, l'Eglise se détruit comme le Corps de notre Sauveur sur la Croix. Mais il y a aussi, jusqu'à la fin, a souligné le prophète, une construction de pierres vivantes. C'est tout à fait vrai, et cela correspond dans la Parole de Dieu au fait que Jésus a mangé et bu jusqu'au soir du Jeudi-saint. Cette vérité est illustrée par le Réveil de l'Eglise orthodoxe constellée de pierres vivantes.

Quant à la partie de l'inspiration qui parlait de nombres, je ne suis pas sûr qu'elle soit à retenir. L'avenir le dira. Si, au retour de Jésus, nous voyons 600 millions de Chinois convertis, je m'en réjouirai. Cela n'empêchera pas qu'aujourd'hui des dizaines de milliers d'entre eux vont mourir sans Christ. Mais ce que nous devons en tous cas demander dans la prière, c'est qu'il y ait aujourd'hui, en Chine, une Eglise qui porte tout le peuple, et qui soit un joyau, une pierre vivante de Jésus-Christ, sans nul doute au prix de grandes souffrances.

4.- LE SALUT DES JUIFS

[23] Au cours de son voyage, notre délégation a à peine abordé le mystère d'Israël dans ses conversations en U.R.S.S. : un peu comme l'Eglise catholique, c'est un sujet qui n'est pas dans la perspective de l'Orthodoxie, au moins sur le plan public.

La prière pour Israël a cependant été enrichie et poussée plus avant dans cette Retraite : ceci de deux manières. C'est d'abord une inspiration donnée sous forme charismatique, montrant où nous pouvons saisir Israël d'une manière concrète : d'une part Marx, Trotsky, l'appétit de puissance terrestre, c'est un Israël dévoyé, c'est l'Israël pour qui nous prions. D'autre part, à l'Occident, les banques, la confiance mise en l'argent comme en une sorte de faux-Christ, c'est- encore un Israël dévoyé, pour le salut duquel nous prions. Ici je crois que nous avons à retenir entièrement cette inspiration.

M. SCHAERER l'a fait dans les cultes du soir qui ont suivi ; - et j'ouvrirai une parenthèse pour attirer votre attention sur la présence évidente du Saint-Esprit dans le ministère de notre frère. Sous la forme de la méditation, notre pasteur du soir nous a parlé par une sorte de révélation guidée d'en-haut et harmonisée avec l'ensemble de la Retraite. Si vous êtes attentifs, tout au long de l'année, vous reconnaîtrez par l'Esprit

qui est en vous l'action du Saint-Esprit dans le ministère de vos pasteurs, dans le fruit de leur méditation, portée à l'avance dans la solitude de leur cabinet de travail sous le regard de Dieu.

Fermant cette parenthèse, je reviens a notre prophète qui nous disait : « Si l'Israël dévoyé est comme une femme adultère, prendrez-vous des pierres pour lapider ? Tirerez-vous l'épée du fourreau ? Voyez mon peuple orthodoxe, de quelle façon il se dresse contre le faux Messianisme de l'Etat. Il prie debout devant la porte royale, attendant le Royaume dans un amour qui ne condamne pas ». Ainsi la Retraite nous invite à scruter la part d'impérialisme conquérant qu'il peut y avoir dans notre entreprise pour sauver Israël. Au lieu de prier et d'aimer dans la contemplation, nous partons en guerre pour démontrer la vérité de nos positions ; nous cherchons des moyens humains pour attirer le peuple élu. Cela a été souligné dans d'autres prières de la Retraite, certainement très guidées elles aussi.

Nous rejoignons par là le second enrichissement apporté au sujet d'Israël au cours de cette Retraite. Il vient de l'enseignement donné par M. SERR sur la prière de Jésus. Prononcer, invoquer sans cesse le nom de Jésus, c'est saluer le Christ dans tous les êtres, pour qui Il est mort, et même dans les choses, puisque la Rédemption a une portée cosmique. La prière pour le salut des Juifs apparaît ainsi comme une prière de Jésus dite face à l'Israël dévoyé des temps modernes. La prière de Jésus discerne, sous les apparences défigurées, l'Israël qui est toujours le fils élu. Ainsi Jésus, écrivant sur la terre et gardant le silence, discernait en la femme adultère la créature de Dieu semblable à sa propre mère.

5.- L'UNITE VISIBLE DU CORPS DE CHRIST

[24] Le voyage de nos frères accroît en nous la souffrance de la désunion des chrétiens. Notre délégation a été reçue avec une tendre et fraternelle affection, dont nous sommes profondément reconnaissants. Nous nous réjouissons que l'Eglise orthodoxe ne soit plus persécutrice comme elle le fut du temps des tsars. Nous nous réjouissons des rapports très fraternels qu'elle entretient avec les Eglises russes baptistes, évangéliques et pentecôtistes. Au travers de cette joie, nous sommes déchirés d'autant plus par les excommunications mutuelles et insurmontables entre les trois « sainte Eglise universelle ».

Personnellement j'ai toujours un peu connu, et beaucoup aimé, les Pères grecs. Jeune j'avais été formé par S. Augustin. Dans la maturité j'en suis venu à regarder Grégoire de Nysse comme le maître insurpassable parmi tous les maîtres de la pensée chrétienne. Dans l'Union de prière, j'ai donné depuis longtemps une orientation que nous découvrons incarnée dans l'Orthodoxie, avec sa théologie savoureuse, baignant à la fois dans la liturgie et dans l'expérience personnelle, l'expérience « mystique ». Cependant, j'ai toujours gardé comme des bases inébranlables de ma pensée une interprétation latine des grands dogmes chrétiens, la Trinité et les deux natures.

Le témoignage de nos pèlerins m'incite à réviser ces positions que je croyais inébranlables. Pour la première fois, je me dis qu'il y a peut-être quelque chose à apprendre du rejet oriental du FILIOQUE, et de leur « cercle » divin, allant de Dieu à l'homme pour que l'homme soit fait Dieu.

Traduisant cela en langage courant, je procède à mon autocritique théologique, en me demandant si ma pensée sur Dieu, la Trinité, le Christ, ne serait pas à certains égards comme un écran qui sépare de Dieu lui-même. L'Orthodoxie invite à un contact plus direct du Dieu invisible avec nous, et de nous avec Lui. Je vous demande de prier pour que la pensée de l'Union de prière soit éclairée. Repensons ensemble notre catéchisme en vue de la prochaine Retraite, s'il plaît à Dieu qu'il y ait une prochaine Retraite.

Cependant, si l'Union de prière peut procéder à des synthèses vivantes, il n'en demeure pas moins que chaque Eglise doit rester elle-même fidèle à sa tradition. Il n'y a pas de solution de l'œcuménisme sur le plan de la pensée. Aussi j'attire votre réflexion sur le plan de la Charte : l'unité de l'Eglise y est placée après le retour d'Israël au Seigneur Jésus. « La prière pour l'unité est liée à la prière pour la conversion des Juifs. » § 42. Ce n'est ni un hasard ni une erreur si le chapitre de la Charte consacré à l'Unité est placé après celui qui concerne Israël. Et dans le chapitre sur l'unité nous lisons : « C'est le peuple Juif converti qui rendra à l'Eglise son unité visible ». § 52. Voilà la clé : quand les trois sainte Eglise universelle prendront ensemble cette unique clé, la porte royale s'ouvrira.

6.- LE RETOUR DE CHRIST ET LA RESURRECTION DES MORTS

[25] Il nous a déjà été dit que la conclusion de la Retraite de 1960 n'est pas .que nous nous convertissions à l'Orthodoxie. Comme nous avons fait dans le « Réveil », avant que l'Union de prière n'existât, en face de nos frères du mouvement de Pentecôte ; comme nous faisons envers l'Eglise catholique qui est celle de notre pays ; ainsi nous avons à faire cette année face à l'Orthodoxie qui nous est rendue si présente. Nous avons à rester nous-mêmes, fidèles à la si petite et si pauvre Eglise Réformée de France, avec tout ce qu'elle représente pour nous dans le présent et dans le passé.

« Que chacun, frères, demeure devant Dieu dans l'état où il était lorsqu'il a été appelé » : I Cor. 7/24. Cette parole que S. Paul a dite à propos du mariage, nous la redisons dans la fidélité à nos engagements de catéchumène, et, pour les pasteurs, à nos engagements de consécration. L'Eglise est notre mère dans

la figure même de l'Eglise visible où nous avons été enfantés à Jésus-Christ. Les autres Eglises enrichissent notre expérience et notre pensée. Mais nous résistons, comme Marie Durand, à la tentation qui serait pour l'un la liberté anarchique des petites assemblées indépendantes ; pour l'autre l'ordre romain et la sécurité qu'il procure ; pour un autre encore, la douceur de la solitude dans la forêt russe ou la force et la tendresse des liturgies devant la porte royale.

Notre fidélité, notre obstination huguenote, a un sens pour l'Union de prière : elle est notre voie de pauvreté. A bien des égards, l'Eglise Réformée de France est une des Eglises les plus pauvres qui soient ; l'Ardèche est une des régions de France les plus pauvres qui soient. La communauté de l'Union de prière participe de cette double pauvreté.

Or la pauvreté, rappelée à l'Eglise d'Occident avec tant de force par S. François, est, à l'origine même du service de Jésus, la caractéristique fondamentale de Jean-Baptiste. Je place sans cesse à nouveau l'Union de prière sous l'invocation de ce prophète.

Je le dis sans jugement comme sans jalousie : l'Eglise orthodoxe possède déjà le Retour de Jésus dans sa liturgie et dans sa vie intime. Dans l'Union de prière, dans l'Ardèche, dans l'Eglise Réformée de France, nous ne possédons pas le retour de Jésus et nous ne le posséderons jamais sur la terre telle qu'elle est maintenant.

Elevons notre cœur vers le Seigneur ! Tendons toute la vie de notre cœur vers le Retour de Jésus, tel qu'il sera quand il s'accomplira en Jésus revenant dans la gloire. Jean-Baptiste n'avait ni de riches expériences de miracles, ni l'ordre romain, ni la liturgie orthodoxe : il vit Jésus venir à lui. Jean 1/29. La Charte de l'Union de prière affirme que le terme de l'histoire est « la Jérusalem d'en-haut… étape ultime du pèlerinage de l'Eglise » § 48. Puisse l'Eglise être assez pauvre pour voir Jésus venir à elle, - du ciel !

BIBLIOGRAPHIE

I.- Ouvrages cités par M. SERR

Récits d'un pèlerin à son père spirituel, traduits et présentés par Jean GAUVAIN - Les Cahiers du Rhône - Paris, éditions du Seuil, 27, rue Jacob, 1ère édition 1945.

Petite Philocalie de la Prière du Cœur, traduite et présentée par Jean GOUILLARD - Documents spirituels 5 - Paris 1953 - Editions des Cahiers du Sud, 28, rue du Four - PARIS.

La Prière à Jésus, par BEHR SIGEL,- Etude - Dieu Vivant N° 8.

La Prière du Cœur, par H. de B. - Etude - Messager de l'exarchat du Patriarche russe en Europe occidentale N° 13 - 1er trimestre 1953 -PARIS, 5, rue Petel XVe.

Ascètes Russes, Textes traduits, choisis et présentés par S. TYSZKIEWICKZ SJ et Dom Th. BELPAIRE OSB. - Les éditions du Soleil Levant, 1957 – 33, rue E. Cuvelier, Namur - Belgique.

La Prière de Jésus, par un moine de l'Eglise d'Orient. - Collection Irenikon N° 54 Editions de Chevetogne 1951.

Saint Serge et la spiritualité russe, par Pierre KOVALEVSKY. Les -Maîtres spirituels 16 - Editions du Seuil 1958.

Saint Grégoire Palamas et la mystique orthodoxe, par Jean MEYENDORF. Maîtres spirituels 20 - Editions du Seuil 1959-

Le Nom de Jésus, La Vie spirituelle, N° spécial, Janvier 1952 (Ed. du Cerf, 29 boulevard Latour Maubourg, Paris VIIe).

Sermons, Métropolite NICOLAS - Editions de l'Eglise Orthodoxe russe Paris.

II.- Autres ouvrages utiles.

L'Orthodoxie, par Paul EVDOKIMOV - Delachaux et Niestlé 1959.

Essai sur la théologie mystique de l'Eglise d'Orient, par Vladimir LOSSKY - Aubier - Editions Montaigne 1944.

On trouvera dans la Collection « Sources chrétiennes » des textes de S. Grégoire de Nysse et d'autres pères grecs, notamment des byzantins Syméon le Nouveau Théologien et Nicolas Cabasilas.

La liturgie de S. Jean Chrysostome est éditée en un fascicule de la Collection Irénikon des Bénédictins de Chevetogne,

Nous signalons enfin la petite Histoire de Byzance par P. LEMERLE, de la collection « Que sais-je ? » N° 107, et le volume « U.R.S.S. » de la collection « Petite Planète », éditions du Seuil.

L'Union de prière et le prophétisme biblique

- 1961 -

La version dactylographiée de cette étude donne le texte en page de droite et les notes en page de gauche.
Il n'y a pas de pagination ; chaque paragraphe correspond à une page.
La numérotation des notes recommencent à chaque page. Nous avons préféré adopter une numérotation continue.

I.- LE LIVRE

1.- LE LIVRE DU PROPHETE ESAIE.

[2] « Jésus se leva pour faire la lecture, et on lui remit le livre du prophète Esaïe ».[1] C'est ce même livre, - le livre du prophète Esaïe,- que l'Union de prière tient dans ses mains aujourd'hui.[2]

Qui est le prophète Esaïe ? Un Israélite, du royaume de Juda, et qui vivait à Jérusalem au VIIIe siècle avant Jésus-Christ. C'était un grand du Royaume, un homme instruit et cultivé, qui approchait facilement le roi de Juda. Esaïe reçut dans le Temple, l'année de la mort du roi Ozias, une vision merveilleuse de l'Eternel.[3] Autant que nous pouvons le savoir, c'était en l'an 740 avant Jésus-Christ. Déjà auparavant peut-être, pendant quarante années par la suite certainement, Esaïe exerça le ministère d'un prophète et parla au nom de l'Eternel.

Un prophète est avant tout quelqu'un qui parle. Pourquoi ce livre du prophète Esaïe, que Jésus tint dans sa main ? « Je vais enfermer cet oracle, sceller cette révélation dans le cœur de mes disciples »,[4] a dit Esaïe lui-même. Sceller ne signifie pas forcément écrire ; mais c'est à une préoccupation de cet ordre qu'obéit Esaïe en écrivant : devant l'incompréhension de la masse, le prophète confie ses paroles écrites à un groupe fidèle de disciples. « Aussi, dira plus tard Esaïe au peuple, la révélation de tous ces événements est-elle pour vous comme le texte d'un écrit scellé qu'on donnerait à un homme sachant lire, en lui disant : Lis donc ceci, et qui répondrait : Je ne le peux pas, la pièce est scellée ».[5] De plus, si les contemporains ne comprennent pas le prophète, les événements les instruiront : « en ce jour-là, les sourds entendront les paroles d'un livre »[6], et on leur dira : « Sourds, entendez ! Aveugles, regardez et voyez ! »[7] C'est donc aux gens de l'avenir que le prophète peut dire : « Consultez le livre de l'Eternel, et lisez ! »[8] Le manque d'intelligence des contemporains et la volonté de parler du fond des siècles aux générations à venir expliquent donc l'ordre formel reçu par Esaïe : « Maintenant va, inscris ceci sur une tablette, écris-le dans un livre, pour servir dans l'avenir de perpétuel témoignage ».[9]

Le prophète Esaïe fut donc à la fois un prédicateur et un écrivain. Il fut aussi un homme d'action, mêlé aux événements politiques,[10] notamment sous le règne du roi Achaz et sous celui d'Ezéchias. Auprès de

---

[1] Luc 4.16-17

[2] Compte tenu du fait qu'un livre, ce sont des paroles et un sens ; compte tenu de la traduction et de la transcription dans nos livres modernes, nous avons le même « livre du prophète Esaïe ». Le Seigneur Jésus lisait très probablement en hébreu, bien qu'une traduction en araméen semble avoir, existé. Voir : *Dictionnaire de la Bible* de Westphal, art. « Langue parlée par Jésus ».

[3] Esaïe ch. 6.- Pour traduire le nom propre, J H V H, du Dieu d'Abraham, la Bible du Centenaire, la Bible de Jérusalem, la Sainte Bible de Pirot-Clamer emploient la transcription savante de Yahvé (ou Yahweh, Pirot-Clamer), Je ne suis pas cet usage, mais je dis l'Eternel, ou le SEIGNEUR alors écrit en capitales comme LORD dans les traductions anglaises, - Ozias est encore appelé Azaria dans II Rois. - Pour les noms propres, ils sont transcrits ici d'après la Bible Segond.

[4] Esaïe 8/16. Traduction de la Bible du Centenaire. Traductions analogues dans Bible de Jérusalem : « J'enfouis ce témoignage » et Pirot-Clamer : « Je veux enfermer le témoignage. » Segond est moins clair.

[5] Esaïe 29/11 (Bible du Centenaire). Noter une attitude de ce genre de la part de l'Union de prière. Elle ne publie pas de livres qu'on discuterait ou qu'on lirait superficiellement ; elle distribue des textes dans un groupe de personnes connues.

[6] Esaïe 29/18 (Bible du Centenaire).

[7] Esaïe 42/10 (idem).

[8] Esaïe 34/16 (Segond).

[9] Esaïe 30/8 (Bible Jérusalem).

[10] Les principaux événements politiques du temps d'Esaïe sont :

1.- La guerre syro-éphraïmite, menée par Retsin, roi de Syrie (Damas) allié à Pekach, fils de Remalia, roi d'Israël, contre le puissant empire assyrien. Achaz essaya de s'allier au roi d'Assyrie. Mais après la victoire remportée

ce dernier, Esaïe fut un conseiller souvent écouté,[11] et qui a exercé sur le roi une influence religieuse profonde.

Esaïe ne fut pas le premier des prophètes-écrivains. Amos, le berger, l'avait précédé dans cette voie. Les prophètes Osée et Michée furent les contemporains d'Esaïe. D'autres vinrent après. Dans ce glorieux chœur, Esaïe est sans conteste, l'un des plus grands.

2.- Y A-T-IL UN SEUL PROPHETE ESAIE ?

[4] J'aborde ici de front un problème qu'il serait plus aisé de passer sous silence. Les protestants français ont deux enseignements bibliques différents : l'un pour les étudiants en théologie et les cercles plus instruits, l'autre pour les Ecoles du dimanche et les milieux moins instruits ou plus traditionalistes.

En ce qui concerne le livre du prophète Esaïe, la tradition juive, puis chrétienne, a pensé tout simplement pendant des siècles que les 66 chapitres de ce livre étaient l'œuvre du prophète Esaïe, dont nous venons de parler. Au XVIIIe siècle sont apparus les gens instruits : les savants, les historiens, ceux que l'on appelle les critiques.[12] Ils enseignèrent que les chapitres 40-66, qui se rapportent à des événements postérieurs de 150 à 200 ans à la mort d'Esaïe,[13] étaient l'œuvre d'un prophète du VIe siècle, dont nous ignorons le nom et que l'on appela le second-Esaïe. Les Anciens n'ignoraient pas ce décalage de deux siècles entre Esaïe 1-39 et 40-66 ; mais ils pensaient que « sous une puissante inspiration »,- l'unique prophète Esaïe « vit les temps à venir et consola les affligés dans Sion ».[14] Les Modernes au contraire, enseignèrent l'existence de 2 Esaïe.

Ceci est encore simple. La réalité est plus complexe. Le livre du prophète Esaïe se compose de 9 sections au moins[15] pour les chapitres 1-39 et 2 pour les chapitres 40-66 ; or les éditions savantes d'aujourd'hui fractionnent le texte et le répartissent entre une quantité d'auteurs. Seul l'Esaïe du VIIIe s. reste vraiment connu. On peut imaginer (mais seulement imaginer) quelques détails sur l'anonyme de l'Exil à qui reviendraient les chapitres 40-55. Pour le reste, le livre du prophète Esaïe serait, comme le dit le Dictionnaire de Westphal,[16] « une anthologie où, à coté de pages rédigées incontestablement par ce prophète, se trouvent des fragments de discours ... réunis dans ce recueil qui portait comme devise le nom de ce serviteur de Dieu ».[17]

---

par l'Assyrien Tiglath-Piléser sur les coalisés du Nord, celui-ci ravagea aussi le territoire de Juda. Ces événements se plaçant autour de l'année 735 et des suivantes.

2.- Les Assyriens, Salmanasar puis Sargon, détruisent le royaume d'Israël. Le dernier roi d'Israël s'appelait Osée (à ne pas confondre avec le prophète de ce nom). Samarie fut prise en 722. Cf. Esaïe 28/1-6.

3.- Contre l'Assyrie, l'entourage d'Ezéchias cherchait l'appui de l'Egypte alors dominée par une dynastie éthiopienne. L'Egypte intrigue auprès de tous les peuples du Moyen-Orient. Sanchérib part en campagne, soumet tous les peu-ples sur son passage, envahit le royaume de Juda et menace Jérusalem qui est miraculeusement sauvée (701).

[11] Réforme religieuse d'Ezéchias. Sur toute cette période, voir II Rois 15-20 et II Chroniques 26-32.

[12] Le titre de critique est bien mal choisi : l'homme semble se placer au-dessus de la Bible pour la juger. En fait, les savants sont bien nommés des exégètes, ceux qui expliquent. Les historiens se cantonnent dans l'étude de la lettre, ils ne peuvent donc pas critiquer, juger la Bible elle-même comme Parole de Dieu.

[13] Le roi de Perse Cyrus est nommé dans, Esaïe 44/28 et 45/1. Jérusalem avait été prise par Nebucadnetsar en 586. Babylone à son tour fut prise par Cyrus en 538, lequel rendit la liberté aux Juifs comme aux autres peuples soumis par Babylone.

[14] L'Ecclésiastique 48/24-25.

[15] Les sections du livre d'Esaïe.

1.- Le livret des visions : Ch. 1-5.
2.- Le livret de l'Emmanuel : Ch. 6-12.
3.- Le livret des peuples : Ch. 13-23.
4.- Le livret de la 1ère Apocalypse : Ch. 24-27.
5.- Le livret des "Malheur" : Ch. 28-33.
6.- Le livret de la 2de Apocalypse : Ch. 34-35.
7.- Le livret d'Ezéchias : Ch. 36-39.
8.- Le livret de la Consolation : Ch. 40-55.
9.- Le livret du vrai Culte : Ch.56-66.

[16] Dictionnaire de Westphal. Art. « Texte de l'Ancien Testament », tome II, page 743.

[17] Dans la collection catholique « Connaître la Bible », Jean Steinmann a cherché à donner une édition des textes des ch. 1-39 fractionnée et reclassés par ordre chronologique. On commence par le ch. 6, on continue par 2 versets du ch. 10 (10-11), deux versets du ch. 1 (2-3), puis une partie du ch. 5, etc. Les « additions inspirées » commencent par un fragment du ch. 16, puis des fragments des ch, 13, 14, 34, etc. Grosso modo, Steinmann laisse à Esaïe la valeur de à peine 30 chapitres sur 39 (et donc sur 66).

Ou bien donc il y a un seul Esaïe qui a été transporté par l'Esprit dans les siècles à venir, ou bien il y a, autour du prophète du VIIIe siècle, un très grand nombre de disciples, proches et lointains, au milieu desquels un Inconnu du VIe siècle serait comme un second maître de cette école mise sous le nom d'Esaïe.

Pour l'intelligence naturelle, les deux solutions sont à peu près aussi obscures l'une que l'autre.[18] La révélation du nom de Cyrus deux cents ans à l'avance est un fait qui n'a pas de parallèle même dans la Bible.[19] Mais de l'autre côté, tous ces prophètes anonymes, qui n'ont laissé nulle trace dans l'histoire, ni nom, ni date, ni lieu, cela porte le cachet d'une imagination commode, mais peu réelle. Finalement, le livre du prophète Esaïe est un mystère qui déroute l'intelligence de l'homme.[20]

3.- L'AUTEUR DU LIVRE D'ESAIE.

[6] On remit au Seigneur Jésus le livre du prophète Esaïe.[21] Il faut nous en tenir à la réalité de ce livre, si mystérieuse qu'elle soit. Il semble plus pieux, plus conforme à une foi d'enfant de croire que le prophète Esaïe a reçu lui-même les 66 chapitres de ce livre.[22] Le Nouveau Testament cite abondamment Esaïe, et il le nomme 22 fois, quel que soit le chapitre auquel la citation est empruntée.[23] Cependant, ce n'est pas de croire à un unique Esaïe qui nous sauve ! - Le fractionnement du livre attribué alors à Esaïe, plus de multiples inconnus, est plus savant, et paraît plus honnête : c'est ainsi que raisonne l'intelligence de l'homme moderne. Mais ce fractionnement n'édifie pas ; on fait de l'histoire, de la psychologie religieuse si l'on veut,- mais on n'entend guère la Parole de Dieu.[24] Dans le mystère de l'unique livre d'Esaïe, qui déroute notre intelligence, nous devons entendre la Parole de Dieu.[25]

Soyons donc convaincus que l'auteur du livre d'Esaïe, c'est notre divin Ami, le doux Saint-Esprit. S'il y a un seul auteur humain, c'est le Saint-Esprit qui a porté, élargi sa pensée sur le présent et sur l'avenir vus en Dieu.[26] S'il y a eu plusieurs auteurs humains, c'est le Saint-Esprit qui a fait de leurs messages divers une unique révélation dont les parties sont liées entre elles.

L'œuvre du Saint-Esprit ne fut pas de dicter chaque mot et chaque verset comme si l'homme n'existait pas : ce fut de prendre un homme, ou plusieurs hommes, - je ne sais, - et de tout disposer dans cette vie, ou dans ces vies, pour que Israël et l'Eglise, Jésus et nous, nous fussions en possession du livre du prophète Esaïe.

Ce livre a un ordre en lui-même, comme un jaillissement spirituel : d'abord les trois fusées des chapitres 1-12, 13-27, 28-35,[27] se terminant chacune par une apocalypse du Royaume de Dieu ;[28] puis l'éclairage comme d'un grand feu, sur certains faits du règne d'Ezéchias (36-39) ; ensuite la pièce

---

[18] Il faut penser avec amour aux étudiants en théologie, précipités du jour au lendemain dans de tels problèmes. Augmenter l'amour et la compréhension envers les jeunes est un des buts de cet exposé un peu aride.

[19] Il est possible cependant que S. Jean, dans l'Apocalypse, ait annoncé le fait historique de la chute définitive de Rome, qui s'est produite 4 siècles plus tard : mais Jean ne nomme à l'avance aucun personnage devant vivre au moment de la chute de Rome.

[20] Devant ce livre, on peut dire avec Esaïe lui-même : « La superbe des mortels devra baisser les yeux et l'orgueil des hommes sera humilié. » (Bible Centenaire) Esaïe 2/11.

[21] Luc 4/17.

[22] Anecdote d'une Officière de l'Armée du Salut, vendeuse de librairie, à qui l'on demandait la Bible de Jérusalem. « Mais c'est une Bible libérale ! » avertit-elle.

[23] E. Tobac, dans le Dictionnaire de Théologie catholique, tome 8, col.77, dit que le Nouveau Testament a utilisé Esaïe en plus de 85 passages. R. Chasle : « L'Ancien Testament dans le Nouveau » indique 60 citations précises. Esaïe est le créateur d'expressions et d'images nombreuses dont le Nouveau Testament est imprégné. Sur les 22 citations où Esaïe est nommé, 9 viennent des ch. 1-39 et 13 des ch. 40-55. Ailleurs on trouve « le prophète » (sans nom), « il est écrit », « l'Ecriture », etc.

[24] J. Steinmann a ainsi publié Esaïe avec d'autres livres de l'A.T. dans une collection de littérature, la « Bibliothèque de Cluny », sous le titre « Poésie biblique ». C'est une vue humaine des choses.

[25] C'est ce que fait le N.T. Dans Actes 13/34, II Cor. 6/2, des citations d'Esaïe sont introduites par « Dieu a déclaré, Dieu a dit ».

[26] « Dans la puissance de l'Esprit, Esaïe vit la fin des temps » : Ecclésiastique 48/24 (Bible de Jérusalem).

[27] 1-12 : les 2 premiers livrets présentés dans la note (4) du § 2.
13-27 : le 3ème et le 4ème.
28-35 : le 5ème et le 6ème.

[28] Le livret des visions (1- Ch. 1-5) se termine par la révélation du Messie dans le livret de l'Emmanuel (2- Ch. 6-12) ;
Le livret des peuples (3- Ch. 13 à 23) se termine par la 1ère Apocalypse du Royaume (4- Ch. 24-27) ;
Le livret des « Malheur » (5- Ch. 28-33) se termine par la 2de Apocalypse (6-Ch. 34-35).

maîtresse, l'explosion merveilleuse de la Consolation (40-55) ; enfin la lumière répandue sur le culte auquel Dieu prend plaisir dans l'attente de la fin (56-66).

La signature du livre du prophète Esaïe doit donc se lire là où l'on a vu parfois un grand inconnu et un grand anonyme : « Consolez, consolez mon peuple, dit votre Dieu ».[29] Le divin Saint-Esprit n'est-il pas appelé par Jésus le Consolateur ?[30] Lorsque l'on donna au Seigneur Jésus le livre du prophète Esaïe, Il l'ouvrit « à l'endroit où il était écrit : "L'Esprit du Seigneur est sur moi" ».[31] Le Saint-Esprit, qui devait venir sur le Christ, puis sur l'Eglise à la Pentecôte, a été donné à l'avance aux prophètes d'Israël, pour rendre témoignage aux souffrances du Christ et à la gloire à venir.[32]

4.- <u>UN LIVRE ISSU DE LA CHAIR ET DU SANG D'ISRAËL.</u>

[8] « Lorsque je me fus mis à parler, dit l'apôtre Pierre aux fidèles de Jérusalem, le Saint-Esprit descendit sur eux (les païens, la maison de Corneille), comme sur nous au commencement ».[33] C'est le propre du Saint-Esprit de descendre sur des êtres, qui sont comme ses points d'appui terrestres. C'est bien avant tout sur le prophète Esaïe que le Saint-Esprit est descendu pour nous donner le livre qui porte son nom. Le Saint-Esprit n'a jamais séparé Esaïe de son peuple, des souffrances et des délivrances vécues par Israël dans la chair et dans le sang. Le livre d'Esaïe est lié par des liens organiques au peuple d'Israël tout entier et à une communauté dans le sein même de ce peuple.

« Voici, dit le prophète, moi et les enfants que l'Eternel m'a donnés, nous sommes des signes et des présages en Israël ».[34] Ce n'est peut-être pas exactement la même pensée que « sceller la révélation parmi les disciples »,[35] même si les deux pensées sont toutes proches. Esaïe, dans 8/18 pense sans doute aux noms qui ont une valeur d'oracles. Son nom à lui, Esaïe, signifie « le salut de l'Eternel » ; le nom du fils aîné, Shear-Jaschub,[36] « un reste reviendra », révèle comment le peuple sera sauvé et sauvera le monde ; le fils cadet, Maher-Shahal-Chasch-Buz,[37] « prompt -butin, proche-pillage », tourne les regards vers la souffrance purificatrice. Ce sera celle de Samarie d'abord, puis celle de Jérusalem, puis celle du Messie lui-même. Autour d'Esaïe et de ses enfants s'étend, déjà plus vaste, le cercle des disciples du prophète.

Le lien qui unit Esaïe à la politique de son temps unit aussi la Parole de Dieu à la chair et au sang d'Israël. Cette Parole doit être déposée dans le cœur d'une communauté, les disciples et les continuateurs d'Esaïe. Si l'auteur des 66 chapitres est l'unique Esaïe du VIIIe siècle, la vision du Retour de Babylone est comme un prolongement des événements du temps d'Achaz et d'Ezéchias, avec tout ce qu'ils comportaient déjà de sombres présages.[38] Si la communauté des disciples a fourni aussi des écrivains pour compléter le message du prophète initial, alors la communauté de l'exil a donné elle-même, de sa chair et de son sang meurtris, des prophètes ayant mission de la consoler.

De toutes manières le livre du prophète Esaïe est le livre de tout le peuple élu, le livre d'Israël. Et ce livre ne s'est conservé, selon les uns, ou même formé selon les autres,[39] que grâce à une communauté fidèle vivant au sein d'Israël, jamais séparée d'elle. Au temps de l'exil à Babylone, cette communauté d'Esaïe s'identifiera plus ou moins avec le Reste purifié. Ce sera l'Israël du retour en Palestine, l'Israël du nouvel Exode, guidé non plus par un Moïse, mais plutôt par la Loi et les Prophètes, et au premier rang de ceux-ci, le livre du prophète Esaïe.

---

[29] Esaïe 40/1.

[30] Jean 14/16, 15/26.

[31] Luc 4/18.

[32] I Pierre 1/11.

[33] Actes 11/15.

[34] Esaïe.8/18 (Segond).

[35] Même chapitre, verset 16.

[36] Esaïe 7/3 et 10/21.

[37] Esaïe 8/1-4.

[38] Il est à remarquer que les prophéties qui, de toute évidence pour tout le monde, sont l'œuvre d'Esaïe, se relient par des liens visibles aux événements de son temps. Pour .les ch. 40-55, il n'en va pas de même : l'attache avec l'Israël vivant est à peine indiquée. Il y a le nom de Cyrus et la destinée de celui-ci comme instrument de Dieu. Il y a le châtiment de Babylone (43/14-15, 47). Mais l'auteur ne montre pas où et comment lui-même est rattaché à la vie contemporaine d'Israël. Si l'on voulait discuter entre l'unicité et la pluralité d'auteurs, cette remarque pourrait être utilisée dans un sens aussi bien que dans l'autre. Unité d'auteur : attache historique avec le VIIIe siècle, le reste est vision. - Pluralité d'auteurs : pas d'attaches visibles à un moment où Israël n'a plus d'existence politique.

[39] L'Esaïe unique ferait penser à la conception protestante de la tradition chrétienne : elle conserve un dépôt et n'y ajoute rien. Dans l'hypothèse de multiples auteurs, il y a une tradition créatrice sortant de l'œuvre d'un premier Esaïe.

5.- UN LIVRE DE L'ESPERANCE.

[10] Le livre d'Esaïe contient certes bien des passages sévères, menaces, châtiments, cataclysmes, pour Israël comme pour les Nations. Il demeure malgré tout un livre optimiste. Le nom d'Esaïe, « le salut de l'Eternel », baigne tout le livre de sa lumière.

Achaz est un roi idolâtre, qui cherche l'Alliance des Assyriens contre Damas et Samarie coalisés. Il ne met pas en pratique les conseils politiques d'Esaïe. Le roi d'Assyrie, dit le prophète, « inondera Juda, submergera, se déversera ».[40] Mais, c'est au même moment qu'Esaïe prononce le nom mystérieux d'Emmanuel, puis se tourne vers les envahisseurs et leur annonce leur défaite : « Faites un projet, et il est brisé, car Dieu est avec nous ».[41]

Ezéchias, en politique, semble avoir été un faible, assez soumis à l'influence des adversaires du prophète. N'importe, quand Sanchérib se vante de bientôt détruire Jérusalem, Esaïe prononce l'oracle : « Il n'entrera point dans cette ville ».[42] Jérusalem, en l'an 701» est miraculeusement et merveilleusement épargnée.

On dit avec raison que la prophétie biblique s'accomplit le plus souvent en deux moments successifs : l'accomplissement proche se place au temps même du prophète, l'accomplissement plus lointain a lieu dans l'Evangile. Pour le livre du prophète Esaïe, il faut préciser et élargir cette vision. Ce livre parcourt quatre étapes, et la Parole qui y est donnée s'applique en ces quatre étapes.

La première étape est, en effet, au temps même du prophète. Ainsi, après les dévastations assyriennes, « la fille de Sion est restée comme une cabane dans une vigne, comme une ville épargnée ».[43] C'est « le faible reste » qu'a conservé « l'Eternel des armées ».[44] - La seconde étape se place au moment de l'exil à Babylone. Tous les événements antérieurs sont élargis, et l'œuvre de Dieu s'approfondit dans le cœur de son peuple. La parole du Reste, que nous prenons comme exemple, s'accomplit dans le peuple qui revient en Palestine comme par un nouvel Exode : « Les rachetés de l'Eternel retourneront, ils iront à Sion avec chants de triomphe ».[45] - La troisième étape, c'est l'Incarnation de Jésus-Christ, c'est l'Evangile. A ce stade, le Reste d'Israël, le pauvre du pays, c'est Jésus lui-même : « Il s'est élevé devant l'Eternel (ou : devant nous) comme une faible plante, comme un rejeton qui sort d'une terre desséchée ».[46] La quatrième étape du mouvement prophétique, le but ultime du livre du prophète Esaïe, c'est le second Avènement, la consommation de tous les siècles. Ici, ce sont toutes les promesses relatives au retour d'exil qui s'élargissent aux dimensions de l'éternité. C'est pourquoi l'Apocalypse de S. Jean puise dans le livre d'Esaïe : « Ce ne sera plus le soleil qui te servira de lumière pendant le jour, ni la lune qui t'éclairera de sa lueur : mais l'Eternel sera ta lumière à toujours ».[47]

6.- LA COMMUNAUTE DANS L'EGLISE

[12] La doctrine du Reste est une de celles[48] que l'on suit dans le livre d'Esaïe à travers les trois premières étapes du développement prophétique : Jérusalem est préservée comme un reste au temps même du prophète ; le peuple revenant de l'exil offre à l'Eternel un reste purifié par l'épreuve ; le Seigneur Jésus, dans son Incarnation, est le reste issu de ce peuple.

Et aujourd'hui, à la quatrième, étape ? Ici les choses ne sont pas écrites en clair dans la lettre du livre et c'est le Saint-Esprit qui les dévoile.[49] Le Reste, au temps du Retour de Jésus, ce sont les communautés qui surgissent partout, dans l'Eglise, sans se séparer d'elle. Toute secte, qui se sépare de l'Eglise et qui se laisse animer par l'hostilité contre l'Eglise, me paraît en être la caricature et peut-être parfois, la contrefaçon satanique.

---

[40] Esaïe 8/8 (Bible de Jérusalem).

[41] Esaïe 8/8 & 8/10 (Bible de Jérusalem).

[42] Esaïe 37/33.

[43] Esaïe 1/8.

[44] Esaïe 1/9.

[45] Esaïe 35/10.

[46] Esaïe 53/2. La traduction « devant nous", au lieu de « devant lui » est donnée par la Bible du centenaire (sous nos yeux), la Bible de Jérusalem (devant nous) et Pirot-Clamer (devant nous).

[47] Esaïe 60/19. Apocalypse 21/23. Cf. encore Esaïe 35/10, « La douleur et les gémissements s'enfuiront » avec Ap. 21/4 : « Il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur ».

[48] Si j'ai pris comme exemple la doctrine du Reste aux quatre étapes de la prophétie, cela ne veut pas dire que ce soit la seule doctrine du livre d'Esaïe. D'autres doctrines, concernant notamment la personne du Christ, les souffrances des peuples, la destinée de l'Eglise, seront abordées dans les études qui suivent.

[49] Jean 16/12-15.

Voici des exemples des communautés dont je parle : d'abord les groupes confessants qui se forment dans toutes les Eglises : les églises confessantes d'Allemagne au temps du nazisme, les églises orthodoxes au sein des pays marxistes ; le réveil du clergé et du laïcat dans le catholicisme ; les Assemblées d'Eglise instituées par la discipline de l'Eglise Réformée de France en 1959.

A côté de ce premier type de communautés, qui comprend donc toutes les Eglises confessantes, nous voyons des communautés régies par des règles spéciales, une constitution, une charte, lesquelles s'harmonisent avec la discipline générale de leur Eglise. Telles sont les communautés déjà anciennes, notamment les Diaconesses, et des communautés nouvelles, comme les sœurs de Marie de Darmstadt par exemple,[50] les ordres qui prient pour la guérison des malades dans les pays de langue anglaise,[51] la communauté de l'Anneau ouvert en Suisse alémanique,[52] et, parmi tant d'autres encore que je ne nomme pas,[53] la petite Union de prière de Charmes.

Toutes ces communautés sont-elles donc dans Esaïe ? Oui. Ecoutez trois passages tels que je les applique à notre temps : « Malheur aux chrétiens qui descendent vers l'Occident pour avoir du secours, ... qui se fient à la multitude des inventions et à la force des techniciens, mais qui ne regardent pas vers le Saint d'Israël ! Le technicien est homme et non dieu, sa force est chair, et non esprit[54] ... - O mon peuple qui habites en Sion, ne crains pas le conquérant de l'Est ... Il te frappe de la verge, mais, encore un peu de temps, et le châtiment cessera[55] ... - Sur tes murs, ô mon Eglise[56], j'ai placé des communautés.[57] Elles ne se tairont ni jour ni nuit. Vous qui rappelez l'Eglise au souvenir de l'Eternel, point de repos pour vous ! et ne Lui laissez aucun relâche jusqu'à ce qu'il rétablisse son Royaume éternel ! »[58]

Voilà ce que nous dit aujourd'hui le livre du prophète Esaïe.

II. - LE GERME

1.- LE SAINT D'ISRAËL.

[14] Le livre du prophète Esaïe donne à qui le lit une vision magnifique de la grandeur de Dieu. La connaissance de Dieu, et l'amour pour Lui, s'expriment dans ce livre par un nom : le Saint d'Israël.[59] Employé 30 fois dans le Livre d'Esaïe, ce beau titre n'apparaît que dans 11 autres textes de l'Ancien Testament, dont 2 dans Jérémie et 1 dans Ezéchiel.[60] Ouvrons Esaïe au premier chapitre : « Malheur a la nation pécheresse, au peuple chargé d'iniquités ... Ils ont abandonné l'Eternel, ils ont méprisé le Saint d'Israël ! »[61] Ouvrons le livre au début de la seconde partie, celle où les oracles ne se rattachent pas à la vie d'Esaïe, mais au temps de l'exil.[62] « A qui me comparerez-vous pour que je lui ressemble, dit le Saint ... Ne crains rien, vermisseau de Jacob, faible reste d'Israël., je viens à ton secours, dit l'Eternel, et le Saint d'Israël est ton Sauveur ».[63]

---

[50] Luthériennes. Je les nomme à côté de l'Eglise confessante allemande.

[51] Je pense à miss KERIN et à ses attaches si fortes avec l'Eglise anglicane.

[52] Citée ici parce que sa constitution, qui groupe des personnes dispersées, pasteurs et laïques, ressemble beaucoup à celle de l'Union de prière, mais l'Anneau ouvert est bien antérieur à l'Union de prière.

[53] Ne pas nommer n'est pas exclure. Tout le monde pensera à Grandchamp, à Taizé, au Mouvement de l'Unité de l'abbé Couturier, et aux ordres catholiques eux-mêmes, dans la mesure où ils se rénovent pour la fin des temps.

[54] Paraphrase d'Esaïe 31/1-3. En parlant de l'Occident, c'est de l'esprit de l'homme fort par la technique que je parle, tel qu'il existe sur la terre entière ; le texte porte « l'Egypte ».

[55] Paraphrase d'Esaïe 10/24-25. De même j'appelle Est l'esprit guerrier qui couvre la terre sur toute sa surface. Le texte porte « l'Assyrie ».

[56] Le texte porte Jérusalem.

[57] Des gardes (Segond, Bible Jérusalem), des veilleurs (Bible du centenaire).

[58] Esaïe 62/6-7.

[59] Très rarement « le Saint » sans complément, p. ex. Esaïe 40/25. ou « le Saint de Jacob », Esaïe 29/23.

[60] Jérémie 50/29 et 52/5. Ezéchiel 39/7.

[61] Esaïe 1/4.

[62] La première étude a montré que plutôt que d'un Premier Esaïe et d'un Second Esaïe, il faut parler de passages rattachés aux événements du VIIIe siècle et de passages rattachés à l'exil du VIe s. S'il y a plus d'un écrivain, alors il n'y en a pas deux, mais beaucoup, et l'on ne sait quasi-rien sur tous ceux qui ne sont pas Esaïe lui-même. Aussi n'est-il pas bien indiqué de donner le nom de Second Esaïe à l'auteur présumé des chapitres 40-55.

[63] Esaïe 40/25 et 41/14. Le titre Saint d'Israël se trouve 14 fois dans les chap.1-39 et 16 fois dans les chap. 40-66.

Le Saint d'Israël est le créateur de toutes choses ; il est Celui qui a choisi son peuple élu, et Celui qui dirige avec sagesse et avec puissance tout le cours des événements. Cette grandeur de Dieu éclate dans la vision qui fut donnée à Esaïe dans le Temple de Jérusalem, l'année de la mort du roi Ozias.[64] Dans la vision, les créatures célestes magnifient Dieu dans le chant qui traverse tous les âges : « Saint, saint, saint est l'Eternel des armées ! toute la terre est pleine de sa gloire ! »[65]

Le Dieu saint a pour son peuple des exigences morales et sociales qu'Esaïe exprima en communion avec Amos, et peut-être sous son influence.[66] La Sainteté de Dieu s'oppose avec force au culte des idoles,[67] comme à toutes les alliances politiques avec les peuples étrangers, adorateurs des idoles.[68] Lors de la merveilleuse délivrance de Jérusalem en l'an 701, c'est le Saint d'Israël que l'Assyrien Sanchérib avait insulté,[69] et c'est lui qui fera retourner ce roi par le chemin par lequel il était venu.[70]

La vision qu'Esaïe a de Dieu fait de lui un très grand poète ; les images empruntées à la nature abondent dans le livre, dans un style puissant et noble : « La terre sera remplie de la connaissance de l'Eternel comme le fond de la mer par les eaux qui le couvrent ».[71] D'un autre côté, Esaïe se tient très près de la campagne ou se déroule la vie de tous les jours : la cabane dans la vigne,[72] la tour qu'on y bâtit et la cuve qu'on y creuse.[73] Je signale à nos amis de la campagne que c'est « Dieu qui a enseigné au cultivateur la marche à suivre » et que « l'agriculture aussi vient de l'Eternel des armées ».[74] Ceci nous conduit à une autre image du livre d'Esaïe qui fera avancer notre réflexion sur Dieu : sa parole est comme la pluie et la neige qui descendent des deux et n'y retournent pas sans avoir arrosé, fécondé la terre, et fait germer les plantes.[75]

2.- L'EMMANUEL.

[16] Esaïe a une grande connaissance de Dieu. Mais connaît-il le Fils, et le mystère de la Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ? A première vue, nous sommes tentés de dire : non. Nous nous représentons le temps comme une ligne droite : au fin fond des âges les prophètes connaissent le Dieu-Père ; les apôtres ont vu le Fils, et l'Eglise de la Pentecôte a reçu l'Esprit-saint.

La réalité n'est pas aussi simple ni aussi mince que cela. Pour comprendre Esaïe, « il faut, dit Origène,[76] avoir en soi le même Esprit qui a fermé et scellé les paroles d'Esaïe : car si l'Esprit n'explique pas les paroles des prophètes, ce qui est fermé ne peut être ouvert ». « Sous l'illumination de l'Esprit-saint, l'intelligence des prophètes s'est exprimée en paroles ».[77] Or Dieu n'a pas d'autre Parole que son Fils. La Parole de Dieu, envoyée aux prophètes, qui est-ce, sinon le Verbe ? Dieu n'a pas d'autre Parole.[78] Ainsi, d'une manière spirituelle et mystérieuse, Esaïe a bien connu le Fils, il a reçu au tréfonds de son esprit la révélation du Père, du Fils et du Saint-Esprit. En l'esprit du prophète, cette révélation est semée comme un germe.

Ayant donc en lui le germe de la révélation de l'Evangile, Esaïe va l'exprimer par des paroles. Il s'agit ici, avant tout du nom de l'Emmanuel.[79] « Ecoutez donc, maison de David ... Le Seigneur lui-même vous

---

[64] Esaïe 6.

[65] Esaïe 6/3.

[66] Cf. les 3 oracles de condamnation du ch. 1 : versets 1-9, 10-20 et 21-31, ou encore l'oracle.sur le luxe des femmes 3/16-24.

[67] Cf. l'oracle de condamnation 2/6-22.

[68] Aux ch. 7 et 8, conseils donnés à Achaz de ne pas craindre la coalition de. Damas et de Samarie. Conseils donnés à Ezéchias contre l'alliance avec l'Egypte : 30/1-7, 31/1-3.

[69] Esaïe 37/23.

[70] Esaïe 37/29.

[71] Esaïe 11/9.

[72] Esaïe 1/8.

[73] Esaïe 5/2.

[74] Esaïe 28/26 et 29.

[75] Esaïe 55/10.

[76] Commentaire de Jean. Cité dans Crouzel « Origène et la connaissance mystique », p. 124.

[77] Origène : « Homélies sur la Genèse », dans Crouzel p. 142.

[78] Origène : « Commentaire sur S. Jean », Crouzel p. 109.

[79] L'exégèse allégorique d'Origène voit la Trinité dans la vision d'Esaïe au ch. 6. Il y a, selon lui, deux séraphins, qui se parlent l'un à l'autre ; ils représentent le Fils et le Saint-Esprit devant le Père : « C'est par leur seule connaissance que le Fils et l'Esprit disent : Saint ! Saint ! Saint ! triple répétition.qui exprime le mystère de la Trinité. » Crouzel, p. 96, d'après le « Péri Archôn » d'Origène.

donnera un signe : voici, la jeune fille deviendra enceinte, elle enfantera un fils, et elle lui donnera le nom d'Emmanuel ».[80] Nous savons par S, Matthieu[81] que cette parole annonce la naissance de Jésus, fils de la Vierge Marie : tel est son sens, selon l'Esprit, qui parle dans l'Evangile.

Que signifiait, selon la lettre, la parole de l'Emmanuel ? On en donne trois explications principales. Selon la première,[82] Esaïe annonce une naissance extraordinaire, que le roi Achaz verra, et qui réaffirmera les promesses faites à David : mais on ne peut pas préciser de quel enfant il s'agit. - D'autres pensent que l'enfant est le roi Ezéchias.[83] Comme Nathan annonçait Salomon, figure du Christ, Esaïe, prophète évangélique, annoncerait au roi impie Achaz la naissance d'un fils pieux, gage de la fidélité de l'Eternel envers David. - Selon ces deux premières explications, la prophétie a une double portée : du temps d'Achaz et en Jésus, fils de Maris. - Selon la troisième,[84] il n'y a pas d'accomplissement sous Achaz. Mû par l'Esprit-saint, Esaïe annonce purement et simplement la naissance de Celui qui sera conçu du Saint-Esprit, Emmanuel, Dieu avec nous.

Quelle que soit l'explication que l'on adopte pour la lettre, le Christ est révélé comme en germe dans le nom d'Emmanuel. Le mot germe lui-même est peu fréquent dans Esaïe[85] : on trouve plus souvent « rejeton ». Mais, le germe qui, chez d'autres prophètes, devient un nom propre du Christ, est un mot qui exprime bien la révélation déposée tout au cœur du livre du prophète Esaïe.

3.- LE SERVITEUR.

[18] Le livre d'Esaïe se développe dans le temps, un peu comme dans une « quatrième dimension ». Aussi le germe de l'Emmanuel, qui s'accomplira en Jésus de Nazareth, grandit-il à l'intérieur même du livre pour prendre la stature du Serviteur de l'Eternel. Plusieurs textes jalonnent cette croissance : « En ce temps-là, le germe de l'Eternel aura de la magnificence et de la gloire.[86] - Le peuple qui marchait dans les ténèbres voit une grande lumière ... Car un enfant nous est né, un fils nous est donné, et la domination reposera sur son épaule.[87] - Puis un rameau sortira du tronc d'Isaï, et un rejeton naîtra de ses racines. L'Esprit de l'Eternel reposera sur lui... En ce jour, le rejeton d'Isaï sera là comme une bannière pour les peuples ».[88]

Ensuite ce sont, dans la deuxième partie d'Esaïe les 4 Chants du Serviteur de l'Eternel.[89] Que ces textes, notamment le ch. 53, désignent prophétiquement Jésus, cela nous est enseigné clairement par le Nouveau Testament.[90] Que, selon la lettre, le prophète ait commencé par percevoir en son esprit que le

---

[80] Esaïe 7/13-14.

[81] Matthieu 1/22-23 : « Tout cela arriva afin que s'accomplît ce que le Soigneur avait annoncé par le prophète : Voici, la vierge sera enceinte, elle enfantera un fils, et on lui donnera le nom d'Emmanuel, - ce qui signifie Dieu avec nous. »

[82] W. Vischer, dans Etudes théologiques et religieuses, 1954, N° 3 donne cette explication, et met le nom d'Emmanuel en rapport avec les fêtes de l'intronisation royale répétées chaque année.

[83] C'est l'explication des Juifs anciens. C'est celle aujourd'hui donnée par la Bible de Jérusalem. On lui objecte que cela ne s'accorde pas avec la chronologie. D'après les dates connues et les durées des règnes Ezéchias serait déjà un grand garçonnet au moment où Esaïe prononce la parole de l'Emmanuel. Mais la chronologie des rois est très flottante et notre science est peu sûre dans ce domaine.

[84] Cette opinion est celle de Calvin dans son Commentaire d'Esaïe. - Voir Tobac, dans l'article « Isaïe » du Dict. de théologie catholique. Selon cette explication, il faut lire le mot hébreu « almah » qui peut désigner une jeune fille ou une jeune femme, dans le sens qu'ont précisé les traducteurs grecs, celui d'une vierge. C'est bien ce sens que lit S. Matth. Puisque le Nouveau Testament cite l'Ancien d'après les Septante, il faut croire que cette traduction fut aussi guidée par le Saint-Esprit. Elle constitue comme un pont entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

[85] Germe: Esaïe 4/2 ; 55/10 ; 61/11. - Jérémie 23/5 ; 33/15. - Zach. 3/8 : « mon serviteur le Germe » ; 6/12 : « un homme dont le nom est Germe ». Le mot hébreu est « tsemach ». Le mot hébreu pour rejeton est « netser » : Esaïe 11/1. - Dans 11/10 et 53/2 rejeton (dans Segond) traduit un troisième mot hébreu, « shoresh », racine.

[86] Esaïe 4/2 : c'est le « Reste ».

[87] Esaïe 9/1 et 5 : c'est Emmanuel.

[88] Esaïe 11/1-10. Cf. Romains 15/12. C'est déjà le Serviteur.

[89] Les 4 textes du Serviteur de l'Eternel sont : Esaïe 42/1-9 ; 49/1-6 ; 50/4-11 ; 52/12 à 53/15.

[90] Le morceau Esaïe 52/13-53/12 est cité au moins 9 fois d'une manière expresse dans le N.T. (dont 4 fois sous le nom d'Esaïe). 6 autres textes du N.T. s'y réfèrent par des allusions très claires. Donc 15 en tout.

9 citations :

1- Es. 52/15 dans Rom. 15/21 : Les nations voient ce qui ne leur avait point été annoncé.
2- Es. 53/1 dans Rom. 10/16. Qui a cru à notre prédication ?
3- Es. 53/1 dans Jean 12/38. Même citation.
4- Es. 53/4 dans Mtth. 8/17. Il a pris nos infirmités, il s'est chargé de nos maladies.

Serviteur de l'Eternel, c'est le peuple d'Israël, cela nous est indiqué par un texte de transition que nous venons de citer. Le « germe de l'Eternel », ce sont ici « les réchappés d'Israël ».[91] De plus cela est juste spirituellement, car l'Israël dont il s'agit, c'est le reste purifié par la souffrance. Dans le chapitre 53, le serviteur est une personne, et il importe peu de savoir si le prophète pense à un accomplissement proche dans un contemporain. Le sens spirituel, celui du Nouveau Testament, enveloppe tout ici de sa lumière. Le germe de l'Eternel est devenu le Christ crucifié, l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. Le serviteur déclare : « L'Eternel m'a appelé dès ma naissance, il m'a nommé dès ma sortie des entrailles maternelles ».[92] Dans le livre d'Esaïe, nous le savons, le nom de l'enfant promis, c'est Emmanuel, Dieu avec nous.

Un dernier texte achève la révélation du Messie dans Esaïe. C'est le texte que le Seigneur Jésus a lu dans la synagogue de Nazareth lorsqu'on lui a remis le livre du prophète Esaïe.[93] Lisant ce texte mot à mot dans les Septante, on a : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi il m'a fait Christ (il m'a oint : échrisé en grec) pour annoncer l'Evangile (annoncer une bonne nouvelle : évangelisasthai en grec) aux pauvres ».[94]

Que l'on admette un seul écrivain pour le livre, ou plusieurs, il est certain en tous cas que la vision du Serviteur est liée dans la chair et dans le sang aux souffrances d'Israël en exil à Babylone. Ainsi se confirme ce que nous disions dans notre première étude, des quatre étapes prophétiques. L'exil est comme une sorte de relai entre la première étape prophétique : le temps des Rois, et la troisième : le temps de la venue de Jésus-Christ dans l'Incarnation.

4.- ESAÏE ET L'EVANGILE.

[20] Le livre d'Esaïe, c'est l'Evangile dans l'Ancien Testament,[95] et c'est aussi la prophétie la plus puissante annonçant l'Evangile. Nous examinerons la relation entre Esaïe et l'Evangile sous trois angles différents.[96]

Tout d'abord, l'Evangile apporte la réalité accomplie de ce qui, dans l'Ancien Testament, est figure, symbole, oracle. Les temps sont accomplis. L'Incarnation fait apparaître d'une manière visible sur la terre la Parole de Dieu faite chair. Au prophète, cette Parole était donnée seulement dans son esprit, par l'Esprit-saint, comme une contemplation des choses à venir. Le nom de l'Emmanuel, les images du roi messianique, du rejeton du tronc d'Isaï, de l'homme de douleur, tout ce donné prophétique devient actuel, présent, manifesté en une personne unique, celle de Jésus. La prophétie n'est pas une simple prévision. Si je dis que le train arrive à telle heure, je ne suis en communion ni avec le train ni avec la société des chemins de fer : tout cela est extérieur, à côté de moi : ce sont des objets sur lesquels je prends des renseignements. D'une manière mystérieuse, le Christ annoncé, le Christ préexistant, habite par l'Esprit dans l'âme du prophète. L'Evangile est une étape de la révélation, le passage du monde des symboles au monde de la présence.

De là découle, en second lieu, que la prophétie sert à reconnaître le Christ. « Commençant par Moïse et par tous les prophètes Jésus expliqua dans toutes les Ecritures ce qui le concernait ».[97] La conversion

---

5- Es. 53/5 dans I Pierre 2/24. Vous avez été guéris par ses meurtrissures.
6- Es. 53/7-8 dans Actes 8/32-33 : l'Agneau.
7- Es. 53/9 dans I Pierre 2/22 : Lui qui n'a pas commis de péché.
8 & 9- Es. 53/12 - dans Marc 15/28 (= Luc 22/37). Il a été mis au nombre des malfaiteurs.

6 allusions :

1- Es. 53/6 dans I Pierre 2/25 : les brebis errantes.
2- Es. 53/7 dans Matth. 26/63 : le silence de Jésus.
3- idem - dans Jean 1/29 : l'image de l'Agneau de Dieu, qui unit Exode 12 à Esaïe 53.
4- Esaïe 53/9 dans Matth. 27/60 : le sépulcre.
5- Esaïe 53/12 dans I Pierre 2/24 : Il a porté lui-même nos péchés.
6- Esaïe 53/12 dans Marc 10/45 : les péchés de beaucoup d'hommes.

[91] Esaïe 4/2.

[92] Esaïe 49/1.

[93] Luc 4/16 et suivants. Voir le début de la 1ère étude.

[94] Luc 4/18 = Esaïe 61/1.

[95] Esaïe a « prédit le règne messianique d'une façon si détaillée que les Pères l'ont appelé l'évangéliste de l'Ancien Testament. » Dennefeld : Les grands prophètes, dans Pirot-Clamer, tome VII, page 17.

[96] Ce qui sera dit ici d'Esaïe et de l'Evangile peut être étendu à tout l'Ancien Testament. Esaïe est un cas éminent, et comme un microcosme de la Parole de Dieu dans tout l'Ancien Testament.

[97] Luc 24/27.

de l'eunuque éthiopien s'opère lorsqu'il apprend que l'Agneau muet annoncé par Esaïe, c'est Jésus de Nazareth.[98] Nos enfants apprennent l'Ancien Testament à l'Ecole du dimanche et sont ainsi préparés à reconnaître que Jésus est le Christ, Même des païens, qui entendraient avant tout la Croix et la Résurrection, seront amenés, par la suite, à reconnaître que l'Ancien Testament leur est destiné avec sa puissance prophétique. L'Ancien Testament, ce sont les Ecritures ; l'Evangile est une personne divine qui accomplit les Ecritures en une Parole faite chair.

Troisièmement, si les Ecritures conduisent à Jésus, le croyant converti revient aux Ecritures avec Jésus. Le sens du livre d'Esaïe s'éclaire et brille, d'une lumière nouvelle lorsque nous le lisons selon la connaissance que nous avons de Jésus. Sans Jésus, le livre d'Esaïe reste un livre scellé.[99] Selon le cantique de l'Apocalypse, l'Agneau qui a été immolé, - Jésus, - est digne de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux.[100] N'est-ce pas ce que nous avons vu de nos yeux dès le début de ces études ? Dans la synagogue de Nazareth, Jésus, l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, prend le livre du prophète Esaïe et ôte le voile qui le recouvre en disant : « Aujourd'hui, cette parole de l'Ecriture que vous venez d'entendre est accomplie ».[101] Ici même, c'est par Jésus, et avec Lui, que nous lisons Esaïe.

5.- <u>LA PLENITUDE MESSIANIQUE.</u>

[22] Concernant le Christ lui-même, la première étape prophétique du livre d'Esaïe, c'est la révélation de l'enfant qui doit naître, Roi de la maison de David. La seconde étape, c'est la prophétie du Serviteur, à la fois Maître qui enseigne et Victime immolée, dont la figure est liée aux souffrances d'Israël en exil. Ces deux premières étapes sont encore images et symboles : la troisième est la plénitude de l'Incarnation, la venue de Jésus-Christ. Mais le livre d'Esaïe nous conduit à une quatrième et dernière étape, le règne du Messie. Sion sera relevée ; Jérusalem deviendra la capitale glorieuse de la terre sur laquelle la paix régnera. Les nations se soumettront à l'Eternel et la justice sera établie. « Il arrivera dans la suite des temps que la montagne de la maison de l'Eternel sera fondée sur le sommet des montagnes ... » Cet oracle du chapitre 2 est abondamment développé dans tout le livre.[102]

Quelle tentation pour Israël ! Le peuple y succomba au temps de Jésus : il fallait que le Royaume fût militaire, politique, quelque chose comme l'empire de Rome transféré sur la montagne de Sion ! Pour ce qui touche au messianisme, plus que pour tout le reste, le livre est scellé si on ne le lit pas en Christ, et en Christ ressuscité. Quelle tentation pour nous qui aujourd'hui scrutons la Bible ! Lisons encore un passage en remplaçant l'Egypte par l'Ouest et l'Assyrie par l'Est : mauvaise lecture ! Cela donnera : « En ce temps il y aura une route de l'Occident vers l'Est ; ceux de l'Est iront en Occident et les Occidentaux iront à l'Est. Les occidentaux avec l'Est serviront l'Eternel. En ce même temps l'Etat d'Israël sera le troisième, uni à l'Occident et à l'Est, et ces pays seront l'objet d'une bénédiction ... ».[103] Cela n'est vrai que dans l'Eglise, avec des âmes converties, et non pas pour des Etats militaires et politiques.

---

[98] Très nombreux parallèles dans les Actes : discours de Pierre dans Actes 2, Actes .3/22-26 - Discours de Paul à Antioche de Pisidie, Actes 13 - Paul et Silas à Thessalonique : Actes 17/1-3 : « Jésus que je vous annonce, c'est lui qui est le Christ » (sous-entendu, annoncé par les prophètes). - Les chrétiens de Bérée, Actes 17/11. – Apollos : Actes 18/28.

[99] Esaïe 29/11 1 Voir la première étude, § 1.

[100] Apocalypse 5/9.

[101] Luc 4/21.

[102] <u>Principaux passages messianiques du livre d'Esaïe</u>.

1- Ch. 2/1-5 : La paix perpétuelle.
2- Ch. 4/2-6 : Le germe refleurit.
3- Ch. 8/23-9/6 : Le règne du Prince-de-la-Paix.
4- Ch. 11-12 : Le rejeton d'Isaï.
5- Ch. 18/7 : Conversion des Ethiopiens (Cf. Acts 8/26-40).
6- Ch. 19/16-25 : Conversion de l'Assyrie et de l'Egypte.
7- Ch. 23/15-18 : Conversion de Tyr.
8- Ch. 24-25-26-27 : Apocalypse du livre d'Esaïe.
9- Ch. 29/17-24 : Exaltation des humbles.
10- Ch. 30/19-23 : Prospérité du royaume.
11- Ch. 32/1-5 : La justice du Roi.
12- Ch. 32/15-19 : Justice et prospérité.
13- Ch. 33/17-24 : Le roi dans sa magnificence.
14- Ch. 35 : La route de la délivrance.
15- Ch. 54-55 : La gloire de Jérusalem et l'alliance éternelle.
16- Ch. 60-61-62 : La fille de Sion et son Sauveur.

[103] Esaïe 19/23-24.

Le Royaume de la Résurrection comporte des aspects que nous ne pouvons pas connaître ici-bas. Nous avons tout pleinement en Jésus-Christ : Oui ; cependant « nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière obscure, mais alors nous verrons face à face ».[104] Nous ne pourrons comprendre pleinement le livre d'Esaïe qu'après la Seconde venue de Jésus. Le dynamisme prophétique nous projette jusqu'à ce « festin » surabondant qui prend place après la destruction du dernier ennemi, la Mort. « L'Eternel des armées préparera pour tous les peuples sur cette montagne un festin de viandes grasses, un festin de bons vins, de viandes grasses juteuses, de bons vins clarifiés. Il enlèvera sur cette montagne le voile de deuil qui voilait tous les peuples et le suaire qui ensevelissait toutes les nations. Il fera disparaître pour toujours la mort ».[105] L'Esprit-saint nous dit par l'apôtre Paul que nous devons prendre cette parole dans la plénitude : il ne s'agit pas d'une résurrection politique et terrestre, mais du moment où « ce corps corruptible aura revêtu l'incorruptibilité et ce corps mortel l'immortalité ».[106]

6.- LA CROISSANCE DANS LA GRACE.

[24] Les communautés qui se forment dans et pour l'Eglise accomplissent aujourd'hui les oracles du livre d'Esaïe : elles sont le Reste de la fin des temps. L'étude que nous venons de faire du Germe dévoile pour ces communautés une loi spirituelle : celle de la croissance dans la grâce. Les prophéties se sont accomplies dans la première venue du Christ. Elles continuent de nous envelopper et de nous dépasser jusque dans le festin éternel. Elles invitent donc les communautés à croître dans la connaissance de la Parole du Christ et dans la mise en pratique de cette Parole. Cette croissance est œuvre de la grâce. J'exhorte solennellement la communauté de l'Union de prière « à ne pas recevoir la grâce de Dieu en vain ».[107]

La croissance d'une communauté comporte un aspect numérique. Mais on reçoit la grâce de Dieu en vain si l'on s'hypnotise sur la croissance en nombre en excluant toute autre forme de croissance. La croissance en nombre des âmes converties est une chose excellente. Seulement elle doit aller de pair avec une croissance de chaque âme convertie dans la sanctification ; avec une croissance de la pensée de Christ qui nous révèle des visions nouvelles ; avec la croissance dans la connaissance des mystères de Christ par l'étude de la Parole de Dieu.[108] Ne considérer que la croissance en nombre, et délaisser la croissance en sanctification, en vision et en mystère, c'est recevoir la grâce de Dieu en vain.

Un durcissement grave est celui qui nous fige à une étape de notre vie spirituelle. Nous ne cessons alors de tourner la tête en arrière ; nous refusons de courir vers le but. Le passé devient pour nous une source d'exigences et de regrets. Nous avions de si bonnes petites réunions ! Nous avions un si agréable confort spirituel ! Toujours on nous demande de nous adapter à des situations nouvelles ! Chaque dépouillement demandé nous paraît une injustice, le bouleversement de situations acquises. Je pourrais fonder mon exhortation sur les murmures des Israélites lors du premier Exode. Je préfère vous faire confiance et vous placer dans le courant glorieux d'Esaïe, dont vous devez comprendre l'appel : « Vous qui rappelez Jérusalem au souvenir de l'Eternel, point de repos pour vous ! »[109]

La dernière exhortation vise les difficultés qu'on traîne après soi, entre deux personnes ou entre deux groupes à l'intérieur même de la communauté. La charité fraternelle ne doit jamais se laisser enfermer dans une telle impasse. « Il y aura un chemin frayé, une route, qu'on appellera la voie sainte ».[110] Songez à la force des antagonismes entre les empires de l'Antiquité, aux dévastations, aux prisonniers réduits en esclavage ! Voici que, dans le Christ, mais plusieurs siècles avant Jésus-Christ, le livre d'Esaïe unit l'Egypte, l'Assyrie et Israël dans une même bénédiction ![111] Et Dieu notre Père ne pourrait pas unir dans une même bénédiction toute l'Union de prière n'ayant qu'un cœur et qu'une âme ?

---

[104] I Cor. 13/12.

[105] Esaïe 25/6-8.

[106] I Cor. 15/54 : Le passage a aussi son écho dans l'Apocalypse de S. Jean 7/17 et .21/4 : « Le Seigneur l'Eternel essuiera les larmes de tous les visages » (Esaïe 25/8).

[107] II Cor. 6/1.

[108] La croissance dans la sanctification est aisée à comprendre : c'est la croissance dans les vertus de Jésus-Christ, fruits du Saint-Esprit. Mais elle est plus aisée à comprendre qu'à accomplir !

La croissance en vision concerne les sujets d'intercession qui sont proposés par la lumière de l'Esprit : par exemple la situation si exposée aujourd'hui des enfants et des jeunes ; ou la vision de la misère et de l'angoisse au cœur d'une civilisation qui ne prétend qu'à un bonheur terrestre.

La croissance en vision multiplie aussi les sujets d'actions de grâces : par exemple la vision des richesses qui nous étaient cachées dans les Eglises autres que la nôtre propre.

La croissance en mystère nous ouvre dans la Parole de Dieu la connaissance grandissante du mystère de l'Eglise, de ses sacrements, de sa liturgie, de son unité, de la destinée d'Israël.

[109] Esaïe 62/6.

[110] Esaïe 35/9.

[111] « L'Eternel des armées les bénira en disant : Bénis soient l'Egypte, mon peuple, Et l'Assyrie, œuvre de mes mains, Et Israël, mon héritage ! » Esaïe 19/25.

III.- LES PIERRES

1.- LA PIERRE D'ACHOPPEMENT.

[26] « C'est l'Eternel des armées que vous devez sanctifier ; c'est lui que vous devez craindre et redouter. Et il sera un sanctuaire, mais aussi une pierre d'achoppement, un rocher de scandale pour les deux maisons d'Israël, un filet et un piège pour les habitants de Jérusalem ».[112] Les pierres entrent dans les constructions : la Bible emploie cette image dans des passages que tous ont présents à la mémoire : Jésus est la pierre angulaire[113] ; l'apôtre Pierre a reçu ce nom en vue de la construction de l'Eglise[114] et c'est lui qui nous invite à être des pierres vivantes.[115] Cependant Esaïe vient de nous présenter une pierre d'achoppement, un rocher de scandale. Cette pierre qui fait tomber les deux maisons d'Israël, c'est l'Eternel qui veut la ruine de son peuple !

Déjà Amos avait prêché le message de condamnation dans le royaume du Nord. Esaïe le reprend pour Jérusalem aussi bien que pour Samarie. Les chapitres 1er, 3ème et 5ème du livre d'Esaïe sont des exhortations pressantes, adressées à ses contemporains, en même temps que des menaces et des condamnations. On retrouve la condamnation de Samarie dans le ch. 9/7-20, puis au ch. 28 : « Malheur à (Samarie), la couronne superbe des ivrognes d'Ephraïm ! » En l'an 722, Esaïe est là, vivant à Jérusalem le jour où le roi d'Assyrie, « homme fort et puissant venu de par le Seigneur », cueille Samarie comme une figue hâtive « qu'on aperçoit avant la récolte, et qui, à peine dans la main, est aussitôt avalée ».[116]

Du vivant d'Esaïe, Jérusalem deux fois gravement menacée, sous Achaz et sous Ezéchias, est deux fois épargnée. Mais devant ces délivrances, le prophète fait encore entendre la note sévère et sombre. Jérusalem a beau être restée « comme une cabane dans une vigne, comme une hutte dans un champ de concombres », l'Eternel s'écrie encore : « Quels châtiments nouveaux vous infliger, quand vous multipliez vos révoltes ? »[117] Au ch. 22 Jérusalem est dépeinte dans la joie d'un succès remporté ; dans cette « cité joyeuse », le prophète demande qu'on le laisse « pleurer amèrement », car, dit-il, « le Seigneur, l'Eternel des armées vous appelle en ce jour à pleurer et à vous frapper la poitrine ... et voici de la gaieté et de la joie ! »[118] Si cet oracle (22/1-14) a été prononcé après la délivrance de Jérusalem en 701, il est un témoignage de l'angoisse d'Esaïe pour l'avenir. L'Eternel continue d'être une pierre d'achoppement, un Dieu qui châtie son peuple de Juda. Au ch. 39 est annoncé à Ezéchias le pillage auquel se livrera le roi de Babylone : pour le moment, celui-ci n'est qu'un petit prince, soumis à l'Assyrie. Ezéchias, sans méfiance, lui a montré ses trésors. « Esaïe le prophète vint auprès du roi Ezéchias et dit : Voici les temps viendront où l'on emportera à Babylone tout ce qui est dans ta maison ».[119]

2.- SION EST UN DESERT.

[28] Nous avons résolu de prendre les 66 chapitres d'Esaïe comme un livre unique, que ce livre ait eu un seul auteur instruit par le Saint-Esprit, ou que le Saint-Esprit ait suscité et lié entre eux plusieurs prophètes d'époques diverses. Vu sous cet angle du livre unique, le livre d'Esaïe contient en lui-même la grande, catastrophe de la nation juive au VIème siècle avant Jésus-Christ, la déportation à Babylone. C'est de cette ruine que Dieu relève son peuple en lui donnant la parole de consolation et la promesse du nouvel Exode : le retour de l'exil, le retour de Babylone. Les événements tragiques qui se passèrent à Jérusalem sont prédits et décrits par Jérémie. A part le ch. 39, ils ne sont pas prédits, et ils ne sont nulle part décrits dans le livre d'Esaïe : c'est la consolation et le retour en Palestine qu'annoncent les chapitres 40 à 66. Des prières de repentance expriment, (comme la grande prière de Daniel), la pensée enseignée par les prophètes : les malheurs du peuple élu sont le châtiment de ses fautes. « Nous sommes tous comme des impurs, et toute notre justice est comme un vêtement souillé ... Sion est un désert, Jérusalem une solitude.

---

[112] Esaïe 8/13-14. Au sens spirituel, sanctifier l'Eternel, c'est dire avec Jésus : Que ton Nom soit sanctifié ! - L'Eternel sera un sanctuaire : la Sainte-Cène, le Corps de Christ.

[113] Ps. 118/22. La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient est devenue la principale de l'angle. Image reprise par le Seigneur : Matth. 21/42, et par l'apôtre Pierre devant le Sanhédrin : Actes 4/11. L'épître de Pierre rapproche Ps. 118/22 d'un texte parallèle d'Esaïe, 28/16. Paul aux Romains, 9/33 rapproche Esaïe 8/14 et 28/16.

[114] Matthieu 16/18.

[115] I Pierre 2/4-5.

[116] Esaïe ch. 28, versets 1, 2 et 4.

[117] Esaïe ch. 1, versets 8 et 5.

[118] Esaïe ch. 22, versets 2, 4 et 12-13.

[119] Esaïe ch. 39, versets 3 et 6.

Notre Temple saint et magnifique, où nos pères célébraient tes louanges, est devenu la proie des flammes ».[120]

Qu'il s'agisse de la doctrine du Reste (1ère étude), ou de la révélation du Messie (2ème étude), nous avons discerné dans le livre d'Esaïe quatre étapes prophétiques. Les oracles du prophète s'accomplissent d'abord de son temps. Les destructions de l'Eternel fondent sur-Samarie, puis sur le royaume de Juda, où seule Jérusalem est épargnée. La parole de condamnation s'accomplit une seconde fois lors de la destruction de Jérusalem par le roi de Babylone : la déportation et l'exil forment ici aussi un pont, un passage vivant vers l'Evangile. Aussi la venue du Seigneur dans son Incarnation sera-t-elle l'occasion d'une nouvelle ruine de Jérusalem, définitive pour des siècles. Le Seigneur Jésus, dans sa mission de prophète, est comme enveloppé par le livre d'Esaïe. N'entendez-vous pas l'écho du cri d'Esaïe : « Ville bruyante, pleine de tumulte, cité joyeuse ! Laissez-moi pleurer amèrement ! »[121] dans l'oracle de Jésus lorsqu'il prophétise sur Jérusalem en pleurant sur elle : « Si toi aussi, au moins en ce jour qui t'est donné, tu connaissais les choses qui appartiennent à ta paix ! Tes ennemis … te détruiront, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre ! »[122] Nous avons lu dans Esaïe 64 : « Sion est un désert ». – « Jérusalem ! Jérusalem !, dit le Seigneur Jésus, votre maison vous sera laissée déserte ».[123]

Lorsque l'Eternel est une pierre d'achoppement, les pierres de Sion s'écroulent. Il ne sert à rien de démolir les maisons pour boucher les trous des remparts[124] : « la destruction de tout le pays est résolue ; je l'ai appris du Seigneur, de l'Eternel des armées ».[125]

3.- LES PIERRES DE LA DESTRUCTION.

[30] Voici donc trois étapes tragiques de destruction : Samarie et le pays de Juda déjà au temps d'Esaïe ; Jérusalem prise par Babylone en l'an 586 avant Jésus-Christ ; Jérusalem prise par les Romains en l'an 70 après Jésus-Christ. La quatrième étape du livre d'Esaïe, c'est maintenant. Pour saisir cette parole, il nous faut revenir en arrière, du vivant du prophète.

Lorsque l'Eternel fut une pierre d'achoppement pour son peuple, il la châtia en prenant une verge dans sa main. L'instrument du châtiment de Samarie et de Juda, ce fut le roi d'Assyrie. Mais celui-ci ne comprit pas qu'il n'était en effet qu'un instrument. Il laissa déborder sa cruauté et son orgueil. « Malheur à l'Assyrien, verge de ma colère ! » s'écrie le prophète. « Quand le Seigneur aura accompli toute son œuvre sur la montagne de Sion et à Jérusalem, il punira le roi d'Assyrie pour le fruit de son cœur orgueilleux et pour l'arrogance de ses regards hautains ».[126]

Tel est le point de départ des prophéties du livre d'Esaïe contre les nations. Elles s'étendent à tous les autres peuples du Moyen-Orient : l'Ethiopie et l'Egypte, les peuples proches de Jérusalem : les Philistins, Moab, Edom, les Arabes, Sidon et Tyr.[127] Plus tard, après la ruine de Jérusalem sous les coups de Babylone elle-même, viendra le châtiment de cette cité du mal par excellence.[128]

En même temps que ces jugements, le livre annonce la conversion de plusieurs nations païennes. La destruction de la Rome païenne, nouvelle Babylone, et la conversion des nations à Jésus-Christ, sont des accomplissements de ces oracles. Il ne faut pas nous arrêter là. L'esprit prophétique nous porte jusqu'à notre propre époque. Considérons que Jérusalem a été châtiée en tant que peuple élu, et que les nations sont devenues le nouvel Israël. Tout comme Israël au temps de ses rois, les nations chrétiennes ont été infidèles ; le Christianisme est devenu une religion des lèvres pour beaucoup ; l'Evangile n'a pas été mis en pratique par les nations ; leur politique a été terrestre, matérialiste, guerrière. Ne devons-nous pas en conclure que le temps de la fin est un temps de châtiment pour les nations, comme l'annoncent l'Apocalypse de S, Jean et l'Apocalypse de Jésus lui-même ? Cette vue tragique rejoint le livre d'Esaïe.

---

[120] Esaïe 64, verset 5 et versets 9-10. Segond a « notre maison ». La traduction « notre Temple » est empruntée à la Bible de Jérusalem.

[121] Esaïe 22/2 et 4.

[122] Luc 19, versets 42, 43 et 44.

[123] Esaïe 64/9 avec Matthieu 23/37 et 38.

[124] Esaïe 22/10.

[125] Esaïe 28/22.

[126] Esaïe 10, 5 et 12. La traduction Segond porte « je punirai ». La 3ème personne, au lieu de la 1ère, est donnée par la Bible de Jérusalem. Le châtiment de l'Assyrie est annoncé encore dans d'autres passages d'Esaïe, comme 14/24-27, 31/4-9.

[127] Les Philistins : Esaïe 14/28-32. / Moab : Esaïe 15-16. / L'Ethiopie : Esaïe 18. / L'Egypte : Esaïe 19. / Edom : Esaïe 21/11-12. / Les Arabes : Esaïe 21/13-17 / Sidon et Tyr : Esaïe 23

[128] Sont consacrés au châtiment de Babylone dans Esaïe les ch. 13, 14/1-23 et 47. Il est fait allusion à Babylone aussi dans les ch. 24 et 25 : « Tu as réduit la ville en un monceau de pierres » : 25/2.

Chaque fois qu'il dépeint le royaume messianique, celui-ci est précédé par la vision de ruines sanglantes. Le chapitre si lumineux du chemin frayé[129] est précédé par un tableau terrible de la Ruine d'Edom, symbole de toutes les nations. Toutes les villes détruites en 1940-45 surgissent devant nos yeux quand nous lisons : « La terre d'Edom sera comme de la poix qui brûle. On y étendra le cordeau de la désolation et les pierres de la destruction ».[130]

4.- L'AUTEUR DE L'ADVERSITE.

[32] « Je procure le bonheur et je crée l'adversité. C'est moi, l'Eternel, qui suis l'auteur de tout cela ».[131] De toutes les catastrophes, de toutes les scènes sanglantes que décrit Esaïe, l'Eternel est l'auteur responsable, et Il en revendique hautement la responsabilité. Le livre d'Esaïe continue le message d'Amos qui avait dit : « Arrive-t-il un malheur dans une ville sans que l'Eternel en soit l'auteur ? »[132]

Qu'un père châtie ses enfants, nous le comprenons. « Quel est le fils qu'un père ne châtie pas ? »[133] La sévérité du père a en vue le bien de l'enfant. Le prophète espère être compris quand il présente l'Eternel au peuple d'Israël comme un père irrité, mais qui attend le repentir : « J'ai nourri et élevé des enfants, mais ils se sont révoltés contre moi ... Quels châtiments nouveaux vous infliger ? »[134] Cependant, quand nous voyons des villes nivelées par « les pierres de la destruction »,[135] quand « l'épée de l'Eternel est pleine de sang »,[136] parlerons-nous encore de l'amour d'un Père ? Ne poserons-nous pas à notre tour une question comme celle-ci : quel est le père qui massacre ses enfants ?

Sur la terre, le châtiment d'un père est modéré, limité. Il est des peines plus dures et plus impitoyables : ce sont celles des lois, à l'encontre des malfaiteurs ; ce sont encore les lois de la guerre, avec leurs horreurs ; ce sont aussi les lois de la nature qui ne pardonnent pas si on les enfreint ; un accident mortel est vite provoqué. Du côté humain, même quand il s'agit de l'administration de la justice, le cœur se durcit, l'homme se laisse vite envahir par la cruauté. Lorsque l'Eternel se sert des guerres ou des fléaux naturels pour châtier les peuples, il nous semble que son action aussi est cruelle et nous n'osons pas regarder en face la page du prophète, où il est écrit : « C'est moi, l'Eternel, qui suis l'auteur de l'adversité ».

Notre trouble vient de ce que nous avons infléchi le châtiment dans le sens de la loi, de la dure loi humaine. L'Eternel est toujours le Dieu de l'Alliance, le Dieu de la grâce. Il n'est pas un juge qui punit ; Il est toujours le Dieu-Père, c'est-à-dire, selon le livre d'Esaïe, « le Saint d'Israël ».[137] Le péché d'Israël et des nations est de mépriser et d'abandonner le Saint d'Israël. Dès lors l'homme, séparé du Dieu saint, construit pour le néant. En vue du salut même de l'homme égaré, ses œuvres de néant doivent être détruites. Les châtiments de l'Eternel, si durs qu'ils soient, ne sont pas une peine par laquelle le coupable paierait sa faute ; ils sont une destruction de ce qui entraîne les peuples dans le néant. Le châtiment du Père ne se teinte pas d'une punition légale : il est une destruction dans la grâce. « La lumière d'Israël deviendra un feu, et son Saint une flamme, qui consumera et dévorera ses épines et ses ronces ».[138]

5.- LA PIERRE REJETEE.

[34] « Ce ne seront alors que plaintes et gémissements, et tu deviendras pour moi un ariel », dit le prophète en s'adressant à Jérusalem.[139] Dans ce verset figurent les mots plaintes et gémissements ; ces mots, et tous ceux qui désignent la souffrance, sont assez rares dans le livre d'Esaïe. Le prophète ne traite pas un problème de la souffrance, il décrit les destructions dont le Saint d'Israël est l'auteur. Les plaintes

---

[129] Esaïe 35 : « Il y aura là un chemin frayé, une route, que l'on appellera la voie sainte … » : Verset 8.

[130] Esaïe 34, 9 et 11. La traduction « les pierres de la destruction » est empruntée à une note de la Bible du centenaire (page 373, note m). IL s'agirait des poids du fil à plomb. L'imago décrit le nivellement d'une ville détruite livrée à de nouveaux hôtes, qui, ici, sont des créatures animales.

[131] Esaïe 45/7 : traduction de la Bible du Centenaire.

[132] Amos 3/6.

[133] Hébreux .12/7.

[134] Esaïe 1/2 et 5.

[135] Esaïe 34/11.

[136] Esaïe 34/6.

[137] Esaïe 1/4, 5/19, 5/24, 10/17, 10/20, 12/6, 17/7, 29/19, 29/23, 30/11, 30/12, 30/15, 31/1, 37/23, 40/25, 41/14, 41/16, 41/20, 43/3, 43/14, 43/15, 45/11, 47/4, 48/17, 49/7 (2 fois), 54/5, 55/5, 60/9, 60/14.

[138] Esaïe 10/17.

[139] Esaïe 29/2. Ariel, nom commun, signifie « foyer de l'autel ». Cf. Ezéch. 43/15-16 où Second traduit l'hébreu « ariel » par « autel ». La Bible du Centenaire et Pirot-Clamer ont à cet endroit « le foyer ». La Vulgate transcrit en latin le mot hébreu et le conserve tel quel : ariel. - Dans Esaïe 29/2 Jérusalem sera comme un autel où le sang est versé ; mais c'est le sang de ses habitants.

et les gémissements expriment la réaction de l'âme humaine devant le sang versé, qui transforme Jérusalem en un ariel, c. à d. un autel où ruisselle le sang humain. L'Eternel détruit, l'homme souffre : souffrance salutaire si elle tourne le cœur vers Dieu, qui veut faire grâce et donner la vie.

Si le livre d'Esaïe décrit peu la souffrance, il y a une exception : le chapitre 53. Ici les termes qui la désignent s'accumulent : « homme de douleur et habitué à la souffrance ; ce sont nos souffrances qu'il a portées, c'est de nos douleurs qu'il s'est chargé ; il était blessé, brisé ; il a été maltraité et opprimé ».[140] Le Saint-Esprit nous enseigne ici que Dieu a frappé directement l'homme de douleur. Il a donné la souffrance à Celui en qui il n'y avait rien à détruire. Par son obéissance volontaire, le Christ a porté nos souffrances, les souffrances des hommes. Pour comprendre, -autant que nous le pouvons, et par l'Esprit,- le livre d'Esaïe, il faut nous placer ici, au chapitre 53, c'est-à-dire devant la Croix. Là il faut attirer vers ce centre, sur le Christ, toutes les souffrances de Samarie et de Jérusalem, celles des Assyriens, de Babylone et de toutes les nations. Tous les châtiments annoncés dans Esaïe sont retombés sur Jésus-Christ crucifié. C'est avec raison que les Pères ont vu dans la dramatique figure du vendangeur taché de pourpre, l'image du Christ versant son propre sang.[141]

Si ce sens spirituel est vrai, le sens littéral de l'Ecriture l'est aussi. « J'ai foulé des peuples dans ma colère », dit l'Eternel, « et j'ai répandu leur sang sur la terre ».[142] Si grande est l'œuvre de néant, que Dieu a dû multiplier la destruction ; mais toute souffrance que l'humanité a soufferte, le Christ l'a prise sur lui, allant encore plus bas que nous tous sous la main qui l'a brisé.

Tout ce qui est dit de la destruction dans le Livre d'Esaïe est une invitation au Reste fidèle à intercéder pour les coupables. Esaïe, le roi Ezéchias, nous sont montrés en prière.[143] Des prières nombreuses jalonnent le livre du prophète.[144] La prière met en relation la souffrance de l'homme rebelle avec la souffrance du Christ rédempteur. Elle obtient la repentance, la guérison et la délivrance.[145] Elle prépare l'aurore du jour nouveau où « la douleur et les gémissements s'enfuiront ».[146] Cette parole, deux fois répétée dans le livre d'Esaïe, est caractéristique. Esaïe décrit peu la souffrance, et il aime en parler pour dire qu'elle prend fin : la souffrance est dans la grâce qui sauve, non dans la Loi qui tue.[147]

6.- <u>LA FIDELITE DANS LA PRIERE : LES PIERRES VIVANTES.</u>

[36] L'Union de prière fait partie des communautés que Dieu place dans l'Eglise pour le temps de la fin.[148] Cette communauté maintient une union vivante des cœurs si elle accepte la croissance dans la grâce.[149] Aujourd'hui il nous est montré avec force que l'Union des cœurs est orientée vers la prière. Puissions-nous être deux ou trois d'accord pour demander le Retour de Jésus, et que cela nous soit accordé ![150]

1 - La prière de notre communauté, c'est d'abord la prière quotidienne très simple, mais maintenue avec la plus grande ténacité possible. En communion les uns avec les autres, par-dessus les distances, nous disons chaque matin Notre Père et Je crois en Dieu, chaque soir l'Eternel est mon berger. Nous lisons chaque jour le même texte biblique, et, la plus grande partie de l'année, ce texte est médité, et le Notre Père est dit, au Temple de Charmes au Culte de 7 heures du matin. Pour enrichir cette prière quotidienne, l'Union de prière a un Livret quotidien dont l'usage est facultatif. Elle n'a ni Liturgie ni Office propres.

2 - Les membres de l'Union de prière élèvent ensuite leur cœur vers Dieu en s'associant à la Liturgie de leur Eglise, de leur Mouvement, ou de leur Communauté. Si nous ne comprenons pas la beauté

---

[140] Esaïe 53/3, 4, 5, 7.

[141] Esaïe 63/1-6

[142] Esaïe 63/6.

[143] Esaïe 37/1, 4, 14-20, 38/2-3, 9-20.

[144] Sont prières ou psaumes les passages suivants d'Esaïe : Ch. 12, 25/1-5, 26/7-19, 59/1-14, .63/7-19 et 64.

[145] Esaïe dit : « Ainsi parle l'Eternel, le Dieu d'Israël : J'ai entendu la prière que tu m'as adressée. » Et c'est la délivrance de Jérusalem assiégée par Sanchérib. Esaïe 37/21.

« Va, et dis à Ezéchias : Ainsi parle l'Eternel, le Dieu de David, ton père : J'ai entendu ta prière. » Et c'est la guérison d'Ezéchias. Esaïe 38/5.

[146] Esaïe 35/10 et 51/11.

[147] II Corinthiens 3/6.

[148] Esaïe 62/6-7. Voir le paragraphe 6 de la première étude.

[149] Voir le paragraphe 6 de la deuxième étude.

[150] Matthieu 18/19-20.

spirituelle de la Liturgie, c'est que nous avons besoin de croître dans le mystère du Christ.[151] La liturgie conduit à la Sainte-Cène, laquelle est par excellence la Divine Liturgie et le divin mystère.

3 - La Sainte-Cène reçue s'épanouit en prière personnelle, dans le secret. Là les 4 sujets de l'Union de prière sont pour nous une continuelle nourriture ; également les tâches de l'Union de prière, le Cours Isaac-Homel, les œuvres, les malades auxquels nous nous intéressons ensemble.

4 - Ces sujets d'intercession et d'actions de grâces sont partagés dans le culte du matin au Temple de Charmes, puis diffusés dans les zones. Les membres de l'Union de prière se réunissent pour prier ensemble dans les assemblées de zones, dans les assemblées trimestrielles et dans la Retraite de Charmes. Il est désirable que chaque zone suscite dans son sein des sous-groupes de prière, en veillant à ce que ceux-ci n'aient jamais l'esprit de secte. La prière d'une personne ou d'un groupe doit toujours être subordonnée à la Sainte-Cène qui est le mystère de l'Eglise.

Les prières d'obligation, la liturgie de notre Eglise, la prière personnelle, les rencontres de l'Union de prière, tels sont les quatre aspects de notre fidélité. C'est ainsi que « nous rappelons Jérusalem au souvenir de l'Eternel et que nous ne lui laissons aucun relâche jusqu'à ce qu'il rétablisse Jérusalem et qu'il l'érige en gloire au milieu de la terre ».[152] Pour cela, ne nous éloignons jamais de Celui « qui a été seul à fouler au pressoir » et qui n'avait « personne pour l'aider ».[153] La prière est « sur les murs de Jérusalem »,[154] dans la Sainte-Cène, et près de la Croix.

IV.- LA CITE

1.- LA CITE DE DAVID [155]

[38] Le prophétisme biblique, dont Esaïe nous offre toute la richesse, se développe en quatre étapes : la première dans les royaumes d'Israël et de Juda, du temps des prophètes eux-mêmes ; la seconde au moment de l'exil à Babylone ; la troisième étape est la réalité dont les deux premières étaient des figures, c'est l'Evangile ; la quatrième étape est celle que nous attendons avec persévérance, l'Avènement du Seigneur.

Nous avons parcouru ces 4 étapes pour le Reste d'Israël qui nous a mené aux communautés confessantes dans l'Eglise de nos jours.[156] Nous les avons parcourues pour le Christ, depuis le Germe prophétique jusqu'à la gloire de son Retour[157] ; et aussi pour la destruction dont l'Eternel est l'auteur.[158] Maintenant, nous placerons la Cité, Jérusalem, dans la lumière des quatre étapes prophétiques ; en méme temps nous devrons reprendre, toujours dans la perspective prophétique, un autre grand thème biblique, celui de l'Exode.

La Cité d'abord. « Vous regardez les brèches nombreuses faites à la ville de David », dit Esaïe aux habitants de Jérusalem à l'occasion d'une invasion assyrienne.[159] Oui, Jérusalem est bien la ville de David, l'antique cité des Jébusiens conquise par le roi qui en fit sa capitale, le centre politique et religieux des douze tribus unies sous sa houlette de berger.[160]

Au temps du prophète Esaïe, que de brèches dans la ville de David, au point de vue spirituel et moral ! C'est l'oppression des pauvres et l'iniquité des juges, contre lesquelles Amos s'était déjà élevé avec tant

---

[151] La deuxième étude exposait 4 aspects de la croissance dans la grâce : croissance en nombre ; croissance en sanctification ; croissance en vision ; croissance en mystère. La liturgie fait partie des mystères de Christ. Elle nous plonge dans la vie profonde de l'Eglise qui est son Corps.

[152] Esaïe 62/6 et 7. Pour la fin, la traduction est empruntée à la Bible de Jérusalem.

[153] Esaïe 63/3 et 5.

[154] Esaïe 62/6.

[155] Expression empruntée à Esaïe 22/9 (Bible de Jérusalem). Segond a ici « Ville de David ».

[156] Voir la première étude.

[157] Voir la seconde étude.

[158] Voir la troisième étude.

[159] Esaïe 22/9 - L'oracle se rapporte peut-être au siège de Jérusalem en 701, et aurait alors été prononcé après la délivrance. Esaïe rappellerait ce qui se passait avant le siège.

[160] II Samuel 5/6-7.

de force.[161] C'est l'anarchie dans le gouvernement,[162] le luxe orgueilleux des femmes.[163] C'est encore l'idolâtrie toujours renaissante, avec des pratiques de magie peut-être.[164] Ce sont les hommes politiques qui cachent leurs desseins à l'Eternel, préconisant de s'appuyer, tantôt sur l'Assyrie et tantôt sur l'Egypte.[165] Les reproches, les appels du prophète restent bien vains. L'aveuglement, la surdité du cœur des auditeurs, cela fait partie de la vocation du prophète.[166] Malgré les réformes d'Ezéchias, après la chute de Samarie, le cœur du peuple ne se convertit pas à l'Eternel, pas plus qu'il ne le fera, un siècle plus tard, du temps de Jérémie, lors de la réforme de Josias.

A vrai dire, la royauté politique de David était-elle destinée à durer ? Samuel n'avait-il pas mis le peuple en garde contre la monarchie ?[167] La royauté semble avoir été permise par Dieu comme un stade provisoire. Le peuple élu fut conduit dans la voie de la fidélité par David, par Salomon pour une partie de son règne, par Ezéchias et par Josias, quelques autres encore. En contrepartie, le schisme, et tant de rois infidèles et idolâtres, même dans le royaume de Juda, même à Jérusalem !

2.- JERUSALEM SAUVEE.

[40] La cité de David n'échappe donc pas à la loi de la destruction. Elle est bâtie de pierres, les pierres en seront renversées. Seulement, la cité sera reconstruite : les promesses abondent dans le livre d'Esaïe. La promesse prononcée lors de la terrible menace de Sanchérib, demeure sur Jérusalem : « Je protégerai cette ville pour la sauver ».[168]

Ici il importe de bien saisir que la reconstruction n'est pas le rétablissement des choses telles qu'elles étaient avant la destruction. Cela est sensible dès la première étape prophétique, du vivant d'Esaïe. Nous évoquions hier les larmes amères du prophète dans une cité délivrée, et dont la joie signifiait : Tout recommence comme avant ! « Vous ne voyez pas », s'écrie Esaïe, que « le Seigneur, l'Eternel des armées vous appelle en ce jour à pleurer et à vous frapper la poitrine ! »[169]

Ce que Dieu veut, après les temps de destruction, c'est un peuple nouveau, transformé dans son cœur. Ceci apparaît en pleine lumière à la seconde étape prophétique, au temps de l'exil. Cette fois Jérusalem n'est pas épargnée, elle est détruite de fond en comble. « Notre Temple saint et glorieux, où nos pères célébraient tes louanges, est devenu la proie des flammes ».[170] Cyrus, serviteur, berger et ami de l'Eternel, ouvre au peuple exilé la voie du retour en Palestino. Il y aura donc, à ce second stade prophétique, une reconstruction de Jérusalem, avec un nouveau Temple, de nouvelles murailles. La royauté terrestre fut-elle rétablie ? Jamais. Le peuple, cette fois, est réellement transformé dans son cœur. Repentant, revenu au Dieu unique, il est le peuple de la Loi et des Prophètes. Politiquement il restera asservi à d'autres nations, la Perse, la Syrie, Rome. La tentative de rétablir une dynastie royale ne laissera pas de trace dans la Bible hébraïque. La reconstruction est sur un plan nouveau, plus spirituel, permettant une attente du Fils de David.

Même ainsi, la Cité conserve trop d'existence matérielle. Bâtie en pierres, elle abritera le durcissement du cœur des scribes et des Pharisiens. La Parole de Dieu, centre de ralliement maintenant qu'il n'y a plus de roi, se pétrifie en ces ordonnances légales contre lesquelles Esaïe s'était élevé : « Quand ce peuple s'approche de moi, il m'honore de la bouche et des lèvres, mais son cœur est éloigné de moi ! »[171] Aussi, au troisième stade prophétique, selon l'oracle repris par Jésus lui-même, la Cité sera détruite par les Romains en l'an 70.[172] On ne saurait trop souligner que cette destruction est définitive sur le plan matériel. Depuis la résurrection de Jésus-Christ, la reconstruction se développe sur un plan nouveau. L'Incarnation du Fils ne comporte plus les éléments terrestres et politiques qui avaient été nécessaires au temps des figures, pour la préparation de Sa venue.

---

[161] L'influence d'Amos est sensible dans les oracles du début du Livre d'Esaïe, par exemple.1/10 et 21-31, 5/1-7, 5/8-24.

[162] Esaïe 3/1-15.

[163] Esaïe 3/16-24, 32/9-14.

[164] Esaïe 1/29-31 (culte des arbres sacrés). Esaïe 2/8 (le pays est plein d'idoles). Esaïe 2/17, 31/7.

[165] Esaïe 29/15-16, 30/1-7, 31/1-3.

[166] Esaïe 6/9-10, texte souvent rappelé dans le Nouveau Testament.

[167] I Samuel ch. 8 et 12.

[168] Esaïe 37/35.

[169] Esaïe 22/11-12.

[170] Esaïe 64/10.

[171] Esaïe 29/13.

[172] Luc 19/43-44, 21/20 et parallèles Matth. 24, Marc 13.

3.- JERUSALEM RECONSTRUITE DANS L'EVANGILE.

[42] Jérusalem épargnée au temps d'Esaïe, Jérusalem rebâtie après l'exil, sont des figures des réalités spirituelles que l'Evangile accomplit. Les oracles de destruction ont anéanti la Jérusalem géographique, politique et militaire. Les oracles de salut concernent les dons positifs que Dieu a donnés en son Fils.

Le premier et le plus grand don, c'est le Fils lui-même. « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique ».[173] Le corps de Jésus, formé dans le sein de Marie, est le nouveau Temple de Dieu. « Détruisez ce Temple, et en trois jours je le relèverai ».[174] La Résurrection couvre de gloire le nouveau Temple, - le Temple reconstruit, - le Seigneur ressuscité. Désormais l'Eternel des armées règne sur la montagne de Sion. Il règne en son Fils qui, dans le ciel, est au centre du Culte dont toute la Loi de Moïse n'était qu'une première figure. « La lune se couvrira de honte, et le soleil de confusion ; car l'Eternel des armées régnera sur la montagne de Sion et à Jérusalem, resplendissant de gloire on présence de ses anciens ».[175] Cette parole est accomplie depuis l'Ascension. « Les Anciens » sont présents, l'apôtre Jean les voit, et, au milieu d'eux, « un Agneau qui était là comme immolé » [176]

Si Jésus est le Temple nouveau, alors le nouveau peuple de Dieu est la ville de Jérusalem, entourant la colline de Sion. Esaïe aimait à prophétiser sur les noms propres qu'il donnait. Dès le début de son ministère, semble-t-il, il a prononcé un nom nouveau sur Jérusalem. « Alors on t'appellera Ville-Justice, Cité-fidèle ».[177] Le commentateur de la Bible de Jérusalem voit dans le nom de Ville-Justice la « première attache prophétique de la notion de justification dans le Nouveau Testament. » Car la justice, c'est ici celle qui est donnée par Dieu, c'est le salut par la foi.

A l'oracle du début du Livre d'Esaïe fait écho le merveilleux poème que l'on lit vers la fin du livre : « On t'appellera d'un nom nouveau que l'Eternel déterminera ... On ne te nommera plus la terre-désolation, mais on t'appellera Mon-plaisir-en-elle, et l'on t'appellera la Terre-Epouse. Car l'Eternel met son plaisir en toi et la terre aura un époux ».[178] Si nous recevons et gardons la foi, nous sommes de cette terre qui a un Epoux, et nous chantons le cantique : « Nous avons une ville forte ! Il nous donne le salut pour murailles et pour rempart ![179] Cette Cité reconstruite, l'Eglise, est visible, certes. Elle a murailles et rempart, pasteurs, docteurs, discipline et ordre. Mais elle est répandue sur la terre, libre de toute entrave politique. Son centre géographique, son Temple nouveau, sont dans le ciel, inaccessibles aux assauts des hommes ou des démons. « L'Eternel est sa lumière à toujours ».[180]

4.- LES MOMENTS PROPHETIQUES DE L'EXODE.

[44] En vue de préciser notre propre position par rapport à la Cité sainte, il nous faut embrasser du regard les quatre étapes de l'Exode dans le déroulement du prophétisme biblique.

Le premier Exode est antérieur aux prophètes-écrivains. Il est conduit par Moïse lui-même, aux origines de la vie d'Israël comme peuple. Le livre de l'Exode est un des livres-clés de la Bible, il sert de fondement au prophétisme et à l'Evangile. Le Dieu d'Esaïe, c'est le Dieu qui a fait sortir son peuple hors d'Egypte, et qui pousse ce cri douloureux : « J'ai nourri et élevé des enfants, mais ils se sont révoltés contre moi ! »[181] Plainte à laquelle fait écho cet autre passage : « Ecoutez-moi, maison de Jacob, et vous tous, restes de la maison d'Israël, vous que j'ai pris à charge dès votre origine, que j'ai portés dès votre naissance ! »[182]

Le retour de l'Exil, après la grande catastrophe nationale, est sans cesse dépeint comme un nouvel Exode. « Ainsi parle l'Eternel qui fraya dans la mer un chemin, et dans les eaux puissantes un sentier : ... Ne pensez plus aux événements passés ... Voici je vais faire une chose nouvelle, sur le point d'arriver. Je

---

[173] Jean 3/16.

[174] Jean 2/19.

[175] Esaïe 24/23.

[176] Apocalypse 4/6.

[177] Esaïe 1/26.

[178] Esaïe 62/2 et 4.

[179] Esaïe 26/1.

[180] Esaïe 60/19 et 20.

[181] Esaïe 1/2.

[182] Esaïe 46/3.

mettrai un chemin dans le désert ».[183] Le peuple sauvé revient par ce « chemin frayé », cette « route qu'on appellera la voie sainte ».[184]

Telles sont les deux étapes de l'Exode en figure. Dans l'accomplissement de l'Evangile, l'Exode est la figure de la conversion des Juifs et des Païens. L'eau du Baptême est le point d'origine du nouveau peuple de Dieu, c'est dans cette eau qu'est enfanté l'Israël selon l'Esprit. C'est pourquoi il est écrit : « Nos pères ont tous été sous la nuée, ils ont tous passé au travers de la mer, ils ont tous été baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer ».[185] L'Egypte dont est libéré le nouveau peuple de Dieu, c'est le péché. L'Exode de l'Evangile met en marche les pécheurs qui viennent des quatre vents du ciel et qui se dirigent vers le Christ, le nouveau Temple, - vers l'Eglise, la Terre-Epouse.

Pour bien comprendre quel sera le quatrième stade de l'Exode, en relation avec le quatrième stade de la Cité, il faut noter que si le chrétien sort du monde du péché, il demeure citoyen d'une nation terrestre. Les nations détruites par la colère de l'Eternel ne renaissent pas en nations célestes : elles sont remplacées par d'autres nations, terrestres comme les précédentes. Ainsi l'ancienne Babylone fut remplacée par la Rome impériale qui persécuta l'Eglise-Epouse, un peu comme Babylone avait porté la désolation dans Jérusalem.[186] Rome détruite par les Barbares, d'autres nations s'élevèrent. De nos jours vivent autour de nous, et nous en elles, les nations terrestres qui ont pris la succession de l'Assyrie et de Babylone, de l'Egypte, de Tyr et de Sidon, telles qu'elles apparaissent dans les oracles d'Esaïe.

5.- L'EXODE VERS LA JERUSALEM CELESTE

[46] L'Evangile, - troisième stade prophétique, - accomplit les oracles sur Jérusalem en la personne de l'Eglise, la Terre-épouse. C'est elle qui vient à Sion hors de l'Egypte du péché, par les eaux du Baptême, l'Exode de la conversion. Au quatrième stade prophétique, l'Eglise passe de la terre au ciel par l'Avènement en gloire de son Seigneur. C'est ce quatrième stade de la Cité sainte que dépeignent les merveilleux poèmes de la fin du Livre d'Esaïe, notamment ceux des chapitres 54, 60, 61 et 62.

J'insiste sur le fait certain qu'il ne s'agit pas là d'une renaissance d'une Jérusalem terrestre en son emplacement géographique. La constitution de l'Etat d'Israël hâtera-t-elle la reconnaissance par le peuple juif de son Roi-Messie, qui est Jésus de Nazareth ? Nous l'espérons ; mais nous savons aussi que le Christ refuse de régner sur un royaume qui serait de ce monde. Il attend la conversion des siens pour revenir en gloire et instaurer « de nouveaux cieux et une nouvelle terre, où la justice habitera ».[187] L'Apocalypse de S. Jean marque bien la nouvelle perspective de la quatrième étape : « Je vis descendre du ciel, d'auprès de Dieu, la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, préparée comme une épouse qui s'est parée pour son Époux ».[188] En cette Jérusalem des ressuscités seront réunis tous les rachetés de tous les âges ; c'est pourquoi le prophète lui dit : « Elargis l'espace de ta tente ... Tous tes fils seront disciples de l'Eternel, et grande sera la prospérité de tes fils ».[189] Sur cette Jérusalem glorieuse brillera une lumière éternelle : « Lève-toi, sois éclairée, car ta lumière arrive, et la gloire de l'Eternel se lève sur toi ».[190]

Comme chrétiens, nous avons part au troisième Exode : hors du péché, par le Baptême, vers l'Eglise. Comme chrétiens du temps de la fin, l'Esprit nous appelle au Quatrième Exode : exode non plus des pécheurs vers l'Eglise, mais des chrétiens vers le jour de la Résurrection des morts. Exode hors des nations terrestres, des Etats tyranniques ou commerçants, dont la destruction sera définitive. Le jour du Retour de Jésus, avec quelle joie nous accueillerons le commandement prophétique : « Sortez de Babylone, fuyez du milieu des Chaldéens, Avec une voix d'allégresse, annoncez-le, publiez-le, faites-le savoir jusqu'à l'extrémité de la terre ».[191]

Puisque nous allons sortir de Babylone pour toujours, nous nous y préparons en en sortant dès maintenant dans le style de notre vie quotidienne. Nous refusons de « nous conformer au siècle

---

[183] Esaïe 43/16-19.

[184] Esaïe 35.

[185] I Corinthiens 10/1-2.

[186] La souffrance des martyrs chrétiens frappe les « justes » justifiés en Christ. C'est, en un sens, une souffrance qui tombe sur ceux qui n'auraient pas besoin d'être détruits pour leurs péchés. Elle est donc proche de la souffrance du Christ, elle est offerte pour les persécuteurs.

[187] II Pierre 3/13.

[188] Apocalypse 21/1-2.

[189] Esaïe 54/2 et 13.

[190] Esaïe 60/1.

[191] Esaïe 48/20.

présent »[192] qui est sous la domination de l'Antéchrist. Notre témoignage ici consiste à. recevoir, en notre corps engagé sur la route du dernier Exode, un reflet de la lumière vers laquelle nous marchons. La lumière matinale touche déjà la terre de ses rayons avant que le soleil ne se lève. « Voici les ténèbres couvrent la terre et l'obscurité les peuples » ; la « lumière qui arrive »[193] se reflète sur la personne de ceux qui vont au-devant d'elle.

6.- LA SOBRIETE DANS LA VIE QUOTIDIENNE.

[48] Toutes les églises confessantes, toutes les communautés, et l'Union de prière pour sa part, ont des règles de vie, qui ne sont pas un légalisme, mort, mais « la loi de la liberté, la loi de l'Esprit de vie en Jésus-Christ ».[194] Je passerai en revue quatre points qui définissent pour nous la sobriété et la vigilance. Je montrerai en chacun le reflet de « la gloire de l'Eternel qui se lève sur Jérusalem ».[195]

1 - La théologie du vêtement est lumineuse. Que la peau en soit blanche, jaune ou noire, le corps humain, livré à lui-même, est opaque. Le corps, sans vêtements, ne reflète pas la lumière du salut, mais la corruption de la mort. Notre liberté, c'est de ne pas nous laisser dépouiller de notre vêtement, mais d'entendre le livre d'Esaïe qui nous appelle : « Réveille-toi ! Réveille-toi ! Revêts tes habits de fête, Jérusalem, ville-sainte ! »[196] Si simples qu'ils soient, nos vêtements sont les habits « de fête » de la Sainte-Cène : ils sont l'image de notre corps ressuscité, que nous revêtirons à l'Avènement du Seigneur.[197]

2 - Adam a été placé dans le jardin d'Eden « pour le cultiver et pour le garder »[198] : ceci avant la Chute. Le bon serviteur de la parabole « reçoit le gouvernement de dix villes ».[199] Il y aura du travail dans la vie éternelle : travail de la pensée et du cœur, travail du corps ressuscité, dans le chant et dans la lumière, sans les épines et les ronces de la terre.[200] Notre liberté, dans l'attente, c'est de travailler de bon cœur et avec joie, de nos mains et de notre tête. Notre travail quotidien, si humble soit-il, reflète la joie du labeur dans la vie éternelle. « Ils rebâtiront sur d'anciennes ruines. Ils posséderont ainsi le double dans leur pays et leur joie sera éternelle ».[201]

3 - Quelle lumière sur un foyer chrétien ! et quelle lumière sur une vie volontairement consacrée à Dieu dans le renoncement au mariage ! C'est le double reflet de l'amour de Christ pour l'Eglise. « Comme la fiancée fait la joie de son fiancé, ainsi Jérusalem fera la joie de son Dieu ».[202] Aussi le foyer est-il uni sans divorce possible, parce que l'amour y est un reflet de celui du Rédempteur qui nous dit : « Avec un amour éternel j'aurai compassion de toi ».[203] Au foyer les enfants sont élevés selon Dieu pour le Christ. Notre liberté refuse que l'on touche au mariage et à la famille en Christ ; et de même elle refuse que le mariage soit imposé au jeune homme ou à la jeune fille appelés à suivre Jésus dans le chemin lumineux du célibat pour son Retour.

4 - Je n'ai pas besoin de m'étendre sur l'opacité de l'argent. Les « fondements de saphir, les créneaux de rubis »[204], de la Cité sainte ne sont pas de ceux qui s'achètent chez les marchands. Ce sont les vertus du Christ, lesquelles ne peuvent pas briller là où règne l'argent, sorte d'incarnation satanique de l'Antichrist. La sanctification de l'argent est la clé de voûte de notre sobriété. « Veillons et soyons sobres », dit l'apôtre.[205] Les yeux tournés vers la Jérusalem céleste, « je me réjouirai en l'Eternel … car il m'a revêtu des vêtements du salut ».[206]

[192] Rom. 12/2.

[193] Esaïe 60/1-2.

[194] Jacques 1/25, Romains 8/2.

[195] Esaïe 60/2.

[196] Esaïe 52/1.

[197] I Corinthiens 15/54.

[198] Genèse 2/15.

[199] Luc 19/17.

[200] Le Royaume de Dieu est une terre transfigurée par le Second Avènement, comme le Christ a été définitivement transfiguré par sa Résurrection. La transfiguration actuelle de la vie chrétienne par la sobriété et la vigilance est un reflet de la sainteté de Jésus dans sa vie cachée et au cours de son ministère. Certains moments privilégiés de « Transfiguration » annoncent les nouveaux cieux et la nouvelle terre - Cf. II Cor. 12.

[201] Esaïe 61/4 et 7.

[202] Esaïe 62/5.

[203] Esaïe 54/8.

[204] Esaïe 54/11-12.

[205] I Thessaloniciens 5/6.

[206] Esaïe 61/10.

GUIDE POUR LA LECTURE DU LIVRE D'ESAIE

1ère partie - Chapitres 1 – 39

Chap	Ver.	Section I.- Le livre des visions – Ch. 1 - 5
1	1-9	Les châtiments de Dieu et le faible reste.
	10-20	L'Eternel veut la pureté du cœur et non le culte extérieur.
	21-31	Complainte sur Jérusalem qui doit être purifiée.
2	1-5	Jérusalem rétablie fait régner la paix sur la terre.
	6-22	Le jour de l'Eternel sera un jugement des fautes du peuple élu.
3	1-15	L'anarchie dans Juda et Jérusalem.
	16-24	Le luxe des femmes.
3	25-26	Le sort des veuves après le jugement du pays.
4	1	
4	2-6	Le germe, le Reste d'Israël, refleurit.
5	1-7	Complainte sur la vigne infidèle.
	6-25	Complainte et censures : Malheur à ! répété 5 fois.
	26-30	L'invasion assyrienne.
		Section II.- Le livre de l'Emmanuel – Ch. 6 - 12
6	1-13	Grande vision d'Esaïe - Sa vocation de prophète.
7	1-9	Esaïe annonce à Achaz la délivrance des intrigues de Damas et Samarie.
	10-16	Le signe de l'Emmanuel.
	17-25	Dévastation du pays de Juda par les Assyriens.
8	1-10	Invasion assyrienne du pays d'Emmanuel, mais protection divine.
	11-15	S'appuyer sur l'Eternel seul.
	16-22	Esaïe, ses fils et ses disciples.
8	23	Restauration davidique où la foi voit la prophétie de Noël.
9	1-6	
9	7-20	Poème de condamnation sur Samarie.
10	1-4	Un Malheur à ! que l'on peut rattacher à 5/6-25.
	5-19	Oracle contre l'Assyrie que l'Eternel châtiera à son tour.
	20-27	Exposé très net de la doctrine du Reste.
	28-34	Description d'une invasion assyrienne.
11	1-10	Annonce du Messie rempli des dons de l'Esprit.
	11-16	Le retour des exilés sera comme un nouvel Exode.
12	1-6	Psaume de louanges.
		Section III.- Le livre des Nations – Ch. 13 - 23
13	1-22	Oracle sur Babylone.
14	1-4	Le retour des exilés.
	5-21	La mort d'un tyran.
	22-23	Oracle sur Babylone.
	24-27	Oracle sur l'Assyrie.
	28-32	Oracle sur les Philistins.
15	1-9	Oracle sur Moab.
16	1-14	
17	1-11	Oracles sur Damas.
	12-14	Déroute des peuples qui pillent Israël.
18	1-7	Oracle sur l'Ethiopie qui règne sur l'Egypte au temps d'Esaïe.
19	1-25	Oracle sur l'Egypte.
20	1-6	Prise d'Asdod par les Assyriens. Vanité du secours de l'Egypte.
21	1-10	La chute de Babylone.
	11-12	Oracle sur Edom.
	13-17	Oracle sur les peuples arabes.
22	1-18	Oracle sur Tyr et Sidon.
		Section IV.- L'Apocalypse du livre d'Esaïe Ch. 24 - 27
24	1-6	Jugement général du monde.
	7-13	La cité du mal est détruite.
	14-16	Joie des rachetés.
	17-23	Signes dans la nature.
25	1-5	Action de grâces pour la chute de la cité du mal.
	6-12	Le festin messianique - Allusion à Moab, 10-12.
26	1-6	Chant de victoire.
	7-19	Psaume : prière pour hâter le Jugement.
26	20-21	Oracle : réponse de l'Eternel à la prière.
27	1	
27	2-6	Cantique de la Vigne, qui est Israël sauvé.
	7-11	Grâce pour Israël et châtiment pour l'oppresseur.
	12-13	Oracle final : retour à Jérusalem de tous les dispersés.
		Section V.- Les 6 « Malheur » – Ch. 28-33.
		Premier Malheur : 28/1.
28	1-6	Chute de Samarie.
	7-22	Oracle sur Juda avec la pierre angulaire, 16-17.
	23-29	Parabole du cultivateur : les voies de Dieu.
		Deuxième malheur : 29/1
29	1-14	Sur Ariel, qui est Jérusalem - Sa fausse joie.
		Troisième Malheur : 29/15
29	15-16	Contre les politiques qui cachent leurs desseins à l'Eternel.
	17-24	Promesse de relèvement.
		Quatrième Malheur : 30/1
30	1-7	Oracles contre l'alliance égyptienne.
	8-18	Testament d'Esaïe. Nécessité de la prophétie écrite.
	19-26	Le salut.

	27-33	L'Eternel délivre son peuple des Assyriens.
		Cinquième Malheur : 31/1
31	1-3 4-9	Contre l'alliance avec l'Egypte. L'Eternel délivrera des Assyriens.
32	1-8 9-15 16-20	Le règne du roi messianique. Oracle contre les femmes insouciantes. Le rétablissement à venir.
		Sixième Malheur : 33/1
33	1-24	Le malheur est dirigé contre le dévastateur. Promesses de salut.

		section VI.- Seconde Apocalypse – Ch. 34-35
34	1-17	Jugement divin où le nom d'Edom est mis en évidence.
35	1-10	Le Retour des exilés sur la Voie sainte.
		Section VII.- Le Roi Ezéchias – Ch. 36-39
36 37	1-22 1-9a	Premier récit des événements de l'an 701.
37	9b-38	Second récit des événements de l'an 701.
38	1-22	Maladie et guérison d'Ezéchias.
39	1-8	Visite des envoyés du Roi de Babylone.

2ème partie - Chapitres 40 – 66

Chap	Ver.	Section I.- Le livre de la consolation – Ch. 40 - 55
40	1-31	Consolation d'Israël. Grandeur, puissance et sagesse de Dieu.
41	1-29	Le nouvel Exode. Allusion à Cyrus qui n'est pas encore nommé.
42	1-9 10-17 18-25	Premier chant du Serviteur de l'Eternel. Victoire du nouvel Exode. Le châtiment vient de l'aveuglement d'Israël.
43	1-28	Libération d'Israël et destruction de Babylone malgré l'ingratitude du peuple.
44	1-28	Bénédiction sur Israël, liée au monothéisme absolu. Cyrus est nommé aux versets 28 puis 45/1.
45	1-25	Mêmes thèmes. Conversion des païens.
46	1-13	Mêmes thèmes. Conversion des païens.
47	1-15	Chute de Babylone.
48	1-22	Thème du nouvel Exode avec sévérité pour l'endurcissement d'Israël. Cyrus est désigné comme l'ami de Dieu 48/14.
49	1-6 7-24	Second Chant du Serviteur de l'Eternel. Le nouvel Exode.
50	1-3 4-11	Exhortation à la repentance. Troisième Chant du Serviteur de l'Eternel.
51	1-23	Délivrance d'Israël. Evocation d'Abraham.
52	1-12	Le nouvel Exode. La bonne nouvelle.

52 53	13-15 1-12	Quatrième Chant du Serviteur de l'Eternel.
54	1-17	La Jérusalem messianique.
55	1-13	La plénitude du salut.
		Section II.- Le vrai culte – Ch. 56 – 66
56	1-8	Pratique de la justice. L'étranger et l'eunuque y ont part.
56 57	9-12 1-2	Contre les dirigeants indignes.
57	3-12 14-21	Grandeur de Dieu. Néant des idoles. Le nouvel Exode. Consolation des affligés.
58	1-14	Le vrai .jeûne et le sabbat.
59	1-15a 15b-20 21	Psaume de repentance. Jugements de l'Eternel qui revêt son armure. Alliance durable avec Israël.
60 62	1-22 1-12	Rétablissement glorieux de Jérusalem. Œuvre du Serviteur oint de l'Esprit : 61/1-3.
63	1-6	Jugement d'Edom par le vendangeur taché de pourpre,
63 64	7-19 1-12	Psaume de repentance.
65	1-25	Le jugement dernier. Châtiments et Félicité.
66	1-4 5-24	Le vrai Culte n'a pas besoin de Temple. Jugement dernier. Châtiments et Félicité.

Correspondance Daniel PATTE – Louis DALLIERE (1961)

Farges le 17 Novembre 1961

Cher Monsieur,

Je me demande si je n'ai pas mal posé la question que je vous ai adressé il y a quelques jours. Il s'agissait de savoir quel doit être le lien entre philosophie, Parole de Dieu et théologie. Cette question, que je résume ainsi, n'est-elle pas résolue si l'on tient compte, du fait que Dieu n'a pas voulu nous parler du haut du ciel, en nous envoyant un livre Saint (j'emploie le mot « saint » au sens fort du terme) ? Dieu a voulu nous parler à travers des hommes, avec des paroles humaines. Par Jésus, son Fils qui s'est fait homme pour nous parler avec des paroles humaines et pour nous être présent, Dieu s'adresse aux hommes d'une manière toute humaine.

Ainsi la Bible n'est pas devant nous comme une parole de Dieu, mais une parole sur Dieu rendant compte de la présence de Dieu dans l'histoire d'Israël pour l'Ancien Testament, puis, pour le Nouveau Testament, rendant compte de la présence de Dieu-avec-nous en Jésus de Nazareth.

Ainsi la théologie ne peut être qu'une tentative de rendre compte de cette présence de Dieu et d'en tirer ce que cela sous-entend pour l'homme d'aujourd'hui, Ce travail se faisant sur des témoignages humains par une réflexion humaine n'a qu'une valeur humaine. Seul le miracle de l'intervention de Dieu, miracle qui a besoin d'être constamment renouvelé, fait que cette théologie soit un témoignage véridique de la présence de Dieu.

D'où l'énorme risque de la théologie qui peut à chaque instant demeurer un effort humain, et ainsi passer à côté de son objectif : elle n'est plus alors qu'une philosophie au lieu d'être un témoignage de la « présence » de Dieu. D'où aussi l'humilité de la théologie : témoignant d'une présence elle ne peut rien prouver. En effet une présence ne peut en rien être montré ou démontré ; elle ne peut être que vécu. Aussi une théologie ne peut en aucune façon être une apologétique.

Tout cela est plus senti que pensé. Cela demanderait à être étayé, démontré beaucoup plus solidement. La notion de « mystère », quand je l'aurai bien assimilée, ainsi que celles de « réflexions primaire et seconde » seront pour cela d'une grande importance. Mais peut être pourriez-vous m'indiquer, brièvement, les critiques que vous feriez à cette conception de la théologie. Je suis certain en effet qu'il y a des éléments ou problème dont je ne tiens pas compte en simplifiant ainsi beaucoup trop la question.

Cela ne résout pas cependant la question de l'importance relative, dans la théologie, d'une part du témoignage de la Bible, d'autre part de la philosophie (comprise comme recherche de ce qu'est l'homme...).

Permettez-moi encore de vous remercier pour ce que vous m'avez apporté lors de votre étude sur Bultmann. Il me semble tout à fait que je sors d'un tunnel. Mon [2] travail théologique n'est plus un travail de démolition. Il est enfin un travail de reconstruction. Je reçois beaucoup de mes professeurs de Genève, notamment de Messieurs De Senarclens, Widmer et Leenhardt. Monsieur De Senarclens, surtout qui a un grand souci du témoignage de l'Eglise m'apporte beaucoup : il met une application toute particulière à voir l'importance du lien qu'il y a entre l'événement et le Kerygme des apôtres. Pour moi il me semble que les notions de Gabriel MARCEL, de réflexion première et réflexion seconde (qui ne s'excluent pas mais qui se complètent) pourrait faire comprendre beaucoup de choses à ce sujet. Qu'en pensez-vous ?

Mais j'ai déjà assez abusé de votre temps. En m'excusant encore pour le retard que j'avais pris dans la lecture de vos livres, et de vous poser tant de questions, je vous prie de recevoir encore mes remerciements et mes meilleurs sentiments.

Daniel Patte

« Le Presbytère »

FARGES / AIN

Charmes, le 21 Novembre 1961

[1] Mon cher ami,

Je te remercie du renvoi des deux livres de Gabriel MARCEL, ainsi que de ta lettre. Tu poses d'une façon très claire le problème philosophique qui est devant toi, et sur lequel je voudrais te dire quelques mots, malheureusement trop hâtifs.

La philosophie est une activité de l'esprit qui s'est manifestée avec puissance à deux époques de l'histoire : chez les anciens Grecs, et à l'époque moderne, en Occident, à partir de Descartes. D'un autre côté la Révélation a été donnée aux Juifs, elle a atteint sa plénitude en Jésus-Christ et a été prêchée dans le monde par les apôtres. Il y a donc deux pôles de la pensée humaine, et comme deux aspects de cette pensée, selon le point de départ qu'elle adopte : d'une part, les Grecs et les Modernes partant à l'assaut de la Vérité, de l'Etre, du Réel, - de quelque nom que l'on appelle l'objet de la recherche,- et ils essaient d'atteindre ou d'approcher le but par les forces propres de l'esprit humain. D'autre part, la pensée juive ou chrétienne part de la Parole de Dieu, elle l'écoute, elle la reçoit, elle la sonde, elle l'expose, elle la prêche. Le sens de cette Parole peut s'approfondir pour ceux qui s'avancent dans la pratique de la vie chrétienne : c'est la « sagesse » qui peut être prêchée parmi les « parfaits ».

Puisqu'il y a deux pôles de la pensée humaine, on peut adopter l'un d'eux et développer un système, en excluant complètement l'autre pôle. C'est l'attitude de la philosophie moderne, chaque fois qu'elle est négatrice du Christianisme et de la Révélation divine : Sartre par exemple. Les apologistes catholiques prêtent ordinairement à Luther l'option inverse : ils se mettent à l'écoute de la Parole de Dieu, et il exclut toute possibilité de connaissance vraie de la part de l'homme naturel. Je doute que cette description de la position luthérienne soit tout à fait exacte. Disons que Luther tend vers cette exclusion de toute philosophie. Il y a quelque chose d'analogue dans la démarche de BARTH.

Pour ma part, je pense que lorsque le protestantisme se fait le contempteur de la philosophie, il aboutit toujours plus ou moins à une position dualiste. D'un côté il y a la théologie issue de la Parole de Dieu ; d'un autre côté il y a une philosophie que l'on est bien obligé d'adopter pour la vie de tous les jours et pour le commerce avec les non-croyants. Mais les [2] deux systèmes de pensée ne se raccordent pas. Bien que ce ne soit pas une opinion fondée sur une étude approfondie, je serais porté à croire que telle est le rôle de l'occalisme dans la pensée luthérienne. Chez BARTH, je ne sais pas. Mais en tous cas, chez BULTMANN, c'est très clair : il y a d'un côté la Parole de Dieu (comme chez BARTH) et il y a de l'autre côté une vue heidegerienne du monde, dans laquelle s'inclut le travail de l'historien et où apparaissent toutes les négations par rapport aux affirmations traditionnelles de la foi.

La position authentique du Christianisme a toujours été celle d'une compénétration de la pensée chrétienne révélée, qui a sa source en Dieu et dans sa Parole, avec la pensée philosophique. Cette harmonie, - qui doit être plus qu'une simple coexistence ou un effort de conciliation plus ou moins arbitraire,- cette harmonie a sa source dans la Création elle-même, et dans l'Unité du Père et du Fils : Dieu agit tout entier, et sans réserve, dans l'acte créateur, de même qu'il agit tout entier et sans réserve dans l'acte rédempteur, par l'Incarnation et par la Croix. Quelque déchue que soit la raison humaine, elle garde encore des traces importantes de la bonté originelle de la Création, comme notre corps garde encore une santé malgré les maladies, et comme la vie politique, sociale, économique, conserve encore un ordre malgré les défauts dont elle est entachée. Le pessimisme radical que l'on a prêté aux Réformateurs me paraît plutôt un argument de controverse pour rendre la pensée Réformée tout à fait inacceptable. Chez Calvin, il me paraît tout à fait clair qu'il y a des cadres de pensée, fondés dans la pensée Grecque, et qui ne sont pas du tout rejetés. De même on retrouve chez lui le juridisme de l'ancienne Rome.

La difficulté de la compénétration entre la pensée chrétienne, issue de la Révélation, et la philosophie est la suivante : il y a, à chaque époque, une philosophie prépondérante. Ou bien, en tous cas, le théologien peut choisir parmi les philosophies régnantes, celle qui lui paraît la plus juste. A ce moment-là, ne risque-t-il pas de couler le contenu vivant de la Révélation dans des moules préfabriqués par la pensée humaine ? Ne fabriquera-t-il pas un platonisme christianisé, ou un aristotélisme christianisé, ou encore, aujourd'hui, un existentialisme christianisé ? Cette difficulté est réelle, mais il ne faut pas l'exagérer. Je pense que saint Augustin n'est pas asservi au platonisme, et que saint Thomas n'est pas asservi à l'aristotélisme. Dans leur œuvre, en tant que docteurs chrétiens, il y a un exposé de la Parole de Dieu, qui se compénètre avec les philosophies en question, mais qui ne déforme pas le message de la Révélation. Certes, le danger existe : mais ce danger est peut-être surtout d'ordre sociologique ; lorsque l'Etat veut s'emparer d'un système

chrétien pour construire une Cité où tout sera réglé d'avance, et où le pouvoir suprême, religieux ou politique, sera revêtu d'une sorte de sacrement divin. Mais il s'agit là plutôt d'une exploitation de la pensée de saint Augustin ou de saint Thomas, non pas de leur pensée prise en elle-même.

[3] Tout ceci dit, voici où je voulais en venir. Aujourd'hui, un philosophe chrétien, comme Gabriel MARCEL par exemple, ne peut évidemment pas faire abstraction de la Révélation à laquelle il croit, elle est présente en son esprit, elle fait partie du « what we think with ». Mais le philosophe peut avoir l'honnêteté de laisser de côté tout argument d'autorité, et toute affirmation qui dépasse la portée de l'esprit humain livré à lui-même. Il poursuit ainsi un dialogue avec les non-croyants, où ceux-ci peuvent être des partenaires à part entière. Dans le *Journal Métaphysique*, Gabriel MARCEL n'était pas lui-même chrétien : mais il s'attaque à l'idéalisme néo-kantien qui régnait à cette époque, il le sape, il le corrode, en faisant appel aux seules ressources d'une dialectique philosophique. Devenu chrétien, il a gardé la même attitude. La Révélation est une lumière qui peut se projeter sur sa pensée, qui peut permettre de saisir cette pensée dans plus de profondeur et de nuances. Sans la Révélation et la lumière qu'elle apporte, la philosophie de Gabriel MARCEL est déjà éclairante, en ce sens qu'elle conduit vers la lumière, quelle fraye un chemin dans la réalité concrète en faisant appel à la réflexion commune à tous les hommes. L'étiquette d'existentialisme chrétien est ici tout à fait trompeuse. Il s'agit d'une philosophie concrète, d'un existentialisme ouvert, qui peut conduire au Christianisme, et que l'on peut professer en tant que philosophie sans être chrétien soi-même. En pratique, il est certain que la pensée de Gabriel MARCEL a été la source d'un très grand nombre de conversions et de vocations chrétiennes.

Inversement, le théologien ou le docteur qui expose la Parole de Dieu, a ses différents degrés de profondeur, ne peut pas, à mon sens, ne pas avoir une philosophie incluse dans sa pensée. Mais il peut honnêtement se soumettre à la Parole de Dieu, de manière à ne pas prêcher la philosophie humaine, mais seulement la sagesse révélée. A ma toute petite échelle, c'est ce que j'essaye de faire dans l'Union de prière, et dans les Etudes qui sont données au cours des Retraites. Votre question, à vous les jeunes, concernant BULTMANN, m'a amené à dévoiler un peu la philosophie sous-jacente en moi, celle que j'aurais aimé professer, si j'avais été moi-même un philosophe de profession. C'est une philosophie de la présence, dont j'ai saisi les linéaments dans ma réflexion solitaire vers 1920, et qui m'a permis de me dégager moi-même aussi de l'idéalisme néo-kantien, et de me mettre à l'Ecole de la pensée chrétienne, en particulier de saint AUGUSTIN. Je ne sais pas si j'ai employé l'expression de « théologie de la présence » : mais cette expression serait tout à fait adéquate. Il faut parler ici d'une philosophie de la présence, et avec une grande incompétence, et un grand manque de formation technique, c'est sur le terrain philosophique que je me suis placé dans l'exposé qui a été donné dans la crypte de Boissier le Samedi de la Retraite

Tu me diras que j'essaye de tirer à moi les théologiens du passé, et de leur faire dire des choses qu'ils n'ont pas dites. Car je crois que, d'une manière ou de l'autre, les penseurs chrétiens authentiques ont toujours coloré la philosophie à laquelle ils se ralliaient d'un reflet de la Révélation, qui les orientait forcément vers une « philosophie de la présence ». Je retrouve cette philosophie de la présence sous-jacente dans le traité *De Trinitate* de saint Augustin, qui est à mon sens une des plus belles choses qui existent au monde, et que je te conseille beaucoup de lire. Je crois qu'on la retrouverait aussi chez saint Thomas, chez Calvin, comme plus près de nous, chez NEWMANN.

Je n'ai pas présent à l'esprit le titre d'un ouvrage didactique qui exposerait systématiquement le problème que nous venons d'aborder, les rapports entre la Parole de Dieu, la théologie et la philosophie. Mais je te conseillerai de lire par exemple deux volumes d'Henri CROUZEL sur « Origène et la connaissance mystique » qui a paru en 1960, et qui étudie in concreto le problème, en se plaçant à l'intérieur même de la pensée d'Origène. Cet auteur montre d'une manière, me semble-t-il, probante, combien Origène domine le platonisme, qui fait partie évidemment de sa pensée, mais qui n'en est pas du tout, ni le « moule », ni le « tyran ».

J'ai été heureux de bavarder avec toi. Salue bien ta femme respectueusement de ma part.

Pour toi, une très cordiale poignée de mains.

Louis DALLIERE.

Promesses et exigences du Saint-Esprit

UNION DE PRIERE - ZONE SUISSE ROMANDE

RETRAITE DE VENNES - Vendredi 27- IV- 62

I. – PROMESSES

1.- PROMESSE DU PERE PAR LE FILS.

Le texte nous reporte au temps qui a suivi Pâques. Le Seigneur Jésus ressuscité se trouve avec ses disciples et leur parle. Il leur recommande de ne point partir de Jérusalem, mais d'y attendre que soit accomplie la promesse du Père, dont Lui-même leur a fait part. - Pierre, quand il citera le prophète Joël le jour de la Pentecôte : « je répandrai de mon Esprit sur toute créature », souligne « c'est Dieu lui-même qui parle », Actes 2/17 (version synodale). Promesse du Père donc, transmise par le Fils qui la prend à son compte ; « Et je prierai le Père, qui vous donnera un autre Consolateur, afin qu'il soit éternellement avec vous : l'Esprit de vérité. » (Jean 14/16).

Celui qui est promis, le Saint-Esprit, procède du Père, Jean 15/26. En même temps que le Saint-Esprit est promis, il est révélé comme la troisième personne divine, dans l'unité ineffable de la Sainte-Trinité. En prenant garde de ne jamais attenter à l'unité divine, on dira que l'Ancienne Alliance a révélé le Père, créateur du ciel et de la terre, maître aussi du cours de l'histoire. Le Créateur s'est lié par l'élection à son peuple, Israël, et a conduit le cheminement de ce peuple vers la révélation du Fils. Présent déjà, mais encore voilé dans l'Ancienne Alliance, le Fils est apparu dans l'Evangile ; les Livres-saints du Nouveau Testament lui rendent témoignage. A l'œuvre dans l'Ancienne comme dans la Nouvelle Alliance, le Saint-Esprit est révélé lorsqu'il vient sur l'Eglise, en accomplissement de la promesse.

Grosso modo, il y a un livre qui parle du Père, l'Ancien Testament, et un livre qui parle du Fils, un avec le Père, le Nouveau Testament. Les deux livres sont l'œuvre du Saint-Esprit. Celui-ci ne donne pas de doctrine sur lui-même : il présente le Père et le Fils. L'Eglise connaît le Saint-Esprit quand II vient à elle et habite en elle. Le Saint-Esprit est pleinement connu, non par un livre sur lui, mais par Sa venue, par son habitation. C'est lui qui éclaire le Livre, c'est lui qui montre le Père et le Fils par le Livre.

Les Eglises de la Réforme, Eglises de la Bible, sont à l'aise dans la doctrine du Père et du Fils. Elles sont moins à l'aise quant au Saint-Esprit. Si l'on veut faire une doctrine sur Lui, il échappe à nos prises, car il est lumière éclairante et non objet qu'on puisse voir. Les Eglises de la Réforme craignant souvent la venue, l'habitation de l'Esprit : elles risquent de perdre pied dans l'illuminisme. Nos églises souffrent ainsi d'une absence. Il semble souvent que le fidèle ne peut recevoir la promesse qu'au moment de sa mort.

2.- PROMESSE DONNEE A L'EGLISE, CORPS DE CHRIST.

Les instructions du Christ, durant les quarante jours qui suivent Pâques, sont données « aux apôtres qu'il avait choisis », Actes 1/2. La foi chrétienne a ici nettement une structure hiérarchique. Les apôtres dirigeront l'Eglise naissante ; ils la représenteront devant le peuple le jour de la Pentecôte ; les nouveaux baptisés persévèreront "dans la doctrine des apôtres", Actes 2/42, Paul aussi parle avec l'autorité d'un apôtre, I Corinthiens 11/26, 14/37-38, II Corinthiens 10/8.

Les apôtres à leur tour nommeront des diacres et des anciens ou évêques. Ils le feront avec la certitude que c'est Dieu qui donne les ministères, en commençant par celui de l'apôtre, Ephésiens 4/11. Pour remplir leur charge, tous ces ministres devront être bien entendu remplis du Saint-Esprit. Actes 6/3 : « Choisissez donc, parmi vous, frères, sept hommes de bon renom, pleins de sagesse et remplis du Saint-Esprit ... » : mais l'autorité qui leur est confiée ne dépend pas d'une sorte de sondage que l'on ferait sans cesse, pour savoir jusqu'à quel point les ministres sont remplis du Saint-Esprit. L'autorité leur est donnée une fois pour toutes, en vertu d'une vocation reconnue par l'Eglise et reçue par elle.

L'action du Saint-Esprit pénètre très profondément dans la structure même de l'Eglise. Les apôtres sont assemblés avec Jésus pour que le Seigneur les instruise par le Saint-Esprit. Les trois mille convertis du début sont assemblés par le Saint-Esprit dans la fraction du pain que leur transmettent les apôtres. Le Saint-Esprit assemble les disciples en un Corps, il coordonne leur vie en commun, il fait régner au milieu d'eux l'ordre dans la vérité et dans 1'amour.

Il y a plus encore que cela dans l'action du Saint-Esprit, mais il y a d'abord cela, cette action corporative, qui édifie au sens littéral de construire. Cet aspect de la promesse du Saint-Esprit est une excuse pour tous les cléricalismes. On comprend la tentation des clercs de revendiquer le monopole du Saint-Esprit, qui, s'ajoutant à l'autorité qu'ils tiennent de leurs fonctions, les élève au-dessus du troupeau, lequel n'a plus qu'à écouter et à suivre passivement.

L'abus d'une vérité ne détruit pas la vérité. La promesse du Saint-Esprit est donnée fondamentalement à l'Eglise comme à un corps que l'Esprit lui-même édifie sur le seul fondement, Christ. Osons braver le reproche de cléricalisme, comme celui d'illuminisme. Les monstres en «isme» surgissent lorsque l'on dessèche par -l'abstraction les réalités que la vie en Christ réunit. On isole, on durcit, on systématise les abus qui viennent de la faiblesse humaine, et l'on se prive de la vérité vivante que le Seigneur offre : c'est la promesse du Père ; recevons-la dans la foi.

3.- PROMESSE D'UN BAPTEME PERSONNEL DANS L'ESPRIT.

Les apôtres ont reçu leur appel de Jésus, en Galilée. Ils ont été les témoins de la Résurrection. Non sans peine, non sans hésitations, ils ont cru. Ne sont-ils pas prêts pour leur tâche ? Non, car il faut encore que, dans peu de jours ils soient « baptisés dans le Saint-Esprit », Actes 1/5, (traduction littérale).

Ce baptême, ils le recevront ensemble, dans le même lieu, assemblés avec les disciples fidèles, au nombre probablement d'environ cent-vingt *n* Actes 1/15 auquel semble se référer le « tous réunis » de Actes 2/1. Ceci nous rappelle le profond de l'œuvre du Saint-Esprit, qui construit le Corps du Christ. Cependant, l'expérience du jour de la Pentecôte est nettement personnelle, distincte, pour chacun des apôtres et des fidèles réunis. Les langues de feu qui apparaissent sont séparées les unes des autres et se posent sur chacun d'eux. Chacun parle une langue différente, répondant à la multiplicité des peuples d'où les Juifs sont venus pour la fête de la Pentecôte.

Lorsque Jésus a donné pour la dernière fois la promesse, ne s'est-il pas référé à l'expérience initiale du Jourdain ? « Jean a baptisé d'eau ; mais vous, vous serez baptisés du Saint-Esprit. » Quand Jésus, au Jourdain, était sorti de l'eau, l'Esprit s'était posé sur lui, et sur lui seul, comme une colombe. Maintenant la promesse s'accomplit ; les disciples déjà baptisés d'eau reçoivent un Baptême personnel dans le Saint-Esprit.

Pour beaucoup d'entre nous, le Baptême personnel dans le Saint-Esprit nous a été montré par le mouvement de Pentecôte. Si ces frères nous ont apporté des déceptions par ailleurs, il faut leur rendre justice sur ce point. Pour eux, le Saint-Esprit n'est pas l'objet d'une spéculation abstraite, il est une personne qui vient vers chaque croyant. Ils continuent en cela la lignée des Réveils protestants qui remonte par les grands évangélistes, comme TORREY, MOODY, FINNEY, par l'Armée du salut aussi, aux sources méthodistes, moraves, et aux pionniers que furent George FOX et les Quakers. Sauf ces derniers, et les Irvingiens au XIX^{0} siècle, les Revivalistes mettaient plutôt l'accent sur la conversion de l'âme. On a prêché aussi une « seconde expérience », plutôt dans l'ordre de la consécration, de la sanctification. Le mouvement de Pentecôte a nettement placé le Baptême de l'Esprit à côté du Baptême d'eau. Il a invité toutes les Eglises à mieux prendre conscience du caractère « pneumatique » de l'Eglise primitive. Nous ne pouvons plus prétendre que la venue du Saint-Esprit n'est pas pour nous, parce qu'elle serait remplacée par le bon fonctionnement des organisations ecclésiastiques, ou par une bonne culture intellectuelle.

4.- PROMESSE D'UNE CERTITUDE DU BAPTEME DANS L'ESPRIT.

Je ne reprendrai pas les discussions dans lesquelles on a voulu prouver que le baptême de Pentecôte était ou n'était pas réservé aux premiers chrétiens. Je pose comme une chose admise que la promesse du Christ est pour tous les temps.

Ici surgit une question qui a donné lieu aussi à des controverses douloureuses. Y a-t-il quelque chose de normatif pour les chrétiens dans le fait de se réunir pour attendre la venue du Saint-Esprit ? Dira-t-on que, comme le jour de la Pentecôte, la certitude de cette venue sera attestée par le fait de parler en langues ? Plutôt que de discuter de ces choses, je préfèrerais tracer pour ceux qui cherchent un chemin qui me paraît sûr.

Pour recevoir le Baptême personnel du Saint-Esprit, il faut le désirer dans le cœur. Le désir dans le cœur est vraiment le signe que la venue du Consolateur est proche. Sans ce désir du cœur, il est inutile de se préoccuper de ces choses. Le désir, qui vient déjà du Saint-Esprit, porte à une recherche, dans laquelle on rencontrera les exigences du Saint-Esprit, dont nous parlerons bientôt. Supposons que le cœur qui cherche a répondu aux exigences divines, qu'il s'est donc préparé par un travail intérieur.

A ce stade, se présente à celui qui cherche la perspective de l'imposition des mains. Cette action sacrée a été employée par les apôtres pour le don du Saint-Esprit. L'imposition des mains étant susceptible de plus d'une signification, il s'agit ici de la recevoir dans l'intention précise du Baptême du Saint-Esprit :

intention qui doit être en celui qui pose les mains comme en celui sur qui il les pose. Ma certitude est que, à ce moment la promesse s'accomplit. Le Saint-Esprit vient habiter dans le cœur du fidèle selon toute la plénitude que le Christ a promise. Le Consolateur prend possession des clés mêmes de l'être, des sources de la vie. Il a déjà agi de bien des manières dans cette vie qui lui est offerte ; maintenant toute son action est scellée pour la vie éternelle. Dans cette personne le Saint-Esprit forme les dons qui élèvent nos facultés au-dessus du plan naturel. Il prépare les voies pour des actions charismatiques, miraculeuses. Par-dessus tout, il prend possession de la vie pour la sanctifier.

Que par la suite, tout de suite ou plus tard, se manifestent des signes du Baptême ainsi reçu, cela est certain. Ce seront des formes charismatiques précises ; ou bien ce seront des lumières reçues dans la lecture de la Parole ou dans la prière ; ou encore des directions providentielles, des rencontres et des découvertes inattendues. Le Saint-Esprit a pris possession de son Temple : multiples et incessants seront les signes de sa présence.

5.- PROMESSE D'UNE ASSISTANCE DANS LES COMBATS.

Il nous a été dit que le Baptême dans le Saint-Esprit revêtait les fidèles d'un équipement pour le travail de Dieu. Il y a un aspect de ce travail sur lequel je voudrais insister, c'est la souffrance, l'épreuve, la persécution.

Le Seigneur nous a prévenus avec insistance que nous aurions des afflictions dans le monde ; que les hommes nous haïraient ; que nous ne pouvions pas le suivre sans porter notre croix. Le Baptême du Saint-Esprit n'efface pas cet aspect de l'appel évangélique. Si Jésus a opéré bien des miracles de guérison, il ne s'est pas guéri lui-même quand il a été pendu au bois. Il serait bien vain de s'imaginer que le Réveil, que le Baptême du Saint-Esprit, veut nous introduire dans une sorte de vie chrétienne plaisante, semblable à cette joie superficielle que le monde recherche avec tant d'avidité.

Le chrétien baptisé du Saint-Esprit pleure et passe par l'affliction. Il connaît l'opposition et il connaît l'échec. Il n'est soustrait en rien à la condition humaine, exposée aux risques et aux accidents. Il n'a aucun pouvoir pour contraindre la liberté d'autrui, et il ne réussit pas dans ses desseins comme s'il avait reçu en partage la baguette magique des fées.

Ce que le Saint-Esprit confère à qui est baptisé en Lui, c'est la force pour traverser l'adversité. « Quand on vous livrera, ne soyez en peine ni de la manière dont vous parlerez, ni de ce que vous direz : car ce que vous aurez à dire vous sera inspiré à l'heure même. Ce n'est pas vous qui parlerez, mais c'est l'Esprit de votre Père qui parlera en vous », Matthieu 10/19-20. Nous sommes ici encore en plein cœur de la promesse du Père.

Que d'actions miraculeuses S. Paul a faites ! Que de guérisons, quelle puissance dans la prédication, quelle onction dans le parler en langues, que l'apôtre pratiquait dans le secret de sa prière plus que tous les «pentecôtistes» de Corinthe! I Cor. 14/18. Mais il a eu aussi à supporter plus de travaux, plus d'emprisonnements, infiniment plus de coups que les faux apôtres qui le dénigraient, II Cor. 11/23 ; il a connu des dangers de toutes sortes, les veilles, la faim, la soif, le froid. Lui, le grand voyageur, nous le voyons en prison, inactif, pendant deux ans à Césarée, puis deux ans à Rome. Par moments, même alors, la puissance des miracles apparaît, comme dans l'île de Malte. Mais le signe constant de la présence du Saint-Esprit, c'est la patience qui surmonte l'épreuve, ce sont les actions de grâces et les chants au sein même des prisons. C'est pourquoi Paul, énumérant les signes de son apostolat place en tête de la liste : « une patience inaltérable », II Cor. 12/12.

6.- PROMESSE QUI A UN BUT DEFINI.

Si vous avez des prophètes dans une assemblée chrétienne, ils vous parleront du Retour de Jésus. C'est là une des données les plus certaines du charisme de prophétisme dans l'Eglise, à tous les âges de son histoire.

Représentez-vous la fin des temps et l'Avènement du Seigneur comme une ville située sur une montagne, et vers laquelle l'Eglise est en marche depuis le jour de la Pentecôte. C'est le pèlerinage vers Jérusalem ; l'Église partie de la Jérusalem d'en-bas est en route vers la Jérusalem d'en-haut.

Sans le Baptême du Saint-Esprit, l'Eglise serait tentée de faire des haltes prolongées sur le chemin ; ou encore de poursuivre son voyage par de longs cercles qui tournent autour de la montagne sans jamais monter bien fort. Mais le Saint-Esprit ne l'entend pas ainsi. A chaque siècle il vient de nouveau, il suscite ses apôtres et ses prophètes. Sous leur impulsion l'Eglise prend les raccourcis et monte tout droit vers la cime. Ainsi la venue du Saint-Esprit à la Pentecôte, et par la suite, a porté l'Eglise à la conquête du monde païen: et par là, elle a hâté prodigieusement le Retour de Jésus. D'autres mouvements ont continué ces séries de raccourcis à travers les siècles.

La Réforme, les Réveils, les Missions, sont de tels mouvements de l'Esprit.

Aujourd'hui le raccourci à prendre est très périlleux. Nous sommes près du but, et le danger nous guette de tomber dans un précipice d'autant plus profond. Ceci nous conduit à notre seconde étude, celle des exigences du Saint-Esprit. Auparavant, pour conclure ce qui vient d'être dit des promesses, remarquons que le Retour du Seigneur est une promesse aussi. Il n'est donc pas un calcul, une spéculation. Le Retour du Seigneur est une attente et une Venue. L'attente du Baptême du Saint-Esprit préfigure l'attente du Retour.

Il fallait pour le Baptême du Saint-Esprit un désir du cœur. Il faut, pour le Retour du Seigneur, un désir du cœur de l'Eglise.

Il fallait une recherche des conditions à remplir pour recevoir le Baptême. Il y a une recherche des conditions à remplir pour que le Seigneur revienne comme IL le veut.

Il fallait une certitude que la promesse s'accomplirait au moment voulu. Il faut une telle certitude pour la Parousie. Il faut l'attendre comme le seul événement important, tout le reste n'étant que préparation et conditions préalables. Si nous avons reçu l'imposition des mains pour le Baptême du Saint-Esprit, nous attendons le jour où Jésus posera lui-même ses mains sur notre tête en disant : « Cela va bien ». Parce que nous attendons ce jour, l'Esprit et l'Epouse disent : « Viens ! » Apocalypse 22/17 et le voyant continue « ... Celui qui atteste ces choses dit : Oui. Je viens bientôt. Amen ! Viens, Seigneur Jésus ! »

II. - EXIGENCES

1.- L'EXIGENCE DE LA CONSECRATION PERSONNELLE.

Pour avoir part personnellement au Baptême dans le Saint-Esprit, il faut le désirer dans son cœur, et s'y préparer. La préparation est avant tout une consécration personnelle, une reprise en mains de toute la vie chrétienne, afin que tout soit prêt pour la venue du Consolateur selon la promesse. « Dieu a donné le Saint-Esprit à ceux qui lui obéissent », dit l'apôtre Pierre, Actes 5/32. La prière pour le Baptême du Saint-Esprit sera une prière dans l'obéissance.

La situation des âmes est extrêmement diverse. Les conseils que l'on peut donner restent schématiques : c'est une vue d'ensemble où chacun puisera selon ses propres besoins.

Cette-réserve faite, je conseillerai qu'une âme qui recherche la venue du Saint-Esprit avec une certitude à ce sujet, présente sa demande à Dieu d'abord dans le secret, avec malgré tout une sorte de solennité : en un jour de jeûne par exemple, ou en se retirant dans un lieu favorable à la prière, un Temple, un séjour de montagne, une maison solitaire. Cette prière où l'on offre tout son être à Dieu pour devenir pleinement une habitation de l'Esprit comporte une disponibilité à ce que Dieu veut, et en même temps une certitude qu'il montrera sa sainte volonté sans ambiguïté.

Dans le temps qui suit, des semaines, des mois s'il le faut, on fera bien de réfléchir sur trois lignes de méditation.

Première ligne de pensée : y a-t-il des péchés que je dois confesser, des torts que je dois réparer, des habitudes coupables auxquelles je dois mettre fin ? Cet examen de conscience sera poursuivi dans la grâce, non sous la Loi. On suivra la lumière que Dieu donne, on ne cherchera pas à la devancer.

Deuxième ligne de pensée : que Dieu me donne un cœur prêt à accepter sur la terre toute souffrance, si grande soit-elle, et toute contrariété, si petite soit-elle. Les maux, comme les joies, viennent de sa main. Il faut que Dieu puisse nous dispenser la souffrance comme II veut, non comme nous le préférerions.

Troisième ligne de pensée : renoncer à tout projet propre, être prêt à servir Dieu comme II voudra, en suivant sa volonté pas à pas.

Il y a là comme les trois éléments d'un pacte que l'on conclut avec Jésus-Christ. Lorsque la préparation intérieure est suffisante, un lieu favorable pour sceller ce pacte, c'est, si on ne l'a pas encore reçue, l'immersion du Baptême. L'être se donne tout entier, l'esprit, l'âme et le corps ; il se donne dans la mort du Christ, donc dans le renoncement à la volonté propre. Dans l'eau est préparée une pierre vivante, un Temple pour la venue de l'Esprit.

2.- L'EXIGENCE DE LA FIDELITE ECCLESIALE.

Que les mouvements de Réveil créent des assemblées nouvelles au sein des masses ignorantes et détachées de toute religion, il n'y a rien à objecter à cela t à la condition toutefois que ces assemblées servent le Christ d'une manière positive, et ne se confinent pas dans un anti-catholicisme ou un anti-protestantisme plus ou moins borné. Mais qu'un chrétien protestant, qui recherche une certitude et une plénitude quant au Baptême de l'Esprit, soit obligé pour cela de sortir de son Eglise, c'est une contre-vérité à peu près totale. Une des exigences du Baptême personnel de l'Esprit, c'est la fidélité à l'Eglise dans laquelle on vit. On appliquera sans crainte ici la maxime de S. Paul : « Que chacun demeure dans l'état où il était quand il a été appelé », I Cor. 7/20.

Certes Dieu a permis bien des ruptures dans le passé. N'oublions pas que la Réforme, au XVIème siècle, a été une rupture de masse, préparée dans le sein de l'Eglise depuis plus de cent ans, et pour laquelle Dieu a suscité des conducteurs exceptionnels. Il n'en résulte pas que chaque protestant qui veut faire un progrès doive rompre avec son Eglise !

Depuis le XVIe siècle, certains Réveils, mais non pas tous, ont créé des ruptures : George FOX, John WESLEY à son corps défendant. Nous n'avons pas à juger ces serviteurs de Dieu. D'autres, comme Charles FINNEY par exemple, ont évité les ruptures et ont servi les églises de leur temps. Suivre l'exemple de ces derniers est aujourd'hui un devoir impérieux. Car Dieu nous a donné un signal certain : c'est le 2 Août 1914, le déchaînement de la guerre impie entre les chrétiens baptisés à l'échelle européenne et mondiale. Depuis, l'horreur n'a fait que se propager. Ce siècle de la guerre est aussi le siècle de l'Eglise, de son unité, de son achèvement pour le Retour du Seigneur. Le Baptême personnel du Saint-Esprit doit être présent dans toutes les branches et dans toutes les dénominations du christianisme.

Si donc vous demandez l'imposition des mains pour recevoir la plénitude et la certitude, que ce soit avec la ferme volonté de rester dans votre Eglise. C'est là une exigence essentielle du Saint-Esprit. Ne le faites pas sans en parler au pasteur local et si celui-ci n'est pas disposé à participer à l'imposition des mains, prenez soin qu'il y ait là des pasteurs consacrés de votre Eglise. Si vous désirez la présence d'un ami pentecôtiste, ou de quelque autre frère dissident, mettez bien au clair que vous ne demandez pas la venue du Saint-Esprit pour vous séparer, mais pour vous unir plus étroitement à l'Eglise qui est la vôtre.

3.- L'EXIGENCE D'UNE FIDELITE DE CŒUR.

Du temps des colonies, nos frères de couleur étaient attirés, dit-on, par la bimbeloterie. De même les chrétiens qui restent enfants, sont attirés par le brillant des charismes. Ah! participer à des réunions où l'on parle en langues, où l'on prophétise! Voilà le vrai culte, pensent-ils. On nous dit de rester fidèles dans l'Eglise, nous le voulons bien : mais ne serons-nous pas comme des corps sans âme au milieu de ces formes froides, sèches et mortes ?

Non. Vous ne serez pas présents de corps seulement, vous ne serez pas dans un formalisme mort. Toutes les traditions des Eglises, en effet, sont un dépôt qui leur a été laissé par le Saint-Esprit. Le Saint-Esprit en vous discernera la vie du Saint-Esprit dans tous les aspects de votre culte. Celui-ci deviendra vraiment vivant en vous, et, par rayonnement, plus vivant, pour ceux qui vous entourent.

La liturgie est empruntée en bonne partie à la Bible, notamment aux Psaumes : c'est l'œuvre directe du Saint-Esprit. Les autres textes, instructions ou prières, contiennent toujours une part d'inspiration. Vous n'écouterez pas la liturgie passivement, dans l'ennui. Vous la direz de cœur, vous la goûterez d'une manière savoureuse par le Saint-Esprit qui habite en vous.

Que ce soit dans les dissidences ou dans les églises anciennes, les sacrements sont souvent célébrés d'une manière que j'appellerai libérale ou judaïque peut-être ; ici c'est avec plus d'exaltation, là avec plus de pompe. Dans les deux directions, on obéit souvent à une prescription, on se met en règle avec un commandement religieux. En réalité, le Baptême et la Sainte-Cène sont des mystères qui s'accomplissent actuellement par une présence du Christ qui s'est lié à ces actions sacrées. Le cœur rempli du Saint- Esprit perçoit, saisit, célèbre la présence du Seigneur ; ce cœur est en prière pour que le mystère devienne lumière pour les autres.

Votre place est aussi dans les réunions de prière de l'Eglise. Dieu n'est pas un Dieu de désordre, mais de paix. Vous vous soumettrez donc aux directives de votre pasteur, vous partagerez les sujets de prière qu'il indique. Vous n'essaierez pas de « faire le malin» en brillant par des inspirations ou en parlant en langues sans y être autorisé. Les fidèles ne se sont pas réunis ni pour admirer vos charismes, ni pour être dirigés par vous. Tous ensemble, ils viennent servir le Seigneur. Votre place est la dernière et la plus petite, celle de l'humilité et de la fidélité. S'il plaît au Seigneur de vous dire : « Mon ami, monte plus haut !» il le fera à sa manière et en son temps. En attendant, gardez-vous de l'orgueil, gardez-vous de tout ce qui brille et de tout ce qui trouble.

4.- L'EXIGENCE D'UNE VIE COMMUNAUTAIRE.

Vous avez peut-être entendu dire que j'étais hostile à la publicité et au « bluff ». Je vais vous surprendre, car, dans cette Retraite, je vais vanter la communauté de l'Union de prière, et vous exhorter à vous approcher ou à vous inspirer de cette communauté. Si l'effusion du Saint-Esprit a des formes frappantes, -à la Pentecôte, c'étaient les langues de feu, et les louanges en des langues parlées sans qu'elles eussent été apprises,- cette effusion du Saint-Esprit a aussi un but : au début, c'était la fondation de l'Eglise de Jésus-Christ. Aujourd'hui encore, il ne s'agit pas de propager des formes d'expériences spirituelles, mais de marcher vers le but que l'Esprit révèle aux Eglises. Le but, en ce siècle, c'est l'achèvement de l'Eglise, afin qu'elle soit prête quand le Seigneur reviendra. C'est en vue de son Avènement que le Seigneur répand de son Esprit sur toute chair, comme une pluie de l'arrière-saison.

Le but de l'Avènement du Seigneur ne fait pas partie, en général, du programme des Eglises. Comme le remarque l'abbé EVELY, on prie « Que ton règne vienne », mais on sous-entend : « le plus tard possible ». En effet nous avons d'autres projets à réaliser auparavant. Le Saint-Esprit, lui, renverse les choses. Il demande de placer au premier plan la venue du Royaume de Dieu ; les autres projets s'ordonneront par rapport à ce but primordial.

Il faut donc placer dans l'Eglise une prière selon le Saint-Esprit demandant que le monde passe et que le Christ achève son œuvre par la Parousie. Cette prière sera portée par une communauté priante. Voilà pourquoi le Seigneur à travers notre infinie faiblesse, a suscité l'Union de prière. Remarquez qu'il l'a suscitée au sein de l'Eglise Réformée de France, une des plus anciennes des Eglises de la Réforme. Remarquez que le Seigneur a maintenu l'Union de prière au sein de l'Eglise Réformée pendant plus de 15 ans, où j'ai été à la fois pasteur d'une paroisse et responsable de la communauté.

Cette année, où j'abandonne le ministère paroissial marque la vraie apparition de l'Union de prière comme une communauté formée, structurée. Elle est assez grande pour que les liens avec l'Eglise ne soient pas garantis seulement par ma personne, mais par une reconnaissance d'ordre spirituel et moral. Pour moi, je parle un peu par folie, la preuve est faite qu'une exigence du Saint-Esprit est l'appartenance à une communauté spirituelle du type union de prière. Qu'il y ait multiplicité et variété dans les détails, j'en suis bien d'accord. Dans le profond, je crois que le Saint-Esprit exige un accord des esprits sur la grande ligne qui est tracée.

3.- L'EXIGENCE D'UNE BONNE CONSCIENCE ENVERS LE MOUVEMENT DE PENTECOTE.

Notre attitude envers le mouvement de Pentecôte est loyale. Les Eglises de la Réforme sont soumises à la Parole de Dieu pour se réformer elles-mêmes, et pour s'enrichir des trésors que le Saint-Esprit leur découvre. Au XIXe siècle, malgré et par-delà les controverses, les Eglises réformées ont beaucoup reçu des églises méthodistes et des églises libres. M. SAILLENS, un baptiste, a enrichi nos livres de cantiques et notre piété. L'Armée du salut au temps du commissaire Albin PEYRON a beaucoup apporté à plusieurs Eglises. Il était normal et juste que nous fussions ouverts, dans l'Eglise traditionnelle, à l'apport authentique du mouvement de Pentecôte, examiné à la lumière de la Parole de Dieu.

Parmi les chefs de ce mouvement, quelques-uns reconnaissent le bien-fondé d'une attitude comme la nôtre. Ils comprennent que le mouvement de Pentecôte a une vocation au service de toutes les Eglises. M. Donald GEE déclarait en 1952 devant une Conférence mondiale groupant 1400 délégués :

« D'autres Réveils, d'autres dénominations chrétiennes ont apporté leur contribution à l'ensemble de la vie et de l'œuvre de l'Eglise. Les Assemblées de Pentecôte, réunies à Londres en leur 3ème conférence mondiale, reconnaissent avec gratitude le rôle que les autres ont rempli en Christ. Elles croient aussi avec certitude que Dieu leur a confié une contribution d'une valeur éternelle en faveur de l'ensemble du Corps du Christ. »

Aujourd'hui le pasteur David DU PLESSIS, au retour de la Nouvelle-Delhi, déclare : « Je n'ai que 70 adresses, mais je crois qu'il y a bien 500 pasteurs des anciennes dénominations aux E.-U, qui ont été baptisés du Saint-Esprit et dont le ministère a été transformé, sans qu'ils aient quitté leurs églises. »

Avec ces frères de Pentecôte, qui ont l'esprit œcuménique, nous sommes en profonde communion. Quant aux autres, c'est M. DU PLESSIS lui-même qui leur dit : « Il y a des Assemblées de Pentecôte qui ne veulent pas collaborer. Elles disent : Si les gens là-bas reçoivent vraiment le Saint-Esprit, ils ne peuvent rester dans leur Eglise morte ... - Alors moi je dis : Frères, si vous êtes ainsi, nous sommes ce que nous étions au début : des sectaires. Le Saint-Esprit lui, n'est pas sectaire du tout. Il est œcuménique et agit sur toute chair et vient à la rencontre de chacun à sa propre façon. »

Ces frères, qui gardent, comme le leur dit l'un des leurs, l'esprit sectaire, nous devons les aimer et les comprendre. Mais c'est une exigence du Saint-Esprit que nous ayons bonne conscience envers eux. Nous n'éteignons pas le Saint-Esprit en restant dans l'Eglise du Christ. Au sens spirituel, nous ne nous éloignons pas de Jérusalem, ni de celle d'en bas, ni de celle d'en-haut. Notre position est parfaitement juste et voulue de Dieu.

6.- L'EXIGENCE D'UNE BONNE CONSCIENCE ENVERS TOUTES LES EGLISES.

Le Saint-Esprit exige que nous restions dans l'Eglise où Dieu nous a placés. En recevant la plénitude et la certitude du Saint-Esprit, et en restant à cette place, nous sommes réconciliés et en paix avec tous les mouvements évangéliques. A tous nous tendons la main d'association ; nous nous réjouissons quand on nous rend la pareille. A ceux qui nous excommunient de leur groupe, nous gardons ouverte notre propre table de communion. Nous demandons que, de toute manière, Jésus-Christ soit annoncé et glorifié par eux tous.

L'ouverture que le Saint-Esprit nous donne vis-à-vis de toutes les dénominations protestantes, il l'exige aussi vis-à-vis des Eglises plus anciennes, plus ritualistes et plus dogmatiques. La Réforme a revendiqué la vérité de la Parole de Dieu, contre les traditions, et surtout contre les erreurs surajoutées. Le temps est venu de nous demander si, en rejetant les traditions en bloc, nous n'avons pas rejeté aussi des vérités bibliques, qui se sont obscurcies pour nous.

Il ne s'agit absolument pas de rouvrir le débat pour savoir quelle est la vraie église, et de favoriser ainsi un mouvement de conversions au catholicisme, voire même à l'orthodoxie. Je crois que, aujourd'hui, le Saint-Esprit exige que nous restions dans l'église où nous sommes. C'est du dedans, par le Christ agissant en chacun, que les Eglises se rejoindront, et non par un va-et-vient de conversions mutuelles.

Nous restons des protestants avec bonne conscience devant les vieilles Eglises comme devant les toutes jeunes. Mais le Saint-Esprit nous interdit une attitude de contradiction systématique. Nous prions pour que ce divin Esprit agisse dans toutes les Eglises et pour que l'espérance de l'Avènement du Seigneur devienne vive dans toutes les Eglises.

Quand je dis "toutes les Eglises", j'inclus dans le nombre les Juifs : car ils sont l'Eglise de Dieu, la plus vieille des Eglises de Dieu, la sainte convocation qui a été faite par Moïse au sortir de la mer Rouge et à la montagne du Sinaï. Il y a eu, il ne faut pas le nier, un antisémitisme chrétien, comme il y a eu un anti-catholicisme protestant. La pierre de touche de la venue du Saint-Esprit, son exigence centrale, c'est de rayer le mot anti. Celui qui unit le Père et le Fils d'un ineffable amour veut unir les hommes en une seule Eglise-Epouse. Quand je dis les hommes, je dis les Juifs et les Païens. Israël serait-il dispersé jusqu'aux extrémités de la terre, Dieu le regroupera en Christ pour la Parousie.

L'Eglise et le Retour du Seigneur

UNION DE PRIERE - ZONE SUISSE ROMANDE

RETRAITE DE VENNES - Samedi 28-IV-62

I.- L'EVANGILE ET L'EGLISE

1.- L'EVANGILE « AUX QUATRE ANGLES » (FOURSQUARE)

A la fin de Janvier 1962, Dieu a rappelé à Lui un de ses grands serviteurs des temps actuels, le principal George JEFFREYS. Je tiens à lui rendre hommage au début de cette Assemblée trimestrielle, car je lui dois beaucoup. C'est un homme que j'ai peu connu, mais que j'ai beaucoup aimé et estimé en mon esprit.

M. JEFFREYS, dans les années qui suivirent la première guerre, avait fondé le mouvement d'Elim. Il prêchait le Foursquare Gospel, l'Evangile aux quatre angles, par où il entendait un évangile intégral, et un évangile carré, solide, tout d'un morceau. Les quatre angles, c'étaient : Jésus sauve, Jésus guérit, Jésus baptise du Saint-Esprit et Jésus revient. Le nombre 4 a certainement un rapport mystérieux avec l'Evangile. L'unique bonne nouvelle ne nous est-elle pas présentée par quatre évangiles ?

Toutefois, les quatre proclamations du principal JEFFREYS soulignent plutôt ceux des traits du message évangélique que le mouvement d'Elim voulait mettre en pleine lumière. Pour prêcher un évangile « intégral », ou mieux encore l'Evangile tout court, la bonne nouvelle, - celle que les anges ont annoncée aux bergers dans la nuit de Noël,- je garderais moi-même bien des traits du Foursquare Gospel ; je présenterais cependant l'ensemble dans un éclairage différent.

Premier angle, Jésus sauve : oui. J'ajouterais que ce salut comporte des prolongements et une richesse qui enveloppent et débordent de toutes parts l'expérience que chacun de nous est appelé à faire de son salut. Donc Jésus sauve, en un sens très large et très plein, qui englobe la guérison du corps quand le Seigneur le veut, et tant d'autres richesses « dans les lieux célestes en Christ. »

Comme second angle, je mettrais ce qui était le troisième chez M. JEFFREYS : Jésus baptise du Saint-Esprit ; où, d'une manière plus explicite : Jésus baptise d'eau et d'Esprit.

Le troisième angle reste libre pour y placer la Sainte-Cène. Jésus nous donne son Corps et son Sang comme la nourriture de l'âme.

Le quatrième angle : Jésus revient, est à maintenir tel quel, dans toute sa force.

Je présenterai donc l'Evangile aujourd'hui sous ces 4 aspects : Jésus sauve en nous introduisant dans les lieux célestes ; Jésus baptise d'eau et d'Esprit ; Jésus nous invite à sa Table sacrée ; Jésus revient. Mon intention est de montrer que, dans cet Evangile intégral, dans cette bonne nouvelle, partout l'Eglise est présente. C'est le mystère du Christ et de l'Epouse.

2.- DANS LES LIEUX CELESTES.

Jésus sauve. Son nom même signifie le Sauveur. Sa venue sur la terre, tous les instants qu'il a passés parmi nous, concourent à notre salut. Salut qui s'accomplit sur la Croix de Golgotha, où la vie de Jésus s'achève, et prend son sens suprême. Salut, qui est scellé par la résurrection glorieuse de Pâques, sans laquelle notre foi serait vaine.

Je suis sauvé. C'est le témoignage des âmes converties, le témoignage que l'on aime entendre dans les missions de Réveil et d'évangélisation. Je suis sauvé ! Comment rendrai-je compte de cette certitude ? Mon péché est effacé par le sang versé sur la Croix. Ma dette est payée, mon iniquité est expiée. Je suis réconcilié avec Dieu, je suis devenu son enfant par la foi en Jésus-Christ.

Tout cela est vrai. Je regarde maintenant au brigand qui se repent sur une croix. Le salut pour lui, c'est : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » Puis, lorsque Jésus descend aux enfers, il libère les justes de l'Ancienne Alliance qui attendent le salut dans le séjour des morts, et il les introduit dans le ciel. Jésus remonte au ciel. Tous les anges le saluent comme leur Maître, Lui qui est la tête du Corps de l'Eglise.

Par le salut donc, il faut entendre que Jésus règne dans le ciel, à la droite du Père, tel que nous le montrent l'Epître aux Hébreux et l'Apocalypse. Son trône est entouré de chœurs d'anges et de chants de louange. En lui, les sauvés, que nous appelons nos morts, sont vivants, car « pour Dieu tous sont vivants ». Le salut est contemporain de la fondation d'une Eglise qui est dans le ciel, autour du trône de l'Agneau. Le Culte qui se déroule dans le ciel domine et dirige tous les événements qui se déroulent sur la terre.

Je suis sauvé. C'est dire que j'ai d'ores et déjà ma place dans l'Eglise du ciel. « Je m'en vais vous préparer une place », a dit Jésus. Je suis citoyen de ce Royaume du ciel, coreligionnaire des esprits des justes parvenus à la perfection.

Dans l'attente de prendre cette place qui m'est réservée, déjà quand je prie et quand je participe à un culte sur la terre, je suis associé à l'Eglise céleste. L'homme qui prie, l'assemblée qui célèbre le culte jouissent sur la terre d'une ex-territorialité. Ils sont de la patrie du ciel, et ils vivent de la vie de cette patrie, non pas de la vie d'en-bas. Aussi S. Paul s'écrie-t-il : « Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ », Ephésiens 1/3.

3.- JESUS BAPTISE D'EAU ET D'ESPRIT.

Le Saint-Esprit est donné depuis la Pentecôte à l'Eglise comme un corps qui a sa structure hiérarchique, représentée à l'origine par les Douze groupés autour de Pierre. En même temps chaque apôtre et chaque fidèle a une certitude et une plénitude personnelles de son Baptême dans le Saint-Esprit. C'est l'accomplissement de la promesse du Père, attestée par le Fils.

Lorsque de nos jours une âme chrétienne est appelée à la certitude et à la plénitude du Baptême dans l'Esprit, elle le sait par une soif, un besoin, un saint désir né dans le cœur. Cet appel conduit à une recherche, et à une préparation, laquelle comporte un aspect personnel. Pour que mon corps soit le Temple du Saint-Esprit, que ce divin Ami y habite, il faut que ma vie entière soit livrée au Seigneur. Cela peut s'exprimer selon trois lignes principales : renoncer à tout péché, par la grâce de Dieu, au fur et à mesure que cette grâce nous éclaire ; accepter en Christ toute souffrance et toute contrariété comme venant de Dieu ; obéir pas à pas sans tracer à l'avance le plan de vie que Dieu seul connaît. C'est un tel don de soi qui s'exprime dans l'immersion du Baptême, laquelle n'est pas une obligation, mais un moyen de grâce qui peut nous être offert.

Quel que soit le terme que l'on assigne à la préparation, le signe le plus normal du Baptême du Saint-Esprit est de demander et de recevoir l'imposition des mains à cette intention. La plénitude et la certitude du Baptême de l'Esprit sont alors données à la foi. Les manifestations de la présence de l'Esprit seront formées comme Dieu veut.

Le point sur lequel j'insiste, c'est que le Baptême du Saint-Esprit relève, bibliquement, de l'existence d'une Eglise hiérarchisée. L'histoire montre que le Saint-Esprit ne s'est pas lié à une hiérarchie exclusive. Mais il n'agit avec fruit qu'au sein d'une Eglise qui a une hiérarchie. La venue du Saint-Esprit fortifie (confirme), arme, équipe, le chrétien pour son témoignage, pour sa tâche, pour sa vie entière de service. La tâche d'un chrétien n'est que l'infime petit morceau confié à un soldat dans une gigantesque bataille. L'action du Saint-Esprit veut donc se déployer dans des troupes rangées avec ordre, au sein desquelles règne la paix, celle qui doit être victorieuse de toute guerre. Comme le salut introduit dans l'Eglise du ciel, ainsi le Baptême du Saint-Esprit assigne une place dans l'armée chrétienne, ordonnée et hiérarchisée sur la terre.

4.- JESUS CONVIE A LA SAINTE-CENE.

Par la Sainte-Cène, Celui qui nous a sauvés se donne lui-même à nous comme la nourriture de nos âmes. Notre Sauveur devient à la Table-sainte l'âme de notre âme, le cœur de notre cœur, la vie de notre vie.

Comment cela peut-il se faire ? Ici interviennent les tentatives d'explication, dont on ne conteste pas l'utilité, mais dont on constate qu'elles dressent entre les croyants les barrières les plus infranchissables. S'il y avait inter-communion entre les églises chrétiennes, l'unité du Corps de Christ serait visible. Or il y a ex-communication mutuelle, du fait du respect de chacun pour la vérité, telle qu'elle est enseignée dans la confession à laquelle chacun appartient.

Cette situation est-elle sans issue ? Je ne le crois pas. Considérez d'abord que la célébration de la Sainte-Cène requiert essentiellement deux choses : les paroles de l'institution telles que le Christ les a prononcées, et la prière pour qu'agisse le Saint-Esprit : prière que l'on appelle l'épiclèse. Considérez maintenant le fidèle qui a part au Baptême du Saint-Esprit. Ce divin Esprit agissant en lui, lui donne de prendre dans la foi les paroles du Christ : « Ceci est mon corps, cette coupe est la nouvelle alliance en

mon sang ». Ce que le Saint-Esprit opère, Il donne aussi à notre foi de le recevoir. Toute cette œuvre du Saint-Esprit est selon la pensée du Christ, ineffable, au-delà de toute explication.

Ainsi le croyant, professant le catéchisme de son Eglise, va plus loin que ce catéchisme. Il est uni à Jésus-Christ lui-même comme Jésus-Christ le veut. Ceci se renouvelle par delà toutes les barrières que la faiblesse humaine a dressées. Aussi la Sainte-Cène unit-elle les croyants en Jésus-Christ, dans une Eglise mystérieuse et mystique, qui est d'ores et déjà Une, malgré les divisions visibles. Cette Eglise mystique, c'est l'union en un seul culte de l'Eglise du ciel et de l'Eglise qui combat sur la terre.

La Sainte-Cène est la source de toute la vie de prière de l'Eglise. Sa célébration même est une eucharistie, une action de grâces pour tous les biens révélés et communiqués en Jésus-Christ. Sur cette action de grâces s'articule l'intercession pour tout ce qui manque encore à la victoire du Seigneur. Ce manque même que nous éprouvons est une communion aux souffrances de Christ : nous manquons d'amour, de paix, d'unité, de vie, de lumière. Dans notre souffrance unie au sacrifice du Seigneur, nous gémissons, désirant que notre état intermédiaire, ciel et terre mêlés, fasse place au festin de la vie éternelle.

5.- CHRIST ET L'EGLISE.

Avant d'aborder le quatrième angle de l'Evangile : Jésus revient, nous nous arrêterons un instant pour regarder le chemin parcouru. Nos trois premiers « angles » étaient : Jésus sauve, Jésus baptise d'eau et d'Esprit, Jésus convie à la Sainte-Cène. Dans chacune de ces actions du Seigneur nous avons reçu la révélation de l'Eglise. Celle-ci nous est apparue sous trois formes, que nous avons appelées céleste, hiérarchique et mystique. Si nous avons eu ainsi trois visions de l'Eglise, il n'y a qu'une seule Eglise du Christ.

L'Eglise céleste, celle qui a pour tête le Christ ressuscité, l'Agneau de Dieu adoré par toutes les créatures spirituelles, est la même que l'Eglise hiérarchisée sur la terre. Car cette dernière a aussi pour Chef suprême le Christ ; c'est Lui, qui étant monté au ciel, donne les ministères, les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs. L'Église hiérarchisée à son tour est la même que l'Eglise mystique, car ici encore le Chef est Jésus-Christ et c'est lui qui demeure dans les sarments dont il est l'unique cep.

Ne disons pas que l'Eglise hiérarchisée et l'Eglise mystique ne sont pas la même, sous prétexte qu'il y aurait dans l'Eglise hiérarchisée des parties mortes qui ne jouissent pas de la vie mystique. Car si nous sommes de ceux qui jouissent par le Saint-Esprit d'une grâce de communion avec le Christ cela ne nous autorise pas pour autant à jauger le niveau de la vie mystique des autres. Cela échappe complètement à nos prises.

Ne disons pas non plus que l'Eglise hiérarchisée et mystique de la terre est distincte de l'Eglise du ciel. D'ores et déjà notre Culte est lié en un seul avec le Culte du ciel. Si les anges nous sont invisibles â la Table-Sainte, ils y sont certainement présents comme la garde d'honneur de notre Roi.

Il n’y a qu'une seule Eglise, céleste, hiérarchique et mystique. L'Evangile est la bonne nouvelle de Jésus. Du même coup il est la révélation de Christ et de l'Eglise, C'est le grand mystère de l'Epouse associée à la gloire et à la victoire de l'Epoux. Si nous parlons de ces choses encore en balbutiant, si l'Eglise, ou les aspects divers de l'Eglise, nous apparaissent dans une division où les raccords ne se font pas bien, - c'est que nous sommes encore, avec l'Eglise elle-même, en chemin vers la perfection, en croissance vers la pleine stature du Christ. C'est pourquoi l'Evangile est incomplet sans le quatrième « angle » : Jésus revient.

6.- JESUS REVIENT POUR L'EGLISE.

Par la nouvelle naissance, le croyant reçoit le pardon de tous ses péchés, les grâces nécessaires à une vie sainte, la certitude de la vie éternelle. Cette certitude est précisée dans le Baptême d'eau : « Si nous sommes devenus une même plante avec lui par la conformité à sa mort, nous le serons aussi par la conformité à sa résurrection. » La résurrection de Jésus-Christ est à l'œuvre dans la marche en nouveauté de vie. Elle entraînera aussi la résurrection de notre corps, et vous savez avec quelle force S. Paul insiste dans le chapitre 15 de I Corinthiens, sur l'importance primordiale de cette certitude. « Si les morts ne ressuscitent point, Christ non plus n'est pas ressuscité. Et si Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine. »

Or, à part peut-être quelques mystérieuses exceptions, la résurrection est promise à tous les croyants en un même moment, qui est celui de l'Avènement du Seigneur. En ce jour de l'Eternel, un jugement de feu détruit les choses visibles et passagères. Les vivants, restés pour l'Avènement du Seigneur, sont transfigurés en un clin d'œil, sans passer par la mort : ils reçoivent leur corps de résurrection qui engloutit le corps mortel.

La résurrection promise est donc pour chacun une participation à la destinée de l'Eglise, laquelle, à l'Avènement du Seigneur, devient l'Eglise ressuscitée. C'est l'Epouse qui apparaît sans tâche ni ride ni rien de semblable, mais sainte et irrépréhensible. La femme, sauvée par grâce, - l'Eglise,- atteint la pleine stature de l'homme, - le Christ de l'Incarnation. Ce sont les noces de l'Agneau, et son épouse s'est préparée, et il lui a été donné de se revêtir d'un fin lin, éclatant et pur.

Partout où le Saint-Esprit est répandu dans la plénitude, Il annonce la proximité de l'Avènement du Seigneur. Pourtant, à mesure d'homme, le Retour de Jésus tarde. Je veux marquer ici un caractère important du temps que nous vivons. Au début, l'Avènement du Seigneur a été l'espérance vivante de l'Eglise primitive unie. Par la suite, l'Eglise a vaqué à son œuvre terrestre : l'espérance eschatologique est apparue surtout dans des tendances dissidentes. Cette espérance n'a eu dans l'Eglise que quelques rares prophètes isolés. Aujourd'hui l'espérance vive du Retour de Jésus va devenir la prière commune de toute l'Eglise instituée. Prenant conscience d'être d'ores et déjà l'Eglise céleste, hiérarchique et mystique, l'Eglise de Jésus-Christ, l'Epouse née de l'Evangile, va prendre conscience d'être celle qui sera bientôt l'Eglise ressuscitée, la nouvelle Jérusalem parée comme une épouse pour son époux.

II. - L ' UNION DE PRIERE

1.- SITUATION HISTORIQUE : LE RETOUR DU SEIGNEUR EST HORS DE L'EGLISE.

Un article de la Charte de l'Union de prière dit : « Nous ne prions pas pour l'unité de l'Eglise universelle en sortant de toutes les Eglises, mais en restant dans l'une d'elles, avec toutes les obligations et les sacrifices que cela peut comporter. »

Ce qui est affirmé de la sorte au sujet de la prière pour l'unité chrétienne doit l'être à plus forte raison encore au sujet de la prière pour le Retour du Seigneur.

Reprenons un peu plus en détail ce que nous indiquions à la fin de l'étude précédente, sur la situation par rapport à l'Eglise de la prière pour le Retour du Seigneur.

Au temps des apôtres, pas d'hésitation. L'Eglise, assemblée prie pour la Parousie. « Maranatha ! » Le Seigneur vient ! Puis les apôtres s'éteignent, le Seigneur n'est pas revenu, l'Eglise s'organise sur la terre, sous la persécution. Vers la fin du second siècle les Montanistes ont en leur sein des prophètes ; ils annoncent l'avènement du Seigneur ; ils se séparent de l'Eglise, qu'ils jugent impure et mélangée. La secte s'éteint à son tour et Jésus ne revient pas.

Un mouvement eschatologique puissant se dessina au moyen âge dans les milieux franciscains. Se réclamant des écrits de Joachim de Flore, des fils de S. François proclamèrent l'avènement d'une ère nouvelle, celle du Saint-Esprit, et le proche avènement du Seigneur. Eux aussi furent poussés au schisme et finirent par s'éteindre.

Au début du XIXe siècle, Darby, d'origine anglicane, élabora un plan du Retour de Jésus, avec la prévision des événements successifs qui devaient se dérouler d'après l'interprétation qu'il donnait des prophéties bibliques. Selon Darby, l'Église n'existe plus depuis la mort des apôtres. Seuls des vainqueurs individuels attendent le Retour du Seigneur.

L'annonce du Retour de Jésus dans l'Eglise est représentée par quelques grandes personnalités : S. Vincent FERRIER, au début du XVe siècle ; parmi les Réformateurs, LUTHER, qui avait une vive attente du jugement dernier ; cet étrange saint catholique du XVIIe S. Grignion DE MONTFORT ; plus près de nous il faut citer l'Alsacien Christophe DIETERLEN, l'ami de BLUMHARDT.

Ainsi jusqu'à nos jours, l'attente eschatologique a été drainée d'une manière générale dans des courants dissidents et n'est restée dans l'Eglise qu'à titre exceptionnel.

2.- FAIRE REVIVRE L'EGLISE PRIMITIVE ?

Depuis le montanisme jusqu'aux Assemblées de Dieu de nos jours, en passant par les Joachimites du moyen-âge et tant d'autres, il y a eu un désir de faire revivre l'Eglise primitive. Celle-ci apparaissait dans le passé comme une sorte de paradis perdu. DARBY, plus logique et plus austère, considéra ce paradis comme définitivement perdu.

Pour les uns comme pour les autres, il y a dans l'histoire de l'Eglise comme une sorte de chute ou de malheur. L'Eglise se serait gâtée dans le temps.

Ce pessimisme ne me paraît pas juste. Dieu est le maître du temps. Il a permis le développement de l'Eglise tel que l'histoire nous l'enseigne. Nous, chrétiens d'aujourd'hui, nous ne pouvons pas voyager à retours dans le temps, aller nous replacer en l'an 60 ou 70 par exemple, et reprendre les choses au point où elles en étaient à ce moment-là.

Du reste, que s'est-il passé dans le déroulement du temps ? Deux choses : d'une part que l'Eglise issue de la Gentilité a coupé tout lien avec Israël et a rejeté le peuple de Dieu dans les ténèbres extérieures. D'autre part, et parallèlement, l'Eglise a judaïsé en plus d'une manière, infléchissant plus ou moins le message du Christ dans le sens judaïque qui avait été repoussé par le Christ.

La tentation était grande, car les enfants qui naissent de parents chrétiens, sont dans une situation très semblable à celle des Juifs. Le Christianisme est pour nos enfants une Loi sous laquelle ils sont élevés, avant de comprendre toute la richesse de la grâce. Combien il est facile alors de laisser ces enfants toute leur vie sous le joug de la loi chrétienne ! Ils sont enfants de l'Eglise, de la chrétienté, de la civilisation chrétienne : qu'ils le restent ! Mais alors ils cesseront de devenir des fils et des filles de Dieu par la foi en Jésus-Christ.

La tentation de judaïser est grande aussi pour les ministres de Jésus-Christ. Dotés d'une autorité hiérarchique, combien le glissement leur est facile, ce glissement qui les porte à dominer sur les héritages du Seigneur ! Les reproches de Jésus aux scribes et aux pharisiens retombent souvent sur ses propres serviteurs.

Ainsi l'Eglise des Gentils, séparée des Juifs selon la chair, sécrète pour ainsi dire son propre judaïsme, contre lequel elle a à lutter à l'intérieur d'elle-même, et dont elle ne s'affranchit jamais complètement. C'est là une situation historique, qui ne peut pas être défaite. Il faut prendre en 1962 l'Eglise de 1962 : nous n'avons pas à recréer artificiellement l'Eglise de l'an 62.

3.- METTRE LE RETOUR DE JESUS DANS L'EGLISE.

Prenant donc l'Eglise d'aujourd'hui telle qu'elle est, que veut le Saint-Esprit ? Réponse : le Saint-Esprit veut mettre le Retour de Jésus dans l'Eglise, c'est-à-dire mettre en elle le désir, l'attente, la préparation du Retour de Jésus. C'est une tâche entièrement nouvelle certes, mais qui s'insère sur le donné tel qu'il est. Il s'agit que l'Eglise confesse le Christ au centre d'elle-même, d'une part, en surmontant son judaïsme intérieur, et d'autre part qu'elle accueille Israël comme une partie intégrante de son unité, au lieu de le rejeter hors d'elle.

Une Eglise qui surmonte son judaïsme intérieur est une Eglise confessante ; c'est une Eglise réveillée, où les pasteurs, les anciens, les diacres et les fidèles confessent le nom de Jésus-Christ à la Table-sainte, parce qu'ils le connaissent comme leur Sauveur personnel : « La première intention de l'Union de prière est que de telles âmes soient suscitées sans cesse parmi les catéchumènes de l'Eglise, parmi ses anciens catéchumènes, et dans le peuple qui l'entoure. » Charte § 11.

Ainsi l'Union de prière est une communauté priante, - comme son nom l'indique,- qui place en tête de sa prière le Réveil de toutes les Eglises par la conversion des âmes. C'est ainsi que le judaïsme intérieur, le légalisme formaliste, sont surmontés : lorsque les âmes sont touchées par la grâce, en réponse à la prière.

Parallèlement, l'Union de prière intercède pour le salut des Juifs. Nous ne savons pas comment les prophéties s'accompliront : « ainsi tout Israël sera sauvé », Romains 11/26 ; mais puisque cela dépend de la sagesse et de la puissance de Dieu, c'est aussi de la prière des chrétiens issus de la Gentilité que doit partir le salut des Juifs,

Les Eglises confessant le nom de Christ et invitant Israël à leur Table-sainte, se rapprochent les unes des autres dans l'unité du Corps de Christ. L'achèvement du mouvement œcuménique n'est pas seulement théologique, il est dynamique, dans la puissance de Dieu qui va vers l'Avènement du Seigneur : c'est en se réveillant, en se sanctifiant, que les Eglises se lèvent comme les vierges ayant leurs lampes allumées. Elles marchent ensemble dans la même direction, vers l'Epoux. Le grand principe de cette unification dynamique, c'est l'union des Juifs et des Païens « en un seul homme nouveau », Ephés. 2/15. C'est pour cette réunion que Jésus a versé son sang sur le bois de la Croix : « Afin de créer en lui-même avec les deux un seul homme nouveau, en établissant la paix et de les réconcilier -l'un et l'autre en un seul corps- avec Dieu par la Croix. » Le salut des Juifs est le ciment qui scellera l'unité chrétienne. Ainsi, par ces prières, par ce dynamisme de l'Esprit, l'Eglise se prépare pour sa réunion avec son Seigneur. Mettre cette prière dans l'Eglise, tel est le but de la communauté de l'Union de prière.

4.- SUCCES ET INSUCCES DE L'UNION DE PRIERE.

L'Union de prière invite à se grouper en communauté priante des âmes qui ont été baptisées du Saint-Esprit. C'est du même coup inviter ces âmes à ne pas remporter les succès que l'on escompterait de la puissance d'en-haut. Au lieu d'agir visiblement et brillamment, ces âmes prennent une position cachée et prient dans le secret, seules ou par petits groupes.

Plus profondément, il est dans la nature même de l'Union de prière de ne pas pouvoir remporter de succès : car le seul succès qui compte pour elle, c'est l'Avènement du Seigneur. Or, tant que cette terre dure, ce sont les moqueurs qui ont raison, eux qui disent comme les contemporains d'Ezéchiel : « Les visions qu'il a ne sont pas près de s'accomplir. Il prophétise pour des temps éloignés », Ezéch. 12/27. Il n'y a pour la communauté priante du Retour aucun succès valable en dehors de ce Retour même.

Considérons encore que la prière pour le Retour du Seigneur est inséparable de la souffrance : souffrance du délai qui se prolonge, souffrance dos obstacles que l'adversaire suscite sur la route, souffrance dans la compassion pour tout ce qu'il y a d'inconsolable dans les détresses que multiplie le monde moderne. Quel baume y a-t-il en Galaad pour la souffrance des Juifs persécutés par le Nazisme, ou pour la souffrance des Japonais d'Hiroshima ? Seule la consolation éternelle du Royaume de Dieu permettra au Seigneur d'essuyer toutes les larmes de tous les visages. Dans l'attente et la préparation du Retour, la communauté priante a part aux douleurs de l'enfantement dans lesquelles la création entière soupire et souffre, Romains 8/22.

Si telle est la part de l'insuccès et de la souffrance pour la communauté priante par le Saint-Esprit, le succès, pour elle, c'est d'assister aux hauts faits de l'Eternel. Quel rapport y a-t-il entre nos faibles prières et les grandes choses que Dieu accomplit ? Nous prions petitement et faiblement pour l'unité visible du Corps du Christ. Et, en 1961-62, nous sommes contemporains de l'Assemblée de la Nouvelle-Delhi, de l'admission des Orthodoxes russes dans le Conseil œcuménique, de l'admission aussi de 2 Eglises pentecôtistes du Chili, de la conférence pan-orthodoxe de Rhodes, de la préparation du Concile de Jean XXIII. Il semble que Dieu nous a confié par l'Esprit un écho de son action qui s'étend sur toute l'Eglise et la pénètre, toute entière. J'ai la certitude que l'Eglise verra le salut des Juifs. J'ai la certitude que l'Eglise-Epouse dira par l'Esprit : « Viens ! Seigneur Jésus ! » Il y a une sorte d'osmose dans tout le Corps de Christ des prières qui sont données par l'Esprit à la communauté priante.

5.- POURQUOI UNE COMMUNAUTE ?

Etait-il nécessaire de susciter une communauté, dans l'intention de mettre le Retour de Jésus dans l'Eglise ? La réponse est : oui, cela était nécessaire, parce qu'il ne convient pas, pour cette tâche, de répandre des idées, ou de publier des livres, ou de faire une propagande sous une forme quelconque. Ce que l'Esprit dit aux Eglises doit être recueilli dans des cœurs, dans des vies concrètes. « Alors ceux qui craignent l'Eternel se parlèrent l'un à l'autre », Malachie 3/l0.

Le groupement des âmes qui portent l'espérance du Saint-Esprit met ces âmes au «bénéfice de la promesse du Seigneur : « Si deux d'entre vous s'accordent sur la terre pour demander une chose quelconque, elle leur sera accordée par mon Père qui est dans les cieux », Matthieu 13/19. Le verbe « s'accorder » est susceptible de bien des nuances ; il peut être pris pour ainsi dire à des niveaux différents. Deux hommes sont d'accord, en passant et pendant quelques instants, pour faire un bout de chemin ensemble. Un mari et une femme s'accordent sur la fondation d'un foyer qui les unit l'un à l'autre pour la vie entière. L'accord des croyants dans la prière pour le Retour doit être extrêmement profond, durable, étendu. On ne demande pas entre autres le Retour de Jésus, et puis, à côté, le succès de tel ou tel projet. L'union porte sur la perle de grand prix, en vue de laquelle on sacrifie tout le reste.

L'accord dans la prière demande donc que la communauté priante ait une structure qui unisse les vies selon des lignes directrices reconnues par tous. La première de ces lignes de force est la fidélité de cœur à l'Eglise dans laquelle Dieu a placé chacun de nous. Comment le Saint-Esprit mettrait-il le Retour de Jésus dans l'Eglise, si ceux qui portent cette espérance n'étaient pas profondément fidèles à leur Eglise propre ?

La seconde ligne de force de notre union est la croissance dans la grâce, le refus de toute sclérose, la lutte pour surmonter les différends qui peuvent nous diviser sans cesse. Cela demande une obéissance librement consentie, des égards mutuels, une présence de la charité, en qui se résument tous les fruits de l'Esprit.

La troisième ligne de force communautaire est la fidélité dans la prière elle-même : prière personnelle, prière en commun par groupes, et prière dans le cadre des assemblées qui groupent une ou plusieurs zones de l'Union de prière. La prière pour l'Avènement du Seigneur doit être persévérante jusqu'à la fin.

6.- LA RESISTANCE A L'ANTECHRIST.

Le quatrième principe de la structure de l'Union de prière postule du style de vie dans la résistance à l'Antichrist.

Les Saintes-Ecritures, et avec elles les moralistes chrétiens opposent fortement le monde et l'Evangile. « N'aimez point le monde, ni les choses qui sont dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui. » Les exhortations traditionnelles supposent qu'il y a d'un côté le monde, et de l'autre la vie chrétienne. Il y a une option : on va d'un côté ou de l'autre. Dans les derniers temps, il n'en va plus ainsi. « Sache que dans les derniers jours, il y aura des temps difficiles », II Tim. 3/1. La difficulté consiste en ceci, que le monde s'est insinué partout. Il a pris des apparences convenables, attrayantes, séductrices pour tout dire. Tout baigna dans les principes du monde, aucune structure sociologique ne lui résiste. Avec une douceur implacable, le monde enrégimente tous les hommes, il dispose de tout leur temps et de tous les aspects de leur vie. C'est le règne de l'Antichrist, sous un visage aimable et souriant qui recouvre une autorité tyrannique.

La communauté priante résiste à l'emprise antichristique par la force des vœux.

Le Baptême, et plus spécialement l'immersion du Baptême, est un vœu général de renoncement au monde ; l'être tout entier, esprit, âme et corps, est retiré du monde et caché en Jésus-Christ. Un tel vœu est une condition pour recevoir le Baptême du Saint-Esprit et la prière du Retour.

Il est un certain nombre de vœux que la communauté priante demande à tous ses membres, et qui sont comme un signe de ralliement de l'espérance du retour de Jésus. Tels sont le maintien du travail manuel ou intellectuel, la sanctification de l'argent, l'intégrité du foyer et la théologie du vêtement.

L'Union de prière favorise en son sein, pour ceux qui y sont appelés, des vœux plus précis, qui rejoignent les vœux religieux, le célibat, la pauvreté, l'obéissance. Ces vœux ne tracent pas de frontière entre ceux qui les prennent et les autres. Jésus, sur la terre, était entouré des apôtres, des disciples et des saintes femmes, sans que cela créât de frontière. Le Seigneur Jésus qui revient et qui est déjà tout proche, marche sur le chemin avec la communauté qui le suit pareillement. Elle ne trace pas de frontière à l'intérieur d'elle-même. Elle ne trace pas de frontière entre elle et l'Eglise. Elle est la communauté dans l'Eglise.

LE REJET D'ISRAËL

- 1964 -

Texte établi à partir des notes prises par F. Lovsky.

Lundi 31 août – matin

Lectures : Parabole des vignerons, Mt 21 ; Jérusalem, Lc 13 ; Rom, 11 v.15

Ce n'est pas une étude fouillée et difficile, mais une causerie familière. Quand vous arrivez en France, les Suisses, qu'est ce qui est défendu de sortir par la douane ? Supposez que ce soit défendu d'apporter de l'or par la frontière – ou d'autres choses. Mais les contrebandiers : les cigarettes, le tabac, le chocolat, l'alcool (Etats-Unis), il y a des choses qui sont défendues. Les confiscations...Samedi, nous avons dit qu'il était interdit d'apporter des idées toutes faites ici, à la Retraite, sur Israël. Il faut les déposer. Cela ne veut pas dire que ce soit mauvais ! (comme le tabac et l'or). Les idées reçues sont peut-être très bonnes mais on les dépose pour demander quelque chose au Seigneur. Vous pourrez reprendre vos idées reçues en sortant, en vous en allant. Nous les apprécierons mieux, nous saurons le bon et le mauvais du tabac et de l'or. Je ne condamne pas les théories.

Je vais parler de quelque chose à laisser pour avoir l'esprit très libre : Rom. 11 v.15. Les juifs ont été rejetés. Qu'est-ce que ce n'est pas ? Qu'y a-t-il en l'air à ce sujet ?

a) Un clou chasse l'autre. « Un, Deux » dit le sous off...

Un : l'Ancienne Alliance, le peuple Juif.

Deux : la Nouvelle Alliance, le Royaume de Dieu annoncé. Quelque chose qui remplacerait le peuple Juif et Jérusalem. Un : Jérusalem et la Terre Sainte. Deux : la Terre entière. Un : le peuple Juif. Deux : les Gentils. Alors, les Juifs sont rejetés car Un est remplacé par Deux. Ils ont fini leur tâche, c'est le temps des Gentils, de la Chrétienté, de l'Eglise. Par exemple, Bossuet [M. D. le lit] : tout devient Israël dans la Nouvelle Alliance, un Nouveau Sacrifice est substitué à l'Ancien. [M. D. explique que pour Bossuet : 1, David est [remplacé] par 2, Charlemagne.

C'est peut-être de l'or, mais c'est une idée toute faite, et que j'ai eue longtemps, sauf sur Charlemagne, jusqu'à il y a une trentaine d'années, jusqu'à [Doucia] Trachtenberg baptisée. Le rejet d'Israël, c'est la substitution de 2 à la place de 1.

Mais alors, s'il y a cette succession et cette substitution, les Juifs n'ont-ils pas été coupables ? Ont-ils subi une punition qui expliquerait le nouvel empire ? Alors, on interprète la parabole des Vignerons pour aller dire des choses injustes. Jésus-Christ n'annonce pas que les Juifs soient prédestinés au mal, et forcés de le faire, et forcés d'être punis. Que la ruine de Jérusalem est annoncée comme une chose irrévocable, et qu'il débite des prophéties, des oracles ! La parabole des Vignerons est pleine des sanglots de la miséricorde de Jésus-Christ ; il ne veut pas qu'elle s'accomplisse ; et peut-être qu'il ne sait même pas si elle s'accomplira ! Elle est une exhortation du profond du cœur, un avertissement suprême : n'allez pas tuer le Fils ! Ce n'est pas Jésus qui dit la punition, mais les Juifs...La liberté du peuple d'Israël dans sa masse est allée dans ce sens.

Ils ne sont prédestinés ni au mal ni à la malédiction. Ils sont dans un grand combat et un grand appel. Jésus tremble et supplie. [Même ?] accent, sans dureté.[1] Méfions-nous d'une interprétation dure et intellectuelle de la parabole.

b) Est-ce que les Juifs sont maudits et rejetés parce qu'ils sont déicides ? Les Juifs sont-ils les tueurs de Dieu ? C'est une idée répandue chez les Chrétiens de la Gentilité ; nous en sommes imprégnés. C'est la pire des idées reçues. Que cette idée parte en fumée ! Il faut poser la question. [M.D. lit dans un livre en anglais, d'un Darbyste] : « le dixième jour de Nisan (les Rameaux) Dieu a rejeté la nation pécheresse qui avait rejeté son Fils ». Vengeance...Meurtriers du Messie...[2] « On ne doit absolument pas croire que la miséricorde de Dieu envers les Juifs ait pu continuer encore tandis que cette nation apostate crucifiait son Fils »

Que Dieu purifie nos cœurs de tout ce qui ressemble à cela ! Jusqu'au plus profond …

[Maintenant, le] côté lumineux du « rejet » des Juifs. Il n'y a pas de vocation plus belle que de dévoiler la Parole de Dieu. Eh bien, je suis sûr : une partie des Juifs, la masse, ont été rejetés depuis 30 (la Croix) jusqu'à 70 (Jérusalem) dans la mesure où de tout leur esprit et de toute la liberté ils n'ont pas cru à la

[1] Ici mes notes sont difficiles à comprendre. Je laisse un blanc.

[2] Je ne suis pas sûr que les guillemets commencent ici.

Résurrection. Tous les Juifs, tous les Païens sont coupables de la Crucifixion et tous sont sous la miséricorde. Sont sauvés ceux qui le croient.

Sans aucun rejet, en premier lieu, après la Résurrection, l'Evangile a été annoncé aux Juifs. Tous ceux qui ont cru ont été sauvés. Les autres, par leur liberté, ont choisi de rejeter, [mais ils n'ont été] pas plus rejetés que les philosophes athéniens d'hier matin. La même mesure pour tout le monde. Il n'y a aucune malédiction à cause de la Croix, il n'y a de malédiction que sur Jésus-Christ, pendu sur la Croix. Elle [la malédiction] est tombée sur Christ. Le salut est annoncé à tous les hommes ; aux Juifs d'abord, et aux autres.

Mardi 1er septembre matin (suite)

Jean 11 /47-51 Nous avons vu comment il ne faut pas comprendre le « rejet » des Juifs. Comment faut-il le comprendre ?

Plusieurs d'entre vous avez relu Actes depuis 13 : les juifs ne sont pas rejetés ! Paul leur annonce l'Evangile en priorité. N'étant pas théologiens, vous n'interprétez pas [ainsi] : « Il leur prêche mais Dieu qui veut les maudire sait qu'ils n'accepteront pas. La prédication est un tour de vis pour les rejeter ! »

Je dis non. Saint Paul attend leur conversion, et Jésus-Christ l'attend aussi. Sur la Croix, il a les bras étendus, sans restriction. Le mystère de la prédication et de la liberté n'empêche pas cela.

Jésus est mort pour la nation (Jean 11/ 50) ---- en priorité pour elle. Les Païens entrent dans ce salut, en deuxième ligne. Nous « aussi ». Saint Paul prêche dans les synagogues des pays païens. Les Juifs sont dans le temps de la grâce. L'Eglise est universelle, apostolique (romaine, disent les Catholiques), mais les Catholiques admettent aussi qu'elle est juive essentiellement : Jérusalem, le fils d'une vierge juive, les 13 apôtres juifs. Les trois mille premiers Chrétiens étaient Juifs. Les Païens, après Corneille. Saint Paul donne en exemple les Eglises de Dieu en Judée (Congar l'a prouvé). La règle vient de Jérusalem. La Terre Sainte est plus importante que Rome, Genève et Chicago. Ce fut si émouvant, Paul VI et Athénagoras se donnant le baiser de paix à Jérusalem ! L'Eglise universelle est essentiellement juive.

Nos frères catholiques prient en recourant aux saints. Admettons ! Ils passent beaucoup de temps à prier des Juifs ! Donc les Juifs ne sont pas rejetés ; ce sont les membres fondateurs par excellence de l'Eglise, dans le passé. Donc ni rejet, ni malédiction, ni punition, ni exclusion.

Le rejet c'est comme le rejet de n'importe qui (Rom. 10 /9) L'inverse est vrai. Le rejet des Juifs (cf Act 13 ss) obéit à cette règle pour tout le monde. On est croyant si on croit que Jésus-Christ est ressuscité des morts. Les Juifs n'ont pas cru en majorité, ils ont été rejetés, ils ont été rejetés exactement comme Mao et K[hrouchtchev] (s'ils ne sont pas au ciel, peut-être) qui ne confessent pas Jésus-Christ. Ils ne sont pas rejetés parce qu'ils auraient crucifié Jésus-Christ. Le monde est rejeté comme les Juifs, de la même manière.

Y a-t-il quelque chose de spécial ? Oui, car c'est particulièrement douloureux pour le cœur de Dieu le Père. Il saigne d'une déception. Cf les accents de l' A.T. et du N.T. Pour le dire. Tout ce qui concerne le rejet des Juifs est plein d'un sanglot, d'une plainte dans le cœur de Dieu ! Mon fils aîné ! Ce que nous appelons punition, châtiment, malédiction, c'est qu'il a été possible que le refus soit possible après tant de prévenances ; mais c'est comme l'athéisme d'un enfant qui fut baptisé bébé. C'est une déception effroyable dans le cœur de Dieu. La « colère » de Dieu c'est seulement une déception. Le Mystère d'Israël vous invite à connaître la souffrance, l'attente, la déception de Dieu ; avec patience, sans changer la Croix de Jésus-Christ en malédiction ! Le Dieu vivant souffre par les souffrances de Jésus-Christ sur la Croix. Mon fils, mon aîné ; voyez David : « mon fils, mon fils... »

Si, ce rejet est grave et entraîne une situation terrible pour Israël, mais selon une loi générale pour tout le monde : celui qui rejette Dieu rejette la maison paternelle, sa patrie véritable ; il devient un apatride. Cela a été manifesté après 70. C'est leur châtiment --- si vous voulez--- c'est une chose terrible, accroissant les souffrances. Mais ces souffrances, Dieu les connait toutes. « J'achève de souffrir dans mon corps les souffrances de Jésus-Christ » : on ne peut rien ajouter aux souffrances, parfaites, de Jésus-Christ, pour le salut des âmes ; mais Jésus-Christ veut bien partager sa souffrance avec son épouse (il appelle Jean, Pierre et Jacques à Gethsémané ; ou Marie et Jean au pied de la Croix : c'est un partage pour faire abonder l'amour).

Jésus partage sa souffrance avec les Chrétiens qui acceptent ; en ce sens, parce qu'il est Juif et que l'Eglise est juive, et que l'Election n'est jamais caduque ni interrompue, ni révoquée, parce que les Juifs sont le peuple élu, les souffrances de la nation apostate [à cause] des choses odieuses dites et faites contre eux ; et 1933-1945, ce sont, pour dire grossièrement, des souffrances pour la rédemption du monde, pour la hâter. Ils souffrent pour le salut du monde. Ils croient qu'il n'y a que la leur, pas celle de Jésus-Christ, mais dans ce blasphème il y a une part de vérité. La souffrance des Juifs concourt à la destruction de la mort et à l'avènement du Royaume de Dieu.

SUR L'ETAT D'ISRAËL

- 1964 -

Texte établi à partir des notes prises par F. Lovsky.

Jeudi 3 septembre – matin

« Nous sommes pressés : allons lentement » dit Talleyrand. Les choses ont frémi pour nous ces derniers mois. Mais c'est extrêmement peu à côté de ce que Dieu peut nous dire. Nous sommes au commencement. Il faut le poursuivre. Où en sommes-nous ? Nous sommes loin d'être arrivés ! L'Eglise non plus. Donc, ni bilan ni conclusion. Ce sont des réflexions à une halte sur le bord du chemin.

Rom XI / 15 : Réintégration ? Comporte-t-elle la reconstitution d'un Etat juif en Palestine ? Les « Frères », en marge des grandes Eglises, ont une science des Ecritures, de leur contenu ; ils disent sans en douter : oui. Mais pas maintenant, après le premier Retour de Jésus-Christ. Donc l'Etat actuel est un piège de l'Antichrist.

Est-ce voulu de Dieu ? Un bien positif ? Dans les Eglises on dirait plutôt oui. M. Chasles dit oui. Il y a un sentiment plus ou moins vague que l'Etat d'Israël est de Dieu.

Pour répondre, je ne me servirai pas de l'A.T. C'est trop difficile, et il y a un esprit de discussion au sujet de cette soixante-dixième semaine... Nous ne savons absolument rien de ce qu'il y aura après le Retour de Jésus-Christ. Alors, Jésus nous l'expliquera. Il nous donnera le règlement. Il n'y a rien dans la Bible pour après. L'Enfer est un mystère. Il y aura une nouvelle vigne. Il y aura des chats. Le parfum des croissants de Paris. Mais je ne peux pas décrire cela. On verra les anges---ce sont les motards---Ils nous diront des choses. Il n'y aura plus de mort.

Je ne me base donc pas du tout sur l'A.T. C'est trop difficile. Il faut prendre le N.T.

Nous permet-il de croire qu'il annonce, qu'il entrevoit le retour en Palestine ? Je n'en sais rien. C'est un devoir de vacances que je vous donne : étudiez les Evangiles pour cela. Devoir facultatif[1].

Marc 13 / 29 : est-ce une allusion ? Ce n'est pas impossible puisque le figuier maudit est bien Israël. Je ne sais pas.

Mc 13 / 14 : Cette génération ne passera pas...je peux me tromper. Cela ne veut pas dire que génération, ce sont les gens du même âge, mais les gens de la même race. Il y aura des Juifs...

Mt 10 / 23 Il faut qu'Israël soit dans son pays. C'est possible.

Mt 23 / 30, Lc 13 / 35. La Maison déserte n'est pas arrachée.

Et INRI : le titre « Roi des Juifs » semble annoncer la réintégration. Il viendra dans son royaume, dans son pays.

Les Juifs sont, au début, la base. A la fin, un couronnement, pas des individus. Si c'est une nation, qu'est-ce qu'une nation sans pays ?

Ce sont des attaches pour l'Eretz Israël dans le N.T.

Je pourrais conclure par Caïphe, Jean 11 / 50 : pour la nation. La nation [mène] à la Palestine pour accepter Jésus. La dispersion [mène] à la nation en un seul corps.

Le Retour de Jésus est un rassemblement. Les Juifs ne sont pas autour d'une capitale, d'une doctrine chrétienne, mais ce sont les Païens qui sont rassemblés, dispersés et rassemblés autour de Jésus-Christ. C'est nous les migrateurs : nous allons dans la Lune !

Ce centre, c'est peut-être la nation juive. Jérusalem est un point fixe. Voyez le geste de Paul VI

La base biblique de l'eschatologie semble indiquer, donc, que l'Etat d'Israël est voulu de Dieu.

[2] C'est ces derniers mois seulement que m'est apparu une raison biblique décisive. Je n'oserais pas encore la prêcher. Les Juifs ont été rejetés pour la réconciliation du monde. Le peuple élu a eu une souffrance terrible. Elle n'est pas hors du Christ. Ces souffrances complètent celles de Jésus-Christ sur la Croix, et concourent au salut des nations. Dans ces grandes souffrances, où il y a des souvenirs affreux,

---

[1] A partir d'ici, mes notes sont hachées, prise d'une manière moins régulière. M. Dallière improvisait, et passait d'un texte à l'autre

[2] A partir d'ici, j'ai mieux suivi l'exposé.

abominables, croyez-vous que c'est Jésus-Christ qui vous dit : Ne nommez pas trop ces horreurs, ne les étalez pas trop, pour ne pas manquer de respect pour eux ; ne manquez pas trop d'amour pour les Allemands. Ils n'ont pas été très Chrétiens. Il faut parler avec beaucoup de respect des souffrances des Chrétiens et des Juifs.

Nous n'osons pas nommer les choses horribles dans la maladie. Pire que les instruments de supplice, la souffrance c'est d'avoir été des apatrides durant des siècles et des siècles. Avec une patrie, vous avez une dignité, des frères, quelle que soit votre souffrance ! Les Juifs en ont été privés. Représentez-vous la Révocation et la fondation de Berlin par les émigrés, etc...Si on les en avait chassés ensuite... Pas un lieu pour reposer sa tête, comme dans l'Evangile. Pas de patrie.

L'apatride est privé de dignité, c'est un chien chassé à coups de pied. Si nous voyons des gens souffrant beaucoup, nous prions pour une souffrance abrégée. Si c'est un malade, nous ne disons pas : qu'il soit châtié jusqu'au bout. Nous consolons, nous guérissons----ou essayons. Jamais Dieu ne demande de laisser la souffrance sans porter secours ! Si nous n'avons pas de pouvoir temporel, nous pouvons prier pour que les Juifs aient une patrie. Sans accepter les horreurs de dix mille ans pour les Juifs si nous disions : « une patrie après le Retour ». Dieu peut être sévère sans être cruel.

Nous, nous hâtons la fin des épreuves. Dieu s'est réjoui que Jésus-Christ guérisse ceux qu'Il avait « rendus » malades. Dans la mesure où on ne désire pas que les Juifs aient une patrie, nous sommes dans la non-assistance à personnes en danger. Par Th. Herzl, par la politique anglaise et l'ONU, par leur force propre, les Juifs ont une patrie. C'est de Dieu en Jésus-Christ, car c'est une charité de guérir le malade apatride. La mort de Jeanne d'Arc, d'Isaac Homel, de Pierre Durand, ce n'est pas affreux si on a une patrie dans la foi. Mais mourir et vivre n'importe comment si on a une patrie, c'est supportable.

Nous trouvons aujourd'hui que la tolérance est bonne ; c'est un don des philosophes et des déistes. Nous l'acceptons. De même l'Etat d'Israël, si c'est dû à des athées. C'est une guérison.

Pour moi, actuellement, la raison la plus profonde du retour en Palestine fait partie de la Réintégration de Saint Paul ; c'est la loi de la charité du N.T. C'est beaucoup plus fort que les textes de l'A.T. ou les raisons données par l'Evangile, comme je l'ai fait au début de cette étude.

Nous devons contribuer à hâter la fin de la « punition » --- si Dieu a puni... Cela se rattache à la guérison des maladies comme chez les Pentecôtistes, ou à Lourdes. Aimer Israël parce qu'il est puni. Pas en rajouter, ou dire : C'est bien fait ! Mais pour abréger, adoucir, délivrer.

Alors, il y a un point de divergence d'avec Roberts, au sujet de Jérusalem et de la Jordanie. Moi je le supporte, et je crois que c'est un appel à Israël pour aimer les Arabes, et les prendre en charge. C'est le fait qu'il y ait une patrie [qui m'intéresse] ; les limites, cela ne m'intéresse pas beaucoup.

Ça entre dans la vision d'amour. Je suis très content que l'Etat d'Israël ne comporte pas [l'emplacement] du Temple.

Car Dieu veut qu'Israël reconnaisse Jésus-Christ pour Roi, et Ben Gourion laisse la place à Jésus-Christ. Ce don de Dieu peut devenir un élément de catastrophe. « Quand le Fils de l'homme viendra... » et l'angoisse de Jésus-Christ...

Si les Chrétiens se repentent d'avoir « puni » au lieu de guérir en priant avec respect pour la Réintégration d'Israël dans le Royaume de Jésus-Christ ; si les Chrétiens divisés et habitués à ça prennent le fardeau de l'Unité pour la Réintégration d'Israël, c'est une « vie d'entre les morts », c'est la plus grande présence au monde ! Si les Chrétiens font ça , et s'ils refusent, je crains que ça se termine par une catastrophe. On ne le sait pas : la liberté de l'homme...Le don de Dieu qui tournerait au mal et à la catastrophe si Israël ne reconnaît pas que Jésus-Christ est son Roi...Nous offrons la première place à Israël dans l'Eglise, et la Papauté. S'il ne le veut pas c'est une fin apocalyptique.

Mais d'après l'Evangile et la Loi de charité, cet Etat d'Israël montre que le salut des Juifs est proche de la volonté de Dieu. Pas besoin qu'ils y entrent tous.

Si l'Etat d'Israël est dans la volonté de Dieu, la réintégration est alors proche de sa volonté. Il faut enfanter cela --- et c'est davantage que l'Unité.

Nous n'avons pas à faire des Missions parmi les Arabes et les Juifs. Il faut enfanter l'amour des Arabes et des Juifs. L'Eglise dans la Croix.

C'est sur la dimension juive qu'il y a le plus de risques.

L'Eternel va reployer les cieux comme je replie mon mètre après avoir mesuré les trois dimensions.

ETUDES SUR L'AMOUR-AGAPE

- 1965 -

(Schémas)

1ère étude.- Mercredi 25 Août 1965.- Pasteur Paul BECHDOLFF

L'AMOUR-AGAPE au sein de l'Eglise et des Communautés.

Texte : L'hymne de l'Agapê : I Corinthiens 13.

2ème étude.- Jeudi 26 Août 1965 - Pasteur Lucien SCHNEIDER

L'AMOUR-AGAPE dans l'Eglise pour le monde

Texte : Le bon Samaritain, Luc 10/25-37

3ème étude.- Vendredi 27 Août 1965.- Pasteur Alain SCHVARTZ

L'Amour-agapê de l'Eglise dans la célébration du Baptême

Texte : Jean 3/22 à 4/3.

4ème étude - Samedi 28 août 1965 - Pasteur Charles REMOND

Croissance de l'Amour-Agapê dans la Sainte-Cène

Texte : Jean 15/1-17

ACTES 13 A 16.

- 1966 -

Préparation à la réunion du vendredi 26 août à 9 heures

Le chapitre 13 des Actes des Apôtres

1. LA QUESTION DES DATES.

Luc n'a pas composé le livre des Actes à la manière des historiens modernes, en donnant des dates précises. Guidé par le Saint-Esprit, il prêche la foi de l'Evangile, et fortifie les âmes. Ce qu'il rapporte est vrai, (pourquoi en douter ?), mais les faits sont exposés selon le plan de Dieu, dans une vision spirituelle et surnaturelle.

Quand nous essayons, avec nos méthodes actuelles, de préciser les dates, pour raconter les faits comme nous le ferions si nous avions vécu de ce temps-là, nous n'arrivons pas à des résultats certains. Lentement, les savants se mettent d'accord sur quelques points essentiels, et diffèrent sur beaucoup d'autres.

Donc, quand nous abordons les questions de date, nous, ne prétendons pas parler avec autorité. Nous proposons des suppositions vraisemblables ou possibles qui aident à suivre les événements. D'autres suppositions sont également possibles, nous ne les excluons pas. Ce que nous voulons c'est écouter la Parole de Dieu, non pas fixer des points d'histoire au sens que nous prêtons aujourd'hui à ce mot.

2. PLACE DU CHAPITRE 13.

Avec le chapitre 13, commence la seconde partie du livre des Actes. Les douze premiers chapitres sont consacrés à Jérusalem, à la Palestine, à la Samarie et à la Syrie, avec Damas et Antioche. Nous sommes au fond de la Méditerranée, le long de la côte qui va du Nord au Sud. Avec le chapitre 13, commence le mouvement vers l'Ouest, qui apportera l'Evangile en Asie-Mineure et en Europe. Au chapitre 28, le livre se terminera à Rome. La personne de l'apôtre Pierre domine la première partie, de 1 à 125 celle de l'apôtre Paul la seconde partie, de 13 à 28.

3. CONTENU DU CHAPITRE 13.

(a) versets 1-3. Nous sommes d'abord dans l'Eglise d'Antioche de Syrie, d'où Paul et Barnabas vont partir : ce sera le début du premier voyage missionnaire de S. Paul.

(b) versets 4-12. Naviguant vers l'Ouest avec Paul et Barnabas, nous arrivons dans l'île de Chypre, à Salamine. Nous en repartirons, de Paphos, à l'autre bout de l'île.

(c) verset 13. Nous débarquons sur la côte Sud de l'Asie-Mineure et trouvons la ville de Perge, où Jean-Marc, qui accompagnait Paul et Barnabas, se sépare d'eux.

(d) versets 14-15. Arrivée à une autre Antioche, au cœur de l'Asie-Mineure, dans la contrée de Pisidie, qui fait partie de la province romaine dite de Galatie.

(e) versets 16-41. Le discours de Paul dans la synagogue d'Antioche de Pisidie. Il se compose de deux parties : l'ancienne alliance (16-25), puis l'Evangile (26-41).

(f) versets 42-52. Les effets de la prédication de Paul. Les conversions et l'opposition. La Parole se répand avec force parmi les Païens. Les apôtres, chassés de la contrée, se dirigent vers une autre ville de l'Asie-Mineure, Icône, dans la contrée de la Lycaonie, toujours dans la province romaine de Galatie.

4. DATE DES EVENEMENTS.

Grosso modo, pour fixer les idées, disons que nous devons être vers l'an 46 ou 47 de notre ère, plus d'une bonne quinzaine d'années après la mort et la résurrection du Seigneur. Si Saul de Tarse s'est converti 2 ou 3 ans après la Pentecôte, il va bientôt y avoir quinze ans qu'il est chrétien.

Préparation à la réunion du samedi 27 août à 9 heures

Le chapitre 14 du livre des Actes

1. LE CONTENU DU CHAPITRE

(a) versets 1-5. Le premier voyage missionnaire de l'apôtre Paul se poursuit. Nous sommes à Icone, au centre de l'Asie-Mineure, la Turquie actuelle. Les apôtres sont menacés de lapidation. Cela les incite à gagner d'autres villes de la même contrée, Lystre et Derbe.

(b) versets 8-18. Voici un événement qui se situe à Lystre : la guérison miraculeuse d'un impotent. Pas question de lapidation cette fois : on offre au contraire à Barnabas et à Paul des honneurs divins, qu'ils repoussent avec force.

(c) versets 19-20. Mais des ennemis de Paul arrivent d'Antioche de Pisidie et d'Icone. Maintenant Paul est bel et bien trainé à la lapidation, comme autrefois Etienne ! et il échappe de justesse à la mort. Il semble, bien que ce ne soit pas dit expressément, que l'apôtre se rétablit par une puissance surnaturelle.

(d) versets 21-26. Paul atteint Derbe, puis revient sur ses pas. Nouvelles visites dans les villes déjà évangélisées : Lystre, avec ses poignants souvenirs, Icône, Antioche de Pisidie. Il y avait eu des conversions. Maintenant les apôtres établissent les Eglises, ils nomment des Anciens dans chacune d'elles. Puis ils s'embarquent à Attalie, sur la côte Sud de l'Asie-Mineure.

(e) versets 27-28. Le retour dans l'Eglise d'Antioche de Syrie, dont les apôtres étaient partis, de longs mois auparavant. Combien de temps ce voyage missionnaire avait-il duré ? Deux ou trois années sans doute. Le séjour de Paul et Barnabas dans l'Eglise d'Antioche de Syrie se prolonge ensuite un certain temps.

2. QUAND PIERRE VINT-IL A ANTIOCHE ?

Nous savons que Pierre est venu à Antioche et y a rencontré Paul. Barnabas était présent aussi. L'épitre aux Galates raconte cette rencontre en son chapitre 2/11-14. Quand s'est-elle produite ? La réponse est que nous n'en savons rien.

Luc, en effet, est un homme de paix ; il n'aime pas mentionner ce qui ne va pas bien. Or il y eut un heurt, à Antioche, entre Pierre et Paul : dans la charité, nous le croyons, mais une grave divergence quand même. Donc, Luc n'en parle pas.

Actes 15/35 nous dira que Paul et Barnabas demeurèrent à Antioche de nouveau après l'Assemblée de Jérusalem. C'est peut-être à ce moment qu'eut lieu « l'incident d'Antioche » entre les deux grands apôtres. A la vérité, beaucoup d'historiens le pensent.

Mais d'autres savants, même s'ils sont en minorité, estiment que la rencontre difficile des deux apôtres eut lieu avant la conférence de Jérusalem. Cette rencontre serait alors sous-entendue dans notre chapitre 14, versets 27-28. Dès lors, n'est-ce pas à ce moment que Paul aurait écrit l'épître aux Galates ? Et ces Galates ne seraient-ils pas nos amis d'Antioche de Pisidie, d'Icône, de Lystre et de Derbe ? Ce n'est qu'une supposition. Elle n'est pas impossible. Elle n'est pas prouvée non plus. Mais ne donne-t-elle pas à réfléchir sur la grandeur des difficultés rencontrées par les premières Eglises puisque, au point de départ de tant de conquêtes, les apôtres avaient de la peine à discerner eux-mêmes le seul et unique chemin de Dieu ?

Préparation à la réunion du lundi 29 août à 9 heures

Le chapitre 15 du livre des Actes

1. LE CONTENU DU CHAPITRE.

(a) versets 1-5. Une grave question de doctrine est soulevée : la Loi de Moïse est-elle abolie pour les chrétiens ? A Antioche, pas de doute : la loi fait place à la grâce, mais à Jérusalem, tous sont loin d'en être persuadés. Ceux d'Antioche délèguent Paul et Barnabas pour rencontrer à Jérusalem les Apôtres et les Anciens de cette ville.

(b) versets 6-11. Réunion à Jérusalem des représentants qualifiés des deux Eglises. Introduction faite par Pierre. Barnabas et Paul rendent compte de leur voyage et de leur œuvre.

(c) versets 12-21. L'apôtre Jacques prend la parole. Il est extrêmement attaché à la Loi juive. Pourtant, sans le dire expressément, il reconnaît que cette Loi ne doit pas être imposée aux Païens qui reçoivent la bonne nouvelle, Jacques recommande cependant certaines précautions.

(d) versets 22-29. La lettre adressée par l'Assemblée de Jérusalem à l'Eglise d'Antioche et à ceux qui en dépendent. Cette lettre libère les Païens de la Loi de Moïse, et en particulier du rite de la circoncision. Elle leur demande seulement d'observer 4 abstentions, très sacrées pour les Juifs, et valables pour tous les hommes : s'abstenir des viandes sacrifiées aux idoles, du sang, des animaux étouffés et de l'impudicité.

(e) versets 30-35. Jude et Silas sont chargés de porter à Antioche la lettre de l'Assemblée de Jérusalem. Paul et Barnabas, de retour à Antioche, continuent de demeurer dans cette ville.

(f) versets 36-40. Départ de Paul pour son second voyage missionnaire. Cette fois-ci, Silas sera son compagnon de route. Nouvelle visite aux Eglises du Sud de l'Asie-Mineure.

2. IMPORTANCE DE L'ASSEMBLEE DE JERUSALEM.

L'Assemblée de Jérusalem est plus qu'un Concile : elle est la source de tous les Conciles, œcuméniques ou régionaux, et de tous les Synodes protestants. Elle marque l'existence d'une Eglise qui englobe plusieurs Eglises (ici Jérusalem et Antioche), et qui les fait vivre en harmonie, dans la vérité et la charité.

L'Assemblée de Jérusalem prend des décisions par l'autorité du Saint-Esprit, agissant dans le ministère des représentants qualifiés des Eglises. Enfin, la décision essentielle qui fut prise est d'une portée immense : les chrétiens sont libérés du fardeau de la Loi de Moïse, symbolisé par la circoncision obligatoire. C'est un affermissement du nouveau peuple de Dieu, né le jour de la Pentecôte, et qui s'étendra sur la terre entière.

3. PORTEE DES 4 ABSTENTIONS.

Les 4 abstentions prescrites sur le conseil de Jacques ne sont pas négligeables. Prises à la lettre, on peut les regarder comme n'ayant qu'une valeur locale (pour Antioche et les Eglises qui en dépendaient) et comme n'ayant qu'une valeur temporaire.

Prises selon l'Esprit, les 4 abstentions contiennent un enseignement toujours valable. Ce sont d'abord les abstentions que les chrétiens s'imposent joyeusement pour un motif de charité. Ce sont aussi des abstentions qui précisent des règles dictées par la nature elle-même, et qui sont valables pour tous les hommes. Les points mêmes que le texte aborde, et qui se ramènent à trois : l'idolâtrie, l'impudicité, le respect du sang, sont toujours actuels, si on les considère, non selon la lettre, mais selon l'Esprit.

Préparation à la réunion du mardi 30 août à 9 heures

Le chapitre 16 du livre des Actes

1. CONTENU DU CHAPITRE

(a) versets 1-3. Le second voyage missionnaire de l'apôtre Paul est commencé. Il a pour compagnon Silas, qui vient de l'Eglise de Jérusalem. Maintenant il s'adjoint un véritable « enfant spirituel », Timothée, qui appartient aux Eglises de la Galatie du Sud, évangélisées au cours du premier voyage.

(b) versets 6-10. Marches et contre-marches dans le Bord de l'Asie-Mineure, en particulier dans la Galatie du Nord, pays des Galates, venus autrefois de la Gaule, finalement l'apôtre aboutit à Troas, où une vision divine lui montre la voie : passer en Europe !

(c) versets 11-15. A Troas, Luc lui-même s'est joint à la troupe. « Nous fîmes voile » dit-il. Le pronom "nous" continue d'être employé jusqu'au verset 17. La première ville évangélisée par Paul en Europe est Philippes. La première convertie qui soit nommée est Lydie, la marchande de pourpre.

d) versets 16-34. A cause d'une démoniaque guérie, Paul et Silas sont frappés de verges et emprisonnés. Cette nuit même, ils sont l'objet d'une délivrance miraculeuse. Le geôlier et les siens sont baptisés. Les apôtres sont reçus dans sa maison, et ils ne songent pas à s'enfuir.

(e) versets 35-40. Paul et Silas font connaître leur qualité de citoyens romains. Ils exigent des magistrats que soit désavouée la manière injuste dont on les a traités. Les autorités les apaisent, mais demandent cependant aux apôtres de quitter la ville. C'est ce qu'ils font, non sans avoir revu une dernière fois la maison de Lydie, pour y saluer et y exhorter les nouveaux convertis.

2. PAUL ET SES COMPAGNONS

Lors du premier voyage missionnaire, Paul et Barnabas sont considérés comme des membres de l'Eglise d'Antioche. Ils sont envoyés vers Chypre et l'Asie-Mineure par cette Eglise. Le second voyage va bien de nouveau d'Antioche (15/35) à Antioche (18/22). Et c'est de cette métropole de la mission que Paul partira pour le troisième voyage.

Toutefois, l'Assemblée de Jérusalem a officiellement reconnu l'œuvre de Paul. Désormais, il est le messager de toute l'Eglise, de Jérusalem aussi bien que d'Antioche. L'apôtre est donc plus indépendant vis-à-vis de cette dernière Eglise. Il n'est plus désormais un « paroissien » d'Antioche, il a toute l'initiative dans son action. C'est alors que nous voyons apparaître autour de lui une « communauté de travail », au service de toute l'Eglise. Des dissentiments au sujet de Jean-Marc font que Barnabas ne se joint pas au 2ème voyage. Silas - Silvain (II Cor 1/19 et parallèles) qui vient de Jérusalem, est le premier compagnon de cette nouvelle période, puis il y aura Timothée. Le livre des Actes ne nomme jamais Tite, mais celui-ci doit déjà faire partie de l'équipe de travail de Paul : et tant d'autres dont les Actes et les Epitres nous apprennent les noms !

3. LA VISION DE TROAS.

Ce n'est pas par un projet humain que Paul est passé en Europe. A Troas, il a reçu la vision du Macédonien, qui fut l'appel même de Dieu. Aussitôt après la vision (16/10), apparaît le « nous » de Luc, qui marque le partage avec la communauté. C'est la communauté qui prend d'un seul cœur la décision, « concluant que le Seigneur nous appelait à annoncer la bonne nouvelle en Macédoine ».

Actes XIII 1 à 15 puis v. 42

Vendredi 26 Août 1966

Le titre général des méditations du matin, c'est : UN RENOUVEAU SPIRITUEL.

Aujourd'hui : Un nouveau point de départ

Antioche de Syrie, il y a 1920 ans environ : ni autos, ni fils électriques. Drôle de ville sans TV ! Hommes et femmes y ont un cadre pourtant : familles, rues, port, monuments, temples et synagogues. Il y a des problèmes, comme aujourd'hui. Mais une nouveauté : l'assemblée des Chrétiens (Actes 11 / 26), pour la première fois. On ne sait pas leurs noms [La fondation de l'Eglise d'Antioche est rappelée ici]. C'était donc une Eglise bizarre, qui inquiétait celle de Jérusalem. On avait délégué Barnabas pour aller y voir. Il va chercher Saul de Tarse, avec d'autres, pour les conduire à Antioche. (Actes 11 / 27-30 et 12 / 25). C'est une pointe avancée du mouvement né en Palestine. Et donc un point d'arrivée. Un arbuste planté à Jérusalem, y prospère vers l'an 46. La croissance semble achevée.

13 /1 : c'est une Eglise fervente, avec des Charismes, comme à Jérusalem au début. Ils ne sont pas recherchés pour eux-mêmes, mais... L'instruction et l'inspiration vont de pair. C'est une vraie discipline. On assiste à une effusion nouvelle, comparable à celle de la Pentecôte, même si elle est moins spectaculaire par ses conséquences.

13 / 2 : On ne sait pas comment ça s'est produit. Par prophétisme ? On ne sait pas ; mais l'Eglise tout entière est placée sous l'action du Saint-Esprit et y est prête. Cela concerne toute l'Eglise de ce temps-là et des siècles à venir. D'où la similitude avec la Pentecôte. Voir 2/14. Deux apôtres sont désignés. Saul est le dernier de la liste, vers des nations auxquelles les Douze n'ont pas été envoyés eux-mêmes.

Antioche nous parle donc du renouveau du Saint-Esprit ; le point d'arrivée se transformera en quel point de départ !...Les vagues et les vagues d'évangélisation de vingt siècles partent donc d'Actes 13/2 !...Tout part d'ici.

Application pour notre Retraite : il y a des temps où Dieu veut donner une effusion du Saint Esprit à son peuple. Le but de la Retraite, c'est un renouveau spirituel qui est prêt dans le cœur de Dieu. Préparons-nous à le recevoir ! Nous servons le Seigneur (par la Sainte Cène, par les réunions de prière, nous jeûnons en un sens par les privations dues à la Retraite), quel que soit notre état psychologique. C'est trop peu de dire que nous serons « vivifiés » spirituellement lors de notre départ d'ici. Car notre projet, notre prière, c'est que l'Eglise chrétienne tout entière, sur toute la terre, reçoive une nouvelle, décisive et puissante effusion du Saint Esprit !... C'est pour cela que nous « jeûnons ». Lors du renouveau d'Antioche, toute l'Eglise était en cause !

Le Premier sujet de la Charte de l'Union de Prière dit bien ce que nous demandons aujourd'hui : l'effusion du Saint Esprit sur toute son Eglise ! Le fou paraît sage quand le Saint Esprit est là ! Si nous prions pour que l'histoire de la terre soit changée pour un bond en avant de la croissance de l'Eglise vers la stature du Christ — nous sommes fous ! L'eau continuera à couler et Jésus revient dans dix mille ans. Fous ? Mais c'est cette sagesse que nous voulons.

Je vous invite à cela. C'est logique dans la folie de Dieu que nous nous offrions nous-mêmes, nous qui ne sommes que des grains de poussière sur la frange du vêtement de Jésus ! Ce qui compte, c'est le vêtement de Christ où nous figurons comme des grains microscopiques.

L'Eglise d'Antioche a porté Barnabas et Saul. Quels obstacles !... De même qu'on pense que le vin du début du repas est meilleur que la piquette de la fin, ainsi les Juifs : le meilleur a été donné à Abraham ; maintenant, c'est fini... On est irrité par l'accomplissement des prophéties : le passé est devenu un obstacle à la prophétie ici et maintenant. On demeure dans l'alliance ancienne, pétrifiés, sans renouveau. Pas seulement les Juifs : Elymas aussi. Les horoscopes, etc., le satisfont, et le passé attachant (cf. les orfèvres d'Ephèse). C'est toujours le passé !

Où nous plaçons nous ? Avec les Juifs, les Païens, ou les Chrétiens d'Antioche ? Ils auraient pu trouver un obstacle dans leur propre passé : « Maintenant nous avons parcouru un beau chemin ; c'est achevé ».

En 46, ils ne l'ont pas dit. Allons-nous dire, en 1966 : « Vingt Retraites de l'U.de P., c'est achevé ». Il y a eu quelques fruits ; maintenant, c'est fini. Plus de sève... Nous sommes fatigués.

« Grande est l'œuvre du passé ; qu'on ne nous parle pas de renouveau. » — Sondons notre cœur. Y a-t-il cet obstacle du passé en nous ? Ou sommes-nous prêts au renouveau ?

Pourquoi l'Eglise d'Antioche a-t-elle surmonté l'obstacle du passé ? Il y a des raisons pour s'installer dans le passé. Il y a eu des enfants de vieux : Abraham, Elisabeth. (Les vieillards auront des songes ; Pierre citant Joël)[1]

Le Seigneur nous recommande de discerner les signes des temps. Antioche a discerné que l'œuvre de Jésus n'était pas achevée et qu'il n'était donc pas possible de s'arrêter au rameau atteint à Antioche. On était attentif à ce point que l'annonce dans les synagogues arrivait à saturation, d'où le blocage. On n'avait pas de « brain trust », ni de VIème Plan de l'Evangélisation ; mais ils attendaient quelque chose du Saint Esprit. Ils ne se bloquaient pas dans une situation, celle de la fin de l'évangélisation des Juifs. « C'est fini ! »

L'œuvre confiée à son Eglise par Jésus-Christ est-elle achevée aujourd'hui ? Ni en quantité, ni en misères à soulager ? Bien sûr que non. Mais qu'en est-il du plan du Mystère de l'Eglise pour le salut du monde ? Le monde est-il sauvé ? La mort est-elle vaincue ? Les morts sont-ils ressuscités ?

Non, de toute évidence !...[2] Ce sont des victoires si grandes qu'elles sont impossibles. La prière nous a été donnée pour les choses impossibles. L'œuvre n'est pas achevée ; qu'on ne nous parle donc pas de vieillesse !... L'Eglise risque, en 1966, d'être bloquée dans un point-mort. Des étapes merveilleuses ont été franchies : les Missions ; l'évangélisation puissante de nos jours ; le Conseil Œcuménique si riche ; on a renoué avec les Orthodoxes, il y a le dégel avec eux, Vatican II et l'attention sur le Mystère d'Israël...C'est si beau en quelques dizaines d'années. Nous sommes au siècle des guerres et des camps, des choses horribles. Mais aussi au siècle où jamais l'église n'a été aussi belle, aussi consciente d'elle-même par sa recherche. Siècle merveilleux de l'Eglise !... Mais nous risquons de nous complaire dans ces résultats acquis. Nous ne saurions plus quoi faire. Les Catholiques sont favorisés : le Concile doit devenir vie ; c'est un travail à faire. Mais nous, les Protestants, qu'avons-nous à faire ? Il nous est facile de nous bloquer.

C'est précisément pourquoi — parce que nous n'avons pas de plan — qu'il faut que nous soyons ouverts au Saint-Esprit, que nous ayons le renouveau, que nous avancions, que nous soyons semblables aux Chrétiens d'Antioche : joie, actions de grâce pour le chemin parcouru ; nous demandons le renouveau, le Saint-Esprit, comme en 46, comme si rien n'était fait encore.

Le renouveau du Saint-Esprit, nous allons le demander par une prière du cœur profonde. Fous et impuissants que nous sommes, mouches du coche, pour la terre entière. Barnabas et Saul, renouveau pour la terre entière !... Regardons ce XXème siècle. Horreur et beauté ! Pas seulement deux hommes, mais des multitudes de porteurs de la parole. Je citerai deux hommes pour illustrer : Karl Barth, théologien et prophète. Où serait l'Eglise sans Karl Barth ? Hommage à Karl Barth !... Aurions-nous des communautés, et l'E.R.F. ? Je ne le crois pas.

L'autre, l'abbé Couturier, si modeste ; petit professeur de Sciences naturelles... En suscitant ce saint, le Saint-Esprit a réellement changé la face de l'Eglise catholique.

« Mettez moi à part Karl Barth et l'abbé Couturier »

Dieu mettra à part d'autres hommes. C'est ce que nous demandons à Dieu : une effusion du Saint-Esprit, et des vocations qui se cristallisent.

Où, ces vocations ? Pas dans l'U. de P. Bien sûr, si le Saint-Esprit le voulait, on ne refuserait pas. Mais ce n'est pas le but. [Où?] On ne sait pas où ; là où le Saint-Esprit le voudra. En Russie ; en Grèce ; en...[3] Ou dans l'Eglise catholique. Partout peut-être. Nous avons à demander le renouveau pour toute l'Eglise, pas figée, attendant, frémissante pour les nouvelles étapes que Dieu voudra dans sa sagesse.

Je ne dis pas l'U. de P. Sans éteindre l'Esprit, notre vocation c'est Syméon appelé Niger, etc., ceux d'Actes 13/1, dont on parle une fois, et qui disparaissent. Si un Karl Barth naissait chez nous, il commencerait par s'en aller. Je le pense. Nous prions pour l'Eglise, pas pour nous.

Notre mot d'ordre : prière et effacement. Ce n'est pas un oreiller de paresse. Qu'on ne se soustraie pas à l'appel pour nous-mêmes. Ce mot d'ordre : le renouveau dans le Saint-Esprit pour l'Eglise entière sur la terre entière.

---

[1] Mes notes, dans ce §, sont évidemment trop elliptiques

[2] Les points d'exclamation, si nombreux dans ces notes, correspondent à l'accent de ce que disait M. Dallière. Ils ne sont pas de mon cru.

[3] Je ne déchiffre pas.

Actes XIV - Le Saint-Esprit et le Corps

Samedi 27 Août 1966

Aujourd'hui : Le Saint-Esprit et le corps.

Vers 46, dans le sud de la Turquie, la Parole prêchée, c'est la Bonne Nouvelle. On l'a vu dans Actes 13 ; le discours fondé sur l'A.T. est accompli en Jésus-Christ. La Mission, c'est avant tout la parole, le message s'adressant à la pensée et au cœur. Cependant, il y a des rapports avec la vie du corps.

Barnabas et Paul sont des hommes comme nous. Ce ne sont pas des dieux comme on l'a cru à Lystre. Ils voyagent réellement ; ils ne sont pas tombés du ciel. Chaque matin, ils se sont habillés, ils ont mangé. Ils ont été fatigués. Ont-ils eu le mal de mer ? C'est possible. La Parole de Dieu est portée par une voix humaine, enracinée dans le corps de celui qui parle. Elymas a été rendu aveugle ; à Lystre, c'est une guérison : ce sont des paroles qui modifient le corps. Cela ressemble à un travail des mains : Actes 14/3 : « par les mains... »

Ce ne sont pas des purs esprits ! Et puis, au ch 15/25, ils exposent leurs corps à la persécution

(cf 13 et 14)[1] ; ils reçoivent des coups, une lapidation effective, et peut-être la guérison instantanée et miraculeuse, semble-t-il (ch 14 /19-20). Il y a un épisode analogue dans la vie de George Fox, et ce n'est pas un menteur.

Ainsi, ces hommes consacrent leur corps au service de la Parole. Quant aux auditeurs, au début de la prédication, c'est à peine sensible. On se rassemble à la synagogue ; peu de peine encore. L'auditeur oublieux se dégage de l'action de la Parole, et rien n'atteint ni son cœur ni son corps. Rien n'a changé dans son corps car le cœur n'a pas changé. Mais à ceux qui croient, les Apôtres proposent une action engageant le corps --- le baptême. On n'en parle certes pas dans Actes 13 et 14, mais pensez au Centurion, au ch.10, et à Lydie (ch.16) : ça va de soi qu'on l'a baptisée. On ne peut pas penser que le baptême ait été supprimé au cours du premier voyage missionnaire !...

Ainsi, dans le ch.14, on voit les prosélytes « suivre » : ce n'est pas un cortège dans les rues ; c'est le baptême, et la porte de la foi ouverte (14 /27). Dans le baptême les nouveaux disciples sont engagés avec le corps dans le combat de la foi. Et disposés aux tribulations, aux fatigues. Timothée était à Lystre, peut-être dans les premiers rangs. (On sait les noms de sa mère et de sa grand-mère); il a eu sa part des souffrances de Paul. Son corps a été pris dès le premier jour dans la communion de Jésus-Christ.

Le corps de l'Eglise aussi. Le Fruit du voyage, c'est de sauver des âmes et des vies de Juifs et de Païens. Mais le travail apostolique ne s'arrête pas là. En Actes 11 /19, on voit déjà des convertis à Chypre avant le passage des Apôtres, qui ont apporté quelque chose de plus : le Saint Esprit les a mis à part pour fonder des Eglises. Réalité nouvelle !...Ils étaient préparés : les Juifs préparés par la sainte convocation et l'Israël de Dieu. Les Juifs sont appelés à travers l'eau (le baptême, et non plus la Mer Rouge) ; appelés à une nouvelle convocation hors du monde ancien, à égalité avec les Païens[2]

Les Païens sont préparés, eux aussi. Le mot « ecclésia » grec correspond à une réalité de leur vie, car, l'assemblée du peuple convoquée par les magistrats sur le plan naturel. Dans l'Eglise on se groupe autour des magistrats nouveaux. Au lieu de César, c'est Jésus-Christ qui, du Ciel, organise un peuple structuré. (« Populus » veut dire une nation civilisée). Jésus organise le corps du peuple, l'Eglise, avec ses ministères (Eph.4), magistratures du Royaume, les Apôtres qui ouvrent la porte, et les anciens (14 /23) pour paître les fidèles. Ce sont donc des corps. L'évangélisation, c'est plus qu'une façade. Elle conduit par la façade et le baptême, ça débouche sur quelque chose, sur une maison habitée, organisée : c'est l'Eglise. Les Apôtres prient et jeûnent comme à Antioche pour établir les anciens à des postes fixes. On peut supposer que Paul et Barnabas imposent les mains.

Actes 14 /26 : la boucle est bouclée. Prière, jeûne, imposition des mains, mission, évangélisation, prédication --- Eglises --- et on rend compte à Antioche.

Malgré l'hostilité évidente de mon auditoire, que je prévois, je continue !... Il est évident que toute force qui atteint le Corps de l'Eglise, détruit l'œuvre du Saint Esprit. Cela conduit à cet aspect de l'U.de P. sur le

[1] La référence n'est pas sûre.

[2] Il y a 3/4 de ligne en blanc dans les notes.

vêtement... Soyez en paix : si M. Dallière se trompe, soyez tranquilles. Et si Jésus veut vous parler, vous expliquer, que votre cœur soit ouvert en mettant M. Dallière de côté.

Je ne vais pas vous ingurgiter la théologie du vêtement. Je voudrais vous en donner envie pour la joie et non pour la tristesse !...

Les Apôtres sont venus en Asie Mineure pour fonder le Corps. Il est évident que Paul et Barnabas étaient vêtus. La nourriture et le vêtement sont unis au corps ; et de même, les Apôtres : ils avaient un vêtement donné par Dieu. Dans tout l'A.T. Il y a une Symbolique du vêtement. C'est une expression des rapports d'Israël et de Dieu. L'Eglise de Jérusalem a reçu le vêtement avec les autres richesses. L'homme avec le vêtement est une image du monde et des expressions, des rapports entre Israël et Dieu, un symbole de l'alliance, de la gloire, de la vocation d'Israël et signe de la vocation humaine (titres des trois parties de la Symbolique qui vient de paraître).[3]

Si nous voulons qu'Israël vienne à Jésus-Christ, nous ne pouvons pas rompre avec le vêtement qu'il nous a donné !... Simon-Pierre déshabillé par nécessité, au travail, quand Jean lui parle de Jésus, [Pierre] s'habille pour se jeter à l'eau !... Geste lourd de signification : le Seigneur est vêtu, revêtu de la gloire de la résurrection. L'homme ne peut se présenter devant le Seigneur sans un signe d'alliance : le vêtement !... (le manteau d'Elie sur Elisée...)

Quand Paul et Barnabas partent en mission, leur vêtement a un sens de gloire et d'alliance, car ils sont Juifs. On arrache les vêtements à Paul et à Silas pour les battre de verges !...

Nous ne pouvons pas nous laisser arracher le vêtement et sa théologie par un monde antichrétien, ce vêtement reçu d'Israël et des Apôtres. C'est un héritage. Je veux bien que vous n'ayez pas de vêtement ; je veux ----> que vous brûliez du feu du Saint Esprit pour recevoir une théologie du vêtement. Que le vêtement et le corps appuient votre parole !

Le baptême est la nouvelle route pour nous faire entrer dans le sanctuaire par la Croix. Celui qui est baptisé se dépouille du vieil homme et les vêtements symbolisent cela. Nous laissons le vieil homme dans la vie nouvelle de Jésus-Christ pour[4] des vêtements provisoires de décence par un vêtement blanc (du Dimanche de Pâques au Dimanche de Quasimodo, in albis), des baptisés.

Nous sortons du baptême et nous remettons les vêtements d'avant et sommes trompés et marchons par la vue et non par la foi !... Si nous comprenons, la difficulté de la théologie du vêtement s'évanouit. Voyez mon vêtement. Evaluez son métrage et son prix ; mais l'essentiel, c'est que je le porte en signe d'alliance et de gloire avec Dieu ; qu'il représente le Christ et non plus le vêtement du vieil homme. « Vous avez revêtu Christ » dans le baptême. Non seulement par la voix, mais par le corps, dans le vêtement, je signifie que j'appartiens à Christ et que je lui appartiens.

Je ne mets pas en évidence ma vocation de beauté physique ou de force, mais [celle] de mon corps ressuscité. Comme ma parole, que mon vêtement soit pénétré de la transfiguration !...

Vous ne direz plus : « ça n'a pas d'importance » ; ça n'en avait pas quand vous n'étiez pas baptisés. Mais maintenant !...ça tient au corps. Vous êtes baptisés... Vous n'avez jamais dit ça, j'ai dû me tromper...

Quand vous n'étiez pas baptisés, votre vie n'avait pas de sens, et le vêtement non plus. « Ignorez-vous que vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ ? » L'esprit et le corps sont si liés qu'il y a un vêtement chrétien. Il faut que vous ayez soif d'une théologie du vêtement. C'est un don de Jésus-Christ.

Admettons que j'aie convaincu une malheureuse ! Alors, quel est ce vêtement ? Comment ne pas tomber dans une loi qui opprime ? Toute loi qui opprime, c'est mauvais. L'âme est meurtrie. J'aime mieux que vous veniez avec un petit minimum que de vous opprimer !... Comment faire ? Priez pour vos conducteurs spirituels pour qu'ils aient une bonne théologie du vêtement [ici, M.D. signale : Collection Théologie, n°65, Aubier]

Les pasteurs ont des ennuis à cause de ça : famille, enfants, Conseils presbytéraux, fidèles, touristes... Alors, on dit : « mettons ça de côté, prêchons le spirituel ». Mais non !...

Je ne prétends pas que Jésus revient de mon vivant --- mais je ne l'en empêche pas ! Je le désire. Nous le désirons. Nous mettrons notre vêtement comme Saint Pierre.

Mais si nous, les pasteurs, nous n'exigeons pas cela, et si Jésus le veut... C'est plus difficile dans les « petites » choses que les grandes...Si nous sommes déficients, ne mettons pas un obstacle...« L'argent

---

[3] Il s'agit du livre d'Edgar HAULOTTE, s.j., *Symbolique du Vêtement dans la Bible*, (coll. Théologie n°65), Paris, Aubier, 1966. Titres exacts des 3 parties : 1. le vêtement, reflet de l'ordonnance divine du monde ; 2. le vêtement, signe de la personne et de sa vocation à l'intérieur du Peuple de Dieu ; 3. le vêtement, symbole des réalités spirituelles.

[4] « pour » ou « par » car j'ai noté « pr ».

est une question spirituelle » a-t-on dit il y a trente ans. Et le vêtement ne l'est-il pas aussi ? Priez pour les Anciens institués par les Apôtres, et depuis ; et pour les pasteurs, afin qu'ils enseignent une théologie du vêtement biblique, qui sera le même partout, dans toutes les Eglises, en signe d'unité.

Sinon, sans la théologie du vêtement, c'est la Mode (qui est une puissance d'argent). Vous serez non plus soumis à la « loi », mais vous serez en esclavage. Dans la Bible, c'est [le] tout qui est couvert. Le vêtement de l'esclavage, c'est ce qui reste, par rapport à l'homme libre.

Réfléchissez à cela. Il y a une grande ressemblance spirituelle entre la Mode et les vêtements des Camps de concentration. Bien sûr, la Mode séduit, mais c'est comme pour le détenu, en faisant taire l'Eglise. Aimez votre Bible, là où il est question du vêtement. Cela ne vous conduira pas à mépriser le temps où nous sommes !... On peut y prendre ce qui est bon.

Nous recevons le vêtement pour la liberté, comme nous recevons l'argent pour la liberté. Je veux vous dire, dans le tremblement : Sœurs, croyez que le Seigneur-Jésus vous veut extrêmement belles. Le ciel et la terre sont beaux. Que vous soyez belles ! 1Corinthiens 11 ; si c'est une femme inférieure, et soumise, c'est épouvantable. Non ; c'est une marque de l'autorité qu'elle détient, qui est la sienne, qu'elle possède par ses privilèges.

Car dans l'Eglise hommes et femmes font deux pôles de vie, indispensables l'un à l'autre, où tour à tour [l'un est] prépondérant et dépendant de l'autre. L'homme transmet à la femme ce qu'il reçoit. Au lieu de mépriser les femmes et de les mettre en dessous, l'homme chrétien élève la femme et la met sur un pied d'égalité. Le pouvoir de l'homme est marqué par la tête découverte (l'apôtre, l' « ancien », les pères de famille) : l'autorité est au service de l'Eglise et de l'élément féminin. Mais la femme qui est dans l'Eglise, dans une pleine autorité, porte le voile comme le signe de l'égalité qui n'est pas de l'ordre naturel --- ni chez les Juifs, ni chez les Païens.

La nature donne la chevelure comme le signe de l'élément maternel. Une femme qui soit maman, même pour les hommes meurtris... Les femmes, plus courageuses dans la nature, prient pour les pasteurs, et pour les Réveils... La femme est avant l'homme. L'honneur et la gloire de la femme, c'est la chevelure, et le voile qui montre la complémentarité de l'homme et de la femme. La femme exprime sa beauté ; pour certaines choses l'un est avant l'autre et réciproquement ; et ensemble au-dessus des mauvais anges.

Non pas par le règlement, mais dans le cœur, le vêtement n'est plus un vêtement d'esclave ; les démons ne peuvent plus attaquer. Ce matin, les anges vous ont admirées, mes Sœurs, dans la Sainte Cène, et votre vêtement était une part de votre beauté.

Je voudrais un renouveau du vêtement chrétien. Je voudrais que vous en ayez soif ! Que ce soit une chose belle et douce.

[M.D. cite un passage de la Sagesse que j'ai résumé ainsi : « loi entrave ---> couronne de joie »]

Actes XV

Lundi 29 Août 1966

[Au moment de l'invocation, M. Dallière dit avant de lire le Psaume 123]

Le Psaume 123, c'est l'Union de Prière ! Nous sommes ridicules d'espérer la résurrection des morts. On nous dit « depuis le temps qu'il doit venir ». C'est bien notre psaume.

[Après cela, lecture de Actes 15/1-29] :

Eh bien ! En tout cas les Galates du sud, sinon les Gaulois de Charmes de 1966, ont accueilli avec joie, je pense, l'enseignement des apôtres sur le vêtement chrétien !... Entrés dans l'Ecclésia, pour eux, il n'y a pas de problème : comment la grâce de Dieu annonce la résurrection dans le vêtement, comme dans la nourriture. [Pas de problème][1] pour la théologie de la nourriture comme du vêtement – ou de l'argent. Il n'en est pas question dans les Galates, s'il en est [ainsi] dans l'Ep. aux Corinthiens / comme à Charmes !...

Mais ces Chrétiens de Galatie ont une difficulté terrible. A Antioche de Syrie, on reçoit des Chrétiens de Judée, on leur donne la parole. Représentez-vous cela. On a célébré la Cène. On s'est réunis. Un frère de Jérusalem se lève, comme moi en ce moment. Paul et Barnabas sont là ; ils écoutent. Qu'est-ce qu'ils ne vont pas entendre ! C'est pire que quand vous m'entendez. « Si vous n'êtes pas circoncis »... Vous voyez Paul qui bout. Il bondit sur ses pieds. Vive discussion --- et publique ! Paul n'a pas dû y aller avec le dos de la cuillère. Selon une supposition qui me plaît beaucoup (mais on ne sait pas), ce serait une vaste expédition partout où Paul avait prêché. Alors Paul va écrire l'Ep. aux Galates, et vous sentez sa passion, son bouillonnement, et son coeur humain et spirituel, indigné, déchiré --- ce qu'il a éprouvé dans Actes 15.

Si cette supposition est juste, c'est à ce moment-là aussi que Pierre était à Antioche, et qu'il n'osait plus manger avec les non-circoncis : « servez-moi mon petit déjeuner à part ...» Il était bien embarrassé, malgré sa vision du drap. Faiblesse ? Ou charité envers les Judéens ? Alors Paul le reprend en face (Gal. 2/11 ss). Si c'est plus tard, ça ne fait rien.

Paul est très vif. Barnabas ne sait plus bien. Il prend le parti de Pierre. Si ça nous arrivait... Que de souffrance alors à Antioche. Paul est vif ; dans la lettre aux Galates, ça tourne à la question de personnes ; il met Jacques en question. Ce n'est pas sûr. Mais les faiblesses, peut-être, des grands serviteurs... Alors, vous aussi...

La question de l'Ep. aux Galates est posée à Antioche : Moïse est-il nécessaire au salut ? La théologie de la loi. Paul et Barnabas ont donc travaillé en vain ? Tout est à refaire ! Ajouter la circoncision au baptême, en signe de soumission à la Loi : le Païen pour devenir Chrétien doit être Juif à 100%, en s'unissant aux sacrifices du Temple non-Chrétien. Tous ces Païens devront s'y rattacher. C'est rétablir la doctrine pharisienne dans ce qu'elle a de mauvais, au lieu du salut par la foi en Jésus-Christ de l'Evangile : la foi est subordonnée à la Loi. La circoncision sauve.

Les Conseils Presbytéraux et les fidèles sont parfois utiles aux pasteurs par leur modération !... Paul s'en prend à Jacques. Barnabas passe du côté de Pierre. Paul réprimande Pierre. Les frères interviennent, les anonymes !... Les laïcs... Et alors les discussions cessent. Paul et Barnabas et quelques-uns des leurs (ce sera plus sûr)[2]

A Jérusalem, en deux temps. Réunions privées, avec les récits de Paul et Barnabas, et avec les Pharisiens convertis qui parlent. Il y a un progrès : à Antioche on parlait d'autorité. Maintenant ce sont des opinions contraires. Et plus de paix....

Dans un deuxième temps, (des) réunion(s) ---- on ne sait pas bien ; [Actes XV] ce n'est pas un compte-rendu --- [des réunions] d'Apôtres et d'Anciens, etc ès-qualités. Solution du conflit paisible, douce ; discussions sans conflit. Pierre est vraiment lui-même. Il rappelle Corneille. On pouvait penser que Corneille est une exception, et alors Actes 11, c'est le cas Corneille : « ça va, mais ne recommence pas ! » Pierre est ferme maintenant : il prend parti pour le joug léger et doux de l'Evangile et non pas trop lourd des Pharisiens, [qui n'est] donc pas un instrument de salut pour les Païens. Intervention décisive de Jacques (que Paul voit en dragon, en monstre des Galates), vraiment instrument du Saint Esprit. Jacques s'appuie sur Amos et le salut universel. Délicatesse : Jacques se range à l'avis de Paul et de Pierre. Il [Jacques] n'emploie pas de formule négative sur la Loi et la circoncision, mais il dit une parole positive en ne créant pas de difficultés aux Païens.

---

[1] Les notes sont un peu énigmatiques. J'ajoute ce [ ]

[2] M. Dallière a dû avoir un ton, que mes notes ne traduisent pas. Sous-entendu, me semble-t-il : ce sera plus sûr grâce aux anonymes « quelques-uns des leurs », qui modèrent...

Arrêtons-nous ici avec émerveillement. Ici, l'Eglise de la Croix est vraiment née de la Croix. L'Eglise atteint sa majorité !... Elle a le baptême d'eau et d'Esprit, la Cène, elle est ouverte aux Païens, l'ère des discordes est finie. Saint Augustin, père de l'Eglise du Moyen Age (ici, l'éloge de Saint Augustin)[3] a dit : « Roma locuta, causa finita » : Jérusalem a parlé, dirons-nous, et la cause est entendue ; Jérusalem fait un avec Antioche. Cette assemblée de Jérusalem n'est pas seulement le premier des Conciles, mais [elle est], avant, la source des Conciles.

C'est Jérusalem I, la synthèse de la Pentecôte et d'Actes 13.

A/ Pourtant me direz-vous, ce Jacques --- vous n'êtes pas tranquilles --- vous lui faites trop d'éloges. Il y a des restrictions, un compromis, un mélange. Vous n'avez pas lu la fin. Vous êtes, M. Dallière et Jacques, du même acabit --- mais, mais, quatre abstinences, quatre abstentions !...La lettre qui libère les Païens, malgré ces quatre abstentions, [dit que] la Loi et la circoncision ne sont pas nécessaires : c'est positif, puisque ce sont les seules, ces quatre abstentions.

[4] Dans le Réveil, on n'aime pas ce qu'il y a d'officiel dans l'Eglise. Les Apôtres livrés à eux-mêmes faisaient moins bien que l'Eglise officielle, qui rend hommage à Paul et Barnabas. Les orateurs de Judée ont fait du mal, ils sont partis sans ordre, ils parlaient d'eux-mêmes. Je vois là quelque chose d'aussi indispensable, dans Actes 15, que la Pentecôte !...

B/ Je ne chercherai pas à préciser ces quatre termes. C'est discuté. Je suis certain que ce n'est pas la Loi de Moïse glissée ici subrepticement par compromis. Non. Ce sont des choses évidentes à tous les hommes : c'est dans la Loi mais aussi de droit naturel. [C'est dans] les préceptes de Noé, comme disent les talmudistes. Tout homme saint doit renoncer à la souillure de l'idolâtrie. Nous ne pouvons pas participer à la table des idoles et à la table du Christ. C'était une tentation de l'Eglise primitive --- et aussi pour nous, si c'est moins clair.

L'impudicité sacrée et les débauches religieuses : l'inspiration peut conduire à des choses impudiques. Nous sommes alors exposés aux remous de la chair.

Rien n'interdit de manger poisson et sang. J'admire les végétariens, mais ce n'est pas obligatoire. Nous devons respecter, non pas martyriser les animaux et la chair. Le sang, c'est l'âme. Dans les cultes païens, on buvait le sang à pleins cratères. Boisson enivrante !... (ce n'est pas nos sauces...) Les abstentions de Jacques, si elles sont dans la Loi, sont universelles, et bonnes pour tous les hommes. C'est une séparation du paganisme. Et c'est une expression de la charité envers les Juifs. Si c'est pour vous, « pur aux purs », respectez la Loi des Juifs !... N'introduisez pas dans la vie chrétienne une licence qui scandaliserait le peuple juif !... Ce n'est pas un compromis, mais l'agapè et le respect mutuel entre les Chrétiens et les Juifs, de sorte que nous professons la vérité dans l'agapè (Ephésiens).

Je vais tirer des applications boiteuses et bancales. Je vais dire des choses bêtes. Ce n'est pas une obligation, c'est des tâtonnements. Pour faciliter les choses, je vais comparer l'Eglise catholique romaine à Jérusalem et nous, Protestants, à Antioche. Grosso modo... Je remarque qu'en 1966, il n'y a pas encore eu de Conférence de Jérusalem sur un pied d'égalité. Elle n'a pas encore eu lieu. Nous en sommes à la première étape, aux réunions préliminaires. Ce n'est pas encore la deuxième étape. Pour nous, Vatican II, 1962-1965, nous place à ces rencontres préparatoires. Les « Observateurs » ont été reçus, écoutés. Le P. Congar a consulté O. Cullmann et Hébert Roux. Paul VI a parlé à Saint-Paul-hors-les-murs, le 4 décembre 1965, sur les sentiments non chrétiens des Catholiques. Paul VI a parlé aussi des manquements, et demandé pardon à Dieu et à vous-mêmes.

Nous pouvons donc rendre grâces à Dieu du point où nous en sommes. Nous avons donc à avoir des actions de grâces pour Vatican II. Ses textes, sous l'action du Saint Esprit, ne croyez-vous pas ? Par exemple [M.Dallière cite le texte Nostra Aetate, 4, sur les Juifs]. Ou bien sur la liberté religieuse [qu'il cite]. Ou : « L'Eglise au cours de son pèlerinage est appelée par le Christ à cette réforme permanente ... »

Mais le Concile qui nous unira tous n'a pas encore eu lieu. Jérusalem II n'a pas encore eu lieu[5] ; c'est même impossible, semble-t-il. Qu'un Renouveau du Saint Esprit le fasse ! Nous devons le demander. De même qu'il y eut Jérusalem I avant tous les Conciles, qu'il y ait Jérusalem II, qui réussisse aussi bien que Jérusalem I. Encore une folie !... Mais la prière est là. Comme le texte sur les Juifs.

Mais vous n'êtes pas tranquilles. Vous vous méfiez un peu de l'Apôtre Jacques que je suis. Est-ce-que l'U. de P. ne va pas introduire des pratiques catholiques ? Je parle de cela maladroitement...

Dans l'opposition de Jérusalem et d'Antioche, il y avait le salut par la foi. Paul a été irréductible.

---

[3] Je ne l'ai pas noté ; ça me paraissait si évident. Je regrette de ne pas l'avoir noté.

[4] Ce § est comme une grande parenthèse, entre A/ et B/, qui explicite A/

[5] Mes notes ont bien I. Mais M. Dallière avait (plus haut) dit d'Actes 15 que c'était Jérusalem I. On peut corriger en « Jérusalem II » à cause de la suite.

Nous, Protestants, quand nous ne sommes pas libéraux ou autres sottises, nous sommes irréductibles sur la foi en Jésus-Christ seul. (E.R.F.) Nous sommes irréductibles, là, nous U. de P., sur le seul Médiateur. Je suis irréductible. Jean 3/16 : la dernière parole, avant de mourir, pour moi.

C'est la foi de Jérusalem II.

Mais c'est la foi des croyants catholiques. Ils ne croient pas en Bouddah, ou en Vénus. Les croyants catholiques disent qu'il y a d'autres intercesseurs. Il y a d'autres intercesseurs !... Vous par exemple !... Il y a d'autres intercesseurs qui sont au ciel. Les Catholiques croient qu'il y a un seul Médiateur, et qu'il y a des intercessions.

Au moment de la Réforme, ce n'était pas ça. C'est un fait historique. L'Eglise catholique le reconnaît aujourd'hui. Il n'y a plus qu'une seule exégèse chrétienne.

Il y a un danger que les intercesseurs deviennent une loi, des médiateurs. Cela peut menacer le Christ. Notre position est facile : nous disons non, si ce sont des circoncisions. L'Eglise catholique n'est pas sûre que nous ayons, nous, toutes les grâces : c'est pour cela que Jérusalem II n'a pas encore eu lieu.

Il n'est pas question d'être infidèles à la vérité, pour les catholiques et pour nous. Il y a un fossé qui demeure. Dans cette situation, n'avons-nous rien à apprendre des recommandations de Jacques ? L'œcuménisme ne nous apporte rien de plus que notre confession de foi ? Les recommandations de Jacques, inspirées par la charité ; l'insistance des catholiques sur la Vierge Marie, sur l'intercession des saints, sur la hiérarchie, l'infaillibilité de l'Eglise visible, la présence de Notre Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie --- n'y a-t-il pas une possibilité qu'elles nous disent des vérités qui sont dans la Bible ?

Si nous cherchions, si nous priions, dans la Bible, nous nous abstiendrions de certaines négations qui font de la peine aux Catholiques. Tout doit être ressourcé dans la Parole de Dieu ; mais n'y a-t-il pas un danger pour les Protestants d'en arracher des pages et des chapitres ? Nos frères Libéraux le font --- et ils sont pourtant Protestants. Je suis désolé que nous arrachions les pages sur le vêtement --- 1 Cor. 11.--- Où est la Parole de Dieu ? On a toujours tendance, en se réclamant de la Parole de Dieu, d'en arracher, et de ne prêcher que ce qu'on a compris, en se fermant au reste. Le Saint Esprit nous conduit dans <u>toute</u> l'Ecriture.

Rien ne sera obligatoire avant que le Synode [E.R.F.] ajoute à la Déclaration de 1938 et à Jérusalem II. Alors nous croirons à ce que le Concile nous dira. Jusque-là, nous cherchons. Nous tâtonnons. Il faut chercher dans l'Ecriture ce que nous en supprimons par caprice.

Moi, j'aime énormément Marie. Ma femme s'appelait Marie. Elles sont ensemble. Je pense à M. Zander[6] et à ses reproches. Je souffre de ce que vous ne puissiez pas entendre un tel appel. C'est l'appel de Saint Jacques. Ne scandalisez pas les Catholiques. Cherchez dans les Ecritures. Jésus-Christ n'est-il pas né d'une femme ? Jésus-Christ n'a-t-il pas aimé sa Mère ? Vous, mes sœurs, votre fils, il est cloué sur la Croix, --- je ne « catholicise » pas, c'est biblique --- et sa Mère est là. Est-il défendu de méditer cela ? Comment peut-on être scandalisé ?

On ne décide rien, on n'impose rien --- on cherche dans toutes les Ecritures. Ne nous sommes-nous pas privés de richesses de l'Ecriture ? Je ne vous emmène pas dans des traquenards. J'y fais plutôt tomber le Père Côme.[7] --- Il faut rester ouverts au Saint Esprit. Je le dis très mal. Discernez le bon grain de l'ivraie.

Ça va être une pagaille complète, allez-vous me dire. Vous faites commencer la Retraite le jour de Saint Louis !... Mais non. Ecoutons Saint Jacques. Qui cause du trouble ? Les personnes sans mandat. Si vous avez découvert une vérité, ne l'imposez pas, car c'est à titre privé. Sans mandat !... Il ne doit pas y avoir des partis. Nous sommes unis sur la base de nos confessions de foi de la Réforme, et de la Charte de l'U. de P. Le reste, c'est à titre privé. Même sur le baptême, j'enseigne ce qu'enseigne mon Eglise. Chacun son enseignement : nous souffrons assez des divisions, il faut le souffrir, en demeurer là. Mais les recherches sont permises. Si vous n'êtes pas crispés, on peut en parler. Ne soyons pas sans mandat, dans la loi de charité.

Notre ambition : Jérusalem II avec la masse d'Israël pourront dire : « Il a paru bon au Saint Esprit et à nous... ». Alors, tout le monde acceptera les choses dans la paix.

Que le Seigneur nous donne prophétiquement les dispositions intérieures pour une nouvelle effusion du Saint Esprit sur la sainte Eglise universelle. Cherchez les obstacles dans votre propre cœur. Ne faites pas obstacle.

---

[6] M. Léon Zander est venu à Charmes en 1960 ? 1961 ? Je ne sais plus. Ce liturgiste russe orthodoxe avait été professeur à l'Université de Vladivostok avant 1917. Il était âgé. Je l'ai connu en 1948 à l'Amitié Judéo-Chrétienne naissante. Il aimait les Juifs. Il disait qu'à cette occasion on « l'avait sorti de sa naphtaline ». Cet homme délicieux nous avait conquis à Charmes.

[7] Le Franciscain Père Côme, (François Penot) ami de Lucien et Paulette Schneider, a été le premier prêtre --- en robe brune --- à venir aux Retraites. Il fut ensuite prêtre ouvrier à l'hôpital d'Orléans, puis vécut en ermite. Il est en retraite à Paris, je crois. Il a été, à Charmes, un homme de Dieu dans nos rencontres.

ACTES XV / 30 – XVI / 15

Mardi 30 Août 1966

Je ne ferai que répéter ce que j'ai dit ; je parlerai surtout du renouveau spirituel personnel.

Fixons les yeux sur la mise en route du deuxième voyage de Paul (le 3ème, et le 4ème, et la captivité, et le 5ème après celle-ci). Car Paul est dans une phase nouvelle. Actes 1 à 12 , c'est Jérusalem, la Syrie, etc ; 13-14, la charnière du livre des Actes ; à la fin du ch.15, c'est le point de départ de la deuxième partie des Actes et de l'œuvre missionnaire.

(18 / 22-23 marque bien une division entre les 2ème et 3ème parties. En 21 / 18, l'entretien avec Jacques et les Apôtres, c'est un point d'arrivée après le chapitre 15 de Jérusalem à Jérusalem.)

Pour cette œuvre, Paul jouit d'une pleine autorité maintenant ; il est représentant non plus d'Antioche, mais de toute l'Eglise chrétienne ; le « moindre des Apôtres, mais il est ce qu'il est par la grâce de Dieu ». C'est l'épanouissement de la personnalité apostolique de Paul.

N'étant plus évangéliste-paroissien d'Antioche, il entre dans une nouvelle forme de vie communautaire dans l'Eglise ; c'est la source de toutes les communautés chrétiennes historiques dans l'Eglise (Karl Barth l'a admirablement montré) : en 16 / 10, le « nous » surgit soudain !... Jusque là, Luc parle à la troisième personne. Très discrètement, Luc sur la scène. Paul n'est plus le héros, mais la communauté : en 16 / 17, c'est encore le « nous ». Discrètement, le « nous » disparaît ; mais en trois autres passages, en 20 / 5-15 ; 21 / 1-18 ; 27 et 28 / 1-16, ce sont des passages en « nous ».

Méditons le sens spirituel de ces « nous ». Ce n'est pas une juxtaposition de personnages. Il y a une communauté spirituelle, ayant des liens en Christ : Jean 15 / 4. Les sarments sont liés entre eux dans la vie en Christ. C'est une réponse au « vous » de Jésus-Christ : « Vous êtes mes disciples, mes amis ». Paul, avec Timothée, Luc, Silas sont une communauté de service. « Je vous ai établis ». Une communauté instituée dans l'Eglise, reconnue par lui, non résidente mais qui demeure. Il y a des femmes qui s'y agrégeront.

Mystère jamais résolu : lire la Parole de Dieu spirituellement et jamais la lire mécaniquement. Tite n'est jamais dans les Actes, or c'est le plus sérieux des collaborateurs !... Avec les Actes on peut penser que Tite n'existe pas. Pourquoi n'est-il pas cité ? Mystère.

Plein apostolat de Paul et pleine indépendance de Paul et de la communauté. L'imprévu tient une grande place dans ce ministère. Dans le premier voyage, il y a un plan logique : Chypre puis la Galacie du Sud, etc, vers l'ouest, comme l'Eglise s'est développée. Il y a une part d'imprévu, certes, mais on a l'impression d'une « tournée » avec un retour bien symétrique.

Avec le ch.16, l'imprévu apparaît nettement. Il faudrait : Antioche de Syrie, Antioche de Pisidie, Ephèse. C'est la direction que prend Paul, mais le Saint Esprit l'interdit (comment ?) Il ne dit pas ce qu'il faut faire. Alors, on va vers la Galatie du Nord. Là, en continuant vers le nord, nouvelle interdiction. On contourne la riche et peuplée province d'Asie pour aller à Troas, bien au nord d'Ephèse, en face de l'Europe. Mais Paul n'a pas encore compris. Alors c'est la vision. Peut-être dans une nuit de prière ? Ou dans le sommeil ?

Dans l'Eglise primitive, vision ou prophétie, on pesait les choses, sans partir comme des échevelés. Par la prière, la réflexion dans la vie communautaire « concluant » (16 / 10)[1] : on discerne la volonté de Dieu.

L'imprévu va continuer. Vous allez me dire que Paul n'ait pas prévenu par téléphone. Oui. Mais de là à commencer l'évangélisation d'un continent, au bord de l'eau, où il n'y a que des femmes, ça fait un fameux contraste. (En 1920, à Strasbourg, je suis tombé sur une réunion de prière juive, au bord de l'Ill.) La première femme chrétienne d'Europe, c'est Lydie.

A Philippes, de très grandes expériences ; la première expérience des prisons romaines. Ce sont les Païens, et non les Juifs. Il ne s'agit pas de doctrine, mais d'argent. C'est le premier événement de la longue histoire des persécutions dans l'Empire romain, dans la personne de Paul et de Silas. (Silas, c'est Sylvain, très sûrement, des Corinthiens et des Colossiens).

Soyez mes imitateurs, dit Paul. Nous ne le mettons que trop en pratique, mais mal. Aussitôt convertis, nous Protestants, dès que nous sommes convertis, nous prenons notre Bible et nous fondons notre œuvre...C'est une imitation servile. Or, par une lente obéissance, Paul a trouvé son exacte place dans le service. Il a attendu quatorze ans après sa conversion. Prêchant, oui, mais travaillant de ses mains. On est venu le chercher. Puis il a été délégué de l'Eglise d'Antioche.

---

[1] M. Dallière utilise la version Segond. La TOB a : « nous étions convaincus »

Dix-sept ou vingt ans après sa conversion, il prend sa stature dans sa vocation après la Conférence de Jérusalem. C'est ainsi que votre vocation doit se dessiner. Votre vocation n'est pas forcément de fonder une œuvre d'évangélisation. Vous ne pouvez découvrir votre place que par une lente obéissance, en cheminant dans le Saint Esprit. Soyez des hommes comme Paul, selon la vocation, en y obéissant, avec les étapes fixées par le Seigneur. Soyez disposés à un renouveau, un nouveau départ, mais dans le plan pour vous du cœur de Jésus, votre plan propre, préparé de toute éternité.

Jeunes ? Ne soyez pas pressés. Vers le milieu de la vie, dans la force...

Hiver ? Qu'il soit transformé en printemps !... Selon l'amour que Jésus-Christ nous porte, et son plan qu'il nous fait connaître par la communauté --- et dans un cheminement bien lent parfois. Que le Saint Esprit nous mette à part en étant conduits selon notre plan de vie en Jésus-Christ. Le renouveau spirituel selon notre propre destinée.

Et ici, le deuxième point : la vie en communauté. Le secret : elle est impossible si chacun de nous n'est pas absolument seul dans son cœur en Dieu le Père, le Fils et le Saint Esprit. « Haïr » au sens de Jésus-Christ : laisser ceux que vous aimez si vous n'allez pas puiser l'amour dans le cœur de Jésus. On ne peut pas aimer autrement. Paul ne prie pas en s'appuyant sur Silas, mais sur Jésus-Christ ; et c'est pour cela qu'ils ont une communauté. Etant avec Dieu seuls, ils sont ensemble après.

Que dire de la souffrance de Paul et de Silas dans la geôle romaine ? C'est partagé, mais chacun porte son propre fardeau. On souffre seul. La souffrance de Silas est différente de celle de Paul. Chacun est seul dans sa souffrance avec la souffrance de Jésus-Christ. Et ce sont ces solitudes qui font la communauté.

La communauté n'a de vraies règles que si c'est un joug pris dans la solitude de chacun avec Jésus-Christ. Elles sont plus exigeantes que la Loi mais beaucoup plus douces, si elles sont prises dans le cœur. La morale mesure les habits sur les plages d'Espagne, pèse, tracasse, fait honte, attriste. La Parole de Dieu montre le oui et le non. Quand le cœur accepte le oui, c'est joyeux. C'est oui et amen. Il faut que le cœur soit seul en Jésus-Christ. Obéir en troupeau aux règles, c'est triste, et lamentable. Mais dans la liberté, la loi de la grâce, rien de plus enthousiasmant.

Vous, dans le renouveau du Saint Esprit, vivez en communauté spirituelle, ou de travail, ou d'Eglise, par l'enseignement de la Parole gravée au plus profond du cœur, [en] imitateurs des saints et des martyrs. Ne confondez pas l'ouverture au monde avec la servitude du monde. Vous ne sortirez pas alors les autres de l'esclavage !...

Soyez pleinement ce que le Saint Esprit veut de vous dans votre destinée. Attendez-vous à des choses imprévues.

L'Eglise est au point-mort, ai-je dit. L'Eglise catholique a une tâche définie : vivre le Concile c'est à dire[2] recevoir la Parole de Dieu. (elle ne dit pas : je suis Boniface VIII).[3] Mais le pas prochain de l'œcuménisme, nous l'ignorons. L'attitude envers les Juifs a changé. Mais que faut-il faire ? Nous ne savons pas.

Nous risquons de jouir des exaucements. La mort règne !... Le Royaume n'est pas encore établi. Chacun de nous doit être prêt à l'abandon de sa vie. Abandonnez ce matin tout préjugé, tout plan préconçu, toute solution toute faite pour vous. Tiens-toi prêt à être le plus zélé propagandiste de l'U.de P., toi qui ne comprenais pas son style de vie !... Paul lui-même fut persécuteur. Jacques a fait triompher la position d'Antioche. Alors, les Eglises institutionnelles aussi...

Toi qui ne pries que par des prières écrites, tiens-toi prêt à parler par le Saint Esprit. Et toi, jeune homme ou jeune femme, tu t'hypnotises peut-être sur le mariage ; tiens-toi prêt au célibat pour secourir les autres, les enfants malheureux par exemple, pour être un ange secourable auprès de la jeunesse. Il ne suffit pas de prier pour elle. Il faut des célibataires : ne ferme pas ton cœur. Je ne désigne personne. Et toi qui restes célibataire sans vocation, tiens-toi prêt à une union. Et vous qui êtes sûrs d'aller à Ephèse, tiens-toi prêt à aller à Troas, ou l'évangéliste d'une seule âme, femmelette au bord d'un ruisseau. Troas, c'est peut-être Charmes. Eutychus est resté à Troas ---- est resté dans le trou de Troas !... Pour un autre, ce sera de ne pas aller à Charmes, mais d'aller en Macédoine.

Il faut être disponibles. Sans perdre le sens des obligations assumées, en les durcissant le moins possible. Il faut dissoudre les caillots...

---

[2] Dans mes notes, il y a : « le Concile = recevoir... »

[3] Le Pape dominateur qui fut en conflit avec l'Empereur, et le roi de France Philippe IV le Bel.

[4] 25 Janvier 1959 : Jean XXIII annonce le Concile. Ce jour-là, il voyait l'unité toute proche, dans sa simplicité. Comme l'Eglise primitive croyait le Retour de Jésus tout proche ! Pour que partout où Dieu voudra, la vision du Macédonien à Paul [soit] l'étape de l'avènement de Notre Seigneur.[5]

COMMUNICATION

Le ch. IV de la Charte dit Comment vivent les serviteurs et servantes de l'U. de P.

Il n'y en pas. Mais les §§ 113,114.

J'ai adressé un premier appel pour des groupes de prière. Vous l'emportez, n'est-ce pas.

Je désire mettre sur pied une première cérémonie d'enrôlement, avec l'accord de l'ERF, pour Noël 1966 environ. J'aimerais beaucoup y figurer. C'est un désir de mon cœur. Je fais appel à votre appel (1) pour cette cérémonie. Appel aux veufs --- pour frayer la voie aux jeunes.

Il y a trente ans, les vocations au célibat allaient de soi, sans qu'on en parle. Aujourd'hui, il faut le dire. Si vous ne comprenez pas, ne dénigrez pas, ne vous moquez pas. Ne scandalisez pas les petits. Soyez dans la paix. Priez pour nous si vous pensez que nous nous trompons.

Je ne sais pas si Dieu nous donnera cette cérémonie. Je demande les réponses pour les engagements de servants et servantes pour la Toussaint, où le Directoire de l'U. de P. [se réunira], avec les réponses aux groupes de prière.

---

[4] Ce § est mal pris. J'ai retenu la disponibilité de Paul à Troas, et l'esprit de naïveté de l'Eglise primitive pour le Retour de Jésus ------- ou de Jean XXIII pour l'unité de l'Eglise.

[5] Il y a un trait horizontal dans mes notes : l'étude est terminée ici. Et ensuite, il y a ce que la page suivante vous dira, sous le titre : Communication.

Méditation sur les charismes (dons) des guérisons

Réunion de continuation du 29 janvier 1967

« Tous ont-ils les charismes, (les dons), des guérisons ? » (1 Corinthiens 12/30)

Cette question que S. PAUL pose aux Corinthiens, je la pose aujourd'hui devant vous, en vue de la méditation que nous allons poursuivre ensemble sous le regard de DIEU, avec l'aide de son ESPRIT.

Il faut que je vous avoue que je suis mû aujourd'hui par une double préoccupation. Cela ne paraît pas très confortable. La sagesse des dictons populaires ne nous déconseille-t-elle pas de « courir deux lièvres à la fois » ? Il est à prévoir que l'on ratera l'un et l'autre. Ou encore, si un discours est bâti sur deux idées différentes, ne va-t-il pas être, comme on dit, un discours boiteux ?

Je vais courir ces risques. Je m'explique tout de suite, en vous disant mes deux buts. L'un est un but actuel, qui concerne notre rencontre d'aujourd'hui. Un de nos frères, M. Charles RIBIER, de la paroisse de Gluiras, est gravement atteint dans sa santé. Une sorte de paralysie, d'impotence, qui va grandissant très vite, menace de priver notre frère de l'usage de ses bras et de ses jambes. M. RIBIER a eu la conviction de demander la guérison au SEIGNEUR JESUS, et de la demander dans l'Eglise. Pour marquer combien il se sent impuissant tout seul, le malade a demandé le secours des frères, sous la forme de l'onction d'huile, selon l'enseignement de Jacques 5. Deux voies s'ouvraient : ou que quelques « anciens » aillent au domicile de M. RIBIER, - ou bien que notre frère vienne recevoir ce signe dans la réunion d'aujourd'hui. C'est ce dernier chemin qui a été choisi. Voilà ma première préoccupation : préparer l'onction d'huile que nous donnerons après cette méditation.

Mais il y a la seconde préoccupation. Dans cette réunion de continuation, je voudrais continuer ce qui a été fait pendant la Retraite d'été, en particulier le dimanche 28 août, au Temple de Charmes, lorsque nous avons prié pour les malades. - Bien plus, je voudrais continuer les deux derniers dimanches de continuation, où j'ai parlé des charismes du SAINT-ESPRIT, plus précisément des langues, de la glossolalie.

Vous voyez mon embarras. Nous allons oindre un malade d'huile au nom du SEIGNEUR : mais ce n'est pas directement de l'onction d'huile que je voudrais traiter, mais plutôt de la guérison divine, d'une manière plus générale, et même des charismes, comme les langues, les prophéties, et aussi les dons des guérisons.

Ce qui me rassure un peu, c'est que les deux sujets ne se contredisent pas. J'espère donc que la méditation, qui ne sera pas centrée sur l'onction d'huile, préparera cependant celle-ci, même si elle traite des charismes, des dons du SAINT-ESPRIT, d'une manière plus libre et plus générale.

Je reprends maintenant le passage de Jean qui nous a été donné pour aujourd'hui : Jean 9/1-3.

Le premier mot de ce passage est le nom de JESUS. « JESUS vit en passant un homme aveugle de naissance ». Nous croyons que, par le SAINT- ESPRIT, JESUS est présent au milieu de nous. En nous passant en revue, JESUS porte son regard sur notre frère Charles RIBIER qui attend de lui la guérison.

Généralisons cette remarque. Disons que chaque fois qu'il s'agit de dons spirituels, langues, prophéties, guérisons, les croyants sont dans la présence de JESUS lui-même. Je pense à la première guérison rapportée par l'Evangile de Jean, au chapitre 4. A l'heure où le fils de l'officier royal est guéri, JESUS n'est pas présent de corps dans la maison. A quelle heure s'est-il trouvé mieux ? Hier, à la septième heure la fièvre l'a quitté. Or c'était à cette heure-là que JESUS avait dit : Ton fils vit. - Absent de corps, JESUS était réellement présent en esprit. Sa Parole avait été portée par le SAINT-ESPRIT jusque dans le corps même du malade.

Aujourd'hui, les choses se passent de cette façon, puisque JESUS est absent de corps par suite de sa glorieuse Résurrection. Il est parti, mais il est encore présent, mystérieusement, par l'envoi du Paraclet, du Consolateur, le SAINT-ESPRIT.

La présence de JESUS lui-même nous appelle à vaincre toutes les tentations d'enfantillage. Le danger des dons du SAINT-ESPRIT, c'est l'enfantillage chez ceux qui les demandent. Il y a une première forme d'enfantillage, qui serait celui des enfants, pleins de bon cœur peut-être, mais qui se laissent aller à l'excitation, à l'énervement. La présence des dons du SAINT-ESPRIT dans l'Eglise n'est pas l'occasion d'une sorte de partie de plaisir, comme lorsque les parents sont absents, et que les enfants mettent tout sens dessus dessous, en s'amusant avec tout ce qui leur tombe sous la main. Ni les langues, ni les prophéties, ni les guérisons, ne sont un amusement, où l'on se laisserait aller sans frein. Quand il y a les dons spirituels, JESUS est là ; Son regard est sur nous. JESUS est là, le PERE est là aussi. Les parents

ne sont pas absents, la vie charismatique n'est pas une récréation hors de leur présence, où les objets sacrés auraient été rabaissés au rang des jouets et des espiègleries.

Une seconde forme d'enfantillage est un enfantillage méchant, que je résumerai d'un mot : le légalisme, c'est-à-dire, le vice de dicter des lois et de prononcer des jugements qui découleraient de ces lois.

N'est-ce pas le travers dans lequel tombent les disciples quand ils demandent à JESUS : « Qui a péché, cet homme ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? » Les disciples ont fait une loi et un jugement : Il est malade, donc il a péché. Et si ce n'est lui qui a péché, il paie pour ses parents. JESUS écarte tout cela : Ce n'est pas que lui ou ses parents aient péché, mais c'est afin que les œuvres de DIEU soient manifestées en lui.

JESUS est grâce. La Parole a été faite chair, pleine de grâce et de vérité. Puisque les dons spirituels sont une manifestation de la présence de JESUS, tout ce qui est loi et jugement, doit être banni de la recherche de ses dons. Loi, jugement, il faut ajouter : inquisition sur la conscience d'autrui, recherche des fautes, critique de la vie du prochain, condamnation des personnes ou de toute une catégorie de personnes. Par exemple, si nous recherchons le don des langues, nous ne devons pas tomber dans l'enfantillage méchant, qui consisterait, à proclamer que ceux qui ne parlent pas en langues ne peuvent pas avoir reçu le don du SAINT-ESPRIT. Si nous recherchons le don de prophétie, de même bannissons le méchant enfantillage qui consisterait à proclamer que ceux qui prophétisent sous telle ou telle forme seraient des croyants de classe supérieure. Car en JESUS-CHRIST, la classe supérieure c'est la grâce : c'est celle qui ne condamne pas, qui ne reproche pas, qui ne remue pas le mal, et qui s'abstient de juger.

Pour ce qui est des guérisons, il est juste de ne pas être esclave d'une sorte de tyrannie de la médecine. Les docteurs peuvent se tromper, hélas ! nous le savons. Leur art et leur science ont des limites et quelques- uns d'entre eux ne savent pas le reconnaître. Mais la recherche du don des guérisons ne doit pas conduire à condamner les médecins ou à rejeter la médecine en bloc, car c'est là encore une manifestation de l'enfantillage méchant.

Le malade aussi doit être tout à fait libre et à l'aise dans son cœur. S'il veut prendre un remède tout simple qui atténue les symptômes du mal, qu'il le fasse. S'il veut se confier à un médecin et suivre ses prescriptions, qui aideront les forces naturelles de guérison qui habitent le corps vivant, qu'il le fasse. Rien de tout cela ne fait obstacle à une guérison divine : si JESUS la donne, Il la donne quand Il veut, et où Il veut, et tout reste plongé dans la lumière de sa grâce.

Ainsi donc les dons spirituels sont des manifestations de la présence de JESUS. Ils exigent calme, sérénité, maîtrise de soi, un christianisme adulte, bien enraciné dans la grâce et dans la paix qui découle de la grâce. Etablissons-nous dans cette paix en bannissant tous les enfantillages : les enfantillages stupides des enfants excités et dissipés, et les enfantillages méchants de ceux qui en restent aux rudiments de la loi et du jugement. Il faut croître dans la grâce. Les dons spirituels sont liés à une maturité dans la grâce, la sérénité, la paix.

JESUS, au moment de guérir l'aveugle de naissance dit : « C'est afin que les œuvres de DIEU soient manifestées en lui. Il faut que je fasse, tandis qu'il est jour, les œuvres de celui qui m'a envoyé ... Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. »

JESUS est venu sur la terre, Parole de DIEU faite chair, pleine de grâce et de vérité. Et c'est ainsi que le CHRIST nous est présenté dans la fête de Noël. Le petit enfant emmailloté et couché dans une crèche, voilà tout le mystère de l'Incarnation, du DIEU qui s'est fait homme. Mais JESUS n'est pas resté sous la forme de ce petit enfant. Il a grandi. Il s'est avancé au Jourdain vers Jean. Il a exercé son ministère. La Parole de DIEU qui habitait en lui, s'est répandue au dehors par son action.

JESUS sur la terre a prié et loué DIEU dans le secret. Action cachée, mais combien puissante ! JESUS a appelé les âmes, il a enseigné, il a pardonné, il a guéri ; il a aussi tracé les voies où il s'est lui-même engagé, de la souffrance, de la mort sur la Croix, chemin d'abaissement qui mène à la gloire de la Résurrection de Pâques et à la gloire de l'Avènement lors de son Retour. Prodigieuse action de la Parole, qui est le FILS incarné dans notre humanité, et qui agit dans notre humanité.

Depuis que JESUS est remonté au ciel, Il forme sur la terre son Eglise, l'Epouse de l'Agneau. Il la fait croître, Il l'amène à une pleine stature, en vue de son Avènement, qui est la rencontre de l'Epoux et de l'Epouse au seuil du Royaume. C'est dans l'Eglise que JESUS agit par le SAINT-ESPRIT. Les charismes du SAINT-ESPRIT, les langues, les prophéties, les guérisons, entrent dans le cadre de l'action de JESUS qui Se donne dans l'Eglise, et à travers elle, par le SAINT-ESPRIT.

Je voudrais souligner ici un trait commun des trois dons que j'ai mis en vedette. Je recourrai pour cela à une notion de l'Ancien Testament, celle d'oracle, au sens où ce mot signifie aussi en hébreu un poids, un

fardeau. Les derniers livres prophétiques, Zacharie, Malachie, emploient l'expression : « oracle de la parole de l'Eternel », c'est-à-dire Poids, fardeau de la Parole de l'Eternel à Israël par Malachie (1/1).

Ce poids, ce fardeau, je l'éclairerai par l'expérience du prophète Jérémie :

> « Mes entrailles ! mes entrailles ! Je souffre au-dedans de mon cœur.
> Le cœur me bat, je ne puis me taire » (Jér. 4/19)

> « Si je dis : je ne ferai plus mention de lui,
> Je ne parlerai plus en son nom.
> Il y a dans mon cœur comme un feu dévorant,
> Qui est renfermé dans mes os.
> Je m'efforce de le contenir et je ne le puis. » (Jér. 20/9)

C'est ainsi que, dans l'Eglise, à certains moments, un cœur ressent le poids de la gloire de DIEU. Cela est merveilleux ! Cela est ineffable ! Le croyant ne trouve plus de mots pour s'exprimer. L'ESPRIT qui habite dans l'Eglise, lui vient en aide, et c'est la prière en langues, l'action de grâces en langues, l'intercession en langues. Tous parlent-ils en langues ? Non. Mais là où ce charisme est donné, c'est l'Eglise tout entière qui s'exprime en la présence de JESUS et à sa gloire.

De même les pensées de l'Eternel peuvent devenir un poids, un fardeau, qui agit par des paroles prophétiques. Elles peuvent être données sous bien des formes différentes. Je crois, pour ma part, que l'œuvre théologique de Karl BARTH contient une parole prophétique. C'est avec une grande émotion que je vois le nom de BARTH dans le Comité de patronage de la Bible œcuménique. L'épître aux Romains, qui vient de paraître, traduite et annotée par des théologiens catholiques et protestants, est une parole prophétique. Un sermon peut être une parole prophétique, expression d'un poids mis par l'Esprit sur le cœur du pasteur. Dans les prières, les messages, qui fortifient, exhortent, consolent, la prophétie trouve aussi plus d'une expression.

Mais je veux terminer par l'oracle, le poids de guérison. Nous portons comme communauté le poids de beaucoup de malades. Aujourd'hui, c'est l'un d'eux qui est placé devant nous comme l'aveugle de naissance était devant JESUS. Comme JESUS a accompli le geste de faire de la boue avec sa salive et de la mettre sur les yeux de l'aveugle, ainsi nous allons faire le geste qu'indique le chapitre 5 de Jacques, l'onction d'huile. Je crois que le SEIGNEUR veut mettre sur notre cœur à tous le poids de la maladie de notre frère. Chez l'un ou chez l'autre, le SAINT-ESPRIT veut transformer le poids de cette maladie en un soupir du cœur, inexprimé peut-être ; ou bien ce sera une prière formulée, et qui peut-être passera inaperçue. En tous cas c'est cela le don de guérison : un acte du cœur, dans l'Eglise, qui touche le cœur de JESUS et lui permet d'agir.

Le SEIGNEUR a besoin du canal de son Eglise, du canal de nos cœurs : sans quoi nous le laisserions emmuré dans le ciel. Au contraire, ouvrons-nous à lui ; demandons-lui le don de guérison, la prière de guérison. Le SEIGNEUR agit dans ces cœurs ouverts. Il est présent, il est le même, hier, aujourd'hui, éternellement.

Tous ont-ils les dons des guérisons ? Non. Mais il est bon que quelques-uns les possèdent, ou plutôt laissent le SEIGNEUR agir à travers eux. On n'a même pas besoin de savoir le nom des guérisseurs : car un seul est guérisseur, c'est JESUS. Un seul a le don des guérisons, c'est JESUS, JESUS qui veut agir aujourd'hui dans son Eglise et par son Eglise, au sein de laquelle il ne fait pas acception de personnes. Amen.

Le livre de Job et la prophétie

25 février 1967

Le livre de Job nous offre-t-il un enseignement sur les dons du Saint-Esprit ? Je le crois. En particulier la méditation de Job est enrichissante pour ce qui touche à la guérison divine. Je ne parlerai pas de ce charisme ce matin, mais très brièvement de la prophétie.

Il y a d'abord dans le livre de Job des exemples remarquables de ce que la prophétie n'est pas : je veux parler des huit discours de soi-disant consolation prononcés par le groupe des trois amis. Celui qui prophétise « édifie, exhorte, console » (1 Cor 14.3). Les trois amis disent des choses qui sont souvent très bonnes ; ils font de la bonne morale et quelquefois de la bonne théologie. Ils ne parlent pas avec l'onction du Saint-Esprit. Leur cœur reste dur. Ils raisonnent, ils discutent, ils condamnent, ils accusent. Là où l'on retrouve ces traits, - le raisonnement, la discussion, la condamnation, l'accusation – on n'a pas l'inspiration du Paraclet, même si celui qui parle prétend parler au nom de l'Eternel. Ce sont comme le dit Job, « des discours en l'air » (16.2-3), et les prétendus consolateurs, qui ne parlent pas par le Saint-Esprit, sont tous des consolateurs fâcheux.

Quant à Job lui-même, ses amis lui reprochent aussi de tenir de vains propos. Ils n'ont pas entièrement tort. Job se laisse, lui aussi, entraîner à discuter, à raisonner. Il s'empêtre dans un problème abstrait sur la souffrance du juste. Il perd la communion avec Dieu. Bien plus, il a dans son cœur une tentation de discuter avec Dieu lui-même, de traiter Dieu d'égal à égal. Ici Job fait preuve d'une violence de cœur qui a sa source dans le péché originel, dans le péché de toute notre race qui doute de son créateur et veut le faire passer en jugement. Dans la souffrance, Job, qui était juste jusqu'à là, pèche. C'est de ce péché-là qu'il se repentira à la fin : « Oui, j'ai parlé sans le comprendre, de merveilles qui me dépassent et que je ne conçois pas » (42.3).

Malgré cela, tout au long de ses discours, Job a des éclairs de lumière, et par moments il parle avec le don de prophétie. Même s'il pèche en paroles quand il discute avec Dieu, son cœur reste droit, et sa souffrance le rapproche de la vérité suprême. Le cadre étroit de la doctrine de la rétribution ici-bas de la vertu et du mal, se met à craquer. Job pressent la révélation nouvelle qui viendra ; il s'élance vers Jésus encore caché dans le ciel. Le don de prophétie apparaît exprimé par des souhaits au ch. 14 : « Si l'homme une fois mort pouvait revivre, j'aurais de l'espoir tout le temps de mes souffrances » (14.14). Puis l'affirmation devient plus forte : « Déjà maintenant mon témoin est dans le ciel, mon témoin est dans les lieux élevés » (16.19). Puis apparaît le point culminant de la prophétie : « Mais je sais que mon rédempteur est vivant, et qu'il se lèvera le dernier sur la terre » (19.25).

Ainsi, il y a une évolution en Job. Dans sa misère même, l'Esprit l'inspire. Puis vient Elihu qui, contrairement aux trois premiers amis, parle, lui, par le Saint-Esprit. Il met Job sur la voie de la délivrance : « Dieu parle, cependant, dit-il, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre » (33.14). A cette consolation, qui est véritable, Job ne rétorque rien. C'est alors l'apparition de Dieu lui-même. Certes, ce n'est pas encore l'incarnation. Mais cette Parole qui ne s'est pas encore faite chair, est portée au cœur de Job par l'esprit de prophétie. Dieu est un Dieu vivant. Il a un plan de salut infiniment au-dessus de notre portée. Et Dieu, qui aurait le droit d'accuser Job, ne prononce aucun reproche. Son ironie même est une marque de son amour. Si tu es l'égal de Dieu, ô Job, alors gouverne le monde, résous les problèmes : alors conclut le Tout-puissant, je rends hommage à la puissance de ta droite (c'est-à-dire « Je te loue et je t'adore »). N'est-ce pas comme si, à travers cette ironie, Dieu disait : « Mon petit, je t'aime ! ». Et c'est là le contenu par excellence du don de prophétie.

Le livre de Job et la guérison divine

1er Mars 1967

Le livre de Job nous offre-t-il des enseignements sur les dons, ou charismes, du SAINT-ESPRIT, et, en particulier, sur la guérison divine ?

Je le crois, et je vais essayer de le montrer.

I.

Je partirai d'une parole, qui est prononcée par Job lui-même, en ces mots *:*

> « Celui qui souffre a droit à la compassion de son ami,
> Même quand il abandonnerait la crainte du Tout-Puissant ». Job 6/14.

Au sujet de cette parole de Job, je pose la question suivante : est-elle simplement une parole humaine, que la Sainte-Ecriture rapporte ?

Ou bien est-ce une parole que DIEU prend à son compte, et que DIEU nous dit à nous-mêmes par le moyen de Job ?

Pour répondre, il faut méditer sur la situation de Job, sur celle de ses amis, et sur celle des uns et des autres devant DIEU.

1. Job est un malade. Il avait d'abord été frappé dans ses biens et dans ses affections. De riche, il était devenu pauvre. Père d'une famille honorée, il est maintenant privé de ses enfants.

« En tout cela, nous est-il dit, Job ne pécha point et n'attribua rien d'injuste à DIEU. »
Job 1/22.

Satan cependant revient à la charge. Il répond à l'Eternel :

« Peau pour peau ! Tout ce qu'un homme possède, il le donne pour sa vie.
Mais étends ta main, touche à ses os et à sa chair, et je suis sûr qu'il te maudit en face. »
Job 2/4-5.

L'adversaire, ici, ment, ou se trompe : Job maudira le jour de sa naissance, mais il ne maudira pas DIEU. Le faux cependant est mêlé de vrai.

L'ulcère qui le couvre émeut Job plus profondément que les autres maux. Le récit en prose du début du livre affirme bien une seconde fois :

« En tout cela, Job ne pécha point par ses lèvres ». Job 2/10.

Mais, après l'arrivée d'Eliphas, de Bildad et de Tsophar, lorsque s'ouvre la partie poétique du livre, Job a une attitude toute différente *i*

« Périsse le jour où je suis né Et la nuit qui dit : un enfant mâle est conçu ! » Job 3/3.

Ainsi commence le premier des dix poèmes de Job : Ch. 3, 6-7, 9-10, 12-14, 16-17, 19, 21, 23-24, 26, 27-31. - Ces dix poèmes abonderont en discussions avec DIEU, en jugements portant sur DIEU lui-même. Dès les premiers mots, et tout au long de ces poèmes de la souffrance, Job maintenant péchera par ses lèvres, sans doute sans en avoir conscience.

Seulement il ne fera pas que discuter et que pécher ! Il lui arrivera de parler d'une façon juste et admirable. Il lui arrivera de parler en grand prophète, sous le souffle du SAINT-ESPRIT. La question est de savoir si le verset 14 du Chapitre 6 :

« Celui qui souffre a droit à la compassion de son ami,
Même quand il perdrait la crainte du Tout-Puissant »

- si ce verset est humain et fautif, ou bien s'il est dicté par l'ESPRIT de DIEU.

2. - D'où vient le changement d'attitude de Job, d'où viennent la révolte et les protestations, succédant à la soumission du récit en prose ? Le fait est que Job est prisonnier d'un système théologique étroit, dont il veut desserrer l'étreinte. Ce n'est pas la souffrance qui est insupportable, c'est l'incompréhension où le conduit la doctrine, à laquelle il croyait : que le bonheur terrestre récompense la vertu, et que le malheur châtie les méchants dès ici-bas.

Or Job est juste, il s'est gardé du mal. Comme S. PAUL avant sa conversion, Job pourrait dire qu'il est « irréprochable à l'égard de la justice de la loi. » Phil. 3/6. Et c'est vrai, pour l'un comme pour l'autre.

Mais la religion dit à Job : celui qui est malade a commis des fautes ; DIEU s'est éloigné de lui pour le punir.- Les trois amis exposent tout au long cet enseignement. Eux, qui ne souffrent pas, raisonnent froidement avec la tête : Tu es malade, Job, donc tu as commis des péchés ; avoue-les et repens-toi ! Comment Job avouerait-il des péchés qu'il ignore ? Se condamner, ce serait mentir. C'est cela qu'il ne veut pas, c'est là-contre qu'il s'insurge. Il pèche en paroles, certes, parce que, se mettant lui aussi à raisonner et à discuter, il en vient logiquement à attaquer DIEU lui-même : puisqu'il n'a pas péché, et puisque la loi, c'est que la maladie frappe le pécheur, alors DIEU le frappe à tort, DIEU est injuste !

3. - A la fin du poème, DIEU apparaît et prend les choses en mains. Quel sera son jugement sur la discussion entre Job et ses trois amis ?

Eh bien, ce sont les amis qui sont blâmés. DIEU ne leur envoie pas des maladies, - que je leur aurais bien souhaitées, quant à moi, pour leur apprendre un peu,- mais DIEU les blâme et explique pourquoi. L'Eternel dit à Eliphaz de Thérnan :

« la colère est enflammée contre toi et contre tes deux amis,

parce que vous n'avez pas parlé de moi avec droiture
comme l'a fait mon serviteur Job. » Job 42/7.

En effet, les trois sages ont fait un raisonnement faux. Ils ont accusé Job, en vertu de leur doctrine et de leur logique, de fautes qu'il n'a pas commises. N'étant pas dans la vérité, ils n'ont pas été dans l'amour, ils ont manqué, de compassion pour celui qui souffre.

Ainsi le jugement de DIEU confirme ce qu'avait dit Job :

« Celui qui souffre a droit à la compassion de son ami. » Job 6/14.

Je vais plus loin. J'affirme que la fin de la phrase : « même quand il abandonnerait la crainte du Tout-Puissant », reçoit aussi l'approbation de DIEU. En effet, ne devons-nous pas être les imitateurs de notre Père qui est dans les cieux ? Or, lorsque DIEU apparaît à Job, celui-ci a perdu dans des moments de folie, la crainte du Tout-Puissant. L'intervention de DIEU, pleine de compassion, ne contient ni accusation ni reproche. DIEU connaît le péché commis par Job dans ses paroles, donc d'abord dans son cœur. Et DIEU, qui aurait le droit de dénoncer ce péché, ne le fait pas. Il apparaît avec amour, non pour juger, mais pour sauver.

C'est la compassion divine, c'est la présence aimante du Tout-puissant, qui déchirent le voile qui obscurcissait la pensée de Job. C'est Job qui, devant la compassion divine, confesse spontanément :

« Oui, j'ai parlé, sans les comprendre de merveilles qui me dépassent
et que je ne conçois pas. » Job 42/3.

A ce moment-là, Job est encore couvert de son ulcère, et il s'écrie :

« C'est pourquoi je me condamne et je me repens,
Sur la poussière et sur la cendre. » Job 42/6.

Ainsi nous pouvons conclure. Le jugement et la condamnation sont contraires à la compassion pour celui qui souffre. Seule la compassion a la puissance de conduire le malade à la repentance et à la guérison. Le jugement et la condamnation n'ont pas ce pouvoir. D'abord, ce jugement et cette condamnation peuvent être faux, comme ce fut le cas chez les trois amis de Job.

Quand même ils seraient justes, le jugement et la condamnation ne serviraient à rien. C'est pourquoi DIEU lui-même, le juste Juge, ne les emploie pas. Il apparaît, dans toute sa majesté certes, mais aussi dans sa sainteté et dans son amour. L'apparition de DIEU est celle d'un Ami, de qui émane la compassion. Ainsi la parole de Job ;

« Celui qui souffre a droit à la compassion de son ami,
Même quand il abandonnerait la crainte du Tout-puissant, » Job 6/14,

est une parole vraie : c'est une Parole de DIEU, au sens le plus plein et le plus entier.

II.

M'appuyant maintenant sur la méditation que nous venons de faire de Job 6/14 :

« Celui qui souffre a droit à la compassion de son ami,
Même quand il abandonnerait la crainte du Tout-puissant, »

J'exposerai quelques enseignements que le livre de Job apporte sur la guérison divine.

1. - Le premier enseignement est que les personnes qui reçoivent du SAINT-ESPRIT les dons des guérisons, sont des personnes qui sont remplies de compassion.

Cela m'a été montré, au cours de ma propre vie, par des exemples qui me sont sacrés. Pour ne nommer que des êtres chers qui nous ont été repris, n'y avait-il pas un frémissement de compassion dans la personne de George JEFFREYS et dans celle de Miss KERIN, dans la personne de madame DALLIERE et dans celle de Marc ELDIN ? Ce dernier, quand il ensevelissait un petit enfant mort en bas âge, retenait difficilement les larmes de la compassion.

Qu'ils sont heureux ! L'épreuve est terminée ...
Et désormais leur destinée
C'est de régner avec JESUS !

En retirant d'ici-bas ceux que j'ai nommés, DIEU a-t-il voulu retirer sa compassion du milieu de nous ? DIEU ne vous presse-t-il pas d'ouvrir votre cœur pour le remplir de cette même compassion qui anima leurs vies ? Il faut qu'il y ait des continuateurs qui marchent sur « les sentiers que leurs pas ont pressés ».

« Aspirez aux dons les meilleurs », nous dit l'apôtre, I Cor. 12/31.

Qui, parmi vous, veut aujourd'hui donner son cœur à DIEU pour laisser passer la guérison divine ? Cela veut dire : Qui veut ouvrir son cœur à une plus grande plénitude de compassion divine ? Si nous ne devons plus revoir ici-bas madame DALLIERE ou Marc ELDIN, que DIEU nous donne de revoir, en tel ou tel d'entre vous, qu'il appelle lui-même, la même compassion qui était en eux !

2. - Le second enseignement du livre de Job, c'est que le juste peut, sans avoir commis de fautes, être frappé par la maladie.-

Avant que DIEU lui-même ne montre à Eliphaz et à ses deux amis qu'ils n'avaient pas parlé avec droiture, comme l'avait fait Job, le quatrième interlocuteur de Job, Elihu, avait déjà constaté l'impuissance des trois premiers ;

> « J'ai suivi vos raisonnements,
> Votre examen des paroles de Job.
> ... Aucun de vous ne l'a convaincu,
> Aucun n'a réfuté ses paroles. » Job 32/11-12.

Eliphaz, Bildad et Tsophar étaient bien incapables de convaincre Job, car celui-ci disait la vérité. Job avait reçu la Loi divine de tout son cœur, il l'avait mise en pratique ; sa conscience ne lui reprochait rien. Il n'allait quand même pas inventer des fautes pour contenter ses persécuteurs !

De même le chrétien fidèle, qui a reçu JESUS dans son cœur, le sert selon la lumière qui est en lui, et garde une bonne conscience. Le chrétien est juste, à cause de la justice de JESUS-CHRIST qui lui est donnée. Le chrétien est rempli d'imperfections certes ; il commet des fautes, par manque de vigilance ou par précipitation, bref à cause de sa faiblesse, quelquefois par aveuglement. Tout cela, DIEU le sait ; Il pardonne jour après jour, Il supporte avec patience une croissance souvent bien lente. Cela, Job aussi le dit avec droiture :

> « Si j'ai péché ..., dit-il à DIEU,
> Que ne pardonnes-tu mon péché,
> Et que n'oublies-tu mon iniquité ? » Job 7/20-21.

C'est bien ce que DIEU fait. Il pardonne les fautes des justes, remplis d'imperfections, que nous sommes. Il ne nous punit pas par les maladies.

L'enseignement du livre de Job est ici merveilleusement confirmé par l'Evangile. Celui qui a souffert plus que nous tous, c'est JESUS-CHRIST, le seul Juste, dont Job est par avance le prophète et l'annonciateur.

Ainsi ceux qui au milieu de nous sont frappés de maux graves, ou d'infirmités qui durent, de longues maladies chroniques, demeurent des justes, sur qui passe un reflet de la justice de Job. DIEU leur demande, à ces justes de la nouvelle alliance, d'avoir aussi en eux la patience de Job.

3. - Si le juste malade n'est pas sous une punition, il arrive que la maladie révèle un mal qui était en lui, ou une limitation, ou une erreur. Tel est le cas pour Job. Sa doctrine de la rétribution terrestre était fausse. Lui-même traite DIEU d'égal à égal, et discute avec Lui, d'une manière qui ne convient pas à l'homme.

Aussi la souffrance a-t-elle, pour nous qui ne sommes pas justes au même sens que l'était JESUS, une fonction purificatrice. C'est ce que montre l'intervention d'Elihu, et c'est ce que DIEU confirme quand Il apparaît. Devant lui Job se condamne et se repent.

La purification du juste par la maladie est un, secret entre DIEU et lui. Elle ne doit être soumise à aucune inquisition du prochain. Si les frères aident le juste malade, ce doit être,' comme le fait Elihu, par l'esprit de prophétie, dont Elihu est rempli, Job 32/18-19.

Et, nous dit S. PAUL, « celui qui prophétise, édifie, exhorte, console. » I Cor. 14/3. Le don de prophétie peut donc aider à la guérison du juste malade, s'il est exercé conjointement avec la compassion du don des guérisons.

4. - Quatrième enseignement : la maladie du juste est parfois longue-. Dans le livre de Job, il y a un long silence de DIEU. Silence marqué par les huit tentatives vaines des faux consolateurs, par les dix plaintes de Job, enfin par l'intervention d'Elihu qui, elle, prépare la venue de DIEU apportant la délivrance.

Dans cette longue attente, à aucun moment Job n'est livré à la domination de Satan. DIEU livre à l'adversaire le corps de l'homme, et aussi son âme terrestre, ses sentiments, tout ce qui s'agite en Job :

> « Seulement épargne sa vie », Job 2/6, dit le Tout-puissant.

L'Eternel reste le maître de cette vie. Il reste le Sauveur du plus profond de l'homme, de l'être intérieur à qui son amour et sa grâce demeurent.

La parfaite souveraineté de DIEU est affirmée par le poète dans la description des monstres, aux chapitres 40 st 41.- Behémot et Léviathan, l'hippopotame et le crocodile, sont bien plus que des animaux forts et terribles, ce sont des symboles de la puissance du mal, qui paraît irrésistible. Pourtant DIEU est le créateur de l'ange que nous appelons Satan, DIEU a son plan, infiniment au-dessus de nos pensées. Ô Job, écrase toi-même, Satan, et alors, dit DIEU, « je te rends hommage », Job 40/9, c'est-à-dire : je te loue et je t'adore !

En réalité, c'est bien l'inverse. DIEU a la victoire sur la puissance du Mal, même et surtout quand le juste souffre. C'est pourquoi, c'est le juste qui, même malade et en apparence incurable, loue et adore son Créateur, son Sauveur, son Rédempteur qui est vivant. Job 19/25.

J'indiquerai encore trois enseignements sans les développer.

5. - Si longue que soit une maladie, si incurable qu'elle paraisse, DIEU peut toujours la guérir ici-bas. C'est ce que montre l'exemple de Job, et c'est ce que confirme maint exemple de l'Evangile.

6. - Quand une longue maladie, ou une infirmité, se prolongent jusqu'à la mort, la guérison est cependant reçue sur la terre, dans l'être ressuscité qui est formé en nous ici-bas. Les biens que Job reçoit au double, nous les interprétons, en JESUS-CHRIST, comme des images de la Résurrection de.la chair, qui est pour nous la vraie guérison.

7. - Enfin remarquez combien Job était impatient de connaître l'Evangile. L'Eglise a besoin d'une telle impatience pour l'Avènement glorieux du CHRIST. Qu'un grand malade soit guéri ou qu'il meure, de toute manière, il y a dans la souffrance une part qui demeure inconsolable sur la terre. De cette vérité Job a donné la plus forte expression que je connaisse. Demandons des guérisons, oui, mais demandons surtout que JESUS vienne juger le monde et sauver la Création divine de toute atteinte du Mal.

Quelques indications sur le livre des Juges

Réunion de continuation - Dimanche 28 mai 1967

Vaut-il la peine de consacrer notre méditation au livre des Juges ? N'est-ce pas un texte, disons périmé, remontant à une époque arriérée ? Quel rapport y a-t-il avec nos préoccupations actuelles ?

C'est vrai : il semble qu'il y ait de bonnes raisons de laisser ce texte biblique de côté pour le moment. Par exemple il contient des récits de violences, des peintures très réalistes. Il suffit d'évoquer le meurtre du roi de Moab par le gaucher EHUD : « Il tira l'épée de son côté droit, et la lui enfonça dans le ventre. La poignée même entra après la lame... » (3/21-22).

Un peu plus loin, de quelle manière JAEL, femme de HEBER, le kénien, ôte-t-elle la vie au chef de l'armée ennemie ? « D'une main elle a saisi le pieu, et de sa droite le marteau des travailleurs ; elle a frappé SISERA, lui a fendu la tête, fracassé et transpercé la tempe » (5/26).

Rappellerai-je comment le Lévite qui venait de Bethléhem appela à la vengeance les tribus d'Israël contre la ville de Guibéa ? « Arrivé chez lui, il prit un couteau, saisit sa concubine (les gens de Guibéa avaient tué celle-ci, vous le savez), et la coupa membre par membre en douze morceaux qu'il envoya dans tout le territoire d'Israël » (19/29).

De nos jours, nous avons tant entendu parler des actes de cruauté que commettent les hommes ! Nous-mêmes, ou nos proches, nous en avons été peut-être les victimes. Que nous apportent de tels passages, où les actions qui nous font horreur ne sont pas même blâmées ? Bien au contraire, ce sont des hauts faits de ceux qui défendent, soit la cause de l'Eternel, dans le cas d'EHUD, qui est un Juge, et de JAEL, qui est louée à côté de DEBORA, soit la cause de la justice dans le cas du Lévite, qui avait été odieusement traité à Guibéa. Les temps ont changé. Ce qui apparaissait louable dans une sombre époque, il y a plus de 3.000 ans, cela est absolument condamné par la conscience chrétienne, qui prend une position tout-à-fait opposée à l'auteur du Livre des Juges. La suggestion que je faisais au début, que nous fermions le livre des Juges et que nous parlions d'autre chose, semble donc logiquement confirmée.

Cependant l'obéissance à la Charte nous conduit à lire cette partie de l'Ancien Testament dans les semaines qui suivent la Pentecôte, et à cheval pour ainsi dire sur la présente réunion de continuation. Quand l'obéissance n'est pas d'accord avec notre logique, n'est-ce pas le moment de demander l'assistance de l'ESPRIT de la Pentecôte, pour sonder les mystères des SAINTES-ECRITURES ? A chacun de vous de lire en invoquant la lumière de l'ESPRIT, qui conduit dans toute la vérité ! Pour ma part, mon rôle se bornera ici, sur ce premier point, à vous proposer une indication.

Cette indication, c'est que les horreurs de notre temps favorisent une erreur théologique, que la Parole de DIEU veut corriger. L'erreur, c'est de diviser le genre humain en deux catégories. Il y a les méchants, qui commettent les actes de cruauté ; ceux-là sont à mettre au ban de l'humanité ; ils ne méritent pas le nom d'hommes, mais plutôt de bêtes féroces, de monstres. De ces méchants, pensons-nous, nous ne faisons pas partie. Nous nous indignons contre eux, parce que nous sommes dans la lumière. Ainsi, d'un côté sont les monstres, indignes du nom d'hommes, de l'autre côté sont les hommes normaux, au nombre desquels nous nous comptons nous-mêmes.

Le livre des Juges est là, ouvert devant nous, et, par ce livre la Parole de DIEU veut dissiper notre erreur. Les actes cruels sont commis par des Israélites, des membres du peuple de DIEU, dont ils servent la cause. Certes, si DIEU tolère ces actes, Il ne les approuve pas en eux-mêmes. Mais, le point important, c'est que la cruauté et l'horreur viennent d'hommes qui sont de la même nature que nous, et dont nous sommes solidaires. La Parole de DIEU nous connaît tels que nous sommes. Elle ne nous annonce pas le salut, parce que nous serions de petits saints, exempts de péchés graves. Les germes de la cruauté, de la violence, de l'impudicité sont dans le peuple de DIEU. Ils sont en chacun de nous, même si la grâce de DIEU nous a préservés de les manifester d'une manière publique et odieuse. S'il y a des monstres, nous en sommes. Le mal est dans l'humanité déchue, dans l'humanité qui forme un seul corps en Adam.

Réfléchissez encore à ceci : JESUS, dans son humanité, est de la race d'EHUD, de JAEL et du Lévite de Guibéa. C'est son peuple, c'est sa chair et c'est son sang. Du vivant des Juges, il y avait, dans la tribu de Juda, un ancêtre direct du CHRIST. A la lumière de ce fait, quelle profondeur n'entrevoit-on pas dans la parole : « Celui qui n'a point connu le péché, il l'a fait devenir péché pour nous », II Cor. 5/21, et encore « DIEU a condamné le péché dans la chair, en envoyant ... son propre FILS dans une chair semblable à celle du péché », Romains 8/3 !

O monstruosité de mon péché ! Tu me la montres, mon DIEU, par le livre des Juges. Et tu me montres, en ton FILS, la miséricorde prête à sauver, dans le sang de la Croix, le monstre qu'est tout homme pécheur !

Nous garderons donc ouvert le livre des Juges. Si j'ai, pour commencer, fait mine de repousser ce livre, je n'oublie pas que nous l'aimons pour les belles leçons d'Ecole du dimanche qui restent dans notre mémoire. Monsieur ELDIN avait composé un chant sur GEDEON, et je me rappelle le temps où les garçons de Boissier le chantaient. Il n'y a pas de citation du livre des Juges dans le Nouveau Testament, mais le

grand chapitre de l'épître aux Hébreux sur la foi mentionne les hauts faits de GEDEON, de BARAK, de SAMSOM et de JEPHTE. Hébr. 11/32. - L'apôtre PAUL évoque la période des Juges dans le discours de la synagogue, à Antioche de Pisidie : Actes 13/20.

Le livre des Juges n'est pas une histoire au sens moderne du mot ; c'est un enseignement théologique, illustré par des exemples pris dans la vie du peuple d'Israël. L'auteur développe quatre aspects des rapports du peuple avec son DIEU : l'infidélité, le châtiment, la repentance et la délivrance.

L'infidélité consiste dans la rupture de l'alliance du Sinaï. Le peuple, jusque-là nomade, en s'installant au milieu des Cananéens, est tenté d'adorer leurs idoles. S'il garde une fidélité à l'Eternel, comme l'homme de la montagne d'Ephraïm nommé MICA, il transgresse le second commandement en se faisant des images taillées : Juges 17/1-5.

Le châtiment, c'est l'oppression de telle ou telle tribu d'Israël par ses voisins cananéens. En réponse aux cris de douleur et de repentance, DIEU envoie un Juge, c'est-à-dire un libérateur, à la fois chef de guerre et restaurateur de l'alliance avec l'Eternel. Il y a douze juges, que l'on répartit en 6 petits Juges : SHAMGAR, TOLA, JAIR, IBTSAN, ELON et ABDON, à qui ne sont consacrées que de courtes notices, et en 6 grands juges, dont les exploits restent dans notre mémoire : OTHNIEL, EHUD, DEBORA, GEDEON, JEPHTE et SAMSON.

Outre l'édification qu'apporte la vie de ces Juges : par exemple l'humilité de la condition de GEDEON, le plus petit de la plus pauvre famille, 6/15, mais qui abat l'idole de Baal, et qui triomphe dans le combat, ne gardant avec lui que trois cents hommes ; en dehors donc de ces leçons qui font partie du patrimoine de tout protestant formé par la Bible, le livre des Juges nous apporte-t-il d'autres indications qui soient particulièrement actuelles ? Il me semble en entrevoir quelques-unes.

La première indication, je ne la développerai pas. Elle se rapporte aux 4 thèmes de l'infidélité, du châtiment, de la repentance et de la délivrance, qui sont exposés si clairement dans les chapitres 1 et 2. A mon avis, cet enseignement doit être repris par l'âme chrétienne dans ses rapports personnels avec DIEU. C'est en chacun des chrétiens, dans le domaine du corps, qu'il y a un mélange du Baptisé, qui a fait alliance avec DIEU, et du Cananéen, qui veut suivre les principes et les modes du monde. Mais, je le répète, je ne m'étendrai pas aujourd'hui sur cette guerre des deux hommes en moi, comme dit S. PAUL, Rom. 7.

Ma seconde indication donc, c'est que les Juges ne me semblent pas être des figures annonçant directement JESUS-CHRIST. Mais, dans la vie de l'Eglise, les Juges sont plutôt les figures des hommes de réveil, des réformateurs, qui donnent un nouvel élan à l'œuvre de DIEU. Les Juges anciens suscitaient autour d'eux le dévouement des braves, qui combattaient les armes à la main. Les Juges de la nouvelle alliance font lever des communautés, qui combattent par les armes spirituelles de la prière et de la foi. Nous souvenant de la Retraite de 1966, ne dirons-nous pas que, par les biographies qui y furent données, nous avons évoqué des Juges, dont l'exemple, stimule notre zèle ? Ainsi il y a dans l'Eglise la communauté missionnaire, dont S. PAUL nous donne le plus grand exemple, et dont Alfred BOEGNER fut un « Juge » proche de nous. Les grands évangélistes suscitent des communautés de réveil, comme celle de GRIGNION DE MONPFORT, de qui nous rapprocherons, pour ne citer qu'un nom protestant, Charles FINNEY. Que de communautés se consacrent aux œuvres de la charité, de la guérison, et ici, nous pensons au « Juge » que fut Christophe BLUMHARDT. Enfin, et surtout, DIEU envoie pour libérer son peuple de l'emprise du monde, les fondateurs des communautés résidantes et priantes, parmi lesquels brille la lumière de S. FRANÇOIS d'Assise et de tant d'autres ; proche de nous, en terrain protestant, nous recevons l'inspiration de la communauté morave et du comte de ZINZENDORF.

L'œuvre des Juges d'Israël fut fragmentaire, locale, passagère. Fidèles à l'Eternel pendant la vie du Juge, les tribus retournent à l'idolâtrie après sa mort. S'il y a des lumières certaines dans le livre des Juges, c'est cependant, il faut le reconnaître, un livre un peu sombre, et qui se termine sur un récit très sombre, une guerre civile entre Israélites : ch. 19-21. Aussi ne faut-il pas séparer ce livre de ceux qui vont suivre, le petit livre de RUTH, et le premier livre de SAMUEL. Là se lève une aube nouvelle, celle de DAVID. S'il y a eu des ancêtres du CHRIST qui furent solidaires des violences du temps des Juges, il y aura aussi, dans son ascendance, RUTH la Moabite, païenne qui se lie au peuple de DIEU dans une grande pureté. Quand enfin, DIEU aura trouvé DAVID, son serviteur, Ps. 89/21, c'est une vraie délivrance que connaîtra Israël. Il deviendra un peuple unifié, avec une capitale, Jérusalem ; bientôt, dans cette capitale se dressera un signe visible de l'Alliance, le Temple. La nuit des Juges traversée de quelques clartés, annonce l'aube de SAMUEL et le soleil levant de DAVID.

Pour nous, dans la fidélité à nos Juges du passé, notre appel, c'est de nous placer sous le patronage, pour ainsi dire, de SAMUEL, que guidait le SAINT-ESPRIT. Il faut dans l'Eglise aujourd'hui des missionnaires, des évangélistes, des fondateurs d'œuvres et de communautés, qui ne s'arrêtent pas dans leur œuvre, jusqu'à ce que DAVID soit oint Roi : je veux dire jusqu'à l'Avènement de notre SEIGNEUR JESUS-CHRIST dans la gloire de son Royaume.

Petite étude sur l'Epître aux Hébreux

Ascension 1967

1. - LE SUJET DE L'EPITRE AUX HEBREUX.

Il m'est arrivé, en relisant l'Epître aux Hébreux,- d'être intrigué par le début du chapitre 6, où l'auteur annonce qu'il ne va pas revenir sur un enseignement élémentaire : enseignement résumé, si l'on veut, en ces six articles : la repentance des œuvres mortes, et la foi en DIEU ; la doctrine des Baptêmes et de l'imposition des mains ; la résurrection des morts et le .jugement éternel. Ce n'est déjà pas si mal, pour une école primaire ! Si tous les protestants de France connaissaient et croyaient ces six points, nos Temples seraient trop petits pour les contenir !

Que le catéchisme élémentaire, sur lequel on ne reviendra pas, soit d'un niveau si élevé, cela doit nous aider à mieux fixer notre attention sur ce que l'auteur juge plus accompli, plus important en un sens, plus parfait pour tout dire. Vers quoi, ou vers qui, devons-nous donc élever notre esprit ? Sans aucun doute vers JESUS-CHRIST présenté comme Souverain Sacrificateur selon l'ordre de Melchisédek.

Le thème de JESUS présenté comme Souverain Sacrificateur, ou Grand-Prêtre, est annoncé tout au début de l'Epître. JESUS « a fait la purification des péchés et s'est assis à la droite de la majesté divine dans les lieux très-hauts » (1/3). Reportons-nous au chapitre 16 du Lévitique, qui sera commenté par les chapitres 9 et 10 des Hébreux. A la fête annuelle des Expiations, Aaron « égorgera le bouc expiatoire pour le peuple, et il en portera le sang au-delà du voile » (Lév 16/15). - Ainsi JESUS, l'Agneau de DIEU, a expié les péchés de tous les hommes en offrant son sang dans le sacrifice de la Croix. Ensuite, il est monté au ciel ; après avoir traversé le voile de sa chair, il a pénétré dans le sanctuaire véritable, dans le Lieu très-saint, qui est la présence même de DIEU, la réalité dont le culte terrestre n'était qu'une image passagère.

Pour transférer à JESUS le titre que l'Ecriture donne à Aaron et à ses successeurs, il fallait un fondement dans l'Ecriture elle-même. C'est pourquoi l'épître aux Hébreux contient une prédication sur le texte :

« Tu es sacrificateur pour toujours, selon l'ordre de Melchisédek » (Ps. 110/4).

Ce texte est cité huit fois : 5/6 et 10, 6/20, 7/1, 10, 11, 15 et 17. Dans le chapitre 7, le texte du psaume est rapproché du chapitre 14 de la Genèse. Après la défaite infligée aux rois cananéens, Abraham rencontre l'auguste et mystérieuse figure de Melchisédek, roi de justice et roi de paix, à qui le patriarche donna la dime du butin. En la personne du père des croyants, Lévi s'est incliné devant le sacerdoce, plus élevé de Melchisédek. Celui-ci apparaît sans père, ni mère, ni généalogie. Il est bien l'image du FILS de DIEU, qui préexiste à la Création, et que nous avons contemplé en JESUS. Sacrificateur selon l'ordre de Melchisédek, JESUS instaure une alliance nouvelle, supérieure à celle de Moïse et d'Aaron, une alliance parfaite dont la première n'était que la figure.

Notons enfin que l'épître aux Hébreux, qui exalte la divinité du FILS, souligne aussi combien JESUS fut parfaitement homme, « rendu semblable en toutes choses à ses frères » (2/17). En particulier, JESUS a réellement « été tenté comme nous en toutes choses » (4/15) ; il a prié « avec de grands cris et avec larmes » (5/7), connaissant l'angoisse devant la mort ; et « il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes » (5/8). Le titre de Souverain Sacrificateur unit, en JESUS, DIEU et l'homme. Le sacrifice, le sang versé, a pour lieu la terre, le corps de l'Incarnation, que JESUS a revêtu pour accomplir jusqu'au bout la volonté du PERE. La terre, peut-on dire, est le lieu saint du-sacrifice unique et parfait offert par le Serviteur de l'Eternel. Abaissé plus bas que tous, le Serviteur d'Esaïe 53, est le Grand-Prêtre éternel. Il pénètre dans le Lieu très-saint, il siège à la droite de DIEU. Il est « l'auteur d'un salut éternel, DIEU l'ayant déclaré souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédek » (5/9-10).

2. - LES DESTINATAIRES DE L'EPITRE AUX HEBREUX.

Si l'on voulait tracer un plan de l'Epître aux Hébreux, il faudrait penser à une construction musicale. Le thème principal, JESUS sous le titre de Souverain sacrificateur, s'accompagne d'un thème secondaire, celui de la Nouvelle Alliance, remplaçant la première, qui n'était que provisoire. Ces deux thèmes sont annoncés une première fois dans les deux premiers chapitres, repris au chapitre 5, repris encore et développés avec splendeur au chapitre 7 jusqu'au verset 18 du chapitre 10. A .chaque reprise des thèmes de doctrine spirituelle, s'ajoutent des exhortations pratiques, très pressantes, et qui visent une situation grave chez les destinataires. Ainsi les chapitres 3, 4, 6 et la fin depuis 10/19, revêtent un ton personnel, direct, comme pour sauver un groupe chrétien d'un danger, peut-être mortel, qui le menace.

L'exhortation se résume dans la persévérance. II faut une foi plus parfaite, la foi en JESUS Souverain Sacrificateur, pour supporter des épreuves cruelles, sans regarder en arrière. « Nous, nous ne sommes pas de ceux qui se retirent pour se perdre, mais de ceux qui ont la foi pour sauver leur âme » (10/30).

L'Epître aux Hébreux est une prédication de théologie admirable, qui devient une lettre, « un message d'exhortation » et de consolation (13/22).

A qui s'adresse-t-elle ? Avec S. Jean Chrysostome, j'aime à penser que les destinataires sont les chrétiens de Jérusalem, après la mort de leur chef, Jacques, que le grand-prêtre a fait lapider vers l'an 62. La persécution s'accroît contre les Juifs devenus chrétiens. Ils sont appelés apostats et Nazaréens. S'ils ont, jusqu'alors, continué de fréquenter la synagogue, ils en sont maintenant exclus. Les armées romaines menacent la ville et le Temple. Les chrétiens ne se joignent pas aux patriotes, qui veulent défendre Jérusalem par les armes. C'est la rupture avec toute la tradition juive.

Devant cet effondrement, l'épître aux Hébreux dévoile le transfert que DIEU a effectué. Depuis le jour de l'Ascension, le Lieu très-saint n'est plus dans le Temple de Jérusalem : ce n'était que « l'ombre des biens à venir » (10/1). La catastrophe qui frappe Jérusalem ne doit pas masquer la splendide victoire de DIEU. Un culte nouveau se déploie, dont le Grand- Prêtre siège chaque jour et éternellement à la droite de DIEU.

Le culte nouveau selon l'ordre de Melchisédek, apporte au croyant des richesses merveilleuses.

(1) Il fait partie d'un nouveau peuple de DIEU, rempli de vitalité, qui va s'étendre par l'évangélisation sur la terre entière, 2/10.
(2) La joie du culte n'est pas liée à une ville terrestre, ni à des sacrifices indéfiniment répétés. Les-dons du SAINT-ESPRIT sont répandus partout où il y a une assemblée, qui prend part dans le culte au sacrifice unique et parfait de la Croix, 3/6.
(3) Le cœur trouve la paix parfaite dans le pardon et la sanctification donnés par grâce : c'est l'alliance nouvelle écrite dans le cœur, 8/10.

Ainsi les Hébreux, les chrétiens d'origine juive, sont exhortés à traverser victorieux la catastrophe de Jérusalem, qui s'accomplit sous leurs yeux.

Pour nous, j'appliquerai cette exhortation de l'épître aux Hébreux, à la mort des êtres chers. Le corps de nos bien-aimés n'était-il pas le Temple du SAINT-ESPRIT ? Avec eux nous avons prié, chanté des cantiques, échangé des expériences spirituelles, communié au même pain et au même vin. Voici que ces présences, qui étaient notre joie, passent par la crise de la mort. Comme pour les Hébreux, lors de la chute de Jérusalem, tout semble perdu. Mais non. Ne demeurons pas dans la foi des enfants qui en sont au lait, non à la nourriture solide. Levons les yeux vers JESUS-CHRIST, devenu Souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédek. Les bien-aimés sont plus que jamais présents dans le CHRIST ; ils vivent en Lui. Dans la communion avec DIEU, dans le .culte avec ses dons spirituels, dans l'évangélisation, nous avons part avec eux aux merveilleuses richesses du monde à venir.

3. - L'AUTEUR DE L'EPITRE AUX HEBREUX.

Qui a composé l'épître aux Hébreux ? Elle ne porte en elle-même aucun nom d'auteur. Dans l'histoire de l'Eglise, les opinions ont été très variées. Luther, par exemple, pensait qu'Apollos, si instruit dans les Ecritures, était l'auteur de ce texte.

Je vous dirai ce que je pense moi-même, non pas pour vous imposer une opinion, mais pour éclairer-un peu cette question. Je crois que S. Paul travaillait, pensait, priait, en communauté avec ses proches collaborateurs. Ceux-ci formaient autour de lui comme une école de prophètes et de docteurs. L'épître aux Hébreux émane de cette école, elle porte donc la pensée même de S. Paul. L'auteur du texte, le prédicateur, est quelqu'un de son entourage. S'il fallait prononcer un nom, je suis de ceux qui choisiraient Barnabas, le « fils d'exhortation », qui, auprès de Paul, fut en si grande bénédiction à Jérusalem même et à Antioche.

Cette question de l'auteur a son importance. Car l'épître aux Hébreux est si belle, qu'elle présente un danger. On est tenté d'en faire le cadre d'une pensée chrétienne totale, d'une pensée qui se figerait alors en un très beau tableau, mais qui nous emprisonnerait désormais dans une vision déformée de la foi.

En prononçant le mot de tableau, je pense à un tableau précis : celui du couronnement de la Vierge, par Enguerrand Quarton, qui est à Villeneuve-lès-Avignon, et qui date de 1455 environ. Le ciel, la terre et les lieux souterrains, y sont présentés en un merveilleux ensemble. Le ciel est rempli par la gloire de la Trinité. Le PERE et le FILS sont représentés par deux personnages humains, absolument semblables, qui se tournent l'un vers l'autre. Sur les lèvres de chacun se pose l'extrémité d'une aile de la colombe, - le SAINT-ESPRIT,- déployée de l'un à l'autre. Autour de cette majestueuse figure, qui couronne la Vierge....MARIE, s'étagent en robes colorées, les élus du ciel, personnages humains eux aussi. Sous le

ciel, la terre : c'est un paysage de collines provençales, avec deux villes, Jérusalem et Rome ; entre elles, se dresse la Croix. Enfin au-dessous, à droite l'enfer se ferme sur les démons et leurs captifs, tandis qu'à gauche le purgatoire s'entrouvre, et des personnages humains, qui prennent leur essor, montent les uns après les autres vers le ciel.

Laissant de côté les éléments « catholiques romains » de ce tableau, n'est-ce pas là, pour le reste, notre vision du monde ? Le FILS siège à la droite du PERE : le culte est transféré au ciel ; la terre poursuit son histoire : l'un après l'autre, les élus montent rejoindre le culte céleste.

Vision figée, ai-je dit, et vision qui se répète indéfiniment. Vraie au XVe siècle, elle nous paraît vraie pour le XXe. L'Epître aux Hébreux ne vient-elle pas, aujourd'hui encore, justifier cette vision ?

C'est ce qu'elle ferait peut-être, si nous oubliions qu'elle nous vient, pour finir, de S. Paul, et qu'il faut la replacer dans la marche du peuple de DIEU, qui va de l'abaissement de la Croix à la gloire du second Avènement. L'épître aux Hébreux, si elle n'y insiste pas, porte des traces, elle aussi, de la tension entre les biens qui sont donnés par la grâce, et ceux que nous attendons encore : « Nous ne voyons pas encore maintenant que toutes choses lui soient soumises » (2/8).

Bien plus, si Melchisédek est nommé pour la première fois dans le Nouveau Testament, par le prédicateur des Hébreux, il est présent dans la pensée de S. Paul, qui cite le Ps. 110, en soulignant le mouvement qui porte vers la Parousie : « Il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds » (1 Corinthiens 15/25).

Bien plus encore, la figure de Melchisédek a été présente dans la pensée même de JESUS. Ici je citerai M. CULLMANN qui, après avoir remarqué que le Ps. 110 est le passage de l'Ancien Testament que le Nouveau Testament cite le plus, écrit ceci :

"Le deuxième passage où JESUS cite le Psaume 110 est plus clair (que le premier). Il s'agit de sa réponse au Grand-Prêtre dans Marc 14/62. JESUS unit ici, dans une seule pensée, Dan. 7 et le Ps 110 : « Vous verrez le FILS de l'Homme assis à la droite de la puissance de DIEU, et venant sur les nuées du ciel ». Etre « assis à la droite » est indissolublement lié à l'image du roi-prêtre « selon l'ordre de Melchisédek ». N'est-il pas significatif que JESUS s'applique une parole où il est question du Grand-Prêtre éternel, au moment précisément où il comparaît devant le Grand-Prêtre juif, qui l'interroge sur sa prétention à la messianité ? Par sa réponse il sous-entend que sa messianité n'est pas celle du Messie national qu'attendaient les Juifs ; bien plus, il ne revendique pas non plus le rôle du Grand-Prêtre terrestre qui est en face de lui ; mais il veut être le FILS de l'Homme céleste et le Grand-Prêtre céleste." (Christologie du N.T., page 79).

On peut dire ici que le SAINT-ESPRIT a dévoilé, pour l'auteur de l'épître aux Hébreux, le fond même du cœur de JESUS. L'épître elle-même a bien insisté que le CHRIST de l'Ascension n'est pas un ange, mais l'homme, qui a été « abaissé pour un temps au-dessous des anges » (2/7).

L'Eglise sur la terre n'y est que pour un temps aussi. Jérusalem va tomber. Les Hébreux doivent lever les yeux vers le culte céleste. Mais ils doivent tout autant regarder en avant, vers ce JESUS, dont les anges eux-mêmes, disent : « Il a été enlevé au ciel du milieu de vous ; il viendra de la même manière que vous l'avez vu allant au ciel » (Actes 1/11).

CONCLUSION

L'auteur de l'Epître aux Hébreux a reçu du SAINT-ESPRIT une révélation fondée sur les Ecritures (Genèse 14, Psaume 110), et éclairant le mystère du CHRIST. Ce prédicateur répondait aux besoins précis d'un important groupe de chrétiens, ses contemporains. DIEU a. fait de cette exhortation une partie des Ecritures de la Nouvelle Alliance, riche d'enseignements et ayant autorité pour la foi des chrétiens de tous les temps.

A notre tour, ne pouvons-nous pas demander au SAINT-ESPRIT d'éclairer pour nous l'Epître aux Hébreux, d'une manière qui réponde aux besoins des hommes de notre temps ? Quelle est cette lumière, je l'ignore. Je dirai seulement en une brève conclusion, dans quelle direction, pour ma part, je chercherais une telle lumière.

Le texte insiste sur la convenance, la nécessité, qui obligeaient le Grand-Prêtre éternel à être d'abord homme comme nous :

> « Puisque les enfants participent au sang et à la chair,.... il y a participé lui-même » (2/14).

C'est avec son corps que, lors de l'Ascension, JESUS est monté au ciel. Il est assez difficile de se représenter réellement ce Ciel, où le CHRIST ressuscité habite, comme les prémices de ceux qui sont morts. Mais regardons en avant de nous, au CHRIST qui vient. Il vient avec son corps d'homme, cela est

évident. Et nous, nous irons à sa rencontre avec notre corps ressuscité. Nos yeux ressuscités verront le Ressuscité, nos oreilles ressuscitées entendront le son de sa voix.

N'est-ce pas là le plein accomplissement de l'homme, que les hommes de notre temps cherchent comme à tâtons ? Tout en aspirant à une humanité vraiment digne de ce nom, les hommes sont dans la peur d'une destruction de l'humanité. Rendue plus vivace par l'arme atomique, l'image de la destruction est la seule que l'homme trouve en dehors de JESUS-CHRIST. Même en prévoyant des millions d'années pour l'humanité dans l'avenir, tout cela doit bien rentrer dans le Néant, d'où la Science fait sortir l'humanité par des millions d'années d'évolution en arrière de nous.

En face de ce temps indéfini de la destruction, le message de l'Eglise n'est-il pas d'annoncer la venue de l'Homme ? C'est l'Homme de Galilée, le JESUS qui a comparu devant le Grand-Prêtre. C'est l'homme céleste le Souverain sacrificateur de l'Epître aux Hébreux-- Et c'est le FILS de l'Homme qui vient sur les nuées du ciel.

La destruction ne réjouit pas notre cœur. Pour nous, comme pour les Hébreux, la destruction est catastrophe. Mais si l'humanité doit subir la destruction, l'Eglise annonce invinciblement, que la catastrophe est le prélude d'une Ascension de toute la grandeur de l'homme : l'homme doit s'accomplir pleinement avec le FILS de l'Homme de la résurrection des morts.

L'EGLISE PRESENTE SOUS L'ACTION DU SAINT-ESPRIT

- 1967 -

PREMIERE ETUDE : I CORINTHIENS 11

INTRODUCTION

[1] Aux murs de nos demeures, nous accrochons volontiers des tableaux que nous aimons. Les petits événements de la vie quotidienne vont se dérouler jour après jour dans telle ou telle pièce de notre logis. Au-dessus d'eux l'œuvre d'un peintre est là, ou bien des portraits de famille. C'est comme un fond immuable, qui préside à la trame changeante des jours.

Ainsi, dans le chapitre 11 de la 1ère Epître aux Corinthiens, une part est faite à ce que j'appellerai l'anecdote quotidienne. En employant le mot d'anecdote, je ne veux pas dire qu'il s'agirait de faits insignifiants ; mais je souligne que les faits qui sont relatés, appartiennent à la réalité courante. On emploierait volontiers l'expression de faits historiques, si les détails dont parle l'apôtre PAUL n'étaient pas tellement liés à la vie de tous les jours. Tel dimanche, tel groupe de chrétiennes a fait scandale dans l'assemblée (versets 1-16). Ces femmes ont quitté notre terre depuis des siècles. Ce qu'elles ont fait est réel, historique, certain, autant que la mort de l'empereur CLAUDE, auquel succéda NERON, à peu près en ce temps-là. Mais la Parole de DIEU ne nous entretient pas du grand événement qu'on enseigne dans les classes d'histoire. La Parole part de la vie humble, aux travaux ennuyeux et faciles...

De même, dans la deuxième partie du chapitre, ce sont les convives des agapes, -repas qui eussent dû être fraternels,- qui se sont livrés à leur égoïsme ou à leur gloutonnerie (versets 17-34). Fait certain, fait historique encore, que nous aimons appeler anecdote, parce qu'il appartient à la « petite histoire », non à celle qui a de l'importance aux yeux du monde.

Anecdote donc, ou petite histoire, faits intimes qui se déroulent dans le logis. Pour répondre à ces situations de l'église de Corinthe, l'apôtre déploie sur le mur deux grandes peintures, deux grandes fresques : celle de la Création et du jardin d'Eden pour la première partie du chapitre, puis celle de la Chambre-Haute, où fut instituée la Sainte-Cène, pour la seconde partie. Ce qui doit nous intéresser ici avant tout, c'est de voir comment des pensées si hautes, -les tableaux qui illuminent la pièce,- ont été reliées à des faits si minimes de la vie chrétienne, à ce que, par modestie, nous appelions l'anecdote. De la liaison entre le lumineux tableau de fond d'une part, et la vie quotidienne de l'autre, de cette liaison se dégage une leçon quant à la présence de l'Eglise : au milieu des circonstances changeantes, cette présence dépend avant tout de la lumière qui vient des toiles de fond, que DIEU lui-même a révélées par et dans sa Parole.

1.- PREMIERE PARTIE : VERSETS 1-16.

[2] Prenons d'abord les versets 1-16. Quelqu'un dira : « Où voit-on la Création et le jardin d'Eden dans ce texte ? » Eh bien, le verbe grec qui signifie « créer » se lit au verset 9, et a été traduit ainsi par SEGOND : « L'homme n'a pas été créé à cause de la femme, mais la femme a été créée à cause de l'homme ». Plus haut, au verset 3, nous lisons : « Je veux cependant que vous sachiez que CHRIST est le chef de tout homme, que l'homme est le chef de la femme, et que DIEU est le chef de CHRIST ». Or DIEU dit, dans le récit de la Création : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ». Genèse 1/26. Plus loin : « DIEU créa l'homme à son image, il le créa à l'image, de DIEU, il créa l'homme et la femme » (v. 27). La création de l'homme et de la femme sera développée au chapitre second de la Genèse.

Il faut rappeler ici la présence du CHRIST dans la Création. Nous, les créatures, nous voyons l'Incarnation du FILS dans le temps, où nous vivons nous-mêmes. Avant JESUS-CHRIST, c'est l'Ancienne alliance ; puis vient l'Evangile, et, après l'Ascension et la Pentecôte, la proclamation de l'Evangile. Mais pour DIEU, JESUS-CHRIST est son FILS de toute éternité, engendré et non créé, dit le Symbole de Nicée, qui exprime notre foi et qui figure dans notre liturgie. La sagesse et la science divines voient de toute éternité le FILS comme Celui qui revêtira l'humanité. Il est l'élu, dont l'élection sera manifestée par sa venue sur notre terre, conçu du SAINT-ESPRIT, et né de la Vierge MARIE. De toute éternité, selon cette élection, le FILS, égal au PERE, est aussi obéissant, obéissant jusqu'à la mort de la Croix. Quand JESUS dit que sa nourriture est de faire la volonté de son PERE, cela est vrai non seulement pour le temps où il demeure parmi nous, mais pour la vie en DIEU sans commencement ni fin. L'affirmation : DIEU est le chef de CHRIST, exprime un rapport d'obéissance et d'amour qui est éternel, et qui ne crée, insistons-y, aucune infériorité en CHRIST, aucune inégalité entre le PERE et le FILS.

DIEU est le chef de CHRIST : cela est vrai dans la Création, lorsque notre temps commence, lorsque « tout a été créé par lui et pour lui » (Colossiens 1/16). Dans la Création encore, CHRIST est le chef de l'homme : le premier ADAM doit obéissance à celui que notre foi nommera le second ADAM. Seulement, dans l'amour divin, qui dit obéissance, dit aussi égalité. L'abîme entre le Créateur et la créature sera comblé par la grâce. Le SEIGNEUR fait de l'homme son égal, non par nature, mais par adoption. Elu à son tour, prédestiné pour le salut, l'homme est appelé à obéir de cœur à son SEIGNEUR. DIEU est le chef de CHRIST, CHRIST est le chef de tout homme.

Enfin, l'homme est le chef de la femme. Celle-ci n'a pas été créée la première ; elle a été tirée de l'homme. La femme doit être honorée, dit l'Ecriture, comme un sexe plus faible (I Pierre 3/7). Dans l'amour qui vient du CHRIST, nous retrouvons entre l'homme et la femme, le rapport d'égalité et d'obéissance à la fois, qui a son principe dans l'union du PERE et du FILS, et qui s'est déjà reflété une première fois dans le lien qui unit le SEIGNEUR à chaque homme appelé à être son disciple.

[3] C'est donc dans le jardin d'Eden lui-même que resplendit la triple harmonie : du PERE, chef de son FILS ; du FILS, chef de tout homme ; de l'homme, chef de la femme. Parmi ceux d'entre vous qui sont musiciens, il en est qui aiment la Création de Joseph HAYDN, la lumière qui éclate et qui ruisselle au premier jour, la paix qui imprègne toute l'œuvre des six jours, jusqu'au paisible ruisseau qui féconde la terre... Lumière resplendissante, paix, harmonie. Voilà le tableau du Jardin. Ce qui en fait l'énergie secrète et profonde, c'est la multiplication par trois du couple aimant, dans l'égalité et dans l'obéissance : le PERE et le FILS, le FILS et l'homme, l'homme et la femme. L'anecdote concernant les chrétiennes de Corinthe, se déroule devant la prodigieuse fresque de la Création, au sortir des mains de son Créateur.

Faisons ici une petite halte. Si l'on suivait pas à pas la pensée de S. PAUL, on y trouverait, emmêlés, trois raisonnements. De loin le plus important, est l'argument tiré du tableau de la Création, et que l'on peut appeler un argument théologique. Un second argument fait appel aux sentiments spontanés des lecteurs, à un fond de convenance et de décence : « La nature elle-même ne nous enseigne-t-elle pas... » Il s'agit ici d'un ordre de nature, répandu chez tous les peuples, en particulier les Grecs et les Romains, et qui découle de la Création que nous connaissons, nous, par la Révélation. La civilisation antique avait conservé, sur bien des points, les leçons de sagesse que la création contient, même pour ceux qui ne connaissent pas le Créateur. Un tel argument perd sa valeur pour l'homme moderne, qui n'hésite pas à violenter la nature pour la remodeler à sa guise ou à son profit. De toute manière, l'argument de nature, de bienséance, est secondaire par rapport à l'argument théologique. Il en est de même de l'argument tiré des anges, sur lequel les commentateurs ne sont pas d'accord. Quel qu'en soit le sens, l'allusion « à cause des anges », se rattache, elle aussi, au tableau de la Création.

Venons-en donc maintenant au lien que l'apôtre établit entre la grande fresque du jardin d'Eden et l'anecdote des Corinthiennes. Il est sous-entendu que, si la Création première a été bouleversée par la Chute, la grâce nous rend l'ordre du commencement. C'est ce que JESUS lui-même proclame quand il donne l'enseignement de l'Evangile sur le mariage : « N'avez-vous pas lu que le Créateur, au commencement... » Matthieu 19/4. Dans cet ordre chrétien, le détail de la chevelure et du voile exprime la présence, au sein, de l'assemblée, du CHRIST, qui est le chef de l'homme, lequel est devenu fils de DIEU par adoption ; il exprime également la présence de la femme, rétablie par la grâce dans son élection, qui fait d'elle l'aide de l'homme, semblable à lui, sans laquelle l'homme n'accède pas à sa propre plénitude. Dans la prière et l'inspiration se retrouvent les présences du jardin d'Eden : CHRIST, l'homme et la femme. Leurs rapports faits d'égalité par grâce, d'obéissance dans l'amour, suscitent une diversité harmonieuse. L'homme prie la tête découverte, parce que la main bénissante de CHRIST est directement posée sur lui. La femme prie la tête couverte, parce que la main bénissante de l'homme est posée sur elle en même temps que celle du CHRIST. Sur la tête de la femme s'unissent deux mains qui aiment, deux mains qui protègent, deux mains qui élèvent à l'égalité ce qui porte la [4] marque de la diversité. Le mot grec difficile, que SEGOND traduit par « une marque de l'autorité » désigne les deux mains unies, celle du CHRIST et celle de l'homme. C'est un pouvoir aimant, une protection et une sauvegarde, un signe de l'harmonie qui règne dans la Création rachetée.

Si l'on enfreint dans l'assemblée l'ordre que l'apôtre a retracé à la lumière du tableau de la Création, on introduit des choses honteuses ou déshonorantes. Il n'est pas nécessaire de serrer de trop près les diverses expressions employées ici par S. PAUL. La tête de la femme déshonorée si celle-ci prie sans voile, ou si elle est rasée ; inversement c'est une gloire pour elle de porter de longs cheveux et un voile. En même temps, la femme qui agit mal déshonore son chef, au sens figuré, c'est-à-dire l'homme ; de même celle qui agit bien est la gloire de l'homme. Dans tout cela, la honte et le déshonneur, c'est le désordre qui ruine l'unité et l'harmonie qui sont en CHRIST. Finalement c'est le CHRIST qui est déshonoré, rabaissé. La place qui lui revient de droit, le Premier-Né de toute la Création, par qui tout a été créé, cette place ne lui est plus donnée. Ainsi l'Eglise de Corinthe, où ont lieu les désordres, que nous avons appelés l'anecdote, est une Eglise qui ne rend pas témoignage, qui met la lumière sous le boisseau, qui n'atteste pas la présence de JESUS-CHRIST en elle, ici et maintenant.

2.- SECONDE PARTIE : VERSETS 17-34.

La première partie de I Corinthiens 11 faisait pressentir un aspect fondamental de la division qui résulte de la chute : l'homme et la femme, créés dans l'harmonie, sont désunis sur la terre du péché. Mais il y a d'autres formes de la désunion qui résulte du péché. Par la chute le rapport entre le maître et le serviteur est faussé lui aussi ; puis le rapport entre le Juif et le Païen, désunion qui a subsisté hélas ! sous une forme scandaleuse, lorsque les païens sont devenus chrétiens. L'inimitié divise l'homme et la femme, le maître et le serviteur, le Juif et le Païen ; elle divise enfin le riche et le pauvre.

La deuxième partie de I Corinthiens 11 rapporte elle aussi des détails anecdotiques, de la petite histoire, qui illustre, au sein de l'assemblée la désunion du riche et du pauvre. Il en est résulté des désordres dans la célébration des agapes, les repas communautaires, liés à la célébration de l'Eucharistie, comme le repas pascal de la tradition juive avait été lié à la première SAINTE-CENE. Anecdote en vérité, et qui nous paraîtrait presque un peu enfantine. Voilà ces Corinthiens, riches et gourmands, qui se jettent avidement sur leurs provisions abondantes, tandis que les pauvres n'ont à peu près rien que leur faim !

[5] J'avoue que cela me paraît un peu moins incroyable depuis que j'ai vu, à la table de notre pension, les adolescents qui reçoivent aujourd'hui de moins en moins l'éducation de la famille chrétienne : ils se ruent sur la nourriture pour être mieux servis que les autres ; chacun a peur d'en manquer, même si les plats sont abondants, etc. Il y a là des instincts, qui sont prompts à percer le vernis de la civilisation : que l'on songe aux temps du marché noir !

Quoi qu'il en soit, il était naturel que S. PAUL pendît au mur de la pièce où se déroulaient ces désordres, un tableau de la première Eucharistie. Ce tableau fait pendant, à celui du jardin d'Eden, qui servait de toile de fond à la première partie du chapitre. Voici le CHRIST, le chef de tout homme, entouré de ses disciples. Les femmes ne sont pas là : elles sont appelées à recevoir la Cène de la main des apôtres : rappelez-vous les deux mains, du CHRIST et de l'homme, qui se tendent vers elles pour les bénir dans de bons pâturages ; égales de l'homme cependant, et qui seront restées plus près de la Croix de l'Agneau pascal que tous les disciples sauf un, saint JEAN.

Le soir du Jeudi-saint, l'inimitié du riche et du pauvre est surmontée, de même que celle du maître et du serviteur. Qui parlerait d'une « lutte de classes » entre les onze apôtres fidèles ? Qui se soucie de savoir si les fils de ZEBEDEE étaient patrons de leur entreprise de pêche, ou si MATTHIEU occupait un emploi subalterne dans l'administration romaine ? En cette soirée, où le CHRIST, souverain sacrificateur, priera pour que ses disciples soient un, comme le PERE et le FILS sont un, les Onze sont un dans son cœur, et Il est un avec eux. De riche il s'est fait pauvre. Son amour, l'agapê, surmonte l'inimitié du riche et du pauvre. Le plus grand trésor qui soit, la chair et le sang du CHRIST, Il le partage, Il le donne aux pauvres apôtres, qui tendent vers lui leur cœur vide et leurs mains suppliantes. La suprême richesse est donnée gratuitement par la Croix : « Ce n'est pas par des choses périssables, par de l'argent et de l'or, que vous avez été rachetés... mais par le sang de CHRIST, comme d'un agneau sans défaut et sans tache » (I Pierre 1/18). A l'avance, le Jeudi-saint, les apôtres reçoivent pour toute l'Eglise la nourriture du corps et du sang de JESUS-CHRIST. Le pauvre et le riche jouissent ici d'une égalité parfaite, comme l'homme et la femme : égalité qui ne saurait rester vaguement spirituelle, mais qui devra se traduire aussi bien dans les agapes de l'Eglise, que dans les rapports fraternels entre disciples du SEIGNEUR. L'épître de JACQUES y insistera particulièrement, en ce qui concerne les pauvres et les riches dans l'Eglise. Il est inutile d'insister sur l'application que fait S. PAUL de la fresque de l'Eucharistie. Vous en êtes tous persuadés. J'ai été plus long sur la première partie du chapitre, parce que le texte des 16 premiers versets était beaucoup plus difficile.

CONCLUSION

[6] Reprenons, pour terminer, le chapitre 11 dans son ensemble. Il forme un tout parce que, derrière l'anecdote, la petite histoire, il y a quelque chose qui demeure, ce que j'ai appelé les tableaux, le jardin d'Eden et la Chambre-haute, le soir du Jeudi-saint. Si elles sont anecdotiques, les questions de la chevelure des femmes ou de leur voile, les rapports des riches... et des pauvres dans l'Eglise, ne sont ni secondaires, ni négligeables. Je ne les reprendrai pas ici, pour en faire une application actuelle Souvenons-nous seulement de leur importance, considérant que la Parole de DIEU élève ici nos regards vers des peintures pleines de la fraîcheur, de la jeunesse et de la force des premiers commencements. Pure lumière, admirable harmonie du septième jour de la Création, lorsque DIEU vit que tout était bon ; paix merveilleuse de la Chambre-haute où le Maître s'abaisse devant ses serviteurs, où le riche donne sa vie pour les pauvres. Bouleverser l'Eglise sur ce que nous appelons de petits détails, c'est en quelque sorte polluer la source elle-même. On peut ainsi toucher à des choses essentielles, et "blesser le cœur de DIEU, dans l'anecdote de la vie de tous les jours, dans la vie humble aux travaux ennuyeux et faciles, qui est, ajoute le poète, une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.

Je donnerai ma conclusion dans ce verset de l'épître aux Hébreux : « JESUS-CHRIST est le même hier, aujourd'hui et éternellement » (Héb. 13/8). Pour aborder les situations qui se présentent à Corinthe un peu moins de 60 ans après JESUS-CHRIST, pour nous donner un enseignement valable pour nos années 60 à nous, l'apôtre dresse devant nos yeux les tableaux merveilleux de l'unité, éclatant dans la Création, rendue une seconde fois dans la grâce. JESUS-CHRIST est le centre vital de l'unité, parce qu'en lui s'accomplit la plénitude de l'unité avec le PERE, en DIEU même. Aux origines de l'aventure humaine brille une admirable unité, celle de l'homme et de la femme, à l'image et à la ressemblance de l'unité du PERE et du FILS. Cela, c'était hier : JESUS-CHRIST le même, hier. Aujourd'hui l'œuvre de la grâce s'accomplit par l'Evangile qui nous a été transmis : cela, c'est maintenant, c'est la SAINTE-CENE, qui nous a été donnée encore ce matin, et où nous annonçons la mort du SEIGNEUR, jusqu'à ce qu'il vienne. JESUS-CHRIST le même éternellement, nous le contemplerons avec la 4ème étude, celle qui portera sur I Corinthiens 15.

Saint PAUL n'a pas eu la pensée de savoir parmi les Corinthiens « autre chose que JESUS-CHRIST et JESUS-CHRIST crucifié » (I Cor. 2/2). Aujourd'hui, l'Eglise présente par le SAINT-ESPRIT rend témoignage à ce même JESUS-CHRIST. L'Eglise s'adapte aux circonstances de son temps, pour lui apporter une richesse, une unité, une harmonie, qui ont une éternelle fraîcheur. L'anecdote change, les tableaux de fond ne changent pas.- Pour évangéliser, l'Action apostolique commune au sein d'Etats indépendants, succède à la Mission dans les anciennes colonies : JESUS-CHRIST qui est annoncé est le même, son témoignage est l'unité et l'obéissance de ceux qui l'annoncent. - Les communautés et les œuvres prennent une importance grandissante, dans un monde où l'écart du niveau de vie entre les riches et les pauvres ne fait que s'accroître. Mais les communautés et les œuvres ne remplacent ni ne contredisent l'Eglise, elles se forment au nom de JESUS-CHRIST de qui la présence de l'Eglise tire toute sa valeur.

Autres changements : l'Eglise catholique se met à parler en français dans les offices, tandis que les théologiens de tout bord parlent en langages divers, et parfois obscurs, de tel philosophe existentialiste, de Karl MARX, ou de FREUD. Tout cela est bel et bon, pourvu que JESUS-CHRIST soit annoncé, le même hier, aujourd'hui et éternellement. Et, dans le cas contraire, tout est sans valeur.

« Je veux seulement que vous sachiez que CHRIST est le chef de tout homme, que l'homme est le chef de la femme, et que DIEU est le chef de CHRIST ». La première condition pour que l'Eglise soit présente par le SAINT-ESPRIT, c'est que JESUS-CHRIST y soit adoré et annoncé. Devant la multitude des situations diverses dans le monde actuel, nous tournant vers ce monde, souffrant avec les hommes sur leur chemin douloureux, nous accrochons au mur, à la gloire de JESUS-CHRIST, le tableau de l'unité, qui jaillit du cœur de DIEU dans la Création originelle, le tableau de la Chambre-Haute, où se donne, dans une jeunesse renouvelée de siècle en siècle, la plénitude du cœur de DIEU.

Fin de la 1ère étude : I Corinthiens 11.

SECONDE ETUDE : I CORINTHIENS 12-13

INTRODUCTION

Nous avons dit, en concluant la première étude, que, la première, condition pour que l'Eglise soit présente par le SAINT-ESPRIT, c'est que JESUS-CHRIST y soit adoré et annoncé. Les chapitres 12 et 13 seront maintenant la base de la deuxième étude. Dès le début, nous y lisons ces mots : « Nul, s'il parle par l'ESPRIT de DIEU, ne dit : JESUS est anathème ... Nul ne peut dire : JESUS est le SEIGNEUR ! si ce n'est par le SAINT ESPRIT » (v. 3).

La troisième personne divine, le SAINT-ESPRIT, n'est nulle part nommée au cours du chapitre 11. Cependant, c'est par le SAINT-ESPRIT que S. PAUL a accroché au mur, devant nos yeux émerveillés, le tableau du CHRIST, chef de l'homme dans le jardin d'Eden, et le tableau du CHRIST, le riche se faisant pauvre, dans le don que nous transmet l'Eucharistie.

Ces tableaux sont frémissants de vie par le SAINT-ESPRIT : mais Lui, l'ESPRIT, selon ce que l'on a nommé le principe sacrificiel qui l'anime, Il ne paraît pas lui-même, tout occupé qu'il est de projeter la lumière et la gloire sur le PERE et sur le FILS. Il vient un moment toutefois où notre esprit doit être instruit sur l'ESPRIT.....de DIEU. C'est ce qui se passe dans les chapitres 12, 13 et aussi 14, où l'apôtre répond aux besoins de l'Eglise de Corinthe en abordant la question des dons spirituels. « Pour ce qui concerne les dons spirituels ... », dit la traduction SEGOND dès le premier verset du chapitre 12. Et le dernier verset du chapitre 14 recommande que l'on aspire au don de prophétie, sans empêcher que l'on parle en langues.

Comme dans le chapitre 11, nous sommes en plein dans la vie courante de la paroisse de Corinthe. L'anecdote, que nous reconstituons en lisant le texte, ce sont des désordres dans l'inspiration, qui se

déployaient au cours de la célébration du culte. Je ramènerai ces désordres à trois. Le premier, la confusion entre l'inspiration chrétienne et les extases ou les frénésies des cultes païens. Certains nouveaux convertis devaient rechercher un état de transe, sans se méfier de l'influence démoniaque qui peut envahir l'organisme humain. Est-ce que, dans une assemblée même, un possédé est allé jusqu'à maudire le nom de JESUS ? On l'ignore, mais de telles possessions menaçaient bel et bien ceux qui aspiraient, sans discernement, à une exaltation mystique.

Deuxième danger : les jalousies entre détenteurs de charismes authentiques. Une nouvelle richesse se trouvait en circulation, les langues, les guérisons, les miracles, etc. Là, de nouveau, les riches méprisent les pauvres, et les pauvres envient les riches.

Le troisième danger semble avoir été un engouement immodéré pour le parler en langues, mis au-dessus de tous les autres dons, devenu pour ainsi dire la nouvelle valeur-or, dans cette perspective faussée des richesses spirituelles.

S. PAUL, confronté avec ces erreurs, n'accroche pas au mur un nouveau tableau d'unité : mais il donne un enseignement extrêmement beau sur l'Eglise présente par le SAINT-ESPRIT. Nous limitant aujourd'hui aux chapitres 12-13, notre étude consistera à suivre le SAINT-ESPRIT dans deux mouvements qui lui sont propres, et qui sont complémentaires : le mouvement de dispersion vers la multiplicité, et le mouvement d'harmonisation vers l'unité.

1. L'ESPRIT ET LA MULTIPLICITE.

Une lecture rapide du chapitre 12 suffit à souligner l'importance qui y est donnée à la multiplicité. Parcourons donc les 3 parties qui se laissent discerner dans ce texte.

Première partie, versets 1-11. Après l'introduction qui montre l'ESPRIT rendant témoignage à JESUS-SEIGNEUR, nous lisons : « Il y a diversité de dons, "charismata", mais le même ESPRIT, diversité de ministères, "diaconies", mais le même SEIGNEUR, diversité d'opérations, -en grec les "énergies", ou les "opérations d'énergie",- mais le même DIEU qui opère tout en tous » (Versets 5-6). Quelle multiplicité ! Trois catégories de manifestations du SAINT-ESPRIT : les charismes ou dons-cadeaux, les ministères ou diaconies, et les opérations énergiques, miraculeuses sans doute. De plus, dans chacune des trois catégories, il y a une diversité.- La première partie du chapitre se termine par un catalogue de neuf manifestations de l'ESPRIT. Nos amis du mouvement de Pentecôte, par exemple M. Donald GEE dans son ouvrage classique sur les dons spirituels, voient ici une liste systématique de neuf charismes, neuf dons-cadeaux. La réalité est peut-être encore un peu plus compliquée ...

Seconde partie, versets 12 à 26. Le SAINT-ESPRIT distribue les manifestations de son action, comme Il le veut, entre les membres de l'Eglise. Chaque membre va prendre une qualification, et pour ainsi dire une forme différente. S. PAUL développe la parabole du corps et des membres, qui était courante chez les penseurs grecs, appliquée à l'Etat, ou à l'humanité, et qui se trouve ici appliquée à l'Eglise. L'œil, le pied, la main, les organes plus faibles, les plus honteux aussi, tout nous parle à nouveau de multiplicité et de diversité.

Dernière partie, versets 27-31. Nouvelle liste, marquant la diversité des ministères. Elle comprend huit noms. Trois sont communs avec le catalogue des dons aux versets 7-11. Cinq noms sont nouveaux et ce sont des ministères, bien plutôt que des charismes : apôtres, prophètes, docteurs, diacres et dirigeants. La présence des trois noms communs aux deux listes, les guérisons, les miracles et les langues, permet de les fondre en une seule nous avons alors quatorze manifestations de l'ESPRIT ! Où nous arrêterons-nous dans la multiplicité, dans la diversité ?

Ayant terminé notre première lecture de I Corinthiens 12, méditons sur la notion de multiplicité, en remontant au jardin d'Eden. Comme l'écrit un théologien contemporain, « la création n'est pas seulement L'œuvre du PERE qui, principe premier de tout être, tire le monde du néant, elle n'est pas seulement l'œuvre du FILS, dont elle porte l'image, mais aussi l'œuvre du SAINT-ESPRIT, en tant qu'elle est due à l'amour débordant, créateur ». Tout naturellement, on rattachera au SAINT-ESPRIT la variété qui fait la beauté de la création. Je cite encore le même auteur : « Partout où nous portons nos regards, en un brillant renouveau de printemps, que nous contemplions le luxuriant tapis de fleurs au bord du chemin, que nous écoutions avec ravissement le gracieux gazouillement des oiseaux ou que nous rencontrions le clair regard d'un enfant, c'est le SAINT-ESPRIT et son amour débordant qui nous saluent ».

Ainsi la multiplicité est, en elle-même, un bien, et elle est liée tout particulièrement à la présence du SAINT-ESPRIT. Remarquons encore que le commandement de croître et de multiplier a été reçu par ADAM et EVE dans le jardin d'Eden. Les générations ne commenceront à se dérouler qu'après la chute, sur la terre où nous sommes. Malgré le péché, cette multiplication du genre humain est aussi un bien. Il en résultera une diversité des races humaines, de tribus, de peuples, de nations. La tentative d'unité que rapporte le chapitre 12 de la Genèse est un mal, parce qu'elle s'élève orgueilleusement contre DIEU. Je

n'oserai pas dire que la diversité des langues, qui apparaît dans le récit de la tour de Babel, soit un mal en soi : car les diverses langues ont leurs beautés propres ; leur comparaison est enrichissante. La variété des peuples, avec leurs langues, avec leurs coutumes, leurs caractères propres, n'a-t-elle pas quelque chose de comparable à la variété des fleurs qui, il y a un instant nous apportaient un salut de la part du SAINT-ESPRIT ?

Il est bien évident que la multiplicité invite à commettre le mal, lorsqu'elle s'accompagne d'un esprit d'envie, de jalousie, d'hostilité, de haine. Mais, même sans le péché, il y a des degrés dans la diversité, à certains degrés, la multiplicité contient en elle-même un certain manque d'union, qui n'est pas coupable, mais qui est une attente d'une plus grande union. Ainsi des fleurs peuvent être belles, exemptes de toute laideur, dans leur, éparpillement : elles seront encore plus belles réunies en un bouquet harmonieux.

Si belle que soit l'unité que nous avons contemplée dans le tableau du jardin d'Eden, elle n'était qu'une étape du plan de DIEU, et même, plus haut que toute étape, un point de départ. Parlant humainement, la chute est venue compliquer les choses, elle gâte ce que DIEU a créé bon, elle introduit dans la multiplicité, bonne en elle-même, un virus de haine et de mort. Si notre esprit avait la force de voir les choses selon DIEU, sans doute parlerions-nous autrement. Le péché va être couvert par le don du FILS unique de DIEU sur la Croix de Golgotha : ainsi l'unité qui nous est finalement proposée est-elle plus belle, plus profonde, que tout ce que nous aurions imaginé ou pensé.

2.- LISTE DE CE QUI NOUS EST DONNE PAR L'ESPRIT.

Revenons maintenant à la multiplicité des manifestations du SAINT-ESPRIT dans l'Eglise. Je pense que les expressions de S. PAUL au chapitre 12 de I Corinthiens, correspondaient à des situations concrètes que les Corinthiens connaissaient bien, peut-être aussi à des enseignements qu'il leur avait donnés de vive voix. Si nous spéculions d'abord sur la différence établie au verset 4 entre les charismes, puis les diaconies, puis les énergies, ensuite sur la liste des neuf manifestations de la première liste (v. 7-11) ; enfin sur la seconde liste, avec ses huit ministères, dont cinq sont nouveaux, nous risquerions de nous embrouiller dans des classifications un peu abstraites. Je préfère vous proposer une vue de l'action du SAINT-ESPRIT dans l'Eglise, qui s'inspire de l'ensemble de l'enseignement de S. PAUL et des apôtres. Dans cette vue d'ensemble, je ramènerai à cinq aspects principaux, cette action de l'ESPRIT-SAINT, que nous savons devoir être multiple, variée, diversifiée, comme la nature est belle par sa multiplicité, sa variété et sa diversité.

La première manifestation du SAINT-ESPRIT à l'Eglise est le don de la Parole écrite de DIEU. « Toute Ecriture est inspirée de DIEU ».

II Timothée 3/16. Il en découle que l'Eglise est présente sur la terre depuis l'appel d'ABRAHAM. C'est dans le peuple juif que DIEU a donné la Loi et les prophètes ; c'est avec l'histoire du peuple juif, avec son sang, sa chair, sa terre, que DIEU a écrit l'Histoire-sainte. Certes, la clé qui nous ouvre les trésors de l'Ancien Testament, c'est JESUS-CHRIST et l'enseignement des apôtres. Mais le même SAINT-ESPRIT est à l'œuvre dans les prophètes de l'Ancienne alliance et dans le FILS, par lequel DIEU nous a parlé dans ces derniers temps. Disons-le nettement, et nous aurons à y revenir, une Eglise déracinée par rapport à son terreau juif, ne saurait pas être pleinement présente par le SAINT-ESPRIT.

La seconde œuvre du SAINT-ESPRIT dans l'Eglise, c'est le don des ministères. La seconde liste de I Corinthiens 12 rejoint sur ce point le texte de Ephésiens 4 : « Celui qui est descendu, c'est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux, afin de remplir toutes choses. Et il a donné les uns comme apôtres ... » et toute la suite. Ephésiens 4/10 et suivants. Voir aussi Romains 12/6-8. Ainsi les ministères institués dans l'Eglise viennent du SAINT-ESPRIT, et agissent par le SAINT-ESPRIT. Il n'y a pas de contradiction de principe entre l'institution et l'inspiration. Il n'y a aucune incompatibilité, qui serait fondée en DIEU, entre le pasteur par exemple, qui est consacré dans sa charge au nom du PERE, du FILS et du SAINT-ESPRIT, et le chrétien en qui le SAINT-ESPRIT se manifeste par une inspiration ou un don de guérison.

Avant d'en venir à l'inspiration d'apparence plus miraculeuse, nous avons encore deux autres opérations du SAINT-ESPRIT à signaler. Au troisième rang de notre liste, nous placerons ce que la théologie traditionnelle appelle les dons du SAINT-ESPRIT. Il s'agit ici de l'influence directe du SAINT-ESPRIT, intervenant dans nos facultés pour les fortifier, les développer, les amener à la perfection. Par ces dons, le SAINT-ESPRIT demeure en tout temps à la tête de notre vie morale. Les Pères de l'Eglise, s'appuyant sur Esaïe 11/2-3, ont ramené les dons du SAINT-ESPRIT au nombre de sept : le don d'intelligence, le don de science, le don de sagesse et le don de conseil, -ces quatre premiers perfectionnant notre intelligence,- puis le don de piété, le don de force et le don de la crainte de DIEU,- ces trois derniers perfectionnant notre volonté.

Les dons du SAINT-ESPRIT, entendus en ce sens d'une aide constante apportée à notre esprit et à notre cœur, orientent notre conduite vers le bien. Nous abordons ainsi le quatrième bienfait du SAINT-

ESPRIT, qui produit en nous les fruits de l'Evangile. Ces fruits du SAINT-ESPRIT sont énumérés dans le texte connu de Galates 5/22, où ils sont au nombre de neuf : l'amour-agapê, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bénignité (d'autres traduisent ces deux termes voisins par serviabilité et bonté, ou mansuétude et bonté), la fidélité, la douceur, la tempérance (ou maîtrise de soi). Le texte de I Corinthiens consacre tout le chapitre 13 à l'hymne sur l'amour-agape, en qui se résument tous les fruits du SAINT-ESPRIT, toutes les vertus chrétiennes. Lorsque l'on aspire aux dons les meilleurs (charismes dans le grec), c'est là la voie par excellence, la voie royale. Notons encore que les deux autres vertus fondamentales, la foi et l'espérance, jointes à l'amour, dans I Cor. 13/13, - ce sont les trois choses qui demeurent, la triade que rien ne nous enlèvera, - ces vertus sont toutes le fruit du SAINT-ESPRIT.

Nous en arrivons enfin au cinquième groupe des manifestations de l'ESPRIT, les charismes proprement dits, ou les charismes au sens étroit. Le SAINT-ESPRIT intervient alors d'une manière spontanée, qui a un caractère miraculeux. Nous avons entendu parler de ces charismes dans l'histoire de l'Eglise. Pour un grand nombre d'entre nous, c'est, en ce siècle, le mouvement de Pentecôte qui nous a familiarisés avec eux, notamment avec les guérisons, le parler en langues et la prophétie, que nous trouvons en bonne place dans I Corinthiens 12 et 14.

Autrefois j'aurais employé un langage un peu plus rigide qu'aujourd'hui, pour distinguer les dons, les fruits, les charismes, etc. Il ne me semble plus que la Parole de DIEU use d'une grande rigueur en ce domaine. Je conclurai donc, sans presser les termes, que les dons du SAINT-ESPRIT dans l'Eglise sont : la Parole écrite, les ministères institués, les dons qui assistent notre esprit d'une manière permanente, les fruits qui sont les vertus chrétiennes, et enfin les charismes (si l'on veut), plus spontanés, plus miraculeux d'apparence, ou plus spectaculaires. Encore ce tableau est-il bien imparfait, car il faudrait parler de l'action du SAINT-ESPRIT dans les sacrements,- que l'on peut rattacher aux ministères, et de l'action du même ESPRIT dans la prière privée, que l'on rattachera aux dons permanents et aux fruits.

3.- L'AMOUR, PRINCIPE D'UNITE.

Une lecture rapide de I Corinthiens 12, une vue d'ensemble des actions du SAINT-ESPRIT dans l'Eglise, nous persuadent aisément de lier SAINT-ESPRIT et multiplicité. Bien que ce genre de comparaison soit délicat à manier, je dirai que le SAINT-ESPRIT évoque pour nous un aspect féminin, maternel, de l'amour de DIEU. Une mère apporte à son enfant, une épouse apporte à son foyer, un amour qui se manifeste dans la multiplicité des petites choses de la vie quotidienne. Cette présence donne à l'enfant en particulier un sentiment de sécurité. De même l'amour de DIEU m'entoure « par derrière et par-devant » (Ps. 139/5). Quels que soient mes moments de détresse, le SAINT-ESPRIT est là, m'assistant en mon esprit par ses dons multiples, m'apportant secours, venant vers moi dans l'Eglise avec ses ministères et ses sacrements. Nous pensons aux multiples secours du SAINT-ESPRIT, lorsque nous lisons dans le prophète : « Comme un homme que sa mère console, ainsi je vous consolerai » (Esaïe 66/13).

La multiplicité cependant provoquerait le désordre, si elle n'était liée à un principe d'unité. Nous l'avons vu, la multiplicité en elle-même, si bonne soit-elle, appelle l'unité, tend à se résoudre en une harmonie dans l'unité. De plus la chute introduit dans la multiplicité des germes de jalousie et d'inimitié. Une multiplicité désunie, désorganisée par le mal, a plus encore besoin d'un retour à l'unité. Puisque, là où le péché a abondé, la grâce a surabondé, le sacrifice de JESUS-CHRIST sur la Croix donnera aux enfants de DIEU dispersés, une unité encore plus belle après les désunions engendrées par le péché.

Le ressort de tout retour à l'unité, c'est bien évidemment l'amour qui vient de la Croix, l'amour-agape : amour qui a pour source dans mon cœur que je suis pardonné, parce que DIEU m'a aimé le premier. Si DIEU nous a ainsi aimés, nous devons aussi nous aimer les uns les autres, nous pardonnant et nous supportant réciproquement, reconnaissant avec joie, et non avec jalousie, les dons que DIEU dispense à nos frères. Dans la multiplicité des dons, ou des charismes, ou des fruits du SAINT-ESPRIT, - quel que soit le nom que l'on emploie - tout s'estompe devant l'amour-agapê. L'hymne de S. PAUL, au chapitre 13, est bien à sa place. La multiplicité des manifestations du chapitre 12 passe à l'arrière-plan : trois choses restent, essentielles, fondamentales, la foi, l'espérance, l'amour, et la plus grande de ces choses, c'est l'amour.

Ainsi le SAINT-ESPRIT, avec la multiplicité de ses manifestations, se resserre-t-il pour ainsi dire en un seul mot : l'amour. J'ai souvent lu I Corinthiens 13, en remplaçant la charité par le nom de JESUS, comme je l'avais appris de M. NICK, la première fois que je l'ai rencontré vers 1920. Cela est bon, mais nous ajouterons que cet amour, qui est JESUS, est formé en nous par le SAINT-ESPRIT. « Dans la mesure où il nous est permis de balbutier pour essayer de nous représenter aussi exactement que possible ... la manière dont il (le SAINT-ESPRIT) procède du PERE et du FILS, il faut dire : ce qui constitue le caractère propre et distinctif du SAINT-ESPRIT c'est la surabondance, l'expansion, l'amour et la sainteté qui constamment débordent et se répandent du PERE sur le VERBE divin ... c'est la plénitude dans la communication et le don de lui-même ». (Karl ADAM)

Tout l'enseignement de S. PAUL dans I Corinthiens 12-13 c'est que l'église locale doit conquérir son unité dans l'amour du SAINT-ESPRIT : ainsi les membres ne formeront qu'un seul corps où tous s'entraident et s'honorent mutuellement. Lorsque l'apôtre poursuivra sa réflexion sur l'Eglise une, dans le temps et dans l'étendue du monde entier, il donnera dans l'épître aux Romains et dans l'épître aux Ephésiens, la vision de l'Eglise-Epouse de CHRIST, qui s'édifie sur la terre entière en « professant la vérité dans la charité » (Ephés. 4/16). Ainsi, par le SAINT-ESPRIT, une femme se forme, une Epouse pour CHRIST, le nouvel ADAM : c'est l'Eglise.

Nous vivons dans les douleurs de l'enfantement de cette Eglise. Sur le plan œcuménique, un des combats essentiels, c'est l'union entre les ministères. Que la jalousie, les rivalités, cessent entre, conducteurs spirituels du troupeau chrétien sur la terre entière ! Qu'une vérité plus haute les unisse, non dans un amour de sentiment, mais dans l'amour du CHRIST donné par le SAINT-ESPRIT.

Un autre point essentiel que je signale pour finir, c'est le retour à l'unité du peuple juif avec les membres issus des païens. L'image de l'Eglise triomphale en face de la Synagogue aux yeux bandés ne saurait nous contenter. L'Eglise sort de l'Ancien Testament, elle est issue d'Israël, et la masse d'Israël, qui est en dehors d'elle, a sa place en elle. Le corps, avec tous ses membres, unis dans l'amour par le SAINT-ESPRIT, c'est l'Eglise-Epouse, sans aucun mur de séparation entre chrétiens et Israël.

TROISIEME ETUDE : I CORINTHIENS 14

INTRODUCTION

Le texte biblique de l'étude d'aujourd'hui doit être le chapitre 14 de la première Epître aux Corinthiens, où sont comparés deux charismes, qui se manifestent dans le culte de la communauté primitive : le parler en langues et la prophétie. Cependant, je reviendrai d'abord sur les chapitres 12 et 13. Nous commencerons en effet par lier entre elles toutes les manifestations du SAINT-ESPRIT. Le parler en langues et la prophétie seraient faussés, si on les isolait de l'organisme des dons du SAINT-ESPRIT, au sens le plus large. Isolés, ces deux charismes brilleraient à nos yeux d'un éclat trompeur, comme de l'or ou des diamants, que des yeux ou des mains cupides désireraient s'approprier à la devanture d'une bijouterie. La première chose à montrer, c'est que l'on ne doit pas dissocier les multiples opérations par lesquelles le SAINT-ESPRIT, -l'amour débordant du PERE et du FILS,- forme l'Eglise-Epouse, et la rend présente au milieu des événements de cette terre.

1.- L'HARMONIE DES DONS ET LA GUERISON.

Dans l'étude d'hier, nous avons classé sous cinq rubriques l'aide multiple que le SAINT-ESPRIT déploie pour former l'Eglise : tout d'abord, et avant tout, le SAINT-ESPRIT donne la Parole de DIEU, les Saintes-Ecritures de l'Ancien Testament, ne l'oublions pas, et du Nouveau Testament ; puis seconde rubrique, les ministères, auxquels il faut rattacher les sacrements qui opèrent par la puissance du SAINT-ESPRIT en eux ; la troisième et la quatrième rubrique, ce sont les dons permanents du SAINT-ESPRIT dans l'intelligence et la volonté, et les fruits que constituent les vertus chrétiennes ; pour finir viennent les charismes au sens étroit, tels que guérison, parler en langues et prophétie, avec leur caractère spontané, miraculeux, spectaculaire, si nous osons nous exprimer ainsi.

Or puisque l'amour de l'ESPRIT surabonde dans la multiplicité de ses dons, ce même amour œuvre en même temps pour harmoniser en une unité ce qui est donné dans la diversité. Le SAINT-ESPRIT veut unir les fidèles entre eux dans l'église locale, et les Eglises entre elles dans l'Epouse unique du CHRIST. Les dons du SAINT-ESPRIT eux-mêmes, - j'emploie le mot don au sens le plus large, - forment donc eux aussi une sorte de corps, d'organisme. Il est impossible de les dissocier, pour les faire vivre à part les uns des autres : on n'aurait plus que les fleurs fanées d'un herbier.

Il est bien évident que, quoi que nous fassions dans l'Eglise, la Parole de DIEU est fondamentalement présente. Sans elle pour éclairer, guider, instruire, corriger, nous n'avons plus l'Eglise du SEIGNEUR présente par le SAINT-ESPRIT. C'est cette Parole qui nous annonce le don ou Baptême du SAINT-ESPRIT offert à tout homme qui se convertit. Ainsi, dans une église, tous sont abreuvés d'un même ESPRIT pour former un même corps. Le don initial, le Baptême du SAINT-ESPRIT contient, en puissance, tous les autres. Etes-vous baptisé du SAINT-ESPRIT ? Sans cesse alors, ses dons de sagesse, d'intelligence, de force, et tous les autres, sont là pour aider votre intelligence et votre volonté. Sans cesse vous êtes appelé à porter les fruits de l'ESPRIT, l'amour, la joie, la paix, la patience. Que vous exerciez un charisme, au

sens étroit, alors vous êtes, à ce moment, un ministre dans la communauté : ainsi S. PAUL nomme, à côté des apôtres et des prophètes, ceux qui ont le don des miracles, ceux qui ont les dons de guérir ou de parler diverses langues. Enfin si vous recevez un service qui occupe toute votre vie, pour secourir (les diacres) ou pour gouverner, (les évêques, les pasteurs), vous devenez vous-même un don de CHRIST à la communauté : et vous exercez votre ministère non en vous séparant des autres, mais en tant que vous êtes vous-même un membre du troupeau, recevant tous les autres dons du SAINT-ESPRIT.

Dans cet organisme que forment les manifestations du SAINT-ESPRIT, les charismes miraculeux ou spectaculaires, partent en flèche. Ils sont comme les cimes caractéristiques qui se dressent au-dessus de la chaîne de montagnes. Si celle-ci est quelque peu enveloppée par le brouillard du train-train quotidien, les cimes émergent et rappellent la présence de tout le massif qui les porte.

Il n'appartient pas à notre sujet, cette année, de développer ce qui concerne les dons de guérison. Pourtant, ils doivent être une des marques les plus importantes de l'Eglise présente par le SAINT-ESPRIT. Prions le SEIGNEUR qu'il veuille envoyer dos évangélistes qui guérissent les malades et qui annoncent le pardon des péchés. Nous rendons grâces à DIEU de la formation de communautés de guérison, appartenant à une Eglise définie et reconnaissant la hiérarchie de cette Eglise. Ainsi miss Dorothy KERIN (1889-1963) a fondé la Communauté internationale de Burrswood, placée sous le haut patronage de l'archevêque de Cantorbéry. Quelques-uns d'entre nous ont eu cette année des contacts avec l'Ordre de S. LUC le médecin, à l'occasion de la venue des Etats-Unis de madame Agnès SANFORD. Je crois que nous pouvons recevoir beaucoup de bien de l'ordre de S. LUC. Nous-mêmes, nous traversons plutôt des périodes peu abondantes en guérisons, et où plusieurs de nos malades sont morts. Il n'y a pas là un sujet de découragement ; il ne faut pas y voir un éloignement de la part de DIEU ou une condamnation. Dans le sens de ce que nous avons lu dans I Corinthiens 11, le SEIGNEUR nous appelle à recevoir de lui une plus grande mesure d'unité, un plus grand discernement de son corps. De toute manière, nous devons demander avec instance au SEIGNEUR que les charismes des guérisons abondent dans toute l'Eglise. Si l'on voyait à l'œuvre des milliers d'évangélistes ayant un don authentique pour les guérisons ; si la guérison rayonnait de la vie des paroisses ; si les communautés guérissantes et les mouvements de prière pour la guérison se multipliaient, nous chrétiens, nous aurions moins mauvaise conscience à l'égard du monde ; nous serions peut-être moins portés à nous charger de culpabilité pour les fléaux qui ravagent le monde, et moins empressés à vouloir résoudre des "problèmes" posés en termes humains. Il est écrit : « Pour vous qui craignez mon nom, se lèvera le soleil de la justice, et la guérison sera sous ses ailes ». Oh DIEU ! sur toute la terre, fais que l'Eglise soit présente par le SAINT-ESPRIT dans les dons des guérisons !

2.– <u>LE PARLER EN LANGUES.</u>

Dans la première réunion de continuation de cette année 66-67, à la fin d'octobre, j'avais rendu hommage à la mémoire de M. Donald GEE, que DIEU avait rappelé à Lui il y a un peu plus d'un an, au mois de juillet 1966.- Je m'arrête un instant ici, au moment où je viens de parler des guérisons, en rappelant aussi le souvenir de M. Douglas SCOTT qui nous a quittés le 15 avril de cette année. Ce frère exerçait son ministère d'imposition des mains, avec une réelle compassion pour les malades.- En évoquant M. Donald GEE, j'ajoutais que le moment me semblait venu de parler entre nous du parler en langues, malgré certaines objections que je résume ici. Depuis que le mouvement de Pentecôte existe, le parler en langues a été trop souvent un sujet de controverse. Or « il ne faut pas qu'un serviteur du SEIGNEUR ait des querelles » (II Timothée 2/24). Seconde objection : le parler en langues est un sujet mineur : ne vaut-il donc pas mieux aller à l'essentiel ? Et puis le parler en langues, conduit à des abus : nous en avons la preuve dans ce que nous appelons l'anecdote au sein de l'Eglise de Corinthe. Enfin la psychologie moderne connaît une glossolalie de nature psychique, qui est un signe de maladie, ou à tout le moins de déséquilibre.

A toutes ces objections j'opposais la recommandation qui nous est donnée à la fin du chapitre 14 de I Corinthiens : « N'empêchez pas le parler en langues » (verset 39). Mais cela ne nous dit pas ce qu'est le parler en langues, ni quelles sont et son utilité et sa place dans l'Eglise. Aussi ai-je abordé à nouveau la question du parler en langues dans la réunion de continuation de décembre 1966, puis dans la réunion pastorale que nous avons eue au début d'avril. Je rapporterai maintenant l'essentiel de ces deux exposés.

Qu'est-ce que le parler en langues ? Son apparition dans l'expérience chrétienne est liée à des temps de ferveur, des réunions de réveil par exemple, ou un temps de prière particulièrement consacré à chercher la communion avec DIEU. Excluons l'intervention d'une pression, d'une contagion, d'un entraînement psychique. Dans un état de santé spirituelle, il arrive que l'esprit soit rempli de la grandeur de DIEU et de ses merveilles et que le cœur s'élève à une louange intense. C'est alors que la parole humaine se trouvera parfois tarie sur les lèvres, parce qu'elle ne parvient plus à exprimer les merveilles invisibles. C'est le silence. Et puis, dans le silence, un flot harmonieux, parfois chanté ou psalmodié : c'est la glossolalie chrétienne, le charisme du SAINT-ESPRIT par lequel DIEU est loué et adoré dans le cœur du fidèle. Le croyant lui-même ne comprend pas les paroles ; mais ce n'est pas un bredouillage inarticulé. Le parler en

langues comporte une fluidité, une aisance, une articulation, qui conduisent à penser qu'il s'agit d'une langue inconnue, parlée quelque part sur la terre, ou d'une langue angélique du ciel.

Voici un exemple, qui est rapporté par le pasteur David DU PLESSIS. C'est le témoignage d'un pasteur de l'Eglise épiscopale des Etats-Unis, qui est en même temps un physicien de profession. M. DU PLESSIS était présent avec ce pasteur dans la cathédrale de Détroit, lorsque ce dernier reçut le Baptême dans le SAINT-ESPRIT. Le pasteur SWAN, - c'est son nom, - écrit :

« Nous étions venus à l'Eglise pour prier. Quand j'en sortis, j'avais entendu mes lèvres formuler une langue nouvelle et je savais qu'elles pourraient recommencer chaque fois que je le voudrais ».

Cette dernière remarque est importante. La première manifestation du parler en langues est entièrement spontanée : ensuite la volonté peut intervenir. Ceci donna au pasteur SWAN l'idée d'étudier le fait sur lui-même, à la manière d'un phénomène scientifique. Mais il n'y réussit jamais. Car, ajoute-t-il, « en moins de quarante-cinq secondes, le sentiment de me trouver dans la présence de DIEU m'enveloppait, et, si je persistais deux ou trois minutes, j'en étais submergé d'émotion. Depuis lors, quand je parle en langues, continue le pasteur SWAN, un sentiment très simple d'amour divin inonde mon être, et l'imprègne tout entier comme un "persistant parfum" ».

Voici un autre commentaire du parler en langues. Je l'emprunte au Bulletin mensuel que publie la Communauté de guérison de Burrswood. C'est un pasteur luthérien des Etats-Unis qui écrit :

« Quelle est la valeur de ce mode de prière ? S. PAUL dit : "Celui qui parle en langue s'édifie lui-même ; il ne parle pas aux hommes mais à DIEU… c'est en esprit qu'il dit des mystères" (I Corinth. 14, versets 4 et 2). Comment et pourquoi cela se produit-il, il est difficile de l'expliquer. L'Ecriture et l'expérience enseignent que, par ce mode de prière, simple et surnaturel à la fois, donné par DIEU, la vie chrétienne est merveilleusement édifiée. C'est là, en tous cas, mon expérience personnelle : parler en langues tourne mon attention vers des zones de ma vie qui ont besoin d'être purifiées, et auxquelles je ne prenais absolument pas garde ».

Un pasteur caractérise comme suit ce qu'il a éprouvé : « Il semble que chaque don et chaque bénédiction déjà reçus du SEIGNEUR ont été rafraîchis et revivifiés ».

Ces témoignages ont précisé ce qu'était le parler en langues, et ont montré quelle était sa place dans la piété. Reprenons encore une fois ce que l'apôtre PAUL nous dit dans I Corinthiens 14 : au verset 28 :

« S'il n'y a point d'interprète, qu'on se taise dans l'église, et qu'on parle à soi-même et à DIEU », Verset 4 : « Celui qui parle en "langue s'édifie lui-même ». Verset 14 : « Si je prie en langue, mon esprit est en prière ». Verset 2 : « Celui qui parle en langue ne parle pas aux hommes, mais à DIEU, car personne ne le comprend, et c'est en esprit qu'il dit des mystères ». Ces textes m'ont convaincu de donner une pleine adhésion à l'enseignement de M. David DU PLESSIS, lequel écrit :

« Les langues sont beaucoup plus qu'un signe, plus qu'une évidence initiale, plus qu'un phénomène étrange. Prier en langues, avec l'ESPRIT, c'est pour l'enfant de DIEU l'expérience la plus édifiante qu'il puisse avoir. La pratique du parler en langues doit se poursuivre et s'accroître dans les vies de ceux qui sont baptisés de l'ESPRIT... Si vous souhaitez être un moyen d'édification pour vos frères dans l'Eglise, ne cessez pas de vous édifier vous-mêmes, par cet exercice constant de la prière avec l'ESPRIT, dans votre piété privée. Les langues ne sont pas pour le service public du ministère, mais bien plutôt pour la piété privée ».

S. PAUL ne rabaisse pas le parler en langues, puisqu'il se glorifie de parler en langues plus que tous les Corinthiens (v. 18). Mais, dans l'assemblée, il aime mieux dire cinq paroles avec son intelligence que dix mille paroles en langues. Il me semble que c'est par charité que l'apôtre tolère que l'on parle en langues dans la paroisse de Corinthe, puisque l'on y tenait tant ; mais il y met une condition, qu'il y ait un interprète, c'est-à-dire un autre inspiré qui dira le sens de la prière prononcée par le glossolale. Et ici je cite encore M. DU PLESSIS :

« Si donc parler en langues, c'est parler à DIEU, c'est toujours prier, l'interprétation en sera toujours une prière d'intercession ou de louange - l'homme parlant à DIEU et non DIEU parlant aux hommes.

Trop souvent, nous entendons parler d'un message en langues. "Il n'existe aucun terme semblable, ni aucune allusion, de ce genre dans le Nouveau Testament."

Pour ce pasteur du mouvement de Pentecôte, donc, quand un message succède à une glossolalie dans une réunion, ce n'est pas "une interprétation, mais un autre don de DIEU, une réponse peut-être à la prière en langues, qui est restée non traduite. L'interprétation proprement dite est toujours adressée à DIEU et aboutit à DIEU ... Le PERE ne vous parle pas en langues, c'est vous qui lui parlez ainsi, par l'ESPRIT."

3.– LA PROPHETIE.

Dans notre texte, I Corinthiens 14, S. PAUL insiste avec force pour que les chrétiens aspirent aux dons spirituels, surtout à celui de prophétie (v. 1, cf. v. 39). Sans aucun doute ce don a-t-il tout-à-fait sa place dans le culte public. Il l'y est pas seulement toléré, il fait partie intégrante du service divin.

Si nous voulions décrire le charisme prophétique, comme nous avons fait tout-à-l'heure pour la glossolalie, nous dirions d'abord qu'il y a prophétie lorsque les pronoms personnels je et tu, que nous employons dans la prière, intervertissent leurs places. Dans ma prière, je, c'est moi qui parle à DIEU ; tu, c'est DIEU à qui je m'adresse. Soudain, l'inspiré qui prie intervertit ces pronoms. Je, c'est maintenant l'ETERNEL, le SEIGNEUR, qui nous parle ; tu ou vous, c'est chacun de nous, en y comprenant celui qui parle.

Une première remarque : la prophétie revêt ici la même forme que la prophétie hébraïque, où le prophète s'exprime au nom de l'ETERNEL. Cependant, le charisme de prophétie n'a pas le caractère d'infaillibilité de la vérité révélée. L'inspiration peut avoir des degrés divers, et, de toute manière, elle passe à travers les facultés humaines. C'est pourquoi, lorsque deux ou trois prophètes ont parlé, les autres jugent (v. 29) : il s'instaure une discussion, une conversation, dans laquelle la prophétie est commentée, examinée, afin de retenir ce qui est bon (I Thessal. 5/21). Soit dit en passant, c'est ici que les femmes sont invitées à garder le silence. Elles ont prié, ou prophétisé, la tête couverte, symbole de l'amour dont elles sont enveloppées (11/5). Mais ici, il s'agit d'une question qui a trait au gouvernement de l'Eglise, à l'instruction, et ceci est réservé aux hommes.

Seconde remarque. Je ne crois pas que la prophétie chrétienne soit liée à la forme du renversement des pronoms. Certes, il y a des cas où cette forme est bien préférable, parce que nette et directe. Pour ne citer que mon propre exemple, il m'arrive de me sentir, invité intérieurement à parler de la part du SEIGNEUR. Je ne peux pas méconnaître cette invitation. Pourtant, je tourne autour, ou bien j'apporte à DIEU une longue prière parce que j'ai peur de me lancer ; j'essaie de dire le message avec les pronoms de la prière ; alors je m'embrouille et je complique. Mais si la forme prophétique gagne à être employée, souvent, sans fausse honte ni fausse crainte, il n'en faut pas pour autant limiter l'inspiration prophétique à cette forme.

Tournons-nous donc vers le contenu du charisme. « Celui qui prophétise, dit S. PAUL, parle aux hommes, les édifie, les exhorte, les console ». On prend, cela souvent pour une définition du charisme prophétique. Ce n'en est qu'une partie cependant ; ou bien si l'on veut, il faut rapprocher du don de prophétie la parole de sagesse, la parole de connaissance, et peut-être la parole de foi, dont il était question au chapitre 12, pour obtenir une vue large et complète de l'inspiration. S. PAUL lui-même, au chapitre 14, cite l'exemple de dons prophétiques qui dévoilent les secrets du cœur d'un inconnu, de telle sorte que celui-ci est attiré au SAUVEUR.

Il faut donc faire place dans la prophétie chrétienne au dévoilement de choses inconnues. Il ne s'agit pas de dévoiler l'avenir comme cherchent à le faire des devins, mais la Parole de DIEU comporte un trésor prophétique. Pour appliquer ce trésor à nos circonstances particulières, ou aux situations que traverse le monde, il faut le secours du même ESPRIT qui a donné les Saintes-Ecritures. L'inspiration viendra donc à notre aide pour nous montrer comment la Parole de DIEU veut nous guider dans telle circonstance. Et surtout, je crois que l'Eglise, plus que jamais aujourd'hui, a besoin du grand trésor de l'inspiration, pour la guider dans un monde qui change si vite, et qui traverse tant de crises dramatiques.

J'insisterai sur le besoin urgent d'une Eglise présente par le SAINT-ESPRIT, en vous rappelant que nous possédons l'Ancien Testament en communion avec Israël. L'Eglise, ce n'est pas un nouveau peuple de DIEU, créé de toutes pièces, mais c'est l'unique peuple de DIEU, appelé en ABRAHAM, et qui avance à travers son histoire-sainte : Israël avant le CHRIST, puis JESUS et le Reste juif fidèle accomplissant la grande mutation chrétienne, puis les nations païennes entrant dans ce peuple de DIEU transfiguré. Et maintenant, quels sont les signes des temps ? -Nous voici, nous, chrétiens modernes, encore divisés, malgré les progrès de l'œcuménisme. Et voici devant nous le peuple d'Israël, l'Etat d'Israël, avec sa capitale, Jérusalem, sans qu'il existe entre nous et eux aucune communion en JESUS-CHRIST.

En préparant la présente étude, j'ai relu le chapitre 37 du prophète Ezéchiel, la vision des ossements desséchés dans la vallée. J'ai pensé, - ou j'ai vu, - que les os, ce n'était pas seulement la masse d'Israël, mais que c'était nous, les églises protestantes, les églises orthodoxes, l'Eglise catholique. Desséchés, parce que séparés. Une multiplicité d'ossements, ce n'est pas un mal en soi ; mais, sur la multiplicité, l'ESPRIT-SAINT veut souffler pour la rassembler dans l'unité du corps. Alors la prière monte du plus profond de mes entrailles : ESPRIT, viens des quatre vents, souffle sur ces morts, et qu'ils revivent ! Oui SEIGNEUR, envoie ton SAINT-ESPRIT, envoie l'ESPRIT de prophétie sur toutes les Eglises et sur tout Israël ! L'Eglise présente par le SAINT-ESPRIT, c'est le corps, avec ses nerfs et sa chair, et la peau qui les couvre par-dessus, le corps avec tous ses membres. Que l'ESPRIT de prophétie prépare cotte œuvre, qu'il la guide et qu'il l'accomplisse !

QUATRIEME ETUDE : I CORINTHIENS 15

INTRODUCTION

En lisant le chapitre 15 de la 1ère Epître aux Corinthiens, ne semble-t-il pas, à première vue, que nous abordions un sujet nouveau qui ne se rattache pas du tout à nos études précédentes ? Dans 11-12-13-14, ce que nous appelions l'anecdote, nous transportait chaque fois dans la célébration du service divin à Corinthe : écarts dans la tenue des femmes, désordres au repas des agapes, conduite répréhensible des inspirés. Ce ne sont pas là, aux yeux de PAUL, des détails méprisables : partant de la réalité concrète, il élève notre esprit vers les splendides richesses de l'Eglise présente par le SAINT-ESPRIT. Ainsi, dans la première étude nous avons vu que cette Eglise était celle où le FILS éternel de DIEU, le chef de tout homme, était annoncé et adoré. La deuxième et la troisième étude ont montré que cette Eglise était présente par l'organisme des dons que lui confère le SAINT-ESPRIT ; et nous nous sommes étendus sur les charismes d'apparence miraculeuse, les guérisons, les langues, et les inspirations, qui signalent la présence de l'Eglise, et orientent sa marche vers le but qui est le sien.

Dans le chapitre 15, ce que nous apprenons de la petite histoire de Corinthe, c'est que des convertis se laissaient gagner par une erreur, une hérésie, pourrions-nous dire : que les morts ne ressuscitent pas. Ici encore on mesure combien fortes étaient les racines païennes dans l'esprit de cette population. Car, comme l'écrit un excellent commentateur de I Corinthiens 15, l'espérance chrétienne en la résurrection « est indéracinable des âmes dont la sensibilité a été formée par la lecture de l'Ancien Testament. Car quoique celui-ci ne parle que peu de la résurrection, il enseigne - contrairement à la plupart dos religions orientales et grecques - que la création du monde visible et du corps humain n'est pas un accident regrettable en rapport avec la chute des esprits, mais une manifestation de la sagesse divine, nonobstant sa chute ultérieure. Par conséquent une eschatologie qui enseignerait la dissolution pure et simple du monde visible, et se contenterait de l'espérance de l'immortalité céleste de l'âme, ne peut donner satisfaction à cotte manière de comprendre la création ».

Dissolution pure et simple du monde visible et immortalité de l'âme, voilà la nouveauté païenne, grecque, contre laquelle va s'élever l'apôtre. Dès lors nous allons apprendre de lui que l'Eglise présente par le SAINT-ESPRIT est une Eglise qui ressuscitera dans une nouvelle création, de nouveaux cieux et une nouvelle terre. L'Eglise est en chemin, IN VIA, selon l'expression traditionnelle latine ; nous dirons aussi qu'elle est en voie de formation, ou plutôt en voie de transformation, en voie de résurrection.

Dans les affaires d'ici-bas, le Français moyen qu'est chacun de nous, se voit sollicité par les promesses de toutes sortes, les promesses électorales par exemple. Le candidat dépeint le but merveilleux que se propose son parti. Il sollicite notre voix pour y parvenir. Tout autre est la présence de l'Eglise au monde. Elle ne demande pas la voix des hommes pour introniser son SEIGNEUR. C'est déjà fait : « Celui qui a été abaissé pour un peu de temps au-dessous des anges, JESUS, nous le voyons couronné de gloire et d'honneur » (Hébreux 2/9). L'Eglise présente au monde ne recrute pas ses militants en vue d'un lendemain terrestre. Le programme de l'Eglise, - le programme de son Chef, - c'est d'achever la plénitude de sa formation en CHRIST, en vue de sauver le monde du péché et de la mort. Programme utopique entre tous : « Nous t'entendrons là-dessus une autre fois » (Actes 17/32). Pourtant, si nous voulons entendre S. PAUL aujourd'hui, il nous montre que c'est là le seul programme absolument vrai et certain, raisonnable et fondé : et que, à côté de lui, il n'y en a pas d'autre.

I.- LA QUESTION DE LA RESURRECTION.

Je ne voudrais pas chercher la gloriole d'avoir eu raison de prendre comme un tout les 5 chapitres 11, 12, 13, 14 et 15. Permettez-moi de signaler cependant que le début du chapitre 15 se rattache très étroitement au début du chapitre 11 (au verset 2). Abordant le thème de la résurrection corporelle, l'apôtre rappelle l'Evangile qu'il a annoncé, comme il l'avait lui-même reçu, sans doute à Damas, au moment de son Baptême. Or tout au début de ces 5 chapitres, il avait loué les Corinthiens de ce qu'ils retenaient ses instructions telles qu'il les leur avait données.

JESUS-CHRIST est réellement ressuscité. Voilà le point de départ du chapitre 15. C'est une réalité qui est confiée à l'Eglise chrétienne, qui est au centre de son message. Il ne s'agit pas d'une opinion particulière à un apôtre. « Que ce soit moi, que ce soient eux, - les Douze, - voilà ce que nous prêchons et c'est ce que vous avez cru » (v. 11). - Il a paru il y a quelques années une Histoire de JESUS, que je vous recommande (Arthur NISIN, 1961, aux Editions du Seuil). Cette histoire de JESUS commence, avant toute autre chose, par l'histoire de la Résurrection ; et ce n'est qu'après cela que l'auteur reprendra le début de l'Evangile. Cette méthode est excellente et il la justifie en ces mots :

« On a peine à mesurer toute l'importance de la Résurrection. Pour qui la nie, le christianisme tombe au rang d'une gigantesque mystification ; pour qui l'affirme, il donne au contraire son sens à l'histoire humaine et à nos vies individuelles. L'affirmer suffit pour pouvoir se dire chrétien car c'est affirmer, avec la première communauté, que JESUS a été fait CHRIST et SEIGNEUR ; la nier, à quelque confession qu'on appartienne, retranche automatiquement de la communion.

... En fait, depuis près de vingt siècles, et quelque rapproche qu'on ait pu faire à ses pasteurs, la seule existence de l'Eglise exige de chacun qu'il réponde pour son compte à la question de savoir si JESUS est ressuscité. Qui répond oui affirme un sens du monde qui jugera sa vie ; qui répond non s'engage à trouver un autre sens du monde et affirme implicitement que l'Eglise se trompe ou nous trompe ».

Ainsi SAUL de Tarse a d'abord répondu non, et il a persécuté l'Eglise. Après la grâce extraordinaire qui lui a été faite sur le chemin de Damas il a répondu oui. Oui, JESUS-CHRIST a vaincu la mort et règne à la droite de DIEU ; oui, ce fait surnaturel a laissé des traces dans la nature, dans les faits dont les contemporains sont témoins. S. PAUL ne parle pas du tombeau vide, si ce n'est peut-être par l'allusion à l'ensevelissement de JESUS. Il souligne les apparitions, dont il donne une liste précise. La dernière en date de ces apparitions, est celle dont il a été lui-même l'objet et le témoin sur le chemin de Damas.

Je ne m'étendrai pas davantage sur la Résurrection du CHRIST, car ce n'est pas ce qui est en cause. Les Corinthiens y croient, tout comme leur apôtre. Suivons maintenant le raisonnement de celui-ci. JESUS est apparu comme un simple homme. L'Incarnation du FILS de DIEU a uni en JESUS la nature divine à la nature humaine, sans modifier la structure essentielle de cette nature. Né d'une femme, JESUS a été semblable à nous en toutes choses, excepté le péché. JESUS a eu faim et soif, il a été fatigué, il a souffert. Allons jusqu'au bout : JESUS était mortel, il était, quoique FILS de DIEU, un homme mortel.

Bien. Vous croyez, chrétiens de Corinthe, que JESUS est ressuscité corporellement, comme vous l'avez reçu. Et vous dites que les morts, c'est-à-dire les hommes morts, ne ressuscitent pas ! C'est une contradiction. Posons que les hommes ne ressuscitent pas ; or JESUS est un homme *;* donc il n'est pas ressuscité. D'où la conclusion absurde : votre foi est vaine, vous êtes encore dans vos péchés. Or, votre conscience vous rend témoignage que vous êtes enfants de DIEU ; votre vie est transformée ; les croyants malgré leur faiblesse, avancent dans la voie de la sainteté ; PAUL lui-même est menacé par le martyre et il affronte cette éventualité. Je laisse de côté, pour ne pas perdre de temps, le verset sur les baptêmes célébrés "pour les morts". Il nous suffit de savoir que tout l'organisme des dons du SAINT-ESPRIT vient du CHRIST ressuscité. La foi en la résurrection est certaine et si CHRIST est ressuscité, c'est comme second ADAM, pour tous les hommes : « Comme tous meurent en ADAM, de même aussi tous revivront en CHRIST » (v. 22).

Je me demande si nous, aujourd'hui, nous ne ressemblons pas aux gens de Corinthe plus que nous ne le croyons.- Je ne veux pas parler ici des théologies récentes, qui s'arrêtent à un JESUS mort, mais non encore ressuscité. Je crois que ces tentatives sont sans issue, et que, peut-être ceux qui les professent par désir d'être compris de nos contemporains, gardent dans leur cœur, plus qu'ils ne se le figurent, l'attachement au CHRIST ressuscité. - Inversement moi, qui professe ouvertement la résurrection, est-ce que je vis comme quelqu'un qui, en CHRIST, a déjà vaincu la mort ? Les épreuves, les maladies, la vieillesse, n'abattent-elles pas mon courage, comme si je n'avais d'espérance en CHRIST que pour cette vie seulement ? Et lorsque les chrétiens sont au milieu des hommes, l'Eglise en eux est-elle présente par un rayonnement de vie ressuscitée ? Nos modes, nos problèmes, nos soucis, ne sont-ils pas les mêmes que ceux de tout le monde ? Il est temps de nous réveiller ! Car l'Eglise présente par le SAINT-ESPRIT est une Eglise qui porte en elle un frémissement de vie, un rayonnement de résurrection. Elle n'est pas séparée du monde par des barrières d'orgueil ou de mépris, - de triomphalisme comme on dit, - mais elle marche dans le monde comme soulevée au-dessus du sol, les yeux fixés sur le Ressuscité, vivant la Résurrection qui lui est promise, et dont chaque croyant porte en lui un germe, des arrhes, des gages, depuis son Baptême.

2.- <u>LE COMMENT DE LA RESURRECTION.</u>

Ainsi la première partie de I Corinthiens 15, versets 1-34, n'a pas pour but de défendre contre l'incrédulité la résurrection du CHRIST. Il s'agit, en fait, de réveiller une église qui, tout en professant le dogme reçu, n'en tire pas la conclusion qui s'impose pourtant dans la vie chrétienne : notre corps, mortel si l'on veut, est avant tout un corps qui va vers la résurrection, et qui porte déjà en lui, mystérieusement, le germe de cette Résurrection qui se prépare.

La seconde partie du chapitre (15/35-38) traite la question du « comment » de la résurrection. « Mais quelqu'un dira : Comment les morts ressuscitent-ils, et avec quel corps viennent-ils ? » (v. 35). Dans notre première étude, entrant dans la salle de culte de Corinthe, où se produisait l'anecdote de tel ou tel désordre,

nous avons vu S. PAUL peindre sur le mur la fresque du jardin d'Eden. Maintenant, pour placer sous son véritable éclairage l'Eglise présente par le SAINT-ESPRIT, l'apôtre inspiré déploie en avant de nous la fresque des noces de l'Agneau dans le Royaume de DIEU. Ce n'est plus un tableau terrestre, mais plutôt une fresque peinte sur le ciel en avant de nous, avec des couleurs qui ont retrempé leur éclat dans les fontaines de la vie éternelle. Voici maintenant notre texte central : « Le premier homme, tiré de la terre, est terrestre ; le second homme est du ciel. Tel est le terrestre, tels sont aussi les terrestres ; et tel est le céleste, tels sont aussi les célestes » (v. 47-48).

Regardons le jardin d'Eden. Au centre du tableau se tiennent l'homme et la femme que DIEU vient de créer. Le CHRIST est présent, mais encore invisible. C'est dans l'élection éternelle qu'il est le FILS de l'homme. Au début de la Création, les temps ne sont pas encore accomplis pour sa manifestation visible en JESUS, le fils de DAVID. Or ADAM et EVE, qui se tiennent là, dans leur beauté première et pure, ne sont encore que l'homme terrestre. En eux la poussière de la terre a été animée d'une âme vivante, d'un psychisme, c'est-à-dire selon la pensée biblique et juive, une âme qui n'est pas adaptée encore à la plénitude de la vie de l'ESPRIT. L'Eden n'est qu'un point de départ. Même s'il n'y avait pas eu le péché, il y aurait eu croissance, multiplication de la race humaine, diversité des hommes et des femmes, des riches et des pauvres, des maîtres et des serviteurs. Sans le péché, il n'y aurait pas eu d'inimitié, de jalousie, de haine, dans cette diversité, mais il n'y aurait eu encore qu'une forme imparfaite d'unité. Le péché est entré dans le monde ; les divisions, de l'homme et de la femme, du riche et du pauvre, du maître et du serviteur, du Juif et du Païen, ont été soulignées de ce trait noir de honte, de ce trait rouge de sang, avec lesquels s'écrit l'histoire des hommes.

Maintenant tournons les yeux vers la fresque céleste qui est en avant de nous. Comme au jardin d'Eden, nous voyons encore un homme et une femme au centre du jardin merveilleux qu'est le Royaume de DIEU. L'homme, c'est le second ADAM, JESUS-CHRIST, l'Agneau de DIEU qui a ôté le péché du monde. La femme, c'est l'Epouse, l'Eglise, pleinement visible dans sa beauté sans tache, au jour glorieux de son union parfaite avec le SEIGNEUR. Je vois l'Eglise sous les traits d'une femme qui atteint la pleine stature de CHRIST, qui est son égale, dans la grâce qui lui est faite. J'aime les deux admirables statues qui ornent le portail sud de la cathédrale de Strasbourg, l'Eglise d'un côté, la Synagogue de l'autre ; le sculpteur a merveilleusement exprimé dans ces deux figures la beauté et la dignité de la femme. Levant mes yeux vers la fresque céleste du Royaume, je vois ces deux images se sur-imprimer l'une sur l'autre ; les deux femmes de pierre de Strasbourg ont pris vie, elles ne sont plus qu'une seule femme : c'est l'Eglise, à la fois triomphante, couronnée par son SEIGNEUR, et tendre, douce, comme la Synagogue du sculpteur, mais délivrée du bandeau qui couvrait ses yeux, redressée de tout abattement, consolée par l'Agneau qui essuie toute larme de tous les visages.

Voici donc la réponse de PAUL au comment de la résurrection des morts. La vie du premier ADAM se transmet jusqu'à nous par la génération charnelle. Ainsi nous sommes tous des terrestres, tirés de la terre. Le second ADAM, que DIEU se réservait de faire paraître quand les temps sont accomplis, vient du ciel par l'union de la nature divine à la nature humaine dans le sein de la Vierge MARIE. Il est homme spirituel encore parce que la nature humaine, en lui, est conçue du SAINT-ESPRIT, remodelée par la main d'en-haut. La vie du CHRIST, le nouvel ADAM, est communiquée par la foi, dans le Baptême, par un engendrement spirituel. La résurrection des morts, c'est le plein accomplissement du Baptême. Après avoir porté l'image de l'homme terrestre, ADAM, nous porterons celle du céleste,- CHRIST.

Les Anciens se représentaient la naissance de la plante, comme l'apparition d'un être nouveau, succédant à la mort de la semence. Cette comparaison, qu'emploie S. PAUL, après le SEIGNEUR lui-même : « Si le grain de blé, qui est tombé en terre, ne meurt ... » (Jean 12/24), n'est pas si périmée qu'elle le paraît. Il y a certes un germe, commun à la semonce et à la plante. Mais, dans la semence elle-même, jetée en terre, il y a un travail de décomposition, une mort. Ainsi entre l'homme que l'on ensevelit et celui qui ressuscitera, il y a un germe de vie commun, une personne qui ne meurt pas et que DIEU connaît dans sa science infinie. La mort achève le dépouillement du vieil homme, de l'homme terrestre, comme dans le Baptême : en ce sens, le grain meurt.

De plus S. PAUL nous révèle le mystère de l'Eglise présente lors de la Parousie : « Nous ne mourrons pas tous » (I Cor. 15/51). Pourtant il est impossible que l'homme terrestre passe au stade du Royaume par un développement continu : « La chair et le sang ne peuvent hériter le Royaume de DIEU ».

(v. 50) Il y aura donc une transformation, en un clin d'œil, quelque chose qui ressemblera de très près à un Baptême, où l'image de la mort dans l'immersion ne dure qu'un instant. Le revêtement du corps surnaturel, image du deuxième ADAM, suivra immédiatement le dépouillement du corps naturel, hérité du premier ADAM. Il n'y aura même pas le délai qui fut imposé à JESUS, du soir du Vendredi-saint à l'aube de Pâques.

Le mystère de l'Eglise présente à la Parousie éclaire, je crois, ce qu'eût été le sort de la race humaine sans le péché. Même si la chute n'était pas intervenue, il eût fallu que la créature passât de l'image de

l'homme terrestre à celle de l'homme céleste. Ce sera la vocation et le privilège des derniers chrétiens sur la terre. Alors la mort sera complètement vaincue, ne pouvant pas toucher, plus que le temps d'un clin d'œil, à sa dernière proie. Et je comprends comme ceci les trois étapes de la Résurrection, « chacun en son rang » (v. 23) ; CHRIST comme prémices, comme l'avant-garde, et c'est le jour de Pâques, il y a plus de dix-neuf siècles ; ensuite la résurrection des chrétiens morts lorsque le SEIGNEUR apparaîtra ; ensuite, ce sera la fin, la transfiguration des chrétiens encore vivants, la victoire totale sur la mort.

CONCLUSION

Dans le tableau que S. PAUL peint ainsi devant nous en couleurs célestes, nous avons contemplé le second ADAM et son Epouse, l'Eglise, au jour des noces de l'Agneau. Ce que nous avions vu dans le tableau du jardin d'Eden : « CHRIST est le-chef de tout homme, l'homme est le chef de la femme," (11/3) va se retrouver ici. Car l'Epouse, c'est une communauté de créatures rachetées, c'est un nombre qui est fixé, dans la sagesse de DIEU, une plénitude, une multitude où règne pleinement l'unité que le SAINT-ESPRIT a formée entre le SEIGNEUR et son Epouse. Dans le Royaume, il n'y aura plus de mariage ni de génération charnelle. L'harmonie, faite d'égalité et d'obéissance, régnera entre CHRIST et tout homme, entre tous les hommes et toutes les femmes, formant dans leur diversité réconciliée la beauté de l'image de DIEU. Doit-il y avoir, dans le Royaume, des liens particuliers, comme il y a sur la terre des couples unis : du mari et de la femme, du frère et de la sœur, de la mère et de son fils. Cela c'est le secret de DIEU. Si de tels lions existent dans le Royaume, ils ne devront rien, en tous cas, à la chair et au sang. Nous aurons passé à travers les expériences de l'homme terrestre, pour parvenir à une forme plus haute et plus pure de tous les liens de l'amour.

Ainsi donc, comme nous y sommes exhortés dans l'humiliation de chaque matin de la Retraite, cessons de pleurer de regret et de tristesse en pensant à nos bonheurs perdus ! Ne regardons pas avec mélancolie le tableau du jardin d'Eden qui a été accroché au mur de notre salle de Culte. Levons les yeux vers le tableau céleste, les Noces de l'Agneau, tableau que DIEU eût révélé même s'il n'y avait pas eu la chute. Oh !, combien est grande sa sagesse ! De toute manière le TOUT-PUISSANT tenait en réserve la grâce de la manifestation de son FILS comme second ADAM. Le péché étant intervenu, la grâce a surabondé, et le FILS a poussé l'obéissance jusqu'à la mort, et même la mort de la Croix. Souverainement élevé, il nous élèvera par la résurrection des morts à la gloire du Royaume.

L'Eglise présente par le SAINT-ESPRIT ne peut pas être une Eglise empressée à suivre les modes du monde, à se « culpabiliser » devant le monde, à être honteuse d'exister. L'Eglise présente par le SAINT-ESPRIT porte hardiment sur elle le reflet des visions célestes de la Parole de DIEU, jusque dans ses vêtements et tout son style de vie. Elle s'offre à tout l'organisme des dons multiples du SAINT-ESPRIT. Sous cette action de l'ESPRIT, que nous avons comparée à une influence maternelle, l'Eglise se laisse former comme une seule femme, l'Epouse de l'Agneau, née des souffrances de son Epoux sur la Croix. L'Eglise présente par le SAINT-ESPRIT s'offre au souffle qui réunit les ossements desséchés, confessions chrétiennes, Israël, Islam, en un seul corps surnaturel, le corps glorieux de la Résurrection.

TROIS ETUDES

- 1968 -

Chaque § correspond à une page de la version imprimée.

1ère ETUDE : SOIF DU SAINT-ESPRIT DANS TOUTE L'EGLISE

I.

[1] Il y a une soif du SAINT-ESPRIT dans toute l'Eglise. Le 30 juin dernier, jour clé notre dernière réunion de continuation, le pape PAUL VI clôturait la célébration du martyre des apôtres PIERRE et PAUL et l'année qu'il avait appelée l'année de la foi. Sa volonté était de garder incorruptible le dépôt de la foi, selon I Tim. 6/20 : « O TIMOTHEE, garde le dépôt, en évitant les discours vains et profanes, et les disputes de la fausse science dont font profession quelques-uns », - et de confirmer sa résolution d'appliquer cette même foi, à la vie dans ces temps actuels, que l'Eglise doit traverser au cours de son pèlerinage dans le monde. « Nous avons vécu une heure historique, déclarait Radio-Vatican. Le Saint-Père a mis fin, par ce discours, à la confusion qui régnait depuis cinq ou six ans dans l'Eglise, coupant court à toute discussion théologique inutile. » Un commentateur ajoute : « Par la grâce de l'ESPRIT-SAINT, voici la foi maintenue, comme une lampe-tempête dans la nuit de l'Apostasie. »

PAUL VI lui-même déclare dans le préambule de son Credo : « Mais avant tout, Nous mettons notre confiance inébranlable dans l'ESPRIT-SAINT qui est l'âme de l'Eglise et l'origine de tout progrès certain dans la vérité et la charité, et donc dans la foi théologale dont la vie du Corps mystique tire sa croissance. »

Voici donc un homme qui met sa confiance dans le SAINT-ESPRIT, pour affirmer la foi, dans la vérité et dans l'amour. Une grande partie de cette foi est commune à tous les chrétiens. La confession de foi du pape maintient aussi ce qui constitue l'Eglise catholique comme l'unique Eglise, et espère que les autres chrétiens viendront à reconnaître ces points.

En même temps la Confession de foi exprime le désir véhément que l'Eglise soit présente au monde dans l'espoir d'illuminer les hommes de la lumière du CHRIST, de les rassembler et de les unir tous en Lui, leur unique SAUVEUR. La présence au monde, « ne peut signifier en aucun cas que l'Eglise se conforme elle-même aux choses de ce monde, ni que diminue l'ardeur avec laquelle elle attend son SEIGNEUR et le Royaume éternel. » Dans la dernière ligne de la Confession de foi est prononcé enfin le mot espérance. « L'amour de DIEU est attentif à nos prières, comme JESUS nous en a assurés en disant : Demandez et vous recevrez », Luc 10/9-10, Jean 16/24. Aussi est-ce dans cette foi et soutenus par cette espérance que Nous attendons la résurrection des morts et la vie du monde à venir. »

C'est ici que nous voudrions nous placer dans cette Retraite. Nous attendons la résurrection des morts et la vie du monde à venir. Nous ne croyons pas que, dans cette vue, il suffise que l'Eglise soit présente au monde. Nous croyons qu'il faut un très-puissant secours du SAINT-ESPRIT, pour éclairer et pour guider la prière de l'Eglise entière. L'Eglise catholique tient très fort le mystère de la foi. Elle affirme la vérité du CHRIST. Mais elle a besoin, comme tous les chrétiens, d'un secours actuel du SAINT-ESPRIT pour voir clair son chemin. C'est ce secours que nous voulons chercher pendant nos journées de Retraite, non pas pour nous, mais pour toute l'Eglise, y compris les catholiques, les orthodoxes et tous les protestants.

II.

[2] Un théologien protestant, le professeur Vittorio SUBILIA, constate dans une leçon d'ouverture donnée à la Faculté vaudoise de théologie, à Rome, que le mystère de l'ESPRIT « constitue encore actuellement un terrain que nous ne dirons pas inexploré, mais qui n'a été exploité par personne jusqu'à en épuiser les immenses ressources… Sur la question du SAINT-ESPRIT, ajoute-t-il, nous sommes en présence d'un vide doctrinal, dont il serait bien difficile, de dire s'il est causé ou conséquence des déformations de la foi, du manque d'autorité dans la prédication, du désarroi de la pensée de l'Eglise et des faiblesses de son action ».

Ici encore, la doctrine du SAINT-ESPRIT est cherchée dans ses rapports avec le passé, en vue de la définition de la foi. Aucune des théories proposées n'est pleinement satisfaisante. Le catholicisme unit l'ESPRIT à l'institution de l'Eglise ; le protestantisme unit l'ESPRIT à la Parole, ou bien à l'expérience du croyant. Aucune de ces visions ne fournit la vue d'ensemble, qui permettrait de voir, .clairement ce qu'est l'ESPRIT-SAINT. « Notre méditation des années à venir, conclut l'auteur qui parle en 1965, devra longuement s'attacher au mystère de l'ESPRIT ».

Nous appartenons à une Eglise, on peut dire cela de toute l'Eglise d'Occident, écrit M. Roger BELMONT, qui fait semblant de croire au SAINT-ESPRIT, mais qui en fait croit peu ou pas au SAINT-ESPRIT. Il en résulte que sous le couvert et sous le nom de la troisième personne de la Trinité, c'est l'esprit de l'homme qui cherche à annoncer le PERE et le FILS. Il ne s'agit plus alors de la confession de la foi au PERE et au FILS, mais d'un discours sur le PERE et le FILS. Ce discours peut être au départ foncièrement évangélique. Mais tandis que le SAINT-ESPRIT glorifie toujours le PERE et le FILS, l'esprit de l'homme n'aboutit qu'à glorifier l'homme…Cette usurpation par l'esprit de l'homme de la place et du nom du SAINT-ESPRIT est extraordinairement subtile et échappe au contrôle du principe scripturaire. Seul le SAINT-ESPRIT lui-même, en accordant à certains le discernement des esprits, a le pouvoir de nous éclairer et de nous avertir ».

Je me rallie tout à fait à ces vues de notre frère, M. BELMONT. J'y ajoute ceci : L'esprit de l'homme usurpe la place de l'ESPRIT-SAINT pour nous dire ce que le PERE et le FILS veulent faire aujourd'hui, parce que nous sommes entrés dans une apostasie. Beaucoup de théologiens, de prédicateurs, de croyants, commencent par l'ESPRIT et continuent par la chair. La doctrine qu'ils prêchent alors du PERE et du FILS est déformée. La déformation a commencé dans l'affirmation de ce que le FILS veut faire aujourd'hui.

Le FILS veut-il enflammer l'Eglise d'espérance pour son prochain retour, ou veut-il la conduire, à la suite du monde, dans un long processus de réformes vaines ? Là est la question, là est le discernement de l'ESPRIT. Nous avons besoin, non seulement d'un travail théologique sur le SAINT-ESPRIT, mais d'une invocation, d'une demande du SAINT-ESPRIT, pour le point où nous sommes parvenus aujourd'hui. Autrement dit, ce n'est pas en rapport avec la vérité de la foi seulement, mais avec les certitudes de l'espérance, que l'appel monte de nos cœurs vers l'authentique ESPRIT de DIEU.

III.

[3] Au moment même des événements poignants de mai, par la grâce de DIEU, M. David DU PLESSIS était au milieu de nous. Une retraite pastorale, légèrement réduite en nombre, se réunissait autour de lui le 21 et le 22 mai. Le jour de l'Ascension, 23 mai, nous avions dans cette salle, une réunion de continuation de la Retraite, entièrement présidée par M. DU PLESSIS.

Descendant de Huguenots français, Sud-africain de naissance, aujourd'hui Américain domicilié aux Etats-Unis, M. DU PLESSIS nous est apparu comme un authentique prophète de notre temps. Il fut mis à part pour la vocation qu'il remplit maintenant, par un prophète du mouvement de Pentecôte qui s'adressa à lui dans les années qui précédèrent la grande guerre, lui prédisant une mission mondiale. Ce prophète est mort aujourd'hui. Pas à pas, lentement, David DU PLESSIS sentit cette mission prendre forme. Il annonce aujourd'hui, dans toutes les Eglises, le Baptême du SAINT-ESPRIT, accompagné des charismes, à la manière du mouvement de Pentecôte.

Les portes s'ouvrent partout devant M. DU PLESSIS, parce qu'il parle avec amour. Il a vraiment appris, à l'école de DIEU, ce qu'était l'amour : pardonner aux autres tout ce qui nous déplaît en eux, faire soi-même tout le chemin qui nous sépare des autres. Dès lors il vient vers tous, pour rendre témoignage du don du SAINT-ESPRIT, sans rien exiger de ses interlocuteurs. A aucun il ne demande de sortir de son Eglise. Il ne fonde pas de mouvement propre. Il recommande à chaque pasteur, aux prêtres aussi, qui reçoivent le SAINT-ESPRIT, de demeurer dans leur Eglise propre, et de se laisser conduire par le même ESPRIT pour leur témoignage.

Je n'ai pas eu à l'heure actuelle de nouvelles détaillées de la Conférence œcuménique d'Uppsala, qui s'est tenue du 4 au 20 juillet, mais je sais, que M. DU PLESSIS était présent, après avoir rendu visite, entre-autres, aux Sœurs de MARIE, de Darmstadt, du 1er au 4 juin. Il y a quelque chose de très grand dans cette présence de M. DU PLESSIS à Uppsala. Toute la chrétienté, presque complète, y était représentée. Le serviteur de DIEU était là, marquant le don que DIEU veut faire à son Eglise universelle, le don qui a été reçu par le Mouvement de Pentecôte. Le SAINT-ESPRIT, donné dans ce mouvement y étend son aile sur l'ensemble de l'Eglise universelle. Il n'est plus question de discussions théologiques. Un humble serviteur est là, marquant que DIEU veut donner à tous l'ESPRIT-SAINT du Réveil.

Si toutes les Eglises ont soif du SAINT-ESPRIT, le DIEU riche de merveilles veut les abreuver. Le don du SAINT-ESPRIT, le renouveau, est pour toute la sainte Eglise universelle. M. DU PLESSIS espère un grand Réveil dans le monde entier. On peut penser aussi à un Réveil qui, sans être grand, regroupe les disciples fidèles dans toutes les Eglises, les affermisse, les vivifie, pour le combat actuel. Ceux qui acceptent le SAINT-ESPRIT dans toutes les Eglises recevront, avec la loi de l'amour, une vision, qui ira en se précisant, de ce que le PERE et le FILS veulent faire aujourd'hui. C'est en traçant l'avenir avec des lignes nettes, que le SAINT-ESPRIT glorifiera le PERE et le FILS de toute éternité.

IV.

« Après cela, je répandrai mon esprit sur toute chair ;
Vos fils et vos filles prophétiseront,
Vos vieillards auront-des songes,
Et vos jeunes gens des visions.
Même sur les serviteurs et sur les servantes,
Dans ces jours-là, je répandrai mon esprit,
Je ferai paraître des prodiges dans les cieux et sur la terre,
Du sang, du feu et des colonnes de fumée,
Le soleil se changera en ténèbres,
Et la lune en sang,
Avant l'arrivée du jour de l'ETERNEL,
De ce jour grand et terrible.
Alors quiconque invoquera le nom du SEIGNEUR sera sauvé »

(Joël 2/28-32)

Cette prophétie du prophète JOËL a été présentée comme accomplie par l'apôtre PIERRE, le jour de la Pentecôte. Elle n'a cessé de s'accomplir à nouveau au cours de l'histoire de l'Eglise, mais elle doit être reprise une seconde fois, à la fin de la période que PIERRE a inaugurée, et qui fut le temps de l'Eglise. Je crois, pour ma part, que le moment de reprendre la prophétie de JOËL, c'est maintenant.

Pendant soixante-dix ou quatre-vingts ans, nous avons eu une préparation du moment actuel. Le SAINT-ESPRIT a été répandu, comme au début, avec le parler en langues et les autres charismes surnaturels, dans le mouvement de Pentecôte, dans le Réveil du pays de Galles, en 1904 dans maints réveils sur la terre entière. Aujourd'hui DIEU veut répandre le SAINT-ESPRIT comme au début, avec le parler en langues et les autres charismes surnaturels, sur toute la sainte Eglise universelle. Vous avez assisté aux premiers frémissements de cette effusion. Vous êtes appelés à demander à DIEU, dans la prière, que l'effusion de l'ESPRIT s'étende à toute l'Eglise fidèle, à tous les fidèles de l'Eglise, qui ont soif du SAINT-ESPRIT.

Les théologiens recherchent, attendent, une plus grande connaissance du SAINT-ESPRIT. C'est plus que cela qui leur est donné. C'est le SAINT-ESPRIT lui-même, qui vient du ciel, sur eux, comme sur tous. Il ne vient pas pour se faire connaître, mais pour glorifier le FILS et faire connaître l'action actuelle, les projets que le FILS réalise, dans sa gloire, et à la gloire du PERE. Les théologiens recevront sans doute de la lumière sur le SAINT-ESPRIT. Plus proche de nous, plus donné de DIEU, il sera aussi mieux connu de ceux qui aiment la connaissance. Mais le don du SAINT-ESPRIT déborde la connaissance que l'Eglise en a et en aura.

Toutes les Eglises issues des Païens ont, plus ou moins, judaïsé, au sens défectueux du mot, depuis qu'elles se sont installées sur la terre. Je veux dire que, l'une d'une façon, l'autre d'une autre, elles ont tiré dans le sens de la Loi ce que DIEU donnait dans le sens de la grâce. Cela nous est surtout sensible dans les Eglises autres que la nôtre ; mais cela est le fait de toutes, y compris la nôtre propre. L'effusion du SAINT-ESPRIT que DIEU fait maintenant, et qu'il va faire, replacera toutes les Eglises dans la grâce, et en cela les rapprochera dans une vision nouvelle.

Le don des charismes, c'est peu de chose, si l'on veut. C'est le don de quelque chose dont on s'est passé en « bien des lieux et en bien des temps. Mais c'est, ce qui permet de recevoir le SAINT-ESPRIT avec toute la plénitude, où DIEU veut le donner. Avec un don, disons petit, et médiocre, comme le don des langues, va aussi le don de l'amour, au-dessus de tout, envers DIEU, notre PERE. Avec un don, petit encore, comme le don des guérisons, va le don de l'amour de DIEU pour autrui, à travers nous », dans l'amour surnaturel pour les frères.

Maintenant donc, il n'est plus question d'un mouvement à part, qui insiste avec plus ou moins de bizarrerie sur tel ou tel don. C'est le temps d'une effusion de l'ESPRIT SAINT, avec les dons certes, mais les dépassant infiniment. C'est le temps d'une effusion de l'ESPRIT-SAINT sur toutes les âmes qui ont soif, dans toute la sainte Eglise universelle. C'est cela que l'Union de prière doit demander à DIEU, en 1968 résolument.

V.

Entre les deux grandes effusions, celle du début, à la Pentecôte, celle de la fin, qui commence maintenant, le SAINT-ESPRIT a toujours été donné à l'Eglise. DIEU n'a jamais abandonné les siens. Le SAINT-ESPRIT a été avec l'Eglise de l'institution, l'Eglise catholique. Le SAINT-ESPRIT a été aussi avec l'Eglise de la Parole, le protestantisme, qui est bien difficile à saisir dans son ensemble. Mais le

protestantisme a son unité profonde, qui est la recherche et l'attente de la grâce seule, dans la fidélité à la Parole. Et bien que je connaisse très mal l'Eglise orthodoxe, je sais que DIEU lui a été fidèle à travers les siècles, et lui a donné le SAINT-ESPRIT, surtout dans l'expérience du Culte.

Chaque Eglise possède, certes, les trois choses : une institution, la Parole de DIEU, l'expérience du Culte. Mais chacune a insisté sur une des trois choses et a façonné son existence terrestre selon une forme particulière. L'Eglise catholique est forte dans l'institution, l'Eglise protestante est forte dans la fidélité à la Parole de DIEU, l'Eglise orthodoxe est forte dans l'exercice du Culte. Chacune des trois Eglises attache le SAINT-ESPRIT à l'élément qui la caractérise ; le catholique à l'institution, le protestant à la Parole de DIEU, l'orthodoxe à la pratique du Culte. Maintenant, c'est le SAINT-ESPRIT lui-même, qui vient. Il respecte et conserve tout ce qu'il a fait jusqu'ici. Et Il ne critique rien, il ne détruit rien. Il conduit tout plus loin, vers le Royaume de la résurrection.

Cela veut dire, d'une part, que l'on peut recevoir une plénitude du SAINT-ESPRIT, sans parler en langues. Des multitudes et des multitudes ont vraiment reçu le SAINT-ESPRIT ainsi à travers les siècles. Les saints et les docteurs, les prédicateurs et les missionnaires, s'ils ont fait dans l'intimité des expériences, nous les ont laissé ignorer. Ils ont prêché avec insistance, soit la vérité de l'institution de l'Eglise, soit la vérité de la Parole de DIEU, soit la vérité de l'expérience du Culte. A travers l'institution, la Parole, le Culte, ils ont glorifié JESUS et son PERE.

Que le don du SAINT-ESPRIT soit fait aujourd'hui, pour aller plus loin, vers le Royaume de la Résurrection, cela signifie qu'il nous est rendu une manière, pneumatique ou spirituelle, d'adorer DIEU à travers les charismes bibliques. Ceux-ci, en vue du proche retour de JESUS, sont offerts aux âmes qui les désirent. Vous êtes peut-être de ceux qui ont déjà reçu les charismes ; vous avez traversé, peut-être, des incertitudes, vous demandant si les charismes conduisaient quelque part...Soyez rassuré, car ils sont donnés aujourd'hui avec abondance. Tous, vous pouvez les demander et les recevoir aujourd'hui. Et, si vous préférez rester sur la réserve encore, vous fortifiant dans l'institution, dans la Parole et dans e Culte, c'est bien aussi ; vous pouvez être ainsi pleinement comme DIEU le veut.

Que l'on ne parle plus aujourd'hui de division sous aucun prétexte. Supportons-nous les uns les autres, en cherchant à voir ce qui est bien en autrui, tel que DIEU l'a fait et l'a béni. Réjouissons-nous de toutes les grâces de DIEU, dans leur multiple diversité !

VI.

Je vous ai parlé de la soif du SAINT-ESPRIT dans toute l'Eglise, et de la prière qui doit être la nôtre : que le SAINT-ESPRIT soit répandu sur toute l'Eglise universelle, maintenant. Je conclurai cette étude par des considérations beaucoup plus limitées, parce que je voudrais vous entretenir de nous-mêmes, tels que nous sommes dans cette Prétraite.

Nous venons d'avoir un moment de prière spontanée, en commun, et nous aurons, au cours de ces journées, diverses réunions de prière. Je voudrais dire très clairement ce que je pense de la manifestation des dons spirituels dans les réunions où la parole est donnée à tous.

Le don des langues est un don qui sert essentiellement à l'édification privée. « Celui qui parle en langues ne parle pas aux hommes, mais à DIEU » (I Cor. 14/2). Le parler en langues est une forme de prière personnelle, spécialement d'actions de grâces. « Je rends grâces à DIEU de ce que je parle en langues plus que vous tous » (I Cor. 14/18), dit saint PAUL. Mais il ajoute aussitôt : « Mais, dans l'Eglise, j'aime mieux, dire cinq paroles avec mon intelligence, afin d'instruire aussi les autres, que dix mille paroles en langues ».

En conséquence S. PAUL établit deux points : d'abord, que celui qui parle en langue, -dans la prière secrète donc,- prie pour avoir le don d'interpréter. Possédant, la langue et la traduction, il pourra prier dans l'Eglise, mais que quelqu'un interprète, de préférence celui-là même qui a parlé en langues. Dans chaque réunion, que deux ou trois prient ainsi dans l'Eglise, avec l'interprétation.

Si DIEU le veut, je suis d'avis qu'il en soit ainsi au milieu de nous, dans la réunion de Sainte-Cène et dans les réunions de prière, générale ou par groupes. Que deux ou trois prient en langue, s'ils sont certains que leur prière sera interprétée.

Peut-on envisager une plus grande tolérance ? Pour faire connaître le parler en langues, DIEU permet-il que deux ou trois prient, sans être interprétés ; ou encore qu'un grand nombre adorent DIEU en langue en même temps ? Je dis que cela est possible, à titre exceptionnel. Que l'on soit sûr que c'est la volonté de DIEU. Qu'il n'y ait pas de parler en langue, pour montrer simplement que l'on a ce don !

La substance du culte, de la réunion de prière, c'est la prière avec l'intelligence, dans la langue que tout le monde comprend. Ici prend place la prophétie, qui passe souvent plus ou moins inaperçue ; car c'est, essentiellement, quelque chose qui est dit sous l'impulsion de l'ESPRIT, et qui ne vient pas de l'homme seulement.

La prophétie et les autres paroles inspirées prennent souvent la forme inverse de la prière : c'est-à-dire que, au lieu que l'homme parle a DIEU, c'est DIEU, qui par l'ESPRIT dit « Je », en s'adressant à nous. Il y a beaucoup d'avantages à prendre carrément cette forme. Ce que vous direz passera toujours par un canal humain, et sera toujours imparfait. Mais vous aurez souvent beaucoup plus de netteté en vous abandonnant à l'ESPRIT-SAINT, qui vous presse de parler ainsi. Vous serez plus clair, plus précis, plus court aussi, en disant nettement ce que vous avez à dire de la part du SEIGNEUR.

J'entends donc que les prophètes s'expriment librement au milieu de nous, et que les autres jugent, pèsent leur parole, au besoin dans la prière qui continue. Je dis cela, mais une réunion où personne ne parle en langue, n'interprète ou ne prophétise, est une réunion excellente elle aussi. Il faut que DIEU conduise tout comme il veut.

Il est possible, il n'est pas certain donc, que les charismes se manifestent au milieu de nous. Puis-je demander à ceux d'entre vous, frères et sœurs, qui êtes sur la réserve à l'égard des charismes, de permettre que d'autres les exercent ? Ce sera bien imparfait sûrement. Mais l'ESPRIT va donner maintenant à l'Eglise le Baptême du prophète JOËL comme au commencement. De faibles balbutiements sont des signes avant-coureurs. Ne les refusez pas. Ne vous en attristez pas. Mais soyez tous unanimes, pour demander que la volonté de DIEU se fasse : que l'Eglise universelle soit maintenant baptisée du SAINT-ESPRIT, pour la tâche qu'il lui reste à accomplir sur la terre.

2ème ETUDE : PRIERE POUR LE SALUT D'ISRAËL

I.

Il y a quelques soixante-dix ou quatre-vingts ans, disions-nous, hier, que DIEU prépare l'effusion du SAINT-ESPRIT qu'il veut déverser aujourd'hui sur son Eglise universelle. C'est à la même époque qu'il faut remonter, si l'on veut saisir les premiers frémissements du mouvement sioniste. DIEU se servit des passions soulevées en France par l'affaire DREYFUS, en 1894, pour convertir à la cause sioniste un journaliste viennois, qui demeurait à Paris, Théodore HERZL (1860-1904).

« Sous le coup d'une inspiration, qui fit de lui un homme nouveau et prophétique, il écrivit en quelques jours à Paris son « Etat juif » (1895) dans lequel il prévoyait l'organisation d'une société des Juifs et d'une Compagnie juive qui liquideraient les établissements des Juifs dans les pays de la Diaspora, -c'est-à-dire de la Dispersion,- et pourvoiraient à leur établissement dans la communauté nouvelle, monarchie constitutionnelle ou démocratie aristocratique, qu'elles organiseraient en Terre sainte. » (A. CHOURAQUI : L'Etat d'Israël, p. 16).

C'est en août 1897 que HERZL présidait à Bâle le premier Congrès sioniste, qui groupait deux cents délégués venus de toute l'Europe. En trois jours, le Congrès adopta ce que l'on a appelé le programme de Bâle, qui se résume en ces mots ;

« Le Sionisme a pour but de créer pour le peuple juif en Palestine un asile garanti par le droit public. »

Or à ce moment, la Palestine appartenait à la Turquie. Le gouvernement turc n'envisageait aucune concession au peuple juif dans la Terre sainte. HERZL vit lui-même le sultan turc en 1901, et son grand vizir en 1902 ; il se heurta à un refus. L'Etat d'Israël était vraiment une impossibilité. Comme le dit encore M. CHOURAQUI, « un homme seul venait de faire reculer les frontières du possible en annonçant, le 3 septembre 1897, qu'avant un demi-siècle l'Etat d'Israël serait une réalité. »

L'extraordinaire prophétie s'est accomplie. Cela nous paraît banal, et aller de soi, aujourd'hui. Je ne vous retrace pas les étapes de la fondation de l'Etat d'Israël. Je vous rappelle seulement qu'un des événements importants de la première guerre mondiale fut la déclaration BALFOUR, de 1917. C'est une lettre du 2 novembre dans lequel il est dit, au nom du gouvernement anglais :

« Le gouvernement de Sa Majesté envisage favorablement l'établissement en Palestine d'un Foyer national pour le peuple juif. »

Puis c'est la tentative d'extermination du peuple juif par le nazisme, avec six millions de victimes. Ce sont les travaux des Nations Unies, en 1947, avec l'accord, des Américains et des Russes, sur la création d'un Etat juif, et la proclamation de l'Etat par David Ben GOURION, le 14 mai 1948. Après la guerre d'Israël contre les Arabes, pour sa liberté, l'Etat d'Israël était fixé par la signature d'un armistice, tel qu'il resta jusqu'en 1967.

Ainsi, en cinquante années, au travers de deux guerres mondiales, l'Etat d'Israël était fondé par l'organisation des nations unies, et conquérait son indépendance sur les Arabes. Son prophète, Théodore HERZL, était un vrai prophète, quelles que soient ses imperfections et ses limites : il avait prononcé une parole qui était de DIEU.

II.

Voici une pleine année s'est écoulée maintenant depuis la guerre des six jours de 1967. L'an passé, nous y avons porté notre attention lors de la Retraite. Nous avons entendu les exposés de M. de RICHEMOND et de M. BELMONT, puis de M. LOVSKY, au Temple, puis de M. SERR et de M. FISCHER, ce dernier nous parlant du monde arabe. Je voudrais reprendre ce matin la méditation de ces faits récents.

Il y a, sans doute, dans les esprits, un peu de division ou d'hésitation, sur le plan politique. Plus qu'en 1947-48, à ce moment-là nous étions tous pour l'Etat d'Israël. Nous l'avons remarqué, c'était un des rares sujets où Américains et Russes fussent, alors, d'accord. Cette fois-ci, les Russes soutiennent les Arabes. Nous sommes, nous-mêmes, plus sensibles à la situation de ces Arabes, qui se trouvent dépossédés de leur pays, occupé depuis des siècles par eux. Mais je crois que nous devons nous détourner ici des questions politiques, pour aller à l'essentiel, du point de vue de la Bible.

Nous y avons pensé dès l'année dernière. En particulier, on a souligné la parole du SEIGNEUR, dans S. LUC 21/24 : « Ils tomberont sous le tranchant de l'épée, ils seront emmenés captifs parmi toutes les nations, et Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations, jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis. »

Qu'est-ce que les temps des nations ? N'est-ce pas le temps qui est donné aux nations pour entendre l'Evangile, pour venir au vrai DIEU, par la prédication du nom de JESUS, le SAUVEUR ? Il faut alors se reporter aux chapitres 9 à 11 de l'Epître aux Romains, où l'histoire de l'Eglise est tracée par S. PAUL en trois étapes : au début, un reste juif compose toute l'Eglise chrétienne. PAUL est lui aussi Israélite, de la postérité d'ABRAHAM, de la tribu de BENJAMIN. DIEU n'a point rejeté son peuple ; mais, comme au temps d'ELIE, c'est au moyen du reste, qui n'a pas fléchi les genoux devant Baal, qu'il l'a maintenu. Par la chute du grand nombre, le salut est devenu accessible aux Païens. Mais l'Israël selon la chair n'est pas oublié. Eux de même, s'ils ne persistent pas dans l'incrédulité, ils seront entés, sur l'olivier, car DIEU est puissant pour les enter de nouveau.

Lorsque le temps des Païens est accompli, le temps des Juifs, le temps de leur conversion, est-il donc venu ? Or Jérusalem n'est plus foulée aux pieds par les nations. Ce qui se passe depuis un an semble bien être la contrepartie de la destruction des années 70 et 135. Il y aurait donc un signe historique, d'une portée incalculable, qui s'accomplirait sous nos yeux. Il vaut la peine de demander à DIEU, dans la prière, de nous éclairer avec soin sur ce point.

Pour ma part, j'irai plus loin. J'affirme que je crois qu'il faut établir un rapport direct entre les événements de 1967 et la parole du SEIGNEUR JESUS dans LUC 21/24. Cela entraîne alors comme un changement de front dans la prière. La demande de la conversion d'Israël, laquelle paraît aussi impossible que l'était autrefois, la fondation de l'Etat d'Israël, se place désormais, au tout premier plan de la prière chrétienne et œcuménique.

III.

Jérusalem ne sera plus foulée aux pieds par les nations.

Arrêtons-nous quelques instants à cette parole. Jérusalem a-t-elle été foulée aux pieds par les nations depuis les années 70 et 135 après JESUS-CHRIST ? Oui, sans aucun doute. Rome, puis Byzance y ont régné, puis les Arabes. Les Croisés ont fondé deux éphémères royaumes de Jérusalem; c'étaient des nations encore. Puis vint la domination des Mamelouks dépendants du Sultanat d'Egypte ; enfin la domination turque a duré de 1517 à 1917. Nous avons repassé toutes ces choses l'an passé.

De 1947-48 à 1967, Jérusalem a été une ville divisée comme par un mur. Sa situation fait penser au mur de Berlin, qui, lui, dure toujours. Brusquement, en 1967, tout change. Quelle différence pour le voyageur qui, jusqu'alors devant se rendre au mont des Oliviers, dans la vieille ville de Jérusalem, ou encore à Bethlehem, par la Jordanie. Maintenant, aussitôt débarqué en Terre-sainte, le pèlerin porte partout ses pas librement. Il est sous une autorité juive, qui a donné la ferme assurance que les lieux-saints chrétiens seraient pleinement respectés, comme du reste les lieux-saints musulmans. Mais le gouvernement, qui décide de ces lieux-saints, c'est Israël.

Contemplons cette Palestine, -ainsi nommée par les Romains d'après le nom des Philistins,- tout entière sous la domination Israélite. Faisons taire nos petites démangeaisons, peut-être, de penser que ce peuple est bien orgueilleux, qu'il traite bien légèrement les Arabes qu'il a dépossédés de tout pouvoir sur cette terre. Pourquoi DIEU a-t-il permis cette situation ? Ces gens ont leurs défauts, ce ne sont pas des saints, loin de là. Humainement, j'admets, qu'ils en agacent plusieurs. La question n'en reste pas moins posée : pourquoi DIEU a-t-il permis que Jérusalem ne fût plus foulée aux pieds par les nations ?

D'une minute à l'autre, cette nation d'à peine 3 millions de membres, pourrait être détruite. Nul n'ose le faire cependant. Toutes les nations de la terre restent respectueuses, malgré tout, devant ce minuscule

Etat. N'est-ce pas que la main de DIEU est sur lui ? Le Tout-puissant n'a-t-il pas pris les Israélites, tels qu'ils étaient, pour les conduire par le chemin de sa grâce, à régner à Jérusalem ? S'il les a conduits ainsi, ce n'est certainement pas pour en faire un royaume, ou une république, comme les autres. Si l'Etat d'Israël ne fait que de la politique terrestre, il manque quelque chose d'essentiel. Il a une mission pour le monde. Il a une parole à apporter au monde. Cette parole, il ne la sait pas. Il ignore que JESUS est le SEIGNEUR, son Roi.

Ne faut-il pas qu'il le sache ? DIEU ne le veut-il pas lui-même ? Les chrétiens, issus des Païens, nous donc, ne sommes-nous pas là pour le demander à DIEU ? N'avons-nous pas les promesses faites à la prière prononcée au nom de JESUS ? Une promesse toute spéciale n'est-elle pas attachée à la prière de deux ou trois vraiment d'accord ? Tout nous pousse, dans cette Retraite, pour demander à DIEU, en première ligne, qu'il révèle JESUS à Israël.

IV.

Car, j'y insiste, il faut vraiment demander à DIEU qu'il convertisse Israël.

Nous nous réjouissons que nombreux soient les chrétiens qui sont frappés par la prise de Jérusalem par les Juifs en 1967. Les Baptistes américains, qui forment des Eglises solides, nombreuses, sont de ceux-là. Les Pentecôtistes américains également. La revue Pentecostal Evangel écrivait récemment : « Le premier signe est Israël. Pour la première fois depuis 597 avant JESUS-CHRIST, les Juifs ont sous leur domination la partie ancienne de Jérusalem. Ils essayent d'une manière évidente de la garder, et si cela leur réussit, nous devons être très près de la fin de la dispensation actuelle, car l'Ecriture dit :

« Et Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations jusqu'à ce que le temps des nations soit accompli. »

Plus près de nous, M. HUNZIKER a donné à Radio-réveil une étude qui va exactement dans notre sens. Pour lui, que les Juifs aient réunifié la ville divisée, le 7 juin 1967, c'est là le signe indiscutable. Quel signe ? Celui déclaré par le CHRIST et rapporté au chapitre 21 de l'Evangile de LUC, verset 24 b. Le voici : « ... Et Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations, jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis. »

Pour nous, nous croyons que la conversion des Juifs précédera la venue du SEIGNEUR. Lorsque S. PAUL, dans Romains 11, développe la parabole de l'olivier, il décrit un développement historique : Toi, qui étais un olivier sauvage, tu as été enté à leur place, et rendu participant de la racine et de la graisse de l'olivier, - cela s'est effectivement passé dans l'histoire. Tout de même, si les Juifs ne persistent pas dans l'incrédulité, ils seront entés, car DIEU est puissant pour les enter de nouveau : c'est également, un développement qui se passe dans l'histoire, avant la fin des temps.

De quelle manière se produira ce changement ? Nous ne voyons pas clair au loin, mais nous voyons le commencement de la route. Nous ne pouvons pas évangéliser Israël comme nous avons évangélisé, l'une après l'autre, les nations païennes. Notre route est bouchée de ce côté-là. Mais, lorsque quelque chose doit se faire ; lorsque cette chose est impossible, lorsqu'elle doit être, et que, pourtant, tout dit qu'elle n'arrivera pas, alors nous avons un recours dans la prière. Le point de départ du salut d'Israël, c'est la prière des Païens pour ce but qui est à la fois impossible et certain.

Prenons donc cette prière, en commun, dans la Retraite. Demandons que le SAINT-ESPRIT soit répandu sur Israël, afin qu'il attende le Messie, afin qu'il attende le CHRIST, qui est le Messie. Je ne sais pas comment l'ESPRIT sera répandu, mais je sais qu'il éclairera les yeux du peuple comme Il a éclairé les yeux de SAUL de Tarse. Ils verront la figure de celui qu'ils ont percé, et ils reconnaîtront DIEU en lui. Déjà, si nous sommes deux ou trois à demander cela de tout notre cœur, ne serons-nous pas exaucés ? Pas à pas nous serons conduits : prenons seulement cette prière.

V.

« Après cela, dit DIEU par le prophète JOËL, je répandrai mon esprit sur toute chair : vos fils et vos filles prophétiseront. » Prenons garde que cette prophétie a été faite à Israël. Prenons garde que le prophète JOËL a été cité par l'apôtre PIERRE, le jour de la Pentecôte, devant Israël. Lorsque, hier, nous parlions du Baptême du SAINT-ESPRIT de la fin des temps, nous ne songions peut-être qu'à l'Eglise des Païens. La fin des temps oblige à intégrer Israël dans la vision qui est la nôtre. Le Baptême de la fin des temps concerne Israël aussi bien que l'Eglise historique, issue des Païens, qui se tient en face de lui.

L'Eglise a une longue histoire. Elle a étendu ses conquêtes toujours en avant. Il lui fallait conquérir les nations jusqu'aux extrémités de la terre. Trois formes d'Eglise se sont affirmé au cours des âges, et jusqu'à ce jour : l'Eglise catholique, avec son institution, l'Eglise protestante, avec la prédication de la Parole, et l'Eglise orthodoxe, avec la célébration du Culte par le SAINT-ESPRIT. Maintenant les trois Eglises arrivent comme au bout de leur chemin. Devant elles, il y a un abîme. De l'autre côté de l'abîme se trouve bien un

autre continent, mais inabordable : c'est la terre des Juifs. On y pénètre, certes, pour le tourisme et le pèlerinage. Mais pour pénétrer jusqu'au cœur du judaïsme, l'abîme de séparation demeure. Nous voici donc, au bord de l'abîme, avec, de l'autre côté, un Israël inaccessible.

Nous, l'Union de prière, nous sommes du côté de l'Eglise, un point à peu près inexistant. Nous sommes un nombre infiniment petit, complètement ignoré, perdu dans quelque minuscule vallée de l'Ardèche. Eh bien ! Nous ne pouvons rien faire que de demander à DIEU qu'il envoie le SAINT-ESPRIT, selon la promesse de JOËL, sur les deux côtés de l'abîme, le côté païen et le côté juif.

Nous ne pouvons exclure personne du côté païen. Nous voulons que tous soient remplis de l'ESPRIT, afin que tous prient la prière de l'ESPRIT ; qui est que DIEU éclaire Israël par le Baptême du SAINT-ESPRIT. Nous prions pour nos frères pentecôtistes, pour nos frères luthériens, calvinistes, anglicans, catholiques, orthodoxes, pour toutes les Eglises chrétiennes sans exception. Nous avons tous la même origine : le CHRIST, sa Croix, sa Résurrection, la première Pentecôte. Nous pouvons tous avoir la même prière de la fin : Que DIEU répande la lumière sur Israël !

Si petite que soit l'Union de prière, elle a donc le pouvoir d'aller directement à DIEU, de lui présenter une demande qui concerne absolument tous les chrétiens ; et j'ajouterai que l'Union de prière doit croire que DIEU l'entend et que DIEU l'exauce. Ce qui n'est pas sera. L'abîme infranchissable sera comblé. Un renouveau merveilleux est devant nous, déjà sur la terre, lorsqu' Israël déclarera, selon la vérité, que JESUS est le CHRIST, son Roi et son SEIGNEUR. Ce sera vraiment, comme le déclarait l'apôtre PAUL, une vie d'entre les morts !

VI.

Je vous présente, cette année, aujourd'hui, la prière pour Israël comme prioritaire. Je désire que nous la prenions à fond dans la Retraite. Mais j'insiste beaucoup, que nous devons présenter cette prière, au nom de l'Eglise universelle, en même temps que pour l'Eglise universelle, et pour Israël.

Je voudrais que toute l'Eglise s'exprime par notre faible prière. Que celle-ci ne soit pas prononcée pour nous-mêmes, mais pour que les choses soient. Que nous demandions le Baptême du SAINT-ESPRIT pour toute l'Eglise, et qu'elle le reçoive, et qu'elle prie pour le salut d'Israël. Nous, nous n'avons pas d'importance, nous n'avons aucune existence à défendre, nous pouvons disparaître d'un moment à l'autre. Tant que nous sommes là, tant que nous en avons la force, nous exerçons le pouvoir de la prière, nous demandons à DIEU que les choses impossibles soient.

Nous ne condamnons absolument pas les autres prières. Toute prière est bonne. Que les chrétiens s'intéressent au monde, et prient pour toutes les affaires qu'ils entendent dans le monde, nous en sommes bien d'accord. Ainsi on priera pour les peuples martyrs, comme le Biafra, cette province africaine où toute une population est exterminée par la disette. Je me bornerai à ce seul exemple. Comment ne pas prier pour que cet horrible massacre prenne fin !

Je pense à tous ces enfants noirs qui sont morts d'une mort horrible. Je me dis : Est-ce complètement inconsolable, complètement dénué de sens ?

Voyez, au cours des siècles chrétiens le seul exemple des souffrances des Juifs : les pogroms, les massacres, les déportations, les humiliations de toutes sortes. Voyez, de notre temps même, les camps d'extermination où les Israélites ont souffert sans se défendre. Ne dirait-on pas qu'ils ont été conduits à la boucherie, comme des agneaux ? Ils ne connaissaient pas le CHRIST. Voici, ils offrent une extraordinaire ressemblance avec la souffrance du CHRIST sur la Croix. Je me demande si, mystérieusement, par je ne sais quelle alchimie de la grâce, les souffrances des Juifs ne se sont pas ajoutées à la prière des chrétiens pour l'évangélisation des peuples païens ?

Ces petits enfants du Biafra, hâves et nus, ne sont-ils pas des innocents qui souffrent, très mystérieusement aujourd'hui, pour le salut d'Israël ? Je me le demande. Dès lors, pour faire cesser leur souffrance ne faut-il pas que l'Eglise prenne la prière pour Israël, l'élucide, la fasse passer dans son institution, dans la prédication de la Parole et dans le Culte célébré par l'ESPRIT-SAINT ?

Oui, jusqu'au dernier jour, loué soit DIEU, il y aura des conversions parmi les Païens. La prière pour les Païens aujourd'hui doit être marquée par la prière prioritaire, la prière pour Israël, pour le Baptême du SAINT-ESPRIT de L'Eglise et d'Israël. Plus vite cette prière prioritaire sera prise et exaucée, plus vite poindra la lueur de toute consolation véritable, la fin de l'histoire de la souffrance et de la mort.

3ème ETUDE : L'UNITE DE L'EGLISE DANS L'AMOUR-AGAPE

I.

Je prendrai pour base de l'étude d'aujourd'hui deux études, faites en janvier et en février, sur l'amour-agapê dans l'Evangile de JEAN.

Dans les trois premiers évangiles se trouvent, au total, 36 textes, 12, 8 et 16, qui contiennent un des trois mots agapê, l'amour; agapân, le verbe aimer ; agapêtos, l'adjectif bien-aimé. Ce dernier terme, l'adjectif bien-aimé, n'apparaît pas dans l'Evangile de JEAN. Mais, celui-ci contient 7 fois le nom agapê, et 37 fois le verbe agapân : le 4ème Evangile contient donc 44 mentions de ces termes, contre 36 aux 3 premiers Evangiles.

L'Evangile de JEAN se divise, vous le savez, en deux parties : les chapitres 1 à 12 concernant le ministère public de JESUS, les chapitres 13 et suivants nous amènent dans la Chambre-haute, où JESUS est réuni avec ses seuls disciples, puis, à partir du chapitre 18, c'est la Passion et la Résurrection du SAUVEUR.

Dans la première partie de l'Evangile de JEAN, les mots agapê, l'amour, et agapân, aimer, se trouvent 8 fois. On rencontre, agapân, aimer, pour là première fois dans Jean 3/16 : « Car DIEU a tant aimé le monde qu'il a donné son FILS unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Un commentateur écrit : « A l'origine de la mission du CHRIST et de son œuvre de rédemption, il y a l'amour de DIEU pour les hommes... son agapê... Concrètement, ce monde est celui de pécheurs, d'ennemis de DIEU, et lorsque celui-ci décide de manifester sa charité, c'est en faveur de coupables ».

Vous savez que, après Noël, le calendrier chrétien célèbre, le 6 janvier, la fête de l'Epiphanie. Ce mot signifie la manifestation. La liturgie ancienne associe trois faits : la venue des mages d'Orient, le Baptême de JESUS et le miracle de Cana, parce que, dans ces épisodes, le CHRIST est manifesté, publiquement présenté.

Jean 3/16 nous permet maintenant de dire que la venue de JESUS dans le monde, l'Incarnation et la Rédemption, c'est l'Epiphanie de l'amour de DIEU : DIEU a donné son FILS pour nous.

A la fin du chapitre 3 de l'Evangile, nous lisons : « le PERE aime le FILS. » (Jean 3/35).

De même à la fin de la parabole du Bon berger, il est dit : « Le PERE m'aime, parce que je donne ma vie, afin de la reprendre. »(Jean 10/17). Si le PERE a donné son FILS pour le salut du monde, il ne l'a pas donné comme un objet, si beau soit-il. Le PERE n'a pas donné, non plus, son FILS comme un esclave, qui est contraint de se soumettre. Le don du PERE correspond à un libre don du FILS. Le dessein du PERE et la volonté du FILS ne font qu'un. La Croix, c'est un échange d'amour entre le PERE et le FILS. « Ici, écrit le P. SPICQ, l'amour ne se révèle pas seulement dans une fidélité passive, fût-elle exacte, mais dans l'accord foncier des vouloirs et une souveraine spontanéité, jusque dans le sacrifice total de soi. Ce ne sont pas tant les faits et gestes du SAUVEUR qui correspondent aux ordres divins, que son âme qui pense et aime comme le PERE lui-même pense et aime-, le point précis de l'union étant ici le salut des hommes par l'immolation du Calvaire. »

Telle est l'Epiphanie, la manifestation de l'amour de DIEU.

II.

Que vont répondre les hommes à l'Epiphanie de l'amour de DIEU ? Quiconque croit au FILS a la vie éternelle (Jean 3/.1.6). Croire, c'est venir à JESUS ; et se donner à lui, c'est l'aimer en retour.

Mais nous rencontrons, dans la première partie de l'Evangile de JEAN, ceux qui ne croient pas au FILS. Ils rapportent leur agapè sur autre chose : « Et ce-jugement c'est que, la lumière étant venue dans le monde, les hommes ont aimé de préférence, -il y a ici le verbe agapân, que SEGOND traduit : les hommes ont préféré,- les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres, étalent mauvaises. » (Jean 3/l9). JESUS dit encore à ses contradicteurs : « Vous n'avez point en vous l'agapê de DIEU ... Si DIEU, était votre PERE, vous auriez de l'agapê pour moi. » (Jean 5/42 et Jean 8/42). Les chefs qui crurent en JESUS mais n'eurent pas le courage de lui rendre témoignage sont des hommes qui eurent de l'agapê pour la gloire des hommes, plus que pour la gloire de DIEU. (Jean 12/43).

Notons qu'il ne s'agit pas de remarques d'un ordre général. Le SEIGNEUR JESUS vise un groupe bien défini, auquel il se heurte. Ce sont ses concitoyens, les Juifs, qui aiment mieux les ténèbres que la lumière, qui n'accueillent pas JESUS avec amour, ou qui aiment la gloire des hommes plus que la gloire de DIEU. L'Evangile de JEAN est dur pour ceux qu'il appelle les Juifs, c'est-à-dire les ennemis de JESUS. Il y a, dans l'Incarnation, un mystère, exprimé dès le Prologue : « la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue » (Jean 1/5). Dans le plan insondable de l'amour de DIEU, il y avait place pour le refus,

que les Juifs opposeraient au SEIGNEUR. Il fallait que le péché de l'homme aille jusqu'à sa fin, et cette fin est manifestée chez les chefs des Juifs.

Au temps où JEAN rédige son Evangile, la prédication s'étend au loin parmi les Païens. La défection des Juifs est un fait acquis. Les Juifs apparaissent déjà dans l'histoire du passé, comme ceux qui ont rejeté le SAUVEUR, et qui ont eux-mêmes été rejetés. Si JEAN écrit dans les dernières années du siècle, c'est en 70 déjà que Jérusalem a été détruite par les Romains.

Le mystère de l'amour de DIEU se révèle donc nettement dans l'Evangile de JEAN pour l'humanité toute entière. L'hostilité des Juifs a entraîné les autorités païennes contre le CHRIST : le sacrifice de la Croix a été consommé. Désormais quiconque croit en JESUS, sur la terre entière, a la vie éternelle.

La dureté apparente de JESUS pour ses ennemis, est encore, paradoxalement, une marque de son amour. Le huitième et dernier texte dans les douze premiers chapitres, où apparaisse le mot aimer est Jean 11/4 : « Or JESUS aimait MARTHE, et sa sœur, et LAZARE ». Il aimait du même amour tout son peuple, le petit reste, qui lui était fidèle, et la masse qui criera : « Crucifie-le ! » C'est par amour, c'est avec amour, qu'il va jusqu'au bout de son abaissement. La sévérité de ses appels marque la grandeur de son amour. Ils n'ont pas eu d'agapê pour lui, ils n'ont pas reconnu en lui l'agapê de DIEU ! Exprimant cet amour plus profondément encore, il se donne, il donne sa vie. Plusieurs des Juifs seront alors touchés et entreront dans l'Eglise. Mais la masse du peuple se ferme pour des siècles à l'agapê de DIEU.

III.

Réunissant ses disciples dans la Chambre-haute, JESUS va leur livrer son Testament. Seul S. JEAN nous transmet ses paroles. Un théologien a dit, avec beaucoup de Justesse, que le chapitre 15, en particulier, était « Le Sermon sur la Montagne » de JEAN. Dans les chapitres 13 à 17, les mots amour-agape et aimer-agapân, reviennent 36 fois, autant que dans les 3 premiers Evangiles tous ensemble. Les points essentiels dans MATTHIEU, MARC et LUC, ce sont les paroles sur l'amour dans le Sermon sur la Montagne et le Sommaire de la Loi. Or, ni le Sermon sur la Montagne, ni le Sommaire de la Loi ne figurent dans le 4ème Evangile. Tout l'enseignement sur l'agapê est repris et approfondi, dans l'intimité, avec les seuls apôtres. Il les concerne, eux, tout spécialement. Peut-être aussi y a-t-il, dans les chapitres 13 à 17, une portée prophétique, eschatologique, qui fait que cet aspect des choses concerne également, d'une manière toute particulière, ceux qui arrivent à la fin des temps.

Prenons le chapitre 15, le Sermon sur la Montagne de JEAN. Le verbe aimer s'y trouve 5 fois, et le nom, l'amour, 4 fois. Tous les passages sont groupés, des versets 9 à 17, qui forment comme un redoublement par rapport à 15/1-8, la parabole de la vigne. C'est BULTMANN qui a remarqué avec le plus de précision comment les versets 9 à 17 redoublaient les versets 1 à 8.

v. 1 : Le PERE est le vigneron ; -v. 9 Comme le PERE m'a aimé, je vous ai aussi aimés ;

v. 4 Demeurez en moi et je demeurerai en vous ; - v. 9 Demeurez dans mon amour

v. 3 Déjà vous êtes purs à cause de la parole que je vous ai annoncée -v. 14 vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande

v. 7 Si vous portez beaucoup de fruit, c'est ainsi que mon PERE sera glorifié et que vous serez mes disciples - v. 16 Je vous ai établis, afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure.

Le point essentiel ici, c'est le commandement de l'amour les uns pour les autres. C'est le Sermon sur la Montagne, repris dans un tout autre contexte. Le commandement insiste ici sur l'amour « les uns pour les autres » (v. 17), alors que le Sermon sur la Montagne disait : « Aimez vos ennemis » ou, lorsque le SEIGNEUR donne le Sommaire de la Loi : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » (Matthieu 22/39).

Je pense ici tout particulièrement à l'amour brûlant du juif que fut S. PAUL, envers les Païens à qui il a porté l'Evangile. Toutes ses lettres en sont un témoignage. « Mes enfants, pour qui j'éprouve de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que CHRIST soit formé en vous ! » (Galates 4/19) ce cri s'adresse autant à ceux de Corinthe, à ceux d'Ephèse, à tous ceux à qui il écrit, qu'aux Galates. Dans l'amour de PAUL pour les Païens, se comble complètement le fossé qui séparait les deux races. Il y a un seul Israël de DIEU, vivant par la foi au CHRIST. Des Juifs, l'amour est allé, par PAUL plus que par tout autre, vers les Païens. Ils se sont aimés les uns les autres, comme JESUS les avait aimés le premier. Dans l'extension prodigieuse de l'Evangile au monde, l'amour prêché aux onze dans la Chambre-haute, a pris vraiment possession des cœurs et des esprits.

IV.

L'amour a passé, du reste juif qui fut le fondement de l'Eglise, aux Païens, que PAUL plus que tout autre, a appelés à entrer dans le peuple de DIEU. « CHRIST est notre paix, lui qui des deux, c'est-à-dire des Juifs et des Païens, n'en a fait qu'un, et qui a renversé le mur de séparation, l'inimitié." (Ephés. 2/14).

Cela est parfaitement vrai, cela est accompli. Comment se fait-il donc que, aujourd'hui, l'Eglise chrétienne se trouve placée en face des Juifs, et qu'un abîme infranchissable les sépare ?

Contrairement à toutes les lois sociologiques, le peuple juif, qui aurait dû logiquement disparaître, a été maintenu à travers les siècles, existant comme n'existant pas. Au bout de mille huit cents et quelques années, il ressuscite comme Etat, il réapprend à parler l'hébreu, langue réputée morte et qui revit. La nation juive présente bien des attitudes diverses vis-à-vis de l'ETERNEL et de sa religion. A part quelques convertis qui s'amalgament aux Païens, la nation juive est unanime à professer que JESUS de Nazareth n'est pas le FILS de DIEU. Elle est libérée des persécutions, mais elle porte le cuisant souvenir de celles qu'elle a subies, et de la plus récente, une des plus terribles

Tout dresse les Juifs contre les Païens, dans un esprit- de paix, de bonne volonté bien sûr. Mais de tout leur être ils proclament que les chrétiens sont dans l'erreur. Et nous, de tout notre être, nous croyons qu'ils sont, eux, dans l'erreur.

En même temps, pouvons-nous dire que, à travers les dix-huit cents années de chrétienté, nous les chrétiens, nous nous sommes aimés comme CHRIST nous a aimés ?

A partir du Vème siècle est apparu le principe de nationalité, remplaçant progressivement celui d'empire. La nation enserre l'individu de plus en plus, le mobilise dans les guerres où le baptisé lutte, les armes à la main, contre le baptisé. Nous entretuer, entre chrétiens, est-ce là nous aimer les uns les autres comme le CHRIST nous a aimés ? Certes, l'amour n'a jamais disparu. Nous le recevons, nous le cultivons, mais dans de petites assemblées, dans des Eglises elles-mêmes divisées. Notre amour s'efforce de mettre en pratique le Sommaire de la Loi, mais avec quelle petite force, avec quelle grande faiblesse !

A la fin de la prière sacerdotale, au chapitre 17 de S. JEAN, JESUS prie, disant : « Ce n'est pas pour eux seulement que je prie, mais encore pour, ceux qui croiront en moi par leur parole, afin que tous soient un. » Cette fin de la prière du SEIGNEUR est prophétique, eschatologique. Elle demande à DIEU le PERE, avec la certitude d'être exaucée, une unité et un amour que nous n'avons pas encore sur la terre. Elle prie pour un temps, qui sera la fin des temps, où l'Eglise retrouvera l'amour qui fut la force des apôtres, de S.PAUL, de toute la fondation juive de l'Eglise s'ouvrant vers les Païens. Ils nous ont accueillis avec amour. Prenons garde de ne pas nous enorgueillir, maintenant qu'il s'agit au contraire de nous humilier de notre déficience sous le rapport de l'amour, et de demander humblement à DIEU qu'il accomplisse ce que JESUS lui-même lui a demandé.

V.

Nous avions dit, lundi, que nous demanderions à DIEU, dans cette Retraite même, qu'il veuille baptiser du SAINT-ESPRIT l'Eglise entière.

Le temps est venu de l'accomplissement, pour la fin, de la promesse de JOËL, déjà accomplie le jour de la Pentecôte : « Je répandrai mon ESPRIT sur toute chair ». Hier, nous avons vu que c'était pour la nation d'Israël autant que pour nous, que nous devions demander une effusion pleine et abondante du SAINT ESPRIT : une effusion qui dessille leurs yeux et qui leur montre que JESUS de Nazareth est vraiment annoncé dans toutes les pages de l'Ancien Testament. Seul l'ESPRIT de DIEU peut en convaincre le peuple juif. Notre rôle à nous est la prière d'intercession, l'union dans la prière.

Aujourd'hui, nous découvrons qu'il nous faut demander un Baptême de l'ESPRIT, qui ouvre nos cœurs, étroits et durs, à l'amour pour les Juifs. La barrière a été détruite au début, entre les deux peuples. Juifs et Païens ont formé un seul peuple de DIEU. Une tâche analogue nous attend, mais retournée en sens inverse.

Il faut que, maintenant, l'amour que nous avons reçu, de JESUS lui-même, de ses apôtres, de sa Mère et de tous ses premiers disciples, tous Juifs, nous le rendions aux Juifs de nos jours. Les siècles ont creusé un abîme entre nous et eux. Il faut recevoir dans notre cœur l'amour de JESUS qui franchira cet abîme infranchissable.

C'est dire combien il est essentiel ici de nous défaire de toute relation humaine avec Israël. Si nous allons en Israël simplement comme touristes, pour visiter un pays différent du nôtre ; si nous lisons et pesons le pour et le contre dans la politique ; toujours nous sommes ramenés à l'impossibilité d'aimer les Israélites, toujours nous nous heurterons au point, petit ou grand, sur lequel nous ne sommes pas d'accord, nous sommes incapables de nous livrer à eux.

Il faut, résolument, placer la question de nos rapports avec Israël, sur le terrain divin. C'est JESUS qui nous a commandé de nous aimer les uns les .autres, entre chrétiens, comme II nous a aimés le premier ; c'est JESUS qui veut qu'Israël soit illuminé et devienne chrétien, maintenant que Jérusalem n'est plus foulée aux pieds par les nations.

Dans les Israélites de nos jours, nous devons regarder, par l'espérance, les chrétiens qu'ils sont appelés à devenir. Nous devons voir à l'avance, leurs yeux s'ouvrir, leur cœur être illuminé de la pleine lumière du

SAINT-ESPRIT. Dans la langue hébraïque, qu'ils ont ressuscitée, entendons-les, prophétiquement acclamer le nom de JESUS, qui accomplit les Ecritures hébraïques.

Pour le monde, qui vit loin de l'Evangile, il faut des armes, des armes, toujours plus d'armes ! Cherchons la paix, plus loin encore qu'entre les nations païennes. Ouvrons-nous à la paix suprême, à l'unité suprême, à la paix entre tous les Païens et Israël. Demandons à DIEU qu'il verse en nous l'agapâ commandé : dans Jean 13-17. Que cet agapê aille d'un coup, à ce qui est impossible : réconcilier les Païens et les Juifs en JESUS-CHRIST, notre SEIGNEUR.

VI.

Les opinions varient grandement, entre les chrétiens, sur le temps de la fin. Je vous ai dit ce qui me paraissait certain, et il vous appartient de peser ce que je vous ai dit, devant DIEU, dans le SAINT-ESPRIT. Ne retenez, de ce que je vous ai enseigné, que ce que vous jugerez juste et conforme aux Ecritures.

Je crois que nous sommes très avancés dans les temps de la fin. Depuis juin 1967, Jérusalem n'est plus foulée aux pieds par les nations ; cela est un signe certain, conforme à l'Ecriture. Je crois à une conversion des Juifs avant le Retour de JESUS. Nous ne devons pas attendre cette conversion passivement ; nous ne devons pas non plus entreprendre une œuvre d'évangélisation, comme pour les peuples païens. Ce que nous avons à apporter à DIEU, c'est une prière, plus nette et plus décidée que jamais, pour que le SAINT-ESPRIT soit répandu sur Israël, selon la prophétie de JOËL.

En même temps, nous demanderons que cette effusion, plus grande que tout ce qui a été vu jusqu'ici se répande sur toutes les Eglises chrétiennes : un seul Baptême de l'ESPRIT sur les Eglises d'origine païenne et sur le peuple d'Israël.

Que ce Baptême enfin donne un amour plus grand que ce que nous possédons, un amour qui aille au-devant d'Israël, débarrassé des oripeaux du passé, revêtu de la gloire de sa conversion à JESUS-CHRIST.

Tout cela, je le propose à votre espérance et à votre prière. Je m'arrêterais volontiers ici. Ce que j'ajoute représente peut-être plus particulièrement une hypothèse personnelle, à côté de laquelle d'autres hypothèses sont parfaitement légitimes.

Ce que je veux dire, c'est que je crois à toute action chrétienne parmi les Païens. Je crois à l'Action apostolique commune. Je crois à la valeur des efforts chrétiens pour apporter la paix au Vietnam, au Biafra, ou entre les Noirs et les Blancs d'Amérique. Tout cela est légitime, est bon, est utile.

Mais je crois que DIEU m'appelle à saisir en première place la prière pour Israël. Il me semble que seule la conversion d'Israël apportera l'unité parfaite, définitive à l'Eglise.

La capitale de l'Eglise chrétienne ne sera plus ni Rome, ni Constantinople, ni Moscou, ni Genève, ni Upsal, ni Canterbéry, ni aucune autre ville. Elle sera dans la ville de Jérusalem. Les Juifs, seuls, saisiront JESUS dans des profondeurs bibliques, qui nous mettront d'accord. Ils uniront ce qui est pour nous la quadrature du cercle, l'institution du passé, la prédication de la Parole et la sainteté du Culte, sous l'unique puissance du SAINT-ESPRIT, répandu sur eux et sur nous.

Alors j'ai l'espérance que s'accomplira ce que le CHRIST a demandé au PERE : « que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé. » (Jean 17/23). L'apostasie, l'oubli, le rejet du CHRIST, seront peut-être vaincus par la manifestation de l'amour au sein du peuple de DIEU, Païens et Juifs.

Oui, le FILS de l'homme trouvera la foi sur la terre, un règne de paix peut-être, préfigurant son royaume imminent. Mais je ne crois ce règne possible que, après, et par la conversion d'Israël.

QUELLE HEURE EST-IL ?

- 1969 -

I. SENS ET BUT DE LA RETRAITE - L'HEURE DU MYSTERE DE CHRIST

1.- LE MYSTERE DE CHRIST.

[1] Quelle heure est-il ? Telle est la question à laquelle la Retraite de 1969 de l'Union de prière va répondre. Quelle heure est-il, dans le mystère de CHRIST ?

Car nous vivons dans ce mystère, qui se déploie dans le temps. Nous sommes à une certaine heure du mystère de CHRIST. C'est cette heure qu'il s'agît pour nous de préciser.

Prenons donc le Nouveau Testament, et ouvrons-le au mot de mystère. Ce mot apparaît 27 fois[1] : trois fois dans les évangiles de S. Matthieu, S. Marc et S. Luc, vingt fois chez S. Paul, et quatre fois dans l'Apocalypse.

Les trois premiers évangiles donnent trois parallèles d'un même texte. Le SEIGNEUR JESUS explique pourquoi il parle en paraboles.[2] Celles-ci ont un sens évident, très simple et très clair, mais qui doit être dépassé. Les paraboles évangéliques contiennent une vérité cachée, qui doit être révélée par le Maître. Les hommes qui ne viennent pas au Maître ne comprennent pas la Parole. Ceux qui s'approchent de lui et qui l'écoutent, la reçoivent, comme un grain de blé dans un sillon bien préparé.

Approchons-nous nous-mêmes du Maître par l'enseignement de S. Paul, pour saisir le mystère du Royaume de DIEU. Plutôt que de passer en revue les textes de S. Paul sur le mystère,[3] choisissons-en un seul,[4] qui soit suffisamment central. Ce sera Ephésiens 5/32 : **[2]** « C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et les deux-deviendront une seule chair. Ce mystère est grand: je dis cela par rapport au CHRIST et à l'Eglise ».

Par rapport au CHRIST et à l'Eglise, l'homme, qui quittera son père et sa mère, est le SEIGNEUR JESUS, le second Adam, l'Homme par excellence.

JESUS-CHRIST, FILS de DIEU de toute éternité, un avec le PERE par le SAINT-ESPRIT, a quitté le PERE. Dans l'être même de DIEU, il s'est produit comme une séparation: DIEU a donné son FILS unique ; le FILS de DIEU a caché sa forme divine, pour revêtir la forme humaine. Il est apparu comme serviteur ; il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la Croix (Jean 3/16, Philippiens 2/1-11).

JESUS a quitté également sa mère, la Vierge Marie. Intimement uni à elle, il l'a quittée, par sa naissance, à Noël. Il l'a quittée pour être baptisé par Jean-Baptiste. Il l'a quittée pour mourir sur la Croix, la remettant en garde à l'apôtre Jean.

La Vierge Marie représente toute la race élue d'Israël. La mère du SAUVEUR, c'est aussi le peuple juif, dépositaire de la Parole révélée par DIEU dans les temps anciens. De ce peuple, JESUS a groupé un reste (Romains 11), qui a cru à sa prédication. La masse du peuple, et les chefs en particulier, se sont détachés de lui. Ils l'ont condamné à être pendu au bois, obtenant pour la crucifixion l'accord du gouverneur romain. Ils ont rejeté JESUS hors de Jérusalem. Sur la Croix, le SEIGNEUR a quitté sa mère, le peuple juif.

---

[1] Ou 28, si l'on y joint une variante de I Corinthiens 2/1.

[2] Les disciples s'approchèrent et lui dirent : « Pourquoi leur parles-tu en paraboles ? » - JESUS leur répondit : « Parce qu'il vous a été donné de connaître les mystères du royaume des cieux, et que cela ne leur a pas été donné. » Matth. 13/11. Cf. Marc 4/11 et Luc 8/10.

[3] Deux dans les Romains :11/25 et 16/25.
Cinq dans I Corinthiens : 2/7,4/1, 13/2, 14/2, 15/51
Six dans Ephésiens : 1/9, 3/3, .3/4, 3,/9, 5/32, 6/19.
Quatre dans Colossiens : 1/26, 1/27, 2/2, 4/3.
Un dans II Thessaloniciens : 2/7.
Deux dans I Timothée : 3/9, 3/16.

[4] Nous laisserons aussi de côté, dans cette étude, les 4 textes de l'Apocalypse sur le mystère : 1/20, 10/17, 17/5 et 17/7.

JESUS est ainsi réduit à une solitude totale : loin du PERE, qui siège dans les cieux, loin de son peuple, qui l'a rejeté. C'est alors sur la Croix même, qu'il a créé un être nouveau, l'Eglise, qui sera unie à lui dans le Royaume des cieux. Il fonde l'Eglise avec le reste juif qui a cru en lui ; il la place dans la main de Pierre, évêque de Jérusalem. La suite du mystère de CHRIST et de l'Eglise se déroulera à travers les âges. Oui, ce mystère est grand : je dis cela par rapport à CHRIST et à l'Eglise.

Laissons de côté les autres textes de S. Paul sur le mystère, ainsi que les textes de l'Apocalypse. Au centre de la révélation du mystère, nous avons reçu qu'un temps nouveau a commencé par la venue du CHRIST : ce temps est le temps de la fin, de l'accomplissement. JESUS a tout achevé dans l'Evangile. Depuis lors, DIEU, en JESUS CHRIST, par le SAINT-ESPRIT, forme l'Eglise, sur la terre entière, en vue d'un but : l'union parfaite de CHRIST et de l'Eglise.

2.- TEMPS DE LA TERRE ET TEMPS DU MYSTERE.

[3] Il y a un temps de la terre, et il y a un temps du mystère. Quelle heure est-il ? ai-je demandé en commençant cette étude. Selon le temps de la terre, il est 17h00, le samedi 23 août 1969. Réponse ambiguë du reste : car les 1969 années sont comptées depuis la venue de JESUS-CHRIST. Pratiquement, cette indication s'est laïcisée. Pour la plupart des gens, cela ne changerait pas grand chose si nous disions que nous sommes : 1969 + 758 = 2.727 ans depuis la fondation de Rome, ou si nous comptions depuis la Révolution française, mettons en 1792: nous serions donc en l'an 177. Autrement dit, le temps de la terre n'a pas de commencement. Il n'a pas de fin non plus, il continue indéfiniment dans un avenir incertain, encadré dans une idée assez vague de « progrès ».

Aujourd'hui, samedi 23 août, nous savons des bribes de nouvelles, venues de la terre entière. Par exemple, nous savons que deux hommes ont marché sur la lune, et qu'ils sont les seuls à l'avoir fait à ce jour. Nous savons que, ici ou là, au Vietnam, au Moyen-Orient, au Biafra, il y a des faits de guerre. Nos sources d'information nous parlent encore d'accidents ou de crimes. Un réseau de nouvelles, extrêmement dense, enveloppe toute société, terrestre, par les ondes de la radio et de la télévision, par la presse écrite, enfin par la parole, de bouche à oreille.

Ce qui caractérise ces nouvelles de la terre, c'est qu'elles sont à la fois discontinues et passagères. De ces immenses déploiements de paroles, la plupart tombent dans l'oubli, tôt après avoir été prononcées. Les livres, les monuments, les musées, s'efforcent de conserver quelque chose du passé. Mais combien maigre ce qui subsiste, à côté de tout ce qui se perd dans l'oubli ! Les historiens, les penseurs, cherchent à mettre de l'ordre dans ce passé, à en tirer des leçons, à prévoir l'avenir. Leurs démarches restent toujours imparfaites.

Beaucoup de prédicateurs, aujourd'hui, engagent les chrétiens à servir les hommes dans les besoins du temps actuel. Cela conduit à créer des œuvres multiples, qui collaborent, dans la mesure du possible, avec les organismes laïques des Etats. On regarde l'heure qu'il est au cadran de la terre : c'est l'heure des peuples sous-développés, l'heure des peuples en guerre, etc. Il faut leur venir en aide, et JESUS a commandé d'aimer tout homme. Cela est bon et bienfaisant : mais cela ne répond pas à tout.

La terre, en effet, ne continue sa course, que parce que le mystère, révélé en CHRIST, doit se développer sur elle. DIEU a un plan pour la parfaite réalisation de ce mystère de l'Evangile. L'homme de DIEU doit être attentif à ce que l'ESPRIT dit aux églises, pour la pleine manifestation du plan divin. Quelle heure est-il dans le déroulement du mystère de CHRIST ? Sans renier aucune œuvre bonne, faite par nos frères, nous sommes réunis dans cette Retraite pour poser cette question.

Prenons l'exemple de l'apôtre Pierre. L'heure du mystère, pour lui, c'était la première heure. Il fallait grouper en une Eglise-mère, à Jérusalem et sur la terre d'Israël, les hommes et les femmes, qui avaient entendu JESUS, et qui avaient cru à sa résurrection. Pierre n'était pas indifférent, certes, aux millions d'hommes qui peuplaient la terre : mais l'ordre divin le faisait pasteur des quelques centaines, des quelques milliers de Juifs, qui avaient fleuri par la parole de l'Evangile. Il ne se doutait même pas, au début, que l'Evangile était aussi pour les païens. Il dut être ouvert à ce fait par une intervention miraculeuse de DIEU. Rapportée aux chapitres 10 et 11 des Actes, cette action le préparait à accueillir Saul de Tarse, devenu l'apôtre Paul, à comprendre son ministère, à lui donner la main d'association (Actes 15 et Galates 2). Pierre a pleinement accompli sa tâche. Ses yeux n'étaient pas fixés sur l'horloge de la terre, mais sur l'horloge du mystère. A partir de son discours, le jour de la Pentecôte, le temps du mystère s'est mis en marche.

3.- LE TEMPS DE L'APOTRE PAUL.

Si nous revenons aux vingt textes, où l'apôtre Paul emploie le mot « mystère », nous constatons un triple fait : l'apôtre révèle le mystère dans son entier, de la première à la seconde venue du CHRIST ; il se situe lui-même, dans ce mystère qui l'englobe, à un point précis ; enfin, il semble qu'il a eu des hésitations, quant à la longueur de l'ère de temps qu'il avait ouverte.

A la fin de l'épître aux Romains, Paul rend gloire à DIEU, qui peut affermir ses lecteurs « selon mon Evangile, dit-il, et conformément à la révélation du mystère caché pendant des siècles, mais manifesté maintenant par les écrits des prophètes » (Romains 16/25-27). Ces écrits des prophètes, ce sont les Ecritures-saintes, que nous appelons l'Ancien Testament. L'épître aux Romains explique les paroles de l'Ancien Testament, qui prennent leur pleine signification en JESUS, qui est la postérité d'Abraham. (Galates 3/15-18). Elle expose le mystère de la sagesse de DIEU dans sa totalité. Ainsi que le dit M. Alphonse MAILLOT, Paul, dans l'épître aux Romains essaie, « à la lumière du CHRIST, d'interpréter l'histoire entière : aussi bien l'histoire profane que l'histoire d'Israël, aussi bien l'histoire passée que l'histoire qui lui était contemporaine, et que l'histoire à venir ».[5]

DIEU a réparti le genre humain entre hommes et femmes, entre Juifs et Païens, entre riches et pauvres. Il a unifié le genre humain, dans l'Eglise, en CHRIST, par le don de la foi. Les Juifs et les Païens, en particulier, ont été appelés à former un seul Corps, par le moyen de la foi. Mais il y a un temps pour chaque chose. Après le temps des Juifs vient le temps des Païens ; puis, tout à la fin du temps, ce sont de nouveau les Juifs qui seront appelés. Ce déroulement fait l'objet d'un mystère particulier, (Romains 11/25) que l'apôtre ne veut pas laisser ignorer. Tel est l'ensemble-du grand mystère, qui plonge ses racines dans l'Ancien Testament, et qui se manifeste, visible et tangible, depuis la venue du CHRIST.

[5] Quelle est, la place qui revient à Paul dans l'accomplissement du mystère ? Une place éminente. Il est l'apôtre des Païens, chargé d'annoncer à ceux-ci, qu'ils sont appelés à entrer sur un pied d'égalité avec les Juifs, dans l'Eglise qui a été créée sur la Croix. Il arrive à un moment précis du temps. Les Juifs, peu à peu, refusent de se convertir. Le moment est venu d'inaugurer une ère nouvelle.

Ainsi Paul n'est pas le premier prédicateur de l'Evangile. Il a derrière lui tout un passé, qui se prolonge encore de son temps, et c'est l'Eglise juive. Comme je suis ici devant vous, adossé à une cloison qui est derrière moi et qui délimite la Chapelle de Boissier, ainsi Paul était adossé à l'Eglise de Jérusalem.[6] Ce que celle-ci a reçu, il le porte aux peuples de la terre, avec les Ecritures-saintes, qui avaient été confiées à Israël, mais qui sont destinées à tous les hommes.

Paul a une conscience très aigüe de la vocation qui est la sienne. Elle a été reconnue par Pierre, Jean et Jacques, colonnes de l'Eglise de Jérusalem. Au moment où il écrit aux Romains, il va à Jérusalem, pour porter aux pauvres parmi eux, les biens récoltés dans les Eglises des païens. Paul s'est fait honneur d'annoncer le CHRIST, là où il n'avait point été nommé (Romains 15/20) ; et il projette encore de se rendre en Espagne (Romains 15/24).

Paul pensait-il vivre jusqu'à la fin du temps ? Certains passages le donnent à penser. Quand il révèle que « nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons changés » (1 Corinthiens 15/31), il semble bien s'englober lui-même dans ce « nous, qui serons changés ». Sa pensée a pu être éclairée sur ce point, dans les derniers temps de sa vie. Maintenant, dix-neuf cents ans ont passé depuis sa mort. Il se tient, très nettement à l'inauguration de la mission parmi les païens. Si mille ans sont aux yeux de DIEU comme un seul jour (II Pierre 3/8), deux jours déjà s'achèvent. Le temps des Juifs, depuis Abraham, avait duré 2.000 ans aussi, pour s'achever en 70 après JESUS-CHRIST, avec la destruction de Jérusalem. Pierre a réuni dans l'Eglise le reste des Juifs, héritier de 2.000 ans d'histoire sainte. Paul a ouvert la porte de l'Eglise aux Païens.

4.- QUELLE HEURE EST-IL ?

[6] Oui, je répète la question: pour nous aujourd'hui, quelle heure est-il, selon le mystère de CHRIST et de l'Eglise ?

Vous connaissez tous George FOX,[7] le fondateur des Quakers. Il a dicté à divers secrétaires bénévoles[8] un Journal, traduit en français en 1935, avec une préface de Wilfred MONOD. Dans ce journal, FOX rapporte une vision qu'il eut vers 1671. Il marche dans un champ, avec des Amis. Il leur ordonne, par deux fois, de creuser. Or, il y avait de grandes caves, remplies de gens, enfermés sous les rochers et sous la pierre. Les Amis ouvrent les entrailles de la terre, et les captifs sont libérés. « Je leur dis encore une fois de se remettre à creuser, et les Amis me dirent : George, tu découvres toutes choses. Ils creusèrent ; je

---

[5] L'épître de l'espérance. (Les Cahiers de Réveil, Tournon, décembre 68).

[6] Nous ronéotypons ces exposés, tels qu'ils ont été donnés en août 1969 dans la grande salle du sous-sol de la maison de Boissier. Derrière cette salle, au nord, il y a une chapelle, séparée de la salle par une cloison ; au fond de la chapelle, une grande Croix est posée au mur. Celui qui parle, à la Retraite, a donc derrière lui la Chapelle et la Croix, devant lui la salle, et, tout au fond, derrière les auditeurs la porte qui ouvre sur le chemin dans le jardin. La comparaison faite ici reparaîtra, dans la suite des exposés.

[7] 1624-1690.

[8] Journal. Traduction française. Avant-propos par Henry Van ETTEN, page V.

descendis et me promenai le long de la cave. Une femme, vêtue de blanc, était là, observant la marche du temps. Une femme me suivit, tandis que j'étais dans la cave, où le trésor se trouvait. Elle posa sa main sur le trésor, à ma gauche ; alors le temps se mit à marcher très vite. Mais je la frappai doucement en disant : Ne touche pas le trésor. Et le temps ralentit sa marche ».[9] Le début de la vision est clair. Ce sont les âmes, libérées par l'Evangile. La fin est mystérieuse. On est frappé d'y voir une femme vêtue de blanc, « qui observait la marche du temps ». Puis une autre femme touche un trésor et le temps se met à marcher très vite. Cependant FOX recommande à cette femme, de ne plus toucher le trésor ; le temps ralentit sa marche. A la-fin du temps de l'Eglise, le temps ne doit-il pas accélérer sa marche ? Ne voyons-nous pas, au XXe siècle, une accélération dans le développement des inventions techniques ? Une accélération aussi dans l'augmentation de la population terrestre, qui doit, dit-on, doubler de 1960 à l'an 2.000 ?

Cette accélération dans le temps de la terre n'accompagnerait-elle pas un changement profond dans le temps de l'Eglise ? J'avais donné tout à l'heure, comme une image, l'apôtre Paul adossé à l'Eglise de Jérusalem, comme je le suis moi-même à cette cloison. Nous avons avancé depuis. Disons que nous avons parcouru toute la longueur de la salle. George FOX lui-même, ce puissant évangéliste est maintenant à 300 ans en arrière de nous. Il a évangélisé avec force l'Angleterre et les Etats-Unis. Et nous ? Où évangélisons-nous, en dehors du réveil des peuples déjà christianisés, plus ou moins détachés ? Je vois un net mouvement, missionnaire dans l'Action apostolique commune, au Dahomey. Je vois la mission où travaille notre frère, Jean-Jacques DUNANT, au Laos. Il y a d'autres missions encore, ici ou là. Elles apparaissent au premier plan dans notre premier sujet de prières.

[7] « L'Union de prière embrasse donc dans sa prière pour le Réveil, l'Eglise universelle, avec son Evangélisation et ses Missions » (§ 15 de la Charte).

Sommes-nous seulement à l'heure de ces Missions ? Quand nous arriverons au bout de la salle, que ferons-nous ? Ne verrons-nous pas s'ouvrir la porte, et ne verrons-nous pas devant nous une dernière montée ? Eh! bien, dans, cette Retraite, oui, nous verrons s'ouvrir la porte devant l'Union de prière. Nous prendrons conscience, je le crois, d'entrer dans un temps nouveau, dans le déroulement du mystère de l'Eglise du CHRIST.

La porte ouverte, cela s'accompagne, de la part de DIEU, d'une double offre, qui nous est faite. DIEU nous offre, dans la foi, à chacun de nous, avec abondance, les dons de son SAINT-ESPRIT. Et puis, DIEU offre, selon la volonté libre de chacun, que nous nous groupions devant la porte ouverte ; que nous mettions en commun les dons que chacun a reçus, non pour soi-même, mais pour l'utilité commune. DIEU offre de nous unir par son amour-agapê, chacun de nous prenant exactement la place qui lui convient. Il nous aime et il nous prend, véritablement tout entiers, avec toutes nos attaches terrestres, toutes nos particularités. DIEU veut nous employer à une œuvre commune, très précise, en rapport avec la porte qui s'ouvre. A temps nouveau, travail nouveau. Que le SEIGNEUR lui-même prépare le cœur de chacun de nous !

II.- LA PORTE S'OUVRE

1.- QUAND LA PORTE ETAIT FERMEE.

En l'an 70 de notre ère, la destruction de Jérusalem a marqué le commencement d'une nouvelle période de l'histoire, dans le mystère de JESUS-CHRIST. S. Paul en avait été l'initiateur [10] ; mais il ne devait pas rester sur la terre pour en voir la fin ! Avant S. Paul, le temps avait avancé étonnamment vite. La venue de JESUS sur la terre avait transformé toutes choses comme en un clin d'œil. L'Eglise fut fondée, ses bases furent établies, son message fut publié dans l'espace de quelques dizaines d'années.

Après la mort de S. Paul, peut-être y eut-il des esprits pour hésiter un peu. De Jean, le SEIGNEUR avait dit : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'-importe ? » (Jean 21/22). Mais Jean mourut aussi. La dernière révolte juive fut vaincue en Palestine, par l'empereur Hadrien, en 135 Pour de longs siècles, le mystère de l'Eglise devait se dérouler lentement, au temps marqué par DIEU pour l'évangélisation des Païens.

Depuis ces années 70-135 après JESUS-CHRIST, le peuple Juif a survécu en exil. Jamais l'Eglise des Païens n'a perdu le sentiment qu'une promesse de rétablissement était réservée par DIEU à son peuple.

[8] Pour ne citer qu'un exemple concret, plaçons-nous par exemple vers le milieu du temps des païens, au XIIe siècle. C'est le siècle de l'admirable S. Bernard.de Clairvaux (1091-1153). Celui-ci eut un émule en

---

[9] Journal. Traduction française - Editions « Je Sers », 1935, pages 226-227.

[10] S. Paul est l'initiateur à l'heure du mystère. La prise de Jérusalem se déroule à l'heure de la terre.

Angleterre qui se nomme Aelred, abbé de Rievaulx, au diocèse d'York.[11] On a publié de lui, récemment, une méditation sur JESUS à douze ans. Entre une interprétation littérale et une interprétation morale de Luc 2/42-43, Aelred donne une interprétation allégorique de ce texte. Et c'est une extraordinaire prophétie du retour d'Israël à JESUS-CHRIST, qui aurait pu être écrite aujourd'hui, et qui l'a été vers 1155. Joseph, le fils de Jacob, distribue d'abord le blé de la sagesse aux Egyptiens. Il traite les siens en étrangers ; il les charge d'accusations; il les menace de supplices ; les étrangers éprouvent son extrême clémence, et eux, Jacob et ses fils, ne trouvent en lui que cruauté. « Fils, pourquoi nous as-tu fait cela ? Voici que ton père.et moi, angoissés, nous te cherchions » (Luc 2/48). Ainsi Joseph et Marie cherchent JESUS à 12 ans, qui s'est éloigné d'eux, comme le patriarche Jacob et ses fils cherchaient Joseph en Egypte. Et le SEIGNEUR leur répond :[12]

« Ne suis-je pas appelé par le patriarche Jacob : l'attente des Nations [13]; et par Malachie : le désiré des nations.[14] Vous vous êtes soulevés contre mes largesses, vous avez été jaloux de ma compassion et l'œil qui a pris ombrage du salut du pécheur repentant, aveuglé par la jalousie, n'a pas été capable d'apercevoir l'auteur de son propre salut. Mais aujourd'hui, je me dresse et j'aurai pitié de Sion, car c'est le temps de la miséricorde, le temps est venu. Je rappelle ceux que j'avais rejetés, je rassemble ceux que J'avais dispersés, j'accueille ceux que j'avais repoussés. « Et voici que je suis avec vous, tous les jours jusqu'à la consommation des siècles » (Matthieu 28/20).

[9] Merveilleuse prophétie, mais combien loin, au XIIe siècle, de son accomplissement ! Car nous sommes, au temps de ces paroles, au début de l'ère des Croisades. Le 15 juillet 1099, Godefroy de Bouillon avait escaladé les murailles de Jérusalem. « Alors, rapporte un témoin oculaire[15] on vit des choses merveilleuses. Nombre de Sarrazins furent décapités, d'autres percés de flèches ou contraints de sauter à bas des tours ; d'autres furent torturés pendant plusieurs jours et finalement brûlés vifs »

On estime que soixante-dix mille musulmans demeurés dans la ville furent massacrés. « Les Juifs survivants furent entassés dans une synagogue et brûlés vifs ».

Les trois peuples monothéistes, les chrétiens, les musulmans et Israël, étaient dressés les uns contre les autres. Ou plutôt la chrétienté était dressée, les armes à la main, contre les musulmans et contre Israël. Jérusalem même est le lieu de leur déchirement. Comme le temps marche lentement. Quelle infinie patience que celle de DIEU, notre PERE !

2.- LE PEUPLE JUIF AU TEMPS DE LA PORTE FERMEE.

En 1099, les chrétiens, victorieux à Jérusalem, brûlèrent vifs les Juifs entassés dans une synagogue. Ce feu ne s'est pas arrêté pendant tout le second millénaire du temps de l'exil d'Israël. Relisons, sous la plume de M. André CHOURAQUI, un résumé de cette longue et cruelle histoire :

« Il apparut essentiel à la chrétienté de ruiner en terre de mission la puissance et le prestige du Juif (...) et de s'en servir en le gardant en tant que témoin avili de la Passion du CHRIST (...), dont le peuple déicide était accusé de porter la responsabilité. L'enseignement du mépris se renforça d'une législation qui organisait contre le Juif un impitoyable système d'avilissement (Jules ISAAC). Les pires procédés dont furent victimes les Juifs font une timide apparition pendant le premier millénaire de l'Exil. Le IIème millénaire, par contre, fut pour eux un vrai calvaire à gravir. Pour nous en tenir aux faits dominants, signalons les massacres perpétrés contre eux par les Croisés en marche vers Jérusalem, les constantes accusations de meurtres rituels et de profanations d'hosties, qui donnaient lieu chaque fois à des massacres et à des pillages, les grands bannissements définitifs d'Angleterre (1290), de France (1394), d'Espagne enfin, le plus terrible et le plus désastreux (1492) ».[16]

---

[11] 1110-1167

[12] Aelred de Rievaulx. « Quand JESUS eut douze ans ». Sources chrétiennes, N°60, page 91.

[13] Le sceptre ne s'éloignera pas de Juda,
Ni le bâton souverain d'entre ses pieds, Jusqu'à ce que vienne le Schilo,
Et que les peuples lui obéissent
(Le Schilo : celui à qui appartient le sceptre) Genèse 49/10.

[14] Car depuis le lever du soleil jusqu'à son couchant,
Mon nom est grand parmi les nations.
Et en tout lieu on brûle de l'encens en l'honneur de Mon Nom,
Et l'on présente des offrandes pures;
Car grand est mon nom parmi les nations,
dit l'Eternel des armées. (Malachie 1:11).

[15] Raymond d'Agiles, cité par Will DURANT : Histoire de la Civilisation. Tome XII, page 30.

[16] Histoire du Judaïsme. Editions « Que sais-Je ? »,.P.U.F. 1963, pages 73-74.

[10] M. CHOURAQUI résume l'histoire de l'Exil d'Israël, de l'an 70 à nos jours, en ces mots : « La Croix devint crucifiante pour ceux qui attendaient le Messie de gloire » (loc. cit. page 73). Ainsi, tout au long du temps des Païens, dans le mystère de l'Eglise, le peuple Juif, placé comme en marge de la chrétienté, a subi une sorte de crucifixion. Pendant près de deux mille années, il a marché sans armes, sans défense, sous la dure loi que lui imposaient les nations. De quelque manière qu'on interprète, c'est là un fait irrécusable.

Essayons d'interpréter ce fait à la lumière des chapitres 9 à 11 de l'épître aux Romains. DIEU, manifestant son amour à son fils cadet, a laissé dans l'abandon, dehors, perdu, son fils aîné. Les chrétiens, issus des nations, ont eu le privilège d'apporter leurs martyres et toutes leurs souffrances au CHRIST crucifié. Les Juifs, eux, ont souffert mystérieusement une souffrance, qu'ils ne pouvaient pas apporter au SAUVEUR pour en être consolés. C'est une souffrance dans l'abandon, dans la déréliction. Cependant cette souffrance nous apparaît, à nous chrétiens d'aujourd'hui, comme une part mystérieuse de la souffrance de JESUS. Si les Juifs ne l'ont pas connu, ne l'ont pas vu, JESUS, lui, cependant, était près d'eux. Il fallait qu'ils fussent dans les ténèbres pour que nous entrions dans la lumière. Mais la lumière était avec eux, qui ne la voyaient pas.

Comme le dit M. MAILLOT,[17] le plan du salut, selon Romains 9-10-11, se déroulait à deux niveaux, représentés par l'Eglise et par Israël. DIEU a renversé les hiérarchies naturelles : le fils aîné a été soumis au plus jeune. « Il ne s'agit nullement d'une lignée de salut et d'une lignée de perdition, mais de deux manières hiérarchisées de participer au desseins de DIEU ». Tant que la pendule a avancé lentement, la mission chrétienne, les réveils, l'évangélisation, tout cet avancement du mystère de CHRIST, s'est accompagné, comme dans une Eglise parallèle et abandonnée, de la souffrance, du peuple d'Israël.

Ainsi, en nous plaçant dans l'histoire du XIIe siècle, nous avions d'un côté la méditation tellement actuelle d'Aelred de Rievaulx sur le rétablissement d'Israël ; et de l'autre, la situation tellement contraire de ce temps de massacre des Juifs, et des Musulmans, par les Chrétiens. Mais nous avons aussi un rabbin juif, Judah Halévy,[18] contemporain de Bernard et d'Aelred et qui écrivait : « Toutes les nations préparent la voie du Messie triomphant, le fruit suprême qu'Israël attend dans la douleur et l'exil : les peuples à leur tour sauront qu'ils sont les fruits du Roi de Gloire, et lorsqu'ils le reconnaîtront, ils formeront un arbre unique, et salueront la racine jadis méprisée. La Gloire et la Présence, - Shékina - envahiront la terre entière au Retour d'Israël dans la Jérusalem de DIEU, à l'heure de la Résurrection d'entre les morts ».

3.- LA PORTE S'OUVRE.

[11] J'ai déjà montré comment les quelques dizaines d'années qui viennent de s'écouler marquent une heure nouvelle dans le mystère de l'Eglise.[19] Je veux reprendre cette affirmation, cette année avec plus de force.

L'Etat d'Israël a été prophétiquement annoncé par Théodore HERZL, au mois d'août 1897 : « Le Sionisme a pour but de créer pour le peuple Juif en Palestine un asile garanti par le droit public ». La Déclaration Balfour du 2 novembre 1917 déclare au nom du gouvernement anglais : « Le gouvernement de Sa Majesté envisage favorablement l'établissement en Palestine d'un Foyer National pour le peuple Juif ». Le 14 mai 1948, l'Etat d'Israël est proclamé par David Ben Gourion. En juin 1967 la ville de Jérusalem est tout entière sous le pouvoir d'Israël.

Je crois que cette histoire a été voulue et conduite par DIEU. Elle marque la fin du temps des nations.[20] Elle marque que, pour l'Eglise, le temps s'accélère de nouveau, l'horloge avance vite, très vite. La fin de tous les temps est proche. Je l'ai exprimé, par une comparaison. Derrière moi, j'ai la Chapelle de Boissier ; ainsi S. Paul avait derrière lui l'Eglise, entièrement composée de Juifs. Devant moi j'ai toute la salle où vous vous tenez. Elle représente, dans cette image, le temps des Païens. Les successeurs de S. Paul s'y sont, avancés; la mission, le Réveil, l'évangélisation, se sont étendus sur toute la terre. L'Eglise s'est construite, Elle s'est dispersée aussi. Car, comme le remarque d'une façon excellente M. MAILLOT, le secret de l'unité de l'Eglise est dans le Mystère d'Israël. « L'Eglise n'a plus jamais été pleinement une, à partir du moment où Israël a refusé le CHRIST…Seul Israël est vraiment capable de dire la Loi, quand le voile sera tombé » (Loc. cit., note de la page 63).

---

[17] Dans son commentaire de l'épître aux Romains, déjà cité. Pages 62-63.

[18] 1085-1141 Judah Halévy. 1091-1153 Bernard de Clairvaux. 1110-1167 - Aelred de Rievaulx.

[19] Réunion de continuation de Juin 1968. Retraite de 1968 : 2ème étude, « Prière pour le salut d'Israël ».

[20] Luc 21/24 « Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis ». L'histoire d'Israël à l'heure de la terre, au XXe siècle, doit être interprétée par nous à l'heure du mystère de CHRIST. Ainsi, au 1er siècle, l'évangélisation des païens, marquée à l'heure du mystère, commence à l'heure de la destruction de Jérusalem, inscrite dans l'histoire de la terre.

Maintenant, à l'heure du mystère, nous sommes à la porte de la salle, loin en avant de la place que j'occupe ici. Dieu a ouvert cette porte, disons de 1897 à 1967, depuis la prophétie de HERZL jusqu'à la complète libération de Jérusalem de toute puissance païenne.

Si nous regardons l'heure de l'histoire de la terre, nous sommes à une heure extraordinairement incertaine. Pour nous borner à Israël, l'existence de cet Etat pourrait aboutir à la formation d'une nouvelle nation païenne, sans attache religieuse, sans message pour le monde.

[12] L'Etat d'Israël est placé en face de problèmes redoutables : il comprend actuellement 2.300.000 Juifs, et 1.300.000 Arabes, je crois. Quel statut faire à ces derniers ? L'immigration des Juifs en Israël est extrêmement ralentie. Il en vient à peine, des 6 millions de Juifs qui résident aux Etats-Unis.[21] Enfin, Israël a maintenant les armes à la main, alors que pendant les deux millénaires de l'Exil, il a souffert sans autre refuge, que la prière, et sans jamais se défendre.

Tous ces inextricables problèmes se posent selon l'heure de la terre. Mais, selon l'heure du mystère de DIEU, une route est tracée devant l'Eglise. Continuant ma comparaison, une fois la porte ouverte devant nous, nous voyons un chemin, et c'est à nous, d'y avancer. C'est le chemin qui va au-devant de JESUS qui revient à nôtre rencontre.

Autrement dit, ce que nous avons maintenant à annoncer premièrement, c'est le quatrième de nos sujets de prière dans la Charte : « JESUS revient et les morts vont ressusciter ». Cela est certain, et ne-dépend pas ni de la conversion des Juifs à JESUS-CHRIST, ni de l'unité visible de l'Eglise. Au contraire, le salut des Juifs et le couronnement de l'œcuménisme découlent désormais de ce que JESUS revient. C'est la lumière de sa Parousie qui fera mûrir ces choses. Nous verrons apparaître un Israël qui croit en JESUS-CHRIST, et une Eglise qui croit à son unité, dans la mesure où deviendra plus vive la lumière de Celui qui revient. Il faut annoncer avec force aujourd'hui la totalité de l'œuvre de JESUS-CHRIST, en arrière et en avant de nous. Il est né de la Vierge Marie. Il a souffert sur la Croix. Il est ressuscité. Il revient maintenant.

4.- L'ATTENTE DU MESSIE.

M. André CHOURAQUI insiste avec force, et avec raison, sur ce fait que l'unité de la maison d'Israël, c'est l'attente du Messie. La déréliction de l'Exil avait un sens, les souffrances n'apparaissent pas vaines, la fidélité n'était pas absurde : tout Israël s'ordonnait par rapport à l'espérance concrète, charnelle, pourrait-on dire, du Messie. Le Messie, l'homme consacré par l'onction du SEIGNEUR pour apporter le salut, est bien pour les rabbins, l'alpha et l'oméga de l'Ecriture et de la création. Judah Halévy le disait bien: la vraie grandeur d'Israël fut de ne jamais douter de l'avènement du Roi de gloire, et d'avoir su demeurer fidèle dans la douleur, les yeux tournés vers la lumière qui doit un jour percer les ténèbres de l'Exil et restaurer Jérusalem dans l'éclat de sa splendeur ».[22]

Maintenant, à l'heure du mystère, nous sommes à la porte de la salle, loin en avant de la place que j'occupe ici. DIEU a ouvert cette porte, disons de 1897 à 1967, depuis la prophétie de HERZL, jusqu'à la complète libération de Jérusalem de toute puissance païenne. Si nous regardons l'heure de l'histoire de la terre, nous sommes à une heure extraordinairement incertaine. Pour nous borner à Israël, l'existence de cet Etat pourrait aboutir à la formation d'une nouvelle nation païenne, sans attache religieuse, sans message pour le monde.

[13] Nous, chrétiens, nous devons aujourd'hui prier DIEU, nettement, délibérément pour la venue du Messie. Lorsque les apôtres et leurs disciples écrivaient les livres du Nouveau Testament, ils savaient qu'ils étaient entrés dans la deuxième période du mystère, - le temps des païens, - mais ils ignoraient si la troisième période suivrait rapidement, ou non, la seconde.

Aujourd'hui où nous entrons dans le temps final du mystère, les choses reprennent toute leur netteté. Le mot parousie se trouve 24 fois en tout dans le Nouveau Testament. Il est traduit 17 fois par avènement dans Segond et ces 17 versets s'appliquent à l'avènement du Messie, au Retour de JESUS dans la gloire. Les sept autres fois, il s'agit de la présence des êtres terrestres.[23] Par-exemple, Paul se réjouit de la parousie près de lui de Stéphanas, Fortunatus et Achaicus (I Corinthiens 16/17).

---

[21] Sur ce problème capital de l'immigration, on peut lire avec profit : Marc HILLEL « Israël en danger de paix ». Fayard 1968.

[22] André CHOURAQUI : « Histoire du Judaïsme », pages 96-97.

[23] Parousia : 17 fois l'Avènement du SEIGNEUR : Matthieu 24/3, 27, 37, 39. I Corinthiens 15/23. I Thessaloniciens 2/19, 3/13, 4/15, 5/23. II Thessaloniciens 2/1, 2/8. Jacques 5/7 et. 5/8. II Pierre 1/14, 3 :4, 3/12. I Jean 2/28.

Parousia : 6 fois la présence humaine : I Corinthiens16/17. II Corinthiens 7/6, 7/7,10/10. Philippiens 1/26, 2/12.

Parousia : 1 fois la présence de l'Antéchrist : II Thessaloniciens 2/9.

Il faut que nous relisions les 17 versets de la parousie, comme tous ceux où il est question de l'heure où nous sommes, du temps de la fin, comme parlant d'un temps proche, que nous sommes susceptibles de voir. Par exemple, lorsque le SEIGNEUR dit (Matthieu 24/37-38) : « Ce qui arriva du temps de Noé arrivera de même à l'avènement du Fils de l'Homme. Car, dans les jours qui précédèrent le déluge, les hommes mangeaient et buvaient, se mariaient et mariaient leurs enfants, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche; et ils ne se doutèrent de rien ».Cela est vrai, à la lettre maintenant. Les hommes mangent et boivent ; ils se marient et marient leurs enfants. Ils ne se doutent de rien.

Pour nous, nous sommes appelés à bâtir l'arche, - ou plutôt à achever sa construction, - et à y entrer. Nous sommes appelés à prendre une prière parfaitement une avec tous les Israélites qui prient en ce moment même pour la venue du Messie. Que le Messie qui vient soit le même que celui qui est venu sur la Croix, ils le reconnaîtront. Il n'est pas nécessaire d'attendre qu'ils l'aient reconnu, pour prendre la prière pour qu'il vienne, qu'il apparaisse.

[14] Pour moi, donner à notre communauté la forme d'une association statutaire, c'est du même coup la constituer-pleinement dans l'espérance de la parousie. Le paragraphe 101 de la Charte est ici d'une importance capitale,[24] Maranatha ! Le SEIGNEUR vient.

Formons une communauté de l'espérance, qui nous englobe tout entiers, l'esprit, l'âme et le corps. Les statuts de l'Association « Union de prière » donneront à celle-ci une existence concrète, pleinement saisissable. L'association entre nous créera un lien plus fort, parce qu'il sera saisissable par l'Eglise Réformée, par les autres Eglises et par l'Etat lui-même. Il ne s'agira pas de réunions de bonne volonté, de camaraderie, mais d'une société concrète ayant un but nettement défini : l'espérance de la Parousie.

Je demande donc à tous les Retraitants leur accord, et je demande aux membres de l'Union de prière de manifester cet accord par un vote, pour que des Statuts juridiques soient établis, et qu'ils portent que notre communauté est une communauté de l'espérance. Cela signifie, non pas seulement l'espérance individuelle qu'a chaque chrétien de son salut, mais l'espérance collective dans la proche venue du Messie. La porte est ouverte : nous verrons les Juifs, les Musulmans et l'Eglise former un seul Corps dans l'acclamation de Celui que nous attendons.

III- LE MESSIE ET L'EGLISE

1.- AU XIIe SIECLE ET AU XXe SIECLE.

Dans notre précédente étude, nous avons cité trois grands personnages du XIIe siècle:

Judah Halévy, qui vécut de 1085 à 1141 ;
Bernard de Clairvaux, qui vécut de 1091 à 1153 ;
Aelred de Rievaulx, qui vécut de 1110 à 1167.

Nous dirons quelques mots aujourd'hui d'un quatrième homme, qui vécut également au XIIe siècle. Il fut contemporain des trois premiers, quoique un peu plus jeune. Car il s'agit de Joachim de Flore, né vers 1130 ou 35, et mort vers 1202. Né en Calabre, au sud de l'Italie, Joachim fit, jeune encore, un pèlerinage à Constantinople probablement, en Israël et à Jérusalem certainement. C'est au cours de ce voyage qu'il se convertit, et que, ayant fait retraite tout un carême, il reçut l'idée de ses futurs ouvrages.[25]

[15] Joachim a perçu que l'état de moine était une vocation de réforme et de renouveau dans l'Eglise. Il trace un tableau très sombre de la situation du monde et de l'Eglise de son temps. Aussi faut-il prévoir à bref délai l'apparition du 3ème âge de l'humanité.

Il y a eu « un temps où les hommes vivaient selon la chair, il a duré jusqu'au CHRIST et commencé avec Adam ; un autre, où l'on vit à la fois selon la chair et selon l'esprit : il a duré jusqu'au moment présent ; il y aura un temps où on vivra en esprit, il durera jusqu'à la fin du monde. Dans l'un, on a été sous la loi,

---

[24] « Adhérer à l'Union de prière, c'est adhérer à l'ensemble de la-Charte, c'est-à-dire à un « Maranatha » (I Cor. 16/22) qu'impliquent les quatre sujets de prière, soutenus par une doctrine spirituelle et un style de vie. C'est ainsi que se constitue essentiellement une communauté de l'espérance, auprès de beaucoup d'autres, au sein de l'Eglise universelle » Charte § 101.

[25] Dictionnaire de Théologie catholique. Article « Joachim de Flore », par E. JORDAN. Colonnes 1425-1458, et Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain, article « Joachim de Flore », par B.D. DUPUY, o.p. ; colonnes 878 à 887.

dans l'autre, nous sommes sous la grâce, dans le troisième, que nous attendons prochainement, nous serons sous une grâce plus abondante ».[26]

Joachim, ou, en tous cas ses successeurs, ont calculé que le 3ème âge viendrait dans un peu moins d'un siècle, en 1260. Il faut prévoir à bref délai une grande persécution, un bouleversement général, l'apparition d'un nouvel ordre monastique,[27] plus spirituel, et enfin le retour à l'unité de l'Eglise orientale et des Juifs, et la révélation de l'Evangile éternel.

Tout n'est pas faux, loin de là, dans les pensées de Joachim de Flore. Mais lui-même et ses successeurs, les joachimites du XIIIe siècle, ont cru proche la fin des temps, alors qu'elle ne l'était pas. « Pourquoi donc ces imbéciles attendent-ils la fin du monde ? » aurait dit le pape Boniface VIII,[28] en parlant des joachimites de son temps. Et le pape Clément V écrit à Jacques II d'Aragon que, pendant la lecture en plein consistoire, par Arnaud de Villeneuve, d'une espèce de manifeste rempli d'idées apocalyptiques, il pensait tranquillement à des choses plus importantes.[29]

Pourquoi n'en serait-il pas de même aujourd'hui ? A cette question, je réponds que le pape Urbain II, en 1095, prêcha la 1ère Croisade contre les Musulmans, et S. Bernard lui-même prêcha la seconde croisade, en 1146, à Vézelay. Et nous sommes à l'époque où les Croisés massacrent les Juifs. Or, le 28 octobre 1965, le pape Paul VI a promulgué la « Déclaration sur les relations de l'Eglise avec les religions non chrétiennes », adoptée par le Concile de Vatican II. On peut déplorer une certaine faiblesse de ce texte. Il n'en contient pas moins une déclaration, non de guerre, mais de paix, faite en particulier aux Musulmans et aux Juifs.

La déclaration répudie ce qui a été si longtemps la croyance de la chrétienté, que tous les Juifs du temps du Calvaire et de tous les siècles, sont coupables de la Croix. « L'Eglise réprouve donc, en tant que contraire à l'esprit de CHRIST, toute discrimination ou vexation opérée envers des hommes en raison de leur race, de leur couleur, de leur classe ou de leur religion ».[30]

[16] Ne peut-on pas dire que, au Conseil œcuménique de Genève, lorsqu'il s'y est rendu le mardi 10 juin de cette année, le pape était un seul cœur avec les protestants et avec les orthodoxes présents, dans cette déclaration de paix aux Musulmans et aux Juifs ? Même s'ils n'en ont pas parlé, tous les cœurs étaient d'accord sur ce point capital.

Ainsi l'obstacle, qui se dressait dans l'Eglise elle-même à la conversion, des Juifs, comme à celle des Musulmans, est enlevé. De plus, on ne saurait trop y insister, depuis un peu plus de 2 ans, Jérusalem n'est plus foulée aux pieds par les nations. La totalité du peuple Juif est solidaire, malgré la tiédeur sioniste d'un grand nombre, dans la possession de la ville sainte. DIEU travaille certainement par son ESPRIT-SAINT au sein de son peuple, pour l'inviter à entrer dans la salle du festin. Nous, nous devons affirmer que nous ne servons pas seulement le CHRIST, né de la Vierge Marie, mort et ressuscité pour nous, mais le CHRIST, qui est le Messie. Nous devons l'affirmer, au nom de toute l'Eglise chrétienne, qui l'affirmera bientôt, toute entière.

2.- LE MOUVEMENT DE PENTECOTE ET LE DON DU SAINT ESPRIT.

Les quelque soixante-dix années qui viennent de s'écouler ont abouti à la libération de Jérusalem. Elles ont été marquées, également, par le mouvement œcuménique, par le Concile du Vatican, et par la grande persécution de l'Eglise chrétienne dans les pays communistes. Elles ont vu enfin se répandre, dans le monde entier, le mouvement de Pentecôte, qui constitue une dissidence par rapport aux Eglises de la Réforme, et qui fut regardé, surtout à ses débuts, comme une hérésie à bannir entièrement.

C'est là une vue trop simpliste des choses. Elle permettrait d'assimiler l'annonce de l'Avènement du SEIGNEUR avec une dissidence de plus, en marge de toute Eglise. Il serait alors loisible de rejeter le « messianisme » avec le « pentecôtisme ».

En réalité, le mouvement de Pentecôte prêche essentiellement le don du SAINT-ESPRIT, promis à chaque croyant. Ce don s'accompagne de charismes spirituels, comme les langues et l'interprétation, la prophétie orale, les .guérisons. Les charismes sont .pour tous les temps, la volonté de DIEU, au début de notre siècle, n'a pas été de favoriser tel ou tel groupement des dons du SAINT-ESPRIT, mais de les

---

[26] Dictionnaire de théologie catholique, colonne 1433.

[27] Tout un courant franciscain devait voir l'apparition de l'ordre monastique nouveau dans S. François d'Assise: 1182-1226.

[28] Dictionnaire de théologie catholique, colonne 1436.

[29] Boniface VIII, pape de 1294 à 1303 | Clément V, pape de 1305 à 1314.

[30] Texte par exemple dans Augustin, Cardinal Béa, « L'Eglise et le peuple Juif » Editions du Cerf, 1967, pages 141 à 148. Cette citation est à la page 147 de cet ouvrage.

répandre abondamment sur son Eglise entière. C'est ce que nous, avons cru à Charmes, au début du Réveil, dans les années 1930-1940, et nous avons été bénis dans cette voie. Nous le voyons maintenant s'accomplir. Pourquoi n'y aurait-il pas de la part de DIEU, effusion du SAINT-ESPRIT sur son Eglise entière, pour qu'elle prie pour le but primordial: la venue du Messie, la conversion des Juifs, l'unité de l'Eglise ?

Certes le mouvement de Pentecôte s'est durci en groupes séparés. Du temps a été perdu en oppositions et en controverses. Mais DIEU a suscité d'authentiques représentants de ce Mouvement, qui se sont ouverts à toute l'Eglise chrétienne.

Rendons hommage à M. Donald GEE, mort maintenant, qui fut un précurseur. De nos jours, depuis la fin de la seconde guerre, M. David DU PLESSIS annonce infatigablement le Baptême du SAINT-ESPRIT à toutes les Eglises qui veulent le recevoir. Parler en langues, et rester dans sa propre Eglise, c'est aujourd'hui le fait de dizaines de milliers de croyants ; et parmi ceux-ci, il se trouve également des catholiques fidèles.

[17] Partout où le SAINT-ESPRIT souffle, la parole prophétique orale dit que l'avènement du SEIGNEUR est proche, et qu'il faut le préparer. « Et l'Esprit et l'Epouse disent : Viens ! » (Apocalypse 22/17). L'attente de la venue du Messie, en communion avec l'attente juive du Messie, est la grande créatrice de l'unité de l'Eglise, L'accord profond des cœurs se fera entre les chrétiens, les Musulmans, et Israël, dans la certitude de la venue de la Jérusalem d'en-haut, et de son union avec celle qui a combattu sur la terre.

Dans toutes les Eglises, des communautés se formeront, et se forment déjà, qui prient pour l'Avènement du Messie. Ces communautés sont déjà une manifestation de l'unité visible de l'Eglise. Bien plus, elles sont en union avec la communauté juive, qui porte depuis des siècles, l'attente du Roi de Gloire et qui lui est fidèle aujourd'hui. Dans le fait de crier : « Viens ! » à celui qui Vient vraiment, les cœurs sont véritablement un seul. C'est pourquoi l'Union de prière tient tellement à être une communauté de l'Eglise Réformée. Elle est ouverte à des membres qui viennent d'Eglises diverses, mais elle est née dans l'Eglise Réformée de Charmes ; son siège, sa Retraite, sont toujours à Charmes. Il ne faut pas que le fait que je ne suis plus pasteur en exercice, renvoie l'Union de prière, pour ainsi dire, dans un état de dissidence. Un protocole d'accord doit être établi clairement entre la communauté et l'Eglise, la communauté reconnaissant pleinement la place et les privilèges de l'Eglise. Or, pour signer un protocole, il faut exister. Sans statuts reconnus par l'Eglise et par l'Etat lui-même, l'Union de prière est quelque-chose de trop vague, qui flotte pour ainsi dire en l'air. Lorsque j'étais pasteur de Charmes, le lien avec l'Eglise existait et était net. C'est depuis que je suis retraité, en 1962, que la question se pose. La communauté doit poser pleinement les pieds sur la terre, avoir une existence terrestre, brève je l'espère, mais franche et totale. L'adoption des statuts, le vote des membres, est l'aboutissement du long mouvement du Réveil et de l'Union de prière. Que, sous sa forme achevée, elle poursuive et achève sa tâche !

3.- LA SAINTE CENE.

Les actes sacrés, le Baptême d'eau et du SAINT-ESPRIT, et la Sainte-Cène, sont donnés par l'Eglise. La Communauté fait partie de l'Eglise.

C'est ce qu'a excellemment montré Karl BARTH à l'Assemblée œcuménique d'Amsterdam, en 1948. Karl BARTH :

> « La forme première, régulière et normale de l'Eglise est la congrégation locale, dont les limites coïncident avec celles d'une commune particulière. Cette congrégation locale est constituée par la possibilité et l'existence d'un service divin commun et régulier : célébration et annonce, en communauté, de la réconciliation opérée en JESUS-CHRIST et de l'espérance qui s'y attache.
>
> Il existe aussi, entre les congrégations locales et particulières, des connexions transversales, expressions et organes de leur unité : ce sont les activités communautaires libres, au service de la charité, de l'éducation, de la mission intérieure et extérieure, à côté desquelles peuvent encore exister des communautés chrétiennes spécifiques, orientées sur une conviction ou une tendance particulières.
>
> **[18]** Elles doivent toutes, sans réticence, se considérer et agir comme des congrégations cultuelles. En union avec les congrégations locales et avec la congrégation synodale à laquelle elles se rattachent aussi, elles existent, elles aussi, en recevant la grâce donnée à L'Eglise une et en accomplissant le service confié à l'Eglise une; elles sont aussi Eglise au plein sens du terme ».[31]

Etant donc Eglise, la communauté de l'Union de prière célèbre la Sainte-Cène Elle la célèbre essentiellement lorsqu'elle est réunie, c'est-à-dire pendant la Retraite Il peut paraître bien pauvre de n'avoir que ces 4 services de communion. Mais ils s'ajoutent à tous ceux auxquels nous prenons part dans nos Eglises locales. Pour leur part, ils manifestent notre Unité dans ce qui est notre « conviction » ou notre

[31] In « L'Eglise, congrégation vivante de JESUS-CHRIST, le SEIGNEUR vivant », 1948.

« tendance particulière » : la prière pour le prompt avènement du Messie. La Sainte-Cène est la communion avec JESUS qui est né, qui a été crucifié, qui est ressuscité et qui revient bientôt. Nous soulignons fermement ce quatrième point dans la Sainte-Cène de la Retraite. Nous nous unissons, en fait, à l'heure du mystère de CHRIST, avec tous ceux qui reçoivent le pain et le vin, avec la pleine assurance qu'il revient bientôt. Ainsi, il y a, dans la Sainte-Cène de la Retraite, une unité de fait de la sainte Eglise universelle.

Je dis bien : en fait, et non encore en droit. Il y a, dans notre Sainte-Cène, je parle pour moi, non pour les autres, une imperfection. Je suis dans la souffrance, que la Sainte-Cène que je célèbre, ne soit pas reconnue, en droit, par l'Eglise catholique ou par les Eglises orientales. Je suis dans la souffrance, que la Sainte-Cène ne soit pas encore partagée par la masse des Juifs et par la masse des Musulmans.

Je crois que ce qui me manque me sera donné dans un avenir proche. Je crois que l'annonce nette, claire, ferme, de la venue du Messie, s'accompagnera d'un travail du SAINT-ESPRIT, très rapide, dans toutes les Eglises, comme chez les Juifs et les Musulmans. JESUS, qui revient, imposera aux hommes, les ultimes préparatifs, pour que tout soit prêt. Il disposera ses serviteurs païens à donner une communion unique à tous les peuples païens. Il disposera les Juifs et les Musulmans à recevoir le pain et le vin. Corps et sang de celui qui nous apparaîtra bientôt, dans son Corps et dans son Sang ressuscité.

Remarquez que, aux chapitres 13 et 14 des Actes, lors de son premier voyage avec Barnabas, Paul n'est pas sûr de ne pas courir en vain. Il est envoyé par le SAINT-ESPRIT, mais il n'est pas envoyé par l'Eglise de Jérusalem. Au Synode de Jérusalem, au chapitre 15 seulement, il sera pleinement reconnu. L'Union de prière, pour sa part, espère que, un jour proche, une Eglise une, réunissant tous les Chrétiens avec les Juifs et les Musulmans, reconnaîtra pleinement sa Communion. C'est dans l'espérance de ce jour que nous prions, en regardant l'heure qu'il est, selon le mystère de l'Eglise.

LE REVEIL ET LE RENOUVEAU DU SAINT-ESPRIT

- 1970 -

Nous ajoutons entre crochets [ ] les références manquante pour les textes bibliques cités dans cette étude.

La page 1 est la page de garde avec le titre ; l'étude commence à la page 2.

I.- LE MESSIE QUI VIENT.

1.- LE DEPART DU MONT DES OLIVIERS.

[2] Dans le récit de l'Ascension du SEIGNEUR, rapporté par le livre des Actes des apôtres [1.9], il nous est dit qu'après avoir prononcé sa dernière, parole sur la terre, JESUS fut élevé pendant que les disciples le regardaient : et une nuée le déroba à leurs yeux. Et comme ils avaient les regards fixés vers le ciel pendant qu'il s'en allait, voici, deux hommes vêtus de blanc leur apparurent, et dirent : « *Hommes Galiléens, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel ? Ce JESUS, qui a été enlevé au ciel du milieu de vous, viendra de la même manière que vous l'avez vu allant au ciel* » [Actes 1.11]. Alors ils retournèrent à Jérusalem, de la montagne des Oliviers, qui est près de Jérusalem, à la distance d'un chemin de sabbat.

Ce passage contient un ordre de marche, valable pour l'Eglise de JESUS-CHRIST à chaque étape de sa route au cours des siècles. Cet ordre est valable pour nous aujourd'hui.

Il nous est dit de ne pas nous arrêter, pour regarder au ciel, où JESUS a été enlevé. Je pense à toute l'œuvre des théologiens, grande et belle, au cours des siècles. Ne se sont-ils pas arrêtés pour regarder au ciel, pour scruter la personne de JESUS, pour contempler l'union en Lui de la divinité et de l'humanité ? Oui certes, tout cela était bon. L'apparition de JESUS sur la terre était la source d'inépuisables richesses. Pensée et art en furent remplis. Des cathédrales, des églises, des temples, des chapelles, se sont édifiés sur la terre entière. Les hommes s'y rassemblent : il leur est donné de méditer sur les trésors de la grâce que DIEU a déployés pour nous. Prédication, prière, musique religieuse, chant sacré, fleurissent et fructifient. JESUS lui-même n'a-t-il pas commandé de rompre le pain et de partager la coupe en mémoire de lui ? Ainsi des foules se groupèrent, et se groupent encore, autour des tables de communion et des autels, se tournant vers ce que DIEU a fait en JESUS, chantant ses louanges, les yeux levés vers le ciel. Je le répète, tout cela est bon. Mais, en un sens, on dirait que l'Eglise n'a pas tellement écouté la voix des deux hommes vêtus de blanc, lui disant de ne pas rester plantée là, à regarder vers le passé et à contempler le ciel.

Vers quel point ces deux hommes dirigent-ils le regard des disciples ? Ce JESUS, disent-ils, qui a été enlevé au ciel du milieu de vous, viendra de la même manière que vous l'avez vu allant au ciel. Ainsi, ils montrent, le long de la ligne du temps, un nouveau point où DIEU agira sur la terre, en envoyant son FILS du ciel. D'ici là, une tâche a été confiée à ceux que JESUS avait choisis. Il faut qu'ils partent, qu'ils se mettent en route pour cette tâche. Le premier bout de chemin qui est devant eux, c'est un kilomètre, - un chemin permis le jour du sabbat, - qui les ramène, de la montagne des Oliviers où ils se trouvent, jusqu'à Jérusalem. Le premier travail, qui les attend, est de persévérer dans la prière. Groupés autour de PIERRE, conduits par lui, ils choisissent un douzième apôtre, MATTHIAS, pour remplacer celui qui a livré JESUS, et qui est mort [Actes 1.20-26]. Dix jours après la scène [3] du mont des Oliviers, ils reçoivent le SAINT-ESPRIT. PIERRE prêche avec assurance le nom de JESUS à la multitude assemblée. Trois mille personnes sont baptisées. L'Eglise chrétienne est fondée, à Jérusalem, par des Juifs, au sein du peuple juif. Mais va-t-elle rester là, sur place, sans bouger ?

Non certes : car JESUS ressuscité apparaît à SAUL de Tarse sur le chemin de Damas. « *Après eux tous, il m'est aussi apparu à moi, comme à l'avorton ; car je suis le moindre des apôtres, je ne suis pas digne d'être appelé apôtre ...* » [1 Cor. 15.8-9]. Cet homme, - le SEIGNEUR le dit dans une vision à son serviteur de Damas, ANANIAS [Actes 9.10-15], - cet homme était un instrument choisi pour porter le nom de JESUS devant les nations, devant les rois, et devant les fils d'Israël. L'apôtre PAUL déclare lui-même ; « *Lorsqu'il plut à celui qui m'avait mis à part dès le sein de ma mère, et qui m'a appelé par sa grâce, de révéler en moi son FILS, afin que je l'annonçasse parmi les Païens, aussitôt, je ne consultai ni la chair ni le sang, et je ne montai point à Jérusalem vers ceux qui furent apôtres avant moi, mais je partis pour l'Arabie. Puis, je revins encore à Damas* » [Gal 1.15-17]. A Damas, il prêcha dans les synagogues que JESUS est le FILS de DIEU. Il confondait les Juifs qui habitaient Damas, démontrant que JESUS est le MESSIE.

Le message de PIERRE, le jour de la Pentecôte était : « *Que toute la maison d'Israël sache donc avec certitude que DIEU a fait SEIGNEUR et MESSIE ce JESUS que vous avez crucifié* » [Actes 2.36]. Voilà le même message : JESUS est le MESSIE, porté avec assurance par PAUL devant les Juifs de Damas. Ceux-ci sont confondus. Ne sent-on pas, dans cette confusion, la résistance d'une partie importante de la synagogue ? On pressent ce qui se passera, quelques années plus tard, à Antioche de Pisidie, où PAUL et BARNABAS déclarent aux Juifs : « *C'est à vous premièrement que la parole de DIEU devait être annoncée ; mais, puisque vous la repoussez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, voici nous nous tournons vers les nations. Car ainsi nous l'a ordonné le SEIGNEUR : Je t'ai établi pour être la lumière des nations, pour porter le salut jusqu'aux extrémités de la terre* » (Actes 13/46-47 ; Esaïe 49/6).

L'apôtre PIERRE, et les tout premiers disciples, ont parcouru un kilomètre, le jour de l'Ascension, du mont des Oliviers à Jérusalem. Ils ont prêché à Jérusalem et dans les synagogues. Puis PAUL, commençant par la synagogue, a franchi le pas, qui le conduisit à prêcher aux Païens. Jérusalem a été détruite, le Temple fut incendié le 9 Ab, c'est-à-dire en août, de l'année 70. Depuis lors, dix-neuf cents années ont été données aux successeurs de PAUL, pour parcourir, non pas un kilomètre, mais la terre entière. La dernière parole du SEIGNEUR, le jour de l'Ascension, fut : « Vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre » (Actes 1/8). Les extrémités de la terre ont été atteintes. Le témoignage de l'Evangile a été dressé devant tous les peuples. Allons-nous, à notre tour, rester là, les yeux levés au ciel, contemplant JESUS, qui est venu ? Non. Car nous avancerons, pour le pas qu'il reste encore à faire avant que JESUS ne vienne sur les nuées du ciel.

2.- LA MARCHE DU PEUPLE JUIF ET CELLE DE L'EGLISE.

[4] Avec la destruction du Temple de Jérusalem, le 9 Ab 70, commence un long silence de DIEU envers Israël. Silence ne signifie pas manque d'amour. DIEU est amour, déclare solennellement S. JEAN, en trois mots qui résument toute la Bible. DIEU n'a jamais cessé d'aimer le peuple qu'il s'est choisi ; Il n'a pas repris les dons qu'il lui avait faits : l'adoption et la gloire, et les alliances et la Loi et le culte, et les promesses, et les patriarches [Rom 9.4-5]. Le peuple juif est celui de qui est issu, selon la chair, le CHRIST, qui est au-dessus de toutes choses, DIEU béni éternellement. Amen !

DIEU aime. DIEU fait silence. Les Païens, qui n'avaient rien, reçoivent le Baptême ; ils entrent dans la communion du PERE par le FILS, dans la puissance du SAINT-ESPRIT. Les Juifs, au contraire, gardent la lettre de la Loi, le signe de la circoncision, qui est une promesse, mais ils ne s'ouvrent pas à la réalité du don que DIEU fait maintenant aux hommes. Les chrétiens se sont heurtés, à travers les siècles, au mystère de ce peuple juif, qui subsistait, répandu au milieu d'eux, privé de sa terre, et jamais assimilé aux nations. Rares sont ceux qui ont su la solution de ce qui leur apparaissait comme un insoluble problème. Il fallait, comme DIEU, se taire et aimer. On a essayé toute espèce de dialogues, sans la plénitude de l'amour. A DIEU ne plaise que je juge les chrétiens des temps passés ! Moi, qui ne sais pas aimer, mis à leur place, j'aurais fait cent fois plus mal qu'eux ! Sentant en moi tous les germes de méchanceté et de haine, je m'humilie avec l'Eglise du passé, de nos infidélités. Sans doute, à chaque étape, avons-nous voulu trop bien organiser la terre, construire une chrétienté, édicter des lois justes, faire régner le plus possible la perfection. Ce qui nous était demandé, c'était d'aller, de peuple en peuple, et de rendre témoignage à JESUS. DIEU a respecté notre liberté. Il est allé à notre pas. Voulant organiser la terre en royaume de DIEU, nous n'avons pas su que faire des Juifs. Combien souvent nous avons pensé mal, parlé mal, et agi mal à leur égard !

DIEU s'est tenu avec amour auprès de tous les Juifs, souffrant dans tous les siècles. Il a tenu la voie du silence qu'il s'était choisie, qu'il s'était imposée à lui-même. Mais le temps des nations approchait de sa plénitude. DIEU a repris le dialogue avec son peuple. Je vous dirai même le jour où Il l'a repris : non pas par un message de l'Eglise, mais par une démarche d'une assemblée politique, l'Assemblée Constituante française, le 27 septembre 1791. La citoyenneté pleine et entière était reconnue aux Juifs, en France d'abord, et, petit à petit dans tous les pays du monde. C'est là un acte de DIEU dans l'histoire, accompli pour son peuple.

Porteurs de leur liberté, les Juifs allaient-ils donc s'assimiler complètement aux nations païennes ? Non. La Parole de DIEU, telle qu'elle leur était confiée, contenait les promesses du MESSIE qui vient. Pour que le MESSIE vienne, il faut qu'Israël soit dans sa terre. Au cours du XIXe siècle, des rabbins ont compris cela, et ont préparé le Sionisme. Pour ne citer qu'un exemple, après plusieurs autres, je nommerai le grand-rabbin Isaac KOOK, né en Lithuanie en 1865.

[5] « Dès ses premiers écrits sionistes, il fait du mouvement de Retour en Terre-sainte, et jusque dans ses aspects les plus profanes, la voie naturelle menant à l'avènement messianique. Ayant le choix entre plusieurs postes fort honorables de son pays, il choisit en 1904 le poste de grand-rabbin de Jaffa, donnant ainsi l'exemple de l'installation, de la "montée" en Terre-sainte ». Résumant la pensée du Rabbin KOOK,

M. Claude DUVERNOY écrit : « La terre d'Israël est le laboratoire unique où se rassemblent les éléments d'une vie nouvelle ; et le lien mystique qui unit les cieux à cette terre, au lieu de s'être rompu, est appelé à devenir le canal par lequel le MESSIE du salut universel, fera son irruption dans l'Histoire sanglante des hommes ».

Il nous faut arriver à saisir ici que DIEU, quoique gardant le silence envers son peuple pendant tant de siècles, est resté avec lui par le témoignage des écrits saints. La venue de JESUS, le MESSIE souffrant, mort et ressuscité, est annoncée par les prophètes. La conversion des nations l'est également : « C'est peu que tu sois mon serviteur pour relever les tribus de Jacob et pour ramener les restes d'Israël ; je t'établis pour être la lumière des nations, pour porter mon salut jusqu'aux extrémités de la terre » (Esaïe 49/6, Actes 13/17). Les Juifs ont un voile sur le visage lorsqu'ils lisent ces passages. Mais les prophètes annoncent aussi le séjour, à la fin des temps, d'Israël en sa terre, autour de Jérusalem : "Je ferai de Jérusalem mon allégresse et de mon peuple ma joie ; on n'y entendra plus le bruit des pleurs et le bruit des cris ». (Esaïe 65/19).

Cette troisième partie du message des prophètes est restée vivante en Israël. Nombreux ont été les Messies terrestres qui se sont présentés, depuis BAR-KOSCHEBA, salué par le rabbin AQUIBA, et tué par les Romains en 135, jusqu'à Sabbathaï ZEVI, qui voulut se rendre auprès du Sultan en 1666, pour conduire Israël à Jérusalem une fois le sultan converti. Les Juifs, je l'espère, ne verront plus le MESSIE dans aucun homme de la terre. Le MESSIE, c'est celui qui vient sur les nuées, de la même manière qu'il est monté au ciel. Ce MESSIE, nous savons que c'est JESUS.

Le savons-nous vraiment ? Ne sommes-nous pas tournés vers une théologie qui adore JESUS, en regardant vers le passé, en levant les yeux au ciel, tournés vers le passé ? Or JESUS, c'est le CHRIST, c'est-à-dire la MESSIE qui vient. Il n'est pas un DIEU figé dans le ciel, qui règne sur la politique des peuples. Il est celui qui prépare son Avènement. L'Ancien Testament n'est pas ancien, mais actuel. Il recouvre tous les temps. Il annonce, en termes encore voilés, mais suffisamment clairs, les nouveaux cieux et la nouvelle terre que DIEU créera : Esaïe 65/17. Le Nouveau Testament, au départ, fait partie de l'Ancien. La prophétie du MESSIE commence de s'accomplir. Pendant le long temps du silence de DIEU à son peuple, le Nouveau Testament porte les croyants à l'évangélisation de toutes les nations, déjà annoncée dans l'Ancien. Maintenant l'Ancien Testament parle du temps présent au peuple d'Israël. Tout se passe comme si l'Ancien et le Nouveau Testament se rejoignaient maintenant dans leur fin, le temps du MESSIE. Quelle doit donc être la prière de l'Eglise aujourd'hui ?

3.- RENCONTRE DES JUIFS ET DES CHRETIENS.

[6] Prenons le livre de l'Exode, tel qu'il est, sans soulever, à son sujet, de problèmes. Tel quel, c'est le livre du rachat du peuple d'Israël hors d'Egypte, et de sa formation comme peuple de DIEU, sur le chemin du désert. Il se termine par une vision de la nuée, qui couvre la tente d'assignation, et la gloire de .l'ETERNEL remplit le tabernacle. « MOISE ne pouvait pas entrer dans la tente d'assignation, parce que la nuée restait dessus, et que la gloire de l'ETERNEL remplissait le tabernacle » (Ex. 40/34-35).

Sur la montagne de la Transfiguration, MOÏSE et le prophète ELIE s'entretiennent avec le SEIGNEUR JESUS, de son départ, qu'il allait accomplir à Jérusalem. Une nuée vint les couvrir : « et les disciples furent remplis de frayeur en les voyant entrer dans la nuée. Et de la nuée sortit une voix, qui dit : Celui-ci est mon FILS élu, écoutez-le » (Luc 9/34-35).

Que dit le FILS, devant le Sanhédrin, réuni pour le juger : « Je vous le déclare, vous verrez désormais le FILS de l'homme, assis à la droite de DIEU, et venant sur les nuées du ciel » (Matth. 26/64). Ce que confirment enfin les deux hommes vêtus de blanc, le jour de l'Ascension : il reviendra de la même manière que les apôtres l'ont vu allant au ciel, c'est-à-dire enveloppé d'une, nuée. « Voici, il vient avec les nuées », dit S. JEAN dans l'Apocalypse 1/7.

La traduction grecque des Septante rend le mot « nuée » par le même mot grec qu'emploie le Nouveau Testament. Il me paraît évident que la fin de l'Exode contient une intention pour le fin des temps. Lorsque MOÏSE et le peuple d'Israël eurent achevé la tâche de construire la tente qui fut le premier Temple, la nuée couvrit la tente d'assignation. Lorsque tous les peuples de la terre, les Juifs comme les Païens, usant de leur liberté, mais guidés par le DIEU de la grâce, auront achevé leur tâche, « alors on verra le FILS de l'Homme venant sur les nuées avec une grande puissance et avec gloire » (Marc 1.3/27).

Le Nouveau Testament est discret sur le sort du peuple juif à la fin des temps. Deux points sont clairs cependant. C'est d'abord que Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations, jusqu'à ce que le temps des nations soit accompli. Le second point, c'est le mystère dévoilé par l'apôtre. PAUL : « Une partie d'Israël est tombée dans l'endurcissement, jusqu'à ce que la plénitude des nations advienne. Et ainsi tout Israël sera sauvé » (Rom. 11/25-26).

C'est ici que l'Ancien Testament, que nous croyions dépassé, prend la relève au contraire. Les Juifs n'ont que lui. DIEU, voulant leur parler au XIXe et au XXe siècles, leur a parlé par lui. Il leur a montré le rassemblement en Terre-sainte, comme préliminaire à la venue du MESSIE et à la rédemption du monde.

Ici entendons-nous bien. Que David BEN GOURION dût fonder l'Etat d'Israël le 15 mai 1948, que madame Golda MEIR soit aujourd'hui le premier ministre de ce peuple, cela n'est pas écrit dans la Bible. La liberté de [7] l'homme a joué dans les événements, de l'histoire. Et il est évident que l'établissement d'un Etat d'Israël, ayant des frontières sûres, reconnu par les Nations, en paix avec elles, cela n'est pas le but de l'action de DIEU. De même que l'égalité des droits donnée aux Juifs le 27 septembre 1791 était un événement bon, mais tout-à-fait insuffisant, de même l'établissement d'un Etat d'Israël indépendant et en paix, vivant comme les autres nations, avec sa politique et ses guerres, cela n'est pas non plus le but final de DIEU. Les moyens passent par la liberté de l'homme : DIEU les permet. Ce qu'il a annoncé d'avance, c'est : 1 °- qu'un temps viendrait où Jérusalem ne serait plus au pouvoir des nations ; 2°- que la masse du peuple d'Israël entrerait à son tour dans la foi en JESUS-CHRIST.

La tâche des Juifs, conduits par l'Ancien Testament, est le rassemblement en Terre-sainte. Le SAINT-ESPRIT les y conduit. La tâche commune des Juifs et des Chrétiens, c'est la venue du MESSIE pour le Jugement et la Rédemption du monde. Il faut que, à la fin du temps de l'histoire, les deux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament se rejoignent dans la même vision du MESSIE.

Voilà pourquoi l'appel que j'adresse à tous, et en particulier aux jeunes, est le suivant. Vous avez parfaitement raison de ne pas vouloir d'une Eglise, qui reste plantée là, tournée vers le passé, levant les yeux au ciel. Ce que vous voulez, c'est un accomplissement terrestre. Cela est bien. Mais ne vous laissez pas tromper par l'appât d'un accomplissement simplement terrestre. Cela est beaucoup trop peu pour vous, beaucoup trop instable. Il y a un MESSIE, qui vient du ciel. Tout le message de la Bible aboutit là. Vous êtes appelés à être de ceux qui hâtent la venue du MESSIE. Croire en JESUS, certes. Mais recevoir l'amour de JESUS et l'espérance du MESSIE qui vient. Prier, dans l'amour, que tout arrive à son terme pour le peuple d'Israël. Gagner les chrétiens à cette prière. L'unité que je veux, c'est l'unité des cœurs, dans les divers groupes protestants, avec les catholiques, avec les orthodoxes, dans la prière pour le peuple d'Israël et pour la venue du MESSIE.

Aujourd'hui, il y a quelque trois milliards d'hommes sur la terre. Combien parlent, discutent de ceci, de cela, des nouvelles qui arrivent, des livres qui paraissent. Coupons court à travers tout cela. Nous sommes presque au sommet de la montagne. Ne tournons pas en rond autour d'elle, ne redescendons pas dans la plaine. Traçons tout droit une route qui aille au MESSIE, tandis que Lui, Il trace tout droit la route qui descend du ciel vers nous.

Notre prière à DIEU est que l'Eglise chrétienne tout entière, la sainte Eglise universelle, prenne conscience que JESUS vient. Que tout entière elle prie pour qu'Israël accomplisse pleinement sa vocation, en étant éclairé sur le MESSIE qu'il attend et qui vient. Sans regarder à droite ni à gauche, si nous entendons sa voix, prenons cette prière au plus profond de notre cœur. C'est pour cette prière que nous voulons nous grouper dans cette Retraite, demander un renouveau en nous du Réveil et du SAINT-ESPRIT, tournés résolument vers le MESSIE qui vient.

II.- LES COUPS D'ETAT DE DIEU.

1.- L'EXODE.

[8] « Les promesses, déclare l'apôtre PAUL, ont été faites à ABRAHAM et à sa postérité » (Galates 3/10). Oui, c'est avec ABRAHAM que commence l'histoire des rapports de DIEU avec l'homme, qui s'est poursuivie ensuite pendant quatre mille années. « L'ETERNEL dit à ABRAM : Va-t-en de ton pays, de ta patrie, et de la maison de ton père, dans le pays que je te montrerai. Je ferai de toi une grande nation et je te bénirai ... Et toutes les familles de la terre seront bénies en toi » (Genèse 12/1-3).

Cette parole de DIEU, déposée au début du chapitre 12 de la Genèse, recouvre toute l'histoire du monde, qui allait suivre, jusqu'à son accomplissement, qui a lieu de nos jours. Les nations de la terre ont été. bénies dans la foi d'ABRAHAM, le père des croyants. Il reste encore à appeler le peuple élu de DIEU lui-même, son fils aîné, la descendance d'ABRAHAM selon la chair. Mis de côté pendant une longue période, attristée hélas ! par les iniquités de l'homme, et, il faut le dire, de l'homme chrétien, le peuple juif a d'abord recouvré, à la fin du XVIIIe siècle, et au XIXe s., l'égalité des droits politiques pour les individus qui le composent. Puis il a commencé de retourner dans sa terre, il a bâti un Etat. Cela n'est que la préface d'une transformation plus profonde et plus spirituelle. Nous, qui sommes réunis ici, nous cherchons comment nous pouvons travailler avec DIEU, pour l'accomplissement final de son plan de salut. Comment aller au-devant du MESSIE qui vient ?

En 1947, un théologien allemand, K.L. SCHMIDT, publiait dans des Cahiers de théologie, édités par K. BARTH, une étude sur la question juive à la lumière des chapitres 9 à 11 de l'Epître aux Romains. En 1948, le P. Pierre BENOIT, dominicain, professeur à l'Ecole biblique de Jérusalem, donnait un compte-rendu de ce livre dans la Revue biblique. Le P. BENOIT écrit, exposant la pensée de K.L. SCHMIDT :

« Sans doute, avant ce grand retour final, et depuis les origines de l'Eglise, bien des individus du peuple juif se sont ralliés, se rallient et se rallieront au christianisme. PAUL et l'Eglise après lui, en sont justement fiers. Ils leur reconnaissent même une place de choix au sein du peuple croyant. Mais, si consolantes et prometteuses que soient ces prémices, ce ne sont que des prémices. Le plan de DIEU veut en définitive plus que ce "petit reste" : il veut le retour de la masse. Au reste, cela ne pourra se faire que par un coup d'Etat de DIEU. Il interviendra dans l'histoire d'une façon souveraine qui fera ce que l'Eglise n'aura pu faire par sa mission ordinaire ».

Soulignons l'expression : « un coup d'Etat de DIEU ». Le 18 brumaire, c'est-à-dire le 9 novembre 1799, le général BONAPARTE effectue le coup d'Etat, qui met fin à la Révolution française : il reçoit le commandement de l'armée de Paris ; les grenadiers dispersent l'assemblée républicaine des Cinq-Cents. BONAPARTE centralise tous les pouvoirs, avec le titre de premier Consul. C'est lui-même, dès lors qui gouvernera la France pendant quinze ans.

[9] Si DIEU fait un coup d'Etat, c'est qu'il prend lui-même en mains tous les pouvoirs dans l'Eglise de la terre. Nous en avons des exemples dans l'histoire du salut. Prenons, par exemple, le début du livre de l'Exode. Le titre de ce livre signifie la mise en route, la sortie, le départ du peuple d'Israël hors d'Egypte. Or, depuis quatre cents ans, les descendants d'ABRAHAM, d'ISAAC et de JOSEPH, sont devenus, en Egypte, un peuple nombreux d'esclaves. Le Pharaon l'emploie à de durs travaux de construction. Il va jusqu'à ordonner de jeter à l'eau tout garçon qui naîtra. Le peuple n'a pas d'organisation qui lui soit propre ; il n'a pas de gouvernement, pas de roi. Ses seuls chefs, ce sont les contremaîtres égyptiens, auxquels ils sont soumis.

Au début du livre, DIEU commence d'agir en secret, en sauvant du Nil, le petit garçon qui pleurait, exposé dans une caisse de roseaux. Il est élevé par la fille de Pharaon, pour qui il fut comme un fils. Et son histoire nous est racontée jusqu'à ce qu'il atteigne l'âge de quarante ans. Rien encore ne s'est passé de sensationnel.

« *Longtemps après (la naissance de Moïse, longtemps après aussi l'arrivée de JACOB en Egypte), le roi d'Egypte mourut, et les enfants d'Israël gémissaient encore sous la servitude, et poussaient des cris* » [Exode 2.23]. Ces cris que leur arrachait la servitude, montèrent jusqu'à DIEU. « *DIEU entendit leurs gémissements, et se souvint de son alliance avec ABRAHAM, ISAAC et JACOB. DIEU regarda les enfants d'Israël, et Il en eut compassion* » (Exode 2/23-25).

Voilà le point où s'insère, au début de la vie d'Israël comme peuple, le coup d'Etat de DIEU. Un mouvement profond, un mouvement de compassion, a remué son cœur. Il a regardé avec amour les enfants d'Israël. Silencieux pendant les quatre cents années précédentes, DIEU va parler maintenant. Il appelle MOÏSE au buisson ardent, et lui confie sa mission : « *DIEU dit encore à MOÏSE : Tu parleras ainsi aux enfants d'Israël, l'ETERNEL, - ce sont les quatre consonnes du nom divin, - le DIEU de vos pères, le DIEU d'ABRAHAM, le DIEU d'ISAAC et le DIEU de JACOB, m'envoie vers vous… Je vous ai vus, et j'ai vu ce qu'on vous fait en Egypte, et j'ai dit : Je vous ferai monter de l'Egypte, où vous souffrez,.. dans un pays où coulent le lait et le miel* » (Exode 3/15-17).

En plaçant son serviteur MOÏSE à la tête du peuple, c'est DIEU lui-même qui en prend le commandement. Il lui fait passer la mer, et il engloutit en elle l'armée du Pharaon, qui détenait le pouvoir. DIEU lui-même conduit son peuple par la colonne de nuée, et la colonne de feu, à travers le désert. Il le groupe autour du mont Sinaï, pour lui donner la Loi, la Torah, qui sera mise en pratique à travers les siècles. « *Je suis l'ETERNEL votre DIEU. Vous observerez mes lois et mes ordonnances… l'homme qui les mettra en pratique vivra par elles. Je suis l'ETERNEL* » (Lév. 18/4-5).

Coup d'Etat de DIEU, Créateur du monde entier, Créateur et chef de son peuple, qui est intervenu Lui-même à ce point précis de l'histoire des hommes.

2.- <u>JESUS QUI EST VENU ET QUI VIENT.</u>

[10] Franchissons maintenant d'une marche rapide, par la pensée, les quelque trois mille cinq cents ans qui se sont écoulés depuis le temps de MOÏSE. DIEU a fait un second coup d'Etat, bien plus grand que celui de susciter MOÏSE : ce fut d'envoyer son FILS dans le monde en JESUS. Quelle préparation il a fallu, par toute l'histoire d'Israël, par toute la prédication des prophètes ! Et quels choix merveilleux DIEU a fait de libres créatures, qui ont préparé sa venue ; tout un mouvement de piété que nous n'avons appris à connaître de plus près que récemment, par les découvertes de Qumran ; puis ZACHARIE et ELISABETH qui mirent au monde JEAN, le dernier prophète de l'Ancienne Alliance, et, en même temps le fondateur du

Baptême de l'Alliance Nouvelle ; puis MARIE et JOSEPH, en qui se résume la fidélité séculaire du « Reste » d'Israël, obéissant à l'Ecriture, et en nourrissant leur FILS ! Puis ce fut le choix des apôtres, des premiers disciples et de la première Eglise, tout entière juive ; et le choix de SAUL de Tarse, pour être l'apôtre des nations...

DIEU est resté silencieux envers les nations pendant tant de siècles. Maintenant il leur parle. Coopérant avec la libre volonté des hommes, dont il fait ses ouvriers, DIEU écrit une nouvelle Histoire sainte, où, à côté des faiblesses, des erreurs et des péchés des hommes, se dessine la marche des âmes vers la sanctification, le salut et la vie éternelle. Les siècles passent. Nous arrivons à nos jours. Israël a commencé sa montée vers la Terre-sainte, et Jérusalem a cessé d'être foulée aux pieds par les nations.

Notre siècle est, d'un côté, un temps très beau. Par d'autres côtés, c'est un temps très difficile, marqué par de grandes angoisses spirituelles. Nous, qui sommes réunis dans la splendeur de la magnificence de l'ETERNEL, nous qui voudrions « habiter toute notre vie dans la maison de l'ETERNEL » (Ps 27.4), essayons de saisir les raisons de l'angoisse des hommes.

Il y a aujourd'hui une unification grandissante d'un monde sans DIEU. La science ne fournit, par elle-même, aucune explication du monde mais elle donne à l'homme un pouvoir grandissant sur son entourage, par l'invention, le montage, de machines de plus en plus complexes. Du temps que les individus vivent, ils sont enrôlés dans un système de production et de loisirs. Dès qu'ils sont morts, ils sont complètement oubliés, rayés des listes. A ceux qui vivent, et uniquement à eux, le monde promet un avenir, purement fallacieux, de justice et de paix. Mais la délinquance, la criminalité, le désordre, règnent, sous le mince vernis de la civilisation.

Les hommes qui vivent dans ce monde sont les descendants des chrétiens. Ils en gardent, DIEU merci, des grâces, dont ils sont souvent inconscients. Mais ils fuient loin de DIEU, ils tournent le dos au CHRIST. Le monde de l'Est est officiellement athée. Combien de chrétiens souffrent, en ce moment même, de la persécution, des menaces, sur leurs biens ou sur leurs vies, de l'emprisonnement dans des camps, de la mort elle-même ? Et nous, de l'Ouest, nous ne sommes capables de rien pour eux ; nos gouvernements sont sur un pied d'égalité et de bons rapports avec les gouvernements persécuteurs.

[11] Certes, il y a bien toujours des évangélistes et des missionnaires. Mais l'Eglise ne livre-t-elle pas, par eux, non une guerre offensive, mais une guerre défensive, qui, grâce à DIEU, nous préserve de la mort, mais n'empêche nullement le monde de suivre sa voie de progrès matériel et d'unification des esprits dans des entreprises purement terrestres ?

Ces temps difficiles nous sont prédits par les Ecritures pour la fin du monde. Il a été ordonné aux apôtres de porter le témoignage de l'Evangile jusqu'aux extrémités de la terre. Mais il n'a pas été promis que le témoignage gagnerait la majorité des nations. Il n'a pas été promis que l'Evangile établirait un royaume de DIEU sur la terre, avant l'Avènement du MESSIE et la résurrection des morts.

Les Ecritures prédisent encore que la masse d'Israël sera sauvée en venant à JESUS le MESSIE, celui qu'ils ont percé. Là, il faut le coup d'Etat de DIEU, comparable à l'appel de MOÏSE et à la manifestation de JESUS, venu dans l'abaissement. L'Eglise ne peut pas évangéliser Israël, et cela pour deux raisons.

La première raison est que, ce que les apôtres et la primitive Eglise n'ont pas réussi à faire, nous, les Païens, nous sommes encore plus incapables qu'eux de l'entreprendre. Branches de l'olivier sauvage greffées sur l'olivier franc, la parole de S. PAUL nous invite à ne pas nous enorgueillir. Or, c'est nous élever au-dessus de ce que nous sommes réellement que de croire que notre théologie, née et développée au sein de la pensée païenne, contient une vérité absolue, à laquelle les Juifs doivent se convertir. C'est le contraire, si paradoxal qu'il soit, qui est vrai. C'est nous qui avons à nous convertir à ce que les Juifs nous donneront quand ils auront entendu la voix d'En-haut. La parabole de Luc 15 annonce clairement le temps actuel. C'est le PERE qui sort de la salle du festin et qui va chercher son fils aîné, lui disant enfin : « Mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à toi » (Verset 31).

La seconde raison, qui nous empêche d'évangéliser les Juifs c'est notre péché, c'est l'imperfection de l'Eglise. Elle est divisée en trois parties. Elle s'est plantée dans les nations, qui ont poursuivi leur politique terrestre et leurs guerres. Elle a couvert, par tolérance, non par un pardon réel, des quantités d'iniquités. Par-dessus tout elle a contribué à l'antisémitisme, qui reléguait les Juifs au ban de la société, et qui a rejailli encore, en France par exemple, au moment de l'affaire DREYFUS, et dans la folie qui a emporté l'Allemagne, de 1933 à 1945. Nous chrétiens, nous n'avons pas pu empêcher les massacres d'Auschwitz, nous n'avons pas prononcé contre eux une parole qui les rende impossibles. Comment évangéliserions-nous les Juifs ?

« Le libérateur viendra de Sion, et il détournera de JACOB les impiétés [Esaïe 59/20] ; et ce sera mon alliance avec eux, lorsque j'ôterai leurs péchés [Jérémie 31/33] ». Ainsi parlent les prophéties d'Esaïe et de Jérémie, que cite le chapitre 11 de l'épître aux Romains. Il faut les prendre à la lettre. C'est de Sion que

viendra le libérateur. Il faut un coup d'Etat de DIEU pour Son peuple. DIEU le veut. DIEU va le faire. Je crois que plusieurs d'entre nous le verront.

3.- NOUS REPLACER SOUS LE BAPTEME.

[12] Ce qu'il nous appartient à nous, Eglise des Païens, de faire en ce temps de la fin, c'est une prière avant tout d'humiliation et de repentance. C'est de revenir à JESUS, à JESUS seul, dans sa miséricorde infinie.

Je voudrais souligner que c'est cela que signifie le Baptême, en particulier tel que nous l'avons donné dans notre petite rivière de l'Embroye, depuis la seconde guerre mondiale. Nous n'avons pas donné un Baptême qui supprime rien de ce qu'il y avait de bon dans la foi et dans la piété de nos devanciers. Nous n'avons pas donné le Baptême pour condamner une erreur, et nous envelopper d'une propre justice, qui nous aurait appartenu. Mais nous avons dit : JESUS vient. Consacrons-nous à son Avènement. Nous respectons la théologie du sacrement ; nous ne voulons pas la combattre. Mais nous voulons, unis à la vérité du passé, établir toutes choses dans la vérité de JESUS qui vient comme le MESSIE du monde. Cela suppose que notre foi nous dépouille de notre volonté propre : que nous voulions renoncer à tout péché connu dans la lumière ; supporter toute souffrance comme venant de DIE, et obéir pas à pas à Sa volonté.

DIEU a exaucé, je crois, cette prière de notre immersion. Il nous a éclairé d'année en année, sur ce qu'il attendait de nous. Aussi, en cette année1970, je veux reprendre tous les Baptêmes qui ont été célébrés au milieu de nous ; reprendre toute la consécration de ceux d'entre vous qui ne sont pas baptisés par immersion, et m'unir enfin aux personnes qui ont été baptisées ce dimanche 23 août, pour recevoir de DIEU une prière de repentance et d'humiliation, demandant qu'Il accomplisse lui-même le coup d'Etat de l'illumination d'Israël, du Baptême d'Israël.

Nous plongeant donc tous ensemble dans le Baptême d'immersion, reçu par nos frères et sœurs, confirmé en plusieurs d'entre nous, voulu par tous dans leur esprit, même si vous n'en jugez pas la forme extérieure utile, prions une prière qui soit près de JESUS, avec JESUS, chacun de nous seul, et tous ensemble un en JESUS. Cette prière demandera à notre SEIGNEUR un triple dépouillement.

1°) Dépouillons-nous d'abord en JESUS de notre soi-disant civilisation moderne, et de notre nationalisme. Nous cessons d'appartenir au monde des techniques, des modes, de la nouveauté et du modernisme, pour appartenir à JESUS, auteur d'un fait infiniment plus moderne, son Avènement comme MESSIE. Nous cessons d'appartenir à l'Etat, dans lequel nous vivons, comme des étrangers, appartenant à la cité du ciel, qui va être manifestée, non pas dans un lointain et irréel avenir, mais bientôt. Nous avons retiré nos vêtements ; nous nous-sommes donnés à lui ; l'eau et Son nom ont baigné notre corps tout entier. DIEU lui-même a prononcé sur nous le nom qui est inscrit dans son cœur, le nom de l'être qu'il aime dans sa miséricorde, à qui il pardonne son péché, qu'il sauve pour son Royaume. Replaçons-nous aujourd'hui dans le pardon qui nous donne accès au Royaume. Soyons des citoyens du royaume de JESUS, le MESSIE, qui unit tous les hommes sauvés en un seul corps, pour la vie éternelle, qui commence maintenant.

[13] 2°) Dépouillons-nous ensuite, j'ose le dire, de notre Eglise encore terrestre, encore en marche, pour appartenir, au fond de nous-même à JESUS seul, le MESSIE qui est venu dans l'abaissement, le MESSIE qui revient dans la gloire. Certes nous continuerons d'appartenir à notre Eglise, de prendre part à sa vie, d'obéir à ses commandements. Nous ne nous séparons pas de notre Eglise. Nous ne croyons pas nécessaire de créer une dissidence de plus. Mais, dans le for intérieur, nous voulons appartenir à JESUS, seul, comme JEANNE d'ARC lui a appartenu, même brûlée par des gens d'Eglise, liés à un pouvoir politique de son temps. Il nous faut réaliser, par la consécration du Baptême l'unité de la sainte Eglise universelle. Soyons protestants, soyons catholiques, soyons orthodoxes, mais repentons-nous de tous nos péchés de discorde, quels qu'ils soient, que nous les connaissions ou que nous les ignorions. Renonçons aux controverses et aux discussions. Laissons-nous instruire par chacun, de ce qu'il a reçu de JESUS. Soyons des sarments greffés sur le cep, qui est JESUS et le peuple d'Israël. Soyons, nous Païens, des sarments qui attendent une lumière plus grande sur JESUS, quand nos frères, la masse d'Israël, vont nous parler de nouveau de lui, et, je le crois, accomplir notre unité, pour JESUS, le MESSIE qui vient.

3°) Le troisième dépouillement qui nous est demandé est sans doute le plus difficile. Il faut déposer sur la berge, au moment où nous entrons dans le Baptême, nos affections humaines. Nous les retrouverons certainement toutes un jour dans la plénitude du MESSIE. Mais, pour le moment, l'appel que nous entendons est : « Que t'importe autrui ? Toi, suis-moi » [Jean 21.22]. L'amour véritable est l'amour de DIEU. La cité de DIEU est une cité bien ordonnée, dans laquelle le SEIGNEUR donne à chacun sa place. Le MESSIE détermine les liens que chacun des siens doit nouer dans son Royaume avec tous les autres êtres. Son ordre est parfait. N'ayons aucune crainte à ce sujet. Remettons-lui tous ceux que nous avons aimés, afin de nous aimer les uns les autres en lui seul.

J'adresse cet appel avec une particulière compassion pour ceux d'entre vous, frères et sœurs, qui voyez vos fils et vos filles courir loin de vous dans le monde. Vous les retrouverez, soyez-en certains. Ils vivront avec vous dans la vie éternelle, sur cette terre déjà, ou dans l'au-delà. Mais aujourd'hui, il y en a plusieurs qu'il faut laisser pour un temps, afin d'aller à JESUS seul. Et ceux qu'il nous est commandé d'aimer aujourd'hui, concrètement, effectivement, c'est vous qui êtes ici présents, vous qui recevez en esprit le Baptême au nom de JESUS le MESSIE qui vient.

Cette prière de dépouillement et de repentance, c'est toute l'Eglise universelle, qui est invitée à la prononcer. Comment y sera-t-elle invitée effectivement ? Je l'ignore, mais DIEU le sait. Vous êtes réunis ici. Je vous invite à la prendre. Misérables, faibles, pauvres et pécheurs, nous représenterons ainsi, lamentablement mais réellement, la sainte Eglise du MESSIE qui vient. Nous demanderons à DIEU qu'il inspire toute l'Eglise universelle à être unie dans la prière pour son coup d'Etat final, l'illumination d'Israël. Que par Israël illuminé sur celui qu'ils ont percé, nous soyons, nous Païens, amenés à l'unité d'un seul banquet, pour la vie éternelle, dans le royaume du MESSIE, JESUS.

III.- LE RENOUVEAU DU SAINT-ESPRIT

1.- CHEZ CORNEILLE ET AU XXe SIECLE.

[14] « Il y avait à Césarée un homme nommé Corneille, centenier dans la cohorte dite italienne » (Actes 10/1). Ce capitaine de l'armée romaine sympathisait avec le judaïsme, acceptait ses croyances et ses principes moraux, sans aller jusqu'à s'intégrer au peuple juif par la circoncision. Corneille est le premier des Païens, qui fut officiellement introduit dans l'Eglise, composée jusque-là uniquement de Juifs. C'est PIERRE, le chef des apôtres, qui, conduit vers lui, parle dans sa maison, où un groupe de personnes païennes sont réunies pour l'entendre.

Distinguons trois étapes dans la conversion de Corneille. Premièrement : depuis longtemps, il est gagné à la doctrine du judaïsme. Il croit en DIEU, l'ETERNEL, créateur du ciel et de la terre, et il le prie. Ici déjà, le salut lui vient des Juifs.- Dans une seconde étape, il y a l'action d'un Juif encore, l'apôtre PIERRE, qui, poussé par l'ESPRIT-SAINT, dit une parole dont il ne mesure peut-être pas toute la portée : « Tous les prophètes rendent de lui, - de JESUS, - le témoignage que quiconque croît en lui reçoit par son nom le pardon des péchés » [Actes 10.43]. A ce moment se produit une intervention de DIEU. Le SAINT-ESPRIT descendit sur tous ceux qui entendaient la parole : les fidèles circoncis, venus avec PIERRE, les entendaient parler en langues et glorifier DIEU. Ce n'est que dans une troisième étape que Corneille, sa parenté et ses amis, furent baptisés dans l'eau. Là, l'Eglise juive s'ouvrit aux Païens. C'est par cette brèche que passeront PAUL et BARNABAS, et les multitudes des Païens pendant 19 siècles.

Il y a donc ici une descente du SAINT-ESPRIT, un don ou un Baptême du SAINT-ESPRIT, qui est au point de départ de la conversion des Païens. Cette descente est marquée par le fait que les hommes parlent en langues et glorifient DIEU. L'enseignement de la première épître aux Corinthiens montre la place que tenaient dans la vie de l'Eglise les manifestations de l'ESPRIT, langues, prophétie, guérisons et plusieurs autres encore. L'apôtre PAUL recommande d'aspirer surtout au don de prophétie.

Lorsque l'Eglise est devenue une puissance, dominant les Etats de l'Occident, il fut admis que tous les citoyens d'une nation, - à part les Juifs, - devenaient chrétiens dès leur naissance par le Baptême aussitôt donné. Le don du SAINT-ESPRIT devint l'objet d'un des sept sacrements, celui de la confirmation. L'évêque seul le donne à tous les paroissiens de son diocèse. CALVIN constate que l'imposition des mains des apôtres était donnée en vue de distribuer ces « vertus merveilleuses et opérations manifestes », qui étaient nécessaires à la première génération. Mais, ajoute-t-il, elles ont cessé. Pourquoi donc donner une « confirmation » qui ne sert à rien ? (Institution - Livre IV - Ch. 19,6).

[15] Mais, depuis le début du XXe siècle, les charismes spirituels ont réapparu. Rejetés d'abord par les Eglises, ils ont été reçus dans les Assemblées de Pentecôte, qui groupent aujourd'hui quelques millions d'adhérents. Je les ai reçus moi-même en 1932. Mais je vous rendrai ce témoignage que, un jour précis de 1930, ne connaissant pas encore le mouvement de Pentecôte, j'avais demandé à DIEU le Baptême de son ESPRIT. En rencontrant, et en écoutant, notre frère, Douglas SCOTT, que DIEU a maintenant rappelé à Lui, j'ai reconnu la réponse de DIEU à la demande que je lui avais adressée vingt mois auparavant. J'ai eu également dans mon esprit, la conviction que je ne devais pas quitter l'Eglise Réformée de France. Dans les années qui ont suivi, DIEU a appelé un pasteur du mouvement de Pentecôte, M. David DU PLESSIS, par prophétie, à rendre témoignage du Baptême du SAINT-ESPRIT dans les Eglises. Il en est résulté l'effusion du SAINT-ESPRIT sur des centaines et des centaines de ministres des diverses Eglises protestantes, qui restent dans leur Eglise. Bien plus, le mouvement s'est étendu, aux Etats-Unis, et, je crois, également au Chili, à des catholiques, qui restent catholiques, tout en parlant en langues, en prophétisant, et en vivant la vie de l'ESPRIT sous la forme néo-testamentaire. Pour citer ici un petit fait, je

dirai que le journal *Le Christianisme au XXe siècle* a publié avec sympathie, en mai dernier, un entretien avec un pasteur du mouvement de Pentecôte, M. Bernard CLEMENT. Ce pasteur dit qu'il a prié lui-même « avec un prêtre anglican, un chirurgien épiscopalien, un pasteur baptiste d'une très grande église américaine et d'autres avec nous. Tous parlaient en langues, louant et bénissant DIEU à pleine voix ».

M. DU PLESSIS écrit que, pendant ces derniers mois, il a observé personnellement la profondeur et le zèle du mouvement de Pentecôte chez les catholiques américains. Dans les Etats du Minnesota, de l'Iowa et du Nouveau-Mexique, il a été l'hôte de monastères et d'institutions catholiques, où de grands miracles se produisent dans le nom de JESUS, par la puissance du SAINT-ESPRIT. Une conférence catholique de Pentecôte vient d'avoir lieu à l'Université Notre-Dame, dans l'Indiana, et a groupé 1500 personnes, venues des universités, des collèges et d'autres institutions de tout le pays. Actuellement, M. DU PLESSIS assiste, du 22 au 29 août, à un « Séminaire du SAINT-ESPRIT » qui se tient à l'université Pontificale de Salamanque, en Espagne. Ensuite, il doit aller à Rome, espérant un dialogue avec les catholiques.

Nous revenons vers la maison de Corneille, à Césarée, où les Païens parlent en langues et glorifient DIEU. Autour de nous, sur la Terre-sainte d'Israël, et dans la dispersion du monde, se tient le peuple juif, comme ceux que l'ETERNEL a sortis de leurs sépulcres et a ramenés dans leur pays. Maintenant, nous attendons, nous voulons, nous préparons, le moment où s'accomplira la parole adressée au peuple élu : « Je mettrai mon esprit en vous et vous vivrez ... et vous saurez que moi, l'ETERNEL, j'ai parlé et agi, dit l'ETERNEL » (Ezéchiel 37/14).

2.- LA FOI, L'AMOUR ET L'ESPERANCE.

[16] Je vous ai invités, hier, vous tous qui êtes ici, à un dépouillement, qui nous replace ensemble, dans l'immersion du Baptême, avec les frères et les sœurs qui ont été plongés dans l'eau de la rivière ce dimanche : dépouillement, dans l'humilité et la repentance, de notre civilisation nationaliste, de notre attachement à telle église particulière, dépouillement de nos affections, de nos amitiés et de nos attachements humains. Je veux vous inviter aujourd'hui à recevoir une plénitude. DIEU veut nous la donner. C'est pour cela qu'il nous a réunis, du Nord et du Midi, de l'Est et de l'Ouest. Il nous appartient, à nous, de nous ouvrir à la plénitude du SAINT-ESPRIT, qui descend sur nous de la part du PERE et du FILS.

La plénitude du SAINT-ESPRIT comporte deux aspects, dont j'aimerais parler en même temps. Je suis obligé cependant de traiter d'abord de l'un, puis de l'autre. Qu'il me soit donné de vous faire sentir, que ces deux aspects, l'un intérieur, l'autre extérieur, sont une seule et même réalité !

Dans l'intérieur de notre cœur, l'ESPRIT divin forme et développe les trois choses qui demeurent, la foi, l'espérance et l'amour-agapê. Combien nous sommes portés, nous Païens, à voir dans ces trois réalités, des vertus qui poussent au-dedans de chacun de nous. En réalité, DIEU les fait croître en nous, après nous avoir entés sur le seul cep, le CHRIST, en sorte que nous communiquons tous en Lui. Bien plus, nous, toutes les branches des nations païennes, nous avons été greffés sur l'olivier franc, sur la souche juive de l'Eglise chrétienne. Mais il y a si longtemps de cela ! Comme nos traditions se sont durcies, chacun dans notre nation, chacun dans notre religion ! Finalement, chacun de nous est plus ou moins isolé dans sa foi, dans sa pratique de l'amour et dans son espérance, un peu comme des piquets plantés en terre, les uns à côté des autres, en groupes divers, plutôt que comme une plante portant fleurs et fruits venant d'un seul cep.

Dans l'Union de prière, plus précisément dans cette Retraite, nous sommes appelés à une expérience commune. DIEU nous donne une foi unique, en JESUS, son FILS, notre SAUVEUR, Il nous donne d'être nourris ensemble de son corps rompu pour nous, et de son sang versé sur la CROIX. Chaque matin, au Temple, puis à Boissier, le sacrifice du SAUVEUR est mis sous nos yeux : le pain, la coupe ; le corps qui a donné son sang pour nous.

Le don de la CENE fortifie en même temps notre foi et notre amour-agapê. Il nous est demandé de nous aimer les uns les autres, en JESUS, nous qui sommes ici, c'est-à-dire que chaque cœur pardonne réellement à tous les autres toutes ses offenses ; que chaque cœur supporte réellement tous les autres, avec toutes les différences qui veulent, mais ne doivent pas nous séparer

[17] Bien sûr, demain, à midi, DIEU va nous prendre et nous placer, chacun où nous devons être. Quelques-uns seront groupés, travailleront ensemble. D'autres seront dispersés dans des communautés diverses, d'autres peut-être même isolés. Mais un lien indestructible est créé entre les cœurs, nous forgeant dans une prière commune, que nous porterons de mois en mois, et de jour en jour. Il importe que nous respections pleinement la liberté de chaque âme au service de DIEU. Un certain nombre, parmi vous, resteront de simples amis de l'Union de prière, sans prendre aucun engagement envers elle. D'autres seront participants, d'autres seront membres. Aimons-nous les uns les autres d'un seul cœur. Les uns reçoivent une vocation de célibat pour le service de JESUS, d'autres une vocation de mariage : aimons-

nous les uns les autres, sans chercher à imposer à autrui le chemin que nous avons choisi pour nous. Les uns donnent des offrandes d'une manière, les autres d'une autre, sous l'action du même SAINT-ESPRIT : aimons-nous les uns les autres, plus profond que toutes les questions d'argent. Les uns ont reçu une pleine lumière sur la théologie du vêtement chrétien. Ils choisissent leurs habits en JESUS et pour JESUS, sans se laisser dépouiller d'une chose ou de l'autre par une mode passagère. D'autres pensent, qu'il faut céder un peu à l'esprit du monde, en restant en deçà, en général, de ce qui est le plus nouveau ou le plus excentrique. Aimons-nous les uns les autres tels que nous sommes. Nous avons proposé, pour la Retraite, une Règle, que vous avez suivie par courtoisie, si vous n'êtes pas convaincus sur le fond. Mais vous serez aimés encore, dans la vie de chaque jour, quelle que soit votre manière de faire.

Pour moi, je désirerais beaucoup que nous soyons tous pareils sur un point : c'est que, dans une réunion de prière, nous exercions tous le ministère de la prière à haute voix. J'aimerais que le plus humble, le plus modeste, le plus timide, se lève, peut-être un des premiers et crie vers DIEU : « SEIGNEUR JESUS, je t'aime. Reviens bientôt, remplis-moi de ton ESPRIT-SAINT et illumine les yeux de ton peuple d'Israël ! » Mais je sais bien que, là aussi, nous devons être patients et doux envers tous, nous aimer les uns les autres tels que nous sommes, sachant aussi que DIEU entend toutes les prières, qui sont exprimées dans le cœur.

Foi, amour-agapê, et espérance. C'est dans la prière de l'espérance que la foi et l'amour unissent nos cœurs. Il faut nous porter dans la prière vers Israël, en demandant avec une foi certaine, au nom des promesses de JESUS, que le Tout-puissant accomplisse le coup d'Etat que l'Eglise est incapable de faire. Oh ! que l'Eglise universelle, sur la terre entière, se place dans l'humilité et la repentance pour tout le passé. Qu'elle voie Israël comme un corps réuni maintenant à sa terre, et sur lequel il faut que souffle le SAINT-ESPRIT !

Mais nous ne sommes pas les maîtres de l'Eglise universelle. Alors, prenons les devants. Soyons unis dans une foi réelle, un amour réel, une espérance réelle. Ouvrons notre cœur à DIEU pour les recevoir de lui, maintenant, en plénitude. Partons ensemble dans la prière pour la venue du MESSIE, pour la consolation d'Israël, pour son illumination. Prions pour que le SAINT-ESPRIT soit répandu maintenant sur les chrétiens d'origine païenne, leurs pasteurs, leurs évoques, leurs chefs religieux. Prions pour que le SAINT-ESPRIT soit répandu sur le peuple d'Israël et que, du Juif et du Grec, DIEU ne fasse plus qu'un seul, comme lorsque PIERRE baptisait le centenier Corneille.

3.- LE DEDANS ET LE DEHORS.

[18] Pour la pensée biblique, qui est une pensée hébraïque, le dedans et le dehors sont inséparables. Je vous ai parlé du côté intérieur du Baptême du SAINT-ESPRIT, qui est la foi, l'espérance et l'amour. Ce Baptême est donné à l'Eglise assemblée. Celle-ci connaît, certes, des moments de silence profonds, en particulier lors de la distribution de la Sainte-Cène. Mais que l'Eglise éclate aussi en chants de louange, en paroles de reconnaissance et d'adoration ! De plus, l'Eglise est tournée, non pas vers le passé, mais vers l'avenir, vers le MESSIE qui vient. Il faut donc prier, d'une prière à la fois ancienne et sans cesse nouvelle, pour préparer la venue du SEIGNEUR, Voilà où interviennent les manifestations du SAINT-ESPRIT, les charismes ou les dons, comme on voudra, les appeler, les langues, la guérison des malades, la parole de sagesse, d'intelligence, de prophétie.

C'est, je le crois, la volonté de DIEU de nous remplir tous du SAINT-ESPRIT au cours de cette Retraite. Après le dépouillement du Baptême, qui nous unit en CHRIST, le SAINT-ESPRIT nous remplit de foi, d'espérance et d'amour, offrez-vous tous à lui pour cette plénitude. Recevez, dans ces journées, un amour plus grand que jamais les uns pour les autres ; recevez une espérance plus forte que jamais dans la venue du MESSIE, JESUS, et de son Royaume. Seulement, vous le comprenez bien, ces réalités spirituelles, vivantes dans le cœur, ont leur manifestation extérieure. De même que l'on louait l'ETERNEL dans le Temple de Jérusalem, au son de la trompette, avec le luth et la harpe, avec le tambourin et avec des danses, avec les instruments à corde et le chalumeau, avec les cymbales retentissantes, de même nous louerons DIEU par le chant de nos cantiques, par nos prières en langues, et par nos prières ou nos prophéties inspirées.

C'est pourquoi je réponds « oui », à la question que l'on pose si souvent : y a-t-il pour chaque chrétien un Baptême du SAINT-ESPRIT ? Oui, il y a dans le cœur de DIEU, le désir que son SAINT-ESPRIT descende sur chacun de vous en particulier, s'empare de tout votre être, et de votre voix elle-même pour le servir et le glorifier. Là encore, nous ne ferons pas de lois. DIEU a son temps fixé pour chaque expérience précise où il .veut nous conduire. Pour moi, je le répète, c'est le 28 mai 1930, que j'ai demandé à DIEU le don de son ESPRIT d'une manière nette, et j'ai cru que je l'avais reçu. Je n'ai pas eu d'autre signe, sinon une lumière beaucoup plus grande dans la lecture des SAINTES-ECRITURES ; et également une conduite beaucoup plus précise de DIEU dans les détails de ma vie. C'est le 13 janvier 1932, que j'ai reçu le don de

prier en langues. Je redis cela à ma honte, car combien peu j'ai su agir pour le bien avec les dons que DIEU m'a donnés !

Quoi qu'il en soit, le but de cette Retraite de 1970 est bien, clair devant moi. DIEU donne un grand et complet pardon sur tout le passé, dans le sang de JESUS versé sur la CROIX. Il le donne aux anciens parmi nous, comme Il le donne aux jeunes, et à tous les âges intermédiaires ! DIEU nous place ensemble au même point, pour un renouveau du SAINT-ESPRIT en nous, pour une première et puissante effusion sur tous ceux qui, ne l'ayant pas encore demandé, tendront vers lui les mains, pour la première fois, afin de recevoir cette grâce.

[19] Ce renouveau du SAINT-ESPRIT est donné par DIEU dans l'amour. A quoi serviraient les dons spirituels les plus beaux sans l'amour ! S. PAUL a exprimé dans un langage sublime la vanité des langues, des prophéties, des miracles les plus extraordinaires, si nous n'avons pas la charité, l'amour-agapê. C'est dire que chacun de nous, sans regarder à lui-même, se réjouira de tous les dons donnés à d'autres. Ceux qui ne parlent pas en langues ne seront pas choqués s'ils entendent les premiers balbutiements de leurs frères. Ceux qui reçoivent de la grâce de DIEU des dons, n'en tireront aucune gloire car ils ne sont pas donnés à celui qui les reçoit, mais à l'assemblée, par le ministère de ceux qui ont un service pour le bien de tous.

Le renouveau du SAINT-ESPRIT est donné par DIEU afin de nous conduire, dans les jours et les mois à venir, à une prière tournée vers le MESSIE qui vient. La révélation de DIEU est pleine et entière, dans la vérité de DIEU ; les SAINTES-ECRITURES nous la donnent entièrement ; il n'y a rien à y ajouter, rien à en retrancher. Les manifestations de DIEU, elles, ne sont pas à leur terme ; et nous attendons la plus puissante de toutes, qui est l'établissement du royaume de DIEU, la victoire sur la mort, sur le péché et sur la souffrance. C'est pourquoi le SEIGNEUR a dit : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant. Quand le consolateur sera venu, l'ESPRIT de vérité, il vous conduira dans toute la vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir » (Jean 16/12-13). Les hommes ont inventé des machines, à qui ils demandent de leur révéler ce que sera le monde en 1975, en 1980, ou en 2.000. Nous chrétiens, nous ne regardons pas aux statistiques de la terre. Levant les yeux vers le ciel, nous attendons de l'ESPRIT-SAINT, qu'il nous conduise, de la part du PERE et du FILS pour la préparation de l'Avènement de JESUS.

Le renouveau du SAINT-ESPRIT, enfin, est donné par DIEU pour que chacun de nous, placé où il doit être, ait la force et le courage de tout supporter jusqu'à la fin, et de rendre témoignage jusqu'au bout à notre SEIGNEUR et SAUVEUR. La lecture biblique d'hier matin commençait par ces mots : « Sache que, dans les derniers jours, il y aura des temps difficiles » [2 Tim. 3.1]. Le SEIGNEUR lui-même dit de la fin des temps : « Et, parce que l'iniquité se sera accrue, la charité du plus grand nombre se refroidira… Si ces jours n'étaient abrégés, personne ne serait sauvé ; mais, à cause des élus, ces jours seront abrégés » (Matthieu 24/12 et 22).

Nous lisons dans le prophète Malachie : « Voici, j'enverrai mon messager, il préparera le chemin devant moi. Et soudain entrera dans son Temple le SEIGNEUR que vous cherchez. Qui pourra soutenir le jour de sa venue ? Qui restera debout quand il paraîtra ? » Le SEIGNEUR JESUS répond : « Veillez donc et priez en tout temps, afin que vous ayez la force d'échapper à toutes ces choses qui arriveront, et de paraître debout devant le FILS de l'homme ». (Malachie 3/1-2, Luc 21/36).

LA GREFFE JUDEO-CHRETIENNE

- 1971 -

(En présence de André Chouraqui)

I - NOTRE PECHE : ROMAINS 11 / 16-24

1.- MON PECHE.

[1] J'appartiens à l'Union de prière. Celle-ci est une communauté d'un caractère un peu spécial, parce qu'elle ne demeure pas dans un lieu déterminé. L'Union de prière a un centre, qui est ici-même, dans la maison de Boissier.[1] Un grand nombre d'entre vous, qui m'écoutez aujourd'hui, vous êtes membres de l'Union de prière. Vous êtes, pour quelques jours, dans notre maison commune; puis chacun de vous regagnera sa demeure et son travail, en restant lié aux autres par le cœur.

Avec nous, il y a cette année un ami, que je veux saluer de votre part à tous : c'est M. André CHOURAQUI, lequel a été maire-adjoint de Jérusalem et est maintenant le Délégué permanent de l'Alliance Israélite universelle, tout en restant membre du Conseil Municipal de Jérusalem. Je veux saluer également les quelques amis, Juifs d'origine, et qui ont cru au SEIGNEUR JESUS, qui sont au milieu de nous. J'espère que, tous ensemble, nous pourrons être unis dans une même prière. En tous cas, c'est là le but que je vous propose, au cours des trois études que je dois vous présenter.

L'Union de prière n'est pas une communauté indépendante. Elle est liée à une Eglise, petite en nombre, qui a été fondée il y a 400 ans, et qui se nomme l'Eglise Réformée de France. Cette Eglise, à son tour, est liée à la grande Eglise Catholique romaine, dont elle s'est séparée, mais dont elle a conservé des dogmes, par exemple la foi au DIEU qui est Un seul et en une SAINTE-TRINITE, que nous appelons le PERE, le FILS et le SAINT-ESPRIT. L'Eglise Réformée a conservé des rites essentiels, tels le Baptême et la Sainte-Cène, même si elle les explique d'une manière un peu différente. Elle a aussi en commun avec l'Eglise Catholique, tout le trésor des Saintes-Ecritures, même si, là aussi, les interprétations diffèrent sur tel ou tel point malgré tout secondaire, par rapport à la Révélation de DIEU reçue de part et d'autre. Ainsi, par la filière historique de l'Eglise Réformée et de l'Eglise catholique, l'Union de prière se rattache aux premiers apôtres, dont les disciples, des Grecs d'Asie-Mineure, semble-t-il, ont annoncé l'Evangile dans la Vallée du Rhône, au second siècle après JESUS-CHRIST.

Parlant au nom de l'Union de prière, je voudrais faire ce matin une confession de mon péché. Il est dit : « *Confessez donc vos péchés les uns aux autres, et priez les uns pour les autres, afin que vous soyez guéris.* » (Jacques 5/16). Je désire que vous preniez très au sérieux la volonté de confesser mon péché. Car je vais parler, en un sens, des péchés de tous les chrétiens. Mais sachez que les péchés que tous ont commis, je les ai commis, moi aussi. Je fais partie d'un corps qui se définit par ces quatre termes : l'Union de prière, l'Eglise Réformée, l'Eglise catholique, l'Eglise apostolique du début de l'ère chrétienne. Dans ce corps, nous sommes solidaires. Ce que l'un a fait, tous l'ont fait. C'est véritablement mon péché personnel que je veux dire, quand je parle des manquements des chrétiens.

[2] Que je dise tout d'abord la base biblique sur laquelle je m'appuie. L'apôtre PAUL enseigne, dans l'Epître aux Romains 11/32, que « *DIEU a renfermé tous les hommes dans la désobéissance, pour faire miséricorde à tous* ». Cela, je l'ai su quand je me suis donné à JESUS-CHRIST, - c'était en 1910 - et quand je me suis consacré de nouveau à son service, tout particulièrement à une date très importante pour moi ; et, si je la partage avec vous, - ce fut le 9 novembre 1929, dans le tout début du Réveil de l'Ardèche. Mais ai-je été sans péché depuis ? Loin de là ! Ma vie a été remplie de fautes, d'imperfections, d'erreurs de

---

[1] Note des éditeurs : La maison de Boissier dont il est ici question est une ancienne filature du 19ème siècle située dans le vieux village de Charmes-sur-Rhône au bord du torrent de l'Embroye. Ce vaste bâtiment fut acheté en 1946 par le pasteur Dallière pour y installer l'internat des garçons du « Cours Isaac Homel », école protestante privée qui préparait les élèves au brevet du collège. Elle ferma ses portes en 1975. Pendant les vacances scolaires, la maison de Boissier servait aussi aux réunions de l'Union de prière, sorte de tiers-ordre protestant également fondé par le pasteur Dallière en 1946. Actuellement, la maison de Boissier accueille principalement les retraites annuelles de l'Union de prière ainsi que d'autres groupes chrétiens qui trouvent en ce lieu paisible un cadre propice à la méditation et à la prière.

toutes sortes. Ce sont ces fautes que je voudrais relier à toutes celles qui furent commises dans le Corps de CHRIST au cours des âges.

L'Eglise chrétienne a annoncé JESUS-CHRIST ; mais elle l'a trahi aussi. C'est exactement ce que j'ai fait moi-même. L'Eglise chrétienne a proclamé la loi de JESUS-CHRIST, loi fondamentale d'amour pour DIEU et pour le prochain. Combien de fois l'a-t'elle enfreinte dans la pratique ! Combien de fois, tout au long de ma vie, j'ai transgressé moi-même cette Loi !

Dans le jardin d'Eden, avant la Chute, DIEU avait donné à l'homme un seul commandement : « *Tu pourras manger de tous les arbres du jardin, mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal ; car le jour où tu en mangeras, tu mourras.* » Genèse 2/17. La chute de l'homme fut la désobéissance à ce seul commandement. La chute, les chutes de l'homme chrétien, c'est la désobéissance au Sommaire, dans lequel JESUS résume toute la loi des Saintes-Ecritures : « *Tu aimeras le SEIGNEUR, ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée. C'est le premier et le plus grand commandement. Et voici le second, qui lui est semblable : tu aimeras ton prochain comme toi-même.* » Matthieu 22/37-39. L'apôtre PAUL montre, dans le chapitre 7 de l'Epître aux Romains, que l'homme, relié à DIEU seulement par les détails de la Loi, et négligeant le commandement suprême, désobéit à la volonté de DIEU. C'est ce qu'enseignait, très exactement, le grand docteur Juif, Bahya Ibn PAQUDA, qui vivait au XIème siècle, et que M. CHOURAQUI a traduit en 1942-44, alors qu'il demeurait dans la Haute-Loire. Dans cette « Introduction aux devoirs des cœurs », le Sage Israélite dit, par exemple, en citant le Talmud : « Les Docteurs disent : Pourquoi Jérusalem fut-elle détruite ? Parce qu'on s'y tenait à la lettre de la loi, s'éloignant de son esprit de clémence. Rab HOUNA disait : quiconque ne se consacre qu'à la lettre de la Torah, est semblable à l'athée, ainsi qu'il est dit : nombreux furent les jours pour Israël sans vrai DIEU. Il faut joindre à la Torah la charité. » (introd., pp. 346-347).

Ce que je dis de moi-même n'est-il pas vrai de nous tous, chrétiens, qui sommes des pécheurs sauvés, mais qui restons pécheurs ? Que .l'ESPRIT de DIEU éclaire le cœur de chacun de vous sur son propre péché ! Car je veux faire un pas de plus. Je veux montrer que par notre solidarité dans le péché, nous avons, nous chrétiens, causé à l'œuvre du SEIGNEUR un tort immense. Nous avons répandu son nom sur la terre : oui, je le sais. Seulement, en même temps, nous avons voilé son nom par les destructions qu'a causées notre péché. Nous sommes coupables de tout ce qu'il y a de lamentable dans l'état où se trouve aujourd'hui l'Eglise.

2.- <u>NOS DIVISIONS.</u>

[3] Pendant le mois d'août, qui vient de s'écouler, des catholiques et des protestants se sont battus en Irlande du Nord, et il y a eu des morts, tués par les armes. Au premier abord, nous sommes bien étrangers à ces luttes. Cependant, si l'on y regarde de plus près, ce sont des chrétiens baptisés qui s'affrontent ainsi. L'apôtre PAUL nous dit : « *Vous êtes tous fils de DIEU par la foi en JESUS-CHRIST; vous tous, qui avez été baptisés en CHRIST, vous avez revêtu CHRIST.* » Galates 3/26-27. Voilà donc des chrétiens baptisés qui s'opposent entre eux. Non seulement, nous formons un même corps avec eux mais c'est notre propre corps, qui est déchiré dans ces émeutes.

Comment cela est-il possible ? Est-ce seulement pour des motifs religieux que s'opposent ces catholiques et ces protestants d'Irlande ? Certainement pas. Il y a une opposition religieuse entre les partis en présence, mais il s'y mêle aussi une opposition politique. Les chrétiens sont, en même temps que des chrétiens, citoyens de tel ou tel Etat, membres de tel ou tel parti, groupés autour d'intérêts terrestres. Nous y sommes habitués : c'est pourquoi des événements comme ceux de l'Irlande du Nord nous émeuvent peu.

Si j'ai pris pour point de départ cette lutte à la fois religieuse et politique, que nous avons sous les yeux, il me suffit d'ouvrir un manuel d'histoire pour constater combien ont été nombreuses les guerres de religion, dans lesquelles les chrétiens se sont opposés les armes à la main. De toutes ces guerres, je suis, moi aussi, solidaire. En moi, l'animosité contre mon prochain ne va pas jusqu'aux coups - et encore ! - aux blessures et aux meurtres. Mais il suffit qu'il y ait, dans mon cœur, des sentiments d'hostilité contre le prochain, pour que je sois déjà engagé, par ces sentiments même et par bien des paroles, dans un état de guerre.

Avançons encore d'un pas. Considérons maintenant les guerres politiques, dégagées plus ou moins complètement d'éléments religieux. Depuis des siècles, elles ne cessent de se dérouler. Nous le savons, nous qui, en notre 20e siècle, avons été engagés, les plus âgés d'entre nous, dans une ou deux guerres mondiales. Les plus jeunes mêmes vivent dans un monde, où les pays sont armés, prêts à la guerre, les Etats les plus puissants disposant de ces bombes atomiques, qui furent inaugurées, deux fois, il y a 26 ans de cela, en ce mois d'août, sur le territoire du Japon.

Tout cela nous paraît naturel, inévitable. Pourtant, c'est un état de choses tout à fait contraire à l'enseignement du Nouveau Testament. Au premier siècle de l'ère chrétienne, les croyants forment vraiment un seul corps. La loi d'amour, donnée par le SEIGNEUR, s'applique à tous. PAUL écrit aux Romains, aux Corinthiens, aux Galates, et à tant d'autres Eglises. Imaginerait-on une guerre où les chrétiens de Rome s'entretueraient avec ceux de Corinthe ou de Galatie ? Bien plus, tous ces fidèles sont liés aux Juifs de Jérusalem et de la Judée, qui furent les fondateurs de l'Eglise. « *Maintenant, en JESUS-CHRIST*, écrit PAUL aux Ephésiens, *vous qui étiez jadis éloignés, vous avez été rapprochés par le sang de CHRIST. Car il est notre paix, lui qui des deux n'en a fait qu'un, et qui a renversé le mur de sépa-*[4] *ration...* » 2/13-14; le mur de séparation qui s'élevait, veut-il dire, entre les Juifs et les Païens. Dans tout ce passage, le mot de « paix » revient sans cesse, comme un motif dominant. La mort du CHRIST a apporté la paix profonde sur la terre, du moins entre tous ceux qui se réclame de Lui. Ceux du dehors, ne faut-il pas les aimer aussi, leur annoncer l'Evangile de la Paix ? Si ceux qui repoussent le SEIGNEUR vont jusqu'à employer la violence, le chrétien ne doit-il pas subir la persécution, comme un témoignage rendu à sa foi en la résurrection des morts ? C'est bien ce qui s'est passé, dans l'empire romain, jusqu'en l'année 312. Innombrables furent les martyrs, qui subirent la mort sans la donner. Dans le Nouveau Testament même, nous assistons au martyre d'ETIENNE (Actes 7), et à celui d'un des 12 apôtres, JACQUES frère de JEAN, mis à mort par le roi HERODE.

Il s'est donc passé, au début du 4e siècle un événement capital, dont les effets s'étendent jusqu'à nos jours. Ce fut le fait de la conversion de l'empereur CONSTANTIN, qui introduisit dans le christianisme cette notion, que l'évangélisation ne se faisait plus par la conversion des âmes à JESUS-CHRIST, mais par la profession chrétienne du chef de l'Etat. Quand les Barbares envahirent l'empire romain, les nations se constituèrent. La règle générale fut que, lorsque le souverain se faisait baptiser, comme CLOVIS par exemple, toute la nation devenait chrétienne. Au lieu de l'Eglise chrétienne, fondée directement sur le CHRIST, accomplissement de la Loi, les hommes d'Europe constituèrent une chrétienté, dans laquelle chaque Etat imposa d'un bloc toutes ses lois à ses membres.

Les papes de Rome s'efforcèrent de maintenir une unité de l'Eglise, l'unité catholique du dogme, des liturgies et du gouvernement. Mais la situation était retournée par rapport aux premiers siècles. Au lieu d'être les persécutés, les chrétiens, groupés dans leurs structures politiques, devinrent les persécuteurs; ce furent les hérétiques, qui reçurent bon gré mal gré, la couronne du martyre. C'est là ce qui s'est passé encore aux 17e et 18e siècles dans notre Ardèche entre autres : qu'il me suffise de rappeler le souvenir d'ISAAC HOMEL, qui fut 40 ans le pasteur de Soyons et de Charmes, et qui fut mis à mort à Tournon en 1633, à cause de sa Foi protestante.

L'œuvre de la Mission chrétienne s'est poursuivie pendant ces siècles de chrétienté. Seulement le changement de la structure du christianisme a, à mon sens, beaucoup retardé l'œuvre de conquête commencée par l'apôtre PAUL. Au lieu d'annoncer l'Evangile aux Musulmans, comme le demandait Raimond LULLE, on fit contre eux les Croisades. Quand l'Amérique fut découverte, il y eut certes, des missionnaires, mais il y eut aussi des conquérants, - baptisés et chrétiens eux aussi – qui dépouillèrent et massacrèrent les civilisations et les peuples.

DIEU a permis tout cela. Il a permis que l'évangélisation des païens fût une longue histoire où la sainteté des uns serait mêlée au bruit de guerre des autres. Il est de toute évidence, que nous sommes solidaires de tous ces âges passés, que nous portons leur péché dans notre propre péché. Et il faut maintenant aller plus loin dans la confession de notre péché de chrétiens.

3.- LES CHRETIENS ET LES JUIFS.

[5] Vous me direz, - et vous aurez raison, en un sens, de me le dire, - que nous ne sommes plus dans la situation de la chrétienté. Les chrétiens ne se persécutent plus entre eux; ils n'entreprennent plus, depuis longtemps, de Croisades contre les Musulmans ou contre les Albigeois. Il y a eu, au 17e et au 19e siècles, un admirable mouvement missionnaire, plus dégagé qu'auparavant de buts politiques. Au 20e siècle, nous sommes contemporains du mouvement œcuménique, de dialogues et d'échanges, qui se poursuivent dans un esprit de paix, dans une recherche de l'amour. Toutefois, je crois que nous n'irons au fond de notre repentance, que si nous voyons d'abord notre péché jusqu'au fond.

Or le fond de notre péché réside dans la conduite que nous avons tenue, à travers les siècles, et encore en ce siècle-ci, à l'égard du peuple Juif. DIEU a maintenu son peuple d'Israël en exil pendant 1900 ans.

Mille fois, ce peuple, s'il avait été comme les autres peuples, aurait disparu. Toujours le SEIGNEUR a conservé, surtout pendant ces 10 derniers siècles à travers les massacres et les expulsions, ce peuple qui n'avait plus de terre à lui. Fondée dans le lien spirituel des Saintes-Ecritures, l'Unité des dispersés s'est maintenue. Dans l'époque contemporaine, si beaucoup sont athées ou non-pratiquants, les Juifs ont gardé

encore leur unité dans la persécution qu'ils ont subie, de la part d'un peuple, saisi de folie peut-être dans la personne de ses chefs, mais d'un peuple chrétien cependant, et dont tous les chrétiens sont solidaires.

Ici nous devons remonter, non pas à l'an 312 seulement, mais à la fin du 1er siècle après JESUS-CHRIST. A partir du 9 ab 70, - destruction de Jérusalem par les Romains commandés par TITUS, - et de l'an 135, où fut écrasé BAR-KOCHEBA, qui s'était révolté contre l'empereur HADRIEN, les Juifs cessèrent de se convertir à JESUS. Ils avaient été 3.000, uniquement Juifs, à répondre à l'appel de l'apôtre PIERRE, le jour de la Pentecôte ; sans cesse il nous est dit dans le livre des Actes que le nombre des disciples s'accroissait, et c'étaient uniquement des Juifs. « *L'Eglise était en paix dans toute la Judée, la Galilée et la Samarie, s'édifiant et marchant dans la crainte du Seigneur, et elle s'accroissait par l'assistance du SAINT-ESPRIT.* » 9/31. C'était une Eglise composée uniquement de Juifs, dans laquelle l'entrée des Païens posait une grosse question, non encore résolue. Quand les Païens furent admis, ils le furent à côté des Juifs, dans les Eglises mixtes, où PAUL peut dire que le mur de séparation est abattu entre les Juifs, - il l'était lui-même, - et Païens.

Mais la masse du peuple Juif resta juive. Vers 70-135, l'Eglise devint uniquement païenne. PAUL le sentait déjà de son vivant. Des Juifs répondaient à son appel, mais bientôt Paul était chassé des synagogues. Il avait dans le cœur un chagrin continuel pour ses coreligionnaires, qui n'acceptaient pas le CHRIST : Romains 9/1-5. Dans les chapitres 9, 10, 11 de l'épître aux Romains, il cherche le pourquoi de cette situation. Je ne crois pas qu'il arrive du premier coup à voir clair. Il pense tout en dictant sa lettre. N'est-il pas dit au peuple d'Israël dans Deutéronome 32/21 : « *J'exciterai votre jalousie par ce qui n'est point une nation, je provoquerai votre colère par une nation sans intelligence ?* » Romains 10/19. Enfin, au chapitre 11, la vérité perce pleine et entière par le SAINT-ESPRIT : « *Je dis donc : est-ce pour tomber qu'ils ont bronché ? Loin de là ! Mais, par leur chute, le salut est devenu accessible aux Païens, afin qu'ils fussent excités à la jalousie.* » v.11.

[6] Ainsi, les Juifs ont été mis à part, à côté du développement de l'Eglise chrétienne, mais qu'est-ce qui autorisait les chrétiens à haïr et à persécuter les Juifs ? N'y a-t-il pas là une faute terrible : ces meurtres, ces violences, ces noms de mépris, cette exclusion du genre humain ? De même que, théoriquement, il me semble que l'Eglise des premiers siècles aurait pu demeurer l'église de l'amour, si elle n'était pas tombée, au 4e siècle, dans la politique, il me semble aussi que l'église de l'amour aurait pu avoir une attitude de paix envers le peuple d'Israël. Le fondement de l'Eglise, c'est une masse humaine juive. Les Saintes-Ecritures, pour les chrétiens, sont celles de l'Ancien Testament. Ils chantent les même psaumes, ils ont les mêmes prophètes, ils ont un Sauveur qui est mort pour les Juifs et les chrétiens. Dans le Nouveau Testament, je ne trouve que des motifs de paix perpétuelle entre chrétiens, obéissant à la Loi de l'Amour, et les Juifs, qui étudiaient la Loi et lui obéissaient, sans reconnaître en JESUS le DIEU de la grâce.

Si le mal politique est entré dans l'Eglise au début du 4e siècle, il me semble que le mal de l'hostilité contre les Juifs a dû commencer dans le cœur des chrétiens dès le second siècle. Et le mal politique était préparé par l'abandon d'un esprit de paix à l'égard du peuple juif selon la chair. Séparées, coupées de leur racine, les branches de l'olivier sauvage ont voulu édifier une chrétienté qui supprimait Israël et effaçait son souvenir. Chaque nation chrétienne a oublié la loi d'amour, qui n'était plus pratiquée que par les saints et les humbles. Elle a édifié un système de lois christianisées, qui faisait de chacune d'elles, une sorte de fausse héritière du peuple d'Israël, prenant la place du peuple d'Israël ancien.

De même que j'ai confessé mon propre péché en constatant les divisions entre les chrétiens, de même je retrouve la solidarité avec le péché de toute l'Eglise, dans mon attitude envers Israël. Je ne suis pas meilleur que les autres. J'ai une part de responsabilité dans l'attitude chrétienne à travers les âges, et j'ai ma part de responsabilité dans la persécution d'HITLER. On trouvera dans mon cœur des germes mauvais, qui, sans la protection de la grâce, auraient fait de moi un persécuteur effectif.

Aujourd'hui DIEU demande à l'Eglise de se repentir des deux grandes fautes, des deux grands crimes, qu'elle a commis depuis des siècles : le mélange avec la politique, et la haine contre Israël. De ces fautes, de ces crimes, je suis coupable, et je crois, frères et sœurs, que vous êtes coupables, chacun pour sa part. Comme Union de prière, ne voulez-vous pas apporter à notre PERE l'Humiliation et la repentance pour notre péché, à la fois séculaire et personnel ?

II. -LE MESSIE : Luc 15/20-32.

1.- JESUS, LE MESSIE.

[7] Je me rappelle cette parole de mon maître, Wilfred MONOD, qui disait que le christianisme a un MESSIE sans messianisme, et que le socialisme a un messianisme sans MESSIE. Le christianisme est, en ce sens, tourné vers le passé ; il garde le souvenir et l'enseignement de JESUS; il les répète, les annonce et les étudie. Mais, quant à l'avenir, le christianisme reste dans le vague : il n'a pas, comme l'ont les socialistes, l'annonce d'un bonheur terrestre à édifier, à conquérir. Soyez chrétien : l'Eglise vous conduira volontiers de votre premier à votre dernier souffle ; elle a une liturgie préparée pour vous accueillir tout enfant, une liturgie également pour vous ensevelir, après vous avoir accompagné dimanche après dimanche, si vous avez été fidèle. Année liturgique sans fête de septembre (« cabanes ») ![2] A tout cela, il n'y a pas de but qui soit assigné; vous pouvez vaquer aux affaires relatives et passagères de la terre, ou vous consacrer à un ministère dans l'Eglise; dans l'une ou l'autre situation, vous n'aurez pas devant vous une fin fixée à l'histoire de l'humanité.

Nous nommons JESUS le CHRIST. Ce mot signifie qu'il est l'OINT de DIEU, le MESSIE. C'est donc que, ayant paru sur la terre il y a plus de 1900 ans, Il reviendra un jour..., un jour tellement lointain, tellement vague, que nous n'avons pas à nous en occuper. Ainsi, il y a du vrai dans la parole que je citais de Wilfred MONOD. Nous connaissons JESUS, et nous lui donnons le nom de MESSIE, un peu comme un titre honorifique, qui ne concerne pas la réalité de notre vie : un MESSIE sans messianisme.

Je veux soutenir devant tous que le christianisme est, comme son nom même l'indique, un messianisme. Je prendrai pour point de départ la parabole de l'enfant prodigue. « *Un homme, dit JESUS, avait deux fils.* » Luc 15/11. La parabole enseigne les choses divines, et ce père représente DIEU, notre PERE. Il a deux fils; comment cela, deux fils ? N'a-t-il pas une multitude innombrable de fils ? Oui, mais le PERE, loin dans le passé, a dit à ABRAHAM : « *Va t'-en de ton pays, de ta patrie, et de la maison de ton père, dans le pays que je te montrerai. Je ferai de toi une grande nation.* » Genèse 12/1-2. Depuis cet appel, auquel ABRAHAM répondit par la foi (Romains 4/1-5), l'humanité s'est composée de deux fils de DIEU : un peuple élu, auquel DIEU s'est fait connaître, à qui il a donné une Loi, un culte, une grande lumière sur lui-même, l'ETERNEL et l'UNIQUE. Prenant leur part de biens terrestres, les autres peuples, livrés à eux-mêmes, ont manifesté le péché de leur cœur ; ils se sont livrés à la prostitution de l'idolâtrie ; « *ils ont changé la gloire du DIEU incorruptible en images représentant l'homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes et des reptiles.* » Romains 1/23.

JESUS, venant sur la terre, se trouve en face de ces deux peuples. Envoyé lui-même seulement aux brebis perdues de la maison d'Israël, il groupe un reste du peuple Juif, pauvre et petit, qui sera le noyau primitif de l'Eglise et annonce la conversion du fils cadet. Voici que, abandonnant son long exil, celui-ci va revenir vers son PERE. Parmi les contemporains [8] de JESUS, se trouvait un nommé SAUL, de Tarse, Juif, qui devait être chargé d'annoncer l'Evangile aux Païens. Ils entendirent l'appel. Ils laissèrent leurs idoles, crurent au vrai DIEU, au DIEU d'Israël, à son amour et à sa grâce. « Comme il était encore loin, son père le vit et fut ému de compassion, il courut se jeter à son cou et il le baisa. » Luc 15/20.

Voilà tout un aspect des 19 siècles écoulés. Le fils cadet, autrefois rejeté, a été invité à entrer dans la salle du festin. Le christianisme a été un messianisme, chaque fois qu'un peuple païen nouveau est entré dans la foi. La liberté de l'homme a joué, en même temps que la liberté de la grâce de DIEU. L'Eglise est tombée, hélas !, dans les péchés dont nous parlions hier. Mais à travers des hauts et des bas, à chaque génération, il a paru des chrétiens messianiques. Ce sont les missionnaires qui sont allés plus loin, toujours plus loin, chez les peuples païens, les invitant à entrer dans la salle du festin préparée par le PERE céleste. « *Cette bonne nouvelle du royaume sera prêchée dans le monde entier*, avait dit JESUS, *pour servir de témoignage à toutes les nations. Alors viendra la fin* ». Matthieu 24/14.

Avons-nous lu toute la parabole de l'enfant prodigue ? Non. Car il est question du fils aîné, qui « *se mit en colère et ne voulut pas entrer* ». Luc 15/28. A travers tous les âges du messianisme chrétien, - âges peut-être bien longs, bien retardés par les fautes des disciples de JESUS - par un véritable miracle de l'ETERNEL, nous le disions déjà hier, le fils aîné a vécu en exil à son tour, sans sa terre, pourchassé d'un peuple vers l'autre, et demeurant cependant lui-même, peuple Juif, peuple de l'alliance éternelle conclue au début de la Bible par la parole adressée par DIEU Lui-même à ABRAHAM.

---

[2] N.d.e. : Par cette remarque, le pasteur Dallière souligne le fait que, des trois grandes fêtes juives de pèlerinage : fêtes des cabanes (soukkoth), Pâque (Pessa'h), Pentecôte (chavou'oth), seules les deux dernières ont été reprises dans le calendrier liturgique chrétien.

Or que lisons-nous ici dans l'évangile de Luc ? « *Son PERE sortit et le pria d'entrer.* » - (« Fais-tu bien de t'irriter ? » Jonas 4). Il y a donc, à la fin des temps, une nouvelle manifestation de DIEU, dans l'attente de laquelle nous devons nous tenir. Or, je veux montrer dans un instant, que nous sommes au moment où cette invitation de DIEU va avoir lieu. Ici je voudrais m'inviter moi-même, tout le premier, à une très grande humilité. Je sais qu'il va y avoir un dialogue entre DIEU le PERE, et son fils aîné, le peuple d'Israël. Il est très remarquable que, dans cette parabole, JESUS ne se mette pas du tout en scène. Il était le berger qui va après sa brebis perdue jusqu'à ce qu'il la trouve (15/4). La femme, qui cherche sa drachme égarée (Luc 15/8) est peut-être l'Eglise, mais ici, dans la parabole de l'enfant prodigue, c'est le PERE même qui agit. Et quand le PERE va parler à son fils aîné, Israël, moi j'ai à me taire, et à écouter ce que mon frère aîné me dira de la part du PERE. Le salut vient des Juifs. Cette parole redevient actuelle. Elle fut le texte de la dernière prédication de M. de RICHEMOND le 25 octobre 1970.[3] Notre salut de chrétiens va, je crois, revenir du peuple d'Israël.

2. - ISRAËL, LE PEUPLE DU MESSIE.

[9] Je ne puis faire autrement, dans ce paragraphe, comme dans toutes mes études, que de parler d'un point de vue chrétien. Mais je ne le ferai pas dans un but de prosélytisme. J'essaierai, au contraire, d'aller le plus loin possible dans le sens de la pensée juive, acceptant de mettre un point d'interrogation en marge de mes affirmations. Pour trancher, pour exposer la vérité, j'en appelle à DIEU lui-même, notre PERE commun. C'est ce que font également les Juifs pieux, en sorte que nous tenons là le point de départ d'une prière commune : Que DIEU nous éclaire les uns et les autres sur le MESSIE qui vient, prière que je m'efforcerai d'étoffer encore par la suite.

Car Israël fut, bien avant nous, païens devenus chrétiens, le peuple du MESSIE. Je me tiendrai ici à deux grands textes des Saintes Ecritures, le chapitre 11 et le chapitre 53 du prophète Esaïe :

> « *Puis un rameau sortira du tronc d'ISAI,*
> *et un rejeton naîtra de ses racines* » Esaïe 11/1.

C'est un descendant de DAVID qui est annoncé ici. L'ESPRIT de l'ETERNEL reposera sur lui :

> « *Il ne se fera ni tort ni dommage sur toute ma montagne sainte,*
> *car la terre sera remplie de la connaissance de l'ETERNEL,*
> *comme le fond de la mer par les eaux qui la couvrent.*
> *En ce jour, le rejeton d'ISAI sera là comme une bannière pour les peuples ;*
> *les nations se tourneront vers lui, et la gloire sera sa demeure.* » Esaïe 11/9-10.

Dans Esaïe 53, c'est du serviteur souffrant qu'il est question, lui qui est « *blessé pour nos péchés, brisé pour nos iniquités.* » v. 5. Mais, « *après avoir livré sa vie en sacrifices pour le péché, il verra une postérité et prolongera ses jours ; et l'œuvre de l'ETERNEL prospérera entre ses mains.* » v. 10.

Puis-je dire ici, en toute liberté, que ce n'est pas nous, Païens, qui avons appliqué ces prophéties à JESUS de Nazareth : ce sont les Juifs de la première Eglise, qui nous ont présenté, notamment par S. PAUL, la vie et la mort de JESUS comme annoncées dans les écritures. Nous avons cru en leur témoignage, avant tout sur la foi en la résurrection de JESUS : « *Si CHRIST n'est pas ressuscité, notre foi est vaine.* » 1 Corinthiens 15/17. Pour nous, la résurrection de JESUS, à laquelle nous croyons, relie les deux manifestations du MESSIE dans l'histoire. Comme le dit, au second siècle, JUSTIN MARTYR, dans son dialogue avec le Juif TRYPHON : il y a pour nous une première parousie du MESSIE dans la souffrance, et une seconde parousie du MESSIE lorsqu'il paraîtra « dans la gloire et au-dessus des nuages » (14,4).

Nos frères Israélites n'admettent pas, ou ne savent pas, que JESUS ait été une première manifestation du MESSIE. Ils tiennent d'autant plus fermement que le MESSIE doit apparaître à la fin des temps, tandis que, nous le disions tout à l'heure, nous chrétiens, nous regardons plutôt à ce qui concerne la première venue du MESSIE, qu'à la seconde.

Mais acceptons, par hypothèse, la thèse juive. Elle est que le MESSIE n'est pas encore venu, mais qu'il va venir. Ici se pose une grande question sur le sens des souffrances du peuple Juif pendant le long exil.

[10] JUDA HALEVY, de Tolède, enseignait au 12e siècle, que le destin d'Israël « reste aussi exceptionnel au temps de l'exil qui est, pour Israël, celui de l'abjection. Humiliés, chassés, crucifiés par l'exil, les Juifs réalisent dans leur condition déchue, souvent jusqu'au martyre, l'état de pauvreté et de

[3] N.d.e. : Le pasteur de Richemond était membre du Directoire de l'Union de prière, équipe de sept pasteurs que Louis Dallière avait réunis autour de lui dès 1950. Le pasteur de Richemond exerça son ministère en Ardèche et fut un proche collaborateur de Louis Dallière.

passion consentie pour l'amour de DIEU, que les chrétiens et les Musulmans regardent comme un état idéal. »[4]

Autrement dit, les souffrances d'Israël dans l'exil, qui rapprochent « l'Heure de la Délivrance », doivent être mises en rapport avec la prophétie d'Esaïe 53 sur le MESSIE souffrant. Eh bien, je crois qu'il faut voir là une intuition extrêmement profonde. L'interprétant du point de vue chrétien, je dirai qu'Israël, sans connaître JESUS comme le CHRIST, a souffert avec Lui pendant tout le temps où il a été persécuté, spécialement par nous. La souffrance, surtout infligée par le prochain, a quelque chose de sacré en celui qui la subit. Les Juifs devaient être, - mystérieusement -, mis de côté, pendant le temps où la porte du salut a été ouverte aux Païens. Hors de la salle du festin, toujours sous le regard de DIEU, qui leur a été fidèle, ils ont souffert par nous, et pour nous. Eux aussi, ont achevé de souffrir dans leur chair, ce qui manquait aux souffrances de JESUS-CHRIST, pour son Corps, qui est l'Eglise. Ce n'est qu'ainsi que je m'explique ce long exil, et la permission par laquelle DIEU nous a laissé suivre, dans un sentiment de victoire chrétienne sur la terre, les mauvais penchants de notre cœur mal converti. Combien, éclairés maintenant, nous aimerions mieux qu'il n'en eût pas été ainsi. Mais ce qui est fait, est fait.

Maintenant je dis que le temps fixé aux nations pour écouter le témoignage de JESUS touche à sa fin. Si l'on voulait fixer des dates précises, il faudrait noter 1776, où la Constitution américaine établit l'égalité de tous devant la Loi ; puis le 28 septembre 1791, lorsque l'assemblée constituante reconnut aux Juifs l'égalité des Droits avec le reste des Français. Surmontant le danger de l'assimilation, les Juifs restèrent un peuple, et la persécution encore les poussa vers leur terre. Août 1897 : le congrès sioniste de Bâle ; 1917 : au cours de la 1ère guerre mondiale, la déclaration BALFOUR ; 5 mai 48 : la fondation de l'Etat d'Israël ; 5 juin 1967 : l'occupation totale de Jérusalem : ces faits nous placent devant une situation entièrement nouvelle. C'est l'accomplissement des prophéties de l'Ancien Testament que le retour à Jérusalem, duquel JESUS lui-même a parlé lorsqu'il a dit : « Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations jusqu'à ce que le temps des nations soit accompli. » Luc 21/24.

Voilà pourquoi je crois maintenant que le PERE sort et prie son fils aîné d'entrer. Nous sommes à la fin d'une longue période de l'histoire. Nous avons vu la destruction de la chrétienté remplacée par des Etats, les uns laïques, les autres ouvertement anti-chrétiens. Nous avons assisté à la naissance d'un Etat nouveau, qui s'appelle l'Etat d'Israël. Jérusalem est restaurée, elle est devenue la ville du peuple d'Israël, comme elle ne l'avait pas été depuis l'an 586 avant JESUS-CHRIST, lorsqu'elle fut détruite par l'Etat de Babylone. Je dis avec assurance : Maranatha ! Le MESSIE vient. Sa venue n'est pas indéterminée, mais actuelle. Et, plus que jamais aujourd'hui, Israël est le peuple du MESSIE.

3.- MARANATHA.

[11] J'ai la certitude que DIEU va parler, - que DIEU a sans doute commencé de parler à Israël, - aujourd'hui. Un message vivant, venu du ciel, va être donné au peuple élu, notre frère aîné, sur le MESSIE qui vient. Sous quelle forme DIEU parlera-t-il, je l'ignore. S'adressera-t-il à un homme, comme il l'a fait pour ABRAHAM tout au début ? DIEU suscitera-t-il une troupe pour écouter et pour dire son message au reste du peuple et à tous les hommes ? Ou bien notre PERE fera-t-il passer comme une lame de fond dans la totalité du peuple, en Terre Sainte et dans la dispersion ? Je l'ignore, mais je sais que le temps est venu où son PERE sort et le prie d'entrer. Et, avec son fils aîné, il nous reprend, nous les nations, pour passer avec lui dans un monde transformé, un monde ressuscité.

Ecoutons ce que dit le prophète ESAIE :

> « *L'ETERNEL des armées est son nom.*
> *Je mets mes paroles dans ta bouche,*
> *et.je te couvre de l'ombre de ma main,*
> *Pour étendre de nouveaux cieux et fonder une nouvelle terre,*
> *Et pour dire à Sion: tu es mon peuple !* » 51/16.

Et encore :

> « *Car je vais créer de nouveaux cieux,*
> *Et une nouvelle terre.*
> *On ne se rappellera plus les choses passées,*
> *Elles ne reviendront plus à l'esprit.* » 65/17.

Tout à la fin du livre :

> « *Car, comme les nouveaux cieux,*
> *Et la nouvelle terre que je vais créer*

[4] A. CHOURAQUI, *La pensée juive*, p. 88.

Subsisteront devant moi, dit l'ETERNEL,
Ainsi subsisteront votre postérité et votre nom. » 65/22.

A ces prophéties fait écho l'apôtre PIERRE :

« *Mais nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre, où la justice habitera.* » 2 Pierre 3/13.

Je crois que nous devons prendre ces prophéties, comme elles sont données, en un sens littéral. Restons devant DIEU, notre PERE, dans cette Retraite, pour entendre Sa voix à Lui, qui vous confirmera ce que je dis, ou bien qui vous montrera si je me trompe.

D'une part, en réalité, le progrès sur la terre, ne mène à rien. Les hommes dépensent les ressources de leur intelligence, pour construire des objets de plus en plus perfectionnés selon les lois de la science, et pour édifier des réseaux de lois sociales, de plus en plus compliquées, qui enferment toutes les activités des individus. En quoi ces lois de la science et ces lois sociales augmentent-elles l'amour entre les cœurs ? Admettons que, en l'an 2000, nous soyons 6 milliards d'êtres humains sur la terre, au lieu de 3 milliards en 1960. A quoi cela nous avancera-t-il ? Nous serons de plus en plus assiégés de « problèmes », qu'il faudra résoudre par de nouvelles découvertes techniques et de nouvelles mesures dans la législation.

[12] En particulier, je ne vois pas, dans cet ordre d'idées, d'avenir pour Israël. Que l'Etat s'affermisse dans la Terre-Sainte, qu'il soit reconnu et laissé en paix par tous ses voisins, qu'il participe au développement industriel et politique des autres Etats : quel sera vraiment son apport ? S'il ne donne pas à l'humanité un message spirituel, une vision de DIEU, à quoi servirait-il ?

D'une part donc, je ne vois pas d'intérêts au progrès de l'homme livré à lui-même. Et d'autre part, il me semble que nous avons été placés dans un long combat, qui m'apparaît nettement dessiné, et pleinement éclairé par l'Ecriture-Sainte. DIEU a enfermé les hommes dans le jugement de la mort, afin qu'ils parviennent à la victoire sur la mort. Depuis l'appel adressé à ABRAHAM, jusqu'à aujourd'hui, DIEU lutte avec nous contre notre ennemi suprême, le dernier qui sera vaincu, la mort. Je résume ici, avec un point d'interrogation dans la marge pour nos frères Juifs, ma vision chrétienne de l'histoire.

Deux mille ans furent nécessaires à notre PERE pour se former un Reste Juif, qui entre pleinement dans ses voies. Il a formé son peuple comme un fils. Il l'a sorti d'Egypte, lui a donné une, terre et une loi, des rois et des prophètes. Pécheurs comme tous les hommes, prisonniers de la mort comme tous les hommes, combien les Juifs se sont révoltés, nombreux, contre le joug divin ! Mais le DIEU d'amour a atteint son but. Au temps voulu est apparu, comme la plus belle fleur de ce Reste juif, la Vierge MARIE, la mère de notre SEIGNEUR JESUS. Et c'est ce JESUS qui a vaincu la mort. Saint entre tous les êtres, Il a assumé la mort pour tous les hommes. Puis il est ressuscité des morts et en a donné le vivant témoignage. Deux mille ans, depuis, se sont écoulés. Fixant solidement la continuité du peuple de DIEU, élu en ABRAHAM. DIEU a appelé à JESUS tout le Reste préparé du peuple Juif. C'est alors les années 70-135 la grande cassure, qui a sa place dans le plan providentiel. D'un côté le message de la résurrection se répand, de Jérusalem à Rome, et de Rome aux extrémités de la terre. D'un autre côté, le peuple d'Israël, exilé, est aimé de DIEU. Il est lié mystérieusement à l'œuvre rédemptrice de la mort sur la croix. Aujourd'hui, il est ramené en partie dans sa terre, avec des communautés dans le monde entier. Aujourd'hui, le peuple d'Israël va entendre le message de la résurrection, de la victoire finale sur la mort.

Tout est prêt pour cela. L'œuvre de DIEU parmi les peuples païens s'achève. Ceux qui sont devenus chrétiens sont appelés à se préparer au grand changement du monde, par la repentance de leurs péchés, et un redoublement de vigilance dans la foi. Maranatha: le SEIGNEUR vient. Et le SEIGNEUR va éclairer son peuple sur le sens profond de la fin de son exil, sur la résurrection des morts. Tandis que nous avons, nous païens, surtout conservé la mémoire de JESUS, - et cela était bon, - DIEU va donner à son peuple, pour la terre entière, l'annonce du MESSIE qui vient consommer la victoire sur la mort. Les prophéties d'ESAIE vont s'accomplir pleinement.

Notre prière commune est donc :

« Que DIEU éclaire le MESSIE et la Résurrection des morts ! »

III.- LE DON DE L'ESPRIT : JOËL 2/21-32.

1.- ESPRIT DE DIEU SUR L'EGLISE.

[13] La prophétie que nous venons de lire s'est-elle accomplie ? A cette question, nous chrétiens d'origine païenne, nous répondons : « Oui, évidemment » - puisque c'est le texte que l'apôtre PIERRE a cité pour expliquer cela même qui se passait le jour de la Pentecôte, qui a suivi la Pâque, où JESUS était mort. Et c'est vrai, cela fait partie de notre foi. Le SAINT-ESPRIT est venu sur les apôtres, sur MARIE, mère de JESUS, et sur les 120 disciples réunis dans la chambre-haute.

Nous devons aller plus loin, et remarquer que, dans le discours de PIERRE, le SAINT-ESPRIT est donné uniquement aux Juifs. Ce sont eux qui constituent l'Eglise primitive de Jérusalem, qui va en s'accroissant, et au sein de laquelle régnaient l'amour et la paix promis par JESUS. Il n'était pas question de prêcher l'Evangile aux Païens. Tout simplement, on ne l'envisageait pas. Le christianisme était une branche du Judaïsme ; on peut même imaginer que le Judaïsme tout entier eût pu devenir chrétien, avant que la porte fût ouverte aux nations. Mais tel n'était pas le plan de DIEU. Dans sa compassion et sa miséricorde même, il fallait que son fils aîné, Israël, fût écarté. Il fallait la chute de Jérusalem, le 9 av 70, renouvelant ce qui s'était passé en l'an 586 av. J.-C. DIEU allait conduire son peuple dans le dur chemin de l'exil et de la persécution, subie même de la part de l'Eglise qui, trop sûre d'elle-même, oublieuse de son maître, se joignit aux bourreaux d'Israël.

Mais, avant ces événements, une nouvelle Pentecôte a eu lieu dans les premières années de la vie de l'Eglise. Le SEIGNEUR intervient ici directement, en donnant une vision au centenier CORNEILLE, lui enjoignant d'aller chercher SIMON PIERRE, et en donnant à PIERRE une vision également, lui annonçant l'invitation de CORNEILLE, et l'engageant à y répondre. PIERRE se rend donc à Césarée, chez le centurion, ne sachant pas trop bien ce qu'il va y faire. PIERRE annonce l'Evangile de JESUS. Pendant que PIERRE parlait encore, le SAINT-ESPRIT descendit sur tous ceux qui écoutaient la Parole. « *Tous les fidèles circoncis qui étaient venus avec PIERRE furent étonnés,* nous est-il dit (Actes 10/45-46) *de ce que le don du SAINT-ESPRIT était aussi répandu sur les Païens. Car ils les entendaient parler en langues et prophétiser.* » PIERRE se référera à cette Pentecôte des Païens lorsque la question fut débattue, de savoir si l'Eglise de Jérusalem tendrait la main d'association à PAUL et BARNABAS, après leur premier voyage missionnaire : ils s'étaient adressés, en Asie-Mineure, aux Juifs d'abord, puis aux Païens, ouvertement invités à entrer dans la même foi et dans la même Eglise.

Rapprochons les deux Pentecôtes, celle des Juifs au chapitre 2 des Actes, et celle des Païens, au chapitre 10. Nous avons bien là un accomplissement, mais un accomplissement partiel de la prophétie de JOËL. Je reviendrai plus à fond sur le caractère partiel de cette effusion du SAINT-ESPRIT dans la seconde partie de cette étude.

[140] Car je veux, pour le moment, contempler encore ce don de l'ESPRIT-SAINT, à Jérusalem et à Césarée, dans les premières années du christianisme. Il y a comme un léger départ vers l'Ouest, de la ville de Jérusalem, à celle de Césarée, sur la côte de la mer Méditerranée. PAUL, formé dans l'étude de la Loi à Jérusalem, prendra le point de départ de ses missions dans la ville d'Antioche, plus au Nord, au bord de la mer également. De là il ira vers l'Ouest toujours plus : Chypre, l'Asie-Mineure (la Turquie d'aujourd'hui), puis la Macédoine et la Grèce, Rome enfin, à qui il confie par sa lettre, avant même de voir les Romains, le sens profond de son Evangile et le plan de DIEU pour les siècles.

De Rome le christianisme s'étendra sur les peuples du monde, et jusqu'aux extrémités de la terre. « *SEIGNEUR, est-ce en ce temps, - quand tu enverras ton ESPRIT sur nous,* - avaient demandé les apôtres... *est-ce en ce temps que tu rétabliras le Royaume d'Israël ?* » Eh bien nous le savons aujourd'hui, c'est un temps qui a duré 19 siècles, mille et neuf cent années ! L'Eglise, pendant ce temps, a vécu sur la puissance du SAINT-ESPRIT, donnée au début, prolongée, renouvelée à tous les âges. DIEU, dans une infinie patience, a tenu compte de la liberté des Païens. Dans son amour de PERE, il leur a permis de suivre un chemin extrêmement long et extrêmement compliqué. Par exemple, du 4e au 8e siècle, la pratique de baptiser les bébés dans l'eau s'institua. Il est bien évident que le processus est l'inverse de celui que DIEU avait suivi pour CORNEILLE. Le Baptême d'eau est donné d'abord, sans rapport avec le Baptême du SAINT-ESPRIT. Celui-ci se résume alors dans le rite de la confirmation, donné à tous, des années plus tard ; le Baptême du SAINT-ESPRIT est donné par DIEU, certes, mais on n'attend pas qu'il se développe. Le chrétien doit être, non un inspiré, mais un bon citoyen de l'Etat chrétien et de l'ensemble de la Chrétienté.

Dans cette période, et encore aujourd'hui, l'Eglise catholique a insisté sur le secours du SAINT-ESPRIT, donné par l'ordination, aux clercs, chargés de gouverner l'Eglise. La Réforme a remis en valeur le témoignage du SAINT-ESPRIT en chaque croyant, sans lequel la foi véritable n'est pas formée dans l'âme, mais elle insiste, non pas tant sur le Baptême du SAINT -ESPRIT, que sur l'action du SAINT-ESPRIT

dans le Baptême d'eau lui-même. Il a fallu tous les réveils, Georges FOX, ZINZENDORF, WESLEY, FINNEY, pour aboutir enfin à ce que le Baptême du SAINT-ESPRIT soit donné à nouveau, au début de ce siècle, comme chez CORNEILLE, avec le parler en langues et la prophétie C'est bien vexant pour nous, que ce mouvement ait commencé autour d'un pasteur méthodiste du Kansas, Charles PARHAM, en 1900, puis dans le Réveil des mineurs du Pays de Galles en 1904, puis avec le pasteur noir SEYM0UR, à Los Angeles, en 1906. Le mouvement de Pentecôte a longtemps été tenu à l'écart des autres Eglises. Aujourd'hui, on a pu tenir la Convention charismatique de la Porte ouverte, en fin de juin et au début de juillet, où se trouvaient réunis, dans une même foi aux charismes, des hommes du mouvement de Pentecôte, des pasteurs protestants, et des prêtres catholiques eux-mêmes présents.

Ce que je voudrais noter, c'est que le mouvement de Pentecôte s'est développé de 1900 à 1970, parallèlement au retour du peuple d'Israël en Palestine. Les Catholiques des Etats-Unis ont même commencé de recevoir le Baptême du SAINT-ESPRIT, en 1967, au moment où l'Etat d'Israël occupait la ville de Jérusalem en son entier. Il y a là deux signes des temps qui se rejoignent.

2.- L'ESPRIT SUR ISRAËL.

[15] « *Puisse tout le peuple de l'ETERNEL être composé de prophètes ; et veuille l'ETERNEL mettre son ESPRIT sur eux* » dit MOISE à JOSUE, qui voulait empêcher deux hommes, ELDAD et MEDAD, de prophétiser dans le camp, Nombres 11/29. Comme cette parole est actuelle ! Comme nous devons la saisir, en faire un des buts essentiels de notre prière ! Et comme nous voyons se dessiner ici une prière, qui peut être commune aux Juifs sur la terre entière et aux chrétiens sur la terre entière : « Veuille l'ETERNEL mettre son ESPRIT sur eux ! », Je veux dire : sur ISRAËL !

Le jour de la Pentecôte, l'apôtre PIERRE arrêtait la citation du prophète JOËL après les mots : « *Alors quiconque invoquera le nom de l'ETERNEL sera sauvé.* » Joël 2/32 et Actes 2/21. Mais le verset de JOËL n'est pas terminé. Il dit encore : « *Le salut sera sur la montagne de Sion et à Jérusalem, comme a dit l'ETERNEL, et parmi les réchappés que l'ETERNEL appellera.* » Dans le même chapitre 2 de JOËL, on lit un peu plus haut la promesse faite à Israël : « *Car il vous donnera la pluie en son temps, Il vous enverra la pluie de la première et de l'arrière-saison.* » 2/23. L'apôtre JACQUES nous dit d'être patients jusqu'à l'Avènement du SEIGNEUR : « *Voici, le laboureur attend le précieux fruit de la terre, jusqu'à ce qu'il ait reçu les pluies de la première et de l'arrière-saison.* » 5/7

Nous, qui arrivons à la fin des temps, nous avons toute l'histoire derrière nous. Nous voyons les pluies de la première-saison descendre à la Pentecôte, chez CORNEILLE, et armant l'Eglise des Païens pour 19 siècles. Le 20e siècle est le temps de la pluie de l'arrière-saison. Celle-ci ranime un reste des Païens, et elle est destinée à la masse d'Israël.

Nous ne devons pas nous arrêter ici à ce que nous voyons ou entendons dire. Le monde tout entier peut considérer Israël comme un problème, ou un ensemble de problèmes politiques. Pour nous, nous regardons à la Parole de DIEU, et nous savons qu'Israël est tout autre chose qu'un problème, il est un mystère de DIEU. Israël est, a été et demeure le fils aîné de l'ETERNEL, du CREATEUR de toutes choses. DIEU les a tenus dans un long exil, dans une dure servitude pendant des siècles. Aujourd'hui, Il leur a rendu Jérusalem, qui n'est plus foulée aux pieds par les nations. JESUS nous avertit que le temps des nations est terminé. Ce qui va se passer, ce n'est pas la création d'un Etat comme les autres, mais c'est l'apparition du mystère de DIEU, Israël doit avoir un roi, le MESSIE qui vient pour transformer toutes choses.

Ici que DIEU m'accorde la grâce de poser clairement la personne de JESUS au centre de ma pensée. Je crois en JESUS-MESSIE (c'est ce que signifie JESUS-CHRIST) essentiellement parce que je crois qu'il est ressuscité des morts. Or ceci est un fait, qui est vrai ou qui est faux. Quelle que soit la solidité de ma foi, je constate que, pour Israël, ce fait est ou faux ou indifférent. Je dis donc : plaçons-nous les uns et les autres sous l'action de l'ESPRIT de l'ETERNEL, et que l'ESPRIT nous conduise dans la vérité ! Tout en ayant, nous le reste des Païens, la conviction que JESUS est le roi de Jérusalem, tout en gardant cette conviction pour nous-mêmes, ne pouvons-nous pas nous élever à une prière commune avec les Juifs, pour que l'ESPRIT de DIEU nous montre la vérité en communion avec eux ?

[16] La position de l'Union de prière, - elle l'affirme dans sa Charte, - n'est pas de faire du prosélytisme parmi les Juifs. Elle voit plus loin : que la vague de l'ESPRIT souffle sur toute la masse du peuple d'Israël, à Jérusalem et dans la dispersion ! Que la vague de l'ESPRIT souffle sur les Juifs pieux et sur ceux qui ne le sont pas ! Que la vague de l'ESPRIT du « *DIEU de tendresse et de pitié* » (Jonas 4/2) souffle sur eux pour ressusciter leur vocation, qui est d'être un peuple gouverné par le Roi-MESSIE, et qui serve à l'unité et à la paix de toutes les nations.

A dire le vrai, je crois que, sans aucune pression de notre part à nous le reste païen, DIEU va montrer à Israël la vérité de la vocation de JESUS, d'être le Roi du peuple Juif. En lisant le prophète JONAS, ils y

verront comme à l'œil, la vérité de JESUS, tenu trois jours dans le Sheôl, le séjour des morts, et revenant à la vie pour être le sauveur de Ninive, des Païens, et pour être aujourd'hui le Roi d'Israël dans une merveilleuse retrouvaille. Car, si ma conviction est juste, Israël voyant JESUS, ce sera comme une résurrection du nom de JESUS. Transporté chez les Païens, le Sauveur de tous les hommes a été aimé et adoré. Il a été enfermé aussi dans les moules de la pensée grecque et romaine, il est devenu l'inspirateur d'une civilisation toute différente, quelle que soit sa beauté, de la source d'où elle est sortie. Si Israël retrouve JESUS, il le retrouvera dans sa terre, commune au peuple et à son Roi doux et humble de cœur. Si Israël retrouve JESUS, il le retrouvera avec une fraîcheur, une jeunesse, un renouveau, qui feront de Jérusalem et de la terre d'Israël le centre religieux du monde.

Si Israël, sous la poussée de l'ESPRIT de DIEU, voit le MESSIE qui vient bientôt, il le verra comme un centre d'unité. Il n'est pas possible que le royaume de DAVID se divise à nouveau. Uni autour d'un Roi, le MESSIE, le fils aîné de DIEU donnera l'unité aux Eglises et aux assemblées de la Terre entière. Là est l'accomplissement de toutes les prophéties; je cite Esaïe 2/2 : « *Il arrivera, dans la suite des temps, que la montagne de la maison de l'ETERNEL sera fondée sur le sommet des montagnes, qu'elle s'élèvera par-dessus les collines, et que toutes les nations y afflueront* », et vous en avez tant d'autres en l'esprit, adressées à Israël : elles s'accomplissent en Israël. Il y a là un grand mystère pour nous qui croyons en JESUS ressuscité, et qui croyons en conséquence à la Sainte-Cène. Israël recevra bien le Pain et le Vin à travers une continuité historique ; puis, à son tour, il le donnera à tous les chrétiens d'origine païenne réunis en une seule salle de festin.

Je vous prêche ce matin, n'est-il pas vrai, une véritable folie, « *La folie de DIEU est plus sage que les hommes, et la faiblesse de DIEU est plus forte que les hommes.* » 1 Cor. 1/25. L'ESPRIT de l'ETERNEL souffle sur les Païens et sur Israël, vous les verrez croire en une vérité commune, en un MESSIE commun, qui ne tardera pas à apparaître sur les nuées. Bien sûr, je n'ai pas édifié, avec des statistiques, ce qui se passera en 1972, en 1975 ou en 1980. Je n'ai pas parlé le langage des hommes, mais je crois que j'ai dit la Parole de DIEU : que l'ESPRIT de l'ETERNEL va souffler sur Israël comme il a soufflé au début du siècle, sur un reste des Païens. Et déjà, en prenant cette pluie de l'arrière-saison dans notre prière, je crois, sans le voir encore, que DIEU va changer l'histoire du monde.

3.- <u>L'ESPRIT DE DIEU SUR ISRAËL ET SUR LES PAÏENS.</u>

[17] Je vous invite à la prière, - ce matin et pendant les mois qui viennent, - pour qu'il y ait un temps de silence et de retraite pour toute l'Eglise chrétienne issue des païens. Nous vivons un temps un peu creux, depuis la fin du Concile du Vatican et depuis la prise de possession de Jérusalem par l'Etat d'Israël, et, de ce fait, par le Judaïsme du monde entier. De grands événements se préparent. C'est le temps de rentrer en nous-même, et d'écouter le vent de l'ESPRIT qui veut passer sur nous. Il y a sur la terre une telle agitation, tant de voix sillonnent les airs en tous sens et nous menacent, pénétrant au plus intime de nos demeures par les portes de radios et de télévision. Tant d'entreprises nous sollicitent de tous côtés. Dans tout ce bruit, quelle est la voix de l'ESPRIT de DIEU : il faut un grand silence pour l'entendre.

La voix de l'ESPRIT dira à tous ceux qui l'écoutent : Que toutes les Eglises se tournent aujourd'hui vers Jérusalem, la ville-mère d'où elles sont sorties ! A Jérusalem déjà a eu lieu une rencontre bénie, je le crois, entre le pape PAUL VI et le patriarche ATHENAGORAS. A Jérusalem va s'ouvrir, le mois prochain, l'institut théologique œcuménique ; élevé avec l'accord des autorités d'Israël, cet Institut verra enseigner dans son sein des Catholiques, des Orthodoxes et des Protestants. Là les trois confessions chrétiennes seront baignées dans la culture hébraïque, ressourcées dans les racines juives de l'Eglise. Pour les Eglises historiques, le mouvement de l'ESPRIT est là : tourner leur visage vers Jérusalem, retrouver leurs sources dans Jérusalem !

L'ESPRIT parlera de même aux fidèles baptisés de l'ESPRIT, qui parlent en langues et prophétisent : Tournez-vous, leur dira-t-il, des extrémités de la terre, vers Jérusalem ! Il y a eu, ces dix dernières années un grand Réveil en Indonésie, spécialement dans l'île de Timor : ce sont les extrémités de l'Orient. Il y a, en ce moment même, un Grand Réveil en Californie, chez les « hippies » et les jeunes contestataires ; ce sont les extrémités de l'Occident. Que de l'Orient et de l'Occident, les visages se tournent vers Jérusalem ! Que le SAINT-ESPRIT, qui est allé aux extrémités de la terre, regarde vers la capitale de l'ESPRIT, et vers son point de départ. Ceux qui ont reçu le SAINT-ESPRIT n'ont pas été appelés à former seulement des assemblées ou des groupes de prière mais ils ont été appelés à entendre le mot de passe que l'ESPRIT veut donner à la terre entière : et ce mot de passe, c'est Israël !

Tournées vers Jérusalem, les nations seront déjà en place, chacune en son rang. Elles seront dans l'attente définitive de l'Unité.

Je vous invite à la prière, - ce matin et pendant les mois qui viennent, - pour que toute l'Eglise, dans la repentance et dans l'humilité, prie aujourd'hui pour le peuple Juif. Que le fils cadet soit dans le silence et la prière, au moment où va s'engager le grand dialogue de la fin entre le PERE et son fils aîné. Même

dussions-nous être seuls, - ce qu'à DIEU ne plaise, - prions pour le peuple d'Israël, pour que le PERE le visite, pour que l'ESPRIT lui parle, et que ce peuple refleurisse comme au temps des prophètes. Depuis le 18e siècle, DIEU a étendu son bras, et il a accompli miracle sur miracle pour son peuple. Comme il était prédit dans les visions d'EZECHIEL, DIEU a rassemblé les ossements, il a revêtu le corps de chair. Un Etat juif souverain **[18]** est né. Maintenant que DIEU souffle avec puissance par son ESPRIT sur ce peuple ! L'Etat d'Israël est tenté, peut-être, de se laisser absorber par des problèmes de développement économique. Nous avons montré hier que DIEU veut bien plus pour lui : le don de son ESPRIT, la renaissance biblique des temps de la fin, le Réveil du peuple sous la royauté de son MESSIE, qui est le MESSIE du monde entier. Cela c'est immédiat. Si JESUS est le MESSIE, le peuple d'Israël peut recevoir l'ESPRIT, la « Shekinah » venant de nouveau habiter sur lui, pour le conduire au nom de JESUS, si c'est là que DIEU veut le conduire. Prions dès maintenant pour que la pluie de l'arrière-saison abreuve, arrose, inonde, le peuple de DIEU.

Si JESUS est le MESSIE, vous, frères et sœurs Juifs chrétiens, vous ne serez plus des traîtres ayant rallié le parti des persécuteurs, mais vous serez le point vivant de la greffe entre Israël et l'Eglise. Vous appartenez d'ores et déjà, pleinement, aux deux communautés, votre peuple, le peuple élu, et le peuple du MESSIE. De même un Juif, - tous les Juifs - peuvent devenir disciples de JESUS aujourd'hui, en restant pleinement Juifs. Ils seront des Juifs accomplis, ayant lu le nom du MESSIE dans les Saintes-Ecritures hébraïques. Ils redonneront au monde chrétien le nom de JESUS, et l'unité en une seule table de communion.

Nous avons vu, au cours de cette Retraite, le crime qui a été le nôtre, de triompher dans un faux esprit de victoire, et de renier le peuple de nos sources. Vous comprenez aussi que je n'adhère pas à la doctrine très répandue dans certains milieux, - doctrine qui est née dans les premières années du 19e siècle, - et selon laquelle les chrétiens d'origine païenne seront enlevés à la rencontre du SEIGNEUR, tandis que les Juifs resteront sur la terre.[5] Pour ma part, je ne le crois pas. Je prends simplement les affirmations de S. PAUL dans le chapitre 11 de l'Epître aux Romains : « *tout Israël sera sauvé... Car DIEU ne se repent pas de ses dons et de ses appels... DIEU a renfermé tous les hommes dans la désobéissance, pour faire miséricorde à tous* ».

Je ne combats personne ; vous pouvez, pour votre part, souscrire à cette doctrine. Mais je vous demande à tous d'aimer le peuple d'Israël; je vous demande à tous de prier pour lui, afin qu'il soit visité de l'ESPRIT de DIEU.

L'apôtre PAUL dit aussi : « *Si leur rejet a été la réconciliation du monde, que sera leur réintégration, sinon une vie d'entre les morts ?* » Nous ne connaissons pas les événements de la fin. Il est possible que la greffe du peuple d'Israël et de l'Eglise, amène, avant la résurrection des morts, un extraordinaire changement. Les peuples riches se convertiront peut-être à l'amour, et se serviront de leurs richesses, non plus pour accumuler des armes, mais pour nourrir les peuples pauvres, qui sont les deux tiers de l'humanité. Cela est possible, mais nous ne verrons rien de tel jusqu'à ce que soit accomplie la greffe d'Israël et de l'Eglise. Seuls nous ne le pouvons pas. Nous sommes trop prisonniers des Etats et des Lois qui nous enserrent de toute part. Il nous faut une capitale mondiale, Jérusalem. Il nous faut un frère aîné, accomplissant pleinement sa vocation de nous guider à la victoire final du bien sur le mal, et de la vie sur la mort.

[19] L'expression de l'apôtre PAUL n'est pas claire. Que signifie « une vie d'entre les morts » ? Est-ce que tous, doivent être un, les Juifs et l'Eglise, pour que le monde connaisse l'amour de DIEU ? Le PERE se repentira-t-il du jugement dernier qu'il a annoncé si clairement ? Nous l'ignorons, et il est bon que nous l'ignorions. Ce qui est devant nous, c'est la pluie de l'arrière-saison sur l'Eglise et sur Israël, ce sont les nations unifiées dans la foi autour de Jérusalem. Voilà la tâche à laquelle, par un merveilleux privilège, nous avons été appelés à travailler. Pour l'avenir, plus que jamais, retenons l'enseignement de JESUS :

« Prenez garde à vous-mêmes, de crainte que vos cœurs ne s'appesantissent par les excès du manger et du boire, et par les soucis de la vie, et que ce jour, - le jour de la Parousie et de la résurrection des morts, - ne vienne sur vous à l'improviste ; car il viendra comme un filet sur tous ceux qui habitent sur la surface de la terre. Veillez donc et priez en tout temps, afin que vous ayez la force d'échapper à toutes ces choses qui arriveront, et de paraître debout devant le FILS de l'homme. ! » Luc 21/34-36.

---

[5] N.d.e. : Dans les milieux évangéliques anglo-saxons, et particulièrement autour des figures de John N. Darby et de C. I. Scofield, s'est répandue l'idée d'un enlèvement de l'Eglise auprès du Seigneur avant la « Grande tribulation » dont parle le livre de l'Apocalypse. Selon ces théories eschatologiques qui divisent l'histoire humaine en 7 « dispensations » (d'où la désignation de ces idées par le terme « dispensationalisme »), l'enlèvement des chrétiens vers le ciel permettrait à Israël de revenir sur le devant de la scène pour une période de 7 ans avant que ne s'achève vraiment l'histoire par la venue en gloire de Jésus et la défaite de Satan. Selon les adeptes de cette théorie, c'est pendant cette durée de 7 ans que l'Evangile serait annoncé aux Juifs par d'autres Juifs.

ANNEXE 1 [6]

5 mai 1971

Cher Monsieur CHOURAQUI,

Je viens vous inviter à participer à la Retraite de l'Union de prière, qui aura lieu, DIEU voulant, du Mardi 24 au samedi 28 août 1971.

Le but de cette Retraite est de recevoir de notre PERE céleste la prière qu'Il veut que nous prononcions d'accord, les Pagano-chrétiens et les Juifs pour le temps que nous vivons.

Cette prière doit comporter pour nous, les Pagano-chrétiens, une repentance vraie et profonde de l'abomination qu'a été l'antisémitisme chrétien. La prophétie de S. Paul dans Romains 11 s'est accomplie : nous, branches qui avons été greffées sur la racine juive du salut, nous nous sommes enorgueillis, et nous devons prendre garde que, sans un changement complet de notre cœur sur ce point précis, nous serons rejetés. Cette repentance, je veux la demander plus que jamais pour moi-même, et la faire partager, dans toute la mesure que DIEU voudra, aux Membres Pagano-chrétiens de la Retraite.

Si vous, nos frères aînés, Israël, vous nous faites confiance sur ce point, n'est-il pas possible que nous priions ensemble le DIEU d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le SEIGNEUR, qui est unique et qui est Un, qu'il envoie maintenant le MESSIE promis par les Ecritures de l'Ancien Testament ?

L'abbé COUTURIER a, à mon sens, changé le monde en lançant vers 1934 la prière que peuvent prier tous les chrétiens d'un même cœur : « Que l'unité vienne comme CHRIST la veut, par les moyens qu'il veut ». Ne faut-il pas avancer d'un pas de plus, et dire aujourd'hui, Israélites et Pagano-chrétiens ensemble : « Que le MESSIE vienne, au moment fixé par DIEU, et que tout soit prêt sur la terre, pour le recevoir et le louer ! »

DIEU a mis à part le peuple d'Israël pour le salut du monde. Nous croyons qu'il a déjà donné le salut par la première venue de JESUS. Israël ne le croit pas. Mais la Loi donnée par JESUS, si bien résumée par BAHYA YBN PAQUDA[7] au 11° s. et par David FLUSSER[8] de nos jours, c'est la Loi d'amour pour DIEU et pour le prochain. Cela ne s'applique-t-il pas spécialement aux Juifs et aux Nations, qui sont appelés à s'aimer, à n'être qu'un seul dans la foi ? Il y a là une « dialectique » semblable à celle de l'homme et de la femme, séparés par le péché, appelés à s'aimer comme le prochain l'un de l'autre.

Nous, les Nations, nous n'avons pas à attendre, à désirer, à demander la « conversion » des Juifs. Israël est déjà l'enfant de DIEU. Il est le fils aîné de la parabole à qui son père dit : « Mon enfant, tu es toujours avec moi et tout ce que j'ai est à toi » (Luc 15.31).

Ce que je demande à DIEU, dans la prière de l'Union de prière, c'est que DIEU illumine le peuple d'Israël tout entier, qu'il vous donne une pleine intelligence des Ecritures. Je crois que cela conduira le peuple d'Israël à voir JESUS, son être, sa mission, mieux que nous ne l'avons vu nous-mêmes. Nous avons fait du christianisme un système de gouvernement, un élément de la civilisation. Nous devons recevoir plus que cela, en voyant JESUS comme le MESSIE, et le Roi du Royaume de la Résurrection.

Mais le point concernant JESUS doit être laissé de côté. Si Israël a besoin d'être éclairé sur ce point, c'est DIEU qui l'éclairera, ce n'est pas nous, les chrétiens d'origine païenne.

Un point important qui découle de ces vues, c'est qu'un Juif qui devient chrétien, n'a pas dans le temps actuel à se faire catholique, protestant ou orthodoxe, à s'intégrer dans la civilisation pagano-chrétienne, à trahir son peuple. Il n'a qu'à rester Juif et à être en même temps disciple de CHRIST. S'il

---

[6] Nous ne donnons pas ici toute la correspondance échangée car les autres lettres et notamment les réponses d'André Chouraqui, abordent essentiellement des questions d'organisation. Dans son autobiographie (*L'amour fort comme la mort. Une autobiographie* [Collection « Vécu »], Paris : Robert Laffont, 1990, p. 149), A. Chouraqui mentionne cette lettre d'invitation de Louis Dallière et en donne de brefs extraits.

[7] André Chouraqui avait traduit « *Les Devoirs du cœur* », le texte le plus célèbre de cet auteur (Bibliophane, 5e édition, 2002, 668 pp.)

[8] Professeur de l'Université hébraïque de Jérusalem, auteur de nombreuses études sur Jésus et les premières communautés chrétiennes. Il fut un des écrivains juifs du 20e siècle à oser poser un regard plus apaisé sur le fondateur du christianisme.

adhère, - comme Mlle TRACHTENBERG[9] - à une Eglise établie, cela est provisoire. Si JESUS est le MESSIE qui revient, il y aura une plénitude d'Israélites croyant en lui, et le donnant comme tout à nouveau aux Nations. L'« œcuménisme » est arrivé à un point d'arrêt. Si JESUS est le CHRIST, c'est Israël, fils aîné, qui fera l'unité de l'Eglise, autour du seul DIEU appelant toutes les nations à monter à Sion.

Cela, je voudrais le dire aux Juifs chrétiens que nous inviterons à la Retraite. Je voudrais les unir dans la même prière avec nous et avec vous, les Israélites croyants, pour que nous appliquions la Loi d'Amour et que le MESSIE vienne.

J'espère que la présence de Juifs devenus chrétiens ne vous choquera pas et ne vous empêchera pas de venir. Je veux leur demander de rester Juifs, de redevenir Juifs, dans l'unité du peuple qui est notre frère aîné.

Jusqu'à ce jour il n'y a que vous que j'invite comme Israélite non-chrétien : parce que nous nous sommes connus depuis les années 35 ; parce que vous êtes le traducteur de BAHYA IBN PAQUDA ; et parce que vous savez que les Juifs sont, non pas un problème politique ou un problème de civilisation, mais un mystère de DIEU, et qu'ils se doivent aux Nations. Je crois que tout ce que vous avez souffert pendant surtout ces mille dernières années, et en ce XXe s., est lié à la souffrance de JESUS sur la Croix, et contribue au salut du monde.

Si vous voyiez d'autres Israélites pieux capables de s'associer à cette Retraite avec vous, veuillez me le dire, je vous prie.

Enfin, en vous invitant à venir, je veux vous inviter, à parler aux Retraitants, au moins deux soirs, le mercredi 25 et le jeudi 26. Le sujet que je vous propose, c'est que vous nous disiez la repentance que nous devons avoir de notre antisémitisme ; ce que vous voyez en elle encore de trop superficiel ; que vous nous disiez, sur le plan spirituel, quelle doit être notre prière à notre DIEU, qui nous est commun ; que vous nous redonniez le Sommaire de la Loi, tel que vous voulez vous-même le vivre aujourd'hui. Vous serez entièrement libre d'assister, ou non, à toutes les autres réunions, notamment la SAINTE-CENE et les réunions de prière, dans lesquelles tous les participants qui le veulent prient à haute voix.

Il va sans dire que vos frais de voyage, en avion, aller et retour, seront à notre charge.

Je vous ai écrit cette lettre à la fois à titre personnel, et de la part de tous les pasteurs membres du Comité de l'Union de prière, dont vous connaissez les noms par nos circulaires. Et je vous prie d'agréer, de la part de nous tous, nos salutations respectueuses et fraternelles, dans l'amour de DIEU notre PERE.

[9] Cette demoiselle était d'origine juive et avait fui la Russie avec sa famille au lendemain de la révolution de 1917. Liée d'amitié avec une jeune fille protestante de Paris, elle avait fait la connaissance du pasteur Dallière lors d'un camp scout en Ardèche. Son cheminement spirituel devait la conduire à demander le baptême et à rejoindre la petite équipe de dames consacrées qui assistaient le pasteur Dallière dans ses diverses tâches et notamment au Cours Isaac Homel, école protestante privée créée à Charmes au lendemain de la seconde guerre mondiale. Elle est décédée en 2013, quelques mois après avoir fêté ses cent ans.

ANNEXE 2

UNION DE PRIERE
Boissier. 07- CHARMES

Le 15 juin 1971

Chers frères et sœurs,

Nous nous adressons à vous, parce que, étant nés dans le peuple d'Israël, vous vous êtes donnés par la suite à JESUS-CHRIST, notre commun SEIGNEUR.

Or, depuis de longues années, nous appartenons à une « Union de prière » qui a pris pour sujets de son intercession les 4 points suivants :

1 - Le Réveil des Eglises par la conversion des âmes ; 2 - Le salut des Juifs ; 3 - L'unité visible du Corps de Christ ; 4 - Le Retour de Christ et la Résurrection des morts.

Nous pensons que le moment est venu de nous rencontrer, vous, chrétiens d'origine juive et nous, membres de l'Union de prière, qui sommes à peu près tous d'origine païenne. C'est pourquoi nous vous envoyons ci-joint une invitation à la « Retraite », que nous comptons avoir à Charmes, du 24 au 28 août prochains.

Nous pourrons alors méditer, et prier ensemble non seulement pour la conversion de tel ou tel Israélite qui viendra se joindre à nos églises pagano-chrétiennes, mais pour la « masse » juive, dont S. Paul dit qu'elle sera tout entière sauvée (Rom. 11/16). Il nous semble en effet qu'il faut pour cette réintégration d'Israël une action spéciale et directe de DIEU à laquelle nous nous préparerions par la prière commune.

En juin 1967, DIEU ne nous aurait-il pas appelés, nous les pagano-chrétiens tout les premiers, à comprendre que le « temps des nations » est terminé, Jérusalem n'étant plus foulée aux pieds par les nations (Luc 21/24) ? Le temps de l'intégration de la totalité d'Israël serait donc venu. Comme nous ignorons les moyens que DIEU emploiera pour arriver à son but glorieux, nous voudrions nous réunir dans cette Retraite pour entendre ensemble Sa voix et prier les uns avec les autres pour l'accomplissement de ses desseins.

D'ores et déjà, vous chrétiens d'origine juive, n'êtes-vous pas comme les prémices de la totalité du peuple d'Israël que DIEU va éclairer par un « coup d'état » spirituel ? Et ne sentez-vous pas cet appel de DIEU, cette proximité de l'Avènement en gloire de JESUS le MESSIE ?

Nous nous permettons donc de vous inviter à participer à cette Retraite, et de joindre à ces lignes un exemplaire de notre « Charte ».

Dans l'attente de votre réponse, que nous espérons favorable, nous vous prions d'agréer nos sentiments fraternels en JESUS-CHRIST, notre SEIGNEUR.

Pour le Comité de responsables de l'UNION de PRIERE,

Louis DALLIERE.

TROIS ETUDES

- 1972 -

Préparées par le pasteur L. DALLIERE et présentées par le pasteur L. SCHNEIDER.

1ERE ETUDE : LE CHRIST ET SON EPOUSE.

1.- L'AMOUR TERRESTRE.

[1] Livre de la Genèse, chapitre 1, verset 26. Au sixième jour de la Création, « DIEU dit *:* Faisons ADAM à notre image, selon notre ressemblance ... » - Verset 27 : « DIEU créa ADAM à son image, il le créa à l'image de DIEU, il les créa mâle et femelle ». - Ces affirmations sont reprises dans le livre de généalogie du chapitre 5 au même livre : « Lorsque DIEU créa ADAM, il le fit à la ressemblance de DIEU. Il le créa mâle et femelle ; il les bénit, et il les appela du nom d'ADAM, lorsqu'ils furent créés ».

En cette année 1972, année de doute et d'incertitude, il n'est pas inutile que je vous dise : Frères et Sœurs, je crois à ces paroles du saint Livre ; et, avec tout mon cœur, je vous exhorte à affermir votre foi en cette vérité fondamentale : DIEU est notre Créateur ; Il nous a créés, Il nous a donné la vie. Chacun de nous, nous sommes ADAM, créé à l'image de DIEU, selon sa ressemblance.

La langue hébraïque possède plusieurs mots, que notre Bible traduit par « l'homme ». Relisons les 3 premiers chapitres de la Genèse. Le mot ADAM y apparaît 26 fois : Segond le rend 23 fois par « l'homme » ; et 3 fois seulement, à la fin du chapitre 3, par « ADAM ». Sans être toutes les fois un nom propre, au sens fort, le mot. « ADAM », dont DIEU lui-même nous a appelés, contient une note d'intimité, de ressemblance avec DIEU. Aujourd'hui, vous parlerez de l'homme sans aucune référence à son Créateur. D'ADAM, il n'en va pas de même. ADAM est l'homme créé par DIEU, connu de DIEU, aimé par DIEU, dans sa formation, dans son apparition sur la terre.

Faisons une autre remarque sur le nom d'ADAM : c'est qu'il inclut en lui, dans une certaine mesure, la femme aussi bien que son mari. C'est ADAM tout entier, disons mâle et femelle, - comme le porte le texte hébreu, - qui est créé à l'image de DIEU. Intimité ici entre l'homme et la femme, qui est marquée d'une façon concrète par le fait que l'ETERNEL DIEU forma une femme de la côte qu'il avait prise d'ADAM ; et il l'amena vers ADAM (Genèse 2/22). C'est alors qu'est posée la loi du mariage : « L'homme, - désigné ici par un autre nom, *isch*, qui le situe en présence de la femme, *ischah*, - quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et ils deviendront une seule chair » (Genèse 2/24).

DIEU, avons-nous affirmé avec force, est le Créateur d'Adam. Je dirai ici le thème, la pensée centrale de l'exposé de ce matin ; DIEU a créé le monde en vue de faire apparaître l'Epoux et l'Epouse dans la perfection.

La création d'ADAM et de sa femme, dans les deux premiers chapitres de toute la Bible, fut un premier accomplissement du plan divin. A travers tous les âges, à notre époque, comme à toutes les époques de l'histoire, sur la terre entière, l'union de l;'homme et de la femme, leur vie en commun dans le mariage, porte la marque, plus ou moins déformée, mais toujours visible, de ce dessein de DIEU.

C'est dans le jardin d'Eden, avant la chute, que la mission est confiée à ADAM, créé homme et femme, d'être fécond, de multiplier et de [2] remplir la terre ; cela leur est déclaré solennellement dans une parole de bénédiction (Genèse 1/28). - La loi du mariage, telle que JESUS l'a reprise dans l'Evangile, est affirmée à la fin du chapitre 2, comme nous l'avons dit. - Et, au chapitre 3, le jugement prononcé par DIEU prononce l'inimitié entre la postérité de la femme et la postérité du serpent. Laissons de côté les belles interprétations des Pères sur ce passage, où ils ont trouvé un fondement pour tracer un parallèle entre EVE et MARIE. Contentons-nous de constater que la multiplication de l'espèce humaine est ici prévue et annoncée par le mot de « postérité ».

L'attrait mutuel de l'homme et de la femme l'un envers l'autre est, sous mille formes diverses, une source d'affection et de tendresse. Il n'est pas que cela, certes. Combien d'égoïsme, combien de sentiments et d'actes vils peuvent s'y mêler, nous ne l'ignorons pas ! Cependant, le prophète ESAIE, parlant du salut de Jérusalem s'écrie : « On ne nommera plus ta terre désolation, mais on t'appellera : mon plaisir en elle. Et l'on appellera ta terre épouse, car l'ETERNEL met son plaisir en toi, et ta terre aura un époux. Comme un jeune homme s'unit à une vierge, ainsi tes fils s'uniront à toi. Et comme la fiancée fait la joie cite son fiancé, ainsi tu feras la joie de ton DIEU » (Esaïe 62/4-5).

En dehors, même de la révélation biblique, qu'est-ce qu'un homme connaît de l'amour ? Le poète latin VIRGILE, qui est mort quelques années avant JESUS CHRIST, a écrit ce vers : « Commence, petit enfant, à connaître ta mère par son sourire » (Bucolique IV, 60). Quelques-uns traduisent : « Commence, petit enfant, à connaître ta mère par ton sourire ». Que ce soit le premier sourire du petit enfant à sa mère, ou le premier sourire de la mère que l'enfant connaîtra, ne sommes-nous pas là au point de départ de tout amour dans le cœur de la créature ?

Des frères et des sœurs se chamaillent, certes ; et nous savons aujourd'hui, plus que jamais, que la jeune génération conteste celle qui l'a précédée. Il n'en reste pas moins vrai que toute amitié, toute bienveillance, entre les hommes, a son foyer originaire dans la famille. Si faussées que soient les situations humaines par le péché, l'homme naturel a toujours en lui à la fois l'instinct de chercher sa compagne, et le pressentiment plus ou moins vague que, en la trouvant, en partageant sa vie avec elle, il trouvera le bonheur. Et de là part toute la connaissance qu'a le monde entier, dans un premier stade, de l'amour : amour de l'homme et de la femme, amour des parents et des enfants, amour des frères et des sœurs, lequel s'étend, comme l'atteste le mot de « fraternité », à l'amitié, à l'amour d'une patrie, d'une équipe ou d'un groupe quelconques.

Le nom de « père » est regardé avec méfiance en notre ère de progrès. Un enfant de 6ème, qui commence d'apprendre les mathématiques modernes, en sait plus long, bien souvent, que son père. La science et la technique constituent tout un monde, dans lequel chacun cherche à s'initier et à se placer. La loi de l'imitation joue au plus fort dans le sens d'un milieu social anonyme ; elle est à son point le plus faible dans le sens de la tradition, qui est imitation des pères par leurs enfants. Pourtant, dit S. Paul, toute famille de la terre, - et « famille » en grec se dit « patrie », - tire son nom du PERE, devant lequel il fléchit les genoux ; Ephésiens 3/14 et suiv. – « Quand vous priez, enseigne JESUS, dites : PERE ! Que ton nom soit sanctifié » (Luc 11/2). - DIEU, - Créateur d'ADAM, - est le PERE des lumières, de qui viennent toute grâce excellente et tout don parfait (Jacques 1/17). - DIEU n'est pas nommé PERE dans les 3 premiers chapitres de la Génèse, mais le nom de PERE s'y lit par transparence, dans la création de l'homme et de la femme.

2.- L'AMOUR-AGAPE.

[3] Sous l'action du souffle de vie de l'ETERNEL DIEU, ADAM devint une « âme vivante » (Genèse 2/7). S. PAUL cite ce verset de la Genèse dans I Corinthiens 15/45 : « Le premier homme, ADAM, devint une âme vivante ». Ame, vous le savez, c'est « psyché » en grec ; c'est pourquoi l'apôtre qualifie ADAM par l'adjectif « psychique », que SECOND traduit par animal, v.46. Puis S. PAUL abandonne « psychique », pour nommer ADAM l'homme terrestre, puisque c'est dans le corps, le vase tiré de la terre, que DIEU a soufflé une « psyché », une âme vivante.

Dans l'âme vivante d'ADAM se trouve l'affection, la tendresse, qu'il portera à sa femme. Le mariage, dont nous avons parlé jusqu'ici, comprend un amour naturel, psychique ou terrestre, qui est créé de DIEU et qui est bon. Quelle que profonde que soit la brèche causée par la Chute, dans l'être de l'homme et dans la vie sociale, cette amitié bonne demeure ; elle s'épanouit sous mille formes ; elle est visible sous toutes les latitudes, à travers toutes les espèces de tribus, de peuples et de nations. Elle ne dépend d'aucune religion particulière. Elle est un don de DIEU à l'homme qu'il a créé.

Venons-en maintenant à ABRAHAM. Parmi tous les peuples de la terre, DIEU en a choisi un, ISRAËL, pour en faire son peuple. Tout ce que je vais dire maintenant, je demande au SEIGNEUR la grâce de le dire avec son Amour pour son peuple, aujourd'hui et à travers les siècles oui nous ont précédés. J'ouvre le Nouveau Testament et je lis le premier verset, à la première page : « Généalogie de JESUS-CHRIST, fils de DAVID, fils d'ABRAHAM ». Aussi je crois que lorsque DIEU a appelé ABRAHAM, et lui a promis une terre, Il avait en vue la naissance de son FILS, JESUS, dans la race d'ABRAHAM, et sur la Terre-sainte qui lui fut donnée. Le chapitre 1er de S. Matthieu résume pour nous tout, cet aspect de ce que vous me permettrez d'appeler, non pas l'Ancien Testament, mais le Premier Testament.

Ici, le mariage ne sert plus seulement à multiplier les hommes et à peupler la terre. Certaines unions de l'homme et de la femme sont choisies, et enchaînées les unes aux autres, afin que, partant d'ABRAHAM, - notre père, Romains 4/16 - elles aboutissent à JOSEPH, l'époux de MARIE, de laquelle est né JESUS, qui est appelé le CHRIST, c'est-à-dire le MESSIE (Mth. 1/16). Tout au long de cette lignée, c'est bien, à la base, l'amour naturel, terrestre, qui rapproche l'un de l'autre les parents de chaque génération. Seulement, DIEU est à l'œuvre aussi ; S. PAUL a montré, avec quelle force !, dans le chapitre 4 de l'épître aux Romains, comment la foi d'ABRAHAM est intervenue dans, la naissance de son fils : « Sans faiblir dans la foi, il ne considéra point que son corps était déjà usé, puisqu'il avait près de cent ans, et que SARA n'était plus en état d'avoir des enfants. Il ne douta point ... » (Rom. 4/19-20). Bien d'autres remarques seraient à faire sur cette généalogie de Matthieu 1 : par exemple la voie providentielle par laquelle DIEU conduisit RUTH, la Moabite, vers BOOZ ; ou encore la miséricorde du TOUT-PUISSANT, lorsque l'évangéliste nomme la mère de SALOMON, qui avait été la femme d'URIE.

Sans entrer dans plus de détails, le point essentiel est que DIEU a pris le mariage, réalité bonne donnée à ADAM, pour conduire à la manifestation du MESSIE, fils de DAVID. Mais attention ! A la branche suprême de cet arbre qui sort d'ABRAHAM, DIEU va se servir du mariage encore, - puisque JOSEPH, fils de DAVID, est pleinement l'époux de MARIE, -en introduisant dans ce mariage une clause surprenante : c'est que JOSEPH ne connut pas sa femme jusqu'à ce qu'elle eût enfanté un fils : « car l'enfant qu'elle a conçu vient du SAINT-ESPRIT » (Matth. 1/20).

[4] Nous sommes introduits dans un domaine sacré, dont il n'est parlé qu'avec discrétion dans l'Evangile, et sur lequel nous voulons garder nous-mêmes une grande discrétion. Ce qui est clair, évident, éclatant, c'est que, dans la conception de JESUS - enfant, et dans sa naissance, brille sur la terre une lumière incomparablement plus belle que celle de tous les soleils et de toutes les étoiles du ciel. Après un long temps de préparation, - puisque le 1er Testament est achevé depuis plusieurs siècles, - apparaît, tout d'un coup, une manifestation nouvelle de l'amour divin.

« La nature ne fait pas de saufs », dit un adage célèbre (LINNE, LEIBNITZ, d'autres déjà avant) : c'est-à-dire que tout est relié ; on passe, par des changements insensibles d'une plante à une autre ; d'un animal à un autre Cette loi est vraie en ce qui concerne la jonction même de la nature et du surnaturel. L'amour terrestre a été donné à ADAM en la personne de sa femme ; maintenant un amour nouveau, que nous appellerons l'amour-agapê, est donné en MARIE et en JESUS. Il est donné à MARIE, parce que, en sa personne, se résume toute la race d'ISRAËL depuis ABRAHAM ; elle hérite, elle, si petite, si simple, si effacée, de tout le Testament hébreu. JESUS n'est pas venu sur la terre comme un MESSIE glorieux, descendant des nuées du ciel, mais comme un enfant juif, semblable aux autres en toute chose, excepté le péché.

Voilà pourquoi JESUS est le « second ADAM », le point de départ d'une humanité nouvelle, liée à l'ancienne, qu'il reprend en Lui et qu'il lie aussi, par un nœud indissoluble, - la Croix, - à l'humanité qui va venir après lui. JESUS est l'amour-agapê ; il donne à ceux qui vivent en Lui par la foi le don de l'amour-agapê. Second ADAM, Il est un « esprit qui donne la vie », tandis que le premier ADAM n'était encore qu'une « âme vivante » (I Corinthiens 15/45).

Dans l'Evangile, JESUS reprend la loi du mariage, telle qu'elle était donnée dans la Genèse, au chapitre 2. Il la rétablit dans toute sa rigueur, dans toute sa pureté. Malgré toutes les aberrations de la tentation du monde, cette loi demeure pour nous chrétiens l'idéal vers lequel nous devons tendre. Idéal sans doute inaccessible dans toute sa pureté, et qui demeure cependant s l'amour naturel, repris, purifié, sanctifié par l'amour-agapê (Matth. 19/6).

Puis l'amour-agapê se détache de l'amour terrestre. Il est possible entre toutes les créatures, parce qu'il est donné, venant maintenant d'en-haut, et non de la terre. De là découle la valeur et la noblesse du célibat, que nous ne percevons pas assez. L'ordre, qui est donné à JEREMIE : « Tu ne prendras point de femme », 16/1, comporte une amertume : ... car tes enfants et ta femme mourraient dans la calamité qui vient ... En JESUS, cet ordre, est, pour l'homme comme pour la femme, un privilège. Ton cœur sera libre pour recevoir, chaque jour de ta vie, l'amour-agapê, en faveur de tes frères bien-portants, comme de tous ceux qui souffrent. Les choses ne se laissent pas cloisonner dans l'œuvre de DIEU. Sur la terre entière, malgré la laïcisation du monde, l'amour-agapê vit, brille à certains moments, dans plus d'un homme ou d'une femme, qui ne pratiquent guère de religion peut-être, mais qui accomplissent leur métier avec le cœur. Le péché tient beaucoup de place et fait beaucoup de bruit. L'amour naturel déjà, et l'amour-agapê, sont plus forts que lui sur la terre.

3.- LES NOCES DE L'AGNEAU.

[5] Il me semble que l'Eglise orthodoxe, grecque et russe, a mis en grande lumière que le fondement et la structure de l'Eglise se trouvent dans l'amour-agapê : à quels angoissants problèmes cette institution n'est-elle pas confrontée, vivant depuis plus de 50 ans, en grande partie, dans un Etat athée, où elle est soumise à la contrainte et à la persécution ! - L'Eglise romaine a bâti une théologie, qui explique le monde, qui met tout en place, et qui a régné pendant mille ans sur l'Occident ; mais dans quel désordre, dans quelle recherche, ne se trouve-t-elle pas de nos jours ! Chose curieuse, cette société si fortement hiérarchisée, voit s'épanouir l'amour dans la personne du saint,- souvent combattu de son vivant par les gens d'église eux-mêmes. - Nous, protestants, nous cherchons l'amour concret dans nos relations quotidiennes, entre proches : cela nous conduit à former des communautés plutôt petites. On s'y sent à l'étroit souvent : ce qui explique que l'on se tourne alors volontiers vers le dehors, vers le social, la vie concrète, avec ses problèmes, économiques par exemple.

Cette courte ébauche a pour but-de souligner l'état de désordre où vit l'Eglise de JESUS-CHRIST en notre siècle. Quand nous récitons, dans le Symbole des Apôtres : « Je crois la sainte Eglise universelle », que nous représentons-nous ? Plutôt qu'une société nettement discernable sur la terre, l'Eglise n'est-elle

pas, au-delà de ses formes historiques, une réalité invisible et une réalité à venir ? Je voudrais, dans cette dernière partie, mettre en relief la vérité de ces deux affirmations.

Réalité invisible d'abord. Cela signifie que l'Eglise appartient au monde invisible, qui échappe à tous nos sens terrestres. Je désigne, sous ce nom d'Eglise invisible, essentiellement la société vivante de tous ceux qui sont morts en CHRIST. Cette Eglise nous est cachée ; nous connaissons extrêmement peu de chose sur elle. Cependant, pour DIEU, tous sont vivants. L'Epître aux Hébreux décrit la grande nuée de témoins, qui suivent notre combat terrestre. Nous nous sommes approchés de « la montagne de Sion, de la cité du DIEU vivant, la Jérusalem, céleste, des myriades qui forment le chœur des anges, des esprits des justes parvenus à la perfection » (Hébreux 12/22-23). L'Apocalypse de S. JEAN nous introduit, en de magnifiques visions, dans la liturgie qui est célébrée autour du trône de DIEU.

L'Evangile de JESUS est très sobre sur le sort de ceux qui quittent la terre, dans l'attente de la Résurrection. Le SEIGNEUR prêche avant tout le Royaume, pour lequel nous devons nous tenir prêts et vigilants. S. PAUL a parlé de nos morts, qui sont vivants, pour consoler les Thessaloniciens. Ce sont surtout l'Epître aux Hébreux et l'Apocalypse qui nous font pénétrer dans la cité que forment, dans le ciel, autour des anges, ceux qui ont fini de servir sur la terre. C'est une cité liturgique, et je dirai peut-être aussi politique, c'est-à-dire qui a une structure, une hiérarchie, un ordre. Ce qu'il y a de certain, c'est que, à la tête de cette cité se trouvent les Juifs, groupés autour de JESUS, les peuples des nations étant à l'entour. C'est pourquoi cette cité est appelée la nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel, d'auprès de DIEU (Apoc. 3/12, 21/10). « La muraille de la ville avait douze fondements, et sur eux les douze noms des douze apôtres de l'Agneau ».

Réalité présente, vivante, donc, que cette Eglise du ciel. Réalité à venir également, puisqu'elle descend du ciel à notre rencontre. Elle vient prendre possession des derniers élus qui lui appartiennent [6] au sein du monde de ceux qui vivent sur la terre. Il y a donc un double aspect de la Parousie, que je voudrais d'abord approcher par une courte méditation de Ephésiens 5/25-33. Qu'il me soit permis de dire que l'apôtre PAUL donne ici aux maris un commandement impossible : « Maris, dit-il, aimez vos femmes, comme CHRIST a aimé l'Eglise ... » puis il fait le tableau de ce que JESUS a fait pour l'Eglise. Il lui a donné le Baptême ; il la sanctifie par la Parole ; il s'est livré lui-même pour elle sur la Croix. Quel mari fera, pour sa femme, une telle œuvre ? Aucun, bien sûr. Elle ne nous est tracée que comme un idéal, un modèle inimitable, à imiter de loin, avec les faibles forces de la terre.

C'est que, dans tout ce passage PAUL pense à la Parousie de JESUS, bien plus qu'au mariage de la terre. JESUS va faire paraître devant lui son Eglise sans tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte, et irrépréhensible. Aussi, après avoir redonné la loi du mariage, de Genèse 2/24 : « L'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et les deux deviendront une seule chair », PAUL s'écrie-t-il : "Quel grand mystère ! Je parle de CHRIST et de l'Eglise ! N'est-est-il pas clair que DIEU qui a créé le premier ADAM « mâle et femelle », doué de l'amour terrestre, avait en vue l'apparition du deuxième ADAM, qui, lui aussi, a son Epouse, qui est l'Eglise tout entière ?

Dans la Parousie, le CHRIST prend son Eglise pour EPOUSE. On trouverait des allusions à cet enseignement dans les Evangiles, chaque fois qu'il est question d'un festin de noces, en particulier, dans la parabole des dix Vierges : « Voici l'Epoux, allez à sa rencontre » (Matthieu 25/6). Trois fois, dans les dernières pages de la Bible, qui font écho aux premières, l'Avènement de JESUS est décrit comme la rencontre de l'Epoux avec celle qui devient son Epouse :

> « Réjouissons-nous et soyons dans l'allégresse car les noces de l'Agneau sont venues, et son épouse s'est préparée » (Apocalypse 19/7).
>
> « Et je vis descendre du ciel, d'auprès de DIEU, la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, préparée comme une épouse qui s'est parée pour son époux » (Apocalypse 21/2)

Enfin, quand l'ange montre à l'apôtre la ville sainte, Jérusalem, il lui adresse d'abord la parole, en disant : « Viens, je te montrerai l'épouse, la femme de l'Agneau » (Apoc. 21/9).

Voilà ce que j'appelais tout à l'heure le double aspect de la Parousie. Elle est, d'un côté, l'apparition du CHRIST, de l'EPOUX, que nous attendons. Elle est, en même temps, manifestation - enfin ! - de la sainte Eglise universelle : et les deux, l'Epoux et l'Epouse, sont unis par l'amour-agape. Chacun de nous sera comme une des myriades de cellules d'un grand corps, parfaitement harmonieux. Chacun de nous jouira pleinement de sa liberté : et sa liberté étant d'aimer, chacun se trouvera en harmonie avec l'ensemble de l'Eglise. Toutes nos constructions ecclésiales de la terre apparaîtront comme des ébauches, bonnes et nécessaires, mais il n'y aura plus qu'une seule Eglise. Les déchets, les débris, les ébauches, tout cela en aura été balayé ? « Une Eglise glorieuse, sans tache ni ride, mais sainte et irrépréhensible » (Ephés. 5/27).

J'aimerais que cet exposé vous ait montré combien il est pressant de placer l'Avènement du CHRIST à la première place de notre vie spirituelle. Nous vivons ici-bas de l'amour-agape dans lequel JESUS enveloppe notre amour naturel. L'Avènement du SEIGNEUR, c'est la plénitude de l'amour-agapê. La

Jérusalem qui descend d'en-haut vient à la rencontre de notre prière, qui demande notre croissance dans l'agapê de JESUS. Dans les deux prochaines études, nous parlerons de l'obstacle infranchissable qui est entre les Juifs et les nations. DIEU veuille que ce premier exposé nous aide à voir que le but du plan divin, c'est l'unité de l'Epoux, - le CHRIST, - et de son Epouse, - l'Eglise, - dans le Royaume. Désireux d'avoir notre place dans ce Royaume de la vie éternelle, sanctifions, par le recours à l'amour-agape, tous nos rapports terrestres, dans le mariage et dans l'Eglise.

2EME ETUDE : LE PERE ET SES DEUX FILS.

1.- LE FILS AINE.

[7] Livre de la Genèse 10/5 : « C'est par eux, - les fils de JAPHET, - qu'ont été peuplées les îles des nations selon leurs terres, selon la langue de chacun, selon leurs familles, selon leurs nations ». - Même livre, 10/32 ! « Telles sont les familles des fils de NOE, selon leurs nations. Et c'est d'eux que sont sorties les nations qui se sont répandues sur la terre après le déluge ». Un peu plus loin, le récit de la tour de Babel se termine par ces mots : « C'est là que l'ETERNEL confondit le langage de toute la terre, et c'est de là que l'ETERNEL les dispersa sur la face de toute la terre ». (Genèse 11/9).

À partir de ce moment, ces nations sortent de l'histoire sainte. Elles vont vivre une histoire profane, loin de DIEU, leur Créateur, qui ne se révèle pas à elles. Les nations, - l'Egypte, l'Assyrie, Babylone, les Perses, - apparaissent dans la Bible, dans la mesure où elles ont affaire au peuple mis à part, à ISRAËL. En dehors de cela, elles développent une civilisation, instituent des lois, bâtissent des monuments, sans connaître DIEU. Le monde grec et le monde romain auront des contacts avec la Terre-sainte, mais cela est postérieur à la conclusion de la Bible hébraïque.

Ainsi, pendant quelque deux mille années, le PERE de tous les hommes ne va parler qu'à un peuple minuscule, ISRAËL, le peuple JUIF, le peuple élu entre tous. Voyons, à grands traits, dans cette première partie, les principales étapes de cette élection extraordinaire, si déroutante pour notre esprit. Mais, avant d'aborder la première de ces étapes, disons que DIEU sauve pour la vie éternelle, qui Il veut, et comme Il veut, chez les Juifs comme dans les Nations. L'élection d'En-haut vise essentiellement un service, qui est, mystérieusement, pour la terre entière.

Le premier élu n'est pas un peuple, mais un homme, - ou peut-être serons-nous appelés à dire : trois hommes. « L'ETERNEL dit à ABRAM : Va-t'en de ton pays, de ta patrie, et de la maison de ton père, dans le pays que je te montrerai » (Genèse 12/1). ABRAHAM crut à Celui qui s'adressait ainsi à lui, et il obéit. Il arrive sur la Terre-sainte ; il engendre le fils de la promesse, ISAAC ; enfin il devait acheter un tombeau, où il fut enseveli près de SARA, sa femme.

L'apôtre PAUL a longuement insisté sur le fait qu'ABRAHAM est le père, non seulement des Juifs circoncis, mais aussi des païens incirconcis : ABRAHAM est le père de tous ceux qui croient, qu'ils appartiennent à Israël ou aux Nations (Romains 4/11-12). Cela est vrai : nous en avons, si l'on veut, une illustration en ceci, que le patriarche fut l'ancêtre, non seulement des Juifs, mais de plusieurs nations non-juives : en premier lieu, il est le père d'ISMAEL aussi bien que d'ISAAC. Il eut aussi d'autres fils, et, tandis qu'il légua tous ses biens à ISAAC, il fit des dons aux fils de ses concubines, et les envoya loin de son fils ISAAC, du côté de l'Orient (Genèse 25/5-6). ISAAC lui-même fut père de JACOB et d'ESAÜ ; de celui-ci sortit la nation d'EDOM, ennemie implacable d'Israël, contre lequel l'un des petits prophètes, ABDIAS, s'est élevé avec tant de violence (cf. Es. 34, Jér. 49, Ez. 35).

JACOB, qui reçut de l'ange avec lequel il lutta le nom d'ISRAEL, - Genèse 32/28, - est, lui, le père des douze tribus du peuple, et d'elles seules. DIEU lui confirme ce nom d'ISRAËL, avec cette promesse : « Je te donnerai le pays que j'ai donné à ABRAHAM et à ISAAC, et je donnerai ce pays à ta postérité après toi » (Genèse 35/9-12). C'est pourquoi les chapitres 40 et suivants d'ESAIE, - le livre de la consolation - s'adresse sans cesse à JACOB : « Mais toi, ISRAËL, mon serviteur, JACOB que j'ai choisi, [8] race d'ABRAHAM, que j'ai aimé ...Ne crains rien, mon serviteur JACOB, mon ISRAËL que j'ai choisi » (Esaïe 41/8 ; 44/2).

Voilà donc la première étape de l'élection, qui met à part le peuple juif. Elle est marquée par les trois noms, indissolublement unis, d'ABRAHAM, d'ISAAC et de JACOB.

La seconde étape de l'élection, c'est l'œuvre de MOÏSE. Les descendants de JACOB se sont multipliés en Egypte, et ils sont assujettis à un dur esclavage. « DIEU parla encore à MOÏSE, et lui dit : Je suis l'ETERNEL. Je suis apparu à ABRAHAM, à ISAAC et à JACOB, … J'ai aussi établi mon alliance avec eux, pour leur donner le pays de Canaan ... Je vous sauverai à bras étendus et par de grands jugements. Je vous prendrai pour mon-peuple, je serai votre DIEU » (Ex. 6/2-7). MOÏSE est donc le Libérateur, qui fait sortir le peuple hors d'Egypte. Il est le Législateur, qui scelle dans la Loi, - la TORAH, - l'alliance entre le

peuple libéré et son DIEU. Il est enfin le Berger, guide, juge et chef suprême, qui conduira le peuple jusqu'en Jordanie, à la porte de la Terre-sainte, qu'il contemple du haut du Mont Nébo.

Libérateur, Législateur et Berger, MOÏSE donne au peuple d'ISRAËL, dans un événement concret et tragique, au seuil de sa mission, le titre de fils de DIEU : « Tu diras à PHARAON : ainsi parle l'ETERNEL : ISRAËL est mon fils, mon premier-né. Je te dis : Laisse aller mon fils, pour qu'il me serve ; si tu refuses de le laisser aller, voici, je ferai périr ton fils, ton premier-né » (Ex. 4/22-23). Cette déclaration, brûlante d'amour pour ISRAËL, et terrible pour le PHARAON rebelle, domine le développement des 15 premiers chapitres de l'Exode. A la fin du drame, « au milieu de la nuit, l'ETERNEL frappa tous lès premiers-nés dans le pays d'Egypte, depuis le premier-né de PHARAON, assis sur son trône » (Ex. 12/29). Cet amour de DIEU pour son fils ISRAËL éclate encore particulièrement dans le Cantique de Moïse, Deutéronome 32, prononcé dans la vision de la corruption du peuple : « Est-ce l'ETERNEL que vous en rendrez responsable, peuple insensé et dépourvu de sagesse ? N'est-il pas ton père, ton créateur ? N'est-ce pas lui qui t'a formé et qui t'a affermi ? » (Deut. 32/6). A quoi fait écho encore la parole du prophète OSEE : « Quand ISRAEL était jeune, je l'aimais, et j'appelai mon fils hors d'Egypte » (11/1).

Troisième et dernière étape de l'élection du peuple juif : DAVID. Il unifia en un seul royaume les douze tribus d'Israël, et leur donna un statut politique, avec une capitale, Jérusalem. « Le roi marcha avec ses gens sur Jérusalem, contre les Jébusiens ... Ils dirent à DAVID : Tu n'entreras point ici, car les aveugles même, et les boiteux, te repousseront ... Mais DAVID s'empara de la forteresse de Sion : c'est la cité de DAVID ». (II Samuel 5/6-7). - Dans cette ville, DAVID prépara l'édification du Temple, que construisit son fils, SALOMON. Ce fut le centre de la vie cultuelle du peuple, l'incarnation, pourrait-on dire, de sa foi au DIEU créateur : « Je suis dans la joie quand on me dit : Allons à la maison de l'ETERNEL ! ... Jérusalem, tu es bâtie comme une ville dont les parties sont liées ensemble ! » (Ps. 122).- DAVID reçut enfin la promesse de la venue du MESSIE, son descendant, dont il est une première image : « l'ETERNEL t'annonce qu'il te créera une maison. Quand tes jours seront accomplis et que tu seras couché avec tes pères, j'élèverai ta postérité après toi, celui qui sera sorti de tes entrailles, et j'affermirai son règne. Ce sera lui qui bâtira une maison à mon nom, et j'affermirai pour toujours le trône de son royaume. Je serai pour lui un père, et il sera pour moi un fils » (II Sam. 7/12-14). La promesse désigne évidemment SALOMON ; du même coup, elle désigne aussi le ROI-MESSIE, dont « le trône sera pour toujours affermi » (v. 16).

En DAVID, Israël devient, au sens le plus plein, le fils premier -né. Car c'est un fils de DAVID, qui sera le MESSIE, celui qui vient manifester la victoire de DIEU sur la mort elle-même.

2.- L'EXIL DU FILS AINE.

[9] Je me livrerai maintenant, et je vous demande de vous livrer avec moi, à un exercice difficile. Il s'agit de lire des textes de l'Ancien Testament, qui nous paraissent si lumineux quand on les applique à JESUS, en les privant de cette lumière. Autrement-dit, écoutons ce que les Juifs pieux, du passé et du présent, nous diront de ces mêmes textes ; non pas que nous voulions adopter leur point de vue ; nous gardons, au fond de notre cœur, la plénitude de notre foi. Si nous parlons à un incroyant, qui n'est pas Juif, nous lui présenterons les deux Testaments de la Bible, en expliquant le premier par le second. Le Juif, lui, a été fidèle à l'Ancien Testament pendant des siècles et des siècles. C'est le contenu de cette fidélité que nous essaierons de saisir, avant même de lui exposer notre foi.

Soit, par exemple, ces deux passages du prophète ESAIE : 8/23-9/6 et 11/1-10. Nous les avons lus et relus dans nos fêtes de Noël. Pour le Juif, d'autrefois et d'aujourd'hui, il n'y a pas de Noël. Que signifient donc ces mots : « Puis un rameau sortira du tronc d'ISAIE et un rejeton naîtra de ses racines ... Le loup habitera avec l'agneau, et la panthère se couchera avec le chevreau ... Il ne se fera ni tort ni dommage sur toute ma montagne sainte, car la terre sera remplie de la connaissance de l'ETERNEL, comme le fond de la mer par les eaux qui le couvrent. En ce jour, le rejeton d'Isaï sera là comme une bannière pour les peuples ; les nations se tourneront vers lui, et la gloire sera sa demeure » (Esaïe 11) ; et encore que signifie dans Esaïe 9 : « Donner à l'empire de l'accroissement et une paix sans fin au trône de DAVID et à son royaume, l'affermir et le soutenir par le droit et par la justice, dès maintenant et à toujours ; voilà ce que fera le zèle de l'ETERNEL des armées » ? Il faudrait, avant de répondre sur le sens de ces paroles pour notre frère Juif, en rassembler beaucoup d'autres, comme le chapitre 23 de Jérémie, des Psaumes en grande quantité, qui reprennent la promesse faite à DAVID. Contentons-nous de citer quelques versets pris au Psaume 89 : « J'ai trouvé DAVID, mon serviteur? je l'ai oint de mon huile sainte. Ma main le soutiendra et mon bras le fortifiera ... Lui, il m'invoquera : Tu es mon Père, mon DIEU et le rocher de mon salut ! Et moi, je ferai de lui le premier-né, le plus élevé des rois de la terre ... Je rendrai sa postérité éternelle, et son trône comme les jours des cieux » (Versets 21-30).

Eh bien ! tous ces passages, si nombreux, du Testament confié au peuple d'Israël, contiennent la promesse de l'envoi par DIEU d'un MESSIE, « oint d'huile sainte », qui instituera la royauté et la paternité divines sur tous les Justes ressuscités. Les maux qui assaillent le monde ; le péché, la souffrance, la mort

elle-même, seront vaincus. Ceux qui, par un mouvement profond du cœur, se seront tournés vers DIEU seront sauvés dans Sa Lumière et dans Sa Gloire. Il n'a pas d'événement religieux vraiment important, entre la venue de DAVID, la promesse qui lui est faite, et son accomplissement messianique. Il y avait eu trois étapes du plan de DIEU pour arriver à DAVID : de DAVID à la fin des temps, c'est, pour l'Israélite pieux, une ligne droite sans accident, une longue et dure attente. Que beaucoup d'Israélites, aujourd'hui, vivent hors de la foi, cela n'empêche que le message d'Israël au monde, c'est la certitude de la venue du MESSIE, la nécessité absolue de la prière qui loue l'ETERNEL, jusqu'à ce qu'elle s'épanouisse dans la gloire.

[10] Une ligne droite, sans accident, ai-je dit, va de DAVID au MESSIE. Ce n'est pas exact cependant. Laissons de côté la personne de JESUS ; considérons-la comme ne concernant que les Païens, à qui l'apôtre PAUL a porté son Evangile. L'accident qui s'est produit pour le peuple d'ISRAËL, c'est la seconde période de l'Exil, dont la déportation à Babylone n'avait été qu'une préfiguration. En 135 après JESUS-CHRIST, BAR-KOCHEBA se présente comme le MESSIE : il va reconquérir Jérusalem, prise par les Romains 65 ans auparavant. Mais non ! il est vaincu ; il meurt. Jusqu'en 425, l'Empire romain maintient en Terre-sainte un Patriarche qui, entouré d'un Sanhédrin, fut encore l'autorité spirituelle suprême pour tout Israël. Mais, en 425, l'empereur THEODOSE II supprime le Patriarcat, et c'est sur les rives de l'Euphrate, en Babylonie, que vont résider les directeurs spirituels du judaïsme. Le fils aîné de DIEU, sans Temple, est dispersé dans le monde, où il va vivre une longue période de persécutions ; nous avons été contemporains du dernier épisode de cet Exil et de ces persécutions, de 1933 à 1945.

Pendant ce long Exil, ISRAËL a eu conscience, et a encore conscience d'avoir vécu une Passion messianique. Pour que la venue du MESSIE soit possible, il fallait cette longue souffrance du fils aîné de DIEU. C'est dans ce sens que les Juifs lisent les Psaumes, et également, osons-le dire les chants du serviteur souffrant de l'ETERNEL, dans Esaïe 42, 49, 50 et 53. Ne discutons pas ici ne nous offusquons pas. Que cela nous est difficile pourtant ! Quand nous lisons le Psaume 22 par exemple, il nous est tellement doux de prononcer sans cesse le nom de JESUS. Mais notre frère d'Israël ne connaît pas JESUS. Lui interdirons-nous de s'écrier, du fond d'un camp de concentration, où il est reclus, non parce qu'il a fait quelque chose de mal, mais parce qu'il est Juif : « Mon DIEU, mon DIEU, pourquoi m'as-tu abandonné, et t'éloignes-tu sans me secourir, sans écouter mes plaintes ... En toi se confiaient nos pères ; ils se confiaient, et tu les délivrais ... Et moi, je suis un ver et non un homme, l'opprobre des hommes et le méprisé du peuple... » (v. 1-7).

Je voudrais méditer ces psaumes jusqu'à ce que je comprenne que l'expérience de la souffrance dans l'Exil et dans la Nuit, a profondément rapproché les Juifs de JESUS, sans qu'ils le sachent consciemment. JESUS, mort pour eux, était près d'eux, lui qui avait souffert sans avoir commis de péché, et sans se défendre par la force. Sur la Croix de Golgotha, il a souffert le sacrifice parfait et unique ; et il serre sur son cœur ceux qui connaissent la communion de ses souffrances. Pourquoi, mais pourquoi n'ont-ils pas eu la consolation de connaître JESUS dans leur Exil ? Il faut répondre ici : parce que DIEU ne leur a pas donné cette vue. C'est un mystère insondable de la volonté sainte de DIEU.

Et puis, ils avaient la Bible hébraïque à conserver dans son texte même. Alors que les Eglises traduisaient la Bible dans toutes les langues des nations, n'ont-elles pas enserré JESUS dans des philosophies et des théologies, très belles certes, mais où il perdait sans doute des aspects entiers de son être Juif, de sa pensée juive ? Avons-nous jamais présenté aux Juifs un JESUS compréhensible pour eux ? N'avons-nous pas souhaité leur disparition en tant que Juifs ? Ne leur avons-nous pas présenté trop souvent une conversion, qui était une abdication, et non une plénitude de leur être ?

Quoi qu'il en soit de ces causes historiques, il n'y a nulle opposition entre les souffrances de l'Exil juif, et la souffrance de JESUS sur la Croix. Si nous avons la joie de voir la Lumière de la Croix, nous devons discerner cette Lumière dans la souffrance même de ceux qui ont souffert dans les ténèbres.

3.- LE SECOND FILS.

[11] JESUS a dit : « Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés. Car on vous jugera du jugement dont vous jugez, et l'on vous mesurera avec la mesure dont vous mesurez. Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère, et n'aperçois-tu pas la poutre qui est dans ton œil ? Ou comment peux-tu dire à ton frère : Laisse-moi ôter une paille de ton œil, toi qui as une poutre dans le tien ? Hypocrite, ôte premièrement la poutre de ton œil, et alors tu verras comment ôter la paille de l'œil de ton frère » (Matth. 7/1-5).

Notre frère d'Israël, avons-nous dit, ne connaît pas JESUS. Dès lors, n'est-il pas aveugle ; n'a-t-il pas, comme la statue de la Cathédrale de Strasbourg, un bandeau sur les yeux ? ou, pour employer le langage du SEIGNEUR JESUS, notre frère aîné n'a-t-il pas une poutre dans son œil ? Nous, alors, les chrétiens

d'origine païenne, nous avons peut-être une paille dans notre œil, mais cela ne nous empêche pas d'ôter la poutre de son œil !

Admettons que nous soyons dans cette situation, inverse de celle de la parabole. Eh bien ! voulez-vous que nous regardions de plus près cette paille, qui est dans notre œil ? Qui sait, si en l'examinant, elle ne nous apparaîtra pas plus grosse que nous ne l'imaginions ?

En tant que chrétiens issus des Nations, évangélisés par S. PAUL et tous ses successeurs, il me semble que, nous jugeant nous-mêmes, en face de notre frère aîné, nous avons quatre jugements à porter sur nous tous, à quelque branche du christianisme que nous appartenions.

Le premier fait que je relève à notre passif, c'est que nous sommes une Eglise terriblement divisée, alors que JESUS a prié pour que tous ses disciples soient un seul, dans la charité. Cette division de l'Eglise issue des Païens remonte très loin dans le passé. Sous les persécutions même de l'empire romain, le christianisme primitif a forgé l'idée de l'hérésie, dont les membres sont à exclure de l'assemblée chrétienne. Idée juste, qui a ses fondements dans le Nouveau Testament. Mais n'a-t-elle pas été mêlée, et très tôt peut-être dans l'histoire, à un sentiment de rejet de l'hérétique, hors de l'Eglise et hors du salut ? En tous cas, du Ve au XIe s., les Eglises d'Orient et d'Occident ont voulu chacune posséder la vérité intégrale, aboutissant ainsi au schisme. LUTHER, au XVIe siècle était persuadé que l'Eglise catholique, étant fausse, allait disparaître. Et les divisions se sont multipliées.

Le second fait, qui nous accuse, est que l'Eglise, ainsi divisée, est devenue, à partir du Ve siècle, persécutrice. En particulier, en adoptant la théologie du rejet des Juifs, elle plaçait le peuple élu de DIEU hors de l'humanité. Toute la chrétienté est coupable de persécution d'une forme de christianisme par une autre. Toute la chrétienté est coupable de la persécution qu'a subie ISRAËL dans son long Exil. La chrétienté est coupable, jusqu'au XIXe siècle, du commerce des négriers, qui a été une telle abomination. Depuis le Ve siècle, l'Eglise chrétienne se présente toujours et partout, liée à la Loi de l'Etat, liée à la puissance de l'argent, liée à l'usage de la force contre ses ennemis. Quoique persécutée et ayant beaucoup souffert, l'Eglise Réformée de France a pris part aux guerres de religion. Je bénis DIEU de ce que, dans la période de nuit et d'exil traversée par notre Eglise, avant et après la Révocation de l'Edit de Nantes, le Vivarais où nous sommes pour cette Retraite, est toujours resté partisan de la non-résistance et de la non-violence. Mais, s'il y a eu toujours, et partout, des saints, l'Eglise, comme une totalité, a été foncièrement persécutrice.

[12] Le troisième aspect de notre insuffisance, doit être saisi spécialement face à ISRAËL. Nous étant coupés de lui, L'ayant rejeté dans des ténèbres où il n'aurait pas dû survivre, nous nous sommes coupés certainement de tout un aspect de la personne du SEIGNEUR JESUS, qui fut un Juif. Nous avons vu en Lui à la fois le DIEU créateur, et un homme : cela est juste, mais incomplet. Car il a vécu, sur la terre, non seulement la vie de l'homme en général, mais la vie du peuple d'ISRAËL, sur la terre d'ISRAËL. Notamment, JESUS a vécu trente années de vie cachée, à laquelle se réfèrent sans cesse les enseignements de l'Evangile. Nous, nous avons fait de JESUS davantage l'objet d'une méditation savante, plus qu'une personne vivante, avec qui nous serions en réelle communion, comme ABRAHAM, l'ami de DIEU, l'était avec l'ETERNEL.

De là résulte enfin que nous avons saisi le CHRIST beaucoup moins dans sa réalité dynamique et eschatologique, que dans son adaptation à nos civilisations païennes. Sans connaître ni DIEU ni JESUS, pendant des siècles, nous, le fils cadet, nous avions lutté pour bâtir des empires terrestres. Nous avons abouti ainsi à l'empire romain, que ses membres tenaient pour éternel. Lorsque le christianisme eut vu l'Empire s'abattre, sous les coups des « Barbares », il entreprit alors de reconstruire à son compte une nouvelle civilisation christo-païenne, c'est-à-dire accommodant le CHRIST à une recherche terrestre, dictée par le paganisme ancestral. Du coup, nous avons oublié que le mot CHRIST signifie l'Oint de LIEU, et que son équivalent hébreu est « le MESSIE ». Cela explique, d'une part, tous les compromis des chrétiens, qui sont toujours liés à un état de fait terrestre. Cela explique, d'autre part, que, depuis le XVIe siècle, l'élément païen a repris le dessus. L'homme a entrepris de construire sa civilisation terrestre, soit contre le CHRIST, soit en le tolérant, comme une aide subordonnée, que l'on veut bien accepter dans la mesure où il ne conteste pas le but terrestre qui est poursuivi.

Si nous nous jugeons ainsi nous-mêmes, ne trouvons-nous pas, pour finir, dans notre œil, une paille assez grosse pour qu'on l'appelle une poutre ? Nous avons vu, c'est certain, JESUS qui est venu, et que le Judaïsme, à travers les âges, n'a pas vu. Mais nous n'avons pas encore répondu à la mission que JESUS avait confiée aux hommes, puisque nous n'avons pas constitué une Eglise une, nous avons été une Eglise persécutrice, aidant par la force à son établissement, nous n'avons pas saisi la totalité de JESUS-CHRIST dans sa réalité juive ; et, finalement, nous ne l'avons pas saisi comme le MESSIE qui vient et qui vient bientôt. DIEU laisse aux hommes une grande liberté ; JESUS s'est demandé avec angoisse : « Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (Luc 18/8).

Je crois que oui. Il faut qu'il trouve dans notre cœur la foi, féconde, parce qu'accompagnée de l'amour-agapê et de l'espérance du Royaume. Demandons aujourd'hui à notre SEIGNEUR qu'il daigne nous montrer ce qui aveugle notre vue, que ce soit une paille, ou que ce soit une poutre. Et, qu'ôtant d'abord l'obstacle, qui est dans notre œil, nous soyons prêts, en union de prière, à demander la guérison de notre frère aîné et la venue de notre commun MESSIE. Que l'effusion du SAINT-ESPRIT, qui s'épanouit aujourd'hui sur toute la terre, aboutisse à une saisie directe, dans l'intercession, du proche retour de JESUS.

3EME ETUDE : DES DEUX, IL N'EN A FAIT QU'UN.

1.- LE FILS UNIQUE.

[13] La présente troisième étude sera un commentaire de la parole de S. PAUL, Epître aux Ephésiens 2/14 : « Car il est notre paix, lui qui des deux n'en a fait qu'un » : il s'agit, bien évidemment des deux fils du PERE céleste, ISRAËL et les NATIONS. Des deux, DIEU n'a fait qu'un seul corps, en CHRIST, comme il n'a fait qu'une seule chair de l'homme et de la femme, par le mariage. Grand mystère, nous l'avons vu, par rapport à CHRIST et à l'Eglise. Le Corps du CHRIST, dans la Résurrection finale, marquera l'unité, dans l'amour-agapê et dans la liberté, de l'homme et de la femme, comme il marquera l'unité pleine et entière du JUIF et du NON-JUIF.

Il nous faut commencer par voir cette unité dans l'histoire terrestre. A partir de l'élection d'ABRAHAM, les non-juifs, les païens donc, ont été « privés du droit de cité en Israël, étrangers aux alliances de la promesse, sans espérance et sans DIEU dans le monde » (Eph» 2/12). Un tableau très sombre des péchés des païens, conséquence de leur idolâtrie, nous est tracé dans Romains 1/18-32 : « La colère de DIEU se révèle du ciel contre toute impiété et toute injustice-des hommes, qui retiennent injustement la vérité captive ».

Est-ce à dire que, pendant deux mille ans, d'ABRAHAM à JESUS-CHRIST, les peuples païens ont été plongés dans de complètes ténèbres ? Loin de là ! Sur la petite terre d'Israël et dans le peuple minuscule qu'il y avait fixé, DIEU faisait son œuvre de révélation ; Il commençait de se faire connaître aux hommes» Mais Il n'excluait pas de son Amour souverain, les Nations qu'il avait dispersées sur toute la surface de la terre. DIEU avait établi, au temps de NOE, une alliance entre Lui « et toute chair qui, est sur la terre » (Genèse 9/17). Cette alliance, dont l'arc-en-ciel était le signe, est restée pleinement valable. Pendant ces 2.000 ans avant JESUS-CHRIST, DIEU a soutenu par sa grâce tous ces empires qui ne le connaissaient pas. Il a permis leurs efforts pour édifier une civilisation. Il a donné, en particulier, à la Grèce et à Rome, des langues, des poésies, des philosophies qui, en cherchant à tâtons, ne s'opposaient pas au CHRIST qui devait venir, et qui sont devenues ses servantes. Ainsi, dès avant l'Evangile, Juifs et Païens, unis dans le péché, étaient unis dans la grâce du PERE qui les aimait tous. Il a montré une tendresse particulière à Israël, en l'appelant, par l'élection, à devenir son serviteur, et en se faisant connaître à lui. Mais DIEU est DIEU : Il est libre d'aimer comme il lui plaît. S'il a donné un privilège à mon frère aîné, je n'en serai pas jaloux.

« Lorsque les temps' ont été accomplis, DIEU a envoyé son FILS, né d'une femme, né sous la Loi » (Galates 2/4). C'est ce FILS unique, JESUS, que les Juifs ne voient pas. Quand les prophètes du Premier Testament annoncent sa venue, les Rabbins et le peuple qui les suit, entendent la venue du MESSIE : c'est une interprétation exacte, - que nous avons trop souvent oubliée, - mais que nous jugeons incomplète. Nous connaissons déjà le MESSIE, en JESUS, qui est à la base de notre civilisation chrétienne. Nous croyons que JESUS de Nazareth, fils de MARIE, est le fils aîné de DIEU, le peuple Juif, amené à sa plénitude. Tout au long des siècles, c'est un Reste juif seul qui a été fidèle à la Loi de DIEU. Pour finir, le Reste s'est réduit au petit peuple qui a préparé la première venue de JESUS, et à JESUS lui-même. Il est le JUIF par excellence ; il est le JUIF tel que DIEU le voulait depuis 2.000 ans. Il a vécu la vie juive, observé la Loi juive dans son sens le plus profond, qui est l'Amour. Il n'a pas prêché en dehors de la Terre-sainte, et n'a eu que quelques rares contacts avec les Païens. Il est, venant du ciel, le FILS unique, incarné sur la terre, en un peuple, qui avait mûri tout au long de 2.000 ans.

[14] Je crois pleinement à l'authenticité du ministère de S. PAUL et à son inspiration par le SAINT-ESPRIT. En aucune mesure, je ne l'opposerai à son Maître. Cela me laisse libre de souligner que la « conversion » de SAUL de Tarse sur le chemin de Damas, a introduit dans le monde un message nouveau, déjà contenu dans l'Evangile, mais qui a été explicité, porté à sa pleine lumière. Dans cette « conversion », PAUL reçoit la foi en JESUS réellement ressuscité. Ce qu'une grande partie des Juifs ne voit pas, il le voit ; il devient un membre de cette communauté juive, qui est en même temps chrétienne. De plus, il reçoit d'En-haut la claire révélation que l'Evangile est pour le monde entier et que lui, PAUL, est chargé de le porter aux Païens.

Ainsi l'Evangile a d'abord été reçu par une partie du peuple juif. C'est Israël qui a fondé l'Eglise, par le SAINT-ESPRIT à Jérusalem ; c'est en Israël que se sont fondées « les Eglises de DIEU » qui sont, au temps de PAUL, dans la Judée (I Thess. 2/14). Aux chapitres 13 et 14 du livre des Actes des Apôtres, nous lisons le premier voyage missionnaire, dans lequel, parti d'Antioche avec BARNABAS, l'apôtre PAUL fonde des églises chrétiennes à Chypre et en Asie-Mineure. Ces églises comprennent des Juifs, mais elles admettent au Baptême, sur un pied d'égalité, les personnes d'origine païenne. Si nous suivons tout simplement l'ordre du Livre des Actes, c'est après ce voyage, qu'a lieu la conférence de Jérusalem, en 49 peut-être. Là, le ministère de PAUL est pleinement reconnu par les Apôtres, en particulier par JACQUES, PIERRE et JEAN, « qui sont regardés comme des colonnes » (Galates 2/9), et par l'Eglise de Jérusalem. S'il n'en avait pas été ainsi, PAUL et BARNABAS auraient « couru en vain » (Galates 2.2) : mais maintenant les Païens sont reçus en CHRIST.

Tous, nous savons avec quelle force PAUL justifie, sur le plan de la théologie, l'admission des Païens dans les églises. La pensée de l'apôtre est exposée avant tout dans les 4 premiers chapitres de l'Epître aux Galates, et dans les 8 premiers de l'Epître aux Romains. Le principe fondamental est : « Le juste vivra par la foi » (Rom. 1/17 ; Habakuk 2/4). Les promesses ont été faites à ABRAHAM, qui les a reçues par la foi, longtemps avant l'apparition de la loi de MOÏSE. Suivons ici une parole de JESUS dans l'Evangile de JEAN : « ABRAHAM, votre père, a tressailli de joie de ce qu'il verrait mon jour : il l'a vu, et il s'est réjoui » (Jean 8/56). Ainsi ABRAHAM, en recevant par la foi, la promesse d'une terre et d'un fils, a reçu implicitement aussi sa postérité, le CHRIST, qui, sur cette terre d'Israël, devait être pleinement le Fils aîné de DIEU. Tout homme, sur la terre entière, reçoit le CHRIST par la foi 2 il est ainsi incorporé au fils aîné, il devient membre du peuple d'Israël en CHRIST.

Cette jonction, faite au milieu du 1er siècle entre les Païens et Israël, est d'une importance capitale. Dans l'Eglise primitive, à Ephèse, par exemple, il est vrai, d'une manière visible, de dire que Juifs et Païens ne forment plus qu'un Corps, uni à une même Table-sainte. Le mur de séparation est tombé, parce que JESUS, prêché par PAUL, donne aux Païens d'hériter, avec les Juifs, de toutes les grâces de salut promises dans l'alliance d'Israël.

Les Juifs de la première Eglise sont morts. Le temps s'est prolongé, plus longtemps que les apôtres ne l'ont pensé, sans doute. Depuis 1900 ans que dure le temps où l'Evangile est prêché aux Nations, tous les croyants ont été, de la même manière que ceux du 1er siècle, incorporés à l'Eglise juive du début. Nous, les Païens, nous ne faisons qu'un seul Corps, de toute évidence, avec eux. Le Fils unique nous a réconciliés, nous Païens, avec les Juifs.

2.- L' « UNION » DES DEUX FILS DESUNIS.

[15] L'Union entre les Païens et les Juifs a été déchirée, cassée, à partir des années 70 et 135, et tout au long des siècles : c'est vrai. Mais analysons de plus près cette situation. La rupture s'est opérée, du point de vue chrétien, parce que l'Adversaire a semé dans l'Eglise une théologie de plus en plus fausse. On a prétendu qu'Israël avait été rejeté hors de l'Eglise, ce qui n'est pas vrai en DIEU. On s'est appuyé sur cette « 'théologie du rejet d'Israël » pour calomnier le fils aîné, puis pour le pourchasser et le persécuter. Tout cela ne vient pas du Corps de l'Eglise, qui est en CHRIST : seulement, étant humains, marchant sur la terre, nous avons laissé s'implanter dans notre œil, une poutre, dans laquelle le « rejet » d'Israël tient une large place.

En réalité l'existence même de l'Eglise suppose sa fidélité à son SEIGNEUR, qui lui a donné la loi de l'Amour : amour pour DIEU, que nous exprimons, que nous maintenons, et que nous accroissons, par le Culte, les sacrements, la prière ; et amour pour tous les hommes qui sont sur la terre. Il ne nous appartient pas de les juger. Toute tentative pour nous substituer à la décision finale de DIEU, concernant chaque âme, est vouée à l'échec. Or, à travers les deux mille années avant le CHRIST, le peuple d'Israël a adoré DIEU d'une manière pleinement authentique. Pendant ce temps, nous, les Païens, nous avons, sans connaître DIEU, été au bénéfice de la prière de notre frère aîné. Pendant le temps de l'Eglise juive, il nous est dit que les chrétiens-juifs de Jérusalem trouvaient grâce auprès de tout le peuple. Et, après la rupture de fait, les Juifs ont continué d'adorer DIEU d'une manière juste, puisqu'elle s'appuyait sur la Parole de DIEU conservée par eux dans le Premier Testament.

Ils n'ont pas vu la première venue du MESSIE dans la souffrance : c'est un mystère de la dispensation divine, qui a voulu cette obscurité dans l'œil de notre frère. Israël n'en a été que davantage fidèle à l'espérance de la venue, - que nous appelons la seconde, et qu'ils pensant être la première, - du MESSIE promis. Israël a souffert et prié pour cette venue.

Dès lors, pendant ces 19 siècles, disons en gros, du triomphe de la chrétienté et de l'Exil d'Israël, l'Eglise qui a adoré DIEU s'est composée de deux parties, toutes deux chères au cœur de notre PERE. Chaque partie a été entachée de faiblesses, d'erreurs et de péché : la prière de la synagogue montait cependant vers le ciel, en même temps que la prière de nos clochers. L'exaucement de DIEU a été

manifestement donné à Israël, puisqu'il a été maintenu vivant sur la terre. Même ennemis, même se combattant, Israël et l'Eglise n'ont jamais été séparés dans le cœur du PERE. La souffrance d'Israël a été agréée, unie par la Miséricorde d'En-haut, à la souffrance de la Croix, même si ceux qui portaient cette souffrance ignoraient la valeur de la Croix.

Le sort des chrétiens, dans leur imperfection, n'a-t-il pas été, tout au long de l'histoire, de se "battre entre eux aussi ? A un moment, le pape a orienté l'humeur combattive de l'Occident contre les Musulmans, et ce furent les croisades, guerre encore, là où il eût fallu des apôtres et des missionnaires. Pourtant, DIEU, dans une patience infinie, écoutait la prière de ces chrétiens, et savait discerner parmi eux les justes et les injustes.

L'apparition de l'Eglise chrétienne, presque uniquement composée de païens, n'a donc pas supprimé le peuple d'Israël, mis à part depuis ABRAHAM. Elle ne l'a pas exclu, en fait, dans le cœur de DIEU, de **[16]** l'Eglise qui a vécu tout au long des siècles. La cassure initiale, du Juif et du Chrétien d'origine païenne, a donc une réalité visible ; celle-ci est corrigée dans le monde invisible, dans la vue du PERE, qui n'est obscurcie par aucune de nos infidélités, et qui est fidèle à toutes les vocations et à toutes les promesses qu'il a adressées aux hommes. Il en est de même des cassures secondaires, qui ont fissuré l'Eglise : visibles dans la réalité passagère de la terre, elles sont repoussées par l'Amour du Père, qui écoute la prière des catholiques et des orientaux, aussi bien que la prière des Protestants. A Lui seul il appartient de discerner ce qui est juste dans chacun des actes d'adoration qui sont faits sur la terre.

Les Juifs ont tout le temps été avec nous, les Païens, depuis-ABRAHAM jusqu'à maintenant : ils ont vécu pour nous pendant les 2.000 ans où ils ont connu le DIEU, que nous ignorions ; ils ont été avec nous, dans l'Eglise primitive, en JESUS et en S. PAUL, qui a eu la joie de voir l'unité déjà accomplie dans les églises du monde païen de l'époque, jusqu'à Rome. Et je vous propose de méditer aujourd'hui cette pensée, qu'ils ont été avec nous pendant les 19 siècles où l'Evangile nous a été prêché. Nous aurions pu garder une attitude fraternelle envers eux ; nous ne l'avons pas fait. Mais DIEU les a unis à nous dans son cœur, au moment même où ils étaient persécutés par nous.

Je ne peux donc pas mettre les Juifs hors de ma prière. Ils me sont donnés comme des hommes, bien plus comme mon frère aîné, sans lequel je ne suis pas un homme complet. Pourquoi ne l'ont-ils pas compris ? Cela, c'est le mystère insondable de la volonté de DIEU ; c'est le mystère d'Israël. S. PAUL en a été profondément ému, et il y a consacré l'Epître aux Romains tout entière, qui, dans sa partie dogmatique, c'est-à-dire dans les chapitres 1 à 11, traite le problème des Juifs et des Païens. Elle montre que tous sont pécheurs, d'une manière irréfutable ; elle montre comment la miséricorde de DIEU a choisi ABRAHAM, ISAAC et JACOB, pour faire naître dans leur descendance et dans leur peuple, le CHRIST sans péché, qui a subi, sur la Croix, la malédiction du péché, au profit de tous les hommes, tant Juifs que Païens. L'Epître aux Romains présente le salut par la foi, accessible à tout homme. Parvenu à ce point, l'apôtre se butte sur une objection qui est dans son propre cœur : qu'en est-il donc de la masse juive, qui ne croit pas ? Sa réponse est que ces Juifs sont privés de la consolation de la foi en CHRIST, mais qu'ils seront éclairés quand la totalité des Païens sera entrée.

Si nous nous permettons d'ajouter quelque chose aux affirmations expresses de l'apôtre, nous croyons qu'il le pensait, et que cela est implicite dans son exposé. Comme homme, il ne mesurait sans doute pas le long temps que prendrait l'exploration de la terre entière, et l'évangélisation des peuples païens. Mais, que ce temps des païens fût long, ou qu'il fût court, c'est tout au long de l'histoire que DIEU ne se repent pas de ses dons ni de son appel. C'est tout au long de son histoire que le peuple d'Israël est resté le fils premier-né de DIEU. C'est tout au long de son histoire que le CREATEUR de toutes choses a redit à ISRAËL : « Je t'aime d'un amour éternel ... Car je suis un PERE pour Israël, et Ephraïm est mon premier-né » (Jérémie 31/3 et 9).

Nous ne mettrons donc pas les Juifs en dehors de l'Eglise, car ils sont déjà dans l'Eglise. Avec eux, nous entrerons maintenant dans la dernière partie de l'histoire du plan de DIEU, celle qui a été annoncée par bien des signes avant-coureurs, - avant tout par la guerre de 14, - et qui est éclairée d'une lumière nouvelle depuis 1967.

3.- L'UNION DES DEUX FILS UNIS.

[17] L'Epître aux Romains ne posait pas la question : Pourquoi les Juifs ont-ils été rejetés ? - car cette question ne se posait pas, - mais elle demandait : Les Païens peuvent-ils vraiment être admis, sur un pied d'égalité, avec les Juifs ? La réflexion profonde de l'Apôtre, toute guidée par le SAINT-ESPRIT, l'a conduit à dégager pleinement la valeur du sacrifice de la Croix, et la valeur de la Résurrection de JESUS. C'est pour tous les hommes que JESUS est mort et qu'il a vaincu la mort. Tous les hommes : cela signifie les Juifs et les non-Juifs, de même que cela signifie tous les hommes et toutes les femmes. JESUS a renversé le mur de séparation afin de créer en lui-même avec les deux un seul homme nouveau, en établissant la paix, et de les réconcilier, l'un et l'autre en un seul corps, avec DIEU par la Croix (Ephésiens 2/11-18).

M. André CORNETTE a développé, à Charmes, dans une réunion de continuation, puis à la Retraite de Lignerolle, une pensée qui me paraît très juste. Quand PAUL écrit l'épître aux Ephésiens, il a accompli le voyage qu'il projetait à Jérusalem, il a remis aux saints, c'est-à-dire aux membres de l'Eglise-mère, la grande collecte faite dans les églises des Païens. Cet acte avait une signification profonde d'unité et de paix. L'Eglise, à ce moment-là, existe, et elle est une, toute groupée, dans le monde païen, autour de la ville sainte, de Jérusalem. PAUL fut emprisonné, mais son cœur déborde de joie, car il a remporté la victoire. L'unité, scellée une première fois à la Conférence de l'an 49 - selon Actes 15 - est achevée maintenant, entre toutes les Eglises qu'il a fondées, et celle de la Judée, dont toutes sont sorties. La Ville et le Temple existaient encore. L'apôtre des Païens a été rappelé à DIEU avant leur destruction. Il sait qu'il y a un problème des Juifs qui ne croient pas en JESUS : il l'a laissé à ses successeurs, qui l'ont porté durant 19 siècles.

Les siècles écoulés constituent le « temps des nations ». Je vous expose ici mes vues, sur une matière controversée ; je ne vous les impose pas : c'est un sujet de réflexion et de recherche en commun. Pour ma part, je pense que le temps des nations a pris fin, définitivement, le 2 août 1914, par le déclanchement de la guerre mondiale. Puis, en juin 1967, Jérusalem n'a plus été foulée aux pieds par aucune nation. C'est le signe que JESUS avait donné dans Luc 21/24 ; il marque, visiblement, pour la terre entière, que le temps des nations est accompli. L'expression : « fin du temps des nations » signifie essentiellement pour moi trois choses : d'abord que les enfants ne naissent plus en chrétienté, et que, si l'Eglise veut les gagner, elle doit les évangéliser ; en second lieu, que les Etats chrétiens n'existent plus, et que l'Eglise vit sans l'appui de la politique ; enfin, que DIEU, qui est fidèle, et qui connaît la difficulté de notre vie chrétienne, répand son SAINT-ESPRIT avec abondance.

C'est du dernier point seulement que je parlerai, en gardant les yeux sur les deux fils que le PERE veut réunir en un seul, en CHRIST. La plupart des chrétiens savent aujourd'hui que le SAINT-ESPRIT a été répandu sur le mouvement de Pentecôte, et dans le Réveil du Pays de Galles, dès le début du XXe siècle. A peu près tous ignorent, - et c'est très bien ainsi, - qu'il a été répandu dans le Réveil de l'Ardèche, dans les années 30, et, par là, dans l'Eglise Réformée de France, où les pasteurs sont restés. Puis, vers 1945 a commencé le ministère de David DU PLESSIS, et d'autres encore, qui ont prêché les charismes du SAINT-ESPRIT dans toutes les Eglises, dites historiques ; en sorte que, de nos jours, les Anglicans, les Luthériens, les Presbytériens, les Méthodistes, les Baptistes, et toutes les dénominations, comptent un nombre grandissant de membres ayant fait l'expérience de la Pentecôte. Dans l'automne de 1966 enfin, et au début de 1967, le mouvement éclatait chez les Catholiques américains.

[18] Je tiens à dire ici ce qui a été, je pense, le leitmotiv de toute la Retraite : c'est que les personnes qui ne parlent pas en langue, qui ne prophétisent pas, qui n'ont pas le don des guérisons, sont, si elles croient en JESUS-CHRIST, authentiquement chrétiennes, et membres de la même Eglise que celles qui exercent ces dons. Celui qui demande le Baptême du SAINT-ESPRIT avec foi, le reçoit. Les manifestations en sont multiples, et souvent cachées, aux yeux mêmes de celui en qui elles trouvent place. Plût à DIEU que plus nombreux soient ceux qui reçoivent le don des guérisons ; mais, malgré ce souhait, nous savons que ce ne sont pas tous les chrétiens qui exercent ce don, non plus que la prophétie ou les langues.

Ce qui est essentiel, c'est que le don du SAINT-ESPRIT accroisse l'amour pour JESUS-CHRIST dans le cœur de toute l'Eglise. L'on ne peut pas aimer JESUS, sans aimer, avec Lui, son peuple d'Israël. Le Baptême du SAINT-ESPRIT est donné en même temps aux Païens et aux Juifs. Il a été donné, tout au long des trois premiers quarts du XXe siècle aux Juifs également : les Juifs, aveugles jusqu'ici sur le SEIGNEUR JESUS ont été soutenus par le SAINT-ESPRIT, pendant la terrible persécution qui s'est abattue sur eux de 1933 à 1945 : sans le secours du SAINT-ESPRIT, comment l'auraient-ils supportée et traversée ? Sans le secours du SAINT-ESPRIT, comment les Juifs de cent nations diverses-seraient-ils venus en Terre-sainte, et auraient-ils occupé toute la ville de Jérusalem ? Cela s'est fait à l'aide de moyens humains, et au prix même de la guerre. Mais le SAINT-ESPRIT n'est-il pas resté avec nous, les païens, au cours de nos guerres, infiniment plus meurtrières ?

Le temps est venu maintenant où DIEU va répandre son SAINT-ESPRIT sur la masse juive tout entière, avec les mêmes charismes que le jour de la Pentecôte et dans l'Eglise primitive. Nous ignorons comment DIEU fera ce pas, mais nous savons que c'est le pas qu'il va faire. C'est là ce qui doit inspirer notre prière ; nous devons y être fidèles dans l'Union de prière. Celle-ci a sa raison d'être en ceci, qu'elle a reçu le SAINT-ESPRIT pour préparer l'Avènement du CHRIST, et, en vue de cet Avènement, pour prier que DIEU fasse Sa volonté, qui est de répandre son ESPRIT de la même manière sur toute chair, c'est-à-dire sur les Juifs comme sur les Païens.

L'Union de prière demande à notre PERE céleste que l'Eglise apparaisse, sur une terre transfigurée, dans un corps de résurrection. Elle sera alors, pleinement, sans tache ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et irrépréhensible. L'Eglise s'est approchée de ce but, du temps de S. PAUL, au moment de l'Epître aux Ephésiens. Un long chemin, cependant, restait à parcourir, pour l'appel adressé aux Païens, jusqu'aux

extrémités de la terre. Maintenant, nous nous tournons vers Jérusalem, c'est notre capitale, notre ville sainte. Déjà nous avons deux prières en Commun avec le peuple d'Israël : la première, pour louer le Créateur de toutes choses et le Maître de l'histoire, spécialement avec les Psaumes ; la seconde pour demander qu'« un » MESSIE vienne régner à Jérusalem. Je crois que, très bientôt, par l'œuvre du SAINT-ESPRIT, la troisième et dernière prière nous sera commune : que vienne le MESSIE-JESUS, le roi des Juifs. Il a souffert pour les Juifs et pour les Païens. Il est Ressuscité pour les Juifs et pour les Païens. Oubliant ce qui est en arrière, nous nous tournons vers Lui et vers la Jérusalem qui descend d'En-haut, sans laquelle la Jérusalem d'ici-bas n'a pas de sens : et nous serons un seul homme nouveau, homme et femme, juif et païen au jour des Noces de l'AGNEAU.

UNION DE PRIERE
Boissier.
CHARMES S/RHONE

07800.- LA VOULTE S/RHONE

Le Samedi 30 décembre 1972

Le protocole d'accord avec l'E.R.F.
La vocation de l'Union de prière au sein de l'Eglise universelle

Texte de M. Louis DALLIERE

I JEAN 1/1-4

Ce qui était dès le commencement,
ce que nous avons entendu,
ce que nous avons vu de nos yeux,
ce que nous avons contemplé,
et que nos mains ont touché
concernant la Parole de vie,

- et la vie a été manifestée,
et nous l'avons vue
et nous lui rendons témoignage,
et nous vous annonçons la vie éternelle,
qui était auprès du Père, et qui nous a été manifestée,

ce que nous avons vu et entendu,
nous vous l'annonçons, à vous aussi,
afin que vous aussi, vous soyez en communion avec nous.
Or notre communion est avec le Père
et avec son Fils Jésus-Christ.
Et nous écrivons ces choses,
afin que notre joie soit parfaite.

I.- Le protocole d'accord avec l'E.R.F.

[1] L'apôtre S. JEAN a écrit, probablement d'Ephèse, le passage que nous venons de lire : I Jn 1/1-4. Ces paroles s'adressent d'abord à l'Eglise, ou aux Eglises, auxquelles JEAN envoie sa lettre : « Nous vous l'annonçons, leur dit-il, à vous aussi, afin que vous aussi, vous soyez en communion avec nous. » Sous l'action du SAINT-ESPRIT, les mots « vous aussi » s'enflent, pour ainsi dire : ils se mettent à voguer sur l'océan du temps. Car, à toute Eglise qui lira la première épitre de JEAN, l'apôtre, qui est vivant avec son SAUVEUR, dans l'Eglise du Ciel, s'adresse d'une manière directe ; il lui parle, étant vivant et présent, quoique invisible.

Ainsi, à peine un siècle plus tard, la Parole de vie vient au cœur d'IRENEE, qui fut évêque de Lyon. Il succéda au vénérable POTHIN, mort martyr à quatre-vingt-dix ans, dans la terrible persécution qui s'abattit en 177 sur les Eglises de Lyon et de Vienne. L'historien EUSEBE a conservé une lettre aux Eglises d'Asie, qui relate les combats livrés par les martyrs de ces deux villes. Leurs corps furent exposés aux injures de l'air pendant six jours. Puis on les brûla, et les cendres furent jetées dans le Rhône. « *Qu'ils n'aient plus, disaient les Païens, l'espoir d'une résurrection… : maintenant, voyons s'ils ressusciteront et si leur DIEU pourra les secourir et les arracher de nos mains* ».

Parmi ces martyrs, dont BLANDINE fut la dernière et une des plus glorieuses, plusieurs, dont l'évêque POTHIN, portaient des noms grecs. Toutes les deux rives du Rhône ont été évangélisées, à la fin du second siècle, et au début du troisième, par des prédicateurs venus d'Asie-Mineure, tel ANDEOL, natif de Smyrne, mort martyr à Bourg-Saint-Andéol, dans l'Ardèche. IRENEE, à Lyon, était au centre de ce mouvement d'évangélisation ; de sa jeunesse, en Asie-Mineure, il se souvenait avec précision de POLYCARPE, évêque de Smyrne : « *Je pourrais marquer distinctement, écrit-il, la place où le très saint homme POLYCARPE discourait, étant assis ; je pourrais dépeindre son attitude, la forme de ses traits,… comment il racontait ses relations avec JEAN et les autres qui avaient vu le SEIGNEUR*».

IRENEE rend aussi un vibrant témoignage aux charismes, qui s'exerçaient autour de lui. « *Les uns, écrit-il, chassent les démons d'une façon réelle et véritable, si bien que souvent ceux-là mêmes qui ont été délivrés de ces esprits immondes, croient et demeurent dans l'Eglise. Les autres ont aussi une prescience des choses qui doivent arriver, des visions et des paroles prophétiques. D'autres guérissent les malades par l'Imposition des mains et les rétablissent en santé… Il n'est pas possible de dire le nombre des charismes que, dans le monde entier, l'Eglise reçoit chaque jour de la part de DIEU, au nom de JESUS-CHRIST, crucifié sous PONCE-PILATE, pour secourir les Gentils d'une façon efficace… Beaucoup de frères ont dans l'Eglise des charismes prophétiques ; ils parlent, grâce à l'ESPRIT, toutes sortes de langues ; ils mettent au jour les secrets des hommes, quand cela est utile ; et ils expliquent les mystères de DIEU.* »

Après cette halte au 2ème siècle, porté par l'ESPRIT, je viens au temps de la Réforme, où la Parole de vie fut donnée avec force à notre vallée du Rhône. Des Eglises se groupèrent autour d'elle ; elles connurent, comme les chrétiens de Lyon et de Vienne autrefois, les affres des persécutions. A Charmes même, en octobre 1683, les deux filles du pasteur Isaac HOMEL, se placent dans « un petit jardin relevé », au quartier de Blod, là où passe le grand chemin de La Voulte à St-Péray. Elles y voient passer leur père, à cheval, derrière deux dragons ; on le conduit à Tournon, où il mourra sur la roue. Au passage, HOMEL dit « *Adieu, mes filles ; priez pour moi ; je vous donne ma bénédiction* ». Sa fille Uranie crie : « *Courage, mon père, il ne faut plus penser qu'au ciel* ».

[2] Puis, les pasteurs ayant été retirés par la Révocation de l'Edit de Nantes, en 1685, ce sont des prophètes, ô merveille ! qui annoncent la Parole de vie dans le Dauphiné et dans les Cévennes. Le pasteur H. MANEN a retrouvé dans les fermes de la Pervenche, entre autres, une Relation manuscrite de ce qui a été prononcé par la bouche d'Isabeau VINCENT, la nuit du 20 au 21 mai 1688. Cette jeune bergère de 15 ans vivait à Saou, près de Crest. Voici un court extrait de cette prophétie : « *Les anges et les saints gémissent quand ils vous voient dans la persécution ; mais, Chrétiens, ayez bon courage et amendez-vous de vos péchés : cherchez sa Parole, et vous la trouverez par la repentance. Obéissez aux commandements de DIEU, non point à ceux des hommes, car qui suivra les commandements des hommes mourra de mort. Soyez persuadés, Chrétiens, que, s'il n'aimait point son peuple, il ne le châtierait point ; le peuple d'Israël a toujours été persécuté : mais qui persévérera jusqu'à la fin obtiendra la vie éternelle.* »

Vous vous demandez sans doute, pourquoi je vous ai entraînés dans ce long voyage le long du temps passé ; au moment où je devais vous parler d'un fait de 1972 : la signature, au mois de juin, du protocole d'accord entre l'Eglise Réformée de France et l'Union de prière. C'est que cette signature vient comme une suite, et, en un certain sens, une conclusion de ces faits du passé. Il y a une vallée du Rhône, il y a des terres du Dauphiné et des Cévennes, auxquelles la Parole de vie a été apportée, par des Grecs d'Asie Mineure, il y a près de dix-neuf cents ans. C'est une seule et même Parole qui nous est donnée par nos devanciers, et qui est gravée dans notre cœur aujourd'hui par le SAINT-ESPRIT.

La maison de Boissier est un symbole de cette union du passé et du présent. Elle est bâtie sur le rocher même du bord de la rivière, avec des pierres aussi vieilles que ce pays. Elle appartient à l'Eglise Réformée de France, qui a derrière elle quatre siècles de foi fidèle, de persécution aussi, où elle a souffert, comme le peuple d'Israël, n'ayant plus pendant un temps que des prophètes, et point de sacrificateurs. Sur cette maison ainsi enracinée, le nom de JESUS est posé, nom du SEIGNEUR du présent et nom du MESSIE qui revient bientôt.

L'Union de prière a traversé une longue période de fondation ; elle a été unie étroitement, comme à une mère, à la paroisse de Charmes, qui avait à sa tête le responsable même de la Communauté en voie de formation. Elle a été grandement aidée par les ministères des présidents de l'Eglise, MM. Marc BOEGNER et Pierre MAURY, et par celui de notre très-cher président régional, M. Pierre ROZIER. Maintenant, le protocole d'accord, après avoir précisé les 4 sujets de prière, énumère les 4 moyens que nous avons de travailler, comme Union de prière : 1. les Retraites ; 2. les Réunions intermédiaires (c. à-d. les réunions de continuation et de zone) ; 3. les groupes de prière ; 4. la prière personnelle de chaque jour.

Au protocole d'accord est joint un texte-annexe sur le Baptême. Je ne veux pas développer ce point ce matin, parce que je veux éviter de susciter en vous un esprit de controverse. Vous pourrez en parler, si vous le dédirez, cet après-midi. Que je vous dise seulement, pour prendre deux noms en exemple, que le pasteur Isaac HOMEL et la bergère Isabeau VINCENT, qui ont reçu le Baptême des petits enfants, ont été de bien plus grands chrétiens que moi. Il m'a été donné un grand privilège, celui de passer, en 1933, par l'immersion du Baptême. Ce cadeau de DIEU, dans sa grâce, je ne veux pas le transformer en une arme pour exclure qui que ce soit. Je communie à la même table de communion qu'Isaac HOMEL et qu'Isabeau VINCENT. « *Dans les Temples de l'Eglise Réformée de France, et dans les rencontres de l'Union de prière, la SAINTE-CENE unit, autour de la Table-sainte, en communion avec JESUS-CHRIST, aussi bien les personnes baptisées par aspersion, - enfants ou catéchumènes, - que celles qui ont reçu l'immersion. En tant qu'Association cultuelle, l'Union de prière les admet les unes et les autres comme Membres sans aucune discrimination* ».

Ce texte du § 7 de l'Annexe sur le Baptême a aussi été écrit, « afin que notre joie soit parfaite. »

II.- La vocation de l'Union de prière au sein de l'Eglise universelle.

A : L'Avènement de JESUS-CHRIST

[3] L'union des cœurs, dans la prière, est étendue aujourd'hui dans le monde entier. C'est elle que définissait l'abbé COUTURIER, quand il parlait du « monastère invisible » : là se trouvent réunis des chrétiens de toute dénomination, souffrant et priant pour l'unité visible du Corps de CHRIST : - c'est, vous le savez, le troisième sujet de prière de notre Charte.- Ecoutons comment l'abbé COUTURIER parlait du « monastère invisible » des âmes priantes :

« *Il est constitué par l'ensemble des âmes, à qui l'ESPRIT-SAINT a pu faire connaître, d'une connaissance intime, parce qu'elles ont essayé de s'ouvrir vraiment à sa flamme et par elle à sa lumière, le douloureux état des séparations entre les chrétiens, et en lesquelles cette connaissance a engendré une permanente souffrance, génératrice d'une habituelle prière et pénitence. Il est invisible dans sa totalité éparse parmi toutes les confessions chrétiennes. Parfois ses membres sont isolés. D'autres fois, ils sont groupés suivant des affinités de tempéraments et de goûts. Quelquefois les individus ou les groupes ont des relations plus ou moins visibles, plus ou moins fréquentes ; mais sa réalité totale demeure toujours invisible, cachée en DIEU avec le CHRIST.* »

Depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, il se passe un événement capital, qui renforce encore puissamment l'union dans la prière de milliers de chrétiens. Ces faits ont commencé peut-être par l'œuvre du SAINT-ESPRIT dans des pasteurs du mouvement de Pentecôte, tels que Donald GEE, David du PLESSIS, plus récemment David WILKERSON, d'autres encore. Ces frères ont été persuadés que le mouvement, replié sur lui-même, auquel ils appartenaient, devait s'ouvrir à toutes les Eglises, pour leur apporter un message de DIEU, et aussi pour recevoir d'elles un enrichissement. Vous connaissez tous, je pense, la vie de David du PLESSIS, à qui un chrétien du mouvement de Pentecôte, en Afrique du Sud, prophétisa avant la guerre une puissante extension des charismes du SAINT-ESPRIT à toutes les Eglises. Lui-même, David du PLESSIS, était appelé à travailler à cette œuvre. J'ignore les chiffres qui concernent les Eglises protestantes : depuis 1945-50, c'est sûrement par centaines de milliers qu'il faut compter ceux de leurs membres, qui ont reçu le Baptême du SAINT-ESPRIT, sous la même forme que le mouvement de Pentecôte l'avait reçu : mais ils n'avaient nullement été amenés à se séparer de leurs Eglises. Laissez-moi citer, comme un de leurs représentants, qui nous est très cher, le professeur Rodman WILLIAMS qui enseigne la théologie réformée, et qui est venu ici même, parler aux pasteurs réunis le 13 juin de cette année.

Et que dire du mouvement charismatique chez les catholiques ! Né en 1967, il y a 5 ans, Il compte probablement au bas mot 100.000 adhérents aux Etats-Unis et au Canada. Au mois de juin, on a dressé une liste de 625 groupes de prière locaux, dont 539 aux Etats-Unis. Le mouvement s'étend aussi en Europe : aux dernières nouvelles, il y avait 4 groupes charismatiques à Rome ; un professeur de l'université grégorienne participe pleinement à ce Réveil, qui reste « *parfaitement respectueux de l'autorité de l'Eglise, de ses dogmes, de sa liturgie.* » Notre frère, M. R. DELORD, avait récemment, à Montpellier, une réunion avec une communauté charismatique et catholique de cette ville.

Le Père MICHALON écrit : « *Je crois que la doctrine spirituelle, qui alimente un tel mouvement, est pleinement harmonisée aux lignes profondes de l'œcuménisme spirituel, dont l'abbé COUTURIER fut le prophète.* » Cela est vrai ; et j'ajouterai ceci, que le mouvement charismatique universel porte avec force la prière pour le Réveil, pour le renouveau de l'Eglise.

[4] Par cette prière, comme par les Baptêmes du SAINT-ESPRIT, par la conversion de nombreux jeunes, en particulier de ceux qui s'étaient adonnés à la drogue, le Corps de CHRIST est maintenu sur la terre, contre toute la formidable puissance d'incrédulité, qui vise à le détruire. Nous rejoignons ici le premier sujet de prière de notre Charte : Le Réveil de toutes les Eglises par la conversion des âmes.

Ainsi, pour le troisième, comme pour le premier de nos sujets de prière, l'union existe dans le monde entier : le monastère invisible de l'abbé COUTURIER, et l'universel Réveil charismatique, se rejoignent. Je ne parlerai pas ce matin du second sujet, sur lequel nous avons beaucoup médité et prié, surtout depuis 1967 et la guerre des Six-Jours : l'illumination d'Israël. Mais je dirai, avec la plus grande force, que je crois que DIEU veut que l'Union de prière vive encore en 1973, qu'elle continue d'avoir son centre ici, à Boissier, essentiellement pour porter, pour souligner, pour mettre à sa vraie place, le quatrième sujet de la Charte : l'Avènement de JESUS-CHRIST et la Résurrection des morts.

Certes, en priant pour l'Avènement de JESUS-CHRIST, nous prions en communion avec tous nos frères chrétiens dans le monde entier. Je crois que nous avons à le faire en insistant sur trois aspects de cette question, que beaucoup d'autres que nous sentent aussi, mais pour lesquels notre témoignage est nécessaire à la place qui est la nôtre.

Le premier point est que la demande : « Que ton règne vienne » commande tous les autres aspects de l'intercession. Nous ne sommes pas appelés à présenter à DIEU une multiplicité de demandes diverses, puis à ajouter, au bout du compte : et que, pour finir, JESUS revienne. Non ; nous voulons premièrement l'Avènement du MESSIE, et que tout le reste s'ordonne d'après ce but. Qu'il se présente à notre cœur un besoin quelconque, un désir, une volonté, pour le service de DIEU, nous devons les subordonner au but final : que JESUS revienne par le chemin le plus court possible, que l'exaucement de ma prière concoure avant tout à l'exaucement final. DIEU est un DIEU d'amour, qui veut voir tous ses enfants réunis sous la royauté unique de JESUS. DIEU souffre de nos retards. Coopérer à Sa volonté, c'est acquiescer à sa hâte de voir l'EPOUX uni à son EPOUSE. Ce n'est qu'ainsi que notre prière est ouverte à la dimension de l'Amour tout-puissant.

Le second trait que je veux souligner, c'est qu'il faut savoir en quel temps nous sommes. Ici nous rejoignons, entre autres, le signe qu'est ISRAËL. Le plan de l'histoire de l'Eglise est clairement exposé dans Romains 9-10-11, qui rejoint l'enseignement des Evangiles. Le Corps de CHRIST, c'est d'abord ISRAËL ressuscité en JESUS, et qui a reçu de Lui sa chair et son sang dans l'Eucharistie ; puis PAUL invite les nations à entrer dans le peuple de DIEU. Puis ISRAËL rentre dans sa Terre ; Jérusalem redevient juive ; l'ESPRIT de DIEU travaille en lui d'une manière visible déjà dans tous les Juifs devenus pleinement Juifs parce qu'ils croient en JESUS. Et bientôt, à une date plus proche sans doute que nous ne l'imaginons, JESUS apparaîtra sur les nuées du ciel.

Le dernier point, c'est que DIEU veut que nous remportions, en JESUS ressuscité, la victoire sur la mort. Les croyants qui meurent ont déjà une partie de la victoire, car ils vivent en JESUS. Mais, avec nous, et plus que nous, ils prient pour la victoire totale. Dans notre liberté, nous avons fait le mal et offensé DIEU. Dans son pardon, notre PERE veut redresser notre liberté, l'agrandir, l'élargir, pour qu'elle veuille ce que DIEU veut Lui-même : essuyer toute larme de nos yeux, et que ni le péché ni la mort n'existent plus, car les premières choses auront disparu.

L'abbé COUTURIER connaissait environ 300 personnes faisant partie du « monastère invisible » : celui-ci s'étendait à la terre entière. Nous sommes quelques centaines aussi dans l'Union de prière. Vivons en 1973 pour prier pour l'Avènement de JESUS, nous serons en communion avec les enfants de DIEU de la terre entière, avec l'Eglise universelle.

III.- La vocation de l'Union de prière au sein de l'Eglise universelle

B : L'Amour de JESUS-CHRIST

[5] Quand on veut parler de l'Amour, la pensée se porte facilement sur les « manques » d'amour. Que de gens, -tout le monde, ou presque,- manquent d'amour envers moi-même ! Je veux bien, à la rigueur, faire un retour sur moi-même, et reconnaître que, moi aussi, je manque d'amour, sans en être entièrement convaincu peut-être. En tous cas, je vous invite, ce matin, à détourner votre pensée de tous les manques d'amour, pour regarder à la plénitude de l'Amour, laquelle nous est donnée dans la personne de notre SEIGNEUR JESUS-CHRIST.

Après avoir vécu trente ans d'une vie obscure, sur laquelle nous n'avons que très peu de renseignements, JESUS, le charpentier, quitte Nazareth, quitte les siens, et vient se consacrer publiquement à DIEU, son PERE, en recevant le Baptême de JEAN-BAPTISTE, dans le Jourdain. Puis, il mène seul un combat de quarante jours contre le Malin. Dans cette retraite, JESUS ne bâtit aucun plan applicable à la terre entière, aucun plan applicable à la Terre-sainte elle-même. Il laisse tout en état dans la situation sociale et politique autour de Lui. Il vient pour apporter aux hommes l'Amour de la part du PERE, l'Amour dont il est aimé par le PERE, et avec lequel II aime le PERE en retour. Cet Amour, JESUS le donne à ceux qui viennent à Lui : les malades, pour être guéris, les pauvres et les simples, pour écouter la Parole de DIEU. Il se donne en particulier aux Douze, qu'il a choisis, et à qui II remet le bien suprême : son Corps et son Sang, nouvelle alliance qui accomplit l'ancienne, et qui maintiendra sa présence, de siècle en siècle, pour la terre entière. Puis, JESUS accomplit le plus grand acte de son Amour : Il meurt, en donnant sa vie pour le salut des hommes, dans la foi en la Résurrection, par laquelle il retrouvera sa place à la droite de DIEU, avec le nom de SEIGNEUR, au-dessus de tout nom.

Les chrétiens, dans l'Eglise juive du début, puis dans l'Eglise des Gentils, que fonda S. PAUL, ne pouvaient pas, puisque l'Eglise demeurait sur la terre, ne pas s'occuper de la situation sociale et politique de leur temps. Ceux qui se mariaient avaient une famille à élever, des domestiques peut-être à gouverner. Ils avaient à gagner leur vie, en s'insérant dans le système économique de l'époque. Quand, au début du Moyen Age, les chefs politiques devinrent chrétiens, ils eurent la tâche de gouverner les Etats en voie de formation. Mais l'ensemble de cette vie séculière n'était pas l'essentiel pour les disciples de JESUS. Ce qui importait, pour eux, c'était de trouver dans leur paroisse, la communion avec leur MAITRE, et, par cette communion, de recevoir le don de son Amour.

Au 4ème siècle, les communautés, formées de moines voués au célibat, hommes et femmes, cherchèrent à se dégager du fardeau familial et social, pour se rapprocher de l'Amour de leur SEIGNEUR. Au cours des âges, de nouvelles communautés surgirent chaque fois que l'Eglise risquait de s'engloutir dans le monde. Des êtres d'élite, si semblables au SEIGNEUR, comme le fut S. FRANÇOIS d' ASSISE, rétablirent au centre de toutes choses le don de l'Amour.

Dans les premiers siècles, des chrétiens furent appelés à rendre témoignage du plus grand Amour, en mourant sous la persécution, dans la foi en la Résurrection. D'autres persécutions ont eu lieu tout au cours des âges. Aujourd'hui même, nos frères sont persécutés dans tout l'Est de l'Europe et dans une moitié de l'Asie.

De toutes manières, depuis que JESUS est ressuscité des morts, la plénitude de son Amour a été manifestée sur la terre : ici plus, ici moins ; là dans un mélange avec les choses du monde, là dans une très grande pureté. DIEU seul jugera le fond des cœurs. Nous, nous savons, avec une entière certitude, que la Lumière de l'Amour de JESUS n'a jamais manqué sur la terre, même aux temps les plus sombres.

[6] Avant de vous adresser l'appel à la plénitude d'Amour, qui est mon but final ce matin, je voudrais souligner deux traits auxquels se reconnaît la présence de JESUS-CHRIST dans un cœur.

Le premier trait est, que celui qui parle et agit dans l'Amour du SEIGNEUR, prend une place d' autorité. Qu'il soit bien entendu en même temps, que celui qui, en CHRIST, est revêtu d'autorité, est, comme JESUS lui-même au dernier repas avec ses disciples, semblable à celui qui sert. L'amour divin renverse le sens de l'obéissance humaine. Dans l'armée, le chef commande, et le soldat obéit, sans même avoir besoin de comprendre. Dans l'Eglise, -la paroisse ou la communauté,- celui qui est revêtu de l'autorité de JESUS-CHRIST, se présente comme le faisait S. VINCENT DE PAUL qui disait : « Prosterné en esprit à vos pieds, et au nom de notre SEIGNEUR, je vous prie de faire ceci ou cela ». Donc celui qui aime en CHRIST est en même temps celui qui commande et celui qui a la dernière place : il n'impose pas sa parole, il la propose à la liberté du cœur, sous l'inspiration de la grâce.

Ma seconde remarque est que l'amour de JESUS-CHRIST consiste, pour une bonne part, à porter la souffrance d'autrui. Cela est particulièrement important aujourd'hui, où, sous un optimisme de commande, règnent de grandes détresses : souffrances des malades ; souffrances de ceux qui sont dans le deuil par

la mort, naturelle ou accidentelle, des êtres chers ; souffrance des peuples en guerre, un peu partout dans le monde ; souffrances qu'apportent toutes les morts par la violence, ou par les formes infiniment diverses du péché. Devant une souffrance, le disciple de CHRIST devient comme une pierre que l'on enfonce dans la terre. Il en porte le poids, et c'est du sein de sa misère, que jaillissent une prière, et peut-être une parole, qui commandent au mal de reculer, à la consolation de jaillir ; et, par-dessus tout, qui demandent à JESUS de revenir, pour faire régner pleinement la puissance de la Résurrection, sur son Epouse comme sur Lui-même.

Je viens à mon second appel de ce matin. Le premier était que la vocation de l'Union de prière, en cette nouvelle année 1973, est de maintenir au premier plan la prière pour l'Avènement du SEIGNEUR, et pour l'achèvement de l'Eglise. Le second ne fait qu'un avec le premier : il est que nous demandions à notre SEIGNEUR une nouvelle mesure de son Amour, afin de lui apporter cette prière de cœurs et de vies vraiment unis.

Le christianisme est aujourd'hui très morcelé. Les uns combattent pour une chose, les autres pour une autre : on ne voit pas une grande harmonie se dessiner entre la multitude des œuvres et des groupes chrétiens. Quelques-uns même s'affrontent les uns les autres dans une controverse doctrinale. Ce qui nous est demandé, c'est d'aimer en JESUS-CHRIST tous les chrétiens du monde, -toute l'Eglise universelle,- en regardant le côté positif de chaque tendance ; c'est d'aimer Israël et les Arabes aussi, dans tout l'amour qu'ils ont pour DIEU, et dans leur désir de la manifestation du MESSIE.

Mais, pour aimer ainsi tous les hommes, il y a une pierre de touche : c'est que nous aimions, effectivement, le frère, la sœur, que nous voyons près de nous dans la Communauté de l'Union de prière. Oh ! si nous pouvions nous pardonner, nous supporter, nous comprendre parfaitement en JESUS-CHRIST, dans la prière pour son Retour ! Le jour viendra, j'en suis sûr, où tous les chrétiens ne seront qu'un cœur pour crier : « SEIGNEUR JESUS, viens bientôt ! » Au seuil de l'année nouvelle, dès ce matin, recevons le Corps et le Sang de la SAINTE-CENE, en ouvrant notre cœur à tout l'amour que JESUS veut y mettre. Soyons déjà, dans cet amour inépuisable de Son Cœur, une Communauté unie, lui demandant qu'il vienne. Jour après jour, Il nous montrera le chemin pour grandir dans son Amour, pour mettre en pratique son Amour les uns pour les autres. Que notre cœur se donne à Lui, en acceptant son Sacrifice sur la Croix, avec le simple désir de lui obéir pas à pas, dans toute notre faiblesse !

LA VICTOIRE SUR LA MORT

- 1973 -

Exposé par Louis DALLIERE les 25, 27, 28-VIII-1973

I.- LE COMBAT CONTRE LA MORT.

1.- PROBLEME, MYSTERE, INCONNAISSABLE.

[1] Il n'y a pas de problème ! Comme on entend souvent cette parole ! Combien les hommes et les femmes de nos jours, ont cependant de problèmes à affronter ! Quand quelqu'un a trouvé la solution de son problème, il s'en lève alors un, deux, dix .autres. Par exemple, des millions de personnes se sont posé, ce printemps, le problème de leurs vacances. Où irons-nous ? Il faut peser la dépense, les questions de famille, la santé des enfants : toutes les données du problème...

Si j'ai commencé en affirmant devant vous "qu'il n'y a pas de problème", c'est que j'avais une arrière-pensée. Je voulais dire : Il n'y a pas de problème dans le Nouveau Testament. Le mot grec, que traduit ce nom, si commun aujourd'hui, de problème, ne se trouve pas dans les Saintes-Ecritures. La chose, que représente ce mot, ne s'y trouve pas non plus. Reprenant l'exemple d'un voyage à entreprendre, avec les problèmes que cela soulève pour nous, je citerai Actes 16, où commence le second voyage missionnaire de l'apôtre PAUL : « Ils ont été empêchés par le SAINT-ESPRIT d'annoncer la Parole dans l'Asie ... Ils se disposaient à entrer en Bithynie, mais l'ESPRIT de JESUS ne le leur permit pas ... Ils descendirent à Troas. Pendant la nuit, PAUL eut une vision ... Nous cherchâmes aussitôt à nous rendre en Macédoine » (versets 6-10).

Il y a ici, non un problème, mais un mystère. PAUL et ses compagnons sont conduits par l'ESPRIT-SAINT, qui appartient à un monde complètement invisible pour nous. Par son ESPRIT, DIEU éclaire de sa Lumière le chemin de son serviteur sur la terre. Ceci est de l'ordre du mystère, mot qui se trouve 28 fois dans le Nouveau Testament : il signifie non pas une chose encore cachée, mais une réalité, une vérité, de DIEU, maintenant révélée aux hommes qui ont reçu la foi. JESUS enseigne les mystères du Royaume en donnant les paraboles : Matth. 13/11 ; Marc 4/11 ; Luc 8/10. PAUL est un serviteur des mystères de DIEU : I Cor. 4/1 ; il annonce le mystère de l'Evangile : Ephés. 6/19. Le mystère comprend toute la vérité révélée par le PERE : aussi bien les affirmations simples et fondamentales de l'Evangile, que l'apôtre résume en ces mots : « JESUS-CHRIST et JESUS-CHRIST crucifié » (I Cor. 2/1-2), que la sagesse profonde, cachée aux philosophes incroyants, mais qui se dévoile aux chrétiens accomplis : II Cor. 2/6-7. Dans Romains 11, PAUL annonce le mystère de l'illumination de la masse d'ISRAEL, pour qui nous prions selon ce mystère même. Ecrivant aux Ephésiens, il voit les rapports de CHRIST et de l'EGLISE, en partant d'un enseignement, en apparence familier, sur le mariage : contemplant la splendeur de l'EPOUSE du CHRIST, il s'écrie : « Comme ce mystère est grand ! » (Ephés. 5/32).

Notons que, dans un passage de S. PAUL, il est question du « mystère de l'iniquité » (II Thess. 2/7), auquel font écho deux-textes de l'Apocalypse de S. JEAN : la femme, qui va être détruite au chapitre 17, porte sur le front un nom : « MYSTERE : Babylone la grande, la mère des impudiques et des abominations de la terre » (v. 5) ; et l'ange dit au voyant : « Je te dirai le mystère de la femme et de la bête qui la porte » (v. 7). Nous aurons, à méditer, au cours de ces études, sur ce « mystère de l'iniquité », qui nous révèle l'action de l'antichrist, ou plutôt des antichrists.

[2] Nous avons donc, en face des problèmes qui se posent à l'intelligence de tout homme, et auxquels notre intelligence trouve des solutions, les mystères, révélés partie DIEU de JESUS-CHRIST, et qui éclairent notre esprit d'une lumière, qui ne vient pas de lui-même, mais du SAINT-ESPRIT. La connaissance des mystères dépend de la mesure de foi, d'attention spirituelle, qui est donnée à chaque croyant. Normalement, cette connaissance grandit en chacun, au fur et à mesure que l'âge avance.

Une partie des mystères de l'Evangile, quoique éclairée pour d'autres, reste obscure pour moi. De plus, il y a des questions, que pose l'homme, et que la sagesse de DIEU n'explique pas pour nous sur la terre. Telle est par exemple la question du nombre des hommes, du nombre des sauvés, et du nombre de ceux qui ne le sont pas. A celui qui l'interrogeait là-dessus, JESUS ne donna pas la réponse attendue : Luc 13/23-30. De même encore la question du temps de la fin ; il y a des signes, certes, mais nul, pas même le FILS sur la terre, ne connaît le jour ni l'heure, Matth. 24/36. Dernier exemple : l'origine du mal, de la souffrance, et de Satan, par qui le péché est entré dans le monde, que nous habitons. Ces questions, ne

sont pas, au sens biblique, des mystères, puisque le mystère est connaissable. Ce sont des choses inconnaissables, des secrets de DIEU.

En résumé : tous les hommes se posent des problèmes, auxquels leur intelligence révèle la solution ; tous les disciples de JESUS ont reçu la révélation du mystère de l'Evangile, que chacun interprète selon la mesure de sa foi ; par-delà le mystère, il existe en DIEU des secrets inconnaissables pour nous sur la terre. Ces vues me permettent de préciser ma position dans les études, que je vais vous proposer. Je ne discuterai pas des « problèmes », même des « problèmes » de théologie : je demande donc que tout esprit de discussion soit banni du milieu de nous.- Dans ma faiblesse, je vous donnerai un enseignement sur le mystère de l'Evangile ; je prie DIEU que je le fasse avec amour pour tous ceux qui l'entendront ; et je vous exhorte vous-mêmes à vous aimer tous les uns les autres, et même à m'aimer, moi qui en suis si indigne. Si quelque aspect de ce que je dirai, vous frappe ou vous déplaît, portez-le devant DIEU, afin qu'il vous éclaire par son ESPRIT, et qu'il vous montre, - ce qui est possible, -. si je suis dans l'erreur.- Enfin, s'il m'arrive d'exprimer une opinion sur les secrets insondables de DIEU, je ne chercherai absolument pas à vous l'imposer : dans le Royaume, nous connaîtrons la vérité dans la lumière brillante de l'Etoile du matin, le CHRIST. Aujourd'hui, où nous voyons encore d'une manière obscure, aimons-nous les uns les autres, tels que nous sommes, dans l'amour-agapê du CHRIST : I Corinthiens 13/12-13.

2.- LE COMBAT DANS LA BIBLE : SATAN.

CALVIN, dans son français si savoureux, dit que « puisque les Anges sont ministres de DIEU, ordonnés pour faire ce qu'il leur commande, il n'y a doute qu'ils ne soient ses créatures. D'émouvoir questions contentieuses, pour savoir on quel temps ils ont été créés, ne serait-ce point opiniâtreté plutôt que diligence ? » Eh bien ! n'ayons pas cette opiniâtreté, et ne nous tourmentons pas, « pour savoir au quantième jour les Anges ... ont commencé d'être ». Pour ce qui est des démons, j'aurais peut-être un peu plus d'audace. Nous savons, avec CALVIN encore, qu' « ils ont été Anges de DIEU : mais en déclinant de leur origine, ils se sont ruinés, et ont été faits instruments de perdition aux autres ». Il y a eu une chute des Anges devenus mauvais, avant la chute d'EVE et d'ADAM. L'origine du Mal dans ce monde est donc dans le cœur d'un être céleste, que nous appelons SATAN, et que les auteurs du Moyen Age ont souvent nommé LUCIFER.

[3] La Vulgate et la Bible anglaise traduisent en effet par ce mot « l'astre brillant » de Esaïe 14/12. Les théologiens anciens ont cherché, dans la complainte sur le Roi de Babylone, Esaïe 14/4-23. et dans la complainte sur le Roi de Tyr, Ezéchiel 28, une lumière sur la faute initiale de LUCIFER. Ils voyaient en lui un Ange très-élevé, peut-être l'égal, ou même le supérieur de l'archange MICHEL. Pour SUAREZ, au XVIIe siècle, cet Ange aurait désiré désordonnément l'union du VERBE de DIEU avec sa nature angélique. Ainsi, à l'origine de tout le Mal, un être suprêmement intelligent et lumineux, se serait opposé aux desseins divins sur le FILS de DIEU, qui devait incarner la nature humaine en JESUS.

Ce n'est là qu'une opinion sur un sujet inconnaissable pour nous. Quoi qu'il en soit, et comme le dit encore CALVIN « comme l'EGLISE et la compagnie des saints a JESUS-CHRIST pour Chef, aussi la bande des méchants… nous est décrite avec son prince, qui exerce là son empire et seigneurie… Si nous sommes affectionnés à maintenir le règne de CHRIST, il est nécessaire que nous ayons une guerre perpétuelle avec celui qui s'efforce de le ruiner ». (CALVIN, sur les Anges et les Démons, Inst. chrét. L. I, ch. XIV).

Dans le livre de la Genèse, SATAN apparaît dès le chapitre 3. Le récit met en scène un Serpent, qui tente EVE, et la fait tomber. JEAN, dans l'Apocalypse, identifie « le grand dragon, le serpent ancien, appelé le Diable et Satan » (12/9). Le premier couple humain pèche. Or DIEU avait dit : « Tu pourras manger de tous les arbres du jardin ; mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal : car le jour où tu en mangeras, tu mourras » (Gen. 2/17). La promesse fatale s'accomplit. « Par un seul homme, le péché est entré dans le monde, et, par le péché, la mort » (Rom. 5/12). Le Premier Testament nomme « la mort », et emploie le verbe « mourir » des centaines de fois. Celui qui meurt descend au « séjour des morts », le « sheol » ; « Celui qui meurt n'a plus ton souvenir ; qui te louera dans le séjour des morts ? » (Ps. 6/6). La pensée juive sonde la question des rétributions terrestres : le bien devrait être récompensé ici-bas, et le mal puni. Le livre de JOB déclare la question insoluble ; et il faut attendre tard avant de voir apparaître l'espérance d'une vie éternelle.

C'est dans le livre de JOB que, pour la première fois, SATAN est nommé de ce nom même. Il nous est présenté devant DIEU, discutant au sujet du Juste sur la terre. Lorsque le Juste sera JESUS, celui-ci est abordé par SATAN, dans l'un des épisodes les plus chargés de sens des Evangiles, la Tentation. Le combat commence dans le ciel avant la création de l'homme ; ce combat se poursuit tout au long de l'histoire juive ancienne, au sein du peuple de DIEU : le combat met maintenant aux prises JESUS et SATAN. Il se termine par la victoire de l'obéissance du FILS de DIEU : « Retire-toi de moi, SATAN ; car il est écrit : Tu adoreras le SEIGNEUR, ton DIEU, et tu Le serviras Lui seul » (Matth. 4/10). Seulement, cette

victoire de JESUS signifie pour Lui, un chemin étroit et difficile. Il sera harcelé sans cesse par les démons, qu'il chasse de ceux dont ils se sont emparés ; Il sera combattu aussi sans cesse par les chefs du peuple et les scribes. Dans le BAPTEME et la Tentation de JESUS s'inscrit la Croix. Ceux qui y ont cloué le SEIGNEUR, ce sont tous les hommes, Païens aussi bien que Juifs : Il a souffert sous PONCE-PILATE, par PONCE-PILATE et la puissance romaine, comme par CAIPHE et le peuple d'Israël. Tout homme doit dire : en péchant, j'ai contribué, pour ma part à la mort du SAUVEUR.

[4] Derrière l'humanité, qui crucifie le FILS de DIEU, se tient SATAN, l'ennemi par excellence. Le disciple bien-aimé, JEAN, s'étant penché sur la poitrine de JESUS, lui demanda qui était celui qui Le livrerait. « JESUS répondit : C'est celui à qui je donnerai le morceau trempé. Et, ayant trempe le morceau, il le donna à JUDAS, fils de SIMON, l'Iscariot. Dès que le morceau fut donné, SATAN entra dans JUDAS » (Jean 13/26-27). C'est un secret inconnaissable, que de pénétrer dans l'esprit du disciple qui a trahi le MAITRE. Mais le mystère de la Croix fut mis en branle par l'action de JUDAS. A travers celui-ci, SATAN et JESUS se retrouvent face à face. La victoire du FILS fut de s'humilier lui-même, « se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la Croix » (Philip. 2/8).

Si grande fut la part de JUDAS dans la mort du FILS de DIEU, que son action est rappelée dans la prière sacerdotale de Jean 17, v. 12 : « J'ai gardé ceux que tu m'as donnés, et aucun d'eux ne s'est perdu, sinon le fils de perdition, afin que l'Ecriture fût accomplie ». L'expression employée par le SEIGNEUR, dans sa prière, pour désigner JUDAS : « le fils de perdition », n'est reprise qu'une seule fois dans le Nouveau Testament. Le passage, où elle se trouve, est II Thess. 2/1-12. C'est là un texte difficile. Je vais vous en proposer une interprétation, qui me semble apte à résumer, en une vue d'ensemble, toute la période de l'histoire, qui va de la 1ère à la 2ème Venue de JESUS. Chacun de vous pèsera, devant DIEU, ce qu'il doit en. Penser : et nous resterons dans l'unité de Celui qui nous a sauvés, par son Sang versé, sur la Croix de Golgotha.

3.- LE COMBAT DEPUIS LA PREMIERE VENUE DE JESUS : LES ANTICHRISTS.

L'Antéchrist, selon le Larousse, serait « un personnage mystérieux, qui, suivant une croyance remontant à l'Apocalypse, doit apparaître quelque temps avant la fin du monde, remplir la terre de crimes et d'impiété, et enfin être vaincu par le SAUVEUR lui-même ». Reprenant les choses de plus près, le mot antéchrist ne se trouve pas dans le Nouveau Testament : mais on trouve 6 fois l'antichrist. Toujours dans les épîtres de JEAN, jamais dans l'Apocalypse, ni ailleurs. Le préfixe « anté » est ambigu, car il signifie « avant » ou « contre » ; exemple : antécédent. « Anti » est plus clair, voulant dire presque toujours « contre » ; exemple : anti-christ.

De plus, la croyance que l'antichrist ne viendra que juste avant la fin du monde, remonte essentiellement à II Thess. 2/1-12. Dans ce texte, le personnage est désigné par plusieurs noms, équivalents où voisins du sens de antichrist. Ce sont : l'apostasie, qui n'est pas présente au moment où PAUL écrit, et qui doit venir avant la Parousie du SEIGNEUR, et notre réunion avec Lui (v. 3 et v. 1) ; cette apostasie est l'homme de l'Iniquité, le fils de la perdition, l'adversaire qui s'élève au-dessus de tout ce qui s'appelle DIEU, au point de s'asseoir dans le temple, et de se montrer lui-même comme DIEU (v. 3 et 4) ; c'est encore l'inique (impie dans Segond), qui, par la puissance de SATAN, manifestera sa parousie par toutes sortes de prodiges mensongers (v. 8 et 9) ; enfin l'inique sera rempli de tromperie et d'injustice. A ceux qui croiront en lui, DIEU envoie une puissance d'erreur, afin qu'ils croient au mensonge (v. 10 et 11).

Toute cette accumulation de termes, et, on particulier, l'emploi du-titre donné par JESUS à JUDAS : l'homme de la perdition, (Jean 17/12) semble bien désigner un adversaire, régnant tout à la fin sur le monde entier, et que le SEIGNEUR anéantira par le souffle de sa bouche (II Thess. 2/8).

[5] Je ne crois pas, pour ma part, à cet homme unique, régnant sur le monde entier, et signe certain de la Parousie du SEIGNEUR. Je vais avoir fort à faire, pour remonter la pente ; et, peut-être n'y arriverai-je pas. Voulez-vous, du moins, avoir la gentillesse de m'écouter, si je vous énumère mes pensées ?

Tout d'abord, je n'accepte pas une croyance vague et fausse, extrêmement répandue, sur le sens de l'histoire du monde depuis JESUS-CHRIST, et qui se joint intimement dans les esprits à cette représentation de « l'antéchrist », qui serait le signe du second Avènement de JESUS. Selon cette représentation, il y aurait eu une période extraordinaire au début du christianisme, tant que PIERRE, PAUL et JEAN étaient sur la terre : des miracles manifestes eurent lieu ; puis l'ESPRIT-SAINT fut comme retiré de la masse chrétienne ; pour les uns il agit dans le clergé, pour les autres chez les Réformateurs et les hommes de Réveil ; en tous cas, la religion du CHRIST est installée dans des institutions stables. Pour que tout cela bouge, on attend la Parousie de l'Antéchrist. Et, comme le dit un commentateur, - pour le reste excellent - : « Jusqu'à la fin des temps, les témoins de CHRIST s'efforceront de la retarder, et travailleront à promouvoir le règne de DIEU ». Quand paraîtra « l'Antéchrist », et ce n'est pas pour aujourd'hui, ni pour demain, alors, - dans 1.000 ans ou dans 10.000, - JESUS reviendra. — Or, ce « plan » de l'histoire est inexact et superficiel. En réalité DIEU s'est occupé de son Eglise et du peuple d'Israël, de près, avec soin,

chaque jour depuis la venue de JESUS. Les apôtres PIERRE, PAUL, JEAN sont vivants dans le ciel, avec le CHRIST et ils n'ont cessé d'avoir part au gouvernement de l'Eglise et d'Israël. La fin des temps est commencée depuis la Croix.

Ensuite, dans le même temps, les Antichrists ont toujours été présents, depuis la Croix également. Ils sont presque toujours nommés au pluriel ; par exemple II Jean, v. 7 : « Car plusieurs séducteurs sont entrés dans le monde, qui ne confessent point que JESUS-CHRIST est venu en chair. Celui qui est tel, c'est le séducteur et l'Antichrist ».-Plusieurs autres mots désignent la même réalité ennemie, et ils s'appliquent eux aussi à un grand nombre d'hommes. Ainsi le SEIGNEUR annonce l'apparition des faux-christs : Matth. 24/24 et parallèle dans Marc 13/22, et des faux-prophètes : Matth. 24/11, et parallèle de ce dernier verset dans Marc 13/22. Dans le Sermon sur la montagne, JESUS met en garde contre les faux-prophètes, qui viennent à nous en vêtements de brebis : Matth. 7/15. Les apôtres ne se servent pas du mot « faux-christs », mais on retrouve les « faux-prophètes » sous leur plume. Exemple I Jean 4/1 : « Plusieurs faux-prophètes sont venus dans le monde ». PIERRE dit : « Il y a eu parmi le peuple de faux-prophètes, et il y aura de même parmi vous de faux docteurs » (II Pi. 2/1).

Dans le passage même où PAUL parle de l'homme de perdition, qui semble être un signe de la Parousie de JESUS, il dit aussi, en II Thess. 2/7 : « Le mystère de l'iniquité agit déjà ». Le mystère, nous l'avons dit, n'est mystérieux que pour les incrédules. C'est un aspect du plan de DIEU, révélé à la foi. La première Eglise a dû apprendre qu'elle était sur la terre pour combattre, et par conséquent pour souffrir : car nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les dominations (Ephés. 6/12), qui obéissent au prince des ténèbres.

Le point capital de II Thess. 2/1-12 me paraît être que le mystère de l'iniquité, au temps de PAUL, n'agit pas pleinement, parce qu'il [6] y a quelque chose qui le retient, un retenant : v. 6 et 7. Les Thessaloniciens le connaissent, et, quand l'apôtre était parmi eux, il leur en a parlé. S'il n'écrit pas à ce sujet, je crois que c'est pour la raison évidente, qu'il s'agit de l'empire romain, et de l'empereur. L'Eglise primitive en annonçait la fin. Du vivant de PAUL, l'empire était une puissance, en gros, bienfaisante, mais qui devait disparaître, parce que les empereurs tendaient à la déification. Quand l'empire ne sera plus là, - chose que l'on ne peut pas écrire, - le mal se déchaînera pleinement.

La destruction de l'empire romain, prophétisée par PAUL, a pris des siècles : l'empire d'Occident fut détruit en 476 ; l'empire d'Orient, en 1453 ; la papauté maintint un Empire romain, qui exerça sa puissance jusqu'au XIVe siècle ; alors les rois s'en affranchirent, puis le siège de Rome fut transporté, un temps, à Avignon. Le XVe siècle allait-il être le siècle du Retour de-JESUS ? Un grand prédicateur, S. VINCENT FERRIER, le crut. Mais non : la royauté capétienne s'affirma, et contint encore le mal. Ce n'est, me semble-t-il, qu'au XVIIIe siècle, que l'empire romain a disparu. La France, sans roi, et changeant constamment de constitution, en est un symbole. Depuis le XVIIIe siècle, l'apostasie, la négation du CHRIST et de DIEU, n'a cessé de s'étendre dans le monde entier. C'est l'Argent qui règne désormais, lui que JÉSUS appelle le MAMMON de l'injustice : Matth. 6/24, parallèle en Luc 16/13 ; également Luc 16/9 et 11. L'Argent, MAMMON, séduisant la terre entière, c'est lui qui est l'Antichrist final.

Selon le schéma, qui nous a été enseigné à l'école, l'histoire, c'est la lutte contre l'obscurité du Moyen Age ; c'est l'avènement des temps nouveaux, de la liberté, du progrès, de la culture. Dans la réalité, l'histoire, depuis Golgotha, est un combat de chaque jour, entre le CHRIST qui bâtit son EGLISE, et les Antichrists, qui s'opposent à Lui. Ce qu'il faut souligner encore, c'est que, chaque jour de toutes les années et de tous les siècles, il y a eu des morts, et des morts par milliers. La Croix a vaincu la mort, dans le monde actuel lui-même, en un sens que nous aurons à préciser. Mais elle n'aura pleinement remporté sa victoire, que lorsque la mort et le séjour des morts seront jetés dans l'étang de feu, Apoc. 20/24. Chaque jour, depuis la Croix, des fidèles, loin de retarder ce jour, en ont hâté la venue, selon II Pi. 3/11-12. Ne devons-nous pas tressaillir de joie, en pensant que, depuis le XVIIIe siècle, tous les signes concourent pour annoncer que la PAROUSIE est proche, et que c'est à nous tous, comme EGLISE, que s'adresse aujourd'hui la parole du MAITRE : « Tenez-vous prêts ! » (Matthieu 24/44).

II.- LA DEFAITE DE LA MORT.

1.- JESUS-CHRIST A « DETRUIT » LA MORT : II TIMOTHEE 1/10.

[7] Commençons par lire une parabole de JESUS : Luc 13/6-9. Le texte, bien qu'il n'y paraisse pas, contient le verbe, qui est traduit par « détruit » dans II Timothée 1/10. SECOND le rend ici par « occuper inutilement » la terre, La Bible de Jérusalem a : « Pourquoi épuise-t-il le sol ? ». Afin de mettre les choses au clair, voulez-vous me permettre de faire un peu de grammaire ?

Considérons, en français, le mot énergie, qui vient du grec. Il contient le radical « erg », qui signifie « travail, effort, efficacité ». En grec, vous mettez un « a » devant le radical, - cela donne « a-erg », que l'on raccourcit en « arg » -, et nous avons le sens contraire : « oisiveté, stérilité, vanité ». Ajoutons enfin un préfixe, pour former un verbe d'action, et nous avons enfin « kat-argêo », qui signifie « rendre oisif, stérile, vain ». C'est ce verbe que LUC emploie, pour exprimer la pensée du SEIGNEUR JESUS, bien rendue par la Bible de Jérusalem : « Pourquoi cet arbre épuise-t-il la terre ? » Pourquoi rend-il la terre stérile, inféconde, vaine ? Ou, comme dit SEGOND : « Pourquoi occupe-t-il inutilement la terre ? »

S. PAUL est le seul, outre ce passage de S. LUC, à employer le verbe « kat-argêo » dans le Nouveau Testament. On le trouve 26 fois sous sa plume. Il y a de nombreux autres verbes, qui sont traduits par « détruire » : nous nous attacherons presque uniquement à celui-ci, car on peut en tirer un grand enseignement.

« Kat-argêo » revient trois fois dans II Corinthiens 3, où il a pour complément la gloire, qui était sur le visage de MOÏSE ; cachée par un voile, elle était ensuite rendue vaine, et même nulle, « détruite » ; ce que SEGOND exprime en disant, que c'était une « gloire passagère » : v. 7, 11 et 13.

Ensuite nous avons 12 passages, en plus de Luc 13/7, où ce sont des choses d'aujourd'hui, qui disparaissent, sont rendues vaines. Par exemple, II Cor, 3/14, c'est en CHRIST que « disparaît » le voile placé sur le visage de MOÏSE. Beaucoup d'autres choses sont ainsi enlevées, rendues inefficaces, sous la plume de PAUL : la promesse de DIEU serait-elle « rendue vaine » par la Loi de MOÏSE ? Le vieil homme est « détruit » dans le Baptême. Lorsque je suis devenu homme j'ai « fait disparaître » ce qui était de l'enfant… Arrêtons-nous ici : disons seulement que SEGOND a 11 façons différentes de traduire « kat-argêo ». C'est un verbe aux sens très nuancés, dans ces 12 textes, sur lesquels je ne m'attarderai pas plus longtemps.

J'en viens aux passages essentiels : ceux où est affirmée la destruction de l'ennemi, - le diable, - et de la mort, qu'il a étendue sur tout le genre humain. Ici, nous avons 11 textes. Je vous en présenterai 4 dans ce premier paragraphe, les 7 autres par la suite.

Lisons donc maintenant I Cor. 1/28, I Cor. 2/6, II Tim. 1/10, Hébr. 2/14. Ainsi, les choses qui sont dans ce monde sont « réduites à néant » par celles qui ne sont point ; les princes de ce siècle sont [8] anéantis ; la mort est détruite ; il anéantit celui qui a la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable. Ces quatre affirmations sont au présent. Sous cette forme, elles sont contredites par les faits : les choses qui sont, les princes de ce siècle, - c'est-à-dire les démons, - la mort et celui qui la donne, le diable, sont anéantis ? Mais depuis 19 siècles, ils existent toujours, ils règnent toujours !

Cependant, le CHRIST a vaincu Satan et la mort, dans le combat de la CROIX. Celle-ci contient la promesse qu'il les vaincra définitivement, lors de sa Seconde Venue. Faut-il dire qu'il y a dans la pensée de l'apôtre, comme un « télescopage » entre la Venue de JESUS dans la souffrance, et sa Venue dans la gloire ? Je ne crois pas que cela joue beaucoup dans les textes que nous étudions.

Car il y a une victoire, réelle et actuelle, donnée par DIEU à tous les croyants, depuis le jour de la Pentecôte. Par la CROIX, la Résurrection et l'Ascension au-dessus de toutes les puissances célestes, JESUS a remporte une victoire, qu'il partage, depuis la Pentecôte, tous les jours, et aujourd'hui encore, avec tous ceux qui croient en Lui.- A ceux-ci, qui sont les choses viles du monde, Il donne la victoire sur les choses qui sont ; les croyants sont libres, - même esclaves ; l'empire, les gouvernements, les lois des hommes, n'ont de pouvoir sur eux, qu'autant qu'ils s'y soumettent librement, par amour pour DIEU.- A ses fidèles, qui ne sont plus trompés par les princes de ce siècle, JESUS donne, dès maintenant, une Sagesse, qui s'exprime dans la pensée et dans l'enseignement : cette Sagesse vient, sur la terre, de Celui qui règne au-dessus de toutes choses ; il y a une pensée chrétienne, dans la vérité et dans l'amour.- Les disciples de JESUS sont entrés dans l'EGLISE ; et le diable est en dehors d'elle ; c'est ce qui est exprimé par la parole du Maître : « Je voyais SATAN tomber du ciel comme un éclair ! » (Luc 10/18). SATAN rôde sans cesse autour de nous, mais il n'a pas de pouvoir sur nous. Il se déchaîne dans le monde : l'EGLISE est constamment protégée contre lui : Matthieu 16/8.

Enfin, pour les membres de l'Eglise, au cours des siècles écoulés, la mort est vaincue. Le Shéol, l'Hadès du Nouveau Testament, n'est plus ouvert pour eux. « Aujourd'hui, tu seras avec moi, dans le

Paradis », dit JESUS au brigand crucifié avec lui (Luc 23/43) ; S. PAUL soupire : « J'ai le désir de m'en aller, et d'être avec CHRIST » (Philip. 1/23). ETIENNE, JACQUES, le frère de JEAN, ANTIPAS, - « mon témoin fidèle, qui a été mis à mort chez vous, là où SATAN a sa demeure » (Apoc. 2/13) - ont été mis à mort pour leur foi : et combien de martyrs dans l'empire romain, les ont suivis pour rendre témoignage à la Résurrection de JESUS, et à la vie des siens avec Lui ! Il y a toujours eu des martyrs de la foi ; il y en a aujourd'hui. Sans connaître ces choses peut-être, combien de JUIFS sont morts par fidélité à leur appartenance à ISRAËL ? Et puis, tous les humbles chrétiens, les agriculteurs de notre terre d'Ardèche, et aujourd'hui des hommes dans le monde entier, sont morts, et meurent, dans la victoire ! Ils ont eu, effectivement, réellement, la victoire sur le diable, qui règne cependant alentour, tout au long de leur vie terrestre. Ils ont la victoire sur l'Hadès, au moment de leur mort, et sont allés vers CHRIST. Nos bien-aimés, dont je rappelle maintenant le souvenir : Marc ELDIN, René de RICHEMOND, tant d'autres, ne sont pas vaincus par la mort : ils vivent en JESUS-CHRIST.

2.- L'EGLISE SUR LA TERRE.

[9] Gardons dans notre esprit les 4 textes, lus tout-à-l'heure, - I Cor. 1/28 et 2/6, II Tim. 1/10, Hébr. 2/14, - qui montrent une victoire actuelle sur les princes de ce monde et sur la mort : nous savons maintenant que SATAN est tombé du ciel ; qu'il garde son pouvoir sur le monde ; mais que ce pouvoir est rendu vain, inefficace, stérile, sur les croyants réunis dans l'EGLISE, sur la terre et au ciel. La puissance de SATAN est détruite, même si les croyants meurent : car, en mourant, ils restent dans le CHRIST : ils sont transférés dans une autre sphère d'action, que nous ne sommes pas capables d'imaginer, mais qui est certaine. « Pour DIEU, tous sont vivants », a dit JESUS (Luc 20/38).

Nous sommes ainsi conduits à quelques réflexions sur l'EGLISE. Le SEIGNEUR a commencé à la bâtir en posant le fondement : l'apôtre PIERRE. Sur toi, lui déclare-t-il., (1) je bâtirai mon EGLISE ; (2) les portes de l'Hadès ne prévaudront point contre elle (Matth. 16/18). Il me semble que JESUS a placé très près de PIERRE deux autres apôtres : PAUL, qu'il n'a appelé qu'après sa Résurrection, et qui a été, pendant plus de 19 siècles déjà, celui qui fut envoyé auprès des non-Juifs ; et JEAN, le disciple que JESUS aimait : sa tête reposait sur le sein du MAITRE, lorsqu'il Lui demanda qui était celui qui le trahissait ; JEAN se tenait auprès de la CROIX du SEIGNEUR, qui lui confia sa Mère. Au sujet de JEAN enfin, le RESSUSCITE dit à PIERRE cette parole étrange : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi » (Jean 21/22).

Je voudrais m'arrêter encore quelques instants sur la Résurrection et l'Ascension du SAUVEUR. J'insisterai sur la différence qu'il y a entre ces réalités, qui sont, avec la CROIX, le fondement de notre foi, et, d'autre part les fêtes de l'EGLISE, qui les célèbrent. Les calendriers de toute une partie du monde portent l'indication, chaque année, de la fête de Pâques ; c'est un jour férié pour tout le monde. Autrefois, en France, tout le monde était tenu de « faire ses Pâques ». Il y a là, même en notre temps d'incroyance, une réalité publique, connue de tous, même si elle est crue de peu. Or, la Résurrection de JESUS fut, dans la réalité, une sorte de secret. A Rome, l'empereur AUGUSTE s'est levé comme d'habitude, et n'en a absolument rien su. Nul rapport de la gendarmerie de l'époque n'est jamais venu sur son bureau, ni sur le bureau d'aucun fonctionnaire. D'après le témoignage de S. PAUL, le RESSUSCITE est apparu à PIERRE, puis aux DOUZE ; ensuite à plus de cinq cents frères à la fois ; puis à JACQUES et à tous les apôtres ; enfin à lui-même, le persécuteur de l'EGLISE de DIEU (I Cor. 15/3-11). Ainsi, il y a eu suffisamment d'apparitions du CHRIST, pour fonder, avec certitude, le fait de la Résurrection. Il y en a eu beaucoup trop peu, pour en faire un événement public, sensationnel.

Cela donne à l'EGLISE un double caractère : elle est, à la fois, visible et invisible. L'Eglise catholique a souligné le coté visible de l'EGLISE, et les Réformateurs son côté invisible. Mais catholiques et protestants, reconnaissent, les uns et les autres, les deux aspects de la réalité. Ils sont fondés tous deux sur l'Ecriture : nous les trouvons admirablement exposés dans Ephésiens 4/7-16. L'EGLISE est visible, puisqu'elle s'est fondée sur le CHRIST, qui s'est réellement incarné (v. 7-10) ; elle est visible encore, car Il a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs (v. 11). Ces ministères ne s'exercent, que dans une Eglise assemblée. L'EGLISE est toujours un « nous », jamais un « je ».

[10] Entre le verset 12 et le verset 13 de Ephésiens 4, PAUL saute à la fin des temps : « jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi », dit-il, v. 13. Puis, dans les versets 15-16, il trace le progrès, qui doit s'accomplir pendant un temps, dont il ne connaît pas la durée : « Professons la vérité dans la charité, et que, en CHRIST, tout le Corps s'édifie lui-même dans la charité ».

Au début, l'EGLISE fut une, dans le visible et dans l'invisible, autour de JERUSALEM, composée de Juifs et de Gentils, et spécialement autour des années 57-60. Au début de cette période PAUL écrit l'épître aux Romains, puis il va à Jérusalem, où il est reçu par l'apôtre JACQUES, auquel il remet la collecte faite dans l'EGLISE des Gentils au profit de l'EGLISE-mère, des Judéo-chrétiens.

Cette unité ne dura pas : la destruction de Jérusalem, dont les chrétiens d'origine juive s'étaient enfuis, marqua le début de la séparation des Juifs et des Gentils dans l'EGLISE. La capitale de l'EGLISE fut transférée petit à petit à Rome. L'EGLISE devint entièrement païenne, et rejeta les Juifs hors d'elle.

Au Ve siècle commence de se manifester la division visible entre Rome et l'Orient ; elle fut effective en 1054. L'EGLISE visible eut une seule capitale en Occident : Rome, et plusieurs capitales en Orient, dont les principales furent Constantinople, puis Moscou, entourées des autres patriarcats.

Au XVIe siècle, ce fut la Réforme. Elle aboutit à la création de deux grandes EGLISES, Luthérienne, et Réformée ou Presbytérienne, autour desquelles les Réveils successifs créèrent une multitude de « dénominations ».

A l'heure actuelle, le caractère « invisible » de l'EGLISE doit être fortement souligné. A travers la multitude d'églises, au pluriel, - toutes plus ou moins liées au système des Etats, - l'EGLISE invisible se compose de ceux qui, croyant en JESUS-CHRIST, ont vaincu actuellement, la mort et le diable. Elle a commencé de se réaliser, d'une manière visible, encore très imparfaite, dans le travail œcuménique. Elle continue de se manifester, d'une manière beaucoup plus profonde, dans des rencontres, comme celle de Nottingham, du 8 au 14 juillet : là, tous sont édifiés par les charismes du SAINT-ESPRIT, sans que personne soit contraint de les exercer.

Je veux insister sur le fait que DIEU a toujours été présent sur la terre, en CHRIST, et par le SAINT-ESPRIT, chaque jour qu'il a fait naître depuis la Pentecôte. L'histoire vraie du monde, l'histoire qui a un sens, c'est l'histoire de l'EGLISE, à laquelle le DIEU trois fois saint préside. L'histoire de la politique, des guerres, des inventions, du progrès du confort, et du progrès de la misère dans le monde, - toute cette histoire ne se comprend et ne s'éclaire, que si l'on met en son contre l'édification de l'EGLISE, on vue de son achèvement.

Les dix-neuf siècles de la vie de l'EGLISE, se résument en trois mots : le culte, établi dans des « paroisses », là où il y a une Maison de DIEU ; de lui dépendent les liturgies et le développement de la pensée et des arts, pénétrés, de l'ESPRIT du CHRIST : l'architecture, la musique, la peinture et la sculpture.- Deuxième mot de l'histoire de l'EGLISE : la mission, qui, depuis S. PAUL, étend le domaine chrétien, de Jérusalem à Rome, et jusqu'aux extrémités de la terre, au nord, au midi, à l'orient et à [11] l'occident.- Troisième mot de l'histoire : le renouveau. Ce n'est pas une réalité du XXe siècle, mais de tous les siècles. C'est le renouveau chrétien qui a suscité S. FRANÇOIS d'Assise, au début du XIIIe siècle ; sainte CATHERINE de Sienne, pendant le schisme entre Rome et Avignon ; sainte THERESE d'Avila et saint JEAN de la Croix, au XVIe siècle ; nos martyrs huguenots sous LOUIS XIV et LOUIS XV, parmi lesquels je citerai ISAAC-HOMEL, mort roué vif en 1683, après avoir été 40 ans pasteur ici, à Charmes ; et tant d'autres à travers ces 19 siècles et aujourd'hui même depuis S. PAUL ! Comme ceux du Premier Testament, à leur tour, « tous ceux-là, à la foi desquels il a été rendu témoignage, n'ont pas obtenu (complètement) ce qui leur était promis » (Hébreux 11/39). Ils ont obtenu, loué soit DIEU, la victoire en CHRIST, sur le diable, au cours de leur vie terrestre, et la victoire sur l'Hadès, au moment de leur mort. Ils attendent, avec nous, la victoire complète sur la mort.

3.- L'EGLISE DU CIEL.

Sur la vie de l'EGLISE dans le ciel, nous connaissons très peu de chose. Lié si intimement à notre corps, notre esprit n'imagine pas, quelle sera sa vie sans le corps. Cependant, JESUS a dit : « Quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais » (Jean 11/26). A quoi fait écho l'auteur de l'épître aux Hébreux : « Vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, de la cité du DIEU vivant, la JERUSALEM céleste, des myriades qui forment le chœur des anges, de l'assemblée des premiers-nés inscrits dans les cieux, ... des esprits des justes parvenus à la perfection » (12/22-23). Quatorze, années avant d'écrire II Corinthiens, S. PAUL fut enlevé dans le paradis, et il entendit des paroles ineffables, qu'il n'est pas permis à un homme d'exprimer (II Cor. 12/4).

C'est en s'appuyant sur de telles déclarations que, de siècle en siècle, les fidèles, sont morts dans la foi. Je vous dirai ce que je pressens de cette vie de l'EGLISE du ciel, tout en respectant les pensées de tous ceux d'entre vous, qui ne partageront pas les miennes. Nous sommes ici dans le domaine de l'inconnaissable.

Je crois tout d'abord que, tout près du SEIGNEUR JESUS, sont les apôtres, les saintes femmes, qui l'ont accompagné sur la terre, les 120 de la Chambre-haute de la Pentecôte. En particulier, les Douze, et l'Apôtre PAUL, règnent, gouvernent, avec JESUS, cette EGLISE, à laquelle, on naît au moment, où l'on ferme les yeux à la lumière du soleil d'ici-bas.

Je crois encore que le ciel est ordonné. Au centre sont les enfants d'ISRAEL, ceux de la Première alliance, qui furent retirés du Sheôl : PIERRE fait une allusion, un peu obscure pour moi, à cette descente de JESUS au Sheôl, tandis que son corps reposait dans le tombeau : elle est passée dans le Symbole le

plus ancien de la foi. Puis sont groupés tous les JUIFS de la Nouvelle alliance, et, par nations, les âmes évangélisées par S. PAUL au cours de ces 19 siècles. Le ciel est une cité, qui a un caractère politique : mais toutes les valeurs de la terre y sont renversées.

Le diable et ses anges ont été précipités du ciel : Luc 10/18, Apoc. 12/7-9. Ceux qui vivent en JESUS sont complètement libérés de lui. En revanche, ils ont une connaissance beaucoup plus intime que nous, des « myriades qui forment le chœur des anges » (Hébr. 12/22).

[12] Les vivants, nés par la mort en CHRIST, sont tous unis dans un seul Corps. Il n'y a plus, en ce sens, dans l'EGLISE du ciel, « ni Juifs, ni Grecs » (Gal 3/28) ; il n'y a plus ni catholiques, ni protestants, ni orthodoxes. Quelle que soit leur formation terrestre, « les murs de séparation » sont tombés (Ephés. 2/14) ; tous sont « un en JESUS-CHRIST ». Quoique nous ne soyons pas capables de nous représenter ce qu'est le temps pour l'EGLISE du ciel, je crois que l'amour va croissant dans le Paradis, depuis le premier jour jusqu'à présent.

Enfin l'EGLISE du ciel, dans la communion du SEIGNEUR JESUS, prie pour celle de la terre. Elle connaît, dans le CHRIST, ce qu'il est bon de demander avec Lui, pour nous.

C'est, une grande inconnue pour nous que le nombre de ceux, qui participent ainsi à la montagne de Sion, et que le sort de ceux qui n'y participent pas. Ne nous querellons point sur ces sujets, mais que chacun respecte la position de l'autre. Un jour, de l'autre côté du voile, nous saurons tous les réponses de notre PERE céleste à ces questions.

Pour moi, ici-bas, dans la faiblesse, j'ose croire que le nombre des sauvés est extrêmement grand. DIEU voit au fond des cœurs. Il voit tous les Païens de l'Antiquité ; tous ceux qui sont morts depuis 19 siècles sans avoir entendu le nom de JESUS ; ceux qui l'ont entendu prêcher sans amour, et n'ont pas cru à ce qui leur était ainsi présenté ; notre PERE voit tous les JUIFS, qui ont été fidèles à sa Parole, et sont morts, sans se défendre, d'une mort, sur laquelle planait la CROIX, qu'ils ne connaissaient pas. DIEU voit aussi nos millions de contemporains, pris dans le filet de la tentation. Il nous a défendu de juger, et Il ne jugera pas comme nous le ferions dans nos sentiments humains.

Quoi qu'il en soit du nombre de ceux, qui entrent dans le Royaume, qui se prépare dans l'EGLISE du ciel, JESUS a enseigné qu'il y a un « chemin large qui mène à la perdition » (Matth. 7/13) ; que « dans les ténèbres du dehors, il y aura des pleurs et des grincements de dents » (Matth. 25/30) ; que nous devions craindre, non ceux qui tuent le corps, et ne peuvent tuer l'âme, mais celui qui peut faire périr l'âme et le corps dans la géhenne (Matth. 10/28). Je crois à l'amour de DIEU, dans ses jugements mêmes, et je Lui remets la destinée finale de cette géhenne, sur laquelle Il nous éclairera aussi.

Ce qu'il m'importe surtout de dire, en concluant cette étude, c'est que l'EGLISE de la terre est liée à celle du ciel : les deux EGLISES elles-mêmes ne sont qu'une seule en JESUS, qui règne sur tous les anges, comme sur toutes les âmes, qui lui appartiennent. Pour nous, sur la terre, le diable et la mort sont privés de leur force ; il nous appartient de les vaincre dans le culte, dans la mission et dans le renouveau de l'EGLISE. L'une et l'autre EGLISES sont animées d'un mouvement dynamique, vers l'accomplissement final du plan de DIEU : tant que cet achèvement ne sera pas venu, je ne serai pas pleinement consolé de la peine de la mort des êtres chers, même si DIEU me fait la grâce de m'ouvrir l'EGLISE du ciel. JOB est une figure de JESUS ; une grande consolation et une grande louange nous ont été données dans le SAUVEUR. Nous sommes infiniment privilégiés, par rapport à JOB et à tous les Juifs, qui, par les mains de S. PAUL nous ont donné leurs Ecritures. Il n'en demeure pas moins qu'il reste pour nous, dans la communion de la CROIX, quelque chose de JOB, quelque chose d'inconsolable ici-bas. Loué soit DIEU, qui nous soutient par la force de son FILS, dans l'ESPRIT-SAINT, jusqu'à ce qu'il revienne.

III.- LA DESTRUCTION DE LA MORT.

1.- LA FIN EST-ELLE PROCHE ?

[13] Je reprendrai d'abord le verbe grec « kat-argéo », que nous avons étudié hier matin. SEGOND le traduit de 11 manières différentes. En fait ce mot a deux sens essentiels et distincts. Quand il s'applique à la fin des temps, qui a commencé le jour de la Pentecôte, il y a plus de 19 siècles, il signifie « rendre vain, stérile, inefficace » : pour l'EGLISE sur la terre, et pour l'EGLISE du ciel, Satan et la mort n'ont plus de pouvoir sur elles. L'EGLISE combat contre Satan et la mort, qui se déchaînent dans le monde, mais, en CHRIST, elle est victorieuse.- Quand « kat-argéo » se rapporte à l'Avènement en gloire de JESUS le MESSIE qui vient, ce verbe signifie alors « détruire complètement, anéantir ».

Tel est le sens que nous trouvons en 7 passages de S. PAUL, qui sont : I Cor. 6/13 : DIEU détruira le ventre et les aliments ; il les détruira pour l'humanité entière, en lui donnant la Résurrection des corps. - 2 fois dans I Cor. 13/8 : les prophéties « prendront fin », la connaissance « disparaîtra », à quoi s'ajoute que les langues « cesseront », avec un autre verbe.- I Cor. 13/10 : ce qui est partiel « disparaîtra » : dans le royaume de la Résurrection, seul subsistera l'amour-agapê.- II Thess. 2/8 : le SEIGNEUR anéantira l'Inique par l'éclat de sa parousie.- I Cor. 15/24 : « Ensuite viendra la fin... lorsqu'il aura détruit toute autorité, toute domination et toute puissance », c'est-à-dire toutes les armées de SATAN. - I Cor. 15/26 : c'est une déclaration solennelle : « Le dernier ennemi, qui sera détruit, c'est la mort ! »

Victoire totale donc : sur l'Inique, mot qui désigne, à mon sens, tous les antichrists, tous les hommes, qui ont trompé le monde par de fausses doctrines et par de faux-espoirs ; sur SATAN et toutes ses armées ; sur la mort enfin. Victoire qui commence le jour de la Pentecôte, - il y a 1940 années de cela, - et qui progresse depuis lors d'année en année. Même si nous n'étions pas tout près de la fin, l'exhortation de PAUL serait vraie pour 1973, comme elle a été vraie en 57, quand elle a été écrite : « L'amour est l'accomplissement de la Loi : cela importe d'autant plus, que vous savez en quel temps nous sommes : c'est l'heure de vous réveiller enfin du sommeil, car maintenant le salut est plus près de nous, que lorsque nous avons cru » (Romains 13/10-11).

Je vais me permettre d'exposer pourquoi je crois que nous sommes près de la Rédemption de notre corps. Je sais que je paraîtrai illuminé, fanatique, insensé, à un très grand nombre d'entre vous ; il me faudrait, pour m'expliquer, un très gros livre, qui, du reste, vous convaincrait peut-être encore moins. Il est entendu, que je parle de l'inconnaissable, puisque nul ne connaît le jour ni l'heure. Je n'impose donc ma pensée à personne.

Il y a 4 signes du proche Avènement du MESSIE, qui s'intensifient, depuis le milieu du XVIIIe siècle, c.à.d. depuis 200 ans environ, et qui s'accentuent depuis le début du XXe siècle.

Le premier signe est le renouveau de la foi personnelle en JESUS. « Piétistes, moraves et méthodistes restauraient le christianisme du cœur, - écrit le savant Emile G. LEONARD, - dans de vastes secteurs du protestantisme, et contribuaient ainsi à son renouveau ». Je citerai trois noms : pour le Piétisme, SPENER, né en 1635, qui vécut à Strasbourg, à Francfort, puis à Dresde et à Berlin, où il mourut en 1705 ; pour les Moraves, ZINZENDORF, né en 1700, mort à Herrnhut en 1760 ; pour le Méthodisme, [14] John WESLEY, qui vécut de 1703 à 1791- Le XIXe siècle fut un siècle de Réveil ; je nommerai seulement ici Charles FINEY, né en 1792, dans le Connecticut, et mort en 1875. Que d'autres noms seraient à rappeler ! Il y a une continuité du renouveau, depuis la Réforme, les Quakers, en passant par les prédicateurs, que j'ai mentionnés, pour arriver à la veille du jour de l'An de 1900, où le pasteur méthodiste Charles PARHAM, imposant les mains à une jeune fille, dans un groupe qui avait prié tout le jour pour recevoir le Baptême du SAINT-ESPRIT, l'entendit parler en langues. Cette expérience, que PARHAM fit lui-même le 3 janvier 1900, est au point de départ du mouvement de Pentecôte et du renouveau CHARISMATIQUE de nos jours. J'ouvre ici une parenthèse. A mon sens, il vaudrait mieux ne pas employer, - ou employer avec de grandes précautions, - l'expression Baptême du SAINT-ESPRIT, qui n'est pas dans le Nouveau Testament : il n'y a que le verbe, pas le nom. JESUS a dit de l'ESPRIT : « Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein ». L'ESPRIT a été donné, sous des formes extrêmement diverses, aux croyants, tous les jours que DIEU a faits depuis la Pentecôte. Les langues ont été données au 1er siècle, quand l'EGLISE était une, Juifs et Païens, un seul Corps. Les langues sont données à certains fidèles, dans toutes les églises, au XXe siècle, comme un signe de la réunion de l'EGLISE, donc de l'illumination du peuple d'ISRAEL, et du proche Retour de JESUS.

Le second signe, qui nous est donné, est la véritable Résurrection du peuple d'ISRAEL, qui possède sa terre et la ville de JERUSALEM. Ce signe a commencé, lui aussi, au XVIIIe siècle, quand les idées libérales ont enfin donné une place aux Juifs dans l'Etat, qui devenait laïque. La Constitution des Etats-Unis, en 1776, ne nomme pas les Juifs, mais les admet implicitement comme citoyens à part entière ; et l'Assemblée Constituante française prononçait expressément leur égalité devant la Loi, le 28 septembre

1791. L'antisémitisme continua de se manifester jusqu'en 1945 : la persécution horrible, que nous avons faite par la main du nazisme, fut la cause finale de la fondation de l'Etat d'ISRAEL. Il avait été préparé par le malaise des Juifs et des non-Juifs, lors de leur cohabitation dans les Etats de plus en plus laïques. Il avait été prophétisé par HERZL, parlant à Bâle le 3 septembre 1897.

Le troisième signe est la réunion des chrétiens en un seul Corps. Elle n'est pas achevée, pas plus que l'illumination d'ISRAEL. Mais elle est en marche, elle aussi, et depuis la deuxième moitié du XVIIIe siècle. Car c'est à ce moment seulement qu'ont cessé les persécutions : des protestants par le pouvoir royal catholique, en France, des catholiques par le pouvoir royal protestant en Angleterre. Notons simplement ici l'édit de tolérance de LOUIS XVI, le 17 novembre 1787 ; l'édit de tolérance en 1788, pour l'Angleterre, en faveur des catholiques, complété et élargi par la suite. - Le renouveau du XIXe siècle créa de multiples divisions chez les protestants. Chose paradoxale, le mouvement de Pentecôte, qui paraissait le plus étroit de tous, devait devenir la cause d'une réunion de tous les chrétiens, qui est en marche aujourd'hui. Le renouveau charismatique est un signe de la proximité non seulement de l'illumination d'ISRAEL mais aussi de l'unité de l'EGLISE, en un seul Corps, dans l'amour du CHRIST.

Dernier signe enfin : la chute définitive de l'empire romain comme de l'empire chrétien, qui s'est produite également à partir du milieu du XVIIIe siècle. L'apostasie, annoncée par S. PAUL est pleinement présente depuis lors sur la terre. Elle a une forme persécutrice sur une immense partie du globe : Europe de l'Est, Russie, Sibérie et Chine.

[15] L'apostasie agit sur le « monde libre » sous forme de séduction. Derrière la politique des Etats, règne l'Argent, le Mammon inique. Les deux guerres mondiales, de 1914-1918 et 1939-1945 ont suscité d'admirables sacrifices ; elles ont fait porter à des millions d'êtres humains des souffrances terribles = DIEU tire le bien du mal pour des multitudes d'âmes. Ces deux guerres n'en sont pas moins une manifestation du reniement de JESUS-CHRIST et de sa Loi d'amour. La cruauté, hélas ! a régné dans les deux camps : je n'en citerai pas d'exemple, mais, tous, vous les avez en mémoire.

L'histoire du monde, faite par ce que j'appellerai « la société des professeurs d'histoire », marche, paraît-il vers un bonheur sans fin de toute l'humanité sur la terre. L'histoire de l'EGLISE, éclairée par le SAINT-ESPRIT, progresse, par quatre signes certains, depuis le milieu du XVIIIe siècle, et plus encore depuis les premiers jours du XXe, vers l'Avènement du MESSIE, qui a versé son SANG pour nous.

2.- LA MORT TRIOMPHERA-T-ELLE ?

L'hypothèse, avancée dans ce titre, est possible. Si nous croyons que DIEU détruira la mort, il y a quelqu'un, qui pense le contraire. L'existence du MALIN est certaine. Jaloux, avant la création d'ADAM et d'EVE, du FILS de DIEU, incarné en JESUS, il n'a cessé d'attaquer l'homme, puis le peuple d'ISRAEL, puis JESUS, dans sa vie terrestre, puis l'EGLISE, depuis la Pentecôte. Il attend aujourd'hui, dans le combat final, une victoire enfin ! « Quand le FILS de l'homme viendra, a dit le SEIGNEUR, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (Luc 18/8). Le FILS de l'homme viendra sûrement à l'heure fixée par le PERE. Mais qu'en sera-t-il, si, à son arrivée, il ne trouve que des mauvais serviteurs ? La terre lui offrira-t-elle le spectacle de milliards de gens, ayant l'apparence de la vie, mais n'ayant pas la VIE ?

Il y avait, sur la terre, un milliard et demi d'êtres humains au début de ce siècle. Aujourd'hui nous sommes plus de 3 milliards. Les savants prévoient que, d'ici l'an 2.000, la population doublera encore. Peu importe le nombre : c'est pour nous un inconnaissable. Ce qui frappe, c'est le nombre de personnes, qui meurent par la violence : les guerres n'ont pas cessé depuis 1939 ; il y a une guerre intérieure latente, un: violence qui éclate ici et là, entre les citoyens d'un même Etat ; il y a encore les morts découlant du travail et des loisirs, par les voitures, la mer, la montagne. Ce signe est, certes, ambigu, car il y a toujours eu de la violence et des catastrophes.

Combien nombreux cependant, sont ceux qui meurent aujourd'hui, sans avoir la Lumière, qui marque la défaite de la mort ! Ils meurent « sans espérance et sans DIEU dans le monde » (Ephés. 2/12). S. PAUL jugeait sévèrement le paganisme de l'Antiquité pré-chrétienne : pourtant que de belles choses chez ces peuples, qui attendaient, sans le savoir, ce que DIEU préparait pour eux dans ISRAËL ! Ceux qui meurent « païens » aujourd'hui, sont des « post-chrétiens »,- dont un très grand nombre n'attend plus rien.

Plus que le nombre des morts, plus que les innombrables morts sans espérance des post-chrétiens, la désacralisation de la mort est le signe le plus sûr de la victoire que SATAN remporte de nos jours. Récemment, **[16]** un coureur d'automobile est mort carbonisé dans sa voiture, au cours d'un circuit. Un seul de ses collègues s'est porté, en vain, à son secours ; vingt autres ont passé sans s'arrêter. L'événement fut filmé en direct pour la télévision : à peine l'image était-elle passée, que l'on vit apparaître une chanteuse chantant son couplet, et la fête continua. C'est là une image du monde actuel. Quelqu'un meurt-il ? Il ne s'agit pas de s'arrêter, ni de prier, près de son corps : cela, c'est une affaire privée, qui regarde quelques attardés. Pour le monde, il s'agit essentiellement de rayer le mort de la liste des vivants, des salariés ou

des retraités, et de porter une unité de plus dans une statistique. Le monde promet le bonheur : mais il ne le promet qu'aux « vivants », pour le temps où ils vivent sur la terre. Des centaines de millions d'hommes sont aujourd'hui pris dans ce filet de la tentation. Ils ne connaissent qu'un bonheur imparfait, reposant sur l'argent et les lois ; ils ne connaissent qu'un amour imparfait, limite à la vie visible. Dès que la mort passe près d'eux, elle doit être oubliée, mise de côté : tout amour finit à la mort de l'être aimé.

Les Réveils, comme on disait autrefois, le Renouveau, comme on dit aujourd'hui, nous réjouissent à juste titre. Nous devons nous souvenir qu'ils ne portent que sur un petit nombre d'âmes. Ils ne changent pas le monde : les maîtres de l'Argent continuent, imperturbables, à perfectionner l'armement des nations et les moyens de jouissance terrestre. Dans une vaste partie du monde, le christianisme vit, soit en clandestinité, soit dans des camps de travaux forcés, soit dans des hôpitaux psychiatriques. Que faisons-nous pour ces frères, et que pourrions-nous faire ? A peu près rien. SATAN calcule aujourd'hui qu'il sera vainqueur de l'EGLISE ; vaincu par ABRAHAM, MOÏSE et les prophètes ; vaincu par JESUS-CHRIST, il tient aujourd'hui l'heure de sa revanche : la victoire sur l'EGLISE.

La seule réponse à ce calcul de l'Adversaire me paraît être de le vaincre sur son propre terrain, celui de la mort. Jamais l'on n'avait vu un Renouveau charismatique s'étendre à toute l'EGLISE ; jamais l'on n'avait vu Israël ressusciter en un Etat, sur sa propre terre ; jamais l'on n'avait perçu que l'unité de l'EGLISE, Juifs et Païens, en JESUS-CHRIST est un impératif pour tout chrétien. En resterons-nous là ? DIEU n'a-t-il pas un but à nous montrer, en nous montrant ces trois signes ? Si nous ne prenons pas le quatrième, la victoire sur l'apostasie, par la victoire sur le diable et sur la mort, nous risquons fort de perdre les trois premiers. En particulier, à quoi sert l'Etat d'ISRAEL, s'il n'apporte pas au monde le message de la venue du MESSIE ?

Les prophéties de l'Ecriture s'accomplissent à travers la prière des hommes. Pour prier, il faut vouloir. Voulons-nous réellement la victoire sur le diable et sur la mort ? Je crains qu'il ne faille répondre : non, nous ne la voulons pas. Je préfère, malgré tout, une vie chrétienne sur la terre, et la victoire actuelle le jour de ma mort. Pour le reste, mes enfants verront, ou leurs enfants, et ainsi de suite, indéfiniment. Pendant ce temps, - il faut nous poser la question, - que faisons-nous des centaines de millions d'hommes, qui meurent sans espérance ? Si nous ne faisons rien, je crains que DIEU ne fasse quelque chose : qu'il mette fin à toutes les horreurs de la terre, en y envoyant son FILS dans la gloire. Alors je reviens à la question que JESUS lui-même posait : « Quand le FILS de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » Trouvera-t-il une foi vivante en sa Venue, et en sa Victoire, non plus partielle, mais définitive ? Le temps n'est-il pas venu d'espérer sa Venue, avec la même force, que nous apportons à croire à son Incarnation, à sa Mort et à sa Résurrection ?

3.- ECOUTEZ-LE : Matthieu 17/5.

[17] Dans le récit de la Transfiguration, nous lisons : « Comme il (PIERRE) parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit. Et voici, une voix fit entendre de la nuée ces paroles : Celui-ci est mon FILS bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon-affection : écoutez-le ! » Frères et sœurs bien-aimés, je désire que la nuée du SAINT-ESPRIT vous couvre tous ; et qu'ainsi, vous entendiez la voix du PERE, vous disant : « Ecoutez mon FILS bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection ! » (Matthieu 17/5).

Peut-être plusieurs d'entre vous ont-ils été déçus que je ne pose pas de « problème », tel que les circonstances actuelles nous en présentent. C'est que j'ai voulu vous exposer, à grands traits, tout le mystère du Temps, que DIEU gouverne, en même temps que j'envisageais le mystère de DIEU, non seulement pour le « monde libre », mais aussi pour le « monde de la contrainte ».- De même, je ne vous ai pas parlé de l'Union de prière dans ces trois études. S'il plaît à DIEU, je le ferai dans une lettre, que je vous enverrai à tous, le plus tôt possible.

Ecoutez le FILS, qui s'adresse à vous du sein de la « Nuée ». Je vous invite, comme conclusion de cette Retraite, à la prière, - à une prière très définie, que vous pourrez poursuivre dans les semaines qui viennent. Le FILS vous dira la pensée du cœur de son PERE ; peut-être vous demande-ra-t-il de mettre votre volonté en accord avec celle du PERE. Certes, les choses inconnaissables ne seront révélées à personne : le jour et l'heure de l'Avènement de JESUS, le nombre des sauvés, le sort de ceux qui n'entreront pas dans son Royaume. Mais les événements de la fin sont annoncés par des signes ; aux disciples, qui lui demandaient à quel signe l'on connaîtra que ces choses vont arriver, JESUS répond : « Veillez donc et priez en tout temps, afin que vous ayez la force d'échapper à toutes ces choses qui arriveront, et de paraître debout devant le FILS de l'homme » (Luc 21/36).

PIERRE, PAUL et JEAN ont dit, il y a 19 siècles des paroles, qui étaient vraies pour ceux qui les écoutaient : « la fin de toutes choses est proche, dit PIERRE. Soyez donc sages et sobres, pour vaquer à la prière » (I Pi. 4/7). « Le salut est plus près de nous, que lorsque nous avons cru, écrit PAUL aux Romains. La nuit est avancée, le jour approche » (13/21-22). « Les ténèbres se dissipent et la lumière véritable paraît déjà », lisons-nous dans I Jean 2/8. Ces paroles des apôtres, qui annonçaient aux chrétiens de leur temps

le commencement du temps de la fin, ne sont-elles pas pleinement vraies aujourd'hui, après 19 siècles, pour les chrétiens de la terre entière ?

N'est-ce pas le FILS qui nous dit maintenant que le Réveil charismatique avance très vite ? N'a-t-il pas fait des pas de géant, aux Etats-Unis, depuis 1967, et dans le monde ? Le cœur du PERE ne veut-il pas l'étendre encore, pour recevoir la louange et l'adoration du peuple, qui se-prépare à la Résurrection des morts ?

N'est-ce pas le FILS qui nous dit combien le PERE aime son peuple d'ISRAËL, et combien son cœur a soif de serrer ce peuple dans ses bras ? Il ne lui a pas rendu sa terre pour qu'il devienne une nation politique, économique, militaire ; mais pour qu'il soit le peuple religieux par excellence, dans l'attente et la proclamation du MESSIE.

[18] N'est-ce pas le FILS qui nous dit combien le PERE est las des divisions et des discussions des chrétiens entre eux, et combien il a soif de voir tous ses enfants unis, afin de former l'EPOUSE de l'AGNEAU, prête pour Celui qui revient au festin de NOCES ?

Surtout, n'est-ce pas le FILS qui nous dit que le PERE est las du péché, qui étend ses horreurs sur la terre entière ; qu'Il est las de la victoire apparente de SATAN en ce XXe siècle ; qu'il est las de la désacralisation de la mort ; qu'il est las de voir son peuple persécuté et opprimé sur une immense partie du globe ? Le FILS ne nous dit-il pas, que le PERE a fixé, très proche, l'heure de son Avènement ; et qu'il reviendra de toute manière, même s'il ne doit pas trouver la foi sur la terre ?

Portez ces choses devant DIEU dans la prière. Ne les croyez pas, parce que je les dis : mais croyez-les si le FILS vous les dit, dans la Nuée du SAINT-ESPRIT, de la part du PERE.

Si le FILS vous confirme que c'est bien là, dans l'ESPRIT-SAINT, la volonté du PERE, nous lui demanderons alors de changer notre volonté. Au lieu de travailler pour préparer un avenir plus ou moins lointain, nous travaillerons aujourd'hui pour que JESUS revienne de notre vivant. Nous ne remettrons pas la tâche aux générations futures ; nous la ferons nous-mêmes, maintenant, tout de suite. Nous mettrons sur le même plan le 8ème jour de la vie de JESUS avec les 7 premiers : je veux dire que nous croyons : 1. à sa Naissance de la Vierge MARIE ; 2. à sa vie cachée de 30 ans, dans notre chair et notre sang ; 3. à son BAPTEME et à sa victoire sur SATAN dans la Tentation ; 4. à son ministère, son enseignement sur le Royaume et sur la Loi d'Amour ; 5. à sa Mort sur la CROIX, pour notre pardon ; 6. à sa Résurrection des morts ; 7. à son Ascension et à son Règne à la droite du PERE. Mettant le 8ème jour, celui de son Avènement dans la gloire, sur le même plan, que les 7 premiers, nous prierons le NOTRE PERE, comme LUI-MEME le prie dans le ciel :

NOTRE PERE QUI ES AUX CIEUX,

Nous te prions dans les trois premières demandes, que ton NOM soit sanctifié, non seulement en nous, mais dans le monde entier ; nous te prions que ton règne vienne, non seulement en nous, mais sous de nouveaux cieux et sur une nouvelle terre où la justice habitera ; nous te prions que Ta volonté soit faite, non seulement en nous, mais dans toutes les créatures, que tu auras jugées dans ton Amour.

Puis viennent les deux demandes pour aujourd'hui : le pain quotidien, la tâche subordonnée au plan de DIEU pour l'Avènement de son FILS ; et le pardon de nos fautes de ce jour.

Enfin, les demandes assez faiblement exprimées dans la traduction : Ne nous soumets pas à la tentation, mais délivre-nous du Mal ! Nous les exprimerons ainsi : PERE, ne nous induis pas, ne nous conduis pas, ne nous plonge pas, dans la Tentation, qui s'étend comme un filet sur le monde entier : mais délivre-nous de SATAN, et détruis la mort !

AMEN.

QUATRE ETUDES SUR L'EPITRE AUX HEBREUX.

- 1974 -

en relation avec les 4 sujets de prière

par Louis DALLIERE

N.B. - De ces 4 Etudes présentées à la Retraite de 1974, seules les trois premières ont été rédigées. En raison de son état de santé, M. DALLIERE n'avait pu terminer la 4ème. Il a donc parlé d'abondance, d'après un plan, et son exposé a été pris sur cassette, puis dactylographié. Notre frère s'est alors aperçu que ce texte ne pouvait être diffusé sous cette forme ; il a donc décidé d'en entreprendre la rédaction, afin de le joindre aux trois premières Etudes dans un même envoi. Mais sa grande fatigue et ses nombreuses activités, auxquelles devait s'ajouter, dès le mois de septembre, la lourde charge de la direction de l'Ecole, ne lui ont pas permis de réaliser ce désir.

Pour rester fidèles à ses intentions, nous sommes heureux de vous offrir, avec le texte des trois premières études, un résumé de la quatrième. Nous espérons que cet ultime message de notre frère sera pour nous tous, en même temps qu'un précieux souvenir, un appel à porter dans la prière, d'une manière persévérante et fidèle, les quatre sujets proposés par la Charte.

LE DIRECTOIRE.

I.- LE REVEIL DES EGLISES PAR LA CONVERSION DES AMES.

1.- LE REVEIL

[1] Je ne donnerai pas un enseignement sur la prière en général. Je présenterai les quatre sujets de l'Union de prière, en les reprenant cette année en particulier, à l'aide d'une lecture de l'Epître aux Hébreux.

Ces quatre sujets ne sont la propriété de personne. Ils appartiennent à la sainte Eglise universelle. Chaque fois qu'une prière monte vers DIEU, où que ce soit, sur la terre, en communion avec notre Charte, nous sommes, nous les plus petits, unis à cette prière dans le cœur du Tout-puissant, qui voit et entend toutes choses. Nous nous réjouissons de cette vaste intercession, invisible pour nous, mais visible dans l'ESPRIT-SAINT.

En ce qui nous concerne, ces quatre demandes ont d'abord été des balbutiements, dans le cœur et sur les lèvres de plusieurs, dans les premières années du siècle, après la première guerre mondiale. Elles ont été exprimées en bien des endroits, par des personnes qui ne se connaissaient souvent pas les unes les autres : dans la Drôme et dans l'Ardèche, petits points géographiques, mais aussi à Paris, dans le Nord, un peu partout en France, et sûrement dans le monde.

Au début de l'année 1932, s'est produite la rencontre entre le jeune évangéliste, Douglas SCOTT, venu d'Angleterre, et quelques pasteurs, du Nord, de la Belgique, et aussi de l'Ardèche. Il appartenait au mouvement de Pentecôte, alors fort peu connu en France. Ce Réveil, né vers le tout début de 1900, aux Etats-Unis, prêchait, comme tous ceux qui l'avaient précédé, la conversion à JESUS-CHRIST. Il ajoutait que le croyant n'est pas seulement baptisé d'eau, mais aussi baptisé du SAINT-ESPRIT. La Pentecôte du livre des Actes se renouvelait : les fidèles parlaient en langues inconnues ; ils prophétisaient ; ils guérissaient les malades d'une manière miraculeuse. Le Réveil de Pentecôte avait constitué de multiples assemblées en divers pays d'Amérique, d'Europe, aux Indes, au Congo belge. Douglas SCOTT fonda les premières en France. Notre frère, Thomas ROBERTS, que je ne connus qu'en 1934, avait vécu à Dieulefit et fondait aussi une assemblée à Paris, avant de prendre la direction de l'église de la rue de Musset, qui était, d'origine, une paroisse de l'Eglise Réformée.

Le caractère de dissidence, de dénomination nouvelle, de secte, si vous voulez, des églises dites de Pentecôte, se concrétisait au premier coup d'œil en ceci : pour ces chrétiens, n'était baptisé du SAINT-ESPRIT, que celui qui avait parlé en langues. Les Eglises, les théologiens, les pasteurs, se dressèrent contre cette prétention ; allant à l'autre extrême, ils professèrent généralement que le charisme des langues avait été retiré de l'Eglise, et combattirent ce nouveau mouvement, qui était à peine considéré comme protestant.

Avec la venue de Douglas SCOTT en France, il y eut un changement. Certes, des assemblées de Pentecôte se fondèrent au Havre, à Rouen, où elles vivent florissantes encore aujourd'hui ; elles essaimèrent un peu partout en France. Mais des pasteurs, en particulier notre tout petit groupe de l'Ardèche, d'une part, comprit le parler en langues comme un don authentique de DIEU, pour le louer et le prier, spécialement dans la piété privée ; d'autre part, ils se dirent les uns aux autres : si ce charisme est du SAINT-ESPRIT, comment le SAINT-ESPRIT, qui est principe d'unité, nous appellerait-il à nous séparer de l'Eglise, où nous avons déjà rencontré JESUS ? Nous ne fûmes pas les seuls à penser ainsi.

[2] Aussi, de 1932 à 1939, eûmes-nous, à Charmes, comme en beaucoup d'autres lieux, à côté, du Culte, qui était maintenu, des réunions, disons de Réveil, où l'on chantait en langues, où l'on prophétisait, et où l'on priait avec ferveur. C'est là que les 4 sujets de prière se sont précisés dans notre esprit. Ils se sont ensuite comme décantés pendant les années de silence de la guerre. La rédaction que vous avez dans la Charte fut écrite de 1945 à 1947. Autour d'une première édition, ronéotypée, se groupèrent des frères de France, de Suisse, puis de Belgique : l'Union de prière visible était née. Notre première Retraite eut lieu, entre 8 pasteurs, ici, à Boissier, en 1947. La présente est la vingt-huitième : il n'y a pas eu d'interruption.

Le mot grec « charisme », si populaire aujourd'hui, se trouve 17 fois dans le Nouveau Testament grec, dont 16 sous la plume de S. PAUL et une sous celle de S. PIERRE. Quel que soit l'auteur de l'épître aux Hébreux, il ne l'emploie pas du tout. Ceci m'amène à faire deux remarques.

Tout d'abord, l'écrivain, qui a composé le texte aux Hébreux, et les lecteurs de la lettre, avaient, à mon avis, les dons de prier en langues, de prophétiser et de guérir : pourquoi ne les auraient-ils pas reçus, comme l'ensemble des chrétiens dans l'Eglise primitive ? S. JEAN n'emploie nulle part non plus le mot « charisme » : or il était présent, parmi ceux qui louèrent DIEU, le jour de la Pentecôte, en des langues connues de la foule, mais inconnues d'eux. Bien plus, l'épître aux Hébreux, qui fait partie du canon des Ecritures-saintes, est due à l'œuvre du SAINT-ESPRIT, agissant dans l'amour divin, avec l'écrivain, s'épanouissant dans la liberté de toutes ses facultés. Il y a eu des discussions, entre le IIe et le IVe siècle, entre les Eglises d'Orient, qui admirent dès le début ce texte comme sacré, et les Eglises d'Occident, qui avaient des doutes. Toutes les Eglises se mirent d'accord au IVe siècle. S. Ambroise de Milan, un Occidental donc, affirme que l'épître aux Hébreux fait partie de l'Ecriture-sainte, comme « oracle du SAINT-ESPRIT ». C'est bien ce qu'est ce texte : un oracle du SAINT-ESPRIT ? et pourquoi n'y verrions-nous pas une manifestation des deux premiers charismes cités par S. PAUL dans I Corinthiens 12/8 : c'est une parole de sagesse, et une parole de connaissance, données par le SAINT-ESPRIT.

La seconde remarque, que j'avais annoncée, c'est d'abord que je n'emploierai pas l'expression « baptême du SAINT-ESPRIT », parce qu'elle n'est pas dans le Nouveau Testament. Oui : le verbe « baptiser dans le SAINT-ESPRIT » est employé 6 fois, mais le nom « baptême » me gêne. Il y a bien d'autres verbes aussi, que baptiser : « être rempli du Saint-Esprit », « recevoir le Saint-Esprit », et d'autres encore. Mais surtout, le SAINT-ESPRIT a été donné à l'Eglise primitive avec une abondance de charismes ; puis il a continué d'être donné tout au long des siècles, sous des formes diverses, avec les charismes encore, mais moins fréquents, et peut-être plus secrets. Le SAINT-ESPRIT est donné à nouveau aujourd'hui, avec les charismes du 1er siècle, à des multitudes de croyants. Mais je ne me permettrai pas de professer la doctrine, que parler en langues est signe que l'on a reçu le SAINT-ESPRIT. Ce serait juger le frère, qui croit en JESUS-CHRIST, qui a reçu le SAINT-ESPRIT comme DIEU le lui a donné, et qui communie avec moi au Corps et au Sang du SAUVEUR. Le croyant reçoit la personne, qui a nom ESPRIT-SAINT, sous des formes extrêmement variées, et avec des manifestations, des signes, extrêmement divers. Si, depuis le début du XXe siècle, le signe des langues est de plus en plus fréquent, s'il se répand de nos jours, - alléluia ! - dans toutes les Eglises, il y a à cela une raison profonde dans le plan de DIEU. Il s'agit, en tous cas, pour ceux qui ont reçu ce charisme spécial, d'être en bénédiction à toute l'Eglise, baptisée toute du SAINT-ESPRIT depuis sa naissance.

2.- PAR LA CONVERSION DES AMES.

[3] L'Epître aux Hébreux est tissée de deux fils : le premier fil est doctrinal, exposant la foi d'une manière très originale, par rapport aux épîtres de S. Paul ; le second fil est pratique ; l'auteur « craint, dans la communauté à laquelle il s'adresse, des découragements, des alanguissements de la foi et de l'espérance, qui risquent de se détourner en défections et apostasies ». Tandis que, dans l'épître aux Romains par exemple, la doctrine occupe les 11 premiers chapitres, et l'exhortation les 5 derniers, ici, elles se succèdent tour à tour ; et l'auteur définit bien son œuvre comme, « un discours d'exhortation » (Héb. 13/22) : c'est un écrit d'enseignement, qui a un but spirituel et moral, constamment rappelé.

Des textes plutôt « pratiques » me serviront pour parler de la conversion des âmes : le ch. 2, - avec quelques emprunts au ch. 5, - et depuis 3/7 jusqu'à.la fin du ch. 4.- Je traiterai ensuite le Réveil des Eglises en présentant des textes plus « doctrinaux » : le ch. 1 et les 6 premiers versets du ch. 3.

« Comment nous, pourrions-nous échapper, en négligeant un aussi grand salut ? » (2/3). C'est exactement l'appel du prédicateur à la conversion de l'âme. Certes, les destinataires ont fait cette expérience ; aujourd'hui, ils risquent de l'oublier, de l'abandonner. Qu'ils reviennent au point de départ de leur foi : le salut, qui leur a été apporté par un homme, JESUS, auquel s'applique la parole du Psaume 8/5-6a, traduction grecque, toujours utilisée par l'auteur :

« Qu'est-ce que l'homme pour que tu te souviennes de lui,
Ou le fils de l'homme, pour que tu prennes garde à lui ?
Tu l'as abaissé pour un peu de temps au-dessous des anges ».

La vie humaine de JESUS est décrite avec une force extrême : Il a participé au sang et à la chair, 2/14 ; il a dû être rendu semblable en toutes choses à ses frères, 2/17 ; il a été tenté comme nous en toutes choses, sans commettre de péché, 4/15 ; le Prince de notre salut a été élevé à la perfection par les souffrances, 2/10 ; dans les jours de sa chair, il a présenté avec de grands cris et avec larmes, des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, 5/7 ; il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes, 5/8 ; il a enfin souffert la mort, 2/9 ; c'est par la mort qu'il a anéanti la puissance de la mort, 2/14.

Le rapprochement de ces passages constitue une prédication du salut, qui pourrait être donnée à des âmes n'ayant jamais entendu parler de JESUS. Ces paroles s'adressent à l'intelligence, mais surtout au cœur. C'est pourquoi la longue exhortation, qui va de 3/7 à la fin du chapitre 4, est un appel au cœur : Le SAINT-ESPRIT dit : « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez point vos cœurs ! » (Ps. 95/8). Prenez garde qu'aucun de vous ait un cœur mauvais et incrédule ! (Héb. 3/12). Qu'aucun de vous ne s'endurcisse par la tentation du péché ! (3/13). Josué a fait entrer le peuple d'Israël dans la terre promise, 3/8 : ce n'était là qu'une étape, qu'un repos provisoire. La volonté de DIEU est que nous nous reposions de nos œuvres, comme DIEU s'est reposé des siennes le septième jour de la Création. Efforçons-nous donc d'entrer dans ce repos ; nous y entrons par la Parole de DIEU, qui est JESUS lui-même. « Approchons-nous donc avec assurance du trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde et de trouver grâce, pour être secourus dans nos besoins » (Héb. 4/16).

Aujourd'hui, dans nos pays qui ont vécu des siècles en chrétienté, l'appel à la conversion de l'épître aux Hébreux trouve son application d'une manière frappante. Je crois, avec le plus grand nombre des introducteurs, que ce texte fut adressé à des chrétiens d'origine juive, qui étaient devenus très tôt des disciples de JESUS. Le temps avait passé. Il semble que le temple de Jérusalem, qui fut détruit en 70, existait encore ; mais l'on n'est pas loin de cette échéance. On peut penser [4] aussi, sans le prouver, que ces Juifs chrétiens demeuraient à Jérusalem, ou en Terre-sainte, dans quelque ville de la côte. On comprend alors les persécutions dont ils étaient l'objet de la part de leur peuple. S. Paul avait été arrêté à Jérusalem. S. Jacques, le frère ou parent du SEIGNEUR, avait été appréhendé et lapidé, quelques autres avec lui, sur l'ordre du grand-prêtre Anan. De là découle leur découragement, la tentation d'abandonner JESUS, de se réfugier peut-être dans une doctrine qui ferait de JESUS un être céleste, mais non plus un homme comme nous.

Il s'agit donc, pour l'auteur de notre Epître de rendre la vie à cette communauté défaillante, en appelant les âmes à confesser de nouveau leur foi vivante, rapport personnel à rétablir avec JESUS, sous l'action du SAINT-ESPRIT. Considérez, aujourd'hui la France comme un pays qui fut chrétien ; on y a gardé le calendrier chrétien ; le mariage chrétien, en principe valable jusqu'à ce que la mort sépare les époux ; la famille, institution renforcée par le christianisme ; un certain niveau de moralité, sans lequel la vie sociale ne serait plus possible ; on s'efforce d'exercer au profit de tous, ou du plus grand nombre, une justice sociale, plus humaine, et qui va dans le sens de l'Evangile. Ainsi il reste des formes chrétiennes, héritées du passé pour nous, acquises de leur vivant même par les lecteurs de l'Epître aux Hébreux.

A cette masse en voie de déchristianisation, le Réveil appelle chaque âme à rencontrer JESUS, à renouer la relation avec lui, qui était devenue lointaine ou presque nulle. C'est là toujours le premier sujet de prière de notre Charte : le Réveil par la conversion des âmes. Loué soit DIEU, de ce qu'il nous exauce merveilleusement !

3.- DES EGLISES.

« Le Réveil par la conversion des âmes ». Cet énoncé est précisé, dans le titre même du premier sujet de la Charte qui nous propose : « Le Réveil des Eglises par la conversion des âmes ».

Le mot « église », en grec « ecclêsia », se trouve deux fois dans l'épître aux Hébreux. Son premier emploi se trouve dans un passage, que nous avons classé comme pratique, plutôt que doctrinal : le ch. 2 verset 12. C'est une citation, toujours d'après le Premier testament grec, du Ps. 16/1 : « J'annoncerai ton nom à mes frères ; je .te célébrerai au milieu de l'Eglise ». L'auteur montre la nécessité des souffrances de JESUS-homme. Il a été notre frère, Il a porté la souffrance comme nous, et pour nous. Nous restons ici sur

le terrain de la prédication adressée à tout homme, des souffrances de leur SAUVEUR. Le second emploi est dans Héb. 12/23 : nous reprendrons ce texte dans la 4ème étude. Mais prenons le Chapitre 1er. Ici, la position de JESUS est, du moins en apparence, contraire à celle où nous l'avons vu, quand nous nous occupions de la conversion des âmes. Le SEIGNEUR était alors, si j'ose m'exprimer ainsi, terriblement homme. Au Ch. 1, il est terriblement DIEU : Il est le FILS, héritier de toutes choses, par qui DIEU a créé le monde ; Il est le reflet de la gloire de DIEU et l'empreinte de Sa personne : après avoir fait la purification des péchés, Il s'est assis à la droite de DIEU. Ayant hérité du nom de FILS, Il est supérieur aux anges, qui sont simplement des serviteurs de DIEU.

La suprématie du FILS, qui est DIEU, sur les anges, qui sont des esprits au service de DIEU, est soulignée avec force par de nombreux passages de l'Ecriture. Le Psaume 45, v. 8, dit : « C'est pourquoi, ô Dieu, ton Dieu t'a oint d'une huile de joie au-dessus de tes égaux ». Par l'épître aux Hébreux, le SAINT-ESPRIT enseigne que « ô Dieu ! » s'adresse à JESUS, oint par DIEU d'une huile de joie. Le Psaume 102 dit de même à JESUS : « Toi, Seigneur, tu as au commencement fondé la terre ». En revanche, les anges sont invités, d'après la traduction grecque du Deutéronome 32/43, [5] à adorer DIEU en la personne de son FILS. DIEU fait des anges des souffles, des esprits = pneumata, et de ses serviteurs = ses liturges, des flammes de feu. D'où la conclusion du chapitre premier : « Les anges ne sont-ils pas tous des esprits qui servent Dieu = des esprits liturgiques, pour un ministère = une diaconie en faveur de ceux qui doivent hériter du salut ? » (Héb. 1/14).

Il ne faut, certes, pas trop insister sur les mots qui désignent les anges comme des « liturges », ou comme des esprits « liturgiques ». La liturgie, en grec, cela peut être une charge, un emploi public, comme celui d'un préfet par exemple. Toutefois, ici, il s'agit du service de DIEU, lié à la vie des hommes qui doivent hériter du salut : c'est dire que les anges sont placés comme autour des âmes converties, pour servir DIEU auprès d'elles. Or, ces anges, que font-ils d'autre qu'adorer DIEU dans toute sa splendeur ? Donc ils prient, ils chantent les louanges du Tout-puissant. « Saint, saint, saint est l'Eternel des armées ! toute la terre est pleine de sa gloire ! » crient l'un à l'autre les séraphins de la vision d'Esaïe (6/1-7).

Un chrétien grec, qui vivait au début du VIe siècle, et qui passa longtemps pour être DENYS l'Aréopagite, - qui fut, à Athènes, un des rares convertis de S. PAUL (Actes 17/34) - ce « DENYS » donc, a écrit un livre très beau, décrivant toute la hiérarchie céleste des anges, qu'il classe en 3 groupes de 3 ordres chacun : les Séraphins, les Chérubins et les Trônes ; les Dominations, les Vertus et les Puissances ; les Principautés, les Archanges et les simples Anges, qui sont les plus proches de nous. De cette « hiérarchie » de DENYS, je veux retenir simplement ceci : qu'il y a un ordre dans le monde du ciel, et que les hommes sauvés sont appelés à entrer dans cet ordre, chacun à sa place. N'est-il donc pas évident qu'il n'y a qu'une seule Eglise chrétienne, sur la terre, comme il y a une seule liturgie angélique adorant DIEU, dans son indivisible Unité, le PERE, le FILS et l'ESPRIT ? Oui : c'est évident ; et cela n'est pas. Des barrières se dressent entre les chrétiens. En relisant le premier chapitre des Hébreux, mon impression est que les anges ne s'y retrouvent plus. J'imaginerais volontiers qu'ils disent à DIEU : Nous sommes fatigués des chrétiens divisés, qui semblent vouloir bouleverser la liturgie que nous t'apportons !

Lisons maintenant notre second fragment, classé comme doctrinal : Héb. 3/1-6, Ce qui me frappe, c'est la répétition du mot maison = « oikos », qui se trouve 6 fois dans le texte grec, - et même 7 fois dans la traduction SEGOND, qui remplace au verset 3 le pronom « elle » par le nom même de maison, répété. Voyons ces 6 textes :

(1) v. 2.- L'apôtre et le grand-prêtre (SEGOND : souverain sacrificateur) de notre foi, Jésus, a été fidèle à celui qui l'a établi, comme le fut Moïse dans toute la maison de Dieu ; comme Dieu l'a dit Lui-même à Moïse, Aaron et Marie (Nombres 12/7).

(2) v. 3.- Jésus a été jugé digne d'une gloire d'autant supérieure à celle de Moïse, que celui qui a construit une maison, a plus d'honneur qu'elle-même (la maison).

(3) v. 4.- Chaque maison est construite par quelqu'un : Dieu a construit toutes choses.

(4) v. 5.- Moïse a été fidèle dans toute la maison de Dieu, pour rendre témoignage des choses qui devaient être dites.

(5-6) v. 6.- Christ est fidèle comme Fils sur sa maison ; et sa maison, c'est nous.

L'Epître aux Hébreux montre ici la suprématie de JESUS sur MOÏSE, comme dans le chapitre premier, elle avait montré la suprématie de JESUS sur les anges. Portant notre attention sur le mot « maison », nous exposerons 2 points.

1 - Dans Héb. 3/1-6, « maison » ne désigne pas une construction de pierres, mais un peuple construit, à la manière dont les pierres s'agencent dans l'édification d'un bâtiment. DIEU a souligné dans le ch. 12 des Nombres, la place exceptionnelle donnée à Moïse dans la maison, dans le peuple d'Israël. JESUS est jugé digne d'une gloire supérieure, car c'est Lui, qui a construit ce peuple : MOÏSE, le plus grand [6] des

serviteurs, était un membre de ce peuple, suscité comme les autres du néant par l'auteur de toutes choses, qui est JESUS.

MOÏSE a rendu témoignage aux choses qui devaient être dites. Les Pères anciens n'ont pas porté leur attention sur ce futur. S. THOMAS d'Aquin, puis CALVIN, l'ont remarqué : « Je l'expose ainsi simplement, dit ce dernier, en tant que MOÏSE, étant héraut et annonciateur de cette doctrine, qui devait être publiée au peuple ancien selon la condition du temps, a quant et quant (= en même temps) rendu témoignage a l'Evangile, de la prédication duquel le temps opportun n'était pas encore venu ». Je crois cela : MOÏSE a rendu témoignage au CHRIST, d'une manière voilée encore, mais réelle.

Il en résulte qu'une âme convertie aujourd'hui entre dans une maison, au sein de laquelle MOÏSE a exercé un ministère essentiel. Cette maison, nous l'appelons l'EGLISE. Nous la retrouvons ici sur la terre, comme nous l'avions contemplée au ciel, parmi les anges, en lisant le chapitre premier.

2 - Ce peuple unique, cette liturgie unique : cela n'existe pas, avons-nous dit. Il faut nuancer maintenant cette négation péremptoire.

Je le ferai en remarquant qu'il y a deux mots français, qui sont construits avec le mot grec « oikos », qui signifie maison. Ce sont les mots paroisse et œcuménique.

Dans paroisse, il y a une préposition « par », = à côté, puis « oikos », qui a donné en français « oisse ». La par-oisse, c'est un groupe de maisons placées les unes à côté des autres. Très souvent l'âme qui se convertit, surtout, peut-être en France, chez les protestants, faisait partie déjà d'une paroisse. Ayant rencontré JESUS, il devient membre vivant de la paroisse. Son Baptême vit en lui : car il est mort et ressuscité avec CHRIST. La SAINTE-CENE lui donne le Corps et le Sang de son SAUVEUR, comme nourriture de son âme et de son corps. C'est pourquoi « la première intention de l'Union de prière est que de telles âmes soient suscitées sans cesse parmi les catéchumènes de l'EGLISE, parmi ses anciens catéchumènes, et dans le peuple qui les entoure ».

Ce Réveil, rencontre de l'âme avec JESUS, est le privilège de toutes les paroisses de la terre. En ce sens, il est œcuménique ; l'adjectif signifie « habité », « peuplé de maisons » ; la terre entière, c'est une œcuménicité. Employé avec EGLISE, l'adjectif œcuménique est l'équivalent d'universel. Dès lors, l'Union de prière a voulu que toutes les Eglises de la-terre soient des Eglises de Réveil. Elle n'a pas fondé une « dénomination » nouvelle : elle a voulu le renouveau de toutes les Eglises existantes, l'Eglise catholique, les Eglises d'Orient et les Eglises protestantes. A l'Orient, sur une vaste étendue d'Europe et d'Asie, les âmes réveillées sont devenues des âmes persécutées ; En Occident, ce qui compte maintenant, ce n'est pas le changement d'une Eglise à une autre, mais, le renouveau de toutes.

On ne voit pas encore, certes, d'une manière visible, la SAINTE-EGLISE universelle. L'on voit, au contraire, le monde, avec toute sa misère, guerre, violence, impureté, et, par-dessus tout, adoration de l'argent, autour de laquelle prend forme le mystère de l'iniquité. Mais, grâces soient rendues à DIEU, les âmes converties sont dans leur paroisse ; et les paroisses réveillées sont en marche vers leur unité. Elles découvriront bien un jour où se voit la maison de DIEU, dans laquelle MOÏSE fut un serviteur fidèle, et dans laquelle, à l'avance, par prophétie et par figure, il a annoncé l'Evangile.

II. - LE SALUT DU PEUPLE JUIF.

1.- AUTEUR ET DESTINATAIRES DE L'EPITRE AUX HEBREUX

[7] Avant de chercher à commenter, en nous appuyant sur l'Epître aux Hébreux, le second sujet de prière de la Charte, il me paraît bon de parler un peu plus longuement de l'auteur et des destinataires, dont je n'ai dit, en passant, que quelques mots au cours de la première étude.- Ce « discours d'exhortation » ne porte pas de salutation initiale, donc ni nom d'auteur, ni nom de destinataires. De la fin du IVe siècle au début du XVIe, l'écrit fut regardé comme faisant partie de l'Ecriture-sainte, et rédigé par S. PAUL. Qu'elle soit inspirée, et ait autorité pour fonder notre foi, nous n'en doutons pas. Pour la question de son auteur, je citerai ici l'opinion du grand savant que fut ORIGENE, au début du IIIe siècle :

« Le caractère du style de l'épître intitulée aux Hébreux n'a pas la manière simple du langage de l'apôtre, qui avoue qu'il est grossier dans son parler ... D'ailleurs, que les pensées de l'épître sont admirables, et pas inférieures aux écrits apostoliques incontestés, quiconque s'occupe de la lecture des textes apostoliques, pourra convenir que cela est la vérité. Pour moi, … je dirais que les pensées sont de l'Apôtre, mais la phrase et la composition sont de quelqu'un qui rapporte les enseignements de l'Apôtre ... Si donc quelque église regarde cette épître comme de PAUL, qu'elle soit félicitée pour cela ... Mais qui a rédigé la lettre ? DIEU sait la vérité » (Eusèbe, Hist. eccl. Ch. XXV).

Dans la Bible de Jérusalem, le P. SPICQ partage cette opinion ; parmi tous les noms d'auteurs qui ont été proposés, il souligne celui d'APOLLOS, et j'avoue que je suis de son avis. Ce qui importe cependant ici, c'est de savoir si la pensée de l'Epître est de PAUL, si PAUL a parlé du contenu de l'Epître avec APOLLOS, - ou quelque autre écrivain que ce soit. Cela, je suis aussi porté à le croire. Je ne vous fatiguerai pas en vous en exposant les raisons ; et chacun de vous est libre, bien sûr, de penser que PAUL n'est pour rien dans cet écrit.

Les destinataires sont des Juifs devenus chrétiens dès le début. Le P. SPICQ croit être en mesure d'affirmer, que ce sont des prêtres juifs, dont il est dit, dans Actes 6/7, qu'une grande foule obéissaient à la foi. « Que sont devenus ces prêtres dont le Nouveau Testament ne fait plus jamais mention ? Ils ont dû être frappés d'ostracisme (= d'exclusion) par leurs anciens confrères, et être englobés dans la persécution qui suivit la prédication de saint ETIENNE. Il est donc fort probable, que le plus grand nombre, d'entre eux a dû quitter la Ville sainte, et se réfugier dans quelque ville de la côte, Césarée ou Antioche ». En tous cas, il me paraît sûr que l'Epître fut envoyée en Terre-sainte, peut-être à Jérusalem, peut-être à Césarée ou Antioche, vers la fin de la vie de PAUL, peu d'années avant la prise de la ville par le futur empereur romain TITUS, en 70.

Ces explications ont leur importance, quant à la question du salut des Juifs. Imaginez, en effet que, aujourd'hui, l'apôtre PAUL fasse écrire, de Rome peut-être, ou d'Italie, aux Juifs de Jérusalem : à ceux qui sont devenus chrétiens, et aussi à la masse juive, dont il a prophétisé, dans Romains 11, qu'elle verrait un jour JESUS comme son SEIGNEUR. Or, à mon sens, c'est ce qui se passe. Nous lisons une lettre, dont les destinataires les plus directs, sont des âmes, qui vont s'ouvrir à l'Evangile, et qui habitent dans le corps de la race juive, miraculeusement conservée depuis ABRAHAM. L'Epître aux Hébreux, dès lors, concerne l'avenir, encore bien plus que le passé. Elle a encore une œuvre à accomplir précisément maintenant.

2.- JESUS SOUVERAIN SACRIFICATEUR SELON L'ORDRE DE MELCHISEDEK.

[8] M. Jean HERING est l'auteur d'un excellent commentaire protestant de l'Epître aux Hébreux. Dès la première page de l'Introduction, il écrit : « C'est surtout le thème fondamental de notre écrit, celui de JESUS-CHRIST Grand-Prêtre selon l'ordre de MELCHISEDEK, qui forme à la fois la partie essentielle et hautement originale de cette sotériologie (= doctrine du salut) ».

Ce « thème fondamental ... JESUS-CHRIST Grand-Prêtre selon l'ordre de MELCHISEDEK », sera la base de notre entretien, ce matin et demain. Sur lui, nous articulerons la prière pour le salut des Juifs, et la prière pour l'unité visible du Corps de CHRIST. Je pense dire aujourd'hui l'essentiel sur JESUS-CHRIST Grand-Prêtre, et revenir un peu par la suite sur la personne mystérieuse de MELCHISEDEK.

La pensée centrale des Hébreux, ainsi résumée par M. HERING, est, ajoute-t-il, originale. Il faut souligner ce mot. L'auteur de l'Epître a une manière de présenter JESUS, qui n'appartient qu'à lui, dans tout le Nouveau Testament. Elle est préfigurée, certes, dans les autres écrits : l'apôtre JEAN s'y rapporte, quand il voit, au milieu du trône de DIEU, « un Agneau, qui était là comme immolé ».(Apoc. 5/6).- C'est, soit dit en passant, une des raisons, qui me font penser que PAUL a livré la vérité centrale des « Hébreux », au disciple, - mettons APOLLOS, - qui l'a écrite. Qui aurait pu trouver un tel couronnement doctrinal à la pensée, qui s'élabore sur le CHRIST, à travers, les lettres de l'Apôtre, sinon l'Apôtre lui-même ? Mais laissons cela, qui n'est qu'une opinion.

Le plan de l'Epître est très difficile à tracer, parce que l'auteur commence par insinuer sa pensée centrale, disons dans les 4 premiers chapitres. Puis il la développe d'une manière beaucoup plus nette à partir du chapitre 5 jusqu'au chapitre 10. Enfin, il reprend le thème, mais comme assourdi, dans les 3 derniers chapitres. La partie, qui va de 7 à 10 est la plus dense de la lettre (ou, si l'on veut, du discours), au point de vue doctrinal. Elle ne contient qu'une exhortation pratique, 10/19-30, qui en forme la conclusion, et qui introduit les ch. 12 et 13.

JESUS Grand-Prêtre : IESOUS Archiéreus, dit le texte grec. Grand-Prêtre est, certes, une excellente traduction de : arch = préfixe qui marque la supériorité, comme dans archevêque, par exemple ; hiéreus, l'homme qui s'occupe des choses sacrées, c'est bien le prêtre. Un grand nombre de traductions adoptent cette expression. Pour moi, je préfère la vieille traduction de SEGOND, qui rend archiéreus par « souverain sacrificateur ». D'une part, nous sommes habitués à désigner ainsi AARON et ses successeurs dans le Premier Testament ; d'autre part « sacrificateur » évoque la pensée du sacrifice et du sacerdoce, qui sont au centre de la doctrine de l'épître aux Hébreux.

La doctrine centrale est insinuée, avons-nous dit, dans les 4 premiers chapitres. Suprématie de JESUS, simple homme et FILS, sur les anges ; suprématie de JESUS sur MOÏSE et sur JOSUE. Notre attention est piquée au vif quand nous lisons : « Il a été rendu semblable en toutes choses à ses frères, afin qu'il fût un souverain sacrificateur miséricordieux », 2/17 - Considérez l'Apôtre et le souverain sacrificateur de la foi que nous professons, Jésus, 3/1 - Nous avons un grand souverain sacrificateur, qui

a traversé les cieux, Jésus, 4/14 - Nous n'avons pas un souverain sacrificateur, qui ne puisse compatir à nos faiblesses, 4/15.- Après avoir lu ces versets, je me frotte les yeux : ai-je bien lu ? Qu'est-ce que cela : JESUS-Souverain sacrificateur ? Cela n'est pas enseigné, ni dans les Evangiles, ni dans les Actes, ni dans les 13 épîtres précédentes de PAUL. Les souverains sacrificateurs, ce sont les hommes, qui présidaient au Culte du Temple de Jérusalem ; c'est un titre, qui est bien près de disparaître, un souvenir historique du Premier Testament. Depuis que Jérusalem est détruite, le peuple juif n'a plus de sacrificateurs ; il n'a que des rabbins. Quelle idée d'accoler au nom de JESUS ce souvenir d'une ère disparue ?

[9] Précisément, le premier verset du chapitre 5 précise : « Tout souverain-sacrificateur, pris du milieu des hommes, est établi pour les hommes dans le service de Dieu, afin de présenter des offrandes et des sacrifices pour le péché ». Il s'agit maintenant des sacrificateurs du Temple, vivant et officiant encore au temps des « Hébreux ». Ils sont les successeurs, de tous les sacrificateurs du Premier Testament. C'est dire que, pour notre auteur, il y a un aspect essentiel de la religion et des Ecritures juives, qui préfigure la personne et l'œuvre de JESUS. Employons un langage savant : les sacrificateurs du Temple sont le type, - cela veut dire la figure, l'image, et la prophétie, - dont JESUS est l'antitype, c'est-à-dire la réalisation parfaite, l'accomplissement. Dans les « Hébreux », le mot « archiéreus », toujours employé au singulier, désigne 8 fois le type, c'est-à-dire le sacrificateur de la 1ère alliance, et 10 fois, l'antitype, JESUS lui-même.

L'image de la première alliance, prise à sa source, c'est AARON : « Nul ne s'attribue cette dignité, - d'archiéreus, - s'il n'est appelé de Dieu, comme le fut Aaron, 5/4 ». L'appel, la consécration de JESUS comme sacrificateur, nous les trouvons au verset 4 du Psaume 110 :

> « Tu es sacrificateur pour toujours,
> Selon l'ordre de Melchisédek ».

Le psaume 110 est un des textes messianiques les plus importants de l'Ecriture. JESUS se sert de lui pour poser devant les Pharisiens le mystère de sa personne : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis ton marchepied » (Ps. 110/1). JESUS est fils de DAVID, et DAVID l'appelle son SEIGNEUR. Nous comprenons qu'ici est affirmée la sentence que PILATE fera clouer sur la CROIX de Golgotha : « Jésus de Nazareth, Roi des Juifs ». S. PIERRE reprend la même parole, Ps. 110/1, à la fin de son discours, le jour de la Pentecôte. L'Apôtre est plus explicite que le Maître : « Dieu a fait Seigneur et Messie ce Jésus que vous avez crucifié ». Il fallait attendre l'épître aux Hébreux pour recevoir la dernière révélation : JESUS, FILS de DIEU, devenu fils de DAVID, - c'est l'enseignement de l'Evangile, - est ressuscité des morts et reviendra comme Roi, - ainsi l'explicite PIERRE, - il est aussi sacrificateur désigné par DIEU, quand MELCHISEDEK, roi de Salem, bénit ABRAHAM, de retour de la guerre contre les rois de Sodome (Genèse 14).

MELCHISEDEK est sacrificateur à perpétuité, Héb. 7/3. Le Psaume 110 annonce que JESUS sera sacrificateur selon l'ordre, à la manière de, MELCHISEDEK. AARON, fils de LEVI, fut appelé, dans une première alliance, à être consacré au service de DIEU, dans le sacerdoce, Exode 28/1. JESUS est appelé, dans une seconde alliance, plus profonde, plus parfaite, à être le souverain sacrificateur accomplis que le Culte mosaïque préfigurait. JESUS avait déclaré : « Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la loi ou les prophètes ; je suis venu non pour abolir, mais pour accomplir » (Matth. 5/17). L'Epître aux Hébreux montre que cela est vrai pour le culte et le sacerdoce ; institués par MOÏSE, célébrés dans la tente d'assignation, puis au Temple de DAVID, enfin au second Temple reconstruit après la déportation : ce culte, ce sacerdoce, devaient être accomplis parfaitement dans la venue de JESUS sur la terre, dans sa vie, et essentiellement dans sa mort sur la CROIX.

Dans les chapitres 7-10/18, qui sont le point culminant des Hébreux, l'écrivain prend essentiellement comme figure de la CROIX de JESUS, le jour des Expiations, selon Lévitique 16. C'est le jour du Kippour, qui se célèbre toujours, sans sacrifices, dans les synagogues. - C'est le jour qui fut marqué, en 1973, par l'attaque syro-égyptienne contre l'Etat d'Israël, jour de jeûne, où une forte partie de la population était dans les lieux de culte. - Le point essentiel, pour les « Hébreux », c'est que le souverain sacrificateur entrait ce jour-là dans le lieu très-saint, - seul jour de l'année où il y pénétrait. Il y entrait avec le sang des animaux sacrifiés, car « sans effusion de sang, il n'y a pas de pardon » (Héb. 9/22).

[10] A la lumière de cette figure, la vie tout entière de JESUS apparaît comme un sacrifice offert à DIEU. Les « Hébreux » expriment ici, sous une forme théologique plus nette ce que S. PAUL exprimait dans Philippiens 2, du plus profond de son cœur : « Il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusque la mort, même jusqu'à la mort de la Croix », v. 8. Je pense que JESUS a pris une pleine conscience de la nécessité de sa mort dans son Baptême d'eau ; obéissant au PERE en toutes choses, soumis comme enfant à l'autorité des hommes, il a offert le sacrifice de l'obéissance pendant tout son ministère ; il a consommé le sacrifice suprême, par l'obéissance du cœur, quand il a accepté, par la main des hommes encore, la mort de la CROIX.

Le jour du Kippour, le Vendredi-saint : c'est la figure et sa réalisation. Il fallait donc, que JESUS crucifié entrât avec son sang dans le Saint des Saints. C'est ainsi qu'il est monté à la droite de DIEU, au-dessus de tous les anges. Il a inauguré le nouveau Temple, qui est DIEU même : « Il est entré dans le ciel même, afin de comparaître maintenant pour nous devant la face de Dieu » (Héb. 9/25). L'expiation de la première alliance se répétait chaque année ; le souverain sacrificateur obéissait à la Loi certes ; DIEU accordait le pardon des péchés. Le regard divin était fixé, à travers les symboles éducatifs de la première alliance, sur le sacerdoce parfait de son FILS, où la masse immensément grande du péché des hommes, est effacée. Regardant les descendants d'ADAM à travers le Sang du sacrifice unique de JESUS, DIEU pardonne nos iniquités ; Il ne se souvient plus de nos péchés, comme Il l'avait déclaré par le prophète Jérémie 31/31-34 = Héb. 8/8-12.

Après le sacrifice qu'ABRAHAM fit à DIEU de son fils, son unique, ISAAC, DIEU se lia au patriarche par deux choses immuables, un serment et une promesse : « Je le jure par moi-même, parole de l'Eternel, ... je te bénirai et je multiplierai ta postérité » (Genèse.22/16-17, Héb. 6/13 et suiv).

L'auteur des « Hébreux » associe à ce serment et à cette promesse, donnés à ABRAHAM, le serment que DIEU fait dans Ps. 110/4, qui est cité au complet par Héb. 7/21 : « Le Seigneur l'a juré, et il ne s'en repentira pas : tu es sacrificateur ... ». Les rabbins ont expliqué que DIEU jurait par les anges, ou par le MESSIE, ou par MOÏSE, ou par SALOMON. Mais le rabbin ELEAZAR, vers 270, dit au sujet de Exode 32/13 : « MOÏSE dit à DIEU : Maître du monde, si tu avais juré par le ciel ou la terre, j'aurais pu penser : Comme le ciel et la terre passeront, ainsi passera ton serment. Maintenant que tu jures par ton grand Nom qui vit et demeure à jamais, ainsi ton serment durera à jamais ».

Je le répète : ce n'est qu'une opinion que je vais redire. PAUL a fait communiquer par APOLLOS, aux Juifs de Jérusalem, que JESUS, Souverain sacrificateur n'a pas aboli, mais a accompli la Loi de la première alliance. Je vais essayer de montrer maintenant comment ce message oriente notre prière pour Israël aujourd'hui.

3.- LE SALUT DU PEUPLE JUIF.

[11] Je veux revenir d'abord un peu sur l'emploi du mot « archiereus » dans le Nouveau Testament. Nous l'avons trouvé 18 fois dans les « Hébreux ». Il se rencontre 81 fois dans les 4 Evangiles, 23 fois dans le livre des Actes, et pas du tout, ni dans les 13 autres épîtres de S. PAUL, ni dans les épîtres catholiques, ni dans l'Apocalypse. Toutes les fois qu'il apparaît dans les Evangiles, sauf une, il désigne le souverain sacrificateur, ou les sacrificateurs, membres du sanhédrin, et contemporains de JESUS. En un endroit aussi, les souverains sacrificateurs ANNE et CAIPHE sont cités pour marquer la date de la prédication de JEAN-BAPTISTE. Il reste donc 79 passages où les sacrificateurs sont hostiles à JESUS, complotent contre lui, et, finalement, décident de le faire mourir.

Dans les Actes, la situation est la même, avec de légères nuances. Il est mentionné que les exorcistes venus à Ephèse étaient les sept fils de SCEVA, un souverain sacrificateur (19/14). A part cela, les souverains sacrificateurs sont hostiles aussi, les 22 fois où le nom apparaît. Au début, ils persécutent PIERRE, JEAN, les apôtres, ETIENNE ; puis, dans les récits de la conversion de SAUL, ils sont garants des poursuites qu'il entreprend contre les croyants. Enfin, ils participent à la procédure ouverte par l'autorité romaine contre PAUL.

Il est à noter que leur action contre l'apôtre est moins directe qu'elle ne le fut contre JESUS lui-même, ou PIERRE ou JEAN. Ce sont des Juifs d'Asie, qui ont fait arrêter PAUL dans le Temple de Jérusalem, Actes 21/27. Dans la comparution devant le sanhédrin, l'Apôtre, accusé d'avoir injurié le souverain sacrificateur ANANIAS, s'excuse en ces mots : « Je ne savais pas, frères, que ce fût le souverain sacrificateur ; car il est écrit : Tu ne parleras pas mal du chef de ton peuple » (Actes 23/5, qui cite Exode 22/28). HERODE AGRIPPA, qui avait écouté, avec FESTUS, le témoignage de PAUL, était d'avis qu'on le relâchât. Le gouverneur FESTUS est d'accord : mais l'inculpé en avait appelé à CESAR : il devait comparaître devant CESAR, à Rome. Autrement dit, le procès de PAUL est devenu politique, ce qui a une profonde signification. Apôtre des Païens, il devait être confronté à l'autorité païenne suprême ; le SEIGNEUR lui-même lui en avait donné l'ordre, Actes 23/11. A partir de ce moment, les autorités juives cessent pratiquement de poursuivre les chrétiens ; et l'on sait que la situation ne mettra pas longtemps pour se retourner, et que la persécution que nous avons exercée contre les Juifs est allée s'aggravant de siècle en siècle.

Il appartenait à CAIPHE, souverain sacrificateur selon la Loi, de tenir une place centrale dans la condamnation du Souverain Sacrificateur selon l'ordre de MELCHISEDEK. Dans la rencontre dramatique des deux souverains sacrificateurs, JESUS déclare : « Vous verrez désormais le Fils de l'Homme assis à la droite de Dieu, et venant sur les nuées du ciel » (Matth. 26/64). S'il donne alors sa vie, en une offrande suprême d'obéissance à DIEU, Il la donne, de toute évidence, pour CAIPHE et pour tout le peuple Juif, comme pour PILATE et toutes les nations païennes. Il ouvre sur la terre un monde nouveau, en amenant

à la perfection la Révélation faite jusqu'à Lui par le PERE. Ses dernières paroles sont toutes simples, elles sont aussi les dernières paroles du Culte qu'Il a porté à DIEU sur la terre. Quand il dit : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (Luc 23/34), il pense à ses bourreaux, certes : mais ses bourreaux, ce sont tous les hommes ; c'est pour l'humanité entière qu'il prie, depuis ADAM et EVE, jusqu'au dernier homme qui vivra sur cette terre déchue.

Nous avons la preuve que JESUS est mort, non seulement pour tous les Juifs, mais en particulier pour les prêtres juifs : « Une grande foule de sacrificateurs obéissaient à la foi » (Actes 6/7). C'est à eux précisément, selon le P. SPICQ, qu'est adressée l'Epître aux Hébreux.

[12] Prions donc aujourd'hui pour que le Culte du Temple de Jérusalem soit rétabli, non dans une construction de pierres, non dans des sacrifices d'animaux de la terre, mais en esprit et en vérité. Que le Souverain sacrificateur exerce son ministère au milieu de son propre peuple, en étant connu de lui. JESUS a été très proche des Israélites, et Il les a aimés intensément. Tout le sang versé par eux au cours des siècles aurait-il laissé son cœur indifférent ? Tous ces hommes et toutes ces femmes, pourchassés, et si souvent massacrés, et qui, jamais au long des siècles, ne se sont défendus par les armes ! Ils ont conservé les Ecritures, la prière, le sabbat et les grandes, fêtes de leur calendrier. Ils ont célébré, année après année, et siècle après siècle le Yom Kippour, le jour des expiations. Le dernier Yom Kippour, celui de 1973, les place au pied du mur. Vont-ils continuer de s'armer et de lutter par les armes, comme ils le font depuis 40 ans ? Ou bien, vont-ils demander à DIEU une nouvelle effusion du SAINT-ESPRIT, pour recevoir une réponse à la négation toujours actuelle de JOB : « Il n'y a pas entre nous - entre DIEU et l'homme - d'arbitre, qui pose sa main sur nous deux ! » (9/33).

Nous qui recevons les charismes de l'ESPRIT, nous les accueillons d'abord pour le Réveil des Eglises par la conversion des âmes. Si le mouvement de Pentecôte, d'abord dissidence, a pénétré maintenant dans les Eglises, pourquoi ne pénétrerait-il pas le peuple Juif ? Qui les empêche, comme ce fut le cas pour CORNEILLE et sa maison, païens de naissance, mais proches d'Israël, de recevoir le don des langues et le don de prophétie, avant même d'être baptisés ? Songez que, en 1966, il y a 8 ans donc, presque personne n'avait reçu ces charismes dans l'Eglise catholique. Le renouveau s'est étendu sur les Etats-Unis, où il a commencé un jour précis de février 1967, sur le Canada, l'Europe occidentale, la France. Pourquoi ne s'étendrait-il pas sur Israël, dans son Etat, et dans le monde ? Si nous sommes deux ou trois à le demander à JESUS, deux ou trois d'accord et nous aimant, un juif-chrétien par exemple, un catholique et un protestant, cela ne nous sera-t-il pas accordé ? Et notre prière sera appuyée encore par les souffrances que portent nos frères, et les Juifs aussi, des pays de l'Est.

Qu'il se lève des prophètes juifs ! L'épître aux Hébreux, pensée par S. PAUL et écrite par APOLLOS peut-être, - c'étaient des Juifs, - pour être lue par des Juifs de Terre-sainte, les Israélites d'aujourd'hui, remplis de l'ESPRIT, nous l'exposeront infiniment mieux que je ne l'ai fait. Car, pour aller jusqu'au fond, elle m'éblouit ; je la crois profondément vraie ; mais je ne la comprends pas. JESUS m'y est présenté tellement comme un simple homme, tellement semblable à moi en tout, excepté le péché ! Il me faudrait, pour la saisir, être né Juif, sur la Terre-sainte ; avoir hérité avec lui, directement, de tout le Premier Testament, en avoir célébré les fêtes, le sabbat et la Pâque ! Puis, sans transition, cet homme si proche de moi, il est DIEU, Créateur de toutes choses, roi des anges, supérieur à ABRAHAM et à MOÏSE, à cause de sa simplicité même, de son humilité et de son obéissance.

Nous, formés par la pensée des Grecs, nous avons édifié un dogme de la Trinité, qui est merveilleusement beau, dont je ne demande pas la disparition certes. Seulement, ce dogme est encore une enveloppe. Il contient la vérité ; la vérité est plus profonde que lui. C'est par le SAINT-ESPRIT que je la connais : là l'ESPRIT-SAINT me place au pied de la CROIX du Calvaire. Je vois les blessures, je vois le sang de JESUS, homme comme moi, en même temps Souverain sacrificateur éternel. JESUS est deux choses absolument contradictoires, et Il n'est qu'un seul être : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » (Jean 20 /28). A ce moment, la parole humaine me manque. Je chante an langues ; dans ce chant, dès aujourd'hui, je suis uni à la masse du peuple Juif, qui va recevoir le SAINT-ESPRIT.

III.- L'UNITE VISIBLE DU CORPS DU CHRIST.

1.- HOMO VIATOR.

[13] J'ai donné à ce premier paragraphe le titre d'un livre que Gabriel MARCEL avait publié il y a trente ans. Homo viator : cela signifie « l'homme est un voyageur ». Vous savez que le philosophe et dramaturge, - qui fut, de 1948 à 1953, le premier directeur du Cours ISAAC HOMEL, - a franchi la dernière étape de son voyage terrestre, ayant presque achevé sa 84ème année, le 8 octobre 1973. - La guerre du. Kippour avait éclaté le 6. - Le livre, Homo Viator, est un ensemble d'essais philosophiques sur l'espérance. En voici les dernières lignes, que je lis en souvenir de cet ami si cher :

« Esprit de métamorphose ! Quand nous tenterons d'effacer la frontière de nuées, qui nous sépare de l'autre royaume, guide notre geste novice !

Et lorsque sonnera l'heure prescrite, éveille en nous l'humeur allègre du routier qui boucle son sac, tandis que, derrière la vitre embuée, se poursuit l'éclosion indistincte de l'aurore ! »

L'homme est un voyageur : « Que l'homme garde une conscience aiguë de sa condition itinérante ! » A cela fait écho le P. SPICQ, disant de la doctrine de l'Epître aux Hébreux : « Accueillant l'appel et la promesse divine, l'homme accepte que sa vie soit un pèlerinage ; si le tracé et la durée en sont inconnus, il s'en remet à celui qui fixe la route et guide la marche ; il est persuadé d'aboutir ». M. Jean HERING dit de cette lettre, qu'elle est une « mystique du départ ».

Le voyage, la marche, cela est vrai pour tout homme, et cela est vrai pour l'humanité, vue dans son ensemble. Dès les tout premiers versets des Hébreux, le plan de l'histoire, qui est le plan de DIEU pour le salut des hommes, est mis en lumière : autrefois, à plusieurs reprises, et de plusieurs manières, DIEU a parlé par les prophètes. C'est tout le déroulement de l'alliance conclue avec le peuple d'Israël. Dans ces jours, qui sont les derniers, DIEU nous a parlé par le FILS, par qui déjà il a créé le monde. Assis à la droite de DIEU, au-dessus des anges, le FILS est maintenant encore en avant de nous : nous serons donc appelés à courir avec persévérance dans la carrière, qui nous est ouverte, en fixant les regards sur JESUS dans son Avènement (12/1-3).

Aujourd'hui, c'est la partie de l'épître, qui va de 10/32 à 12/3, qui soutiendra spécialement notre méditation : essentiellement le chapitre 11, chapitre de la foi, avec son introduction et sa conclusion.

Depuis le verset 19, du chapitre 10, nous entendions une exhortation pratique : ne pas se relâcher, ne pas se décourager. « Encore un peu, un peu de temps : celui qui doit venir viendra, et il ne tardera pas. Et mon juste vivra par la foi ». Le prophète HABAQUQ est cité ici, comme il était présenté par PAUL à la base même de l'épître aux Romains : dans l'Evangile est révélée la justice de DIEU, par la foi et pour la foi, selon qu'il est écrit : « Le juste vivra par la foi » (Rom. 1 /17). Le développement doctrinal des Hébreux sur la foi, - le chapitre 11, - ne contredira pas les Romains : mais il y ajoutera une vue toute nouvelle. Avant de l'aborder, soulignons encore un mot grec, qui n'est employé que dans les Hébreux 10/39 : pour nous, nous ne sommes pas du « retour en arrière », mais nous sommes de la foi qui va de l'avant. Ce retour en arrière, c'est le contraire de l'apostolat. L'apôtre est envoyé, comme JESUS, apôtre et souverain sacrificateur de notre foi, comme PIERRE et les Douze, comme PAUL. Ce que nous ne ferons pas, c'est l'hypo-stolat, le préfixe hypo marquant l'abaissement, le recul, la marche en arrière. Que les destinataires de l'épître reprennent la marche en avant, le voyage, qui a un but : tous les hommes, un jour proche, auront l'humeur allègre du routier qui boucle-son sac !

2.- LA MARCHE DE L'HUMANITE DANS LA FOI.

[14] Je ne crois pas que le premier verset du chapitre 11 apporte une définition de la foi. L'acte essentiel-de la foi, pour les Hébreux, comme pour toute l'ECRITURE-SAINTE, c'est de croire en la Parole que DIEU nous annonce : par exemple, au chapitre 4, verset 2, la promesse qui fut annoncée, d'entrer dans le repos, « ne leur servit de rien, parce qu'elle ne trouva pas de la foi chez ceux qui l'entendirent ». - Dans le chapitre 3, il y a une exhortation, qui donne une définition de la foi : « Car nous sommes devenus participants de Christ, pourvu que, nous retenions fermement jusqu'à la fin l'assurance (même mot que dans 11/1), que nous avions au commencement » v. 14. La foi croit que JESUS est la Parole de DIEU : par elle, nous sommes en Lui.- Croire en CHRIST, c'est recevoir dans le Baptême le pardon des péchés, la certitude de la Résurrection des morts. Toutes ces choses, l'auteur ne veut pas les traiter : ce sont les « éléments de la parole du Christ », qui sont connus depuis longtemps des lecteurs (6/1-2).

Hébreux 11/1 attire l'attention sur des aspects de la foi, qui sont en relation avec une humanité en marche vers le Royaume de DIEU. Plutôt que « la foi est », je traduirai ici le sens du texte par : « la foi comporte, la foi contient ». On a proposé bien des nuances pour rendre ces réalités que la foi donne. Quelle

que soit celle que l'on choisit, l'essentiel est que, par la foi, le but du voyage nous est donné avec une pleine assurance, les choses invisibles encore nous sont démontrées à l'avance, à travers les événements visibles.

Le v. 3 du Ch. 11 se rapproche, lui aussi, d'une définition de la foi. Il s'applique à nous Chrétiens, comme aux Israélites : « C'est par la foi que nous reconnaissons que le monde a été formé par la Parole de Dieu, en sorte que ce qu'on voit n'a pas été fait de choses visibles ». La Parole de DIEU, qui a créé le monde, est aussi la source de la révélation en laquelle nous croyons. Il semblerait naturel ici, de présenter les vérités de l'Evangile comme les objets de notre foi. Pas du tout. Par un paradoxe extraordinaire, vont nous être proposés d'abord des hommes ayant précédé ABRAHAM, qui reste comme dans les Romains, le père des croyants. Puis, après lui, ce sont toujours les héros de la première alliance, qui nous sont donnés comme modèles de foi.

« C'est par la foi qu'Abel offrit à Dieu un sacrifice plus excellent que celui de Caïn », 11/4. Le mot « sacrifice » se trouve 15 fois dans les Hébreux, 14 fois dans le reste du Nouveau Testament. Cet emploi abondant du mot est normal, puisque l'enseignement de l'Epitre est celui de JESUS-souverain sacrificateur : « tout souverain sacrificateur est établi pour présenter des offrandes et des sacrifices » (5/1). ABEL est le premier homme à avoir offert à DIEU un sacrifice animal, et il fut agréé par DIEU. C'est par la foi du cœur qu'il découvrit ce qui était agréable à DIEU. Tué par son frère, son propre sang parle encore. Le sang de la nouvelle alliance : le sang de JESUS, parle mieux que celui d'ABEL, 12/24. Seulement le sang de l'un et de l'autre disent la même chose, que l'effusion du sang de L'Agneau immolé efface le péché. Le sang d'ABEL, le sang du sacrifice qu'il avait offert, le sang versé, par tous les sacrificateurs, en obéissance à la Loi, sont les images, qui disent obscurément ce que la CROIX du Calvaire proclame clairement. En sorte que, dès le premier modèle de la foi, qui nous est donné, nous contemplons un homme qui préfigure JESUS, qui, de très loin, du fond des âges, a les yeux tournés vers JESUS.

Il en sera de même de tous les hommes de la première alliance, que nous allons passer en revue. ENOCH, qui se présente maintenant, est celui qui fait le plus grand pas en avant : « Enoch marcha avec Dieu ; puis il ne fut plus parce que Dieu le prit » (Gen. 5/24). Les « Hébreux » le donnent comme le modèle de ceux qui resteront pour le dernier jour du monde, et seront enlevés, transformés en un clin d'œil : I Cor. 15 et I Thess. 4. ENOCH croyait en un DIEU, non pas abstrait, mais [15] vivant, qui, pour être trouvé par ceux qui le cherchent, paraîtrait Lui-même dans le monde visible. La foi des anciens fut indistincte, obscure : mais elle regardait au DIEU qui déployait devant l'humanité la route qui mène vers le Royaume.

NOE fut averti par la foi du déluge, qu'il ne voyait pas encore ; par l'édification de l'Arche du salut, il dressa une image du jugement dernier. Il devint lui-même l'héritier de la justice, « par la foi et pour la foi », Rom. 1/17, selon la parole d'HABAQUQ, qui sert de frontispice à toute la première alliance : « Le juste vivra par la foi » (Hab. 2/4).

Après cette mention d'ABEL, d'ENOCH et de NOE, viennent 4 paragraphes consacrés à ABRAHAM.

(1) ABRAHAM est, par excellence, le voyageur, le pèlerin. Il quitte sa patrie, la Chaldée, sans savoir où DIEU le conduirait. Il fut « paroissien », c'est-à-dire qu'il habita comme un étranger dans la Terre-promise elle-même. Les patriarches ne construisirent pas de maison, mais demeurèrent sous des tentes, abris provisoires. Ils montraient par là qu'ils attendaient une « ville », une cité ordonnée, ayant de solides fondements, dont Dieu est l'architecte et le constructeur. Nous retrouvons ici l'écho du chapitre 3, où il nous était dit que JESUS a construit la maison, et que cette maison, c'est nous, 3/1-6. Ici, nous allons plus loin encore : devant nos yeux, comme devant les yeux, d'ABRAHAM, est la cité stable, dont les fondements dureront éternellement.

(2) Le nom de SARA se trouve, au verset 12, dans tous les manuscrits. Rien n'autorise donc à le remplacer par celui d'ABRAHAM. Elle est considérée ici comme croyant, agissant et parlant par l'inspiration d'ABRAHAM. Malgré la stérilité de la femme, malgré l'âge avancé de l'homme, qui était déjà usé, comme mort, il sortit de leur union une postérité nombreuse comme les étoiles du ciel, comme le sable qui est sur le bord de la mer. Notons combien ce qui concerne ABRAHAM se rapproche de l'épître aux Romains : ici jusqu'à l'expression traduite par « le corps usé », et qui est en grec plus forte encore : « le corps déjà mort », (Rom. 4/19). Dans les deux textes, c'est par la foi en la promesse de DIEU que s'accomplit le miracle de la naissance d'ISAAC, promesse qu'a appuyée, - nous l'avons vu dans Héb. 6, - le serment fait par DIEU lui-même.

(3) Le troisième paragraphe sur ABRAHAM présente comme une première conclusion de tout le chapitre. Les patriarches : ABRAHAM, ISAAC, JACOB, sont morts dans la foi. Selon l'image de Gabriel MARCEL, que j'ai citée en commençant, ils ont quitté la terre avec, en eux, « l'humeur allègre du routier qui boucle son sac » : Ils continuaient dans l'au-delà la marche vers la cité promise, mais non atteinte ici-bas. Ils ne reculaient pas vers la patrie quittée, la Chaldée, mais ils allaient vers une meilleure patrie, la cité céleste, vers laquelle, nous aussi, nous marchons. « Tout ce qu'a de charme, dit un commentateur,

tout ce que promet d'honneur, de liberté, de dignité, de bel ordre et de sécurité, de bien-être et de splendeur le nom de cité, quand c'est aussi celui de patrie, Dieu le réserve excellemment aux siens ».

(4) Vient enfin le sacrifice d'ABRAHAM, Genèse 22. Le père le consentit dans la foi, pensant que DIEU est puissant pour ressusciter les morts : aussi recevra-t-il son fils, dit le texte grec, en parabole, c'est-à-dire en figure. Avec S. THOMAS, et plusieurs autres, je pense qu'ABRAHAM était la figure du PERE céleste, immolant son FILS, et ISAAC celle de JESUS immolé et ressuscité.

L'image du voyage se poursuit dans les bénédictions données par les Patriarches : ISAAC bénit JACOB et JOSEPH, en vue des choses à venir. JACOB, selon la traduction grecque des Septante, bénit JOSEPH, puis adora, appuyé sur l'extrémité **[16]** de son bâton, emblème du pèlerin. JOSEPH mourant, fit mention de l'exode hors d'Egypte, et donna des ordres au sujet de ses os : il fallait, quatre cents ans plus tard, les remonter dans la Terre promise (Gen. 50/25? Exode 13/19).

Il faut en venir maintenant à MOÏSE. D'abord, je suis tout étonne de le trouver là, dans le chapitre de la foi. Je suis tellement formé par l'épître aux Romains et l'épître aux Galates, que MOÏSE s'identifie pour moi avec la Loi. Je suis sauvé par grâce, par le moyen de la foi ; mon modèle, c'est ABRAHAM, père d'Israël selon l'esprit. MOÏSE, au contraire, c'est la puissance dont je dois m'affranchir. La Loi a été comme crucifiée avec le CHRIST. Par le Baptême, je vis dans l'Eglise aujourd'hui ; MOÏSE, c'est le passé révolu. Il a eu sa place de formateur du peuple juif, mais moi, je ne suis pas un Juif, je suis un Chrétien. A mes yeux, ABRAHAM et MOÏSE s'opposent. L'ère de la foi a été ouverte par le Père de tous les croyants : mais il y a eu, - ce sont toujours mes pensées spontanées, et grandement faussées, que j'exprime, - il y a eu donc comme une sorte de parenthèse ouverte avec MOÏSE, et fermée par JEAN-BAPTISTE. Ce qu'il y a dans cette parenthèse ne me concerne que comme figure et prophétie de la réalité que je possède dans le CHRIST.

Dans les « Hébreux », c'est une vue autre, qui m'est offerte. Le Chapitre 11 ne parle pas de la Loi. Il montre la foi des parents de MOÏSE, qui le cachèrent sans craindre la colère du Pharaon. MOÏSE lui-même refusa d'être appelé fils de la fille de Pharaon, parce qu'il regardait l'opprobre du CHRIST comme une richesse plus grande que les trésors de l'Egypte. Oui, j'ai bien lu : un choix a été proposé à MOÏSE : ou les richesses de l'Egypte, ou l'opprobre du CHRIST.- « Les outrages, - c'est le même mot, l'opprobre, - de ceux qui t'insultent sont tombés sur moi », est-il dit du CHRIST dans Rom. 15/3 (= Ps. 69/10). Ce sont les mêmes outrages qui sont tombés sur MOÏSE, quand il se retira dans le pays de Madian.- Voici à ce point le commentaire de la Traduction œcuménique de la Bible : « Il faut attendre les exemples, tirés de la vie de MOÏSE pour trouver la première mention du CHRIST. La présence du CHRIST est sous-entendue dans tout ce chapitre, depuis le sacrifice d'ABEL, la montée au ciel d'ENOCH, le salut de NOE, la naissance miraculeuse d'ISAAC, sa vie retrouvée par une sorte de résurrection, et la transmission des promesses. MOÏSE était tout désigné pour donner l'occasion d'un rappel explicite, car il était le libérateur et le médiateur du peuple de DIEU ; c'est en subissant les épreuves et les souffrances attachées au rôle de pionnier du salut, de libérateur, qu'il a pris sur lui l'humiliation du CHRIST ».

Je ne m'attarderai pas maintenant : sur la foi de MOÏSE faisant la Pâque et l'aspersion du sang ; ni sur la traversée de la mer Rouge et la prise de Jéricho, les deux faits qui encadrent la marche dans le désert ; ni sur la foi de RAHAB, des 4 juges, de DAVID et de SAMUEL, des prophètes enfin, avec leurs, victoires, remportées par la foi, et avec les persécutions, qu'ils supportèrent par la foi. Le point essentiel de tout le chapitre 11 vient d'être dit : les Anciens, le peuple Juif avant JESUS, ont eu la foi ; cette foi regardait au CHRIST. Sans le connaître, ils l'ont pressenti. Un penseur juif, qui professe la foi juive, m'a dit un jour que l'Ancien Testament était trinitaire. Non seulement ABEL, ou ABRAHAM ou MOÏSE ont préfiguré pour nous la vérité du CHRIST : mais ils la connaissaient, ils la vivaient, d'une manière qui n'était pas pleinement consciente, certes. Elle, ne prêchait pas encore JESUS, qui a souffert sous Ponce-Pilate ; mais leur foi atteignait déjà celui qui, rempli de Sagesse en DIEU, allait venir habiter parmi nous, formé dans le sein de sa mère par l'ESPRIT, qui n'avait cessé d'agir et de parler en Israël.

3.- LA PRIERE POUR L'UNITE.

[17] Héb. 11/12 : « Pour avoir possédé la foi, les anciens ont obtenu un témoignage favorable ». A ce second verset de Hébreux 11, fait écho l'avant-dernier : « Tous ceux-là, - gens de la première alliance, - à la foi desquels il a été rendu témoignage... », v. 39. Pendant deux mille ans, le peuple d'Israël a eu, en son sein, des témoins du DIEU vivant et vrai. Les rebelles, les idolâtres, n'ont pas manqué certes : mais l'ESPRIT de DIEU a maintenu, au sein du peuple, les croyants qui forment une chaîne ininterrompue. Captifs en Egypte, déportés à Babylone, ou demeurant sur la Terre promise à ABRAHAM, à ISAAC et à JACOB, les descendants des patriarches ont gardé la connaissance, l'intimité, de Celui qui avait fondé leur peuple comme un peuple élu entre tous.

Israël a connu des divisions aussi. La royauté glorieuse de DAVID et de SALOMON fut divisée en royaume du Nord.et royaume du Midi, groupant JUDA et BENJAMIN. Au temps de JESUS, les Samaritains

adorent sur le mont Garizim, et les Juifs disent que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer. Ces diversités n'empêchent pas Israël de posséder le DIEU unique, différent de toutes les idoles des autres nations. Par là, le peuple élu possède un principe d'unité, qui est souligné dans Héb. 11 : d'un bout à l'autre, il y a un seul DIEU, une seule foi fondamentale.

« Nous donc aussi, enchaîne le ch. 12, puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins ... ». Les destinataires de l'épître sont liés aux hommes de foi du passé, qui leur offrent un magnifique exemple de persévérance. Ils connaissent, eux, JESUS, en pleine lumière : ils ne font qu'un avec ceux qui, avant JESUS, connaissaient déjà, d'une connaissance encore indistincte, les profondeurs de DIEU. L'auteur ne parle pas des païens qui croient en JESUS, par la Parole qui leur a été portée. Il est de toute évidence que ces païens, devenus Israélites par l'ESPRIT, sont eux aussi les fils d'ABRAHAM. Vers les années 60 de notre ère, il n'existe qu'une seule EGLISE, celle qui dure depuis, ABRAHAM, et où JESUS de Nazareth est reconnu comme étant le DIEU vivant. L'exhortation adressée aux juifs-chrétiens, qui lurent l'épître, est valable pour tous les siècles écoulés depuis : mais l'avons-nous écoutée ? « Considérez celui qui a supporté contre sa personne une telle opposition de la part des pécheurs, afin que vous ne vous lassiez pas l'âme découragée ». (Héb. 12/3).

Et là nous sommes obligés de faire intervenir un autre texte, car il n'est pas question des Païens dans l'épître aux Hébreux : alors il faudrait quand même ne pas parler seulement pour ceux qui sont de la race d'Israël. Je prendrai dans Romains 8 à 11, dans le ch. 11 : voilà ce que dit S. PAUL : « Si toi, qui étais un olivier sauvage, tu as été enté à leur place, et rendu participant de la racine et de la graisse de l'olivier, ne te glorifie pas aux dépens de ces branches. Si tu te glorifies, sache que ce n'est, pas toi qui portes la racine, mais que c'est la racine qui te porte. Tu diras donc : Les branches ont été retranchées, afin que moi je fusse enté. Cela est vrai ; elles ont été retranchées pour cause d'incrédulité, et toi, tu subsistes par la foi. Ne t'abandonne pas à l'orgueil, mais crains ; car si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, il ne t'épargnera pas non plus » (11/17-22). S. PAUL ne savait pas quel serait exactement le développement de l'histoire. Mais nous qui sommes à l'autre bout, ne sommes-nous pas obligés de dire aujourd'hui : les Païens se sont enorgueillis. Ils se sont enorgueillis en croyant qu'ils étaient la racine, en croyant que l'EGLISE était fondée sur eux, alors qu'elle est fondée sur le peuple d'Israël.

Nous sommes sous cette menace : « Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, il ne t'épargnera pas non plus ». Il y a là l'indication d'une prière de repentance pour tout notre péché à l'égard des Juifs, pour toutes nos divisions entre les nations chrétiennes. Nous avons à nous repentir de ces choses, afin que la condamnation que PAUL annonce là nous soit épargnée. Si nous nous repentons à fond, il faut revenir à la souche, et il faut nous greffer à nouveau sur Israël. Alors vous me direz : Israël ne croit pas. Comment pouvons-nous nous greffer sur un peuple qui ne croît pas ? Pratiquement, d'abord, Israël croit, puisque c'est par la foi que tous les anciens ont vécu.

[18] Une génération, peut-être la minorité d'une génération a tué le CHRIST. Les Juifs qui ont vécu après, par un mystère de DIEU, ont été aveuglés sur la personne du CHRIST ; mais dans la mesure où ils ont étudié la Bible, où ils ont maintenu le Sabbat, la Pâque, le Yom Kippour, les prières, les chants, ils ont vécu dans la foi. Ils n'ont pas complètement la même pensée que l'EGLISE ; mais ils ont versé leur sang sans se défendre et sans prendre les armes. Parmi les chrétiens, il n'y a que les martyrs qui ont fait cela, tandis que, par moments tous les Juifs ont été persécutés. L'existence du peuple Juif à travers tous les âges, le fait qu'il a été maintenu, c'est la preuve de l'élection de DIEU, qui est demeurée sur lui.

Prophétiquement, nous regardons déjà le peuple juif comme converti. Il y a aujourd'hui des Juifs qui croient en JESUS, et qui, tout en croyant en JESUS, continuent de faire partie de leur peuple, où ils ont beaucoup de difficultés, où ils portent l'opprobre du CHRIST. Mais ils sont une partie du peuple juif qui croit en JESUS, et ils préfigurent la totalité de l'illumination du peuple juif. Je crois, pour ma part, que le peuple juif sera illuminé très vite. Je crois que DIEU attend nos prières pour cela ; et je crois que la prière pour l'Unité de l'EGLISE est tellement liée à la prière pour l'illumination des Juifs que <u>les deux ne font qu'une</u>. Par exemple, les chrétiens catholiques et protestants aujourd'hui doivent verser ensemble des larmes de repentance à cause des crimes commis envers les Juifs. Car nous avons été les uns et les autres antisémites et persécuteurs des Juifs.

L'Evangile est parti d'Israël ; il a été prêché en Judée, en Samarie, à Rome, jusqu'aux extrémités de la terre, et maintenant l'appel s'adresse à tous les chrétiens de la terre entière : Regardez Jérusalem, tous, tournez vos yeux vers Jérusalem. Jérusalem, occupée par les Juifs ; Jérusalem appelée à être une capitale politique, un Etat militaire ? Non, elle est appelée à être la capitale religieuse de l'humanité. Regardez vers Jérusalem, attendez ce qui va se passer à Jérusalem, priez pour l'illumination de Jérusalem. Tous, tous, tous, sur la terre entière, tournez-vous vers Jérusalem, rapprochez-vous de Jérusalem, serrez vos rangs vers Jérusalem. Plus vous vous rapprocherez de Jérusalem, plus vous vous approcherez de l'unité visible du corps de JESUS-CHRIST.

Nous arrivons maintenant, frères et sœurs, en 1974, à la fin du voyage. Que les regards de tous les pays de la terre se tournent vers la ville-capitale, le centre, vers Jérusalem. Que les persécutés dans les prisons, de l'Europe à deux pas de: nous, de l'Asie et du monde entier, puissent recevoir l'inspiration de tourner leurs yeux vers Jérusalem, afin que nous reprenions tous ensemble la suite du Ch. 11 de l'épître aux Hébreux : Depuis le début, depuis la Création du monde, regardant vers JESUS qui revient, ayant les yeux fixés sur JESUS, le chef et le consommateur de la foi.

Comme je voudrais que ce soit toute l'EGLISE chrétienne, qui puisse dire enfin la parole que j'ai lue de Gabriel MARCEL au .début, telle qu'il l'a exprimée dans une langue accessible à tous, même aux incrédules, qui peuvent comprendre sa position :

« Esprit de métamorphose !
Quand nous tenterons d'effacer la frontière de nuées,
qui nous sépare de l'autre royaume, guide notre geste novice !
Et lorsque sonnera l'heure prescrite ... »

… alors cette fois-ci, non pas à l'heure de ma mort, mais à l'heure de la fin du monde qui est un commencement, qui est la Résurrection des morts, l'apparition de la cité qui a de solides fondements, à ce moment « éveille, en nous l'humeur allègre du routier qui boucle son sac ».

Laissons les choses de la terre derrière nous, les lois de la terre, tout ce qui est beau sur la terre ; car ce qui est devant nous sera encore plus beau, et conservera toutes les beautés de la terre transfigurées et purifiées. Avec l'humeur allègre du routier qui boucle son sac, tandis que, derrière la vitre embuée, se poursuit l'éclosion indistincte de l'aurore ! l'aurore ! l'aurore !

IV.- L'AVENEMENT DE JESUS-CHRIST ET LA RESURRECTION DES MORTS

(Résumé)

1.- MELCHISEDEK.

[19] D'emblée, M. DALLIERE s'est excusé en ces termes : « Ce matin, je n'ai pas d'Etude à vous présenter. Avant la Retraite, j'ai eu une très mauvaise semaine et je n'ai pas pu poursuivre mon travail. Si j'avais fait cette Etude, je serais revenu dans le 1er paragraphe, sur la personne de MELCHISEDEK ».

Quel est donc ce mystérieux personnage, qui n'est mentionné qu'une fois dans la Genèse (14/18), une fois dans le Psaume 110 v.4 et sur lequel le Nouveau Testament garde le silence, à l'.exception de l'Epître aux Hébreux (5, 8 et 7 passim).

Son nom, déjà, est révélateur de sa dignité : MELCHISEDEK signifie roi de justice ; mais il est aussi roi de Salem, c. à d. roi de paix ; il est sacrificateur du DIEU Très-Haut, à perpétuité ; il n'a ni père, ni mère, ni commencement ni fin de vie ; il bénit ABRAHAM qui lui donne la dîme de tout... Serait-il le CHRIST lui-même ? ... Ou faudrait-il, comme le prétendaient les Melchisédéciens (membres d'une secte hérétique, fondée aux environs de l'an 200 par un certain Théodore) aller jusqu'à considérer MELCHISEDEK comme supérieur au CHRIST ?

D'après la Parole de DIEU, M. DALLIERE voit plutôt en MELCHISEDEK une représentation du CHRIST, représentation très proche et concrète, qui peut vraiment faire penser à Celui à qui DIEU le PERE a déclaré, avant qu'il vînt sur la terre : « Tu es sacrificateur pour toujours, à la manière de MELCHISEDEK » (Ps. 110/4).

Ainsi, dès les origines de l'Histoire du peuple d'Israël, nous discernons la présence cachée de JESUS. Nous le voyons ensuite dans son Incarnation. Nous le voyons enfin dans la perspective de son Retour. C'est ce que l'Epître aux Hébreux résume en ces mots : « Jésus-Christ est le même hier (lorsque MELCHISEDEK parlait à ABRAHAM) ; aujourd'hui (dans son Incarnation et sa Résurrection) ; éternellement (dans la cité qui a de solides fondements, et vers laquelle tous les croyants de l'Ancienne et de la Nouvelle Alliance sont appelés à se rassembler).

La marche de l'Epître aux Hébreux aboutit donc inéluctablement à l'Avènement de JESUS et à l'apparition de la Cité aux solides fondements (13/8).

S'adressant par priorité aux Juifs, l'auteur de l'Epître précise : « Encore un peu, un peu de temps : celui qui doit venir viendra et il ne tardera pas » (10/37). Il y a là un encouragement ; mais aussi un appel : Il n'est plus temps de faire de la politique ; d'établir un royaume terrestre avec Jérusalem pour capitale. Ce

temps-là est fini : « Encore un peu de temps : votre Roi, votre Souverain sacrificateur viendra. Vous êtes à Jérusalem, non pour reconstruire le temple de pierre, qui est du passé, mais pour construire le temple de l'Humanité entière, le temple qui est le cœur de DIEU, ouvert à ses enfants par le CHRIST JESUS qui siège maintenant à sa droite.

Cette parole s'adresse aux Juifs, mais à nous aussi *:* « Méfiez-vous ! Ne manquez pas le SEIGNEUR qui revient ! Ne dormez pas ! »

2.- LE MYSTERE.

[20] Seul le mot AMOUR pourrait exprimer ce « mystère »,- Mais, en français, ce mot sert à désigner tant de choses qu'il convient mal pour exprimer la profondeur et la grandeur infinies de l'Amour de DIEU.

Le mot CHARITE n'est pas meilleur, car il désigne couramment tout autre chose que l'Amour de DIEU (« faire la charité », etc.).

Dans l'Union de prière nous avons souvent recours au terme grec Agapê ou à l'expression « Amour-Agapê » ; mais à la longue elle peut aussi devenir une routine.

Oui, l'Amour de DIEU est un mystère, une réalité spirituelle qu'on, reçoit dans son cœur, dans la repentance, dans les larmes, dans la communion avec JESUS-CHRIST. C'est le centre du don du SAINT-ESPRIT, par lequel DIEU nous donne l'Amour pour Lui et, par Lui, pour les autres.

Oh ! certes, notre nature humaine ne manque pas de bonnes dispositions ; il n'y a pas de plus grand amour humain que l'amour maternel, ou l'amour conjugal : mais il ne s'agit pas encore du mystère de l'Amour de DIEU, en JESUS-CHRIST. Lui seul, en agissant à travers nous, peut manifester cet Amour.

L'Epître aux Hébreux insiste beaucoup sur la Foi et l'Espérance, mais elle ne parle de l'Amour que dans un seul passage, ch. 13 v.1 : « Persévérez dans l'amour fraternel ». Il s'agit là d'une exhortation capitale, en étroit rapport avec le Retour de JESUS. La grande condition de son Retour, c'est l'Amour : Amour de l'homme pour la femme dans le mariage, amour dans le-travail, amour pour les souffrants, les malades ... et surtout, amour entre chrétiens. Or rien ne nous est plus difficile : il y a toujours dans notre frère chrétien, quel que soit notre désir de l'aimer, quelque chose qui nous déplaît, un « mais » sur lequel nous butons. Il nous faut demander à JESUS la grâce d'aimer les autres comme il les aime, lui.

Les 4 sujets de prière sont intimement liés :

La prière pour la conversion des âmes, le Réveil, l'évangélisation, le mouvement charismatique est indispensable. Elle a pour objet l'affermissement, la vigilance et l'extension de l'EGLISE de la gentilité.

Mais l'EGLISE a pour mission.de prier pour l'illumination d'Israël, afin que le « fils aîné », qui est déjà dans la maison, reprenne sa place dans la salle du festin.

Il faut sonder nos cœurs en ce qui concerne le Réveil : Oui, qu'il y ait des millions et des millions de convertis quand JESUS reviendra ! Mais que ces millions soient unis dans l'Amour, au sein d'une EGLISE unique, unie avec le peuple Juif autour de JESUS, notre unique Souverain sacrificateur.

Il faut aussi sonder notre cœur en ce qui concerne le 4ème sujet de prière : Désirons-nous vraiment, profondément que JESUS revienne ? ... « D'une manière générale, dit la Charte, le christianisme issu de la gentilité a toujours préféré que le CHRIST ne revînt pas » (§ 58). Ne nous laissons pas séduire par le mirage d'une Eglise installée et triomphante sur la terre, mais persévérons dans l'attente vigilante et fervente de « Celui qui est entré dans le ciel comme précurseur, ayant été fait Souverain sacrificateur pour toujours selon l'ordre de MELCHISEDEK » (Héb. 6/20*)*.

3.- LES TEMPS DIFFICILES.

[21] Après avoir rappelé au début du ch. 11 les magnifiques victoires remportées par la foi (v. 1-35), l'auteur de l'Epître passe brusquement à l'évocation des souffrances, des tourments, des persécutions et du martyre de ceux à la foi desquels il veut rendre témoignage.

Ceux dont il est question, aussi bien dans les victoires que dans les souffrances, sont les Juifs de l'Ancien Testament.

Ici-bas, victoires et souffrances sont inséparables. C'est pourquoi la louange et la compassion ne doivent jamais être dissociées. Que notre louange ne nous fasse jamais oublier les souffrances : accidents de la route, maladies, deuils, guerres. Depuis 1914 la guerre n'a jamais cessé : guerre entre nations, guerre civile à l'intérieur de chaque nation, opposition entre riches et pauvres, etc… Si beaucoup d'autres l'oublient ou s'y résignent en établissant des statistiques, ne l'oublions pas ! … ne nous résignons pas !

En présentant à DIEU le 4ème sujet de prière, nous lui demandons la victoire sur le péché, la souffrance et la mort. Nous demandons que soient abrégés les temps de détresse qui précéderont la victoire totale et

définitive du CHRIST et, en particulier, les souffrances d'Israël, ce peuple si profondément malheureux et menacé de toute part jusqu'à la venue du MESSIE de son Espérance.

Parlant de la ruine de Jérusalem, JESUS déclare (Mat. 24/21) : « La détresse sera si grande, qu'il n'y en a point eu de pareille depuis le commencement du monde jusqu'à présent, et qu'il n'y en aura jamais. Et si ces jours n'étaient abrégés personne ne serait sauvé ; mais, à cause des élus, ces jours seront abrégés ». Je crois que ces jours seront abrégés à cause des élus, à cause du peuple d'Israël et à cause des chrétiens qui persévéreront jusqu'à la fin, qui croiront jusqu'à la fin, qui espéreront jusqu'à la fin.

Il y aura un combat à livrer, chaque jour de cette année, pour rester dans la foi, pour augmenter en nous l'amour de JESUS et pour demeurer dans l'Espérance.

« Priez pour moi, frères, parce que souvent je me sens fatigué. Priez pour que je reste dans la foi, dans l'amour et dans l'espérance ». AMEN.

Ainsi se terminait ce dernier message.

Depuis lors, on dépit de sa santé précaire et de sa grande fatigue, le pasteur DALLIERE a poursuivi, de mois en mois, ses activités.

Puis, le 10 janvier 1976 au matin, tel « le routier à l'humeur allègre » dont il évoque la silhouette au cours de sa 3ème étude, il a franchi à son tour, en pleine lucidité, en pleine sérénité, « la frontière de nuées qui nous sépare de l'autre royaume » pour accéder, « derrière la vitre embuée » de nos ignorances, de nos incertitudes et de nos doutes, à la pleine lumière du Jour qu'aucune nuit, jamais, n'assombrira.

« Souvenez-vous de vos conducteurs qui vous ont annoncé la Parole de Dieu. Considérez quelle a été la fin de leur vie, et imitez leur foi » (Héb. 13/7).

Correspondance Louis Dallière – Henriette Mathieu

Cette correspondance a été confiée au professeur Fadiey Lovsky qui l'a éditée en partie pour la communiquer aux pasteurs du Directoire de l'Union de prière. Des passages ont donc été supprimés et des commentaires ajoutés par le professeur Lovsky principalement dans le but de garder la confidentialité sur certains événements ou certaines personnes.

La présentation de ces lettres photocopiées sur des pages A4 numérotées de 1 à 41, est à la fois thématique et chronologique. Ainsi par exemple, des extraits sur les lectures et sur la littérature ont été regroupés. Même démarche pour ce qui concerne le Réveil et ensuite l'Union de prière.

Pour notre part, nous avons opté pour une présentation strictement chronologique ce qui nous permet également de remettre ensemble des passages d'un même courrier qui auraient été séparés dans la présentation du professeur Lovsky. Nous indiquons entre […] les mots dont nous ne sommes pas certains, entre (…) les passages omis par F. Lovsky. Nous signalons aussi pour chaque extrait à quelle page de la présentation photocopiée il correspond : **[1 à 41]***.*

Les lettres originales n'ont pas été conservées sinon certaines qui ont été découpées et collées pour constituer un document destiné à être photocopié. Nous indiquerons en marge les lettres originales et les retranscriptions manuscrites de F. Lovsky. Il a parfois été possible de retrouver quelques extraits de la correspondance originale en lisant par transparence le côté collé des lettres conservées.

Des notes de bas de pages apporteront des précisions pour une meilleure compréhension par les lecteurs.

---

17 novembre 1931
[1 & 2 – Copie de la lettre originale]

Chère Mademoiselle,

Vous savez que pour étudier saint Thomas d'Aquin, vous avez une excellente édition, texte et traduction, avec notes, édition de la nouvelle revue des jeunes. La Somme n'a pas encore paru complètement, mais il y en a de notables parties déjà.

Comme autres ouvrages sur ce sujet, je puis vous indiquer :

Sertillanges. S. Thomas d'Aquin, *Les grands philosophes*, Alcan, 2 vol.
Gilson. *La philosophie du Moyen Age*, 2 vol. Collection Payot
Gilson. *Le thomisme*, Paris, Vrin.
Mgr Martin Grabmann. *La somme théologique de S. T. d'Aquin. Introduction historique et pratique*, Paris, Nouvelle librairie nationale.
Jean de Saint-Thomas. *Introduction à la théologie de S. Thomas*, Blot édit. Paris, 1928

Le sujet : « Dogme et mysticisme chez S. Thomas » a tout à fait sa raison d'être. C'est en effet un problème de savoir quelle part S. Thomas fait à l'Union avec Dieu, et quelle part à la foi qui s'appuie sur le dogme révélé. Le problème « Raison et révélation » est un autre problème, et plus simple que le premier. Pour un cercle il vaudrait en effet beaucoup mieux prendre ce dernier ou même quelque chose de plus simple encore. On ne peut pas vulgariser la théologie pas plus que la médecine ou la physique. Encore moins. Il faut donc prendre des sujets très simples pour pouvoir dire quelque chose de juste.

Je crois que S. Thomas vous intéressera. La complication apparente cache une grande simplicité de fond. Ce qui me sépare de S. Thomas, c'est sa conception d'une raison indépendante, fonctionnant parfaitement par elle-même au-dessus pour ainsi dire du plan de la révélation. Tout le laïcisme moderne **[2]** me paraît en germe là-dedans.

Pour un plan d'études plus vaste sur la philosophie chrétienne, je vous conseillerai d'étudier d'abord S. Paul. Vous avez un excellent ouvrage catholique :

Prat S. J., *La théologie de S. Paul*, Beauchesne éditeur, Paris.
Pour S. Augustin vous avez en français dans les Classiques Garnier :
Les Confessions
La cité de Dieu, 3 vol.
Un excellent volume de Gilson sur S. Augustin.
Un bon Gilson aussi sur S. Bonaventure.

Ensuite prenez le texte même de l'*Institution chrétienne* de Calvin. Il y en a de bonnes éditions courantes.

Sur la philosophie religieuse contemporaine, il y a une très intéressante et [??] réfutation du pragmatisme dans :

Hocking[1] – *The meaning of God in human experience* (de lecture assez facile, peu de passages vraiment arides). Pour acheter directement des livres anglais de toutes sortes, voice 2 bonnes addresses :

John Grant, 31 George IV Bridge, Edinburgh, Ecosse.
W et Z. Fayle, 121 Charing Cross Road, Londres W.C. 2

Si vous ne connaissez pas encore Bergson, c'est une des meilleures lectures philosophiques que vous puissiez faire. Il n'attaque pas directement le problème religieux, mais il est sur la frontière.

Le mouvement théologique qui exerce le plus d'influence parmi les protestants actuellement est celui dont Barth est l'initiateur. Je ne le connais pas de 1ère main. Vous trouverez sans trop de peine des articles et des références s'y rapportant.

Je ne veux pas vous forcer à me lire si vous n'en avez pas envie, toutefois votre opinion sur mon travail « Examen de l'idéalisme » paru en 3 fois au cours de cette année dans la Revue de Théologie de Montpellier, m'intéresserait et me serait précieuse.

Espérant que ces quelques indications vous seront utiles – et en restant à votre entière disposition pour de nouvelles questions que vous aimeriez poser, je reste votre respectueusement dévoué.

Dallière

14 mai 1932

[3 & 4 – Copie de la lettre originale]

Chère Mademoiselle,

Je vous remercie infiniment de votre lettre si intéressante. Je suis heureux que vous ayez fait une étude personnelle de S. Thomas ; nous combattons le même combat en faveur de la culture dans le protestantisme. On s'y sent un peu seul parfois. Il m'est personnellement très précieux d'avoir des amis comme vous, qui travaillent fidèlement contre le courant.

Je suis absolument persuadé qu'il faut maintenir la continuité entre la nature et la grâce.[2] Mais où ma pensée, je crois, s'oriente un peu autrement que la vôtre, c'est lorsque vous cherchez une garantie de cette continuité dans une atténuation du péché humain : atténuation tout au moins de ses conséquences quant à la valeur de la raison. [?? Parce] qu'alors je ne trouve plus une vraie continuité. Chez S. Thomas, la raison engrène avec le surnaturel. Mais cet engrenage est sans raison. Mais laissons cela, qui n'est pas essentiel.

Votre remarque sur la filiation possible du protestantisme et de l'idéalisme est profondément intéressante. Elle serait irréfutable, si on était obligé de considérer les réalités spirituelles comme uniquement supra-terrestres et supra-humaines. Mais, à mon sens, le spirituel a toujours un pied dans le réel visible. La création est spirituelle, mais elle enveloppe en elle la nature créée : la Rédemption est spirituelle, mais elle s'effectue par un être de chair ; l'Eglise est spirituelle, mais elle a un corps visible, où notre corps a place comme un membre. C'est dans la notion d'une Trinité révélée, c-à-d venant à nous par des actes spirituels (divins) qui enveloppent chaque fois un donné concret, que je crois trouver le centre de perspective **[4]** où se rejoignent la nature et la grâce.

C'est dire que notre lumière spirituelle dépendrait dans une large mesure de notre position dans l'univers spirituel (au sens ci-dessus). Et puisque vous avez une détresse dans votre âme qui vous porte à soupirer après la confession, je vous dirai, comme pasteur, que le problème central pour votre être entier, c'est Jésus-Christ – non seulement dans le passé, mais dans l'actuel. Que pensez-vous de lui ? Il faut en revenir toujours à cette question élémentaire, parce que là est, dès ici-bas, le secret d'une abondante lumière.

Et je ne crois pas qu'il s'agisse (primordialement) d'intuitions ou de sentiments religieux. Plutôt d'actes de notre être total.

Croyez-vous à l'expérience du Christ en nous et nous en lui ? J'entends comme une réalité, non une petite édification morale. Votre foi atteint-elle un objet, une communion ?

---

[1] L. Dallière suivi les cours de ce philosophe américain lors de son séjour à Harvard en 1922-23. En 1929, il rédigera un cahier sur ce philosophe pour la revue *Foi et Vie*.

[2] S. Thomas affirmait : « La grâce n'abolit pas la nature mais la porte à sa perfection » (gratia non tollit naturam, sed perficit). Un des aspects de la réforme contre le catholicisme sera précisément de déterminer en quoi le péché affecte la nature et comment la grâce vient y remédier.

Même si vous ne jugez pas bon de vous ouvrir à moi sur ces choses, ce pour quoi vous savez que vous avez une entière liberté, je vous livre ces questions parce qu'il me semble qu'elles sont actuellement l'essentiel pour ce qui a trait à votre joie.

Absolument d'accord sur Bergson. Il est sur les confins de la pensée chrétienne, mais tout à fait en dehors.

Votre très fidèle et respectueusement dévoué

Dallière

Pouvez-vous lire le *De Trinitate* de S. Augustin ? Je crois que vous ne le trouverez qu'en latin, dans Migne.

9 août 1932

[5 & 6 – Copie de la lettre originale]

Chère Mademoiselle,

Je vous remercie infiniment de votre lettre, si sincère, si clairvoyante. En réponse permettez-moi de vous parler, comme pasteur, avec la même sincérité, si je puis.

Vous avez besoin avant tout de fixer votre attention sur la notion capitale de Révélation. Notre théologie courante en a disposé avec une facilité extraordinaire et le résultat est que les âmes souffrent parce qu'elles ont de la piété et la soif de Dieu, sans la révélation pour enlever leur soif et la remplacer par une plénitude de rafraîchissement.

Dieu, dans son être saint s'est pleinement révélé en Jésus-Christ. En Jésus habite corporellement toute la plénitude de la divinité. Et la notion de don est intimement unie à celle de révélation. La divinité de Jésus est une divinité qui se donne : il est brisé, rompu, déchiré, ses mains sont percées et son côté : parce qu'il se donne.

Le centre de gravité de la religion chrétienne est en Jésus seul. Ce que nous pouvons être ou faire est second, vient après. La religion n'a pas commencé en nous tant que Jésus n'est pas le Seigneur de notre vie, au sens le plus profondément mystique, puisque ce titre de Philippiens 2.11 résume en lui toute la plénitude de la divinité du Jéhovah de l'Ancien Testament.

Aussi êtes-vous une âme qui avez besoin, en son tréfonds, d'une conversion simple, élémentaire, qui fasse renaître en vous cette âme d'enfant par laquelle toute la vie se trouve **[6]** renouvelée. Conversion qui ne consiste en aucune manière en une décision, une résolution, un changement que vous effectueriez ; mais en une acceptation pure et simple du nom et de la puissance de Jésus comme le Seigneur de votre vie. C'est ici le miracle essentiel, que cette acceptation suffit pour que Dieu soit enfanté dans notre âme et que nous soyons introduits dans un état de communion réelle, sur la base duquel toute la vie spirituelle se développe, non par nous, mais par lui : parce qu'il est entré.

Dans mon âme, ô viens renaître,
Humble enfant, glorieux Roi,

Ces paroles d'un cantique de Noël expriment la plus fondamentale des réalités religieuses : l'invocation du nom de Jésus produit en l'homme un changement d'être (non de sentiment). C'est cela qui avant tout doit être accepté « par la foi » : la foi en tant qu'Evangile que résume par exemple Actes 2.21[3] ou encore Romains 10.9[4].

L'amour vous sera donné par Jésus : après cette naissance en lui. « L'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs… » Romains 5.5.

Le dégoût de vous-même vous sera enlevé par Jésus. Jean 15.3[5]

Et la prière vous deviendra claire, car elle est échange et communion avec celui qui s'est donné à nous.

La mort que vous souhaitez est effective dans cette conversion qui peut vous paraître élémentaire. Car elle est un don de Jésus, dans la communion mystique : il nous donne réellement la mort à nous-même (Romains 6.3-11).

Que Dieu vous donne de trouver une pleine paix dans ces choses si simples. Je suis persuadé que la seule intelligence véritable est celle qui rejoint les expériences chrétiennes des plus humbles des hommes. C'est là que vous attendent la mort de votre orgueil et la joie de votre vie Que Jésus soit votre Seigneur !

Votre bien affectueusement dévoué

Dallière

---

[3] « Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé ».

[4] « En effet, si, avec ta bouche, tu reconnais en Jésus le Seigneur, et si, avec ton cœur, tu crois que Dieu l'a réveillé d'entre les morts, tu seras sauvé ».

[5] « Déjà vous êtes purs, à cause de la parole que je vous ai annoncée ».

18 novembre 1933
[7 – Retranscription par F. Lovsky]

« Pour avancer dans la voie où Dieu vous a maintenant appelée, vous aurez évidemment des difficultés du côté de l'orgueil. Car, après avoir vaincu le premier orgueil, et avoir pris l'opprobre, vous serez tentée par l'orgueil plus subtil, l'orgueil d'être dans le petit nombre qui a mieux compris les voies de Dieu.

Mais votre cœur est droit, Dieu a des moyens merveilleux pour nous délivrer même de l'orgueil. Le tout est de croire qu'Il peut et veut le faire (1 Thess. 5/23-24)[6] et d'accepter tous les chemins, souvent étranges, souvent douloureux, où Il nous fait passer.

Je vous conseille de relire d'une traite le N.T. en notant tout ce qui se rapporte au Saint-Esprit, au vrai culte, à la volonté de Jésus pour son Eglise. Vous n'aurez pas tout de suite une pleine lumière. Mais je crois que bien des choses s'éclaireront au point où vous en êtes […] Je crois que le baptême du Saint-Esprit, avec les dons qui s'ensuivent (de même que le baptême d'eau) sont des points de départ de la vie de l'âme réveillée ».

[25 – Retranscription par F. Lovsky]

« Il faut que je disparaisse complètement dans le Réveil, et que Christ soit le chef et la lumière de chaque âme. Si je puis lui servir d'instrument, que je sois comme inexistant entre Lui et son Eglise ».

13 mars 1934
[25 – Retranscription par F. Lovsky] Il emploie une expression que je relève :

« Bien que vous habitiez à une bonne distance, ne vous sentiriez-vous pas porté à vous joindre à notre petite Union de prière, qui représente l'église que le Seigneur m'a confiée selon le N.T. ? (…) La qualité de membre de cette Union n'entraîne aucun engagement moral, aucune signature genre "Ligue" ou "Croix Bleue".[7] Nous constatons une adhésion spirituelle, un lien déjà créé ».

3 avril 1934
[7 – Retranscription par F. Lovsky]

« Confesser Jésus devant les siens. Les gens ne croient pas que Jésus est vivant. Il faut leur dire que c'est là-dessus que notre vie a changé. Sans cela, on n'a jamais la liberté d'obéir à Jésus (Voyez Mt 10/32-33, Rom. 10/9)[8] »

21 avril 1934
[8 – Retranscription par F. Lovsky]

Le baptême dans le Saint-Esprit

« Il faut en faire, avec une pleine conviction, et le don total de vous-même, le sujet d'une demande précise, basée sur la Parole de Dieu. Cela fait, une fois pour toutes et pour l'éternité, "va avec la force que tu as". Quand on a demandé ce baptême, il ne faut jamais douter de la parfaite assistance du Saint-Esprit pour toute l'œuvre que Dieu met devant nous. Seul le doute peut entraver cette assistance, et par suite cette œuvre ».

---

[6] « Que le Dieu de la paix vous consacre lui–même tout entiers ; que tout votre être, l'esprit, l'âme et le corps, soit gardé irréprochable pour l'avènement de notre Seigneur Jésus–Christ ! Celui qui vous appelle est digne de confiance : c'est lui qui le fera ».

[7] Le past. Dallière fait peut être ici allusion à La Ligue pour la Lecture de la Bible (mais nous n'avons pas connaissance d'engagement particulier qui seraient pris au sein de ce mouvement). La Croix Bleue est un mouvement protestant d'aide aux alcooliques où la signature d'un engagement d'abstinence envers l'alcool faisait partie des démarches d'aide proposées.

[8] « C'est pourquoi, quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai aussi devant mon Père qui est dans les cieux; mais quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père qui est dans les cieux ».

« Si tu confesses de ta bouche le Seigneur Jésus, et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé ».

2 novembre 1934 M. Dallière explique son ministère et sa vision d'alors (je supprime les allusions personnelles).

[8 & 9 – Retranscription par F. Lovsky]

« Je suis conduit à aller de l'avant, non pas tant pour le nombre (qui cependant continue à s'accroître un à un) mais aussi et surtout pour la réalisation de l'Eglise que Jésus veut, même toute petite.

C'est ainsi que nous apparaissent les cercles concentriques où sont les âmes.

Le champ c'est le monde : et le monde est dans l'Eglise, par les réunions d'évangélisation où l'amour de Christ est ouvert à ceux qui ne le connaissent pas. Ici, cela correspond au culte du dimanche matin. De plus, des veillées et des visites.

Ceux qui sont à Christ se fortifient dans la prière d'intercession, accompagnés d'instructions sur l'obéissance au Seigneur et sur ses vues. Ce sont des réunions de prière, que je veux par **[9]** groupes ne dépassant pas 12 ou 15 participants. Multiplier les groupes au fur et à mesure que le Réveil avance, en s'adaptant avec souplesse aux circonstances.

Puis vient le baptême d'eau. Une instruction plus profonde est nécessaire sur les choses de l'Esprit. J'oriente de plus en plus dans ce sens ma réunion du vendredi soir qui groupe les plus avancés de toute la paroisse.

Ensuite il y a le feu et les dons, et cette révélation de la sainte Cène. Je pense que nous aurons une réunion de ce genre, D.V. chaque dimanche soir » […]

11 décembre 1934, cette confession philosophique :

[9 & 10 – Copie de la lettre originale]

« J'ai lu autrefois un petit ouvrage sur Solovieff,[9] avec des morceaux choisis. Cela m'avait beaucoup frappé. Dans la philosophie, je crois que, malgré tout le mal que l'on peut dire de l'hégélianisme ou des néo-hégélianismes, - toutefois Hegel a rouvert des voies fermées par Kant. Pour un esprit qui a des besoins philosophiques, Hegel peut servir à désensorceler de Kant, et à retrouver la pensée réelle, en Dieu. Un peu comme Malebranche par rapport à Descartes. Je dis cela parce qu'il semble me souvenir que Solovieff **[10]** est un hégélien, - et pour moi ce sont les néo-hégéliens anglais et américains qui m'ont fait voir clair sur Kant et sur toute l'idéologie kantisante que j'avais ingurgitée à grands traits ».

11 janvier 1935

[25 – Retranscription par F. Lovsky]

« Tous les membres de l'Union de prière (une quarantaine maintenant… »

16 janvier 1935

[10 – Retranscription par F. Lovsky]

« Il est bon de se laisser aimer tout simplement : c'est le secret de la vie du ciel ».

[25 – Retranscription par F. Lovsky]

« Les réunions de l'Union de prière (amis du Réveil, chrétiens baptisés ou qui s'y orientent… »

20 juillet 1935

[10 – Copie de la lettre originale]

« C'est très bon que les gens pensent que je suis perdu. D'abord parce que c'est [?? vrai] dans la mesure où il s'agit de moi. Et le fait que je suis sauvé, et sauvé de jour en jour de toutes choses, est tout à la gloire du Seigneur Jésus. Comment je serai sauvé du Synode, du Conseil presbytéral et du reste, je ne sais, mais je sais que je le serai. J'ai déjà une immense joie à ne plus être un pasteur salarié, mais à commencer de vivre des aumônes qui me seront données au nom de Jésus. Il y aura aussi d'autres bienfaits à la suite de cette persécution ».

---

[9] Vladimir Soloviev (1853-1900) : philosophe et écrivain russe fortement influencé dans sa jeunesse par Hegel mais ayant ensuite redécouvert la foi chrétienne. Il nourrissait un grand respect pour le judaïsme et avait appris l'hébreu. Ses derniers écrits, notamment *Le récit de l'antéchrist*, sont traversés d'un souci prophétique et eschatologique. Soucieux d'œcuménisme il sera obligé sur la fin de sa vie de passer à l'Eglise grecque-catholique. On comprend pourquoi le pasteur Dallière retrouvera en lui des intuitions communes (voir lettre du 4 juin 1941).

[10 – Retranscription par F. Lovsky ; ce texte, rédigé à la fin de la lettre, constitue le verso de l'extrait ci-dessus]

« Je crois qu'il n'est rien demandé à ceux qui sont baptisés en Christ que de se laisser aimer, et ensuite seulement d'agir en conséquence

[Lu par transparence : Envoyez-nous de vos nouvelles ; saluez votre famille pour moi, je vous prie.

Votre pasteur fidèle au service du Seigneur] ».

22 novembre 1940

[10 & 11 – Retranscription par F. Lovsky]

« Quant à la pensée que nous avons eue (…) elle pourrait être de Dieu ; et je serai heureux si vous voulez bien la garder sur votre cœur et dans votre prière. Qu'il y ait un "retard" ou plus simplement un délai, pour que les choses mûrissent spirituellement, cela n'a rien d'anormal **[11]** ni d'inquiétant. Tout mon ministère me paraît être, à certains égard, dans le provisoire ».

6 janvier 1941

[11 – Retranscription par F. Lovsky]

Ministère pastoral (je ne donne pas cette lettre in-extenso car il s'agit d'une personne précise et nommée)

« (…) La difficulté est qu'elle soit ne reconnaissant nulle autorité instituée de Dieu dans l'Eglise de Jésus-Christ. Dès lors, elle interprète ce que l'Ecriture dit de l'obéissance dans le sens intérieur, comme une soumission un peu servile, qui laisse à la conscience du subordonné toute liberté pour juger la conscience du supérieur. C'est une caricature de la charité. Il en résulte qu'un rapport avec elle sera toujours un rapport du monde, toute autre base manquant ; et ses amis ne pouvant garder sa faveur qu'autant qu'ils l'accepteront retranchée sous la [? honte / haute] tout inaccessible de son jugement propre.

La charité envers de telles âmes consiste à les laisser à leur solitude afin que, s'il est possible, une faim nouvelle s'éveillant en elles, elles acceptent enfin d'entrer par le cœur dans une hiérarchie divinement ordonnée.

Tout ce qu'on fait au contraire, par sympathie ou par pitié, pour contenter leur soif d'une vie sociale sur la base qu'elles veulent poser inébranlable (leur indépendance totale) aboutit à se mettre sous leur joug, sans vraiment contenter leur cœur, qui est fait comme le nôtre pour la charité. Leur soif d'affection n'est jamais étanchée ; car cette affection, qui n'est pas dans l'ordre divin, n'est qu'un succédané sans consistance de la charité fondamentalement refusée ».

24 janvier 1941

[12 – Retranscription par F. Lovsky]

(A propos de la même personne, en réponse à une lettre de Mlle Mathieu, M. Dallière précise)

« Il y a des âmes en qui la libido dominandi, la passion de dominer, ne peut supporter aucun joug de raison ».

26 mai 1941

[12 & 13 – Copie de la lettre originale]

Chère Mademoiselle et sœur,

Je voudrais vous demander de communier à Privas, le jour de la Pentecôte, si du moins vous le pouvez dans une entière liberté.

Nous croyons à la présence réelle. Celle-ci ne dépend pas de la foi de l'officiant, mais de l'Institution de Jésus-Christ. Jésus, lié par sa Parole, peut donner son corps sans que le pasteur ou les fidèles le sachent. C'est ce mystère qui vous est révélé que je vous demande d'honorer par votre présence à la Cène de Privas.

En tout état de cause, si la communion de Privas n'est pas réelle, celle de Charmes ne l'est pas non plus. Car c'est en tant que Pasteur réformé que je la donne. Si ma communion est vive, celle de Privas aussi, et il faut nous faire catholique sur le champ. Mon ministère est de rétablir la vérité **[13]** mais non de changer des coutumes et une situation de fait, que j'ai trouvée et que je n'ai pas créée.

(…) Notre sœur vous dira d'abord qu'elle ne comprend pas, car, affrontant alors ce problème, lors de notre dernier entretien, j'aurais cherché la solution dans le ministère que Dieu m'a donné. S. Paul, en vertu de son apostolat, donnait une communion authentique. Donc, je puis et dois prendre la même autorité.

Mais cette position est intenable. C'est ce que je vous demanderai d'exposer à notre sœur. Ma lettre est pour vous deux ; cela me gagne du temps de n'écrire qu'une fois. Position intenable, dis-je, car je n'ai pas comme S. Paul, vu Jésus ressuscité. Ma certitude est de marcher dans la vérité de Jésus-Christ par une assurance intérieure de ma pensée. Je ne puis pas copier S. Paul ou les apôtres.

C'est ainsi que je suis amené à penser que Jésus est réellement présent dans la Cène protestante, sans que les protestants le sachent. Ma tâche est de le leur révéler. Votre participation à la Cène de Privas serait un acte de collaboration à mon ministère.

4 juin 1941

[14 – Copie de la lettre originale]

Sur l'anticatholicisme

« Enfin, ce qui me frappe dans ce contact, c'est une passion anti-catholique, la volonté arrêtée de faire vibrer cette corde pour chauffer nos Ardéchois, la conviction (sincère au fond ?) que le protestantisme est la seule vérité révélée, dont le catholicisme s'était écarté et continue de s'écarter »

[13 en bas – Copie de la lettre originale]

« P.S. : Ce livre de Solovieff est extraordinaire. De ce que je connaissais de lui, je ne me souvenais pas qu'il eût une pensée si proche de la mienne sur certains points capitaux.

Votre en Christ ».

L. Dallière
Pasteur

27 octobre 1941

[19 – Copie de la lettre originale]

« Après l'année de la mort, puis celle de la captivité dure, l'Eglise entre dans une année de captivité adoucie. Ce sera une année de croissance et de transition ».

20 décembre 1941

[14 – Retranscription par F. Lovsky]

« J'apprends cet hiver la force des liens de l'Esprit entre des êtres placés, pour ainsi dire, dans des sphères différentes : Madame Manson dans la communion des saints trépassés, M. Eldin et M. C… dans la captivité ; vous-même et plusieurs autres dans l'éloignement. Cette communion n'est possible que si elle a un centre tangible, qui ne saurait être que le pain eucharistique (…) Que ce soit vraiment "son corps" par-delà toute explication qu'on en peut tenter »

[26 – Retranscription par F. Lovsky]

« … Ceux qui soutiennent le poids central du combat, pour maintenir contre toute la puissance démoniaque (cf. la fin du Ps. 23) la Table sainte dressée ici. Il faut une "garde" sur place, un "dernier carré" ».

« Les peines et les luttes de mon œuvre pour l'unité du corps de Christ ».

12 mai 1942

[26 – Retranscription par F. Lovsky]

« Je ne puis nier que le travail accompli est de Dieu ; et je crois que j'ai quelque chose à dire qui est de Dieu. Je suis plus incertain sur les moyens de réaliser ma vocation. C'est du reste un domaine où on ne peut que se laisser guider pas à pas. Je ne vois pas encore la pleine lumière sur la question de la Cène ; c'est vraiment là qu'il y aura un tournant décisif, quand Dieu voudra ».

Excursus sur le projet de thèse de L. Dallière [p. 33-41]

F. Lovsky écrit : J'ai découvert dans cette correspondance :

1. Combien Mlle Mathieu avait participé à la préparation de la thèse qu'il avait envisagé d'écrire.[10]
2. Combien M. Dallière s'était impliqué non pas dans un travail universitaire, mais dans la compréhension de son temps. J'avais été longuement intrigué au sujet de l'abandon de la thèse. J'en comprenais les raisons – l'impossibilité de travailler en bibliothèque, la paroisse, l'Ecole, la préparation de l'Union de prière. J'imaginais que M. Dallière travaillait les Pères de l'Eglise, dont il me dira un jour : « Les Pères étaient antisémites ».

Or j'ai découvert que c'est la pensée du XIXe siècle, antijuif, que M. Dallière a exploré. Avec un génie historique et une perspicacité extraordinaires. Comme s'il voulait comprendre le régime de Vichy et la pensée de l'opinion publique de son temps. Mais cette recherche, qui s'éloignait de la thèse elle-même, a contribué, me semble-t-il, à lui faire abandonner un projet qui tardait à être mis en forme.

Vous me pardonnerez de m'être intéressé à cette recherche que j'ai faite à partir de 1950, et qui m'a encore rapproché de M. Dallière.

C'est en 1942 que M. Dallière a associé Mlle Mathieu à la thèse qu'il comptait faire. J'en trouve une première mention dans une lettre du 2 février 1942 :

20 février 1942
[33 – Copie de la lettre originale]

« Je travaille aussi un peu la théologie. Je pense rédiger une thèse sur le mystère de l'Eglise composée des Juifs et des Païens ».[11]

12 mai 1942
[33 & 34 – Copie de la lettre originale]

« Je vous suis très reconnaissant de toute la peine que vous prenez pour mon travail. D'après vos lettres, je vais vous dire ce qui m'aiderait le plus.

Je serais heureux d'avoir une analyse de *La France juive* de Drumont, avec quelques extraits. Il faudrait noter surtout ce qui a trait aux rapports entre la question juive et la Révélation. L'an- [34] tisémitisme ne m'intéresse pas en soi (causes raciales, psychologiques, économiques ; etc.) mais dans ses rapports avec le plan prophétique de Dieu. Côté négligé en général du reste.

Inutile de vous plonger dans Lods et Guignebert, à moins que cela ne vous intéresse personnellement. C'est de la critique libérale de l'A.T.

Qu'est-ce que le Lagrange, également le Weil et le Péreire que vous avez trouvés ?

Je serai très reconnaissant que vous copiiez l'article du P. Fontagnoul, S.J. dont vous me parlez.

Si vous pouvez envoyer l'ouvrage de [? Picoud] sur l'antisémitisme, et la brochure récente, que vous avez trouvée, j'en serais content.

J'ai un espoir de recevoir *Le salut par les Juifs*.

PS : Donnez-moi les indications bibliographiques complètes sur les ouvrages que vous [? anlysez] : auteur, titre, date de la 1ère édition si possible, date de l'édition consultée, nom de l'éditeur, nombre de volumes.

---

[10] Dans les archives de l'Union de prière, un carton est consacré à ces recherches du pasteur Dallière sous l'intitulé : « Le mystère de l'Eglise composée des Juifs et des Païens ». Un dossier rassemble toutes les notes de lectures envoyées par Mlle Matthieu.

[11] Le 19 octobre 1941, et à la demande de Marc Boegner, un exposé avec le même titre sera fait par le pasteur Dallière devant les collègues de l'Eyrieux. Il s'agissait de fortifier la résistance spirituelle et concrète des églises réformées aux mesures anti-juives décidées par le gouvernement de Vichy.

23 mai 1942

[34 & 35 – Copie de la lettre originale] Mlle Mathieu avait une puissance de travail impressionnante.

« J'ai reçu votre lettre du 18, les deux livres, et votre dernière lettre contenant les notes de lecture. Je vous remercie profondément de l'ensemble. Je suis émerveillé de votre travail. Vous avez avancé plus vite que moi ! Il est vrai que, ces derniers temps, je me suis plutôt appliqué à mon autre thèse sur le baptême.

Je vous renvoie vos notes sur *Le salut par les Juifs*, puisque j'ai pu recevoir le livre de Paris. C'est évidemment l'ouvrage qui a le plus de valeur profonde parmi tout ce que vous avez lu. Mais tout est intéressant et même très intéressant.

Je ne suis pas déçu par l'ouvrage de Gougenot des Mousseaux.[12] Pensez que cela date de 1869 ! Ce livre a une valeur prophétique. Et puis, les traits essentiels de l'antisémitisme y sont formés. C'est une source pour tout le mouvement subséquent. Si vous pouviez en reprendre l'étude, j'en serais content. Ce que vous pourriez rechercher à travers une 2ème lecture, c'est :

a) Tout ce que ce livre laisse entrevoir sur l'auteur lui-même – ce qu'il fait, sa religion, comment il a été amené à penser à la question juive.
b) Par quels ouvrages antérieurs à lui a-t-il été aidé ? Dépend-il d'un antisémitisme prenant naissance entre 1791 et 1869, et dont on trouve des traces chez Balzac p. ex., ou bien se réfère-t-il à un antisémitisme traditionnel dans l'Eglise ? – Il me semble qu'on peut faire dater l'antisémitisme actuel du livre de G. des Mousseaux : la suite n'apporte pas grand-chose de nouveau, qu'en pensez-vous ?

Comme vous le dites, tout le courant Péreire-Weill-Fleg est très intéressant aussi. Peut-on assurer au sûr qu'Isaac Péreire est juif ? Tout cela va rejoindre la question du christianisme social, de la personne de Léon XIII.

Je reviens à la période 1791-1869. Il serait bien précieux de savoir s'il y a eu à cette époque un antisémitisme systématique. Y en aurait-il aussi p. ex. chez de Maistre et Bonald ? Comment pourrait-on le savoir ? Si vous pouviez me mettre en rapport avec ce chanoine Vernet, s'il vit toujours, ou avec un de ses continuateurs, vous me rendriez grand service. Je laisse cela à votre initiative et à votre prière. Car tout cela n'est pas seulement travail intellectuel, mais c'est l'œuvre de Dieu : et il y a place pour la prière et la direction de l'Esprit.

Vos notes sur les ouvrages que vous avez trouvés seront les bienvenues : J. Martin, *L'apologétique traditionnelle* ; M. Soullier, *La désolation du peuple juif*, et Leroy-Beaulieu. Regardez de près les bibliographies : cela donne souvent des indications utiles, non seulement pour trouver d'autres lectures, mais encore pour savoir le développement et les ramifications d'une question.

On aimerait trouver ce Leo Baeck, *Histoire du judaïsme dans l'Eglise* – mais sans doute faut-il se contenter de ce que Weill en dit.

Je ne sais comment vous remercier de ce travail. Ces lectures confirment des intuitions que j'ai eues et m'encouragent à avoir confiance en moi-même, vertu difficile ».

[19 – Copie de la lettre originale]

P.S. Quand vous retournerez à Toulouse, voudriez-vous voir dans une ou deux librairies (neuf ou d'occasion) si vous ne trouveriez pas des libres de Bloy ? Je serai désireux d'avoir toute son œuvre. Voici les volumes que je possède déjà :

La femme pauvre
Le sang des pauvres
Le salut par les Juifs
Les dernières colonnes de l'Eglise
Vie de Mélanie écrite par elle-même
Le fils de Lois XVI

A part ceux-là, vous pourriez acheter tous les titres que vous trouveriez, si du moins vous en trouvez ! Ce que je désire le plus, c'est son roman "Le désespéré" sur lequel je n'ai pu encore mettre la main.

Par la même occasion voudriez-vous chercher les Balzac qui me manquent encore pour compléter son œuvre que j'ai cherchée depuis l'armistice avec un zèle de collectionneur. J'ai réuni à peu près tout, mais il me manque :

Les Chouans. Une passion dans le désert.
La fausse maîtresse + La vendetta,
Sarrasine, Facino Cane »

---

[12] Roger Gougenot des Mousseaux (1805-1876) journaliste et écrivain proche des milieux de la droite monarchiste. Il est l'auteur d'un des premiers ouvrages antisémite : *Le Juif, le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens*, 1869.

[Texte collé] A part les Chouans, ce sont des nouvelles rarement publiées seules. Mais si vous les trouvez au milieu d'autres titres, vous pouvez prendre le volume entier. J'en serai quitte pour avoir quelques textes en double à cause du caractère hétéroclite des éditions que j'ai réunies.

Merci beaucoup. Mais ne perdez pas de temps là-dessus si vous voyez que c'est trop long ou difficile.

Encore merci et toute mon affection.

(Suit une liste des œuvres de Léon Bloy déjà acquises et encore à trouver)

2 juin 1942

[35 & 36 – copie de la lettre originale]

« Je vous remercie bien vivement de vos deux lettres. Vous m'apportez, de tous côtés, une aide inappréciable.

Que je vous dise en hâte que je possède *L'essai sur l'inégalité des races humaines* de Gobineau. Je viens justement de le retirer d'une caisse de vieux livres, ainsi que le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, qui a aussi des idées très nettes sur les Juifs.

Je suis heureux que vous ayez *Le Désespéré* de Bloy et que vous puissiez me le prêter si vous n'en trouvez pas un exemplaire à acheter. D'après ce que je sais de Bloy, c'est un livre qui doit avoir une grosse importance pour qui s'intéresse à l'apocalyptique.

A Montpellier vous pourriez voir tout ce que vous trouveriez à la Faculté protestante. [**Copié par transparence** : Le mieux serait de vous présenter à M. le professeur Arnal, rue d'Alger, qui doit présider ma soutenance et [?] dire que vous venez de ma part. Il vous [?] à la Bibl. même si elle est fermée, et vous pourrez demander à emprunter…]]

En plus de la liste que vous avez, cherchez tout spécialement le commentaire de S. Thomas sur le Cantique des cantiques (C'est là que S. Thomas aborde mon sujet). Voyez la collection Migne, et ce qu'ils pourront avoir d'autre. Naturellement c'est en latin, mais la Faculté accepterait p.ê. de vous le confier pour moi.

Enfin pour le P. Bonsirven, cela paraît la bonne voie, mais je vais attendre quelques jours pour y réfléchir, car cela implique un déplacement à Lyon un jour ou l'autre (la seule chose intéressante serait d'avoir une audience du P.) et je ne sais quand je pourrais m'absenter, ni non plus si je puis affronter la dépense. Je veux aussi en parler aux autorités eccl. Réformées. Donc merci infiniment, et ne soyez pas étonnée si je vais lentement.

Je vous écris en hâte, je crois que je vous dis l'essentiel. Ah ! encore, je ne sache pas qu'il y ait grand-chose chez de Maistre sur les Juifs – mais chez Bonald, si : et encore je ne connais aucun texte de ce dernier et aimerais beaucoup le connaître, c'est de ce côté surtout qu'il faudrait chercher.

19 juin 1942

[36 & 37 – copie de la lettre originale]

« J'ai bien reçu le livre du P. Bonsirven, ainsi que votre lettre datée de dimanche dernier et accompagnant vos copieuses notes. Merci beaucoup.

Vous travaillez plus que moi. Il est vrai que, en ce moment, ma pensée évolue assez vite ; le plan, le but de la thèse se précisent. Un jour, peut-être, je pourrai vraiment m'y mettre.

[37] Je suis content que vous ayez revu plus à fond le G. des Mousseaux. Quant au chanoine Soullier, c'est vraiment un précurseur pour moi. Il donne une note qu'on entend rarement : et c'est la note juste. Il rattache son idée au *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet : cela marque la justesse de ses vues. Le livre de Bossuet, avec *La cité de Dieu* de S. Augustin, ce sont les deux grandes étapes de la pensée chrétienne en philosophie de l'histoire.

Ceci me rappelle de vous demander si vous pouviez emprunter pour moi à Montpellier le livre de Bossuet sur l'Apocalypse – ou, à défaut le lire vous-même. (…)

Quel bonheur que vous ayez trouvé des Bloy – Lisez-les tranquillement. Si vous en faites un seul paquet, l'envoi vous reviendrait peut-être moins cher ? Puisque vous croyez avoir Le Désespéré dans vos caisses, il n'y a que demi-mal à ne pas le trouver en librairie. Hélène Du[?mez] possède un Stan. Fumet sur Bloy qui éclaire beaucoup de choses : pensez à le regarder quand vous viendrez, cela vous intéressera.

Ce serait bien si vous pouviez trouver quelque chose de ou sur Bonald, en rapport avec les Juifs. C'est un auteur qu'il vaudrait aussi la peine d'emprunter à Montpellier.

Quant à Renan, on peut le laisser de côté. Trop dilettante.

Puisque le RP Pousolle est un peu au courant, par votre collègue, de mes recherches, j'ai pensé qu'il était plus courtois de lui envoyer un mot pour le remercier de son offre de parler de moi au P. Bonsirven, tout en lui disant que je préfère différer cette démarche jusqu'à ce que mon travail soit un peu plus avancé ».

15 juillet 1942
[37 – copie de la lettre originale] Après avoir dit qu'il s'est plongé dans Bloy…

« Prenez aussi ce que vous trouverez de Bonald, neuf ou d'occasion.
J'ai commencé à rédiger un chapitre, mais je ne sais pas si je pourrai aller très loin ?

4 août 1942
[20 – copie de la lettre originale]

« J'ai reçu très vite votre paquet de livres, et je vous en remercie beaucoup. *Le Désespéré* est un très beau livre, le plus beau de Bloy, je trouve, et en somme le seul qu'il ait écrit. Il se complète par *La Femme pauvre*, qui ne vaut pas le premier, je trouve : c'est plutôt comme une sorte de complément. Il y a vraiment une grande puissance dans *Le Désespéré* : le style, la vie du cœur humain dans la souffrance, et l'intuition philosophique et théologique d'une grande doctrine de l'espérance, qui manque à l'Eglise ».

« Pour l'année prochaine, c'est comme vous le dites, à la grâce de Dieu ! Ce sera la 4ème année de la guerre, la 3ème de la défaite et de la captivité. Quelle sera sa couleur spéciale ? Pour l'Eglise de Charmes, la 2ème année, celle qui vient de s'écouler, a été celle de la mort de Madame Manson et d'autres épreuves encore : année très douce cependant et beaucoup plus près de Dieu que les précédentes ».

25 août 1942
[38 – copie de la lettre originale]

« Je ne fais rien pour le moment pour le Rabbin Kaplan. Si je vais à Lyon cet automne, je chercherai à le voir.

Vous serez heureuse de savoir que la rédaction de ma thèse a un peu avancé. Il y a environ le quart de fait. C'est peu. Mais une fois le travail commencé, la vitesse peut recevoir un coefficient d'accélération. Plaise à Dieu.

On m'a donné un petit art. du P. Bonsirven, où il dit de prier pour que Dieu envoie des apôtres pour les Juifs. Il cite une ligue de prière fondée en 1905 à cet effet, et qui compte près d'un million de membres. Je crois donc que c'est juste que ce soit lui que je voie ».

29 août 1942
[26 & 27 – copie de la lettre originale / lettre de Mlle Trachtenberg]

« Le dimanche 8 février nous avons eu une réunion au temple qui a été bien émouvante. M. Dallière nous a lu toutes les lettres de M. Eldin depuis qu'il est en captivité. Il est libéré maintenant de certaines corvées pour pouvoir s'occuper des protestants du camp, prenant le travail d'aumônier de plus en plus, sans en porter le titre, mais les autorités par la force des choses, lui reconnaissent de plus en plus cette place. Il y a eu 21 communiants à Noël. Ils ont fait le culte et puis la Sainte Cène dans les lavabos, bien heureux d'avoir ce local.

Jusque-là ils avaient eu la chapelle catholique mais il y avait des difficultés et ils n'en disposaient plus.

[27] Ils prient tous les jours entre eux et la possibilité de faire le culte à Noël a été un exaucement de prière après bien des difficultés.

Il est impossible de se procurer du vin là-bas et ils étaient bien embarrassés pour célébrer la Sainte Cène. Ayant eu vent de cette difficulté, un prêtre catholique est venu offrir à M. Eldin du vin de messe. M. Eldin avait quelques scrupules à accepter car chez les catholiques, seul le prêtre a le droit de le boire. Mais ce prêtre a fait tomber toute objection. Cela est bien beau !

M. Eldin aimerait bien célébrer plus souvent la Sainte Cène et a demandé à M. Dallière de lui envoyer du vin ce qui va être fait. M. Dallière voulant associer la paroisse à cet envoi, a béni le vin le soir de cette réunion avant de l'envoyer en Allemagne.

L'œuvre de M. Eldin paraît vraiment belle : conversations individuelles dont les fruits paraissent déjà dans les vies des cœurs qui se donnent à Dieu par son ministère ».

29 août 1942
[38 – retranscription par F. Lovsky] J'accorde une évidente importance à ces lignes d'une lettre à Mlle Mathieu, après la rafle du Vel d'Hiv.

« Situation assez lourde ».

[38 – Retranscription de F. Lovskt & copie de la lettre originale] M. Dallière écrit dans le style que l'époque exigeait :

« Grand poids de souffrance aussi, devant ce qui se passe pour ceux qui sont l'objet de ma thèse ».

Octobre ou novembre 1942

[14 – copie de la lettre originale] Ces indications :

« Si vous trouvez qq ch intéressant la thèse, j'en serai heureux. Depuis fin août je n'ai plus écrit, mais je compte m'y remettre une fois l'année en train ».

14 novembre 1942

[14 – copie de la lettre originale] (à propos d'un pasteur)

« Je crois qu'on peut recevoir des lumières de Dieu par celui qui est en place, simplement parce que Dieu l'a mis là et parce qu'on est soi-même où l'on doit être ».

[14 – copie de la lettre originale]

« Je vous suis reconnaissant de ce que vous êtes et faites pour moi. Je suis content que vous ayez trouvé le Toussenel.[13] Je vous envoie la liste des L. Daudet[14] que j'ai. Ne rencontreriez-vous pas des Fabre-Luce qui viennent de paraître : « Journal de la France » ou qq ch. Comme cela ; c'est peut-être intéressant ».

3 décembre 1942 (Il écrit pour expliquer qu'il lise Léon Daudet. La lettre est maculée. J'ai fait mon possible pour qu'elle soit déchiffrable)

[20 – copie de la lettre originale]

« Merci de la [??] vous prenez pour les Daudet. Vous trouvez [??] que mon goût de cet écrivain e[s]t futile (mais vous savez que j'aime aussi et pratique [??]) Pourtant L. Daudet est intéressant comme moraliste et témoin d'une époque ; et puis il [??] à sortir de la [??] moraliste et mieux comprendre la vie des vrais gens ».

39 – copie de la lettre originale] On voit bien que c'est l'antisémitisme qui intéresse M. Dallière par cette remarque au travers de la lettre du 3 décembre 1942. Mlle Mathieu était à Avignon et elle explorait ce qui concerne les Juifs du Contat.

« Je ne crois pas qu'il vaille la peine [? pour vous-même] de faire des recherches sur les Juifs du Contat. D'après les notes que vous m'avez envoyées il ressort que ce fut un peuple [?] qui n'eut guère d'histoire.

Je suis bien [embarassé] pour répondre à vos lettres et à vos envois si dévoués : vos notes très intéressantes (Toussenel en particulier), et puis le livre extraordinaire de Mgr de Bovet. Le qualificatif vous paraîtra un peu fort peut-être : mais vraiment qq ch doit vous guider quand vous cherchez des livres ! C'est la 1ère fois que je trouve une étude sur l'Apocalypse comme [? j'aimerais ….] en cherchant la concordance avec le plan du mystère de l'Eglise dans S. Paul. [??] je ne vois pas du tout [? **le reste de la lettre est difficilement déchiffrable**]

Sans date 1942

[21 – copie de la lettre originale]

« P.S. : Que trouve-t-on chez les libraires en Avignon ? J'aimerais m'initier à l'œuvre des jeunes philosophes du désespoir : MM Sartre et Camus. Je ne possède qu'un recueil de nouvelles du premier, *Le Mur*, et un opuscule du second, *Le mythe de Sisyphe*. Si vous trouviez autre chose, voulez-vous le prendre ? Soit roman, théâtre ou œuvre philosophique, puisqu'ils s'expriment par tous ces moyens. A part cela, je ne vois pas grand-chose d'intéressant en ce moment. Je possède le *Homo viator* de Gabriel Marcel qui vient de paraître.

---

[13] Alphonse Toussenel (1803-1885) auteur du livre : *Les Juifs, roi de l'époque*.

[14] Léon Daudet (1867-1942) : Fils aîné de l'écrivain Alphonse Daudet, il aura une carrière d'écrivain, de journaliste et d'homme politique. Connu pour son engagement dans l'Action française, il avait été antidreyfusard et se fera défenseur de la monarchie. Auteur prolifique, il est une des plumes de l'antisémitisme de l'entre-deux guerres.

En occasion, en attendant des réimpressions, j'aurais aimé trouver du Barbey d'Aurevilly (dont je n'ai rien) – Les *Lundis* de Sainte-Beuve – Les Divagations et les vers de circonstances de Mallarmé – *l'Axël* de Villiers de l'Isle-Adam. Je vous le dis à tout hasard.

Enfin (malgré le légalisme dont je [? semble] imbu) je ne dédaigne pas un bon roman policier – en particulier les Simenon, qui ont quelque chose d'intéressant comme psychologie et reflet de l'époque ».

21 décembre 1942

[39 – copie de la lettre originale1]

« L'occasion, ni la force de reprendre ma rédaction ne m'ont pas été rendues encore ».

18 janvier 1943

[2 – copie de la lettre originale1]

« Mais que je vous dise mes nouvelle, vous savez que je suis patraque depuis Avignon surtout. En particulier essoufflé et trop sensible de la gorge. J'ai consulté un médecin de Valence. Il me trouve un goitre plongeant, c-à-d qui s'est développé insidieusement dans l'intérieur du cou et de la cage thoracique. Il faudrait une intervention chirurgicale. J'ai en tous cas demandé un congé pour février-mars. Et puis, je vais voir. Je crois qu'il ne faut pas avoir de système : guérison divine (si Dieu veut) ? chirurgie ? Je suis presque un peu tenté aussi par l'homéopathie ?

[39 – copie de la lettre originale1]

« Notre sœur Doucia a eu, indirectement, de mauvaises nouvelles de sa mère, privée de sa liberté comme on fait aujourd'hui. Aucune nouvelle directe depuis le 16 décembre ».

16 mars 1943

« Bien chère Mademoiselle et sœur,

J'ai reçu les Lawrence et les ai étudiés avec un très grand intérêt. Je vous en remercie beaucoup. C'est la nature prophétique de cette œuvre qui est passionnante. Nous sommes dans la pénombre de l'étoile du matin : c'est tout à fait cela. Le dieu attendu, Quetzalcoatl, ou le sexe plus profond que l'amour, me paraît surtout une naïveté. Mais le refus de l'amour-sentiment, de l'intellectualisme bourgeois, et de la technique bolcheviste, place Lawrence dans le courant qui va de Nietzsche à… Maurras, et auquel de Maistre n'est pas étranger : celui des hommes qui échappent à l'emprise de l'or-dieu, et cherchent un équilibre entre la puissance vitale et la raison. Cela peut paraître un paradoxe, et le feu caché dans la divinité lawrencienne peut tout jeter par terre ; il me semble qu'il y a néanmoins chez lui une volonté très probe de ne pas sacrifier l'esprit à la chair, mais de les transcender dans une synthèse de puissance. Dire qu'il y ait réussi, c'est une autre affaire.

Il devient à peu près impossible de trouver des livres. Même ce qui paraît est raflé très vite. Continuez de me dire ce que vous dénichez en Avignon. Je vous emprunterai, ou déroberai même, selon ma convoitise. A charge de maigre revanche. J'ai trouvé les Poucel II, III, IV. Le I serait épuisé chez Plon.[15] Je cherche toujours des livres : mais j'en ai peut-être sous la main déjà plus que je ne lirai jamais. Il n'y a donc pas lieu de se tracasser ».

[15 – Copie de la lettre originale] La seule allusion à Marthe Robin

« Je n'ai pas entendu parler des apparitions de Montmeyran, mais seulement d'une stigmatisée à Châteauneuf de Galaure (je crois), dans la Drôme également, au sujet de qui j'ai quelques renseignements de première main. Voilà Mgr de Valence chargé de bien grandes responsabilités ! Un mouvement assez fort semble se dessiner même en France en faveur des apparitions de N.D. de Fatima, au Portugal (1917). Le pape régnant semble s'y intéresser de près. Je ne suis pas sceptique par principe à l'égard de ce surnaturel. Mais je n'y verrai qu'une portée assez limitée ».

[22 – Retranscription par F. Lovsky]

« Je me sens faible mais plus vivant de jour en jour. Seulement je ne peux pas supporter d'être surchargé ou d'aller trop vite ».

---

[15] Il s'agit sans doute du Père Victor Poucel, S.J. (1872-1953). Il fut l'auteur d'une série en 5 volumes, « Mystique de la terre », éditée chez Plon

[22 – Copie de la lettre originale] M. Dallière marque une grand intérêt aux livres de D.H. Lawrence, l'écrivain de *L'amant de lady Chatterley* :

26 mars 1943

[15 – Copie de la lettre originale]

« Je suis très frappé de la vitalité spirituelle du mouvement catholique de Lyon. Le P. Montuclard et ses cahiers "Jeunesse de l'Eglise", fruit de la recherche d'un groupe de prêtres depuis plusieurs années, vont exactement dans le sens que j'ai cherché toute ma vie : une communauté réelle de chrétiens, les liens "justes" entre les êtres aussi nécessaires que la sainteté personnelle. Ce Père trouve que le catholicisme périt d'individualisme au-dedans de lui. Et puis, il y a l'abbé Couturier et son mouvement irénique d'unité avec les séparés ; le P. de Lubac et le scolasticat jésuite, hardis et ouverts au point de vue théologique. Loué soit Dieu. Si vous venez à Pâques, vous regarderez les publications que j'aurai pu faire venir de ces côtés ».

[22 & 23 – Copie de la lettre originale]

« Je n'avais pas entendu parler de la tentative communautaire de Lawrence. Cela m'intéresse beaucoup. Des chrétiens ont cherché dans cette voie avec le correctif de l'ascèse ; il semble qu'il y a eu des "mariages" volontairement vierges dans l'église primitive. Au Moyen Âge on a peut-être un peu tourné autour du même point, quand on a cherché à rapprocher un couvent d'hommes et un couvent de femmes (Ste Brigitte de Suède). Chez les sectaires protestants du XVIe siècle, il y a eu des mariages [? spirituels] beaucoup moins purs. Je crois que tout cela est voué à l'échec, mais il doit y avoir un mystère que la Résurrection révélera. Mystère trop pur pour être saisi dans ce corps, où les choses s'embrouillent irrémédiablement (c'est l'inverse de l'Islam qui transpose la chair dans l'autre vie). Il est remarquable que Lawrence qui, par la désespérance, a cherché l'espérance, l'étoile du matin, la résurrection, ait associé à cela le problème du couple. En cela je ne lui dénierai pas le titre de prophète que lui donne un des préfaciers. Mais prophète dans les ténèbres : d'autant plus extraordinaire : l'aveugle-né qui vous parlerait de la lumière autrement et mieux que les clairvoyants. – J'ai peu goûté et mal compris kangourou, sauf dans la partie réfractaire à l'ordre social, qui ne manque pas d'humour.

[40 – copie de la lettre originale1]

« Merci infiniment pour vos notes La tour du Pin.[16] Je serai heureux de voir le *Cahier Jaune* et le Voltaire, et j'accepte bien volontiers que vous copiez le ch. De S. Bernard. Très remarquable que les Juifs arrivent par le Cantique. C'est la même chose que pour S. Thomas d'Aquin. Si jamais vous mettiez la main sur le 2ème commentaire du Cantique de ce dernier, ce serait précieux ».

7 avril 1943

[40 – Retranscription par F. Lovsky]

« Sans vous je n'aurais pu amener cette thèse à bien. Je n'ai pas encore repris la rédaction, mais je sens que ma pensée se mûrit. Le « Voltaire antijuif »[17] ne m'a pas été inutile. Les idées se forment en moi le plus souvent dans un dialogue, en causant ou en lisant. Ce fut le cas pour cette lecture où le meilleur est constitué par les notes historiques ».

---

[16] Il s'agit probablement du poète Patrice de la Tour du Pin (1911-1975) ; on trouve mention sur Internet d'un recueil inédit intitulé le Cahier jaune. Mais peut-être s'agit-il de René de la Tour du Pin qui fut membre actif de l'Action française. La référence à Voltaire est expliquée dans la note ci-dessous.

[17] Sans doute l'ouvrage de Henri Labroue (Paris, 1942) : compilation de tous les passages des œuvres de Voltaire où il est question, souvent de manière très négative, des Juifs.

9 août 1943

[22 – Copie de la lettre originale]

« Je vous écris tardivement, étant monté à Chalencon, où je suis pour quelques jours. J'espère que vous n'avez pas été inquiète sur le sort des 2 Lawrence qui me sont bien parvenus et que j'ai lu l'un et l'autre avant de partir. Je vous en remercie bien.

Je vous suis très reconnaissant de m'avoir fait connaître Lawrence. Pour moi, il est une sorte de précurseur, qui tâtonne dans les ténèbres, loin de Christ, mais qui pressent les réalités des temps actuels : un peu comme Nietzsche, Proudhon (que je connais mal), Georges Sorel, - dans un tout autre sens Mallarmé. En eux-mêmes, de tels esprits peuvent faire beaucoup de mal, et leur lecture n'est pas à conseiller. Mais repris en Christ, ils sont éclairants et émouvants. Lawrence tourne autour de la Résurrection des corps, qu'il ne peut atteindre, mais au nom de laquelle, sans la connaître, il repousse du pied tout un amas de métaphysiques conventionnelles. Ses lettres sont intéressantes par la hardiesse de la "direction spirituelle" qu'il exerce, sur la base de son expérience personnelle avec Frieda ».

[23 – Retranscription par F. Lovsky]

« Pour moi ces temps-ci, je reçois plus d'assurance dans ma vocation ».

[40 & 41 – Copie de la lettre originale] Cette précision et ce regard sur l'avenir

« Vous vous êtes beaucoup intéressée à mon travail, vous m'avez beaucoup aidé. Je vous demanderai de prier fidèlement pour ma thèse. Mon état de santé m'a forcé de l'abandonner depuis un an. J'aimerais la reprendre, pourtant j'ai d'autres tâches (je voudrais faire un "catéchisme pour adultes") et je ne suis pas fort. Vos prières m'aideraient et me seraient précieuses.

Je voudrais aussi vous convaincre qu'il n'y aura pas de nouveau Moyen Âge. Les barbares du IVe siècle venaient vers le christianisme. Les barbares modernes s'enfuient hors du Christianisme(…)

Parmi les livres dont je vous ai donné la liste à Pâques, deux de ceux que j'aimerais le plus connaître, au moins par vous sont le Gougenot des Mousseaux et le Bernard Lazare. Si nous pouvions [?] les milieux catholiques, être mis en relation avec un érudit ayant étudié la question juive, ce **[41]** serait une Providence ! Le spécialiste dans les grands dictionnaires de théologie catholique est le chanoine Félix Vernet, qui a été professeur à Lyon. L'est-il encore ? Sinon a-t-il laissé un continuateur ? Pourriez-vous vous en enquérir à Toulouse ?

Merci infiniment de toute votre peine ».

14 décembre 1943

[15 & 16 – Copie de la lettre originale]

« Ne doutez pas de moi quand je n'écris pas. Les liens de Dieu ne dépendent pas des signes qui les expriment. Dans ce qui est pour nous l'inconscient, l'im-perçu, dans le silence, l'œuvre du Dieu amour et Esprit se fait.

Je suis reconnaissant de votre mise au point si nette après votre dernière visite (par votre lettre de fin octobre). De loin, il m'est difficile de vous conseiller. Je note toutefois quelques principes qui pourraient être matière à entretien :

(a) Faites une part à l'éducation protestante qui **[16]** nous persuade à tort que les tendances mauvaises (concupiscence) sont des péchés. Il n'y a péché que par un acte de volonté, lequel s'incarne dans un acte saisissable, ne serait-ce qu'un rêve retenu et caressé pour une jouissance d'orgueil. – Il y a donc un "fond mauvais" qui persiste en nous après le baptême et jusqu'à la mort, mais qui n'est pas par lui-même coupable.

(b) Pratiquez la confession, pour ce qui concerne les péchés précis, saisissables. Confessions envers Dieu et devant lui, dans le secret. Si vous y étiez guidée par une conviction intérieure, la confession devant un serviteur de Dieu vous est possible. Je n'aurais garde de la rendre obligatoire ! Mais je suis contraint intérieurement de la recevoir des âmes qui en éprouvent la nécessité – et de leur donner une vraie absolution selon Jean 20/23.[18] De toutes manières il y a dans la confession un grand moyen de progrès ».

(c) [Lu par transparence ; les mots manquants sont entre crochets] : D'ores et déjà, vous êtes liée à ma [per-]sonne et à mon œuvre d'une manière [pro-]fonde. Vous n'êtes ma paroissienne qu'à [titre ?] d'« hôte » (« L'étranger qui est dans tes portes ») [de ?] passage. Mais, sur cette base matérielle [un] peu étroite, la communion et la collabo[ration] en l'Esprit sont déjà grandes.Aussi, « O[ubliant] ce qui est en arrière », vous pouvez d'[une] manière positive, développer ce qui est [déjà] donné et qui ne fera, Dieu voulant, q[? la lettre est coupée à cette hauteur et seul un mot est encore lisible] d'encouragement… »

---

[18] « Ceux à qui vous pardonnerez les péchés, ils leur seront pardonnés; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus ».

27 décembre 1943
[20 – copie de la lettre originale]

« Je me rappelle un livre très beau que j'ai eu la sottise de ne pas garder, le *Sparkenbroke* de Charles Morgan ; le romancier platonicien de *Fontaine* etc. Le connaissez-vous ? Il joint l'art, la Mort et l'amour dans une sorte d'intuition [?] et suprême ».

17 janvier 1944
[41 – copie de la lettre originale] Dernière indication relative à la thèse qui à cette date n'est pas encore abandonnée.

« Je vous remercie beaucoup des livres reçus ce matin, et qui me font grand plaisir, ainsi que de votre lettre, arrivée il y a peu de jours. Il ne faut pas vous excuser de m'envoyer ces ouvrages : au contraire, vous me rendez grand service. Je désire rédiger maintenant, mais je n'ai pu encore m'y mettre. Tant qu'un chapitre n'a pas reçu le point final, il est encore temps de l'enrichir d'une nouvelle information ».

12 avril 1944
[24 – copie de la lettre originale] L.D. demande à Mlle Mathieu de lui trouver *L'Invitée* de Simone de Beauvoir

« Je suis extrêmement touché que vous ayez pensé à m'envoyer votre *Sparkenbrocke* avec un autre Morgan. J'aurai beaucoup de joie à relire Sparkenbroke qui m'avait fait, à l'époque de sa traduction, une grande impression. Je lis L'Invitée. Quelle désespérance que ce monde du Paris de 1939. Les êtres sont vidés de substance et cherchent dans le brouillard une réalité d'eux-mêmes qui leur a échappé ! »

22 avril 1944
[24 – copie de la lettre originale]

« J'ai lu *Le Fleuve étincelant* avec beaucoup d'intérêt. Je ne me suis pas encore remis à *Sparkenbroke*. J'ai été très occupé au dehors.

Vous ai-je dit que j'ai lu *L'invitée* ? J'ai été content d'avoir ce contact avec les pauvres types de 1939. Mais quelle déliquescence de la pensée et de l'énergie humaine ! Trop profonde pour être guérie, hélas ! par un redressement factice et verbal !

22 mai 1944, A propos de la confession :
[16 suite – Retranscription par F. Lovsky]

« Ne vous tourmentez pas trop sur le problème de la confession. Nous avons le privilège d'aborder ces choses avec plus de souplesse organique, vitale, que si nous étions dans le cadre romain ».

23 juin 1944
[27 & 28 – copie de la lettre originale]

[Partie collée] « Chère mademoiselle et sœur dans la foi,

Je pense avec beaucoup de compassion au temps de dépouillement et de contrariété que vous avez traversé et que vous traversez encore.

Comme vous l'avez pressenti, cette voie de notre Père céleste est nécessaire pour fixer un être à la place où Il l'a mis. Non que nous puissions rester éternellement en un lieu de la terre, mais si notre habitation est provisoire ici-bas, il s'agit quand même de mettre l'absolu dans le… »

Après avoir évoqué un cas particulier, M. Dallière écrit :

« Cela est d'autant plus nécessaire dans une œuvre comme la mienne, qui ne peut pas donner la Sainte Cène sur place aux âmes qui travaillent avec moi. Nous sommes loin de la "fréquente communion". Ceci non point par puritanisme janséniste, mais par une charité profonde pour l'Eglise Réformée et à travers elle, pour tout le corps visible de l'Eglise. Notre but n'est pas de faire mieux sur la terre que l'Eglise, avec ses messes répétées partout : mais de préparer la grande Cène universelle du Retour de Jésus. Nous devons donc croire que des grâces spéciales sont mises abondamment à notre disposition : dans la lecture de la Bible, dans la prière, et dans l'action constante du Saint-Esprit, pour suppléer à ce que pourrait [?

donner] dans une autre piété la communion plus souvent répétée. La Cène de Charmes est alors [28] une grande pierre fondamentale sur laquelle on est tout ce temps appuyé, sans avoir besoin de venir la toucher à intervalles rapprochés ».

8 décembre 1944
[28 – copie de la lettre originale]

[Partie collée] 3 Chère Mademoiselle et sœur,

Je vous remercie de votre bonne lettre et je veux aussi vous demander si vous serez des nôtres à Noël ? J'aurai peut-être une rencontre de quelques "disséminés" pour qui je garderai la Communion : ce serait sans doute le mercredi 27. Mais vous pourriez aussi… »

« Je ne crois pas que la vie d'étude soit incompatible avec une vie de prière ou un don absolu de soi-même. Le point où le monde (au sens néo-testamentaire) nous tient, serait la croyance en une 3ème civilisation. Il n'y en a que deux : l'antique et la chrétienne. Depuis la Renaissance, les 2 sont exploitées, vulgarisées, développées, si l'on veut dans le sens d'un humanisme, qui malgré tout, est une désintégration, et sans issue. C'est un jugement clair là-dessus que demande l'austérité de mon ministère. La vraie 3ème civilisation est sur le plan de la Résurrection des morts. Comment prierait-on pour la hâter si on se laisse prendre par l'illusion du "nouveau Moyen Âge" de Berdiaeff ou de J. Maritain. C'est une question de foi, de pensée, non de temps donné à l'étude ».

23 janvier 1945
[28 – copie de la lettre originale] Envisageant la création du Cours Isaac Homel

« Outre cet aspect extérieur encore, le projet résoudrait ces problèmes profond dont nous nous sommes entretenus. En cours d'année, l'Ecole pourrait héberger, à l'occasion, les hôtes de l'Eglise, notamment le dimanche. Pendant les vacances, les locaux seraient libres pour les camps, rencontres, conférences, que l'on pourrait désirer précisément à cette époque. Ce serait donc la porte enfin ouverte pour le rayonnement de l'Eglise de Charmes, tant dans les églises que du côté des Juifs, que nous espérons et attendons dans la foi ».

19 février 1945,
[24 – Retranscription par F. Lovsky + retranscription de l'original qui avait été collé]

« [Original collé] Chère Mademoiselle et sœur,

J'ai été profondément ému par votre réponse : et j'ai gardé le silence. C'était manquer d'égards pour vous, je le reconnais. Je puis seulement dire que j'ai été très chargé par ce gros hiver : dix morts depuis le 13 janvier, de gros malades, des courses lointaines. [Retranscrit par F. L.] Pour vous écrire j'attendais le fameux moment où l'on pourra faire les choses à tête reposée : il ne vient jamais.

[Original collé] Je n'ai fait aucune démarche encore, ni auprès de Mlle P., ni auprès de M. D. Le temps mûrit les choses. Je crois que c'est dans mon propre cœur qu'il y a le plus de résistance et de lenteur à avancer. Voici, aussi clairement que possible ce qui m'arrête ». [Suite ci-dessous]

[16 & 17 – Retranscription par F. Lovsky] Voici le Cours Isaac Homel

« Il n'y a maintenant aucune autorité familiale quelconque sur la jeunesse ou même l'enfance. Dès lors, sans [? couleur] de liberté, d'autonomie, les enfants font ce qui leur est dicté par ce que l'on peut appeler dans un sens large la mode, c-à-d l'opinion [17] régnante, changeante de jour en jour, expression en réalité de la tyrannie des forces occultes qui mènent le monde sous le sceptre de l'Argent.

La conception chrétienne de l'éducation, au contraire, suppose des normes fixes, éprouvées par la tradition ; elles seules soustraient à l'esclavage de l'instant et des puissances sataniques ; elles seules conditionnent l'épanouissement de la liberté humaine.

Maintenir ces normes, cela ne risque-t-il pas d'être au-dessus de nos forces ? (…)

Ce problème revêt pour moi un aspect concret dans la question des modes au sens étroit, notamment du nudisme, questions à laquelle j'attache une importance qui, je ne me le dissimule pas, me rend un peu ridicule aux yeux des gens éclairés. Il y a là une marotte, doivent penser plusieurs. Peut-être. A ma conscience cependant cela n'est pas donné comme une marotte, mais comme une manifestation du cœur de Dieu dont les gens éclairés, à mon sens, se conduisant en aveugles, sous-estiment étrangement l'importance décisive (…) Le pas à faire maintenant ne serait-il pas que je vous expose par un écrit détaillé une théologie du vêtement, en rapport avec les problèmes du légalisme, de la grâce, de l'éducation ?

Ce serait préciser devant vos yeux la physionomie du serviteur de Jésus-Christ (…) Au fond, si j'ai tant tardé à vous écrire c'est que je voulais joindre cet écrit à ma lettre : mais la première copie n'en est pas encore sortie de l'encrier. Pourrais-je vous le faire passer avant Pâques ?

7 mars 1945
[29 – copie de la lettre originale] A propos du vêtement

« Votre lettre s'est croisée avec l'envoi de mon cahier qui je l'espère vous sera bien parvenu.

Je suis d'accord avec vous sur l'allègement du vêtement féminin, son gain en aisance. Les falbalas du second Empire étaient vêtements du monde pécheur, déguisement. Il est bon de les enlever.

Ce mouvement ressemble au dévêtement total qui se poursuit parallèlement, et qui aboutit à ce que le vêtement du monde aujourd'hui soit de la nudité ou du fard : au moins sur une partie du corps, l'autre restant chargée : la tête, la fourrure sur les épaules tandis que les membres inférieurs sont à découvert.

Il importe donc de reprendre les choses du point de vue du vêtement chrétien. Liberté de l'Eglise par rapport à une société fallacieusement baptisée ».

6 mai 1948
[29 – copie de la lettre originale] Cette remarque dont j'avoue qu'elle était trop vraie :

« L'Ecole est encore incertaine, instable. Elle n'est pas pleinement comprise et reçue dans l'Union de prière. La lutte continue ».

18 septembre 1953
[29 – copie de la lettre originale]

« La croissance de l'Union de prière est pour moi une source de consolations. L'œuvre est assez forte pour s'étendre dans l'espace. La proximité de Charmes entraîne certaines tâches, l'éloignement entraîne d'autres tâches dans le même esprit. La retraite donne aux uns et aux autres des forces pour l'année, en même temps elle est un avant-goût du banquet d'après ce que nous attendons ».

6 février 1954
[30 – copie de la lettre originale]

« Chère Mademoiselle et sœur,

Je vous écris encore alité. Je vais mieux ; le médecin me garde au lit par prudence. Il pense que j'ai eu une embolie pulmonaire, due à des troubles artériels dans une jambe. Je n'en suis pas absolument sûr car un autre médecin, en consultation, était d'un avis différent, ne voyant qu'une infection localisée au poumon en même temps que des troubles circulatoires par ailleurs. Le tout évidemment effet de surmenage.

Dieu guidera. Nous voyons que l'Eglise Réformée, par le ministère de M. Rozier, par l'aide spontanée de pasteurs voisins, a pris le cours Isaac Homel en charge, pour que je puisse me soigner et me reposer.

Je me dis que l'Ecole est peut-être destinée à unir très étroitement l'Union de prière et l'Eglise Réformée, en leur donnant un point d'application commun sur la jeunesse. En tous cas, c'est ce qui semble se passer à l'occasion de cette maladie (…) ».

11 mars 1955
[Lettre dans le dossier sur Taizé]

Chère Mademoiselle et sœur,

Merci de votre lettre. Pour ne pas tarder davantage, je vous écris en hâte. Cela ne veut pas dire que je ne pense pas à vous de tout cœur. Je suis près de vous et il me semble, pour parler comme Boileau, que je conçois bien cette affaire : puissé-je l'énoncer clairement même si les mots pour le dire sont peu nombreux.

Si les frères de Taizé étaient aussi dans l'Union de prière, ou si, sans y être, ils me demandaient un conseil sur le plan spirituel, je désirerais alors pour eux l'attitude du plus grand dépouillement à l'égard d l'Eglise Réformée, même quand des représentants de celle-ci agissent avec injustice.

Je ne mentionne cette hypothèse que pour dire qu'elle est imaginaire. Les combats de Taizé ne sont pas les mêmes que ceux de Charmes. Les chemins ne sont pas semblables.

Dans la réalité, Taizé, et ceux qui touchent à Taizé au sein de l'Eglise Réformée, ont donc parfaitement le droit d'exiger que l'Eglise Réformée soit fidèle aux conventions auxquelles elle a elle-même souscrit, que ses représentants agissent avec droiture, qu'ils répondent aux lettres, etc.

Vous-même, comme membre d'un Conseil presbytéral et comme sœur du Docteur Mathieu, vous pouvez intervenir, par exemple auprès de M. Rozier, en tant qu'il est vice-président du Conseil National. Comme directeur de l'U. de P., je vous le permets sans aucune arrière-pensée et sans que cela crée la moindre gêne entre vous et moi. Ce n'est pas ma tâche ; je ne peux pas m'y engager moi-même, même en votre personne ; mais je vous soutiens toujours et tout ce que vous faites est à l'intérieur de l'U. de P. Tout ce que je vous demande naturellement ; c'est de garder les formes du respect dû à l'autorité, de parler avec douceur même quand en même temps la fermeté est requise, et dès qu'une occasion se présente, de travailler à la conciliation.

Votre dans l'affection fidèle en notre Seigneur.

L. Dallière

22 mars 1955

[Dossier sur « l'affaire Taizé ». Photocopie de l'original]

Je tiens à vous remercier de tout cœur de votre lettre de dimanche. Je crois qu'une activité comme celle que vous avez eue pour Taizé, est parfaitement juste, et qu'elle est bien à sa place dans les problèmes de hiérarchie qui se posent à l'Eglise Réformée. J'ai su par M. Rozier qu'il avait attaché beaucoup de prix à ce que vous lui avez dit et qu'il a été très heureux de votre visite.

Je l'attends ici samedi pour une visite officielle, avec M. Bourguet. Il s'agit de la position de de l'E.R. (Conseil National) à l'égard de l'Union de prière et du cours Isaac Homel, et peut-être dois-je dire qu'il s'agit de l'existence de ces deux structures communautaires qui ont surgi ici. Je ne puis envisager la croissance que dans une union étroite avec la vie paroissiale, comme cela a été jusqu'ici, et, par contre coup, cela nécessiterait de la part des autorités à la fois un soutien effectif et un assouplissement de certaines règles que l'on ne peut pas appliquer telles quelles à notre cas particulier. Jusqu'ici le soutien ne nous a pas manqué, surtout à l'échelon de M. Rozier, et aussi de M. Maury. Maintenant, il s'agit de rapports plus officiels portant sur des questions de finances, de postes et de consécration pastorales (mise en place plus stable des ministères de M. Serr et de M. Cornette ou de ceux qui leur succèderaient si eux-mêmes partaient – également M. Wittling ou son successeur). Je me réjouis de vous revoir dès que vous pourrez venir. Je vous présente mes sentiments les plus respectueusement et fidèlement affectionnés en notre Seigneur.

L. Dallière
Pasteur

7 avril 1955

[Dossier sur « l'affaire Taizé ». Photocopie de l'original]

Chère Mademoiselle et sœur,

L'institutionnel est lié à l'incarnation. Les catholiques, les orthodoxes, et les anglicans, chacun à sa manière, ont conservé cette vérité. Nous, les réformés et les évangéliques, nous avons, je crois à la réapprendre. Jésus venu en chair a fondé son Eglise par des contacts personnels avec des hommes vivants : « Tu es Pierre… » ; « Un des disciples, celui que Jésus aimait, était couché sur le sein de Jésus ». Depuis qu'il est monté au ciel, le Seigneur appelle des hommes, forme des vocations et donne des ministères à son Eglise, selon Ephésiens 4. Seulement, ces ministères venus d'en-haut, selon ce qu'on appelle aujourd'hui l'ordre « vertical » des rapports avec le Christ, doivent venir s'insérer dans le tissu historique des ministères qui se donnent la main en remontant au Christ venu en chair, suivant l'ordre qu'il est commode d'appeler « horizontal » : l'ordre de l'institution précisément.

Le point essentiel est celui-ci : sans le raccord avec l'institutionnel, qui garantit que la vocation, l'inspiration, le message, viennent de celui qui s'est incarné dans l'histoire ? Des « esprits » invisibles, il y en a tant ! Pour confesser Jésus venu en chair, il faut être en communion institutionnelle avec des frères, et plus exactement avec des ministères qui remontent par la chaîne historique au Christ « historique ».

Sous une forme absolue, cette thèse justifierait Rome, et il n'y aurait pas d'autre issue que celle que proposent les catholiques : retour pur et simple à Rome de tous les séparés.

Mais il y a manifestement une autre loi spirituelle qui joue : c'est celle de la validation a posteriori de vocations qui d'abord sont indépendantes, séparées. C'est ce qui s'est produit pour S. Paul. Dans le sein même de l'Eglise [romaine ?], Jeanne d'Arc, d'abord hérétique et relapse par un jugement valide, est canonisée par la suite. Les ordinations données par les papes d'Avignon ont été validées a posteriori après la fin du grand schisme.

La thèse de Rome, poussée à l'extrême, c'est que Jésus-Christ n'est pas servi hors de la papauté. C'est là-dessus que nous attendons un changement en eux aussi. Nous pensons que l'Eglise œcuménique reconnaîtra comme étant dans son passé authentique et les Eglises d'Orient et la Réforme elle-même aussi bien que Rome.

C'est ce qui fait que nous acceptons en paix les coupures nouvelles : le mouvement de Pentecôte par exemple. Il enrichit l'Eglise en prenant son indépendance. Comme les autres Eglises de la Réforme, il a besoin (lui ne le croit pas, mais je le crois pour lui…) d'une validation a posteriori. Elle viendra en son temps.

Moi-même ma vocation n'a pas été de faire une coupure nouvelle, mais de ré-emboîter tout ce que je peux dans l'Eglise Réformée de France, dans l'attente que celle-ci se ré-emboîte elle-même dans l'Eglise œcuménique qui va apparaître.

Il est possible que la vocation de Taizé soit de créer un « ordre » interconfessionnel et international, dans l'espérance d'une validation a posteriori. Déjà une reconnaissance par le Conseil Œcuménique donnerait plus de consistance et au Conseil même et à Taizé. Mais il ne faut pas que ces frères jouent sur les deux tableaux à la fois. Ils ne peuvent pas à la fois être intégrés à l'E.R.F. et indépendants par rapport à elle. Ils ont besoin d'être éclairés sur cette option.

Vous avez tout à fait raison sur les vocations multiples que Dieu suscite et qui s'harmonisent : c'est le « plan » de l'élection en Christ. Il vaut toujours mieux qu'il y ait un « chef » reconnu, car, quand on reste dans l'égalité démocratique, il y a, en fait, un chef occulte et souvent insaisissable.

Chez les catholiques, les « réguliers » ne sont pas curés. Le point essentiel ici est peut-être l'obéissance. Si on a le charisme d'abdiquer sa liberté de conviction entre les mains d'une autorité instituée, alors on n'est plus disponible pour le ministère paroissial qui, sous bien des aspects, dépend de Dieu seul. Votre remarque me porte à reprendre ma réflexion sur ce point. Car un « ordre » intégré à l'ERF n'admettrait probablement pas l'obéissance « abdiquée » : donc le ministère pastoral serait possible. Ici encore, il faut que Taizé prenne garde de ne pas jouer sur deux tableaux : l'obéissance abdiquée est peut-être un des points auxquels ils tiennent le plus : or c'est précisément le point le plus incompatible avec la Réforme. Et il y a, à mon sens, une sorte d'humilité pour nous à reconnaître que notre position institutionnelle est trop faible pour que nous puissions pratiquer l'obéissance « abdiquée ».

Recevez toute ma respectueuse et reconnaissante affection dans le Seigneur.

L. Dallière

18 avril 1955

[Lettre dans le dossier sur Taizé]

Chère Mademoiselle et sœur,

Merci de votre lettre.

Au lieu de parler à M. Rozier, comme vous me le suggérez, j'ai écrit directement à M. Bourguet.

Je crois qu'il vaut mieux que vous ne parliez pas encore à votre frère de ma démarche. Et, pour vous éviter la tentation de bavarder (!), je ne vous dis rien encore du contenu de la lettre que j'envoie à notre Président.

En effet, si mon intervention n'a pas de suite, cela ne pourrait que créer une amertume de plus au cœur de votre frère et de ses collègues du Conseil.

Naturellement dès que je connaîtrai la réaction de M. Bourguet, je vous tiendrai au courant.

Je serai plus heureux de vous voir plus souvent s'il plaît à Dieu.

En hâte, respectueusement à vous dans l'affection qui est en Christ.

L. Dallière

13 avril 1958

[31 – Retranscription par F. Lovsky] Je ne censure pas cette lettre mais je supprime les initiales en mettant X pour que nul ne reconnaisse les personnes à l'occasion de cette méditation. Mlle Mathieu a dû faire des remarques sur le vocabulaire, ou le ton, au cours d'une réunion.

« Même remarque en ce qui concerne les langages religieux (…) Vous faites allusion à [des] manifestations féminines qui prennent un certain "tremolo" émotif pour une inspiration d'en haut. En ce qui concerne X., notre colonisation par les Tziganes fait ressortir ce qu'il y a de plus mauvais dans le "Pentecôtisme" (…) L'Union de prière est noyautée par les "sectes" de toutes sortes et je suis un peu au milieu d'elles une voix qui crie dans le désert. M. Serr, avec sa rude franchise, me disait que toutes les études que je faisais dans les Retraites ne servaient exactement à rien. C'est pourquoi, soit dit en passant, je ne regrette pas de m'être un peu **[copie de la lettre originale]** tué pour l'Ecole : car, primo, autour d'elle s'est formée cette communauté résidante qui n'est pas une communauté, et dans laquelle il y a tout de même un noyau d'enseignement incarné, qui sert de support à ceux qui veulent réellement vivre l'Union de prière au loin ; et, secundo, les jeunes ont souvent été très réceptifs, en sorte que j'ai parmi eux des fils et des

filles qui, je crois, cherchent à vivre l'inspiration dans l'Eglise, donc dans la réalité créée, et non pas dans l'utopie d'une évangélisation errante. De ce fait, ici encore, l'Union de prière existe davantage quand elle n'existe pas, je veux dire dans la vie de tous les jours que dans les assemblées et les Retraites, qui la voilent autant qu'elles la manifestent ».

? 1958 ou 1959

[32 – Retranscription par F. Lovsky]

M. Dallière écrit très franchement après des réunions ou X s'est manifesté. Lui-même ne met que des initiales, lesquelles peuvent nous tromper. J'ai donc changé ces initiales en X, Y ou Z.

« Il me semble que le vœu d'obéissance dans l'Union de prière, consiste à se dire mutuellement la vérité dans la charité et que nous nous écoutions les uns les autres.

Il me semble que la difficulté de base est la non-appartenance d'X à une église locale (charte § 105-106). Dans l'état actuel, X est participant ; il ne pourrait être membre. Je ne suis pas à même de suivre le détail de sa conduite : cela revient au pasteur qui vit dans le même lieu. Ce pasteur n'existant pas, tout est embrouillé. C'est donc sur ce point de l'église locale qu'il faut demander à Dieu, avant tout, une mise au clair.

Les prières "pentecôtisantes" (cf Y) sont toujours un peu pénibles pour nous. Le triage de l'authentique dans les manifestations du genre charismatique est difficile. Sur les "langues" de X je n'ose encore me prononcer. L'U. de P. est devenue timide dans ce domaine ; nous avons souvent l'attitude de la Brigade autrefois, je ne veux pas dire pour juger les autres, mais pour freiner en nous-mêmes l'inspirationnel et l'émotif authentique. Les hommes notamment parlent beaucoup trop peu. Dès lors la glossolalie de X est peut-être un avertissement pour nous d'en pratiquer une plus authentique nous-mêmes. Un frère m'a apporté après coup une interprétation qu'il avait eue au moment même du parler en langue de X, mais tout cela est douteux, incertain. Je le prends dans la patience et dans l'attente ».

22 octobre 1958

[18 – texte dactylographié]

« Je pense à vos difficultés qui viennent, au fond, de ce que la machine totalitaire et technique qui est née du nombre, s'enraye par la croissance même de ce nombre. C'est ce que Hocking, le philosophe de Harvard à qui je dois tant, appelait : A self-defeating process.

Pour nous, qui voudrions travailler sur la base de la vocation en Jésus-Christ, nos difficultés viennent, semble-t-il, de mon manque de foi en ma propre vocation. D'où les soucis qui rongent et affaiblissent, alors que l'œuvre pourtant n'est pas la mienne mais celle du Père qui est dans les cieux. C'est pourquoi je ne cesse de dire à tous ceux qui m'aiment : "Frères, priez pour moi".

La prière sera efficace aussi pour le salut de votre travail sans cesse menacé. Oui, c'est bien le pain quotidien des jeunes filles qui vous sont confiées. Dieu ne fait pas acception de personnes. Vous êtes à un poste où vous donnez gratuitement de la part de Jésus-Christ des biens dont les bénéficiaires ignorent l'origine et souvent même la nature. Mais les esprits communiquent par le fond d'eux-mêmes, auquel le mot d'inconscient ne convient guère : car il s'agit d'une zone plus que consciente, où s'échangent les biens spirituels par-delà les croyances formulées.

Je suis heureux de cette occasion de vous exprimer, dans le conscient et le formulé, ma profonde communion avec vous dans notre commune faiblesse devant l'immensité de nos tâches, et de vous remercier de votre affection si vigilante et si fidèle ». (…)

18 avril 1962

[18 – Retranscription par F. Lovsky]

« J'aimerais bien savoir ce qui s'est passé pour finir… On va, on vient, on se dit bonjour, et toujours le temps manque. Vie moderne. On a trop de commodités. On entreprend trop.

Nous avons aussi suivi par la pensée les réunions [de X…]. Je suis assez prévenu contre ce genre de travail. Je crains un trop grand pourcentage de publicité, peut-être du "bluff", une imitation trop servile des techniques à la mode. Suis-je trop sévère ? De toute manière, Christ est annoncé… »

Correspondance Louis Dallière – Sœur Elisabeth

Cette correspondance a été déposée aux archives de l'Union de prière par Sœur Elisabeth, diaconesse de Reuilly. Elle fut liée à l'Union de prière dès les débuts de celle-ci car elle avait connu le pasteur Dallière dans les années du Réveil.

---

2 novembre 1943

[Lettre originale manuscrite]

Chère Mademoiselle et sœur dans la foi,

Je suis extrêmement touché et heureux de votre lettre. L'institution des diaconesses vous a procuré la place qui correspondait à la soif de votre cœur, pour servir notre Seigneur Jésus-Christ dans un grand absolu de sacrifice et de consécration. C'est l'épanouissement du vœu de votre baptême, et la bonne main de Dieu a été sur vous pour vous guider. Je vous remercie également de me donner des nouvelles de votre sœur, Mlle Christiane, et de tous les chers vôtres, que vous avez remis entre les mains de notre Père céleste, pour vivre l'appel que vous avez-vous-même entendu. Celui qui nous a appelé est fidèle pour prendre soin d'eux, comme pour vous garder vous-même jusqu'à la fin.

Que Dieu vous donne de vous approcher toujours davantage de la réalité du corps de notre Sauveur, source de toute vie pour l'âme et pour l'Eglise. Et recevez les pensées très reconnaissantes et très fidèlement affectionnées de votre très dévoué.

L. Dallière, pasteur

4 juillet 1950

[Lettre originale manuscrite]

Ma chère sœur,

Votre lettre est arrivée le jour de mon anniversaire… je vous dis cela parce que je sens toute la tendresse de votre affection dans le Seigneur – et vous m'avez ainsi donné un cadeau de fête, un beau rayon de joie. Soyez-en remerciées toutes trois.

J'aurais voulu répondre à sœur Christiane à lettre vue, en mai. C'était au moment de notre grand deuil, la mort de madame Saint-Cierge : j'ai laissé passer le temps.

Mais sachez, sœur Christiane et vous, que je suis sensible au problème qu'elle sent elle-même dans son cœur. Pour moi, il n'y a pas d'objection à une double appartenance, même à une triple appartenance : diaconesses, Eglise Réformée, Union de prière. - Cette dernière ne se substitue à aucune communauté, à aucune hiérarchie établie, mais elle les soutient toutes du dedans. L'Union de prière n'est pas une société religieuse à qui on donne sa vie, en sorte qu'on ne pourrait pas faire partie d'elle et d'une autre société analogue. L'U.d.P est un « style de vie », une « espérance vivante » du Retour de Jésus, une Communauté dans une dynamique de l'intercession. Même ceux qui ont un ministère directement dans l'Union de prière doivent être en même temps dans l'Eglise Réformée de Charmes. Nous n'avons ni cadres, ni propriétés, ni rien en propre.

Nous attendons le Seigneur, et, pour l'attendre, nous restons là où Il nous a placés.

C'est donc dire que la double appartenance à l'U.d.P. et aux diaconesses ne me choque pas. Elle me paraît au contraire dans la nature des choses.

Mais où je trouve que Sr Christiane a raison, c'est de vouloir que ces choses soient au clair entre vos autorités et moi. C'est cette pensée qui me guidait en mars, et c'est pourquoi je voulais faire la connaissance de M. Lagny. J'ai été maladroit, parce que, pour le retour de Sr Jeanne Hou[ssin ?], j'aurais mieux fait d'aller directement à Sr Annette et à M. Lauga. Mais voilà, je pensais à vous trois, et je voulais établir un contact avec M. Lagny pour pouvoir, plus tard, lui parler de vous et de l'U.d.P.

Continuez donc, je vous prie, d'intercéder pour les rapports entre les personnes qui ont autorité sur vous et moi-même. Tout cela sera guidé.

Puisse Sr Christiane comprendre ce que je dis, que plus on est diaconesse, plus on est de l'U.d.P. Je comprends bien que s'il s'agissait d'être de l'Armée du Salut, p. ex., on ne pourrait plus être de Reuilly.

Mais l'U.d.P. est au contraire de l'Armée du salut en ce sens qu'elle ne s'installe pas, ne s'organise pas. Elle invite tout le monde à se préparer à la fin de la terre, et à ce que tout soit prêt pour la venue du Seigneur, dans toutes les maisons où son nom est invoqué.

Comme je serai heureux si vous pouvez être là toutes 3 en septembre (11 au 17) !

Encore merci de votre lettre.

Que Dieu vous bénisse et vous garde !

L. Dallière

16 décembre 1955

[Lettre originale manuscrite]

Ma sœur et ma chère fille dans la foi,

Je vous remercie de votre lettre et de tout ce que vous m'y dites. Ces choses vont à mon cœur, et je partagerai aussi avec ceux qui m'entourent les choses qui peuvent les intéresser : le repos de sœur Christiane, car nous ne le savions pas dans le midi ; et le ministère de M. Perret, pour qui nous devons aussi intercéder en communion avec vous. Je me demande à ce propos, si je devrais envoyer à M. Perret les lettres circulaires de l'Union de prière, comme je le fais pour sœur Annette et le pasteur Lagny ? Qu'en pensez-vous ?

Personnellement, je veux recevoir tout particulièrement ce que vous me dites de vos difficultés personnelles. Et je veux surtout vous répondre au sujet du mystère Israël-gentilité, dans la personne de la sœur qui est proche de vous.

Je pense que nous sommes encore, en fait, dans la période où l'Eglise est composée de Gentils, et où la « masse » d'Israël n'est pas encore entrée. Dans cette période, les chefs des Eglises, les autorités, la hiérarchie, ce sont des Païens, et non plus des Juifs comme du temps des Apôtres et de S. Paul lui-même. Dès lors les Israélites convertis viennent un à un (non en « masse ») se ranger dans les Eglises de la gentilité : ils ne peuvent plus arguer d'un privilège de leur race pour repousser l'ordre qui est établi dans l'Eglise. Au regard de l'obéissance, il n'y a plus « ni Juif, ni Grec » - Vous devez donc pleinement suivre le conseil de M. Perret : affirmer votre autorité dans le Christ. C'est Lui l'Israélite qui règne souverainement sur l'Eglise – et sur vous ; c'est à Lui que nous rendons tout l'honneur dû à Israël, à Lui, à sa Mère, aux apôtres, qui sont nos intercesseurs dans le ciel. Que l'on soit Juif ou Païen d'origine, la Règle de communauté est égale pour vous toutes. Vous ne pouvez pas fonder une rébellion ou un désordre, une mauvaise subordination à l'envers, sous le prétexte du Mystère d'Israël.

Toutefois, prise en bloc, cette situation a quelque chose d'anormal, ou, si l'on veut, de transitoire. Le normal, c'est que les Juifs redeviennent l'Eglise de Dieu, et que, en corps, ils aient une place d'honneur dans l'Eglise, sur la terre, puis dans la vie éternelle. Il y a donc une souffrance de la situation actuelle, un peu comme il y a une souffrance des divisions de l'Eglise visible. Vous portez dans le secret de votre cœur, par rapport à votre sœur, cette souffrance que nous devons tous avoir dans l'Union de prière. A certains égards, - et sans le lui montrer, - vous pouvez reconnaître quelque chose de prophétiquement juste dans son attitude. Mais vous ne devez pas être complice de ce que cette attitude peut contenir actuellement de rébellion, peut-être de tentation d'orgueil. Ici il faut vouloir avant tout la sanctification de la sœur, la formation en elle de l'obéissance qui vient du cœur, dans la charité qui découle de la foi.

Ma femme et moi sommes très reconnaissants de vos pensées pour ma belle-sœur, qui, de son côté, a tant de liens avec Reuilly et avec tant de malades qui y ont été soignés. Son état est stationnaire, sans qu'on sache encore bien comment cela va tourner.

Merci aussi de penser à nous dans la perspective de l'Assemblée trimestrielle du 29.

Que le Seigneur vous bénisse et vous garde ! Je suis votre très fidèlement affectionné en Lui.

L. Dallière, pasteur

1er août 1956
[Lettre originale manuscrite]

St-Jean-Chambre, Vernoux (Ardèche)

Ma chère sœur et fille dans le Seigneur,

Sœur Annette m'avait prévenu avec une très grande gentillesse de la venue de sœur Viviane à la Retraite, ainsi que des circonstances qui vous décidaient à ne pas venir vous-mêmes.

Peut-être faut-il qu'il y ait quelques âmes qui prient dans la solitude en faveur de ceux qui seront engagés dans la lutte ? Cette prière serait un peu intermédiaire entre celle des intercesseurs du ciel et celle de l'assemblée réunie. Vous souvenez-vous d'un très digne vieillard de l'Ardèche, M. Prosper Ranc, de la paroisse de Gluiras ? Son âge et sa surdité le retiendront aussi loin de nous. Il sera avec vous un de nos intercesseurs cachés. Je compte beaucoup sur ceux-ci, donc sur vous, ma sœur.

Ce que vous dites de vous-même témoigne d'une grande lucidité. Vous ne déformez pas le réel. Etes-vous tentée de vous complaire un peu trop dans ces analyses de votre état ? Peut-être un petit peu. Mais il vaut mieux les soumettre noir sur blanc, à un conducteur spirituel, que de les ressasser intérieurement. Ainsi votre lettre ne contient pas un excès, blâmable, d'analyse. Vous avez bien fait de l'écrire. Veillez seulement à ne pas commettre d'excès sans la « rumination » solitaire.

Il est bon que vous ayez le sentiment de votre impuissance, et puis que les choses marchent quand même, par la grâce de notre Seigneur. En mesurant votre impuissance, vous priez déjà pour que le vide soit comblé. Le Saint-Esprit y pourvoit, de la part du Père et du Fils. Cela vaut mieux ainsi que si vous aviez toute espèce de qualités naturelles déjà formées en votre esprit.

Il est bon aussi que notre tendresse ne soit pas comprise. Il est très difficile d'éprouver une tendresse pure. La mortification qui provient de ce que les jeunes rejettent systématiquement la tendresse des aînés, est le moyen dont Dieu se sert pour purifier notre tendresse, dans l'œuvre d'éducation. Si nous aimons les jeunes en Christ, ils nous sont plus reconnaissants lorsque nous les châtions que lorsque nous leur épargnons la peine, ou que nous les comblons de douceurs. Les éducateurs (-trices) ont beaucoup de peine à accepter cela. C'est une loi inéluctable.

Une porte s'est ouverte pour moi dans le cœur de Dieu en ce qui concerne mes constructions. Une prochaine lettre-circulaire vous mettra, je l'espère, au courant.

En ce qui concerne le personnel qui nous fait toujours défaut, nous touchons ici à un mystère spirituel dans lequel j'aimerais, ma chère fille, vous inviter à pénétrer plus avant.

Pour hâter le Retour de Jésus, le plan est que les femmes prennent leur place vraie par rapport aux hommes, et qu'elles le fassent d'abord à un moment… où il n'y a pas d'hommes. C'est la voie de Marie. Elle a été la nouvelle Eve, la femme parfaite, dans un rapport direct avec Jésus qui allait venir en chaire, et ceci avant qu'il ne vînt, avant qu'il ne fût adulte, avant qu'il envoyât des apôtres. Au fur et à mesure que Jésus a grandi, Marie a pris sa place visible auprès de lui et des Apôtres. Place bien cachée encore, mais enfin le vide était rempli.

Voici le nœud du combat : les hommes ne sont pas prêts à servir Jésus qui revient. La grande masse prépare l'avenir terrestre en mélangeant église et politique. Le petit reste, l'élite, se tourne vers le passé : la vie monacale, la sanctification personnelle, la liturgie, l'ascétisme, etc. Il n'y a pas encore sur la terre « deux ou trois » serviteurs capables de prier en ne formant qu'un cœur et qu'une âme pour que Jésus revienne.

A vous, mes filles, je demande de prier pour qu'apparaissent ces serviteurs, cet accord, ce progrès dans l'unité entre hommes, cet abandon de tout pour le Retour, cette certitude inébranlable que cela en vaut la peine, et qu'on peut lâcher tout – parce qu'Il revient.

La mesquine question du « personnel » de Charmes est liée à cela. Il faudrait que nous, dans le Directoire, nous fussions assez unis en Jésus qui revient pour arracher un homme laïque au monde, à la famille, à la paternité charnelle, et pour le former au service de Jésus dans l'instruction des enfants. Jusqu'à présent nous, - l'Union de prière, le Directoire, - nous sommes restés impuissants dans cet enfantement. C'est pourquoi le mystère de la victoire passe par la prière de mes filles. Par les femmes priant comme Marie, l'unité des hommes grandira, et c'est dans l'unité des cœurs d'hommes que seront franchies toutes les étapes, petites ou grandes qui séparent encore l'Epouse de l'Epoux.

Je vous dis tout cela, parce que, ici encore, je compte sur vous, ma chère sœur toute petite et faible.

Je vous salue avec une respectueuse tendresse dans le Seigneur.

L. Dallière, pasteur

12 septembre 1956

[Lettre originale dactylographiée]

Sœur ELISABETH
Directrice de « La Ruche »
95, rue de Reuilly - PARIS 12°

Ma chère fille dans le Seigneur,

J'ai eu l'occasion hier d'un entretien avec votre sœur, Sœur Rachel. C'est ma vieille amie, madame Edmond FOUGEIROL, chez qui Sœur Rachel est en séjour, qui l'a envoyée vers moi.

Sœur Rachel n'avait rien de bien spécial à me dire, mais elle m'a confié ses expériences de conversion et ses recherches en vue de la place qui était la sienne, spécialement en pensant au grand Mystère d'Israël.

Je lui ai conseillé de faire son service de Diaconesse le plus simplement et le plus humblement possible, tout en intériorisant une prière pour que les chefs religieux d'Israël fassent eux aussi l'expérience que Jésus est le Fils de Dieu. Je lui ai conseillé aussi de prier pour que toutes les Eglises chrétiennes issues de la Gentilité prennent une conscience toujours plus profonde du Nom du « Père », par lequel elles accéderont à leur unité.

J'ai promis à Sœur Rachel de lui faire un petit cadeau en souvenir de sa visite : c'est le texte d'une méditation que j'ai prononcée en 1941 sur le Mystère des Païens et des Juifs. Je vous en enverrai aussi un exemplaire, dès que la dactylographie sera terminée.

Ne croyez-vous pas, ma chère fille, qu'il y aurait intérêt à ce que Sœur Rachel connaisse l'Union de Prière et se rapproche d'elle ?

Je n'ignore pas que sa personnalité présente certainement de grandes difficultés : mais ne serions-nous pas tous plus forts, et vous-même ne seriez-vous pas davantage épaulée si cette Sœur pouvait en une certaine mesure croître au sein de l'Union de prière et peut-être y développer un cœur de fille ? Telle qu'elle est, n'est-elle pas bien seule avec toutes les recherches et les Révélations qui peuvent être en elle ?

De toutes manières, je tenais à ce que vous soyez au courant de l'entretien que je viens d'avoir, et je serai très heureux de recevoir de votre part toutes les observations et les suggestions que vous jugeriez utiles pour mes rapports futurs avec Sœur Rachel.

Votre bien respectueusement et fidèlement affectionné en Notre Seigneur,

L. Dallière, past.

19 octobre 1957

[Lettre originale dactylographiée]

Chère Sœur,

Je suis extrêmement touché et reconnaissant de votre bonne lettre de cette semaine. Veuillez m'excuser de vous répondre par un message dactylographié : mais croyez que, malgré l'apparence un peu froide et administrative, c'est de tout mon cœur que je vous écris et c'est de tout mon cœur que je partage les joies que vous éprouvez dans le service de Notre Seigneur au sein de la Communauté.

C'est une immense consolation pour mon esprit de penser à ce Statut de l'autorité, qui vient enfin d'être établi au milieu de vous, et qui est une conquête tellement importante pour nos Communautés réformées de Sœurs.

Je pense aussi avec émotion au travail, à la santé, et à la prochaine consécration de la très chère petite Sœur novice Janine ROUX, qui va devenir maintenant Sœur Marie-Jeanne au milieu de vous. Dites-lui, je vous prie, toute notre affection, tout le souvenir très précieux que nous avons gardé d'elle, et combien nous serons près d'elle pour l'entourer en esprit dans ces journées très solennelles qu'elle vit maintenant.

Enfin je me réjouis de tout ce que la grâce de Dieu fait dans le cœur de notre Sœur israélite qui est près de vous ; et je demande à Dieu qu'il consolide ces victoires, pour sa gloire et pour la consolation de votre cœur qui a eu là l'occasion de beaucoup de souffrances.

Je n'entreprends pas de vous donner des nouvelles d'ici : peut-être en avez-vous par ailleurs, par quelque autre correspondance ? En tous cas, je sais que vous nous suivez dans l'invisible, que vous nous portez dans la prière, et que votre affection fidèle est toute proche de nous. Cela suffit sans que je m'étende pour vous donner le détail de nos journées et des préoccupations qui sont les nôtres en ce moment. Le Seigneur nous soutient. Tout va bien.

Je vous prie de recevoir, chère Sœur, et de partager avec celles qui nous connaissent et qui sont près de nous, nos souvenirs de profonde et respectueuse affection dans la communion de Notre Seigneur Jésus-Christ.

L. Dallière, pasteur

6 avril 1961

[Lettre originale dactylographiée]

Ma chère Sœur,

J'avais laissé sans réponse votre lettre de fin Février, écrite de la Rochette. Aussi je viens vous en remercier aujourd'hui en même temps que de celle que vous venez de m'adresser, et qui m'a beaucoup intéressé et touché, par la description que vous faites des tâches nouvelles qui sont les vôtres.

Il me semble que cette fonction qui a été créée pour vous est très importante. Votre présence donne beaucoup plus de liberté à Sœur VIVIANE pour exercer sa charge de Supérieure. D'un autre côté les responsabilités qui sont les vôtres vous permettent d'apporter beaucoup, par la grâce du Seigneur, à la vie spirituelle de la Communauté. En particulier je pense que vous assurerez une continuité et une présence à peu près constante, tandis que Sœur VIVIANE certainement, et peut- être aussi Sœur MYRIAM, ont des occasions plus ou moins nombreuses de s'absenter. Comme vous le dites, vous aurez à veiller à éviter la dispersion au milieu de la multiplicité des tâches. Mais le fait d'une sorte de présence, et comme de vigilance, sur la vie spirituelle de la Communauté, doit être le « point de vue », par rapport auquel s'ordonnera l'unité de votre ministère.

J'ai fait venir le livre qui accompagne cette lettre, dans l'intention de vous l'offrir, de notre part à tous, en souvenir et en reconnaissance du séjour que vous avez fait parmi nous, et qui a été en bénédiction pour nous tous. A la réflexion, je me suis demandé si je ne commettais pas une infraction à votre règle de Communauté : est-il prévu que l'on offre des cadeaux directement à une Sœur, sans passer par la Supérieure ? ou bien la possession de tels cadeaux va-t-elle contre votre vœu de pauvreté ? Si tel était le cas, il vous est aisé de déposer ce livre de la part de notre Eglise locale, comme un présent pour votre bibliothèque de Communauté, que vous administrez vous-même maintenant. Vous ferez tout à fait pour le mieux, tout en sachant que s'il vous est permis de garder ce « saint Benoît » dans vos petites possessions personnelles, c'est ce que nous aimerions le mieux.

Nous penserons à vous au cours de l'Assemblée trimestrielle maintenant toute proche ; je sais aussi que nous pouvons compter sur votre pensée affectueuse et sur votre intercession fidèle. Je vous en exprime ma profonde reconnaissance.

Votre très respectueusement affectionné dans le Seigneur,

L. Dallière

2 décembre 1966

[Lettre originale manuscrite]

Chère Sœur Elisabeth,

Hélas ! « les serviteurs et servantes », cela n'a pas avancé. Rien ne sera fait pour Noël.

En revanche, les groupes de prières se construisent, et me donnent de la joie. J'ai l'impression d'une route ouverte, et, en même temps d'un terrain solide.

Depuis juillet, je suis plus ou moins arrêté dans mon travail. Les groupes de prière se font par grâce, et sans grande intervention de ma part. Ma lenteur, ma quasi-paralysie, s'accompagne d'un ennui de santé bien trivial, qui est la constipation, que je n'arrive plus à vaincre. Mon médecin change les remèdes auxquels il a recours, mais ils restent vains.

Pour le passé, la pensée de Sœur Viviane est touchante et intéressante. Dois-je vous livrer à l'état brut une pensée qui m'est venue en vous lisant ? Donc, ce n'est pas un projet, ni même une ébauche de projet. Ce n'est ni une demande ni une suggestion. Tout juste rêver tout haut, partager la première idée qui vous traverse l'esprit. La voici : « Ah ! si Sœur Viviane me prêtait Sœur Elisabeth, pour quelques semaines, en une ou deux fois… car j'ai des « archives » que j'ai pu sauver et regrouper dans mon nouveau logement. Mais je doute que j'aie jamais la force pour m'y replonger. Or n'avez-vous pas été un peu secrétaire-archiviste à Reuilly ? »

Bref, laissons ce rêve. Je ne crois pas qu'il y ait grand-chose de valable dans les papiers accumulés. Il y a des lettres, des ébauches de travaux personnels, des circulaires, des notes prises pendant les Retraites. Si on classait tout cela, il faudrait jeter sans doute les 90 pour cent du fatras. Le profit d'un tel classement serait pour moi surtout. Je souffre d'avoir dans mes affaires comme un îlot de désordre inexploré.

De toute manière, si vous travaillez selon la suggestion de Sœur Viviane, vous devriez établir pour moi un questionnaire précis. Et cela fait, j'aimerais mieux vous y répondre de vive voix, plutôt que par un travail écrit.

Je reste près de vous, en respectueux et fidèle attachement dans la communion de Notre Seigneur.

L. Dallière, pasteur

10 janvier 1967

[Lettre originale manuscrite]

Chère Sœur Elisabeth,

Votre lettre de fin décembre a été pour moi un rayon de joie et de consolation.

Vous savez que je l'ai reçue alité, un accident veineux dans ma mauvaise jambe m'ayant immobilisé pendant les fêtes. Les hématomes se dissipent petit à petit, et cela va mieux tout doucement.

Quelle joie si le Seigneur, par le moyen de Sœur Viviane, vous prête à l'Union de prière ce printemps ! La mise en ordre des papiers du passé, serait la marque que le temps de détresse que j'ai vécu, avec le départ précipité du presbytère, fait place à une nouvelle installation, dans la paix retrouvée.

Laissons tout entre les mains de notre Seigneur ! Qu'il vous bénisse et vous garde !

L. Dallière .

Meilleurs vœux au seuil de l'an de grâce 1967

16 février 1967

[Lettre originale manuscrite]

Chère Sœur,

Que je vous dise d'abord mes sentiments de sympathie profonde dans l'épreuve familiale que vous traversez en la personne de votre frère.

Plus nous allons, plus il me semble que les maladies, les infirmités et les morts prématurées, forment comme une sorte de persécution que nous devons souffrir dans la solidarité du monde actuel. La foi est un témoignage difficile, souvent héroïque, sous ces coups répétés. Ceux-ci nous rappellent en tous cas de ne pas limiter notre espérance à une sorte d'immortalité de la société, ou de l'humanité, qui finirait par atteindre le bonheur ou la perfection, par son progrès ou par sa science. Qu'on ne nous ôte pas le Seigneur, qui a les paroles de la vie éternelle, paroles qui ne s'adressent pas à une vague société de demain, mais à chaque âme, aimée de Dieu, aujourd'hui, et pour toujours !

Vous me demandez des nouvelles de ma santé. Ma jambe malade est tout à fait remise. L'accident a convaincu les médecins de cesser un traitement d'anti-coagulants qui avait fini par me réussir trop bien. On verra ce que donnera cette nouvelle orientation.

Je ne puis pas dire que je me porte mal, mais je sens la grande diminution de mes forces. Ainsi j'ai contracté la grippe vers le milieu de Janvier, et je m'en sors très lentement. Je ne suis pas encore adapté à cette vie inactive. Peut-être est-ce que j'entreprends encore trop, et que je n'ai pas encore renoncé suffisamment aux tâches d'autrefois qui me restent encore ? Je me le demande.

Je vous remercie, Sœur Viviane et vous-même, de m'offrir votre présence du Lundi de Pâques au 17 avril. Les dates me conviennent très bien. Je crains seulement que vous ne soyez déçue par la qualité médiocre de mes « archives ». Le déménagement du presbytère s'est fait sans moi – j'étais auprès de madame Dallière à Lyon – le logement ici n'existait pas encore. Je reste sous l'impression que mes affaires ont été comme soufflées par une explosion, ou mise au pillage, - ceci soit dit sans oublier tout le soin qu'y ont apporté celles qui ont bien voulu s'en charger.

Vous m'aiderez en tout cas à reprendre des classeurs que j'ai entassés en bloc, et auxquels je n'ai plus touché, parce que cela me faisait trop de peine. Et puis, s'il n'y a pas assez de travail, ou si le travail n'est pas assez intéressant, vous n'aurez qu'à y renoncer tout simplement. Nous nous laisserons conduire.

Comment vous dire, chère Sœur Elisabeth, et à toutes, Sœur Viviane, Sœur Myriam, Sœur Huguette, Sœur Priscille… tant d'autres… la joie et la reconnaissance que j'éprouve en votre communion dans le Seigneur ! Je vous l'exprime mal, mais croyez que je reste votre fidèlement et respectueusement attaché en Lui.

L. Dallière

8 Août 1967

[Lettre originale dactylographiée]

Chère Sœur Elisabeth,

Je suis profondément reconnaissant envers Dieu, notre Père, envers Sœur Viviane et vous-même, du projet qui est dans votre cœur, de nous confier Sœur Marie Jeanne à Boissier, pour l'année 67-68.

L'arrivée de la sœur le 15 Novembre seulement n'est pas un obstacle pour nous. Il s'agit de l'entrée en demi-retraite (ou trois-quarts de retraite !) de notre sœur, Mlle Léa, qui est née en 1900. Cela n'est pas à deux mois près.

Je serai heureux de faire un plan d'études de Théologie, adapté au niveau de Sœur Marie Jeanne, et d'en suivre la mise en pratique. Je ne crois pas que ce soit une charge au-dessus de mes forces.

Cela a été pour moi une très profonde épreuve de renoncer complètement au travail scolaire, y compris les classes. Je n'y pense pas sans un vrai chagrin. Mais je dois reconnaître que c'est une chose toute nouvelle pour moi d'avoir tout mon temps pour l'union de prière. C'est dans cette perspective nouvelle que je crois pouvoir prendre en charge le travail d'étude de Sœur Marie jeanne.

La Sœur est passée avec les jeunes filles de la Ruche, ainsi que Sœur Paule et Sœur Bénédicte ce mercredi 2 au soir. J'ai pu m'entretenir un peu avec elle, et elle a regardé de près avec Mlle Elise et Mlle Léa le travail de ménage de Boissier.

Je crois que l'expédition repassera ici à son retour vers le 4 Septembre.

J'ai trouvé Sœur Marie-Jeanne très épuisée. Il est vrai que la journée passée au volant de la camionnette avait dû être éprouvante. Mais mon cœur est en tout cas très ouvert à accueillir cette Sœur, et à l'entourer de toute manière, si la volonté de Dieu se confirme dans le sens de sa venue ici.

Veuillez partager avec Sœur Viviane mes respectueux messages dans l'affection qui nous lie en notre merveilleux Sauveur.

Louis Dallière

17 juillet 1969

[Lettre originale manuscrite]

Chère Sœur Elisabeth,

Je vous remercie de tout cœur du second numéro du Courrier de la communauté, ainsi que de la bonne carte personnelle que vous y avez jointe.

La lecture du « Courrier » est très émouvante. Les trois témoignages, de Sœur [Imhof ?], de Sœur Damaris, et de Sœur Lisyanne (notre ancienne monitrice pendant une année) étaient extrêmement prenants ; et également le témoignage de Sœur Myriam sur le culte à la Petite-Roquette.

Quelle joie de penser à vous, bonne centaine de Sœurs et de Novices, unies dans une vie de service, où la présence de Jésus-Christ est tangible ! Quel signe visible de la bénédiction de Jésus-Christ sur les Eglises de la Réforme en France, dans toute leur faiblesse !

Vous serez près de nous dans ce temps de préparation et de déroulement de la Retraite. Je compte sur votre prière, ma sœur, et priez pour moi, afin que je voies bien mon chemin.

Je vous remercie encore de votre fidèle affection et de votre intercession. Recevez, ma Sœur, tous mes sentiments respectueusement et fidèlement attachés en Jésus-Christ.

Louis Dallière

17 juin 1973

[Lettre originale dactylographiée]

Bien chère Sœur,

Je vous envoie ces quelques lignes grâce à l'aide de mademoiselle Doucia, qui veut bien taper un peu de courrier pour moi.

Je vous remercie de tout cœur de votre si bonne lettre du lundi 25. Je crois fermement que la petite Retraite de Versailles a été l'objet d'une abondante bénédiction de DIEU. Je suis heureux que vous-même et plusieurs Sœurs ayez été unies à cette rencontre d'une façon si profonde. Je suis heureux aussi pour Hélène DUMEZ, pour Jeanne LUCAS et pour tous les autres Participants.

Nous nous sommes connus, vous et moi, au début du Réveil de l'Ardèche, avant que vous n'entriez dans la Communauté des Diaconesses. Quel chemin parcouru depuis lors, dans le monde entier. C'est vraiment DIEU qui a toutes choses en mains, et qui les dirige, en particulier dans son Eglise. Notre tâche à nous est toute petite et effacée, dans une prière aussi fidèle que possible.

Je pense beaucoup à Sœur VIVIANE, qui a une vie si belle, mais si remplie de charges et de soucis. Qu'elle soit abondamment bénie, en particulier dans le temps de repos qu'elle prend actuellement.

Je regrette aussi de ne pas vous avoir vues, votre Sœur Christiane MOURIER et vous-même, lors du séjour que vous avez fait au Home de Grâce. Il est vrai que je n'ai pas été très bien aux mois d'avril et de mai. En ce moment, je vais nettement mieux.

Je vous envoie, pour vous-même et pour toute la Communauté de Versailles mes remerciements les plus chauds pour tout ce que vous avez fait dans la réception de la rencontre organisée par M. BELMONT. Et pour vous-même, chère Sœur ELISABETH, recevez toute ma tendre et respectueuse affection, dans la communion de notre Seigneur JESUS-CHRIST.

Louis Dallière

25 juillet 1974

[Lettre originale manuscrite]

Ma très chère Sœur,

Nous vous avons inscrites, avec une très grande joie, sœur Viviane et vous-même, pour la Retraite. Sœur Viviane logera, comme la dernière fois, à Boissier, dans une petite chambre de moniteur. Vous serez vous-même, si vous le voulez bien, avec votre sœur Christiane Mourier, chez les religieuses qui tiennent ici une école, et qui ont offert une chambre. Nous prévoirons une voiture pour votre transport à Boissier. J'ai envoyé un mot à votre sœur directement.

Que Dieu vous bénisse dans tous ces derniers mois d'une longue carrière à Reuilly ! Pour Lui, nul n'est jamais à la « retraite ». Toujours nous avons à veiller dans son Amour ; et, même si nos forces s'affaiblissent, nous sommes toujours à son service.

Merci de prier pour le cours Isaac Homel. M. et Mme Blanc sont maintenant installés dans l'Ecole. Nous aimerions recevoir encore des inscriptions d'enfants, spécialement en 6ème. Pour le personnel, il faut en tout cas un moniteur et une monitrice. J'aimerais bien avoir en plus encore, s'il plaît à Dieu, une jeune fille à demeure qui aiderait au ménage, ici, à Boissier, et en bas, à l'Ecole, selon les besoins. Dieu connaît la tâche qu'Il veut bien nous confier ; il connaît aussi notre faiblesse. Il est puissant pour susciter des vocations, pour notre travail, qui n'est pas tentant car il est petit, humble et caché. C'est une « œuvre de choix » qui veut beaucoup d'amour en Christ.

Comme je me réjouis de vous revoir ! Saluez Sœur Viviane et Sœur Myriam aussi de ma part : je reste bien près de vous et de toute la Communauté. Recevez, très chère Sœur toute ma respectueuse affection dans le Seigneur Jésus,

Louis Dallière

Correspondance Louis Dallière – Fadiey Lovsky

Pour des informations sur les circonstances dans lesquelles les deux hommes se rencontrèrent, on lira : Lovsky, Fadiey & Masson, Robert, *La fidélité de Dieu*, Paris : Saint-Augustin / CERF, 1998, 303 p.

[Dallière = p. 32-43 ; 76-91]

Nous ne donnons qu'une sélection de cette correspondance, privilégiant ce qui est utile à la compréhension de la pensée du pasteur Dallière.

Toutes les notes de bas de page visent à faciliter la compréhension des lettres.

26 mars 1947

Cher Monsieur,

Je suis très touché de la pensée que vous avez eue de me communiquer votre travail sur John Wesley.[506]

Je l'ai lu avec beaucoup d'intérêt, et j'y vois une œuvre utile et bienfaisante.

Je ne suis pas particulièrement compétent sur le sujet de la pensée Wesleyenne : aussi mon avis est-il de peu de poids. Ce que je puis dire, c'est que je suis bien d'accord avec vous sur toutes les grandes lignes de votre exposé.

Vous avez bien fait de poser le problème de la « conversion » de Wesley. Je me demande s'il ne vaudrait pas mieux garder le mot de conversion pour les non-baptisés (Juifs – Païens – Modernes non baptisés) qui accèdent en même temps à la foi et au Baptême ? Pour les baptisés-enfants qui, à mon sens, n'ont pas pu ne pas recevoir une première grâce à ce baptême (qui sans cela ne serait qu'un pur symbole et non un sacrement), les expériences subséquentes se rattachent, comme vous le dites, au Baptême du Saint-Esprit (sacrement catholique de la Confirmation) et peut-être aussi à la repentance des péchés commis après le baptême (sacrement catholique de la Pénitence). Dans une [?] catholique de Réveil, la conclusion sera en général une « confession générale » portant sur toute la vie passée. Ce n'est qu'une question de mots : mais le mot « conversion » est assez dangereux dans son emploi par les milieux piétistes et « réveillés » : car il exprime souvent la pensée que l'adhésion à Christ est d'ordre premièrement expérimental et psychologique, alors qu'elle est en réalité d'ordre sacramentel, étant entendu que le sacrement ne porte de fruit que dans la foi. Enfin, dans les grandes « conversions » classiques : S. Paul, S. Augustin, Luther, Wesley, etc., il y a aussi un élément de vocation en vue d'une tâche particulière.

[…]

Pour l'histoire de l'Eglise, nous avons tiré beaucoup de profit, non d'une histoire suivie, mais d'une étude de biographies des Pères, replacées dans un cadre historique. Il y a pas mal de textes accessibles : collections Hemmer & Lejay, Sources chrétiennes, quelques textes chez Lecoffre et Gabalda, chez Vitte à Lyon, etc. Je vous envoie le cahier que je dictais aux auditeurs dans le cadre d'un catéchisme pour adultes. Je vous prierai de ne pas le garder plus d'un mois, je n'en ai personnellement pas d'autre exemplaire. Vous pouvez en prendre copie si vous le désirez.

Je me proposais de continuer ce travail à travers les siècles, mais cette année, je n'ai pas pu le faire, ayant été trop absorbé par mon petit Cours secondaire pour lequel je n'ai pas encore toute l'aide voulue.

Comme vous le pressentez, je ne désire pas me faire imprimer. Le pasteur Dallière a pu étudier ce problème, mais, pour reprendre la terminologie de Gabriel Marcel, il ne veut rien publier sur ce mystère.

J'ai eu beaucoup de joie à faire votre connaissance et j'espère vous revoir. A la grâce de Dieu !

Votre dans la charité de ☧.

27 décembre 1949 : Lettre où il est question du Cours Issac Homel pour lequel F.L. a donné des livres.

12 avril 1950 : Remarques sur le Cours Isaac Homel. Allusion aux réunions de l'U.d.P à Charmes.

---

[506] F. Lovsky publiera un livre sur Wesley : *Wesley : apôtre des foules, pasteur des pauvres*, Le Havre ; Le Mont-sur-Lausanne : Éditions Foi et victoire, 1977.

8 août 1950

Cher Monsieur Lovsky,

J'espère que vous pourrez venir à la Retraite.

J'aimerais que vous dirigiez les 4 réunions de « non-pasteurs », le matin de 9 à 12 – de manière que Marc Eldin (qui présidait ces réunions l'année dernière) vienne chez les pasteurs.

Je vous le dis pour que vous puissiez vous y préparer par la prière, si du moins vous acceptez cette demande.

Fraternellement et avec reconnaissance

14 octobre 1950 : Au sujet du Cours Isaac Homel

5 & 8 mai 1951 : F.L. par ses fonctions d'enseignant avait la possibilité de procurer des matelas d'occasion au Cours Isaac Homel

31 juillet 1951

Cher Monsieur et frère,

Je vous remets l'invitation à la Retraite, en vue de laquelle je voudrais vous demander l'aide particulière suivante :

1) Voulez-vous étudier s.v.p. la lettre jointe de M. Frommel et le document annexé par lui – et traiter cette question selon le désir de M. Frommel ;
2) Apporter un témoignage sur votre activité de l'année, spécialement le Digest-Réveil. Cela a dû vous donner des contacts, des correspondances d'ordre spirituel.
3) Apporter un résumé de votre pensée et de vos travaux sur le problème Israël. La prière de l'U.d.P. manque de lumière et d'aliments à cet égard.

Cela pourrait donner 3 communications mettons d'environ 30 minutes chacune, dans le cadre des « après-midi » (voir programme inclus).

Toujours merci et de tout cœur vôtre.

2 août 1951 : Notes bibliographiques pour la préparation des exposés demandé à F.L dans la lettre ci-dessus.

4 septembre 1951

Pour M. Lovsky,

En grande hâte :

Je serais heureux que vous donniez votre conclusion sur le montanisme.

Pour Israël j'aime votre titre « Suggestions pour la prière pour Israël » et je crois aussi qu'il serait bon que nous soyons mis au courant du mouvement Hebrew-Christian. Voyez si cela peut faire une seule communication ou deux.

J'ai de la joie que Cornette soit près de vous.

En ☧

9 mai 1952

Cher Monsieur et frère,

Je ne sais si vous estimerez juste que je vous envoie un appel « d'argent ».[507] Je ne fais pas exactement comme G. Müller[508] qui ne disait ses besoins qu'à Dieu. Me trompé-je en pensant que l'un suit

[507] D'après d'autres courriers (25 mai 1952 et 8 août 1952), il semble que L.D. avait sollicité un soutien financier pour engager Roger Duckert dans l'équipe du Cours Isaac Homel. Mais celui-ci renoncera finalement à occuper ce poste.

[508] Georges Müller (1805-1898) fondateur d'un orphelinat à Bristol et de nombreuses écoles en Grande-Bretagne. Il est célèbre pour sa foi radicale en Dieu à qui seul il faisait connaître ses besoins refusant donc toute collecte de fonds.

une voie, l'autre une autre, mais venant du même Seigneur ? Vous me direz bien simplement si, en fait, je dévie en prenant moi-même la voie de ce qui me semble être un partage fraternel.

La lettre jointe vous expose ce dont il s'agit. Je l'ai faite pour mettre au courant une demi-douzaine de frères ou de sœurs – un ou deux en plus peut-être – dans l'U.d.P. Je tiens beaucoup au paragraphe qui prie que, en cas de réponse négative au point de vue argent, on me le manifeste simplement par le silence. Je fais confiance aux décisions de ceux à qui je m'adresse, et à la justesse des motifs de leurs décisions. Je ne désire pas qu'elles me soient expliquées.

Je n'ai pas reçu les matelas annoncés. Je vous remercie d'avoir remis cela en train et j'ai noté de vous prévenir – s'il y a lieu – dans le délai fixé, d'ici le 1er juin, je crois : je n'ai sous les yeux ni votre lettre, ni ma note.

Cet envoi me sera extrêmement utile. Les lits sont une de mes préoccupations. Il me semble que notre Père céleste ne refusera pas 50 lits solides, propres et durables, pour les enfants à nous confiés. Mais cela mûrira en son temps. Les matelas, par vous, seront déjà une prophétie et un commencement d'accomplissement.

Pour la prière : nous réorganisons notre personnel masculin. D'accord avec l'E.R. nous ne resterons que 2 pasteurs, mais complètement engagés dans l'Eglise. C'est Eldin qui partirait. Je pense que Serr restera.

Pour le reste, nous voudrions des fidèles ou laïques, se groupant autour de nous pour le service, comme ont fait déjà les sœurs qui travaillent ici.

Restant bien près de vous dans le Seigneur,

Votre fraternellement

<u>16 juillet 1952</u>

Cher Monsieur et frère,

Je n'ai jamais répondu à votre lettre qui doit être du 19 juin (elle est datée, mais par erreur, à moins que je ne lise mal : 19/VII). Les mois d'avril, mai, juin, sont parmi les plus éprouvants que j'aie vécus. Ils se soldent par le départ d'Eldin qui opte pour le titre d'Assistant de paroisse, même s'il devient bachelier en théologie ; il sera placé pour un an à Saint-Etienne pour les disséminés du Forez. Ici un poste de 2nd pasteur a été créé, dans la plénitude du ministère au sein de l'E.R.F., et Serr y vient d'être nommé dimanche. Mais la Lettre de l'U.d.P. vous aura mis au courant de tout cela, et des conséquences qui en résultent.

Je crois qu'il est bien que vous alliez à Londres en août chez les frères des Assemblées. Je recommanderai votre voyage à la prière de quelques personnes ici.

Je suis d'accord avec les textes liturgiques que vous propose.

Enfin, je suis très reconnaissant de la brochure du P. Demann.[509] Elle me fait réfléchir moi-même sur le fondement de ma propre position.

Je reste persuadé qu'il y a une vérité importante enrobée dans les horreurs de l'antisémitisme. Le monde de l'Antéchrist, où nous vivons, est une victoire d'un légalisme technocratique sur Jésus-Christ et l'Eglise. Dès que l'on prend une position humanitariste et que l'on supprime le mystère du conflit juif-chrétien, on unit les juifs et les chrétiens apostats dans le magma moderne. Tout cela ne peut pas être exprimé publiquement : mais il y a une vérité à ne pas perdre de vue dans la prière privée. Ceux que doit gagner l'Evangile sont toujours des ennemis tant qu'ils repoussent leur appel : tels les Césars aux 1ers siècles.

Mais il doit y avoir une distinction capitale, comme dit le P. Demann, entre les personnes d'une part, de l'autre les principes ou les régimes. Notre pensée ne doit pas se laisser contaminer par l'humanitarisme : et, à cet égard, je crains que la pensée des chrétiens philosémites ne soit contaminée, de même que la pensée des chrétiens-progressistes peut être contaminée par des hérésies millénaristes (j'entends le bonheur terrestre avant la Résurrection). En revanche notre charité ne doit pas se laisser contaminer par les horreurs antisémites.

Je me demande si le P. Demann ne va pas trop loin dans le sens du philo-sémitisme. Il faut maintenir, théologiquement, la distinction du Juif et du Païen, comme la distinction de l'homme et de la femme – et maintenir qu'en état de péché, cette distinction traduit une inimitié insurmontable autrement que par la Croix. Tout faux-espoir de raccommodage terrestre, de l'homme et de la femme dans la sexualité, du Juif et du Païen dans un paradis hollywoodien, est de l'Antéchrist.

Le joint à trouver est que ces distinctions théologiques n'ouvrent aucune brèches, si petites soient-elles, à la haine – mais qu'elles soient la base d'une dialectique du pardon et de l'unité dans le Christ.

Bref je veux réfléchir sur la base du texte que vous m'avez remis et qui m'aide.

---

[509] *Antisémitisme et conscience chrétienne*, Cahiers sioniens, Vol. 1, N° 3 du 1er janvier 1948.

Quelle beauté que toute cette convergence œcuménique et eschatologique dans l'espérance. « Je crois au Saint-Esprit… »

Votre dans l'affection du Seigneur.

6 janvier 1953

Cher Monsieur et frère dans la foi,

Puisque vous voulez bien me demander mon avis sur le projet de liturgie, voici :

1° Je vous félicite de votre travail qui est riche, détaillé, précis. Je me réjouirai que cet effort aboutisse. Dans cette voie, la venue du Royaume de Dieu est préparée, hâtée.

2° La confession des péchés me paraît devoir être remise en chantier. Je ne vois pas du reste dans quelle direction il faudrait la repenser. Ce sont surtout les écueils qui me frappent :

(a) Quand l'Eglise invite les fidèles à la confession des péchés, il faut que chacun puisse s'accuser devant Dieu de fautes réellement commises, et apportées dans la repentance.

(b) Je fais les plus profondes réserves sur la confession des péchés par « solidarité ». Il y a là une notion extrêmement obscure et douteuse. Peut-on se dé-solidariser ? Combien facilement une confession dans ce sens s'infléchit dans le sens d'un jugement sur les autres ! Je suis solidaire d'Hitler, mettons, parce qu'il était baptisé ; mais enfin, le coupable, c'est lui, ce n'est pas moi. Au contraire je suis du côté de ceux qui ont tenu le glaive pour l'abattre. L'expression « les erreurs passées des chrétiens » n'est-elle pas malheureuse ?

En présence de ces difficultés je me demande si l'essentiel ne serait pas ici une prière pour que Dieu nous éclaire sur des fautes ou des erreurs qui doivent être en nous, mais que nous ignorons.

3° Dans la confession de la foi, il me semble qu'il faut mettre en premier plan la vierge Marie. Paradoxe puisqu'il s'agit d'une liturgie réformée. Le tout est de rester sur le terrain biblique, et d'éviter toute spéculation et toute controverse.

Or il est évident, selon les Ecritures, qu'Israël c'est essentiellement et primordialement Marie. Elle a vécu la Loi d'une manière accomplie, et elle l'a transmise à Jésus dans son abaissement d'enfant.

Aussi dans la prière d'action de grâces le nom de Marie doit-il venir, avec celui de Jean-Baptiste, entre l'ancienne et la nouvelle alliance, non à la fin.

Dans la confession des péchés, la proposition : « (le peuple) où tu as choisi de faire naître Jésus-Christ », n'insère pas assez notre Sauveur sur Abraham par Marie. Jésus sort des entrailles même d'Israël et Marie est Theotokos.

Dans la confession même de la foi il doit y avoir place, en première ligne, pour le Fiat de l'annonciation.

4° Il serait bon de souligner davantage la résurrection des corps. Pour Israël, c'est le grand point d'achoppement. Et sans doute pour l'Eglise actuelle aussi.

Dans la prière d'intercession, la demande « renouvelle l'espérance chrétienne dans nos cœurs » reste trop vague. Nous « espérons » si aisément un bon avenir sur la terre, en faisant l'économie de la Parousie.

A part cette réserve, je trouve que la prière d'intercession est la partie la plus forte du projet. Comme vous le dites, elle a besoin d'être refondue. Mais je me demande si tout le culte ne devrait pas être orienté essentiellement vers cette prière, ce qui précède n'étant qu'une sorte de préparation. Cela permettrait de rester très naturel dans toute la liturgie, sans se tendre sur les allusions à Israël : mais dans la prière d'intercession, au contraire, toutes les pensées se concentreront sur le mystère du peuple élu.

Une dernière remarque de détail : n'employez pas le mot « antisémite ». Il n'est pas digne de figurer dans une liturgie, et ne peut que transposer sur un autre plan.

Tout ceci est dit dans la hâte, avec beaucoup de points d'interrogation dans la marge,

Et avec ma très respectueuse et fidèle affection en Christ Jésus, notre Seigneur.

26 mai 1953

Cher Monsieur et frère,

Je vous remercie encore de votre offrande – avec son chiffre doublé. Je ne vois pas encore clair dans cette affaire où je sens pourtant que Dieu est à l'œuvre.

Vos textes donnent, tels quels, une grande joie à mon esprit. Je comprends qu'il s'agit de faire passer ce qui est d'ores et déjà assimilable dans la prière de plus d'un cœur réceptif. Vouloir trop d'un coup, provoquer la controverse, chercher un exposé total, tout cela n'aurait pas de sens.

Je vous ferais peut-être deux toutes petites remarques de forme :

Confession des péchés, dernier alinéa « de nous aider par ton Saint-Esprit » on pourrait peut-être employer un verbe qui donne plus d'honneur à l'Esprit-Saint, ne serait-ce qu'« assister » ou « augmenter en nous les grâces » comme dans le texte habituel du culte dominical. C'est peut-être une impression toute personnelle, mais je n'aime guère le possessif « ton » à cette place. Le Saint-Esprit est une personne, un nom-propre. L'article défini ne convient-il pas mieux ?

Confession de la foi, les trois derniers alinéas. L'expression « nous disons avec » nous associe à deux serviteurs de Dieu, Job et S. Paul. La parole du milieu, au contraire, est dans Ezéchiel certes, mais elle est prononcée au nom de l'Eternel. Cela ne crée-t-il pas une légère discordance ? Mais c'est peut-être inévitable.

Mais pour le fond, après lecture et relecture attentive, je ne vois rien de regrettable ou d'ambigu dans ces trois textes, pour l'élaboration desquels je ne puis que vous féliciter et vous remercie de tout cœur.

Vous ai-je dit que je pense inviter la Retraite pour la période 31 août – 6 septembre ?

Votre fidèlement en Christ.

5 octobre 1953

Cher Monsieur et frère,

Une fois de plus les exigences de la rentrée scolaire m'ont fait négliger l'Union de prière et le travail théologique. Je n'ai pas su trouver le temps de revoir à fonds le projet de culte liturgique ou la brochure du P. Démann.[510] A première vue les convergences entre la pensée de ce religieux et ce que Dieu a bien voulu nous donner dans l'Union de prière sont saisissantes. J'en éprouve une joie vive. Par exemple, ce rapprochement entre l'œcuménisme et la réintégration d'Israël : il y a là quelque chose qui est en plein dans « l'espérance », et quel bonheur de le voir dans l'Eglise catholique !

Votre lettre m'est aussi une joie pure et haute – avec cette ombre concernant mon frère.[511] Mais il doit y avoir, en Christ, un mystère par lequel même ces souffrances-là se changeront en joie.

J'ai envoyé à Dijon le virement qui fut, dites-vous, prétexte de votre lettre. Vous remerciant de la lettre, je vous remercie aussi du prétexte. Ma conviction intérieure est qu'il faut bâtir. « Passe encore de bâtir » dit le fabuliste. Cela m'effraie quand même. De tous côtés je reçois des mises en garde, eu égard à l'énormité de la dépense. Pourtant il me semble y avoir des marques de la main de Dieu à l'œuvre : quant au terrain possible et quant au maçon, ce frère de Chalencon qui est un peu comme un artisan du moyen âge, ou en tous cas d'un ancien régime non encore touché par la revendicationnite. J'aimerais toujours rencontrer à la Toussaint les frères du « directoire », dans l'espoir d'avancer les choses.

Au sujet de ce que vous dites des intellectuels, je crois depuis fort longtemps que la pensée chrétienne n'existe que dans et par l'Eglise. Ceci pourrait s'interpréter d'« intellectuels » chacun à part des autres et se soumettant après coup à une discipline extérieure. Ce n'est pas ce que je veux dire. L'U.d.P. exauce pour moi le besoin d'une communauté d'esprits qui soient un dans le Christ avant de penser le mystère du Christ. C'est le terrain de I Cor 2, chapitre qui a toujours éveillé en moi des résonnances infiniment profondes.

Je suis heureux de votre amitié et de votre soutien. Je le suis d'une manière que je ne puis exprimer. Alors comprenez-le dans ceci que je vous embrasse et vous salue dans le Christ par un saint baiser.

Votre en Lui.

6 février 1954 (carte postale) : Suite à une hospitalisation de L.D. en raison d'un infarctus.

19 février 1954

Cher Monsieur et frère,

C'est de mon bureau que je vous écris aujourd'hui. […] Je mène donc en ce moment une vie de convalescence un peu paresseuse, n'ayant pas la force d'entreprendre un travail quelconque.

---

[510] Sur ce père dont F.L. fut longtemps proche et dont le nom revient plusieurs fois dans cette correspondance, lire : *Hommage à Paul Démann*, numéro spécial de la revue *Sens* n° 305 - 2, février 2006.

[511] Il s'agit du pasteur Emile Dallière. Il fut le pasteur, en Normandie, de Paulette Schneider. Il cacha F . Lovsky pendant la guerre, après l'arrestation, le 8 février 1943, du Père Dimitiri Klépinine et de Mère Marie Skobtsov. Emile Dallière ne s'entendait pas bien avec son frère Louis sur des points de théologie et d'écclésiologie. Mr. Dallière avait demandé à Mr. Lovsky de maintenir un lien avec lui.

Je me suis réjoui des miniatures que vous m'avez envoyées et pour lesquelles je vous exprime ici ma gratitude. Je connaissais, et j'aime intensément, la miniature de Fouquet.[512] Tout m'y semble bien en place. Ma Mère du ciel prie avec les fidèles, mais en un lieu éminent, devant le trône de la Sainte-Trinité. La lecture récente que je viens de faire – avec l'Union de Prière – de l'Apocalypse, me convainc qu'une des révélations majeures du livre est l'Eglise, une au ciel et sur la terre, poursuivant dans l'histoire sa liturgie déjà parée d'éternité autour de l'Agneau. Avez-vous lu du P. F-M. Braun, « La Mère des fidèles » ?[513] Cette exégèse est sûrement un peu trop systématique. Elle a été mise en pièces par les moines de Maredsous dans leur Revue biblique (Bible et vie chrétienne). Toutefois, il me semble qu'il y a des choses à en retenir. En particulier, je suis porté à penser avec le P. Braun que la femme du chap. 12 de l'Apocalypse est, avant tout, Marie. L'interprétation par Israël ou l'Eglise me paraît insuffisante, et je ne la verrais qu'au second plan.

Je n'ai pas de nouvelles directes de mon frère Emile[514] depuis l'aimable lettre qu'il m'a envoyée au début de ma maladie. J'espère qu'il comprendra que vous continuiez à vous occuper tout simplement de cet enfant dont vous avez pris la charge. Je me demande avec une certaine crainte ce qu'il pourra faire d'une nouvelle salle à Evreux. Mutatis mutandis, il me semble qu'il y a, selon une sorte d'équité, spirituelle et non écrite, une sorte de droit du mouvement de Pentecôte en Normandie, pour l'évangélisation, comme je crois à un droit de l'Eglise Réformée en Ardèche, pour le Réveil des paroisses. Je ne vois pas la place d'une œuvre complètement nouvelle, ou indépendante, pas plus à Evreux qu'à Chalencon.[515]

Que le Seigneur bien-aimé demeure avec votre esprit !

Votre en Lui.

25 octobre 1954 (lettre circulaire ronéotypée) : Information sur la reprise des cours au Cours Isaac Homel.

7 mai 1955

Merci beaucoup, cher frère, pour The Christian Hope and the Mystery of Israel[516] – car je ne crois pas vous en avoir accusé réception. J'espère que vous avez eu de belles réunions de catéchumènes. J'espère que le Seigneur ne retardera pas trop non plus le jour où je vous reverrai de visage.

A vous de tout cœur en Christ.

9 juillet 1955

Cher Monsieur et frère,

Sous la forme que vous dites : lien personnel de vous à moi, d'ordre intellectuel et spirituel, - et sans qu'il soit question d'école ou de doctrine dont vous seriez le disciple, - je suis bien consentant pour que vous mainteniez ou rétablissiez mon nom à côté de celui de M. Westphal, aux dernières lignes de l'Avertissement de votre livre.[517]

Bien près de vous dans les liens invisibles et puissants, et doux, de l'Esprit-Saint, en Jésus, notre Seigneur.

29 août 1955

Cher Monsieur et frère,

Je viens vous demander de nous donner un « exposé », ou une partie d'exposé, de la Retraite.

Je suis l'homme du dernier moment. Veuillez recevoir ma demande dans la charité fraternelle, et avec cette forme d'obéissance qui se dessine dans l'Union de prière, et qui consiste à ce que chacun fasse de son mieux pour que tout aille bien, malgré mes défauts, en particulier cette procrastination.

---

[512] Jean Fouquet (1415 ? - 1481 ?) : peintre français de la Renaissance. Il illustra des livres d'heure avec les miniatures dont il est ici question.

[513] La Mère des fidèles : Essai de théologie johannique, Tournai : Casterman, 1954.

[514] Emile Dallière fut un orateur invité dans de nombreuses églises et également l'auteur de plusieurs ouvrages.

[515] La paroisse protestante de Chalencon, en Ardèche, avait adhéré au Réveil pentecôtisant des années 1930 mais n'avait pas rejoint la nouvelle Eglise réformée en 1938. Le pasteur Deffarges devait aussi se brouiller avec ses collègues du Réveil et poursuivi seul pendant quelques années son ministère dans ce secteur.

[516] Article en anglais de F. Lovsky publié par *The Ecumenical Review*, Volume 7, n° 3, p. 243-249, April 1955.

[517] Il s'agit de l'ouvrage *Antisémitisme et mystère d'Israël*, Paris : Albin Michel, 1955.

Avec les frères, j'avais prévu 4 exposés : deux sur les évangélistes spectaculaires (Graham, Branham et toute cette pléiade), demandés à Roberts. – Cela va. – Un sur Grandchamp que nous donnera sœur Geneviève elle-même : cela va encore – Mais nous prévoyions quelque chose sur Taizé, par les frères de là-bas. Par la suite, je ne me suis pas senti libre de le leur demander. Ils sont gentils, affectueux, mais, à tort ou à raison, je ne sens pas ce mouvement de l'Esprit qui les porterait vers nous et nous vers eux comme une chose mûre et prête. Ce qui les concerne dans leurs rapports avec l'E.R.F. est à vif (Chargueraud aurait trouvé une Eglise, peut-être les luthériens, pour lui donner la consécration ; il quitterait Macôn)[518] ; dans l'U.d.P. il risque d'y avoir un peu de nervosité, des pro et des anti. Par bien des côtés je suis moi-même enclin à être partial, à être du côté des anti, par ma participation à l'Eglise Réformée et par mon effort pour mettre des valeurs communautaires dans cette Eglise et non à côté. Bref, j'ai jugé qu'il ne fallait pas sacrifier à la symétrie « Taizé-Grandchamp », ce serait une fausse fenêtre.

Il reste donc une soirée : de 5 à 6 h ½ (temple) sans « rapport ». D'autre part je ne sens pas de prise concrète sur la prière pour Israël. Cela reste un sujet un peu théorique, beaucoup plus que les 3 autres. Je le sens dans ma préparation des études du matin : j'en ai 4, réservant le samedi matin pour un appel qui les résumera. Or 3 de mes études rejoignent le Réveil des Eglises, l'œcuménisme, l'Avènement du Seigneur. Le raccord de la seconde des 4 avec Israël ne m'apparaît pas, ou seulement par une construction artificielle pour le moment.

Je pense à vous depuis des semaines et ce n'est qu'aujourd'hui que se forme la décision de vous demander de nous parler. Dieu voulant, mardi 6, du projet de culte d'intercession pour Israël de Foi et Vie et du service pour les Juifs des sœurs de Darmstadt.[519] En même temps, dites-nous ce que vous savez de ces sœurs, de leur communauté, bref historique et situation actuelle. Pour ma part je suis totalement ignorant. Temps : de 30 à 45 minutes, selon votre désir. Puis-je vous demander d'être très simple et de parler pour les gens sans instruction, pas pour nous, pasteurs, qui sommes plus ou moins intellectuels ? Cette demande ne comporte aucun reproche sur vous ni sur l'intelligence : c'est un désir qui est dans l'U.d.P., et dont j'ai à me souvenir tout le premier dans la préparation des études du matin.

Selon que Dieu nous conduira, il est possible que le pasteur André Roché nous parle dans la même soirée de l'Islam, quelques mots concrets, il vient d'Algérie. Ce serait 15 à 30 minutes pour lui, selon le temps que vous prendrez : mais votre témoignage sur les services pour Israël et sur les sœurs de Darmstadt, doit être primordial.

Je ne vois pas bien comment aborder la question ERF et catholicisme. L'Esprit du Seigneur conduira.

Votre dans la reconnaissance et l'affection fraternelle en Jésus-Christ.

21 septembre 1955

Cher Monsieur et frère,

Je vous remercie de votre lettre.

Je suis reconnaissant d'avoir des détails précis sur la petite réunion de membres de l'enseignement. Ma pensée s'unit à la vôtre sur ces questions. Je suis touché aussi que vous me parliez de la voiture que j'ai placée dans l'U.d.P. C'est un sacrifice pour vous que de ne pas prendre part à cette « bonne œuvre », parce que d'autres analogues ont priorité pour vous dans la volonté du Seigneur. Tout est paix et joie pour moi autour de cette voiture. Elle est arrivée à bon port à Fives, M. Blanc l'a présentée par des paroles au culte du dimanche 18. Quant au « diaconat » pour la prière et le rassemblement des fonds, Mlle Bruneton l'a accepté de tout son cœur et j'ai confiance.

Je me réjouis de recevoir les textes de Darmstadt. Je pense qu'ils sont en route par pli séparé.

Je suis content que vous ayez accepté d'entrer dans le Conseil presbytéral de Dole.

Déjà dans le passé, j'ai senti combien vous étiez près de moi dans la compréhension de la charge et du tremblement qu'est pour moi la direction de l'U.d.P. Je passe pour autoritaire, mais la vie que je préfèrerais serais l'otium, le loisir studieux : les langues anciennes, la philosophie, l'enseignement. Diriger, je le fais par obéissance à notre Seigneur, non par goût. D'autre part, vous le savez, je crois à l'infaillibilité pontificale en matière de dogme ; peut-être que je l'interprète un peu à ma manière, mais enfin, j'y crois. Dès lors cela me paraîtrait plus raisonnable et plus sûr que le pontife élu reçût l'infaillibilité « prudentielle »

---

[518] Il s'agit d'un frère de Taizé qui assurait en même temps un ministère pastoral dans la paroisse de Macon. Au moment de sa consécration, l'ERF lui avait demandé de choisir entre l'engagement dans la communauté ou l'engagement dans le ministère. Le pasteur Dallière avait essayé dans plusieurs courriers, d'infléchir la position du Conseil national en proposant qu'une réflexion novatrice sur la place des communautés dans l'Eglise protestante soit initiée. Mis devant ce choix, le frère Chargueraud, opta pour la communauté de Taizé.

[519] Il s'agit de la communauté luthérienne des Sœurs de Marie à Darmstadt fondée en 1947 par Basilea Schlink et Erika Madauss. Leurs intuitions concernant l'unité chrétienne, la place d'Israël et la venue en gloire du Christ sont proches des sujets de prière de l'Union de prière.

pour préparer le Retour du Seigneur. Hélas ! même les papes ne prétendent à aucune infaillibilité prudentielle : la théologie ne reconnaît cette grâce qu'aux 12 et 1 apôtres. Mgr Duchesne m'a dit de bouche, quand je lui ai été présenté en 1920, son mot fameux sur la barque de Pierre qui est souvent conduite avec une gaffe. Mais moi je me sens très mal à mon aise de conduire une minuscule barque – à la gaffe – vers la Parousie, au milieu de combien de tâtonnements, de zig-zag, de médiocrité !

Et pourtant, je suis convaincu que mon plus grand péché est le refus, ou la négligence, quant à la direction de l'Union de prière. Une des leçons de la maladie pour moi est sûrement que je prenne sans discutailler sans cesse contre Dieu, la vocation qui est formée dans mon esprit et qui a été tellement confirmée malgré mes objections mêmes.

Il m'est très précieux de vous dire ces choses et de savoir que vous les comprenez, que vous les portez dans une prière profonde, là où nous nous rencontrons, en agapê, dans les lieux célestes, dans le silence de l'agapê, là où déjà nous ne nous connaissons plus selon la chair mais en Christ.

En lui, je vous embrasse d'un saint baiser.

1er novembre 1955

Cher Monsieur et frère,

Je renonce à vous exprimer tout ce que m'apporte le don de votre ouvrage, *Antisémitisme et mystère d'Israël*. Cela dépasse toute expression de reconnaissance, de joie ou d'affection que j'essayerais de rédiger. Il faut se replier sur notre communion dans le mystère de Christ et de l'Eglise, sur le silence qui est l'amour en Dieu.

Ce qu'exprime votre ouvrage n'est pas, de vous à moi, un lien de disciple et de maître. Votre œuvre elle-même est magistrale, quant à la science historique, que je n'ai pas, et quant à la réflexion sur le mystère. Ce que je me dis à moi-même, c'est qu'il y a de vous à moi un lien « union de prière », et cela ne veut rien dire, car nous retombons encore une fois sur l'inexprimable.

Entre autre apports de votre œuvre, il faut signaler la distinction de l'antisémitisme et de l'antijudaïsme. Je viens de relire un texte que j'avais rédigé en 1943, et où, en me référant à l'étude que vous avez citée, L'antijudaïsme dans la pensée paulinienne, je tâtonnais dans ma méditation de Romains 9-11 – les 3 chapitres liés à l'ensemble de l'Epître – pour établir l'autre aspect, presqu'inverse, du paulinisme, non pas « le philosémitisme de la pensée de l'apôtre », mais le peuple élu dans le mystère de l'Eglise.

Autre aspect capital, la dialectique historique de la « différenciation », de « l'installation » et du « ressentiment ». Cela apporte une grande lumière dans cette tâche qui est primordiale pour la pensée actuelle de l'Eglise de refaire le Discours de l'histoire universelle, tout imprégné de la suffisance de l'olivier sauvage enté sur l'olivier franc et qui ne voit pas au-delà de cette greffe (bien que, si je ne fais erreur, les commentaires de Bossuet sur l'Apocalypse ne soient beaucoup plus perspicaces quant au Retour d'Israël à Jésus).

Il y a toute une voie de réflexion que votre livre m'ouvre, comme sans doute à vous, voie où nous devons probablement l'un et l'autre beaucoup au P. Démann. Dès la fin de l'âge apostolique, il y a une faille dans l'unité du Corps de Christ, et, tout au long de l'Eglise, l'erreur, le péché des chrétiens, c'est la séparation établie entre Israël et la gentilité. Il y a, dès l'Eglise contre laquelle réagissait Tertullien, un durcissement de l'Eglise qui se constitue en Israël terrestre, durcissement qui n'a pas de sens, puisque ce n'est pas par une descendance charnelle que l'Eglise « enfantera » le Christ de la Parousie. On arriverait par là à voir une part de vérité même dans Darby : la chute de Jérusalem, la mort de l'apôtre, marquent le point de départ de l'enorgueillissement des branches de l'olivier sauvage, - cet antisémitisme, ou tout simplement cet a-judaïsme, ou coupure d'avec Israël, qui est la source de tous les schismes et de toutes les scléroses.

Cela paraît être une vérité capitale. En même temps, nous qui la recevons, nous ne devons pas tomber dans un Montanisme. En même temps que la vue de ce péché constant qu'on peut ramener à un antisémitisme (une fois la notion élaborée et éclairée comme vous le faites), il faut maintenir l'infaillibilité de l'Eglise dans la promesse et dans la personne du Christ. Nous-mêmes, nous ne recevons aucune révélation nouvelle. Ce n'est que parce que nous sommes dans l'Eglise, cette Eglise traditionnelle, historique, sclérosée, divisée, que nous avons un peu de part au Mystère du Christ.

La clé de la synthèse, c'est sans doute que nous tous, et vous et moi, qui parlons d'antisémitisme, nous l'avons en nous-mêmes. Dieu nous enferme dans le péché avec l'Eglise historique pour nous faire miséricorde à tous. Le jour où l'Eglise, et nous en elle, nous nous laisserons purifier de l'antisémitisme, sera sans doute le jour où la Parousie sera victoire gagnée dans la prière de cette Eglise. Et paradoxe que vous éclairez aussi, qui dit antisémitisme, dit aussi, dans la même personne un « judaïsme » au sens où

ce mot est péjoratif, une caricature de l'élection d'Israël. Ainsi Hitler à la tête d'un « peuple élu ». Mais Hitler *in uns*,[520] selon la parole saisissante de Max Picard.

Je vous embrasse dans le Seigneur.

23 novembre 1955

Cher Monsieur et frère dans la foi,

Je vous remercie de votre lettre et du sermon de S. Vincent Ferrier.[521] Chaque fois que je reviens à ce serviteur de Dieu, il me semble que « ça y était presque » : en cette fin de la chrétienté, au sortir de la guerre de Cent ans, au milieu des schismes, il touchait presque le Royaume de Dieu… Et puis, il y a eu ce nouveau départ, le Concile de Constance, et toute la suite jusqu'à nous ; et jusqu'à quand, Seigneur ?

Je suis heureux que vous ayez trouvé ma petite dissertation sur l'antijudaïsme dans la pensée de S. Paul. C'est le fruit de ce qu'il y avait de meilleur dans l'enseignement de Maurice Goguel.[522] J'avais d'abord écrit cela dans les sept heures qui étaient données pour un certificat d'études théologiques.[523]

Quoi qu'il en soit, ce qui eût pu, ce qu'à Dieu ne plaise, me séparer de vous, c'eût été la tentation pour vous du philosémitisme. Votre distinction entre antisémitisme et antijudaïsme triomphe de cette tentation. Israël n'est pas la gentilité : on aura beau dire et beau faire. S'il y a chrétienté, il y apporte un élément dissolvant ; la chrétienté se défendit en mêlant antijudaïsme et antisémitisme, selon la faiblesse humaine, selon aussi les difficultés inextricables des problèmes sociologiques.

Le jour où il n'y a plus chrétienté, l'Eglise n'a plus besoin de se défendre. Mais il faut se rendre compte qu'elle est persécutée. Quand elle l'ignore, - parce que c'est une persécution de séduction, non de violence, - elle fait du « philosémitisme », et elle judaïse tout autant que lorsqu'elle était « antisémite ». La position en Christ dans le mystère ne peut être ni « anti » ni « philo ». Et c'est une position non-juive par essence, en prenant « juif » dans le sens de S. Jean, i.e. le messianisme terrestre qui n'a pas reconnu le fils de Marie, ni à Noël, ni sur la Croix, ni surtout à Pâques. Le monde actuel, légaliste, technique, puritain, qui désacralise la personne pour qui Christ est mort, mais qui sacralise la vie terrestre sous sa forme collective, est un rêve « juif », il faut pouvoir le penser sans antisémitisme, comme sans philosémitisme. Il est normal que l'Eglise de la fin soit soumise à la destruction par une sorte d'empire « juif » séduisant, qu'elle doit renverser du dedans par les armes spirituelles comme l'Eglise du début a renversé l'empire romain. Quand je dis empire « juif », je ne pense pas à une conjuration occulte de Juifs de race, mais à un état de fait, où ceux que nous appelons païens modernes, ou déchristianisés, sont en fait une masse apostate qui professe et pratique « l'anti-christisme » contre l'Eglise, dans le même esprit que les Juifs de race ont professé un anti-christisme contre le Christ lors de sa première venue.

Je ne sais pas si j'exprime cela bien clairement, ni si vous partageriez ces vues, à supposer qu'elles fussent assez claires. Pour moi le « judaïsme » est essentiellement « sadducéen », négateur de la Résurrection. S. Pierre, au début des Actes, ne reproche jamais aux Juifs la crucifixion : tout tourne autour de l'acceptation ou du rejet de la Résurrection. A la fin des Actes, S. Paul cherche appui auprès des Pharisiens, parce que tout l'enjeu, c'est l'espérance de la Résurrection. Le monde moderne est essentiellement négateur de la Résurrection ; c'est en ce sens qu'il est judaïsant ou sadducéen. Il y a eu, des premiers siècles de l'Eglise à maintenant, un retournement complet de la gentilité. Les branches sauvages qui se sont enorgueillies sans doute…

Bien sûr vous pouvez communiquer mes lettres à M. Courthial.[524] Absolument rien ne s'y oppose.

Je suis bien près de vous, avec affection et reconnaissance, en notre Seigneur.

---

[520] Max Picard, philosophe de langue allemande dont un des livres s'intitule : *Hitler in uns selbst* (1947)

[521] Moine dominicain (1350-1419) célèbre pour ses prédications en plein air devant de grandes foules.

[522] (1880-1955) Professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris et à la Sorbonne. Spécialiste du christianisme primitif.

[523] Référence à un article du pasteur Dallière publié dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, 1926 (93), pp. 264-278.

[524] Il s'agit du pasteur Pierre Courthial qui exerça son ministère dans la paroisse de La Voulte-sur-Rhône pendant les années de guerre (1941-1946). Collègue à Paris des pasteurs Marc Boegner et Pierre Maury, il rejoint à partir de 1974 la nouvelle faculté de théologie d'Aix-en-Provence. Sur une page Internet consacrée à P. Courthial voici ce qui est dit de *Louis Dallière :* « C'est une personnalité hors du commun et, malgré certaines divergences doctrinales (L.D. a une tendance "charismatique" et refuse de baptiser les enfants), il devient un ami et un conseiller. Par lui, P.C. s'initie à la lecture des Pères de l'Eglise (dans la collection Sources chrétiennes, dont il est un des premiers souscripteurs; et ce jusqu'à la fin des années 1960). Il lui fait lire aussi *Le voyage au bout de la nuit* de Céline, "pour mieux comprendre le péché moderne", dit-il; pratiquement tout Léon Bloy, dont le pasteur de Richemond et lui sont admirateurs, et Georges Dumézil ». (http://larevuereformee.net/articlerr/n253/la-vie-et-les-temps-de-pierre-courthial-1914-2009)

26 novembre 1955 : Demande de renseignements sur les écrits du P. Démann.

22 Juin 1956 : A propos de l'organisation de la Retraite à Charmes.

13 août 1957 (carte)

C'est l'heure de vous réveiller enfin du sommeil... Que sera la réintégration des JUIFS sinon une vie d'entre les morts ?... Nous qui sommes plusieurs, nous formons un seul Corps en CHRIST... Le DIEU de paix écrasera bientôt Satan sous vos pieds. Que la grâce de notre Seigneur JÊSUS-CHRIST soit avec vous ! (1).

M. DALLIERE vous fait remercier de la correspondance que vous lui avez aimablement adressée. Obligé à un repos complet, il s'excuse de ne vous envoyer aujourd'hui que ce simple souvenir, avec l'espoir de reprendre son activité normale à partir du 15 Septembre.

(1) Romains 13/11 - 11/15 - 12/5 - 16/20.

13 Novembre 1957 : Concerne demande faite à F.L. d'apporter sa contribution au Synode national de 1958 dont le thème devait être « L'Eglise et les malades ». Le rapporteur sera finalement le pasteur Georges Crespy.

16 Novembre 1957

Cher Monsieur,

Je suis très touché par tout ce que m'apporte votre dernier envoi.

Par ma lettre précédente vous connaissez déjà mon sentiment au sujet de votre décision : c'est le respect absolu de votre liberté pour agir selon la conviction que Dieu lui-même a mise dans votre cœur.

Je ne reviens pas sur la question de savoir si la décision contraire, en sens positif, eût été également acceptable, ou même meilleure d'un certain point de vue théorique et abstrait. Je dois vous dire cependant que dans votre lettre à monsieur BOURGUET, vous mettez en avant une pensée nouvelle : le fait que vous n'avez pas participé à un combat pastoral dans la lutte contre les maladies, et dans la cure d'âme des malades. Cela est vrai. Ce que vous auriez apporté pouvait se placer sur le plan historique, également avec des incursions sur le plan théologique, et avec un certain témoignage des combats que vos amis pasteurs ont soutenus et traversés. Je comprends mieux que cette absence d'une expérience vécue vous ait paru un élément décisif d'une réponse négative.

Puisque vous me parlez de monsieur FORGET,[525] je me permettrai de vous recommander, envers ce pasteur, de lui témoigner une grande affection (pour qu'il ne se croie pas exclu, méprisé), mais en même temps d'être très prudent à son égard. Je ne connais pas du tout sa personne. Mais le fait de sa position para-ecclésiale m'inquiète. D'après ce que je vois de lui, il semble s'agiter à droite et à gauche ; monsieur ROBERTS me dit que ses rapports avec les personnalités venues pour le Congrès de Versailles n'ont pas été exempts de nuages. Il faut, avec ces sortes d'étoiles filantes, qui apparaissent dans le ciel de l'actualité, décrivant leur courbe en dehors des lois plus stables de la vie de l'Eglise, réaliser le paradoxe : joindre l'affection à la réserve. On ne veut pas les écarter ; mais si on se livre trop, on risque d'être « emberlificoté » dans des complications et des troubles.

Excusez-moi de vous dire ces quelques mots d'avis dont vous n'avez certainement pas besoin. Je ne veux pas du tout restreindre votre collaboration au Portail. Faites tout ce que vous pourrez pour cette œuvre. Mais soyez vigilant et attentif.

Je vous embrasse fraternellement.

28 février 1958 (carte)

Cher Monsieur et ami,

Je vous remercie de la communication de ce bulletin trimestriel de la guilde de St. Raphaël.

Je me suis senti en particulière communion de pensée avec [?] Raphaël, et je me suis permis de souligner quelques passages au crayon rouge : ce sera comme un petit bout de dialogue et de communion, je pense, entre vous et moi.

Votre reconnaissant et affectionné dans le Seigneur.

---

[525] Auteur du livre *Approche de la guérison divine* (Yverdon : Imprimerie Henri Cornaz, 1955, 117 p.).

21 juillet 1959

Cher Monsieur et frère,

Je vous remercie de tout cœur de vos communications.

Je n'ai pas été pressenti pour le rapport du Synode régional ; si je l'étais, je refuserais, car c'est un sujet où j'irais trop à contre-courant des idées ambiantes.

C'est donc bien un bref coup d'œil d'ensemble que je me suis permis de vous demander. Il s'agirait d'une sorte de premier examen du texte, d'exégèse en somme, allant dans le sens du rédacteur (M. Ellul) et précisant sa pensée. Il s'agit aussi, et surtout, de noter les principaux repères historiques auxquels il pense : nationalisme de la Révolution et de l'Empire, idéologies du XIXe siècle (Italie, Allemagne), nationalisme anti-Dreyfus des alentours de 1900, etc. Vous voyez tout cela avec plus de précision et d'exactitude que moi.

Ce déblayage pourrait servir tout à fait officieusement, sans que je sois nommé, ni vous a fortiori, pour préparer le travail de notre synode régional et du rapporteur éventuel.

J'avais lu avec grand profit votre travail sur l'Islam et les Arabes, lorsqu'André Cornette l'avait eu en sa possession. Ce qui me permet de vous le renvoyer de suite en vous remerciant vivement de me l'avoir communiqué comme à nouveau.

En même temps que je vous écrivais, j'avais commandé un exemplaire de la semaine des intellectuels catholiques consacré à notre sujet.

Tous mes messages les plus fidèlement affectionnés et reconnaissants dans le Seigneur.

25 juillet 1959

Cher Monsieur et frère dans la foi,

Merci de tout cœur pour le projet de chantier historique ; votre premier jet, ou pré-rapport, sur le terrain historique, serait-il achevé pour le 15 août, ou peu après ? Voyez : le pensum c'était la quantité pesée de laine que l'on donnait à filer aux femmes romaines dans un temps marqué. C'est donc bien un pensum que je vous inflige : tâche pesée, et pour une date donnée ! J'ai toutes les audaces !

Du côté biblique, je me sens disqualifié. Car je ne vois pas ces choses sous l'optique officielle qui tend, – mais peut-être suis-je injuste – à envisager ces problèmes sous un angle moral, pour faire de la morale aux gouvernements qui n'en ont cure.

Ce qui m'intéresse, vous le savez, c'est le mystère d'Israël et celui de l'unité de l'Eglise en vue de la Parousie.

Il me semble que les nations n'ont pas de principe d'unité en elles-mêmes. Elles sont les nations, les îles, un éparpillement. La statue de Daniel nous montre les nations unifiées par la force en des empires barbares.

En rejetant Jésus-Christ, Israël n'a pas accompli l'unité dont il avait le principe, qui est le nom du Père (Ephésiens 3/14-15 – le mot grec que Segond traduit par famille est « patria »). En rejetant le Fils révélé, le peuple élu est aberrant de l'unité.

La chrétienté médiévale m'apparaît comme une demi-réussite, un concept mixte, où il y a à la fois du chrétien et du barbare. Le pouvoir suprême, celui du pape, étant spirituel, avant d'être temporel, les peuples constituent dans une certaine mesure des familles, et l'ensemble est une famille de Dieu. Jusqu'à la fin du moyen âge, on peut parler de patries, et ce sont de petites patries, des seigneuries plus ou moins agrandies. S. Louis, puis Jeanne d'Arc, marquent peut-être des sommets, quant au patriotisme chrétien non « nationaliste ».

Avec l'effondrement progressif de la chrétienté, les peuples vont se dresser les uns contre les autres (déjà la guerre de cent ans). Ils vont tendre à reconstituer un empire. C'est cela qui me semble l'essence du nationalisme : la patrie qui tend à l'empire mondial, comme avant la venue du Christ.

Dans la chrétienté, Israël était mis de côté. Il y avait une solution, antisémite dans son fond, à la problématique juive. D'où la « demi » réussite seulement de la chrétienté : demi, seulement. Il n'y a pas de vrai principe d'unité, il y a un mélange de la christologie et des traditions de l'imperium romain.

Le vrai principe d'unité, c'est que la barrière tombe entre les Juifs et les Païens. Cela, je ne puis le voir que dans l'attrait, la polarisation de toutes nos énergies, par la Jérusalem qui vient d'en-haut (contre tout « progressisme » chrétien). Aimer Israël dans le mystère, vivre dans le mystère d'une Eglise qui n'accepte plus de division, ni en elle-même, ni d'avec le peuple élu.

Un peuple nationaliste, c'est un peuple qui se croit « élu », ou qui en combat un autre en accusant l'autre de se croire élu pour dominer par la force.

L'antithèse proposée aux hommes de nos jours c'est : nationalisme ou bien retour de Jésus. Il n'y a pas de milieu, de « no man's land » où l'on pourrait abriter un christianisme libéral, moralisateur des nations, dispensant le blâme et l'éloge.

Vous voyez que je ne suis pas qualifié… Car je crains bien que la grosse majorité des protestants soit hypnotisée par d'hypothétiques constructions sur ce « no man's land » inexistant.

En hâte, votre ami fidèle et reconnaissant dans le Seigneur.

PS : Pour moi, au fond, le texte central ici serait l'Epître de S. Paul aux Ephésiens.

14 août 1959

Cher Monsieur Lovsky,

Je vous remercie de tout cœur pour votre manuscrit. Vous traitez par l'histoire, en une synthèse qui englobe le détail, un sujet que j'ai souvent survolé par intuition. Dans ces domaines mixtes, la théologie a tendance à simplifier à l'excès. Mais je dirais en gros, encouragé par votre travail, où le texte central est peut-être celui d'Origène :

(a) Humanité divisée en « peuples », « nations » ou « patries », conséquence du péché – Tour de Babel.
(b) Mouvement unificateur des empires, avant tout, la « paideia » (culture) grecque et l'imperium romain, œuvre de la nature, préface à celle de la grâce.
(c) Unification – toujours approximative – autour de la chrétienté, notamment autour de Rome.
(d) Naissance des nationalités, ou patries, se libérant du joug de l'imperium.
(e) Vice du nationalisme chaque fois qu'une nation reprend à son compte une pseudo-élection pour établir un imperium éternel, un Royaume sur la terre.

Affection.

9 février 1960

Cher Monsieur LOVSKY,

Je vous remercie bien vivement des deux textes, que vous avez pris la peine de copier pour m'en offrir un exemplaire. Ils en valent la peine. Je goûte tout particulièrement celui du pasteur Daillé.

Je prends note de partager dans l'intercession de notre petit culte du matin, un de ces prochains jours, le travail que vous avez entrepris en vue de la réédition de l'Office divin de chaque jour. Je ne vois pas pour le moment de suggestion à vous présenter. J'ai beaucoup de joie à la pensée que vous avez déjà énormément enrichi la Liturgie de l'Eglise Réformée de France par vos interventions concernant la prière pour Israël.[526]

Je reste bien près de vous en grande affection dans le Seigneur.

23 juin 1960

Cher Monsieur Lovsky,

Je vous remercie de votre offre fraternelle et serviable.

Je sais que vous me laissez libre de répondre négativement : vous n'y verrez ni dédain ni malveillance. Il n'y a pas entre nous de possibilité de froissements à la manière du monde.

Ce qui me porte dans le sens négatif, c'est que je vois une ligne de partage dans l'U. de prière, dans le fait qu'une nouvelle m'arrive d'une manière personnelle, directe, autant que possible par des contacts avec des personnes qui y sont mêlées.

Quant à mon information personnelle, hélas ! tout m'intéresserait, mais ma faculté de travail et d'attention a beaucoup baissé. Je suis obligé de me priver de bien des choses, un peu comme on met l'estomac aussi au régime…

Si j'acceptais superficiellement votre générosité à mon endroit, je manquerais de respect pour votre labeur. Je laisserais s'empiler vos notes dans des tas de choses à « faire quand on en aura le temps » - un temps qui ne vient jamais.

Mais merci de tout cœur de la pensée que vous avez eue. Je vous embrasse d'un saint baiser dans le Seigneur.

---

[526] La liturgie de l'ERF (appelée « liturgie verte » en raison de la couleur de sa couverture ; 1965) comportait une prière pour Israël (p. 76).

<u>27 juin 1960</u> (carte)

Avec mes sentiments de reconnaissance pour votre offrande, que je consacre au voyage en URSS. Les frères et notre sœur quittent Paris demain mardi.[527]
Affectueusement en ✳

<u>6 Avril 1961</u>

Cher Monsieur et frère,

J'ai laissé sans réponse jusqu'ici votre lettre du début de Mars. Vous le savez, ce délai ne traduit pas une indifférence de ma part, mais seulement, hélas ! mon incapacité à mener de front tout ce que j'ai entrepris. En fait, votre lettre m'a prodigieusement intéressé, et je vous en remercie du plus profond de mon cœur.

Je ne sais s'il y a quelque chose de luciférien dans le lancement d'engins en dehors de notre atmosphère terrestre :[528] si c'était le cas, on serait fondé à y voir cette sorte de caricature que le démon entreprend volontiers de tracer des choses de Dieu. On serait donc fondé à en tirer des sortes de paraboles, qui mettraient en parallèle la contrefaçon et le réel. Voici où je veux en venir : notre prière, si faible qu'elle soit, n'est-elle pas comme une sorte de fusée que nous lançons, et dont, très vite, la trajectoire nous échappe ? Au lieu que nous aurons à nous précipiter pour ramasser les morceaux qui reviendraient intacts dans notre atmosphère, c'est en tel ou tel point du globe que, à l'improviste, nous constatons des faits qui semblent être des réponses à notre prière. Ce sont des faits qui nous exaucent en tous cas, et qui nous comblent. Nous ignorons dans quelle mesure notre faible prière a pu y être pour quelque chose, et c'est bien ainsi. Il y a discontinuité entre le point de départ de notre « fusée », et la floraison qui jaillit ailleurs sous l'action de l'Esprit de Dieu. Longtemps notre prière pour Israël nous a paru vaine : la « fusée » était perdue dans les espaces intersidéraux. Les faits dont vous êtes le témoin, dans l'activité de M. Jules ISAAC, au Vatican, à la Fédération Protestante, ce sont ces floraisons qui comblent, que nous y soyons pour quelque chose, ou que nous n'y soyons pour rien du tout.

Depuis votre lettre, vous avez participé à la séance de la Fédération Protestante du 14 Mars. J'espère que cette journée n'aura pas été trop difficile ou trop décevante pour vous.[529]

Le texte que M. ISAAC propose sur l'enseignement chrétien, tel que vous le transcrivez, me paraît irréprochable. Il serait beau qu'on fît un pas de plus et qu'on y introduisît le nom de Marie : « ... à l'égard du peuple de l'Ancien Testament, du peuple de Marie, de Jésus et des apôtres, et des premiers chrétiens ». Bien sûr, ce serait trop demander aux protestants. Et pourtant ! considérer Marie comme la fleur et le fruit de l'Ancien Testament, comme l'héritière d'Abraham, d'Isaac et de

Jacob, comme une sorte d'incarnation de l'Ancienne Loi, c'est un point de vue essentiellement biblique et qui ne devrait en aucune mesure choquer les fils de la Réforme. D'autre part, c'est un "biais" par lequel le protestantisme se rapprocherait de la Mère du Seigneur, et par conséquent se rapprocherait aussi de ce qu'il y a d'authentique dans la piété mariale des catholiques. L'idolâtrie de Marie, la paganisation de ce culte, ne traduisent-elles pas précisément une sorte de déracinement de la personne de la Mère hors du peuple d'Israël, et hors de toutes ses attaches avec la Parole écrite de l'Ancien Testament.

Je pense avec joie au prochain Cahier d'Etudes juives de Foi et Vie. Autant que je le pourrai, je partagerai le contenu de votre lettre dans l'Assemblée trimestrielle toute proche, afin que ces sujets d'intercession tellement importants soient semés dans plus d'un cœur.

---

[527] Texte tiré de l'introduction aux études de la Retraite de 1960 : « L'Union de prière a été conduite en cette année 1960, en accord avec les autorités de l'Eglise Réformée de France, à répondre à une invitation du Patriarcat de Moscou par l'envoi d'une délégation. Celle-ci était composée des pasteurs Brémond et Serr, qui font partie du directoire de l'Union de prière ; du pasteur Beaumont, de la Cimade ; et de madame Roman, membre de nos Eglises et interprète pour la langue russe. Partis de Paris le mardi 28 Juin au début de l'après-midi, par voie ferrée, nos frères et notre sœur arrivèrent le surlendemain soir à Moscou. Ils ont passé plusieurs journées à Moscou, d'autres à Leningrad. Le dimanche 10 Juillet, ils assistaient, à Zagorsk, lieu saint de la Russie, à la consécration de l'évêque NIKODIM, désormais chargé des Relations extérieures au Patriarcat de Moscou, et étaient reçus par le Patriarche Alexis. Le mercredi 13 Juillet, nos amis revinrent en 4 heures de Moscou à Paris, le voyage de retour en avion leur étant offert par nos frères orthodoxes ».

[528] 1961 est l'année du premier vol spatial habité (note de René Schaerer).

[529] Jules Isaac a rendu visite à Jean XXIII le 13 juin 1960. Cette visite jouera un rôle important dans l'orientation de Vatican II. Ce qui est dit de la fédération Protestante de France mériterait d'être précisé : Mr Lovsky a-t-il invité J. Isaac à la commission Eglise et Peuple d'Israël qu'il présidait ? (Note de René Schaerer)

Vous venez d'avoir la visite d'André CORNETTE et de sa mère. Ils vous auront donné des nouvelles de notre vie locale, et certainement en particulier de l'activité très intense que nous avons eue dans le cadre de l'Eglise Réformée et du Consistoire : là aussi la trajectoire de la prière refleurit, non pas comme un engin qui retombe n'importe où, mais comme un fleurissement que la grâce de Dieu produit au point où elle le veut et au moment où elle le veut.

Je vous envoie, cher Monsieur et Frère, pour vous-même et pour tous les vôtres, mes affectueux souvenirs et mes messages profondément reconnaissants dans la collaboration qui nous unit au service de Notre Seigneur. Il revient bientôt.

13 Avril 1961

Cher Monsieur et Frère,

Je vous remercie de vos lignes du 11 Avril. Dans l'Assemblée trimestrielle de Dimanche après-midi, j'avais partagé les nouvelles concernant Israël apportées par votre lettre du début de Mars. Dans les prières qui ont suivi j'ai senti combien ces choses allaient profond dans plus d'un cœur. On suit votre travail dans Foi et Vie avec une réelle intercession. Dans le domaine spirituel, on ne cherche pas des relations de cause à effet entre la prière et l'événement : mais il est certain que l'activité de M. Jules ISAAC et l'audience que celui-ci trouve dans les responsables de la préparation du Concile du Vatican, sont des exaucements pour ceux qui prient dans la communion de l'Union de prière en faveur du salut d'Israël.

Je suis tout à fait d'accord que Marie ne soit pas mentionnée dans le texte adopté par la Fédération Protestante. Le sujet de la Vierge- Mère est quelque chose de beaucoup trop sacré pour être abordé par une sorte de biais à propos d'autre chose. Ainsi que vous le jugez à juste titre, ce serait aussi une pierre d'achoppement qu'il est parfaitement inutile de mettre devant les pas de ceux que l'on veut associer à la prière pour Israël. Ce que je vous en avais dit était sur le plan de l'intimité, et de l'ésotérisme nécessaire : soyons en cela disciples d'Origène, lui qui insistait tellement sur le discernement de ce qu'il faut dire et ne pas dire selon les temps et selon les oreilles qui écoutent.

Je reste bien près de vous, dans la communion de Notre Seigneur, en grande et reconnaissante amitié.

13 septembre 1961

Cher Monsieur et frère,

Un mot seulement (hélas !).

Ce que vous me dites de notre mutuelle affection en Jésus-Christ va très profond en moi : je tiens à vous le dire, ne fut-ce que par ces lignes infiniment trop rapides !

Votre présence au milieu des frères de Montbéliard (oui, précisez-moi la date), et au Congrès Juif mondial le 8 octobre, sera l'objet d'un partage dès que le culte du matin reprendra, c-à-d la semaine prochaine, s'il plaît à Dieu.

De madame Dallière et de moi-même, merci pour les images si belles.

Connaissez-vous Marie, fille de Sion, par le P. Deiss (Desclée de Brouwer) ?

Votre fidèlement affectionné et reconnaissant en ☧

21 Novembre 1961

Cher Monsieur et frère,

Je suis à peu près sûr de ne pas vous avoir remercié encore de la lettre que vous m'avez écrite au lendemain de la rencontre d'intellectuels Juifs de Paris sur le sujet du Messianisme. Je viens donc bien tard réparer cette négligence.

Vous avez su sans doute qu'André CORNETTE n'a pas été bien ces derniers temps. Il est toujours très sujet à l'insomnie, et diverses circonstances ont fait qu'il est entré en Septembre dans une période où il ne dormait à peu près plus du tout. Sur le conseil de M. ROZIER, il a vu un médecin, et celui- ci lui a prescrit un congé d'un mois, pour couper cette mauvaise période sans sommeil. Notre ami est allé passer ce congé au Pyla-sur-mer, au Préventorium « Soleil et Santé ». Nous espérons son retour cette semaine ; d'après ses dernières lettres, il avait retrouvé équilibre et forces.

J'ai été très intéressé par tout ce que vous me dites des rencontres de Paris ; je ne perds pas de vue les réunions que vous préparez pour Sochaux sur « le Messianisme, évasion ou réalité biblique » et sur « Messianisme chrétien et Messianisme juif ».

Je reste en communion avec vous dans tout votre travail pour le service de Jésus-Christ. J'espère que tout va bien pour vous aussi dans votre foyer et dans votre travail professionnel.

Avec toute ma fidèle affection dans le Seigneur.

7 décembre 1961

Cher Monsieur et frère,

Je voulais vous dire que j'ai pensé à vous dans les journées de Samedi et de Dimanche, et que je serais heureux d'avoir des nouvelles de vos entretiens avec les chrétiens de Montbéliard sur le Mystère d'Israël.

Je voulais aussi vous remercier pour le dixième Cahier d'Etudes Juives de Foi et Vie. Il y a là un très remarquable travail, qui constitue un véritable manuel d'ensemble sur le Mystère de notre Espérance. Je trouve aussi que votre texte et celui du P. Demann dans la collection « Je sais, je crois »,[530] forment comme deux colonnes qui s'élèvent au sein de l'Eglise Réformée et de l'Eglise catholique pour se rejoindre dans le cœur de Jésus-Christ. C'est là une manifestation profonde de l'unité chrétienne.

17 avril 1962

Pour un temps de Pâques béni.

Cher Monsieur et frère,

Merci de vos lignes au dos de cette belle enluminure des Rameaux ! Combien je suis intéressé par l'initiative de la Fédé, d'étudier la réconciliation des chrétiens et des Juifs ! Vous avez dû avoir un beau ministère au congrès de Strasbourg.

Le rapprochement de votre Consistoire avec l'Eglise de Montbéliard m'intéresse aussi beaucoup. Les frères luthériens, visités par le Réveil, ont eu un guide excellent en M. Roberts. En dehors de celui-ci, ils sont restés un peu seuls. Nous les avons conviés spécialement à prendre part, en la personne de un ou deux d'entre eux, à la Retraite de Vennes.

Ce que nous demandons dans la prière, nous le voyons s'accomplir, inopinément, spontanément, là où nous ne le prévoyions pas. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi du retour du Seigneur ?

Je vous embrasse d'un saint baiser en disant avec vous : « Christ est ressuscité ! »

12 septembre 1962

Merci pour votre lettre, cher Monsieur et frère. Vous êtes conduit par l'Esprit dans toutes ces choses, et je suis très près de vous.

L'état de santé de ma femme décline très rapidement.[531] Elle est à Lyon pour quelques jours.

Votre dans le Seigneur.

8 janvier 1963

Cher Monsieur et frère,

Vos messages ne m'ennuient jamais. Il faut seulement que vous soyez patient avec moi, qui réponds si peu. Mais je tiens à vous remercier de la nouvelle concernant le voyage de M. Westphal en Israël. Elle me cause une grande joie. Israël m'apparaît mieux à sa place dans le cadre de l'œcuménisme que dans celui de l'évangélisation. Israël et l'Eglise connaissent le vrai Dieu, et on ne peut pas être nourri de Jésus, fils de David, fils de Marie, sans être rattaché à Israël. Et pourtant il y a coupure, comme entre les chrétiens issus de la Gentilité eux-mêmes.

Je vous embrasse dans le Seigneur.

---

530 *Les juifs, foi et destinée*, Collection « Je sais-je crois ». Encyclopédie du catholique au XXe siècle, Paris : Fayard, 1962.

531 Elle décèdera peu de temps après.

2 juillet 1964

Cher Monsieur et frère,

J'ai bien reçu votre lettre du 17 juin, et je désire aussi vous écrire.

Vous avez bien fait d'aller de l'avant dans la voie qui s'ouvre, inattendue, vers Israël. Il y a une part de risque, mais nous devons prendre ce risque, en restant à l'écoute de l'Esprit-Saint.

Je ne m'étends pas aujourd'hui. Je suis encore dans le surmenage de la fin de l'année scolaire. Je ne voulais pas que mon silence vous parût réserve ou désapprobation. S'il plaît à Dieu, je veux reprendre cette correspondance avec vous, si je peux me reposer un peu dans l'été.

Nous prévoyons une Retraite du 29 août au 3 septembre. Les frères du Directoire se réunissent ici la semaine prochaine pour la préparer.

Recevez toute mon amitié, fidèle, profonde, dans la communion du Seigneur.

2 octobre 1964

Cher Monsieur et frère,

Je vous remercie de votre lettre et du don pour le Home de Grâce,[532] que je fais inscrire au compte spécial de M. Vigier.

Je suis heureux d'avoir votre réflexion, qui s'ajoute à beaucoup d'autres, en vue de fixer une date pour la prochaine Retraite.

Je crois que c'est bien que les choses aillent lentement avant que ne paraisse la Revue en projet. Il faut des bases solides pour ce travail. Le temps de préparation y contribue.

Je clos cette bien courte lettre. La rentrée s'est bien passée ici. Depuis le 25 août environ jusqu'à ces jours-ci, j'ai eu de la joie à me sentir plus fort dans les tâches de la fin de l'été. Maintenant, il semble y avoir un peu de difficulté à tenir le même pas, et je dois ralentir. Mais je tenais à ce que vous ayez au moins quelques lignes vous portant ma fidèle et reconnaissante affection dans la communion de notre Seigneur.

6 janvier 1965 (carte de vœux)

En communion avec Mme Dallière et Marc Eldin, je vous envoie ce S. François prêchant aux oiseaux. Tel sera le porteur de mes vœux et de mon affection fraternelle.
Je vous remercie de votre lettre et je reçois dans mon esprit et dans mon cœur, tout ce que vous me dites au sujet de l'œuvre de Notre Seigneur, et des tâches que vous assurez.
Les forces me manquent pour écrire, en effet, mais plusieurs des rencontres dont vous me parlez sont extrêmement importantes. Aussi j'attache un grand prix aux lignes que vous avez bien voulu m'envoyer en ce temps de fête.
Que le Seigneur vous bénisse et vous garde, avec tous ceux qui vous sont chers !
Votre en lui.

6 mars 1965

Cher Monsieur et frère,

Je vous envoie un grand merci pour votre lettre. Elle vient à point pour le partage et la prière de la réunion de demain.

Nous avons besoin, envers M. Tchividjian, d'autant d'amour fraternel en Jésus-Christ, que de prudence pour l'Union de prière, qui doit rester elle-même, cachée et pauvre.

J'entre dans ma 3e année de survie après les ébranlements qui vont de la mort de ma femme à l'infarctus du myocarde. De ce côté je vais, je crois, aussi bien que possible. Mais il me reste un état psychique souvent dépressif, ou, dans les meilleures périodes, un état de sensibilité, d'émotivité, de fragilité, qui m'oblige à la lenteur, au repliement, souvent à l'inaction.

Je confie ces détails personnels à votre affection fraternelle en Jésus-Christ, en vous assurant de mes sentiments d'attachement tout particulièrement fidèle.

---

[532] Cette vaste maison située dans le village de Chalencon (Ardèche) avait été mise à disposition par le couple Vigier avec pour objectif d'en faire un lieu de séjour spirituel en lien avec l'Union de prière.

3 avril 1965

Cher Monsieur et frère,

Votre lettre me va au cœur. Elle sera en bonne place dans le partage de la « réunion de continuation » dès demain.

Je vous remercie de la revue « Présences ». A cet égard je voudrais vous demander une « diaconie ». Si vous êtes abonné, n'enverriez-vous pas cette revue pour lecture à

Mlle Ginette Julien
38 St-Jean-d'Hérans

Sinon, voudriez-vous souscrire un abonnement pour cette sœur ? Ce sera une offrande pour l'Union de prière, que vous déduirez d'un don en espèce. Ce n'est pas pour l'argent que je vous demande cela mais pour me décharger d'un petit souci : le mandat à faire, le souci de l'échéance (je suis comme le roseau de la fable : un roitelet, pour moi, est un pesant fardeau).

Je demanderai à Mlle Julien de résumer ce qui peut être partagé dans « Présences ». Si vous lui envoyez votre exemplaire, il serait bon que vous cochiez le titre des articles intéressants pour elle et pour l'U.de prière, sans être trop difficile.

Les malades souffrent de ce qu'ils pensent être une inutilité, une petite tâche leur est bienfaisante.

Je vous envoie toute mon amitié fraternelle. Vous serez présent demain en mon cœur, dans la chapelle de Boissier où se tiendra la réunion.

Vôtre en Jésus-Christ.

7 décembre 1965

Vous êtes le premier, cher Monsieur et frère, à me donner les nouvelles du Synode de l'Alsace, et je vous en remercie.

Si je ne suis pas indiscret, donnez-moi aussi de vos nouvelles : quand avez-vous changé de résidence,[533] quelles sont vos nouvelles fonctions…

Votre fidèlement en ☧

31 janvier 1966

Cher Monsieur et frère,

Ceci n'est qu'un bref accusé de réception de vos précieuses lettres.

Elles m'aident à suivre par la pensée la vie de l'Union de prière, et à préparer les réunions de continuation.

Aussi serai-je reconnaissant que vous vouliez bien continuer de m'écrire, malgré le laconisme de ces lignes et mon impuissance à faire davantage.

Votre bien fidèlement dans le Seigneur.

21 février 1966

Cher Monsieur et frère dans la foi,

Je vous remercie de votre lettre du début du mois. Elle m'apporte un encouragement et la paix de l'esprit. Qu'il y ait un contact spirituel, cela est normal, nous n'en serons pas troublés. Dans ce combat, toute croissance dans la lumière est bénéfique.

Votre rencontre avec M. T. vous a permis de préciser la situation entre ce frère et Thomas Roberts. Ce dernier aussi est un intuitif, non pas oriental, amis anglo-saxon, ou celte, avec de pudeurs, des repliements sur soi. M. Roberts n'a pas de formation universitaire, il ne sait pas exprimer les choses logiquement. Pour moi, sa valeur et sa profondeur spirituelles transcendent toutes les insuffisances. Il y a des choses que je ne comprends pas bien : je lui fais confiance. Pour l'argent, la situation était embrouillée dès le début, entre notre oriental et notre celte ! Je ne chercherai pas à y voir clair.

La rupture entre les deux hommes est regrettable. Trop de rapprochement au début, trop d'écart ensuite. Même douloureuse, la seconde situation est la meilleure.

Comme vous le pressentez, il est probable que notre ami Maurice Ray trouvera là un aliment pour le désir qui est déjà en lui de prendre ses distances à l'égard de l'Union de prière. Tout est bien. Que chacun soit à la distance juste : ceci posé, que l'U.d.P. ait les rapports les plus fraternels avec tous, en s'efforçant

[533] Mr Lovsky, avait quitté Poligny pour Lons le Saulnier (Note de René Schaerer).

de discerner la place que Dieu donne à nos amis, les uns proches, les autres distants, avec toutes sortes de nuances.

J'en viens à vous-même. Je dois dire que les nouvelles conditions de votre accord avec M. T. me semblent très satisfaisantes. Votre position est meilleure, vous laissant la liberté de vos mouvements. Que M. T. dirige la rédaction du journal, cela me paraît très juste. Que vous collaboriez, c'est bien. Ce sera sous sa responsabilité. Notre ami ne pourra donc pas vous accuser de faire dévier la ligne qui suit. Il n'y aura pas ici de mélange entre le mouvement de la Prospérité d'Israël et l'Union de prière. Eviter le mélange, c'est ôter une source de tiraillements. M. T. publiera de vous ce qu'il veut, et rejettera aussi ce qu'il veut.

Je suis heureux si vous faites partie d'un comité de rédaction sous la présidence de M. T. Je vous demanderai même, si vous le voulez bien, de vous considérer comme un « observateur » délégué par moi au nom de l'Union de prière. En plus, en tant qu'homme chrétien et membre de l'U.d.P., vous avez toute liberté pour prendre part aux travaux du Comité et du journal, selon votre propre conscience et votre propre jugement. Mais j'aimerais que vous soyez un peu « officiellement » le trait d'union concret. Votre place au comité rendrait cela saisissable, bien défini.

Pour la suite, me permettez-vous un conseil ? Il serait de ne pas essayer de prévoir. Que vous soyez appelé à prendre en main le journal, cela me paraît douteux, vague, mal défini. Vos positions actuelles au contraire sont solides, éclairées, satisfaisantes. Tenez-vous y. Regardez-les comme durables. Si elles devaient changer, vous le verriez bien. Il me semble qu'un engagement plus exigeant que celui qui est le vôtre actuellement ne devrait en aucun cas venir de vous. Je doute que ce soit moi qui vous y pousse jamais. Si l'appel venait de M. T., il faudrait bien le tourner et le retourner dans tous les sens. Comme disent les Anglais : we'll cross that bridge when we come to it. Je ne suis pas sûr que ce « pont » se présente jamais. Une évolution dans l'autre sens se présentera peut-être aussi. Là l'initiative venant de vous serait légitime. Trop gêné, dans une situation trop incommode, il vaudrait mieux reculer un peu. Bref, à mon sens, vous êtes sur une bonne position fortifiée. Tâchez d'y rester. Quant à la quitter pour une autre plus en avant, cela me semble pour le moment tout à fait problématique.

Pour vos conférences en Suisse, tout me paraît bien au point. Je me réjouis aussi de ce travail.

Je suis heureux de partager la joie spirituelle qui fut et qui est la vôtre, à votre foyer, à l'occasion du Baptême de votre fille Hélène.

Que le Seigneur vous garde et vous guide !

Je demeure avec reconnaissance et affection votre fidèlement attaché en Lui.

26 mars 1966

Oui, cher monsieur et frère, M. Schvartz[534] m'a tenu au courant de la démarche dont il était chargé, de la part du Comité directeur du Collège cévenol.[535] Je vous remercie de me dire si promptement la réponse qui est la vôtre.

Pour moi, je n'avais pas à prendre position au nom de l'Union de prière. Je n'ai pas élevé d'objection, - et il n'y avait pas à en élever -, à la démarche envisagée. Mais je restais simple témoin et spectateur, de façon à respecter entièrement la liberté et l'indépendance de votre choix. Pour moi, comme pour le Collège, c'est la volonté du SEIGNEUR que nous connaissons par votre décision.

Je suis sensible aux raisons que vous voulez bien m'exposer de cette décision. Pour moi, je pense surtout au très réel ministère que vous exercez comme écrivain, conférencier et journaliste. Il eût fallu l'abandonner pour diriger le Collège. Même les obstacles dont vous me parlez n'eussent-ils pas existé, que j'aurais hésité encore ?

Maintenant, plus que jamais, vous avez l'appui spirituel de l'U.d.P. dans toute l'activité de l'écrivain et du propagandiste (au sens le plus élevé du mot) où vous êtes comme confirmé par votre décision.

Votre en Christ.

21 avril 1966

Cher Monsieur et frère,

Je me suis laissé embarquer dans la galère voultaine. Et je dois présider (!) jeudi la causerie de style radiodiffusion – bien que, tout de même, l'ORTF ne soit pas convoqué. Donc passez me voir, si vous le pouvez, mercredi 27, sur votre chemin d'aller à La Voulte. Je ne puis, comme vous le pressentez, que vous donner peu de temps, disons 15 ou 20 minutes, et je suis confus de vous faire faire le crochet par Boissier pour si peu. Mais je crois que l'effort un peu improvisé que tente La Voulte, y gagnerait un peu de cohésion.

---

[534] Il s'agit du pasteur Alain Schvartz, membre de l'Union de prière qui fut un temps directeur du Cours Isaac Homel.

[535] Lycée protestant fondé par le pasteur André Trocmé au Chambon-sur-Lignon, village de Haute-Loire devenu célèbre pour avoir caché plusieurs centaines de Juifs pendant la guerre.

Pourriez-vous me laisser au passage un double de votre conférence, ou tout au moins les grandes lignes ? Jeudi sera ma première sortie du soir pour une réunion (la première depuis ma retraite en 62), et il ne m'est malheureusement pas possible d'aller à La Voulte pour vous entendre mercredi. L'affaire de jeudi est déjà bien un peu une acrobatie.

J'ai une grande joie de tout ce que vous me dites de votre travail pour l'Eglise Réformée. Là vous êtes en plein dans votre vocation.

Encore quelque chose. Pourriez-vous m'apporter mercredi un texte officiel de la déclaration du Concile sur les Juifs ?

Vous remerciant de tout, en hâte hélas ! et très fraternellement.

21 juin 1966

Cher Monsieur et frère,

Je vous remercie de votre lettre. Comme vous le pensez, j'ai été vivement intéressé en apprenant l'existence de « Képhas ». Comme vous le savez, je me réjouis que l'esprit « union de prière » se répande dans la sainte Eglise universelle. Ici, je me représente mal comment va vivre un organisme appelé à une telle extension internationale. Savez-vous, - ou pourriez-vous savoir -, qui est la suprême autorité internationale : se constitue-t-elle en accord avec le Vatican d'une part, le Conseil Œcuménique de l'autre ?

Je ne savais pas que M. de Senarclens fût malade. Je vous remercie de me l'apprendre.

J'ai été heureux aussi de vous revoir et de travailler avec vous, dans une collaboration « successive », si je puis dire, mais où vous avez été présent en esprit.

Je reste bien près de vous dans le Seigneur, et je vous envoie mes sentiments de cordial et fidèle attachement en Lui.

25 novembre 1966

Cher Monsieur et frère,

Vous me donnez une admirable marque d'amitié. Notre-Dame des Poètes est un très beau livre, admirablement présenté. Je loue Dieu qui a mis en votre cœur la pensée de me l'offrir. J'en ressens une profonde joie.

J'aime Péguy et je l'ai un peu pratiqué. De Claudel, je dirai l'inverse : je l'ai pas mal pratiqué autrefois et je l'aime de moins en moins. C'est un peu, mutatis mutandis, comme pour Victor Hugo : on est subjugué par le poète, on n'adhère pas à l'homme. Mais tout ce qui vient après ces deux sommets me restait à peu près inconnu. Le volume apporte une vue d'ensemble qui m'ouvre une porte sur une poésie contemporaine à laquelle j'étais resté étranger, avec de l'ignorance et de la méfiance.

Et puis, Marie au centre : Marie, c'est la chair de la Bible, c'est l'élection d'Israël. Béni soit le Seigneur qui vous donne de la respecter et de l'aimer !

Plus que jamais votre ami en Christ.

2 décembre 1966

Cher Monsieur,

Un grand merci. Pour tout. Et de tout cœur.

L'article sur la symphonie du vêtement me donne une grande joie. L'adhésion si compréhensive de l'auteur à la théologie du vêtement, comme le livre du Père Haulotte lui-même, augmente notre certitude que nous ne sommes pas seuls.

Les réserves quant à l'interprétation du Nouveau Testament sont intéressantes. Je n'ai pas lu le P. Haulotte avec assez de soin pour savoir si elles sont fondées. En tout cas, l'auteur israélite rejoint ici les enseignements que vous donnez vous-même en vue de « La prière chrétienne pour Israël ».

S. Paul parle du mystère longtemps caché, maintenant révélé. Je me demande si la réintégration d'Israël, donc la prière pour Israël, n'est pas un mystère « qui n'a pas été manifesté aux chrétiens dans les autres générations », avant le temps présent. Nous aurions alors à assister à un « dévoilement », qui n'est sans doute pas encore achevé.

Oui. Les réponses au questionnaire en 5 rectangles m'encouragent. J'ai l'impression que nous sommes sur du solide.

Fidèlement près de vous en Christ, avec une grande reconnaissance et un grand attachement.

2 mars 1967

Cher Monsieur et frère,

De tout cœur, je vous remercie de votre pli, qui est extraordinairement intéressant.

L'automne et l'hiver ne m'ont pas été favorables. J'ai souffert d'un accident veineux dans une jambe à Noël, et, remis de cela, j'ai contracté la banale mais très épuisante grippe saisonnière. Je suis nettement mieux depuis la fin de février. La précarité de ma santé ces derniers mois m'a mieux fait comprendre la nécessité de la prudence et du repli que celle-ci ordonne. Aussi, très simplement, je vous fais part, et je vous serais reconnaissant de faire part à notre ami commun, M. Westphal, de ma réponse négative à l'invitation que vous avez bien voulu me communiquer pour les 7 et 8 mai. Et ceci pour de strictes raisons de santé.

Mon absence n'empêche pas que je sois extrêmement proche de vous dans cet effort. Aussi je ne puis pas bien vous exprimer ma gratitude, qui est très grande, pour votre lettre et les documents joints. Vous me rendez heureux. Ces échanges, ce partage, me paraissent répondre pleinement aux intentions de notre Seigneur dans l'Union de prière.

Rien, dans vos textes, ne me paraît déplacé, ou faux, ou dangereux. Si je vous livre une ou deux pensées qui sont en moi, ce n'est pas pour reprendre ou pour modifier en quoi que ce soit ce qui a été fait, et qui est excellent. C'est pour marcher avec vous, dans la même direction, côte à côte, et nous entraidant s'il plaît à Dieu.

Je suis tout à fait d'accord avec l'expression que vous employez : sur un pied d'égalité. Elle satisfait nos frères d'Israël, et cela est bon. Dans le secret de ma pensée, - ou dans le secret d'un partage fraternel avec vous -, je ferais peut-être un pas de plus. Je dirais qu'il faut reconnaître à Israël, en un sens spirituel, - non pas juridique ou canonique -, une priorité, une primauté : ceci selon, en particulier, les 5 premiers versets du chapitre 9 des Romains. Ces paroles de S. Paul sont aussi vraies en la personne du Rabbin Askénazi,[536] que de l'Israël qui a préparé, et reçu, le Christ, au temps de S. Paul – ce dernier lui-même y compris. S. Paul partait à la conquête des Païens ; en ce sens, il prenait ses distances avec Israël, et en souffrait. Notre temps est autre. Nous retournons vers Israël, parce que nous allons vers Jésus qui vient en gloire, et qui vient vers son peuple, - peuple où Israël demeure l'aîné, le noyau central.

Certes nous ne voulons commettre aucune infidélité, ni tomber dans aucune hérésie, quant à la divinité de Jésus-Christ. Mais je pense que le Seigneur lui-même est d'accord pour que nous mettions notre christologie un peu de côté, sans la trahir le moins du monde, je le répète. Nous ne partons pas pour « évangéliser les Juifs », nous allons à leur rencontre pour que le peuple de Dieu soit prêt à la Parousie. L'eschatologie, ou, si j'ose dire, la Messiologie, doit être au premier plan, et non pas une stérile discussion sur le dogme (imprégné de pensée grecque, tout à fait légitime en soi, et vraie : mais nous n'allons pas vers les Grecs).

Dans cette perspective, je serais assez disposé à admettre, au moins comme une hypothèse de départ, que nous sommes une Diaspora du Judaïsme. Car c'est un point de départ qui permet peut-être d'avancer, et de faire du chemin au-devant du Seigneur.

Mon arrière-pensée, qu'il faudra peut-être garder longtemps secrète, c'est que nous arrivions à une prière en commun avec les Juifs pieux. Peut-être est-ce eux-mêmes qui nous donneront cette prière. S'ils le faisaient d'une manière telle que nous soyons en mesure d'accepter cette prière, cela renverserait la vapeur : l'histoire de l'Eglise, cessant de s'écarter de son centre et de son origine, reviendrait à Jérusalem, et bientôt à la Jérusalem céleste.

Puis-je vous prier, tout en gardant secret ce qui précède, d'être attentif par-dessus tout dans le dialogue, au point suivant : comment un homme comme le rabbin Askénazi prie-t-il pour la venue du Messie ? Fait-il quelque chose pour y préparer Israël, - le vrai selon lui -, l'Israël selon la chair et selon l'Ancien Testament ? Son messianisme présente-t-il comme des saillies, où nous pourrions pour ainsi dire poser le pied ?

Le point d'accord initial, je l'entrevois avec les Juifs qui attendent un messie personnel et la Résurrection des morts. Nous plaçant dans cette perspective, nous courons vers le but : et, comme le but, c'est JESUS, nos frères droits de cœur, les Israélites sans fraude, le verront bien comme nous.

Veuillez excuser ces remarques décousues, écrites à la hâte, et en m'y reprenant à plusieurs fois, ayant été interrompu. N'y attachez pas trop de valeur. Ce n'est qu'un échange, une conversation fraternelle. Je souhaite par-dessus tout que ces lignes vous soient un témoignage du puissant intérêt que je porte à tout le travail que vous partagez avec moi, et de l'importance que j'y attache.

Croyez, cher Monsieur et frère, à mes sentiments très fidèlement affectionnés en notre Seigneur, qui était, qui est et qui vient.

---

[536] Il s'agit du rabbin Léon Ashkénazi (appelé aussi Manitou ; 1922-1996) très impliqué avec André Néher dans le renouveau de la pensée juive en France après la guerre. Il émigre en Israël en 1968.

24 octobre 1967

Cher Monsieur et frère,

Je ne blâmerai pas votre prochaine abstention du prochain directoire, et même je l'approuverai, comme vous l'espériez : car je trouve que les obligations que vous impose votre travail, tant professionnel, qu'au sein des Eglises, doivent avoir ici la priorité. Le motif de mon invitation était avant tout le fait que vous aviez pris part à la préparation de la Retraite ; maintenant qu'il s'agit de jeter un coup d'œil en arrière, ma première pensée fut de faire appel à tous ceux qui avaient été à l'œuvre. Il est vrai cependant que le directoire aura à aborder des questions de personnes qui sont de l'ordre du ministère pastoral. Je vous remercie d'avoir attiré mon attention sur ce point : ici, votre abstention est fondée, non seulement sur la priorité donnée à d'autres tâches, mais sur la communion de pensée qui existe entre vous et moi, en ce qui concerne la nature même du directoire.

Revenant à la Retraite, je vais quand même vous demander un service pour l'Union de prière : ce serait que vous ayez la bonté de me communiquer le manuscrit que vous avez utilisé pour la réunion au Temple de Charmes le dimanche 27 août. Notre sœur, Mlle Doucia, est en train de confectionner un fascicule ronéotypé, qui donne le texte de mes 4 études du matin. Je vais bientôt le diffuser, s'il plaît à Dieu. J'aimerais, en novembre, tirer de votre travail un second fascicule. Un troisième suivrait encore, avant Noël, je l'espère, avec les travaux de MM. Belmont, Serr et Fischer. J'espère que vous serez d'accord pour contribuer, pour votre part, à cet effort d'enseignement et d'exhortation, au sein de l'Union de prière.

Je vous remercie des thèses que vous m'avez communiquées, et que vous avez rédigées en vue du Comité Eglise et Israël. Puis-je garder cet exemplaire, ou désirez-vous que je vous le renvoie ?

(En passant, une infiniment petite remarque de style : le possessif « son » de la 1ère ligne pourrait être appliqué à la prédication apostolique. Je crois qu'il vaudrait mieux dire : « Depuis la Croix, la prédication apostolique, et le faux-pas spirituel d'Israël par rapport au Christ, le peuple juif demeure etc. »)

Sur le fond, je crois que je serai d'accord avec chacune de vos 20 thèses. Mais je vous avouerai que je n'en saisis pas bien le fil conducteur. Sans doute cela provient-il de ce que j'ignore la composition du Comité Eglise et Israël, ainsi que l'ordre du jour de sa session. Par exemple j'ai été très frappé par la thèse 20, en tant qu'elle s'adresse aux Chrétiens du Proche-Orient. Cette thèse pourrait inspirer l'attitude de la Fédération protestante de France, ou d'un groupe œcuménique, s'adressant aux chrétientés du Proche-Orient. Mais il est évident que les autres thèses s'adressent à d'autres publics, et, au premier abord, je ne discerne pas bien quels sont ces publics.

Dans tout ce que je dis là, il n'y a ni réserve ni critique. Je souligne plutôt en moi un défaut de compréhension, par lequel je ne discerne pas bien une vue d'ensemble.

Sans aucune critique encore, je me permettrai toutefois un petit conseil de rédaction (à moins que le texte ne soit uniquement un aide-mémoire pour vous-même). Pour un lecteur, la thèse 3 manque peut-être un peu de clarté, parce que le domaine historique, le rôle temporel, évoqués aux 5ème et 6ème lignes de ce texte, visent, si je comprends bien, la fondation de l'Etat d'Israël. C'est donc (a) un rôle historique nouveau par rapport à ce qui a été de l'an 70 à l'an 1948 (b) un statut nouveau du peuple juif qui, d'une part, se groupe en un état moderne, d'autre part poursuit son existence de Diaspora. Ces précisions apparaissent dans votre thèse 4. Il me semblerait que le 3 et le 4 gagneraient donc à être refondus pour que le fait nouveau du sionisme soit explicité au début du 3, avant que n'apparaisse, au bout de la ligne 8, la mention des Israéliens.

Je vous dis tout cela, supposant que vous avez l'original sous les yeux. Mais ne manquez pas de me faire signe si vous désirez le retour de l'exemplaire que je détiens. Je vous le renverrais aussitôt.

J'espère que mes pédantes remarques de style, ainsi que ce que je vous ai dit sur l'unité d'ensemble du mémorandum, - j'espère que tout cela ne contient rien qui soit de nature à vous blesser ou à vous faire de la peine. S'il en était ainsi, j'en serais profondément navré, et, à l'avance, je désire que vous sachiez que je vous en fais mes excuses : car ce serait absolument sans aucune intention que je vous aurais peiné.

Je vous prie de croire, cher Monsieur et frère, à mes sentiments de fidèle attachement en notre commun service.

23 avril 1968

Cher Monsieur et frère,

Cela fait un peu plus d'un mois que j'ai reçu votre bonne lettre de mars. Je vous en remercie de tout cœur. Rien ne pouvait me faire autant plaisir. Si j'ai mis un peu longtemps à vous répondre, c'est que je l'ai relue plusieurs fois, laissant descendre peu à peu chaque chose en moi.

Vous avez fait, dans votre lettre, un tour d'horizon bien complet de votre activité de l'année ? Vous avez une grande puissance de travail, et on sent que votre vie est bien équilibrée. Il est bon que vous ayez le soin du travail professionnel, qui maintient un cadre solide à votre vie.

Je suis extrêmement touché de ce que vous me dites de votre femme et de vos trois filles, Françoise, Anne-Marie et Hélène. Certes, beaucoup de choses vont sans qu'il soit besoin de les dire. Mais il est bon aussi d'avoir, de temps à autre, des points tangibles auxquels on puisse bien attacher sa pensée. Oui, il m'est doux de savoir les détails précis que vous me donnez de la vie de vos enfants.

Je serai heureux de recevoir vos poèmes. Vous nous les envoyiez quand madame Dallière était là. Je serai heureux de continuer d'avoir, avec vous, ce contact, par le biais des poèmes que vous écrivez. Vous nous aviez donné, en 1958 ou 1959, à tous deux, un livre d'un Finlandais catholique, Goran Stenius : les cloches de Rome. Vous en souvenez-vous ? Je l'ai relu ces derniers temps, en pensant à Madame Dallière et à vous. Il y a la description d'un milieu de pâtres, dans la campagne romaine, qui célèbrent la Paque chrétienne selon d'antiques traditions remontant à la Didachê ; et ils attendent le retour du Seigneur…

Je ne vous réponds pas en détail sur chaque point de votre lettre, mais j'ai été attentif à tous : le beau travail œcuménique de notre frère Brémond, et aussi le père jésuite de Dôle, que vous aimeriez me faire connaître. Oui, je suis très disposé à le recevoir, s'il pouvait venir me voir. Il a été à Lyon, y est-il toujours, ou bien est-il ailleurs ?

Comme elle est émouvante cette constatation, subjective certes : « savoir, qu'on a l'impression de vivre, depuis juin, à Jérusalem, dans un nouvel éon ». Oui, cette constatation me semble correspondre à quelque chose de réel. Plus les mois passent, plus il me semble que l'évènement de juin 1967 est marquant. Il y a comme un enchaînement : 1917 – 1947-48 – 1967, comme si, peu à peu, on arrivait au terme. Il me semble, - et c'est extrêmement subjectif aussi, bien sûr -, que Dieu va parler de nouveau directement à son peuple élu ; lui expliquer pour ainsi dire le sens profond de son retour à Jérusalem – et cela ne peut être que de reconnaître Jésus pour son roi. Nous n'avons qu'à être une prière pour cela, une « union de prière ». Je ne suis pas sûr que nous ayons, nous les chrétiens d'origine païenne, à faire grand-chose d'autre que de prier, une prière nouvelle, pour notre frère aîné.

Mais comment vous remercierai-je, cher ami, d'une lettre comme la vôtre ? Vela ne peut se dire que dans un silence d'amitié et de reconnaissance. Puissiez-vous percevoir ce silence dans le blanc des pages de ma pauvre réponse !

Je vous embrasse, fraternellement, d'un saint baiser dans le Seigneur.

30 avril 1969

Cher Monsieur et frère,

Je vous remercie de tout cœur de l'offrande que vous m'avez envoyée pour l'Union de prière.
Je serai heureux de recevoir la lettre que vous m'annoncez. Je suis angoissé par la situation de l'Etat d'Israël, toujours en état de guerre. Les choses peuvent-elles durer ainsi ?
Votre fidèlement affectionné dans le Seigneur.

19 septembre 1969

Cher Monsieur,

Je tiens à vous remercier, de tout cœur, du message du 15 septembre, que vous m'avez envoyé, comme à M. Belmont, M. Blanc et M. Dunant. Votre initiative est extrêmement précieuse.

Je suis très heureux que vous partagiez avec nous les préoccupations pour votre travail auprès d'Israël :

Rencontre à Vennes les 8-9 novembre 1969

Travail avec M. Landau

Colloque de l'année prochaine entre Juifs et Chrétiens.

Toutes les nouvelles que vous donnez, et l'analyse des deux livres de Friedlander et de Sami Al Joundi, m'ont vivement intéressé.

Votre lettre a donc une valeur toute particulière. Ce sera un grand privilège pour moi, si vous êtes en mesure de continuer ce travail.

Puis-je garder l'article du rabbin Josy Eisenberg, découpé dans le monde ? Si vous désirez que je vous le renvoie, voulez-vous avoir la bonté de me le dire.

C'est vraiment un grand merci, que je vous dois pour tout ce travail. Vous me mettez en possession de renseignements nombreux, et de données positives, qui ne sont excessivement utiles.

Ce qui me frappe depuis le mois d'août et la retraite, c'est qu'il y a une prière, qui nous est commune, aux Juifs et aux Chrétiens : la prière pour l'Avènement du Messie, couronnement de l'Ancien Testament en tous cas. Cette prière est ce qui exprime l'essence même d'Israël. Qu'est-ce qu'un Juif, sinon quelqu'un qui attend le Messie et prie pour sa venue ? En dehors de cela, on s'éparpille dans cent et mille définitions plus ou moins contradictoires. Et, aujourd'hui, postérieurement à Vatican II et au 11 juin 1967, un chrétien, c'est essentiellement quelqu'un qui attend le Messie et prie pour sa venue. Pour que cette prière prenne corps et une unité visible, il faut une grande repentance en nous, les chrétiens, un don des larmes…

Il y a là, me semble-t-il, un « axe » de la foi, de la vie spirituelle, d'une théologie vivante. Nous devons le maintenir, presque secrètement, dans l'Union de prière. Et avec le vœu que cela devienne la prière de la sainte Eglise universelle, et que l'Union de prière disparaisse dans la lumière qui inondera le monde.

Le cours Isaac Homel va reprendre ce lundi 22. Tout semble aller bien de ce côté, après un début de septembre un peu difficile.

Je vous envoie, cher Monsieur et frère, les messages les plus chauds de mon amitié profonde en Jésus-Christ.

12 décembre 1969

Cher Monsieur,

Je vous remercie profondément des lignes que vous m'avez adressées, à l'occasion de la mort de notre frère Marcel. Je suis reconnaissant que vous soyez en correspondance fraternelle avec mon frère Emile. Celui-ci est venu me voir en janvier, et il y a eu un rapprochement certain entre lui et moi. Il a été très secoué par son accident d'auto, en février, et je crois qu'il est fatigué en ce moment. Merci encore de penser à lui, comme vous le faites.

Je suis tout à fait d'accord que vous envoyiez la lettre incluse aux membres de l'Union de prière que vous avez en vue, comme M. Desplands et Mlle Mathieu, et tout autre auquel vous penserez. Votre action est une action de l'Union de prière. Je suis heureux que quelques-uns s'y intéressent tout particulièrement.

Je vous remercie tout particulièrement de votre lettre n° 4 et des documents joints. Je crois que le sionisme et la création de l'Etat d'Israël sont les moyens humains dont Dieu s'est servi pour arriver à ce but : assurer à tous les Juifs du monde, - qu'ils le sachent ou non -, la possession morale et spirituelle de Jérusalem. Je ne crois pas – mais je peux me tromper – que l'Etat d'Israël soit destiné à durer longtemps – ou alors il deviendrait un Etat comme les autres, politique et militaire -, alors qu'il garde, même en l'ignorant, une vocation plus haute, une vocation messianique.

Je vous prie de m'excuser de vous écrire si peu. Mes moyens de travail ont beaucoup baissé. Mais je suis avec attention et reconnaissance tout ce que vous m'envoyez. Permettez-moi de vous embrasser fraternellement en Jésus-Christ.

7 mars 1970

Cher Monsieur,

Je vous remercie vivement de tous vos envois. Je suis de très près tout ce qui concerne Israël. Malheureusement les forces me manquent pour vous écrire longuement sur ce sujet, comme j'aimerais le faire.

Aussi vais-je très simplement vous demander si vous pourriez envisager de venir à Charmes le dimanche 22 mars, jour des Rameaux, pour donner votre conférence du 21-1-1970, à Poissy, sur « Israël, pivot de l'œcuménisme ». Car cette conférence est tout à fait excellente. Je crois que je la signerais tout entière. La réunion du 22 mars durera de 15 h à 18 h 30.

A défaut, m'autoriseriez-vous à présenter votre exposé, en en citant de très larges extraits ? Je ferais alors une méditation qui s'inspirerait de la vôtre, et la citerait longuement.

Je vous remercie à l'avance de votre réponse et je vous prie d'agréer, cher Monsieur et frère, mes sentiments très respectueusement dévoués en notre Seigneur Jésus-Christ.

12 septembre 1970

Cher Monsieur et frère,

Je ne vous écris que quelques lignes, mais je tiens à vous exprimer toute ma reconnaissance pour votre lettre personnelle du 10, et pour le courrier sur ISRAËL portant la date du 15. Mais la formule que j'ai

employée est bien conventionnelle : en vérité, je ne puis pas vous exprimer ma reconnaissance; elle est trop grande et trop profonde, pour que je puisse trouver des paroles qui la traduiraient vraiment.

Je suis profondément heureux de votre accord sur les textes proposés. Je les ai rédigés très vite : ils ont besoin de beaucoup de corrections et de précisions ; je vous remercie vivement de celles que vous exprimez.

Comme c'est beau, tout ce que le Père DUPUY dit sur le dialogue avec les Juifs ! Comme nous nous sentons près de ce Père ! Et comme c'est beau qu'il y ait dans l'Eglise catholique des hommes comme lui et comme l'abbé MAURICE, en qui l'ESPRIT-SAINT travaille d'une manière si proche !

Je vous prie d'excuser la frappe de cette lettre, qui est pleine de fautes : je tape très mal à la machine ! Mais lisez à travers les lignes, je vous prie, toute mon affectueuse et profonde gratitude.

Bien près de vous, dans la communion de JESUS.

27 octobre 1970

Cher Monsieur LOVSKY,

Bien tardivement, mais de tout cœur, je vous remercie de l'envoi de votre livre. Oui, il exprime bien profondément la communion de l'Union de prière. En lisant les notes que vous venez de m'envoyer, comme vous le faites si régulièrement chaque mois, je suis frappé de voir combien nous sommes seuls dans notre prière pour ISRAËL. Et pourtant elle s'impose à moi avec une telle évidence ! Votre livre aide beaucoup à trouver l'attitude de repentance infiniment profonde, qui doit être la nôtre. Car je retrouve, au plus profond de moi-même, cet antisémitisme chrétien, qui est vraiment « la poutre » dans mon œil !

Je suis également très reconnaissant de votre prière fidèle pour ma santé et pour mes forces. Je n'ai pas été bien depuis la Retraite, et spécialement en ce mois d'octobre.

En particulier, je me sens presque tout à fait incapable de tenir une correspondance. J'aimerais tant vous écrire plus longuement ! Cela m'aide un peu de taper moi-même le peu de courrier que je fais. Je vous dis cela pour vous rassurer : il n'y a aucun « secrétariat » entre moi et vous.- Je voudrais vous demander de bien vouloir me transmettre le texte de votre exposé sur l'histoire d'Israël. Je désirerais le faite reproduire, et le diffuser dans l'Union de prière. Je crois que c'est une bonne chose, de donner ces textes mois après mois : cela prolonge et renouvelle, je l'espère, l'influence de la Retraite.

Je reste bien près de vous, dans la communion de JESUS qui revient. Oh ! comme on aimerait voir tous les chrétiens du monde laisser tout l'accessoire, et prier pour que Dieu manifeste son amour à son peuple, en parlant à son âme !

8 juin 1971

Cher Monsieur et frère,

Je puis vous renvoyer l'article de M. Berrely. Mais serait-il indiscret de vous demander ce qui s'est passé pour M. Paul Démann, et éventuellement pour M. Berrely lui-même ? Je suis dans une ignorance complète à ce sujet. Comme vous parlez, dans votre lettre, d'un « drame personnel » dans la vie de l'un comme de l'autre, je ne voudrais pas insister sur ma demande. Toutefois, il vous serait peut-être possible de me dire quelques renseignements biographiques publics, surtout en ce qui concerne l'homme qui était, je crois, le Père Démann.

J'ajoute encore à votre lourde tâche. Et je vous dis un grand merci pour votre documentation si complète et si précieuse. L'article de Jean Lacroix sur madame Amado-Valensi est très beau. Il va très loin, dans le combat ultime entre la vie et la mort dont parle notre « Charte ».

Affectueusement vôtre en ☧

21 mars 1972

Cher Monsieur,

Je reçois votre lettre m'annonçant l'infarctus dont a souffert M. Delizy[537] – J'en suis profondément bouleversé – De tout cœur, merci !

Dites à Charles Delizy, je vous prie, ainsi qu'à sa femme, mon ardente sympathie, mes vœux de rétablissement. Oh ! que Dieu nous le garde !

Mon intention est de partager cette nouvelle dans la feuille de prière qui sera tirée ce vendredi 24. Je ne pense pas qu'il y ait à cela d'objection. Mais s'il y en avait une, voulez-vous avoir la bonté de téléphoner à ma fille, madame Franck, au (75) 58 94 51. Vous la trouveriez chez elle, demain mercredi, ou après-demain, jeudi, de 17 heures à 20 heures. Mais ne téléphonez que pour un « veto » : au cas où, comme je l'espère, M. et Mme Delizy sont d'accord, il est inutile que vous appeliez ma fille.

Merci encore de m'avoir écrit. Permettez-moi de vous embrasser dans le Seigneur.

22 avril 1975

Cher Monsieur Lovsky,

Je vous remercie de votre lettre de dimanche. Je comprends pleinement que vous soyez empêché de venir au prochain Directoire. L'invitation, que je vous ai envoyée, vous permettra d'être en union de prière et de pensée avec nous.

C'est vraiment votre vocation d'étudier, d'approfondir et d'exposer la doctrine de l'Union de prière, sur Israël, sur l'unité de l'Epouse, et sur la préparation de celle-ci pour ses Noces avec l'Agneau. Aussi, nous penserons à vous devant Dieu dans vos rencontres, à Dôle, le 13 mai, avec des prêtres et des pasteurs et le 15 à Auxerre avec le pasteur Péclard.

Je suis très heureux que vous passiez les journées des 17, 18 et 19 mai, au Bec Hellouin. Vous verrez sûrement le Père-abbé Grammont. Or, mon frère, Emile Dallière, m'a proposé de conduire de Père, pour me voir à Charmes, avant le 15 juin. Je l'accepte avec une grande joie. Vous pouvez, si vous le voulez, et si vous en avez l'occasion, parler de ce projet, de vive voix, avec le P. Grammont.

Vous savez que nous avons décidé, au directoire des 18-19 février, la fermeture du Cours Isaac Homel. Je ne puis continuer à être le directeur au-delà du 30 juin 1975. L'Ecole a changé petit à petit, et s'est éloignée de son idéal premier. Dans le personnel, il n'y a presque plus de membre de l'Union de prière. Nous n'avons pas trouvé, dans le directoire et dans toute l'Union de prière, un frère, à qui nous puissions demander de venir reprendre cette œuvre. Votre nom a été mis en avant par un ou deux membres. Je m'y suis opposé. J'estime que vous avez une vocation précise : d'étude, de conférences qui sont en fait des prédications de la Parole, et de contacts avec une quantité d'hommes, de groupements et d'Eglises, que je ne suis plus capable de visiter. Etes-vous, cher Monsieur et frère, bien en accord avec moi, sur cette attitude, que j'ai prise pour ainsi dire en votre nom : dites-moi si je me suis trop avancé.

Je reste très près de vous dans la communion de notre Seigneur. Je crois que, avec Lui, du haut du ciel, nous pouvons prier, avec le peuple élu, Israël, que le Messie vienne le plus tôt possible. Quelle autre solution y a-t-il, que son Avènement, devant la misère et la souffrance des hommes de ce temps !

Votre fidèlement en Lui.

29 octobre 1975

Cher Monsieur et frère,

De tout cœur, je vous remercie de votre étude, que j'ai reçue ce matin.

Je suis heureux d'avoir des nouvelles de votre rencontre avec le Bec-Hellouin, et du très bon entretien que vous avez eu avec le P. Dupuy : j'éprouve pour ce Père une grande affection et une grande admiration.

Que vous ne me parliez pas de mon frère, Emile Dallière, semble indiquer que vous ne l'avez pas vu. Je suis étonné de son silence persistant. M. Schneider lui a écrit après le directoire : pas de réponse.

C'est avec émotion que je pense au don que vous m'offrez pour un voyage de Françoise Cahen en Israël. Pouvez-vous le garder un certain temps ? Je suis désemparé par le silence de mon frère.

Auriez-vous l'amabilité de me donner, à l'occasion, quelques renseignements biographiques sur le Rav Kook, dont André Chouraqui parle un peu dans « La Pensée Juive » (Que sais-je) à la page 97 ?

Votre profondément attaché dans la communion de notre Seigneur Jésus-Christ.

---

[537] Pasteur à Dole, Monsieur Delizy était le pasteur de Mr. Lovsky. Il est souvent venu à la Retraite.